This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

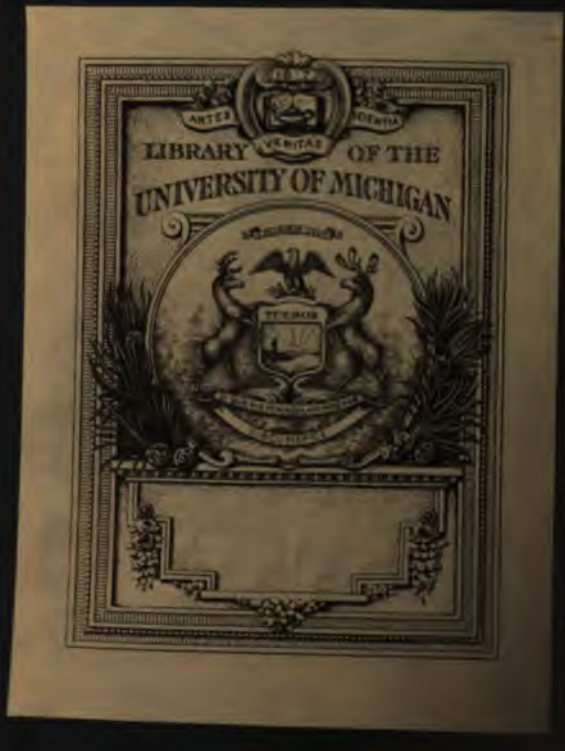
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Compl get AST
Ma.
Z
1007
.P78

OLYBIBLION

REVUE
RAPHIQUE UNIVERSELLE

LET 1889 T. LVI. 1.

compl qlt AST
Z
1007
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

r 1889. T. LVI. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté.

NIU. Limoges (sans nom d'éditeur), 1889, in-8 de 116 p., 1 fr. 50. — 37. *Une Veillée à bord* (sans nom d'auteur). Paris, Jouaust et Sigaux, 1889, in-16 de 120 p., 2 fr. — 38. Petite bibliothèque française : *Un Divorce. Une Belle-Mère. Misère dorée,* par EUGÈNE GUYON; *Un Voyage de noces,* par GUSTAVE TOUDOUZE; *En Kabylie,* par A. DE L'ESTOILE; *Une Haine de famille,* par A. LEPAGE. Paris, Jouaust et Sigaux, 1889, quatre plaquettes in-12 de 36 p. chacune, à 0 fr. 50 l'une. — 39. *Les Reflets,* par JULES LEGOUX. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 324 p., 3 fr. 50.

1. — Il y a deux ans, M. Maurice Barrès publiait un roman alambiqué, raffiné, subtil : *Sous l'œil des Barbares.* C'était l'histoire des souffrances d'une âme trop sensible et trop faible pour continuer la lutte de tous les instants contre une société que l'excès de civilisation ramène fatalement vers la grossièreté primitive, avec en moins la vigueur et la sincérité. Aujourd'hui, M. Maurice Barrès publie un nouveau roman aussi alambiqué, aussi raffiné, aussi subtil, mais écrit dans un style beaucoup meilleur. *Un Homme libre* est totalement dépourvu de ces façons décadentes qui rendait la lecture de *Sous l'œil des Barbares* si fatigante. Voilà pour la forme. Pour le fond, *Un Homme libre* est-il bien un roman ? N'est-ce pas plutôt une autobiographie ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur s'y met perpétuellement en scène. Partant de ce principe, qu'il faut ici-bas chercher continuellement la paix et le bonheur, avec la conviction qu'on ne les trouvera jamais, M. Maurice Barrès passe son temps à s'analyser. Il dissèque ses sensations et ses émotions. Il nous entretient sans cesse des modifications de son moi qui est extrêmement compliqué. Narcisse littéraire, il s'imagine qu'il a été créé et mis au monde pour se procurer le plus possible d'impressions délicates et variées. Il trouve à se regarder ainsi un plaisir extrême. Il prend au sérieux cette religion de l'égotisme. Il en organise le culte. Et, chose curieuse, il affecte le langage mystique. Son livre est divisé en chapitres ainsi définis : *En état de grâce, l'Église militante, l'Église triomphante.* De même que les ordres religieux ont créé une hygiène de l'âme qui se propose d'aimer parfaitement Dieu, de même il lui paraît qu'une hygiène semblable l'avancerait dans l' « adoration de son moi. » Et le voilà, s'appliquant la méthode des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, qu'il tient pour « le plus surprenant des psychologues. » Il n'arrive pas cependant aussi aisément qu'il le voudrait aux états qu'il désire. Alors, il prend pour auxiliaires de singuliers intercesseurs : Benjamin Constant, Stendhal, Sainte-Beuve, c'est-à-dire des coupeurs de cheveux en quatre comme lui, qui sont parvenus à sentir le plus possible en s'analysant sans cesse et en s'adorant avec componction. M. Maurice Barrès a un ami, Simon, qui est aussi bizarre et non moins exceptionnel. Ce Simon n'estime au monde que l'Anglais Cokson, parce qu'il a trois yachts, et, dans les lettres, il n'admet que Châteaubriand au congrès de Vérone. « Ce qui, ajoute l'auteur d'*Un Homme libre,* plaît à mon dégoût universel. » Ils vont, Simon et lui, à Jersey, à Saint-Ger-

au cou de laquelle pend une clochette tatouée de signes arabes indiquant le secret du trésor, et conservée précieusement chez les Gazan de père en fils. Il se dégage de cette Norette quelque chose de si ingénu, de si naturel, de si attrayant, que notre archéologue se sent bientôt le cœur pris. De son côté, Norette ne tarde pas à préférer l'archéologue au cousin Galfar, qui, prétendant évincé, déclare la guerre au savant. Une nuit, il s'introduit même dans la maison de Gazan, afin de dérober la fameuse clochette. Notre archéologue veille et défend le talisman. Galfar s'en venge, en payant des Italiens pour loger une balle dans la tête de son rival. Le savant n'est atteint qu'à l'épaule. Vous pensez qu'après cette preuve de dévouement, Norette va sauter au cou de son amoureux. Eh bien ! non, elle l'évite, elle le fuit, elle ne veut plus le voir. Pourquoi donc ? C'est que la pauvrette s'imagine que, lui aussi, l'archéologue, n'est venu au Puget-Maure que pour découvrir le trésor. Celui-ci lui affirme le contraire, et pour lui prouver qu'il n'y a dans sa tendresse aucun alliage de cupidité, il prend la clochette révélatrice et la jette dans la mer. Et le conte se termine par les noces de Norette ! Mais le trésor du roi de Majorque ! Bah ! l'amour de Norette le remplace avantageusement, et il n'en est pas de plus précieux. Quel frais et gracieux roman ! Et quels bons types que patron Ruf, maître Honorat, le curé Sèbe et la vieille Saladine ! Tout cela dans des paysages colorés, lumineux, pleins de relief. Il n'y a que les poètes pour écrire de ces livres-là, pour broder avec tant d'art des choses si ravissantes sur un rien. Je ne voudrais effacer de la *Chèvre d'or* qu'une phrase inutile insistant sur cette idée absolument fausse que « toutes les religions sont bonnes. » J'ai parlé d'idylle : ne prenez pas ce mot pour synonyme de berquinade. M. Paul Arène, tout en évitant la grossièreté des expressions et la sensualité des tableaux de l'école naturaliste, n'a pas hésité à emprunter aux chefs de cette école quelques-uns de leurs procédés littéraires et de lutter avec eux d'exactitude dans la description et de précision dans les détails des scènes décrites. Mais il a su idéaliser une histoire que les autres auraient galvaudée, et il est telle de ces pages qui vous donnent la sensation même de la beauté antique, dans son plus artistique épanouissement.

3 et 4. — M. Léonce de Larmandie a pris à tâche de nous initier à la vie et aux passions du monde aristocratique. Sa *Comédie mondaine* comprend déjà trois volumes : *Excelsior*, *Patricienne* (dont le *Polybiblion* a précédemment rendu compte), et *Pur-Sang*, que voici. Ce « Pur-Sang, » de son nom patricien, le vicomte René d'Ambleteuse, est un « être supérieur » (c'est possible), mais parfaitement insupportable. De pauvres filles qui l'aiment se tuent pour lui : il n'en verse pas une larme; il se contente d'en hausser les épaules. Désœuvré, sceptique, froid, blasé, Pur-Sang, trop visiblement, joue au « Monsieur de Camors. »

tés familiales. Les intellectuels en goûteront, comme il convient, toute la saveur.

5. — On doit à M. Léon Hennique, outre plusieurs romans qui se ressentent trop de la fréquentation du sanglier de Médan, un beau drame : *La Mort du duc d'Enghien,* joué sur le Théâtre Libre. Tout dans ce livre n'est pas à louer. Mais il s'en dégage pourtant une profonde sympathie pour la victime, une haine non moins profonde pour le bourreau. Dans ce drame, l'art s'est trouvé d'accord avec la justice et la vérité. *La Mort du duc d'Enghien* se distingue par sa forme nette, claire, vigoureuse et franche. Par moments, cela rappelle la solidité bien portante de la langue de Veuillot, de Granier de Cassagnac et de Proudhon. Je ne puis en dire autant d'*Un Caractère,* roman bizarre, que M. Léon Hennique vient d'ajouter à ses précédentes œuvres. Il y affecte une forme ostentatrice et tourmentée, compliquée et troublante, tortionnée par les inversions. Il me dira que l'écrivain ne doit pas avoir qu'une corde à son arc, et que si, pour une fois, il a délaissé le net, le précis, l'exact, c'est que le sujet traité impliquait logiquement ce lexique. J'entends bien. *Un Caractère* est tout simplement une œuvre de virtuose et d'artiste. Traitons-le comme tel. Voici l'histoire : Le marquis Agénor de Cluses, né pendant la Révolution, a été élevé dans l'amour du passé, dans la haine et le mépris de tout ce qui est moderne. Les affections naturelles lui ont fait défaut. Il perd sa mère, jeune, et son père, lancé dans le mouvement royaliste de la Restauration, ne s'occupe pas de lui. Son culte pour la monarchie traditionnelle ne résiste pas à la chute de la branche aînée, en 1830. Il lui reste la religion. Mais il vient une heure où, à la suite de phénomènes psychologiques fort singuliers, qu'il a provoqués lui-même, le marquis cesse toute pratique religieuse et se crée une religion à sa guise, où les dogmes catholiques ont beau jeu. Il avait épousé une de ses cousines qu'il aimait tendrement. Elle meurt aussi, lui laissant une fille. Cette mort trouble le cerveau du marquis de Cluses. Il s'enferme des journées entières dans la chambre de sa chère défunte ; il la pleure, il l'appelle, il l'invoque, il l'évoque — si bien qu'un jour Thérèse (c'est le nom de la morte) lui apparaît. Il la voit, elle lui parle. Désormais, le marquis brise complètement avec le monde. Éloigné de Paris, isolé, sauvage, sa vie n'a qu'un but : revoir Thérèse — et il la revoit, et le pauvre halluciné passe par toutes les péripéties, toutes les émotions, toutes les illusions du spiritisme et de la théorie troublante des réincarnations. Un jour, l'ombre de Thérèse s'évanouit — et le marquis n'aspire qu'à la suivre dans les sphères invisibles. Le temps a marché ; Agénor a vieilli ; il est devenu grand-père, et sa petite-fille lui rappelle sa femme d'une façon si parlante qu'il ne voit qu'elle en cette enfant. C'est une délicate et frêle créature : elle meurt à son tour. Le marquis

contradictions : M. Poey est un disciple d'Auguste Comte, et, dans son œuvre étrange et si mêlée, l'apôtre du positivisme s'appelle « le docteur Rubinoit. » Sous ce pseudonyme transparent, tous les lecteurs reconnaîtront le dantonien et positiviste docteur Robinet.

7 et 8. — C'est, dans un autre ordre d'idées, une œuvre bien étrange également que *le Mahatma,* de MM. Gaston Bussy et Gaston Lèbre. Il y est question d'un nouvel Appollonius de Thyane, nommé Iraïel, qui, venu des Indes à Paris, se fait par ses prestiges toute une cour de fanatiques adorateurs. Au premier rang, MM. Gaston Bussy et Gaston Lèbre ont spirituellement placé deux athées, les Pécou, frère et sœur. Le frère est député et déblatère à la Chambre contre la superstition catholique ; la sœur, qui fait songer à Louise Michel, préside les baptêmes, les mariages et les enterrements civils. Puis, le Mahatma l'ensorcèle au point qu'elle abandonne tout pour le suivre et le servir. Les prestiges dont Iraïel se sert pour éblouir son monde sont l'ébullition de l'eau, l'évolution dans l'espace de divers objets inanimés, la divination des pensées, la suggestion mentale et la lévitation. Il se mêle aussi de guérir sans remèdes toutes les maladies. Ses pratiques rendent une pauvre fille hystérique et folle. Finalement, le Mahatma échoue piteusement devant la police correctionnelle. Une église bouddhique, avec les pratiques occultes de l'Inde, s'est installée récemment en Amérique, à New-York. De là, elle a essaimé et fondé des sociétés semblables à Londres, à Saint-Pé[illegible]bourg et à Paris. Elle publie des journaux et des livres : *Le Catéch[illegible]ddhique*, du colonel Olcott ; *le Bouddhisme ésotérique*, de M. S[illegible]tus, de Mme Blavatsky ; *l'Au[illegible]rore*, de Mme la duch[illegible] MM. Gaston Bussy et Gaston Lèbre se sont évid[illegible]es livres-là pour écrire leur *Mahatma*. Je crois [illegible] été de vulgariser ces nouveaux théosophes et th[illegible] l'o[illegible] telle sorte que leur critiq[illegible]s lé[illegible] porte à côté. Ainsi, ils a[illegible]nt a[illegible]rs endroits à la fois et d[illegible]scit[illegible]emment dépasser la me[illegible] des pouvoirs que Dieu se[illegible]nant même au sérieux, se[illegible]mbulisme, à l'évocati[illegible]. Combien plus terrible, pl[illegible] secte[illegible]radisiaques d[illegible] ra[illegible]inistres et sa[illegible]es s'imagi[illegible]r à Dieu, c'e[illegible]re, dans le ma[illegible] et ont un pre[illegible] obéissent

Tous les goûts sont dans la nature. Ce serait néanmoins une injustice d'assimiler *Décapitée,* de M. du Boisgobey, au *Plongeur*, du même romancier. Outre que le *Plongeur* n'est pas sans mérite littéraire, il nous donne toute une série de tableaux de la vie sportive, du monde des courses, pris sur le vif, colorés, piquants et curieux. Tel gentleman, tel boomaker, est peint avec une vérité, un entrain, une exactitude, qui nous montrent le talent de M. du Boisgobey sous un jour que nous ne connaissions pas. C'est par ces côtés d'ailleurs que son œuvre vaut. Comme drame, l'action est des plus simples. Un brave garçon, Pontac, pour se distraire d'un violent chagrin d'amour, risque sur le turf ses petites économies, et grâce à la scrupuleuse honnêteté, au parfait désintéressement de l'entraîneur John Gobson, il réalise une fortune colossale. Il aurait pu épouser alors une jeune fille de famille : il se contente de l'Anglaise Sucky, fille de brasserie qui ne ressemble en rien à ses pareilles, et qui lui reste rigoureusement fidèle. Cela se voit quelquefois.

12, 13 et 14. — MM. Henry Rabusson, Brada et Louis Énault sont des romanciers élégants et mondains. Ils ont pris visiblement pour maître M. Octave Feuillet. Dans *l'Épousée*, Simone de Nives a l'imprudence d'accorder à Robert de Taleyrac quelques privautés qu'elle estime sans conséquence, puisqu'elle est destinée à devenir sa femme. Dans l'intervalle apparaît Max de Pontricq, et c'est vers lui que va toute son âme. Celui-ci demande sa main. Simone, très franche, hésite et lui avoue ses familiarités d'autrefois avec Robert. Très scrupuleux, Max, à cet aveu, se refroidit. Que fait Simone? Elle épouse Robert. Mais elle se tue, immédiatement après la cérémonie, dans ses blancs vêtements d'épousée, pour demeurer fidèle à Max. Que voilà un suicide bien subtil! La subtilité n'est pas une circonstance atténuante. Max et Robert devaient se battre. Devant ce cœur qui n'avait appartenu ni à l'un ni à l'autre, ils se pardonnent. C'est beaucoup plus chrétien. — *Compromise,* de M. Brada, n'a pas du tout les allures sanguinaires de l'*Épousée*. J'ignore qui se cache sous ce pseudonyme. Les œuvres parues sous cette signature dissyllabique : *Mylord et Milady, Leurs Excellences* et *Compromise*, dénotent une plume aristocratique d'une singulière distinction. On sent un diplomate — à moins que ce ne soit l'ambassadrice elle-même qui s'est peinte dans *Compromise* sous les traits de la vieille comtesse Collyl, une vraie grande dame. C'est elle qui protège les chastes amours de Marie Oronska avec Louis d'Éverly, contre les entreprises redoutables d'un Juan à la mode. Par-ci, par-là, des scènes charmantes. Celle-ci : Marie, dans une église de Nice, prie avec ferveur à genoux sur les dalles, un bouquet de fleurs à ses pieds. Un vieux capucin qui passe traînant ses sandales est ému de voir cette jeune fille prier de la sorte : il lui donne sa bénédiction,

sans connaître une note, « jouer du piston ; » celle où il fait visite au tambour-major pour être tapin ; celle, enfin, où il est cause involontaire d'une manifestation boulangiste. Oui, en vérité, cela vaut mieux que les sempiternels scrongnieugnieu du *Capitaine Ramollot!*

17, 18 et 19. — Être moral sans être « bégueule, » être vrai sans tomber dans la boue du naturalisme, être dramatique sans courir après l'invraisemblance, voilà trois qualités essentielles qui se trouvent, avec un égal bonheur, dans *la Confession d'un père,* de M. Victor Fournel. Quel spectacle touchant, émouvant, empoignant, que celui de ce père, de cet André Gilbert, qui commet une faute par excès d'amour paternel — et qui, à l'heure de la mort, s'en accuse à ses deux fils, dont l'un est prêtre, l'autre magistrat. Il s'est marié jeune ; il a eu trois enfants, et il n'a pour les élever que ses appointements de sous-chef de bureau dans un ministère. Ses fils ne lui donnent plus de soucis. Mais sa fille, Adrienne, une fille sans dot, comment la marier ? Les épouseurs se présentent, car elle est fort gentille. On leur dit qu'il n'y a rien dans la corbeille : ils ne reviennent plus, et Adrienne est en train de coiffer sainte Catherine. C'est le désespoir quotidien de la pauvre Mme Gilbert ; ce sera sa mort. Que faire ? Il reste un espoir : l'oncle de Cannes, le grigou, l'harpagon. S'il laissait quelque chose. Il meurt. André va dans le Midi recueillir l'héritage : il n'a à toucher que trois mille francs. L'oncle a laissé toute sa fortune à un fils naturel. Désespéré, André essaie de la roulette à Monaco. Il perd les trois mille francs. Que va dire sa femme ? Que va devenir Adrienne ? Des pensées de suicide roulent dans sa tête, quand, à la gare de Monte-Carlo, près de s'embarquer, un portefeuille roule à ses pieds. Un voyageur qui part dans un sens contraire l'a laissé tomber. Il le ramasse, monte en wagon, se promettant bien de rechercher le propriétaire du portefeuille et de le lui rendre. O fatalité ! Le portefeuille contient soixante mille francs. Dès lors, une idée s'empare de Gilbert : la dot d'Adrienne — et, après quelques luttes avec sa conscience, il prend la résolution de garder sa trouvaille. Cette partie psychologique du roman de M. Victor Fournel est traitée de main de maître, de même que les chapitres qui suivent, et qui sont une admirable analyse du remords. Victor Hugo appellerait ces phénomènes, des « tempêtes sous un crâne. » M. Fournel est moins prétentieux mais plus vrai. Son André Gilbert est tellement tourmenté par sa conscience, qu'il finit par tout raconter à sa femme. Celle-ci, qui a l'esprit droit, ne pense même pas à Adrienne, et se contente de dire : « Il faut rendre. » André va reporter les soixante mille francs à lord Coverley, qui les avait perdus. Il est accueilli par des injures. Les soixante mille francs font retour à Gilbert après la mort de Coverley, et, sa fille et sa femme ayant péri dans une partie de barque aux bains de mer, il emploie

tion définitive, d'après les manuscrits, du *Quatre-Vingt-Treize* de Victor Hugo. L'analyse de la première édition a été faite ici dans le temps. Rappelons seulement que cette œuvre est la glorification même des hommes et des actes de la Convention. Victor Hugo met en présence Danton, Robespierre et Marat. Il les peint en beau et idéalise leur farouche jacobinisme. Il excuse les « hémorrhagies nécessaires » de la Terreur. Son héros est l'implacable Cimourdain, prêtre apostat, qui, froidement, fait guillotiner son ancien élève l'officier Gauvain, parce que celui-ci est girondin. Un mot, un horrible mot montre dans toute sa hideur l'âme jacobine de ce Cimourdain. Parlant de l'orphelin du Temple, Gauvain avait dit : « Si j'étais son gardien je le ferais évader. « Je ne fais pas la guerre aux enfants. » A quoi Cimourdain, d'un ton glacial, répond : « Il faut faire la guerre à la femme quand elle s'ap- « pelle Marie-Antoinette, au vieillard quand il se nomme Pie VI, à « l'enfant quand il se nomme Louis Capet. » Et Victor Hugo admire Cimourdain! Nous sommes loin de l'époque où le poète chantait Louis XVII :

Du Saint des Saints ému les portes d'or s'ouvrirent.

Parfois cependant, le royaliste d'autrefois reparaît dans *Quatre-Vingt-Treize*, par exemple, dans l'épisode (d'une beauté épique) où le chef des chouans bretons, le marquis de Lantenac, sachant que son acte d'héroïsme le livre à Cimourdain, n'hésite pas quand même et arrache à une tour en flammes deux innocents qui vont périr, les enfants de la Fléchard. En écrivant cet épisode, Victor Hugo s'est-il souvenu que sa mère fut Vendéenne? Il est permis de lui attribuer ce noble sentiment.

21, 22 et 23. — Si les romans historiques font défaut, les romans exotiques pullulent — soit qu'il s'agisse de ceux écrits par des Français, dont l'action a l'étranger pour théâtre, soit que nous ayons en vue des romans espagnols, anglais et russes, traduits plus ou moins fidèlement dans notre langue.

Avec sa *Famille sans nom* (dont il n'a paru que la première partie), M. Jules Verne nous transporte au Canada en 1837. Douze ans auparavant, en 1825, quelques Franco-Canadiens avaient jeté la base d'une conspiration patriotique qui ne tendait à rien moins qu'à arracher leur pays à la domination anglaise. Ils furent trahis par un avocat, Simon Morgaz, qui, bourrelé de remords comme Judas, se tua comme lui. Morgaz laissait deux fils. Ils disparurent à la mort de leur père et jurèrent, non de réhabiliter sa mémoire (c'était impossible), mais d'expier sa trahison en dévouant leur vie à la cause de l'indépendance. L'un se fait prêtre et prêche contre les oppresseurs. L'autre se fait partisan — et, sous le nom de Jean Sans Nom, est l'âme de la nouvelle conspiration. Nul ne soupçonne que ce pseudonyme mystérieux cache le fils

24. — Don Pedro de Alarcon est, à cette heure, un des romanciers espagnols les plus en vue. En France, qui le connaît? Sauf M. le comte de Puymaigre et M. Albert Savine, personne. Voici, que je sache, le premier roman de lui, traduit dans notre langue : *L'Enfant à la Boule* (*El Niño de la Bola*). Le choix paraît bon et peut donner une idée suffisante du talent et de la manière de don Pedro de Alarcon. C'est un duel épique, mais humain et vivant, entre la foi naïve et l'amour passionné, qui se disputent l'âme de Manuel Venegas, un chrétien mâtiné de Maure, lequel s'est pris d'amour pour la fille d'un juif qui a ruiné son père. Une sorte de fatalité plane sur cet amour, qui se termine par une catastrophe finale. On est en 1808, et çà et là on sent passer encore le souffle de la vieille Espagne du Cid Campeador et de Philippe II. Don Pedro de Alarcon a tout particulièrement mis en relief un type d'excellent prêtre aragonais qui rappelle les bons curés cévénols de Ferdinand Fabre. Trinidad Muley, complètement étranger aux choses de César, profondément instruit des choses de Dieu, se contente, donnant l'exemple, de prêcher la pratique de toutes les vertus chrétiennes, sans damner les gens qui, dans les questions sociales et politiques, pensent autrement que lui. Le curé Muley est la figure la plus soigneusement travaillée de *l'Enfant à la Boule*, et (ceux qui sont au courant de certaines polémiques espagnoles me comprendront) il pourrait bien y avoir une intention cachée, une arrière-pensée dans sa création.

25, 26 et 27. — On s'acharne à la traduction des romans anglais. Je n'ai jamais compris le plaisir qu'on trouve au plus grand nombre. En voici trois de plus : *Helen Clifford*, *Le Mystère de Porter-Square*, et *Silas Marner*. Mentionnons les deux premiers par acquit de conscience : l'un nous met en présence d'une jeune fille, fiancée tout enfant, pour des raisons de famille, au compagnon de ses jeux, et qui, plus tard, s'éprend d'un autre idéal. Qui l'emportera? De ce penchant du cœur ou de la fidélité aux serments? Un psychologue français eût tiré de là un chef-d'œuvre : *Helen Clifford* n'en est pas un. L'autre non plus : *le Mystère de Porter-Square*, roman judiciaire d'un Gaboriau d'Outre-Manche, avec des allures moins libres et une certaine habileté de procédés qui fait songer à *l'Affaire de la rue Morgue*, d'Edgar Poë. Là où la police de Londres, à la piste d'un meurtrier, ne trouve rien, une servante découvre tout. *Silas Marner* est cent fois supérieur au *Mystère* et à *Helen Clifford*. On ne s'en étonnera point, quand on saura que ce roman est signé George Eliot. On peut réprouver les idées de cet écrivain; on ne saurait méconnaître que son âme méditative et son talent évocateur se plaisent dans les régions élevées. A la simple lecture, on devine que *Silas Marner* a été mal traduit. Et cependant avec quelle émotion ne suit-on point pas à pas, dans toutes ses étapes, la

d'ajouter que les idées exprimées dans *la Vie* sont assez mêlées et que tout n'y est pas également bon.

30 et 31. — M. Camille Lemonnier est le Zola belge, et souvent il va plus loin que le Zola français dans la recherche de l'obscène. *Ceux de la glèbe* forment une série de nouvelles où sont étudiées les mœurs des campagnards flamands, et où la crudité des détails dépasse, en certains endroits, toutes les bornes. Je ne crois pas d'ailleurs que les paysans de M. Lemonnier soient plus vrais que ceux de M. Zola. Je ne parle pas du *Pèlerinage*, où la dévotion sert de chaperon au libertinage. Les Pidoux et les Colasse s'offrent à vous comme l'expression même des affolements de la haine : une haine qui touche à la bestialité. J'aime assez pourtant deux de ces récits : le premier, écrit dans la forme biblique, raconte la vie de Thys Poppel le puisatier et de sa femme Ka, dont l'existence se passe à travailler ferme et à multiplier de même — à tel point qu'ils ont jusqu'à dix-sept enfants. Le second nous dit l'acharnement du Forgeu et de sa rude moitié à vaincre l'aridité du sol dont ils ont fait l'acquisition, à garer leurs récoltes des mauvaises herbes, à les préserver des oiseaux, de l'ombre envahissante, de la neige, des grêles, des taupes et des charançons. Ils ne pensent qu'à la terre qui, pour eux, fut longtemps marâtre. Ils finissent par la mater, mais alors les voleurs s'en mêlent et la fatalité les tue. C'est un vrai poème épique, grandiose, rembranesque, terrifiant. Pourquoi faut-il que l'écrivain qui burine de telles pages cherche dans le scandale la consécration de son talent ? — M. Albert Cim (je le mentionne à la suite de M. Lemonnier sans établir entre eux aucune comparaison) cultive, lui aussi, la nouvelle. Il a intitulé son recueil : *Un Coin de la vie de province*. Mais du moins, sauf dans un ou deux de ses croquis, a-t-il su respecter le lecteur. Il y a de la gaîté et de l'humour dans la plupart de ses historiettes et de ses portraits. Quelques types ont dû évidemment poser devant le peintre : par exemple le *Capitaine Chopard*, vieux grognard amoureux ; *Césarin*, sorte de traîne-misère qui, régulièrement, chaque année, à la fin de l'automne, se fait condamner à quatre mois de prison afin de passer chaudement l'hiver dans la cellule et les préaux d'un cachot paternel ; *Madame Schopenhauer*, une excentrique, ainsi nommée, parce qu'elle a la haine de la vie, pensionne les infanticides, adore les grands massacreurs d'hommes, et ne jure que par les pessimistes, Léopardi, Benjamin Constant, Alfred de Vigny, Leconte de Lisle et Ackermann. Il faut néanmoins se garder de mettre *Un coin de province* entre toutes les mains.

32 et 33. — L'an dernier, M. Guy Valvor publiait un roman d'un réalisme échevelé dont il suffira de mentionner le titre : *Une Fille*, pour en indiquer le sujet. Cette année, le même auteur nous donne *l'Oiseau*

de verve le cerbère qui garde les bureaux de rédaction des journaux parisiens ; *La Vierge d'émeraude,* une légende artistique du moyen âge où apparaît la radieuse figure d'Angelico de Fiesole; *Le Grand-Duc de Ninive,* pochade humoristique. Mais les deux contes les mieux réussis sont : dans le genre comique, le cas du soldat Jauvant, comédien de son état, qui se déguise tantôt en pierrot, tantôt en turco, et tire ainsi d'un bien mauvais pas son capitaine ; dans le genre terrible, l'histoire héroïque du petit clairon Toniello, qui, le bras droit emporté par un obus, sonne tout de même de la main gauche. M. de la Brière a sous-intitulé son recueil : *Contes courts.* Plus d'un lecteur y ajoutera une seconde épithète et dira : « Courts et bons. » Plus travaillés, mais aussi moins naturels sont les *Contes et Légendes,* de M. Charles Codorniu. Coloriste habile, l'auteur évoque à grands traits : ici les horizons ardents de la Palestine; là, les vallées du Quercy poudrées de neige; plus loin, la mer de Bretagne, aux tons glauques, aux retentissantes clameurs. Quelques-uns des *Contes* de M. Codorniu ont pour motifs les fêtes populaires et chrétiennes, et, comme M. de la Brière, tout en restant dramatique, il a su faire court.

37 et 38. — La *Bibliothèque des dames,* que publie la maison Jouaust et Sigaux, vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui s'offre à nous avec un certain mystère. *Une Veillée à bord* (tel est le titre du livre) aurait pour auteur une jeune femme du meilleur monde, morte à la fleur de l'âge, il y a un demi-siècle. On aurait trouvé après sa mort le manuscrit qui se publie seulement aujourd'hui. L'œuvre se compose de quatre nouvelles dont le dieu Eros fait tous les frais. Ces histoires d'amour, d'un style délicat si vous voulez, mais d'un ton souvent passionné, sont racontées par les officiers de la frégate *Didon,* en croisière dans les mers du Levant, et qui tuent le temps ainsi. On dirait un petit Heptameron, moins la présence d'une Marguerite de Navarre, moins surtout la liberté de langage qui, si l'on en croit Brantôme, plaisait tant à cette « belle et honneste princesse, encore plus gauloise que françoise. » Malgré ces restrictions, *Une Veillée à bord* n'est pas un livre qui convienne à toutes sortes de lectrices indistinctement. — Les mêmes éditeurs ajoutent simultanément quatre plaquettes de plus à leur *Petite Bibliothèque,* savoir : *Un Divorce,* par Eugène Guyon ; *Un Voyage de noces,* par Gustave Toudouze ; *En Kabylie,* par A. de l'Estoile ; *Une Haine de famille,* par Auguste Lepage. Dans *Un Divorce* (suivi d'*Une Belle-mère* et de *Misère dorée*), M. Eugène Guyon démontre l'inanité du remède offert aux aléas du mariage par la loi Naquet. *En Kabylie* est tout un drame dont la fille d'un chef arabe et un de nos officiers font tous les frais. Dans la *Haine de famille,* nous voyons deux paysans se haïr à mort pour un coin de terre. Leurs enfants s'aiment, et le mariage de Roméo et de Juliette réconcilie ces Ca-

l'être intelligent et libre l'esprit chrétien et la bonne volonté; puis elle prescrit les actes, les exercices au moyen desquels l'homme doit développer en lui la vie, mortifier, redresser et dompter tout ce qui doit l'être, accomplir tous les progrès marqués par les trois étapes ou voies : voie purgative, voie illuminative et voie unitive. Il ne reste plus pour compléter la science de la direction des âmes, qu'à étudier, à la lumière des mêmes principes, les diverses formes de la perfection suivant les divers états auxquels l'homme peut être appelé. C'est l'objet du chapitre IV et dernier, *De variis Statibus vitæ christianæ.*

En rapprochant et en éclairant l'une par l'autre les diverses parties théoriques et pratiques de la doctrine sacrée qui a rapport au grand œuvre de Dieu, c'est-à-dire à l'homme adopté, régénéré, sanctifié, M. Chevalier a fait, en un petit nombre de pages, un travail qui sort de l'ordinaire, un livre d'une haute importance et d'un grand intérêt. Nous signalerons spécialement (ch. 1, art. 2) la belle description du merveilleux composé de nature et de grâce, que nous n'avons vu nulle part aussi bien analysé, aussi bien présenté, soit *ab alto* dans les éléments nouveaux qu'apporte la greffe divine, soit *ab imo* du côté de la nature élevée mais non absorbée.

Nous ferons toutefois quelques critiques, nous signalerons quelques lacunes et quelques taches. L'idée scripturaire et patristique du temple vivant n'apporterait-elle pas une lumière précieuse sur la communication de la vie divine, qui nous est faite par l'adorable Trinité présente en nous? Ne fallait-il pas donner une place distincte à l'aliment de la vie surnaturelle, et aussi au divin modèle dont le chrétien doit être la vivante copie? Deux, trois et parfois cinq pages sans alinéa, sur de telles matières, c'est beaucoup, même pour des lecteurs du métier. Nous verrions volontiers disparaître certaines expressions composées à l'allemande, comme celle-ci : *natura nostra sensitivo-rationalis-supernaturalis,* et aussi certains mots pris dans une acception que ne comporte pas leur sens ordinaire et obvie, entre autres le mot de *congénères* appliqué à Dieu et à l'hom[illegible] tel que la grâce l'a fait. Enfin, nous retrancherions certaines [illegible] philosophes connus et [illegible] auteurs de manuels assez per[illegible] choses où ils n'ont aucune opinion personnelle, et pa[illegible] monde. Il sera facile à auteur de faire droit à ce[illegible] nd ouvrage qu'il prépare et dont le traité [illegible] e la seconde partie : *De Scientia re[illegible] aturalis et præter-naturalis.* Bell[illegible] recherches et les méditatio[illegible]

LAMOUREUX.

sa composition, l'auteur se borne à signaler l'abondance et la désuétude des vieilles collections antérieures, mais il ne répond pas à l'objection sérieuse soulevée incidemment par Schulte (Die Geschichte der Quellen B. II), relativement à la très récente collection d'Honorius. Le caractère et le rôle des Décrétales jusqu'à leur première édition authentique de 1582, puis jusqu'à nos jours, leur valeur et leurs plus fameux commentaires sont l'objet des chapitres suivants. Mgr Laurin soumet ensuite à son analyse les collections de lettres pontificales qui virent postérieurement le jour : le *Liber Sextus,* les *Clémentines* et les *Extravagantes,* en suivant une méthode identique. Il consacre enfin sa troisième partie au *Corpus Juris Canonici,* considéré dans son ensemble, et clôt son livre par un utile appendice, destiné à donner quelques notions du droit romain, dont le droit canonique s'est si souvent inspiré et que les étudiants ecclésiastiques connaissent malheureusement trop peu. C'est de la façon la plus complète que nous recommandons l'*Introductio* du Dr. Laurin aux séminaires : sa doctrine est toujours scrupuleusement orthodoxe, et la mise à contribution des canonistes les plus érudits et les plus compétents sur chaque matière lui donne une valeur scientifique très réelle qu'on a trop rarement l'avantage de signaler dans les ouvrages de seconde main.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Liberté et Libéralisme, ou l'État chrétien, par l'abbé BERSEAUX. Paris, Bray et Retaux, 1889, in-8 de 426 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage traite des plus délicates questions du siècle, celle des rapports de l'Eglise et de l'État, et se présente avec la double garantie de l'imprimatur de l'évêque de Nancy et de la haute compétence de l'auteur, ancien professeur de théologie au grand séminaire de cette ville. M. l'abbé Berseaux expose la doctrine intégrale, la thèse, sans aucune atténuation ; mais jamais il ne se livre à des polémiques contre les hommes politiques qui se sont, à des degrés divers, engagés dans l'hypothèse. Son ouvrage est une œuvre d'enseignement qui éclairera les esprits de bonne foi sans blesser aucune personne de bonne volonté ! L'érudition historique y est constamment appelée au secours de l'exposition dogmatique. L'auteur a consacré la seconde moitié de son ouvrage à la discussion des principes de 1789. Il vient fort à son heure et servira à élucider bien des questions, comme celle de la *Séparation de l'Église et de l'État,* que les radicaux et les opportunistes, héritiers des erreurs de 1791, cherchent encore à brouiller dans le cerveau des simples et des hommes légers qui composent malheureusement le gros du suffrage universel.

XX.

vue religieux, commun à toutes les communions chrétiennes, l'auteur dit : « Le duel est un mal sans doute, mais un mal nécessaire » (p. 257). La partie du livre intitulée *Religion* mérite ici une attention particulière.

Il est louable de chercher à réveiller le sentiment chrétien dans un pays où, à quelques exceptions près, les classes dirigeantes sont de la religion d'Edgar Quinet, ce qui équivaut à l'absence de toute religion. L'auteur est amené à parler de la question religieuse dans son ensemble. Le groupement qu'il établit entre les communions chrétiennes consiste à former deux groupes, à savoir : 1° l'Église chrétienne d'Orient ; 2° l'Église chrétienne d'Occident comprenant les catholiques et les protestants. Cette répartition, purement géographique, ne tient aucun compte du dogme, ce qui est bien grave. Je présenterai à ce sujet deux objections : 1° Il n'y a aucun lien de l'ordre religieux entre les catholiques et les protestants ; 2° il n'y a pas en Orient « une » communion chrétienne, mais trois communions, l'orthodoxe, la nestorienne et la monophysite, qui se repoussent et s'anathématisent consciencieusement, même dans la liturgie. Le groupement le plus naturel et le plus logique consiste à placer dans le même groupe les catholiques et les orthodoxes divisés seulement sur le dogme par des malentendus qui ont été vidés en 1439, par quelques pratiques et surtout par des influences gouvernementales. Indépendamment de mes propres sentiments, j'invoquerai celui du prince Bibesco, un zélateur de l'orthodoxie, qui parle de l'Église catholique en des termes respectueux et des plus sympathiques.

Je demanderais aussi à l'auteur en quoi l'Union peut compromettre une nationalité. Les acatholiques qui s'unissent sont tenus, par des prescriptions formelles, de conserver leur rite, leur langue, leur discipline. Les faits ne justifient pas non plus une telle inquiétude. Les Maronites compromettent-ils leur nationalité en demeurant uniates? Les Mékitaristes sont des « arménissimes. » N'allons pas si loin. Pie IX, par respect pour les sentiments nationaux des Roumains, a affranchi, en 1853, les uniates transylvains de la relevance de Gran. Mgr Sulutz était un « roumanissime, » à tel point qu'étant en Transylvanie au moment de sa mort, on me disait à l'oreille, sans tenir compte de ses soixante-quatorze ans, que sa fin avait été hâtée, ce qui est faux, par les rivaux des Roumains. Les uniates de la Transylvanie ne font pas une triste figure dans le monde. C'est un prélat roumain qui a parlé le premier au concile du Vatican. Les savants uniates sont fort appréciés à Bucarest. Si des Néo-Latins nous passons aux Slaves, quel est le plus solide rempart de la nationalité croate? Un évêque catholique et même latin. Assurément, l'Union avec Rome serait mal vue d'un certain côté extérieur, mais je ne vois pas en quoi elle pourrait inquiéter la nationalité roumaine. Le contraire serait plutôt dans la réalité des choses.

A. D'AVRIL.

tion, sur la famille, la liberté, la morale, la patrie, les gouvernements, les religions, l'instinct social, la propriété, les idées héréditaires. Ces dissertations ne sont elles-mêmes qu'une série de réflexions et d'impressions personnelles. Quelques-unes ne sont pas ennuyeuses : c'est tout ce qu'on en peut dire de mieux. L'auteur se proclame spiritualiste ; mais il ne regarde les religions que comme des phénomènes cérébraux et se déclare incroyant personnellement, tout en étant généralement respectueux pour le catholicisme. La question des rapports sexuels revient, sous toutes ses formes, presque à chaque page de ce volume avec une préoccupation enfantine ou sénile, comme on voudra. Pour nous qui nous plaçons aux anciens points de vue, la prétention de l'auteur à être moral à sa manière nous paraît fort mal justifiée. X. X.

El Problema de la emigracion, par CRISTÓBAL BOTELLA. Seconde édition. Madrid, 1888, tipografia de los Huerfanos, gr. in-8 de 256 p.

L'auteur est un jeune économiste, et son mémoire a été couronné par l'Académie royale des sciences morales et politiques de Madrid. Quand même cette mention flatteuse ne serait pas imprimée sur le frontispice, on se douterait de l'origine du volume et de l'âge de l'auteur aux longs préambules, aux digressions et au luxe de citations à côté de la question, qui augmentent la longueur des pages.

M. Cristóbal Botella, après avoir rapporté toutes les opinions sur l'émigration émises depuis le commencement du monde, déclare qu'elle est presque toujours un mal, et que les gouvernements doivent l'empêcher autant que possible. C'est, paraît-il, l'opinion commune en Espagne. Ce qu'on cherche, en effet, dans son volume, c'est l'étude de l'émigration espagnole. Aucune statistique sérieuse n'en existe ; mais M. Cristóbal Botella décrit assez bien le double courant d'émigration qui se produit l'un dans les provinces du sud-est vers l'Algérie, l'autre dans les provinces cantabriques vers l'Amérique du Sud et le Brésil. Il les trouve tous deux déplorables, et se fonde pour cela : 1° sur le très faible accroissement de la population espagnole, de 1860 à 1877 ; 2° sur la décroissance de la population dans plusieurs provinces ; 3° enfin sur l'abondance des terres incultes. Tout cela montre que le régime économique de l'Espagne a été détestable jusqu'ici, mais ne prouve pas que les gens qui y sont soumis ne soient pas dans leur droit en s'en allant. Les nouvelles déplorables sur les émigrants, dans le Nouveau Monde, que le gouvernement fait publier dans ses journaux, à l'exemple du gouvernement italien, n'ont jusqu'à présent empêché personne émigrer.

Le gouvernement espagnol, après avoir, depuis cinquante ans, créé bureaux ministériels et des commissions pour s'occuper de la

en plus ou moins grande quantité, les rendait plus ou moins chauds. La théorie nouvelle, en proclamant que la chaleur était une modification du mouvement, un mouvement particulier des molécules des corps, a produit une véritable révolution dans la science, en même temps qu'elle a fourni l'explication de nombreux phénomènes. Que devient le travail perdu dans les transmissions? Où est, au contraire, la source du travail produit dans une machine à vapeur, qui, après un tour, revient à son état primitif? Autant de problèmes que l'équivalence du travail et de la chaleur est venue résoudre. C'est à l'exposition de cette théorie, relativement nouvelle, que M. Bertrand consacre le présent ouvrage.

Il étudie d'abord les gaz parfaits, c'est-à-dire ceux qui suivent exactement les lois de Mariotte et de Gay-Lussac, rappelle les formules qui leur sont relatives et définit le cycle de Carnot. Au lieu de nous exposer immédiatement la théorie avec son degré actuel de perfection, l'auteur consacre deux chapitres aux idées de Carnot et de Mayer, les deux fondateurs de la thermodynamique. Rien de plus intéressant que de suivre le développement progressif de la pensée de ces maîtres. En voyant les écueils qu'ils ont à redouter à chaque pas, les erreurs graves qu'ils commettent même, à côté de l'idée de génie qui survivra et va donner naissance à une science nouvelle, on se demande parfois si le hasard n'a pas fait plus que l'intelligence de l'homme. Les deux théorèmes de Mayer et de Carnot sont les bases de l'édifice; Clausius complète ce dernier. L'étude des deux fonctions relatives aux états thermiques des corps amène l'auteur à des calculs d'où il sait déduire nombre de propriétés intéressantes. Signalons la théorie ingénieuse de M. Massieu sur les fonctions caractéristiques. M. Bertrand examine le fonctionnement de la machine à vapeur; il passe en revue les causes qui diminuent le rendement : la condensation pendant la détente est compensée plus ou moins exactement par la chaleur cédée à la vapeur restante; mais le refroidissement par les parois est une perte de chaleur sans aucun bénéfice. L'auteur compare ensuite le diagramme d'une machine à un cycle de Carnot et étudie l'influence de l'espace nuisible. Dans son dernier chapitre, l'éminent académicien, traitant du travail de l'électricité, est amené à parler des expériences de M. Marcel Déprez sur le transport électrique de la force, l'une des plus étonnantes découvertes de ce siècle.

M. Bertrand est un partisan de la théorie, mais avec les réserves nécessaires. En vrai savant, il s'efforce de prévoir les phases des phénomènes; mais, avant tout, il suit la réalité des faits, leurs circonstances et leurs détails. Il veut réduire au minimum les vérités expérimentales, mais il ne les repousse pas. « Il faut, dit-il, tolérer les nuages qui portent ombre, mais aimer la lumière et la rechercher toujours. »

en effet de sérieuses qualités. La concision n'y a pas nui à la clarté, et il est suffisamment complet; peut-être même s'y trouve-t-il surabondance de termes. Je ne crois pas qu'il fût nécessaire de parler du mot *Calmar,* « étui renfermant ce qu'il faut pour écrire, » surtout quand on cherche en vain dans le volume des mots d'un usage plus fréquent tel que *Cartable.* Il y a aussi à reprendre au classement des mots. Il n'est pas logique de mettre à *Édouard* « l'île du Prince-Édouard. » C'est au mot *Prince* que l'on ira chercher cette île.

Ce qui est plus grave, c'est que le volume renferme quelques inexactitudes. Il est faux de dire qu'Étienne Dolet ait été brûlé comme athée. Il est inexact de prétendre qu'un bachelier fût un « jeune gentilhomme; » ce n'était pas l'âge qui faisait la qualité du bachelier. Nous ne pouvons relever toutes les erreurs de ce genre, qui d'ailleurs ne sont pas particulières au travail de M. Bénard.

Un autre reproche que nous devons lui faire et qui s'applique en général aux publications similaires, porte sur le choix des gravures. Nous croyons qu'il est bon d'illustrer les livres que l'on met aux mains des enfants, mais à condition qu'on prenne l'illustration au vrai sens du mot. Il ne s'agit pas seulement de mettre des gravures pour récréer les yeux des enfants, pour amuser leur esprit; il faut que les gravures servent à l'éclaircissement du texte et en rendent l'intelligence plus facile. Dès lors, il n'est pas utile d'illustrer des mots qui représentent à l'esprit des lecteurs une idée suffisamment claire. Un enfant connaît trop bien ce qu'est un polichinelle pour qu'il soit besoin de le figurer en gravure. Par contre, une gravure eût été utile pour éclaircir tel autre mot, *Sagum,* par exemple, qui apporte aux enfants une idée tout à fait nouvelle.

Malgré tout, le dictionnaire de M. Bénard nous semble supérieur aux recueils similaires, notamment à celui de M. Gazier dont il a été rendu compte ici même l'an dernier (t. LII, p. 226). Les définitions notamment sont plus nettes. On ne définit pas *Arianisme,* par « doctrine des ariens, » mais on dit en deux mots ce qui distingue cette doctrine.

Nous terminons en répétant que le succès du livre de M. Bénard nous semble fort légitime. E.-G. LEDOS.

La Chansou Lemouzina (*L'Épopée limousine*), par JOSEPH ROUX. Texte, traduction et notes. Paris, A. Picard, 1887, in-8 de 260 p. — Prix : 5 fr.

Santillana, dans son *Proemio* au connétable de Portugal, dit que du Limousin la poésie des troubadours se répandit dans le nord de l'Espagne. Cette opinion est peut-être contestable, mais il faut reconnaître que l'idiome limousin ou limosin eut une telle supériorité sur les dialectes romans du midi de la France, qu'il servit à les désigner tous, non seulement en deçà mais au delà des Pyrénées. Cet idiome

a omis de citer, sur ce fameux géant, l'ouvrage si complet de M. P. Sébillot, ce qui nous surprend, car le spirituel et savant professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux a compulsé bien des livres.

Le second chapitre est consacré à l'*humour* de Rabelais, chose fort différente du comique, et que M. Stapfer définit très bien, aux idées du curé de Meudon sur la royauté, la papauté, l'Église. Le chapitre suivant nous fait pénétrer dans les opinions de Rabelais sur la civilisation, la guerre, l'état social, le mariage, l'éducation, Dieu, l'âme. M. Stapfer termine son œuvre par ce qu'on peut appeler la généalogie littéraire de Rabelais, par des détails sur les auteurs qui se rattachent à lui ; enfin, par une appréciation de son style si riche, si personnel.

Cette rapide esquisse ne peut guère donner une idée juste du livre de M. Stapfer. Il y a mis beaucoup du sien. La vie et les œuvres de Rabelais ont été souvent pour lui un thème sur lequel il s'est plu à exécuter de brillantes variations, mais elles ne lui font jamais trop longtemps oublier les motifs qui l'inspirent. Il revient à son auteur et se fait un érudit cicerone qui nous guide au milieu de tous les labyrinthes de l'œuvre de Rabelais. Mais il arrive à M. Stapfer ce qui arrive au cicerone qui loue trop les monuments et les tableaux qu'il vous montre, ces excitations à l'admiration vous refroidissent parfois. Tel passage, telle phrase, qui, suivant notre ingénieux guide, devraient nous faire rire « à ventre déboutonné, » nous laissent indifférents et même ennuyés. Il se peut enfin que bien des lecteurs — et je suis de ceux-là — sur de graves sujets, soient en désaccord avec M. Stapfer. Il se peut qu'ils croient à une divinité meilleure que « la raison et la nature (p. 155), » et ne sentent que peu de sympathies pour « le plus grand philosophe et le plus grand poète de la vie animale, de la chair et du ventre. » (p. 505). M. Stapfer, croyons-nous, est protestant, et bien que Rabelais ait malmené l'hérésie naissante, bien que Calvin l'eût, pour ses impiétés, voulu voir condamner au bûcher, Gargantua et Pantagruel offraient à M. Stapfer bien des occasions d'attaquer le catholicisme. Il ne les a pas laissé échapper, il ne se contente même pas de ce que son auteur écrit contre le pape, et, sans nécessité aucune, appelle Victor Hugo à la rescousse. Victor Hugo et Rabelais sont quelquefois mis en parallèle d'une manière assez curieuse ; peut-être, eût-il été amusant de montrer leur désaccord sur Paris : tandis que l'un en fait la ville lumière, l'autre en fait un tableau satirique vrai encore aujourd'hui. Mais revenons aux agressions de M. Stapfer. On pense bien qu'il ne ménage pas les moines ; il n'a pas assez de mépris pour eux : ivrognes, ignorants, débauchés, voilà comme il les représente. Certes, on ne peut nier que la vie monastique ne se fût corrompue au XVIe siècle, mais n'est-ce pas du milieu de ces êtres ignares et abjects, au dire de M. Stapfer, que sortirent et Rabelais et

encore, notamment à l'adresse de George Sand, quelques qualifications telles que « femme magnanime, » « excellente, » « pleine de bons sens, » qui dépassent un peu la mesure des enthousiasmes permis ; mais comme il juge bien Victor Hugo, Lamartine, Zola lui-même, dont le *Rêve* a paru, bien à tort, faire illusion à quelques bons esprits, et comme il sait tempérer à propos, par d'aimables ironies, l'éloge de Bourget et de Daudet ! Bref, il ne s'incline pas devant toutes les idoles et ne craint pas de fléchir le genou devant quelques autels un peu oubliés. Aussi ne lui marchandons pas les éloges, et sans oublier les réserves qui seront, je le crains, longtemps nécessaires avec lui, n'hésitons pas à dire que la quatrième série des *Contemporains* est un livre à la fois instructif et charmant.

— M. Couat, l'auteur d'*Aristophane*, n'a pas les brillantes qualités littéraires de M. Lemaître, quoiqu'il écrive d'ailleurs fort bien, mais sa critique est bien plus sûre et pénétrante, et c'est un érudit d'une autre envergure. Ajoutons d'ailleurs, pour être juste, que le sujet qu'il a choisi demandait des qualités tout autres que celles que déploie M. Lemaître dans les études toujours un peu fantaisistes où il se complaît. Ce dernier fait de la critique littéraire à l'usage des gens du monde, M. Couat fait de l'histoire littéraire, où même les gens du métier peuvent trouver encore quelque chose à apprendre. Son livre sur Aristophane est vraiment un maître livre. Après une savante introduction, où il résout le difficile problème des origines de la comédie à Athènes et nous fait faire connaissance avec les poètes, le public et la législation de son théâtre comique, le savant écrivain fait revivre sous nos yeux, d'après les données de l'ancienne comédie attique, la cité de Minerve sous ses différents aspects, son gouvernement avec ses institutions et ses personnages politiques, sa religion, ses mœurs, l'éducation que reçoit sa jeunesse et les questions sociales qui s'y agitent. C'est d'un dessin à la fois très serré, très précis et très vivant. M. Couat sait d'ailleurs atténuer les exagérations de la satire, et, par l'habileté avec laquelle il sait dégager en quelque sorte, des peintures passionnées d'Aristophane, le véritable portrait d'Athènes, il fait monter sa critique littéraire à la hauteur de l'histoire. Et pourtant, malgré cette attention et ce soin à ramener tout aux proportions de la vérité, on se fait, après avoir lu son livre, une assez triste idée de la république athénienne. Et dire que c'est quelquefois l'idéal des républiques modernes : Dieu nous en préserve !

— Comme *les Contemporains* de M. Lemaître, les *Études* de M. Schérer ne sont qu'un recueil d'articles : mais c'est là d'ailleurs leur unique point de ressemblance. M. Lemaître fait des *Causeries*, M. Schérer écrit des *Études*, et l'on sait depuis longtemps quel soin et quelle compétence il y apporte. La neuvième série, qui vient de paraître, en contient

du talent et de la haute renommée de M. Schérer. Au point de vue religieux, il appelle des réserves; nous les avons faites nettes et formelles. Mais il ne nous en coûte pas, puisque l'auteur vient de mourir, de confesser que nous avons perdu en lui l'un des maîtres de la critique contemporaine, et que, si brillants, si spirituels, si ingénieux que soient quelques-uns de ses successeurs, je ne vois guère parmi eux celui qui peut aspirer à le remplacer. P. TALON.

HISTOIRE

Reise in den Anden von Chile und Argentinien, von PAUL GÜSSFELDT. Berlin, Paetel, 1888, in-8 de XV-480 p., 3 cartes. — Prix : édition avec 20 phototypies, 22 fr. 50 ; édition sans phototypies, 15 fr.

Le bel ouvrage de M. Güssfeldt peut compter sans contredit parmi les acquisitions les plus importantes dont se soit enrichie récemment la géographie sud-américaine. L'auteur y décrit la partie des Andes comprise entre les 32° et 35° degrés de latitude sud environ, c'est-à-dire la zone servant de frontière au Chili et à la République Argentine, entre Valparaiso ou Santiago et Mendoza; ses excursions ont été effectuées au commencement de 1883. Comme on devait s'y attendre de la part d'un observateur si familiarisé avec les sommets des Alpes, le volume abonde en détails nouveaux et intéressants, propres à donner une idée nette de l'aspect général et des particularités physiques des hautes régions des Cordillères, dont la plus grande partie est encore connue d'une manière si vague à l'heure actuelle; les phénomènes glaciaires notamment sont l'objet de renseignements précieux. M. Güssfeldt établit que, contrairement à l'opinion courante, l'absence de grands glaciers dans les Andes centrales tient essentiellement à la disposition orographique de ces montagnes, où les cirques propres à l'entassement et à la conservation des neiges sont fort rares, bien plutôt qu'à des causes d'ordre météorologique. Ce qui le prouve, c'est que, quand les circonstances favorables sont réalisées, on voit apparaître des glaciers de premier ordre parfaitement caractérisés, comme celui de l'*Ada*, que M. Güssfeldt a découvert et dont l'extrémité inférieure s'abaisse jusqu'à une altitude de 1,910 mètres seulement, — c'est-à-dire précisément au niveau que le glacier de Morteratsch atteint dans l'Engadine (p. 97). M. Güssfeldt a fait l'ascension du cratère neigeux régulier du Maipo (5,400 mètres); quant à l'Aconcagua, ce géant des Andes, auquel les mesures du savant voyageur donnent 6,970 mètres, M. Güssfeldt n'a pu dépasser sur ses flancs l'altitude déjà fort respectable de 6,560 mètres, par suite du mauvais temps; mais il estime qu'en s'y prenant plus tôt qu'il ne l'a fait dans la saison, les 410 mètres restant à franchir pour atteindre le sommet ne présenteraient pas de difficultés insur-

noms propres, notamment, souvent défigurés, soit par la prononciation du voyageur, soit par les fautes des éditeurs, ont été, dans tout le volume, heureusement rectifiés. Quant aux éclaircissements qui entourent le texte, ils sont d'une admirable richesse; l'éditeur, qui les recueille depuis bien des années et s'est entouré de tous les secours désirables, n'a laissé passer aucun fait, aucune allusion sans y ajouter une note; il a rapproché de beaucoup de passages les textes nombreux des *Essais* qui mentionnent l'Italie, commentant ainsi Montaigne par Montaigne; il a fait appel en même temps à tous les documents italiens contemporains qui complètent et vérifient le récit français. Aussi l'ouvrage, par la masse de renseignements qu'il apporte, justifie-t-il le sous-titre que M. d'Ancona lui a donné : malgré quelques lacunes, surtout dans le domaine artistique, où Montaigne conduit rarement son commentateur, le livre constitue un véritable tableau de *l'Italie à la fin du* XVI*e siècle.*

Il serait superflu d'apprécier à nouveau le caractère du récit de Montaigne, qui embrasse une période de dix-sept mois. Il suffit de rappeler les jugements d'Ampère et de Sainte-Beuve, qui, tous les deux, en ont vivement goûté l'observation piquante et la sincérité d'impression. « Montaigne, dit Sainte-Beuve, était très attentif à se conformer aux mœurs et usages des différents pays, à ne les choquer en rien ; il s'y pliait entièrement pour les mieux comprendre et embrasser... Il ne ressemblait pas à ceux qui portent partout avec eux les lunettes de leur village ; il prenait celles de chaque endroit où il passait, sauf à n'en croire, en définitive, que ses propres yeux. » On sait que c'est aux bains de Lucques, encore si fréquentés aujourd'hui, que Montaigne reçut l'avis de son élection comme maire de Bordeaux (p. 509). On sait moins qu'à la fin d'un de ses séjours à Rome, les prélats avec qui il avait eu des relations, au sujet de la censure des *Essais,* le prièrent instamment « d'aider à l'Église par son éloquence... et de faire demeure en cette ville paisible et hors de trouble avec eux » (p. 330); au commencement du siècle, Érasme avait reçu à Rome des sollicitations de ce genre, qu'il est curieux de voir se renouveler, à soixante-dix ans de distance et presque dans les mêmes termes, pour un autre illustre voyageur. Chaque page suggère des rapprochements de ce genre et de piquantes observations, et il suffit d'avoir vu l'Italie ou d'avoir étudié un peu l'époque de Montaigne pour pouvoir facilement les multiplier, le long de sa lecture ; M. d'Ancona est d'ailleurs, pour cela, un guide incomparable, et le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir pas permis, par des tables ou au moins par des titres-courants, de se reconnaître plus facilement dans l'itinéraire de Montaigne.

Un appendice fort précieux, et qui n'occupe pas moins de cent trente-

sors rapportés à Édesse devinrent le palladium de la ville qu'ils sauvèrent notamment d'une attaque de Chosroës (p. 54 et suivantes). M. Tixeront déclare apocryphe la lettre attribuée à Jésus-Christ, dont quelques catholiques ont admis l'authenticité.

Tatien, apologiste plus ou moins entaché d'hérésie, avait composé une concordance des quatre évangiles en langue syriaque. On sait que l'auteur habita la Mésopotamie. Le Diatessaron devint le texte évangélique, non seulement à Édesse, mais dans les autres localités de langue syriaque, jusqu'à la fin du IVe siècle et même dans la première moitié du Ve (p. 130 et suivantes). Or, Tatien vivait au IIe siècle de notre ère. Son ouvrage a, d'ailleurs, donné lieu entre quelques savants, à une polémique qui dure encore, et qui a été discutée avec autorité par M. l'abbé Martin dans la *Revue des questions historiques* (avril 1883 et juillet 1888). Nous y renvoyons le lecteur du *Polybiblion*.

Malgré la complication du sujet, l'étude de M. l'abbé Tixeront excite l'intérêt. Les arguments sont solides, bien enchaînés, présentés avec méthode et clarté. L'auteur se meut avec aisance parmi les fils embrouillés des traditions orientales ; il les discute avec autorité et en tire des conclusions qui nous ont paru logiques.

L'appendice est relatif à l'invention de la vraie croix. Le document intitulé : *La Doctrine d'Addaï l'apôtre,* contient, outre la légende de la lettre et du portrait, un récit de la découverte de la vraie croix ! et l'attribue à Protonicé, femme de l'empereur Claude. Convertie par les miracles de Simon-Pierre, Protonicé voulut vénérer les lieux consacrés par la Passion. A Jérusalem, elle trouve dans le sépulcre trois croix ; mais au moment même, sa fille qui l'accompagnait, meurt subitement. L'impératrice tombe à genoux et prie Dieu de ne pas permettre que les juifs se prévalent de cet accident pour blasphémer. L'imposition de la vraie croix sur le corps inanimé de la jeune fille lui rendit la vie. Après un examen minutieux de tous les témoignages, M. l'abbé Tixeront établit que la légende syriaque est une contrefaçon du miracle qui a fait reconnaître la sainte relique par l'impératrice sainte Hélène.

A. D'AVRIL.

De Romano sancti Petri episcopatu, dissertatio historica, quam ad gradum doctoris ss. canonum, in universitate catholica Lovaniensi consequendum, conscripsit MATHIAS LECLER. Lovanii, Vanlinthout, 1888, in-8 de XV-341 p.

Cette thèse de doctorat en droit canonique de l'Université de Louvain mérite, à tout point de vue, d'être conservée. C'est un véritable arsenal de preuves en faveur de l'épiscopat de saint Pierre à Rome. La première partie établit le « fait, » que Pierre, prince du collège apostolique et primat de l'Église, est venu à Rome et y a gouverné, comme évêque, jusqu'à sa mort. Bien que nos adversaires ne contestent pas la croyance

cription et qui constituent ainsi un véritable *Codex diplomaticus dominii temporalis sanctæ sedis.* Il n'a pourtant été publié que partiellement, et c'est une édition complète de ce registre qu'a entreprise M. Paul Fabre, » pendant qu'il était membre de l'École française de Rome. A cet effet, il a collationné et classé les dix-huit manuscrits que l'on connaît de cet ouvrage. Son texte, établi naturellement sur les meilleurs, est accompagné de notes très (trop ?) copieuses : elles réduisent souvent le texte à une seule ligne par page. On y trouve « l'identification des noms de lieux et de personnes, et un certain nombre de rapprochements et d'éclaircissements empruntés aux chroniques et aux actes contemporains qui en forment le commentaire naturel. » L'introduction, qui paraîtra ultérieurement, « comprendra, outre la description, la classification et l'histoire des manuscrits, une étude sur le *Liber censuum,* ses sources, sa valeur et son mode d'emploi à la cour pontificale. » Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas joint au premier fascicule une liste provisoire des manuscrits et des principales sources auxquelles les notes renvoient fréquemment : les sigles AV[1], R[1], R[2], etc., resteront inintelligibles pour les lecteurs jusqu'à la fin de la publication. On sait cependant, par une note de la page 4, que « tout ce qui est de première main dans le manuscrit original est imprimé ici en caractères ordinaires ; les additions du ms. Riccardi 228, dont la première partie a été achevée en 1254, sont en italiques du même corps ; les mentions insérées postérieurement à cette rédaction de 1254 sont en caractères droits plus petits ; » de plus, les notes renferment les pièces justificatives des additions faites au *Liber censuum* pendant le cours du XIIIe siècle, à l'aide des registres pontificaux antérieurs au séjour des papes à Avignon.

Tel qu'il est savamment édité par M. Fabre, ce document sera des plus précieux pour les historiens de l'Église. Outre qu'il renseignera, mieux qu'aucun autre, sur les droits et les privilèges du Saint-Siège, il a le mérite de restituer à la science certaines parties des registres perdus du XIe et du XIIe siècle (voir une bonne note sur les *thomi carticinii* et les *volumina regestorum pontificum* à la p. 3). Le côté géographique est traité dans les notes avec un soin de prédilection : on en sera d'autant plus reconnaissant à l'auteur qu'il n'existe rien de définitif et d'approfondi à cet égard sur l'ensemble de la chrétienté au moyen âge. Or Cencius ne s'est pas borné à inscrire les évêchés qui, de son temps, étaient tenus à une redevance envers le Saint-Siège ; il a dressé une sorte de cadastre complet, avec des espaces blancs ménagés pour faire servir le registre *usque ad exitum mundi :* il ne pouvait mieux exprimer sa foi en la perpétuité de l'Église.

ULYSSE CHEVALIER.

---

mande : bref, il ne semblait pas possible de s'occuper de lui, sans être entraîné à faire l'histoire universelle des dernières années du XIVe siècle et des sept premières années du XVe siècle. Ce dernier projet eût été impossible à réaliser, et il était nécessaire, tout en suivant le fil des événements contemporains, de ne s'étendre que sur ceux où l'influence de Louis d'Orléans n'était pas contestable. C'était souvent une limite difficile à saisir ; il faut féliciter M. E. Jarry d'être rigoureusement resté dans les bornes du sujet qu'il s'était tracé.

L'ordre suivi par l'auteur dans l'exposé de la vie de son héros, est, il faut le dire, de beaucoup le plus logique et le plus facile ; c'est l'ordre rigoureusement chronologique. Il oblige, il est vrai, à quelques répétitions, mais je ne pense pas que ce soit là une critique sérieuse à soulever. La division des chapitres est formée, comme la raison l'indique, par la diversité même des phases de la vie du duc, de sorte que chaque chapitre se trouve former une sorte de mémoire isolé, sans que cependant ce plan nuise en rien à l'unité du livre, bien au contraire.

Je ne donnerai pas ici l'intitulé des chapitres, je me bornerai à signaler la nature de ceux qui m'ont paru, je ne dirai pas les plus nouveaux, car tout est neuf dans ce livre, mais les plus curieux. Il y a d'abord l'exposé des négociations entre le gouvernement de Charles V et le roi de Hongrie, à propos du projet de mariage entre Louis et une fille du roi de Hongrie, et l'indication des causes qui avaient déterminé ce prince à s'attacher par une alliance de famille, à la maison de France. Il y a lieu de signaler aussi le chapitre où M. Jarry traite du mariage de Louis avec Valentine de Milan. On ne peut dire à ce propos qu'une chose, c'est que, même après M. le comte de Circourt, M. Jarry a dit beaucoup de nouveau : ce n'est pas là un médiocre éloge. Le voyage du duc de Touraine en Lombardie en 1391 et généralement ce qui concerne le rôle du duc d'Orléans en Italie ou ses relations avec l'Empire, notamment dans l'acquisition du Luxembourg, tout cela est traité avec beaucoup de sûreté et de science.

A remarquer, les détails si précis et si particuliers sur la dédition de Gênes à Charles VI, sur la célèbre entrevue de Reims, entre Charles VI et le roi des Romains Wenceslas, enfin sur la question si délicate du schisme. A ce propos, je ne puis que m'associer au blâme très vif que formule M. Jarry contre l'Université de Paris, qui, par sa violence brouillonne, son infatuation qui la poussait à se mêler de tout et à vouloir tout diriger, a assumé une part bien lourde dans l'histoire de cette crise à la fois diplomatique et religieuse.

Tout est donc à louer dans l'œuvre de M. Jarry, et la critique n'a guère de prise ; je ne puis cependant pas m'avouer vaincu, et je vais lui chercher querelle sur quelques petits points. Dans ses premières

argent et en terres que lui faisait Charles VI, et de considérer que sans le meurtre perpétré par Jean sans Peur, et la captivité de Charles d'Orléans, ils auraient eu pour conséquence la création durable d'un nouvel apanage, danger si grand que le sage roi Charles V avait tout fait pour le prévenir. H. M.

Le Protestantisme dans le pays de Montbéliard, par l'abbé C. TOURNIER, curé d'Athesans. Besançon, imp. Paul Jacquin, 1889, in-8 de XI-439 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur du bouleversement qui fit disparaître du pays de Montbéliard les prêtres, les chanoines et les moines, fut Ulric VI de Wurtemberg (p. 47). Ce prince, à la fois duc de Wurtemberg et comte de Montbéliard, n'était rien moins que recommandable : frère dénaturé, mauvais fils et mauvais père, il était cruel et débauché au possible. Il s'ingénia d'abord à accabler ses sujets d'impôts, puis, à bout de ressources, il altéra les monnaies. Le pillage des églises devait suivre. Les deux premiers prédicants luthériens qui, sous les auspices d'Ulric, enseignèrent leurs doctrines à Montbéliard, furent le Wurtembergeois Jean Gayling et le Dauphinois Guillaume Farel. On sait que ce dernier fut un assez triste sire : tel maître, tel serviteur. Vint ensuite Pierre Toussaint, le chanoine renégat. Comme avec la seule persuasion Toussaint ne fût jamais arrivé à ses fins dans un pays aussi profondément catholique que l'était alors le comté de Montbéliard, sa parole dut être appuyée par des persécutions à divers degrés, exercées contre les populations fidèles. C'est par conséquent « aux amendes, à la prison et à l'exil » dont leurs ancêtres ont été victimes, que les Montbéliardais de nos jours doivent d'être séparés de l'Église romaine, et cela au milieu de cette vieille province de Franche-Comté, dont elle fait présentement partie, et qui est restée inébranlablement attachée à la vraie foi.

Ce livre est fortement documenté ; il n'est pas l'œuvre d'un jour : l'auteur y a consacré plusieurs années ; aussi le croyons-nous difficilement attaquable. Assurément, il se trouve là des pages qui ne charmeront pas tous les protestants du pays de Montbéliard ; mais peut-être ces mêmes pages, appelant la réflexion, éclaireront-elles quelques hésitants. — Une observation, sans grande importance du reste. L'étude de M. l'abbé C. Tournier n'embrassant que les XVIe et XVIIe siècles, il eût été plus rationnel de libeller ainsi le titre : *Les Origines du protestantisme dans le pays de Montbéliard.* SEQUANIO.

Le Traité de Cateau-Cambrésis, par le baron ALPHONSE DE RUBLE. Paris, Labitte, 1889, in-8 de 347 p. — Prix : 6 fr.

Depuis vingt ans, peut-être trente, M. de Ruble vit dans l'histoire

tard faire épouser à Philippe II la sœur de la pauvre reine, et, ce projet échouant, n'hésitant pas à laisser accréditer et à répandre au besoin le bruit absurde qui attribuait au roi d'Espagne lui-même la mort de sa femme.

Tous ces détails donnent de l'intérêt à une étude un peu aride par elle-même, mais que l'auteur a su rendre facile, comme il le fait d'ordinaire, par une érudition qui n'a rien de pédantesque et par de fines appréciations sur les personnages et les événements d'un temps qui n'a point de secrets pour lui. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

La Saintonge et les Seigneurs de Plassac. *Le Duc d'Épernon (1554-1642)*, par le marquis DE DAMPIERRE. Paris, Alphonse Picard, 1888, in-8 de IX-352 p. — Prix : 7 fr. 50.

Jean-Louis de la Vallette, duc d'Épernon, a été jugé bien diversement par les différents historiens qui ont eu à parler de lui. Souvent regardé comme un ambitieux qui ne recula devant rien pour satisfaire son orgueil, son nom nous était parvenu un peu entaché par toutes ces accusations. M. le marquis de Dampierre, maintenant possesseur du château de Plassac qui fut longtemps la résidence du duc, a essayé de le réhabiliter et de présenter sa vie sous son véritable jour. Ce personnage hautain, orgueilleux, jaloux de toutes ses prérogatives et de ses dignités, mais en même temps chevaleresque et profondément religieux, nous semble aujourd'hui bien singulier.

L'ouvrage que nous avons à signaler peut se diviser, au point de vue de l'intérêt et de l'importance, en deux parties. La première va jusqu'à la page 180 environ ; elle embrasse la presque totalité de la vie du duc, puisqu'elle s'étend depuis sa naissance (1554) jusqu'à sa nomination au gouvernement de Guyenne (1631). Elle est la moins importante. Faite d'après des sources très secondaires, au nombre desquelles nous citerons l'histoire de France d'Anquetil, elle ne nous apprend presque rien de nouveau sur la vie de d'Épernon ou sur les actions auxquelles il fut mêlé. La deuxième partie, qui comprend le reste du volume, est plus intéressante ; les sources mises à contribution sont plus sérieuses, et beaucoup de pièces encadrées dans le récit, sont extraites des archives de l'archevêché de Bordeaux ou d'autres dépôts. A la fin, se trouve très bien résumé, sans que l'auteur ne prenne aucun parti, le débat entre M. l'abbé Cazauran et M. Mireur, au sujet du mariage morganatique du duc d'Épernon. C'est donc cette dernière partie surtout que les érudits consulteront avec fruit.

M. le marquis de Dampierre demande beaucoup d'indulgence à ses lecteurs pour son œuvre. Quoique notre rôle ici soit de l'examiner en toute impartialité, nous écouterons sa demande, et nous lui signalerons seulement les principaux défauts à faire disparaître dans la suite

M. le général Pajol a donc bien fait de donner à son œuvre magistrale ce légitime et nécessaire complément. Et nous nous associons pleinement aux lignes émues par lesquelles il termine la préface de ce volume : « Poursuivant la pensée de mettre en honneur notre vieille patrie, j'ai fait revivre les combattants de cette époque, partis pour grandir encore la France dans ces expéditions ; la carrière militaire de ce temps ne fut pas une profession, un état, un métier ; c'était la vie dévouée au pays. Gloire à vous tous, héros obscurs tombés pour la gloire de la France et l'honneur du drapeau ! Gloire à vous, officiers et soldats ! Votre exemple n'a pas été perdu. »

N'oublions pas que M. le général Pajol a joint à ce volume un magnifique atlas contenant quatre cartes, un admirable portrait de Louis XV à l'eau-forte et de nombreux dessins d'uniformes par Detaille : couronnement bien digne de ce consciencieux et colossal travail.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon, 1800-1809, par PIERRE BERTRAND. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XLI-491 p.

Ces lettres, publiées d'après les originaux conservés aux Archives des affaires étrangères, témoignent en faveur de l'opinion soutenue par M. Pierre Bertrand dans la très intéressante Introduction mise en tête de ce livre. Talleyrand, dit-il, n'a pas été le nonchalant que la légende a voulu en faire, et il s'est montré au contraire d'une activité personnelle infatigable. M. Bertrand entre en des détails curieux sur la manière de travailler du ministre. Les lettres écrites à Napoléon sont presque toutes entièrement de sa main.

M. de Talleyrand savait tourner un compliment mais il allait volontiers aux dernières limites de la flagornerie et sous ce rapport sa mièvrerie, ses protestations d'amour, d'adoration pour Napoléon ne laissent pas que d'être écœurantes par leur platitude. M. de Talleyrand n'a jamais passé pour une âme bien fière. Au congrès de Vienne, représentant du Roi de France, il a tenu un langage plus digne.

A-t-il rappelé l'Empereur à la modération au milieu des entraînements où son ambition l'emportait ? On lui en fait honneur : je ne sais si c'est avec justice, je ne le vois pas souvent remplir ce rôle, à moins que l'on prenne pour un appel à la modération cette phrase, après Austerlitz, où il dit que « cette dernière victoire met Votre Majesté en état d'assurer le repos de l'Europe » ou cette autre, après Friedland, qu'il considère cette bataille « comme la dernière qu'elle sera forcée de remporter. » Faut-il relever à l'appui de ses conseils de modération cet exposé fait à l'Empereur : « Votre Majesté peut maintenant briser la monarchie autrichienne ou la relever. Une fois brisée, il ne serait

ce point avaient été à dessein tenus dans l'ombre : on en a refusé la communication par exemple à M. d'Haussonville lorsqu'il préparait son ouvrage sur l'Église et le premier Empire. M. Welschinger a pu à présent les consulter aux Archives. Le point saillant du débat est celui du mariage religieux conféré à Napoléon la veille de son sacre. Ce mariage est-il valide ? Est-il nul de plein droit ? Il est valide, dit M. Welschinger ; il est nul, soutiennent d'autres auteurs : pour soutenir son affirmation, M. Welschinger a publié des pièces authentiques sur lesquelles il est difficile d'appuyer un doute. Textes en main, M. Welschinger prouve que l'annulation du mariage d'un souverain ne pouvait être prononcée que par le Pape ; or, le mariage n'a pas été annulé par le Pape, l'officialité de Paris qui a jugé n'a pas suivi les règles ordinaires en des causes non pas semblables, mais concernant des mariages ordinaires. Elle a dans son jugement montré une faiblesse déplorable. L'exposition de M. Welschinger est claire ; c'est une bonne page d'histoire. H. DE L'É.

Charles X et Louis XIX en exil. *Mémoires inédits du marquis de Villeneuve,* publiés par son arrière-petit-fils. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 322 p. — Prix 3 fr. 50.

Ces *Mémoires* n'ont pas été écrits pour être publiés, car ils contiennent sur la famille royale et son entourage en exil des détails intimes qui prêteront à la médisance ; non que le respect pour les infortunés Princes soit en cela diminué, mais évidemment on regrette de ne pas les voir autrement qu'ils sont ici représentés. On sait la discussion qui s'engagea après 1830 sur la validité des abdications du roi Charles X et du Dauphin. La Révolution, en ne les acceptant pas, les a annulées, disaient plusieurs légitimistes, et M. de Villeneuve était du nombre : c'est la thèse qu'il soutient. Des détails intéressants sur M. de Blacas, le cardinal de Latil, la princesse Berthe de Rohan, etc., une lettre de M. de Bonald contenant un jugement sur Louis XVIII, etc., donnent du mouvement à ces pages assez attristées d'un royaliste dévoué. H. DE L'É.

Histoire de la Monarchie de Juillet, par PAUL THUREAU-DANGIN. Tome V. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 587 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage de M. Thureau-Dangin n'est plus à louer. L'Académie française lui a deux fois accordé le grand prix Gobert, et il y a eu, en sa faveur, parmi la presse, un suffrage unanime. L'abondance des sources consultées par l'auteur, des renseignements inédits qui lui ont été communiqués, le talent avec lequel ces documents ont été mis en œuvre, tout cela a été reconnu et hautement loué. Le tome cinquième comprend l'histoire de quatre années (1841-1845), c'est-à-dire les débats

les plus expérimentés de son temps. Après diverses navigations aux « Terres-Neuves » et dans les Indes, il prit part à la fameuse expédition de Beaulieu, dont l'issue fut des plus malheureuses. Le navire sur lequel était embarqué Berthelot fut incendié dans le port de Batavia; ce marin prit alors du service dans la flotte portugaise et prit part à divers combats très glorieux; sa science et sa bravoure lui firent obtenir des emplois importants. Mais alors il fit, à Goa, la rencontre d'un compatriote, carme déchaussé, qui tourna ses pensées vers l'état ecclésiastique. En 1638, il entra en religion sous le nom de Père Denys de la Nativité. Le gouverneur des Indes portugaises n'en voulut pas moins l'attacher à l'ambassade de Dom Francisco Soza de Castro, auprès du sultan d'Achem. Là il fut jeté en prison avec tous ses compagnons et martyrisé avec de grands raffinements de cruauté, à cause de son inébranlable fidélité à la foi chrétienne. Sa cause de béatification fut introduite en cour de Rome et appuyée sur de nombreux miracles, que relate tout au long son ami et biographe le R. P. Philippe de la Très Sainte Trinité. C'est ce récit que M. Ch. Bréard a entrepris de restituer, suivant la traduction donnée en 1652 par Pierre de Saint-André, carme déchaussé; quelques chapitres sont donnés dans le texte latin. Le commentateur accompagne cette édition d'une préface et de notes explicatives, où il se montre un peu sceptique à l'endroit des miracles qui ont suivi la mort du bienheureux martyr. C'est d'ailleurs un ouvrage de luxe, imprimé avec soin et orné d'un portrait authentique du P. Denys, d'après un dessin du P. Philippe.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire des flottes militaires, par C. CHABAUD-ARNAULT, capitaine de frégate de réserve. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1889, in-8 de de 513 p. (*Bibliothèque du marin*). — Prix : 6 fr.

Si notre marine ne possède pas encore d'histoire complète et définitive, on peut dire qu'elle en a la monnaie : après les remarquables travaux de l'amiral Jurien de la Gravière et du commandant Chevalier, voici un ouvrage des plus estimables, dont l'auteur est un ancien officier supérieur. La compétence du commandant Chabaud-Arnault est indiscutable, mais il n'abuse pas des termes techniques : il convient de louer aussi la clarté de son style et l'impartialité de ses jugements sur les hommes ; ce sont là des qualités sérieuses, mais qu'on ne cherche pas dans ces pages sagement réglées de ces superbes envolées qui font les grands historiens. Ce qui est à noter, c'est que l'auteur ne se laisse pas éblouir facilement par les réputations toutes faites ; suivant lui on a trop multiplié les marins de génie et il ne voit guère que Duquesne, Tourville, Suffren, Nelson et Courbet qui aient mérité ce titre. Les autres ont pu avoir de grandes et nobles qualités, mais ils ont

yeux des patriotes irlandais. Le Parlement s'assembla à la date indiquée et siégea jusqu'au 20 juillet.

Sur les quatre-vingt-dix lords protestants, cinq pairs *temporal* et quatre évêques répondirent à la convocation ; dix pairs catholiques se présentèrent ; on leur adjoignit dix-sept pairs nouveaux, tous catholiques. Bien que cette composition de la Chambre haute assurât une forte majorité aux catholiques, le peuple manifesta son mécontentement, et l'on se plaignit ouvertement de la conduite du roi qui « à l'église avait l'air d'un bon catholique, mais agissait au sénat comme un protestant. »

La Chambre des communes devait compter trois cents membres élus par les franc-tenanciers des comtés (freeholders) et par les corporations. Grâce à l'influence de Tyrconnel, sur deux cent trente-deux députés élus, six seulement étaient protestants ; trente-quatre bourgs et comtés n'envoyèrent pas de représentants.

M. Dunbar Ingram étudie longuement les actes de ce Parlement et les commente savamment, citant tantôt des sources comme les papiers originaux de Macpherson, tantôt faisant appel au témoignage historique de Dalrymple, de Ranke, de Leslie, de Macaulay, de Clarke.

La seconde partie de l'ouvrage présente un intérêt plus vif en raison des controverses soulevées et des documents nouveaux recueillis par l'auteur. Après la glorieuse bataille d'Aughrim (12 juillet 1691), l'armée irlandaise vaincue se divisa en deux corps ; le premier capitula quelques jours après à Galway, le second soutint un siège héroïque à Limerick jusqu'à la fin de septembre. Le 1er octobre, les Lords Justices Coningsby et Porter arrivèrent au camp, mandés par le général Ginkell, et le 3 fut signée la convention connue sous le nom de Traité de Limerick. Cette convention était double en réalité ; elle comportait un traité militaire signé par les généraux et un traité politique signé au nom du roi par les Lords Justices. Le premier était immédiatement exécutoire, et toutes ses clauses furent loyalement observées, mais le traité politique devait être soumis au Parlement pour être confirmé et approuvé. Le Parlement se réunit environ un an après la capitulation, et malgré les efforts de la couronne, il rejeta le bill de confirmation du traité comme dangereux et pernicieux. Le lord lieutenant accusa le Parlement d'empiéter sur les prérogatives royales en formulant un refus aussi catégorique, et, après deux prorogations, l'assemblée fut dissoute. Deux ans s'écoulèrent avant la convocation d'un nouveau Parlement, en 1695. Cette période, relativement calme, semblait avoir diminué les passions. Le roi renouvela sa requête de ratifier le traité ; le Parlement parut d'abord entrer dans une voie conciliante, mais il refusa d'admettre la première clause, à savoir « que les catholiques romains continueraient à jouir pour l'exercice de leur religion des privilèges qu'ils

dont la valeur s'accroît encore en raison de l'importante préface de M. Suchet, laquelle préface, entièrement consacrée à Mgr Besson et à ses œuvres, est écrite avec le charme particulier qui caractérise la manière de son auteur. SEQUANIO.

Biographies du XIXe siècle. — Paris, Bloud et Barral, 1889, 3 vol. in-8 de 316, 306 et 338 p. — Prix : 4 fr. le vol.

Il est agréable et intéressant, quand disparaît un homme qui a de son vivant attiré et retenu l'attention publique, de conserver de lui une représentation exacte, qui en marque le caractère et en fixe les principaux traits. La publication périodique des *Biographies du* XIXe *siècle* me semble remplir ce but et satisfaire à ce desideratum. Déjà huit séries ont paru, si je ne me trompe, où, sauf quelques lacunes qui seront assurément comblées, l'on peut lire la vie et s'initier aux œuvres des hommes les plus remarquables de notre temps. Trois nouvelles séries viennent de paraître, qui, comme les précédentes, sont intéressantes et variées. Souverains, orateurs religieux, apôtres, hommes d'État, écrivains, artistes, savants, soldats y sont tour à tour présentés au lecteur, qui peut admirer leur sagesse, leur éloquence, leur dévouement, leur habileté, leur génie et leur vaillance. L'énumération des biographies contenues dans ces trois volumes parlera d'ailleurs plus éloquemment que tous les commentaires et les recommandera plus efficacement auprès du lecteur.

Un volume nous fait connaître le général de Pimodan, Victor-Emmanuel II, le duc de Morny, l'abbé Perreyve, le général de Ségur, A. de Tocqueville et Alexandre Ier, empereur de Russie; dans un second, l'on nous présente successivement Augustin Thierry, le baron de Stein, le P. Gratry, Fouché, Abd-el-Kader, Gaillard, l'incomparable graveur, le général de Brauer et l'amiral Dumont d'Urville; nous trouvons enfin dans le troisième Paul Ier, empereur de Russie, le P. Milleriot, le marquis de Jouffroy, Drouyn de Lhuys, Sainte-Beuve, l'amiral Courbet et William Pitt. Tous ces hommes ne sont pas sans doute également dignes d'admiration et de louange; mais la vie de tous est intéressante et instructive, et comme les écrivains qui nous les racontent sont tous de bons chrétiens, il n'est pas à craindre que la louange et le blâme se trompent d'adresse et égarent les sympathies des lecteurs sur des faits et des personnages qui ne les méritent pas.

Quant aux auteurs de ces biographies, ils sont presque aussi nombreux que les biographies elles-mêmes : cependant plusieurs notices sont signées du même nom, mais il ne faut pas s'en plaindre, surtout quand ce nom est celui du marquis de Ségur, et que c'est un épisode de l'histoire de la Russie qu'il nous raconte. Parmi les autres collabo-

La Guida del Galantuomo, di Fr. RAPISARDI. Florence, Paravia, 1888, in-8 de XII-460 p. — Prix : 3 fr.

C'est une seconde édition d'un livre que le *Polybiblion* a jadis annoncé avec éloges (t. XXII, p. 176) et auquel des revues italiennes, la *Civilta cattolica,* entre autres, avaient rendu pleinement justice. Inutile de prévenir nos lecteurs que *Galantuomo* n'a rien de l'acception galante qu'on pourrait, en France, être tenté de lui donner, et que ce mot peut, chez nous, être traduit par « honnête homme. » Le livre de M. Rapisardi offre donc une série de conseils et d'observations destinés à nous améliorer, mais ce n'est pas seulement à la philosophie et à la morale que l'auteur demande des règles de conduite qui seraient bien impuissantes sans le concours de la religion; aussi M. Rapisardi a-t-il trouvé en elle l'inspiration générale de son œuvre.

POGGIARDO.

L'Institut de France et les Anciennes Académies, par LÉON AUCOC, membre de l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1889, gr. in-8 de 48 p.

M. Léon Aucoc, chargé par l'Institut de publier une collection des lois, statuts et règlements concernant les anciennes académies et l'Institut de France, depuis 1635 jusqu'en 1889, a lu devant l'Institut, le 3 avril dernier, une notice sur les anciennes académies. Dans la première partie, il étudie leur organisation primitive avec les rouages divers qui la compliquaient; il passe à la période révolutionnaire, où Grégoire, avec une légèreté et une sottise qui lui sont familières, condamne, sous le coup des influences politiques, des institutions dont il réclamera plus tard le rétablissement. Abattues en août 1793 par la Convention, elles se relèvent, à la fin de ce même régime, le 25 octobre 1795, sous le nom d'Institut national. Bonaparte les réglemente à nouveau, puis la Restauration, et il advient que, la Révolution passée, nous nous retrouvons, à peu de chose près, en présence de ces grands établissements de l'ancien régime que cette Révolution avait détruits et qu'elle a eu la prétention de réinventer. V. P.

Sully. Économies royales, par JOSEPH CHAILLEY. (*Petite bibliothèque économique française et étrangère.*) Paris, Guillaumin, 1889, in-32 de LVI-220 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume est formé des extraits les plus importants des fameuses « Économies royales » de Sully, relatifs aux finances, aux impôts, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. M. Chailley n'a pas conservé l'ordre des Économies (si l'on peut dire qu'il y en ait dans la compilation indigeste du grand ministre); il a extrait des diverses parties de l'ouvrage les passages les plus importants et les a classés dans un cadre méthodique. Une introduction en cinquante pages contient un bon résumé de la biographie de Sully et une notice sur son œuvre. Mais M. Chailley nous semble s'être trompé lorsqu'il dit que le plus souvent le récit est exact et sincère. Nous croyons que la sincérité des Économies est loin d'être absolue. On n'a pas fait jusqu'à présent d'étude critique complète sur cet ouvrage; mais les points de détail qu'on a examinés font, à notre avis, mal préjuger de la confiance qu'on peut attribuer à l'œuvre de Sully, et nous croyons qu'on ne doit s'en servir comme document historique qu'avec beaucoup de circonspection. Cette réserve faite, les Économies royales devaient figurer à juste titre dans la *Petite Bibliothèque économique.* L. L.

Les Campagnes de Vercingétorix, avec une carte, par GEORGES SCHEFFER. Paris, A. Ghio, (s. d.) in-12 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50. (*Histoire de la Gaule dès la plus haute antiquité et Histoire de France jusqu'à nos jours à l'usage du peuple.*)

La lecture des *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules a inspiré à M. G. Scheffer une haine profonde pour leur auteur. Chacun sait que César a trouvé son principal allié dans les divisions des peuplades gauloises. M. Scheffer a exprimé en fort mauvais termes son antipathie pour César et son admiration, d'ailleurs fort légitime, pour Vercingétorix; sa petite notice a toute l'allure d'un pamphlet. Le nom de cet auteur est, croyons-nous, peu connu, et, dans tous les cas, n'est pas arrivé jusqu'à nous ; nous espérons que sa brochure n'arrivera pas jusqu'aux classes populaires, auxquelles elle est destinée. A. L. V.

Les Grandes Batailles : France (1066-1745), *d'après les chroniqueurs et les contemporains,* par P. LOUISY. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 192 p. et 46 gravures. — Prix : 1 fr. 25.

Les grandes batailles dont nous parle M. Louisy sont celles d'Hastings, de Bouvines, de Crécy, de Rosebecque, d'Azincourt, de Patay, de Grandson, de Marignan, de Pavie, de Dreux, de Rocroy, de Steinkerque et Nervinde, de Malplaquet et de Fontenoy. L'auteur en emprunte le récit aux chroniqueurs anciens et aux historiens modernes ; il eût pu avantageusement laisser ces derniers de côté, ou au moins ne leur emprunter que leurs observations personnelles sur la stratégie d'autrefois. M. Louisy s'est attaché surtout à retracer dans les opérations militaires la tactique suivie par des capitaines parfois plus courageux qu'habiles. On pourrait se demander pourquoi les grands combats des chefs gaulois et des rois Mérovingiens et Carolingiens ont été passés sous silence. Les *Commentaires* de César prouvent que le conquérant de la Gaule rencontra plus d'une fois une résistance sérieuse et digne de l'attention des stratégistes. On ne saurait guère donner un aperçu de nos annales militaires sans parler des batailles de Tolbiac, de Vouillé, de Poitiers, de Roncevaux et de Fontanet. La guerre de Cent ans, celles de Louis XIV et de Louis XV eussent dû fournir un contingent plus considérable. Toutefois nous constatons volontiers que ce volume présente sous une forme agréable un résumé historique intéressant de notre ancienne organisation militaire. D'excellentes gravures, empruntées à des manuscrits et à d'autres monuments anciens, complètent cet aperçu et permettent de se rendre mieux compte des détails de l'armement et du costume. La lecture de cet ouvrage pourra, suivant le vœu de l'auteur, inspirer à la jeunesse la nécessité d'un patriotisme réfléchi, bien préférable à la fougue indisciplinée des vaincus de Crécy et d'Azincourt.

A. L. V.

Histoires de l'ancien temps, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 500 p. — Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des écoles et des familles.*)

L'ouvrage de Mme de Witt, dont un nouveau volume vient de paraître, pourrait s'appeler l'*Histoire de France d'après les Chroniqueurs.* C'est en effet aux chroniqueurs qu'elle emprunte la trame de ses récits, n'y mettant du sien, en dehors de ce qu'exige le délicat travail d'appropriation toujours nécessaire en pareil cas, que ce qu'il faut pour relier les divers chapitres l'un à l'autre et assurer l'unité de l'œuvre. C'est ainsi que nous entendons

cahiers des sénéchaussées, dit-il (p. 15), par leurs développements variables, par leur physionomie distinctive, par le grand nombre de points particuliers qu'ils présentent, révèlent toute l'application de ceux qui les préparaient et toute la gravité d'une information qu'on avait à cœur de rendre complète. » Il a divisé son étude en trois parties; dans la première, il passe en revue l'état du Languedoc en 1789 au point de vue judiciaire, administratif, financier et religieux (p. 1 à 12). Dans la deuxième, il s'agit des cahiers du Languedoc sous ces trois rubriques : I. Assemblées des sénéchaussées et rédaction des cahiers; II. Vœux et Doléances des trois ordres. La troisième partie a pour titre : La Banqueroute de la Révolution. L'auteur compare les vœux de 1789 et l'état actuel et il présente comme conclusion les nouveaux vœux que nous sommes réduits à former. Ces trois parties sont étudiées avec un soin égal. Nous ne pouvons indiquer ici les points sur lesquels les vœux du Languedoc sont d'accord avec la généralité des autres provinces, ceux où ils ont une allure pour ainsi dire personnelle. Relevons-y du moins la sollicitude avec laquelle le clergé réclame la réforme des procédures, leur abréviation et leur simplification, la création d'une sorte d'assistance judiciaire, l'inamovibilité de la magistrature. Sur un autre terrain, celui de l'instruction, il n'est pas moins explicite; il réclame le retour des Jésuites et l'établissement de petites écoles dans chaque paroisse sous la surveillance des curés. Nous avons su, en son temps, que cette étude vraiment historique a rencontré un légitime succès auprès de l'Assemblée provinciale de Montpellier; nous en félicitons son auteur qui, tout jeune qu'il est, a apporté dans cette grande manifestation du Centenaire du Languedoc une étude qui restera et un document dont il faudra tenir compte.

VICTOR PIERRE.

La Vraie Question. Réflexions sur le Centenaire de 1789, par JUDE DE KERNAËRET. Angers, Germain et Grassin; Paris, Retaux-Bray, 1889, in-8 de 59 p. — Prix : 1 fr.

L'indication des chapitres, mieux qu'une analyse, donnera au lecteur une idée complète de cette saisissante brochure. — Ch. I. Les Erreurs philosophiques. L'Athéisme populaire, ses conséquences. — Ch. II. L'Église. — Ch. III. L'Enseignement, l'Université d'État. — Ch. IV. Surmenage et Délassement. — Ch. V. L'Instabilité révolutionnaire, la Monarchie de l'avenir. — Ch. VI. Magistrature et Finances. — Ch. VII. Militarisme et Socialisme d'État dans l'assistance publique. — Ch. VIII. L'Agriculture, l'industrie, les corporations, la spéculation.— Conclusion.— « Travaillons à la restauration monarchique, écrit en terminant Mgr de Kernaëret : c'est notre devoir de Français. Occupons-nous avec zèle des intérêts des petits et des faibles : c'est notre honneur et notre vocation de chrétien. Mais, cherchons avant tout le règne de Dieu et sa justice : le reste nous sera donné par surcroît. »

V. P.

Les Relations entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie. Mémoire du Mis DE LA VEGA DE ARMIJO, suivi de *la Question romaine internationale et anglaise,* par S. G. Mgr H. VAUGHAN, évêque de Salford, traduit par l'abbé J. MOREAU. Paris, Palmé, 1889, in-8 de III-84 p. — Prix : 1 fr. 25.

La question de la souveraineté pontificale est plus que jamais à l'ordre du jour, et un des points délicats, épineux, si l'on veut, de cette question, est le Comment la souveraineté pontificale pourra exister avec les prétentions du gouvernement italien à garder l'intégrité de son territoire, et,

Paris, sa vie et ses plaisirs, par Un Parisien du Pré aux Clercs. Paris, Chacornac, 1889, in-12, cartonnage anglais, de 311 p., avec 5 plans dont 3 en couleur. — Prix : 1 fr. 50.

Les Merveilles de Paris en 1889, par ÉMILE LEQUIEN. Paris, Bernardin-Béchet et fils, 1889, in-18, cartonnage anglais, de XXXII-184 p., orné de 3 plans et de nombr. grav. — Prix : 2 fr.

Guide historique à travers l'exposition des habitations humaines reconstituées par Charles Garnier, par A. AMMANN. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 54 p., avec 21 grav. — Prix : 0 fr. 50.

Le Nouveau Paris, *Guide de l'étranger,* par LEHAGUEZ. Paris, Bernardin-Béchet, 1889, in-18, cartonnage anglais, de 176 p. avec un plan. — Prix : 1 fr. 50.

Les Vingt Arrondissements de Paris, plans, renseignements pratiques, nomenclature des boulevards, rues, etc., par L. THUILLIER. Paris, Hachette, 1889, in-16 non paginé. — Prix : 1 fr.

De toutes parts nos abonnés nous demandent de les fixer sur la valeur des guides à l'Exposition, qui, à l'heure où nous écrivons, semblent éclore entre les pavés de l'antique Lutèce. Je vais donc parler de quelques-unes de ces publications.

— Voici d'abord le guide par excellence pour tous, Parisiens, provinciaux et étrangers. Son titre est bref : un mot : *Paris.* M. Paul Joanne a recueilli et mis à profit pour son œuvre, — qui n'aura pas, à peu de chose près, cessé d'être actuelle, alors que les merveilles accumulées sur la rive gauche de la Seine seront passées à l'état de rêve, — une foule de renseignements donnés par les spécialistes parisiens les plus autorisés. Ne vous attendez pas à trouver ici de nombreuses gravures; vous seriez déçus; mais si l'illustration est bannie d'un tel livre, vous serez grandement dédommagés par l'abondance des plans et des cartes en couleurs et en noir. Pour les gens sérieux ou simplement pratiques, cela est préférable. Solidement et élégamment cartonné, le volume de M. P. Joanne ne comprend que quarante pages sur l'Exposition, lesquelles, imprimées en petit texte, équivalent au double, et même au triple de pareil nombre de pages dans les autres guides. Notez en outre que l'auteur ne s'est permis aucune fantaisie : des faits, des dates, des indications, des chiffres, des renseignements : le tout exact, concis. Trouvez mieux si vous pouvez; quant à moi personnellement, voilà mon idéal. Je l'adopte pour mes excursions à l'Exposition. Il n'a qu'un défaut : son prix est un peu élevé; mais on en a largement pour son argent, et ce qui est bon n'est jamais trop cher, dit-on.

— Dans le beau travail de M. P. Joanne, plusieurs, assurément, regretteront l'absence de ces délicieuses vignettes qui charment les yeux d'artistes. Qu'ils ne se désolent point outre mesure; voici M. Constant de Tours qui, grâce à ses *Vingt Jours à Paris pendant l'Exposition universelle,* va les satisfaire. Impossible, sous ce rapport, de faire mieux et à meilleur marché que la maison Quantin. Et puis, si vous avez parfois l'humeur noire, apprenez dores et déjà que l'auteur, fort spirituel, saura bien la dissiper : il a une manière si personnelle de vous faire les honneurs de son Paris! Nous attirerons cependant l'attention des parents sur les gravures intercalées aux pages 103, 109 et 111. C'est la « pourtraicture » véridique du quartier latin; mais pas n'est besoin de l'étaler sous les yeux de nos jeunes filles. Ce ravissant livre-album, tout comme le *Paris* de M. P. Joanne, quoique à un point de vue différent, sera relu et consulté longtemps après l'Exposition.

— Pénétrons dans les *Coulisses de l'Exposition.* J'eusse aimé tout autant, à

lières comme architectes, artistes, historiens, vous poussent-elles de certains côtés? Il ne sera pas indifférent que vous vous procuriez le *Guide historique de l'exposition des habitations humaines*. Cette jolie brochure, tout en vous apprenant que MM. Ch. Garnier et A. Ammann préparent en ce moment un grand ouvrage sur un sujet tout juste effleuré, vous donnera pour l'heure ample satisfaction.

— *Le Nouveau Paris*, de M. Lehaguez, est un recueil de renseignements universels sur la capitale. Je ne m'étendrai pas sur ce que l'on trouve dans ce volume; je me bornerai à constater que j'y ai vainement cherché une omission de quelque importance. Au *Nouveau Paris* est joint un plan en couleur. Veuillez remarquer qu'il n'est pas ici question de l'Exposition.

— M. L. Thuillier a pensé avec raison qu'en ce temps où Paris subit une véritable invasion aussi pacifique que pittoresque, il convenait de mettre à la disposition de tous une série d'itinéraires à travers la grande ville. C'est pour cela qu'il a publié *les Vingt Arrondissements de Paris*. Cette brochure comprend vingt cartes en couleur représentant en détail les vingt grandes divisions de Paris, un plan général, une carte des environs, trois plans en deux planches de l'Exposition, enfin la liste alphabétique des rues, places, boulevards, etc., complétées par des renseignements variés.

E.-C. La Grette.

La Marine militaire (1888-1889), par Émile Weyl, officier de marine en retraite. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Weyl est composé d'articles parus au jour le jour dans le *Temps* et dans le *Yacht*, ce qui explique le décousu qu'on y remarque tout d'abord. Ce n'en est pas moins un ouvrage de valeur, en raison de la compétence et du talent de l'auteur. Les questions maritimes les plus graves y sont traitées avec une remarquable impartialité. Tout d'abord M. Weyl s'attache à réfuter l'opinion pessimiste qui mettrait notre marine au-dessous de celles de plusieurs autres puissances; sans doute, elle ne peut être comparée à celle de l'Angleterre; on peut dire aussi que son matériel est défectueux en bien des points; mais le personnel n'est inférieur à aucun autre. Le plus grave défaut de notre flotte est la pénurie des croiseurs rapides; sous ce rapport, l'Italie elle-même est mieux montée. Au point de vue administratif, de sérieuses économies pourraient être réalisées par la spécialisation des arsenaux : dans les uns on construirait; dans les autres on se contenterait de réparer; mais il faut se garder d'en supprimer aucun. Quant au desideratum de ramener les frais généraux de la marine à ce qu'ils sont proportionnellement dans une industrie privée, c'est une utopie; il n'y a aucun parallèle à établir. Mais la réflexion la plus juste de M. Weyl est celle-ci : c'est l'instabilité du pouvoir qui nuit le plus au développement de notre marine; on pourrait ajouter que ce n'est pas le seul organe de la nation qui en souffre. Dans une série d'articles très intéressants, mais peut-être un peu techniques pour la masse des lecteurs, l'auteur discute les conclusions à tirer des grandes manœuvres navales exécutées en Angleterre, en Italie et en France; elles ont montré que les blocus sont impossibles à tenir aujourd'hui. L'essai de mobilisation effectué à Toulon, l'année dernière, a donné les résultats les plus satisfaisants : l'état-major de la marine s'y est montré tout à fait remarquable. A propos d'une discussion sur le budget de la marine anglaise, M. Weyl réclame avec raison pour la France une meilleure utilisation des crédits réservés aux construc-

Metallurgy of gold, silver and lead (1869) ; — *The Metallurgy of lead* (1871). Depuis 1886, M. Percy était président de l'Iron and Steel Institute.

— On annonce encore la mort : de M. Charles-Edmond BODIN, doyen de la Faculté de droit de Rennes, né à Mainneville (Eure), en 1822, auteur d'un *Plan du cours de droit romain, professé à la Faculté de droit de Rennes* (2e éd., 1883-1885, 2 vol. in-8), mort à Rennes, à l'âge de 67 ans ; — de M. l'abbé Eugène DELAFORGE, historien et archéologue, mort à Melun le 11 avril, à l'âge de 68 ans ; — de M. J.-B. DENIS, proviseur honoraire du lycée Henry IV, inspecteur honoraire d'Académie, mort à l'âge de 78 ans ; — de M. Urbain FAGES, helléniste érudit, qui a collaboré au *Mousquetaire*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue contemporaine* et aux *Tablettes de Paris* ; — de M. Lucien GEOFFROY, publiciste et poète, ancien vice-président de la Société des félibres parisiens, auteur d'un volume : *Mei Veiada* (*Mes Veillées*), poésies provençales couronnées aux concours spéciaux, mort le 25 mai ; — de M. le marquis de GRAMMONT, ancien député de la Haute-Saône, mort à Paris le 7 juin, à l'âge de 84 ans ; — de M. l'abbé JAMBOIS, vicaire général depuis 1859, archidiacre de Nancy, chevalier de la Légion d'honneur, mort le 17 juin au palais épiscopal de Nancy ; — de M. H. KRETZ, administrateur des manufactures de l'État, auteur d'importants travaux scientifiques, et éditeur des œuvres du général Poncelet ; — de M. Alexandre-Félix LEGENTIL, membre du comité consultatif des arts et manufactures, né à Paris en 1821, auteur d'*Observations sur les modifications proposées à la loi du 5 juillet 1844, relative aux brevets d'invention* (1856, in-8), mort à l'âge de 68 ans ; — de M. Robert DE MALINGUEHEN, conseiller d'arrondissement, membre de plusieurs sociétés savantes, mort au château de Douy (Beauvais) ; — de M. Victor MAROUCK, journaliste, secrétaire de la rédaction du *Parti Ouvrier*, mort à l'âge de 38 ans ; — de M. le capitaine Charles RAABE, auteur de nombreux ouvrages, mort à Paris, le 30 mai, à l'âge de 80 ans ; — de M. le capitaine de vaisseau THIERRY, commandeur de la Légion d'honneur ; — de M. Eugène VÉRON, mort le 25 mai, à l'âge de 64 ans, ancien élève de l'École normale, reçu, en 1850, agrégé pour les classes des lettres ; collaborateur de la *Revue nationale*, de la *Revue de l'Instruction publique*, du *Courrier du dimanche* ; directeur du journal *l'Art* ; auteur de nombreux ouvrages d'histoire contemporaine, d'art et d'économie politique.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Willem-Mathias D'ABLAING, professeur de droit romain à Leyde, où il est mort à la fin de mai, à l'âge de 38 ans ; — du Dr Ad.-Ludwig BAUR, théologien allemand, mort le 22 mai à l'âge de 73 ans, à Leipzig, où il occupait une chaire universitaire ; — de M. William BEAMONT, antiquaire de Warnington, fécond écrivain, qui a produit surtout des travaux d'histoire locale sur le Lancashire et le Cheshire, mort le 6 juin à 92 ans ; — du Dr. A. BREISKY, professeur de gynécologie à l'Université de Vienne, mort le 25 mai ; — de M. Johann-Mattias FIRMENICH-RICHARZ, poète allemand, moins connu par ses propres poésies que comme éditeur des chansons populaires de l'Allemagne, qu'il a réunies en cinq volumes, sous le titre de *Germaniens Völkerstimmen*, mort le 10 mai à Postdam, à l'âge de 81 ans ; — du Dr Samuel-W. GROSS, écrivain médical distingué, mort à 52 ans, à Philadelphie, le 16 avril ; — du comte Theodor VON HEUSENSTAMM, qui s'était fait un nom par ses poésies publiées sous le pseudonyme de Stamm, mort le 25 mai, à Vienne, à 89 ans ; — du mathématicien Karl-Friedrich HEYM, mort à 71 ans, à Leipzig, le 25 mai ; — de l'ornithologiste E.-F. HOMEYER, dont l'ouvrage important le plus récent parut en 1881, à Leipzig, sous le titre de *Die Wanderungen der*

gel; — du Dr C. JESSEN, professeur à l'Université de Greifswald, mort le mai, à Berlin, à 68 ans ; — du mathématicien K. MILLER, professeur à cole navale de Greenwich, où il est mort au commencement de juin ; — M. John-Henry ONIONS, éditeur d'ouvrages classiques, et notamment de nius Marcellus, mort le 22 mai ; — du Dr H.-G. REICHENBACH, botaniste emand, directeur du jardin botanique de Hambourg, connu surtout par travaux sur les orchidées, mort à Hambourg à 77 ans ; — du journa- e anglais Martin-Richard SHARP ; — de Michel SALTIKOFF, écrivain, qui, s le pseudonyme de Tchedrine, s'est acquis en Russie une grande popu- ité, mort le 18 mai, à 62 ans, à Saint-Pétersbourg ; — du Dr Adam-Theo- STROMBERG, évêque de Strengnas, poète apprécié en Suède, mort à ans, le 2 mai ; — de dom Julio TARRA, directeur de l'Institut des sourds- ets de Milan, qui contribua à faire prévaloir l'emploi de la parole orale e dans l'enseignement des sourds-muets, mort à 57 ans, à Milan, le in ; — du Dr Karl VOGT, écrivain militaire, mort le 24 mai à Berlin, âgé 54 ans.

ECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Dans la séance du 31 mai, M. Paul Monceaux a communiqué à l'Acadé- plusieurs fragments d'un travail sur Olympie. M. Piette a lu ensuite mémoire sur des bois de renne sculptés, trouvés au Maz d'Azil (Ariège). La lecture de M. Monceaux a été terminée dans la séance du 7 juin. Cagnat a communiqué ensuite un travail sur l'approvisionnement des ées romaines en Afrique. — Dans la séance du 14 juin, après deux mmunications épigraphiques de MM. Castan et Héron de Villefosse, l'A- émie a entendu un mémoire de M. Regnaud sur l'origine et la valeur 'idée de racine et de suffixe dans les langues indo-européennes. — Le uin, M. d'Arbois de Jubainville a entretenu ses collègues du duel con- tionnel, qui a précédé le duel judiciaire. — Dans la séance du 28 juin, s l'attribution, par voie de scrutin, du grand prix Gobert à M. Noël is, M. Léopold Delisle a lu une note critique sur la *Chronique des Tard- s,* œuvre prétendue du XIVe siècle, rédigée par un faussaire vers

CTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. ans la séance du 1er juin, M. Ch. Huit a donné lecture d'un mémoire es lettres attribuées à Platon, et M. G. Fagniez a achevé sa communi- n sur l'avènement de Richelieu au pouvoir. — Dans celle du 8 juin, M. de queville a commencé la lecture d'un mémoire sur le barreau en An- rre. — Dans la séance du 15 juin, M. Doniol a communiqué un travail 'introduction en France du droit des neutres dans le droit public ma- e. — Le 22 juin, l'Académie a entendu deux communications : l'une . Léon Lallemand sur l'Académie des sciences morales et politiques agne ; l'autre de M. Glasson sur les institutions primitives du Brésil. ns la séance du 24 juin, M. Gréard a donné lecture d'un mémoire sur cation morale et physique dans les lycées.

NOZZE. — L'usage italien des *per nozze,* c'est-à-dire des publications cuments inédits ou de dissertations savantes à l'occasion d'un ma- remonte seulement à une centaine d'années. Le plus ancien, suivant cherches récentes, aurait été imprimé à Bergame, en 1784, et ce fut li, le célèbre bibliothécaire de la Marciana, qui les mit à la mode ues années plus tard. L'usage n'est pas près de se perdre, si nous en ns par les publications faites à l'occasion du mariage de M. Angelo i, le biographe et l'éditeur de Tasse, qui ont atteint pour la première

fois le nombre fort elevé de vingt et dont plusieurs sont de véritables volumes. Les témoignages d'amitié recueillis par le jeune savant de tous les points de la Péninsule, et même de France, seront utiles à la science et constituent, par leur ensemble, un véritable événement littéraire. Il n'est pas inutile de citer les principales de ces plaquettes (*Nozze Solerti-Saggini*, 24 avril 1889), tirées à très petit nombre, la plupart in-8, et destinées à être fort recherchées : C. Salvioni, *La Storia di Appollonio di Tiro versione tosco-veneziana della metà del sec. XIV*. Bellinzona, typ. Salvioni, in-4, 100 exempl.; — R. Renier, *Notizia di lettere inedite del conte Baldassare Castiglione*. Turin, Bona, 60 exempl.; — V. Cian, *Mazzetto di Ninne-Nanne logudoresi*. Turin, Bona, 60 exempl. (ces chants de nourrice recueillis sur place sont une importante contribution à l'étude des dialectes sardes); — S. Ferrari, *Villanelle alla napolitana*. Palerme, *Giorn. di Sicilia*; — F. Salveraglio, *L'Amorosa Incostanza, frammento Pariniano*. Milan, Pagnoni; — L. Gelmi, *Canto proemiale del volume di Bartolomeo Gentile Falamonica, poeta del XV sec.* Rome, Ciotola, 50 exempl. (Ce poète est un imitateur de Dante, inconnu, mais non inédit, dont M. Gelmi vient de publier le chant final, *Per nozze Occoferri-Fossati*, dans une plaquette identique); — G. Mazzatinti, *Canzone di M. Bartolomeo da Castel della Pieve*. Foligno, Sgariglia, 70 exempl.; — C. Cipolla, *Briciole di storia Scaligera*. Vérone, Franchini; — G. Ravelli, *Lettere inedite di Bernardo Tasso*. Bergame, Cattaneo, 65 exempl.; — P. de Nolhac, *Vers inédits de Tasse, tirés d'un nouvel autographe*. Paris, Lanier, 99 exempl. (Cf. la *Rassegna Emiliana*, année I, livr. XII); — A. Neri, *Lettere inedite di G. Chiabrera*. Gênes, Sordo-muti, 40 exempl.; — L. Frati, *Poesia in lode di alcune dame vedove bolognesi (1615)*. Bologne, Zanichelli; — D. Lanza, *Un Capitulo inedito di Francesco Andreini comico geloso*, et F. Gabotto, *Notizie ed estratti del Poemetto inedito* De excellentium virorum principibus *di Antonia Cornazzano*. Pignerol, typ. sociale, etc. Il faut joindre une comédie de M. Paulo Fambri, *Fra bimbi*. Venise, succ. M. Fontana, in-8, et le premier volume du travail de M. V. Crescini, intéressant à la fois notre ancienne littérature et l'histoire du *Filocolo* de Boccace, *Il cantare di Fiorio e Biancifiore edito ed illustrato*. Bologne, Romagnoli, in-16 de XI-506 p.— Puisque nous parlons de *per nozze*, mentionnons celui qui vient d'être imprimé en France par M. Henri Harrisse (*Document inédit concernant Vasco da Gama*. Mâcon, impr. Protat; mariage Pinard-Hollander, 6 juin 1889). Le texte contient la relation d'un ambassadeur ferrarais à Lisbonne en 1501 et a un grand intérêt pour l'histoire de l'illustre navigateur. Quant à l'opuscule qui n'a pas moins de 58 pages in-8, il intéresse doublement les bibliographes, d'abord parce qu'il n'est tiré qu'à 99 exemplaires numérotés à la presse, ensuite parce qu'il contient dans l'introduction, la description détaillée des *per nozze* d'érudition publiés en France avant celui-ci. Les introuvables plaquettes ici décrites sont seulement au nombre de quatorze. Il faut y joindre celle du P. Ingold, *Une Lettre et un manuscrit inédits du P. de Condren* (mariage Merklen-Guédon), Paris (Sceaux), 1887, in-8 de 14 pages, à 50 exemplaires. Rappelons en même temps que le premier savant qui a importé chez nous le galant usage de nos voisins, est M. Gaston Paris, en 1884.

La Bibliothèque du Comité de Législation étrangère. — Cette bibliothèque, fondée en 1876 au Ministère de la Justice, a été parfaitement comprise, et ceux qui en ont la garde n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine à cette utile institution. Un premier catalogue, imprimé en 1879, comprenait 1664 numéros se répartissant en près de 5,000 volumes. Le second catalogue qui vient d'être publié (Paris, Impr. nationale, 1889, in-8 de XL-719 p.) annule complètement le précédent et renferme 4,062 numéros for-

ınt un total de 18,000 volumes. Si l'on songe qu'ils ont tous trait, plus ou ›ins directement, à la législation étrangère, on ne peut s'empêcher de :onnaître combien est précieux un tel amoncellement de livres, la plupart 't rares ou fort difficiles à rencontrer. Les gouvernements étrangers se nt prêtés avec la plus entière bonne grâce à des échanges et ne nous t point ménagé les dons, qui ont facilité singulièrement cet accroisse- ɜnt considérable pendant une période aussi courte. Sur le droit inter- tional, sur la législation comparée, sur les législations administratives, mmerciales, coloniales de tous les pays, cette bibliothèque est d'une ri- esse incomparable. Le catalogue, œuvre de M. Jules Preux, est, avec ; notes explicatives, ses tables, ses renvois fréquents, presque l'idéal genre.

.ES MINUTES DES NOTAIRES. — On sait le bruit qui a été fait, depuis cinq six ans, autour des minutes conservées dans les archives des notaires, vœux formulés en séances publiques, les démarches des archivistes ›artementaux pour leur réintégration au dépôt de la préfecture, les ›chures publiées sur la question (Jolibois, etc...) et le reste. Tout cela st pas resté stérile. Le mouvement est donné ; il ne s'agit plus que de ırsuivre en si bon chemin. Plusieurs archivistes, tels que M. Molard, ıs l'Yonne, ont pris soin de dresser un état détaillé des actes conser- ; dans les études de la région, et de le publier dans les sociétés lo- es ; c'est fort bien. — Mais il faut surtout féliciter les notaires qui :-mêmes font le dépouillement de leur chartrier et nous en donnent le dans une brochure spéciale, comme vient de le faire M. A. Weber, Fontainebleau : *Par-devant notaire, documents inédits* (Paris, Garnier, 16). — Il nous est aussi très agréable de signaler ici aux travailleurs les tistiques notariales ou Tables générales des minutes des notaires des ›ndissements d'Avignon, de Saint-Étienne et de Valence, qui viennent paraître à peu près simultanément, par les soins respectifs de MM. J. de ris (notaire), Testenoire-Lafayette (notaire) et l'abbé Jules Chevalier. Il y ›ut lieu de croire que l'idée prendra corps et que la mesure toute de caution et de conservation se généralisera. Il est seulement à regretter les dernières publications ci-dessus mentionnées aient été tirées à très it nombre et ne se trouvent point dans le commerce.

ARIS. — M. le baron Oscar de Watteville, dont nous avons signalé à nos eurs l'étude sur les devises personnelles, vient d'extraire de la *Revue de 'rance moderne* un nouveau travail fort intéressant sur *le Cri de guerre ; les différents peuples* (Paris, E. Lechevalier, in-8 de 30 p.). M. de Watte- e n'admet pas la division des cris en cris d'invocation, d'exhortation, de , etc., qu'il trouve trop factice. Les quatre chapitres de son étude sont sacrés au cri primitif, — au cri national, — au cri chevaleresque, — enfin ɜmploi du cri de guerre.

A signaler dans la *Revue du monde catholique* une étude de M. J. Burlet *les Théories criminalistes et la Liberté du criminel,* qui a aussi été publiée ;irage à part (Paris, Palmé, in-8 de 24 p.). M. Burlet maintient contre écoles criminalistes actuelles la notion du libre arbitre du criminel.

Le tome XLVII de l'*Annuaire de la Société philotechnique* vient de pa- re (Paris, Thorin et Delagrave, in-8 de 248 p.). La première partie con- ıt le compte rendu des séances publiques du 13 mai et du 16 dé- ıbre 1888 et la publication des diverses pièces en prose et en vers qui y été lues. Une des plus intéressantes est la notice de M. Camoin de ıce sur *les Ancêtres de la Société philotechnique* de l'an IV à l'an VII. Mais

pourquoi M. Camoin de Vence affecte-t-il de semer partout des accents circonflexes et écrit-il « nous avions pû » (p. 45), « la société eût » (p. 46). « L'union fût décidée » (p. 49), etc. La seconde partie contient, avec les renseignements officiels, divers travaux, parmi lesquels nous signalons les *Souvenirs de Noël au pays d'Anjou.*

— On vient de publier le compte rendu du *Congrès annuel des architectes : XVIe session* (1888) (Paris, imp. Motteroz, in-8 de 244 p.). Ce volume, accompagné de nombreuses planches, contient, entre autres choses, des notices sur Ruprich-Robert, Questel, Antoine-Julien Hénard ; une conférence de M. Pottier, l'archéologue bien connu et l'un des principaux rédacteurs du *Grand Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* sur les *différents emplois de la terre cuite dans l'habitation antique;* et des notes sur l'*ancien Hôtel de Ville d'Orléans,* sur *la maison dite d'Agnès Sorel,* sur *la maison dite de François Ier* et sur plusieurs autres monuments orléanais.

— Nous signalerons à nos lecteurs un nouvel article publié dans la *Revue du monde latin* de juin par M. Maxime Formont. Cette étude est consacrée à la Béatrice portugaise, comme M. Formont appelle Catherine d'Atayde, l'inspiratrice de Luiz de Camoëns. C'est, avec une biographie publiée jadis par M. le comte de Circourt, le premier travail consacré en France à cette femme célèbre.

— Vient de paraître le compte rendu des séances du Congrès archéologique de France tenues en 1887 à Soissons et à Laon (Paris, Picard, in-8). Entre autres études, on y remarque un très complet *Coup d'œil général sur les découvertes d'antiquités préhistoriques, gauloises, romaines, mérovingiennes et carlovingiennes faites dans le département de l'Aisne depuis 1858,* par J. Pilloy ; — une belle et judicieuse étude sur le *Château de la Ferté-Milon,* accompagnée de nombreuses planches, par le général Wauwermans ; — un intéressant mémoire sur *la Date de la crypte de Saint-Médard de Soissons,* par M. Eugène Lefèvre-Pontalis ; — et la description de *Carreaux historiés et vernissés avec noms de tuiliers,* par M. Anatole de Barthélemy. Une longue introduction donne le détail des localités visitées pendant le congrès, et des curiosités admirées par les membres de la société qui y ont pris part.

— Les personnes au courant des études linguistiques s'inquiétaient à bon droit du sort réservé aux travaux entrepris par M. Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des lettres de Paris, récemment enlevé par une mort prématurée. Nous sommes heureux d'apprendre que le *Cours historique de langue française* où il avait résumé tous les progrès de la science et ses propres découvertes, paraîtra par les soins de son frère, M. James Darmesteter. Le grand dictionnaire de la langue française, auquel il avait travaillé dix-sept ans avec M. Adolphe Hatzfeld, et dont l'impression était commencée quand il fut frappé, paraîtra par les soins de M. Hatzfeld et de M. Antoine Thomas. Les matériaux qu'il avait rassemblés pour un essai de restitution de la langue française du XIe siècle, d'après les gloses françaises qui se rencontrent dans les œuvres des talmudistes français du haut moyen âge, seront également publiés. Enfin, M. James Darmesteter a résolu de recueillir en deux volumes, sous ce titre : *Arsène Darmesteter (1846-1888). Reliques scientifiques,* les principaux mémoires ou articles publiés par son frère au cours de sa carrière et dont quelques-uns avaient remarquablement influé sur les progrès de la science. Cette collection comprendra quarante-quatre opuscules, divisés en trois groupes : *Études juives,* en tête desquelles figurera un tableau d'ensemble de la littérature talmudique, jusqu'à présent inédit ; *Études judéo-françaises* et *Études françaises.* On retrouvera, en particulier, dans ce dernier groupe, le mémoire sur la *Protonique*

tone, bien connu des philologues et qui a marqué un progrès notable de la honétique romane. Les deux volumes composant cette collection sont en ɔuscription à la librairie Delagrave. L'impression commencera quand le ombre des souscripteurs s'élèvera à 350.

— Le *Bulletin critique* publie, dans son numéro du 1er juin, un article ır une brochure de 79 pages, publiée en 1888 chez Palmé, sous ce titre : *Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques d'après des documents inédits*, ar G. de Bourge. — Pourquoi ne pas dire que cette brochure n'est qu'un rage à part de la *Revue des questions historiques*, où l'article de feu G. de ourge a été inséré dans la livraison du 1er juillet 1888?

— Notre collaborateur M. Loliée prépare un nouvel ouvrage qui sera ›mme une sorte de précis de littérature universelle comparée. La manière ɔnt M. Loliée comprend son sujet est à la fois neuve et intéressante. Il a ntention de présenter dans une esquisse complète, bien que faite à grands aits, l'esprit des diverses littératures.

— M. Eugène Boré, dans son opuscule intitulé : *Ce qu'est l'Assurance contre ncendie* (Angers, Lachèse et Dolbeau et chez l'auteur, in-8 de 43 p.), a eu ırtout en vue un but tout pratique. Il a d'abord cherché à démontrer qu'il ;t nécessaire de s'assurer. Puis, s'adressant à ceux qui le sont déjà, il leur ›nne plusieurs conseils très sages et très utiles au sujet des engagements ı'ils prennent et de ce que leur doivent les compagnies en cas de sinistre. ıelques considérations sur les précautions à prendre au commencement un incendie et sur les assurances par l'État terminent cet ouvrage.

— On annonce la prochaine publication (Paris, Alph. Picard) des *Mé›ires et Consultations en faveur de Jeanne d'Arc par les juges du procès de réhaitation d'après les manuscrits authentiques publiés pour la première fois*, par Pierre Lanéry d'Arc, docteur en droit, avocat à la cour d'appel d'Aix, pour rvir de complément et de tome VI aux *Procès de condamnation et de réhaitation*, de Jules Quicherat. M. P. Lanéry d'Arc va nous donner, dans leur tégralité, les documents laissés de côté par Quicherat, documents très portants, car ce sont les mémoires des docteurs en théologie consultés sujet de la réhabilitation de celle que Mgr Dupanloup appelait sa « chère inte, » et qui bientôt, il faut l'espérer, sera réellement la « chère sainte » tout le monde.

— Le mémoire présenté au Congrès scientifique international des catho-ues, tenu à Paris en 1888, par M. l'abbé Clerval, professeur au grand sé-naire de Chartres, roule sur *l'Enseignement des arts libéraux à Chartres et à ris dans la première moitié du* XIIe *siècle d'après l'Heptateuchon de Thierry de artres* (Paris, gr. in-8 de 24 p.). Très savant et très précis, ce mémoire :e le programme des arts libéraux suivi, à l'époque indiquée, par les andes écoles, et complète les recherches des auteurs de l'*Histoire littéire* (t. IX) et de MM. Cousin, Jourdain, Hauréau. Le jeune critique s'est rvi d'un nouveau et important document, une encyclopédie des arts libéux, composée au XIIe siècle par un des plus fameux écolâtres de Chartres de Paris, le *Manuel* de Thierry, ms. de la bibliothèque de la ville de ıartres, incomplètement étudié par feu Michel Chasles, le grand mathéticien (1840).

— M. Victor Champier, rédacteur en chef de la *Revue des arts décoratifs*, mmence la publication d'un important ouvrage sur *les Industries d'art à cposition universelle de 1889*. Le prix de souscription de cet ouvrage qui mprendra deux volumes gr. in-8 de 500 p., et 100 à 200 pl. hors texte, est :é à 50 fr. La *Revue des arts décoratifs* le donne en prime gratuite à toute rsonne qui prend un abonnement de deux ans. Nous ne doutons pas du ccès de cette luxueuse publication.

BOURGOGNE. — *Pourrain, histoire et description,* tel est le titre d'un travail dont M. le chanoine Th. Mémain vient de donner la première partie dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1889 (tirage à part, Auxerre, imp. de Georges Rouillé, in-8 de 48 p.). Ce résumé contient, sous une forme un peu sèche, des renseignements intéressants, surtout pour la période moderne, pour laquelle les sources sont plus abondantes. Parmi les documents les plus utiles qui s'y trouvent publiés, nous notons l'*État de la paroisse de Pourrain en 1684,* complété par des documents similaires d'autres années. Cette première partie s'arrête à la Révolution. Il est à souhaiter que, dans la fin de sa notice, M. le chanoine Mémain donne des références plus précises que celle-ci : « archives de l'Yonne » que nous rencontrons à la page 26.

— Deux travaux viennent de paraître simultanément sur *les Orfèvres dijonnais.* L'un, de feu Clément-Janin, est une ancienne notice remaniée par son fils (Dijon, Darantière, in-18), et rédigée à un point de vue plus anecdotique que critique, bien qu'appuyée sur des textes sérieux ; — l'autre, de M. Joseph Garnier, est l'une des meilleures productions de l'archiviste de la Côte-d'Or, et se trouve malheureusement perdue dans l'*Annuaire de la Côte-d'Or* de cette année. Les documents qui accompagnent cette dernière notice sont précieux à connaître pour l'étude d'un art si fort en honneur à l'époque des princes bourguignons. M. Garnier aura contribué pour une grande part à faire revivre le côté artistique si vivant et si grandiose de cette belle époque.

BRETAGNE. — Dures, mais justes, telles nous semblent, au point de vue scientifique, les *Observations sérieuses sur une œuvre qui ne l'est pas et qui a pour titre : « Documents pour servir à l'histoire de la cathédrale de Nantes »* (in-8 de 8 p.), dont l'auteur aurait dû ne pas garder l'anonymat du moment qu'aux questions de science il mêlait des questions de personnes.

CHAMPAGNE. — Le discours prononcé le 8 octobre 1888, à l'inauguration du monument de Robert de Sorbon, dans l'église de Sorbon (Ardennes), par M. Élie Méric, vient d'être publié (Paris, V. Lecoffre, in-8 de 38 p.), avec une introduction où M. Henri Jadart raconte les fêtes de l'inauguration. Deux planches accompagnant la plaquette reproduisent : l'une, le monument élevé à Robert de Sorbon ; l'autre, son portrait, d'après la plus ancienne estampe.

— M. Alph. Roserot a publié dans l'*Annuaire de l'Aube pour 1889,* et tiré à part une série de documents inédits de la plus haute importance pour l'histoire des familles champenoises sous ce titre : *Le Service du ban et arrière-ban dans le bailliage de Troyes au* XVII *siècle* (Troyes, in-8, 73 p.). Puisée à des sources authentiques, cette notice contient d'utiles renseignements sur la façon dont était compris le service militaire sous l'ancien regime.

— Dans le même annuaire ont paru deux petits travaux de M. Louis Le Clert, conservateur de la partie archéologique du musée de Troyes : *Notice sur le château de Dampierre de l'Aube,* et *Un Miracle au musée de Troyes.* Dans cette seconde brochure, il est question d'une enseigne de pardon trouvée dans les fouilles faites l'an dernier à Troyes.

— M. le commandant de Piépape vient de publier un nouveau travail, fort bien fait au point de vue militaire, sur *Turenne et l'Invasion de la Champagne (1649-1650).* Inséré d'abord dans les *Mémoires de l'Académie de Reims,* il existe en tirage à part (Paris, Champion, in-8, 113 p.).

— On trouvera dans l'*Annuaire de la Marne pour 1889,* des documents intéressants, réunis par M. L. Grignon, sur d'anciens artistes châlonnais, restés ignorés jusqu'à ce jour.

[illegible]-Comté. — En ce temps où la statuomanie fait des siennes, [illegible] à remarquer qu'aucun monument ne rappelle à Besançon sœur Marthe [illegible] mémoire de ses contemporains. Cette religieuse, [illegible] le nom est [illegible] [illegible] connu, a été, de son vivant, l'une des plus hautes [illegible] [illegible] de la charité. Dans sa *Notice sur sœur Marthe* (Besançon, [illegible] Jacquin, [illegible]), avec portrait, M. [illegible] Gauthier publie [illegible] de sa clientèle posthume. M. [illegible] Gauthier [illegible] pour la [illegible] de [illegible] Thomas [illegible] Doubs, [illegible] dans la maison où elle est morte. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] monumental [illegible] [illegible] de la ville.

— *[illegible] du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour [illegible]* (Besançon, Paul Jacquin, [illegible]) [illegible] documents historiques [illegible] de M. Jules [illegible] [illegible] du Doubs, [illegible] *[illegible] du Doubs.* [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

du tribunal de Sarlat et (de 1852 à 1859) conseiller à la cour de Bordeaux. M. R. Fage analyse avec soin les *Études historiques et critiques sur le Bas-Limousin,* publiées de 1860 à 1864, par M. de Larouverade, en six fascicules in-8 (Tulle, Crauffon), « un des meilleurs résumés qui aient été faits de l'histoire du Bas-Limousin. »

Lorraine. — Les sociétés alpines sont nombreuses et florissantes; tous les ans elles organisent, au cœur même des régions montagneuses, d'aimables réunions, qui se terminent par la visite du pays. La réunion de 1887 a donné à M. Gabet l'occasion de parcourir les Vosges, et il en décrit les tableaux forestiers dans un récit animé et spirituel qui a pour titre : *Souvenirs de la réunion générale du Club alpin français dans les Vosges en 1887* (Lyon, Storck, in-8 de 36 p.).

— D'après la *Note sur André des Isles,* que M. R. Souhesmes vient de publier (Nancy, imp, G. Crépin-Leblond, in-8 de 7 p.), après l'avoir insérée dans le n° de juillet 1888 du *Journal de la Société d'archéologie lorraine,* il résulte que le nom de ce chevalier breton ne doit pas être écrit Desilles, comme on l'a fait souvent, mais des Isles, ce nom étant tiré de la localité des Isles, dont Marc-Pierre-François Guiller, père d'André, était seigneur.

— M. Édouard Bonvalot vient d'extraire du numéro de mars-avril de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger,* l'étude sur *les Féautés en Lorraine,* qu'il y avait insérée (Paris, L. Larose et Forcel, in-8 de 24 p.). M. Bonvalot rattache le tribunal de la Féauté lorraine au tribunal du centenier de l'empire franc. La question aurait mérité d'être étudiée plus longuement que ne fait l'auteur. Un appendice, qui comprend la plus grosse partie de la plaquette, contient les pièces justificatives, dans la publication desquelles on eût souhaité plus de correction. Ainsi M. Bonvalot lit « on nom de Dieu » au lieu de « ou nom de Dieu. » Il parle sans broncher de choses qu'on remet « en leur premier d'heux et estat, » alors que l'expression « remettre une chose en son premier dû et état » est bien connue. Il écrit « silluy plaist » au lieu de « s'il luy plaist. » Nous ne pouvons même croire que M. Bonvalot agisse ainsi par respect scrupuleux du texte, car il met sur les mots des accents qui ne se trouvent certainement pas dans l'original.

— L'histoire de Verdun avait été déjà faite d'une manière très complète avant M. l'abbé Gabriel. Aussi, ce n'est pas une nouvelle étude sur cette ville qu'il a voulu donner dans *Verdun, notice historique* (Verdun, V. Freschard, in-8 de 285 p. et pl.), mais un simple résumé qui pût faire connaître à tout le monde ce qu'a été Verdun, et ce qu'il est aujourd'hui. L'auteur nous dit d'abord quelques mots des origines de la ville, puis nous apprend quels furent ses maîtres depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. Situé sur notre frontière de l'est, Verdun eut à soutenir bien des sièges sur lesquels l'auteur nous donne quelques détails; parmi les principaux, il faut citer ceux de 984, 1047, 1246, 1562 et 1870. Comme un grand nombre de villes, Verdun eut beaucoup d'abbayes et d'hôpitaux au moyen âge ; aujourd'hui, il ne reste plus que sept maisons religieuses. La plupart des anciennes églises ont aussi disparu, et maintenant il n'y a plus que la cathédrale, trop souvent restaurée, Saint-Victor et quelques chapelles. On peut, par contre, citer plusieurs monuments dignes d'attention ; les principaux sont : la Porte-Chaussée, l'hôtel de ville et l'évêché. Après nous avoir donné quelques détails sur le commerce et l'industrie du vieux Verdun et de la ville actuelle, M. l'abbé Gabriel nous cite les faits les plus remarquables survenus dans cette ville depuis 1648, et nous donne ensuite

ıne courte notice biographique sur les grands hommes qui l'ont illustrée. Nous attirerons spécialement l'attention du lecteur sur les quelques pages consacrées aux vierges de Verdun et à Chevert. Une petite critique pour terminer. L'expression « les rivières sont des chemins qui marchent » (p. 197) n'est pas de Sully, mais de Pascal. En somme, nous avons là un bon résumé historique sur Verdun et un bon guide, qu'enrichissent encore onze phototypies donnant la vue des principaux monuments et un plan.

— On signale comme très important le tome Ier d'un *Pouillé du diocèse de Verdun* (Verdun, Laurent, in-8) qui vient de paraître. L'auteur de ce gros et consciencieux volume, le chanoine Robinet, a travaillé pendant de longues années à cette publication qui ne peut manquer d'intéresser tous les érudits.

— Sur la même ville, M. Pierre Dony a entrepris un travail sigillographique dont la première partie seule est publiée jusqu'ici. Sa *Monographie des sceaux de Verdun, avec les documents inédits qui s'y rapportent* (Verdun, Laurent, in-4) comprendra plusieurs chapitres : le premier, consacré à la Cité et à la Justice, est utilement accompagné de reproductions soignées et forme une très élégante plaquette à laquelle il a été fait fort bon accueil. Nous espérons que la suite ne se fera pas longtemps attendre.

— A remarquer une nouvelle plaquette due à l'activité de M. L. Maxe-Werly : *Étude sur les sceaux en bronze du musée de Bar-le-Duc* (Bar-le-Duc, impr. Contant-Laguerre, in-8) ; description faite avec soin et critique.

MAINE. — La *Bibliographie des Bénédictins de la Congrégation de France*, par les Pères de la même congrégation (Solesmes, imp. Saint-Pierre, in-8 de XLIII-[illegible]4 p.), très bel ouvrage sous tous les rapports, est précédé d'une introduction par dom Fernand Cabrol, qui expose clairement les principes sur les études dans les monastères. Ce livre, tiré à un très petit nombre, intéresse nombreuses classes de lecteurs.

— La *Paléographie musicale*, que nous avons déjà signalée, vient d'être encouragée par le Souverain Pontife dans un bref d'une haute importance.

— La *Revue historique et archéologique du Maine* renferme dans sa dernière livraison, trois mémoires d'une incontestable valeur. L'*Étude sur l'église de Saint-Pierre de la Couture*, du Mans, par M. l'abbé E.-L. Dubois, ne peut manquer d'attirer l'attention des archéologues par ses savantes et ingénieuses constatations, et par les belles planches dues à M. Jules Raulin, de Mayenne. La fin du travail de MM. Robert Charles et Louis Froger sur *les évasions anglaises dans le Maine de 1417 à 1428*, fournit une nouvelle preuve que les registres d'une église rurale apportent quelquefois des documents de premier ordre à la grande histoire. Enfin, dans *les Seigneurs du Lude au temps de la féodalité*, M. le Dr Candé réunit des données curieuses sur les familles de Beaumont, de Brienne et de Vendôme dans leurs rapports avec cette terre et seigneurie, qui avait été peu étudiée jusqu'à ce jour.

NORMANDIE. — M. Eug. de Beaurepaire a publié chez Cagnard, à Rouen : *Les Marionnettes chez les augustins déchaussés de Rouen. Représentation de la Passion en 1677* (in-4, Société rouennaise de bibliophiles).

— Nous signalerons également : *Histoire de la faïence de Saint-Denis-sur-Orton*, par M. G. Despierres (in-4, VI-58 p., pl. Paris, Laurens) ; — *La Dentelle : origines, histoire, fabrication, lieux de production en France et à l'étranger*, par M. A. Doumert (in-8, 143 p. Paris, Lecène et Oudin) ; — *Oraison funèbre de Mgr Hasley, archevêque de Cambrai, prononcé dans la Métropole de Cambrai le [illegible] septembre 1888*, par Mgr Germain, évêque de Coutances et d'Avranches

(in-8, 40 p., Coutances, Salettes); — *Notice sur Moulin-Chapelle, suivie d'une Notice biographique et littéraire sur Albert Glatigny, poète, lue le dimanche 23 décembre 1883*, par M. Ernest Haillard (in-8, 47 p. Bernay, Mlles Lefèvre) ; — *Le Tombeau du Cardinal d'Armagnac, archevêque d'Auch et de Rouen*, par M. C. Palanque (in-8, 7 p. Auch, imp. Foix); — *Un Rouennais oublié, Jacques Mesnard, chirurgien et accoucheur (1685-1746) et ses œuvres*, par le docteur G. Panel (*Normandie littéraire*, 1889, p. 109-114 et 127-131); — *Les Légendes de la Rougemare, épisode de l'histoire du duché de Normandie*, par M. Léon de Saint-Valéry (même rec., 1889, p. 117-119 et 134-136).

— Enfin, sont sorties des presses de M. Veuclin, de Bernay, plusieurs nouvelles brochures de cet imprimeur : *Les Servitudes du commerce au* XVIIe *siècle; accord entre les bouchers et les Bénédictins de Bernay* (in-8, 4 p.); — *La Confrérie des boulangers de Bernay en 1663* (4 p.).

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen a publié son *Précis analytique pour 1887-1888*. Nous y relevons *l'Histoire littéraire des Archevêques de Rouen*, par M. l'abbé Sauvage; — les *Notes manuscrites d'un conseiller au parlement de Normandie*, par M. le comte Robert d'Estaintot; — les *Notes sur quelques inscriptions normandes du* XVIe *siècle ayant trait à la pensée de la mort*, par Christophe Allard; — *Laumonier, les Flaubert, simple esquisse de trois chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Rouen*, par M. Merry-Delabost; — *Les Abus et Superfluités du monde de Jacques Siraulde*, par M. Pierre Le Verdier.

— L'Académie de Caen a publié ses *Mémoires* (Caen, Delesques, in-8 de 23-236 p.), dans lesquels nous trouvons : *Louis-Henri Moulin*, par M. Julien Travers; — *Bon de la Marthe*, et *les Ironies d'un joueur de luth*, par M. Eug. de Beaurepaire; — *Philippe Le Cat. Un complot contre les Anglais à Cherbourg, à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc*, par M. Siméon Luce; — *Études anglo-normandes. Gérold le Gallois (Giraldus Cambrensis, Girauld de Barri)*, par M. Joly; *l'Oraison funèbre du P. Senault par Fromentières*, par M. l'abbé L. Follioley.

— La Société des bibliophiles normands a distribué et mis en vente à petit nombre la première partie de : *Le Grant et Vray Art de pleine rhétorique de P. Fabri*, publié par M. Héron (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 309 p.).

POITOU. — Le *Sermon inédit de Richelieu sur la Nativité* (Luçon, Bideaux, in-8 de 16 p.), que publie le P. Ingold, fut prononcé à Luçon quelques jours après la prise de possession du siège par le futur cardinal, le 25 décembre 1608. Le savant éditeur, qui publie ce document d'après une copie de la main de Le Masle, secrétaire du grand ministre (Bibl. nationale, F. f. 25,666), reconnaît (p. 2) que ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais par contre, ajoute-t-il, c'est incontestablement un document de grande curiosité. Toute la seconde partie de ce discours roule sur la paix, la paix qu'il faut garder, « en nos villes, en nos maisons, et principalement en nos cœurs. »

— La *Revue du Bas-Poitou* (Fontenay-le-Comte, in-8; 8 fr. par an) continue sa publication sous l'heureuse direction de M. René Vallette, son fondateur. Le tome Ier (1888) est plein d'articles intéressants, qu'il nous est impossible d'analyser ici; signalons seulement parmi les collaborateurs les noms de MM. Beauchet-Filleau, Kerviler, Berthelé, de Granges de Surgères, Musset, Palustre, qui suffisent à en assurer le succès. La première livraison trimestrielle de la deuxième année (1889) vient de paraître. On y remarque les articles de MM. l'abbé Lacroix : *Richelieu et le Poitou* (avec beau portrait); — Edmond Biré : *La Vendée et Paris en 1793;* — L. Brochet : *Les Anciennes Nécropoles de Fontenay-le-Comte;* — J. Robuchon : *Le Château de Glenay;* ainsi que la publication du *Journal d'un Fontenaisien en 1790*, publié par A. Bilton, et divers documents inédits.

— M. Vallette, avantageusement connu déjà par d'intéressants et utiles

travaux d'histoire locale, nous a donné récemment une touchante notice sur *les Mobiles de la Vendée au siège de Paris (1870-1871)*. Le récit est composé d'après des souvenirs personnels (Vannes, Eug. Lafolye, in-8).

— A partir d'août, le P. Ingold entreprend la publication des *Archives du diocèse de Luçon*, pour un prix minime et à intervalles réguliers, en supplément à la semaine religieuse du diocèse. Les documents sont nombreux.

PROVENCE. — Mgr l'archevêque d'Aix a prononcé, au centenaire des états généraux de Provence, un discours qui a été remarqué et méritait de l'être. Le docte et éloquent prélat s'y est révélé penseur de premier ordre et historien de la plus rare sagacité. Son œuvre imprimée rencontrera partout la même faveur qu'à la métropole aixoise.

— On attend avec impatience la *Vie de Mgr de Belloy*, annoncée comme en préparation. Il y aura un piquant contraste à établir entre les procédés de Mgr de Belsunce et ceux de son successeur immédiat sur le siège de Marseille. Avec les mêmes doctrines et les mêmes vues, il est impossible d'imaginer une divergence plus complète dans les méthodes. Ainsi, la Providence varie les pontificats afin de s'accommoder aux besoins des temps et de permettre à l'Église d'accomplir son œuvre parmi les hommes.

— Le premier fascicule de l'*Histoire de l'Université d'Aix*, par le docteur Félix Chavernac (Aix, Achille Makaire, gr. in-8 de 140 p.) mérite l'attention de tous les travailleurs. En dépit de la trop modeste épigraphe adoptée par l'auteur (*liber libro*), il y a beaucoup de choses nouvelles dans son ouvrage, et pour ne parler en ce moment que des philologues, ils y remarqueront un mot de la basse latinité qui a échappé aux recherches de Du Cange (*in franchissiis*, que l'auteur traduit ainsi : sur des escabeaux), une piquante petite dissertation sur l'origine du mot « béjaune » (p. 106-108), enfin des observations sur un mot inconnu aux romanistes, « la tempt, » que, d'accord avec Mistral, consulté sur ce point, le Dr Chavernac explique par catafalque (p. 112).

— M. le baron du Roure va faire paraître à Aix une *Revue historique de Provence, bulletin mensuel de documents originaux pour servir à l'histoire de Provence*. Le recueil sera excellent, si l'on en juge par le sommaire du premier numéro : *Donation d'Alazais, comtesse de Manosque, aux hospitaliers de Saint-Gilles (1152)*; — *Inventaire analytique du cartulaire des hospitaliers de Saint-Gilles* (XIIe *siècle*); — *Les Suites d'une partie de piquet (1669)*; — *Description d'un sceau inédit de la maison de Baux* (XIVe *siècle*); — *Arrêt du Parlement portant défense de ne fabuler ni permener par les esglises (1542)*; — *Histoire de Mailmajour*, par D. Chantelou. Nous souhaitons à la nouvelle revue tout le succès obtenu par sa sœur aînée, la *Revue sextienne*.

— Une mention honorable est due à l'*Éloge funèbre du R. P. Charasse*, prêtre de la Congrégation des missionnaires de N.-D. de Sainte-Garde, chanoine honoraire de l'église métropolitaine d'Avignon, prononcé en l'église N.-D. d'Orange, le 8 avril 1889, par M. l'abbé Paul de Terris, chanoine honoraire, ancien vicaire général de Fréjus (Avignon, Aubanel frères, in-8 de 36 p.). L'éloquent orateur a rendu un digne hommage aux talents et aux vertus du missionnaire, dont la parole brûlait comme la flamme, *et verbum eius quasi facula ardebat (Eccl.)*.

— Les *Analecta Bollandiana* viennent de publier une pièce du plus haut intérêt pour l'hagiographie provençale. C'est la *Vie de saint Mitre d'Aix en Provence*, par le P. de Smedt, tirée du manuscrit des chartres (no 16), du XIIe siècle.

— L'Association des étudiants de Provence a pu fonder une revue spé-

ciale, *l'Université de Provence,* qui, déjà à son troisième numéro, est rédigée avec beaucoup de soin. Les professeurs des diverses facultés y collaborent.

— La chambre de commerce de Marseille se dispose à publier le compte rendu de ses travaux pendant l'année 1888. Cet important recueil de documents, toujours impatiemment attendu par le commerce français et européen, formera un gros in-8 de 340 p. (impr. du *Journal de Marseille.*)

— On signale un volume curieux de M. Albert Thourney, intitulé : *le Livre du jugement* (Marseille, Trabuc et Raviola, in-8, 164 p.).

ALLEMAGNE. — Il vient de se fonder à Berlin un « bureau bibliographique » (1, Alexanderplatz). Ce bureau comprend quatre départements, dont le premier a pour objet de fournir aux clients de l'établissement les renseignements scientifiques qu'ils demanderont ; le deuxième d'exécuter pour eux des travaux bibliographiques ; le troisième, de leur faciliter la vente et l'achat de bibliothèques ; le quatrième, de faire toutes les traductions dont ils auront besoin. Le Bureau bibliographique refuse de se charger de travaux d'examen quels qu'ils soient. Il publiera chaque année un compte rendu de ses travaux.

BELGIQUE. — Rien de plus piquant que l'étude intitulée : *Erycius Puteanus et Isabelle Andreini. Lecture faite à l'Académie d'archéologie le 3 février 1889, en prenant possession du fauteuil de la présidence,* par M. Charles Ruelens (Anvers, gr. in-8 de 34 p.). C'est le récit très spirituel d'un épisode de la vie de l'infatigable polygraphe Erycius Puteanus (Henri de Put, né à Venloo, le 4 novembre 1574), de ses amours — très platoniques — avec une grande actrice, poétesse acclamée, mère de famille irréprochable, la célèbre Isabelle Andreini, dont deux de nos érudits, MM. Louis Moland et Armand Baschet, ont vanté la beauté et le talent, l'auteur de la pastorale *Mostilla* et des *Rimes,* poésies qui eurent trois éditions, de 1602 à 1605, morte à Lyon le 10 juin 1604. M. Ruelens a traduit plusieurs des lettres échangées entre la comédienne et l'érudit, les unes inédites et conservées à Bruxelles, dans l'immense dossier épistolaire recueilli par le gendre de H. de Put, Milser; les autres insérées dans le recueil imprimé de la correspondance du disciple, ami et successeur de Juste Lipse. A l'appendice, M. Ruelens a reproduit l'épitaphe d'Isabelle, par son docte admirateur qui l'appelle *Casta Venus ;* les lettres en italien d'Isabelle à ce même admirateur, les réponses en latin d'Erycius Puteanus, ainsi qu'une pièce de vers latins du savant professeur à peine plus enthousiaste que sa prose. Il ne manquerait rien à la plaquette, si l'auteur avait fait mettre en tête « le ravissant portrait, qu'à la sollicitation d'Erycius Puteanus, Raphael Sadeler, de Bruxelles, a gravé d'Isabelle à Venise. »

— Sous ce titre : *Napoléon et Carnot,* M. le général Wauwermans vient de réunir en un volume (Bruxelles, Muquardt) une série d'articles publiés dans la *Revue militaire belge,* sur Anvers sous le premier empire. Après avoir fait connaître les projets formés par Napoléon pour faire d'Anvers le premier port militaire de l'Empire, M. Wauwermans nous donne l'historique de la défense d'Anvers lors de l'expédition de Walcheren par les Anglais en 1809 et termine par une étude très complète sur le bombardement et le blocus d'Anvers en 1814, à l'époque où Carnot en était gouverneur. Nul n'était mieux en situation que M. Wauwermans d'écrire ce livre, rempli de documents nouveaux, et qui, malgré l'aridité apparente du sujet, se lit comme un roman.

— Nous devons une mention toute spéciale à l'excellente brochure que vient de publier M. H. Delwaide, avocat général près la cour d'appel de

Liège : *La Crise sociale et le Principe du droit* (Bruxelles, imp. de F. Larcier, in-8 de 47 p.). L'éminent jurisconsulte montre fort bien que pour fonder solidement la science sociale, le droit et l'économie politique doivent s'unir au lieu de s'agiter dans un isolement stérile. La liberté ne saurait être considérée comme la loi de l'homme ; tenir compte uniquement du libre arbitre, c'est isoler l'homme, fait pour vivre en société ; c'est aussi l'immobiliser, alors qu'il est mouvement par nature. Le droit est si peu fondé sur la liberté qu'il constitue un lien. Le principe qui lui permet de concilier l'individu et la société, la liberté et l'autorité, c'est celui de la causalité humaine. La liberté est propre à l'homme, la causalité lui est commune avec les autres êtres ; c'est comme cause qu'il est soumis à des conditions qui constituent sa loi. Appliquant ces principes à l'économie politique, M. Delvaide montre qu'il est inexact de dire avec la plupart des économistes que le capital soit un facteur de la production, puisque l'on s'accorde d'ailleurs à reconnaître qu'il est lui-même un produit de l'agent naturel et du travail ; mais le capital est le lien qui relie la production passée à celle du présent et à celle de l'avenir, et cela suffit à en établir la légitimité.

— La campagne antiesclavagiste que prêche le cardinal Lavigerie n'est pas une œuvre nouvelle ni une œuvre locale; c'est simplement un épisode de la lutte que depuis douze siècles le catholicisme soutient contre l'islam. Telles sont les considérations que développe, dans ce style coloré dont il a le secret, notre éminent collaborateur M. Godefroid Kurth. Dans la brochure qu'il a extraite du *Magasin littéraire et scientifique* et qui se vend au profit de l'œuvre antiesclavagiste (*La Croix et le Croissant*, Gand, Leliaert, A. Siffer et Cie, in-8 de 37 p.), il trace un tableau rapide de la lutte entre les deux religions, et il marque ainsi nettement la place qu'occupe dans l'histoire du monde chrétien l'œuvre apostolique de l'éminent cardinal français.

— L'Université de Gand a, comme celle de Lyon, un Recueil de travaux publiés par la faculté des lettres. Le 2e fascicule de ce recueil vient de paraître (Gand, Clemm, in-8) et a pour nous un intérêt particulier. Il contient *l'histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge*, par M. H. Pirenne, professeur d'histoire à l'Université, qui a cherché à faire pour une ville de Belgique ce qui a été tenté dans ces dernières années pour plusieurs villes françaises et allemandes (Rouen, Noyon, Saint-Quentin, etc.). On peut dire qu'il a pleinement réussi dans son essai de reconstitution, et qu'il a donné un travail définitif, instructif et impartial. On y trouvera des dissertations intéressantes sur l'administration urbaine, les droits du comte de Namur et ceux de l'évêque de Liège, la formation de la bourgeoisie, les métiers et le commerce considérable de cette cité meusienne au moyen âge, des renseignements caractéristiques et nouveaux, qui ont été mis en relief avec une science accomplie.

— M. Alph. Goovaerts prépare une importante histoire du *Steen* d'Anvers, après des documents inédits, et a retrouvé l'existence à Anvers d'un premier chantier pour la construction des navires au XIIIe siècle. Ce fait ignoré jusqu'ici vient d'être savamment mis en lumière par cet auteur dans une brochure intitulée : *Le Dilf, ou Chantier d'Anvers du* XIIIe *au* XIVe *siècle* (Anvers, in-8) et vraiment intéressante pour l'histoire du commerce maritime au moyen âge.

— M. le baron J. de Baye a extrait du *Bulletin monumental* son curieux article sur *les Bijoux francs et la Fibule anglo-saxonne de Marilles* (*Brabant*).

ESPAGNE. — La bibliographie a été cultivée avec zèle dans ces derniers temps par les savants espagnols, ainsi que l'établissent les ouvrages dont

les titres suivent : 1° *Biblioteca del Bascófilo,* par M. Allende Sallazàr, sorte de catalogue général systématique et critique de tous les ouvrages qui ont trait aux provinces de Biscaye, Guipuscoa, Alava et Navarre (Madrid, Murillo, in-4 à deux col. de 488 p. Prix : 10 fr.); — 2° *Ensayo de una tipografia complutensa,* histoire de l'imprimerie à Alcala, due à M. Juan-Catalina Garcia (Madrid, Murillo, in-4 à 2 col. de XII-680 p. Prix : 10 fr.); — 3° *Diccionario biblio-biografico de escritores aragoneses,* simple refonte de la *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses,* que M. Latassa avait donnée en 1826 : mais l'ordre alphabétique adopté par le nouvel éditeur, don Gomez Uriel, facilitera les recherches et mettra cet ouvrage plein d'érudition à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. De plus, la première édition était in-folio, la seconde forme trois volumes in-8 (Madrid, Murillo. Prix : 15 fr.).

— Le célèbre P. Mariana, qu'on peut regarder comme le Père de l'histoire d'Espagne, se voit de nos jours traité d'historien libéral et révolutionnaire par toute une école de publicistes, qui n'ont pas l'habitude de frayer beaucoup avec les disciples d'Ignace de Loyola. Le P. Garzon a cru avec raison qu'il ne serait pas sans utilité de réduire à néant ces allégations calomnieuses, et il a pleinement réussi dans son savant et judicieux ouvrage : *El P. Juan de Mariana y las Escuelas liberales* (Madrid, Quiles, in-8).

ITALIE. — Depuis le mois de mars, paraît à Rome, chez M. Pietro Cristiano, et sous sa direction, une nouvelle revue : *Ephemerides ecclesiasticae seu quaestionum quae penes congregationes romanas agitantur expositiones et resolutiones in compendium redactae.* Le premier numéro, outre des décisions des diverses congrégations, contient le commencement d'une étude de Mgr Francisco Satolli, archevêque de Lépante, *de jure publico ecclesiastico ;* et l'allocution tenue par N. S. P. le Pape au consistoire du 11 février. Le prix d'abonnement aux *Ephemerides,* qui paraissent tous les mois, est de 4 fr. par an.

— A signaler, dans le fasc. 38-39 du *Giornale storico della Letteratura italiana,* un important article de M. Alessandro d'Ancona sur la curieuse légende occidentale qui fait de Mahomet un cardinal de l'Église romaine. M. d'Ancona nous semble avoir bien démêlé les origines de cette légende ; il la rapproche des « hagiographes » mahométans, où le prophète rencontre un moine, Bahirâ, qui lui prédit ses destinées et qui même, dans certaines versions, est son maître.

— Les manuscrits de Giacomo Leopardi étaient restés pour la plupart à la mort du célèbre pessimiste italien entre les mains d'un de ses amis, de celui-là même qu'il chargeait de terminer l'édition de ses œuvres, Antonio Ranieri. Malgré les sommations de la famille, Ranieri parvint à conserver le précieux dépôt. Le 5 janvier 1888, quand Ranieri mourut, la famille de Leopardi obtint d'assister à l'inventaire des autographes du grand poète. C'est cet inventaire que M. Camillo Antona Traversi publie aujourd'hui sous ce titre : *Il Catalogo de' manoscritti inediti di Giacomo Leopardi, sin qui posseduti da Antonio Ranieri* (Citta di Castello, S. Lapi, in-8 de 31 p.).

— Nous avons sous les yeux deux intéressants discours prononcés par le cav. Salvatore da Luca Carnazza à l'Université de Catane, l'un le 20 mai 1888, l'autre le 24 février de la présente année. Le premier de ces discours intitulé : *Autonomia e tutela amministrativa e giustizia nell' amministrazione* (Catania, tip. F. Galati, in-8 de 51 p.) tend à établir les droits réciproques de l'État et des corps locaux et combat les idées de M. Crispi sur l'autonomie communale, tout en louant ses projets de réforme de la justice administrative. L'autre conférence est consacrée à l'étude du projet de loi sur la sécurité publique, présenté à la Chambre par le ministre de l'intérieur le

23 décembre 1888 : *La Nuova Legge sulla pubblica sicurezza* (Catania, tip. F. Galati, in-8 de 68 p.)

— M. V. Vaccaro vient de consacrer une plaquette de 15 p. à prouver, contre le sentiment de Draeger (*Historische Syntax der lateinischen Sprache*) et d'autres grammairiens, que l'emploi d'*alii* au sens de *ceteri*, se trouve en latin antérieurement à Tite-Live, qu'il se rencontre notamment dans Cicéron et qu'il n'appartient pas uniquement à la langue vulgaire. Bien que quelques-uns des exemples allégués par M. Vaccaro nous semblent discutables, notamment le passage du Pro Sulla (c. XVII, § 48), l'opinion qu'il soutient ne nous en paraît pas moins solidement établie : *Nota filologica : alii-ceteri* (Palermo, tip. Virzi, in-8).

— Les *Studi critici e letterari*, de M. Francesco Novati (Turin, Loescher, in-8 de 311 p.) sont à signaler à nos médiévistes pour deux importants travaux critiques sur *Il Ritmo cassinese e le sue interpretazioni* et sur *la Parodia sacra nelle letterature moderne*. L'étude sur la parodie sacrée, qui a été poussée jusqu'à nos jours, est accompagnée de deux appendices, l'un contenant des textes inédits, l'autre une étude sur les auteurs qui ont repris au moyen âge la *Cena Cypriani* (Raban Maur, etc.). La littérature moderne a sa part dans ces belles études par celles qui sont consacrées à un poète oublié du commencement du siècle, le chansonnier Redaelli, et à Alfieri, poète comique.

— Une revue mensuelle entièrement consacrée à Dante, *l'Alighieri*, a commencé à paraître à Vérone (L. S. Olschki; 15 fr. par an; étranger, port en sus); elle est dirigée par M. F. Pasqualigo et contient une partie bibliographique.

— M. Angelo Solerti et M. P. de Nolhac vont publier prochainement, en collaboration, un volume sur le voyage de Henri III en Italie, en 1574, et sur les fêtes qui furent données au roi de France dans plusieurs villes d'Italie, particulièrement à Venise.

— M. Ulrico Hoepli vient de publier à Milan, en un élégant volume gravé de 255 p. in-12, le *Catalogo generale delle edizione Hoepli, 1872-1889*, résumé des travaux entrepris par une maison qui a rendu de grands services à l'instruction publique et aussi à l'influence allemande en Italie.

— M. Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'école française de Rome, continuant la série de ses *Documents annotés*, si souvent mentionnés ici, nous donne sous le n° VI, deux *Scènes originales du Tartuffe de Gigli, traduites et publiées avec une notice* (Paris, gr. in-8 de 24 p.). Avant de donner cette fidèle version, préparée à Rome-Florence en mai 1887, M. Pélissier a signalé d'une façon piquante les principales différences qui existent entre le Tartuffe de Molière et la pièce du maladroit arrangeur, auquel s'applique si bien le proverbe : *traduttore traditore*. Décidément Gigli, en mettant *Tartuffe* au goût du jour du XVIIIe siècle (vers 1711), a fait preuve d'un « pauvre génie, » et a bien mérité ce jugement de son traducteur et critique : « Mauvais où il imite, il est presque toujours pire là où il est original. »

— M. Pierre de Nolhac publie la curieuse correspondance des deux savants Piero Vettori, le philologue, et Carlo Sigonio, l'historien, avec un autre savant, l'archéologue Fulvio Orsini (*P. Vettori et C. Sigonio, Correspondance avec F. Orsini*, Rome, impr. du Vatican, in-4 de 66 p.). Le recueil contient : neuf lettres de Vettori à Orsini, trente-quatre lettres d'Orsini à Vettori, dix-sept lettres de Sigonio à Orsini, et, à l'appendice, une lettre de Giulio Giacobini à Orsini, une lettre de Sigonio à Pinelli, une lettre d'Orsini à Claude Dupuy. Ces documents, presque tous inédits, sont conservés, les uns à la Vaticane, les autres (ceux qui proviennent d'Or-

sini), au British Museum. Dans les six pages qui précèdent la correspondance, l'éditeur l'apprécie et l'analyse à merveille. Les notes sont remplies de la plus agréable érudition, et le recueil tout entier prouve une fois de plus que M. de Nolhac pourra, quand il le voudra, écrire, dans d'incomparables conditions de succès, l'histoire littéraire de la Renaissance.

— Don Raffaele Inganni, chapelain de Zivido, vient de consacrer un très intéressant volume à la description de la chapelle élevée à Zivido, près du champ de bataille de Marignan, à la mémoire des Français morts dans cette journée mémorable. Don R. Inganni, grâce aux encouragements et à la libéralité du marquis Giacomo Brivio, a pu faire des fouilles, recueillir des inscriptions et relever de ses ruines ce sanctuaire. En 1885, la Société française d'archéologie avait récompensé par une médaille les efforts de D. R. Inganni qui, par sa publication, a acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des Français. La publication a pour titre : *Origine e Vicende della Cappella espiatoria Francese a Zivido presso Melegnano (1515-1606-1639).* (Milan, imp. G. Agnelli, in-8 de 199 p. avec 7 cartes, plan et vues.)

Grèce. — Le 21 avril de l'année dernière, il s'est constitué à Athènes une Societé scientifique ayant pour objet les sciences philologiques, naturelles et mathématiques. Pour contribuer au développement de ces sciences en Grèce, elle doit publier des mémoires et une revue, et, au besoin, établir des concours. L'association se compose de membres honoraires et de membres titulaires (payant 25 fr.) et ordinaires (payant 15 fr.). La Société a élu pour président M. Constantinos S. Contos, professeur de philologie grecque à l'Université d'Athènes.

Pologne. — Un jeune auteur, le docteur A. Benis, a consacré son premier travail au droit d'auteur dans l'ancienne Pologne (*Historya ochrony praw autorskich w dawnej Polsce*), premier ouvrage polonais sur cette matière.

— Signalons *Polonica XV ac XVI ss., sive catalogus librorum, res polonicas tractantium vel a Polonis conscriptorum, arte typographica impressorum, qui in bibliotheca Universitatis caes. Varsoviensis asservantur*, par M. Th. Wierzbowski. (*Bibliographia polonica XV et XVI ss. Volumen I ni 1-800 annorum 1489-1600.*) (Varsoviae, typogr. C. Kowalenski, in-8 de IX-304 p.) Il faut avouer que l'auteur ne donnera point tous les livres imprimés; mais il faut dire aussi que tel qu'il est ce livre est d'une valeur considérable pour les bibliographes. On y trouve à peine 800 numéros; encore faut-il déduire 39 œuvres dont les originaux ne sont point à Varsovie, et l'ouvrage de L. Rzyskiewicz : *Quaestio theologica* (n. 772), édité vers 1627. La première partie de l'œuvre porte le titre : *Descriptio operum ordine chronologico dispositorum* (p. 1-168.) La seconde partie se compose de diverses tables. Il faut remarquer enfin que quelquefois la description des ouvrages pourrait être plus complète. Ainsi, n° 76 : *Ordo missae* : l'auteur place cet ouvrage dans l'année 1519 : en réalité, il a été composé en 1502 par le Dr Jean Burckhard et corrigé par St. Zaborowski. La première édition parut en 1512 (en cinq éditions titulaires), à Cracovie.

— Le pasteur J.-K. Sembrzycki a rassemblé les matériaux d'une histoire de la littérature protestante en langue polonaise. En attendant, il s'est contenté de publier une « courte Revue de la littérature évangélique polonaise des Masures et des Silésiens, de 1670 jusqu'à notre temps. » (Nawsi, in-8, 84 p.). La division du livre fait connaître approximativement jusqu'à quel degré les diverses parties de cette littérature ont été cultivées. I. *Les Livres de chant*, p. 10-26; II. *Les Catéchismes et Livres pieux*, p. 26-59; III. *Les*

Bibles, p. 50-57 ; IV. *Les Livres scolaires ou traitant une matière non religieuse*, p. 57-61 ; V. *Les Livres populaires et les Journaux*, p. 61-67.

— La Commission historique de l'Académie des sciences à Cracovie a conçu le projet d'éditer une *Bibliographie historique polonaise*. Les professeurs Dr Fink et H. Sawerynski sont chargés de la rédaction. Le tout comprendra de 80 à 100 feuilles.

— *Geschichte der Polnischen Litteratur* (in-8 de VIII-535 p.), tel est le titre d'un ouvrage de mérite de M. H. Nitschmann, qui vient d'avoir une seconde édition (Leipzig, W. Friedrich). L'auteur connaît et aime la littérature qu'il décrit. M. Nitschmann donne de temps en temps des suppléments dans la *Gesellschaft* (p. c. 1888, p. 287-290) : *Aus Polens neuester Litteratur*.

— Les imprimeurs polonais ont senti la nécessité d'avoir un périodique destiné à défendre leurs intérêts. Il paraîtra tous les quinze jours sous le titre de : *Guide des affaires d'impression et de lithographie*.

RUSSIE. — Vient de paraître : *Bibliothèque du comte D.-A. Tolstoï. I. Catalogue des livres étrangers* (Saint-Pétersbourg, in-8 de 315 p.). Il y a dans l'intérieur de la Russie des bibliothèques appartenant à des grands seigneurs et dont on ne connaît que trop peu la valeur. La famille Orlow-Dawydon, par exemple, possède dans une propriété voisine de Moscou une des plus grandes bibliothèques de l'empire, dont l'origine remonte au temps de Catherine II. La bibliothèque du comte Tolstoï n'a été formée que par lui-même. Elle comprend 40,000 ouvrages.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Historicae et Criticae introductionis in U. T. libros sacros compendium*, auctore R. Cornely (in-8, Lethielleux).— *Les Grands initiés, esquisse de l'histoire secrète des religions*, par É. Schuré (in-8, Perrin).— *Dieu et l'Être universel, abrégé de Dieu dans la science et dans l'amour*, par . d'Anglemont (in-18, Ghio).— *Traités de la vente et de l'échange*, par L. Guillaard, t. I (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Philosophie de Platon*, par A. Fouille (in-16, Hachette). — *Critique de la philosophie Kantienne*, par A. Schopenauer, trad. par J.-A. Cantacuzène (in-8, Bucarest, Sotschek; Perrin, à Paris). — *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*, par Barthélemy Saint-Hilaire (in-8, F. Alcan). — *Psychologie*, par A. Rosmini Serbati, trad. de l'italien par E. Segond (in-8, Perrin). — *Origine des idées politiques de Rousseau*, par J. Vuÿ (in-18, Trembley, à Genève; Palmé, à Paris). — *La Réforme sociale et économique en Europe, dans les États-Unis. La législation du travail en Belgique*, par M. de Ramaix (in-8, Bruxelles, Imp. des travaux publics). — *Code des transports de marchandises et de voyageurs par chemin de fer*, par L.-J.-D. Féraud-Giraud (3 vol. in-12, Pedone-Lauriel). — *Les Étoiles filantes et les Pierres qui tombent du ciel*, par A. Guillemin (in-16, Hachette).— *Jahrbuch der Naturwissenschaften (1888-1889)*, von Dr Max Waldermann (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Les Pipeaux*, par Gérard (in-18, Lemerre). — *De l'atôme au firmament*, poésies, par A. Laurent de Faget (in-18, Dentu). — *Premières Fables*, par C. Lamarre (in-18, Perrin). — *Sans Alliage*, poésies, par L. de Rouvroy (in-18 carré, Perrin). — *Origines de la Poésie lyrique en France au moyen âge*, par A. Jeanroy (gr. in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français; Thiers*, par P. de Rémusat (in-12, Hachette). — *Le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, par G. Pellissier (in-16, Hachette). — *Englische Sprach- und Literaturdenkmale der 16, 17 und 18 Jahrhunderte* herausgegeben von Karl Vollmöller. 5. *Marlowes Werke, historisch-kritische Ausgabe*, von Hermann Breymann und Albrecht Wagner. II. *Doctor Faustus* herausgegeben von Hermann Breymann (in-16, Henninger, à Heilbronn). — *Les Cyniques, le Dessus du panier, Sous le pressoir*, par L. Neveux-Godré (in-18, Savine). — *Péchés de vieillesse*, par A. de Pontmartin

(in-18, Calmann Lévy). — *L'Agonie*, par J. Lombard (in-12, Savine). — *Le Dernier Maître*, par C. de Bordew (in-18, Quantin). — *Jack*, par A. Daudet (in-18, Marpon et Flammarion). — *Pour la gloire*, par S. Farina, trad. de l'italien, par F. Reynaud (in-16, Hachette). — *Demoiselle Micia, mœurs galliciennes*, par M. Poradowska (in-18, Hachette). — *Un Hiver dans les Alpes*, par S. de Paroy (petit in-8, Firmin-Didot). — *La Nièce du président*, par M. Maréchal (petit in-8, Firmin-Didot). — *Géographie économique de l'Europe*, par M. Dubois (in-12 cart., Masson). — *Mélanges par le comte E. Pyrent de la Prade. VIII, Espagne, Maroc; IX, Portugal, Espagne* (2 vol. in-8, Lib. des bibliophiles). — *Les Alpes suisses. Ascensions et Flâneries, Études d'histoire naturelle*, par E. Rambert (3 vol. in-18, Fischbacher). — *La Vie des saints pour tous les jours de l'année*, par l'abbé Pradier (gr. in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Histoire de France depuis ses origines jusqu'au* XVII*e siècle*, par V. Canet (gr. in-8, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Histoire anecdotique de la France*, t. III, *la Renaissance*, par Ch. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire de l'Armée française*, par F. Bère (petit in-16, F. Alcan). — *Les Conseillers du grand roi, Colbert, Louvois, Vauban*, par A. Merchier (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne*, par A. Legrelle. T. 1er. *Le Premier Traité de partage* (*1659-1697*) (in-8, imp. Dullé-Plus, à Gand). — *L'État de Paris en 1789, études et documents sur l'ancien régime à Paris*, par H. Monin (in-8, Jouaust; Noblet; Quantin). — *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois, pendant l'émigration* (*1789-1813*), publiée par L. Pingaud (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Lettres d'un jeune officier à sa mère* (*1803-1814*), par Ch.-A. Faré (in-8, Delagrave). — *Les Origines de la troisième République, études et documents historiques*, par A. Callet (in-12, Savine). — *L'Équivoque sur la Révolution française, réponse à Mgr Freppel*, par E. Trogan (in-8, Perrin). — *Lille et ses Institutions communales, de 620 à 1804*, par E. Van Hende (in-8, imp. Danel, à Lille). — *Historical essays*, second series, by E.-A. Freeman (in-18 cart., Macmillan, London). — *Autonomie et Fédération, home rule irlandais et Projet de fédération entre la France et l'Angleterre*, par l'auteur des *Éléments de science sociale*, trad. de l'anglais par J. Gerschel (in-18, Alcan). — *Une Colonie féodale en Amérique. L'Acadie* (*1604-1881*), par Rameau de Saint-Père (2 vol. in-18, Plon et Nourrit, à Paris; Granger, frères, à Montréal (Canada). — *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, dressé en l'an II, par Cambry, président du district de Quimperlé*, publié par J. Trévédy (in-8, H. Caillière, à Rennes).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

La Barbe de Clovis. — Quel chroniqueur rapporte que Clovis, rendant visite à l'archevêque de Toulouse, lui donna un poil de sa barbe ?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur brevete, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

)UVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

. *La Vie et les Divins Enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, offerts à la jeunesse chrétienne,* par l'auteur de la *Méthode pour former l'enfance à la piété.* Tournai, Casterman, 1889, gr. in-8 de 204 p., 2 fr. — 2. *Quelques Scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* par l'abbé Burguière, chanoine de la cathédrale de Rodez. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de xii-388 p., 2 fr. — 3. *Cultus S. S. Cordis Jesu, sacerdotibus præcipue et theologiæ studiosis propositus cum additamento de Cultu purissimi Cordis B. V. Mariæ.* Scripsit Hermannus Jos. Nix, S. J. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1889, in-12 de viii-168 p., 1 fr. 75. — 4. *Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus. Nouvelles Méditations, lectures et histoires pour le mois du Sacré-Cœur,* par l'abbé E.-A. Giely, chanoine honoraire de Valence. Paris, Haton, 1889, in-12 de xvi-296 p., 1 fr. 50.— 5. *Somme de la prédication eucharistique.* 1re partie. *Conférences sur les noms, les figures et les prophéties de l'Eucharistie,* par le R. P. Albert Tesnière, de la congrégation du T. S. Sacrement. 2e éd. Paris, Œuvres eucharistiques, in-12 de lxxii-592 p., 4 fr. 25. — 6. *Premières Communions,* par Mme la princesse Olga Cantacuzène Altieri. Paris, Téqui, 1888, in-18 de xxviii-245 p., 1 fr. 50. — 7. *La Vierge Marie,* d'après le cardinal Pie. Nouvelle édition *augmentée et suivie d'un plan détaillé de méditations ou de lectures pour le mois de Marie,* par le R. P. Mercier, S. J. Paris, Oudin, 1889, in-12 de cxxvi-530 p., 4 fr. — 8. *La Sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses vertus, ses bienfaits. Lectures, méditations et histoires pour tous les jours du mois de Marie,* par l'abbé E.-A. Giely, chanoine honoraire de Valence. Paris, Haton, 1889, in-12 de xii-316 p., 1 fr. 50. — 9. *Mater dolorosa. Les Douleurs de la sainte Vierge. Méditations, réflexions, prières,* par saint Alphonse de Liguori. Lille, Société Saint-Augustin, 1887, in-18, reliure toile, de 122 p., 0 fr. 75. — 10. *La Palette,* par J. Bertrand, avec 18 grav. Paris, Bloud et Barral, gr. in-12 de x-526 p., 3 fr. — 11. *Un Pèlerinage en Espagne pour le troisième centenaire de sainte Thérèse. Études et récits,* par le P. Blot, missionnaire apostolique. T. 1er. *Le Voyage au tombeau de sainte Thérèse.* Paris, Haton, 1889, in-12 de 524 p., 3 fr. 50. — 12. *La Religion devant la raison, ou Conversations religieuses d'un curé avec ses paroissiens,* par l'abbé Guillamin, curé de Saillenard (Saône-et-Loire). Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1887, in-12 de 450 p., 3 fr.— 13. *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne avec un grand nombre de traits et d'exemples choisis à l'appui de chaque vérité,* par l'abbé Jouve, chanoine honoraire, curé-archiprêtre. Paris, Tolra, 1889, 2 vol. in-12 de xii-440 et 444 p., 7 fr. 50. — 14. *Cours d'instructions pastorales,* par l'abbé Dhavernas. *Quatrième commandement de Dieu.* Paris, Bricon, 1887, in-12 de viii-376 p., 3 fr. 50. — 15. *La Conscience,* par le R. P. Jouan, S. J. Paris, Bricon, 1888, 3e éd., in-12 de 284 p., 3 fr. — 16. *Thomæ a Kempis libri quatuor. Textum edidit, Considerationes ad cujusque libri singula capita ceteris ejusdem Thomæ a Kempis opusculis collegit et adjecit* Hermannus Gerch, canonicus. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1889, in-12 de xiv-392 p., 4 fr. — 17. *Méditations sur tous les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques,* par le P. Pététot, supérieur général de l'Oratoire, *précédées d'une notice biographique de l'auteur,* par le P. Lescoeur, prêtre de la même congrégation. Paris, Poussielgue, 1889, in-12 de cxii-386 p., 4 fr. — 18. *Recueil de méditations tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenés au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace,* par le P. Remy, S. J. Troisième semaine. T. II. *La Passion.* Tournai, Casterman, 1889, in-18 de viii-484 p., 2 fr. — 19. *Retraite spirituelle à l'usage de toutes les âmes qui aspirent à la perfection, traduite de l'italien du* P. Gaetan-Marie de Bergame, capucin, par le P. Apollinaire de Valence, du même ordre. Tournai, Casterman, 1889, in-12 de 264 p., 2 fr. — 20. *Pensées choisies*

de l'abbé Henri Perreyve, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, H. Chapelliez, 1889, in-18 de x-212 p., 1 fr. 50. — 21. *La Beauté et les Attraits de la nature chez les saints*, par le Marquis de Segur. Paris, Retaux-Bray, 1889, 2e et 3e séries. 2 vol. in-12 de vi-338 et 382 p., 7 fr. — 22. *Fioretti de la Vie des Saints*, par J.-M. A., missionnaire apostolique. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-8 de 408 p., 2 fr. 50. — 23. *Causeries sur les vertus et les devoirs de la femme vivant en famille*, par le R. P. Henri Saintrain, de la congrégation du T. S. Rédempteur. Tournai, Casterman, 1889, in-18 de 484 p., 2 fr. — 24. *La Mère et le Premier âge, d'après les grands maîtres*, par l'abbé E. Palfray, doyen de Saint-Romain. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-12 de 258 p., 1 fr. 50. — 25. *Que faisons-nous de l'Évangile? ou Devoir pour tout chrétien d'exercer sur la société une influence chrétienne*, par l'abbé E. Franqueville, docteur en théologie et en droit canonique. Arras, Sueur-Charruey, 1889, in-12 de x-438 p., 3 fr. — 26. *L'Évangélisation des hommes à Paris*, par le R. P. J. Lemoigne, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-12 de 72 p., 1 fr. — 27. *Sursum Corda, ou le Salut de la France par la prière*, par le R. P. Joseph Petit, S. J. Paris, Lethielleux, 1889, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 28. *Quelques Grains de bon sens à propos du dimanche*. Paris, Téqui, 1889, 8e éd., in-12 de 72 p., 0 fr. 15. — 29. *Nouveau Mois du Sacré-Cœur de Jésus tiré des écrits du P. Croiset*, S. J. Lille, Société Saint-Augustin, 1889, in-32 cartonné de iv-186 p., 0 fr. 85. — 30. *Mois de Saint-Joseph, à l'usage des paroisses, des maisons d'éducation et des familles chrétiennes*, par F.-E., auteur du *Nouveau Mois de Marie, à l'usage des écoles*. Lyon, Delhomme et Briguet, 1889, in-18 de 208 p., 0 fr. 60. — 31. *Mois des âmes du Purgatoire*, par l'abbé Provost, chanoine honoraire de Séez. Tournai, Casterman, 1889, in-18 de 214 p., 1 fr. — 32. *Les Plus belles Prières qui se chantent à la messe, expliquées* par l'abbé A. Richard, aumônier. Paris, Delhomme et Briguet, 1889, in-18 de xxviii-638 p., 2 fr. 50.

1-6. — Jésus-Christ et l'Eucharistie. — « On ne connaît pas assez N.-S. Jésus-Christ. On sait l'histoire de son pays, on lit des romans religieux; quelques-uns, plus fervents, s'appliquent à l'étude de la vie des saints. Mais le Saint des saints, Notre-Seigneur, qui s'en occupe? Et pourtant c'est le principe et la fin, l'alpha et l'oméga de toutes choses. » Ces paroles d'un vénérable prêtre ont inspiré le livre dont nous donnons le titre en tête de notre compte rendu, et, pour être plus sûr d'atteindre son but, l'auteur a voulu s'adresser spécialement à la jeunesse chrétienne. La jeunesse, c'est l'époque de la vie qui est celle de la « formation; » comme le tempérament, l'intelligence et le cœur doivent « se faire » ce qu'ils seront toujours; c'est le moment favorable pour donner à ce cœur et à cette intelligence la direction qui leur convient. Il est vrai qu'en ce siècle de surmenage intellectuel, les programmes imposent à nos jeunes gens, et même à nos jeunes filles, les études les plus multipliées et les plus diverses. Mais le travail dont nous parlons ne saurait être une surcharge pénible, dangereuse pour leurs facultés : il est plutôt un repos qu'une fatigue. L'histoire de la vie de Jésus-Christ est d'une si grande simplicité qu'elle pénètre dans l'esprit sans effort, et le cœur, qui y a encore plus de part que l'esprit, trouve dans cette connaissance une satisfaction pour tous les nobles instincts et aussi une force efficace pour supporter les épreuves d'un travail long et opiniâtre, préparation nécessaire aux diplômes ou aux brevets. Aussi bien, en entrant dans la vie, la jeunesse doit-elle être

convaincue qu'il y a autre chose en ce monde que les plaisirs, les honneurs, la science; elle doit apprendre que la vertu est le premier de tous les biens. Ce livre est fait spécialement pour elle, avec des réflexions sobres et lumineuses; il est agrémenté encore de vingt-cinq belles gravures qui reproduisent les principales scènes de l'Évangile et contribuent très efficacement à les graver dans la mémoire : c'est un vrai chef-d'œuvre de typographie en même temps qu'un excellent résumé, avec commentaire, de la vie et de la doctrine de Notre-Seigneur. Que la jeunesse chrétienne réponde à l'appel de l'auteur, qu'elle ouvre ce livre et qu'elle le lise « attentivement, religieusement et pratiquement : » elle en retirera les fruits les plus précieux.

A mesure qu'elle avancera dans cette étude, elle y trouvera plus de charmes et plus d'avantages : elle arrivera même à goûter cet attrait particulier et irrésistible qui avait entraîné saint Paul et qui lui faisait dire qu'il ne connaissait que Jésus, et Jésus crucifié. Nous lui recommanderons alors le livre de M. le chanoine Burguière : *Quelques Scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Cet ouvrage est le complément du premier. Il est d'un incontestable mérite, d'une utilité plus incontestable encore, et nous ne sommes point surpris que Mgr l'évêque de Rodez en ait si vivement félicité l'auteur. « Le vrai sens des Écritures, écrit le vénérable prélat à M. Burguière, nous y est révélé par le rapprochement des prophéties et des faits qui en sont l'accomplissement, par les interprétations des Pères et des Docteurs... Le développement du sens mystique vous donne lieu de tracer les règles les plus sages pour la direction spirituelle des âmes. Enfin, vous faites justement remarquer que les diverses circonstances de la Passion se renouvellent dans tous les siècles chrétiens, et que l'Église n'est que la continuation de la vie et de la mission de son divin Fondateur. » De son côté, la *Semaine religieuse* de Rodez, rendant compte de cet ouvrage, en expose ainsi tout le plan et toute la méthode. « D'une part, il répond aux erreurs et aux vaines théories de la fausse science contemporaine; il repousse les attaques du rationalisme, qui ne semble occupé qu'à défigurer les faits et à les ramener à des proportions tout humaines. D'autre part, il rend sensible le sens mystique qu'il faut y attacher; il fait ressortir les grands enseignements qu'ils renferment, les conséquences morales qui en découlent. Ce livre est à la fois un exposé historique d'une parfaite exactitude, un ouvrage de doctrine, de critique et de discussion solide et un traité de spiritualité, où sont indiquées en passant les règles les plus sages pour la direction des âmes... Le style est en harmonie avec le sujet: grave, ferme, d'un ton noble et soutenu, sans s'écarter jamais d'une simplicité nécessaire dans de pareilles matières. » Le livre de M. le chanoine Burguière est divisé en trois grandes parties bien distinctes : 1° La Passion dans les

préparatifs qui la précèdent et l'annoncent; 2° la Passion dans les circonstances qui l'accompagnent; 3° la Passion dans le drame qui la termine. Cette division, simple et méthodique, embrasse tout. Et en effet rien n'est omis, pas le moindre détail des scènes douloureuses de la Passion de l'Homme-Dieu; tout y vient à son heure, à sa place, et quand on est arrivé au dernier chapitre consacré à « la mort du Christ, » on peut dire en toute vérité que l'on connaît « Jésus crucifié. » Cette connaissance effrayerait le monde et voilà pourquoi le monde n'en veut pas; mais elle édifie, console, perfectionne le chrétien, et c'est là ce qui assure auprès des fidèles le succès de l'excellent livre du chanoine de Rodez.

La Passion de Jésus-Christ, c'est son cœur qui l'a poussé à la souffrir pour nous. Comment ne pas être reconnaissant à ce Cœur divin d'un si grand témoignage d'amour? « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes! » dit Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. En le montrant ainsi à découvert à sa fidèle servante, le divin Maître voulait nous exciter à honorer et à aimer ce cœur. Mais pour cette forme de dévotion, qui a été dès son début, attaquée par les ennemis de notre foi, il importe d'en bien préciser l'objet et d'en bien déterminer les pratiques. De nombreux ouvrages ont paru pour justifier le culte du Cœur de Jésus. Celui du P. Hermann Nix, qui vient le dernier, n'est pas le moins recommandable. L'auteur se sert de la langue brève et précise de l'Église et son livre court et substantiel a tout l'air d'un véritable traité dogmatique. Dans six chapitres, il traite *ex professo* de la nature du culte du Sacré-Cœur de Jésus, de la fin de ce culte, de ses diverses formes, de ses fruits; l'histoire de ce culte précède cette exposition théologique qui se clôt par quelques considérations sur le culte du très pur cœur de Marie avec un appendice comprenant une formule de consécration, une méthode pour l'érection de confréries et les règlements pour l'association de l'Apostolat de la prière. Comme garantie de la doctrine s'offre à nous l'approbation du provincial de la Compagnie de Jésus pour l'empire d'Allemagne; comme exposition, ce livre captive l'esprit par sa clarté, sa méthode, sa brièveté; comme forme, nous avons lu rarement un latin si correct, si pur et si naturel; il est de la meilleure époque; on sent que l'auteur a conçu son livre dans la langue même de Cicéron, et comme il l'a bien conçu, il l'a « énoncé clairement » et les mots, pour le dire, sont arrivés aisément. Ce livre sera d'une sérieuse utilité pour le clergé : tous les prêtres feront bien d'aller puiser abondamment à cette source pure et féconde.

Dans un autre genre, c'est encore le Sacré-Cœur de Jésus qu'a pour objet le livre de M. l'abbé Giély : *Les Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus*. Mais ici, sans que toutefois manque la partie doctrinale, nous

nous trouvons surtout en présence de considérations ou de « méditations » pieuses. Le savant chanoine de Valence s'adresse, en particulier, aux fidèles, et leur offre son livre pour leur servir d'exercice spirituel pour chaque jour du mois de juin. Mgr l'archevêque d'Avignon et Mgr l'évêque de Valence le leur recommandent instamment « comme tout embaumé des parfums de l'Évangile » et comme ayant un caractère de piété qui en fera une lecture pleine de charmes et de fruits pour les âmes chrétiennes. » Ils louent « l'heureuse pensée qu'a eue l'auteur de chercher dans l'Évangile les *Manifestations du cœur de Jésus*; » ils reconnaissent à ce travail « le double avantage de nous révéler l'amour constant et généreux de ce divin cœur pour les hommes et de leur rappeler les principaux faits de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce sont bien, en effet, les principales scènes de l'Évangile que l'auteur met tour à tour sous nos yeux, les ramenant toujours à la pensée qui les a inspirées : cette grande pensée qui vient du cœur et qui explique la vie et la mort de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire son amour pour nous. Dans un appendice composé de cinq chapitres, M. l'abbé Giély consacre quelques pages intéressantes à la Sainte-Beaume, à Saint-Amadour, au Thabor, au Cénacle et au Calvaire. Le livre se termine par les litanies du Sacré-Cœur et quelques formules d'amende honorable et de consécration. Signalons, en particulier, l'intérêt que l'auteur a su donner à ses « histoires » qui ont le mérite d'être neuves, bien choisies et bien racontées.

Nous ne quittons pas le cœur de Jésus en passant à l'ouvrage du R. P. A. Tesnière : *La Somme de la prédication eucharistique*. Le sacrement de l'autel est une des plus belles manifestations de l'amour de notre Dieu et chercher à faire connaître les grandeurs, les bienfaits de l'Eucharistie, c'est travailler à dévoiler davantage les secrets de cette divine tendresse pour les hommes. Le titre de l'ouvrage dont nous parlons dit à lui seul l'importance que lui donne l'auteur. Et, en effet, le livre que nous avons sous les yeux est un gros volume de près de sept cents pages, consacrées aux seuls préliminaires de ce mystère : aux divers « noms » dont on l'appelle, aux nombreuses « figures » qui le préparaient, aux éclatantes « prophéties » qui l'annonçaient. Ce n'est que le préambule de cet ouvrage qui doit être la « somme » de la prédication eucharistique, le vestibule de ce magnifique palais que le P. Tesnière se propose d'élever à la gloire du Dieu de nos tabernacles. Daigne le Seigneur lui accorder la grâce de mener à bonne fin sa laborieuse entreprise ! Il pourra dire avec une légitime satisfaction : *Exegi monumentum*. Ce vœu est aussi celui de Léon XIII, qui félicite le savant auteur de son remarquable travail et qui le loue en même temps de sa piété et de sa science. A ce témoignage si autorisé et si flatteur sont venues se joindre les félicitations d'un grand nombre

d'évêques qui se sont empressés de remercier le P. Tesnière de son livre et l'encouragent à continuer son œuvre. Ne reproduisons que l'extrait suivant de la lettre de Mgr Gay : il résume fidèlement la pensée de toutes les autres : « Béni soyez-vous, mon Révérend Père, de vous être consacré, vous et votre sainte famille, au culte spécial de Jésus-Christ dans ce divin sacrement et de vous appliquer, en outre, à tirer de ce « bon trésor » tant de « choses anciennes et nouvelles. » Je souhaite ardemment et demande à Dieu que votre œuvre se propage et que vos livres se répandent partout. Ils seront très utiles aux prédicateurs, aux directeurs spirituels, à toutes les âmes qui ont commencé de « goûter le don de Dieu, » et ils contribueront, pour une grande part, à entretenir, à augmenter cette « piété qui est utile à tout et dont on peut bien dire que l'Eucharistie est le principal foyer. »

A côté de ce volumineux ouvrage, vient modestement prendre place le livre de Mme la princesse Altiéri, intitulé : *Premières Communions.* Préoccupée du salut de sa fille bien-aimée, cette mère pleine de sollicitude s'attache à la bien préparer à cet acte si important de la première communion. Mais comme il y avait déjà d'assez beaux et bons livres de préparation et d'actions de grâce, elle a essayé de chercher s'il n'y aurait rien de nouveau et de mieux à faire. « Il m'a paru, dit-elle, que dans le vaste champ de la littérature eucharistique, il restait encore quelques épis à glaner. L'idée de rattacher chacune de nos communions, et surtout chacune de nos premières communions à l'un des récits de l'Évangile, n'a pas été entièrement développée. » C'est précisément cette idée que développe l'auteur en choisissant dans les pages du Livre-Saint, « celles qui nous enseignent le mieux ce que doivent être nos dispositions quand nous approchons du Sauveur ; quels doivent être nos sentiments quand nous retournons dans nos maisons, l'âme remplie de cette allégresse qui est le résultat de sa présence, celles aussi qui nous révèlent le mieux les trésors ineffables d'amour, d'indulgence, de bonté, que renferme ce cœur divin. » Indiquons quelques chapitres : A Bethléem, avec les bergers et avec les mages, Nazareth, les noces de Cana, la Samaritaine, la fille de Jaïre, le Bon Pasteur, Marthe et Marie, Zachée, la Cène, le Calvaire, etc. De toutes ces premières communions, l'enfant peut choisir celle qui conviendra le mieux à sa piété ; quelle qu'elle soit, elle sera une communion fervente ; trop heureuse la mère qui, après avoir ainsi guidé sa fille, peut se dire : « J'ai donné à mon enfant la plus grande preuve de tendresse qui se puisse donner ici-bas. Je l'ai amenée à Jésus. » Cette mère est d'abord et surtout le pieux auteur que le R. P. Félix se plaît à louer et à bénir.

7-11. — Marie et ses Pèlerinages. — La Mère ne peut se séparer du Fils. Les ouvrages qui ont pour objet l'auguste Vierge se multiplient

à l'égal des œuvres destinées à faire connaître l'Homme-Dieu. Le R. P. Mercier vient de publier *la Vierge Marie,* d'après le cardinal Pie : c'est la collection des lettres pastorales, discours, allocutions, homélies, entretiens familiers de l'éminent évêque de Poitiers, relatifs aux grandeurs, aux vertus, au culte de la Mère de Dieu. Excellente pensée qui met en pleine lumière la dévotion particulièrement filiale de ce grand évêque envers la Vierge immaculée. On sait qu'il avait mis l'image de Marie sur ses armoiries, avec ces paroles pour exergue : *Tuus sum ego.* Mgr Pie a été fidèle à son blason : nul ne fut un serviteur plus dévoué de la très sainte Vierge ; nul n'en parla avec plus d'amour et d'éloquence. Nous aurions trop à dire si nous voulions même seulement indiquer les principales considérations qui font le sujet de ces plus importants documents ; nous devons nous borner à reconnaître que dans l'ensemble de cette publication est compris tout ce que l'enseignement catholique nous apprend sur Marie, et qu'il s'en échappe un suave parfum de piété que l'âme savoure avec délices. Les diverses pièces dont se compose le volume sont dans l'ordre de leur date respective ; peut-être certains lecteurs auraient-ils préféré les voir disposées selon une méthode classique, par ordre de matière, et suivant les phases de la vie de l'auguste Vierge. Mais il nous paraît que nous aurions eu beaucoup moins Mgr Pie ; cette disposition calculée, savante, nous eût fait perdre de vue l'auteur, tandis que par l'agencement adopté, c'est l'évêque de Poitiers qui nous parle sans détour ; c'est bien là l'écho de sa grande voix qui arrive de par-delà la tombe jusqu'à nos oreilles et jusqu'à notre cœur, cette voix éloquente et pieuse qui, dans un style sobre, et à la fois tendre et fort, nous redit toutes les merveilles de cette incomparable créature. Du reste, le R. P. Mercier est allé au-devant de tous les désirs ; dans une introduction de cent vingt-cinq pages, il analyse tous ces documents, et met en relief, à côté de l'enseignement de l'évêque de Poitiers, la dévotion pratique de Mgr Pie envers la Mère de Dieu. Ce discours préliminaire est un résumé de l'édifiante biographie de l'éminent cardinal ; il retrace avec exactement les traits de cette belle et féconde existence. Un autre ornement de cette publication, c'est le « plan » de méditations ou de lectures pour le mois de Marie, qui termine le volume : les fidèles seront heureux d'en profiter pour leurs pieux exercices du mois de mai ; ils feront ainsi chaque jour sous l'inspiration et avec les encouragements de Mgr Pie.

Le livre de M. l'abbé Giély sur *la Sainte Mère de Dieu* est plus modeste, mais il peut prendre place à côté de celui du cardinal de Poitiers. « Vos lectures et méditations, lui écrit Mgr Cotton, en résumant les grandeurs, les vertus et les bienfaits de la sainte Vierge, offrent à la piété des fidèles une mine féconde d'où ils pourront tirer les plus

édifiantes et les plus salutaires réflexions. Ce nouvel ouvrage, comme tous ceux que vous avez déjà publiés, est marqué au cachet d'une foi vive, d'un zèle ardent, et d'une charité vraiment sacerdotale. » Et Mgr l'archevêque d'Avignon, renchérissant sur ces éloges, s'exprime ainsi : « Votre piété, mon cher chanoine, est inépuisable... et votre zèle, sous l'influence de cette piété, voit sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle. Les ans n'altèrent chez vous ni l'esprit ni le cœur, et à l'âge où le repos serait légitime, vous trouvez encore le moyen de travailler au bien des âmes. » Cet ouvrage de M. le chanoine de Valence, comme celui qu'il a consacré au Sacré-Cœur, et dont nous parlons plus haut, est rédigé en forme d'exercices pieux pour chaque jour du mois. Après la partie doctrinale ou mystique qui est la plus importante, arrive un trait historique généralement nouveau et très intéressant ; l'exercice se termine par une courte prière. Le volume se clôt par des notes supplémentaires sur divers objets : conversion de l'Angleterre, solitaires de l'Égypte, Notre-Dame d'Afrique, etc., et par les principales prières en l'honneur de Marie.

La Mère de Dieu doit être considérée aussi dans ses douleurs. « Jésus-Christ lui-même a révélé à la Bienheureuse Véronique de Binasco qu'il se plaît « davantage, » en quelque sorte, à nous voir compatir aux souffrances de sa Mère qu'aux siennes propres. Ma fille, les larmes que l'on répand sur ma Passion, me sont chères sans doute, mais l'amour immense que je porte à ma Mère me rend plus chère encore la méditation des souffrances qu'elle a endurées à ma mort. » Saint Liguori, qui avait longuement médité ces douleurs de Marie, a parsemé ses nombreux écrits des réflexions que lui suggérait ce souvenir habituel. Bien inspiré a été le modeste écrivain qui a pris la peine d'extraire des œuvres du saint docteur ces considérations si élevées et si salutaires sur les épreuves de la Mère des douleurs. *Mater dolorosa :* c'est le titre du petit livre que nous analysons, et qui contient toute la substance de la mystique de saint Liguori sur ce sujet. Chacune des sept douleurs de Marie passe à son tour sous nos yeux, d'abord pieusement commentée, puis suivie d'un exemple ; enfin, la méditation se termine par une prière. En forme d'appendice, le livre contient le chemin de la croix, — dont chaque station est représentée par une gravure, — ainsi que la petite couronne en l'honneur des sept douleurs de Marie.

Ce qui a servi surtout à développer en notre siècle la dévotion envers la Mère de Dieu, ce sont ses manifestations plus fréquentes de nos jours à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, etc. C'est Marie elle-même qui est venue allumer le grand incendie de l'amour des peuples pour elle, et c'est pourquoi les foules se portent innombrables vers les lieux bénis qu'elle a daigné honorer de sa présence. Parmi ces sanc-

tuaires de bénédiction, celui de la Salette tient toujours un des premiers rangs. Les fidèles en connaissent la divine origine et l'intéressante histoire. Mais il y a un charme toujours nouveau à relire ces faits qui piquèrent si vivement autrefois la curiosité publique, et qui furent l'objet de tant de violentes contradictions. Remercions M. l'abbé Bertrand d'avoir remis au jour ces souvenirs si édifiants. Cet ouvrage, au témoignage de Mgr l'évêque de Grenoble, « ne peut manquer de plaire, d'instruire et d'édifier les âmes, étant par son sujet, et de lui-même, aussi beau, vrai et bon. Je dirais volontiers de lui comme d'un fruit : goûtez-le et vous en jugerez. Notre-Seigneur parlait ainsi de sa doctrine : Goûtez et voyez. » Tel est aussi le conseil que nous donnerons à nos lecteurs : prenez le livre de M. l'abbé Bertrand, lisez-le avec attention, sans préjugé, et vous serez obligé de reconnaître le charme du récit, la justesse du raisonnement, l'accord de tous les témoignages ; s'il existe encore quelque prévention, elle ne saurait tenir devant ces pages lumineuses, et la cause de la Salette sera une fois le plus gagnée.

Puisque nous parlons de pèlerinage, plaçons ici le livre du P. Blot, qui contient le récit d'un récent pèlerinage au tombeau de sainte Thérèse, en Espagne. C'est tout un voyage dont l'auteur nous rend compte; il nous décrit les diverses villes ou les provinces qu'il traverse et nous en fait l'histoire. Mais la plus grande partie de son livre est consacrée, comme il convenait, à la sainte dont il visite le tombeau : neuf longues lettres ont pour objet de nous faire connaître les vertus et les privilèges de la réformatrice du Carmel, et le P. Blot accomplit cette difficile tâche avec toute l'autorité que lui donnent ses talents et aussi avec tout l'attrait que joint aux charmes de son style la longue familiarité avec les écrits de sainte Thérèse. Le lecteur suit volontiers cette parole entraînante et lumineuse; il marche sur les pas du fervent pèlerin; il se prosterne avec lui aux pieds de cette châsse, qui contient le précieux trésor des reliques de la sainte, et avec lui encore prend son essor pour le suivre dans les hautes considérations que lui inspire sa foi. « Peintre habile, lui écrit Mgr de Carcassonne, vous avez sur votre palette les couleurs les plus riches et votre pinceau excelle à les choisir, à les varier, à les nuancer... Pèlerin plein de foi, de science, de piété, à la vue des restes glorieux d'une sainte, au souvenir de sa vie, de ses vertus, de ses écrits, vous sentez votre âme s'élancer par-delà les horizons étroits de cette terre et pénétrer dans les régions mystérieuses du surnaturel et de l'infini ; mais si lumineuses sont les perspectives que vous entr'ouvrez aux regards de votre lecteur, qu'il croit, lui aussi, voir Thérèse ressusciter devant lui, et qu'il sent le besoin de tomber à genoux pour la vénérer et la prier. » A ce témoignage si autorisé, ajoutons un éloge spécial pour le soin et l'é-

tendue donnés à la table des matières, ainsi que le vœu bien sincère de voir ce premier volume être bientôt suivi du second.

12-15. — Dogme et Morale. — Nous voici en pleine doctrine : c'est l'enseignement que le Sauveur est venu apporter au monde pour éclairer l'esprit et pour guider la volonté ; c'est la vérité d'une part, de l'autre c'est la vertu que le divin Fils de Marie nous a fait connaître. Cette doctrine, élevée, sublime par elle-même, se met au niveau de toutes les intelligences ; elle se fait tout à tous. Dans le livre de M. l'abbé Guillamin, elle ne dédaigne pas de descendre jusqu'à la portée des plus humbles fidèles. Ce bon, cet excellent curé n'a pas cru suffisant d'enseigner ses paroissiens du haut de la chaire : trop d'entre eux s'abstiennent de venir à l'église et ne peuvent, par conséquent, entendre leur curé ; en outre, l'exposition de la doctrine ne peut se faire d'une manière suivie et serrée ; enfin ceux-mêmes qui l'entendent n'ont pas le temps de la méditer et de s'en nourrir. Il est convaincu que réunis, condensés, ces enseignements « feront sur les esprits une influence forte, durable, salutaire, parce qu'ils pourront en peser la valeur et les méditer à loisir. » Il a pris la forme de la conversation parce que c'est le mode qui convient le mieux pour rendre la doctrine plus saisissante et captiver plus aisément l'attention. Il est bref, mais il dit tout ce qui est essentiel. Le plan de l'ouvrage est aussi simple que possible ; il le divise en trois parties correspondant aux trois catégories de personnes coupables, au point de vue religieux, et parmi lesquelles les unes n'ont plus la foi ; les autres ont la foi, mais ne la pratiquent pas ; d'autres enfin ont la foi, mais la pratiquent mal. Un quatrième chapitre résout quelques-unes des difficultés qui se présentent à l'esprit de certains chrétiens, et contient quelques enseignements pratiques. Le livre de M. l'abbé Guillamin nous paraît de nature à faire du bien. Son ambition, il nous le dit lui-même, est de faire passer dans les esprits les convictions chrétiennes dont il est rempli, et qui font le bonheur intime de sa vie ; il ne veut pas d'autre récompense que de ramener à Dieu quelques âmes égarées. Qu'il en ait la confiance : Dieu bénira ainsi ses efforts et exaucera ses vœux.

L'ouvrage de M. l'abbé Jouve est plus considérable, puisqu'il est en deux volumes, mais le genre de celui-ci ne diffère pas du genre de celui-là. C'est encore aux simples fidèles, aux esprits les moins cultivés que s'adressent les *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne ;* toutefois, pour se mettre beaucoup plus à leur portée, le *Sommaire doctrinal* qui commence chaque chapitre est suivi d'un ou de plusieurs exemples qui viennent le confirmer en l'éclairant : cette part faite à la doctrine en action est même la plus considérable, et il est facile de saisir l'intérêt que peut offrir à d'humbles intelligences cet enseignement, par l'exemple ou par l'histoire. Sans doute, peu de

fidèles pourront se mettre en main les deux volumes de M. l'abbé Jouve, mais son enseignement peut arriver à tous par l'intermédiaire des prédicateurs, des directeurs de congrégations, des catéchistes. Les instructions sommaires sont, pour ces divers dispensateurs de la divine parole, une source abondante, où ils puiseront avec utilité les explications les plus correctes, les développements les plus précis, les traits les plus intéressants. Après quelques notions préliminaires sur la nécessité et les moyens de s'instruire dans la religion, le savant auteur commence par l'exposition des vérités que nous devons croire : c'est l'explication ou le commentaire du symbole; puis il passe aux devoirs qu'il faut remplir, devoirs contenus dans les commandements de Dieu et dans les préceptes de l'Église; il termine ce long exposé par des considérations contre le péché en général et contre les péchés capitaux en particulier, indiquant après chaque péché le remède qui doit en guérir; une troisième et dernière partie est consacrée à indiquer les moyens que l'Église nous offre pour croire et pour pratiquer : la grâce, la prière qui l'obtient, les sacrements qui la communiquent. C'est le plan ordinaire de toute exposition de l'enseignement catholique ; le mérite spécial de M. l'abbé Jouve est de l'avoir bien rempli. Nous le louons de sa concision, de sa clarté, surtout de l'abondance et de l'excellent choix de ses exemples. Nous le remercions de sa table des matières, rédigée au début même du premier volume, par ordre alphabétique, et qui nous permet ainsi de consulter aisément tout son ouvrage, en indiquant d'une manière précise l'endroit où se trouve l'objet de nos recherches. Aussi bien M. le curé-archiprêtre de Savines n'est pas un inconnu pour le clergé français : sa considération bien méritée a été solidement établie par ses précédents ouvrages et notamment par son livre : *Le Missionnaire de campagne.*

M. l'abbé Dhavernas est connu aussi de nos lecteurs. Nous annoncions récemment à cette place les premiers volumes de son *Cours d'instructions pastorales;* le volume que nous avons sous les yeux nous apporte la suite de ces instructions pastorales ; il commente le quatrième commandement de Dieu et traite des devoirs réciproques des enfants et des parents. « L'auteur, écrit Mgr l'évêque d'Amiens, « développe cette vérité importante que, sans la religion, les enfants n'auront ni respect, ni affection, ni reconnaissance pour leurs parents. Il traite ce grave sujet, plein d'actualité, en un style simple, familier et agréable. Mais les parents, et, en général, les pieux fidèles y trouveront de solides et salutaires instructions. » M. l'abbé Dhavernas nous apprend qu'il a composé ces instructions « dans sa vieillesse. » On ne s'en douterait pas à lire ces pages si alertes, si vives ; on ne pourrait le pressentir qu'à l'accent convaincu, à la parole grave et réfléchie, à le cachet de maturité, à cet air d'expérience qui les distinguent. Nous

lui renouvellerons le vœu que nous exprimions naguère : celui de voir son œuvre se poursuivre et s'achever ; nous sommes toujours plus d'avis qu'elle « est appelée à rendre les plus signalés services. »

Nous ne ferons que présenter à nos lecteurs le livre du R. P. Jouan : *La Conscience,* dont nous leur avons déjà parlé, en annonçant qu'il en est à sa troisième édition. Certes il faut que ce livre ait un réel mérite et réponde à un besoin urgent de notre siècle pour que, malgré son sujet grave et profond, il ait reçu du public un accueil si favorable et si flatteur. Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il a dû opérer le plus grand bien : il a porté les personnes qui l'ont lu à étudier sérieusement leur conscience ; il les a stimulées à se donner une conscience et à lui obéir loyalement. Ce livre doit donc être classé parmi les plus utiles.

16 - 22. — La Mystique et les Saints. L'enseignement de la doctrine ne saurait être salutaire que par une réflexion approfondie et renouvelée, et la réflexion sur les vérités ou les vertus chrétiennes n'est pas autre chose que la Mystique. Parmi les livres qui peuvent le plus favoriser ce travail de l'esprit et du cœur, figure au premier rang *l'Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau des livres qui soit sorti de la main des hommes. Le chanoine Hermann Gerlach a eu l'heureuse pensée de revêtir son édition latine d'un caractère d'originalité qui lui donne une valeur considérable. S'inspirant des éditions de ce livre enrichies de commentaires spéciaux, œuvre d'intelligences d'élite, comme celle de Lamennais, ou extraits des ouvrages d'auteurs recommandables, de saint François de Sales ou autres, il a conçu le dessein de mieux faire : c'est à Thomas a Kempis lui-même qu'il est allé emprunter son commentaire. Le vénérable chanoine procède par ordre et comme par degré : il reproduit d'abord le chapitre de l'*Imitation ;* immédiatement après le texte, vient se placer la « considération » qui n'est qu'un tissu habilement fait avec les pensées que les divers autres ouvrages de Thomas a Kempis expriment sur le même sujet. Les emprunts sont scrupuleusement indiqués dans des notes qui précisent les endroits d'où ils ont été tirés : titres des ouvrages, chapitres et pages. Cet ouvrage se recommande par lui-même à tout prêtre et à tout religieux.

Les *Méditations* du R. P. Pététot peuvent se mettre aux mains de tous les fidèles ; toutefois elles exigent, pour être profitables, certaines dispositions. Ces méditations sont assez différentes de celles que l'on présente d'ordinaire aux personnes pieuses ; pour en tirer avantage, « il y a une méthode à suivre qui seule peut les rendre aussi attrayantes que fructueuses. Chacune d'elles, ajoute le P. Lescœur, qui les a éditées, est courte et ne renferme qu'une ou deux idées principales qui sont une invitation à méditer plutôt que la méditation elle-même.

Les interrogations réitérées, les retours de l'âme sur soi, les examens de conscience y reviennent sans cesse. Elles sont un appel pressant au devoir de s'appliquer à soi-même les vérités toujours pratiques, qu'une foi vivante, logique et hardie y présente sans cesse à l'âme chrétienne. Elle suppose donc dans celui qui les fait avec une véritable activité d'esprit un désir sincère de conversion ou de progrès. Celui qui resterait étranger à ces dispositions que le pieux orateur excellait à faire naître dans l'esprit de ses auditeurs, pourrait les trouver souvent trop sèches, quelquefois trop courtes, et malgré leur brièveté chargées de répétition. » Nous avons tenu à citer ces lignes pour bien déterminer la nature et la portée de cet ouvrage : qui pourrait mieux nous fixer que le plus dévoué et le plus illustre des disciples du R. P. Pététot, le P. Lescœur, qui s'est fait l'éditeur de cet ouvrage posthume. La piété filiale du disciple se fait remarquer surtout dans l'édifiante biographie du maître qui précède les *Méditations*. Nous remercions vivement le P. Lescœur d'avoir reproduit et de nous conserver ainsi les principaux traits de cette belle physionomie d'apôtre qui a instruit, édifié, consolé, guidé tant d'âmes dans la voie de la perfection. Ce n'est pas la partie la moins importante du volume : elle nous montre en action les conseils que nous suggèrent les méditations. Ce livre, nous n'en doutons pas, sera favorablement accueilli, et ce succès obligera « l'éditeur » à tenir la promesse qu'il nous fait : d'utiliser autres matériaux qui sont entre ses mains pour publier d'autres conseils semblables. Il convient que ces méditations sur les évangiles du carême et de la Semaine de Pâques, soient complétées par d'autres méditations sur tous les évangiles de l'année liturgique.

Le P. Remy nous donne aujourd'hui son tome deuxième de la troisième semaine, consacré tout entier à méditer la Passion de Notre-Seigneur. Rectifions aussitôt un renseignement erroné que nous avons donné à propos du tome premier : nous avions cru que ce premier volume était le commencement de l'œuvre du P. Remy, et nous remarquons le tort qu'il pouvait y avoir à faire partir un ouvrage de la troisième semaine. Avec le volume actuel nous avons mieux compris la pensée et le plan de l'auteur : il s'agit simplement du tome premier et du tome deuxième de la troisième semaine; ces volumes sont précédés de plusieurs autres, au nombre de quatre, qui contiendront les méditations de la première et de la seconde semaine; ceux-ci prendront naturellement place après ceux-là, et ainsi la collection deviendra régulière. L'auteur a eu ses raisons pour intervertir cet ordre dans la publication; l'essentiel est qu'il n'existe aucune confusion entre l'ordre des volumes et celui des semaines : nous sommes rassurés sur ce point. Le présent volume mérite les mêmes éloges que le précédent; nous y avons remarqué les mêmes qualités

et nous le croyons destiné à obtenir le même excellent résultat : la passion du divin Sauveur est, en quelque sorte, fouillée dans tous ses détails, et on en voit sortir tous les enseignements qu'elle peut contenir. Ici encore, l'auteur a « surtout cherché à être utile à tant de personnes qui, avec la meilleure volonté de bien méditer, n'en viennent pas à bout, parce que, comme elles le disent, elles ne trouvent rien dans leur livre, et que, sitôt qu'elles veulent se recueillir, l'imagination les emporte loin de leur sujet. Sans atteindre ce but, il a cru devoir présenter chaque méditation avec une certaine étendue, mais, après avoir donné, dans le chapitre d'introduction, le moyen de parer aux inconvénients qui pourraient résulter de l'abondance des matières. » Ce volume contient plus de soixante méditations groupées sous ces trois titres généraux qui embrassent toutes les scènes douloureuses du grand drame de la Passion : Jésus au Jardin des Olives ; Jésus entre les mains de ses ennemis ; Jésus aux mains de son Père. C'est la division même que Bossuet donne à son premier sermon sur la Passion : elle se prête bien pour mettre à profit toutes les ressources que le P. Remy emprunte « aux ouvrages des meilleurs ascètes des siècles passés, aux commentaires modernes les plus en renom sur l'Écriture sainte, aux découvertes les plus récentes de l'histoire et de l'archéologie en rapport avec son sujet. »

Dans sa *Retraite spirituelle,* le P. Gaétan-Marie de Bergame s'adresse exclusivement aux âmes « qui aspirent à la perfection. » « Le mérite de cette œuvre, dit son traducteur, le P. Apollinaire, consiste dans la simplicité avec laquelle elle est écrite, et qui rend la doctrine de l'Évangile et les conseils de la perfection chrétienne accessibles à toutes les intelligences et à toutes les situations. Son mérite est encore dans un sens merveilleusement pratique de notre faiblesse et des moyens d'y remédier. » Le P. Apollinaire a raison ; il a bien fait surtout de changer le titre primitif qui était : *Le Capucin en retraite,* parce qu'en réalité ce livre convient également aux simples fidèles qui se sentent poussés à mener une vie parfaite, même au milieu du monde... il sera très estimé de ces bonnes âmes qui savent que les conseils de l'Évangile et les moyens de sanctification ne varient, d'un ordre à l'autre, que sur un petit nombre de détails dont l'appréciation leur est si facile et si habituelle que la substance de la *Retraite* reste en entier à leur profit. Quelques pages préliminaires indiquent les dispositions avec lesquelles il est nécessaire d'entrer en retraite, les règles et l'horaire pour la retraite. La veille il y a deux méditations à faire sur le misérable état d'une âme tiède et sur le bienfait d'une retraite. Les exercices des dix jours se divisent invariablement ainsi : quatre méditations entremêlées d'examens pratiques et de maximes. C'est une œuvre sérieuse qu'une semblable retraite, où toutes les heures du jour

sont prises par de telles occupations qui tiennent l'âme en éveil et la poussent incessamment vers sa fin qui est Dieu. Elle ne saurait être évidemment à la portée de tout le monde, mais elle ne peut qu'être très salutaire aux âmes privilégiées que Dieu attire particulièrement à lui. Remercions le P. Appolinaire d'avoir fait passer en notre langue cette excellente *Retraite,* et d'avoir ainsi permis aux Français de profiter largement des bienfaits précieux qui, sans lui, eussent été le privilège exclusif des Italiens.

Tout en étant du même genre, les *Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve* sont loin d'être aussi austères que la *Retraite spirituelle :* elles n'en produisent pas moins les plus heureux résultats. Ce prêtre de grand talent et de haute vertu, enlevé si prématurément à l'Église, à son pays et aux lettres, continue par les ouvrages qu'il a eu le temps d'écrire à exercer sur les âmes la plus salutaire influence. Mais cet apostolat, en quelque sorte posthume, devait voir s'agrandir la sphère de son action : il suffisait de rendre accessible à un plus grand nombre le commerce spirituel avec cet esprit et ce cœur d'élite. C'est ce qui a été réalisé par la publication d'un choix de pensées prises dans ses écrits et classées suivant un ordre méthodique. « Un jeune prêtre du diocèse de Nîmes, dit Mgr l'Évêque d'Autun, s'est voué à ce travail. Il y a mis la respectueuse, et, on pourrait dire, la toute filiale affection vouée par lui à l'âme et à l'œuvre sacerdotale du prêtre qu'il n'a pas connu en ce monde, et dont il aime à se dire le disciple. » Être honoré d'un tel patronage, c'est à la fois l'éloge le plus digne d'envie pour un auteur, et le gage le plus certain du succès. Nos vœux les plus sincères accompagnent le livre de M. l'abbé Evesque, si bien loué et si paternellement béni par Mgr Perraud.

M. le marquis de Ségur nous parle de *la Bonté et les Affections naturelles chez les saints.* Nous en connaissions déjà la première série ; la deuxième et la troisième achèvent complètement de faire la lumière et de démontrer « que la bonté et les affections légitimes de la nature ne sont nullement incompatibles avec la sainteté chrétienne ; qu'au contraire, elles font partie de ses éléments les plus habituels et qu'on les retrouve en Jésus-Christ, Dieu fait homme, à un degré suréminent comme dans la vie des saints dont toute la perfection consiste à imiter le divin modèle. » Les saints dont la vie est contenue dans ces deux volumes appartiennent au moyen âge et aux temps modernes : ils témoignent, dans leurs paroles et leurs actions, de cette bonté, de cet amour des hommes, de cette force et de cette tendresse d'âme dont les saints des huit premiers siècles du christianisme nous avaient offert, dans la série précédente, tant d'admirables exemples. Nous voyons tour à tour défiler sous nos yeux saint Anselme, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Élisabeth de Hongrie, saint

Louis, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, saint Yves, sainte Élisabeth, reine de Portugal, saint Bernardin de Sienne, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse, saint François Xavier, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint François de Salles, saint Vincent de Paul, saint Benoît Labre, etc., magnifique phalange de héros qui sont les chefs-d'œuvre de la grâce, la gloire de l'Église, l'honneur de l'humanité. Le procédé de l'auteur, « toujours à peu près le même, » est bien simple. Après un rapide résumé de la vie du saint, il revient avec plus de détail sur les actions les plus aimables et les plus héroïques de sa bonté, de sa charité, de sa tendresse ; il cite ses discours, ses lettres, ses paroles, et il établit ainsi par les faits la vérité historique, objet de son travail. Cette œuvre de démonstration doit aboutir à éclairer bien des esprits encore imbus des préjugés les plus funestes : elle est un vrai service rendu à l'Église.

Fioretti de la vie des saints est composé, lui aussi, des extraits les plus édifiants de la vie de ces héros de la foi et de la vertu, mais il s'adresse plus spécialement aux enfants. Les récits sont plus courts, mais ils sont plus nombreux. Avec les saints dont nous donnons plus haut la nomenclature, nous voyons d'autres noms qui sont plus sympathiques à la jeunesse chrétienne, parce qu'ils paraissent lui rappeler des actions ou des exemples plus en harmonie avec ses besoins particuliers : sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Cécile, sainte Geneviève, saint Jean Berckmans, bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, etc. L'auteur voudrait vulgariser les vies des saints, en remettant en honneur cette lecture en famille. C'était l'usage, autrefois, parmi les chrétiens, de lire les *Actes des martyrs :* nos pères dans la foi se réchauffaient chaque jour à ce foyer ardent de l'héroïsme des confesseurs. Il s'échappe de ces récits un accent de vérité qui émeut, une simplicité qui ravit, une onction ineffable, et il serait impossible que, malgré la froide indifférence de notre siècle, nous n'en ressentissions pas les mêmes effets si nous nous les rendions, nous aussi, plus familiers. Empressons-nous donc de mettre aux mains des enfants les *Fioretti* de la vie des saints : le parfum de ces petites fleurs embaumera les premières années de leur existence et les suivra pendant toute leur vie.

23-28. — Famille et Société. — Avec plus de foi et plus de piété dans les enfants, la famille ne tarderait pas à être entièrement régénérée. Cette mission de relèvement appartient à la mère, et à elle s'adressent les *Causeries* du P. Henri Saintrain *sur les vertus et les devoirs de la femme en famille*. L'auteur a essayé de dramatiser un peu son œuvre pour lui donner plus d'attrait ; il a voulu se borner à l'humble rôle de *reporter* et son livre n'est, à ses yeux que « l'abrégé » de causeries familières entre plusieurs prêtres et un certain nombre de dames les plus notables de la paroisse, s'occupant surtout du service des

pauvres. Ces personnes de conditions et d'âge différents se réunissaient une fois le mois dans une salle de l'école tenue par des religieuses. Le curé s'y rendait avec ses collaborateurs. Mais le vénérable président de ces assemblées était le prédécesseur du curé actuel, prêtre à cheveux blancs, généralement estimé pour ses lumières et pour ses grandes vertus : il était l'apôtre de ces réunions, il entretenait la pieuse assistance des vertus et des devoirs de la femme chrétienne : son rôle providentiel, son influence sur l'enfant, son obligation de tendre à la sainteté, son devoir de la prière, ses habitudes de piété, la nécessité de l'ordre dans la vie, sa vigilance sur ses domestiques, sa constance et sa patience. Puis devoirs de la femme à l'égard de son mari, éducation des enfants, leur formation à la vie chrétienne. Enfin le veuvage. Ce livre est d'une doctrine saine, juste, facile à mettre en pratique : il sera utile à toutes les mères.

Le livre de M. l'abbé Palfray : *La Mère et le Premier Age,* a une portée moins étendue, il se borne au rôle de la mère dans la formation de ses enfants à la vie chrétienne, à son rôle de « catéchiste; » il lui indique comment elle doit comprendre ses devoirs dès le premier jour même de sa maternité; il la presse de faire baptiser son enfant; il lui apprend comment elle doit initier cette frêle créature à la pratique du signe de la croix, à l'explication des premières prières, aux dévotions les plus essentielles, à la connaissance des principales vérités; il l'invite surtout à une vigilance continuelle et à une correction opportune; il lui enjoint d'éloigner ses enfants des spectacles et des lieux de plaisir mondain, de lui faire aimer l'église et de lui choisir des maîtres dont elle soit sûre. Sous forme d'appendice, M. l'abbé Palfray reproduit quelques fables et récits moraux qui intéresseront les tout petits enfants, puis des traits de l'histoire sainte (ancien et nouveau Testament). C'était un travail assez difficile à mener à bonne fin, parce qu'il était très délicat : l'auteur a été assez heureux. — Mgr l'archevêque de Rouen n'hésite pas à le reconnaître et à le lui faire dire — « dans l'art délicat » avec lequel il a su « grouper les meilleurs conseils des maîtres de la vie chrétienne. » Ce charmant recueil, ajoute avec raison éminent prélat, « sera lu avec fruit par toutes les mères soucieuses de l'avenir temporel et éternel de leurs petits enfants. »

Et avec les familles régénérées, nous aurions bientôt une société chrétienne. Vraiment, à voir la facilité avec laquelle, même ceux qu'on est convenu d'appeler « les chrétiens pratiquant, » se désintéressent de la « pratique » des commandements de Dieu et des préceptes de l'Église, on est tenté de se demander si ces chrétiens croient encore à l'Évangile? » Comment alors ne pas s'écrier avec M. l'abbé Franqueville : *Que disons-nous de l'Évangile?* Comment ne pas se sentir poussé à faire connaître à tout chrétien son devoir rigoureux d'exercer sur la société

une influence chrétienne? Cette tâche, M. l'abbé Franqueville se l'est courageusement imposée, et hâtons-nous de le dire, il l'a dignement accomplie. Il enseigne d'abord ce que nous devons croire, et il remarque, d'une part, les préjugés à écarter; d'autre part, les convictions à raffermir. Il dit ce que nous devons éviter, c'est-à-dire l'ignorance, le désœuvrement, la dissipation, l'orgueil, l'apathie en matière de religion. Enfin, il énumère ce que nous devons pratiquer: la sagesse chrétienne, le dévouement, la libéralité, la bonté, la vraie dévotion. En fermant ce livre, il ne nous reste plus qu'à répéter cette parole du divin Maître : *Hoc fac et vives.* Suivez les conseils de M. l'abbé Franqueville, et vous contribuerez efficacement à la restauration de l'ordre social.

A cette œuvre si nécessaire et si urgente, le P. Lemoigne veut apporter son contingent d'efforts en montrant ce que doit être *l'Évangélisation des hommes à Paris.* Il résume en quelques pages les pensées qui occupent l'esprit et le cœur de tant de prêtres dévoués du clergé séculier et régulier; il est de nature à faire comprendre la nécessité des assemblées d'hommes, l'utilité et la possibilité des missions à Paris, les bienfaits des associations, des confréries et des corporations. Et ce qu'il dit pour les œuvres d'hommes à Paris est également vrai, à divers points de vue, pour chaque ville importante de la province. Le livre du P. Lemoigne ne saurait être trop lu et trop médité.

Joignons-y la petite brochure du R. P. Petit sur *le Salut de la France par la prière.* Lisez ces pages où vibre un accent de foi et de patriotisme qui pénètre jusqu'au plus intime de votre âme. L'auteur dépeint le triste état de la France; il nous dit que sans Dieu elle périra; qu'avec Dieu elle vivra; il prouve que Dieu veut sauver la France pourvu qu'elle ait recours à lui; que c'est avant tout par la prière que la France doit recourir à Dieu; que rien ne s'oppose à cette croisade de prières. Enfin, il nous explique comment doit s'accomplir cette croisade et il nous encourage à espérer dans le salut de notre pays.

Il ne sera pas moins utile de répandre les *Quelques Grains de bon sens à propos du dimanche :* c'est une semence qui peut porter les meilleurs fruits. La profanation du jour du Seigneur semble toujours tendre à se généraliser davantage : il est donc de plus en plus opportun de réagir contre cette fatale invasion de l'esprit du mal. La brochure que nous annonçons a surtout le mérite de traiter la question à un point de vue très pratique et en s'adressant à toutes les catégories de personnes qui se croient ou se disent autorisées à travailler le dimanche.

29-32. — Dévotions et Piété. Les trois petits livres du P. Croiset, de l'anonyme F. E. et du chanoine Provost ont pour objet la dévotion au Sacré-Cœur, à saint Joseph et aux âmes du Purgatoire. Le premier :

Nouveau mois du Sacré-Cœur de Jésus, se compose d'extraits des écrits du saint jésuite ; c'est un petit traité de la dévotion à ce Cœur sacré et il contient en même temps de pressantes exhortations aux diverses pratiques qui s'y rapportent, comme la visite au Saint Sacrement, un jour de retraite par mois. Chaque exercice est formé d'une méditation et d'une prière.

Le *Mois de saint Joseph* est plus conforme au genre adopté pour cette sorte de dévotion : à la méditation de chaque exercice sont joints un exemple et une pratique. Nous aimons bien les exemples qui gravent davantage la leçon dans l'esprit et qui encouragent plus efficacement à la mettre en pratique. Aussi, croyons-nous, avec M. le vicaire général Jeannerot, qui loue l'auteur, que ce livre « contribuera à augmenter la piété des fidèles envers le saint patriarche et leur confiance en sa puissante protection. »

Puisse, de son côté, le *Mois des âmes du Purgatoire* contribuer aussi à étendre davantage la dévotion envers ces âmes infortunées qui attendent tant de nos prières ! J'ai publié récemment un *Petit Mois des morts* (Nîmes, Gervais Bedot, 0 fr. 50), et je dois naturellement désirer qu'il se répande le plus possible. Mais je me garderai bien d'être jaloux et je désire aussi que le livre excellent de M. le chanoine Provost se répande autant que le mien : il y a place pour tous, et la variété des méthodes ou des plans ne saurait servir qu'à propager davantage les dévotions qui nous sont chères. Il est peut-être à regretter que dans celui de M. Provost la méditation, qui est en elle-même très soignée, ne soit suivie ni d'aucun exemple ni d'aucune pratique.

Nous terminerons notre compte rendu par le livre de M. l'abbé A. Richard : *Les Plus belles Prières qui se chantent à la messe expliquées.* Cet ouvrage, loué et béni par N. S. les évêques de Nancy et de Genève, sera bientôt entre les mains de tous les fidèles ; il leur permettra, lorsqu'ils assistent aux divins offices, de n'être pas seulement des auditeurs ou des spectateurs, mais de s'associer par la pensée et par le cœur aux prières et aux cérémonies de l'Église. « L'auteur a cherché ses explications dans les Livres Saints, dans les écrits des docteurs et dans les pensées des saints. Les commentaires sont simples, clairs et onctueux ; ils sont à la portée des fidèles sans jamais abaisser la dignité de la liturgie. » Ces dernières paroles sont de Mgr Mermillod : elles suffisent pour le succès d'un livre.

F. Chapot.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LA SCIENCE SOCIALE

, 2, 3. *Petite Bibliothèque économique française et étrangère.* Ricardo, *Rentes, salaires et profits,* traduction revue par Formentin ; — John Stuart Mill, *Principes d'économie politique,* traduction par Léon Roquet ; — Turgot, *Réflexions sur la*

formation et la distribution des richesses, éditées par Robineau. Paris, Guillaumin, 3 vol. in-18 de xxxiv-224, li-220 et xxvii-199 p., 2 fr. le vol. — 4. *La Misère en France à la fin du* xix*e siècle,* par Étienne Mansuy, 2e édit. Paris, Ghio, 1889, in-12 de 313 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Péril social,* par le comte de la Barre de Nanteuil. Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 46 p., 1 fr. 50. — 6. *Le Péril social et le Devoir actuel,* par Th. de la Rive. Genève, Tremblay ; Paris, Palmé, in-12 de xvi-140 p., 1 fr. — 7. *Catéchisme du patron,* édité avec le concours d'un grand nombre de théologiens, par Léon Harmel. Paris, bureaux du journal *la Corporation,* in-12 de 206 p., 1 fr. 25. — 8. *Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel et du capital,* par J.-J.-A. Clouzard, ancien ouvrier associé. Paris, Guillaumin, in-12 de 183 p., 3 fr. — 9. *L'Ouvrier. La Vie de famille ; l'Ouvrier logé chez lui ; Accession à la propriété,* par Charles Bertheau, substitut du procureur général à Dijon. Paris, Chevalier-Marescq, gr. in-8 de xiii-290 p., 5 fr. — 10. *Arnold Toynbee,* par F.-C. Montague. Baltimore, in-8 de 70 p., dans les *John Hopkins University Studies,* 3 fr.

L'importance croissante que la question ouvrière tient dans les préoccupations contemporaines s'accuse par la multitude de publications dont elle est l'objet dans tous les pays et dans tous les milieux. Les titres mêmes des ouvrages que nous reproduisons en tête de cet article et qui ont tous paru dans les trois premiers mois de l'année, donnent une idée de cette variété de points de vue et de cette conformité de préoccupations.

1-3. — Le contraste est grand quand on lit les ouvrages économiques de la fin du xviii*e* siècle et du commencement de celui-ci. La confiance la plus absolue régnait alors dans l'avenir. Selon Turgot, on n'avait qu'à recourir aux principes et à les appliquer sans faiblesse, c'est-à-dire sans tenir compte d'aucune résistance de la nature des choses et du caractère des hommes. Ricardo, qui a écrit de 1809 à 1823 et a été pendant plus d'un quart de siècle la grande autorité économique en Angleterre, n'est pas si optimiste ; mais il croit avoir enfermé tout le mouvement des sociétés dans des formules sur la rente, les salaires et les profits.

M. J. Chailley, l'habile directeur de la *Petite Bibliothèque économique* de Guillaumin, a rendu un grand service en donnant aux personnes qui s'occupent d'études sociales le moyen de connaître ces auteurs, plus anciens déjà que leur date, en réunissant en petits volumes très bien imprimés ce qu'ils ont écrit de plus important et de vraiment caractéristique et en les faisant précéder de notices générales fort bien faites, dispensant de dépouiller des publications volumineuses. L'introduction de M. Robineau permet au lecteur d'embrasser la vie de Turgot comme administrateur, ministre de Louis XVI et économiste. Le texte des *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* qui est sa principale œuvre scientifique est le texte authentique que Turgot avait donné à Du Pont de Nemours pour être imprimé dans les Éphémérides. — Ce dernier avait modifié le texte de son ami en plusieurs endroits, et depuis, tous les éditeurs ayant publié le texte donné par Du Pont, l'œuvre originale de Turgot était par cela même restée modifiée.

Si Ricardo est un ancien, Stuart Mill reste un moderne. En effet, ses *Principes d'économie politique*, écrits en 1847, mais remaniés par lui jusque dans la septième édition publiée en 1873, l'année même de sa mort, résument d'une part toutes les thèses de l'école économique anglaise de Malthus, de Ricardo, de Senior, de James Mill, le père de l'auteur; mais d'autre part Stuart Mill pose les principales thèses du socialisme et discute la possibilité de leur réalisation. Herbert Spencer et Henry George procèdent de lui et ont pris pour point de départ quelques-uns de ses chapitres, transformant ses points d'interrogation en affirmations et en systèmes. Cet ouvrage marque donc la transition entre les deux sociétés qui se sont partagé le XIXe siècle et c'est ce qui fait son intérêt. Plus d'un lecteur, après avoir lu l'excellente notice placée par M. Beauregard en tête du volume sur Ricardo, s'en tiendra là; mais au contraire, après avoir lu les pages si vivantes dont M. Léon Roquet fait précéder les extraits de Stuart Mill, il laissera là le petit volume pour recourir aux deux grands volumes in-8 qui contiennent le texte complet des *Principes d'Économie politique*.

4. — Les économistes rationalistes d'il y a cent ans et cinquante ans croyaient que la liberté politique entendue à leur manière et la liberté économique suffisaient à établir l'harmonie ici-bas. Déjà Stuart Mill est singulièrement désenchanté. Ce sentiment n'a fait que s'accroître et cette Révolution que Turgot voulait faire accomplir par l'autorité royale et que ses disciples de la Constituante ont faite violemment est aujourd'hui bien plus honnie encore par les socialistes que condamnée par les chrétiens. Nous n'en voudrions pour preuve que *la Misère en France à la fin du* XIXe *siècle*, de M. Étienne Mansuy. L'œuvre de 89 a été un avortement; la bourgeoisie a confisqué le mouvement populaire; le parlementarisme est le procédé par lequel elle a joué les prolétaires : voilà en trois phases le résumé du livre. La Révolution est à refaire : en voilà la conclusion. Cette Révolution doit être à la fois politique et socialiste. En quoi consistera la nouvelle société à établir sur les ruines de la société bourgeoise et capitaliste, l'auteur n'a cure de le dire. Il se borne à critiquer vivement les plans d'association ouvrière d'Owen, de Louis Blanc, de Lasalle. Il déclare que la « participation aux bénéfices » quoique bonne en elle-même, est insuffisante. Le personnel socialiste, à l'en croire, présente peu de ressources pour le travail de reconstitution sociale. « Sans doute il y a dans les rangs du parti socialiste des esprits mûris par l'étude des problèmes économiques et sociologiques, des hommes désintéressés qui combattent et souffrent pour le triomphe d'idées qu'ils croient justes ; mais à côté de ceux-là, combien d'utopistes, d'énergumènes et de charlatans, sans principes et sans convictions, qui font du socialisme par intérêt. Le drapeau des revendications prolétairiennes cache

souvent dans ses plis des appétits inavouables et des ambitions égoïstes. Que rencontre-t-on le plus souvent dans les réunions populaires où le salariat discute ses intérêts? Quelques ouvriers honnêtes et de bonne foi — et ils forment l'infinie minorité — qui se laissent leurrer par le verbiage aussi creux que violent des tribuns de casse-cou ou de tavernes dont la main n'a jamais touché un outil : des individus vicieux et tarés qui ont horreur du travail et vivent d'expédients; des agents provocateurs et des mouchards soudoyés par la police pour exciter les passions de la foule et la pousser aux excès. »

C'est là, en somme, la meilleure page du livre, c'est au moins la seule vraie. Quant aux tableaux que M. Mansuy trace de la misère de l'ouvrier à Paris et à ses prétendus budgets, ils reposent toujours sur l'admission comme une nécessité pour l'ouvrier, de prendre un repas au restaurant, et sur la méconnaissance complète des services rendus par les sociétés de consommation, par les économats, par les fourneaux populaires. Il n'y a pas d'organisation sociale possible qui permette à tout le monde de vivre au restaurant. Voilà ce qu'il faut dire bien haut. Le chapitre intitulé *l'Église et la Question sociale* est haineux et perfide. L'auteur, qui n'a aucune connaisance économique spéciale, a une certaine culture générale qui se traduit par l'abondance des citations latines et même grecques : on dirait un séminariste défroqué comme Proudhon.

5. — Dans sa brochure sur *le Péril social,* M. le comte de la Barre de Nanteuil embrasse la situation dans son ensemble, et montre comment le désordre financier, l'instabilité de la souveraineté, l'anarchie parlementaire sont pour beaucoup dans les souffrances des classes ouvrières. Il dit nettement que la restauration de la monarchie légitime, l'élimination du parlementarisme, l'organisation rationnelle du suffrage universel sont les conditions premières de l'apaisement de la question sociale. Il montre les dangers que fait courir à l'avenir de la patrie la stérilité systématique des mariages français. Mais comment un pareil vice a-t-il pu se répandre à ce point dans notre pays? M. de la Barre de Nanteuil indique l'affaiblissement du sentiment religieux. Il signale avec beaucoup de raison comme la grande cause de faiblesse de la Société française contemporaine la situation précaire faite à l'Église par l'application déloyale du concordat et par les articles organiques. Il réclame pour elle la transformation en une dotation fixe des allocations budgétaires et le droit de présenter librement les évêques à la nomination du Pape, comme aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique. C'est mettre le doigt sur le côté le plus grave de la situation actuelle en France. M. de la Barre de Nanteuil le fait avec autant de justesse que de convenance. Nous n'aurions de réserve à faire que sur le plan suggéré par l'auteur pour l'administration de cette dotation, si

elle venait jamais à être constituée. Il faut tenir compte de l'expérience faite en Amérique au commencement de ce siècle et que nous avons rapportée dans notre ouvrage *les États-Unis contemporains* (4e édit., tome II.) La vraie solution se trouve dans la pratique recommandée par le deuxième et le troisième conciles pléniers de Baltimore.

6. — La question politique, qui doit tenir le premier rang en France quand on s'occupe sérieusement des remèdes à l'antagonisme social, est naturellement étrangère à M. Th. de la Rive. Il écrit en Suisse ou plutôt il parle, car ce petit volume est le résumé de deux conférences dans lesquelles il a traité, devant un auditoire aussi mélangé qu'on peut le trouver dans la Babel du protestantisme, le *Péril social* actuel et son remède. M. de la Rive pénètre ce grave sujet dans toute sa profondeur morale. Il signale, avec une rare puissance d'analyse, les défaillances des classes aisées et la perturbation qui en résulte fatalement dans les classes ouvrières. Le remède est dans la charité, non pas seulement dans l'aumône, qui n'est plus assez abondante; mais dans la vraie charité active qui rapproche sur le terrain des œuvres pratiques les hommes de bonne volonté. « Je ne connais pas, dit-il, de préservatif plus efficace contre le pessimisme que l'étude des misères de ce monde et la fréquentation des déshérités de la terre. Quand on voit ce qu'il y a de résignation silencieuse, d'acceptation soumise, de détachement ignoré, de courage discret dans certaines situations sociales, on prend en haute estime la nature humaine. Lorsqu'on constate d'autre part ce qu'il y a de douceur et de joie à soulager, si peu soit-il, ces souffrances et ces infortunes, on se dit bien vite que l'existence n'est pas un mal, tout au contraire, à condition qu'elle soit utilement employée, c'est-à-dire qu'elle soit employée pour les autres. » L'ouvrage de M. Th. de la Rive ne peut guère s'analyser; mais tous ceux qui le liront reconnaîtront en lui un écrivain et penseur de premier ordre, et se réjouiront de voir une pareille force au service de la vérité. Le passage que nous venons de citer fait connaître non seulement l'écrivain mais l'homme.

7. — Il ne suffit pas de tracer les grandes lignes de la question sociale et d'indiquer le remède général qu'elle comporte : l'observation du Décalogue, la pratique de la charité évangélique. Il faut descendre à la pratique. C'est ce que fait M. Léon Harmel, le généreux industriel chrétien, dans le *Catéchisme du Patron,* dont il se présente modestement comme l'éditeur seulement. Le fait est que M. Harmel, voulant, ainsi que l'indique son titre même, tracer la règle de leurs devoirs aux industriels, a soumis son ouvrage au contrôle de nombreux théologiens pour lui donner à la fois plus de précision et une autorité indiscutable. Sur ces deux points son but est pleinement atteint. Son ouvre se présente revêtu d'approbations considérables, de celles du

cardinal Langénieux, de Mgr Freppel, de Mgr Bourret, du général des Franciscains, du maître du Sacré Palais. Il est remarquable par une rigoureuse exactitude et par une grande modération des vues, comme il convient quand on ne se borne pas à recommander des œuvres de zèle mais qu'on indique à chacun ses devoir précis.

Après avoir défini le patron et l'ouvrier, M. Harmel montre que l'usine constitue une société et que, de par la nature des choses, elle forme un groupe analogue à la famille. Le patron a une autorité de droit et une influence de fait qui lui imposent des devoirs auxquels il ne peut se soustraire. Parmi ces devoirs les uns reposent sur la justice commutative : ce sont ceux qui résultent du contrat d'engagement de travail et de la direction de l'entreprise. D'autres découlent de la charité, ce sont ceux qui ont trait au bien matériel et moral des ouvriers et de leur famille en dehors de l'usine. « Ils ne sont pas susceptibles comme les précédents d'une délimitation fixe et par conséquent ils doivent s'estimer d'après les règles de la sagesse et de la prudence chrétiennes » (question 28). Après avoir établi que le patron ne peut abaisser sans mesure le salaire d'après les offres de travail qu'il reçoit, « d'où il suit que la loi morale et l'équité seraient offensées si le salaire journalier tombait au point de ne plus assurer le salaire quotidien, » le Catéchisme ajoute : « Il faut cependant excepter le cas où le patron ne ferait aucun profit et ne trouverait même plus dans son exploitation les ressources nécessaires à l'honnête entretien de sa maison. Dans ce cas, patrons et ouvriers sont en commun victimes d'une nécessité à laquelle il convient, pour la conservation et le bien de la famille ouvrière, que chacun fasse les sacrifices possibles réclamés par la crise. » Cette judicieuse réserve démontre l'impossibilité de la fixation par l'État d'un minimum légal des salaires en même temps qu'elle laisse subsister dans toute sa rigueur le devoir de conscience pour le patron. Avec sa haute compétence pratique, M. Harmel insiste sur la coutume des ateliers comme un des éléments du contrat d'engagement de travail et s'inspire heureusement sur ce point de la doctrine de Le Play. Mais il faut, bien entendu, que cette coutume soit légitime, c'est-à-dire n'ait rien de contraire, comme c'est trop souvent le cas, à la loi morale ou au bon ordre. Les passages sur le rôle des autorités subordonnées dans l'usine, sur les droits et les devoirs des actionnaires, des membres des conseils d'administration, des directeurs, des ingénieurs dans les Sociétés anonymes sont particulièrement remarquables. Ils développeront heureusement les idées des catholiques sur ces questions auxquelles on n'avait pas jusqu'à présent assez réfléchi au point de vue des obligations morales. M. Harmel termine son livre en résumant la méthode pratique qu'il a exposée dans son *Manuel d'une corporation chrétienne :* la fondation dans le sein de l'usine d'associations religieuses et écono-

miques entre les ouvriers ; l'union de ces associations et de la famille patronale dans une communauté d'intérêts moraux et même matériels qu'il appelle la « corporation. » L'expérience a montré l'excellence de cette méthode et nous avons dit ailleurs comment nous y voyons une des formes du patronage les mieux appropriées à l'esprit du temps. Mais ces associations et cette corporation doivent être essentiellement libres et il n'y a rien de commun entre le système de M. Harmel et les plans des socialistes d'État qui veulent le rétablissement des corporations obligatoires comme en Autriche. « La méthode à suivre dans l'établissement d'une corporation, dit-il, consiste à n'admettre pour en faire partie que des membres déjà affiliés à une association religieuse, c'est-à-dire à une confrérie... Ne pas exiger que les membres de la corporation soient affiliés à une confrérie serait procéder en même temps contre les principes et contre les enseignements de l'expérience : on s'exposerait ainsi aux plus cruelles déceptions » (question 190).

8. — Le livre de M. Harmel s'adresse aux patrons : l'*Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel et du capital,* de M. Clouzard, s'adresse surtout aux ouvriers. L'auteur, qui, à onze ans et demi, a quitté l'école pour se faire charron, et qui est devenu, à la suite d'une carrière honorable, ouvrier associé, est très autorisé en s'adressant à ses anciens camarades. Quoiqu'il dise qu'il est peu économiste, il analyse d'une manière fort remarquable les causes qui déterminent l'équivalent dans les contrats et la valeur de la main d'œuvre. Il réfute par des raisons d'expérience et par l'appel aux idées élémentaires de justice, les fausses thèses de l'égalité des salaires et de la fixation par la loi d'un minimum des salaires. Il étudie ensuite la question de la réduction des heures de travail et montre comment, si les journées excessives sont nuisibles à l'industrie comme à l'ouvrier, croire qu'on peut réduire la journée à neuf heures et à huit heures sans diminuer la productivité de l'industrie est une grande illusion. A Paris, notamment, l'enquête parlementaire, dite de 44, a montré qu'en même temps que les salaires s'étaient beaucoup élevés, la puissance de travail de l'ouvrier avait diminué. Enfin, M. Clouzard démontre très bien que la vraie cause qui empêche la diminution des heures de travail est l'augmentation des besoins dans la classe ouvrière. Cette augmentation est considérable, comme on peut s'en convaincre en comparant la vie des ouvriers parisiens d'aujourd'hui avec celle de leurs parents il y a trente ans, et avec celle que mènent encore les travailleurs des campagnes.

Cet excellent livre sera lu avec profit, non pas seulement par les ouvriers, mais encore par beaucoup de gens du monde, qui, sous l'influence des déclamations à la mode chez les conservateurs, ont perdu de vue les notions fondamentales de l'économie politique.

9. — M. Clouzard touche incidemment à l'élévation du prix de la vie à Paris et dans les grandes villes. Le loyer absorbe une part de plus en plus grande du budget de l'ouvrier et pour un trop grand nombre le logement est insalubre et établi dans des conditions immorales. A Paris, le nombre des ouvriers vivant en garni a doublé depuis 1871 ! C'est un des côtés les plus graves de la question sociale. Il est traité à fond par M. Charles Bertheau, dans un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il nous donne aujourd'hui sous la forme d'un volume. La question mise au concours était ainsi posée : l'amélioration des logements d'ouvriers dans ses rapports avec le rétablissement de l'esprit de famille. » M. Bertheau l'a traitée avec ampleur et sagacité. Il établit par les statistiques des divorces, des naissances naturelles, des suicides, la décadence trop certaine de la famille dans les classes ouvrières. Au premier rang des causes qui l'ont amenée, il place la diminution des croyances religieuses, les mauvais exemples donnés par la classe élevée, l'émigration inconsidérée des campagnes vers les villes, le libertinage, suite trop fréquente du service militaire obligatoire, et enfin l'influence désorganisatrice de la vie dans l'usine et la manufacture, surtout quand elles sont établies dans les villes. Cette mauvaise influence s'accentue par l'effet de l'alcoolisme et de la triste condition des logements ouvriers. Il y a un rapport entre ces deux causes, au moins en France, et l'ouvrier est d'autant plus porté à aller au cabaret, à délaisser sa femme et ses enfants, qu'il est plus mal logé. M. Bertheau décrit avec la chaleureuse éloquence qui caractérise les magistrats du parquet, les souffrances de l'ouvrier malade et mourant à l'hôpital. Que ne flétrit-il l'odieuse politique qui en a chassé les sœurs et l'aumônier et enlevé aux malheureux leur seule consolation ?

Quoiqu'il en soit, la grande œuvre philanthropique du temps est donc l'amélioration des logements ouvriers. Sur ce terrain-là, ainsi que le dit M. Théodore de la Rive, comme pour l'hospitalité de nuit ou les fourneaux économiques, comme partout où il s'agit de pourvoir à une urgente nécessité et de rétablir les conditions matérielles indispensables à toute amélioration morale, des hommes de croyances diverses peuvent se rencontrer pour faire ce bien immédiat. L'auteur cite avec à-propos l'exemple d'un socialiste qui, grâce à la société *l'Immobilière,* de Rouen, a pu devenir propriétaire de son habitation et a depuis heureusement modifié ses opinions.

M. Bertheau étudie avec beaucoup de soin les diverses expériences qui ont été faites pour fournir aux ouvriers des logements salubres à bon marché et, ce qui est mieux encore, pour leur permettre d'en acquérir la propriété : créations de l'État, des communes, des établissements de bienfaisance, des patrons et des particuliers généreux, des

sociétés coopératives de construction. Il recommande, concurremment à toutes ses œuvres, la formation de sociétés d'arrondissement pour la création de logements ouvriers qui seraient considérées comme des établissements d'utilité publique et fonctionneraient comme une société de crédit foncier. Nous ne pouvons discuter en détail les idées émises par M. Bertheau. Dans l'ensemble elles sont justes et la lecture de son livre fera avancer la question dans l'opinion. Il signale fort bien le danger qu'une maison construite pour un ouvrier dans ces conditions et acquise par lui grâce à ces sociétés, soit vendue à un rentier, à un cabaretier, à un logeur en garni. Le fait s'est déjà bien souvent produit. Il n'y a pas de remède à cela étant donné la législation sur la propriété et le partage des successions du code civil. Il faut évidemment pour ce genre d'habitation créer un mode de possession, un genre de tenure semblable à celui des *allotments* anglais ou à certains modes de jouissance des biens communaux.

10. — En Angleterre aussi, la triste situation morale et matérielle d'une partie considérable de la population ouvrière préoccupe les âmes généreuses. Une des plus sympathiques a été assurément un modeste *tutor* de Baillol College, à Oxford, Arnold Toynbee. Il mourut à trente-un ans, sans avoir laissé d'autre œuvre que quelques essais et quelques fragments. Mais, pendant les courtes années qu'il disputa à la maladie, il s'occupa avec un admirable désintéressement et une ardeur touchante d'éclairer et de moraliser les ouvriers. Il était sincèrement chrétien, mais sans avoir cette fermeté de vues qui peut seule servir de base à une action durable et étendue. L'ami, qui a recueilli ces souvenirs, donne des détails très caractéristiques sur la situation morale du protestantisme anglais. « Tout le monde est organisé, depuis les marchands de victuailles jusqu'aux prêtres de l'Église catholique romaine, écrivait Arnold Toynbee lui-même. Seuls les hommes de pensées larges et aux chaudes sympathies sont dispersés et restent sans appui. » Nous n'insisterons pas sur ce triste aveu, non plus que sur la pensée qu'avait Arnold Toynbee de revivifier l'Église nationale d'Angleterre en la plaçant directement sous la main du Parlement devenu lui-même plus démocratique ! Nous aimons mieux dire qu'après sa mort un certain nombre de *fellows* des Universités, ses amis, ont réalisé la pensée d'organisation qui le préoccupait, en fondant à Whitechapel, dans l'est de Londres, là où le *cviamer* des pauvres et des déclassés s'élève, une maison où des hommes de bonne volonté vont passer des semaines, des mois, pour se mettre en contact avec le peuple et pour donner à la population de ces tristes quartiers une instruction morale et économique par des conférences et des cours aux adultes. En souvenir de ce généreux jeune homme, ils l'ont appelé *Toynbee Hall*. L'avenir seul dira les fruits réels de cette fondation. Les

intentions de ses créateurs sont excellentes ; mais leur zèle commet souvent des erreurs et en matière grave. M. C.-S. Devas, dans un mémoire sur *les Doctrines malthusiennes et darwiniennes,* lu au Congrès scientifique des catholiques de 1888, a signalé la propagande que plusieurs d'entre eux faisaient dans les classes ouvrières en faveur des théories malthusiennes. C'est le triste résultat de l'absence d'une doctrine fixe. Les fondateurs de *Toynbee Hall,* quoique croyants pour la plupart, ont fondé leur œuvre en faisant abstraction de toute direction religieuse. Le protestantisme a été la source première de la Révolution. Ce n'est pas lui qui enrayera le socialisme. Il ne peut que verser dans un libéralisme rationaliste sans entrailles ou dans le socialisme d'État, suivant le plus ou moins de connaissances économiques positives et le plus ou moins de sensibilité personnelle de ceux qui s'occupent des questions ouvrières. CLAUDIO JANNET.

FOLK-LORE

1. *La Nature des dieux. Études de mythologie gréco-latine,* par CHARLES PLOIX. Paris, E. Bouillon, 1888, in-8 de IV-472 p., 10 fr. — 2. *Mœurs populaires de la Flandre française,* par DESROUSSEAUX. Lille, Quarré, 1889, 2 vol. in-8 de VIII-312 et 364 p. — 3. *Le Folk-lore brésilien,* par F.-J. DE SANTA ANNA NÉRY. Paris, Perrin, 1889, in-16 de XII-268 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Folk-lore de l'île Maurice,* par C. BAISSAC. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888, in-18 de XIX-464 p., 5 fr. — 5. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure,* par H. CARNOY et JEAN NICOLAIDES. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1889, in-18 de 369 p., 5 fr. — 6. *Recueil de chansons populaires,* par E. ROLLAND. Paris, 6, rue des Fossés Saint-Bernard, 1887, in-8 de 75 p., 4 fr. — 7. *Rondallistica estudi de literatura popular ab mostras catalanes inedites,* par BERTRAN Y BROS. Barcelone, 1888, in-8 de 108 p., et *Saint Éloi et le Pèlerinage des chevaux de Flastroff en Lorraine,* par E. AURICOSTE DE LAZARQUE. Paris, librairie Rolland, 1888, gr. in-8 de 19 p. — 8. *Fiabe e Leggende popolari siciliane,* par G. PITRÈ. Palerme, Pedone-Lauriel, 1888, in-12 de XIII-482 p., 5 fr. — 9. *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane* per cura di GIUSEPPE PITRÈ. *Usi e costumi, credenze e pregiudizi.* Palerme, Pedone-Lauriel et C. Clausens, 1889, vol. XIV de XIII-569, vol. XV de 426, vol. XVI de 518, vol. XVII de 521 p. Prix des quatre vol., 20 fr. — 10. *Curiosita popolari tradizionali,* per cura di G. PITRÈ. Palerme, Pedone-Lauriel, 1889, petit in-8 de XII-176 p., 5 fr. — 11. *Meteorologia y agricultura populars* ob gran nombre de confrontacions per D. CELS GOMIS. Barcelone, Verdaguer, 1888, in-32 de IX-176 p., 6 réaux. — 12. *Istoria di Patrocolo e d'Insidoria,* poemetto popolare non mai publicato. Turin, Société des bibliophiles, 1888, in-12 de LVI-42 p., 4 fr.

1. — Le folk-lore embrasse, en son vaste ensemble, tant d'études de genres divers que, dans cet article consacré à différentes publications relatives à la science nouvelle, il peut nous être permis de parler de l'ouvrage de M. Charles Ploix : *La Nature des dieux.* M. Ploix, d'abord, a voulu expliquer l'origine du polythéisme chez les peuples gréco-italiques, et par conséquent aussi chez toutes les nations qui parlent une langue de source aryenne, puisque Grecs et Latins ont emprunté aux Aryens leurs idiomes et leurs idées. Il recherche, en premier lieu, les antécédents du polythéisme, et les trouve dans le fétichisme, c'est-à-

dire dans l'adoration de la nature physique, dans le culte d'objets inorganiques, les pierres, les plantes, les eaux, le firmament. Beaucoup de vestiges de ce culte ont traversé le moyen âge et ont créé des croyances populaires qui subsistent encore dans bien des contrées. Le culte des pierres est prouvé par des ordonnances royales et des décisions de conciles qui démontrent sa longue existence en le condamnant. Le culte des eaux fut plus répandu encore, et malgré les efforts du christianisme, il dûre aujourd'hui dans plus d'un pays, en Écosse, en Irlande notamment. L'adoration des arbres a laissé d'irrécusables traces. Dans l'antiquité, il est attesté par Pline, Lucrèce, Ovide. Celtes et Germains ont adoré les arbres, et cette adoration s'est maintenue, même après la propagation du christianisme, et en dépit des conciles et des évêques. La lumière fut le plus grand des fétiches, et quand les hommes passèrent au polythéisme, c'est la lumière qu'ils personnifièrent dans des êtres supérieurs, dont les noms mêmes indiquent l'origine. Les mots dii, dei, divi, sont des transformations, conformes aux lois phonétiques, établies en linguistique, du mot sanscrit deva, et l'on est d'accord pour reconnaître à ce mot une racine, *div,* qui a le sens de briller, éclairer. Toutefois, M. Ploix, tout en admettant que le soleil et la lune ont pu, en Grèce et en Italie, être l'objet d'un culte, ne croit point que des dieux les personnifièrent. C'est la lumière proprement dite, le jour dans son ensemble, avec ses alternatives de naissance, de splendeur, de déclin, dont les diverses phases ont produit des mythes destinés à rendre toutes ces phases. Nous exposons aussi brièvement que possible les idées de M. Ploix, ce sont celles, ce nous semble, qui de gradation en gradation, et arrivées à leurs conséquences extrêmes, ont fini par aboutir au *Petit Chaperon rouge,* représentant l'aube, au loup le soleil, à la pantouffle de *Cendrillon* devenant le pied de l'aurore (voyez *la Chaîne traditionnelle*, de M. Husson). Nous avons, ailleurs, eu l'occasion, et plusieurs fois, de résister à ce système d'interprétation poussé à l'excès. Nous n'avons pas à le discuter ici. Notre tâche serait de donner une idée à peu près exacte du livre de M. Ploix, et nous reconnaissons combien, même ainsi réduite, une telle besogne nous offre de difficultés. Impossible de suivre l'auteur dans toutes les savantes ramifications de son sujet, au milieu de tous ces dieux, de toutes ces déesses, dont il nous dit le rôle mythique avec une lucidité, avec un enchaînement si logique de déductions, que les adversaires de sa théorie se sentiront pour le moins fort ébranlés dans leur opposition. Incapable de suivre pas à pas M. Ploix, nous tenterons de résumer son livre en lui empruntant deux phrases : « La lumière a été l'objet qu'on a adoré avec le plus de ferveur. » (p. 455). « Le polythéisme n'est pas né d'une conception théorique de l'esprit humain... il s'est développé seulement à l'occasion des phénomènes célestes en raison de leur nature spéciale. » (p. 469).

Si nous disposions de plus d'espace, nous nous arrêterions volontiers à des détails intéressants, dont M. Ploix a parsemé son œuvre, à ce qu'il dit, par exemple, des vertus divinisées, dont la conception n'appartient qu'aux temps historiques, au culte des morts, à la transformation en divinités des héros, aux attributions qu'on a accordées à certains dieux en raison de leurs noms, offrant un rapport avec ces attributions mêmes, à bien des points curieux, que l'auteur ne résout pas toujours complètement, et que, modestement, il présente sous la forme interrogative. Modestement aussi, M. Ploix prétend, dans sa préface, que son livre n'est pas une œuvre littéraire, et qu'il n'y faut chercher aucun mérite du style. Ici, nous ne sommes pas du tout de l'avis de l'auteur. A la clarté qu'il déclarait vouloir seule chercher, il a joint constamment une remarquable élégance d'exposition.

2. — Les deux jolis volumes de M. Desrousseaux nous offrent un tableau de la vie dans la Flandre française. D'abord l'auteur nous parle des fêtes dont un certain nombre est connu ailleurs, mais dont quelques-unes ont un caractère tout local, comme la fameuse promenade de Gayant à Douai, celle un peu moins célèbre de la Reuse, à Dunkerque. Près de cent pages sont consacrées à la description de ces solennités populaires. L'auteur passe ensuite aux amusements les plus chers à ses compatriotes : tir de l'arc, combats de coqs, mâts de cocagne, etc., etc., puis aux jeux de l'enfance et de la jeunesse, en joignant à tous ces détails les chants et les airs notés qui s'y rapportent. Le second volume commence par les rondes et chansons, dont une grande partie n'appartient pas exclusivement à la Flandre française, comme le croit M. Desrousseaux. Les enfants de toute la France connaissent la ronde : *Savez-vous planter des choux?* (p. 54) et peut-être en pourrais-je montrer une variante en catalan. *Le Mariage de la fauvette et du pinson* (p. 57), ressemble fort au *Mariage de l'alouette et du pinson*, que j'ai inséré dans les *Chants populaires du pays messin*, en indiquant de nombreuses références. *Margot* (p. 67), est une variante du *Conjurateur et le Loup*, répandu partout. Quant au *Joli Tambour*, il a fait bien du bruit dans le monde de la poésie populaire. On le rencontre en Lorraine, en Catalogne, en Italie, dans toutes nos provinces, tenant toujours une rose à la main, et refusant d'épouser la fille du roi « parce que, dans son pays, il y en a de plus jolies. » L'enveloppe patoise n'est pas même une preuve de l'indigénat d'une chanson, ainsi un dialogue de Nichon et de Chan, que j'ai recueilli en patois et en Pays Messin, se rencontre en Franche-Comté, de même que la *Gaye de m'nonon chan*... Une chose tout à fait locale et fort curieuse, dans cette partie du livre de M. Desrousseaux, ce sont les pièces relatives au boulanger Fontainier. Elles sont la preuve incontestable d'un danger auquel Louis XVIII échappa à Lille, après le retour de l'île

d'Elbe. Le boulanger Fontainier sauva, paraît-il, les jours du roi. Comment et dans quelles circonstances? On ne le sait plus, mais des couplets enthousiastes et le récit de véritables ovations faites au royaliste boulanger, ont gardé le souvenir d'un acte de dévouement que l'histoire n'a pas pris la peine d'enregistrer, et dont il serait intéressant de retrouver les détails. Y réussira-t-on? c'est douteux, puisqu'un aussi bon chercheur que M. Desrousseaux n'a pu éclaircir cette mystérieuse affaire, dont *l'Intermédiaire* s'est aussi occupé, sans provoquer une solution satisfaisante. Les deux dernières parties du livre de M. Desrousseaux abondent en renseignements de diverses sortes, mais dont la plus grande partie, amusants ou intéressants pour les habitants de la Flandre française, n'ont pas le même attrait pour des lecteurs étrangers à cette province. Ceux-ci cependant liront avec plaisir le chapitre sur les superstitions et croyances diverses (p. 278), les pages sur la littérature patoise (p. 295), et deux contes (p. 312 et suiv.). Peut-être y a-t-il lieu de s'étonner que M. Desrousseaux ne dise rien des cérémonies relatives aux naissances, aux mariages et aux enterrements, mais il est probable qu'elles ne lui offraient rien de particulier. M. Desrousseaux termine son œuvre par ce quatrain adressé à son éditeur :

Que vous dirai-je de ce livre?
Que je l'aime? — J'en fais l'aveu,
Et cependant voici mon vœu :
Que le public nous en délivre.

Nous ne doutons pas que ce vœu ne soit promptement accompli.

3. — Le Folk-lore brésilien, de M. de Santa Anna Nery, offre une assez grande variété, grâce aux éléments très différents qui l'ont fourni. Dans une préface jointe à ce joli volume, le prince Roland Bonaparte, très compétent en pareille matière, explique comment le Brésil s'est formé de Portugais, d'Africains et d'Indiens indigènes, comment Hollandais, Français et Espagnols ont, de leur côté, laissé des traces d'invasion plus ou moins éphémères. De ces peuples sont nées des traditions fort dissemblables. M. de Santa Anna s'occupe d'abord de l'influence portugaise, et nous donne trois romances qu'on retrouve, du reste, avec quelques variantes, dans le pays même d'où elles furent transportées dans cette partie de l'Amérique. Nous avons eu l'occasion de les traduire il y a quelques années (*Romanceiro. La Nef Catherinette,* p. 29 ; *Gerinaldo,* p. 111 ; *Bernal Frances,* p. 131). L'auteur nous donne ensuite des échantillons de chants enfantins, des rondes ou des paroles de danse dont une musique singulière, soigneusement notée, fait quelquefois le principal intérêt; il entre après cela dans des détails sur les croyances, des superstitions à confronter quelquefois avec des traditions européennes. Dans la seconde partie de son livre, M. de Santa Anna s'occupe des Indiens et nous raconte d'abord, avec un vrai talent

de romancier, une terrible histoire sur la Yara, dangereuse sirène que l'on serait bien tenté de croire un peu parente de l'ondine de Lurley; mais l'auteur nous assure, ce dont nous sommes peu convaincu, que celle-ci est d'invention très moderne, tandis qu'il y a des siècles que l'on redit les terribles et mortelles séductions de la Yara. Après cet épisode, M. de Santa Anna nous rapporte d'autres traditions moins dramatiques, mais souvent curieuses, et dans lesquelles on aperçoit un mélange de croyances chrétiennes et de croyances aborigènes. Il nous conduit ainsi jusqu'à des fables, des contes, qui pourraient donner lieu à des rapprochements. Le *Paresseux* (p. 226) rappelle beaucoup un récit que Fernan Caballero a recueilli en Andalousie (*Cuentos y poesias andaluces*, ed. Leipzig, p. 47), un conte italien *Giovanni senza paora* (*Novelline pop. italiane*, t. I, p. 46), un conte norwégien (*Norwegische Volksmärchen*, vol. I p. 49), etc., etc.

Cinq chapitres forment la dernière partie du volume et nous font connaître la poésie, la musique, les danses des Indiens. A la fin de son livre, M. de Santa Anna s'arrête un instant à la question de l'origine et de l'ubiquité des contes et des traditions populaires. Cette question, il la résout par une opinion éclectique : transmissions, migrations, mythes, identité de la pensée humaine inspirée par l'identité des situations, le mélange de toutes ces causes peut, suivant lui, expliquer le problème si discuté.

4. — Que de fois déjà nous avons eu à parler de la charmante collection qui porte ce titre : *Les Littératures populaires*. C'est dans cette série de gracieux volumes si bien imprimés, si coquets dans leur élégant cartonnage rouge, qu'a paru le *Folk-lore de l'Ile Maurice*. La population créole noire, nombreuse dans cette île il y a une cinquantaine d'années, est en grande diminution et ne tardera pas à disparaître. M. Baissac est arrivé à temps pour recueillir ses contes singuliers. Naturellement ils ne remontent pas bien loin : il n'y a pas deux siècles que l'Ile Maurice était déserte. Elle fut peuplée en 1715 par des colons venus de l'Ile Bourbon, et c'est d'eux, originaires surtout de la France, que sont provenus beaucoup des récits que M. Baissac a recueillis. Il en signale quelques-uns toutefois ayant une autre source, un malgache, un indien, cinq ou six aborigènes. Les contes dans lesquels nous pouvons reconnaître une origine française sont d'ailleurs fort altérés. Peau d'âne s'y fond avec Cendrillon, comme dans d'autres pays du reste. Il règne dans ces récits une grande confusion, les bêtes y figurent presque constamment, le lièvre y joue le rôle important qui chez nous est attribué au renard. Le loup y tient aussi une place convenable. Le volume est terminé par de naïves devinettes, *Siraudanes* et quelques chansons, les unes et les autres en patois créole.

5. — M. Petitot, en publiant dans la collection de MM. Maisonneuve

et Leclerc les traditions du Canada, nous avait donné l'exemple des recherches faites loin de notre vieux monde. On vient de voir que MM. de Santa Anna et Baissac l'ont imité. De son côté, M. Henry Carnoy, en s'associant à M. Jean Nicolaïdes, nous transporte dans l'Asie-Mineure qui lui a fourni les éléments d'un intéressant volume. Il se compose de dix-sept contes, dont l'un, *le Fils du laboureur,* rappelle beaucoup *les Compagnons qui venaient à bout de tout,* dont un autre, *l'Anneau de bronze,* doit être une réminiscence de *la Lampe merveilleuse* des *Mille et une Nuits ;* de légendes de diverses sortes, de chansons, devinettes, proverbes, et de recherches sur les coutumes, croyances et superstitions. On voit que le recueil est fort complet, et ce qui prouve la manière scrupuleuse dont il a été composé, c'est que chaque conte porte le nom du narrateur et la date du jour où le récit a été débité. Plusieurs des usages et superstitions de l'Asie-Mineure se retrouvent en Europe. Outre les deux ressemblances que nous indiquions tour à tour, nous devons signaler encore aux amateurs de littérature populaire comparée, l'analogie qui existe entre la chanson *la Sœur du Janissaire* (p. 355), la romance catalane de *Don Bueso,* la romance portugaise *A infeitiçada,* la ballade allemande *Annelein,* un chant alsacien *Es kam ein abenturer,* etc. M. H. Carnoy n'a pas voulu grossir son volume des parallèles qu'il pouvait offrir. Il nous a montré dans un ouvrage, dont on souhaite la continuation, dans *l'Algérie traditionnelle* (en collaboration avec M. Certeux) que ce n'est certes pas l'érudition qui lui ferait défaut et qu'il lui eût été facile d'accumuler les rapprochements. — L'un des éditeurs de ce volume et du livre de M. Baissac, M. Leclerc, est mort prématurément. Son associé, M. Maisonneuve, ne renonce pas à la tâche si bien commencée et continuera à mériter la reconnaissance des Folk-loristes.

6. — M. E. Rolland, que tant de fois nous avons eu à nommer à nos lecteurs, a augmenté d'une centaine de chansons le nombre si considérable de poésies populaires publiées par lui. Ces chansons ont été recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine par M. Ad. Orain et forment plutôt un fascicule qu'un volume. La majeure partie d'entre elles sont des variantes de chants déjà connus. D'autres nous ont paru inédites. Elles sont précédées des airs notés dont, avant M. E. Rolland, on avait eu le tort de ne guère s'occuper.

7. — M. Bertran y Bros a publié en 1885 un bon recueil : *Cansons y follies populars reculidos al peu de Monserrat.* Depuis, M. Bertran y Bros a continué, sur la littérature populaire, les études si bien commencées alors. Il vient de nous en donner la preuve dans un nouveau volume : *Rondalistica estudi de literatura popular ab mostras catalanes inedites,* œuvre qui a mérité le prix extraordinaire décerné en 1888, par les Jeux floraux de Barcelone. La première partie du livre est didac-

tique. L'auteur parle d'abord du folk-lore en général et de son importance ; des contes qu'en catalan on appelle *Rondallas;* des trois principaux systèmes auxquels ce genre de fictions a donné lieu : l'école mythique, l'école historique et l'école anthropologique. Après cet exposé fait avec lucidité, l'auteur s'occupe des diverses collections de récits populaires, à commencer par les recueils orientaux, tels que *Hitopadesa, Calila et Dimna*... M. Bertran y Bros traite ensuite de la diffusion extraordinaire de ces fables qu'on rencontre sur tant de points différents et en cite des exemples qu'il aurait pu multiplier à l'infini. Cette question le ramène à l'origine des contes ; il semble admettre une sorte de fusion entre les trois systèmes dont il a précédemment donné l'analyse. La formation, l'antiquité, la transmission, la classification de ces récits, leurs résultats au point de vue scientifique, fournissent à l'auteur les sujets des derniers chapitres de sa première partie. La seconde moitié du volume est accordée à vingt-six fables ou contes détachés d'une vaste collection que, nous l'espérons bien, M. Bertran y Bros publiera un jour avec l'accompagnement des notes et des références qu'ils appellent ; ces contes, ces apologues, en effet, ne doivent pas être sans nombreuses analogies, à en juger par ceux qui paraissent aujourd'hui. *Boquet-Boquille,* n° 7, est une variante de la pièce si répandue que l'on connaît généralement sous ce titre : *Le Conjurateur et le Loup. Saint-Vincent Ferrier et l'Apprenti* est une légende que M. Auricoste de Lazarque a donnée récemment dans une curieuse brochure : *Saint-Éloi et le Pèlerinage des chevaux,* de Flastroff ; mais dans ces intéressantes recherches, publiées d'abord dans la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* (novembre 1888), c'est le conseiller du roi Dagobert qui joue le même rôle que le saint espagnol, dont le nom (Ferrer, forgeron), n'a sans doute pas été sans influence sur le récit populaire. Saint Éloi, comme Ferrier, est un « forgeron, » il se croit, dans son métier, le premier homme du monde. Jésus-Christ, pour punir tant d'orgueil, se présente à lui comme apprenti et fait tant de prodiges, qu'Éloi, dans une légende, Vincent, dans l'autre, se reconnaissent vaincus. Les deux contes ne diffèrent que par les derniers miracles, mais c'est bien la même donnée. On la retrouve aussi dans un volume de M. G. Pitrè, dont nous parlerons plus loin : *Lu Mastru supra tutti li mastri,* et dans les *Contes de la Grande-Bretagne,* dans un récit irlandais : *Comment saint Éloi fut puni du péché d'orgueil,* (p. 329). M. Loys Brueyre donne à propos de ce conte d'autres nombreuses et curieuses références. *El Mitz ami,* n° 18, est l'abrégé de la *Fabula I* de la *Disciplina clericalis*, reproduite dans *le Chastoiement*, conte I, et dans quantité de recueils. On pourrait faire bien d'autres rapprochements. Je me bornerai à citer encore une rencontre assez singulière. Dans le conte de l'*Aucellet,* n° 6, il est dit comment une marâtre tue son beau-

fils, le fait cuire et charge sa fille, Marguerite, de porter au père de la victime, cet épouvantable ragoût. Marguerite rencontre une fée qui lui demande les os que contient l'affreux mets. De ces os, la fée forme un petit oiseau qui s'envole en chantant :

La mare m'ha mort
El pare m'ha menjat
La Margarideta m'ha plorat.

On reconnaît là quelque chose de l'étrange couplet que, dans *Faust*, chante Marguerite devenue folle. C'est d'un conte allemand, fort semblable au conte catalan, que Gœthe a tiré sa bizarre chanson :

Mein Mutter die böse.

M. Stanislas Prado, dans la *Tradition* (tome I, p. 114), a étudié les origines de la chanson de Marguerite, dont Mme Angelo Nardo Cibela a, de son côté, recueilli une variante aux environs de Bellune (*Archivio per la studio delle tradizioni populari*, t. VII, p. 93).

On voit que la Catalogne offre aux deux folk-loristes une référence assez curieuse. Nous leur indiquerons encore un conte de Menton : *Camilletta*, dans la *Revue des Traditions populaires*, t. I, p. 299, et un conte sicilien : *L'Occiduzzu*, page 92 des *Fiabe e Leggende* de M. Pitrè dont nous parlerons tout à l'heure. Auparavant remarquons à propos de cette transformation en oiseau que c'est la forme qui souvent a été donnée à l'âme; dans un vieux poème espagnol c'est sous l'aspect d'un oiseau blanc qu'une âme voltige autour du cadavre dont elle vient d'être séparée. Les paysans bretons se figurent que sous cette forme les âmes montent au ciel. On prétendait que du bûcher de Jeanne d'Arc s'élança une colombe. Dans la vieille tragédie de Fronton Duduc, ce prodige n'a pas été oublié :

A la veue de tous on a veu parmy l'air,
Une blanche colombe hors du feu s'envoler,
Et battant doulcement ses ailes esmaillées,
S'envoler en droict fil aus voultes estoilées.

8. — Il y a quatorze ans qu'a paru le beau recueil des contes, nouvelles et fables recueillis en Sicile par M. G. Pitrè. Le sujet si savamment, si amplement traité, n'était pas épuisé, et, en 1888, notre infatigable confrère a pu donner à sa collection un complément de cent cinquante-huit récits traditionnels, offrant les dialectes de quarante et une communes et vingt-cinq variantes, les unes reproduites en sicilien, les autres analysées en italien. Toutes les provinces de la Sicile sont représentées dans ce recueil, mais ce sont les environs de Palerme, patrie de l'auteur, qui ont fourni le plus fort contingent. Des dialectes dont jusqu'ici on n'avait pas eu de spécimens se trouvent maintenant sous les yeux des glottologiques; souvent ils sont peu intelligibles, mais des notes et parfois des traductions entières viennent en aide au lecteur.

Sous le titre de *Fiabe* on a là de nombreuses légendes sur des personnages de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament,* sur divers hommes historiques, des traditions sur l'origine de certaines villes, des apologues, des récits merveilleux, des historiettes, des anecdotes donnant l'explication des locutions proverbiales. M. Pitrè a fait suivre ces contes de nombreuses références, mais il n'a pas voulu les chercher en dehors de l'Italie, ce qui l'eût conduit trop loin. Il est tel de ces récits qui eût entraîné à sa suite d'interminables rapprochements. Nous en avons déjà signalé deux en parlant de M. Bertran y Bros. Disons en passant que la *Reggina Superba,* p. 64, rappelle un conte attribué à don Juan Manuel et qui dans l'édition de Ribadeneyra forme l'exemple LI du *Libro de Patronio.* M. Gaidoz, dans son volume *Saint Hubert et la Rage,* a remarqué que le peuple, frappé par certains monuments, certaines statues dont il ne connaît pas l'origine, invente pour les expliquer des histoires auxquelles le temps finit par donner une vraie sanction, une singulière consistance. Le recueil de M. Pitrè prouve en maint endroit la justesse de cette observation. C'est ainsi, par exemple, qu'une statue de don Juan d'Autriche a donné lieu à une singulière légende (p. 373).

9. — A peine avions-nous fini d'écrire ces lignes, que nous avons reçu de notre savant confrère sicilien un des plus importants travaux qu'il ait entrepris. M. Pitrè vient d'ajouter quatre gros volumes à l'œuvre immense qu'il a entreprise sous le titre de : *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane.* Elle en comptait déjà treize. Ces nouveaux tomes sont, pour les usages et superstitions de son île bien-aimée, ce que sont, pour la poésie populaire, ses trois volumes de chants ; pour la partie romanesque, ses contes, nouvelles et légendes; pour la parémiologue, l'ample collection des proverbes réunis par lui. Dans le premier volume de cette récente série si remarquable, M. Pitrè décrit toutes les fêtes, toutes les folies du carnaval; il nous fait assister aux curieuses représentations des théâtres de marionnettes, écouter les récits des conteurs d'histoires (*cantastorie*) ; il nous dit les usages, les habitudes des matelots, des pêcheurs, de toutes les basses classes; c'est la vie extérieure du peuple sicilien.

La vie domestique dans toutes ses périodes, dans ses moindres épisodes, forme le sujet du tome second. Le troisième est consacré à la science populaire et à ses ramifications; la médecine, toutefois, fera la matière d'une publication à part. Les croyances, les superstitions : mauvais œil, trésors cachés, âmes des décapités, êtres surnaturels, remplissent le quatrième volume de merveilleux récits. M. Pitrè nous offre un admirable tableau de tout ce que les Siciliens font, disent, croient, espèrent. L'auteur a été soutenu dans sa grande entreprise par le désir de réunir tout ce qui peut faire connaître la Sicile, considérée par lui sous un point de vue jusqu'ici inexploré, et cette publication

est le résumé de vingt ans de recherches. M. Pitrè le méditait déjà en 1870, date lointaine à laquelle remontent les premiers livres par lesquels il préludait à tant de travaux, livres dont moi-même je saluai l'apparition avec des espérances qui ont été pleinement justifiées. Le savant palermitain est doué de toutes les qualités qu'exigent la tâche qu'il s'est donnée : beaucoup d'ordre, de méthode, une profonde érudition, une conscience excessive, un style clair et élégant.

Je n'ai fait qu'indiquer bien rapidement la composition de ces quatre derniers volumes. Que de détails intéressants il y aurait à en tirer, que de rapprochements singuliers à y trouver avec le folk-lore d'autres pays ! et aussi et souvent, que de croyances, que de superstitions étranges et toutes locales ! Impossible, malheureusement, de signaler toutes ces précieuses recherches ! Je veux, du moins, dire quelques mots d'une partie du livre de M. Pitrè, qui se rattache à la France, à notre littérature chevaleresque si répandue dans toute l'Europe, et qui a laissé bien des souvenirs en Sicile. Ces souvenirs se sont attachés même à des noms de lieux. Dès la fin du XIIe siècle, Goffredo de Viterbe raconte, dans son *Panthéon,* comment Charlemagne s'empara de Palerme, et en fit baptiser le roi ; comment, avec lui, étaient de fameux guerriers, parmi lesquels on remarquait surtout Roland et Olivier, dont deux montagnes ont reçu les noms, qu'elles portent encore aujourd'hui : *Munti Oliveri, Capu d'Orlannu.* On trouvait aussi une tour de Roland dans l'île du Lampedusa, et un château Olivier entre Palli et Milezzo. Dans la province de Messine on voit encore un château de Montauban. On remarque de nos jours, dans la langue du peuple sicilien, de singulières réminiscences de notre cycle carolingien. La mauvaise réputation de la maison de Mayence se traduit dans l'injurieuse justification de Cani di Magonza, *Re Pipinnu* signifie un bossu. Un homme de grande taille est un *giganti Ferauth,* un géant Ferragus... L'amusement favori des enfants est le *jocu di li paladini,* où figurent Charlemagne et ses preux ; enfin les théâtres de marionnettes mettent perpétuellement sous les yeux de leurs spectateurs charmés tous ces personnages si familiers au peuple sicilien. Ce n'est pas toutefois aux antiques traditions dont je parlais tout à l'heure qu'ils semblent remonter, c'est plutôt à un livre célèbre datant du XVe siècle, *I Reali di Francia,* condensation en prose de poèmes franco-italiens, dont il nous reste quelques échantillons. Les vers de Pulci, de Bojardo, de l'Arioste, ont ensuite ravivé cette influence excitée par les *Reali di Francia,* mais de tous nos fabuleux héros, le plus cher aux Siciliens, c'est Renaud.

Le cycle de la Table Ronde n'a pas non plus été inconnu en Sicile, mais a obtenu moins de faveur. Gervais de Tilbury qui, vers 1190, fut au service du roi Guillaume, offre la première trace des traditions re-

latives à Artur, que deux Siciliens lui assurèrent avoir apparu sur la pente de l'Etna où ce roi résidait dans un magnifique palais. Un autre écrivain un peu postérieur, César de Heisterbach, a raconté, de son côté, qu'au temps d'Enrico VI (1294), le doyen de l'église de Palerme perdit un cheval qu'il apprit être en la possession d'Artur, dans son palais enchanté de l'Etna. M. Pitrè a découvert dans la bibliothèque Magliabechi de Florence, une poésie de 1200 où il est parlé de deux Bretons, venus au Montgibel à la recherche de leur souverain. Notre auteur croit, et avec toute probabilité, ce nous semble, que les traditions celtiques furent apportées en Sicile par les Normands.

Mais nous sommes obligé de quitter notre savant confrère plus vite que nous ne le voudrions, et sans nous arrêter à une quantité de faits, de détails, dont nous nous proposions de parler. Une table alphabétique, fort bien faite, aide à toutes les recherches. M. Pitrè a dédié son livre à son ami Salomone Marino qui est, avec lui, à la tête de la *Rivista per lo studio delle tradizioni popolari*. Aux éloges que nous venons de décerner au livre de M. Pitrè, il est juste, croyons-nous, de joindre une expression de reconnaissance pour MM. Pedone-Lauriel et Carlo Clausen, les fidèles et intelligents éditeurs qui ont livré au public érudit tant d'excellents ouvrages.

10. — Le Canovese est une contrée de l'Italie ayant au nord, la vallée d'Aost ; au midi, le Montferrat, et si petite, de si peu d'importance, que nos lecteurs seraient fort excusables d'en ignorer l'existence; cette contrée a fourni à M. Gaetano di Giovanni les matériaux d'un volume qui est une remarquable contribution au folk-lore. Naissance, mariage, mort, costumes, coutumes, maladies, remèdes, fêtes, divertissements, usages, croyances, superstitions, traditions, c'est tout le Canovese, que nous trouvons dans le travail fort bien fait, habilement coordonné et élégamment écrit — ce qui ne nuit pas — que vient de donner M. di Giovanni. Il a mis à profit pour l'exécuter, les nombreux livres de M. Antonio Bertolotti, et quantité d'autres ouvrages où étaient enfouis, perdus, tous les renseignements classés par lui. Ce livre offre des sujets de rapprochement, non seulement avec la Sicile, patrie de l'auteur, mais avec bien d'autres pays. Les historiens qui s'occupent d'un odieux droit du seigneur, qui ne put être de la part de quelques petits tyrans qu'un abus de pouvoir, et ne reçut jamais aucune sanction légale, trouveront, p. 55 et suivantes, des renseignements qui pourront les intéresser. Ce volume forme le tome VI de la collection entreprise par M. Pitrè : *Curiosità popolari tradizionali*. Très peu de bibliophiles auront le plaisir de le posséder. Il n'est tiré qu'à deux cents exemplaires.

11. — Nous avons plusieurs fois annoncé les jolis et bons petits volumes qui paraissent dans la bibliothèque du folk-lore catalan, M. Cels

Gomis vient de l'enrichir de recherches sur la météorologie et l'agriculture, envisagées au point de vue populaire. Son livre est divisé en quatre parties. La première comprend les aphorismes ou modismes sur la pluie ; la seconde, ceux qui se rapportent au vent ; la troisième, ceux qui concernent la chaleur et le froid ; la quatrième est consacrée aux dictons et proverbes ayant trait à la vie rurale ; de très nombreuses références empruntées à tous les pays, prouvent l'érudition et le soin avec lesquels ce livre a été composé.

12. — A côté de la poésie populaire proprement dite, de celle qui est née dans le peuple et répétée par lui, il en existe une autre qui se rattache à la poésie artistique, qui est le fait de poètes plus ou moins lettrés, mais s'adresse aux classes inférieures. Peut-être aurions-nous hésité à classer dans ce genre de productions l'*Istoria di Patrocolo e d'Insidoria,* écrite en octaves, comme la *Jérusalem,* le *Roland*, et tant d'autres grandes œuvres, mais son éditeur nous y autorise, en qualifiant ce petit poème de populaire. C'est l'histoire de deux amants, en butte aux persécutions du sort, sujet auquel le peuple s'intéresse toujours. Ce *poemetto* date de la fin du xve siècle. Il était inédit et ne méritait pas l'oubli. Son auteur n'est pas connu. L'*Histoire de Patrocle et d'Insidorie* fait partie d'un manuscrit renfermant les vers d'un certain Bernardino Panichi, auquel le *poemetto* ne peut être attribué. M. F. Novati, à qui nous devons cette publication, a fait précéder le poème d'une introduction étendue où il se montre fort au courant de la littérature médiéviste. Le volume, fort élégant, est digne de la Société des bibliophiles de Turin, sous les auspices de laquelle il a paru.

TH. DE PUYMAIGRE.

THÉOLOGIE

Les Critères théologiques, par le chanoine SALVATORE DI BARTOLO, docteur romain en théologie et en droit canonique, ouvrage traduit de l'italien par Un prêtre de l'Oratoire de Rennes sur la seconde édition revue et améliorée par l'auteur. Paris, Berche et Tralin, 1889, in-12 de XVI-382 p. — Prix : 4 fr.

Après une introduction sur la valeur de la raison dans le catholicisme, l'auteur nous présente dix critères ou formes et applications diverses du principe d'autorité en matière de doctrine, puis un appendice sur l'Église législatrice et différents vœux relatifs à l'avenir de l'Église et de la théologie. Il développe tous ces points en une suite de propositions presque toujours disposées en deux groupes suivant qu'elles affirment ou limitent le domaine de l'autorité. Les neuf premiers critères sont connus, mais le dixième, qu'il nomme critère inventif, est réellement nouveau en tant qu'il fournit à l'auteur l'occasion d'exposer un nouveau système de théologie dont la formule est con-

tenue dans ces trois mots : communionisme, minimisme et *pietas fidei*.

Le communionisme a pour but de ramener toutes les communions religieuses au catholicisme. Il réunit en conséquence tous les éléments révélés qui se trouvent dans les professions religieuses des hérétiques et des infidèles. Tous les jours il dit aux dissidents : « Vous catholicisez. » Il est dans le domaine théologique ce que l'éclectisme est en philosophie. En même temps et pour le même but, le minimisme demande à l'Église de restreindre autant qu'il est possible son affirmation, soit magistrale, soit dogmatique, et au théologien de limiter autant qu'il est possible l'extension de cette affirmation ecclésiastique. A cette condition, la discussion la plus large amènera la clarté dans les idées discordantes ; le résultat final sera l'avènement de cette ère bénie dans laquelle il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. En attendant, la *pietas fidei*, c'est-à-dire cette disposition d'esprit du théologien à laisser de côté toute idée, tout système adopté, aussitôt qu'on lui démontre que cette idée ou ce système sont contraires à la révélation, sera l'heureux correctif du minimisme.

Ce système n'est que la généralisation à outrance d'un procédé de controverse ou de négociation qui n'a jamais abouti, quoi qu'il ait pu être légitimement employé dans certaines circonstances, lorsqu'il s'agissait de ramener, d'un seul coup, à l'unité toute une communion dissidente. Mais en dépit des idées millénaristes qui s'y ajoutent, ce procédé ne peut devenir un système de théologie et bien moins encore ne peut être proposé comme une loi de la vie doctrinale de l'Église. On ne ramène pas les dissidents en leur disant qu'ils catholicisent, mais en leur montrant qu'ils ont besoin de devenir catholiques. Il peut être aussi utile qu'intéressant de rechercher dans toutes les religions les parcelles du diamant brisé, mais c'est afin de montrer que le miroir de la vérité ne se trouve, dans son intégrité et sa pureté, que dans l'unique religion véritable. Or, agir ainsi, ce n'est point faire « dans le domaine théologique ce que l'éclectisme accomplit dans le champ de la philosophie. » Quant au minimisme, nous nous bornons à observer, en ce qui concerne le théologien, que la vraie méthode consiste à ne pas chercher à restreindre pas plus qu'à étendre le domaine de l'affirmation ecclésiastique, mais à voir, à dire, à défendre ce qui est. S'il y a une œuvre de discernement à accomplir, ce n'est pas à un système quel qu'il soit, mais à la compétence et à la sagacité théologique qu'il faut la demander. Enfin la *pietas fidei* n'est pas seulement la disposition dont on parle, elle cherche avec confiance, elle accepte avec gratitude la direction de l'auguste présidente de nos discussions et de nos travaux, la sainte Église. Ainsi entendue, la *pietas fidei* est pour le minimisme plus qu'un correctif, elle est un remède préventif.

Dans son œuvre de restriction, M. le chanoine di Bartolo a outrepassé la mesure en ce qui concerne l'objet de l'infaillibilité, la nature de l'inspiration, les droits de la puissance ecclésiastique. Nous nous associons aux réserves judicieuses que le traducteur a faites sur tous ces points. Du reste, cet ouvrage contient beaucoup de bonnes choses; on voit que l'auteur est un esprit distingué et qu'il possède une vaste érudition, toutefois un peu moderne. C'est uniquement à l'esprit de système qu'il faut attribuer : 1° la contradiction par laquelle après avoir établi que tout ce qui est lié d'une manière indissoluble à la révélation entre par là même dans le domaine du magistère infaillible, il exclut ensuite de ce domaine les faits dogmatiques, « parce qu'ils ne se trouvent ni explicitement ni implicitement dans la révélation; » 2° le contresens qu'il commet en attribuant à Mgr C. Martin cette étrange doctrine que l'infaillibilité de l'Église dans la canonisation des saints n'est pas même « connexe à la foi; » 3° l'illusion d'un troisième degré d'inspiration dans lequel il ne reste plus à l'auteur sacré qu'une intention droite et « la mission spéciale de sauver le genre humain par ses écrits, » mission qui n'est plus en acte puisqu'il s'agit de passages qui ne se rapportent pas à la révélation rédemptrice; 4° enfin l'incohérence avec laquelle on demande d'une part de restreindre les affirmations doctrinales et les lois ecclésiastiques au minimum, et l'on réclame d'autre part la tenue fréquente de conciles généraux et particuliers avec intervention des laïques. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Les Principes fondamentaux du droit, par le comte DE VAREILLES-SOMMIÈRES, doyen de la Faculté catholique de droit de Lille. — Paris, Cotillon et Guillaumin, 1889, in-8 de XXXVI-491 p. — Prix : 8 fr. 50

Dans cet important travail, l'auteur passe en revue le système du contrat social de Rousseau dont la réfutation tient une large place dans l'ouvrage; ceux de Hobbes, de Spinosa, des anciens et des scolastiques. Il expose et discute la doctrine de Taparelli et celle de Rothe; la théorie du Patriarcat, celle de Haller, celle de l'organisme social. Il rejette assez dédaigneusement et d'un bloc dans ce qu'il appelle la doctrine « du simple bons sens » les idées de Domat, Fénelon, de Maistre, de Bonald, de Portalis, Charles Comte, Bellime, Niebuhr, Laboulaye, Thiercelin, Lucien Brun et Glasson. Nous avouons à notre confusion que ces idées sont les seules qui, dans tout ce livre, nous aient paru vraiment raisonnables. Tous ces grands esprits ont pensé avec Aristote que l'homme est un être sociable par nature et que, par suite, toute recherche plus approfondie sur les origines philosophiques de la société était vaine et dangereuse. Nous

partageons complètement leur opinion, et M. de Vareilles-Sommières n'a fait que la confirmer dans notre esprit en nous faisant passer en revue les efforts insuffisants de l'esprit humain dans la recherche d'une plus grande lumière sur ce point.

Passant à la question de l'origine du pouvoir et à son organisation, l'auteur nous annonce qu'il va nous apprendre quelle est la meilleure forme de gouvernement. Il s'agit d'un pouvoir monarchique autour duquel se groupe une aristocratie puissante et ouverte. Le suffrage est universel mais pas uniforme. On vote par groupe; les minorités sont représentées; les représentants ne reçoivent pas d'indemnité de l'État, mais peuvent recevoir un salaire de leurs électeurs; ces représentants ne votent pas le budget mais seulement les impôts nouveaux; les ministres ne sont pas responsables vis-à-vis d'eux; les libertés communales et provinciales sont très étendues; la liberté d'association est entière. — Le plus mauvaise forme de gouvernement est à ses yeux la démocratie pure et directe.

L'auteur rappelle ensuite les enseignements de l'Église relativement au pouvoir. Il combat la théorie de la souveraineté inaliénable du peuple, passe en revue les systèmes de Hobbes, de Rothe, pour les écarter, et termine en parlant de « l'école historique, » qu'il qualifie d'empirique et dont à son insu il a subi l'influence. Il signale avec raison Machiavel et Montesquieu comme appartenant à cette école; il y range avec non moins de raison deux auteurs modernes, M. Courcelles-Seneuil et M. Bergeret, et en omet beaucoup d'autres. Sa dernière critique est à l'adresse de M. Bergeret : « L'ouvrage de M. Bergeret, dit-il, est intitulé *Principes de politique;* le pluriel est ici bien trompeur, car, pour M. Bergeret, comme on le voit, le seul et unique principe politique, c'est qu'il n'y en a pas. » On pourrait retourner cette critique contre son auteur. La conclusion à tirer de son livre, c'est qu'il n'existe pas de principes fondamentaux du droit, ou tout au moins qu'il ne les a pas fait connaître. Peut-être M. de Vareilles-Sommières n'acceptera-t-il pas ce reproche : il pourra dire qu'il a exposé la doctrine de l'Église. Mais comme, en ces matières, une telle part est laissée en dehors des dogmes à la liberté des opinions, comme les opinions sont si incertaines qu'on se sent moins fixé qu'auparavant lorsqu'on les connaît, on devient plus indulgent pour l'erreur, plus défiant vis-à-vis de soi-même, plus respectueux pour l'Église. Tel est le bon résultat que pourra produire ce livre sur les étudiants auquel il est destiné. Il sera accueilli également avec intérêt par les esprits cultivés qui, sans connaître tous les philosophes, aiment les ouvrages de quelques-uns d'entre eux. On comprendra mieux de Maistre ou Hobbes, ou tel autre, en voyant la place que leurs doctrines occupent dans le mouvement général de l'esprit humain.

Mais que M. de Vareilles-Sommières ne se fasse pas illusion sur la portée de son œuvre. Il se trompe lorsqu'il dit : « J'enseigne ce qu'on n'a jamais enseigné. » Tout au contraire, il ne fait qu'exposer ce qui a été enseigné. Son ouvrage est celui d'un érudit et d'un professeur. Il devra en faire d'autres pour que le public puisse apprécier ses qualités de philosophe et de jurisconsulte.

PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES

Conférences sur quelques-uns des progrès récents de la physique, par P.-G. TAIT, professeur de physique à l'Université d'Édimbourg, trad. par M. KROUCHKOLL. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-8 de IX-433 p. — Prix : 8 fr.

L'auteur de ces conférences n'est pas seulement l'un des plus connus parmi les physiciens anglais de notre temps, il est encore l'un de ceux qui ont su mener de front avec les recherches expérimentales l'étude approfondie des mathématiques. De tout temps, les savants anglais ont brillé dans l'art de communiquer au public les résultats généraux de la science. M. Tait se montre, dans ce genre, le digne émule des Faraday et des Tyndall.

La moitié environ du volume est consacrée à un exposé populaire de la thermodynamique. L'analyse spectrale, sa découverte, ce qu'elle nous enseigne sur les astres qui peuplent l'espace, la propagation de la chaleur dans les corps, complètent le programme. Ce résumé ne donne toutefois qu'une idée très insuffisante de l'importance et de la variété des sujets traités. Il faut se rappeler que les questions que nous venons d'énumérer tiennent à toutes les branches de la physique. La traduction est généralement coulante et claire. Nous relèverons cependant dans la préface une confusion assez étonnante entre le publicain (en allemand *Zöllner*) de la parabole évangélique et le physicien et astronome allemand Zöllner. Si ce n'est pas une méprise, mais une lourde plaisanterie de l'auteur anglais, le traducteur aurait dû s'arranger de manière à lui en laisser ostensiblement la responsabilité.

Nous ne nous arrêterons pas à quelques fautes d'impression (ex. : *Helneholtz* pour *Helmholtz*, p. 12, et *Maclaurius* pour *Maclaurin*, p. 22) et à quelques inadvertances de l'auteur ou du traducteur, par exemple : p. 103, 2e alinéa, où il faut évidemment, d'après tout le contexte, lire : « n'est pas rendue, » au lieu de « est rendue, » et p. 203, où il est affirmé à tort que la Terre vue du soleil paraîtrait plus petite que Mars vu de la Terre. Nous passerons également sur quelques tirades assez intempestives dans lesquelles l'auteur malmène avec un zèle égal « la folie relativement inoffensive du spiritualiste » et « la bêtise pernicieuse du matérialiste, » sans nous mettre en état de bien comprendre quelle position il prend lui-même en philosophie.

Mais nous ne pouvons laisser passer une confusion grave que commet M. Tait lorsqu'il revendique pour Newton la découverte du principe de la conservation de l'énergie. En admettant même l'interprétation peut-être bien un peu large et bienveillante qu'il donne du texte de Newton, on ne pourrait toujours y voir que le théorème dit du travail ou de la force vive. Or, ce théorème, fort important assurément, est bien distinct du principe tout expérimental de la conservation de l'énergie. Il en était même la négation jusqu'au jour où l'on a reconnu que les frottements et autres résistances sont des transformations et non des destructions d'énergie; c'est donc la constatation de ce fait qui constitue la découverte du principe. E. DARAM.

BELLES-LETTRES

Handbuch der altbulgarischen (alt-kirchenslavischen) sprache, von A. LESKIEN, professor der slavischen sprachen an der Universität Leipzig. Weimar, 1886, in-8 de XVI-332 p. — Prix : 10 fr.

En publiant, il y a quinze ans environ, sa grammaire paléoslave, M. Leskien, slaviste distingué, avait pris pour base le fameux Évangéliaire d'Ostromir, écrit à Novgorod en caractères *cyrilliques* et portant la date de 1056-1057. L'édition de ce précieux monument, faite en 1843 par Vostokov, a été un événement, et la plupart des slavistes lui ont donné la préférence sur tous les autres restes de l'ancien slavon. Le savant professeur de Leipzig était du nombre; mais aujourd'hui il déclare solennellement qu'il a dû renoncer à sa première manière de voir, et reconstruire à neuf l'édifice élevé par lui en 1875.

C'est que, depuis ce temps-là, on a mis au jour plusieurs textes *glagolitiques*, parmi lesquels l'évangile de Zograph (nom d'un couvent du Mont-Athos), occupe la première place. L'étude approfondie de ces textes a fortement ébranlé l'autorité de l'Évangile d'Ostromir; à l'heure qu'il est, les Slavistes les plus autorisés, Miklosich et Jagitch à leur tête, considérèrent la langue du *Codex Zographicus* et de ses congénères, comme étant la véritable source du vieux slavon, celui qu'avaient employé SS. Cyrille et Méthode, dans leur traduction des livres de l'Église. M. Leskien, s'étant rangé de leur côté, a complètement exclu de son nouveau Manuel le texte ostromirien. Personne, assurément, ne lui en fera un crime : Schafarik avait fait autrefois une volte-face tout à fait analogue à la sienne. De pareils retours témoignent de la sincérité avec laquelle on cherche le vrai, et des progrès accomplis par les études glagolitiques. Nous sommes si loin de l'époque où les *Institiones linguæ slavica*, de l'abbé Dobrowski, dictaient la loi, et sur le témoignage de leur auteur, l'écriture glagolitique était traitée d'invention du XIIIe siècle!

La langue dont il s'agit dans le présent ouvrage est suffisamment indiquée sous le nom de vieux slavon, ce qui ne préjudicie en rien à

la question de son berceau ou du pays où elle était parlée du temps de Cyrille et Méthode (IXe siècle), que ce fût la Pannonie ou la Macédoine bulgare. M. Leskien semble préférer le terme de vieux-bulgare sans le donner pour indiscutable.

Il y a dans son manuel trois parties bien distinctes : grammaire, textes et glossaire. Dans la première partie, il donne, sous une forme très concise, les résultats obtenus par la science moderne dans le domaine glagolitique, en indiquant les sources que chacun peut consulter à loisir. Malgré la masse des détails minutieux, il n'y règne aucune confusion, grâce à la rigueur de la méthode. Les formes grammaticales les plus anciennes, pour ainsi dire caracteristiques, sont traitées avec un soin tout particulier : on y voit leurs transformations successives et les traces qu'elles ont laissées. Rien de plus curieux que de suivre, par exemple, les formes du génitif ou du datif des adjectifs composés, ou bien la formation de certains pronoms portant encore l'empreinte du système d'agglutination, marque visible de leur ancienneté. Soit dans la phonétique, soit dans la théorie des formes (l'étymologie et la syntaxe manquent), l'auteur a constamment en vue les textes qui lui ont fourni les éléments des conclusions et des règles.

Ces textes forment la seconde partie et se suivent dans l'ordre suivant : 1° le Codex de Zograph ; 2° Codex Marianus; 3° Assemanianas, à la Vaticane; 4° Psautier sinaïtique; 5° Euchologe également de Sinaï; 6° Glagolita Clozianus; 7° Manuscrits de Luprasl, et 8° Livre du prêtre Sabas (Évangile). Les deux derniers sont écrits en lettres cyrilliques. Les fragments du cod. d'Assemani sont les seuls qui y sont reproduits en caractères glagolitiques. Parfois l'original grec figure à côté du texte slavon. Dans la transcription du glagol, l'auteur a suivi la méthode employée par M. Jagitch dans l'édition critique des manuscrits de Zograph et de Marie, modèles de genre. Des inexactitudes comme, par exemple, *narod* au lieu de *na rod* (τῷ γένει, p. 222, l. 6), montrent que la fidélité à rendre le texte a été gardée même là où celui-ci est en faute : elles sont d'ailleurs minimes.

Le glossaire, quoique bref, suffit au but que l'auteur s'était proposé. Il eût été bon d'ajouter au mot *dien* (jour) sa forme adverbiale (*dnies*), qui y manque, mais que pourtant on lit sept fois de suite sur une seule page (214). A la même page on trouve l'adverbe *preprosti*, que le glossaire rend par : *simplement* (en grec : *aplos*). Je remarquerai à cette occasion qu'il signifie aussi : *en abrégé* (ἐν ἐπιτομῇ, per compendium), et que parfois on confond ce dernier sens avec celui du même mot, pris comme adjectif indéclinable. Je regrette que l'espace me manque pour faire ressortir par un examen plus détaillé tous les mérites de cet excellent livre, fruit de longues et consciencieuses études,

aujourd'hui le numéro 24,332 du fonds français à la Bibliothèque nationale, document précieux à cause des curieux renseignements scéniques qu'il renferme. M. Serrigny nous offre sur l'auteur du mystère, Andrieu de la Vigne, le petit nombre de renseignements biographiques qu'il a recueillis, puis il étudie, non sans quelques erreurs d'interprétation, la mise en scène généralement usitée pour les drames du moyen âge et, en particulier, celle qui fut employée pour la représentation de Seurre. La seconde partie de son livre est consacrée à une analyse détaillée de la pièce, accompagnée de nombreuses citations et de rapprochements avec d'autres mystères. L'étude de M. Serrigny, préparée avec soin et écrite d'une façon agréable et animée, a dû faire grand plaisir aux lecteurs des Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Elle sera aussi fort goûtée, même en dehors de la Bourgogne, de ceux qu'elle rencontrera sous la forme nouvelle qu'elle a revêtue. MARIUS SEPET.

Apulée, roman et magie, par PAUL MONCEAUX. Paris, Quantin, 1889, in-16 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de personnes, même assez lettrées, ne connaissent que vaguement, ou par son titre, *l'Ane d'or*, le livre auquel Apulée doit sa réputation. Ce n'est pas seulement ce livre fort curieux, mais c'est son auteur, le temps où il vécut, la civilisation latine africaine, qui sont devenus le sujet du volume dont nous achevons la lecture. M. Monceaux nous raconte d'abord la vie de l'écrivain, les lointains voyages où l'entraîne une insatiable curiosité, sa passion pour les sciences, les conférences où il se montre éloquent orateur, son mariage avec une riche veuve qu'on l'accuse d'avoir séduite à l'aide d'opérations magiques... C'est tout un tableau très vivant de la Carthage romaine. M. Monceaux arrive ensuite à l'analyse des *Métamorphoses de l'âne* ou de *l'Ane d'or*, espèce de roman à tiroirs où se placent quantité de scènes de mœurs, de nombreux contes, qui finirent par parvenir au moyen âge, dont l'un est cette histoire de Psyché qui, après avoir inspiré des peintres, des statuaires, La Fontaine, Corneille, Molière, finit de nos jours, par se transformer en un poème sous la plume de Laprade. Beaucoup de ces contes, beaucoup de ces scènes sont, dans l'original, d'une révoltante indécence. M. Monceaux a estompé ces passages scabreux, mais non à tel point cependant qu'ils puissent être mis sous tous les yeux ; la chose était impossible.

On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir, pour faire mieux pénétrer le lecteur dans cette vie de l'Afrique latinisée, habillé ses personnages d'une façon trop moderne, d'avoir fait, à plaisir, disparaître ce qu'au temps du romantisme on appelait la couleur locale. Il agit comme les écrivains et les artistes du moyen âge qui transportaient aux plus

lointaines époques, les mœurs, les usages, le costume, qu'ils avaient sous les yeux. Le personnage un peu important d'une petite ville voisine de Carthage devient un conseiller municipal pour M. Monceaux, une Africaine reçoit le nom de dame, une cérémonie religieuse en l'honneur d'Isis devient une messe, les pompes qui accompagnent la mise à flots d'un navire deviennent une bénédiction... Nous ne nions pas que ces anachronismes volontaires ne donnent plus de vie à l'analyse de *l'Ane d'or;* mais que nous voilà loin de l'érudition ethnologique si prisée depuis quelque temps ! La dernière partie du volume, fort curieuse, est consacrée à Apulée magicien, car, de lui comme de Virgile, on fit un sorcier; mais cette croyance semblait plus justifiée à l'égard d'Apulée, qui fut un médecin habile, et qui connut peut-être les phénomènes de l'hypnotisme. Indiquons encore, comme très bonne, l'étude sur le style de l'écrivain de Madaure.

Peut-être, dans l'appendice, M. Monceaux aurait-il dû parler de quelques-uns des traducteurs ou imitateurs d'Apulée, de Firenzuola, par exemple, qui, usant du même procédé que l'auteur français, a transporté l'âne d'or dans la vie italienne du XVIe siècle.

Une petite chicane : nous avons déjà eu la fâcheuse occasion de la faire tant de fois que nous hésitons à y revenir. Pourquoi M. Monceaux, au lieu de tout de suite, dit-il *de suite,* barbarisme trivial que commit une fois Veuillot, ce dont il fut bien marri. TH. P.

Curiosita Foscoliane, in gran parte inedite, a cura di CAMILLO ANTONA-TRAVERSI, prof. di lettere italiane nel collegio militare di Roma. Bologna, Zanichelli, 1889, petit in-8 de 425 p. — Prix : 5 fr.

On sait que les *Foscoliani* rivalisent de zèle et de recherches érudites avec les *Dantisti.* L'ouvrage de M. Antona-Traversi est une contribution nouvelle aux études relatives à Ugo Foscolo, mais nous y voulons plutôt voir la promesse de travaux plus considérables; car l'auteur annonce son intention de publier une édition critique des tragédies de Foscolo. Nous regrettons que M. Antona-Traversi, qui est du reste un érudit consciencieux, n'ait pas mieux coordonné ses matériaux : la méthode est d'une extrême importance dans de semblables ouvrages. Celui-ci aurait gagné à être beaucoup plus court. A quoi bon cette interminable dissertation du commencement sur des questions de propriété littéraire ? Pourquoi surtout ces digressions fâcheuses, qui toujours détournent et fatiguent souvent l'attention du lecteur? Pourquoi enfin répéter une foule de détails qu'on a pu lire dans les trop nombreux éditeurs, commentateurs et biographes de Foscolo, en sorte qu'il est difficile d'apercevoir la partie vraiment neuve et originale de l'œuvre ? Il y avait matière à une mince brochure ; l'auteur a fait un gros livre, et son titre n'est plus justifié. Les « *Curiosités* » ne sont pas « en

grande partie » inédites. Quelques fragments très courts de l'*Hymne aux Grâces*, voilà tout ce qu'on nous donne d'absolument nouveau, j'entends en ce qui concerne Foscolo lui-même, car les *Curiosità* contiennent des lettres inédites intéressantes de Quirina Magiotti, l'amie dévouée du poète, et des documents relatifs à la fameuse *Ode à Napoléon*. D'ailleurs, M. Antona-Traversi rend service aux bibliophiles en comparant les éditions vénitienne, génoise et bolonaise de l'*Ode*, et en démontrant l'authenticité d'une satire fort médiocre, qui avait été attribuée à Barretti, mais qui, en réalité, est de Foscolo. Ces recherches seront utilisées dans l'édition critique qu'on nous annonce; leur publication faite, ainsi séparément, n'offre qu'un intérêt assez restreint. L'auteur des *Sepolcri* n'est pas de la taille de Dante; on ne saurait, sans abus, le traiter comme ces maîtres extraordinaires dont le moindre ouvrage mérite d'être respectueusement commenté. Nous croyons que M. Antona-Traversi a, là-dessus, quelques illusions très pardonnables.

Ce que nous avons le plus apprécié dans son ouvrage est encore l'aperçu qu'il nous donne sur l'histoire des manuscrits de Foscolo, dans l'*Avertissement au lecteur*. On trouve là des renseignements fort intéressants et fort utiles, non seulement au point de vue bibliographique, mais aussi en ce qui concerne la vie intime du poète, et plus particulièrement ses dernières années, pendant son exil en Angleterre avec sa fille naturelle, miss Floriana Emerytt.

MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, par LÉO JOUBERT. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 256 p., avec 48 grav. — Prix : 2 fr.

« Le plus simple récit de la vie d'Alexandre, comme celui que nous achevons, a de quoi interesser le lecteur. » Ainsi se termine le livre de M. Joubert, et on sera sans peine de son avis, que l'on considère l'attrait du sujet ou les qualités de l'exposition. C'est qu'en réalité, l'histoire compte peu de figures aussi extraordinaires. Quelle destinée singulière que celle de ce prince qui, sorti d'une obscure province et roi à vingt ans, meurt douze ans plus tard maître d'une moitié du monde, de ce conquérant qui a dans son camp ses historiographes et ses comédiens attitrés, et lit Homère avec le même enthousiasme qu'il livre des batailles; de ce disciple d'Aristote, assez généreux pour épargner la femme et les enfants de Darius, assez emporté pour faire périr Clitus son meilleur ami et Callisthène son plus sincère conseiller! Ses exploits dépassent tellement la mesure commune que de bonne heure les imaginations exaltées ont entouré son nom d'une luxuriante légende, dont les derniers échos ont retenti jusque dans notre moyen âge. M. Joubert a laissé aux érudits de profession le soin de séparer, s'il se

peut, la vérité de la fiction : il s'est contenté d'emprunter aux textes connus les faits les plus saillants, les anecdotes les plus vraisemblables, et de l'ensemble il a tiré un ouvrage d'une lecture agréable, écrit d'une plume alerte dans un style sans prétention et sans apprêt.

Est-ce à dire qu'il ait échappé à cette tentation commune à presque tous les biographes, de caresser plus que de raison les beaux côtés de leur héros? « Jamais ne s'est levée, écrit-il à sa dernière page, jamais sans doute ne se lèvera une telle rayonnante image de l'héroïsme inspiré. » N'oublions pas que si Alexandre a été aussi ardent, aussi enthousiaste qu'Achille, il s'est montré plus cruel encore et plus passionné. On sera tenté aussi de reprocher à l'auteur d'avoir compris sa tâche d'une façon un peu étroite. Il nous apprend sans doute comment le chef heureux d'une armée de trente-cinq mille hommes a pu soumettre à ses lois un empire immense, mal organisé pour la résistance, gouverné par des souverains et des satrapes en possession de richesses fabuleuses, habitués à étaler un luxe tout oriental au milieu de la pompe d'un fastueux cortège plutôt qu'à se jeter en pleine mêlée à la tête de leurs soldats. Mais l'œuvre de celui que M. Joubert appelle « un missionnaire armé » a eu trop de retentissement dans les annales de la civilisation pour qu'on puisse se dispenser d'en exposer les conséquences, aussi fatales pour le vainqueur lui-même, pour sa maison et pour la Macédoine, sa patrie, qu'heureuses pour l'avenir tant de l'Orient que de l'Occident. Bossuet, avec son grand génie, a écrit sur cette donnée quelques lignes immortelles : personne n'eût su mauvais gré à M. Joubert de consacrer quelques pages à ce côté économique et philosophique de son sujet.

Malgré ces lacunes, le livre, élégamment imprimé, tient une place honorable dans la *Bibliothèque instructive et amusante,* créée par la maison Firmin-Didot. Les illustrations qu'il renferme n'ont pas toutes la même valeur : il s'en trouve d'excellentes, auxquelles il est regrettable que l'on n'ait pas ajouté une carte permettant de suivre de l'Hellespont jusqu'à l'Inde la marche hardie du conquérant. C. Huit.

Antonin le Pieux et son temps. *Essai sur l'histoire de l'Empire romain au milieu du deuxième siècle, 138-161.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par G. Lacour-Gayet, élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome, professeur agrégé d'histoire. Paris, E. Thorin, 1888, in-8 de xxvii-499 p. — Prix : 12 fr.

M. Lacour-Gayet, en choisissant, comme sujet de sa thèse française de doctorat, le successeur d'Hadrien et son temps, a voulu réparer une injustice dont l'érudition moderne s'était rendue coupable envers la mémoire d'Antonin le Pieux. Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle,

Septime Sévère, ont eu l'honneur de travaux étendus et approfondis, tandis qu'Antonin le Pieux n'avait pas fait, depuis longtemps, l'objet d'une monographie spéciale, d'un livre uniquement consacré à son règne. La pénurie des renseignements semblait avoir contraint ses panégyristes à des louanges brèves et à une admiration presque silencieuse.

Grâce aux témoignages divers qu'il a eu l'habileté de réunir, d'interroger et d'apprécier en les contrôlant au moyen d'une confrontation prudente, sagace, patiente et éclairée, M. Lacour-Gayet est parvenu à écrire une biographie très complète, nourrie de faits; à nous donner une peinture excellente d'une époque glorieuse et à nous exposer les raisons précises de la reconnaissance publique pour Antonin. Très riche en documents de toute nature, son travail, inspiré par une érudition sûre et bien informée, animé d'un esprit critique judicieux et sagement indépendant, écrite dans une forme élégante et facile, témoigne de recherches considérables et approfondies, que vient attester la diversité même des questions auxquelles il s'attaque successivement et qu'il traite dans tous leurs détails.

Le titre de l'ouvrage indique très nettement le but de l'auteur. Ce n'est pas à la biographie de l'empereur Antonin qu'il a voulu se borner; élargissant l'horizon, ce dont nous ne saurions trop le féliciter, il a tenu à tracer un tableau de l'Empire romain au milieu du second siècle. Aussi bien ne s'est-il pas contenté d'étudier la vie d'Antonin (chap. I et XVII, appendice A) et a-t-il envisagé les différents événements qui ont marqué son règne, les réformes qu'il a accomplies ou simplement confirmées, soit au point de vue du gouvernement général ou du peuple de Rome et de l'approvisionnement de la capitale, soit dans les finances, soit dans l'armée, soit en ce qui concerne la guerre et les peuples barbares, les travaux publics ou l'état économique, soit enfin en ce qui touche l'Italie et les provinces (chap. II à X), la cour impériale et la société romaine (chap. XI), les arts, les lettres, la philosophie et les sciences à cette époque (chap. XII-XIII), les relations du paganisme et du christianisme, et enfin l'état du droit romain à la même date (chap. XIV-XVI). Ajoutons qu'un Appendice final des plus remarquables (appendice B), intitulé *Fastes consulaires,* est consacré aux consulats du règne d'Antonin. En un mot, c'est l'histoire des hommes et des choses au milieu du IIe siècle qu'il a entrepris de nous raconter, en prenant toujours soin d'indiquer la place qu'il convient d'y faire à l'empereur lui-même et éviter que sa grande figure ne disparaisse, étouffée, dans la masse des renseignements, en la laissant sans cesse au premier plan.

On sent que M. Lacour-Gayet est épris de son sujet, et qu'il a une véritable passion, presque un culte, pour son héros, qu'il suit partout,

chez ses vignerons comme à la chasse au sanglier et à la pêche à la ligne, et dont il essaie de venger l'honneur domestique, en s'érigeant, avec M. Duruy, le chaleureux, chevaleresque et généreux défenseur de la vertu de Faustine et en faisant justice, dans un plaidoyer convaincu, des accusations injustifiées que l'histoire a portées contre elle et de l'opprobre immérité dont elle a couvert son nom. Loin de nous la pensée de ne point admettre la conclusion de l'auteur, et de chercher à tempérer les accents de son panégyrique enthousiaste. Non : Antonin jouit, devant l'histoire, d'une réputation trop peu critiquée pour être contestée. Modèle des vertus païennes, la douce physionomie de ce « saint du paganisme » rayonne sur l'Empire romain auquel il donne en même temps la paix extérieure et intérieure, cette *immensa romanæ pacis majestas*, suivant la belle expression de Pline, une prospérité matérielle et morale telle que Rome n'en a jamais connu et n'en connaîtra plus à l'avenir; où les arts, les sciences et les lettres s'épanouissaient à l'ombre de sa haute et bienfaisante protection ; où il n'est qu'une voix pour bénir le prince sage et modéré qui la gouverne, voix si puissante, que la postérité jalouse en recueillera l'écho et répétera avec les contemporains : *transiit benefaciendo.*

Notre intention ne peut être de suivre ici M. Lacour-Gayet dans tout le cours de ses nombreux et instructifs développements. Nous risquerions, en nous attardant davantage, d'excéder les limites étroites assignées à cet article, sans profit pour l'éloge du savant docteur. Nous préférons en montrer la sincérité et la justice, en donnant satisfaction au devoir de critique qui nous reste à remplir.

Si, nous plaçant à ce point de vue, nous essayons d'ajouter un jugement d'ensemble sur l'œuvre, nous croyons pouvoir reprocher à son auteur de n'avoir peut-être pas adopté un plan irréprochable. Vouloir faire rentrer toute l'histoire administrative et sociale de l'Empire dans les quelques pages que l'antiquité nous a léguées sur le règne d'Antonin, n'est-ce pas tenter d'enchâsser une grande toile dans un cadre trop étroit? N'y a-t-il pas, d'autre part, un défaut réel de composition dans le fait de s'être strictement cantonné dans les vingt-trois années qui constituent le règne d'Antonin? Et n'était-il pas possible de ne pas excéder les bornes du programme, et les limites de la période, tout en étendant quelque peu ses vues et en développant le champ de ses observations? Tel un touriste qui, arrivé sur un sommet élevé, embrasse d'un œil exercé un horizon sans fin et, après en avoir fouillé les lointaines profondeurs, sait en limiter les contours. En un mot, nous aurions souhaité une plus grande liberté d'allures, et nous estimons qu'à ce procédé les lignes élargies du livre auraient sensiblement gagné à beaucoup d'égards, le règne d'Antonin étant une période

purement factice, qui ne présente rien de net et de précis dans l'histoire de l'Empire romain. Que si, maintenant, nous descendons dans le détail de l'analyse, voici les quelques griefs que la lecture du livre de M. Lacour-Gayet nous a suggérés. Nous trouvons d'abord qu'il est un peu trop touffu. Il fléchit parfois sous la richesse du détail. D'un autre côté, quelques inexactitudes se sont glissées dans la rédaction. C'est à tort, par exemple, qu'il nous parle (p. 26, note 1) de la vingtième puissance tributrice d'Hadrien, en 138, alors qu'il s'agit, en réalité, de la vingt-deuxième; ainsi, encore, la véritable forme du nom de Tebessa est Theveste, et non Thévestis, comme il l'écrit quelque part. Enfin il lui arrive parfois de révéler d'une façon malheureuse que c'est une thèse de doctorat ès lettres qu'il compose, et qu'il est absolument étranger à la connaissance du droit. Par exemple (p. 261), à propos de l'achat d'un jeune esclave, M. Lacour-Gayet, rencontrant un texte qui nous dit que l'acheteur *mancipio accepit*, c'est-à-dire a acquis la propriété de cet esclave par mancipation, traduit par *prend en servitude;* un peu plus loin, le texte ajoute que le vendeur garantit que l'esclave n'est ni vagabond, ni épileptique, *caducum non esse;* à peine reconnaît-on le sens et la portée du texte dans cette traduction fantaisiste de l'auteur qui lui fait dire que l'esclave n'est pas *sans maître ni vacant.* L'acheteur, prévoyant une éviction future, fait avec le vendeur la fameuse *stipulatio duplae,* c'est-à-dire qu'il stipule de lui le double du prix, en vue de cette éventualité. M. Lacour-Gayet n'a évidemment pas compris ce passage limpide pour un jurisconsulte, car la traduction qu'il nous en donne défigure complètement l'hypothèse prévue. Il n'est que juste d'ajouter qu'il était tellement peu sûr du sens, qu'il a mis un point d'interrogation dans la phrase française. A lui seul, il suffit à témoigner de l'embarras de l'interprète, qui s'est vu en présence d'une énigme. Nous pourrions présenter des observations du même genre à propos de la traduction d'une inscription de l'an 153, citée page 417, s'il y avait vraiment mauvaise grâce à paraître épiloguer de la sorte sur un travail à peu près irréprochable. Nous préférons nous en tenir à ces quelques remarques, et affirmer très hautement que le défaut de composition et de conception que nous avons signalé, non plus que les rares erreurs qu'il est possible de relever, ne compromettent en rien l'ensemble d'une œuvre considérable, excellente, de haute valeur et de grande portée. Qu'il nous soit permis d'ajouter que, maintenant, Antonin a un monument historique, édifié en son honneur sur des bases solides, et signé à la fois de lui et de l'habile et savant architecte qui le lui a élevé. X.

De P. Claudio Pulchro tribuno plebis. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par G. LACOUR-GAYET, ancien élève à l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome; Lutetiæ Parisiorum, ap. E. Thorin, 1888, in-8 de 83 p. — Prix : 3 fr. 50.

La thèse latine de M. Lacour-Gayet a trois qualités maîtresses.... et beaucoup d'autres accessoires : elle est écrite dans un latin excellent, pétri d'heureuses réminiscences et relevé ça et là, d'une pointe de spirituelle ironie ; elle est d'une conception irréprochable et d'une remarquable clarté d'exposition. Elle comprend quatre chapitres relatifs à ce que nous savons de P. Claudius avant sa questure ; à ses fonctions de questeur ; à son tribunat ; à son édilité et à sa brigue de la préture. Une conclusion couronne l'ensemble des développements, qui est elle-même suivie des fastes de la vie de P. Claudius Pulcher établies par années.

L'auteur ne pouvait avoir la prétention de nous donner, quant au fond, un travail original et neuf ; l'homme et son temps sont trop connus, par des sources qui sont à la portée de tous et auxquelles on ne pouvait rien ajouter, pour qu'il fût possible de renouveler le sujet par l'érudition. Une tâche restait à accomplir : c'était de faire œuvre de psychologue et de moraliste, à l'égard de l'un des plus parfaits scélérats qu'ait produits la République romaine à l'heure de sa décadence, et c'était d'analyser son caractère et de se définir d'une façon plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. L'auteur l'a compris, il a atteint le but avec un plein succès. Il suffit de lire cette docte et souvent très amusante dissertation, pour éprouver un sentiment de dégoût profond contre l'être abject et vil dont elle nous entretient. On lira notamment avec un vif plaisir l'histoire bien connue des mystères de la bonne déesse, que l'auteur raconte avec autant de charme que d'esprit, et dans laquelle il nous montre Claudius commençant, à l'instar de plus d'un de ses pareils, par poser pour la vertu, et poursuivant pour inceste une vestale belle-sœur de Cicéron : celle-ci fut acquittée, et son vertueux accusateur jeté hors la ville. Il y rentra et noua une intrigue amoureuse avec la femme de César, alors grand pontife. Pour forcer les portes de la maison, le drôle, libidineux sans vergogne, emprunte un déguisement féminin et pénètre dans la demeure à la faveur de la nuit, et, grâce à la complicité d'une servante, à l'heure où l'accomplissement des mystères écarte la présence des maris et de tous les hommes. Sa voix masculine finit par trahir son sexe ; il s'enfuit, se cache, on le découvre, on l'expulse et il devient la fable de la ville. Ce petit trait de mœurs privées permet de juger l'homme ; si l'on ajoute que sa vie publique était recommandable à l'avenant de sa vie privée, il sera permis d'en tirer cette conclusion, avec M. Lacour-Gayet, que son héros, incorrigible fauteur de troubles, soutien perpétuel du désordre, partisan fidèle de la cause de l'anarchie, dangereux et hypo-

crite démagogue, assez habile pour employer des gens qu'il méprisait à en molester d'autres qu'il poursuivait de sa haine, n'a jamais dû travailler qu'à la ruine des institutions républicaines pour sa propre satisfaction. Ce triste gredin, a eu, hélas ! et aura toujours des imitateurs. Quiconque tient à s'édifier sur leur compte et sur leurs procédés, trouvera pleine satisfaction dans la lecture de la monographie remplie d'intérêt et fort instructive de M. Lacour-Gayet. X.

Histoire de France, *depuis ses origines jusqu'au* XVIIe *siècle,* par V. CANET, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Lille, Desclée, 1889, gr. in-8 de 496 p. et 170 grav. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Canet n'a ni la concision d'un manuel, ni la précision et les développements d'un travail d'érudition ; c'est une œuvre de vulgarisation, dans laquelle il s'est proposé d'offrir, sous une forme aussi attrayante que possible, un tableau général de notre histoire jusqu'au XVIIe siècle. C'est là un travail aussi délicat que vaste et ardu ; car il exige une connaissance approfondie de toutes les publications qui, chaque jour, viennent compléter, modifier ou changer de fond en comble certaines parties de notre grand édifice historique. M. Canet était bien en mesure d'entreprendre cette tâche difficile, et il a su élaguer de son œuvre des erreurs communes à presque tous les travaux de ce genre, suspendre son jugement dans certains cas douteux, et montrer une modération convenable dans ses appréciations. Toutefois, il nous a semblé que la chronologie eût pu être plus précise et plus exacte, notamment en ce qui concerne les premiers rois carolingiens. Nous avons remarqué que l'auteur garde une réserve prudente lorsqu'il aborde la grande question de l'époque de l'évangélisation et de l'organisation ecclésiastique de la Gaule. Il y a cependant un point qui paraît bien admis, c'est que les églises du sud-est furent régulièrement établies avant les autres. Si l'on examine, en effet, la liste de nos conciles nationaux, on voit que les premiers ont été tenus au IVe siècle, dans cette région, à Arles, à Nîmes et à Valence ; il faut descendre au Ve siècle pour en trouver à Tours et à Angers, ce qui montre bien que le mouvement religieux allait du sud-est au nord-ouest.

M. Canet ignore que la compilation connue sous le nom d'*Établissements de saint Louis* est l'œuvre d'un jurisconsulte, probablement originaire d'Orléans, qui réunit dans un même recueil deux ordonnances de saint Louis, la coutume de Touraine-Anjou, la coutume d'Orléanais, en y ajoutant des commentaires tirés du droit romain et du droit canonique. Avant de rédiger ce chapitre, il eût été bon de recourir aux travaux de M. Paul Viollet sur la question, et notamment à son édition des *Établissements*. Ailleurs, M. Canet dit (p. 369) à propos de la

prise de Jeanne d'Arc : « Elle était prisonnière de guerre et pouvait être rachetée. Il n'y a pas trace de tentative faite à ce sujet par le Roi de France... » C'est là une assertion faite à la légère, et qui prouve que l'auteur n'a pas suffisamment étudié ce grave problème. Il y aura bientôt cent ans que l'Averdy a montré, dans ses *Réflexions historiques et critiques sur la conduite qu'a tenue Charles VII à l'égard de Jeanne d'Arc,* que le Roi ne pouvait ni la racheter, ni menacer les prisonniers anglais de représailles. Cette thèse, repoussée par J. Quicherat, a cependant été reprise avec succès par M. Charles de Beaurepaire et, en dernier lieu, par M. de Beaucourt, qui attire l'attention sur deux lettres adressées au duc de Bourgogne et à Jean de Luxembourg, d'où l'on est autorisé à conclure qu'une tentative de rachat fut faite, avant la remise de Jeanne aux mains de Pierre Cauchon.

Malgré les quelques réserves que nous venons de faire et celles que nous pourrions y ajouter, nous n'hésitons pas à déclarer que l'*Histoire de France* de M. Canet, publiée sous les auspices de la Société de Saint-Augustin, est rédigée dans un excellent esprit, et renferme le plus souvent les meilleures conclusions actuellement adoptées.

A. L. V.

Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. *De la conquête de Constantinople.* Texte rapproché du français moderne par MAILHARD DE LA COUTURE. Lille, Desclée, de Brouwer, 1889, in-8 de 396 p. — Prix : 4 fr. (*Société de Saint-Augustin : Bibliothèque des familles. Choniques et Mémoires.*)

Après l'établissement d'un texte critique nous ne connaissons pas de travail plus délicat, et généralement plus mal fait, que ces sortes de calques de notre vieille langue appelés « traduction » par M. Natalis de Wailly, « texte rapproché du français moderne » par M. Mailhard de la Couture. Le but que l'on se propose en pareil cas doit être, semble-t-il, de rendre la lecture de nos vieux historiens possible aux enfants et à toutes les personnes étrangères aux travaux d'érudition. Pour atteindre ce but il faut, à notre avis, suivre deux règles qui paraissent, au moins en théorie, très précises : 1° remplacer par la forme moderne toutes les formes archaïques des noms de personnes ou de lieux, qui auront pu être identifiés ; 2° substituer des synonymes ou des périphrases à tous les termes qui ne figurent pas dans nos grands dictionnaires de la langue française. Il suffirait généralement de prendre une édition critique du texte que l'on veut vulgariser et de transporter dans le corps du récit les identifications ou les explications données en notes ou dans un glossaire. M. Mailhard de la Couture, qui a bien voulu entreprendre pour Villehardouin cette tâche quelque peu ingrate, avait précisément à sa disposition une bonne édition du chroniqueur de la IVe croisade, celle de M. Natalis de Wailly, dont il pro-

clame lui-même l'incontestable supériorité et que l'on doit, dit-il, considérer comme définitive. Aussi n'est-ce pas sans un vif étonnement que nous le voyons suivre, ainsi qu'il l'a d'ailleurs annoncé dans sa préface, le texte publié en 1838, par M. Paulin Paris. Pourquoi ne pas se servir exclusivement, au lieu de se borner à lui emprunter quelques notes et quelques identifications, de l'édition de M. Natalis de Wailly, contenant en regard du texte ancien une traduction en français moderne, qui devait être d'un grand secours dans le présent travail? Nous avons relevé quelques leçons également indépendantes de l'édition de M. P. Paris et de celle de M. de Wailly, et dont l'origine demanderait à être expliquée, celles-ci par exemple (dans les pages 9 et 10) : Jean Foinous lu Fuisnons par M. P. Pâris, Foisnons, par M. de Wailly, Jean de Virson (*aliàs*, Vieson et Virsin), Pierre de Bracieulx (*aliàs*, Bracuel, Bracieux), Gautier de Gaudouville (*aliàs*, Gadonville, Gaudonville). Nous ne nous arrêterons pas à des observations de ce genre ; mais il est un point sur lequel nous voulons insister. M. Mailhard de la Couture a voulu faire œuvre de vulgarisation; en pareil cas le grand souci doit être de ne vulgariser que la vérité. Or, depuis quinze ans, l'histoire de la conquête de Constantinople a donné lieu à de vives polémiques, dont le principal résultat a été d'affaiblir considérablement l'autorité de Villehardouin et de révoquer en doute sa sincérité, si énergiquement défendue cependant par M. Natalis de Wailly. On a publié et étudié minutieusement les chroniques d'Ernoul, de Gunther, de Robert de Clari, de l'anonyme de Halberstadt, la *Devastatio Constantinopolitana*, les actes d'Innocent III, etc., qui ont révélé d'autres causes que celles qui sont attribuées par Villehardouin au changement de direction de la IVe croisade, aboutissant à la conquête de Constantinople et non à la délivrance des Lieux Saints. Cette grave question a fait en outre l'objet de nombreux travaux originaux, en tête desquels il faut citer ceux qui ont été publiés par M. Riant, notamment dans la *Revue des questions historiques*, puis les notices de plusieurs érudits français et étrangers, tels que MM. Thomas (dans l'*Allgemeine Zeitung*, annexe n° 356, 22 décembre 1875), Klimke, L. Streit, K. Hopf, Hanotaux, J. Tessier, etc. Sans entrer dans l'examen même sommaire de ces diverses publications, n'était-il pas sage, indispensable, d'avertir le lecteur de l'existence de cette polémique, dans laquelle on attribue la diversion sur Zara et Constantinople tantôt aux intrigues de Philippe de Souabe, tantôt à une entente des Vénitiens avec l'Egypte, d'abord menacée, tantôt à l'ambition de Boniface marquis de Montferrat, les croisés n'étant dans tous les cas que les instruments de machinations coupables? C'est là le plus grave et, en somme, le seul reproche important que nous ayons à formuler contre l'édition de M. Mailhard de la Couture. Comme plusieurs de ses devanciers il a fait suivre le récit de

Villehardouin de la chronique de Henri de Valenciennes et aussi d'extraits de la chronique de Robert de Clari.

La Société de Saint-Augustin, à laquelle nous reprochions naguère d'avoir fait paraître quelques éditions peu utiles, a été fort bien inspirée cette fois-ci, car la narration de Villehardouin, incomplète ou erronée sur certaines questions des plus importantes, n'en restera pas moins, dans son ensemble, la source la plus considérable de l'histoire et surtout de l'histoire militaire de la IVe croisade.

ACH. LE VAVASSEUR.

Guillaume du Tillot. *Un Valet ministre et secrétaire d'État; épisode de l'histoire de France et d'Italie de 1749 à 1771*, par CHARLES NISARD, membre de l'Institut. Paris, Ollendorf, 1887, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce valet ministre fut Guillaume du Tillot, marquis de Félino, fils d'un garçon de chambre de l'Infant don Philippe et qui par son habileté et son mérite ne tarda pas à devenir le ministre tout-puissant de son maître, devenu duc de Parme, et du fils de son maître. Son séjour à Parme fut marqué par une foule de réformes utiles qui firent fleurir le commerce et l'industrie, fort négligés et languissant avant lui, mais gâté aussi, il faut bien le dire, par son attitude hautaine et violente vis-à-vis du clergé et du Pape et par la brutale expulsion des jésuites. Toutefois, son pouvoir appuyé par les rois de France et d'Espagne, protecteurs du duché de Parme, fut incontesté sous don Philippe. Il l'eût été de même sous don Ferdinand, fils et successeur de don Philippe, si ce prince ne fût devenu l'époux d'une fille de Marie-Thérèse, l'archiduchesse Amélie. Cette princesse, d'un caractère fantasque et autoritaire, qui désolait sa mère par ses sottises et ses dépenses, ne tarda pas à prendre du Tillot en haine, et comme elle imposait despotiquement ses volontés à son faible mari, elle finit par lui faire partager ses préventions contre le ministre. La lutte des deux souverains, désormais ligués contre du Tillot, devenu marquis de Félino, remplit le volume de M. Ch. Nisard : lutte ardente où la princesse déploie contre l'administrateur détesté toutes les roueries d'un esprit rusé, toutes les calomnies d'un esprit faux, toutes les ardeurs d'un esprit violent, allant même jusqu'à susciter des émeutes, au risque d'y compromettre l'autorité de son mari et la vie des nombreux Français qui résidaient à Parme, car les cris de : mort aux Français! étaient mêlés aux cris de : mort à du Tillot! dans les mouvements populaires suscités par cette étrange princesse, femme d'un fils de France. Une mission de M. de Chauvelin, très habilement conduite cependant, n'apporta qu'un calme passager. L'Infante continua ses attaques et ses plans, et malgré une nouvelle enquête ordonnée par les rois d'Espagne et de France, et menée par le comte de Durfort et le marquis de Cévallos, elle finit par réussir : du Tillot découragé donna sa démission.

Ce curieux épisode était peu connu, pour ne pas dire tout à fait inconnu, et il faut remercier M. Nisard de l'avoir remis en lumière ; c'est un récit extrêmement piquant et d'une lecture amusante et facile.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution. (1790-1795) Discours de réception à l'Académie delphinale, par JULES MASSE, ancien magistrat. Grenoble, Allier père et fils, 1887, in-8 de 101 p.

M. Jules Masse n'a pas craint d'aborder un sujet qu'il est rare de voir traiter dans les histoires de la Révolution et dont la bibliographie fournirait bien peu d'articles. Mais, pour être encore obscur, il n'est pas destiné à le rester, si, çà et là, des esprits judicieux et chercheurs comme M. Masse veulent bien entreprendre une enquête. Il a eu certainement beaucoup des pièces entre les mains ; il a su en user avec discrétion, sans rien allonger, sans trop abréger non plus : c'est un travail à la fois d'érudit et de lettré. Déjà un ancien avocat-général, M. Fourchy, avait touché à ce sujet pour la ville de Paris et pour les deux premières années de la Révolution ; on trouverait encore ailleurs de précieuses indications. M. Masse a profité de l'occasion pour toucher incidemment le rôle de la justice révolutionnaire à Grenoble.

En suite de cette étude, on peut lire la réponse de M. Eugène Chaper, président de l'Académie delphinale. Elle est intéressante à plus d'un titre. D'abord, M. Chaper constate que le Dauphiné, au point de vue des travaux historiques sur la Révolution, est particulièrement en arrière et exprime le désir que cette histoire locale se fasse avant que les pièces ne disparaissent. M. Chaper est un collectionneur. — « Savez-vous, nous dit-il, où j'ai recueilli les assez nombreux documents originaux que je possède? Dans les sacs pleins de vieux papiers que les marchands de chiffons vont vider dans les cuves à pâte des papeteries, et ce ne sont pas seulement des procès-verbaux venant de communes rurales, mais des pièces autographes de première importance... Tout cela s'en allait à la cuve... conservé quatre vingt-dix ans, puis jeté par qui? » Et M. Chaper détache de sa collection l'autobiographie du président du directoire de l'Isère de 1790 à 1794. Pièce curieuse qui complète la physionomie de la Révolution à Grenoble, telle que l'avait tracée dans les pages précédentes M. Jules Masse.

Je signale avec plaisir ces deux études contenues dans la même brochure dont la valeur et l'intérêt dépassent singulièrement les modestes apparences.

VICTOR PIERRE.

Lyon sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. *Notes et Documents* publiés par ALBERT METZGER et révisés par JOSEPH VAESEN, ancien élève de l'École des chartes. Lyon, Henri Georg, s. d., in-12 de 182 p.

Le dernier volume de la belle et consciencieuse publication de MM. Metzger et Vaesen embrasse la période du Directoire, du Consulat et de l'Empire, de 1796 à 1814. Les documents qui le composent sont empruntés pour la plupart au *Journal de Lyon,* de Pelgin, aux Archives municipales, ou à des ouvrages peu connus; quelques pièces mêmes sont introuvables, notamment celles relatives à une conspiration de 1806 pour le renversement de l'Empire et le rétablissement de la République; un des traits les plus curieux et les plus inattendus du programme de cette conspiration essentiellement jacobine est le maintien du concordat. D'autres se rapportent à la situation très tendue qui existait à Lyon au début du Directoire, et qui amenait des rixes fréquentes entre la population réputée aristocrate et royaliste et les volontaires républicains de passage dans la ville. Nous devons signaler aussi de très intéressants récits par un témoin oculaire des deux séjours de Pie VII à Lyon lorsqu'il alla à Paris sacrer Bonaparte et lorsqu'il en revint, au milieu d'un concours enthousiaste de fidèles qui se pressaient sur les pas du Souverain Pontife, et une relation officielle du voyage de Napoléon et de Joséphine dans la seconde ville de France. C'est le récit des fêtes données aux souverains et des bienfaits répandus par eux; nous y relevons cette jolie phrase à propos d'un don de plantes fait au Jardin botanique par l'Impératrice « qui cultive chaque jour la bienfaisance et des fleurs. » Quant à l'empereur, nous imaginons qu'il dut sourire en entendant chanter par des chœurs de jeunes filles cette strophe dont son règne ne devait guère réaliser les prévisions :

L'air ne retentit plus du bruit affreux des armes.
. . . . . .
O France, heureuse contrée!
Du séjour de l'empirée
La paix a pris son essor;
C'est ton prince qui t'appelle.
Il te ramène avec elle
Les beaux jours de l'âge d'or.

Citons en dernier lieu le rapport fait au conseil municipal de Lyon sur le rétablissement des écoles primaires le 27 juillet 1807. Il y est constaté que les écoles gratuites tenues par les congréganistes existaient avant la Révolution, que les « orages qui avaient agité la France » avaient seuls « bouleversé cette institution, » et « qu'on ne pouvait mieux faire que de les recréer sur le modèle des anciens. » Le rapport se termine donc par un projet de délibération qui rétablit ces écoles et le vœu que les communautés des Frères des écoles chrétiennes et des Sœurs de Saint-Charles soient officiellement reconnus par le gouvernement.

Avis aux laïcisateurs de nos jours.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Congrégation (1801-1830), par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Préface par M. le comte Albert de Mun. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XXIV-409 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voilà, au double point de vue de l'histoire et de la piété, un livre excellent. Il anime au bien en montrant des chrétiens généreux consacrés aux œuvres multiples de la charité ; il réfute des calomnies assez répandues pour avoir pris corps dans l'histoire comme des vérités, sous la plume d'écrivains ou trompeurs ou trompés. En effet, ce n'est pas seulement M. de Vaulabelle, M. Ch. Lacretelle, dans leurs histoires-pamphlets contre la Restauration qui accusent la Congrégation d'avoir été un pouvoir occulte, mystérieux, malfaisant, enlaçant la France pour y étouffer la liberté, c'est aussi M. de Vielcastel, trop enclin à accueillir les rancunes des libéraux d'alors, c'est même M. Dareste, qui se laisse prendre au jeu de cette opposition qui, une fois arrivée à son but, s'est démasquée dans un moment de franchise, en se vantant d'avoir, pour mieux assurer ses coups, joué la comédie pendant quinze ans.

M. Geoffroy de Grandmaison rend donc un service signalé en faisant justice des fausses assertions, des calomnies répandues par ces comédiens : il le fait d'une manière irréfutable, pièces en main, car les archives de la Congrégation existent encore, et M. de Grandmaison a pu les consulter. Il le fait avec conscience et intelligence ; des notices sur les principaux congréganistes, sur leurs œuvres préférées, font revivre toute cette génération trop oubliée, à laquelle cependant nous devons en partie ce que nous sommes.

Le P. Delpuits réunit, en 1801, quelques jeunes gens désireux de se fortifier dans la piété : ce fut l'origine de la Congrégation, association exclusivement religieuse, distincte de l'association politique, fondée en 1810, par Mathieu de Montmorency, pour procurer des secours au Pape et aux cardinaux dispersés. Lyon fut le centre de cette dernière société, comme Paris l'était de la Congrégation. A la mort du P. Delpuits, en 1811, l'abbé Philibert de Bruillard, depuis évêque de Grenoble, ensuite l'abbé Legris-Duval, s'occupèrent de la Congrégation. Lorsque celui-ci entra chez les jésuites, l'un d'eux, le P. Ronsin, dirigea la Congrégation à laquelle l'abbé Legris-Duval resta toujours attaché. La Congrégation fut sous la Restauration ce que la Société de Saint-Vincent de Paul devint sous les gouvernements suivants, c'est-à-dire le rendez-vous des âmes d'élite, désireuses de sauver leur âme et comprenant que la vie est un apostolat pour sauver les âmes des malheureux. Œuvre des Savoyards, œuvre des amis de l'enfance, œuvre de Sainte-Anne, œuvre du Bon Pasteur, association de Saint-Joseph, visites dans les hôpitaux, les prisons, les congréganistes entreprennent tout : ils ont la Société des Bonnes Études pour les luttes intellectuelles, la Société catholique des Bons livres pour la propagande.

De semblables congrégations sont établies en province et affiliées à celle de Paris : mais il n'y a là ni sombres conspirations, ni ténébreuses menées. Les gens de bonne foi en seront convaincus par la lecture du livre si intéressant de M. de Grandmaison. Ils verront dans la Congrégation une association de piété pour les bonnes œuvres, rien de plus, rien de moins. Les libéraux de la Restauration dans leur haine contre l'Église et contre la royauté, eurent la coupable habileté de faire croire ce qui n'était pas. « Jésuite, » fut le mot avec lequel on souleva les passions aveugles. Il faut lire dans M. de Grandmaison le récit de ces intrigues aussi exactement décrites que les jugements sont judicieusement formulés. M. de Montlosier conduisit ostensiblement le combat ; mais il y eut des défections sans nom, des victoires sans honneur ou plutôt couvrant de honte ceux auxquels la trahison, complice de leur haine, donnait le triomphe. La Congrégation disparut bientôt : de 1801 à 1830 elle avait compté 1,373 membres, dont M. de Grandmaison nous donne les noms. M. de Montlosier parlait de 48,000 adhérents !

Plein de vie et de jeunesse, ce livre de M. de Grandmaison donne le dernier mot sur une question dont tout le monde a entendu parler et a parlé peut-être sans l'avoir connue. La lecture en est très attachante.

H. DE L'É.

Souvenirs d'un octogénaire parisien. *tour à tour citoyen de Lyon et de Lille*, par A. DE BERNE. Paris, H. Chapelliez, 1839, in-8 de 639 p. — Prix : 8 fr.

Les souvenirs d'un octogénaire nous reportent immédiatement à la Restauration, et, en effet, l'auteur commence par rappeler la physionomie de Paris de 1820 à 1830. Il parle des grands faits arrivés alors, déplore les suites de la Révolution de Juillet, mais passe assez rapidement sur ces époques. Il s'étend davantage à partir de la Révolution de 1848, lorsqu'il prend souvent la plume dans les journaux, d'abord le *Corsaire* et la *Gazette de France*, ensuite, vers la fin de l'Empire, dans le *Courrier de Lyon*, puis dans le *Propagateur du Nord*, à Lille; alors les détails arrivent et ils sont toujours instructifs. M. de Berne est très calme en voyant le coup d'État du 2 décembre, qui lui paraît une revanche du 24 février 1848; mais les guerres entreprises par l'Empereur lui paraissent, avec raison, condamnables au point de vue d'une saine et prévoyante politique. La guerre d'Italie, dit-il justement, fera sévèrement juger l'empereur Napoléon III par l'histoire.

M. de Berne, faisant œuvre d'historien, reproduit, au fur et à mesure des événements, quelques-uns des articles publiés par lui dans les journaux. Ils se rattachent aux faits principaux du temps et, écrits toujours avec verve, ils intéressent vivement en ramenant la pensée

sur des époques dont on ne saurait trop méditer l'histoire. Ces articles sont la photographie des opinions alors en circulation ; ils sortent de la plume alerte d'un homme de talent, qui combat les idées subversives de l'ordre politique et religieux ; reliés entre eux par un récit, ils offrent un précieux tableau de ces quarante dernières années.

M. de Berne est monarchique, mais on le trouvera parfois bien timide pour affirmer la monarchie : il ne semble jamais pressé de l'avoir ; il est toujours pour l'Union conservatrice, union nécessaire devant le scrutin pour triompher des anarchistes qui perdent et déshonorent la France, mais qui a le tort, en dehors des élections, de n'offrir aucune solution. « Il est, dit-il, quelque chose de plus urgent qu'un gouvernement monarchique, c'est de voir s'éteindre cette fermentation malsaine qui existe presque partout. » Or, la question est précisément de savoir si le retour à la monarchie n'est pas le moyen humain nécessaire pour éteindre la fermentation malsaine, car son absence est pour beaucoup dans cette fermentation, puisqu'elle ouvre carrière à toutes les aventures, elle encourage toutes les corruptions, tout ce débordement d'idées fausses, antichrétiennes, antifrançaises. Si Henri IV n'était pas venu après les troubles du XVIe siècle, si Louis XVIII n'avait pas régné après les guerres du premier Empire, la France n'aurait pas repris son rang et n'aurait pas été pacifiée.

M. de Berne s'attache surtout à montrer qu'il faut changer le suffrage universel direct. « Tant qu'il existera, dit-il, il maintiendra la révolution en permanence. » Un mémoire sur cette question se lira, comme tout l'ouvrage d'ailleurs, avec grand profit.

L'auteur a joint à ses appréciations politiques un récit vif et animé d'excursions en Alsace, sur les bords du Rhin, à la Grande-Chartreuse, à Évian-les-Bains : il y a aussi une étude sur les mœurs lyonnaises qui ne plaira point à tous les habitants de la seconde capitale de la France. Mais le tout est dit avec un humour qui fera pardonner les critiques.

H. DE L'É.

Les Origines de la troisième République, *études et documents historiques,* par AUGUSTE CALLET, ancien membre de l'Assemblée nationale. Paris, A. Savine, 1889, in-12 de XIII-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Assemblée nationale de 1871 nomma une Commission d'enquête sur le 4 septembre. Plusieurs rapports furent rédigés par MM. Daru, Chaper, de Rainneville, Perrot, etc.... Tous étaient d'une modération si parfaite qu'en relatant des faits déplorables à la manière d'un historien écrivant pour la génération future, les rapporteurs semblaient étrangers à toute pensée politique actuelle et ne songer à n'avoir aucune action sur la génération présente. Aussi ces rapports, très bien écrits, ont été peu lus et ont produit un mince résultat. L'oubli

s'est fait sur les actes coupables qu'ils rapportaient, et, faute d'être incriminés et stigmatisés par une plume vengeresse, ils ont paru excusables : c'étaient, semblait-il, des accidents malheureux sans doute, mais sur lesquels il fallait se hâter de passer l'éponge de l'oubli. M. Callet n'était point dans ces sentiments. Vice-président de la réunion du centre droit, membre de la Commission d'enquête, homme d'expérience et de sens politique, il avait présenté un résumé dont le Président de la Commission, M. Daru, disait d'abord « ce sera le jugement de la postérité : il restera comme une œuvre politique de premier ordre et comme une pièce à jamais historique. » Mais ensuite le langage de M. Callet fut trouvé trop vif, ses jugements trop durs. M. Callet attaquait... on ne voulait pas attaquer, on ne songeait pas à se défendre... et l'ennemi est revenu : c'est tout simple. On entendait ménager certains personnages politiques, devenus pour la plupart des collègues, sans se douter qu'avec ces ménagements on trahissait la vérité, car on laissait intacte la légende mensongère dont ils étaient enveloppés, qui est demeurée, s'est imposée et leur a valu un regain de popularité dont ils se sont faits comme une auréole.

Le rapport de M. Callet n'a donc pas été publié. Mais il est resté dans les papiers du député et son fils a cru, comme il le dit, faire acte patriotique en le publiant. Nous sommes tout à fait de son avis. Oui, c'est une œuvre patriotique de montrer à quels agissements honteux les révolutionnaires dont la domination nous menace encore, se sont abaissés ; il est patriotique de le dire hautement, et si, sous l'indignation qui s'élève alors dans tout cœur d'honnête homme, quelques expressions semblent échapper à la plume d'un Tacite ou d'un Juvénal, ce n'est pas nous qui condamnerons, car les illusions où l'on veut vivre nous égarent, les ménagements réputés opportuns nous entraînent vers un abîme où la France est acculée. Lisons donc et faisons lire l'ouvrage de M. Callet. Tout y est historique, tout y est vrai. Loin d'avoir forcé la note et noirci le tableau, tout encore n'a pas été dit : il eût fallu des volumes ! Mais dans ces pages on entend parler et on voit agir pour se ruer au pouvoir tous ceux qui aujourd'hui font figure d'hommes d'État. Il faut les montrer au naturel, dans leur déshabillé du matin avant qu'ils aient revêtu le costume dont ils se parent et qui toujours impose à la foule. Ce que dit M. Callet est pris sur le fait, est attesté par des pièces publiques et on ne saurait trop féliciter M. Charles Callet de nous avoir donné, en ces moments si décisifs pour la France, le témoignage si autorisé de son père, car il a bien vu quelles ont été *les Origines de la troisième République.*

H. DE L'É.

Rêve d'empire. La Vérité sur l'expédition du Mexique, *d'après les documents inédits d'Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire,* par PAUL GAULOT. Paris, Ollendorff, 1889, in-12 de 338 p.— Prix : 3 fr. 50.

Comme payeur en chef du corps expéditionnaire du Mexique, M. E. Louet était bien placé pour connaître la vérité sur cette malheureuse entreprise qui souleva tant de critiques passionnées et discordantes. Avant de publier les notes qu'il avait réunies, il voulut les compléter en recueillant des renseignements à Bruxelles, à Vienne, à Trieste, à Miramar ; il se rendit même à Madrid, et obtint de Bazaine la communication de sa correspondance confidentielle avec Napoléon III et le maréchal Randon. M. Louet étant mort, malheureusement, avant d'avoir pu terminer sa tâche, c'est M. Paul Gaulot qui présente au public l'ensemble de cette curieuse enquête. Assurément, l'histoire de l'expédition du Mexique, ainsi refaite d'après des documents dont on ne peut contester l'authenticité, surprendra beaucoup de personnes. Tout d'abord, les causes déterminantes de l'intervention française ne sont pas celles que l'on admet généralement : les bons Jecker n'ont joué en cette affaire qu'un rôle très secondaire ; il est certain que l'offre de la couronne impériale à l'infortuné Maximilien est antérieure de deux ans aux débuts de l'expédition ; il y avait donc chez l'empereur Napoléon III un plan longuement prémédité : il s'agissait d'entraver en Amérique le redoutable développement des États-Unis, en lui opposant une barrière infranchissable. Cette utopie impériale fut encouragée par les rapports inexacts des diplomates français accrédités à Mexico, et surtout par le trop fameux Dubois de Saligny qui apporta dans cette affaire une âpreté coupable et s'entendit avec les réfugiés mexicains pour tromper la cour des Tuileries. L'amiral Jurien de la Gravière avait apprécié sainement la situation, lorsqu'à la Soledad, il opina, d'accord avec les Anglais et les Espagnols, pour une retraite prudente ; il fut désavoué. Les fautes militaires et politiques des généraux de Lorencez et Forey compromirent la situation de la France restée seule au Mexique, et, d'après l'auteur, il ne fallut rien moins que la fermeté et l'intelligence de Bazaine pour rétablir notre prestige amoindri. M. Gaulot se montre très sévère pour le clergé mexicain, qui, après avoir fait appel à l'intervention étrangère pour recouvrer son influence et ses richesses, aurait entravé l'œuvre de pacification ; malheureusement, ces imputations sont justifiées, au moins en partie; mais il est à craindre que l'auteur n'ait accepté avec un empressement excessif toutes les récriminations du parti libéral ; c'est ainsi que le mémoire adressé par M. Schlvesino, résident français au Mexique, au général Bazaine, qui est inséré in extenso à la fin du volume, est un violent réquisitoire contre le parti dit réactionnaire. Cette réserve faite, il faut reconnaître que le livre de M. P. Gaulot est une très importante

contribution à l'histoire impartiale de l'expédition du Mexique. On lira certainement avec une émotion poignante le dernier chapitre où est relaté le départ de Maximilien quittant Trieste pour aller prendre possession de son trône ; c'est une page magistrale.

COMTE DE BIZEMONT.

François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, *évêque de Lodève et de Montpellier. Étude sur une administration civile et ecclésiastique au* XVII*e siècle,* par l'abbé HENRY. Paris, E. Thorin, 1889, in-8 de 788 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne saura jamais assez de gré aux modestes travailleurs de province des œuvres vraiment considérables qu'ils ont accomplies depuis un demi-siècle. Si notre histoire nationale avait eu besoin d'un nouvel éclat pour la faire revivre, les membres distingués des sociétés savantes des départements le lui auraient donné. Toujours est-il que, sans modifier l'aspect général du tableau, le soin minutieux avec lequel tous les détails ont été traités en rend l'étude de plus en plus attachante. En même temps, des personnages secondaires, que l'on croyait à jamais ensevelis dans le passé, sortent tout d'un coup de l'oubli ; et le récit détaillé de leur vie nous fait mieux juger l'époque, dont chacun pour leur part ils avaient été les représentants jadis célèbres.

Qui avait retenu, par exemple, le nom de François Bosquet, si ce n'est peut-être quelque érudit du midi de la France? Et cependant, M. l'abbé Henry vient de lui consacrer tout un gros volume, édité à Montpellier avec un luxe d'impression remarquable, et plein de souvenirs littéraires et religieux, d'épisodes intéressants du grand siècle de Louis XIV. Élevé au collège des Jésuites de Béziers, ayant eu de bonne heure le goût de l'érudition et de l'histoire, Bosquet arrive jeune à Paris, où il trouve pour sa personne et ses travaux d'utiles protecteurs, tels que le président de Mesmes et Peiresc ; il se fait connaître promptement par des ouvrages savants. Puis, il entre au conseil d'État, est nommé procureur général en Normandie, intendant de Guyenne et ensuite de Languedoc, s'y distingue dans des circonstances délicates, particulièrement aux États de Pézenas, en 1645. Et, tout d'un coup, en pleine Fronde, il entre dans la carrière ecclésiastique, débutant d'ailleurs par l'évêché de Lodève, et passant plus tard à celui de Montpellier, où il meurt en 1675, après trente ans de ministère bien rempli par les luttes contre le jansénisme, surtout par l'institution de séminaires et par d'importantes réformes apportées dans l'enseignement supérieur de l'Université de sa ville, dont il arrête la décadence.

On voit qu'un champ vaste s'ouvrait aux recherches de M. Henry ; il l'a cultivé avec autant de conscience que de talent, faisant honneur

à son personnage, en même temps qu'à lui-même. Il est un point seulement sur lequel il s'est écarté de son modèle : François Bosquet, qui était au fond un rétrograde, se plaignait « du malheur du siècle, dont le goût est si dépravé, qu'il n'aime que les matières dont les femmelettes se rendent juges, parce qu'elles sont capables de les lire et de les entendre; » et il ajoutait que c'est « chose pitoyable que les hommes sçavans, qui ont consommé leur âge pour éclairer les ignorans dans les plus belles connaissances, soient abandonnés sans récompense et ne trouvent pas même souvent des imprimeurs qui les veuillent mettre sous les presses. » Nous avons sur ce point fait des progrès depuis deux cents ans : M. l'abbé Henry a trouvé un imprimeur, et il trouvera sans doute des lecteurs nombreux dont les suffrages seront sa meilleure « récompense. »

G. Baguenault de Puchesse.

L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1800-1888), par Francis de Pressensé. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 526 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'union législative de l'Angleterre a été consommée en 1800. Dans un discours prononcé en 1886, M. Gladstone déclare ne pas connaître dans l'histoire de transaction plus ignoble que l'établissement de l'Union entre l'Angleterre et l'Irlande. » L'historien anglais Lecky, cité aussi par M. de Pressensé, dit: «... Le mot honneur cesse d'avoir aucun sens réel en politique, si on l'applique à Castlereagh et à Pitt... L'Union, telle qu'elle a été votée, est un crime de la plus profonde noirceur, — un crime qui, en imposant, avec toutes les circonstances accessoires de l'infamie, un nouveau gouvernement à un peuple qui n'en voulait pas et qui protestait, a vicié tout le cours de l'opinion publique en Irlande (p. 2). » M. de Pressensé a écrit cette page d'histoire avec une haute impartialité, en démontrant, par des faits nombreux et incontestés, la justesse des terribles jugements prononcés par Gladstone et par Lecky. Nous ne le suivrons pas dans cet exposé minutieux et bien enchaîné.

Le récit de la première élection d'O'Connell et de l'émancipation des catholiques apporte une heureuse diversion au cours monotone, et même écœurant, des agissements du parlementarisme. Jamais l'influence délétère du jeu des politiciens ne s'est fait sentir d'une façon plus sinistre que pendant la grande famine. C'est en l'automne de 1845 qu'apparaissait la maladie des pommes de terre, ce triste aliment auquel la conquête a réduit les colons de l'île des héros et des martyrs. Si l'Irlande eût possédé son Parlement, nul doute qu'on eût pris immédiatement les mesures impérieusement exigées par les circonstances

(p. 264). Or, en juin 1846, l'Échiquier britannique percevait encore les énormes taxes grevant les céréales (p. 269). En même temps, les Landlords profitaient de la détresse générale pour transformer les cultures en pâturages, c'est-à-dire pour diminuer le nombre des Irlandais. C'est ce qu'on appelle « le grand balayage. »

La suite du livre fort instructif de M. de Pressensé raconte en détail des événements plus connus. Ce sont : le fénianisme et les réformes de M. Gladstone ; M. Parnell et le Home-Rule. A. D'AVRIL.

L'Égypte et l'Occupation anglaise, par EDMOND PLAUCHUT. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 258 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Plauchut, bien connu par d'intéressantes études publiées dans la *Revue des Deux Mondes,* a entrepris d'exposer ce qu'est devenue l'Égypte sous la domination anglaise. De fréquents voyages aux rives du Nil, à des époques très différentes, l'ont bien préparé à juger avec impartialité les résultats économiques et sociaux des événements qui s'y sont succédé dans ces dernières années. Après avoir retracé brièvement l'histoire de l'Égypte, depuis Méhémet-Ali jusqu'à nos jours, il examine attentivement la situation financière actuelle et ne recule pas, dans cette étude, devant l'aridité des chiffres; enfin les derniers chapitres sont consacrés à l'examen des importants services des travaux publics, de la justice et de l'instruction publique. La conclusion est naturellement que l'occupation anglaise a imposé au pays des charges écrasantes, qu'elle a désorganisé l'administration et diminué la sécurité, qui était complète avant l'inqualifiable bombardement d'Alexandrie. Le soulèvement d'Arabi était justifié, en une certaine mesure, par les gaspillages de l'ancien khédive et par l'aspiration de la jeunesse égyptienne vers un gouvernement moins personnel. Mais l'ambitieux colonel fit dévier ce mouvement national, et finalement, par sa lâcheté et sa trahison, livra son pays aux Anglais. Quelle est la situation actuelle? L'Angleterre ruine le pays en l'accablant d'impôts, pour payer des fonctionnaires grassement rétribués, et, ce qui est plus grave, en modifiant maladroitement le régime du Nil qui, comme on sait, est le grand fécondateur du sol. Aussi les Anglais sont-ils cordialement détestés, et leur impopularité ne fait que s'accroître de jour en jour ; mais, ce qui est plus curieux, c'est que les Égyptiens en veulent presque autant à la France. Après tout, c'est là un sentiment bien humain : l'Anglais est l'ennemi ; on n'attend de lui que le mal, et l'on ne s'en étonne pas ; mais on comptait sur les Français pour y mettre bon ordre ; or, voilà que, de ce côté, on n'a eu que de cruels déboires. Dès que l'escadre de lord Seymour a commencé l'odieuse destruction d'Alexandrie, la division française s'est éloignée à toute vapeur.

Ce honteux abandon a produit une impression profonde, et les Égyptiens ne nous le pardonnent pas. Cependant M. Plauchut ne veut pas croire la situation désespérée; il espère en la jeune Égypte; il croit en une régénération par l'instruction; il compte que l'Angleterre, de gré ou de force, lâchera sa proie. Sur ce dernier point, nous craignons qu'il se fasse illusion. C'est là, du reste, une étude sérieuse, que liront avec profit les personnes qui s'intéressent à la question égyptienne, une des plus importantes pour la prospérité commerciale de la France.

COMTE DE BIZEMONT.

Études archéologiques. Époque des invasions barbares : Industrie anglo-saxonne, par le baron J. DE BAYE, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France et du ministère de l'instruction publique. Paris, Nilsson, 1889, in-4 de 133 p. et 17 pl. — Prix : 25 fr.

Voici trois titres pour un seul volume ! L'auteur ne se doute pas, sans doute, combien ces titres longs et multiples, et où le « déterminant » ne figure qu'à la fin, font le désespoir des bibliothécaires et des bibliographes, et amènent de la confusion dans les citations. Le premier de ces titres : *Études archéologiques,* n'a aucune raison d'être, car il indique simplement que l'auteur s'occupe d'archéologie. Le titre d'un ouvrage est, en somme, une définition, et comme toute définition, il doit se restreindre à l'objet défini.

L'ouvrage de M. le baron de Baye traite de l'industrie anglo-saxonne et forme la seconde série d'études entreprises par l'auteur sur l'art des Barbares germains à l'époque de cette invasion qui termine l'antiquité classique et ouvre le moyen âge : le premier volume de cette série, consacré à l'industrie longobarde, a été publié l'an dernier. M. de Baye, dans sa préface, explique en très bons termes l'intérêt que présentent ces études assez souvent dédaignées jusqu'ici par les archéologues. L'archéologie n'est plus pour les savants de notre temps la description de l'art développé et adulte d'une période; l'archéologie est devenue une science « historique, » et les Barbares ont droit à figurer dans ses galeries aussi bien que l'époque romaine ou l'époque du moyen âge.

M. de Baye se propose, sans doute, d'écrire un jour l'histoire de cette période de transition, l'histoire de la civilisation barbare (si l'on peut risquer l'expression) ; car ces deux monographies successives sur les Longobards et sur les Anglo-Saxons sont comme des prises de possession de provinces. La méthode de l'auteur est sûre et ferme. S'appuyant à la fois sur les livres et sur l'étude des monuments dans les musées ou *in situ,* M. de Baye en dresse un inventaire qu'il fixe par la géographie et qu'il éclaire par l'histoire. Il présente ainsi à son lecteur

un tableau net et précis des armes, des parures du peuple barbare dont il s'occupe : de nombreuses planches, auxiliaires indispensables en ces matières, accompagnent et complètent le texte. Ainsi, ce volume consacré aux Anglo-Saxons décrit leurs armes (épées, lances, haches, boucliers, etc.), leurs bijoux (fibules, épingles, etc.) et les objets trouvés dans leurs sépultures. M. de Baye avait commencé par présenter les héros de son livre, c'est-à-dire par résumer l'histoire des divers peuples germains (réunis plus tard sous le nom d'Anglo-Saxons) qui se sont établis en Grande-Bretagne aux ve et vi^e^ siècles de notre ère. Ce résumé est exact et précis ; nous y ajouterons un petit fait : c'est que le nom des Angles s'est conservé dans leur patrie d'origine sous la forme *Angeln,* nom d'un district du Slesvig.

La méthode suivie par M. de Baye consiste moins à comparer qu'à décrire : elle est plus modeste, mais elle est plus utile. Lorsque M. de Baye aura élargi le cercle de ses recherches et augmenté le nombre de ces monographies, la comparaison aura son moment et l'histoire essayera de renouer la chaîne de ces anneaux dispersés. Cet art barbare est, en effet, non pas une série de transformations, comme celui de l'antiquité ou du milieu du moyen âge, mais une série de déformations. Rechercher ses origines est en même temps faire l'histoire des influences que ces peuples ont subies avant de quitter leur patrie germanique. On voit par là l'intérêt de ces problèmes et l'utilité de ces études pour l'histoire générale ; ces monographies mèneront sans doute M. de Baye à écrire un jour cette histoire, et elles l'y mènent par le chemin le plus long, mais le plus sûr. H. Gaidoz.

Inventaire et Vente des biens meubles de Guillaume de Lestrange, *archevêque de Rouen, nonce du pape Grégoire XI et ambassadeur de Charles V, mort en 1389.* Paris, Alph. Picard, 1888, in-4. — Prix : 15 fr.

M. le comte H. de Lestrange, que ses recherches sur sa famille ont amené à s'occuper de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, ayant retrouvé aux archives départementales de la Seine-Inférieure, l'inventaire des biens de ce prélat, dressé à sa mort, a jugé avec raison que sa publication n'intéresserait pas seulement les membres de sa famille. Il l'a donc édité en un beau volume orné d'une planche qui représente les sceaux de Guillaume de Lestrange. Il est regrettable que M. de Lestrange se soit borné à faire imprimer ce texte sans le faire précéder d'une étude plus approfondie de la vie de son personnage ; le résumé vraiment trop bref qu'il en donne ne saurait tenir lieu d'une notice qui eût ajouté beaucoup à l'intérêt du livre, et M. de Lestrange, quoi qu'il en dise avec une excessive modestie, eût assurément pu aborder cette tâche.

Il n'est pas moins fâcheux que les notes soient souvent rares et quelquefois peu justifiables. N'est-il pas superflu, en effet, de faire observer (p. 1) que ces mots : « ... administration de l'execucion de feu reverent pere en Dieu, monseigneur Guillaume de Lestranges, » signifient qu'il s'agit de son « exécution testamentaire ? » Il semble que le doute ne soit pas possible sur le sens de ces mots. Peu après (p. 2), pour expliquer cet article de l'inventaire : « Item un gobellet et une eguiere au pin, » on lit cette note : « Ornée d'une pomme de pin sur le couvercle, « ou corbeille pour mettre le pain. »

Les références aux livres imprimés ne sont pas faites avec la rigueur désirable. Sans m'arrêter à une faute d'orthographe dans le nom de Viollet le Duc (p. 3, n. 1), ni dans celui de Douet d'Arcq (p. 100, n. 2), il n'est pas possible d'admettre comme satisfaisante, l'indication bibliographique suivante (p. 49, n. 3 ; p. 60, n. 1, et p. 89, n. 2) : « Do« cuments inédits, publiés par Tuetey, t. III. » Je sais bien qu'il est question des testaments enregistrés au parlement de Paris, publiés par M. Tuetey, dans le tome III des *Mélanges historiques,* insérés dans la collection des documents inédits, mais il eût fallu donner une référence qui permît de retrouver aisément le passage visé.

Il y a aussi diverses observations à faire sur le texte même ou les notes qui l'accompagnent. Ainsi, ce n'est pas « banc aperché » qu'il eût fallu imprimer (p. 39), ni « banc aperche » (p. 169), mais « banc à perche. » Au lieu de « draps de chiquette » que l'éditeur (p. 51, n. 1) essaie d'expliquer, n'est-il pas probable, qu'il faut lire « draps déchiquetté ? » Et puis, il n'aurait pas fallu hésiter à reconnaître que ces mots : « Une table à chinieres plians » (p. 41), (il doit y avoir « charniere » dans le texte), désignent une table pliante. Surtout, il ne fallait pas proposer dans les additions et corrections de lire « chivieres » au lieu de « chinieres » qui, sans doute, est déjà fautif. Pourquoi donner de ces mots (p. 109) « en la seulle dudit manoir, » l'étrange interprétation que voici (n. 1) : « Seulle, grenier à sel ? » Il eût été plus intéressant de dire qui était Gui Chrétien, l'un des plus habiles administrateurs provinciaux de Charles V et de Charles VI. Il n'était pas inutile non plus, de donner (p. 114, n. 4) le sobriquet constamment accolé au nom du maréchal de Blainville. C'est une chose bien aisée de dire à propos de la vicomté de l'eau de Rouen (p. 115), que c'est « un office analogue à une perception ; » mais, en vérité, plutôt que de se borner à une énonciation aussi vague, il valait mieux ne rien vouloir expliquer.

Les additions et corrections dont M. de Lestrange a accompagné son livre sont parfois contestables. Je l'ai déjà montré quelques lignes plus haut, j'y reviendrai pour les mots : « qui Dieu pardoint, » que l'éditeur corrige à deux reprises en « que Dieu pardoint, » de façon à faire d'une phrase claire quelque chose d'inintelligible. C'est la

première forme qui est la bonne. Le mot *qui*, est là le correspondant du datif latin *cui*.

Mais ce sont là des observations qui ne diminuent pas sensiblement le mérite de la publication faite par M. de Lestrange : on y trouvera d'intéressantes mentions de différents personnages de la seconde moitié du XIVe siècle, et il faut remercier l'éditeur de les avoir mises à la portée du public. Ajoutons que deux tables, l'une des noms, l'autre des matières, facilitent l'usage du livre ; et s'il y a certaines réserves à faire sur la méthode suivie dans l'orthographe des noms, ces tables n'en sont pas moins commodes. L. H. M.

Peiresc abbé de Guitres, par ANT. DE LANTENAY, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon, lauréat de l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, Féret, 1888, in-8° de 134 p.

Tam boni commendatarii, un si bon commendataire, voilà un éloge qui n'a pas dû être souvent donné par le Souverain Pontife, et que méritait bien cependant celui auquel l'adressait le pape Urbain VIII. L'illustre Peiresc, conseiller au Parlement de Provence, érudit, philosophe, numismate, jurisconsulte, collectionneur, « procureur général de la littérature, » avait été pourvu par Louis XIII de l'abbaye de Notre-Dame de Guitres au diocèse de Bordeaux. L'abbaye avait été ruinée par les guerres de religion, et n'était pas moins misérable au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Il n'y avait plus que deux moines, dont un seul était prêtre ; le second, Raymond Bommard, n'habitait pas même le monastère qu'il rêvait pourtant d'exploiter à son profit avec son frère, avocat à Bordeaux. Dès qu'il fut pourvu de l'abbaye, Peiresc résolut courageusement et chrétiennement d'y introduire la réforme et d'y restaurer l'esprit monastique, comme il en relevait les bâtiments. Il y nomma prieur claustral un religieux de vie régulière, de science et de vertu, le père du Val, que lui envoya le général de la congrégation des bénédictins, dits *Exempts*. Mais il se heurta à des obstacles de toute sorte : à la mauvaise volonté de Bommard d'abord, à des difficultés matérielles provenant de la pauvreté du monastère qui ne pouvait nourrir ses religieux, et même, ce qui semble plus étonnant, à la jalousie de l'archevêque de Bordeaux, le cardinal de Sourdis, qui désirait pour lui-même l'abbaye de Guitres et ne pardonnait pas à Peiresc de l'avoir obtenue. Le récit des démêlés de l'abbé avec tous ces opposants remplit en grande partie la curieuse notice de M. de Lantenay. Il ne semble pas d'ailleurs que le savant conseiller au Parlement de Provence ait eu la main heureuse dans ce choix : le père du Val, très saint religieux, ne paraît pas avoir eu un caractère facile ; les autres étaient ou d'une humeur inconstante comme les pères

Cabrier et Chabert, ou peu disposés à la vie religieuse, comme le frère Garnier, ce dernier non moins ignorant que mondain, et « fort mal propre pour les lettres, car il est marseillais, » écrit très irrévérencieusement le P. du Val. Toujours est-il que Peiresc ne vit pas l'achèvement de l'œuvre à laquelle il s'était si généreusement employé. Quand il mourut, le 24 juin 1637, la réforme n'était point établie à Guitres. Il n'y avait plus que quatre religieux et la malheureuse abbaye ne cessa de déchoir jusqu'à sa suppression en 1770. Mais les efforts tentés par l'illustre savant pour le rendre à son ancien éclat et à sa ferveur première méritaient d'être plus connus; nous remercions donc M. de Lantenay de les avoir tirés d'un injuste oubli et, en publiant des lettres inédites d'un grand style et d'un plus grand caractère, d'avoir jeté une lumière nouvelle sur cette belle figure du XVIIe siècle. Il a dû d'ailleurs trouver à cette révélation un charme spécial; pour lui, parler d'un érudit et d'un érudit chrétien, c'est parler d'un confrère.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Harmonias cristianas, par VALENTIN GOMEZ. Madrid, typ. de Manuel Ginès Hernandez, 1889, in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr.

Le christianisme n'est pas seulement la vérité. Il est aussi la source vivifiante où la poésie et l'art trouvent leurs plus nobles inspirations. Il est encore la solution pratique de tous les problèmes qui ont pour but l'équilibre social. C'est d'après ces principes qu'un écrivain espagnol des plus distingués, M. Valentin Gomez, à qui l'on doit aussi des drames et des romans très appréciés, notamment la *Caza de una Orquidea*, vient de composer ses *Harmonies religieuses, littéraires et sociales*. Cette œuvre est toute à la gloire de la religion, et il est tel tableau, comme *la Nuit de tous les saints, les Rois à l'étable de Bethléem, le Dimanche des Rameaux, Pâques fleuries, les Ordres monastiques*, qui, par leur style élégant et pur, rappellent les *Fêtes chrétiennes*, du vicomte Walsh, et le *Génie du christianisme* de Châteaubriand. Les *Harmonies* se terminent par une vibrante protestation contre le naturalisme dans l'Art. F. B.

Œuvres de V. Hugo, Paris, Hetzel; Quantin. *Notre-Dame de Paris*, 2 vol. in-18 de 269 et 313 p.; — *La Légende des siècles*, 4 vol. in-18 de 290, 289, 267 et 291 p. — Prix : 1 fr. le vol.

Les librairies Hetzel et Quantin ont entrepris la publication des œuvres de Victor Hugo qu'elles annoncent comme une édition définitive d'après les manuscrits originaux. Nous avons sous yeux *Notre-Dame de Paris* et les deux séries de *la Légende des siècles*. Beaucoup de nos lecteurs se rappelleront sans doute que le premier de ces ouvrages est à l'Index, mais ils se dédommageront de ne le point lire avec quelques-uns des beaux poèmes qui composent le second.

Cette édition à si bon marché est fort élégante, fort correcte; elle se

composera d'un nombre considérable de volumes dont, nous le croyons, la plus grande partie n'arrivera pas à la postérité, mais dont quelques-uns suffiront pour perpétuer la gloire du poète. J. V.

La Littérature de tout à l'heure, par CHARLES MORICE. Paris, Paul Perrin, 1889, in-12 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nul n'ignore que la jeune littérature aime à briser les moules classiques. Sous la Restauration, c'était dans ses rangs que se recrutaient les romantiques. Sous le second Empire surgissent les réalistes et les parnassiens. Il y a quinze ans, le naturalisme battait son plein. Aujourd'hui les jeunes se subdivisent en plusieurs groupes, parmi lesquels les décadents, les symbolistes, les instrumentistes font le plus de tapage. Que sortira-t-il de toutes ces vanités, de tous ces efforts ? C'est ce que M. Morice essaie de déterminer dans *la Littérature de tout à l'heure*. Ce n'est ni un manifeste, ni une œuvre de critique; ce sont des réflexions esthétiques personnelles à l'auteur, et qui, si elles ne sont pas toutes également acceptables, ne manquent pas d'originalité. Le dernier chapitre du livre est très spécialement curieux : c'est une revue à vol d'oiseau de tous les écrits contemporains qui s'inspirent des formules nouvelles. Les poètes y ont la place d'honneur, à commencer par M. Paul Verlaine et à finir par d'illustres inconnus, en commençant par l'incompréhensible Stéphane Mallarmé.

F. B.

Anthologie des œuvres de J. Michelet, extraits littéraires choisis et annotés, par SEIGNOBOS, docteur ès lettres. Paris, Armand Colin, 1889, in-18 de 392 p. — Prix : 4 fr.

Le titre dit ce qu'est le livre : un recueil de morceaux choisis dans les ouvrages de Michelet. Ces morceaux sont disposés dans un ordre qui répond au triple caractère de l'œuvre entière : *Observation et glorification de la nature; Études sur le développement de l'humanité et sur les questions sociales; Travaux historiques.* Les extraits de chaque ouvrage sont précédés d'une notice exposant le plan, l'histoire, l'esprit du livre cité, et accompagnés de notes qui les éclairent et les commentent. Ce recueil est bien fait : après l'avoir parcouru, je doute encore que Michelet méritât l'honneur d'une anthologie. Il est vrai que l'on élève aujourd'hui tant de statues et l'on fait tant d'anthologies que, sous cette double forme, l'hommage est devenu bien banal. On se hâte trop de décerner l'immortalité à des gens voués à un prompt oubli. Michelet est-il du nombre ? A tous les efforts que l'on fait pour éveiller l'attention publique autour de son nom, je suis quelquefois tenté de le croire. Peut-être méritait-il un meilleur sort.

P. TALON.

Paris-Diamant, par P. JOANNE. Paris, Hachette, 1889, in-32, cartonnage anglais, tr. rouges, avec 20 plans et un Appendice sur l'Exposition universelle de 1889 contenant 3 plans. — Prix : 2 fr.

Paris-Exposition, *guide des étrangers dans Paris,* par STÉPHANE JUGE. Paris, J. Strauss, 1889, in-12 broché de 399 p. — Prix : 2 fr. 50.

Petit Paris-Guide illustré. *Exposition de 1889, suivi d'une table alphabétique des rues de Paris,* orné de 50 grav. et de 10 plans. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., petit in-12 cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

Guide dans Paris et l'Exposition, par ALBERTY. Paris, S. Sauvaitre, 1889, in-12 carré cartonné. — Prix : 1 fr.

Guide complet de l'étranger dans Paris, par A. BEDEL. Paris, Garnier, s. d., in-32 de 388 p., cartonnage anglais, orné de cartes et de grav. — Prix : 4 fr.

Les Plaisirs et les Curiosités de Paris, *guide humoristique et pratique*, par CAMILLE DEBANS. Paris, Ernest Kolb, s. d. (1889), in-18 de 468 p., avec cartes, plans et illustrations de G. Fraipont. — Prix : 3 fr. 50.

Environs de Paris, par PAUL JOANNE (collection des *Guides-Joanne*). Paris, Hachette, 1889, in-18, cartonnage anglais, de LIV-440 p. avec 8 cartes et 19 plans. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne pense pas consigner ici une bien nouvelle vérité en disant que la maison Hachette édite des guides en tous pays dont la valeur est exceptionnelle. Ce qui n'empêchera pas le présent article — qui fait suite à celui que le *Polybiblion* a publié dans sa précédente livraison (p. 73-76) — d'établir doublement cette vérité-là tant en commençant qu'en finissant. J'ai sous les yeux le guide *Paris-Diamant*. Qu'est-il? Simplement un très bon abrégé du grand guide *Paris* dont j'ai fait l'éloge mérité (t. LVI, p. 74). Cet abrégé porte uniquement (texte et plan) sur la ville; car l'important chapitre ayant trait à l'Exposition a été reproduit en entier : comme le reste, ce chapitre est imprimé en plus petit texte, et au lieu d'être pourvu de la luxueuse suite de plans parcellaires qui orne le volume *Paris, Paris-Diamant* contient un plan général renfermé dans une poche ménagée à l'intérieur de la seconde couverture. Voilà toute la différence. Format portatif à ce point que le volume peut être placé dans une poche de gilet et qu'il s'y engloutit à moitié. Est-ce assez commode?

— Jusqu'à la page 297, *Paris-Exposition*, de M. Stéphane Juge, nous parle de Paris en tout temps. L'auteur a divisé cette partie de son livre en neuf grands chapitres qu'il intitule judicieusement : *Paris-Joyeux, Vie sportive, Paris-Promenades, Paris religieux, Paris triste, Paris monumental, Arts et Musées, l'Enseignement à Paris, Halles et Marchés*. La partie qui s'applique spécialement à l'Exposition va de la page 299 à la page 355; c'est suffisant. On trouvera dans ces cinquante-six dernières pages des renseignements très complets, mais tout secs. De nombreuses et jolies photogravures sont répandues principalement dans la première partie. Une carte d'ensemble de la ville de Paris sur papier vert et un plan en trois sections et au simple trait sont joints à ce volume très substantiel.

— Le *Petit Paris-Guide illustré, Exposition de 1889*, édité sans nom d'auteur, par la maison Marpon et Flammarion, débute par un intéressant résumé de l'histoire des accroissements successifs de Paris, mais où (p. 20) s'affirment trop visiblement sur l'œuvre de la Révolution des sympathies que nous ne partageons point. La suite, jusqu'à la page 381, forme, à tous les points de vue, un guide du visiteur à travers la capitale, éclairé de nombreuses vignettes de valeur inégale. L'Exposition proprement dite est brièvement analysée dans les vingt-deux pages finales, lesquelles suffiront aux personnes qui craignent de se noyer dans les détails. Élégamment cartonné, ce guide contient plusieurs plans en noir intercalés à l'intérieur; il est en outre pourvu d'une pochette renfermant un immense plan de Paris colorié par arrondissement.

— Le *Guide dans Paris et l'Exposition* imaginé par M. Alberty est tout à fait extraordinaire. Page 30, l'auteur vous avertit carrément que vous ne trouverez pas dans son volume « un plan de l'Exposition des groupes et classes avec itinéraires tracés d'avance. » Puis, dans les quelques lignes qui suivent, il se moque de vous agréablement. Toutefois, il m'a appris diverses choses fort utiles que j'ignorais. Ce travail est rédigé en un fran-

çais de bonne humeur traduit en regard en langue anglaise. Ce qui est encombrant, par exemple, ce sont les annonces de tout acabit : on se croirait vraiment, à partir de la page 48, en face d'un Bottin en raccourci compliqué de menus culinaires à la façon de certains almanachs. C'est drôle.

— M. A. Bedel est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Guide complet de l'étranger dans Paris.* Complet, il l'est (abstraction faite, cependant, de l'Exposition, sur laquelle il garde le silence). Cartes, gravures, renseignements présentés souvent d'une façon littéraire, tout cela pullule. Comme cartes, j'en compte vingt et une : une par arrondissement, plus un plan général. Le volume, bien cartonné, est très portatif ; il renferme un *Index alphabétique* qui facilite les recherches. Conçu d'après une méthode excellente, il est divisé en douze chapitres. Nous n'hésitons pas à recommander ce guide qui offre le tableau de Paris tel qu'il était avant la transformation, en grande partie éphémère, du Champ de Mars. Après le 31 décembre prochain, il nécessitera quelques additions relativement à la tour Eiffel et à la galerie des machines, laquelle, assure-t-on, ne sera pas livrée aux démolisseurs.

— Je m'en voudrais de laisser de côté les *Plaisirs et les Curiosités de Paris,* titre sous lequel M. Camille Debans vient de commettre un livre très amusant, mais qui, je me hâte de le proclamer, ne convient point aux jeunes filles sortant de pension ou même qui en sont sorties depuis longtemps. Cependant, si vous êtes un original bien et dûment majeur, qui envisagez les choses sous un jour qui échappe à beaucoup, vous pouvez sans danger emboîter le pas à M. C. Debans : tout en plaisantant, il vous promènera, de votre personne, ou vous transportera par l'esprit en toute sorte d'endroits. C'est un vrai diable, ce M. Debans, un peu gaulois, mais, à tout prendre, de bonne compagnie. Bien illustré, orné d'une jolie couverture en couleurs, ce « manuel » peu mélancolique sera lu avec un sentiment d'envie par « les infortunés (plus ou moins mondains) à qui les joies du voyage ne seront pas permises. » M. C. Debans va, au moyen de son livre, faire éprouver à nombre de Français et d'étrangers, le supplice de Tantale. C'est peu charitable. Nota : l'Exposition est ici représentée par zéro. Reportez-vous, à ce sujet, aux *Coulisses de l'Exposition,* du même auteur, dont il a été question ici même (t. LVI, p. 74).

— On ne vient pas visiter Paris et l'Exposition, pour peu que l'on ait quelque temps à consacrer à la Babylone moderne (pardonnez-moi le cliché !) sans avoir formé le projet de parcourir au moins quelques-unes des localités célèbres éparses dans l'immense banlieue. A cet effet, je crois devoir vous recommander particulièrement le jumeau du guide *Paris,* de M. P. Joanne, dont j'ai parlé le mois dernier (t. LVI, p. 74). Ce jumeau s'appelle : *Environs de Paris.* Amples descriptions, nombreux détails historiques, renseignements de toute espèce, y compris des « modèles de promenades et d'excursions » bien préparés : c'est complet. Pas de gravures, mais des cartes et des plans, au nombre desquels figure un plan général des environs de Paris inséré dans une pochette. Dirai-je maintenant que ces plans et ces cartes sont parfaits ? Oui, à une seule chose près : la couleur du tracé sur les cartes des routes et des chemins de communication (rouge), se confond trop aisément avec celle adoptée pour l'exacte figuration des localités (également rouge) ; il eût été desirable d'employer dans ce dernier cas une couleur différente. Entre nous, vous conviendrez que quand on n'a qu'une si mince critique à faire, c'est qu'on a voulu « chercher la petite bête. » C'est donc, dans le genre, tout ce qu'il y a de mieux, — incomparablement.

E.-C. La Grette.

Élections de 1869. — Des Chiffres, par Edmond Béraud. Poitiers, [illegible] — [illegible] 6 fr.; [illegible] 25 fr.; [illegible]

[illegible] nous la signalons à [illegible] car nous sommes [illegible] grands services. Pas de déclamations [illegible] des chiffres qui établissent d'une façon pe[illegible] où, par les gaspillages de la Ré[illegible]

Le *Bilan de la République*, le *Déficit*, les *Accroissements du budget*, les *Dettes et Fonds*, les *Impôts* qui montent toujours, le *Budget des communes* chaque jour plus [illegible], la *Liste civile de la République*, auprès de laquelle ce le de la Monarchie paraît bien mesquine, voilà ce que M. Béraud nous fait voir en quelques pages claires et précises : servons-nous de son petit opuscule et faisons-le lire, et nous aurons derrière nous, pour la bataille prochaine, tous ceux qui ont souci de l'honneur et de la prospérité de la France.

P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Charles Nisard, membre [illegible] criptions, est mort subitement, le 17 juillet dernier. [illegible] l'Académie des ins- (Côte-d'Or), le 10 janvier 1808, il essaya, au sortir du collège [illegible]ilion-sur-Seine position dans le commerce. Mais il ne tarda pas à quitter le comi[illegible]se créer une poésie, et presque aussitôt la poésie pour la prose. Sous le gouv[illegible]ce pour la de Louis-Philippe, il prit part à la rédaction des divers journaux [illegible]quement fendaient, en même temps qu'il collaborait à la collection des cla[illegible]e dé- latins dirigée par son frère Désiré, et dont lui-même devait prendre [illegible]ques rection après la mort de ce frère. Il resta bibliothécaire du ministère di- l'intérieur jusqu'à la fin du second Empire. En 1876, il prit à l'Académie [illegible]e inscriptions la place laissée vacante par la mort de M. A.-F. Didot. Nous donnons ci-dessous la liste de ses principaux ouvrages : *Camera Lucida, portraits contemporains et tableaux de genre* (1845, in-8); — *Le Triumvirat littéraire au* XVI*e siècle. Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon* (1852, in-8); — *Les Ennemis de Voltaire* (1853, in-8); — *Histoire des livres populaires, ou De la Littérature du colportage depuis le* XV*e siècle jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage (30 novembre 1852)* (1854, 2 vol. in-18); — *Les Gladiateurs de la république des lettres aux* XV*e*, XVI*e et* XVII*e siècles* (1860, 2 vol. in-8); — *Curiosités de l'étymologie française, avec l'explication de quelques proverbes et dictons populaires* (1863, in-12); — *La Muse pariétaire et la Muse foraine, ou les Chansons des rues depuis 15 ans* (1863, in-8); — *Des Chansons populaires chez les anciens et chez les Français. Essai historique, suivi d'une étude sur la chanson des rues contemporaine* (1866, 2 vol. in-18); — *Étude sur le langage populaire, ou Patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen âge, les chemins qu'il suivait et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage* (1873, in-8); — *De quelques Parisianismes populaires et autres locutions non encore ou plus ou moins imparfaitement expliquées des* XVII*e*, XVIII*e* et XIX*e siècles* (1876, in-12); — *Le Comte de Caylus, d'après sa correspondance* (1877, in-8); — *Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi, théatin (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même* (1877, 2 vol. in-8); — *Guillaume Du*

Tillot, ministre des infants ducs de Parme, don Philippe et don Ferdinand, sa disgrâce, sa chute et sa mort. 1749 à 1771 (1879, in-8); — *Notes sur les lettres de Cicéron. Addition au tome 5e des Œuvres de Cicéron* (1882, in-8). Enfin, tout récemment, il venait de publier la première traduction française complète de Fortunat dans la collection des auteurs latins, et en même temps il lisait à l'Académie de fines études sur le poète du Ve siècle et ses relations avec sainte Radegonde.

— M. Edme COUGNY, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, qui est mort le 3 juillet à 71 ans, était avant tout un helléniste. Il professa successivement la rhétorique en province, puis à Henri IV et à Saint-Louis. C'est en 1878 qu'il fut nommé inspecteur d'Académie. En dehors de sa collaboration à la grande collection des classiques grecs de la maison Didot, pour laquelle il acheva la préparation, commencée par Dubner, de l'*Anthologie grecque*, et des *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*, dont la Société de l'Histoire de France l'avait chargé de préparer le texte et de faire la traduction, et dont le 5e volume a tout récemment paru, M. Cougny a laissé un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Guillaume Du Vair; étude d'histoire littéraire avec des documents nouveaux, etc.* (1857, in-8); — *De Prodico Ceio, Socratis magistro et antecessore* (1857, in-8); — *Premiers Exercices oratoires. Quatre modèles tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourges et publiés pour la première fois avec une traduction française et des notes* (1863, in-8); — *Un Procès en matière de droits régaliens au* XVIe *siècle* (1864, in-8): — *La Jeunesse de Virgile* (1865, in-8); — *De la Philosophie chez les jurisconsultes du* XVIe *siècle et en particulier chez Simion Marion* (1865, in-8); — *Le Parti républicain sous Henri III d'après les documents nouveaux* (1867, in-8); — *Pibrac, sa vie et ses écrits. Fragments d'une étude historique et littéraire* (1869, in-8); — *Les Audiences d'apparat au parlement de Paris* (1870, in-8); — *Théories politiques. François-Hotman. La France-Gaule* (1874, in-8); — *Études historiques et littéraires. Jeanne d'Arc, épopée latine du* XVIe *siècle* (1875, in-8); — *Études sur le* XVIe *siècle. Théories politiques. Béroalde de Verville. L'Idée de la République. Le Moyen de parvenir* (1880, in-8).

— Les sciences chimiques ont fait une perte sensible dans la personne de M. Hippolyte LEPLAY, mort le 20 juillet dernier. Né à Autretot (Seine-Inférieure) en 1813, M. Leplay commença par être interne des hôpitaux à Paris; il devint ensuite l'élève de Dubrunfaut, puis son collaborateur, et finit par entrer dans sa famille, en épousant une de ses nièces. Les plus importants de ses travaux, dont nous donnons une liste incomplète, portent sur la fabrication du sucre : *Culture du sorgho sucré comme plante industrielle et comme plante fourragère* (1858, in-8); — *L'Impôt sur le sucre considéré au point de vue des progrès à réaliser dans la fabrication des sucres* (1863, in-8); — *Chimie théorique et pratique des industries du sucre. Étude historique, chimique et industrielle des procédés d'analyse des matières sucrées, etc., suivie de la description d'un nouveau procédé d'analyse chimique industrielle des matières sucrées* (1883, in-8); — *L'Osmose et l'osmogène Dubrunfaut dans la fabrication et le raffinage des sucres* (1883, in-8); — *Dosage du sucre dans les matières sucrées par fermentation et distillation, détermination de la valeur des mélasses en distillerie, considéré au point de vue chimique* (2e éd. 1884, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Arthur AMIAUD, orientaliste, mort à Paris le 30 mai; — de M. Auguste AYMARD, archiviste départemental honoraire, ancien président de la Société académique du Puy et membre de la Société

des antiquaires de France, mort à l'âge de 81 ans; — de M. le comte D'HERTAULT DE BEAUFORT, ancien directeur de la presse aux affaires étrangères, sous le ministère du marquis de Moustier, mort à Neuilly-sur-Seine ; — de M. Gabriel-Norbert BILLIART, ancien directeur du *Journal Officiel*, sous l'Empire, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *l'Empereur et le Soldat* (1868, in-8) et *la Royauté sans le roi, réponse aux habiles* (1883, in-12), mort le 20 juillet à Beuzeval ; — de M. le comte Louis DE BOUILLÉ, né à Paris en 1827, ancien député royaliste à l'Assemblée nationale et ancien sénateur de la Nièvre, auteur de travaux sur l'armée, parmi lesquels un *Album de la cavalerie française* (1881, in-fol. oblong. avec 66 pl.), mort à l'âge de 73 ans ; — de M. le duc DE CLERMONT-TONNERRE, né le 15 mars 1812, mort à l'âge de 76 ans ; — de M. Henri DUTASTA, maire de Toulon, ancien professeur de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure, né à Bordeaux en 1843, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *le Capitaine Vallée, ou l'Armée sous la Restauration* (1883, in-12); — de M. le colonel d'artillerie de marine MAILLARD ; — de M. Auguste MERMET, compositeur de talent qui a écrit les deux opéras : *Rolland à Roncevaux* (1864, in-12) et *Jeanne d'Arc* (1876, in-12), mort le 4 juillet à l'âge de 79 ans; — de M. Léon PUISEUX, ancien inspecteur d'académie à Versailles, ancien directeur de l'École normale d'Auteuil, etc., historien distingué, auteur de plusieurs ouvrages très estimés sur les guerres anglo-normandes, mort en juin ; — de M. le marquis DE RAIGECOURT, ancien pair de France, membre du conseil de la Société bibliographique et président d'honneur du Salon bibliographique, mort victime d'un déplorable accident, le 4 juillet à l'âge de 85 ans ; — du R. P. Toussaint RAMBERT, supérieur du grand séminaire des Oblats de Marie-Immaculée, auteur de recueils ascétiques à l'usage de sa congrégation, publiés sous le voile de l'anonyme, et d'une *Vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille fondateur des oblats de Marie* (2 vol. in-8, 1883), décédé le 12 juillet à Frejus.

— A l'étranger on annonce la mort : du Dr Hermann BISCHOF, privat-docent à l'Université de Gratz et professeur à l'Académie de cette ville, mort à 54 ans, le 17 juin ; — du Dr Karl BÖTTCHER, ex-directeur de la section de sculpture au musée de Berlin, archéologue distingué, mort le 21 juin à Berlin ; — de M. COOK, d'Exeter, l'éditeur du commentaire biblique bien connu sous le titre de *Speakers commentary*, et qui, entre autres ouvrages importants, laisse un livre sur l'*Origine de la religion et du langage*, mort au commencement de juillet ; — de M. Francis DAY, inspecteur des pêcheries de l'Inde jusqu'en 1877, qui consacra sa vie à l'étude de l'ichthyologie sur laquelle il a laissé d'importants travaux : *The Fishes of Malabar* (1865) ; *The Fishes of India* (1868, puis 1876-1878, avec un supplément en 1888) et un volume analogue sur la Grande-Bretagne et l'Irlande (1880-1883), mort le 10 juillet ; — de M. Franz-Clemens EWERBECK, professeur d'architecture à l'Ecole technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, où il est mort le 16 juin à 51 ans ; — du poète autrichien Robert HAMERLIN, mort à Gratz le 3 juillet ; — de M. Charles HARWICK, qui, après avoir débuté comme peintre de portraits, se jeta dans l'archéologie, devint vice-président du *Manchester litterary Club* qu'il avait contribué à fonder, et publia de nombreux travaux, particulièrement sur l'histoire du Lancashire : *History of Preston ; — Ancient Battlefields of Lancashire ; — Traditions, superstitions and folklore, chiefly Lancashire*, mort le 8 juillet à Manchester ; — de M. Aloïs HENNES, compositeur et critique musical, mort à Berlin, le 8 juin, à 62 ans ; — de M. Thomas HUTTON, fondateur du *Omskirk Advertiser*, mort à 72 ans à Omskirk, le 27 juin ;

— de M. le curé et docteur LAUER, philosophe et chansonnier allemand, mort à 73 ans, à Oberwalluf, dans l'Oberrheingau, le 12 juin; — du chanoine Jean-Baptiste LEFEBVRE, de l'Université de Louvain, théologien distingué, l'un des collaborateurs de la *Revue catholique*, mort à Silayn, le 10 juin; — du baron Wendelin VON MALTZAHN, bibliophile et bibliographe allemand, mort au commencement de juillet; — du Dr Vincenz-Heinrich MANN, mort le 27 juin à Rostock, dont il avait écrit l'histoire; — de M. Giuseppe MEINI, philologue, helléniste distingué, de l'Académie della Crusca, mort subitement à Florence, au commencement de juillet; — de M. Orest MÜLLER, professeur à Saint-Pétersbourg, où il est mort le 14 juin; — de sir James Allanson PICTON, auteur de nombreuses monographies et de *Memorials of Liverpool* fort estimés, mort à Liverpool, le 15 juillet, à 84 ans; — de M. Antonio RUSCONI, érudit novarais, mort le 18 avril, à 61 ans; — du Dr P.-H.-J. SCHELTING, professeur à la Faculté de droit d'Erlangen, où il est mort le 13 juin, âgé de 76 ans; — de M. Eugène STROOBANT, député à la Chambre belge, fondateur du cercle *de Dageraad* (1842), pour répandre le flamand, et de la Société littéraire et philologique de Bruxelles (1843), dont les publications flamandes étaient fort goûtées, mort le 5 mai; — de M. Frank THIMM, né en Allemagne, mais qui vint de bonne heure en Angleterre, également versé dans la littérature de l'un et de l'autre pays, auteur, entre autres ouvrages, d'une bonne *Literature of Germany from its earliest period to the present times*, et de *Skakespeariana from 1564 to 1871*, mort le 6 juillet; — du Dr Robert ULTZMANN, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort à 57 ans, le 9 juin; — du bibliophile anglais M. William WIPER, qui laissa gracieusement à la disposition de M. Stephen Leslie, pour sa *National Biography*, les matériaux inédits qu'il avait rassemblés pour une vie de Richard Braithwaith, mort le 3 juillet.

CONCOURS ET PRIX. — Au concours des antiquités nationales, l'Académie des inscriptions a décerné la première médaille à M. Jarry, pour sa *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)*; la deuxième, à M. Paul Guérin, pour son *Recueil de documents concernant le Poitou*; la troisième, à M. C. Pallu de Lestre, pour ses *Fastes de la Numidie sous la domination romaine*; la quatrième médaille, exceptionnelle, à M. C. Favre et L. Lecestre, notre collaborateur, pour leur édition du *Jouvencel* de Jean de Bueil. Des mentions ont été accordées à MM. le duc de la Trémoille (*Archives d'un serviteur de Louis XI*); Ch. Morel (*Genève et la Colonie de Vienne*); Bleicher et Fauvel (*Étude préhistorique de l'Alsace*); Prudhomme (*Histoire de Grenoble*); H. Stein (*Olivier de la Marche*); G. d'Espinay (*Coutume de Touraine au XVe siècle*).

— L'Académie des sciences morales et politiques met au concours pour 1892, pour le prix Doniol de 2,000 francs, une « Histoire du droit des neutres et de son introduction dans la législation moderne de l'Europe. »

— La Société de statistique de Marseille ouvre un concours : 1° pour un mémoire sur la statistique ou la topographie d'une ville ou d'un canton du département des Bouches-du-Rhône; 2° pour un ouvrage imprimé, intéressant le commerce de Marseille et celui du département des Bouches-du-Rhône.

— Le cercle de la presse et des arts de Marseille vient d'ouvrir son quatrième concours littéraire et poétique. Le concours restera ouvert jusqu'au 1er septembre. Le programme comprend : 1° une nouvelle de 300 lignes au plus; 2° une pièce en un acte et en prose; 3° une poésie de 100 vers au plus. Faire parvenir au président du cercle (rue Noailles, 15, Marseille), les

compositions non signées, avec une épigraphe reproduite sur une enveloppe cachetée, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Des médailles en or et de valeur diverse sont attribuées aux lauréats.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 juillet, M. Boissier a lu un mémoire tendant à démontrer que Boèce était chrétien. — Le 12 juillet, M. l'abbé Duchesne a fait connaître un recueil de vies de papes, qu'il attribue au cardinal Pandolphe, partisan d'Anaclet II. M. T. Naville a fait une description des fouilles pratiquées par lui sur l'emplacement d'un temple égyptien de Bubasti. — Le 19 juillet, M. Carapanos a communiqué le résultat de ses explorations à Corfou. M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur les inscriptions inédites recueillies en Asie Mineure, de 1830 à 1834, par le général Callier. M. J. Halévy a lu un travail sur le psaume 68 : *Exsurgat Deus.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 29 juin, M. Gréard a donné lecture d'un mémoire sur l'éducation physique et morale dans les lycées ; M. de Franqueville a terminé de lire son travail sur le barreau anglais. — Le 6 juillet, M. Besnard a communiqué un travail sur l'esthétique d'Épicure et de ses disciples. — Le 13 juillet, M. Picavet a fait une lecture sur Maine de Biran; M. Baudrillart a continué celle qu'il avait commencée sur les populations de la Provence.

Les Correspondants de Peiresc. — Sait-on combien Peiresc a écrit de lettres, et par conséquent combien à peu près il en a reçu ? Son éditeur érudit va nous le dire. Plus de sept mille, entre 1606 et 1637 (fasc. VI, p. 31, n. 1). Nous n'en sommes aujourd'hui qu'aux fascicules XV et XVI. C'est dire que ce ne sont pas les derniers dont nous régalera notre collaborateur et ami M. Tamizey de Larroque. Le fascicule XV est consacré à un Tunisien : *Thomas d'Arcos, lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc 1633-1636* (Alger, A. Jourdan, 1889, in-8 de 56 p. Extrait de la *Revue africaine*). Thomas d'Arcos, « homme de mérite extraordinaire, » dit Peiresc (p. 5), naquit à la Ciotat, devint secrétaire du cardinal de Joyeuse, se maria en Sardaigne, fut pris par des corsaires, et au bout de trois ans d'esclavage, remis en liberté, se fit musulman. Toute sa correspondance prouve de quelle souplesse d'esprit et de caractère il était doué. Lisez, page 20 : « Je crains qu'il [M. de Peiresc] ne m'aye écarté pour quelque valet de trèfle et serai très marry d'avoir perdu l'amitié et bienveillance d'un si insigne personnage... Je ne laisseray pour cela d'estimer sa vertu et son merite et si je ne mangeray à sa table, je me contente des miettes qui tomberont d'icelle. » Quant à l'étendue de ses connaissances et à la fécondité de sa production, il suffit de connaître qu'il savait du droit et qu'il etait verse dans l'histoire naturelle. Mais un corsaire, amateur de manuscrits, n'a point rendu, comme celui dont parle Bayon (p. 55), ses livres, et nous ne nous consolerons jamais peut-être de leur perte. Que de pages charmantes nous perdons, témoin celle sur les gazelles et les caméleons (p. 31). N'était-il pas un peu de leur race ? — Le fascicule XVI nous offre les *Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc, 1630-1636, par François Luillier.* (Paris, veuve Léon Techener, 1889, in-8 de 56 p.). Le correspondant n'est pas aussi étrange. Il s'est peint lui-même à la plume un « paisible » « maistre de comptes » (p. 54), qui aimait mieux « les plaisirs de la philosophie » (p. 54) et le « ramas de ces belles pieces des plus excellents auteurs de l'antiquité » que les « vieux memoires de notre chambre que l'on peut bien appeler meschants lambeaux » (p. 42). Il y a, à la suite, toute une page finement tracée, mais bien ennuyée, du pauvre « maistre » que Peiresc a condamné à faire la table et à copier les

extraits intéressants de ces gros registres. Il lui plaisait mieux d'avoir le mot vif, bien en situation, bien boulevardier, comme on dirait de nos jours (p. 17, n. 1). Mais ce qui nous a charmé de tous deux, MM. d'Arcos et Luillier, en dehors de leur esprit et de leur érudition, c'est le soin qu'ils prennent des lunettes. Il en faut à M. d'Arcos « trois ou quatre paires de 63 jusqu'à 66 ans d'âge. » (f. XV, p. 38), « car on n'en use point ici, les Turcz et les Mores ont la vue aussi bonne à 70 et 80 ans, comme ils l'avoient à 20 et 30 ans; et croy que ce bénéfice leur vient de n'en user ni de n'en avoir jamais usé » (p. 27). Lisez maintenant la lettre XV de Luillier (fasc. XVI, p. 39) et dites si M. de Peiresc n'était peut-être pas l'obligeant Trucheman entre le Tunisien et le Parisien. A ce propos, on l'est bien, Parisien, dans ce petit fascicule : on y parle même de M. Boulanger; et notre savant ami M. Tamizey de Larroque « regrette de ne pouvoir rien dire sur lui » (p. 48. n. 1).

Paris. — On ne peut que féliciter la librairie Welter de la publication périodique qu'elle a entreprise cette année sous le titre de : *Revue bibliographique et critique des langues et littératures romanes* (in-8, 12 fascicules par an, 17 fr.). Donner une liste méthodique et complète de tous les ouvrages nouveaux parus dans le domaine des sciences romanes et des travaux de la linguistique générale dans ses rapports avec la philologie romane, liste comprenant jusqu'aux dissertations et articles de revue, joindre au besoin à chaque mention de travail l'indication du sujet qu'il traite et des idées qui y dominent, faire connaître les critiques qui en ont paru dans les divers recueils, tel est le but que se propose le docteur Ebering, rédacteur de la revue. L'importance de cette entreprise n'échappera à personne. Chaque numéro comprend plusieurs divisions et subdivisions que nous reproduirons ici pour mieux faire voir la manière dont le travail a été conçu : A. *Linguistique et Philologie comparée :* 1. *Bibliographie;* 2. *Encyclopédies;* 3. *Périodiques;* 4. *Grammaires;* 5. *Histoire littéraire, poétique;* 6. *Pédagogie, enseignement;* 7. *Folklore, mythologie;* 8. *Sciences auxiliaires* (*Histoire générale, anthropologie, philosophie, etc.*); B. *Langues et littératures non romanes :* I. *Latin;* II. *Celtique;* III. *Italique;* IV. *Basque;* V. *Germanique;* VI. *Varia* (*slave, etc.*). Chacune de ces subdivisions en comporte de nouvelles : 1. *Littérature :* a) *Histoire littéraire;* b) *Editions et monographies :* α) *Collections;* β) *Anonymes;* γ) *auteurs*; 2. *Philologie :* a) *Grammaire;* b) *Lexicographie;* 3. *Sciences auxiliaires :* C. *Langues et littératures romanes : Roman en général.* I. *Italien;* II. *Latin;* III. *Français;* IV. *Provençal;* V. *Catalan;* VI. *Espagnol;* VII. *Portugais;* VIII. *Roumain.* Chacune de ces divisions comporte les subdivisions de la première partie. Une table alphabétique termine chaque fascicule. Jusqu'ici la publication nous semble menée avec beaucoup de soin de la part de l'éditeur. Nous souhaitons seulement que les erreurs typographiques trop nombreuses disparaissent de cet excellent travail.

— On ne saurait se dissimuler l'importance de l'œuvre entreprise par Son Em. le cardinal Lavigerie. Récemment, nous rappelions, à la suite de M. Godefroid Kurth, que c'est un nouvel épisode de la lutte entre l'islam et le christianisme (tome LVI, p. 91). Nous signalerons aujourd'hui l'intéressant article consacré à la traite par M. A. Spont dans la *Revue de géographie* du mois d'août. Remarquant que la traite n'a jamais eu les proportions qu'elle a acquises au milieu de ce siècle, M. A. Spont voit deux causes à ce développement inouï : 1° le commerce de l'ivoire qui exige des porteurs; 2° l'islamisme qui cherche des eunuques et veut remplir ses harems. L'auteur passe ensuite en revue les théâtres principaux de la traite :

1° le Soudan, du Ouadaï au Sénégal et au golfe de Guinée, exportant 15 milliers d'esclaves dans le Maroc et la Tripolitaine, marché de la Turquie; 2° le Haut Nil et l'Éthiopie méridionale dont le chiffre d'exportation s'élève à quelque vingt milliers de nègres expédiés dans la Turquie d'Asie, l'Égypte, l'Arabie et la Perse; 3° enfin, la côte de Zanzibar qui fournit de quarante mille esclaves environ l'Arabie, la Perse, les Comores et Madagascar. Le total annuel des esclaves exportés réellement s'élèverait ainsi à 70,000; ce qui suppose 250,000 à 300,000 victimes, étant donné le nombre de morts qui se produisent pendant le voyage du lieu de capture au port d'embarquement. On voit par ces quelques lignes l'importance de l'œuvre du cardinal Lavigerie et l'intérêt du travail que M. Spont continuera dans le prochain numéro de la *Revue de géographie*.

— M. Émile Picot publie une bien curieuse petite étude : *Note sur l'enlumineur parisien Guillaume Richardière et sur son beau-père Philippe Daufrie* (Paris, gr. in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*). La notice a été écrite à l'occasion de l'entrée dans la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild d'un *Missale romanum* publié par Jacques Kerver (1583, gr. in-fol.) et rapporté d'Italie. Cet admirable volume a été enluminé, d'après une inscription rédigée par l'artiste lui-même, « par le commandement de M. des Aymes, ambassadeur de monseigneur le duc de Savoye en France. » M. Picot nous fait connaître, en passant, ce diplomate homme de lettres, René de Lucinge, chevalier, seigneur des Aymes, et il donne la liste de sept de ses ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits. Il donne aussi de curieux détails sur Philippe Daufrie, imprimeur, graveur et mathématicien, dont Richardière avait épousé la fille en 1581, détails qui complètent ce que nous avaient déjà appris sur ce personnage, plus célèbre que son gendre. La Croix du Maine, le baron Pichon (*Mémoire pour servir à l'histoire de Germain Pilon*, 1860) Jal (*Dictionnaire critique*). La brochure est ornée de deux planches, l'une qui reproduit la riche ornementation de la reliure, l'autre l'inscription de l'enlumineur.

— M. Antoine Villemot, sous-chef de bureau au ministère de l'instruction publique, vient de publier un opuscule dont nous transcrivons le titre complet : *Exposition universelle de 1889, groupe 2, classe VII. Enseignement secondaire. Documents, publications et ouvrages récents relatifs à l'éducation des femmes et à l'enseignement secondaire des jeunes filles. Notice de la collection constituée et Catalogue analytique rédigé par Antoine Villemot* (Paris, P. Dupont, in-8 de 99 p.). On y trouve de nombreuses indications non seulement de volumes parus sur la matière, mais même d'articles de revue; ce catalogue peut donc rendre quelques services. Mais, ce qu'on y cherche en vain, c'est l'ordre et la méthode; et aucune table ne vient suppléer à ce défaut fâcheux.

— On annonce la publication, à la librairie Calmann Lévy, des *Lettres du duc d'Orléans*, le fils aîné de Louis-Philippe, qui périt si malheureusement. Ces lettres sont publiées par les soins de Monsieur le comte de Paris et de Mgr le duc de Chartres.

— Le 1er juillet a commencé la publication d'une nouvelle revue « générale, historique et artistique. » La *Chronique de France* « se proposa, prétend-il, de la « restituer de l'année historique, écrite en toutes lettres de toute opinion politique, avec une indépendance et une loyauté absolues. » Le besoin de cette nouvelle publication ne se faisait vraiment pas sentir.

— Donnons une mention honorable aux deux intéressantes brochures du savant paléographe M. Omont : *Manuscrits relatifs à l'histoire de Paris*

et de l'Ile-de-France, conservés à Cheltenham dans la bibliothèque de sir Thomas Philips (Paris, gr. in-8 de 15 p.). — *Spécimens de caractères hébreux, grecs, latins et de musique gravés à Venise et à Paris par Guillaume Le Bé (1545-1592).* (Paris, gr. in-8 de 15 p.). Cette dernière brochure nous fait connaître un recueil précieux récemment acquis par la Bibliothèque nationale et intitulé [par le célèbre graveur G. Le Bé] : *Espreuves des lettres que j'ay taillées, tant en six et sept sortes de poinsons de lettres hébraïques, que autres lettres, en divers temps et pour diverses personnes et partie aussy pour moy.* — En lisant dans l'autre brochure la liste si riche de ceux des documents de la collection du feu baronnet sir Thomas Phillips, qui ont pour la France un intérêt particulier, chacun souhaitera que, comme les manuscrits des fonds Barrois et Libri, si heureusement reconquis par M. L. Delisle, les manuscrits exilés à Cheltenham nous soient bientôt rendus.

Signalons du même érudit : *Manuscrits relatifs à l'histoire de France conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Philipps à Cheltenham* (Paris, Alphonse Picard, in-8 de 71 p., extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* t. LX).

— M. Henri Stein vient de publier deux nouvelles brochures, l'une historique, l'autre bibliographique ; toutes deux sont fort intéressantes. Dans *la Capitale du duché de Bourgogne aux* IXe *et* Xe *siècles* (in-8 de 9 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*), notre collaborateur démontre que l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne,* M. Ern. Petit a eu tort de regarder Auxerre comme la capitale du duché de Bourgogne jusqu'à 1026, cette ville ayant été seulement, à cette époque, le centre du comté d'Auxerre. — Dans les *Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins* (Paris, in-8 de 13 p.), M. Stein ne démontre pas moins bien, contre divers bibliographes, que Guillaume Tavernier n'a pas été le prototypographe provinois, et que l'imprimerie devait exister déjà plusieurs années à Provins lorsqu'il y fit paraître sa *Règle des Marchans* (1496, in-4). M. Stein qui, comme le rappelait récemment le *Polybiblion,* prépare un grand travail sur l'histoire de l'imprimerie en France, montre, par l'échantillon d'aujourd'hui, combien son ouvrage contiendra de renseigements non moins recommandables par leur précision que par leur nouveauté.

— Nous signalons, dans le numéro de juillet-août des *Variétés bibliographiques* publiées par M. E. Rolland (2, rue des Chantiers), la continuation de la *Flore populaire.* Le numéro actuel est consacré à la ficaire, à la nielle, à l'hellébore, au trolle, au populage, à l'aconit, au pied d'alouette, sans compter quelques plantes moins importantes. Nous unissons nos vœux à ceux des amateurs qui souhaitent de voir ces études réunies en volume comme la faune populaire.

— Dans le numéro du 3 novembre dernier *Samedi-Revue* a commencé sur le *Centenaire de 89* une série d'articles remarquables dus à la plume autorisée de M. Edmond Biré. Ce premier travail avait pour titre : *Les Derniers Jours de l'Académie française.* Depuis, et à des dates diverses, le même écrivain a donné dans *Samedi-Revue,* toujours à propos du Centenaire : *La Peur ; — La Dernière Distribution des prix de l'Université ; — Le 21 janvier 1794 ; — Le Carême civique ; — La Révolution et l'Enfance ; — Charades et Anagrammes.*

— C'est par erreur que, dans sa précédente livraison (t. LVI, p. 58-59), le *Polybiblion,* en parlant du livre de M. Pierre Bertrand : *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon, 1800-1809,* l'a indiqué comme édité par la maison Plon et Nourrit. La vérité c'est qu'il a été publié par la maison Perrin et Cie.

ALSACE. — Les deux invasions de 1815 et de 1870-71 ont coûté cher à la ville de Belfort et à ses environs sur une grande étendue. C'est ce que M. Henri Bardy vient d'établir, une fois de plus, pour la première de ces deux époques, dans sa brochure intitulée : *La Dernière Campagne du général Lecourbe. Belfort en 1815* (Saint-Dié, Humbert, in-12 de 77 p.). A côté du général Lecourbe, brave enfant du Jura qui devrait bien avoir à Belfort sa statue en face de celle de Denfert, un certain nombre de physionomies héroïques (des Franc-Comtois principalement, tels que les Japy, de Beaucourt, et les Courbet, d'Ornans) frappent l'attention et éveillent les sympathies. On ne saurait en dire autant des membres du conseil municipal de Belfort du temps dont les défaillances successives à l'égard des gouvernements impérial ou royal ressortent de deux délibérations très voisines de dates, et rappelées dans leurs termes mêmes par M. Bardy (p. 5 à 8). L'auteur nous paraît avoir pour Louis XVIII des sentiments peu bienveillants ; l'Empereur, par contre, est ici l'objet d'une admiration tempérée à grand' peine.

ANGOUMOIS. — Vient de paraître : *Les Haches en bronze de Chebrac*, par M. Gustave Chauvet. (Angoulême, Coquemard, in-8 de 12 p. avec 1 planche. Extrait du *Bulletin* de la Société archéologique de la Charente, année 1888.)

DAUPHINÉ. — Nulle part peut-être la vie littéraire n'est plus intense que dans le Dauphiné, dont un très vieil auteur nous représente déjà les habitants comme « courtoys, affables, de bon et gentil esprit, capables des sciences et surtout des mathématiques, curieux recercheurs des secrets naturels. » Les membres de l'Académie delphinale ne manquent pas à la tradition : on en jugera en lisant l'intéressant *Discours de M. Paul Fournier, président, sur les travaux des membres de l'Académie delphinale en 1887 et 1888* (Grenoble, Allier, in-8 de 50 p.). L'analyse que fait ce discours serait complète si l'auteur n'avait sciemment omis de parler de lui-même et de la place distinguée qu'il occupe dans le mouvement intellectuel du pays.

— La riche collection de manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble comprend trois catégories : 1° les manuscrits de Jean de Caulet, évêque de Grenoble; 2° ceux provenant des établissements religieux supprimés pendant la Révolution ; 3° ceux offerts par les particuliers ou acquis par l'administration. Dans sa *Notice historique sur la collection de manuscrits de la Bibliothèque publique de Grenoble* (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 40 p.), M. Paul Fournier examine en détail ces manuscrits et consacre une étude particulière au fonds de la Grande-Chartreuse, en même temps qu'il revient sur l'intéressante figure de Blumenau. L'inévitable Libri n'est pas oublié dans le chapitre des « disparitions. » Question : la ville ne possède-t-elle pas des manuscrits de la Blottière, de Montannel et du général Bourcet?

— M. l'abbé Ravaud vient de publier la onzième excursion du *Guide du botaniste en Dauphiné* (Grenoble, Drevet, in-18 de 60 p.). Il semble que la flore dauphinoise soit un thème inépuisable, à lire cette livraison consacrée aux environs de Vizille, de La Mure, de la Salette et de Gap. Après avoir recueilli et admiré les plantes alpestres, M. Ravaud sait lever les yeux et consacrer aux splendeurs du massif quelques pages émues.

— Mme Louise Drevet vient d'ajouter un nouveau volume à son écrin déjà si riche et si varié des « légendes dauphinoises » : *Bobila, 1814 !* (Grenoble, Drevet, in-16 de 64 p.) retrace d'une façon imagée, dans un épisode, l'histoire de l'invasion autrichienne de 1814 en Dauphiné. Écrit d'un style alerte, ce petit ouvrage promène le lecteur dans les sites mystérieux et

poétiques qui environnent la Grande-Chartreuse, dont l'auteur décrit les beautés avec un vif sentiment de la vérité. Huit dessins accompagnent le texte.

— Sous le titre de : *Achard, peintre paysagiste* (Paris, Fischbacher, in-8 de 49 p.), M. Marcel Raymond retrace avec amour la vie tourmentée du maître en même temps qu'il étudie son œuvre un peu lourde d'abord, mais devenue peu à peu délicate et pleine d'une harmonie discrète. Achard est né dans un coin riant des environs de Grenoble, à Voreppe, et s'il est exact de dire qu'il faille demander au berceau le secret de la vie, l'artiste devait tout naturellement consacrer ses heureuses qualités natives au paysage. Un portrait et cinq dessins accompagnent cette étude remarquable.

— M. Brun-Durand, correspondant du ministère de l'instruction publique, publie, sous ce titre : *L'État du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux au* XVIIIe *siècle* (Paris, A. Leroux, gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin du comité des travaux historiques*), un document, qui fait partie des archives départementales de la Drôme, non daté, mais de 1760 environ. Indépendamment du nom de toutes les paroisses de ce petit diocèse, il en fait connaître les bénéfices ecclésiastiques et les couvents, et donne les revenus du clergé, dans cette partie de l'ancienne France, il y a cent trente ans. M. Brun-Durand, qui est un de nos plus sérieux travailleurs, a rapproché avec beaucoup de soin, dans de nombreuses notes, les indications fournies par son document de celles que fournissent le mémoire de l'intendant Boucher sur la généralité de Grenoble (1693), les almanachs ecclésiastiques et royaux de l'époque, etc.

FRANCHE-COMTÉ. — M. L. Cardot de la Burthe a extrait du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône* (année 1888) son travail sur *Vesoul à la fin du* XVIIIe *siècle* (Vesoul, A. Suchaux, in-8 de 20 p.). Utile et intéressant tableau qui représente la petite cité vésulienne telle qu'elle était à l'époque. Il eût été désirable qu'un plan et même une vue de la ville ancienne fussent joints à la brochure. Son mérite en eût été sérieusement accru.

— Dans la *Terre du froid* (Montbéliard, V. Barbier, in-8 de 242 p.), M. le docteur Muston étudie la dernière période glaciaire, par laquelle notre globe a passé, c'est-à-dire les temps quaternaires. Il décrit successivement les phénomènes glaciaires dans tous les pays, en insistant sur ceux du Jura, puis il parle de la formation du sol et de la faune primitive. Étude rapide, assez complète, d'une lecture agréable, mais dans laquelle apparaît parfois la fantaisie. Disons aussi qu'il n'est point toujours facile de distinguer ce qui appartient en propre à l'auteur. Vingt-sept jolies planches accompagnent ce travail.

GASCOGNE ET GUYENNE. — M. Émile Rébouis, avocat, ancien élève de l'École des chartes et des Hautes-Études, s'est voué à la publication des coutumes du Sud-Ouest. On lui devait déjà *Cinq coutumes de Tarn-et-Garonne* (1886), les *Coutumes de Castelsagrat en Querci* (1881), les *Coutumes de Clermont des Dessus* (1881) et celles de *Puymirol* (1887). Voici deux autres coutumes de l'Agenais rapportées de Londres par Bréquigny dans la collection Moreau, les premières concédées à Castel-Amouroux (aujourd'hui Labastide Castel-Amouroux) en 1287, les secondes à Saint-Pastours en 1289. Ces deux documents sont absolument les mêmes. M. Rébouis a donné à la fois le texte et la traduction des deux chartes. Il nous promet la publication des coutumes de deux autres villes de l'Agenais, Monclar et Montflanquin, et nous savons qu'il prépare déjà l'édition de plusieurs autres chartes de la même région, notamment celle de Saint-Maurin.

LANGUEDOC. — L'imprimerie de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier vient de publier une magnifique étude d'histoire ecclésiastique au XVIIIe siècle : c'est la biographie de l'évêque François-Renaud de Villeneuve, par M. l'abbé Ferdinand Saurel, chanoine de Montpellier, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc. Cet ouvrage mériterait plus qu'une simple mention. L'auteur a « voulu peindre en quelque sorte non seulement un grand évêque, mais encore le temps et le pays où il a vécu. » Il s'est aidé pour cette étude de nombreux documents dont la nomenclature seule tient six grandes pages. Ce volume in-4 est un tirage à part des *Mémoires de l'Académie;* la partie typographiqme est vraiment remarquable. M. le chanoine Saurel vient d'être orné des palmes d'officier d'Académie; ce n'est que la légitime récompense de ses mérites et de ses travaux ; nous y applaudissons de tout cœur.

— Sous ce titre : *Un Savant historien de Provence,* M. Laurent de Gavoty vient de faire paraître une étude biographique d'un écrivain originaire de Montpellier, M. Alfred Saurel, frère du précédent, homme de bien qui faisait partie de toutes les sociétés littéraires de la région. Le catalogue de ses œuvres indique quarante brochures ou livres sur l'histoire de la Provence en général et de Marseille en particulier ; seize titres de pièces de théâtre en prose ou en vers ; en outre Alfred Saurel a collaboré à quatre journaux et aux publications d'Adolphe Joanne. Une vie si bien remplie méritait d'être racontée pour servir d'encouragement et d'exemple.

— M. le comte de Castelnau publie une etude biographique et politique sur M. de Tarteron, ancien député et membre du conseil général du Gard. Il convenait de mettre en lumière cette existence toute consacrée aux intérêts du département ou de la France : M. de Tarteron a représenté pendant quarante ans le canton de Sumène au conseil du Gard où son expérience des affaires et la dignité de son caractère lui avaient acquis, même parmi ses adversaires, une grande considération et une influence incontestable ; comme député royaliste, il joua un certain rôle au sein de plusieurs commissions importantes et surtout dans le comité des Neuf en 1873. M. de Castelnau a raconté cette vie si digne et si utile avec un vrai talent d'historien : on sent qu'il aimait son héros, mais on peut s'apercevoir en même temps qu'il n'a pas cessé d'être impartial; dans certaines conjonctures difficiles il a su, en revêtant le caractère conciliant de M. de Tarteron, se maintenir dans les limites d'une prudente et sage modération. Ce travail, qui a été l'objet d'un tirage à part, a été publié d'abord dans la *Revue du Midi.*

— On annonce, comme devant paraître prochainement, une savante étude d'histoire religieuse : *Le Couvent des dominicains de Genolhac, 1298-1791. Sa fondation, ses diverses phases, sa suppression,* par M. l'abbé C. Nicolas, curé-doyen de Genolhac. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet important travail.

LIMOUSIN. — M. G. Clément-Simon a extrait de la *Biographie tulloise* une étude considérable et très bien faite sur J.-C. Jumel (Tulle, imprimerie Crauffon, gr. in-8 de 58 p.). L'auteur s'est occupé de Jean-Charles Jumel, non comme d'un compatriote, car Jumel était né à Paris (en 1751); mais parce qu'une partie de sa vie appartient à l'histoire de Tulle, parce qu'il donna dans cette ville le spectacle odieux de ses excès de tout genre, parce qu'enfin il a mérité d'être surnommé le Père Duchesne de la Corrèze. Jumel était vicaire de la paroisse de Sainte-Opportune en 1779 ; il devint successivement curé d'Houilles, près de Versailles; chanoine de Saint-Marcel, chanoine du Mans, aumônier de l'École militaire ; en 1779 parut

son premier ouvrage : *L'Éloge de l'abbé Suger*. En 1789, il fut un des tristes héros de la prise de la Bastille. En 1791 il vint à Tulle à la suite de l'évêque Brival. M. Clément-Simon complète ce que le comte de Seilhac (*Scènes et Portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, 1878) avait raconté du déplorable rôle joué par Jumel à Tulle pendant toute la période révolutionnaire. La notice si savante, si complète sur le mauvais prêtre qui « fut aussi méprisable dans sa vie privée que dans sa vie publique » est terminée par une *Bibliographie* en 26 articles.

LYONNAIS. — M. Greppo commence la publication d'une *Collection de trente pièces rares et curieuses de la fin du* XVIIIe *siècle et de la Révolution française*. Ce sont des documents pour ou contre la Révolution; quelques-uns mêmes n'ont aucun caractère politique. Ces pièces sont tirées sur papier de Hollande. Le prix de la collection est de 100 fr. (26, rue Tronchet, à Lyon).

— Au moment où beaucoup de personnes regardent comme prochaine « la fin d'un monde, » sinon du monde, et voit l'avenir sous les couleurs les plus sombres, on est heureux de rencontrer quelques esprits qui fassent naître l'espérance en face de l'inquiétude, qui montrent la lumière à côté des ombres. C'est ce que fait le P. Ragey, mariste, dans un article qui a été tiré à part, de l'*Université Catholique* (Lyon, Vitte et Perrussel, gr. in-8 de 53 p.). Il rappelle qu'à d'autres époques aussi l'on désespéra du salut du monde, mais que les Léon le Grand, les Urbain II surent triompher des obstacles. Il fait ressortir notamment les ressemblances entre notre époque et la fin du XIe siècle, rappelle tout ce qui a été accompli par le grand pape qui nous gouverne et dont la devise même, qui est le titre de cette brochure, *Lumen in cœlo*, est une invitation à l'espérance.

NORMANDIE. — Diverses brochures ont été extraites du dernier *Précis des travaux de l'Académie de Rouen* (in-8, 430 p., Rouen, imp. Cagniard) : *Le Graveur Delaunay, lauréat du prix Bouctot, et les Artistes normands au Salon de Rouen, 1888*, par M. Jules Adeline (in-8, 27 p. pl.); — *Note sur quelques inscriptions normandes du* XVIe *siècle ayant trait à la pensée de la mort*, par M. Christophe Allard (in-8, 16 p.).

— Signalons encore : *Notice sur Septforges et ses seigneurs* (Bull. de la Société historique et archéologique de l'Orne, t. VIII, p. 150-208), par M. de Beauchêne); — *La Ville et le Château de Domfront* (*Idem*, p. 209-216), par M. H. Le Faverais; — *La Ville, le château et le Pays d'Exmes pendant l'occupation anglaise, de 1417 à 1449* (*Idem*, p. 101-148), par M. Henri du Motey; — *Renseignements statistiques sur l'état de l'agriculture vers 1789, recueillis par le comité de l'Exposition universelle de 1889* (*Seine-Inférieure*), par M. Charles de Beaurepaire (Rouen, Cagniard, in-8, 113 p.); — *La Captivité et la Mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-Michel* [nouvelle édition], par M. Eug. de Beaurepaire (Caen, Delesques, in-4); — *Notice nécrologique sur J.-B. Lieury* [né à Rouen, 1818-1887] (Rouen, imp. Lecerf, in-8, 3 p.), extr. du *Bull. de la Société des amis des sciences naturelles*, par M. Eug. Niel; — *Coup d'œil sur l'Histoire littéraire des archevêques de Rouen du* IIIe *au* XIIIe *siècle*, par M. l'abbé Sauvage (Rouen, imp. Cagniard, in-8, 36 p.); — *Bibliographie normande. L'Abbé Sauvage* (Rouen, imp. Leprêtre, in-12, 12 p.), et dans le *Journal de Bernay* (3 juillet 1889), *François-Alexandre Malbranche*, sa vie et ses œuvres, par M. Eug. Niel, lecture faite à la Société libre de l'Eure, section de Bernay, le 23 juin précédent.

PICARDIE. — Avec non point un « livre de raison, » mais un tout simple et tout sec « cahier des dépenses d'un riche habitant d'Abbeville, seigneur de plusieurs terres à clocher, et plus tard propriétaire d'un hôtel à Amiens, »

M. Robert de Guyencourt, dans un opuscule intitulé : *Frais et menues dépenses d'un maître de maison au* XVIII*e siècle* (Amiens, imp. Douillet, in-8 de 17 p. Extrait du t. XXX des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*), a su donner un aperçu très curieux, présenté de la plus intéressante façon, de ce qu'était la vie intime dans une famille aisée, dont il n'a point voulu révéler le nom, vers le milieu du siècle dernier.

POITOU. — M. J.-L. de la Marsonnière, ancien procureur général, président de la Société des antiquaires de l'Ouest, vient de publier une très intéressante *Biographie de M. Lecointre-Dupont* (Poitiers, typ. Oudin, in-12 de 170 p. avec un portrait). Nous signalerons particulièrement les chapitres sur M. Lecointre numismatiste; sur M. Lecointre historien, et sur M. Lecointre et la Société des antiquaires de l'Ouest. En annexe ont été reproduits les deux discours de M. Alfred Barbier, relatifs au vénéré defunt, la bibliographie dressée par M. A. de la Bouralière, etc.

— Vient de paraître : *Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, par M. Émile Espérandieu, lieutenant-professeur à l'École militaire d'infanterie, correspondant du ministère (Paris, Ernest Thorin; Melle, Édouard Lacuve, gr. in-8 de 411 p., accompagné d'un album de 69 pl. Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*). Ce volume sera suivi de deux autres : 1° *Sigles figulins de l'époque romaine, découverts dans les départements de la Vienne, de la Vendée, des Deux-Sèvres, de la Charente et de la Charente-Inférieure* (in-8, avec nombreuses gravures dans le texte); 2° *Inscriptions chrétiennes du Poitou et de la Saintonge antérieure au* XI*e siècle* (in-8 avec nombreuses figures dans le texte).

— M. le baron Adalbert de Beaucorps a tiré à part du journal *le Loiret* (n° du 18 avril), une étude sur *les Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, publiés sur son manuscrit autographe par son petit-fils* (Orléans, impr. Michau, in-8 de 15 p.).

— Le magnifique château d'Oiron (Deux-Sèvres) et la non moins intéressante église qui l'avoisine, viennent d'être l'objet d'une monographie qui rendra de grands services aux touristes intelligents et sera consultée avec fruit par les érudits eux-mêmes : *Oiron, le château et la collégiale*, par L.-A. Bossebœuf, professeur d'histoire, secrétaire général de la Société archéologique de Touraine (Tours, Louis Bousrez, in-8 de 79 p. avec une vue générale du château). Il a été fait une autre édition accompagnée de 15 vues photographiques.

— En cours de publication, dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, de M. Jules Robuchon (Paris, Motteroz; Fontenay-le-Comte, Robuchon, in-fol. avec héliogravures et nombreux dessins dans le texte) : *Poitiers*, partie historique, par MM. de la Marsonnière et B. Ledain. L'ensemble des livraisons sur Poitiers formera un volume spécial.

— M. Gustave Chauvet, ancien président de la Société archéologique de la Charente, vient de faire paraître une plaquette intitulée : *L'Archéologie préhistorique à la Faculté des lettres de Poitiers, 1889, Cours de M. Lièvre* (Ruffec, imp. Picat, in-8 de 7 p.).

— Les résumés des conférences et des excursions du *Cours d'archéologie régionale*, de M. Lièvre, publiés par la *Revue poitevine et saintongeaise*, sont tirés à part au fur et à mesure, et paraîtront ultérieurement sous forme de volume.

— Nous devons citer comme un ouvrage important, impartial et érudit, les *Archives politiques du département des Deux-Sèvres, 1789-1889*, par M. Émile Monnet, secrétaire-rédacteur au Sénat (Niort, Clouzot, 2 vol. gr. in-8, ornés des portaits de tous les députés des Deux-Sèvres, depuis 1789).

— M. Maurice Lévesque prépare un album photographique de l'ancienne *Abbaye royale des Châtelliers*, qui comprendra 15 planches tirées au platine.

— M. M. Guette prépare (toujours sous le pseudonyme de L. de Kadoré) une plaquette de luxe : *En Loire*, qui sera le pendant de *En Sèvre*.

— Signalons également, à propos de l'abbaye des Châtelliers, la brochure de Mgr X. Barbier de Montault : *Le Livre d'heures des Châtelliers* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 30 p. (extrait de la *Revue historique de l'Ouest*).

PROVENCE. — Mgr Ricard ne tardera plus guère, croyons-nous, de mettre au jour des documents importants qu'il a trouvés dans les papiers du cardinal Maury. Les hommes les plus compétents, versés dans la connaissance des faits de l'époque révolutionnaire, estiment qu'il y a là des pièces du plus haut intérêt pour la période de 1792 à 1815. En tout cas, nous savons que la mémoire du célèbre Vauclusien n'aura qu'à gagner à cette révélation posthume, qui n'a que trop tardé pour sa gloire.

— M. Louis de Bresc a raconté, d'une façon charmante (Draguignan, impr. Latil, in-8 de 20 p.) un petit voyage dont le but était cette fontaine de la commune de Bauduen (canton d'Aups, arrondissement de Draguignan), « la plus importante de France par son débit à la source même, et qui a toujours fait l'admiration des innombrables étrangers qui viennent la visiter. » Les descriptions que nous donne le spirituel narrateur sont accompagnées de renseignements historiques, parmi lesquels on remarque une petite notice sur le monastère de Sorps, fondé, près la magnifique source, en 1254, par Foulque de Caille, évêque de Riez, sur les ruines duquel un successeur de ce prélat, Louis Doni d'Attichy, fit construire, vers 1639, dans l'île même formée par les deux branches des eaux, une grande et belle maison de plaisance. C'est à cette époque que la source de Sorps reçut le surnom de Fontaine-l'Évêque.

— C'est un remarquable extrait du cours d'archéologie professé à la Bibliothèque nationale que nous donne M. Charles Wescher, en reproduisant sa leçon du 31 mai 1889 sous ce titre : *Quelques Mots sur le théâtre antique d'Orange* (*Vaucluse*) (Paris, Ernest Thorin, gr. in-8 de 15 p.). Le savant professeur rappelle que ce théâtre est pour la France un monument national, qu'il constitue, pour les études archéologiques, un document d'une valeur inappréciable; que, pour trouver l'équivalent de la scène d'Orange, le voyageur archéologue est contraint de traverser les mers, et d'aller sur les rivages lointains de l'Asie Mineure visiter la scène de Aspendos en Pamphilie. Il indique les urgentes réparations qu'il y aurait à faire au monument dont il raconte l'histoire depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours (1888). Nous tenons à reproduire les éloquentes lignes de la fin : « Nous avons le devoir de défendre nos monuments historiques, parce qu'ils font partie du patrimoine de la nation. Les ruines sont là pour réclamer sans cesse en faveur de leur origine et de leur destination : *Titulus perpetuo clamat*. C'est là une prescription qui court toujours. Il en est d'elle comme de celle dont parle Bossuet lorsqu'il dit que « la prescription contre la violence et l'iniquité est immortelle. »

— M. Camille Chabaneau, correspondant de l'Institut, vient de nous donner *le Roman d'Arles, texte provençal publié en entier pour la première fois depuis le manuscrit de M. Paul Arbaud, avec introduction, notes et appendice* (Paris, Maisonneuve, gr. in-8 de 84 p.). On ne connaissait de ce poème qu'un fragment, mis en lumière en 1873 par M. Victor Lieutaud, d'après une copie partielle du siècle dernier. Le savant romaniste a mis à la suite

du texte un grand nombre de notes importantes qui forment en leur ensemble une sorte de leçon de littérature comparée. On trouve à la fin de l'excellent petit volume une *Table des noms de lieux et de personnes*, une *Table des mots et des formes relevés dans les notes*, et, à l'*Appendice*, un extrait du poème sur saint Trophime relatif aux luttes des chrétiens et des Sarrasins sous Arles rapproché de divers passages du pseudo-Turpin, un extrait de *la Royale Couronne des roys d'Arles*, par l'abbé Bouis (Avignon, 1671), extrait intitulé : *Comme l'Empereur Charles délivra Arles du siège des Sarrazins et du séjour qu'il fit dans la ville;* enfin un fragment d'un manuscrit latin sur le même sujet (n° 965 du fonds palatin de la Bibliothèque du Vatican).

QUERCY. — Sous ce titre : *Une Ordonnance des consuls de Cahors en 1729*, M. Louis Greil, membre de la Société des études du Lot, reproduit (Cahors, imp. Laytou, gr. in-8 de 13 p.), le seul exemplaire connu d'un placard grand in-folio portant en tête les armoiries de Cahors (sans nom d'imprimeur). On y trouve l'indication des corps marchands et des corps de métiers qui existaient à Cahors au commencement du XVIII° siècle, des détails sur les marchandises qui s'y vendaient et sur leurs vendeurs, sur les articles qui s'y fabriquaient, sur les frais de fabrication, sur le prix des journées des charretiers, laboureurs, vignerons et autres travailleurs. Cette pièce montre ce qu'était le commerce de Cahors à cette époque, quels étaient les vêtements, les coiffures, les chaussures alors en usage dans la capitale du Quercy, comment on s'éclairait et se chaussait, combien coûtaient certains mets, certaines épices, certains objets de luxe.

— M. J. Baudel a publié *Cahors-Guide* (Cahors, J. Girma, in-8 de 72 p. avec dessins et plans). Le livre est divisé en six chapitres : *Au lecteur. — Quelques mots sur Cahors. — Arrivée à Cahors. — A travers la ville. — Nomenclature générale des rues de la ville de Cahors. — Bibliographie cadurcienne.* Tout cela est très bien fait. Douze gravures représentent les principaux monuments anciens ou modernes de la capitale du Quercy et, de plus, le château de Mercuès, demeure d'été des évêques de Cahors (à 9 kilomètres de cette ville). Le volume est enrichi d'un plan de Cahors d'après Tassin (1643), d'un plan de la ville actuelle et d'une carte des lignes de chemin de fer qui aboutissent à la ville du pape Jean XXII et de Clement Marot.

SAINTONGE. — Vient de paraître : *Un Député de la Saintonge aux États généraux de 1789. Jacques-Raymond Richier*, par M. André Letelie, ancien président de l'Academie litteraire de La Rochelle (La Rochelle, Noel Texier, in-8 de 16 p.).

— M. Marcel de Fonremis a publié le *Procès et Condamnation à mort de Pierre-Ignace Méthé de Fonremis de la Mothe, guillotiné à Rochefort le 2 avril 1794* (Bordeaux, imp. Bellier, in-8 de 84 p.).

— M. Louis Audiat vient de publier une nouvelle edition du *Catalogue du musée lapidaire de Saintes*, qui doit être signalée aux bibliographes. Elle ne porte pas la rubrique « 2e edition » et sera certainement confondue dans nombre de cas, vu la date 1888 qui a été conservée, avec l'édition princeps. Cette nouvelle édition a été mise au courant des derniers travaux : c'est une œuvre consciencieusement revue et considérablement corrigée. Les seize planches qui l'accompagnent sont dues à M. le lieutenant Esperandieu.

ALLEMAGNE. — A signaler dans la *Gesellschaft* du mois de juillet, un important article de M. Conrad Alberti sur Paul Heyse, dans lequel le talent du fameux nouvelliste est traité de la plus dure façon. Plus dur encore pour les Allemands en général l'article du directeur de la Revue, M. G. Conrad, intitulé : *Ruere in servitium*.

— Parmi les articles contenus dans le 9e fascicule récemment paru du *Staatslexikon* (Fribourg en Brisgau, Herder, gr. in-8), nous signalons particulièrement ceux de M. Franz sur l'Amérique centrale, la Chine et le Chili; l'importante étude de M. Kämpfe sur la centralisation, et celle consacrée par M. Laurin au clergé.

— A Leipzig, chez Armin Bouman, et sous la direction de M. Herman Thom, se publie un nouveau périodique; il est intitulé : *Litterarische Correspondenz und Kritische Rundschau.*

ANGLETERRE. — On a réimprimé à Londres (*Early English Text Society.* Trübner, in-8) le *Curial* de maître Alain Chartier, traduit en langue anglaise par William Caxton en 1484. Deux savants ont donné leurs soins à cette réimpression, M. Paul Meyer et M. Frédéric Furnivall. M. Meyer s'est chargé de revoir la version de W. Caxton en la rapprochant du texte original de notre vieux poète, et en l'éclairant par d'excellentes notes. Le *Curial* anglais est suivi d'une ballade également traduite en anglais, qui, suivant l'autorité d'un catalogue des manuscrits Lansdowe (conservé au British Museum), aurait eté « faicte et composée par le doulx poete maistre Alain Charretier, » mais cette attribution ne paraît pas incontestable.

— Sous le titre de *The New Review* paraît à Londres, depuis le 1er juin dernier, une revue dont le but est de suivre de près le mouvement intellectuel et scientifique contemporain. Éditée par la maison Longmans, Grenn et Co, elle a pour directeur M. Archibald Grove.

— La *Revue socialiste mensuelle,* publiée jusqu'ici sous le nom de *To-Day,* a changé depuis juillet ce nom en celui d'*International Review.*

BELGIQUE. — Nous apprenons avec plaisir que l'administration de la Bibliothèque royale de Bruxelles s'est enfin decidée à lever les scellés sous lesquels elle avait enfermé le catalogue idéologique des périodiques commencé par le zélé bibliothécaire M. Nizet, et dont nous avons entretenu déjà nos lecteurs. Nous espérons bien qu'elle ne s'arrêtera pas en si bonne voie, et qu'ayant compris l'utilité de ce catalogue des périodiques, elle en viendra à comprendre que les services qu'il peut rendre sont en proportion du développement qu'on lui donnera, et qu'il ne faut donc pas empêcher le bibliothécaire qui se charge de ce surcroît de besogne de consacrer plusieurs fiches à chaque volume. Par exemple, pour *Assistance publique en Allemagne,* M. Nizet avait fait deux fiches, une au mot *Assistance,* l'autre au mot *Allemagne;* l'administration, paraît-il, n'en veut qu'une. Pourquoi ?

ESPAGNE. — Un fait assez rare dans les annales littéraires vient de se passer en Espagne. Le poète Joseph Zorrilla, qui n'a rien de commun que le nom avec le chef du parti républicain espagnol, a été solennellement couronné à Grenade, sa patrie d'adoption, le 22 juin de la présente année, au milieu d'un concours considérable de peuple et de membres des diverses sociétés savantes de la péninsule ibérique. Il y avait là une juste récompense d'un rare talent poétique, constamment mis au service de la patrie et de la religion catholique.

— Les publications artistiques et de luxe se multiplient en Espagne comme dans d'autres pays. Nous signalerons parmi les plus dignes d'intérêt: 1° *España artistica y monumentos,* reproductions phototypiques des principaux monuments anciens et modernes d'architecture et de sculpture, qui se rencontrent en Espagne, avec texte explicatif. La reproduction est l'œuvre d'un artiste qui a fait ses preuves, M. Laurent; le texte est dû à la plume d'un des premiers littérateurs de l'Espagne, M. Pedro de Madrazo. Chaque livraison, composée de huit gravures in-8 avec deux feuilles de

texte, coûte 8 fr.; — 2° *Vida militar en España*, ouvrage monumental, qui aura un intérêt tout particulier pour une nombreuse classe de lecteurs, et arrivé déjà à sa 17e livraison. Le texte est de M. Barado, les dessins sont de M. Cusacho; — 3° *Historia da los Caballeros del Templo*. Cette nouvelle histoire des Templiers, qui s'imprime à deux couleurs avec gravures intercalées, chez l'éditeur Grabulosa, à Barcelone, a pour auteur don Mateo Bruguera, protonotaire apostolique, et doit, selon l'espoir de l'auteur, faire bonne justice des calomnies dont cet ordre de chevalerie militaire a été victime. Douze livraisons ont déjà paru au prix de : 0 fr. 50 chacune.

— L'étude des langues romanes, qui compte aujourd'hui tant de disciples, va être grandement favorisée, si nos renseignements sont exacts, par la nouvelle édition considérablement augmentée et perfectionnée du *Diccionario valenciano-castellano* de don José Escrig, suivi d'un *Ensayo de ortografia lemosina* par une société de gens de lettres.

— Voici, d'autre part, un nouveau travail de bio-bibliographie qui paraît destiné à faire sensation, s'il remplit les promesses de son titre. M. Manuel Rico Garcia entreprend avec la collaboration de M. Roch Chabas, chroniqueur de la province d'Alicante, une bio-bibliographie de tous les écrivains de la ville et province d'Alicante (*Ensayo biografico bibliografico de escritores de Alicante y su provincia* (in-8 à 2 col.). Sept livraisons ont déjà paru et forment 224 pages).

Italie. — M. le professeur A. Favaro, chargé de préparer l'édition nationale des œuvres de Galilée, dut rechercher naturellement tous les manuscrits qui pouvaient lui fournir quelque chose. Frappé, en parcourant le catalogue de la bibliothèque du fameux sir Thomas Philips, du nombre de manuscrits qui s'y trouvaient, intéressants pour le pays vénitien, il prit note de tous ces manuscrits. La liste ainsi dressée fut soumise à M. C. Castellani, préfet de la Marcienne, chargé de vérifier si ces manuscrits faisaient double emploi avec ceux de la bibliothèque de Venise. Malheureusement, l'inventaire de la bibliothèque de sir Thomas Philips renferme des notions si sommaires sur les manuscrits, qu'il est souvent fort difficile de les identifier. De là viennent le vague et les points d'interrogation que l'on remarque dans ce catalogue comparatif tout récemment publié : *Elenco dei manoscriti veneti della collezione Phillipps in Cheltenham comparativamente illustrati* (Venetià, tip. Fr. Visentini, in-8 de 50 p. Extrait de l'*Archivio Veneto*, tome XXXVII, p. 1). Il est fâcheux que la *R. Deputazione di storia patria per la Venezia*, qui a fait exécuter ce travail, n'ait pas cru devoir le rendre plus complet en faisant examiner ces manuscrits eux-mêmes, au moins sommairement : la publication aurait eu ainsi infiniment plus de valeur.

— En juin dernier a commencé à Florence la publication d'un nouveau périodique relatif aux sciences sociales et politiques la *Rassegna di scienze sociali e politiche*, que dirige M. Carlo Ridolfi, connu par ses travaux économiques, paraît par livraisons semi-mensuelles.

Publications nouvelles. — *Contribution à l'étude profane de la Bible*, par E.-G. Sorel (in-8, Ghio). — *La Légende du Messie, précis historique*, par V. du Breuil (in-8, Léon Vanier). — *La Sainte Eucharistie*, par S. Alphonse de Liguori, trad. par l'abbé Bernard (in-18, Lethielleux). — *Cours complet d'instruction pour la retraite et le jour d'une première communion*, par l'abbé Brugalé (petit in-8, Lethielleux). — *Le Creuset du prêtre*, par J. Pérez de Sécastilla (in-32, Lethielleux). — *Retraites pastorales et Discours divers*, par M. Hamon (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Le Jeune Homme chrétien*, par F. Hervé-Bazin (in-18, Lecoffre). — *Guide pratique du droit usuel*, par A. Baudoin et C. de

Lajonie (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillitte,* par L. André (in-18, Chevalier-Marescq). — *Des Délits relatifs aux sociétés par actions,* par H. Rubat du Mérac (in-8, Chevalier-Marescq). — *Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants,* par A. Michel. *Scellés* (in-18, Chevalier-Marescq).— *Institutiones logicales secundum principia S. Thomae Aquinatis* ad usum scholasticum accommodavit T. Pesch. Pars II. *Logica maior.* I (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *De Scholarum Institutione pristina et recenti dissertatio,* auctore P. J. Kleutgen (in-8, Lethielleux). — *Nos inconséquences, extraits du Journal d'un philosophe franc-penseur,* par l'abbé H. Reboul (in-18, Téqui, à Paris; Bouineau, à Béziers). — *L'Automatisme psychologique,* par P. Janet (in-8, F. Alcan). — *Les Sensations internes,* par H. Beaunis (in-8, F. Alcan).— *L'Art au point de vue sociologique,* par M. Guyau (in-8, Alcan). — *Malthus, essai sur le principe de population,* par G. de Molinari (in-32, Guillaumin). — *J. Bastiat, œuvres choisies,* par A. de Foville (in-32, Guillaumin). — *Mgr Dupanloup et la Liberté,* par l'abbé Chapon (in-18, Chapelliez). — *Manuel juridique de l'acheteur et du marchand d'engrais et d'amendements,* par G. Gain (in-18, Chevalier-Marescq).— *Tables trigonométriques centésimales précédées des logarithmes des nombres de 1 à 10,000,* par J.-L. Sanguet (in-8, Gauthier-Villars).—*La Constitution américaine et ses Amendements,* par L. Vossion (gr. in-8, Guillaumin).— *Protection, ou Libre-échange,* par H. George, trad. de l'anglais par L. Vossion (in-8, Guillaumin). — *Traité encyclopédique de photographie,* t. Ier. *Matériel photographique,* 2e fasc. (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Année financière (septième année), histoire des événements financiers de 1888,* par L. Reynaud (in-18, Chevalier-Marescq). — *Hernani,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *Cromwell,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *Poèmes bibliques et évangéliques,* par J.-E. Beauverie (in-12, Mougin-Rusand, à Lyon).— *L'Ame d'un philosophe,* par T. Serretête (in-18, L. Vanier). — *Garcia Moreno,* drame en 5 actes et en vers, par H. Tricard (petit in-18, Retaux-Bray). — *Histoire de la poésie lyrique grecque,* par E. Nageotte (t. II) (in-18, Garnier). — *David, roi, psalmiste, prophète,* avec une introduction sur la nouvelle critique, par Mgr Meignan (in-8, Lecoffre). — *Choix de lectures littéraires, avec notes et notices,* par E. Bauer et E. de Saint-Étienne (in-18 cart., Masson). — *Henriette,* par F. Coppée (in-18, Lemerre).— *Fort comme la mort,* par G. de Maupassant (in-18, Ollendorff). — *Le Chant du Cygne,* par le comte L. Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Le Petit Gosse,* par W. Busnach (in-18, Perrin). — *Maman Capitaine,* par Victor Fournel (in-18, Perrin). — *Fou d'amour,* par C. d'Héricault (in-18, Perrin). — *Jean Bise,* par J. Honcey (in-18, Perrin). — *Double-Blanc,* par F. du Boisgobey (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Aux trois Boules d'or,* par Baring Gould (in-18, Plon et Nourrit). — *La Roche maudite,* par Mme J. Cazin (gr. in-8, Hachette). — *Coquin d'amour,* par René Lafond (in-12, Westhausser).— *États et Nations de l'Europe. Autour de la France,* par P. Vidal-Lablache (in-18, Delagrave).— *Naples et la Sicile,* par J. Gourdault (gr. in-8, Hachette). — *Les Chinois chez eux,* par J.-B. Aubry (gr. in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Iles Samoa. Notes pour servir à une monographie de cet archipel,* par A. Marques (in-8, Impr. nationale, à Lisbonne). — *Histoire de saint Vincent de Paul,* par la comtesse de La Rochefoucauld (in-12, Nantes, imp. Bourgeois). — *Le Saint joyeux, ou Vie du B. Crispino de Viterbe,* par le R. P. Ildephonse de Bard (in-18, Lethielleux). — *L'Égypte au temps des Pharaons, la vie, la science et l'art,* par V. Loret (in-8, J.-B. Baillière). — *L'Éducation athénienne au* Ve *et au* IVe *siècle avant J.-C.,* par P. Girard (in-8, Hachette). — *La France à travers les siècles,* par Mme de Witt, née Guizot (in-4, Hachette). — *Les*

Français illustres, par Mme G. Demoulin (in-4, Hachette). — *Les Françaises illustres*, par Mme G. Demoulin (in-4, Hachette). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte G. de Cosnac et E. Pontal (in-8, Hachette). — *Une Grande Dame dans son ménage, au temps de Louis XIV*, par C. de Ribbe (gr. in-18, Palmé). — *La Marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin*, par J.-H. Pignot (2 vol. in-18, Ducher). — *La France avant et pendant la Révolution*, par É. Olivier (in-18, Guillaumin). — *Centenaire de 1789. Histoire de la Révolution française*, par P. Janet (in-18, Delagrave). — *Paris en 1789*, par A. Babeau (petit in-8, Firmin-Didot). — *Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard (gr. in-8, Impr. nationale; Hachette). — *L'Année 1789 au Mans et dans le Haut-Maine*, par R. Triger (in-8, G. Fleury et A. Dangin, à Mamers). — *La Cour de Charles-Quint*, par A. de Ridder (in-8, Société Saint-Augustin, à Bruges). — *The Story of the nations. The Hansa Towns*, by Helen Zimmern (in-8, cart., E. Fisher, Unwin, London). — *Regesta Comitum Sabaudiae Marchionum in Italia, ab ultima stirpis origine ad an. MCCLIII*, curante D. Carutti (gr. in-8, fratelli Bocca, Torino). — *Miscellanea di storia italiana*, edita per cura della regia deputazione di storia patria (t. XXVII) (in-8, fratelli Bocca, Torino). — *L'Empereur Guillaume II et la Première Année de son règne*, par E. Simon (in-18, Hinrichsen). — *L'Archiduc Rodolphe*, par A. de Bertha (in-8, Westhausser). — *La Nation armée*, par C. Von der Goltz, trad. par E. Jaeglé (in-8, Westhausser). — *Monographies publiées par la section du grand état-major allemand*, trad. par C. Kussler : *La Surprise de Fontenoy-sur-Moselle, combats de Failly, Savigny et Noisseville; Opérations de la 6e division de cavalerie en Sologne*, etc. (2 vol. in-8, Westhausser). — *Profils étrangers*, par V. Cherbuliez (in-16, Hachette). — *Paris, voici Paris*, par M. Du Seigneur (gr. in-8, Bourlotton). — *La Bohême du travail*, par J. Barberet (in-18, Hetzel). — *Paris qui roule*, par G. Bastard (in-18, Chamerot). — *Le Livre juratoire de Beaumont-de-Lomagne, cartulaire d'une Bastide de Gascogne*, transcrit et annoté par G. Babinet de Rencogne, publié sous la direction de F. Moulenq (in-8, Forestié, à Montauban). — *La Charité à Angers*, par L. Cosnier (t. Ier) (in-18, Lachèse et Dolbau, à Angers; Retaux-Bray, à Paris). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES MÉDICALES

1. *Histoire générale des races humaines, introduction à l'étude des races humaines,* par A. DE QUATREFAGES. T. II. *Classification des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines.* Paris, Hennuyer, 1889, in-4 de XXXIII-285 p., illustré, 15 fr. — 2. *Le Transformisme et la Discussion libre, suivi d'une notice sur « l'Origine du monde d'après la tradition »* de feu l'abbé Mottais, par J. D'ESTIENNE (C. DE KIRWAN). Bruxelles, Polleunis, 1889, in-8 de 128 p. — 3. *Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale,* par ABEL HOVELACQUE. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-8 de 468 p., 8 fr. — 4. *Traité d'ostéologie comparée*, par POUCHET et BEAUREGARD. Paris, Masson, 1889, in-8 de 464 p., avec 331 fig., 12 fr. — 5. *Anatomie et Physiologie animales,* par ERNEST BELZUNG. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 459 p., 6 fr. — 6. *Atlas schématique du système nerveux* de FLOWER, traduit par A. DUPRAT, avec préface de Déjerine. Paris, Masson, s. d., in-4 de VIII-20 p., 8 fr. — 7. *Comment on fait parler les sourds-muets,* par L. GOGUILLOT, avec préface du Dr Ladreit de la Charrière. Paris, Masson, 1889, in-8 de 352 p., avec 76 fig., 8 fr. — 8. *La Chaleur animale,* par CH. RICHET. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 307 p., 6 fr. — 9. *Du Traitement des aliénés dans les familles,* par CH. FÉRÉ. Paris, Alcan, 1889, in-12 de VII-168 p., 2 fr. 50. — 10. *L'Inconscient, étude sur l'hypnotisme,* par le Dr COSTE. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de 158 p. — 11. *L'Ivrognerie (alcoolisme), ses causes et son traitement*, par KOVALEVSKY, traduit par WOLDMAR DE HOLSTEIN. Paris, Alcan, 1889, petit in-16 cartonné de 113 p., 1 fr. 50. — 12. *Manuel d'hydrothérapie,* leçons professées à l'École pratique de médecine de Paris, suivies d'une *Instruction sur les bains de mer*, par MACARIO. Paris, Alcan, 1889, in-12 de 212 p., 2 fr. 50. — 13. *Phtisie laryngée,* par GOUGENHEIM et P. TISSIER. Paris, Masson, 1889, in-8 de 339 p., avec 13 fig., 8 fr. — 14. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, publiée sous la direction de J. ROCHART, 1re et 2e livr. Paris, Lecrosnier et Babé, 1888, gr. in-8, 10 fr. — 15. *Précis de microbie médicale et vétérinaire,* par THOINOT et MASSELIN. Paris, Masson, 1889, in-12 de 416 p., avec 75 fig., 6 fr. — 16. *Les Parasites de l'homme, animaux et végétaux,* par le Dr MONIEZ. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de VII-307 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Anomalies de la vision,* par le Dr IMBERT. Introduction par le Dr Javal. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de VII-365 p., 3 fr. 50. — 18. *Traité élémentaire d'hygiène et de thérapeutique de l'hystérie,* par le Dr THERMES. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-12 de 480 p., 6 fr. — 19. *Les Difformes et les Malades dans l'art,* par les prof. CHARCOT et PAUL RICHER. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-folio de 160 p., 20 fr. — 20. *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale,* par BOUCHUT et DESPRÈS. Paris, Alcan, 1889, in-4 de 1570 p. à 2 col., avec fig., 25 fr. — 21. *Traité d'homœopathie, ou les Médicaments réunis par séries et groupes physiologiques,* par le Dr CONAN MÉRIADEC. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-8 de 602 p., 10 fr. — 22. *École de médecine de Séville. Travaux pratiques effectués dans l'amphithéâtre d'anatomie, dans les laboratoires, dans les cliniques,* etc. Séville, 1888, in-8. — 23. *La Tisis tuberculosa bajo el concepto social*, conferencia de D. JOSE MORENO FERNANDEZ. Séville, Dias y Carballo, in-8 cart. de 191 p. — 24. *École de médecine de Séville. Conférences scientifiques* faites par les professeurs de l'École. Séville, 1888, in-8.

Parmi les livres que nous avons à signaler aujourd'hui aux lecteurs du *Polybiblion,* ceux qui ont trait à l'anthropologie occupent une place assez considérable. Les monographies, qui sont faites pour attirer l'attention de ceux que j'appellerai les spécialistes, ont d'ailleurs la faveur à notre époque. Pour ceux qui s'intéressent à ces diverses branches de la

science, sans s'arrêter à une d'elles en particulier, les dictionnaires et encyclopédies peuvent rendre plus de services. Or, si le temps des dictionnaires généraux semble passé, nous voyons encore naître et se multiplier les dictionnaires spéciaux à telle ou telle branche de la science. C'est, je crois, ce que peut montrer la revue actuelle.

1. — « Des déplacements un peu considérables, qu'ils s'effectuent brusquement et par masse, ou lentement et par infiltration, ne peuvent avoir lieu sans amener le contact et le mélange de tribus, de hordes, de peuples, souvent de races différentes. Le « métissage » est le résultat inévitable des « migrations. » Aussi, l'avons-nous vu à l'œuvre, presque dès les plus anciens temps des âges préhistoriques, et en avons-nous trouvé les traces à peu près partout... Les races se mêleront, se fusionneront de plus en plus ; un moment viendra où toutes les populations humaines auront reçu leur part du sang des trois types fondamentaux et des principaux types secondaires. Serres avait déjà compris cette conséquence de l'impulsion qui pousse les peuples les uns vers les autres... Il admettait qu'une fusion complète en serait le résultat, et qu'une race unique, homogène, possédant les mêmes caractères physiques, intellectuels et moraux, remplacerait dans toutes les régions du globe, nos races si multiples, si diverses. Mais, d'une part, le mélange des sangs ne peut se faire partout dans des proportions identi- [illegible], par suite de la distribution actuelle des races... D'autre part, [illegible] oubliait le « milieu » et son action inévitable, dont nous avons vu [illegible] preuves. Pour si bien que l'homme perfectionne ses moyens de [illegible] contre ce grand modificateur, il en subira toujours l'influence. [illegible]nséquent, tant que notre globe restera ce qu'il est, les caractères [illegible]iques pourront se rapprocher, ils ne sauraient s'identifier ; et il [illegible]istera des races distinctes. L'unification des populations humaines se fera néanmoins, mais seulement dans l'ordre des faits sociaux..... On sait comment ont grandi et se sont progressivement étendues les aires de civilisation commune que l'on a appelées le monde grec, le mo[illegible]ain, le monde moderne. Le monde futur sera bien autre-m[illegible] il embrassera le globe entier. »

[illegible] pardonnera la longueur de cette citation. Elle est em-p[illegible] [illegible]uelques lignes dont, en forme d'épilogue, M. de Qua[illegible] [illegible]uvre son dernier volume, attribué à la *Classification* des [illegible] C'est le tome second de cette *Introduction à l'étude* des [illegible] qui n'est elle-même que le premier morceau d'une [illegible]e, laquelle, sous le nom d'*Histoire générale des races* [illegible] titre de : *Bibliothèque ethnologique*, est publiée par [illegible] et Hamy. Cette citation est d'ailleurs capable de [illegible]de de la hauteur de vues de son auteur, qui est et [illegible] le plus éminent et le plus convaincu de la thèse

traditionnelle, contre les hypothèses plus ou moins séduisantes des transformistes. Ce qu'elle ne peut montrer, c'est tout à la fois, la rigueur d'observation qui se révèle à chaque page de ce gros volume, la conscience sévère avec laquelle sont pesés tous les faits qu'il rapporte, la forme claire et toujours distinguée qu'il sait donner à ses raisonnements et la puissance de son argumentation. Quelle n'est pas, par exemple, la portée de ce fait que les deux branches de nègres africains ou occidentaux et milanésiens ou orientaux attestent leur communauté d'origine par la façon presque identique dont elles se sont subdivisées? Mais comment suivre notre savant auteur dans la description de ses quarante-deux groupes de la race nègre, ses trente-six groupes au moins de la race jaune et ses innombrables races mixtes, océaniennes ou américaines, sans compter la race blanche. Les amateurs d'exégèse trouveront dans ce livre de précieux renseignements, inspirés par le seul amour de la vérité, recueillis et appréciés avec toute la rigueur de la science. Tel, par exemple, ce passage (p. 315) : « *Tout est comme si* il s'était formé jadis, dans les régions occidentales de l'Asie centrale, un grand centre ethnique de type blanc assez étendu du nord au sud pour donner naissance successivement à trois centres secondaires. » Quant à l'érudition dont témoigne ce travail, elle est à la hauteur du sujet, ainsi que les connaissances des diverses sciences naturelles qu'il implique ; surtout dans l'ordre de la géologie, des fossiles et de la linguistique. C'est donc là un beau livre ; il ne l'est pas moins par son impression fort correcte et par les nombreuses gravures dont il est semé. Nombre de types sont ici reproduits avec une exactitude dont la photographie à laquelle on les doit est un sûr garant. Des planches et des cartes complètent cette illustration. Ce luxe typographique est digne de la science au service de laquelle il est mis et lui rend de bien grands services.

2. — Après le beau livre de M. de Quatrefages, rien ne saurait être plus agréable que de lire le mémoire de M. Jean d'Estienne (C. de Kirwan). M. de Quatrefages fait un magnifique plaidoyer contre le transformisme, M. Jean d'Estienne, lui, serait volontiers partisan d'un certain transformisme. Ce qu'il plaide surtout, c'est que la thèse transformiste n'est nullement en opposition avec la saine philosophie et les croyances chrétiennes, et il en donne de nombreuses preuves. Avec un grand discernement, il montre qu'aucune preuve sérieuse ne peut être tirée de l'époque géologique actuelle, en faveur de l'évolution transformiste, et que tout ce que nous voyons dans ce cycle est en contradiction avec cette hypothèse. Quant aux âges paléontologiques, c'est autre chose : bien des faits probants militent en faveur du transformisme, quoique de graves objections, provenant d'autres faits, le combattent encore. Des citations, heureusement et loyalement choi-

sies, mettent en lumière la partialité et la passion avec laquelle les incroyants se sont jetés sur cette théorie, croyant y voir une doctrine à opposer aux dogmes des croyants; avec quel feu ils ont lancé contre notre cosmogonie biblique cette machine de guerre, avec laquelle ils se flattaient de la réduire en poussière. Mais ici, comme il est souvent arrivé d'ailleurs, le premier mouvement de surprise passé, on s'est aperçu que leur machine était déjà caduque, et que, si tant est qu'elle ne soit qu'une vaine apparence, elle pourrait bien servir à tout autre chose qu'à démolir la foi. Notre auteur appuie cette opinion de nombreuses autorités, dont toutes n'ont pas été inventées pour les besoins de la cause, car il en est qui sont plus anciennes que le darwinisme; et les autres sont empruntées aussi bien à des savants incontestés, qu'à des ecclésiastiques autorisés, entre autres aux communications et aux discussions qui ont eu lieu au sein du Congrès des savants catholiques et de celui de la Société bibliographique. Enfin une discussion philosophique intéressante et solidement conduite se fait fort d'établir que la thèse transformiste ne conduit pas du tout nécessairement au matérialisme et à l'athéisme, mais que ces écueils peuvent être facilement évités par les transformistes que n'aveugle pas la passion de l'irréligion. L'auteur de ce travail, qui a été publié dans la *Revue scientifique de Bruxelles*, conclurait volontiers à un certain transformisme limité. Pour moi, qui ne me déclare nullement convaincu en ce sens, je suis heureux d'être en accord absolu avec lui, sur cette conclusion : « Non, le transformisme, réduit à ses limites naturelles et légitimes, n'est en opposition ni avec la saine philosophie, ni avec l'esprit chrétien et la tradition catholique, ni avec l'Écriture sainte. Non, la théorie de l'évolution, dépouillée des hypothèses matérialistes qui y ont été surajoutées et qu'elle n'explique pas logiquement, ne peut être démontrée fausse *a priori*, comme opposée à la saine philosophie et aux objets de la foi. »

3. — Mettez à côté de ce livre celui de M. Hovelacque sur les *Nègres de l'Afrique sus-équatoriale*, et vous verrez tout de suite quelle différence sépare la science sereine, solide et sage, de celle qui, comme l'enfant perdu du drapeau, se lance dans le champ de l'observation sans se soucier des procédés de la guerre régulière, sans se préoccuper des alliés dont il contrarie les opérations, ni des obstacles qu'il rencontre; tenté, par cela même, de croire que c'est lui qui fait tout le succès de la campagne. Le livre de M. Hovelacque, le neuvième volume de la *Bibliothèque anthropologique*, ne réunit pas moins de soixante variétés de nègres qu'il étudie successivement, l'espace de deux cent cinquante pages environ. La seconde partie du volume est consacrée à une ethnographie générale et à un tableau d'ensemble des documents analysés dans la première partie. C'est, on le voit, une sorte de monogra-

phie des nègres africains, dans laquelle sont accumulés des renseignements de provenances diverses, avec un luxe de détails qui ne laisse regretter qu'une chose, c'est le peu de criterium qui a présidé à l'appréciation et au choix des documents cités et rapportés par l'auteur. — Par exemple, emprunter à un congrès de protestants d'Angleterre leur opinion sur les missions catholiques parmi les nègres, pour en faire la base de son jugement sur l'inutilité de ces missions, est un procédé dont il est superflu de relever la partialité ou la naïveté. — Confondre à plaisir les pratiques d'une superstition ignorante et brutale, avec celles d'une religion éclairée et moralisatrice, c'est se faciliter beaucoup le dénigrement de cette dernière ; c'est vouloir pêcher en eau trouble les arguments qu'on lui objecte. Le parti pris anti-religieux de cette étude est d'ailleurs nettement formulé dans ses conclusions : l'auteur s'y décerne le témoignage qu'il est demeuré un juge impartial du « frère noir, » dont l'infériorité incontestable tient selon lui à des causes qui relèvent de l'organisation de sa race, et de la nature du milieu qu'il habite. Et les missions chrétiennes, là où elles ont pénétré, n'auraient produit que l'hypocrisie et un raffinement de séparation ! C'est à quoi la ligue anti-esclavagiste est en train de préparer le meilleur démenti, nous en avons la confiance. Car le nègre est, par son caractère et par la plupart de ses aptitudes, un homme arrêté à la période de l'enfance ; M. Hovelacque en donne d'ailleurs d'excellentes preuves. Cette enfance est-elle celle d'une race neuve et aspirant à la civilisation ? Elle est alors susceptible d'éducation et pourra bénéficier de ce qu'on fera pour elle en ce sens ; cette enfance est-elle, au contraire, comme le cachet d'une race déchue tombée dans la décrépitude ? La tâche sera plus difficile, sans doute ; mais elle n'est pas faite pour décourager ceux qui savent que les nations, comme les hommes, sont guérissables, ceux qui peuvent puiser dans leur conscience propre cette conviction que la fatalité n'est qu'un mot vide, un terme auquel la science se rencontrant avec l'ignorance, devrait regarder avec effroi derrière elle, en se demandant du moins si elle n'a pas fait fausse route.

4. — Voici un livre de science pure, dont toute déclamation systématique est absolument absente, dont on a même écarté toute appréciation tendant à favoriser tel ou tel système, à appuyer telle ou telle école. C'est assez dire le service qu'il peut rendre à ceux qui, chercheurs avant tout de la vérité, ne craignent point de demander les éléments de leur savoir à l'observation sagement et patiemment enregistrée, convaincus qu'ils sont que le fait bien observé ne peut se trouver en contradiction définitive avec la vérité. Le *Traité d'ostéologie comparée,* de M. Pouchet, est un fort volume illustré de nombreuses figures (330) qui comprend l'étude du squelette de tous les vertébrés,

depuis celui de l'homme jusqu'à celui des poissons et des ichthyopsides. L'auteur y a fait rentrer aussi l'étude des vertébrés fossiles. La paléontologie, nous dit-il, se préoccupe de l'existence et de la relation des êtres dans le passé de notre planète, l'anatomie n'envisage que l'organisation de ces êtres, directement étudiés sur les débris qui en restent, ou indirectement rétablis, grâce à la connaissance qu'elle a des lois générales de l'organisme. Pour la même raison, une collection d'anatomie comparée bien comprise devra, autant que possible, offrir toutes les pièces propres à éclairer dans leurs traits principaux la structure des types sans représentants dans le monde actuel. Ennemi des conceptions systématiques, si peu qu'elles le soient, l'auteur n'a pas voulu suivre cette marche qui consiste à prendre un organe donné et à l'envisager successivement dans les différents types d'animaux, en montrant les perfectionnements ou les déchéances qu'il présente le long de la série. Il pense que si l'on peut comparer avec fruit des systèmes, voire même des appareils, cette comparaison ne peut devenir que puérile ou dangereuse quand on descend dans l'analyse des organes. L'organe, dit-il encore, ne vaut que par l'ensemble auquel il appartient, par la place qu'il occupe, par ses rapports avec les organes voisins. Aussi, trouverons-nous dans ce livre, après un chapitre d'anatomie générale du système osseux, d'abord, l'ostéologie de l'homme, que l'auteur met en tête des mammifères, et successivement l'étude du squelette des principaux groupes de vertébrés. Un index bibliographique comprenant quatre-vingt-douze numéros complète ce volume. « En offrant au public laborieux des écoles ce *Traité d'ostéologie comparée,* les auteurs ne sauraient espérer d'avoir atteint du premier coup la perfection. Ils allégueront pour excuse que la voie où ils s'engagent était assez peu fréquentée. En effet, les *Ossements fossiles,* de Cuvier, l'*Ostéographie,* de Blainville, ne pouvaient nous guider pour un traité élémentaire. L'ouvrage de Flower est consacré aux seuls mammifères. D'autre part, les traités classiques d'anatomie comparée sont tous conçus d'après un plan qui n'était pas le nôtre... » Ces difficultés, le savant professeur du Muséum les plaide comme des circonstances atténuantes ; nous n'y voyons, nous, qu'un nouveau gage de succès pour son livre.

5. — Les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire ont semblé obéir à cette tendance qui nous porte aujourd'hui à donner le pas aux choses susceptibles d'une application immédiate, sur celles qui se contentent d'assouplir et de développer les aptitudes diverses de l'esprit. C'est ainsi que les sciences, et en particulier les sciences d'observation, ont pris dans cet enseignement une part que je ne saurais regretter, bien qu'il y ait prudence à marcher prudemment en ce sens. L'*Anatomie et la Physiologie animales* sont entrées ainsi dans

le plan d'études attribuées à la classe de philosophie des lycées. C'est pour répondre à cette partie du programme que M. Belzung, docteur ès sciences et agrégé des sciences naturelles, vient de publier les cours qu'il fait, sur ces matières et en raison de ce programme, au lycée Charlemagne. Ce volume, illustré de plus de cinq cents gravures dans le texte, mérite d'être mis entre les mains des jeunes philosophes et des vieux aussi, de tous ceux que préoccupe ou intéresse l'économie des organes de notre corps et de leurs fonctions. Une étude générale des tissus forme la première partie; la seconde est consacrée à l'anatomie et à la physiologie de l'homme; la troisième comprend les vertébrés et la quatrième les invertébrés. Sur les quatre cent cinquante pages du volume, trois cent vingt-cinq sont consacrées à l'homme, à ses fonctions de nutrition, et de relation, aux sens et au système nerveux. Ces leçons sont rédigées en un style sobre et clair, et l'auteur semble s'être préoccupé d'écarter soigneusement de son texte toute tendance philosophique et même toute interprétation psychologique. C'est à peine si deux ou trois expressions malheureuses, dans son chapitre des fonctions du cerveau, peuvent le faire suspecter de matérialisme. Sans doute le mot d'âme n'est nulle part prononcé, et rien ne suppose que l'auteur admette la chose; mais, à part, je le répète, un passage où il parle de la spiritualisation de la sensation dans son élaboration à travers les centres cérébraux, et deux ou trois expressions analogues, on ne peut guère le regarder que comme un abstentionniste. Pour le reste, ce livre est bien conçu, clairement exposé, suffisamment illustré pour la facile compréhension du texte, et l'auteur s'est attaché intelligemment à la description de certains organes qui, dans l'ordre animal, sont d'une importance fonctionnelle considérable et jouent le rôle de caractères spécifiques.

6. — L'importance qu'a prise en médecine l'étude des maladies du système nerveux justifie amplement les publications qui ont ce système pour objet. L'atlas de Flower justifie de tous points cette remarque. Ses planches nous donnent une excellente reproduction des centres nerveux et des nerfs périphériques. Ces planches sont en partie schématiques; autant qu'il était nécessaire pour donner une idée précise des divers éléments qui entrent dans une structure aussi complexe que celle des plexus nerveux par exemple; mais ces dessins n'en sont pas moins d'une exactitude parfaite (Préface du Dr Déjerine) « et trahissent la main d'un anatomiste consommé. » L'atlas est imprimé avec une correction et une netteté qui font honneur à la maison G. Masson; il comprend une première planche dans laquelle sont clairement tracés les rapports des diverses circonvolutions cérébrales entre elles et avec les sutures des os du crâne, et sur une coupe médiane, les rapports des divers ganglions nerveux que renferme la base

du cerveau et la moelle allongée. La répartition des nerfs crâniaux vient ensuite, notamment celle des nerfs sensoriels, olfactifs, optiques, etc. La distribution si complexe du nerf pneumogastrique, les nerfs vertébraux et leurs plexus, enfin l'ensemble du grand sympathique, tout s'y trouve clairement et minutieusement dessiné. Une planche résume fort heureusement toutes les régions de la surface du corps avec l'indication des filets nerveux qui animent chacune de ces régions de la peau. Un atlas ainsi conçu n'avait pas besoin d'un long texte pour être expliqué; ses planches, avec leurs désignations nettement tracées, s'expliquent d'elles-mêmes. Le texte n'est là que comme un simple résumé anatomique et une exposition d'ensemble des caractères communs à tel ou tel groupe des éléments dont les planches nous montrent le détail et les divisions de plus en plus élémentaires. C'est là un livre qui ne sera pas seulement utile aux anatomistes et aux médecins, mais qui peut rendre les plus grands services aux amateurs de sciences naturelles et à ceux qui scrutent les problèmes délicats de la psychologie physiologique.

7. — « Ce sera l'honneur de notre siècle d'avoir cherché avec plus d'ardeur à remédier aux infirmités humaines, et à replacer dans les conditions sociales ordinaires les aveugles et les sourds-muets, ces deux grandes classes des déshérités de la vie. » Avec ardeur ? oui certes, avec plus d'ardeur ? C'est ce qu'il faudrait démontrer. A part cette restriction, on ne peut que souscrire à ces lignes par lesquelles débute la préface que M. Ladreit de la Charrière, l'éminent médecin des Sourds-Muets, a écrite en tête du livre de M. Goguillot, un des professeurs de cet institut. *Comment on fait parler les sourds-muets :* tel est le titre de ce livre, bien fait pour piquer la curiosité de tous, et en particulier celle des gens qui s'intéressent aux problèmes si attachants du langage et de la parole ; et plus d'un physiologiste gagnera certainement à la lecture de cet intéressant volume. La parole s'apprend par imitation ; or, le sourd-muet ne pouvant l'entendre ni chez celui qui parle ni chez lui-même, au moment où il parle, ne peut la reproduire. C'est ainsi qu'on a été conduit à substituer pour lui le geste à la parole, et que l'abbé de l'Épée a eu le génie charitable de créer pour lui un alphabet mimique qui a été un grand progrès dans l'éducation de ces pauvres déshérités. Depuis huit à dix ans, on a trouvé mieux encore ; et si la nouvelle méthode est moins généralement applicable que l'ancienne, elle permet de réaliser une éducation plus avancée et plus élevée, chez les sujets qui s'en montrent capables. Elle consiste à prononcer correctement en face du sourd-muet une lettre déterminée, et à lui faire répéter le même mouvement par imitation mimique sans doute, mais par la mimique des organes de l'articulation. Le toucher combiné avec la vue permet d'arriver ainsi à

un degré d'éducation extraordinaire ; le sourd-muet voit parler et comprend, à la vue, le mot que l'on prononce devant lui, il parle lui-même, et peut atteindre, par l'exercice, une liberté d'élocution des plus satisfaisantes. D'abord, quelques données sur l'éducation des sourds-muets en France et à l'étranger, et aussi sur la physique du son et sur la physiologie de la voix, puis l'auteur nous initie aux divers mouvements que les lèvres, la langue, la bouche toute entière exécutent pour l'articulation du langage. Un grand nombre de figures schématiques au trait, très claires, permettent de se rendre un compte précis de ces mouvements. Après une période d'éducation préparatoire de la vue, du toucher et de l'appareil vocal, on passe de l'articulation des voyelles et des consonnes à la syllabation, puis aux mots et aux propositions. C'est une progression fort intéressante dont on suit l'évolution toute entière dans le livre de M. Goguillot, avec un véritable charme.

8. — Il vient de paraître un nouveau volume de la *Bibliothèque scientifique internationale* d'Alcan, lequel est l'œuvre du professeur de physiologie de la Faculté de médecine de Paris, et contient, avec développements et figures, le cours qu'il a fait récemment sur *la Chaleur animale*. Ce problème, dont l'histoire remonte à Lavoisier, est un des plus fondamentaux de la physiologie ; il a été l'occasion des théories les plus variées. M. Ch. Richet les expose avec l'historique de son sujet ; mais c'est surtout l'état actuel de cette question, assez neuve d'ailleurs, qu'il présente avec un grand luxe de démonstrations et d'expériences originales. La température dans l'état de santé chez divers animaux, ceux à température constante et ceux à température variable, la température chez l'homme, les variations de la température dans la maladie, variations si importantes qu'elles peuvent suffire à caractériser une espèce morbide, et, qu'à voir le tracé graphique d'une de ces évolutions thermiques, on peut nommer la maladie à laquelle il appartient ; la température dans les empoisonnements ; le rôle que jouent dans la production de chaleur, l'action musculaire et la respiration ; la part, plus considérable qu'on ne le croyait jadis, que prend à ces fonctions le système nerveux : tel est le résumé des questions successivement traitées par l'auteur. Un fait curieux entre beaucoup d'autres, que M. Richet fait ressortir dans ses conclusions, c'est la proportionnalité qui existe entre les actions chimiques interstitielles, productrices de la chaleur, et la surface extérieure de l'individu. En vertu de cette loi, les animaux les plus petits, le moineau par exemple, présentant une surface énorme proportionnellement à leur volume, doivent, pour se maintenir en équilibre de température, faire beaucoup plus de chaleur qu'un gros animal. D'où il suit qu'un poids donné de moineau doit produire quarante fois plus de chaleur

que le même poids de cheval. C'est dans ces sortes de recherches intéressantes, sans doute, et susceptibles des applications pratiques les plus fécondes, que le professeur dirige surtout son enseignement. Je n'affirmerai pas qu'il ne tombe parfois dans quelque exagération. Quand il dit, par exemple, rappelant le mot de Lavoisier : La vie est une fonction chimique ; et quand il cherche à démontrer dans l'économie vivante l'équivalence du travail mécanique et de la chaleur, ce problème que l'ordre physique tend à peine à résoudre, je ne saurais souscrire à toutes les conséquences qu'il semble indiquer plus qu'il ne les formule. Mais sur le terrain de l'observation et de l'expérimentation, on peut le suivre sans réserve comme un maître qui sait instruire et intéresser en même temps.

9. — Autres déshérités, plus tristes encore que les sourds-muets, ces malheureux pour lesquels la raison a disparu et qui sont frappés d'aliénation mentale. Les médecins ont fort à faire avec toutes ces défaillances de l'humanité ; c'est leur honneur de travailler à les combattre, avec d'autant plus d'ardeur qu'elles sont plus graves et plus nombreuses. On les a souvent accusés d'agir d'une façon un peu trop expéditive avec les aliénés, ou avec les malades en passe de le devenir, et de conclure avec un trop facile empressement à l'isolement et à l'internement du malade. Voilà du moins un livre fait pour protester contre une semblable accusation. Non pas que ce soit là un plaidoyer rédigé dans une semblable intention. Le livre de M. Féré ne semble nullement répondre à une préoccupation de ce genre, et la réflexion qui me vient ici résulte plutôt indirectement de sa lecture. Médecin de Bicêtre, admirablement placé pour connaître des faits qui touchent à la question, ayant fait ses preuves au point de vue de l'observation scientifique, le docteur Féré est doublement autorisé à nous montrer, qu'il est toute une catégorie d'aliénés, lesquels, n'étant dangereux ni pour les autres ni pour eux-mêmes, n'ayant pas besoin d'un traitement actif et n'en pouvant bénéficier d'ailleurs, peuvent être avec avantage conservés dans les familles, dans lesquelles une organisation intérieure assez large assure une installation matérielle et une surveillance suffisante, ou mieux encore, peuvent être placés dans des asiles ouverts, surtout à la campagne. L'auteur s'attache d'abord à bien distinguer l' « isolement » de l' « internement. » Il montre en quoi consiste le premier terme, comment l'isolement peut être pratiqué hors des asiles, et comment il est effectué dans des sortes de colonies curales, en Belgique notamment, à Gheel et à Lierneux, en Écosse et en Amérique. Après avoir rappelé d'ailleurs les dangers qu'il y aurait à conserver dans les familles des aliénés à impulsions criminelles, M. Féré nous donne tous les conseils que lui dicte son expérience, sur les moyens de conserver et de soigner l'aliéné dans la famille : choix de

l'habitation, garde-malades, surveillance de la santé générale, soins exceptionnels, tout est succinctement résumé et forme un petit volume qui pourra rendre de grands services à ceux à qui incombe l'épreuve douloureuse ou à qui est inspirée la charitable inspiration de soigner un malade frappé d'aliénation mentale.

10. — Parmi les nombreuses publications, nombreuses jusqu'à l'excès, qu'a suscitées l'étude de l'hypnotisme, celle du Dr Coste mérite une mention à part. C'est une incursion sur le domaine de l'*Inconscient* à propos de l'hypnotisme; incursion, je l'ai dit, et j'y insiste, car c'est une course d'explorateur, curieuse, suggestive, comme on dit encore, mais qui laisse souvent le regret que l'on éprouve en chemin de fer, où les panoramas les plus séduisants passent devant vos yeux, mais n'ont pas plus tôt été entrevus qu'ils disparaissent. Ce domaine de l'inconscience est tout à la fois si vaste et si mal défini, qu'on lui attribue facilement des territoires qui ne lui appartiennent pas; et notre auteur n'a pas échappé à cet écueil: lorsqu'il attribue à l'être inconscient, par exemple, la production des névralgies, lorsqu'il avance que l'injection de morphine s'adresse à l'être inconscient pour l'empêcher d'être impressionné par la douleur, je ne puis souscrire à cette interprétation, qui me semble être l'opposé de la vérité. Que la cause de la douleur naisse dans le domaine de l'inconscience, ceci me paraît vrai; mais que la douleur n'existe que pour la conscience, c'est ce qu'il y a de plus probable; et que la morphine impressionne d'abord et avant tout l'être conscient, c'est ce que prouve l'observation. Ces phénomènes sont bien délicats et demandent une étude aussi sévère que perspicace. Elles offrent encore un danger : leur domaine étant, comme je le disais, mal limité et fort étendu, ceux qui le parcourent en respectent peu les limites et se laissent aller facilement à y faire rentrer beaucoup de choses qui sont en dehors de lui, ou n'y tiennent que fort indirectement. L'éducation, la thérapeutique, l'hygiène, doivent sans doute se préoccuper de ces faits nouveaux et s'attacher à ces données qui pourront devenir fécondes; mais l'hypnotisme n'est pas tout. La bonne aventure, les mascottes, les porte-bonheurs, les tables tournantes, la divination par les cartes, les amulettes et les augures, tout cela ne saurait au même titre rentrer dans l'hypnotisme. Là où M. Coste a bien fait, c'est en appelant notre attention sur les rapports que ces différents faits peuvent affecter avec l'hypnose.

11. — Si nous en croyions le professeur Kovalesky, l'alcoolisme ne serait pas ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire une maladie résultant d'abus dans lesquels la santé et la raison subissent de tels assauts, que l'une et l'autre finissent par s'altérer, au point de fournir à la fois les altérations organiques les plus profondes et la perte plus ou moins complète, plus ou moins permanente, du libre arbitre. Le pro-

fesseur de Kharkoff va plus loin : l'ivrognerie est un fait, un fait universel, dit-il, et c'est déjà une maladie, une maladie transmissible, qui doit prendre son rang dans la classification des maladies nerveuses, de telle sorte qu'à une première génération d'excentriques, succéderait une génération d'alcooliques et de fous, puis une autre d'idiots et d'épileptiques. On le voit, la systématisation est complète. Elle ne l'est pourtant pas à ce point que ce petit livre ne soit des plus intéressants et même des plus profitables ; car, si l'alcoolisme y est étudié comme une maladie, dans ses causes prédisposantes et provocatrices, dans ses prodromes et ses signes, l'auteur a du moins rassemblé là, en quelques pages, un tableau très net des divers éléments de la question. Il ne méconnait pas d'ailleurs que la maladie peut commencer par une habitude vicieuse et conduire ensuite à la dypsomanie ou folie de la boisson.

Enfin le traitement est exposé d'après la même conception : les lois et règlements paraissent être à l'auteur sans effet utile, il les taxe même, d'accord avec l'opinion générale, de pharisaïsme achevé. Sans doute il recommande de propager et de faire connaître les fléaux qu'engendre l'alcoolisme et quel fléau il est lui-même ; mais le moyen qu'il juge le seul vraiment efficace, et en cela il est conséquent avec lui-même, étant donnée l'idée qu'il se fait de l'alcoolisme, ce moyen, c'est l'internement dans des asiles spéciaux, comme ceux que possèdent à cet effet l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, et surtout l'Amérique et l'Australie. Et en effet, à quelle autre conclusion arriver, quand on refuse à la conscience et au libre arbitre toute influence efficace contre le déterminisme du milieu intérieur et extérieur ? — A ce titre, ce petit livre, fort bien fait d'ailleurs, nous paraît être d'un réel enseignement, et quant à l'alcoolisme, dont il traite, et quant à l'état d'esprit de certains savants, par la façon dont il en traite.

12. — Un *Manuel d'hydrothérapie* court, substantiel, contenant tous les renseignements pratiques qu'il est indispensable de connaître pour employer ce mode de traitement, et un résumé de données physiologiques qui permettent d'en comprendre l'action et d'en apprécier la portée : ce n'est pas un livre facile à faire. L'expérience de M. Macario le mettait en situation de concevoir et d'exécuter ce livre, qui n'est d'ailleurs que la reproduction des Leçons d'hydrothérapie données par l'auteur à l'École pratique de médecine. La 4e édition, qui vient de paraître chez Alcan, témoigne que l'auteur a réussi, dans la mesure du moins où il était possible de réussir. Son livre est réellement fait pour populariser l'usage de l'eau froide, tant comme moyen thérapeutique que comme moyen hygiénique. Je ne lui reprocherai pas le dédain qu'il réserve à l'eau chaude, dans l'usage de l'hydrothérapie ; la plupart des hydropathes le partagent et traitent l'usage de l'eau chaude,

de traitement de complaisance, dont le tort serait, à tout le moins, d'être inefficace. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. A cette nouvelle édition a été ajoutée une *Instruction sur les bains de mer,* instruction fort utile, car nombre de gens prennent des bains à la mer, avec l'insouciance que l'on met à se laver les mains. Et cependant l'efficacité bien reconnue, dans de nombreuses circonstances, de ce moyen de traitement, ne peut laisser douter de sa puissance et par conséquent du danger qu'il peut y avoir à l'employer à contre-temps. Une étude succincte de l'action physiologique du bain de mer, des propriétés spéciales de l'eau de mer et de l'atmosphère maritime, des conditions qui doivent régler l'usage de l'hydrothérapie maritime, joints à d'excellents conseils pratiques, font de ce petit livre un bon guide du baigneur, que les gens spéciaux pourront aussi feuilleter avec avantage et agrément.

13. — Tout le monde aujourd'hui connaît de près ou de loin la maladie tuberculeuse, aussi bien en raison du grand nombre de travaux qu'elle suscite, qu'en raison du grand nombre de sujets qu'elle atteint. Parmi ces derniers, il n'en est guère de plus à plaindre que ceux chez lesquels la maladie envahissant le larynx, altère ou détruit les appareils de la voix et prive le malade de la parole avant de le priver de l'existence. Telle est la phtisie laryngée, maladie dès longtemps connue, mais que les applications du laryngoscope ont permis de mieux connaître et de mieux soigner. Cette affection semble être faite pour bénéficier des données récentes de la science, car l'éclairage électrique n'a pas été sans lui être utile, et la galvanocaustique, autrement dit la cautérisation par l'électricité, a fourni là aussi de précieuses applications. Le livre que publie M. le Dr Gougenheim avec la collaboration de son interne, M. Paul Tissier, enregistre ces divers progrès et en tire lui-même de nouvelles applications. C'est une monographie nouvelle de l'affection, avec addition de planches au noir et en chromo, lesquelles donnent une très bonne idée des lésions observées dans la phtisie laryngée.

14. — Une grande publication nouvelle et sur un sujet assez nouveau vient de commencer à paraître, chez Lecrosnier et Babé, sous ce titre : *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique.* « L'hygiène a pris, depuis quelques années, une importance et une extension considérables. Ce n'est plus une annexe de l'art de guérir, c'est une science à part, qui a pour objet tout ce qui intéresse la santé publique, et pour représentants tous ceux qui sont chargés de la sauvegarder. En élargissant son terrain, elle a développé ses moyens d'action. Elle a maintenant ses sociétés et ses congrès, ses journaux et ses revues. Chacune de ses branches a été l'objet de traités spéciaux ; mais nous n'avons pas de livres embrassant l'hygiène dans son ensemble, avec

tous les développements qu'elle comporte aujourd'hui. Un pareil ouvrage ne peut guère être rédigé par un seul homme. Le sujet est trop vaste et le terrain trop changeant. Le travail collectif et simultané permet seul de présenter un tableau complet de l'hygiène contemporaine, dans un temps assez court, pour que les différentes parties concordent entre elles. » C'est en ces termes que s'annonce cet ouvrage qui promet d'être considérable. Deux livraisons ont déjà paru. Elles ont trait à l'hygiène générale, et comprennent un vaste résumé monographique de l'anthropologie par M. de Quatrefages; un article de démographie hérissé de chiffres et plein de renseignements de M. Bertillon. La climatologie, la pathogénie et l'épidémiologie compléteront l'hygiène générale. Puis viendront l'hygiène alimentaire, l'hygiène urbaine et rurale, l'hygiène hospitalière et les questions d'assistance publique, les hygiènes industrielle, militaire, navale, l'hygiène de l'enfance, enfin l'hygiène internationale et administrative. En ajoutant quelques mots sur les livraisons parues, je ne ferai pas l'éloge de la méthode sûre et sévère que M. de Quatrefages met au service de la science. Un autre numéro de cette revue dit à ce sujet ce que l'on ne se lasse pas de répéter d'ailleurs. Mais on peut dire que ce grand savant s'est ici surpassé par la clarté et la concision de ce résumé, qu'il intitule : Introduction anthropologique, et où les données de cette science sont classées et mises dans un ordre aussi séduisant qu'utile. L'article de M. Bertillon brille de même par la clarté et par l'accumulation des matériaux qui y sont réunis. Les questions de population, de natalité, de mortalité, de matrimonialité et de divorce, de nuptialité et de fécondité, de criminalité et de migrations sont l'objet des statistiques les plus intéressantes. Les articles de cette encyclopédie sont d'ailleurs entrepris par des auteurs dont le nom répond de leur valeur. Aux noms que je viens de citer, j'ajouterai ceux de MM. Brouardel, Proust, Bergeron, A. Gauthier, L. Colin, Leroy de Méricourt, Arnould, etc., pour en donner une idée. L'œuvre est précédée d'une préface, dans laquelle son directeur, M. J. Rochard, après avoir résumé à grands traits l'histoire de l'hygiène, depuis la Bible jusqu'à nos jours, après avoir montré l'importance qu'elle a prise dans la vie publique des peuples et dans les relations internationales, les conseils administratifs qui la soutiennent, le mouvement scientifique qui la porte, justifie l'entreprise de cette encyclopédie, expose son programme et les limites dans lesquelles il pense le circonscrire. Le succès de cette entreprise est assuré par l'utilité qu'elle présente en effet; mais aussi par les noms de ses collaborateurs aussi distingués que laborieux; et surtout par les hautes qualités qui distinguent son directeur, qualités de méthode et de science, d'urbanité et d'activité, si nécessaires pour mener à bien une telle œuvre collective.

15. — La « microbie » n'est que d'hier et déjà elle a donné lieu à nombre de publications; plusieurs d'entre elles sont des traductions d'ouvrages dont les laboratoires de l'étranger ont été le berceau. Déjà, sans doute, la France compte des microbiologistes nombreux et distingués; le traité de MM. Cornil et Babès, sans compter les autres, en fait foi. Nous n'avions pas cependant un précis court et substantiel renfermant l'histoire succincte des principaux microbes connus. La façon de recueillir les microbes, de les connaître, non seulement dans leurs produits, mais en nature, et sous le champ du microscope, la technique des cultures microbiennes, les instruments et les réactifs appropriés à ces sortes d'études, en même temps que la description d'ensemble des microbes pathogènes et non pathogènes, voilà ce que nous offre le *Précis de microbie médicale et vétérinaire,* de MM. Thoinot et Masselin. Née des travaux et sortie du laboratoire de M. Pasteur, la microbie a trouvé là une technique qui n'a pas été assez vulgarisée tout d'abord. Il en est résulté que l'étranger a fait valoir tout à son aise des procédés différents et dont la plupart ne valent pas les nôtres, auxquels il se garde bien de rendre justice. C'est de l'Allemagne que je veux parler, et je la nomme pour ceux qui ne sont pas au courant de la façon habituelle d'agir de ses savants, parce que pour les autres, ils l'auraient suffisamment reconnue à ce reproche qu'elle mérite si souvent. C'est donc ici un livre pratique, dont la première partie est réservée à la technique microbienne et la seconde aux microbes spéciaux, aux principales maladies qui les reconnaissent pour leur cause. C'est aussi un livre coquet, non seulement par sa justification et son enveloppe, mais par les figures qu'il renferme, et surtout par les figures en couleur, ce que l'on voit pour la première fois dans un livre de ce prix et de ce format. Aussi, les auteurs adressent-ils, à ce sujet, leurs remerciements à leur intelligent éditeur, M. G. Masson, et aussi à leur habile dessinateur, M. Nicolet. L'École d'Alfort a sa large part dans l'exécution de ce travail et c'est justice de lui en renvoyer l'honneur. Nous ferons comme les auteurs, et ceux qui liront ce livre en feront autant que nous.

16. — Le parasitisme envahit la médecine. Ce n'est pas que ce soit là un fait absolument nouveau; mais il est certain que dans l'histoire des systèmes divers qui se sont partagés les honneurs des grandes théories médicales, le système qu'elle attribuera à notre époque sera celui du parasitisme. Mais en dehors de toute question de système, il est toute une pléiade d'animaux et de végétaux, qui n'ont pas attendu l'ère des microbes, pour vivre à nos dépens, et se montrer attachés à notre organisme, et plus ou moins profondément fixés dans nos viscères. Ce sont ceux-là que M. le docteur Moniez a réunis en un volume de la *Bibliothèque scientifique contemporaine* de J.-B. Baillière. Les pa-

rasites de l'homme sont nombreux : on en trouve dans ce volume la nomenclature, dûment cataloguée, et chacune des variétés de ce catalogue décrite et reproduite, les principales, du moins, au moyen de figures intercalées dans le texte. Douves du foie, ténias divers, ascarides, oxyures, trichines, filaires, jusqu'à la gale, aux poux, aux teignes et au muguet, tout un monde plus intéressant que séduisant, et qu'il est bon de connaître pour ne le pas fréquenter. Un premier chapitre, sur le parasitisme en général, est largement conçu et présente sur l'origine des parasites, sur leurs migrations, sur l'influence qu'exercent les parasites sur le sujet qui les porte, et sur celle que le parasitisme exerce sur le parasite lui-même, des considérations vraiment curieuses. Partisan convaincu du transformisme, et croyant en trouver une preuve de plus dans la versatilité au moins apparente de ce monde parasitaire, l'auteur s'efforce de montrer, par exemple, que « le parasitisme dégrade les animaux qui l'exercent, et peut les réduire au minimum d'organes, tandis que d'autre part, et par une sorte de balancement organique, leurs facultés reproductives sont exagérées. » Or, pour le dire en passant, il ne me semble pas que ce balancement, qui est une loi bien certaine et facile à constater aussi chez les animaux non parasites, soit de nature à faire triompher la thèse transformiste pure, au contraire. Cette loi peut, il est vrai, expliquer comment les espèces inférieures se conservent et suppléent à leur infériorité par leur fécondité. Resterait encore à étudier comment font ces deux conditions pour varier ainsi dans un sens inverse.

17. — L'art de conserver la vue, tel pourrait être encore le titre du livre que MM. Imbert et Javal publient dans la *Bibliothèque scientifique contemporaine* de J.-B. Baillière, sous le titre : *Les Anomalies de la vision*. Après avoir défini ce titre, donné une description sommaire de l'œil, en avoir apprécié les éléments dioptriques, ainsi que la faculté d'accommodation, qui permet à l'œil de voir à des distances fort différentes, les auteurs passent en revue tous les troubles que peut présenter la faculté visuelle, les altérations organiques et fonctionnelles qui s'y rattachent et les moyens de les corriger. Je ne les suivrai pas dans cette description dont la clarté est sans doute extraordinaire, vu les termes un peu bien spéciaux dont ils doivent se servir, et les calculs quelquefois minutieux qu'ils ont à faire intervenir. Sans doute, de nombreuses figures aident beaucoup à l'intelligence du texte ; mais c'est néanmoins à des hommes spéciaux que s'adresse ce volume. Le Dr Javal qui, lui, a toute compétence pour en juger, peut dire qu'il a lu ce livre « sans en manquer un mot et avec le plus grand plaisir. » C'est même un précieux témoignage que celui qu'il ajoute en disant que « dans tout le livre de M. Imbert, il n'a pas rencontré une seule de ces erreurs dont fourmillent la plupart des traités analogues. » C'est

assez pour le recommander à tous ceux que l'oculistique intéresse, à un titre et à un degré quelconque.

18. — Les mots ont leur sort, comme les livres. Il en est qui, imposés à telle catégorie de phénomènes, sous l'influence d'une conception plus ou moins erronée, demeurent cependant acquis à cette catégorie, alors même qu'une appréciation plus juste des faits a montré ce que l'appellation a d'imparfait ou de faux. Il en est ainsi du mot *Hystérie*. Le nouveau traité que vient de nous donner le docteur Thermes sur ce sujet, et qu'éditent Lecrosnier et Babé, est de ceux qui peuvent le mieux faire comprendre comment ce mot ne convient plus aux états maladifs auxquels on l'impose encore, par la force de la routine. Depuis dix ans, dit-il avec raison, l'étude de l'hystérie a été approfondie, et avec non moins de raison, il en rapporte le principal mérite au professeur Charcot et à ses élèves. Mais ce qu'il prouve mieux qu'il ne le dit, c'est que cette étude a fait considérablement changer l'acception autrefois attribuée à ce mot. Une conception plus large de la maladie a fait reconnaître en elle non pas seulement la perturbation d'un appareil sensoriel particulier, d'où résulterait le trouble de l'ensemble, mais bien une altération de tout le système nerveux et comme une sorte de renversement de ses aptitudes et de ses relations fonctionnelles normales ; une tendance à rapprocher l'individu des êtres sensitifs et automatiques et à le découronner de la puissance volitive qui fait tout à la fois sa prérogative et l'honneur de ses actes. Les « stigmates » hystériques, ces points d'insensibilité nerveuse, et les zones « hysterogènes, » ces régions où la sensibilité est morbidement accrue, sont les indices de cet état de perturbation nerveuse. Enfin, toutes les anomalies que l'on peut imaginer dans un système nerveux qui, privé de toute direction et de tout frein supérieur, voit en même temps accroître d'autant ses aptitudes réactionnelles et automatiques, crises convulsives, cris, attitudes passionnelles, imitations animales, actions inhibitrices ou suspensives de mouvement et de toute autre fonction, tels sont les principaux éléments de cette étrange maladie. Ainsi envisagée, l'hystérie est toujours sans doute, comme toute maladie, le triste témoin d'une déviation et d'une déchéance organique, mais elle n'a pas ce caractère de bestiale immoralité qu'on s'est trop plu à lui reconnaître et dont on l'avait caractérisée. Ceci n'est presque pas une digression, car, si le livre de M. Thermes n'est pas le seul qui puisse provoquer ces réflexions, il est bien fait pour les réveiller dans l'esprit de celui qui le lit sérieusement. C'est vraiment un traité scientifique, tout élémentaire qu'il soit. Toute la première partie est consacrée à l'hygiène qui convient aux hystériques, à ceux qui sont menacés de le devenir, à tous ceux qui peuvent avoir quelque crainte de verser dans cette ornière. Il y a là sur l'hygiène physique et intellectuelle,

sur l'éducation, des pages auxquelles je ne trouve que bien peu de chose à redire, et dont beaucoup de médecins et beaucoup de chefs de familles gagneraient à s'inspirer; j'en dirai autant de ce qui regarde le traitement moral de l'hystérie confirmée. L'influence des pèlerinages envisagée à un point de vue purement naturel, est appréciée, sous ce rapport, comme il convient, abstraction faite de toute interprétation d'ordre surnaturel et avec la plus grande réserve dans le langage. Quant au traitement médical, il est détaillé avec une érudition plus que suffisante, et, ce qui vaut mieux, il est apprécié dans ses moyens d'action avec une sagesse qui trahit la compétence de l'auteur. L'hydrothérapie y tient la plus large place ; l'électrothérapie, la gymnastique, la métallothérapie, les agents thérapeutiques divers, voire même quelques pratiques chirurgicales, tout est passé en revue. L'hypnotisme n'est pas oublié, et peut-être est-il jugé avec trop peu de discernement ou trop d'indulgence. Mais c'est là une mine si nouvellement ouverte à l'observation qu'il est facile de se méprendre sur la valeur et la portée des produits qu'on en peut tirer.

19. — Il y a trois ans, M. le professeur Charcot publiait, en collaboration avec M. Paul Richer, un volume des plus curieux sous ce titre : *Des Démoniaques dans l'art.* Avec plus d'érudition que de critique, les auteurs avaient rassemblé, dans les soixante-sept figures de ce livre, toutes les représentations que l'esthétique s'est appliquée à reproduire, relativement aux faits du surnaturel diabolique. Et par une confusion voulue et systématique de tous ces faits entre eux et avec la maladie hystérique, dont ils ont considérablement agrandi le champ et élargi le sens, ils avaient groupé dans un ensemble chronologique les types divers que la peinture ou la statuaire se sont appliqués à reproduire, dans l'ordre de la possession diabolique, et des maladies convulsives. Ce travail, conçu dans un esprit auquel tout sentiment religieux est demeuré étranger, a pu paraître pour cela presque blasphématoire, en tous cas fort peu respectueux de nos croyances. L'intention n'y est pas, je le veux bien ; mais il faut avouer que les faits et leurs interprétations sont pour y faire penser, sinon pour y faire croire. Le nouveau volume dû aux mêmes auteurs est conçu de même, mais ne prête plus guère à des considérations irrespectueuses pour la religion. *Les Difformes et les Malades dans l'art* constitue une collection de reproductions empruntées aux types divers de l'esthétique, statuaire, peinture, dessin, gravure, mosaïque, études diverses, et qui ont pour sujet, « les grotesques, les nains, bouffons et idiots, les infirmes, (paralytiques, boiteux, culs de jatte, mutilés), les aveugles, les teigneux et les pouilleux, les syphilitiques, les lépreux, les pestiférés, les malades, les morts. » C'est là sans doute une triste collection, mais elle montre comment « les artistes ont su allier au culte du beau, la re-

cherche scrupuleuse de la nature, » et c'est une observation intéressante, par ce temps de réalisme brutal et grossier. Toute difformité entraîne pour le sujet qui la porte, une manière d'être qui se traduit dans l'ensemble de sa physionomie, et modifie corrélativement la plupart de ses organes ; et, en étudiant les arts plastiques, l'anatomiste et le médecin peuvent se demander si l'artiste a su comprendre cette loi de l'unité de la personne humaine, alors même qu'elle est dégénérée et mutilée. L'art n'a rien à craindre de ce contrôle, ajoute M. Charcot, s'appuyant de l'opinion de M. Taine : c'est une gloire pour elle (la science) de fournir à la beauté ses principaux supports. C'est une gloire pour lui (l'art) que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la vérité. Je n'y contredis pas, et je vous engage à feuilleter le pandémonium de l'art du grotesque ou du difforme. Ses éléments sont empruntés aux artistes les plus divers ; ils ont été recueillis dans les sculptures de nos monuments du moyen âge, parmi les terres cuites
ı Louvre, et appartiennent à l'art latin, grec ou égyptien. Les repro-
tions sont exécutées avec une scrupuleuse exactitude, scrupuleuse
point qu'il conviendra de ne les point montrer aux jeunes filles,
uelques-unes du moins. Quelques-unes sont de grandes compo-
omme celle des noces de Cana de Paul Véronèse, celle d'un
ent d'une porte du baptistère de Florence, ou de grandes
pruntées à Raphaël, à Poussin, à Mignard, à Murillo et
usées de France, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Al-
ieurs gravures au trait sont de véritables reproductions
note aussi en passant des statues tombales parfaitement
volume est d'ailleurs admirablement soigné, tiré sur
pier parcheminé, ce qui est très propice à la gravure ;
est imprimé tout entier sur ce même papier, ce
r l'attention des bibliophiles et de figurer dans
leurs collections. L'éditeur Lecrosnier a sa part dans ce mérite, je me plais à le reconnaître.

20. — Qui pourrait supputer le nombre de renseignements que contient un volume de près de seize cents pages in-quarto, imprimé sur deux colonnes d'un texte assez fin ? — J'y renonce pour ma part ; mais si vous ouvrez le *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique* de MM. Bouchut et Desprès, vous pourrez en avoir une idée. Pour qui connaît l'œuvre considérable qu'a produite M. Bouchut, ses livres sur l'histoire de la médecine, sur la médecine des enfants, ses études sur la pathologie générale et ses travaux spéciaux sur les maladies des yeux et su
celles du larynx, il y a moins de surprise à voir conduite à bonne
une entreprise aussi considérable que celle de ce dictionnaire. Il
vrai que, pour cette œuvre, il s'est adjoint un homme que le
n'effraie pas non plus, et qui possède un bagage chirurgical

quel on peut citer, outre sa réédition d'une partie des œuvres de Nélaton, ses leçons cliniques (chirurgie journalière) et beaucoup de travaux spéciaux. Un dictionnaire ne s'analyse pas ; mais on peut dire que le caractère de celui-ci, c'est d'avoir visé avant tout la pratique. Laissant de côté les questions de pure doctrine, et même ne donnant des faits anatomo-physiologiques que ce qu'il importe d'en savoir pour comprendre le reste, il s'est attaché à tracer les linéaments essentiels de chaque maladie, et à les mettre en relief dans la mesure où ils sont susceptibles de servir de base à quelque indication utile, et surtout à quelque indication thérapeutique. Si donc on trouve ici résumées toute la médecine et toute la chirurgie, on trouve surtout, avec l'hygiène, les indications thérapeutiques clairement posées, un formulaire spécial pour chacune des principales maladies, la médecine opératoire, les données spéciales de l'obstétrique, de l'oculistique, de l'odontotechnie, les applications les plus récentes de l'électricité et des renseignements fort précis sur les eaux minérales. —Essentiellement pratique, ce livre est pour le médecin un excellent memento, auquel il se reportera souvent avec fruit; et, bien que je n'aime pas à exposer les gens auxquels la profession médicale n'est pas légitimement familière à la tentation de l'exercer, je crois cependant ce livre utile à tous ceux qui peuvent être appelés, à un moment donné, à suppléer, par quelques secours immédiats, à l'absence du médecin. Dans une cinquième édition d'un livre aussi considérable, et qu'on souhaiterait de voir s'alléger un peu, sans rien retrancher des précieux renseignements qu'il contient, j'aurais compris la suppression de quelques répétitions de formules et de figures, qui pourraient être remplacées par des renvois. Près de mille figures en effet sont encadrées dans le texte de ce volume, sans oublier les cartes et tableaux; la plupart de ces figures, dont quelques-unes sont bien un peu schématiques, donnent une excellente idée du sujet qu'elles reproduisent : ce qui était bien nécessaire dans un ouvrage de ce genre.

21. — Qu'est-ce que l'homéopathie ? Qu'est-ce que la doctrine des signatures ? Qu'est-ce que la similitude apparente et la similitude organique des symptômes ? — Ceux qu'intéressent ces questions pourront en demander la solution au livre de M. Conan Mériadec, livre d'ailleurs qui semble plus fait pour des praticiens que pour le vulgaire. Tous les médicaments sont ici réunis en séries et, dit le titre, par groupes physiologiques. C'est un compendium édité presque avec s[illegible]xe, et d'une belle justification, comme on dit à l'imprimerie.

ral[illegible], 23 et 24. — Nous n'avons pas accoutumé de recevoir souvent et les [illegible]agne des travaux scientifiques. Et cependant celui qui jugerait lades, [illegible] comme inapte au progrès des sciences se tromperait grossièremontre [illegible] sciences philosophiques et théologiques, par exemple, n'ont

pas cessé d'y être en grand honneur ; et les publications que je signale aujourd'hui prouvent que les sciences naturelles n'y sont nullement dédaignées. L'École de médecine de Séville paraît être un centre d'enseignement, dont les maîtres déploient une véritable activité, ainsi qu'on en peut juger par le *Compte rendu des travaux pratiques* effectués dans l'amphithéâtre d'anatomie, dans les laboratoires, dans les cliniques et à la polyclinique. Cette brochure nous donne le personnel scientifique de l'école, le sommaire et l'analyse des cours et des travaux de laboratoire pour l'année scolaire 1887-1888. — La seconde de ces brochures, sous ce titre : *La Phtisie tuberculeuse étudiée sous le rapport social,* reproduit une conférence qui a été donnée sur ce sujet en présence des professeurs et des élèves par le professeur-directeur de l'école, D. José Moreno Fernandez. On y a annexé une ordonnance royale relative à la prophylaxie de cette maladie, laquelle, on le voit, n'est pas seulement l'apanage de nos climats, et sévit dans toutes les latitudes, là où l'encombrement s'ajoute aux autres défauts des nations civilisées. — Enfin un troisième volume renferme les conférences scientifiques données par les divers professeurs de l'École de médecine de Séville pendant l'année 1888. On peut juger, rien que par les titres de ces conférences, que l'actualité scientifique ne leur est nullement étrangère : 1° *Des Moyens d'appliquer à l'étude de la médecine la méthode expérimentale ;* 2° *Trois Cas de croup traités par le tubage du larynx ;* 3° *Deux Cas d'ovariotomie ;* 4° *Études cliniques sur le pouls ;* 5° *Une Vue d'ensemble sur le parasitisme ;* 6°, 7° *La Tuberculose ; L'Électricité* font l'objet de ces deux conférences ; 8° *Sur la nécessité d'établir une alliance étroite entre la médecine traditionnelle et les systèmes modernes et d'investigation.* On voit que l'École de Séville semble s'être imposé la tâche de concilier ensemble le progrès scientifique et la tradition. Tel semble être aussi le but de la publication d'une nouvelle revue espagnole qui paraît depuis quelque temps à Barcelone, sous ce titre : *La Science médico-scolastique,* et qui contient les mémoires les plus intéressants sur la philosophie médicale et scientifique.

Novi veteribus non opponendi sed perpetuo jungendi fœdere.

Dr A. Ferrand,
Médecin des hôpitaux.

POÉSIE

1. *Cromwell,* par Victor Hugo, Paris, Hetzel et Quantin, 1889, in-18 de 404 p., 2 fr. — 2. *Hernani,* par Victor Hugo. Paris, Hetzel et Quantin, 1889, in-18 de 200 p., 2 fr. — 3. *En famille,* par Achille Paysant. Paris, Alphonse Lemerre, 1888, in-18 de 214 p., 3 fr. — 4. *Les Pipeaux,* par Rosemonde Gérard. Paris, Alphonse Lemerre, 1889, in-18 de 140 p., 3 fr. — 5. *De l'atome au firmament,* par A. Laurent du Fa-

GET. Paris, Dentu, 1889, in-12 de 301 p., 3 fr. 50. — 6. *Toute la comédie,* par ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 carré, 3 fr. 50. — 7. *Fleurs et Chardons,* par JULES DE VORYS. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-18 de 212 p., avec eaux-fortes, 10 fr. — 8. *Premières Fables,* par CLOVIS LAMARRE. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 244 p., 3 fr. 50. — 9. *Nouveaux Accès,* par JEAN ROUSSEAU. Paris, Léon Vanier, in-18, 196 p., 2 fr. — 10. *Baisers et Morsures,* par PIERRE BERRISSET. Paris, Auguste Ghio, 1889, 158 p., 3 fr. — 11. *Rimes d'amour et d'épée,* par LUCIEN HUBERT. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 carré, 70 p., 1 fr. — 12. *Sans alliage,* par L. DE ROUVROY. Paris, Perrin, 1889, in-12 carré de 114 p., 3 fr. — 13. *Poèmes bibliques et évangéliques,* par J.-E. DE BEAUVERIE, avec dessins de C. Beauverie. Lyon, Mougin-Rusand, 1889, in-12 de 514 p. — 14. *Poésies,* par ÉMILE GUIARD, avec une notice de René Vallery-Radot et un portrait dessiné par Bramtôt. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 carré de XLIII-74 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Parnasse breton contemporain,* publié par LOUIS TIERCELIN et J.-GUY ROPARTZ. Paris, Alphonse Lemerre. Rennes, H. Caillière, 1889, in-8 de 320 p., 6 fr. — 16. *Garcia Moreno,* drame en cinq actes et en vers, par HENRI TRICARD, S. J. Paris, 1889, Retaux-Bray, in-18 de 126 p., 2 fr. — 17. *Vercingétorix,* drame historique en quatre actes, en prose, par GEO. TRUCHON. Épernay, typ. Raphaël Bonnedame, 1889, 70 p., 2 fr. — 18. *Saint-Raphaël.* Nîmes, Gervais-Bedot, s. d., in-8 de 4 p. — 18. *Bazaine,* par ALEXANDRE HURÉ. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-8 de 40 p., 2 fr. — 19. *L'Archiduc Rodolphe,* par le même. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-8 de 15 p., 1 fr. — 20. *Pierre et Madeleine,* idylle, par PAULE-MARIE. Nîmes, Gervais-Bedot, in-8, 14 p. — 21. *Ode pour le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France.* Paris, Lavialle, imprimeur du félibrige, 1887. — 22. *Sagesse,* nouvelle édition revue et corrigée, par PAUL VERLAINE. Paris, 1889, Léon Vanier, in-18 de 133 p., 3 fr. — 23. *Parallèlement,* par le même. Paris, 1889, in-18 de 146 p., 3 fr.

1 et 2. — L'édition nouvelle et populaire, que publie en ce moment la maison Hetzel, des œuvres complètes de Victor Hugo, vient s'augmenter de deux nouveaux volumes en vers : *Cromwell* et *Hernani.* Œuvres fameuses, légendaires, dans l'histoire du grand mouvement romantique, dont elles furent à la fois la règle et l'application, la formule et l'exemple. Que n'a-t-on pas écrit sur la fameuse préface de *Cromwell,* révélant une poétique complète sous la forme d'un manifeste !... Mais comment l'exécution répondait-elle à la théorie? Victor Hugo affirmait que *Cromwell* est une œuvre essentiellement dramatique. Illusion d'auteur. Le drame ne fut jamais joué, à cause de son étendue. D'ailleurs eût-il été réduit de quelques milliers de vers qu'il n'eût pas encore offert les conditions scéniques indispensables au succès. *Cromwell,* comme on l'a justement remarqué, est plutôt un roman historique en vers qu'une véritable pièce. Ce sont de brillants épisodes détachés, sans noyau résistant. L'unité cherchée est toute psychologique ; on la trouverait dans le caractère de *Cromwell,* caractère bien effacé, du reste, bien amoindri, peu ressemblant à l'histoire. Les individualités nombreuses que le poète a rassemblées à dessein gravitent autour du lord Protecteur. *Cromwell* est le centre du tableau qui doit nous représenter, avec plus ou moins de fidélité, l'Angleterre au XVIIe siècle, à ce moment décisif où le vainqueur de Naseby se flatta de toucher au trône et ne se sentit point le courage ou dédaigna d'y monter. Dans le développement de cette donnée, il y a de la puissance, de l'ampleur;

ce qui constitue la vie théâtrale : la logique et l'action en sont absentes. Les beautés de détails, du moins, sont nombreuses. La force et la vigueur du vers révélaient une poésie nouvelle. Tels morceaux, comme le monologue de *Cromwell,* sont admirables de lyrisme. C'est assez pour sauver la mémoire de ce grand effort de dramaturgie doctrinaire.

Hernani fut joué trente-six fois sous Charles X, soixante-neuf fois sous Louis-Philippe, eut, sous la seconde République, six représentations, et fut l'objet de deux éclatantes reprises en 1867 et en 1878. Ce drame célèbre, qui avait été pour la génération romantique ce que *le Cid* fut pour les contemporains de Corneille, est définitivement entré dans la postérité. Nous sommes loin du temps batailleur où chaque mot tombant de la scène dans une salle enfiévrée provoquait un tumulte, où certains vers étaient pris et repris comme des redoutes disputées, tandis que les cris, les huées, les sifflets, les ouragans de bravos et les tonnerres d'applaudissements s'entre-croisaient de tous les points de l'amphithéâtre. L'acclamation simple et universelle s'est imposée. L'admiration paisible d'aujourd'hui ne comprend même plus le dénigrement du passé. Ce n'est pas que l'œuvre soit reconnue de tous les points parfaite et ne provoque encore, du moins au point de vue d'un art rigoureux, plus d'une grave critique. Si les diverses parties qui la composent éclatent de beautés, de mouvements et de traits l'aspect d'ensemble est disparate ; la réflexion s'y heurte à des invraisemblances, à des exagérations voulues, à des contre-sens historiques. Qu'on entende ou qu'on lise *Hernani,* c'est l'imagination que le poète saisit et passionne. Les émotions successives que vous apportent un magnifique langage et des scènes superbes vous empêchent de voir les impossibilités inouïes de l'action. Quel charme étrange et mystérieux dans ces scènes d'amour et de mort où l'on voit s'évanouir, pareilles à des ombres, ces figures parées de toutes les grâces du printemps et de la vie, et qui n'ont fait que passer. Visions enchanteresses, s'appelant Ophélie, Juliette, Desdémone, doña Sol, visions immortelles ! Ponsard et les néo-classiques ont appelé Victor Hugo le « Campistron de Shakespeare. » En dépit de quelques imitations plus ou moins superficielles, l'œuvre dramatique du poète de *Hernani* et de *Ruy-Blas* restera comme l'œuvre indépendante d'un génie puissant.

3. —

J'étais nymphe des bois au printemps de Cybèle.
Pan nous avait donné la jeunesse éternelle ;
Et quand, par les forêts courant avec mes sœurs
Nous lancions le chevreuil aux meutes des chasseurs,
Ou que, riant du faune emporté sur nos traces,
Nous dépassions des vents les rapides audaces,
Pour s'unir à nos cœurs les dieux mêmes, les dieux
Désertaient leurs autels et s'exilaient des cieux.

C'est par cette invocation mythologique que s'ouvre le très remarquable recueil de M. Achille Paysant : *En famille.* Le poète est profondément chrétien. Il le prouvera tout à l'heure dans des pièces d'une inspiration grave et sereine. Il n'en est pas moins aussi, par éducation spirituelle, un dilettante des choses antiques, un fervent des traditions de l'Hellade. Ils sont ainsi toute une élite de poètes délicats qui, désireux d'échapper à l'obsession des réalités présentes, se replongent avec amour au sein des lumineuses fictions. Tantôt ils célèbrent sur le ton antique, en y joignant le sentiment, l'émotion moderne, les grandes forces de la nature, tantôt ils s'animent à renouveler par d'ingénieuses variations les thèmes gracieux d'une poésie continuellement souriante : une fois encore ils repeuplent les campagnes de faunes, de satyres, de nymphes, de sylvains; ils s'imaginent entendre la voix de Pan dans le vaste murmure des bois ou les soupirs de la Naïade cachée aux palpitations de la source; une fois encore ils nous montrent, passant dans la forêt de chênes, Diane avec son écharpe volante et ses brodequins aux bandes entrelacées. Tel, M. Achille Paysant nous offre de savoureuses restitutions : *le Chêne, Marsyas, Biblis.* Ces réminiscences mythologiques ne tiennent pourtant qu'une faible place dans son œuvre où la persistance du souvenir classique réside surtout dans la perfection de la forme. Il s'abandonne de préférence à des impressions plus intimes et plus pénétrantes, celles qu'il a vécues, ressenties en famille; il évoque les heures passées dans le trouble, l'inquiétude ou la joie; il dit ses effusions de bonheur, ses sentiments tendres ou tristes, ses aspirations vers le bien et le beau, ses prières, ses élans vers Dieu; — il le dit avec autant d'art que de sincérité. M. Paysant est universitaire, nous apprend un de ses confrères en Apollon. « Professeur dans l'un de nos lycées, professeur ami de sa profession, et même amoureux d'elle, il ne consacre à l'art que de fugaces loisirs. Le soir, après la correction des versions latines, des thèmes grecs ou des compositions françaises, sous la lampe, dans l'étroit cabinet de travail où les parnassiens coudoient les classiques, le soir, et tard dans la nuit, le poète se réveille en notre universitaire. Ce n'est pas avec fougue qu'il écrit, ni avec la sonorité des mots, ni avec l'imprévu de l'inspiration : il fait œuvre moins désordonnée, moins précipitée surtout. Il lime, il achève, il parachève : la liqueur jaillit goutte à goutte. Et c'est ainsi qu'est né son livre, dans le seul, le rare épanouissement de ces heures où chante l'oiseau bleu, — après les thèmes grecs et les versions latines! » La poésie de M. Achille Paysant n'est pas assez connue. Elle est à la fois pleine de science et de nature. De grands noms en signeraient plus d'une page. L'expression en est irréprochable; et, ce style pur, concis, sonore, c'est l'âme qui le vivifie.

4. — Je n'ouvre presque jamais un livre de femme, soudainement mis à la mode, soit-il prose ou vers, sans me rappeler l'histoire de ce poète du XVIIIe siècle, Desforges-Maillard, qui, tour à tour changeant de sexe et de nom, obtenait ou perdait une réputation éphémère. L'amour et la galanterie ont une grande part à la réputation des auteurs ou des artistes féminins. J'ai donc ouvert avec défiance ce livre des *Pipeaux*, de Mlle Rosemonde Gérard (un pseudonyme) que la presse parisienne vient de couvrir de fleurs. Je savais par ouï-dire qu'il s'agissait d'une jeune personne du monde, doublement favorisée des dons de la fortune et de la nature ; je savais que ses essais, eussent-ils été médiocres, on aurait voulu les trouver excellents, pour la douceur de l'illusion... Je m'armai de vigueur, je cherchai des défauts, à l'aide d'une loupe impitoyable, et je risquai d'être partial par désir excessif d'impartialité. En dépit de moi, je dus reconnaître que ce recueil de poésies courtes, aimables, sans prétention, très soignées pourtant, compose simplement une œuvrette exquise. Des impressions fugitives, toujours délicates et justes ; des trouvailles de sentiment et de grâce tout à fait ravissantes : quel riant assemblage ! La dernière partie (*l'Éternelle Chanson*) a des passages de tendresse adorable, sans mignardise ni fadeur aucune. Est-il rien de plus joli que ceci :

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi...
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi...
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas !

Le naturel et l'art sont assortis délicieusement dans les vers élégants, très féminins de Mlle « Rosemonde Gérard. »

5. — *De l'atome au firmament!* c'est un grand titre, un haut sujet. Le difficile était de le remplir. Dans une longue préface, l'auteur nous apprend qu'il est spiritualiste, et qu'il a déjà écrit deux volumes pour le prouver. Puis, désireux d'influencer le lecteur, il cite des lettres à lui écrites par Soulary, Coppée, Victor Hugo, et transcrit les autographes de ce dernier, pieusement, « pour rendre hommage, dit-il, à la bienveillance de son génie. » Ce recueil de vers dévoile un noble cœur,

un sincère croyant, un fier patriote. Mais de poésie, peu de nouvelles ! Ce sont des rimes écolières, coulées dans le moule commun. Et que de faiblesses ! Ainsi, l'écrivain dit à la musique :

C'est *par toi* qu'oubliant les humaines douleurs
Nous nous laissons guider *par la philosophie.*

Et ailleurs :

Oui, l'âme est immortelle et la mort la délivre,
Et, quand la tombe s'ouvre, elle se sent mieux vivre !
. . . . . .
Dieu, c'est l'âme de l'âme, et c'est l'être de l'être.

Ou, dans un autre genre :

Celle qui m'inspire est charmante,
Vous le *croyez,* moi, j'en suis *sûr;*
Son âme fière est caressante,
Ses beaux yeux regardent l'azur.

En effet, ce doit être un passe-temps bien agréable d'aimer une femme dont les yeux, bleus ou bruns, regardent toujours l'azur. *Lui,* peut être *sûr* qu'elle est charmante, mais moi, lecteur, je ne le *crois* qu'à demi.

Le poème sur George Sand est banal. Dans les *Notes viriles* il y a des envolées patriotiques si fortes qu'on est lancé en pleine épopée à propos de grandes manœuvres. Nous le redisons encore, les idées de M. Laurent de Faget sont essentiellement pures, philosophiques, nobles et généreuses. Bravo pour son « œuvre de combat, » comme il l'annonce ; mais il a un mauvais fusil pour aller à la bataille. Que n'a-t-il appliqué à lui-même ses *Conseils à un jeune ami* (p. 255).

Avant de crayonner des vers,
Avez-vous consulté la muse ?
. . . . . .
Non ? — Pourquoi ne pas dire en prose
Ce qui fait rêver notre cœur.

Voilà. Pourquoi n'avoir pas dit en prose ? Nous aimons mieux les *Poésies intimes* de la fin. On en sort avec une impression de fraîcheur, de repos et de calme.

6. — La comédie fantaisiste et idéale qui se passe en dehors du monde, dans le pays des beaux seigneurs, des fées charmantes, des jolies amoureuses et du printemps éternel, le pays où Shakspeare a placé Ariel, la reine Mab, le pays enchanté de *Comme il vous plaira,* la *Tempête,* — c'est la Muse de ce livre de joie et de lyrisme : *Toute la comédie* par M. Robert de la Villehervé. Le poète fait d'abord parler, chacun pour son propre compte, les personnages de la troupe du *Roman comique* ou du *Capitaine Fracasse,* Cassandre, la Coquette, Polichinelle, Pierrot, Arlequin, la Duègne, la Soubrette, les Valets, le Matamore, la Fée, le Pédant, les Brigands, le Gendarme, les Amants,

et... le Régisseur viennent tour à tour débiter à un public imaginaire leur boniment dans des rythmes légers, faciles, très variés et appropriés à la nature des uns et des autres. Les décors eux-mêmes murmurent leur petit discours. Puis la comédie commence en plein vent. C'est l'histoire très simple et fort aimable de deux jeunes filles, retirées dans un beau parc, et qui ont fait serment de ne jamais aimer.

CYDALISE.

Et nuit et jour ainsi menant des lévriers, —

AGLAURE.

Avec nos carquois d'or et nos arcs meurtriers, —

CYDALISE.

Nous semblerons Diane aux bois de Thessalie !

AGLAURE.

Et si quelque amoureux pâli de sa folie, —

CYDALISE.

Instruit peut-être par le chant joyeux du cor, —

AGLAURE.

Dans les bois chevelus nous poursuivait encor ; —

CYDALISE.

Si même, ô Nymphe Echo, te faisant sa complice,
Il nous criait de loin : Ma Perle ! et Ma Délice ! —

AGLAURE.

Ou poète incongru, comme, hélas ! j'en connais,
Suspendant, aux rameaux des chênes, des sonnets, —

CYDALISE.

Qu'alors le jour pâlisse, —

AGLAURE.

Ou qu'il vienne d'éclore, —

CYDALISE.

Oh ! comme celui-là paierait pour tous, Aglaure !

AGLAURE.

Quand il serait Cyrus lui-même !

CYDALISE.

Ou Clidamant !

AGLAURE.

Et comme nous saurions nous venger méchamment !

Mais deux beaux gentilshommes les font mentir à leurs serments superbes et les épousent ; ce qui clôt la fantaisie par un accident fort simple. C'est la partie la meilleure du livre, car le langage du prologue était un peu artificiel, superficiel et manquant de vérité. Le tout est

écrit sous une forme alerte et imagée, mais trop papillotante. L'auteur a plus de facilité que d'aisance, plus de coloris que de couleur, plus de légèreté que de verve, et plus de grâce que d'esprit. Sachons-lui gré d'avoir su, en notre époque documentaire, nous promener agréablement dans les sentiers fuyants du rêve.

7. — *Fleurs et Chardons,* par M. Jules de Vorys, nous offrent une série de pièces pleines de verve et de jeunesse. Certes, on ne reconnaît là rien de magistral dans la forme, rien de supérieur dans l'idée, rien de très vif dans le sentiment ; du moins ces poésies sont rapides, gracieuses, aimables. On les lit vite ; elles caressent au passage, l'auteur n'appuie jamais, et ses alexandrins mêmes paraissent être de petits vers. De l'esprit, il n'y en a pas surabondance ; une franche gaieté en donne parfois l'illusion. M. de Vorys ne cultive pas les idées moroses ou les sujets troublants. Il s'inquiète peu d'une philosophie abstruse. Les problèmes de la vie future ne tourmentent pas sa vie présente. Il préfère cueillir des baisers, en dépit des pessimistes modernes. Aujourd'hui

On n'a pas le droit d'être jeune
Si l'on veut faire son chemin,

dit-il.

Nous n'avons plus le droit de rire
Dans le pays de Rabelais....

Signalons, comme nous ayant plu davantage, les *Pantoums de la sœur aimée,* fort remarquables par l'aisance dans cette forme difficile, durant huit pages, et le *Filet d'or.* L'édition des *Fleurs et Chardons,* très luxueuse, est illustrée de cinq eaux-fortes de Pernet, rappelant les gravures du XVIIIe siècle.

8. — En lisant ce titre : *Premières fables,* par M. Clovis Lamarre, je me disais : Pourquoi pas : *Dernières fables?* J'aimerais mieux cela. Comment ! encore des fables ! Puis, j'ai ouvert le volume, non sans humeur. L'impression, heureusement, ne dura pas. Je lus jusqu'au bout, surpris et intéressé. Ces apologues, dont quelques-uns sont de petits contes ou des allégories familières, et d'autres de courts poèmes moralisés, sont charmants. On y trouve de l'ingéniosité, une raison mûre, une grande connaissance du cœur et de la vie, un sens moral irréprochable, une pointe de satire assez fine, et de la bonhomie spirituelle aux bons endroits. Le récit se tient bien, l'idée se développe nettement. On s'y plaît. C'est coulant, facile, alertement enlevé. M. Clovis Lamarre, avant de se livrer à ces délassements poétiques, — le charme d'une longue villégiature, — avait écrit plusieurs ouvrages en prose, de caractère bien différent : *la Milice romaine,* travail tout d'érudition et plusieurs fois réédité ; *Camoens et les Lusiades,* sérieuse étude que l'Académie française a mentionnée comme un véritable monument élevé à la gloire de l'Homère portugais.

9. — Ce ne sont pas des accès de fièvre chaude, les *Nouveaux Accès,* par M. J. Rousseau, ni de désenchantement, ni d'amour emporté, mais simplement les notes rapides d'un esprit gai. Les grands airs, l'affectation, la pose, et l'estime exagérée de soi-même, lui sont choses inconnues. Il fait fi de la perfection ; il écrit comme on parle ! Il gagnerait beaucoup à se surveiller, à s'abandonner moins à la facilité qu'il a de rimer. Réfléchir davantage et serrer un peu plus son vers lui serait un grand bien. Tel qu'il est, il amuse, soit qu'il regarde très légèrement en lui ou au dehors, soit qu'il rime quelques strophes d'amour libertin émaillées de plaisanteries, ou note en style d'atelier les types nocturnes de Paris qu'il voit passer dans la rue, quand le sommeil ne vient pas et qu'il fume tout tranquillement sa pipe « Joséphine. » Son livre est court et se lit vite : qualité. A la première partie, où il effleure la philosophie, nous préférons la seconde qui va mieux à ses cordes. C'est bien peu de chose, au fond, que ce recueil. Mais on n'en saurait dire du mal, parce que tout y est simple, bon enfant, en façon de causerie, comme pour amuser des camarades, entre deux verres et deux pipes.

10. — Le titre l'annonce : *Baisers et Morsures,* et chaque page le dénote, le livre de M. Pierre Berrisset est un livre d'amour écrit par un amoureux vrai, qui ne se perd pas dans le platonisme. Il est de son temps, — trop peut-être. Il aime la chair, les baisers brûlants, les nuits folles, tout le luxe matériel de la femme. Par moment, une note idéale et fraîche se glisse ; cette note est rare. Quelquefois éclate un cri de désespoir ou de pessimisme qui doit être affecté ; car l'auteur semble aimer la vie. En effet, l'œuvre est vivante, bien vivante, vibrante et jeune. Elle est jeune, et par conséquent imparfaite. On sent que le poète ne possède pas encore tout à fait son art. Il donne de sérieuses promesses, et mérite d'être encouragé, car il a de la force et de la sève. Citons comme de bons morceaux : *Le Manteau bleu,* légende charmante ; *Maya,* extase d'amour pleine d'envolée ; *la Vigne est morte; Oiseau de passage,* un souvenir ému ; *Intus; la Vieille Romance, la Laide; Nous n'irons pas au bois,* sonnet curieusement rythmé ; et *Caprice,* poésie légère, gracieusement triste et gaie, dont la première partie est excellente.

11. — Que dire des *Rimes d'amour et d'épée* de M. Lucien Hubert ? Pas grand'chose. Ce sont là de jolis vers, ayant de l'allure, de la fraîcheur, mais ordinaires, comme il en foisonne aujourd'hui. Des sentiments jeunes, tendres et délicats, interprétés dans une forme simple, voilà pour les deux premières parties du volume, intitulées : *Amours et Fantaisies.* Nous regrettons seulement de ne pas sentir assez souvent avec l'auteur. La troisième partie : *Patrie,* est plus forte. Il y a là de la virilité et de l'entrain, de belles aspirations, mêlées de temps à autre,

d'une note gracieuse et coquette. Le vers est plein ; on s'aperçoit que le poète n'ignore pas certains raffinements de rime. Nous signalerons comme une fantaisie ingénieuse et charmante le tout petit morceau de la deuxième partie, intitulé : *Conte jeune*. C'est ravissant. La forme, en général, est bonne, sans avoir rien de personnel ni de particulièrement distinctif.

12. — Se plaçant à un point de vue moral, M. de Rouvray, intitule : *Sans alliage*, la réunion de ses pensées poétiques. Ce serait trop de dire que ce livre est un livre d'or ; mais certainement le métal est pur et sans alliage. Partout de nobles sentiments, des idées fortifiantes, des conceptions hautement philosophiques. On s'y attendait, dès le début, en lisant la dédicace courte et belle :

Dans le pays des rêves est-il douce chimère
Qui vaille ce trésor de la réalité,
Le foyer maternel saintement abrité ?
— Ce livre est tout mon cœur et je l'offre à ma mère.

La langue est correcte, la versification sans défauts, quoique dénuée d'un cachet spécial. Alexandrins ou vers de huit pieds en strophes de quatre vers ; on ne sort guère de ces rythmes. Sont dignes d'être mentionnés élogieusement : *Papillon*, *la Maison*, *les Roses*, *les Enfants* (une fantaisie spirituelle) : *Toujours-Jamais ; le Jardin* (un charmant souvenir d'enfance), *Mon chien*, et *l'Épée et la Plume*, où l'on trouve cette fière strophe :

Si le monde n'a plus d'assez puissante enclume
Pour forger de nouveau quelque glaive fameux,
Il reste aux cœurs vaillants la parole et la plume :
Soyons les chevaliers, et combattons comme eux !

13. — Les livres incomparables connus sous le nom générique de la Bible comprennent tous les genres de poésie, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle et à l'apologue. Après tant d'écrivains, de poètes célèbres ou demeurés inconnus, M. J. Beauverie a voulu aussi puiser à la source sacrée, et demander aux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament des sujets inspirateurs pour le seul charme de traduire en vers des impressions vivement ressenties au cours d'une étude incessante. Dès l'âge de sept ou huit ans, nous raconte-t-il, le hasard faisait tomber entre ses mains une sorte de cantique ou de complainte : *Joseph vendu par ses frères*. Il lut avec une curiosité d'enfant, et il y prit plaisir. Longtemps après, il n'avait pas oublié cette pièce naïve, dont il ignorait l'auteur, lorsqu'il la découvrit chez un bouquiniste de la rue Gasparin, à Lyon, dans un volume à cinq sous : *l'Ancien et le Nouveau Testament en cantiques, avec le fruit que l'on en doit tirer*, par l'abbé Pellegrin. Une autre fois, c'était une imitation de la parabole de *l'Enfant prodigue*, qui l'avait frappé, qu'il rechercha vainement, et dont il eut alors la fantaisie de réveiller

l'impression. L'idée lui vint de combler cette lacune de sa mémoire, en recomposant de sa propre inspiration l'évangélique parabole. Les encouragements que cet essai valurent à M. J. Beauverie l'engagèrent à traiter d'autres sujets bibliques, et de ces compositions successives sortit enfin un volume très compact et tout à fait digne d'intérêt. Il y a trois styles principaux dans l'Écriture : le style historique tel que celui de la *Genèse,* du *Deutéronome,* de *Job,* etc.; la poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les psaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux; le style évangélique. M. Beauverie a eu la sage prudence de ne pas se heurter à la sublimité des psaumes qui a été l'écueil de tous les traducteurs, dont la majestueuse tranquillité ne peut être rendue que bien difficilement par les plus grands maîtres, et qui désespérait le génie de Racine. Il a choisi de préférence les histoires de l'Écriture sainte, où les faits sont racontés le plus clairement qu'il est possible, sans mélange de raisonnements, et qui portent d'abord l'action sous les yeux par une narration vive. Il débute presque aux origines du monde, avec l'épisode épique de la Tour de Babel, lorsque les peuplades réunies sous l'autorité de Nemrod, le premier des conquérants, dressèrent contre le ciel leurs vains amoncellements de pierres, de colonnes et d'étages, bientôt disjoints et renversés au souffle de la colère divine. Il nous montre tour à tour Agar et son fils Ismaël, traînant leurs pieds endoloris à travers les sables brûlants du désert; la fille de Jephté pleurant sur la montagne sa jeunesse et sa virginité promises en sacrifice; Samson le belliqueux, le puissant, livrant à Dalila sa force et le secret de sa force ; le *Lévite d'Éphraïm*, criant vengeance contre Guiba, la nouvelle Sodome, la cité perdue de vices et de débauches, armant contre Benjamin les bataillons nombreux d'Israël; Ruth glanant dans les champs de Booz; la pythonisse d'Endor évoquant, au désir de Saül, l'ombre irritée de Samuel; Abigaïl, la femme sage et prudente, allant avec ses serviteurs au-devant de David, son roi et son futur époux; puis les traditions à jamais mémorables de Tobie, de Job, de Suzanne, de Balthazar; enfin les apologues simples, familiers, sublimes, où Jésus-Christ, maître de sa doctrine, la distribuait tranquillement, sans nul effort, parlant du royaume et de la gloire céleste comme de la maison de son Père. Les *Poèmes bibliques* de M. Beauverie trahissent des négligences, des faiblesses, des inégalités de ton; on y voit par instants des inversions et des tournures un peu vieillotes. L'ensemble se tient bien, et toute page en est facile à lire, parce que l'expression est claire comme le sujet nourri.

14. — Le 18 novembre 1875, M. Legouvé lisait, avec sa parfaite diction, dans la séance publique de l'Académie française, les vers du lauréat qui avait remporté le prix de poésie : de beaux vers. Et des applaudissements répétés accompagnaient les dernières paroles de cet

éloge de Livingstone, qui n'était pas seulement un digne panégyrique du savant et de l'apôtre mourant pour la science, pour sa foi, pour son pays, mais encore une noble invocation aux sentiments généreux qui créent les grands hommes de bien. Le poète s'appelait Émile Guiard. Il avait vingt-deux ans, et était le neveu d'Émile Augier. Débuts heureux, débuts précoces, et qui semblaient remplis de promesses. Il entrait dans la vie avec un sourire radieux. Dès ce moment, son imagination se nourrit de projets de pièces, qui ne devaient pas tous mûrir. Le théâtre était le but de ses ambitions, le foyer désiré de sa vie littéraire. Trop jeune pour avoir l'expérience du monde, et n'osant pas encore hasarder une grande comédie de mœurs, il comptait débuter par un petit acte destiné au Théâtre-Français. Sur un thème léger, il broda des vers souples et spirituels. *Volte-face* annonçait un bon élève de Molière, de Regnard et d'Augier. Guiard eut, quelque temps après, un second succès, avec le monologue de *la Mouche*. Mais ce n'avait été pour lui que simple amusement de passage. Il voulait élargir son horizon. Un grand sujet se développa sous sa plume. Ce fut une pièce en trois actes et en vers intitulée : *Mon fils*. Peinture saisissante, rappelant la donnée d'un roman célèbre de Balzac (*Un Ménage de garçon*), d'une mère sacrifiant tout à l'un de ses fils, le moindre des hommes par la valeur morale.

Un être défaillant, incomplet et troublé,

et méconnaissant l'autre, qui, plein de vaillance et de vertu, se dévoue pour cette mère. Jouée à l'Odéon, le 3 mars 1882, l'ouvrage eut un beau succès. Au dernier acte, à l'instant où Camille offre de préférence ses biens et sa main à Pierre le laboureur, la salle eut un mouvement d'ovation. Cependant, quelle qu'eût été la fortune de cette œuvre, écrite dans le style de l'ancienne comédie, Guiard avait senti avec tristesse qu'il n'était plus dans le mouvement littéraire, qui, à la fois brutal et raffiné, emportait alors les esprits. Il ne se remit à la tâche qu'avec hésitation, incertitude, défiance de lui-même. Ce n'est qu'avec peine et lenteur que sortirent encore de sa plume : *Feu de paille*, joué un soir de lundi classique, à l'Odéon, en 1885, et deux autres pièces inédites. Atteint, au mois d'octobre 1887, d'une bronchite aiguë, sa maladie prit tout à coup un caractère alarmant. Sa vie était déjà finie pour l'art, ses jours étaient comptés. « Le 1er février de l'année suivante, dit M. René Vallery-Radot, il se leva pour la dernière fois. Entouré de sa mère et de son frère, il regarda de sa fenêtre ce soleil qui ne pouvait plus le réchauffer. Il dut se recoucher, en proie à une vive souffrance. Craignant de se trahir par un excès de tendresse, qui n'eût fait qu'augmenter le désespoir des adieux, il se raidit contre son émotion. « Mes pauvres amis! » disait-il à sa mère et à son frère. Puis, croisant les

bras, comme pour regarder la mort en face, il laissa retomber sa tête sur son oreiller et expira. Il avait trente-six ans. » Ses amis, Paul et Gustave Ollendorff, Paul et Gaston Fournier, Vallery-Radot, Alfred Bramtôt, ont réuni, dans un recueil posthume, quelques-unes des compositions fugitives de ce sympathique poète, enlevé si prématurément. La pièce principale du livre est ce monologue de *la Mouche*, auquel nous faisions allusion tout à l'heure, un modèle du genre, pendant assez longtemps populaire et que tout le monde répétait sans s'inquiéter du nom de l'auteur. C'est l'histoire plaisante d'un mariage manqué par un accident le plus imprévu, le plus futile du monde. Les visites étaient finies, les corvées terminées ; on était en présence du maire. Après six mois de cour pressante où l'on avait (avec combien d'efforts!) soigneusement dissimulé ses goûts, son caractère, ses défauts intimes, il ne s'en fallait que d'un mot et d'une signature.

J'arrivais au Paradis sur terre,
Le bonheur en ménage ; une femme en tout point
Parfaite ; de la grâce, un aimable embonpoint,
Une femme de choix, simple s'il en est une ;
Je l'aimais ; elle avait une grosse fortune :
C'était un excellent mariage d'amour...

Mais une mouche était là! d'un bruissement de son aile, l'insecte perfide va renverser tout l'édifice. Une mouche obstinée, cruelle, irritante, revenant sans cesse sur le front, sur le nez, dans le cou du héros de la fête, ou se promenant autour de son visage par une audacieuse bravade. Quoi! ce maudit insecte! Sa patience est à bout ; il lui faut une vengeance ; en effet, il lance sa main à l'aventure pour attraper la mouche, et, de cette main malheureuse, attrape violemment la future!

Le beau-père, sur moi, s'élance, hors de lui.
« Une mouche, lui dis-je, une mouche »... Ah! bien, oui!
L'impétueux vieillard, d'une voix énergique :
« Battre ma fille! » Il prend l'aventure au tragique ;
Tout autre qu'un beau-père en aurait plutôt ri ;
Cinq minutes de plus, et j'étais son mari :
Si j'avais dû la battre un jour en conscience,
Cinq minutes encor j'aurais pris patience.
Point de raisonnements! Il m'appréhende au corps,
Me fait faire deux tours, et me voilà dehors.
Manqué!

Ce monologue, écrit en verts pimpants et comiques, est simplement parfait. Émile Guiard avait un talent classique, sobre et sain. Il excellait à adapter le mot le plus précis à la pensée la plus nette.

15. — Le Parnasse breton mérite de compter au nombre des publications collectives les plus importantes qui aient vu le jour depuis longtemps. MM. Louis Tiercelin et Guy Ropartz n'ont pas réuni dans leur recueil moins de quatre-vingt-seize noms de poètes bretons

aujourd'hui vivants. A la plupart de ces noms on reconnaît aussitôt l'origine et la marque d'identité : ils sont bien les descendants de Gwion et de Gwenc'hlan, ces Audren de Kerdrel, Olivier de Gourcuff, Le Goff et Le Goffic, ces Yves de Trebessan, Le Braz, Le Coz et Kerinou, qui chantent aujourd'hui les chansons d'autrefois. Quel plus magnifique témoignage pouvait être donné de la persistance de l'idéalisme qui est le trait caractéristique de la race armoricaine? Le ciel chargé de nuages, la mer, les landes, l'horizon mélancolique, tout incline en ce pays les âmes à songer, les esprits à se répandre en effusions tendres et harmonieuses. — « Les couplets, a dit Émile Souvestre, se répondent de roche en roche; les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir; le vent vous les fouette au visage par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet. » Une centaine de bardes, dans une seule province, pensant et s'exprimant en même temps! La moisson était facile et la gerbe devait être riche, cette gerbe brillante où MM. Tiercelin et Ropartz ont eux-mêmes glissé leur épi. Parmi tant de fleurs élégantes ou sauvages, nous voudrions cueillir à chaque page. Nous aimerions à citer : *la Mort de Léonard*, de M. Olivier de Gourcuff, un fin lettré; *les Cloches*, de M. Édouard Beaufils; *Mors, vita*, de M. Henri Bernès; *les Ancêtres*, de M. Frédéric Blin; *l'Écriture du mort*, de M. Dominique Caillé; *Un Vieux Bohème*, de M. Henri Droniou; *les Bretons têtus*, de M. Léon Durocher; les strophes gracieuses de Mme Sophie Hue; *A une paysse*, de M. Anatole Le Braz; *Mon nom*, de M. Jérôme Le Goff; *Confidence*, de M. Charles Le Goffic; *la Coupe*, de M. Léon Levrault; *Breiz-Izelle*, par M. François-Marie Luzel; *le Vieux Mobilier*, de M. Alexis Rouault; *la Ballade de la Fileuse*, de M. Eugène Le Mouel; *Syndorix, le barde de Penmarc'h*, par Mme Auguste Penquer; *les Roses effeuillées*, de M. Tiercelin... Mais, puisqu'il faut se borner, contentons-nous de relire cette belle invocation de M. Frédéric Plessis à la Bretagne, — la terre du rêve et de la nostalgie :

[illegible]

siasme pieux, la religion de l'honneur et l'espérance obstinée : à ces caractères communs se reconnaissent ces poètes de la même famille. La langue a changé. Les aspirations traditionnelles sont restées les mêmes, à travers les âges. Et ceux qui viendront demain, sans doute, tiendront encore la main à ceux qui passent.

16-23. — Aux divers ouvrages que nous venons d'analyser nous ajouterons, en post-scriptum, le signalement pur et simple de quelques dernières publications : *Garcia Moreno,* drame en cinq actes et en vers, qui continue la série des pièces chrétiennes estimées du R. P. Henri Tricard; *Vercingétorix,* un drame historique en prose, par M. G. Trachon; une piécette anonyme, *Saint-Raphaël,* mentionnée au concours des jeux floraux, le 3 juin 1886; *Pierre et Madeleine,* une gracieuse idylle par Mme Paule-Marie ; une ode, par M. Auguste Nicot, célébrant le quatrième anniversaire de la réunion à la France de la Provence, *provincia provinciarum;* deux opuscules assez faibles de M. Alexandre Huré, relatifs à la trahison de Bazaine et à la mort dramatique de l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur d'Autriche ; et deux curieux volumes de M. Paul Verlaine, *Sagesse* et *Parallèlement,* qui feront l'objet d'une étude spéciale dans notre plus prochain compte rendu. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas de géographie générale,* avec notes statistiques, historiques et géographiques, par le colonel NIOX, professeur à l'École supérieure de guerre : 8e, 9e et 10e livr. Paris, Ch. Delagrave, 5 fr. la livr. — 2. *Atlas de géographie moderne,* par F. SCHRADER, F. PRUDENT, chef de bataillon du génie, et E. ANTHOINE, ingénieur chef du service de la carte de France. 1re livr. Paris, Hachette, 1889, 1 fr. — 3. *Les Missions catholiques dans l'Indo-Chine française,* carte dressée par ADRIEN LAUNAY, de la Société des Missions étrangères, gravée par Hausermann, 1889. — 4. *Colonisation à travers les principaux peuples anciens et modernes,* par le docteur JULES ROUQUETTE. Paris, Ch. Bayle, 1889, in-12 de 321 p., 3 fr. 50. — 5. *Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de l'Europe,* par l'abbé DUPONT. Cours supérieur, classe de troisième. Paris, Poussielgue, 1889, in-12 de 272 p., orné de nomb. cartes, 3 fr. 50. — 6. *Géographie économique de l'Europe,* par MARCEL DUBOIS, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Masson, s. d., in-12 de 688 p., cartonné, 4 fr. 50. — 7. *États et Nations de l'Europe. Autour de la France,* par P. VIDAL-LABLACHE, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Ch. Delagrave, 1889, in-12 de 567 p., 4 fr. — 8. *Mélanges,* par le comte PYRENT DE LA PRADE. *VIII, Espagne, Maroc ; IX, Portugal, Espagne.* Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, 2 vol. in-8 de 120 et 140 p., 2 fr. 50 le vol. — 9. *Chez les Bulgares,* par LÉON HUGONNET. Paris, Savine, 1888, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 10. *Relation d'un voyage en Terre-Sainte,* par l'abbé C***, missionnaire apostolique. Paris, G. Picquoin, 1889, in-12 de 190 p., 1 fr. — 11. *En Palestine,* par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, Chapelliez, 1889, in-12 de 414 p., orné d'un portrait, 3 fr. 50. — 12. *L'Asie.* 1re partie : *Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran.* Choix de lectures de géographie, accompagné de résumés, d'analyses, de notices historiques, de notes explicatives et bibliographiques, par L. LANIER, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Janson-de-Sailly et à l'École des hautes études commerciales. Paris, E. Belin, 1889, in-12 de 617 p., orné de 50 grav., 9 cartes en couleur et 40 cartes intercalées, 4 fr. — 13. *Excursion au Turkestan et sur la frontière russo-afghane,* par le comte DE CHOLET, lieutenant au 76e régiment d'infanterie. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 280 p.,

orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 14. *Siam et les Siamois*, par l'abbé Soulier Chevillard, ancien missionnaire apostolique. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Empire d'Annam et le Peuple annamite. Aperçu sur la géographie, les productions, l'industrie, les mœurs et les coutumes de l'Annam*, publié sous les auspices de l'Administration des colonies, annoté et mis à jour par J. Silvestre, administrateur principal en Cochinchine. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 380 p., orné d'une carte hors texte, 3 fr. 50. — 16. *En Algérie. Une Excursion dans le département d'Alger*, par Camille Viré. Paris, Ch. Bayle, 1889, petit in-18 de 207 p., 0 fr. 65. — 17. *En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888*, par Jean Servonnet et le docteur Fernand Lafitte. Paris, Challamel, 1889, gr. in-12 de 434 p., orné de 4 cartes et 12 pl., 4 fr. — 18. *Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale*, par le général Faidherbe, de l'Institut. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 501 p., orné de 21 grav. et 5 cartes ou pl., 10 fr. — 19. *Cinq Ans de séjour au Soudan français*, par Eugène Bécret. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 270 p., accompagné d'une carte, 3 fr. 50. — 20. *Les Pionniers de la France dans l'Afrique occidentale*, par Ch. Hacrigot. Paris, Challamel, 1888, in-12 de 169 p., 2 fr. — 21. *La Guinée supérieure et ses Missions. Etude géographique, sociale et religieuse des contrées évangélisées par les missionnaires de la Société des missions africaines de Lyon*, par J. Teilhard de Chardin. Tours, A. Cattier; Paris, Bloud et Barral, 1889, in-8 de 237 p., orné de plusieurs grav., 1 fr. 70. — 22. *Le Congo français du Gabon à Brazzaville*, par Léon Guiral. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 322 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 23. *Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages*, par Adolphe Burdo. Paris, Librairie illustrée, s. d., gr. in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 24. *Acadie, Nouvelle-Écosse. Un Pèlerinage au pays d'Evangéline*, par l'abbé H.-R. Casgrain (ouvrage couronné par l'Académie française). Paris, Léopold Cerf, 1889, in-12 de 404 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 25. *La Vie et les Mœurs à la Plata*, par Émile Daireaux. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Hachette, 1889, 2 vol. in-8 de XII-432-475 p., ornés de 48 illustr. hors texte, 15 fr. — 26. *Les Peuples étranges de l'Amérique du sud*, par V. Tissot et C. Améro. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 224 p., orné de nombreuses grav., 1 fr. 50. — 27. *En Océanie*, par Aylic Marin; préface par E. Verconsin. Paris, Ch. Bayle, 1888, petit in-18 de 223 p., orné de grav., 0 fr. 65. — 28. *Iles Samoa. Notes pour servir à une monographie de cet archipel*, par A. Marques. Lisbonne, Impr. nationale, 1889, in-8 de 158 p., orné d'une carte. — 29. *Autour du monde. Voyage d'un petit Algérien*, par E. Dupuis. Paris, Delagrave, 1889, in-12 cartonné de 356 p., orné de plus de 200 vignettes, 1 fr. 50.

1. — La publication du bel atlas du colonel Niox avance rapidement; depuis notre dernier compte rendu semestriel, trois livraisons ont paru : 8e, Italie, Iles Britanniques, Méditerranée ; 9e, Suisse, Russie, Suède et Norvège, Océanie ; 10e, Amérique du sud, populations de l'Europe centrale et de la péninsule des Balkans. Le total des cartes en vente est de trente, et il n'en reste plus que deux à publier, soit une livraison. Les nouvelles cartes ne sont pas inférieures aux premières ; celle du bassin de la Méditerranée est remarquable par sa clarté ; sans paraître chargée, elle donne beaucoup de détails, notamment les lignes de paquebot et les itinéraires des principaux explorateurs de l'Afrique septentrionale. La carte de l'Océanie est aussi très nettement dessinée ; de nombreux cartons donnent à plus grande échelle la figure des principales îles ; on pourra regretter que les couleurs distinctives des possessions anglaises et françaises ne soient pas mieux tranchées, car on les confond facilement le soir, à la lumière.

2. — La maison Hachette s'est décidée à publier un atlas manuel pour faire attendre plus patiemment le grand atlas universel édité sous

le nom du vénéré Vivien de Saint-Martin, lequel en est toujours au même point. Les noms des principaux collaborateurs de cette nouvelle publication en garantissent la valeur ; elle ne comprendra pas moins de soixante-quatre cartes en couleur accompagnées de textes géographiques, statistiques et ethnographiques, avec figures, diagrammes, etc. Le prix de chaque livraison est fixé à 1 fr. ; celui de l'atlas complet sera de 20 fr., et relié, 25 ; c'est d'un bon marché surprenant. La livraison parue comprend : les Iles Britanniques, la Suisse et l'empire russe. Le format équivaut à la moitié seulement de celui de l'atlas Niox, ce qui constitue pour ce dernier un avantage considérable ; mais, par contre, la disposition adoptée par la maison Hachette pour les notices est plus ingénieuse en ce qu'elle s'adapte mieux au format des cartes. La gravure de ce dernier atlas est plus soignée ; mais la lecture en est plus difficile à cause de la quantité de détails par rapport au format. Il y a lieu de regretter que les auteurs de l'atlas Hachette ne se soient pas attachés, comme le colonel Niox l'a fait, à reproduire exactement, pour les noms propres, l'orthographe adoptée dans le pays d'origine. Il serait bon d'habituer les Français, surtout les jeunes gens, à écrire Bern au lieu de Berne, Freiburg au lieu de Fribourg, Luzern au lieu de Lucerne, Solothurn au lieu de Soleure, Basel au lieu de Bâle. Cette réforme très opportune n'est pas adoptée aussi franchement dans l'atlas Hachette que dans l'autre. On le voit, chacune de ces publications a ses avantages et ses défauts relatifs ; mais, l'important à nos yeux, c'est qu'ils tendent l'un et l'autre à supplanter en France les atlas étrangers dont nous avons été trop longtemps tributaires.

3. — A propos des dernières productions de la cartographie française, signalons la belle carte des missions catholiques dans l'Indo-Chine, dressée par M. l'abbé Adrien Launay, d'après les documents officiels et les renseignements des missionnaires. Les évêchés, les résidences de missionnaires, les petites chrétientés, sont marqués en lettres rouges. L'auteur donne en légende le recensement des populations chrétiennes qui ne s'élèvent pas à moins de cinq cent soixante-neuf mille neuf cent dix-huit âmes dans les seules possessions françaises. Il est facile de voir, à première inspection de la carte, que les chrétientés sont disséminées un peu partout, mais avec une prédominence marquée en faveur du Tonkin.

4. — « Les colonies dissemblables ne sauraient vivre et être administrées identiquement, » tel est le principe très juste que M. le Dr Rouquette a placé comme épigraphe sur la couverture de son livre. Il faut, en effet, varier les principes de colonisation suivant les conditions physiques et ethnographiques des pays qu'on veut exploiter. C'est d'après cette règle de bon sens que l'auteur apprécie les divers

systèmes mis en œuvre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : les plus parfaits lui semblent être ceux des Romains et de Richelieu ; par contre, il se montre d'une sévérité outrée pour l'Angleterre qu'il accuse d'abrutir par l'alcoolisme les peuples qu'elle opprime. Dans les théories trop générales qu'il admet, l'erreur coudoie souvent la vérité : c'est avec raison qu'il reproche à l'instruction obligatoire de produire des déclassés ; il fait également acte de justice en reconnaissant « qu'il entrait dans les principes de l'ancienne monarchie française de tabler, autant que possible, sur l'initiative individuelle ou collective des citoyens ; tandis que les gouvernements issus de la constitution de l'an VIII ont, au contraire, pour maxime politique de se substituer au public et d'agir, à son sujet, comme s'il était absolument incapable de quoi que ce fût. » Mais on ne peut laisser passer sans protestation des aphorismes tels que ceux-ci : « l'islamisme est moins ennemi du progrès que le christianisme » ..... « les démocraties ne multiplient pas dans l'État les fonctions publiques. » C'est encore une forte illusion de se figurer, après tant d'essais infructueux, que la déportation dans les colonies peut régénérer les criminels. Médecin en chef de l'hôpital de Bône, M. le Dr Rouquette traite avec une compétence indiscutable les questions spéciales à l'Algérie ; il a raison d'établir une distinction entre la race arabe et la race berbère et de dire que cette dernière seule est assimilable ; mais ne va-t-il pas un peu loin en demandant la transformation absolue des provinces algériennes en départements français avec suppression du gouverneur général? A signaler une grosse erreur matérielle : le docteur attribue à l'Allemagne toute la zone de l'Afrique orientale comprise entre le cap Guardafui et le Zambèze, oubliant que l'Angleterre s'y est réservé une part qui n'est pas précisément négligeable. Et quel besoin avait-il de manifester son impiété en désignant Notre-Seigneur Jésus-Christ sous cette grotesque appellation : « le philosophe Jésus? » L'acclimatation des Européens dans les pays chauds est traitée avec une autorité indiscutable ; mais pourquoi faire suivre cette excellente étude d'une dissertation sur l'utilité du fractionnement de la majorité républicaine en plusieurs partis! Ce hors-d'œuvre inattendu n'a d'autre raison d'être que d'amener une profession de foi radicale et socialiste. En somme, le livre du Dr Rouquette est une œuvre inégale et quelque peu incohérente, où l'on trouve à prendre et beaucoup à laisser.

5. — Le volume de M. l'abbé Dupont sur la géographie de l'Europe peut être recommandé sans réserve pour l'enseignement. Conforme aux programmes officiels de 1885 et 1886, il correspond à la classe de troisième et à la cinquième année de l'enseignement spécial secondaire. La méthode suivie est excellente : après un aperçu général sur la géographie physique de l'Europe, viennent les descriptions détail-

lées des divers états. Dans les dernières pages, on trouve un résumé comparatif faisant ressortir les densités de population, les races, les langues, les religions, les forces militaires, les richesses agricoles, industrielles et commerciales, enfin le rôle économique et les tendances politiques des grandes nations. L'esprit de cet ouvrage est nettement catholique et monarchique; l'action de la franc-maçonnerie juive y est énergiquement stigmatisée et l'auteur met très bien en relief l'influence néfaste de la Révolution française sur la situation politique et même économique de l'Europe en général et de la France en particulier. De nombreuses cartes intercalées dans le texte placent sous les yeux de l'élève les principaux traits géographiques des divers pays; à la fin du volume on trouve six bonnes cartes en couleur donnant : l'Europe climatologique, la répartition des principaux produits agricoles de l'Europe, l'orographie de l'Europe centrale, la distribution ethnographique de l'Autriche-Hongrie, celle de l'Europe orientale et celle de l'Europe en général. La reliure en toile qui enveloppe cet excellent volume est très élégante.

6. — M. Marcel Dubois écrit aussi pour l'enseignement ; mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à l'occasion de sa *Géographie économique de la France,* parue il y a deux ans, ses livres peuvent être lus avec plaisir et profit par tout le monde. Il se garde des théories absolues et des formules mathématiques, véritables lits de Procuste, qui ne tiennent compte ni des temps, ni des milieux. La vérité ne peut se dégager des luttes stériles entre libre-échangistes et protectionnistes absolus; on ne la trouvera que dans une judicieuse adaptation des lois, aux besoins et aux ressources du pays; telle était la politique de nos ancêtres. L'auteur pencherait, d'ailleurs, de préférence, vers le régime de la protection, qu'il considère comme une utile sauvegarde pour le travail national. Citons une remarque très fine de son introduction : « Il est curieux de constater que les hommes les plus *matérialistes* en philosophie et en religion sont précisément ceux qui ne tiennent aucun compte de la matière dans leurs combinaisons sociales et politiques, qui parlent le plus de principes, qui excommunient leurs adversaires avec le plus de conviction ou du moins de dogmatisme. » Pour M. Dubois, la géographie physique doit être la base de l'économie sociale; c'est elle qui exerce l'influence dominante sur les relations économiques. Aussi commence-t-il toujours par indiquer les traits saillants de la configuration du sol. Puis il examine successivement les divers États de l'Europe au triple point de vue du développement agricole, industriel et commercial. Trois surtout lui paraissent dignes d'attention : l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie. De la première il dépeint avec une réelle éloquence la prodigieuse puissance productive; il montre clairement l'intérêt qui la pousse à se faire l'apôtre du libre-

échange et d'y entraîner ses voisins, moins bien outillés pour la l industrielle. L'Allemand déploie aussi de remarquables qualités (le développement de l'agriculture et de l'élevage sur un sol génér ment ingrat; son habileté commerciale est incontestable, mais sa t dance actuelle vers les idées protectionnistes sera nuisible à son co merce; l'auteur croit peu à la durée de la prospérité de l'empire manique. Par contre, la Russie a devant elle un magnifique aven son agriculture et son industrie sont encore fort arriérés, mais les grès réalisés dans les dernières années sont surprenants et l'Asie tière offre à cette nation des débouchés et des champs d'exploitat presque illimités; le système protectionniste est tout indiqué po cet État qu'aucun intérêt ne lie à l'Europe occidentale. On ne saura trop recommander cet intéressant ouvrage aux jeunes gens qui se destinent soit aux professions industrielles ou commerciales soit aux carrières administratives.

7. — Le livre de M. Vidal Lablache n'est autre chose qu'un cours de géographie d'après un plan tout à fait nouveau. Comme les précédents il est basé sur la description des traits physiques généraux, d'où l'auteur déduit le développement de la population et des ressources de chaque pays, en y ajoutant des considérations philosophiques qui en rendent l'étude attachante et profitable. C'est l'exacte application de la définition moderne de la géographie : la science des rapports de la terre et de ses organes avec l'homme. Au point de vue de la politique et de la religion, M. Vidal-Lablache s'est habilement maintenu dans la neutralité qu'imposent les programmes universitaires ; il en résulte une contrainte pénible qui paralyse ses mouvements et nuit au relief de ses descriptions. C'est ainsi qu'il a dû montrer une très grande réserve dans ses appréciations sur les conséquences résultant pour la ville de Rome de sa situation de capitale du royaume d'Italie. Les mêmes réticences s'imposaient au sujet de la prétendue réforme en Allemagne; cependant il semble que M. Vidal-Lablache laisse transparaître une certaine prédilection pour le personnage de Luther. Ce volume ne s'occupe que des États touchant aux frontières de la France; on conçoit l'intérêt qui s'attache à une étude semi-géographique, semi-historique, où l'ethnographie est traitée très largement et avec une autorité incontestable. Les cartes insérées dans le texte ne sont guère que des croquis sans prétention, mais elles n'en sont pas moins d'une grande utilité.

8. — M. le comte Pyrent de la Prade est pour nous une bonne et ancienne connaissance; il y a trois ans, nous l'avons suivi en Égypte, en Palestine, à Constantinople, et nous sommes heureux de le retrouver comme compagnon de route en Espagne et en Portugal. Ce n'est point un admirateur banal, se laissant prendre aux enthousiasmes de

scientifique. Trois vs
importance de l'Asie
mier seul est publié se
l'Asie, un pour l'O non
La méthode adoptée le la
nt le pittoresque au ies et
es notes spéciales
eur par leur arid eau de la
joutent à l'a ne pointe vers
mplir son iques scènes forte-
tance larges pas à ses yeux l'ab-
cuments p
bien ce qui, au Maroc, martyrisent le
; mais gal lui produit meilleure impres-
r l'abond y trouve le peuple plus travailleur.
s et, par
lace. A avec complaisance les œuvres d'art qu'il
ir, nou et les musées; Tolède a toutes ses préférences
ne ; il vivre la vieille Castille avec ses anciens rois.

9. — C'est en aire, qualité de correspondant du journal *la France* que
M. Léon Hugo cités nnet a suivi, dans la péninsule des Balkans, les événe-
ments politi met ques qui l'ont agitée dans ces dernières années. Ses cor-
respondanc certes ayant eu quelques succès, il en a conçu la plus haute
de sc n importance. A l'entendre, les journalistes tiennent au-
rd'hui teu tous les fils de la politique européenne et remplacent avan-
usem son ent les ambassadeurs. M. Hugonnet avoue, à la vérité, que
l'o ters étrangers sont supérieurs aux Français, parce que leurs
ux mettent plus de ressources à leur disposition, mais il s'em-
se d'ajouter qu'il fait exception à cette règle; aussi, toujours d'a-
s lui, son livre sur la Bulgarie est-il celui qui donne le mieux une
sion exacte du pays. Après avoir lu dans la préface cette apologie
livre par l'auteur lui-même, on est un peu surpris du vide des
ges qui suivent. Les appréciations sur les opérations militaires entre
Serbes et les Bulgares sont données avec une assurance que se
ettrait à peine un militaire de profession. En somme, M. Hugon-
it assez bon marché de ces deux peuples; il n'apprécie que les
s et déclare que l'intérêt de la France est de favoriser le rétablis-
ent de l'hégémonie ottomane dans la péninsule des Balkans; il
n'indique pas, il est vrai, comment on pourrait rétablir la santé de
l'homme malade, mais citant à ce propos M. Renan, il avoue qu'il ne
peut entrer dans une mosquée sans regretter de n'être pas musulman.
Au surplus, ses idées sont un peu incohérentes : après s'être montré
partisan du protectorat catholique de la France dans le Levant, il af-

échange et d'y entraîner ses voisins, moins bien outillés pour l
industrielle. L'Allemand déploie aussi de remarquables qualité
le développement de l'agriculture et de l'élevage sur un sol gé
ment ingrat; son habileté commerciale est incontestable, mais
not dance actuelle vers les idées protectionnistes sera nuisible à son
Sain merce; l'auteur croit peu à la durée de la prospérité de l'empi
nelle manique. Par contre, la Russie a devant elle un magnifique a
et tous son agriculture et son industrie sont encore fort arriérés, mais l
de M. l'ab grès réalisés dans les dernières années sont surprenants et l'As
elle-même en être offre à cette nation des débouchés et des champs d'exploi
de l'érudition ; il se illimités; le système protectionniste est tout indiqué
qui se rapportent à ses aucun intérêt ne lie à l'Europe occidentale. On ne sau
cachet particulier, c'est que, intéressant ouvrage aux jeunes gens qu
le pieux pèlerin suit un itinéraire ions industrielles ou commerciales soit a
étapes sont : les Seychelles, Aden, Su
quelles il donne d'amusants détails ; apr
il rentre en France pour y rétablir sa santé
colonies.

11. — Tout autre est le livre de M. de Witte, fils n'est autre chose qu'un cours de uveau. Comme les précédents siques généraux, d'où l'au- que la France vient de perdre. L'auteur ne se contente catholique convaincu, il est aussi un gentleman et un fin et des ressources de volontiers la Bible, mais il y joint des réminiscences de Cha philosophiques qui en de Lamartine, de M. Renan lui-même ; il discute leurs textes acte application de la pos et se plaît à prendre les deux derniers en défaut. Sa des rapports de la oublier le respect dû aux choses saintes, il égaie volontiers vue de la politique de plaisanteries toujours convenables. Comme celui de M. l'ab maintenu dans la le pèlerinage de M. de Witte est antérieur aux caravanes orga il en résulte par M. le vicomte de Damas et les Rév. Pères Assomptionnistes ; a uit au relief est-il plus mouvementé et plus accidenté, d'autant plus qu'il a lieu grande ré- mois d'août, c'est-à-dire dans la saison la plus défavorable. A l'all t pour la le jeune pèlerin passe par l'Égypte, ce qui nous vaut une amusan alie. Les description d'Alexandrie et du Caire, remise au point d'après les é forme en nements récents qui ont modifié la situation de ce pays. En tête sse trans- son excellent livre, M. de Witte a placé le portrait du frère Li Luther. Ce l'infatigable et savant guide des caravanes de Terre-Sainte. En t la France; nant, l'auteur nous fait savoir qu'il a profité de la circonstance ique, semi- visiter le Liban ; espérons que cette seconde partie de son voy vec une nous vaudra un nouveau volume aussi intéressant que le premier. guère

12. — M. Lanier poursuit avec une remarquable ténacité l'exécution d'une d'une œuvre qui représente une somme de travail très considérable : c'est une géographie universelle sous forme d'extraits choisis parmi et les récits des principaux voyageurs, encadrés et complétés au moyen

scientifique. Trois volumes ont paru : mportance de l'Asie a exigé la division emier seul est publié. Il en reste encore l'Asie, un pour l'Océanie et les régions La méthode adoptée par le savant profes- nt le pittoresque au sérieux, instruit en es notes spéciales les renseignements qui eur par leur aridité ; d'excellentes gravures ajoutent à l'attrait de l'ouvrage. Mais, pour emplir son but, il faudrait donner à la partie rtance largement prépondérante et diminuer le cuments purement géographiques, statistiques et bien ce que l'auteur a fait avec succès dans ses pre- ; mais il semble maintenant s'en écarter et se laisse r l'abondance des matières ; les notes, composées en petits es et, par suite, fatigantes à lire, arrivent à prendre une trop lace. A part cette critique, qui est plutôt un avertissement pour nir, nous ne pouvons que reconnaître une grande valeur à ce vo- me ; il est irréprochable à tous les points de vue : technique, litté- raire, moral et religieux. Les établissements des missionnaires sont cités avec éloges ; il est vrai que, sous prétexte d'impartialité, l'auteur met sur le même rang les fondations de l'Alliance française, qui ont certainement beaucoup moins de mérite.

13. — Comme M. de Witte, M. de Cholet est un de ces touristes amateurs dont les livres sont toujours accueillis avec plaisir parce qu'ils sont sincères et réellement vécus ; on se les assimile facilement, et l'on se figure voyager avec les auteurs. M. de Cholet s'était adjoint un camarade, officier comme lui, pour pénétrer le plus avant possible dans l'Asie centrale ; tous deux ont eu la rare bonne fortune de pouvoir explorer la frontière russo-afghane en compagnie du fameux colonel Alikhanoff, dont la diplomatie asiatique a conquis Merw sans coup férir. Ce pittoresque voyage n'a pas été sans fatigue et sans quelques périls affrontés gaiement. Accueilli par les officiers russes avec la plus grande cordialité, l'auteur n'a pu moins faire que de reconnaître ces bons procédés par des appréciations plus que bienveillantes. Le lecteur sera cependant surpris de trouver une ombre à ce tableau : habitué à considérer Skobeleff comme un héros légendaire, il se laissera difficilement convaincre qu'il faut en rabattre : d'après M. de Cholet, les difficultés du siège de l'oasis de Gheok-Tépé auraient été grossies à plaisir par le général dans un but intéressé. Notre jeune officier ne s'est-il pas laissé influencer inconsciemment par les récriminations jalouses qu'il signale lui-même comme le défaut capital de l'état-major russe en Transcas ? Par contre, la personnalité du

général Annenkoff et son œuvre prodigieuse paraissent au-dessus de toute contestation. Au point de vue de la politique russe en Asie centrale, M. de Cholet ne nous apprend rien de nouveau et ses appréciations n'ont rien d'inattendu. Le livre est en somme intéressant, bien écrit, irréprochable au point de vue moral : il est orné de plusieurs reproductions de photographies et d'une bonne carte de la frontière avec tracé d'itinéraire.

14. — L'ouvrage de M. l'abbé Similien Chevillard sur *Siam et les Siamois* a été honoré d'une médaille d'argent de 1re classe à l'exposition géographique de Nantes en 1886; cette distinction est justifiée par une réelle valeur scientifique. Le style est un peu naïf parfois, mais l'auteur est très versé dans les sciences naturelles et décrit en véritable connaisseur les curieux monuments de la vallée du Mé-Nam. Ses fonctions de missionnaire apostolique lui ont permis d'observer de près l'intéressante race des Thaï qui a joué jadis un grand rôle dans la péninsule indo-chinoise : c'est d'ailleurs aujourd'hui la seule qui puisse conserver son indépendance tout en se laissant pénétrer peu à peu par la civilisation européenne. Mais, quelque bonne opinion que nous puissions avoir du peuple siamois, nous craignons que M. l'abbé Chevillard, avec son âme d'apôtre, ne l'ait jugé, ainsi que son gouvernement, avec un peu trop d'optimisme. Quoi qu'il en soit, il est pour nous très important de bien les connaître, parce que ce royaume confine à nos possessions indo-chinoises et que l'ambition insatiable des Anglais tend à rendre l'influence britannique prépondérante à Bangkok. *Caveant consules !* Les chapitres où sont décrites les funérailles chez les Siamois intéresseront, malgré quelques détails répugnants ; on s'en dédommagera par la description des pompeuses cérémonies du couronnement du roi actuel auxquelles l'auteur a pu assister par une faveur spéciale. Ce livre, écrit dans un excellent esprit, montre quelles importantes contributions nos missionnaires peuvent apporter à la connaissance de pays rarement visités par les voyageurs français. L'absence de carte se fait vivement sentir.

15. — Nous devons à M. Silvestre, administrateur principal en Cochinchine et professeur à l'Ecole des sciences politiques, la reconstitution et la publication, sous les auspices de l'administration des colonies, d'articles importants parus en 1875 et 1876 dans le *Courrier de Saïgon*. Cette étude très complète de la monarchie annamite avant l'occupation française est l'œuvre de plusieurs collaborateurs anonymes. M. Silvestre l'attribue à des missionnaires catholiques ; « on les reconnaît, dit-il, à la bonne foi avec laquelle les renseignements sont donnés, et aussi aux naïvetés et aux tournures de phrases archaïques qui indiquent des hommes ayant quitté la France depuis de longues années. » On y rencontre des erreurs géographiques d'ancienne

date telles que l'attribution de sources communes au Mé-Kong, au Mé-Nam et à l'Iraouaddy, une exagération manifeste de la population du royaume d'Annam évaluée à quarante millions d'habitants, et cette assertion, au moins originale, qu'il n'est pas besoin d'études spéciales pour faire un bon médecin. Le commentateur, dans une série de notes, qui tiennent au moins la moitié du volume, s'est appliqué à rectifier et à compléter ces renseignements consciencieusement recueillis, mais un peu surannés. Les détails qu'il donne sur l'ethnographie et l'histoire du pays manquent de clarté ; on ne s'explique pas bien l'utilité d'une longue digression sur le Brahmapoutre qui n'a rien à faire avec l'Indo-Chine orientale. Par contre, on lira avec intérêt une note sur les prodigieux trésors accumulés depuis le commencement du siècle dans la citadelle de Hué et qui furent enlevés et dispersés après l'attentat dont le général de Courcy faillit être victime. M. Silvestre est convaincu qu'il eût été facile de les recouvrer presque entièrement avec un peu d'activité et qu'ils eussent suffi pour couvrir tous les frais de l'occupation française. En somme, ce livre est très inégal ; certaines parties sont d'un grand intérêt, surtout pour les personnes qui doivent concourir à l'administration de nos possessions dans l'Extrême Orient. L'esprit en est bon et favorable aux missionnaires. La carte de l'Indo-Chine placée à la fin du volume est la reproduction de celle de Mgr Taberd et est un peu confuse.

Le libraire Ch. Bayle a commencé la publication d'une série d'opuscules de vulgarisation sous le titre de *Petite bibliothèque populaire ;* ils ne sont pas d'égale valeur. *En Algérie,* de M. Camille Viré, est déplorable au point de vue religieux, et on y trouve des détails beaucoup trop réalistes pour la jeunesse à propos du développement de la syphilis chez les Arabes. Comme circonstance atténuante, on peut dire que l'auteur est de la classe des libre-penseurs naïfs : dans sa visite à la Trappe de Staouéli, il s'extasie sur la prospérité de l'établissement agricole formant un contraste saisissant avec le costume modeste et la table austère des bons Trappistes, et il se demande où vont les bénéfices réalisés, mais aussitôt il se répond triomphalement : Au général des jésuites, à Rome! Ces insanités de sectaire attardé détonnent dans un ouvrage d'ailleurs bien fait, où les descriptions exactes et colorées abondent, où les appréciations sur l'œuvre colonisatrice de la France sont à la fois justes et patriotiques. Il y aurait bien peu à retrancher dans ce livre pour le rendre excellent : malheureusement, tel qu'il est, on ne saurait le recommander.

17. — Les auteurs du nouvel ouvrage sur la Tunisie, *En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888,* ne sont pas des voyageurs décrivant à vol d'oiseau un pays à peine entrevu ; il y ont longuement résidé et ont fait une étude approfondie des mœurs indigènes, des problèmes archéologiques

et des questions de colonisation qu'ils traitent avec une réelle compétence. Leur conclusion est celle de tous les écrivains qui connaissent bien la Tunisie : la Régence est un pays de grand avenir ; le protectorat français a déjà beaucoup fait pour en développer les ressources, et il reste beaucoup à faire. MM. Servonnet et Laffitte s'intéressent plus spécialement à l'industrie de la pêche qui occupe beaucoup d'indigènes du littoral et aussi des étrangers, Italiens, Maltais et Grecs ; ils réclament avec instance une réglementation et la surveillance d'un garde-côte. Ils font, entre temps, grand éloge du cardinal Lavigerie et de son clergé, mais ils auraient pu se dispenser de reprocher aux Maltais leur ferveur religieuse et de qualifier aussi sévèrement l'oppression du gouvernement des chevaliers de Malte. Des cartes détaillées indiquent la configuration du golfe de Gabès et des planches très curieuses représentent les engins et les procédés employés par les indigènes pour la pêche des poissons, des éponges et des poulpes.

18. — Lorsque le général Faidherbe signe un livre sur l'Afrique occidentale, la critique ne peut que s'incliner avec respect, lors même que l'œuvre a un peu les allures d'une apologie de l'auteur ; il a bien le droit, après tout, de vanter sa longue administration du Sénégal, le glorieux soldat qui a créé de toutes pièces cette colonie ; jadis, ce n'était qu'un groupe de comptoirs à peine tolérés par les indigènes ; aujourd'hui, grâce à lui, c'est une belle possession territoriale où l'autorité de la France est solidement assise. C'est aussi à lui qu'est due la conception de ce plan grandiose qui recule indéfiniment vers l'est les frontières du Soudan français et tend à relier nos postes du Sénégal et du Niger à l'Algérie et aux établissements du golfe de Guinée. Il ne faut pas oublier que le Sénégal est une colonie d'exploitation et non de peuplement ; le travail européen n'y est pas possible ; elle n'en est, d'ailleurs, que mieux appropriée à la situation de la France qui n'a pas d'excès de population à envoyer au delà des mers. Pour donner aux possessions de ce genre tout le développement dont elles sont susceptibles, il faut répandre l'instruction dans la race indigène, et ouvrir des voies de communication dans le but de transporter à la côte les produits du sol. Le premier point de ce programme est en bonne voie de réalisation, grâce aux efforts des missionnaires catholiques auxquels l'auteur rend pleine justice, grâce aussi aux subventions de l'Alliance française qui nous inspire moins de confiance. On a également, dans ces derniers temps, entrepris des constructions de routes et de chemins de fer ; mais on l'a fait avec une maladresse qui a sérieusement compromis la continuation de ces utiles travaux. En ce qui concerne la voie ferrée du Sénégal au Niger, le gaspillage a été tel que, malgré les adjurations du général Faidherbe, les Chambres ont refusé le vote de nouveaux crédits. L'exemple des Russes et des Améri-

cains qui savent si bien jeter rapidement et à peu de frais, des chemins de fer à travers les vastes déserts inhabités, a été perdu pour nous ; nos ingénieurs ont persisté à vouloir appliquer aux colonies les coûteux procédés de construction usités dans les plaines fertiles et populeuses de la métropole et, pour comble d'impéritie, ils n'ont voulu tenir aucun compte des difficultés climatériques. M. le général Faidherbe traite aussi avec autorité la grave question de l'esclavage ; il établit nettement une distinction entre le servage domestique, fort tolérable en somme et qui ne peut disparaître qu'avec la transformation des mœurs locales, et la chasse à l'homme qu'il faut empêcher par tous les moyens ; il fait des vœux sincères pour que l'entreprise du cardinal Lavigerie aboutisse à un succès complet. En dehors de ces considérations d'un haut intérêt, le gros de l'ouvrage est consacré à l'historique des campagnes successives qui ont amené la complète soumission du bassin du Sénégal et du Soudan occidental. D'excellentes gravures et des cartes suffisantes ornent ce volume digne de figurer dans toutes les bibliothèques sérieuses.

19. — M. E. Béchet est un des rares Français qui aient pu séjourner cinq ans dans le Soudan occidental ; il l'a dû, sans doute, non seulement à une forte constitution, mais surtout à une existence bien réglée. Ce long séjour lui a permis de pénétrer très intimement dans l'existence des noirs ; il s'est pris à les aimer, à les estimer même. Ayant eu l'occasion de rendre d'importants services à quelques-uns d'entre eux, il a pu constater qu'ils sont susceptibles de reconnaissance, quoi qu'en aient dit des observateurs superficiels. Ce qui semble plus surprenant, c'est qu'en les aidant un peu dans les débuts, il ait pu développer chez les nègres qui l'entouraient le goût du travail. Aussi, croit-il fermement que notre colonie du Sénégal peut devenir très productive si ses administrateurs savent utiliser la main-d'œuvre indigène. L'auteur donne beaucoup de détails intéressants sur les mœurs et coutumes de ces populations ; il a soin de prévenir qu'il ne dit pas tout par respect pour ses lecteurs ; mais ses réticences en laissent comprendre assez pour que le livre ne puisse être mis entre les mains de la jeunesse. Sans se donner pour un chrétien bien fervent, M. Béchet manifeste de bons sentiments en racontant comment il enseignait la prière à une petite esclave qu'il avait achetée. En somme, la lecture de cette œuvre de bonne foi ne peut laisser qu'une bonne impression.

20. — C'est un livre de vulgarisation que M. Haurigot a voulu faire en publiant des extraits choisis dans les relations de divers explorateurs français en Afrique, depuis René Caillé jusqu'à Savorgnan de Brazza. Il a reproduit de préférence les passages les plus pittoresques et les plus amusants, en analysant brièvement l'ensemble des découvertes géo-

graphiques. L'avantage de ce procédé est de captiver l'attention des personnes peu habituées aux lectures sérieuses, tout en gravant dans leur esprit la physionomie générale du pays et les traits saillants du caractère des habitants. M. Haurigot l'applique avec intelligence et discernement scientifique ; mais il semble éviter de donner à son œuvre instructive la moindre tendance morale ou religieuse, ce qui cependant lui eût été bien facile. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à cet intéressant volume.

21. — Parmi les nombreuses publications consacrées aux héroïques efforts des missionnaires dans le but d'initier les peuples sauvages à la religion et à la vraie civilisation, il en est peu d'aussi intéressantes que celle de M. Teilhard de Chardin. L'auteur ne s'occupe que des régions évangélisées par les Missions africaines de Lyon, c'est-à-dire les côtes du golfe de Benin. Après quelques notions géographiques indispensables pour tracer le cadré du tableau, il décrit les mœurs des indigènes et s'efforce de réhabiliter dans l'esprit des lecteurs leur caractère moral et intellectuel ; mais il se garde d'atténuer les horreurs de l'esclavage et surtout les sanglantes coutumes qui font périr chaque année par milliers les malheureuses victimes des instincts sanguinaires du tyran du Dahomey. M. de Chardin signale très justement l'islamisme comme le plus redoutable obstacle à la régénération de la race nègre, et il conclut par un pressant appel en faveur des missions catholiques qui seules peuvent lutter efficacement contre la barbarie africaine ; il fait remarquer qu'avec des ressources pécuniaires bien plus abondantes, les missions protestantes sont loin de produire des résultats aussi satisfaisants. Cet excellent livre n'est pas sans valeur scientifique ; nous n'avons qu'un reproche à lui faire : dès les premières pages, l'auteur engage son lecteur à consulter une carte d'Afrique ; que ne lui en donne-t-il une des côtes de Guinée, si imparfaite soit-elle ? Ce serait beaucoup plus pratique que de renvoyer à un atlas qu'on n'a pas toujours sous la main. Ajoutons que l'ouvrage se vend au profit de la Société des Missions africaines de Lyon, ce qui nous est un motif de le recommander plus chaleureusement.

22. — M. Léon Guiral est un jeune homme de bonne famille que le goût des aventures et de l'histoire naturelle avait tout d'abord entraîné à s'engager dans la marine. Il n'avait atteint que le modeste grade de quartier-maître de timonerie, lorsqu'il fit partie du personnel de la mission Brazza. Pendant trois ans, de 1880 à 1883, il parcourut les possessions françaises dans l'ouest africain, le cours de l'Ogôoué et le pays de Mokoko (et non Makoko, comme on l'écrit à tort en France). Chemin faisant, il put se livrer à sa passion favorite pour l'entomologie, et recueillit une importante collection d'insectes qu'il offrit au Muséum. Les fatigues et les privations endurées pendant ses voyages

ant altéré sa santé, il fut renvoyé en France par le docteur Ballay. is la terre d'Afrique a des séductions irrésistibles; quand on l'a tou- ée une fois, on y retourne toujours ; aussitôt rétabli, le jeune explo- eur sollicita et obtint une mission officielle. Il partit en 1884 et entre- de remonter le cours du San-Benito qui se jette dans le golfe de in, à deux cents kilomètres au nord du Gabon, après avoir arrosé des trées absolument inconnues. C'est là que la fièvre le reprit et qu'il rut le 25 novembre 1885. M. Künckel d'Herculais, naturaliste dis- ué, s'est chargé de mettre en ordre et de publier les notes laissées M. Guiral sur son premier voyage. On y trouve des observations ographiques de valeur sur les diverses populations qui s'étendent e l'Ogôoué et le Congo. Les appréciations sur l'avenir commercial es régions ne sont pas optimistes. La partie la plus curieuse est où M. Guiral parle des deux grands explorateurs qu'il a connus rès et vus à l'œuvre concurremment : MM. de Brazza et Stanley ; il ontre enthousiaste du premier qui a su lui inspirer une affection e estime sans bornes ; quant à Stanley, il rend justice à son éner- à son habileté, sans dissimuler les côtés défectueux de son ca- re : la jalousie et la violence. Il parle en bons termes des mis- aires, mais donne sur les mœurs des indigènes quelques détails réalisme un peu choquant. Les gravures sont médiocres ; la carte racé d'itinéraire est très claire.

— M. Adolphe Burdo, qui s'est fait connaître par plusieurs ex- ions en Afrique, a toute la compétence nécessaire pour apprécier e considérable de Stanley ; cependant il l'a fait plutôt en vulga- r qu'en savant : point de discussions géographiques, à peine es indications sommaires sur les découvertes les plus impor- par contre, beaucoup de mise en scène et un style imagé, d'une facile et agréable. Il montre d'abord le futur explorateur s'em- nt comme mousse pour aller tenter la fortune en Amérique, se adopter par un riche négociant du Nouveau-Monde, combat- ternativement pour le Nord et pour le Sud dans la guerre de n, devenant enseigne de vaisseau dans la marine fédérale, sa démission, se faisant journaliste et parcourant le monde n quête de nouvelles à sensation ; puis c'est l'entrevue au ôtel de Paris avec M. Gordon Bennett, qui l'envoie à la re- de Livingstone, perdu au centre de l'Afrique, la rencontre ieux voyageur anglais, la fantastique descente du Congo, la d'un immense empire africain sous la souveraineté du roi es, enfin, la dernière campagne au secours d'Emin-Pacha. On ra que cette prestigieuse épopée permet de qualifier Stanley rand aventurier qui ait jamais existé, et la plume habile de n'a aucune peine à rendre intéressant le récit de telles aven-

tures. Nous remarquons avec plaisir que l'auteur laisse de côté les plaidoyers en faveur de l'islamisme auxquels il s'était complu dans d'autres de ses ouvrages ; il trouve même des accents indignés pour flétrir l'esclavage et les horribles dévastations dont se rendent coupables les Arabes chasseurs d'hommes. Serait-ce l'aurore d'une conversion ? Dans ce cas, nous la saluons avec une vive satisfaction.

24. — Tout le monde connaît, au moins de réputation, le touchant poème d'Évangéline, où Longfellow met en scène une malheureuse famille acadienne expulsée de sa patrie par de féroces vainqueurs. C'est l'histoire de ces odieuses persécutions infligées par les Anglais à un intéressant petit peuple d'origine française, que trace M. l'abbé Casgrain, dans un volume couronné par l'Académie française en 1885. Il s'agit donc d'une réédition. L'auteur canadien a parcouru les campagnes de l'Acadie et recueilli sur place les traditions encore très vives de ce long martyre de toute une population qui, plutôt que d'apostasier, préféra se laisser déporter et disperser avec des raffinements de cruauté inouïs. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire d'autre exemple d'une telle ténacité et d'une aussi horrible perfidie. Les Anglais auront beau s'efforcer de l'effacer, cette tache souillera éternellement leur histoire. Les plus nobles sentiments ont inspiré ce livre, qu'on ne saurait trop répandre; sa lecture convient à tous et sa place est marquée dans toutes les bibliothèques, les plus savantes comme les plus populaires.

25.—Nous avons déjà rendu compte, en mars 1888, de l'important ouvrage de M. E. Daireaux sur *la Vie et les Mœurs à la Plata.* A propos de sa réédition, nous ne pouvons que confirmer nos éloges et nos critiques; nous n'avons rien à en retrancher. Ces deux volumes sont intéressants, très bien écrits, d'une grande valeur scientifique, mais d'un assez mauvais esprit au point de vue religieux.

M. Daireaux, depuis la publication de sa première édition, a fait un nouveau voyage dans la République Argentine, et il y a recueilli des notes sur l'accroissement prodigieux de la richesse publique et de la population. Toutefois, il n'admire pas sans réserves ce rapide développement : on sent sous sa plume quelques réticences; il craint que les spéculateurs n'aillent trop vite et ne préparent quelque catastrophe financière. Il regrette aussi que la société argentine, lancée avec une ardeur fiévreuse dans une voie nouvelle, ne perde son originalité. Toutefois, il espère que la jeune nation franchira triomphalement cette épreuve et saura, sans se laisser étourdir par sa rapide fortune, asseoir solidement son état social sur des bases définitives : son immense territoire offre des ressources presque indéfinies, dont il suffit de tirer parti avec sagesse et discernement.

26. — Avec MM. Tissot et Améro, nous rentrons dans la littérature

de vulgarisation : les deux auteurs, dont nous avons eu occasion de louer d'autres productions, entreprennent cette fois de nous faire connaître les diverses peuplades, les animaux et les productions de l'Amérique du sud, depuis le Nicaragua jusqu'à la Terre de Feu. Ils empruntent leurs descriptions aux voyageurs les plus célèbres. Ce livre, très bien édité par la maison Firmin-Didot, est irréprochable au point de vue moral, et convient très bien pour les distributions de prix, mais on peut lui reprocher une certaine monotonie, malgré le soin qu'ont eu les auteurs d'introduire dans les premiers chapitres les prouesses d'un aventurier espagnol, qui animent un peu le récit.

27. — La *Petite Bibliothèque populaire,* éditée par M. Ch. Bayle, ne mériterait que des éloges si tous ses volumes valaient celui de M. Aylie Marin sur l'Océanie; malheureusement, on a vu qu'il n'en est rien. Le nom de l'auteur est évidemment un pseudonyme sous lequel se cache un officier de la marine française, qui a fait campagne dans l'Océan Pacifique, sur l'aviso le *Manua.* Ainsi que le constate M. Verconsin dans une courte préface, ce qui fait le charme de ce petit livre, c'est « l'émotion toujours vraie, toujours communicative qui s'en dégage; » la science y tient peu de place, mais tout est bien observé, exactement dépeint, d'un sentiment juste et sincère. Les anecdotes humoristiques abondent; mais alors même qu'il décrit les mœurs faciles des insulaires, l'auteur sait rester décent et respectueux de son lecteur. A diverses reprises, il fait le plus grand éloge du dévouement des missionnaires catholiques, qu'il oppose à la conduite égoïste et hypocrite des ministres protestants de la secte wesleyenne. A signaler le récit d'une mort en mer avec la touchante légende des alcyons, âmes errantes des marins ensevelis dans l'Océan : c'est un pur chef-d'œuvre.

28. — Sous le titre modeste de *Notes*, M. Marques, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne, a publié en français une monographie complète des îles Samoa. On y trouve les documents les plus détaillés sur l'histoire, la géographie et l'ethnographie de cet archipel. Une large place est faite à l'exposé des ardentes compétitions de trois puissantes nations : les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne; cette dernière semble en ce moment l'emporter sur les deux autres, mais ce n'est pas sans protestation de la part de celles-ci. M. Marques se montre fort hostile à l'Allemagne, dont il condamne la conduite brutale envers la population indigène, l'une des plus intéressantes de la Polynésie. Ce n'est pas le seul point sur lequel nous nous trouvions d'accord avec le sympathique écrivain. Ses jugements au sujet des missions catholiques et protestantes sont absolument conformes à ceux que nous venons de signaler dans l'ouvrage précédent : c'est dire qu'ils sont parfaitement équitables. Le style de ce

livre est d'une correction étonnante chez un auteur étranger. La carte est très complète et d'une grande clarté.

29. — M. Dupuis est l'auteur d'un bon petit livre de lecture classique : *la France en zig-zag;* il a voulu appliquer le même procédé instructif et amusant à la description d'un voyage fantastique autour du monde ; l'intention est bonne, mais nous n'oserions dire que le nouvel ouvrage vaille le premier. La donnée est celle-ci : un jeune Algérien est séparé de sa famille et enlevé par les Touaregs qui le conduisent à Tombouctou, d'où, en s'évadant, il atteint le Sénégal. Il s'embarque pour la Guinée portugaise, gagne par terre le cap de Bonne-Espérance, et s'y embarque de nouveau. Son navire est abordé et coulé dans les parages de Madagascar ; un bâtiment anglais le recueille et le conduit en Australie, d'où il passe dans l'Indoustan ; il visite ensuite l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, franchit l'Océan Pacifique, aborde à San Francisco, traverse le Canada et rentre en France, puis en Algérie où il retrouve sa famille. Au cours de ce récit très mouvementé, l'auteur profite de toutes les occasions pour décrire les diverses contrées du globe, avec notes explicatives sur l'histoire, la géographie, les sciences physiques et naturelles. Mais, outre les invraisemblances et les naïvetés, on trouve dans ce livre de nombreuses inexactitudes que nous signalons à l'auteur pour qu'il les fasse disparaître d'une nouvelle édition. Il ne faut pas s'imaginer que la route stratégique de Médine, sur le Sénégal, à Bammakou, sur le Niger, soit bordée de beaux arbres comme une route nationale de France ; jamais les capitaines de navires n'ont calculé l'heure du lieu au moyen de cadrans solaires ; Stanley-Pool n'est pas une ville, mais un lac ; ce n'est pas le nom de Dumont d'Urville qui est inscrit sur le monument élevé, près Sidney, à la mémoire de Lapérouse, mais celui de Bougainville, petit-neveu du célèbre navigateur ; la conquête de la Cochinchine est contée d'une manière par trop fantaisiste ; les typhons des mers de Chine ne doivent pas être confondus avec les trombes ; ce n'est pas Fulton, mais le marquis de Jouffroy qui a fait marcher le premier bateau à vapeur ; il ne faut pas écrire « lac Nyanza, » ce dernier mot signifiant lui-même « lac » en langue du pays. Ajoutons que le livre de M. Dupuis est parfait au point de vue de la morale, mais absolument nul au point de vue religieux.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Apologie des Christenthums *auf dem Boden der empirischen Forschung (Apologie du christianisme fondée sur la recherche empirique),* par F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET, traduit par CARL BRAIG. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1889, in-8 de LXXXVIII-680 p. — Prix : 7 fr. 50.

La traduction d'un livre scientifique français en allemand peut à bon

droit passer pour un événement bibliographique : cet honneur si rare vient d'être rendu à la science chrétienne française dans le célèbre ouvrage du chanoine Duilhé de Saint-Projet. Rien à dire du livre : il est assez connu en France. Le *Polybiblion* en a du reste déjà rendu compte (t. XLIII, p. 418). La traduction paraît aussi élégante que fidèle. Dans une introduction, le traducteur détermine la fonction actuelle de l'apologétique chrétienne : c'est un morceau plein de verve et d'actualité, où la foi, la science et l'art se rapprochent dans une de ces vastes synthèses si chères à l'Allemagne, et qui effraient parfois la légèreté française. Celle-ci n'a rien à voir avec l'hégélianisme : par la méthaphysique elle se rattache à saint Thomas, par l'art à Dante, par la science à la pensée moderne. On la lit avec intérêt, je dirai plus, avec l'émotion que produit une belle œuvre. BERNON.

JURISPRUDENCE

La Constitution américaine et ses Amendements, par LOUIS VOSSION, consul de France à Philadelphie, avec une préface par JOSEPH CHAILEY Paris, Guillaumin, 1889, gr. in-8 de XXIV-74 p. — Prix : 5 fr.

M. Vossion, à l'occasion de la célébration du centenaire de l'adoption par la convention de Philadelphie de la constitution des États-Unis, dont il donne à la fin de ce volume une description faite *de visu* et de sa presque coïncidence avec la célébration du centenaire de 1789 caractérisée précisément par un mouvement presque unanime pour reviser la vingt-cinquième constitution fabriquée depuis lors ; M. Vossion, disions-nous, a eu la bonne pensée de donner au public français une traduction exacte du texte de la constitution et des quinze amendements constitutionnels qui l'ont suivie de 1789 à 1867. Il y a ajouté des commentaires historiques substantiels qui sont nécessaires pour comprendre la portée de ces amendements. M. J. Chailey a fait précéder cette publication d'une étude très brillante sur la constitution des États-Unis et sur les constitutions des quarante-deux États qui composent l'Union. Ces constitutions-là ont été l'objet de modifications successives. M. Chailey trace avec beaucoup d'ampleur et d'exactitude les grandes lignes de cette transformation intime de la constitution américaine. Un fac-similé des signatures apposées au texte original de la convention de Philadelphie, trois portraits en photogravures de Washington, de Franklin et de M. Cleveland, le dernier président des États-Unis, ajoutent à l'intérêt de cette publication qui est imprimée avec beaucoup de soin. C. J.

SCIENCES

Histoire des banques en France, par ALPH. COURTOIS fils, 2e édition. Paris, Guillaumin, in-8 de VII et 375 p. — Prix : 8 fr. 50.

Cet ouvrage, dont la première édition a paru en 1875, méritait d'être réédité. M. Courtois, en effet, unit à des connaissances économiques remarquables la pratique de l'art de la banque, et son exposé historique y gagne naturellement beaucoup en sûreté et en précision. Il débute par l'histoire du système de Law et rectifie quelques erreurs échappées aux historiens précédents. Le célèbre Écossais avait des connaissances fort au-dessus de celles de son temps en matière de finances et d'administration. Les statuts qu'en 1716 il donna à sa *Banque générale,* plus tard rachetée par le gouvernement, ont servi de modèle, soixante-quinze ans après, à la Banque de France. Plusieurs de ses projets eussent pu relever le crédit de l'État ; malheureusement il fut pris, lui aussi, par le vertige du vaste, et son tempérament de joueur obscurcit irréparablement son jugement. La catastrophe eut un tel retentissement que, pendant deux générations, il ne put plus être question de créer une nouvelle banque d'émission, quoique des institutions de ce genre fonctionnassent très bien à Stockolm, à Londres, à Édinbourg, à Vienne, à Copenhague. La France laissait prendre ainsi l'avance à d'autres sur le terrain économique. Une première *Caisse d'Escompte,* en 1767, n'eut qu'une existence éphémère. Turgot eut l'honneur de la relever en 1776. M. Courtois fait l'histoire complète de cette banque et de la destruction du crédit sous la Révolution. Arrivé à la création de la Banque de France, il suit pas à pas l'histoire des diverses banques et des vicissitudes du crédit commercial jusqu'en 1873. A la différence de la plupart des auteurs qui ont traité ce sujet, il ne se borne pas à la Banque de France : il signale et étudie toutes les créations successives de l'initiative privée. Des notes nombreuses mises en appendice contiennent des indications fort intéressantes qu'on trouverait difficilement ailleurs. L'ouvrage du savant secrétaire général de la Société d'économie politique constitue une contribution fort importante à l'histoire économique du XVIIIe et du XIXe siècle. Elle prend une utilité très grande au moment où la question du renouvellement du privilège de la Banque de France va se poser. CLAUDIO JANNET.

BELLES-LETTRES

Bourdaloue. *Sa Prédication et son Temps,* par ANATOLE FEUGÈRE. 5e éd., précédée d'une notice sur Anatole Feugère, par M. Gaston Feugère. Paris, Perrin, 1889, in-12 de XXVIII-514 p. — Prix : 4 fr.

J'ose à peine écrire ce qui est pourtant la vérité : que cette thèse présentée et reçue en Sorbonne est un livre pieux. Est-ce bien en effet

aujourd'hui une recommandation pour un ouvrage que d'en signaler la lecture comme édifiante ? Et, ce faisant, ne vais-je pas causer une petite désillusion à ceux qui sont tout disposés à croire que le langage d'un universitaire parlant d'un jésuite doit être plutôt piquant que recueilli, plus riche de malicieux sous-entendus que de pensées chrétiennes ? Les sceptiques, amateurs de l'art pour l'art, trouveront que pour caractériser le talent oratoire de Bourdaloue, très simple en somme et fait de procédés assez uniformes, quelques pages suffisaient, et que le reste, c'est-à-dire son enseignement, moral et religieux, importe peu : c'est aux séminaristes à l'étudier, non aux dilettantes.

Je me permets de penser tout le contraire. Quand un homme « trop solidement humble pour convoiter la gloire humaine, n'a désiré que ce qu'il fallait de renommée pour faire écouter la parole de Dieu, » quand toujours il a nourri l'ambition non de paraître éloquent, mais d'être utile et de sanctifier les âmes, ne serait-ce pas un outrage à sa mémoire et en quelque sorte un déni de justice que de morceler une œuvre d'une aussi forte unité pour en faire deux parts : la doctrine morale, qu'on laisserait de côté ; le mérite littéraire, seul digne d'être complaisamment étudié ?

Bourdaloue, toujours tout entier à sa sublime mission de prédicateur, de directeur des consciences, fut un jésuite, et rien qu'un jésuite. Il ne serait conforme ni à la vérité ni à l'équité de distinguer en lui l'orateur du prêtre, pour fermer *ad libitum* les oreilles à l'enseignement du second et les ouvrir à la vaine et vide musique du premier. De telles divisions sont cependant fort à la mode. Et il ne faut même pas trop s'en plaindre : elles peuvent encore parfois nous épargner des blasphèmes ou des sottises. Si ridicule est d'ordinaire le mécréant qui parle de questions religieuses auxquelles il n'entend rien ! S'il en faut une preuve, je citerai Sainte-Beuve qui, en faisant un joli mot, a commis un gros contre-sens. Il a appelé Bourdaloue « le plus janséniste des jésuites, » ne voyant pas que sa vigoureuse orthodoxie fut au contraire la décisive condamnation des hérésies de Port-Royal.

Un chrétien seul, me semble-t-il, pouvait bien comprendre et nettement expliquer comment Bourdaloue ne pencha du côté ni de la morale « étroite » des *Provinciales,* qu'il a combattue avec une très clairvoyante énergie, ni de la morale relâchée, et « des criminelles facilités de quelques ministres au divin tribunal, » mais qu' « il fut de la morale sévère, » c'est-à-dire, suivant ses propres paroles, « de cette morale qui ne ménage et ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage et ne rebute personne, de cette morale qui joint si bien ensemble et toute la douceur et toute la perfection de la loi évangélique » (p. 224).

Je dis un chrétien, non un jésuite. J'aurais craint qu'un jésuite n'écrivît la vie de Bourdaloue comme on écrit la « vie d'un saint » pour les

dévots ; et que dans sa pieuse vénération pour le grand religieux, il ne le mît volontiers au-dessus de Bossuet, et ne se servît un peu de lui pour battre en brèche tout ce qui n'est pas la Compagnie de Jésus. Avec M. Feugère, normalien et universitaire, tout le monde peut aborder *Bourdaloue* sans défiance. Et personne ne sera blessé dans ses idées ou ses préférences.

Êtes-vous protestant ? La charité apostolique de Bourdaloue bien mise en relief, son zèle ardent à ramener par la persuasion « ceux qui sont nos frères, quoique séparés de nous » (p. 94), vous feront écouter sans impatience ses réfutations énergiques de l'hérésie. Et s'il a parfois des sévérités qu'autorise la polémique, voici tel passage, où il reconnaît la vertu de ceux qu'il combat et fait honte aux catholiques de n'en point montrer autant.

Inclinez-vous vers le jansénisme ? Et, soit dit en passant, c'est un des péchés mignons de l'Université qui, sur la foi de Pascal, de Boileau, de Mme de Sévigné et de Sainte-Beuve, exalte à plaisir Port-Royal, sans se douter du plaisant spectacle qu'elle donne, elle, la *Mater liberalis,* en prenant parti contre les idées plus larges, plus tolérantes des jésuites, pour la petite église de ces rigoristes exclusifs qui damnent impitoyablement tous ceux qui ne rompent pas comme eux avec le monde, et proscrivent le théâtre, la poésie, les lettres, les arts, — tout ce que fait profession d'aimer l'Université ! — A vous donc, qui triomphez maladroitement avec les *Provinciales,* Bourdaloue montrera tout le danger d'une sévérité excessive, qui trouble les âmes délicates, décourage les faibles, et, ce qui est plus grave encore, fournit des prétextes au mauvais vouloir ; il dénoncera les sophismes hypocrites de ces pharisiens d'un nouveau genre, pleins d'orgueil et de fiel, « qui font de la médisance une vertu » (p. 253), qui, au nom d'un Dieu de charité, nourrissent des haines implacables, et « par des écrits scandaleux, déshonorent tous ceux qui ne les admirent pas. » Mais après ce réquisitoire, que Bourdaloue devait faire entendre en un temps où l'hérésie de Saint-Cyran égarait tant d'âmes vertueuses et tournait dans le monde au profit du libertinage, M. Feugère, en quelques pages d'une grande finesse, juge avec une rare équité ces solitaires de Port-Royal, dont l'œuvre et l'exemple ne furent pas de tous points mauvais, puisqu'ils dépensèrent tant de travail et une science si vaste contre le calvinisme, puisqu'ils contribuèrent à cette réforme catholique du XVIIe siècle, qui ramena les mœurs des fidèles et du clergé à une observation plus rigoureuse de la loi chrétienne, puisqu'ils furent à la fois de grands savants, des apôtres convaincus et ardents, des hommes chastes.

Qu'on ne croie pas pour cela que, suivant un genre qui devient beaucoup trop à la mode dans la critique contemporaine, M. Feugère se plaise à plaider successivement le pour et le contre. Il a du métier

d'écrivain une trop haute idée. Il sait seulement apporter les restrictions à propos. Il n'a pas la fougue de Joseph de Maistre ou de Louis Veuillot. Il est calme : et cela sera, comme on voudra, suivant le tempérament de chacun, un éloge ou un blâme.

Ce que tous reconnaîtront, c'est que l'œuvre de Bourdaloue a été très copieusement analysée et très judicieusement commentée. Voici sa théologie d'une irréprochable orthodoxie ; — voici sa politique, assez semblable à celle de Bossuet ; — voici surtout sa morale et ses *portraits,* cette peinture vivante de tous les vices et de tous les désordres, ceux du Roi et ceux de la cour, ceux du monde, comme ceux du clergé même ! Triste tableau, pensera-t-on. Tableau vrai, dit M. Feugère, les mémoires et les correspondances du XVIIe siècle à la main ; tableau qu'il est bon de regarder quelquefois pour comprendre le XVIIIe siècle, sans pour cela oublier les beaux côtés du grand règne, de ce siècle, qu' « il ne faut, écrit l'auteur, appeler ni le siècle de la vertu, ni le siècle de la corruption, mais le siècle des grands repentirs, ce qui suppose tout à la fois et de graves désordres et de puissantes énergies morales pour les réparer » (p. 499).

Ainsi, la lecture de Bourdaloue est féconde en hauts enseignements, sans parler de cette « impression salutaire qu'il y a toujours dans le spectacle d'un caractère irréprochable et d'une vie toute dévouée au devoir. » (p. 509.)

Et cela peut s'appliquer aussi au beau livre de M. Feugère, dont la vie « toute dévouée au devoir » nous est racontée en tête de la présente édition. N'avais-je pas raison d'en dire la lecture aussi édifiante qu'instructive ? Et n'est-ce pas là l'éloge qu'il eût réclamé de moi, ce chrétien vaillant, mort à trente-quatre ans, et de qui je n'oserais dire pourtant qu'il est mort trop tôt : est-ce trop tôt, en effet, lorsque la vie fut si bien remplie qu'on laisse derrière soi une œuvre sûre de vivre, et qu'on a devant soi l'éternité ? GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Itinéraire général de la France. Franche-Comté et Jura, par PAUL JOANNE. Paris, Hachette, 1888, in-18 cartonné en percaline bleue de XLVI-384 p., avec 5 cartes et 3 plans. (*Collection des Guides-Joanne.*) — Prix : 7 fr. 50.

Beau volume qui a trait à la Franche-Comté presque dans son entier, englobe une notable portion du département de l'Ain et comprend même un coin de la Suisse. Une courte introduction donne un résumé de l'histoire de la Franche-Comté, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la dernière guerre. Puis M. Paul Joanne, ou, pour être plus exact, M. A. Lequeutre, son collaborateur, aborde son immense et difficile sujet. Je dis immense, car l'ensemble des itinéraires, pour la France seulement, va presque des frontières actuelles de l'Allemagne

aux portes de Lyon. Je dis difficile, parce que, sous le rapport de l'histoire, il n'est pas de province dont les annales soient plus embrouillées que celles de la Franche-Comté tour à tour gauloise, romaine, barbare sous les Burgondes et les Francs, puis allemande, espagnole et finalement française depuis 1674. Mais les auteurs n'ont rien négligé pour puiser aux bonnes sources, ainsi que le prouve la bibliographie choisie qui figure aux pages 54-56.

En passant, je ferai observer qu'on n'écrit pas plus Arc-et-Sénans (p. 75) que Rémonot (p. 79), mais bien Arc-et-Senans et Remonot. Dole ne prend pas d'accent circonflexe. Page 15, il faudra remplacer « l'Oignin » par « l'Ognon » (rivière). Enfin, dans la bibliographie, l'auteur des *Monuments des anciens comtes de Montbéliard* ne s'appelle pas Tuetey, mais Tuetey.

Puisque MM. Joanne et Lequeutre donnent des plans de villes comme Lons-le-Saunier et Salins, je ne m'explique pas pourquoi ils ont omis celui de Dole, la vieille cité parlementaire, l'ancienne capitale de la Franche-Comté, qui, aujourd'hui encore, dans le pays, prend rang, comme importance, après Besançon, bien qu'elle soit tombée, en raison de sa position topographique, au rôle de simple sous-préfecture? Lacune à combler.

Je regretterai aussi de ne pas trouver mentionné ici le nord du département de la Haute-Saône; dans cette région, cependant, à faible distance de Lure, se trouve une station balnéaire importante : Luxeuil. Peut-être, après tout, M. Joanne a-t-il considéré que cette portion de département devait se rattacher aux Vosges qu'elle touche.

Ces observations, est-il besoin de le dire, n'enlèvent rien au très réel mérite du travail. Je les présente surtout pour répondre au désir exprimé par M. P. Joanne lui-même à la page 13 du guide. Je terminerai en souhaitant que la prochaine édition soit illustrée d'un certain nombre de vues de ce pays, l'un des plus pittoresques de la France. Que les guides de Paris et même de ses environs ne contiennent que des cartes et des plans, cela se conçoit : qui ne connaît, sans être sorti de sa ville ou de son village, le Louvre, les Tuileries, l'Opéra, etc., etc.? Mais combien de gens ignorent les beautés naturelles qu'on rencontre à chaque pas en Franche-Comté! Il me paraît utile de les leur révéler par des gravures qui parlent aux yeux.

Les auteurs feront bien également de trouver le moyen de distinguer par une couleur autre que le rouge, l'emplacement figuré des localités : la confusion avec les lignes des voies de communication (autres que les chemins de fer) serait ainsi évitée. SEQUANIO.

Mémoires d'Agrippa d'Aubigné, publiés avec préface, notes et tables, par LUDOVIC LALANNE. Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles, 1889, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr.

Un choix de « Mémoires » relatifs à l'histoire de France est toujours assuré de recevoir bon accueil des lecteurs qui n'ont pas le loisir de s'attarder aux publications longues et savantes, mais qui sont curieux de revoir, racontés par les contemporains les plus illustres, les événements qui ont passionné leur jeunesse. L'attrait est plus grand encore quand les livres de ce genre se présentent sous la forme d'éditions commodes et ornées de toutes les élégances typographiques qu'un habile éditeur sait y joindre. Après les récits de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV, les *Mémoires de d'Aubigné* sur les débuts du protestantisme intéresseront vivement ceux qui aiment le style bien français et les convictions ardentes.

Non pas que d'Aubigné soit un historien absolument sincère et même un protestant très rigide. C'est un sectaire, qui arrange après coup sa vie et l'histoire de son temps, de façon à faire bonne figure devant la postérité. Dans les détails personnels qu'il donne sur les origines aristocratiques de sa famille, il n'est pas difficile de prendre ses prétentions nobiliaires en flagrant délit de fausseté. Il confond volontairement les ancêtres très bourgeois de sa mère avec une maison d'un nom analogue, qui appartenait à l'ancienne noblesse de l'Angoumois. Fut-il beaucoup plus fidèle à la religion réformée, que son père mourant lui avait fait jurer de défendre tant qu'il aurait un souffle de vie? Sa fuite de Paris, à la veille de la Saint-Barthélemy, est pour le moins un hasard heureux; mais, quelques années plus tard, nous le retrouvons combattant, à Dormans, sous la bannière du duc de Guise, et victorieux avec lui de ses amis les huguenots. Lié avec Henri IV, il est vrai qu'il protesta toujours contre sa conversion, mais il resta près de lui jusqu'à sa mort; et, se retirant ensuite à Genève, il y put emporter la fortune considérable qu'il avait acquise à la guerre, « où il étoit entré en chemise, » par des brigandages dignes des seigneurs du moyen âge.

Son grand ouvrage intitulé l'*Histoire universelle*, est loin d'être toujours digne de foi. La belle édition, qu'en publie dans ce moment même M. le baron de Ruble pour la Société de l'histoire de France, est surtout précieuse par les rectifications nombreuses que l'érudit écrivain apporte à chaque page avec une abondance de preuves qui défie la critique. Quant aux *Mémoires*, qui sont beaucoup plus courts et beaucoup plus littéraires, personne n'en pouvait mieux présenter l'auteur au public que M. Ludovic Lalanne, auquel tant de travaux sur le XVIe siècle ont donné une compétence spéciale. Sa préface est charmante; ses notes et son appendice complètent à merveille son joli volume, qui fait bien connaître un des hommes les plus originaux de

son temps, et qui n'avait pas besoin pour être illustre d'être le grand-père de Mme de Maintenon. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Henry de Rohan. *Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1579-1638)*, par AUGUSTE LAUGEL. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de VII-445 p. — Prix : 8 fr.

M. Laugel n'avait pas besoin des encouragements du regretté M. de Loménie pour écrire l'histoire du duc de Rohan ; de nombreux travaux, que chacun estime, le préparaient à merveille à cette tâche, et il a assez étudié le XVIe siècle pour pouvoir servir de modèle à son tour. L'étude qu'il offre au public est une biographie complète, pleine de documents et de recherches, dans laquelle il a fait bon usage de lettres heureusement recueillies. Pourquoi seulement n'a-t-il mentionné nulle part un ouvrage assez considérable, paru il y a quatre ou cinq ans, et traitant absolument le même sujet : *Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII* par M. Henri de la Garde (Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-8)? Quand on fait mieux que ses devanciers, on peut néanmoins citer les points de rapprochement et aller au devant des comparaisons.

Nulle part les origines de la maison de Rohan ne sont mieux exposées : les circonstances dans lesquelles une vieille famille bretonne abandonne la foi de ses pères pour devenir le centre de la propagande protestante n'étaient pas connues par le détail, et elles expliquent le rôle futur de Rohan. Si le jeune René de Rohan n'avait pas eu pour tutrice Marguerite de Navarre, si elle ne lui avait pas fait épouser Isabel d'Albret, dont le fils à son tour s'unira à Catherine de Parthenay, fille de Soubise, l'antique château de Bain ne serait pas devenu un prêche huguenot et le théâtre de plus d'un sanglant épisode de nos guerres civiles. Quant au fils de cette Mme de Rohan, qui reprochait à Henri IV son ingratitude pour les Huguenots, il fut créé duc et pair par le roi en 1603, et l'année suivante marié par lui à la fille du grand Sully. En 1610, il était colonel général des Suisses et occupait sa place dans l'armée d'invasion des Pays-Bas au moment de l'attentat de Ravaillac. Agé seulement de trente et un ans, il avait bien raison d'écrire : « Je veux séparer ma vie en deux, nommer celle que j'ay passée, heureuse, puisqu'elle a servi Henri le Grand ; et celle que j'aiy à vivre, malheureuse, et l'employer à regretter, pleurer, plaindre et soupirer. »

Cette seconde partie de l'existence de Rohan n'est, en effet, marquée que par des agitations stériles et des infortunes imméritées. Sous le règne de Marie de Médicis, comme sous Louis XIII et l'administration de Richelieu, il devient presque malgré lui le chef des protestants et l'âme de la guerre civile. Sans ambition, c'est sa foi qu'il défend, secondé par les ministres huguenots, beaucoup plus que son pouvoir,

constamment trahi par les seigneurs dont il sauvegardait l'indépendance. Trois fois il recommence la lutte, et Montauban, Montpellier, La Rochelle, Privas, Alais sont le théâtre de ses faits d'armes, aussi bien que des massacres et des ruines, qu'il cherche toujours à conjurer en négociant. Enfin, il meurt à cinquante-neuf ans, des suites d'une blessure reçue dans une bataille presque obscure, où il combattait aux côtés de l'illustre allié de la France, le duc Bernard de Saxe-Weimar. C'était en 1638 ; dix-huit ans plus tôt, au commencement des troubles religieux, il avait comme résumé sa vie, en écrivant tristement : « On ne peut mettre l'esprit de l'homme à une plus rude épreuve que de luy donner à gouverner des peuples rebelles, et les guerres civiles ont le malheur de rendre la condition des chefs égale à celle de leurs partisans. » Cette épreuve, Rohan ne sut jamais la dominer : mal obéi de ses coreligionnaires, il ne peut davantage faire régner la paix dans son foyer domestique. Les aventures de sa femme et de sa fille firent tort à sa mémoire, et il ne reste de lui qu'un tombeau à Genève, où la fille de Sully vint le rejoindre vingt ans plus tard. Quant à son unique héritière, la duchesse de Rohan-Chabot, elle ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces dans l'histoire ; et M. Laugel n'indique pas très clairement dans quelle religion elle mourut et dans quel lieu elle fut enterrée (p. 380). Nous signalerons aussi à l'auteur de nombreuses fautes d'impression dans le millésime des dates (p. 79, 353, 361, 381, etc.).

Caractère indécis, le duc de Rohan a été poursuivi par une sorte de fatalité qui l'a empêché de donner toute sa mesure, et comme capitaine et comme diplomate, et comme chef de parti et même comme écrivain. Faut-il aller jusqu'à dire, avec son nouvel écrivain, « qu'il se place au-dessus de Coligny, pas bien loin de Turenne, et qu'il ne lui manqua que l'occasion pour rendre à la France des services aussi grands que ce dernier? » Faut-il ajouter que « guidé dans la confusion des haines, des jalousies, des trahisons par la lumière fixe et tranquille de sa foi, on ne peut lui refuser les caractères du véritable héros? » Nous renvoyons au beau livre de M. A. Laugel pour résoudre ce problème, dans l'examen duquel on ne saurait trouver de meilleur guide.

G. Baguenault de Puchesse.

Le Duc de Penthièvre. *Mémoires de dom Courdemanche. Documents inédits sur la fin du* XVIII*e siècle,* par Étienne Allaire. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de VII-399 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Étienne Allaire s'est fait l'éditeur d'un manuscrit qui lui a été légué par M. Aug. Trognon. M. Trognon le tenait lui-même de la reine Marie-Amélie qui le lui avait laissé pour écrire un livre sur le grand-père de Louis-Philippe. Ce livre, l'auteur nous le présente aujourd'hui

en lui donnant le titre pompeux — dont on a quelque peu abusé — de « Documents inédits sur le XVIIIe siècle. » De documents, il n'y en a pour ainsi dire point, mais seulement de simples renseignements ou quelques menus faits qui tiennent à peine à l'histoire. Les longues querelles judiciaires des religieux de Jumièges avec le duc de Penthièvre n'ont qu'un intérêt assez secondaire, quel que soit le talent du procédurier révélé par le prieur, dom Courdemanche. Heureusement, il n'y a pas dans le volume que les discussions du religieux bénédictin avec le conseil du prince. On y trouve des détails assez nombreux sur la vie privée du petit-fils de Mme de Montespan. Ce prince, plus vertueux qu'on ne l'était généralement au XVIIIe siècle, fut malheureux toute sa vie; il laissa, comme on sait, une seule fille, qui épousa, en 1789, le duc de Chartres, et qui fut mère de Philippe-Égalité.

Peu mêlé à la Révolution, le duc de Penthièvre commença par l'accepter de bonne foi, et il prêta, en février 1790, le serment civique devant la municipalité d'Amboise. Le 10 août lui enleva ses illusions. Épuisé au moral et au physique, il endura les outrages de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, et ne faisant ni reproches, ni plainte, il répétait souvent : « Mon Dieu ! que vos jugements sont terribles ! Usez, je vous en supplie, de miséricorde envers ma malheureuse patrie. Sauvez le Roi, ayez pitié de ma famille. » Retiré à Vernon, il assista, impuissant, à toutes les catastrophes, et mourut le 4 mars 1793, « dégoûté de vivre, insensible à tout, » dit son historien. Il ne s'était jamais consolé de la perte de sa femme, Marie-Thérèse d'Est, ni de celle de son fils, le duc de Lamballe ; et on n'aurait guère reconnu à la fin de sa vie le brillant combattant de Fontenoi, le lieutenant général, le grand veneur et le gouverneur de Bretagne.

On peut rencontrer dans le joli volume publié par M. Allaire des traits de mœurs et des anecdotes comme un moine pouvait en recueillir. L'auteur les a divisés en chapitres d'une lecture facile, dont quelques-uns présentent un réel intérêt. G. B. DE P.

L'Allemagne et la Réforme. II. *L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale (1525)*, par JEAN JANSSEN. Traduit de l'allemand sur la 14e édition, par E. PARIS. Paris, Plon et Nourrit, 1889, gr. in-8 de XXI-630 p. — Prix : 8 fr.

L'accueil favorable que le premier volume de cette traduction a reçu du public a convaincu Mlle Élisabeth Paris qu'elle ne nuirait pas au nom qu'elle porte en la signant; c'est ce qu'elle a fait pour le second volume, dont je salue ici l'apparition. Il mérite les mêmes éloges que j'ai accordés ici à son aîné (t. L, p. 161), et échappe aux légères critiques dont je les avais accompagnés : du moins celles qu'il me resterait à formuler sont tellement minimes, qu'on m'accuserait à bon droit

de pédantisme si j'en faisais état. Le lecteur français aura donc la jouissance de lire le chef-d'œuvre de Janssen dans une traduction qui peut être utilisée avec la même confiance que l'original. Le volume que je lui signale contient l'*Histoire de l'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale (1525)*. Je sortirais de mon rôle en l'analysant; d'ailleurs, ce travail a déjà été fait par M. de Bernon (*Polybiblion*, t. XXVIII, p. 252). Qu'il me suffise d'indiquer l'intérêt suprême avec lequel les hommes de notre temps liront l'histoire de l'origine et des développements de la révolution sociale que le protestantisme avait fomentée, et que, pour son châtiment, il se vit obligé de combattre. Par moments, on croirait lire de l'histoire contemporaine. GODEFROID KURTH.

Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, *d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689)*, par CHARLES DE RIBBE. Paris, Palmé, 1889, in-18 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les historiens du siècle de Louis XIV n'ont vu de cette grande époque, unique dans nos annales, que les splendeurs. Elle eut cependant ses misères. Par son faste, Louis XIV entraîna la noblesse de cour dans une voie au bout de laquelle était la ruine irrémédiable. Bien des maisons aristocratiques périrent par les folies de leurs chefs, folies de jeu, folies de luxe, folies de plaisir. Les *Lettres* de Mme de Sévigné sont, à ce sujet, aussi instructives que possible, et elle parlait d'expérience, car son fils et son gendre se trouvaient parmi les fous. Heureusement, la noblesse de cour n'était pas toute la société française. Au-dessous du monde d'alors qui se voyait trop et qui faisait tout pour attirer sur lui l'attention, il y en avait un autre qui ne se voyait pas assez. C'était le monde gardien des vérités sociales et des vertus nationales. Loin de la cour, en province, vivait une aristocratie terrienne qui n'était ni légère ni frivole, qui se maintenait dans l'esprit de famille, dans l'esprit de foi, dans le sentiment et la pratique du devoir. C'est cette aristocratie-là que nous révèle M. Charles de Ribbe, dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier et qui se compose de deux importantes monographies : *Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV*, et *Les Grimoard de Beauvoir du Roure*.

La grande dame dont il est question dans la première partie de l'ouvrage de M. de Ribbe appartient à une des familles les plus illustres et les plus anciennes de la Provence. Madeleine des Porcellets épouse André de Brancas, et apporte en dot à son mari la terre de Rochefort. Celui-ci prend dès lors le nom de cette terre, dont le château était posé en sentinelle sur les confins du Languedoc, de la Provence et du Comtat, entre Avignon, Beaucaire et Uzès. André de Brancas avait la passion du

jeu. Après six ans de mariage passés à Versailles, ce gentilhomme qui, par ses nombreuses possessions, aurait pu être un personnage des plus opulents, était criblé de dettes. Sur ces entrefaites, inquiet de la Révolution d'Angleterre, Louis XIV appelle sous les armes toute la noblesse du Midi. André de Brancas va rejoindre à Nîmes l'arrière-ban de la sénéchaussée de Beaucaire, et sa femme se retire dans son château de Rochefort. La réflexion, les conseils d'un excellent prêtre, les avis d'une sainte religieuse lui montrent quelle est désormais pour elle la route à suivre. La comtesse de Rochefort est une de ces femmes qui, le devoir une fois connu, l'accomplissent jusqu'au bout. Avertie de l'abîme où allaient s'écrouler l'honneur de son mari, l'avenir de ses enfants, la gloire de sa maison, elle ne recule devant aucun effort pour éviter la catastrophe, et elle y parvient. Installée dans ses terres, elle convoque son notaire, ses intendants, ses métayers, ses fermiers, ses domestiques, et elle se fait rendre compte de tout. Le bilan est celui-ci : immenses domaines à administrer, infinité de detttes à payer, procès sans nombre à suivre, grosse fortune ébréchée qu'avocats et procureurs dévorent et qu'il s'agit de remettre en ordre, train de maison à régler, domesticité grugeante à surveiller, baux à renouveler, achats et ventes à conclure. Elle suffit à tout. Levée de grand matin, la messe entendue, elle visite ses terres, préside aux moissons, règle ses vendanges, conserve la paix avec ses tenanciers, ramène les gens d'affaires à la raison, gouverne son ménage, veille à sa lingerie, s'occupe des plus minces détails. — Si bien que lorsqu'André de Brancas revient de l'armée, il trouve sa maison florissante, ses dettes payées et ses enfants déjà pliés à la discipline d'une solide éducation.

La comtesse de Rochefort a eu le soin (et c'est ainsi que nous la voyons à l'œuvre) de noter jour par jour le moindre de ses actes. C'est ce *Journal* que M. Charles de Ribbe analyse et commente — laissant parler le plus possible la comtesse elle-même. Le manuscrit lui a été communiqué par un aimable érudit d'Avignon, M. Coulondre, et le vaillant disciple de Frédéric Leplay, déjà connu par ses si utiles publications sur les *Livres de raison* et les *Familles d'autrefois,* en a su tirer le meilleur parti, en montrant que, dans un temps où la corruption avait envahi les plus hautes classes de la société, Madeleine des Porcellets, comtesse de Rochefort, fut une noble et touchante personnification de la vraie réforme, de cette réforme de la famille pour laquelle les femmes d'aujourd'hui n'ont pas moins mission que leurs devancières.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Charles de Ribbe est aussi intéressante et instructive que la première. Elle a trait à cette puissante maison cévenole des Grimoard de Beauvoir du Roure qui donna un pape à l'Église (Urbain V), des officiers supérieurs aux armées du Roi

et, jusqu'à la Révolution, des gouverneurs aux divers États du Languedoc. Elle se divisait en deux branches : la branche aînée resta constamment catholique ; la branche cadette s'était faite protestante. C'est un des membres de cette seconde branche, Jacques de Beauvoir, dont M. de Ribbe nous raconte la vie, d'après un *Livre de raison,* de Jacques lui-même, aujourd'hui la propriété du comte de Pontbriant — lequel, par son mariage avec la dernière descendante des de Merle de Lagorce, a hérité aussi de la branche cadette des Grimoard de Beauvoir. Quelle forte race ! Ils mouraient tous centenaires. Et quels caractères ! Bien que protestants, c'étaient de véritables saints. Aussi Dieu leur accorda-t-il la grâce de redevenir catholiques. Le père de Jacques, Claude de Beauvoir, un patriarche de la Bible, se convertit à son lit de mort ; lui, à l'âge de cinquante ans, après la lecture de l'*Exposition de la doctrine catholique,* de Bossuet. Mais, avant comme après sa conversion, il rapportait tout à Dieu. Le *Livre de raison*, de Jacques de Beauvoir, seigneur de Barjac, est l'expression sincère et écrite au jour le jour des deux grands principes, des deux sentiments, qui, avec l'idée religieuse, portent en eux l'honneur des races humaines et la vie des sociétés : le respect filial, l'autorité et le dévouement paternels.

Il faut remercier M. Charles de Ribbe d'avoir si bien mis en lumière ces grands exemples. Par ce déluge de sophismes historiques, son ouvrage est de nature à détruire bien des préjugés. Comme les travaux de M. Albert Babeau, il nous fait voir, d'une façon à la fois pittoresque et documentaire, ce qu'était réellement la vraie vieille France. Cet ouvrage restera et sera consulté avec fruit. F. B.

Notes sur des imprimeurs du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange, *et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras,* par M. PELLECHET. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 173 p. (tiré à 100 exempl.). — Prix : 8 fr.

On connaît depuis longtemps les richesses manuscrites de la bibliothèque de Carpentras, et il suffit de citer les publications de M. Tamizey de Larroque pour signaler d'un mot tout le parti que l'on en peut tirer pour l'histoire de la littérature, de l'érudition et de la bibliographie. Tout récemment encore dom Th. Bérengier mettait au jour une intéressante correspondance du XVIIIe siècle qui y est conservée, et nous ne sommes pas au terme (il faut bien l'espérer) des révélations que ce riche dépôt nous promet encore.

A côté des manuscrits, les imprimés qui ne sont pas moins intéressants à consulter. Mlle Pellechet s'est patiemment appliquée à y rechercher les productions typographiques locales, et grâce aussi à un consciencieux dépouillement des actes de l'État civil d'Avignon, elle nous

apporte dans la présente publication un utile contingent de renseignements inédits, puisés à bonne source et parfaitement mis en œuvre. C'est ainsi que nous voyons défiler devant nos yeux trois imprimeurs d'Apt (depuis 1779), un de Cavaillon (1742-1757), six d'Orange (depuis 1573, typographe nomade), quinze de Carpentras (depuis 1690), et soixante-dix-huit d'Avignon (à partir du xve siècle). En attendant les ouvrages spéciaux qui nous sont promis sur Avignon et Orange, on trouvera dans le volume de Mlle Pellechet des renseignements biographiques étendus sur chaque typographe, et si l'on rencontre en même temps un grand nombre de points d'interrogation, nous les préférerons toujours à des affirmations hasardées et incertaines.

La précision bibliographique est chez Mlle Pellechet digne de tout éloge; bien au courant de la littérature du sujet, elle n'a négligé aucun moyen d'information, et a catalogué avec le même soin les pièces sans nom d'imprimeur, mais vraisemblablement attribuables à tel ou tel typographe du Comtat Venaissin.

Il est assurément regrettable que des mesquineries administratives nous aient privés (pour le moment du moins) du catalogue des incunables de la même bibliothèque de Carpentras, que Mlle Pellechet se proposait de dresser également. La municipalité de cette ville saura peut-être revenir sur sa décision, mais où trouvera-t-elle alors une personne aussi compétente et aussi désintéressée pour entreprendre cette tâche ingrate?

H. Stein.

Bibliotheca bibliographica italica. *Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia pubblicati in Italia e di quelli risguardanti l'Italia pubblicati all'estero,* compilato da G. Ottino e G. Fumagalli. Roma, Loreto Pasqualucci, 1889, in-8 de xvii-433 p. (tiré à 400 exemplaires). — Prix : 20 fr.

Le 10 février 1885, le ministère de l'instruction publique en Italie ouvrait un concours bibliographique et destinait un prix de 3,000 francs au meilleur « Catalogue des bibliographies italiennes. » Aucun des travaux présentés avant la clôture du concours (30 novembre 1886) ne fut jugé digne du prix et le concours fut prorogé jusqu'au 31 mai 1888. Cette fois, la Commission d'examen couronna l'ouvrage de MM. Ottino et Fumagalli dont nous avons transcrit ci-dessus le titre.

« L'ouvrage comprend trois grandes divisions, comme le disent les auteurs dans leur préface : Bibliologie ou histoire de l'imprimerie, du livre et de son ornementation; — Bibliographie ou indication de toutes les sources bibliographiques concernant les diverses branches du savoir humain ; — Bibliothéconomie qui embrasse tous les travaux qui se font dans les bibliothèques avec l'histoire et les catalogues des bibliothèques italiennes anciennes et modernes. »

MM. Ottino et Fumagalli remarquent encore qu'ils ont pris leur titre

dans le sens le plus large du mot, ayant la prétention d'avoir mentionné toutes les œuvres écrites en italien ou par des Italiens ou en pays italiens sur toutes les sciences qui étudient le livre. Leur catalogue mentionne cinq milliers environ d'ouvrages. Le travail soumis au concours du ministère de l'instruction publique en contenait moins de 4,500. Les autres sont des additions faites postérieurement. Ce chiffre déjà respectable aurait pu être dépassé ; le catalogue dressé par MM. Ottino et Fumagalli n'est pas absolument complet.

Nous n'indiquons ici que quelques-unes de ces lacunes, un peu au hasard : *Bibliotheca italiana o sià notizia de' libri rari nella lingua italiana,* par Fr. Ricciardo (Venezia, 1736, in-4°) ; — *Die Ambrosianische Bibliothek in Mailand*, par A. Reifferscheid ; — *Catalogo delle monete antiche componenti la collezione del fu signor Franchini di Genova e della biblioteca appartenente allo stesso* (Roma, 1879) ; — *Appunti bibliografici intorno ai dialetti ticinesi,* par Emilio Motta, dans le *Bollettino della Svizzera italiana,* tome V (1883) ; — *Catalogo dei libri esistenti nella tipografia poliglotta della sacra congregazione de propaganda fide* (Roma, 1843, in-4), etc. — Nous ne serons que justes d'ailleurs en reconnaissant qu'il ne nous a point paru que les auteurs aient fait des omissions considérables ni par la quantité, ni par la qualité.

Quant à l'ordonnance même de l'ouvrage, le plan adopté par les auteurs ne nous semble pas prêter beaucoup aux critiques. Nous regretterons seulement la singulière idée qu'ils ont eue de donner une numérotation continue aux additions qu'ils ont faites à leur catalogue primitif, tout en insérant ces additions à la place qu'elles doivent occuper dans chaque partie du livre. Il semble qu'employant la numérotation continue, il eût mieux valu réunir ces pages en appendice, ou, si on les intercalait comme on l'a fait, donner tout simplement des numéros *bis* ou *ter* aux volumes intercalés. Le système employé a le désavantage de rendre pénibles les recherches, et de rendre nécessaire dans certains cas l'usage simultané de la table des divisions de l'ouvrage placée en tête du volume et d'un des deux index par ordre alphabétique des matières et des auteurs placés à la fin.

Nous ne dirons rien des fautes d'impression qui déparent le volume, surtout dans les premières pages ; les auteurs s'en sont suffisamment excusés dans leur préface en rejetant toute la faute sur l'imprimeur auquel ils ont eu d'abord recours. Mais où la faute n'est plus à l'imprimeur mais aux auteurs, c'est de n'avoir pas songé à dresser des *corrigenda* qui eussent réparé le mal en partie.

En somme, c'est un travail estimable que nous devons à MM. Ottino et Fumagalli, et qui peut rendre d'utiles services. E. L.

BULLETIN

L'Architecture du Temple de Salomon et le Cantique des cantiques, *réfutation de M. Renan,* par le Vte FRANÇOIS DE SALIGNAC FÉNELON, membre correspondant de l'Académie catholique de Palerme. Paris, Roger et Chernoviz, 1889, in-8 de 71 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure a pour but de « relever les ignorances d'un faux sage, de M. Renan, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* (numéro du 1er août 1888), ignorances où son entière mauvaise foi implique le mensonge volontaire : étalage de déclamations qui visent à obscurcir les travaux du prétendu obscurantisme. » L'auteur ne compte pas arriver à « éclairer un aveugle d'apostasie; » il se propose de « montrer la voie aux esprits égarés par lui.» Le très estimable travail de M. de Salignac Fénelon n'est pas une œuvre que l'on puisse signaler comme ajoutant quelques découvertes à la science des antiquités bibliques. L'auteur n'y a d'ailleurs pas visé. Il réfute et vulgarise. Les éléments des conclusions sont empruntés aux études des jésuites Villalpand et Pailloux, surtout au bel ouvrage de ce dernier : *Monographie du Temple de Salomon.* L'argumentation prouve largement que les convictions de l'érudit polémiste « n'ont pas seulement leur base sur de telles autorités, » mais reposent sur une étude personnelle très approfondie. Cette étude a été « refaite et développée en suivant ces guides, il est vrai, » mais avec un soin et une attention qui ont permis de « vérifier, de contrôler, jusqu'à la moindre, chacune des parties de leur enseignement. »

F.-M.-J. B.

Le Suffrage universel et le Régime parlementaire, par PAUL LAFITTE. Paris, Hachette, 1888, in-12 de v-256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, malgré le titre et le sujet, n'est pas un livre de circonstance : c'est une étude politique des mieux pensées et des mieux écrites. Partisan du suffrage universel, M. Lafitte en signale les vices ; partisan du régime parlementaire, il en constate les dangers. Que ceux qui ont d'autres opinions politiques ne se hâtent pas de sourire : les institutions qu'ils ont le droit de défendre ne sont pas à l'abri de toute critique. Ce qui est nouveau peut-être en France, c'est de voir un partisan de nos institutions actuelles en confesser les défauts : est-ce un signe que la méthode cartésienne, dans l'ordre pratique aussi bien que dans l'ordre spéculatif, a fait son temps, et que les Français en ont fini avec la manie de la table rase, qui, d'ailleurs, à bien comprendre notre histoire, remonte chez nous plus haut que 89 et que Descartes? Je le souhaite sans trop l'espérer. Qu'on lise du moins le livre de M. Lafitte : on pourrait en extraire de véritables cahiers de doléance sur le despotisme du nombre, la confusion des pouvoirs, l'avènement de la classe des politiciens, la représentation des minorités, celle des forces sociales, le vote obligatoire, les conflits parlementaires, la vraie décentralisation. Les monarchistes ne trouveront pas leur compte dans les pages sur le chef de l'État dans une démocratie : il est clair cependant que, quel que soit son caractère, héréditaire ou électif, le pouvoir exécutif, dans nos sociétés modernes, se trouve en butte aux mêmes difficultés, et qu'il est plus aisé de se mettre d'accord sur le remède à ces difficultés que sur la forme même du pouvoir : le livre de M. Lafitte en est la preuve. A la veille des élections générales la leçon est bonne à rappeler.

BERNON.

Le Veau d'or, par PIERRE HARISPE. Paris, Baltenweck, 1889, in-12 de VIII-237 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette diatribe contre le « veau d'or » part certainement d'un bon naturel et témoigne d'un talent très personnel et très vigoureux. Je crains pourtant que le livre n'ait pas le succès sur lequel l'auteur a peut-être compté. La raison en est d'abord qu'il n'est pas bien composé. Sans doute, dès le début, on voit bien que l'auteur marche au veau d'or, et que c'est vers l'idole exécrée que l'emporte sa course enfiévrée : mais, à chaque instant, malgré sa hâte d'arriver au but, il s'égare dans une foule de sentiers qui l'éloignent du chemin. A le suivre dans ce voyage un peu désordonné, au bruit d'une trompette qui ne cesse jamais de sonner l'assaut, on ne peut guère se défendre d'un peu d'ennui, en dépit des belles fanfares qui çà et là vous réveillent. En second lieu, cette forme lyrique, d'une violence continue, sans cesse en éveil, est démodée et ne me semble plus au diapason des goûts littéraires d'aujourd'hui. Enfin la colère de l'auteur s'inspire trop d'infortunes personnelles, auxquelles le public a bien le droit de ne pas s'intéresser autant que celui qui en a souffert. Ces réserves faites, je n'hésite pas à rendre hommage au très grand talent de M. Harispe. Son livre contient quelques pages charmantes sur l'amitié chrétienne, la douleur, la mort; d'autres, belles et justes, contre les pratiques égoïstes de ses contemporains et l'organisation sociale illibérale d'aujourd'hui. Il dépend de M. Harispe de nous montrer qu'il y a là beaucoup plus que des promesses, et que dès aujourd'hui la vérité compte à son service un éloquent écrivain de plus. P. TALON.

Le Centenaire de 1789. *Évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans*, par CONSTANT GUÉROULT. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de VII-399 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un des rares fidèles de la doctrine saint-simonienne, et c'est à ce point de vue transcendant qu'il étudie la question religieuse et qu'il donne ses conseils à l'Église catholique. Son livre commence et se termine par un hymne à 1789, à la Révolution ; il reconnaît cependant que, malgré tout le progrès réalisé d'après lui dans les idées, la bonne volonté fait de plus en plus défaut à la génération imbue des dogmes de 1789.

C'est dire quelles réserves nous avons à faire sur la portée générale de l'ouvrage de M. Guéroult. Nous en aurions aussi à faire sur la prétention de remplir en 400 pages le cadre des six chapitres qui ont pour titre : *Politique — Philosophie — Religion et Morale pratique — Art et Littérature — Sciences mathématiques et expérimentales — Sciences sociales.* Il n'est pas un chapitre où il n'y ait des lacunes colossales, des omissions énormes à signaler. Mais cela est plutôt la faute du cadre du livre que de l'auteur, et, ces observations faites, nous reconnaissons volontiers que l'ouvrage est bien écrit, bien facturé et que dans les chapitres sur l'art et sur les sciences, il y a des vues ingénieuses et personnelles. XX.

La France en 1889, par le comte DE CHAUDORDY. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de IV-284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette étude, le comte de Chaudordy passe en revue la France à l'intérieur : état politique, état social, état économique et financier, partis, gouvernement, réformes, union nationale, avenir ; et à l'extérieur : Alle-

magne, guerre de 1870-1871, équilibre et alliances, politique extérieure depuis la guerre et politique coloniale, questions extérieures, la France à l'étranger. Des annexes contiennent de curieux éclaircissements, notamment l'annexe 2 de la première partie : *La Première République et la Religion.*

BERNON.

Botanique-Anatomie et Physiologie végétales, par PAUL MAISONNEUVE, professeur à la Faculté libre des sciences d'Angers. Paris, V. Palmé, 1886, in-8 de XII-262 p. — Prix : 4 fr. 50.

Traité élémentaire de zoologie à l'usage des élèves de la classe de sixième, etc., par le même. Paris, V. Palmé, 1888, in-12 de IX-404 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le premier de ces deux ouvrages, rédigé conformément aux programmes officiels pour l'enseignement de la botanique dans la classe de philosophie et l'examen du baccalauréat ès lettres, est consacré, ainsi que le titre l'indique, à ce qu'on pourrait appeler la théorie de la botanique, laissant de côté la classification et la description des espèces végétales. Aussi, l'auteur a-t-il pu traiter les questions si intéressantes qu'il aborde avec un développement largement suffisant pour toute personne qui ne veut pas se vouer spécialement à l'étude de la botanique. Par ce motif, l'ouvrage nous parait appelé à sortir de la clientèle classique, en vue de laquelle il a été spécialement écrit et à satisfaire un cercle beaucoup plus étendu de lecteurs. Procédant du simple au composé, M. Maisonneuve considère d'abord les parties élémentaires des végétaux, depuis la cellule qui en est la base, jusqu'aux fibres, vaisseaux, tissus; puis il étudie les substances contenues dans les cellules végétales : amidon, chlorophylle, matières grasses, sucrées, colorantes, essences, résines, etc. Des éléments anatomiques, il passe aux organes et à leurs fonctions. Un chapitre spécial est consacré à l'étude de ces mêmes phénomènes dans les végétaux inférieurs où ils présentent tant de singularités curieuses, un autre aux phénomènes de mouvement chez les végétaux. De nombreuses figures, d'une très bonne exécution, fournissent un appui indispensable aux développements du texte. Au total, cet ouvrage nous semble un des meilleurs pour toutes les personnes qui veulent connaître, en leurs traits essentiels et dans l'état actuel de la science, toutes ces questions si intéressantes par elles-mêmes, par les observations quotidiennes auxquelles elles peuvent donner lieu de notre part et par leurs applications capitales à l'agriculture et aux arts.

Le traité de zoologie du même auteur se tient à un niveau beaucoup plus élémentaire, ainsi que l'exigeait sa destination spéciale. Conformément au programme, il comprend deux parties : une étude sommaire de l'organisation de l'homme et une zoologie descriptive consacrée à la classification des animaux et à la description rapide d'un certain nombre de types. L'auteur s'est attaché, moins à être complet qu'à être clair et intéressant, et à éveiller le goût des choses de la nature. Rien n'est plus difficile que de faire un bon livre élémentaire, de choisir les traits vraiment essentiels et de se mettre à la portée des enfants sans cesser d'être exact et de faire œuvre de science. M. Maisonneuve nous parait y avoir très bien réussi. Chaque chapitre se termine par un questionnaire et, bien entendu, de nombreuses figures sont semées dans le texte. Ajoutons que l'auteur a exclu avec soin tout ce qui pouvait offrir quelque inconvénient, même pour les jeunes filles.

On nous annonce un traité élémentaire de botanique et un traité élémentaire de géologie conçus dans le même type. L'ensemble formera,

nous n'en doutons pas, un excellent cours classique d'histoire naturelle.

E. DARAM.

Les Insectes nuisibles au blé, par MAURICE MALÉ ; — **Les Insectes nuisibles aux plantes de grande culture**, par ALBERT LARBALÉTRIER ; — **Les Insectes nuisibles aux plantes potagères**, par MAURICE MALÉ ; — **Les Insectes nuisibles aux arbres fruitiers**, par G.-AD. BELLAIR ; — **Les Insectes nuisibles aux forêts et aux arbres d'alignement**, par MAURICE MALÉ. Paris, librairie du *Journal des campagnes*, 1889, 5 broch. in-18 de 36 p. chacune. — Prix : 0 fr. 50.

Ces petits opuscules sont bien faits, simplement, sans afficher de prétentions scientifiques, tout en résumant avec exactitude les données de l'entomologie et de l'expérience. Ils énumèrent les principaux insectes qui attaquent blés, plantes fourragères ou industrielles, et arbres de toute espèce, les décrivent suffisamment pour les faire reconnaître avec un peu d'attention, indiquent les principaux traits de leurs mœurs, de manière à permettre de les chasser et de les détruire plus aisément. La brochure relative aux plantes potagères contient en outre une brève nomenclature des insectes qui, à l'inverse, rendent des services en s'attaquant aux malfaisants. Trop souvent, faute de connaissances suffisantes, et dans l'ignorance où l'on se trouve, on se prive de leur aide, on les poursuit comme les autres, alors qu'il faudrait les protéger. En résumé, excellents petits ouvrages populaires, à répandre et à propager.

G. DE S.

Comédies de Molière, arrangées pour être jouées par des jeunes gens. II. Paris, Bricon, 1887, in-16 de 256 p. — Prix : 1 fr.

Les Crampons de sauvetage, comédie en quatre actes par l'auteur du *Voyage à Boulogne-sur-Mer* ; — **Un Oncle au Volapük**, comédie en un acte, par H. DENIZOT ; — **Une Ruse de guerre**, pièce en deux actes, par le même ; — **Les Cent mille francs de Corniquet**, comédie en deux actes avec musique et accompagnement, par le même ; — **Le Trésor d'Ursus**, drame en un acte, par le même : — **Au Nil ! ou Moïse et Thermis**, pièce en trois actes pour jeunes filles, avec chants et musique, par l'abbé BEAUGÉ, curé de Saint-Laurent de Séez (Orne). Paris, Bricon, 1887 et 1888, 6 br. in-16 de 71, 34, 61, 70, 38 et 27 p. — Prix : 0 fr. 80, 0 fr. 50, 0 fr. 80, 1 fr., 0 fr. 50 et 0 fr. 50.

Les petits volumes dont nous venons de transcrire les titres contiennent un certain nombre de pièces destinées aux pensionnats, et qui pourront être utilisées pour les distributions des prix. Le volume de *Comédies de Molière arrangées pour être jouées par des jeunes gens*, comprend : *Don Juan, Monsieur de Pourceaugnac, les Fourberies de Scapin*, et *les Fâcheux*. Il reste encore assez de Molière pour que ce soit amusant. Des autres pièces, *les Crampons de sauvetage* obtiendraient incontestablement le premier prix, si l'on faisait un concours entre elles. C'est une assez bonne bouffonnerie, visiblement inspirée de la fameuse *Cagnotte*, mais qui ne laisse pas d'avoir son cachet personnel et d'être vraiment drôle. *Un Oncle au Volapük* est aussi une bouffonnerie, mais de qualité notablement inférieure à la précédente. Il y a pourtant là de quoi amuser un jeune auditoire. Dans *Une Ruse de guerre*, M. Denizot fait vibrer la corde patriotique et sentimentale. L'œuvre me paraît d'une contexture faible : la donnée en est d'ailleurs tout à fait invraisemblable, mais l'inspiration en est excellente. *Les Cent mille Francs de Corniquet* et *le Trésor d'Ursus* sont plus amusants, bien que la bouffonnerie en soit un peu grosse ; mais pourquoi le dénoue-

ment de cette dernière est-il si noir? Rien ne le prépare et rien ne l'explique. Quant à la pièce de M. l'abbé Beaugé sur Moïse, destinée aux jeunes filles (toutes les précédentes sont destinées aux jeunes gens), elle est animée de très bonnes intentions. Il m'est absolument impossible d'en dire autre chose. C'est bon, pieux et doux, et il y a de la musique ressemblant vaguement à du Méhul; mais, grand Dieu! qu'on a de peine à la reconnaître! P. TALON.

La Morale dans le drame, l'épopée et le roman, par LUCIEN ARRÉAT. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, Félix Alcan, 1889, in-12 de IV-223 p.— Prix : 2 fr. 50. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine.*)

La théorie de l'évolutionisme darwinien qui, restreinte à de certaines bornes, dans les sciences physiques et naturelles, peut être, sinon admise, tout au moins prise, jusqu'à un certain point, en considération, est devenue peu à peu l'une des monomanies de notre époque. On en veut faire maintenant la loi absolue de toutes les sciences, même intellectuelles et morales, et lui donner l'empire jusque dans la critique et l'histoire littéraires. C'est un engouement, une mode, qui ne laisse pas d'apporter de sérieux dommages aux âmes, aux esprits et jusqu'aux cerveaux, d'ailleurs souvent assez peu solides, de nos jeunes contemporains, disciples des faux maîtres de la libre-pensée. Quoi qu'il en soit, M. Lucien Arréat a cru devoir essayer de contribuer au progrès de cette thèse encombrante en recherchant, comme il le dit, dans toutes les littératures, « les témoignages de l'évolution morale à travers les âges. » Tel est l'objet de son livre dont les onze chapitres sont intitulés : I. *Les Sources de notre activité morale ;* II. *Les Fins du devoir ;* III. *L'Obligation morale ;* IV. *Les Conflits moraux ;* V. *La Sanction et le Remords;* VI. *Le Drame justicier ;* VII. *L'Art et la Morale ;* VIII. *Le Mécanisme de la volonté ;* IX. *Les Héros pathologiques ;* X. *L'Évolution de la race ;* XI. *La Sanction et la Vie future.* — A lire ces titres, on croirait que le livre est surtout rempli de considérations philosophiques. Fort heureusement il n'en est rien. Tout ce qui, dans l'ouvrage de M. Arréat, se rapporte à ce qu'il nous permettra d'appeler sa marotte évolutionniste, est faux, ennuyeux et souvent inintelligible. Mais, en réalité, à côté de ce pathos pseudo-scientifique, de nombreuses pages de pure critique et de pure histoire littéraire ou de simple observation esthétique et psychologique, pleines de remarques et de rapprochements ingénieux, exprimés dans un style élégant et agréable, attestent que le jour où M. Arréat voudra bien laisser là le cauchemar malencontreux qui offusque sa pensée pour en revenir à la philosophie du bon sens, qui est aussi celle de la foi, il aura tout ce qu'il faut pour prendre un rang très distingué parmi les bons critiques et les bons écrivains de ce temps-ci. M. S.

Œuvres choisies de Voltaire. Paris, Jouaust, 1888-89, in-16. T. III, de XXXI-350 p.; t. IV, de XX-340 p.; t. V, de XL-358 p. — Prix du volume : 3 fr. (*Nouvelle Bibliothèque classique.*)

Nous avons annoncé les trois premiers tomes de ces œuvres de Voltaire qui doivent se composer de douze volumes. Les tomes III, IV et V, parus depuis peu, contiennent la suite et la fin des contes, y compris les contes en vers. Nous avons dit déjà que M. Georges Bengesco donnait ses soins à cette édition, enrichie par lui d'introductions intéressantes et de nombreuses notes et variantes. TH. P.

Le Mouvement littéraire au XIXe siècle, par GEORGES PELLISSIER. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Pellissier s'est proposé de retracer, dans ses phases successives, le mouvement littéraire du siècle, depuis Châteaubriand et Mme de Staël jusqu'à nos jours. Il a divisé son travail en trois parties : la première partie comprend le pseudo-clacissime des commencements de ce siècle ; la seconde, le romantisme ; la troisième, l'évolution réaliste contemporaine. L'étude consacrée aux pseudo-classiques, Népomucène Lemercier, Ducis, Delille, etc., est, à notre avis, de beaucoup supérieure aux autres. M. Pellissier y établit, d'une façon très judicieuse, la cause de l'impuissance de ces écrivains, par l'inanité d'une forme littéraire qui ne répond plus aux transformations profondes qu'a subies la société. Le romantisme et l'évolution naturaliste sont étudiées par M. Pellissier avec beaucoup de soin. Mais, comme à propos du roman, de la critique, de la poésie et de l'histoire, il lui faut revenir souvent sur les mêmes auteurs, sa méthode entraîne la monotonie. Ajoutons que ses jugements, presque uniquement basés sur la valeur littéraire des œuvres, sont souvent sujets à caution. Ainsi, pour citer cet exemple, il faut bien se garder de souscrire à son admiration exagérée pour M. Renan, en qui il voit « un des plus grands écrivains de notre époque, » un des hommes qui ont au plus haut degré « le sens de la divinité. » De même, quand il parle de Michelet et de Victor Hugo, c'est un véritable engouement. Par contre, il nous paraît ne pas rendre à Musset toute justice, et il ne voit guère dans Balzac, le génial et philosophique auteur de la *Comédie humaine,* qu'un « gigantesque kaléidoscope. » La littérature religieuse n'existe pas pour M. Pellissier. Il ne souffle mot ni de Joseph de Maistre, ni de Montalembert, ni de Louis Veuillot. Comme écrivains, historiens et critiques, sans parler de tant d'autres, voilà cependant trois maîtres. Malgré ses défauts et ses lacunes, le livre de M. Pellissier, écrit d'ailleurs avec talent, peut être utile à ceux qui ont le goût des lettres, mais à la condition expresse de ne pas accepter en aveugle tous ses jugements. F. B.

Esquisses et Impressions, par PAUL DESJARDINS. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18 de VIII-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne pourra pas reprocher à ce livre de n'être pas varié, sinon par le ton, l'auteur restant partout lui-même, au moins par les sujets. On y trouve en effet des promenades, des comptes rendus des séances académiques, des adieux, des allégories politiques, de la critique littéraire, de la critique d'art, enfin une série de morceaux groupés sous le chef de : *Rêverie et Sentiment,* et tout cela fort agréablement et très finement écrit. Pour le fond on pourrait lui reprocher d'être quelquefois bienveillant jusqu'à la partialité, pour M. Gréard, par exemple ; ou sévère jusqu'à l'injustice, ainsi pour M. Maxime du Camp, qui n'est peut-être pas un très grand écrivain, mais a bien pourtant quelque mérite. Avoir écrit *Paris, les Convulsions de Paris, la Charité à Paris,* c'est quelque chose ; peut-être même est-ce plus que d'être l'auteur des *Esquisses et Impressions.* Il y a aussi quelque part dans ce livre une étude sur l'éducation des couvents, qui est d'une observation bien superficielle, s'arrêtant à l'écorce et n'allant pas jusqu'à l'âme. En revanche, les adieux au cardinal Guibert m'ont beaucoup plu, et les quelques pages écrites en marge de *Toute la Lyre* me semblent une excellente et très judicieuse critique de la poétique de Victor Hugo. Quant au style, on le trouvera charmant, dégusté à petites doses. C'est spirituel,

pittoresque, sentimental, d'une élégance très étudiée, qui ne laisse pas d'être parfois maniérée et même précieuse. Il y manque seulement que la nature y ait un peu plus collaboré : il n'y a chimie au monde, si habile soit-elle, qui puisse fabriquer cette liqueur saine, pure et vermeille, que seuls nous donnent le chaud soleil et le bon Dieu. P. TALON.

Chefs-d'œuvre dramatiques, de A. N. OSTROVSKI. Traduits du russe avec l'approbation de l'auteur, par L. DURAND-GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-12 de LI-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume commence par une intéressante étude du traducteur sur l'auteur célèbre, dont il nous fait ensuite connaître les trois œuvres principales : *Chacun à sa place, — L'Orage, — Fleur de neige.* Il y a tant de différences entre le théâtre russe et le nôtre que l'on est un peu désorienté en lisant ces trois productions. Nous y trouvons peu de mouvement, peu d'invention et beaucoup de longueurs. Elles ont cependant les deux premières, — *Fleur de neige* est une composition fantastique, — le mérite de nous faire connaître les mœurs, les habitudes russes dans les classes inférieures et offrent des caractères vrais. On sent que la traduction doit être extrêmement fidèle. M. Durand-Gréville, dans son Introduction, parle d'autres productions d'Ostrovski, rentrant plus dans les données de notre théâtre ; il donne une ample analyse d'un drame dont Dmitri est le héros et qui doit être fort beau ; nous voudrions que M. Durand-Gréville nous le fît connaître dans son entier. J. V.

Les Deux Missions Flatters au pays des Touareg Azdjer et Hoggar, par H. BROSSELARD, capitaine d'infanterie, membre de la première mission. Paris, Jouvet, 1889, in-12 de 304 p., orné de 50 gravures. — Prix : 2 fr. 25.

La *Bibliothèque instructive* de la librairie Jouvet et Cie avait déjà publié, sous le titre : *La Mission Flatters,* un premier récit de la campagne d'exploration dans le Sahara, à laquelle l'auteur, le capitaine Brosselard, alors lieutenant, avait pris une part active. A cette époque, les causes du désastre, dans lequel a sombré la seconde mission, étaient encore inconnues et il avait paru difficile d'en donner un exposé complet en même temps qu'exact. Aujourd'hui, la lumière s'est faite, des enquêtes ont donné lieu à une relation officielle qui confirme ou rectifie les autres documents. En outre, l'auteur a pu s'aider de ses observations personnelles en Afrique pour émettre avec une certaine autorité des appréciations personnelles sur la question transsharienne ; disons, de suite, qu'il se montre résolument partisan du chemin de fer d'Algérie au Niger. Suivant le capitaine Brosselard, les principaux obstacles supposés *a priori* par les adversaires du projet n'existent pas : les fameuses dunes de l'Areg sont fixes et il existe entre elles de larges dépressions planes, notamment dans le lit desséché de l'Igharghar, le grand fleuve saharien ; l'eau ne se montre pas à la surface, mais elle se rencontre en abondance à une faible profondeur ; enfin, les Touareg si redoutés sont peu nombreux et il serait facile de les amener à composition en leur faisant comprendre que leur véritable intérêt est d'entrer en relations commerciales avec les Français. Toutefois, il importe, avant tout, de relever par un acte d'énergie notre prestige fort compromis par des échecs successifs. Telle est l'opinion du capitaine Brosselard ; quant à son récit des deux expéditions Flatters, il est conforme à d'autres qui ont déjà été publiés ; mais il est bien écrit et présenté d'une

manière intéressante : il est suivi d'une note géographique due à l'imprimeur Roche. l'une des [illegible] de la section [illegible] d'un vocabulaire des mots arabes et berbères employés le plus souvent dans la géographie saharienne. Enfin des gravures, des portraits et une [illegible] avec tracé d'itinéraire accompagnent ces excellents volumes. — Comte de Bizemont.

Paris, voici Paris, par Maurice Du Seigneur. Paris, Bouchot, 1888, in-8 carré de viii-[illegible] p., illustré de E. Gerbault. — Prix : [illegible] fr.

La Bohême du travail, par J. Barberet. Paris, Hetzel et Cie, 1888, in-18 de 388 p. — Prix : 1 fr.

Paris qui roule, par Georges Lastaret. Paris, Charpentier, 1888, in-18 de 330 p., avec dessins de Tinel-Bugnet et gravures originales de Louis Bombled. — Prix : 1 fr. 50.

Le *Paris* de M. Maurice Du Seigneur comprend dix-neuf chapitres. Le lecteur ne s'en est rapporté qu'à ce qu'il a vu ou cru apercevoir : c'est un livre très personnel. Et le résumé vous aurez une foule des choses et des mondes les plus divers : les plus [illegible] à tous certains salons, le Palais (de justice), les expositions, les théâtres, etc. Le cicerone d'un genre très gai, un peu libre même, vous promènera du quartier latin au bois de Boulogne et aux courses : il vous conduira ensuite « chez nos artistes » qu'il voit presque en beau, alors que j'ai moi le mauvais goût de les voir qu'en fort laid, parfait au propre pour plusieurs et au figuré pour la majorité et aussi au Palais-Bourbon. Enfin, et sa quatre de retraite, il vous fera franchir le seuil de l'Institut pour [illegible] les immortels qu'il griffe et caresse tour à tour, le [illegible]. Je signalerai ensuite les particulièrement deux chapitres : l'un intitulé « [illegible] » écrit avec un art parfait et qui établit que M. Du Seigneur s'il n'est pas [illegible] est encore moins un thuriféraire ou genre Bouilanger. L'autre porte ce titre : *Les Journaux et les Livres* : que de pages il y [illegible] et [illegible] teront ! Je ne dois pas non plus oublier un autre chapitre : *Les vengeances*. Ici M. Du Seigneur, généralement trop sceptique, se rappelle [illegible], par échappées, qu'il a été élevé dans des croyances qui semblent avoir à peu près oubliées. Il fustige net et assez [illegible] le dévotion [illegible], toute d'extérieur, plus nuisible à la religion que l'impiété [illegible] mais je lui reprocherai notamment d'avoir écrit [illegible] à propos des cérémonies du culte : « On conçoit que les cœurs simples [illegible] les pompes de la religion, un avant-goût des splendeurs et des délices qu'on leur promet dans un autre monde où ils seront [illegible] ». C'est la grâce que je leur souhaite. Ainsi soit-il ! » Que M. Du Seigneur se méfie de son esprit caustique : car il peut lui faire dire des choses déplorables. Il parle de cœurs simples : puisse le sien le redevenir : c'est la grâce que je lui souhaite. Ainsi soit-il ! — L'illustration de ce volume, due à M. Gerbault, est remarquable : toutefois je regretterai que l'artiste se soit appliqué à faire ressortir trop vivement l'élément féminin : [illegible] tumes et les postures sont loin d'être toujours convenables.

— M. Du Seigneur a généralisé : M. J. Barberet, lui, a [illegible] *la Bohême du travail*, c'est le petit, le tout petit monde pa[illegible] présente, ce qui ne veut pas dire que ce soit le moins c[illegible] Volontiers, je comparerais ce volume à une lanterne ma[illegible] apparaîtront successivement les inutiles comme les « [illegible] de cravates, » espèce singulière que, seule, une civilisat[illegible] enfanter; les marchands de tonneaux, rusés compère[illegible]

les mendiants, les galvauds, les camelots, les marchands de chiens et quelques autres dont la plupart mériteraient joliment d'aller peupler les solitudes de la Nouvelle-Calédonie ou de la Guyane. Les types honnêtes et sympathiques sont rares; on peut citer cependant les forts de la boulangerie et les marchands des quatre saisons. Il y a bien aussi et surtout « l'accoucheur de vipères, » mais ce courageux « bohême du travail » n'instrumente pas sur le pavé de Paris : c'est en province, là-bas, au fond de la Bourgogne, qu'il exerce son métier périlleux; figure point du tout parisienne qui nous paraît ici quelque peu égarée. La présente étude est certainement le fruit d'observations personnelles; mais M. J. Barberet n'a pas, indépendamment, dédaigné de faire des emprunts à plusieurs, au journal *le Temps* surtout. Il cite en outre divers arrêtés et règlements administratifs qui se trouvent là parfaitement à leur place.

— Vous êtes-vous jamais demandé, évoquant le Paris des temps les plus reculés pour ne vous arrêter qu'à notre époque de vapeur et d'électricité, quelles ont été les infinies variétés de véhicules utilisés pour tous les usages en notre capitale? Pour ma part, j'avoue humblement n'y avoir guère songé. M. Georges Bastard a été mieux avisé, car il a créé et mis au monde sous ce titre : *Paris qui roule,* un ouvrage sur ce sujet. L'auteur a même tenu plus que son titre ne promet : il a remonté jusqu'aux Grecs et aux Romains. La partie vraiment contemporaine du travail commence à la page 121. Tout cela est fort amusant et même instructif; mais l'ensemble ne rappelle que d'assez loin les grandes esquisses, si brillamment tracées, de M. Du Seigneur, ou les études substantielles de M. J. Barberet. L'illustration est ravissante, très exacte pour le côté sérieux et finement spirituelle quand les scènes le comportent, ce qui est fréquent.

E.-C. LA GRETTE.

Plan-Guide illustré de l'Exposition universelle de 1889, par EDMOND BAUME, archiviste-ingénieur, membre des comités de l'Exposition de 1889. Paris, Ve Bourgerie et fils, et chez l'auteur, 6, faubourg Montmartre, cité Bergère, 1, s. d. (1889), in-12 de 179 p., illustré de nombreuses grav. et de 7 pl. en couleur, couverture demi-carton en couleur. — Prix : 1 fr. 50.

Exposition universelle internationale de 1889. Guide définitif, technique et pittoresque. Paris, Librairie de la « Nouvelle-Revue, » 1889, in-32 de XI-413 p., illustrations, cartes et plans, cartonnage anglais, fers spéciaux. — Prix : 1 fr.

Guide illustré. L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel, d'après des documents officiels, par Un ingénieur. Paris, Gombault et Singer, s. d. (1889), in-12 br. de 214 p. — Prix : 1 fr.

Paris-Exposition. Paris, Armand Colin, 1889, in-32 br. de 131 p., avec 34 plans dont 2 en couleur. — Prix : 0 fr. 60.

Indicateur général de l'Exposition, *guide pratique et historique.* Paris, Roy, s. d. (1889), gr. in-8 br. de 120 p., imprimé sur deux colonnes, avec de nombr. grav. et plans. — Prix : 0 fr. 50.

Pour bien voir Paris, *guide parisien, pittoresque et pratique,* par EDMOND DESCHAUMES. Paris, Maurice Dreyfous, 1889, in-12 br. de 615 p., illustré de 150 grav. et de 25 plans, avec couvertures illustrées, en couleur. — Prix : 4 fr.

Mieux vaut tard que jamais, assure la Sagesse des nations, laquelle, du reste, se contredit à tout propos. Ici, je suis pleinement de l'avis du proverbe, qui a raison, à la condition, toutefois, que le « tard » dont il

parle ne soit pas trop tard. Or, ce n'est point encore trop tard, puisque l'Exposition bat son plein. Je demanderai donc à nos lecteurs la permission de leur présenter encore six guides à travers les merveilles industrielles, artistiques et autres qui, à la Toussaint prochaine, s'apprêteront à disparaître, laissant dans notre sombre ciel comme une sorte de traînée lumineuse.

— M. Edmond Baume a publié, sous le titre de : *Plan-Guide illustré de l'Exposition universelle de 1889,* un petit volume conçu d'une façon originale. Il comprend cinq grandes divisions. Le texte qui se rapporte à chacune d'elles est imprimé sur papier de couleurs différentes : rose, jaune, blanc, bleu et rouge. Les détails relatifs à l'Esplanade des Invalides sont consignés sur papier rose. Sur papier jaune sont décrits le quai d'Orsay et le Trocadéro. Au Champ de Mars, centre de l'Exposition, ont été réservées les couleurs blanche, bleue et rouge. Cette division, par teintes, a des avantages pratiques sur lesquels il n'est pas besoin d'insister. Les plans sont bien faits et les sept jolies chromos et les gravures répandues dans ce volume en augmentent encore l'attrait.

— Sans en avoir l'air, le petit *Guide définitif, technique et pittoresque à l'Exposition,* publié par la *Nouvelle-Revue,* contient une quantité extraordinaire de renseignements. Il est divisé en quatre parties : la première mentionne les divers modes de transport de voyageurs, la situation topographique de l'Exposition, etc.; la seconde est un historique bien résumé des grandes exhibitions antérieures et surtout de l'Exposition actuelle; la troisième partie décrit à la fois brièvement et complètement tout ce qu'il est possible de voir à l'Esplanade, sur le quai d'Orsay et les berges de la Seine, le Champ de Mars et le Trocadéro. Quant à la quatrième et dernière partie, comme elle porte pour titre : *A travers Paris,* tout commentaire nous semble inutile. Pour se reconnaître dans ces 413 pages, on trouvera deux tables, l'une en tête, l'autre à la fin du guide : la première est une table des matières très logiquement classées; l'autre est un précieux index alphabétique, dont trop de publications similaires sont privées. Les plans sont aussi clairs que simples; aussi n'est-il pas besoin d'avoir collaboré à la carte d'état-major pour les lire et s'en servir utilement.

— Avec des détails suffisants pour vous diriger partout, vous trouverez dans *l'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel, d'après les documents officiels,* par un ingénieur qui a eu le tort de ne se point nommer, une intéressante statistique des principales expositions, depuis celle de Londres (1851) jusqu'à celle de Paris (1878). Mais il eût été utile d'indiquer par quel excédent ou quel déficit chacune de ces grandes exhibitions a clos son budget. Page 51, vous verrez un projet de palais d'exposition dû à MM. Eiffel et Sauvestre, qu'il ne m'eût point déplu de voir adopté tel quel : alors, du moins, la vue du dôme central n'eût pas été en partie masquée par ces malencontreux pavillons de la Ville de Paris qu'on eût bien fait de placer ailleurs. Somme toute, guide agréable, complété d'une notice sur le quartier Saint-Antoine avant 1789 et dont les gravures sortent, par les sujets, de la banalité courante et quasi obligatoire.

— Peut-être tiendrez-vous à vous procurer un guide à la fois très complet et pas cher : alors prenez le *Paris-Exposition,* de la maison Armand Colin. Vous ferez d'une pierre deux coups : « A côté de l'Exposition, il y a une autre merveille, Paris, que beaucoup de visiteurs voient pour la première fois. » Dans cette pensée, l'auteur anonyme a voulu que les gens n'ayant qu'une semaine à dépenser et une bourse modeste à dégonfler pussent contempler toutes choses : la ville en trois promenades (ce n'est pas trop,

certes !) et l'Exposition en sept (ce qui peut suffire). Aucune gravure, mais de nombreux petits plans dans le texte, et à la fin un grand plan pouvant être facilement détaché. Ici j'admire l'idée qu'on a eue de joindre au volume un plan spécial : *Paris-Capitale,* indiquant les quartiers où se trouvent tels ou tels commerces, industries, administrations, etc., ce qui permet à chacun de voir tout de suite le ou les quartiers où il doit diriger ses pas ou faire conduire sa voiture. Sous ce rapport, ce guide, qu'on peut mettre facilement en poche, est unique.

— N'étaient quelques phrases (notamment pages 3 et 4), je dirais que le très substantiel premier chapitre de l'*Indicateur général de l'Exposition,* édité par la librairie Roy, m'a charmé; mais les phrases en question, où assez discrètement, il est vrai, l'auteur anonyme laisse apercevoir ses admirations révolutionnaires, m'ont produit l'effet d'une légère douche. C'est dommage. Ce grand in-8 se prétend, en son sous-titre, « le seul guide complet. » Je ne lui contesterai certainement pas qu'il donne des renseignements aussi variés que nombreux ; mais qui donc, parmi les nouveaux débarqués, aura le temps d'absorber entièrement ce volume ? Il est vrai qu'on n'est pas obligé de lire tout. Gravures et plans dans le texte sont nombreux, sans compter un grand plan hors texte malheureusement peu lisible. Ce qui m'étonne le plus dans ce guide, bien édité, c'est son bas prix invraisemblable : le coût d'un cahier de papier blanc serait presque équivalent.

— Au début des intéressantes, instructives et étincelantes causeries dont l'ensemble justifie si bien le titre : *Pour bien voir Paris,* M. Edmond Deschaumes, dans un entretien qu'il a eu avec son éditeur, expose le genre et le but de son livre. Pour cela, il donne la parole à M. Dreyfous : « Je voulais vous prier d'écrire pour ma librairie un livre de notes rapidement croquées sur le vif, bondé de renseignements à l'usage des voyageurs, étrangers ou provinciaux échoués sur le pavé de Paris : en un mot un guide qui ne serait pas un guide et qui en aurait l'utilité sans en avoir l'aridité, qui serait amusant à lire et pratique à consulter. » Si jamais programme a été rempli à la lettre, c'est celui-là, bien sûr. Aussi, chers lecteurs, je vous confierai que, des assez nombreux guides que j'ai eu l'honneur de vous signaler avec des notes diverses, celui-ci est un des rares que je garderai pour en enrichir ma bibliothèque personnelle. L'Exposition tient tout entière dans onze pages. A la vérité, c'est un peu bref. D'autre part, on pourrait désirer que les plans de Paris, du Champ de Mars et de ses annexes fussent plus brillants. Quant aux gravures qui donnent une idée exacte des monuments et de certains coins de ville, je les trouve trop hâtivement exécutées. Ces critiques, d'importance relative, ne m'empêcheront pas de répéter que ce volume mérite d'être particulièrement remarqué et apprécié, bien que les aperçus historiques ne soient pas toujours absolument de mon goût.

Et là-dessus, je prends congé de cette littérature descriptive de circonstance, qui a sa valeur, en attendant que le *Polybiblion* parle des publications variées dont l'Exposition, un peu avant ou après sa fermeture, sera la cause ou le prétexte. Plusieurs sont déjà commencées et j'en sais d'autres qui se préparent.

E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'érudition a fait une grande perte en la personne de M. Jean-Joseph-Antoine-Marie baron de Witte, membre de l'Institut,

mort à Paris, le 30 juillet. Né à Anvers le 24 février 1815, il se consacra tout jeune aux études archéologiques et se fit assez remarquer par ses travaux pour devenir, en 1842, membre correspondant, puis, en 1864, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Académie royale de Belgique lui ouvrit aussi ses portes en 1851, et la plupart des sociétés savantes de l'Europe se firent honneur de le compter parmi leurs membres. Ses publications sont trop nombreuses pour être toutes énumérées ici; nous nous contenterons de citer les suivantes : *Élite des monuments céramographiques* (Paris, 1837-1861 ; — *Mémoire sur l'impératrice Salonine* Extrait des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, tome XXVI; Bruxelles, 1852, in-4); — *Du Christianisme de quelques impératrices romaines avant Constantin* (Paris, 1853, in-4); — *Choix de terres cuites du cabinet de M. le vicomte de Janzé* (Paris, 1857, in-fol.); — *Description des médailles et des antiquités du cabinet de M. l'abbé H. G**** (Paris, 1856, in-8); — *Notice sur quelques vases peints de la collection de M. Alexandre Castellani* Paris, 1865, in-8); — *Catalogue de la collection d'antiquités de M. Alexandre Castellani* (Paris, 1866, in-8); — *Explication de trois bagues d'or de travail étrusque* (S. l. n. d., in-8); — *Notes sur quelques amphores panathénaïques* (Paris, 1868, in-8); — *Satyre, bronze trouvé à Dodone dans les fouilles de M. Constantin Carapanos* (Paris, 1877, in-fol.); — *Description de la collection d'antiquités conservées à l'hôtel Lambert* (Paris, 1886, in-fol.). Nous devons encore signaler l'achèvement et la publication par cet érudit de la traduction commencée par le comte de Blacas, de l'*Histoire de la monnaie romaine*, de Mommsen, ses *Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au* III*e siècle de l'ère chrétienne* (Paris, 1869, in-4), et les articles insérés par lui dans un grand nombre de revues et de mémoires de sociétés tels que : les *Monuments grecs*, de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France; la *Revue numismatique*, dont il fut un des fondateurs; la *Revue archéologique*; la *Gazette archéologique*; la *Gazette des Beaux-Arts*; les *Annales* et les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique; le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, qui lui doit sa fondation; la *Revue de numismatique belge*, etc. M. le baron de Witte était membre du conseil de la Société bibliographique presque depuis la fondation de la Société, et l'un des meilleurs amis du *Polybiblion*, qu'il appréciait beaucoup et dont il présenta les premiers volumes à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— S. É. le cardinal GUILBERT, archevêque de Bordeaux, est mort à Gap le 15 août. Né à Cérizy-la-Forêt (Manche) le 15 novembre 1812, après avoir employé les vingt premières années de son ministère à l'enseignement dans les petits séminaires du diocèse de Coutances, et fondé celui de Valognes, il fut successivement archiprêtre de cette ville et grand-vicaire, puis évêque de Gap et d'Amiens, enfin archevêque de Bordeaux. Il était cardinal depuis trois mois seulement. Toute sa vie, il a été passionné pour la science ecclésiastique et pour les questions philosophiques et sociales. Dans chacun des diocèses qu'il a gouvernés, il s'est beaucoup occupé des études du clergé et a fort encouragé les travailleurs. Un de ses premiers soins en arrivant à Bordeaux a été de restaurer les conférences ecclésiastiques et de leur imprimer une direction rigoureusement scientifique. Dès 1866, il avait commencé la publication d'un grand ouvrage : *La Divine Synthèse, ou l'Exposé rationnel au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée*, qu'il a remis au courant à plusieurs reprises, et dont il a donné, cette année même, la troisième édition en deux volumes in-8. On lui doit encore de nombreux mandements sur toutes les questions débattues en notre temps et divers opuscules : *Monde et Dieu, le fini et l'infini et leurs rapports;*

— *Le Divorce ;* — *La Démocratie.* Comme l'a dit justement l'éminent évêque de Coutances dans son oraison funèbre, « certains de ses écrits ne recueillirent point sans doute l'unanimité des suffrages, mais témoignèrent du moins de la persévérante activité de sa pensée. » En tout cas, ses hautes vertus et son admirable piété lui avaient valu le profond respect et la fidèle affection de tous ceux qui l'ont vraiment connu. Il a vécu et est mort comme un saint. La *Revue catholique de Bordeaux* a publié dans son numéro du 25 août, des notes précieuses sur le vénéré prélat, et dans celui du 10 septembre, la magnifique allocution prononcée à ses funérailles par Mgr Germain.

— M. Michele Amari, l'illustre savant italien, est mort le 16 juillet, à 83 ans. Né à Palerme le 7 juillet 1806, il dut interrompre ses études après la condamnation de son père, en 1822, pour raisons politiques. Les modestes fonctions administratives qu'il accepta alors pour soutenir sa famille ne l'empêchèrent pas de poursuivre des travaux dont les premiers résultats furent la publication d'une traduction d'un roman de Walter Scott et celle de son étude sur la *Fondation de la monarchie des Normands en Sicile,* publiée dans les *Effemeridi scientifiche italiane* (1832, et non 1822, comme le dit par erreur la *Rassegna Nazionale,* 1er août, p. 592). C'est encore l'histoire sicilienne qu'intéresse le volume qui assura la réputation de M. Michele Amari, et qui est resté son meilleur ouvrage, son histoire des Vêpres siciliennes, publiée d'abord sous le titre de : *Un periodo delle istorie siciliane del secolo* XIII (1841), et réimprimé pour la neuvième fois en 1886. Forcé de s'enfuir à Paris à la suite de cette publication, il en profita pour apprendre l'arabe, sous la direction de M. Reinaud. En 1859, il fut nommé professeur d'arabe à Pise, puis, quelques mois après, il reçut la chaire de langue et littérature arabe, à l'institut des études supérieures de Florence. C'est en 1861 qu'il fut nommé sénateur. Nous donnons ci-dessous la liste de ses publications, en n'y comprenant pas les nombreux travaux insérés par lui dans le *Journal asiatique,* la *Revue archéologique,* l'*Archivio storico italiano,* la *Rivista sicula,* la *Nuova antologia,* la *Rivista orientale,* la *Rivista Europea,* le *Bollettino italiano degli studi orientali,* la *Rivista Veneta,* le *Bullettino archeologico Sardo,* les *Annali di Sfragistica,* les *Atti dell' Accademia dei Lincei,* les *Annali della societa italiana per gli studi orientali,* etc. ; *Description de Palerme, par Ibn-Hamal* (Paris, Franck, 1845, in-8). — *Voyage en Sicile de Mohammed Ibn Djobair* (Paris, Franck, 1846, in-8); — *Note alla storia costituzionale di Sicilia di N. Palmieri* (Lausanne, 1847 ; Palerme 1848); — *Quelques observations sur le droit public de la Sicile* (Paris, imp. Poussielgue, 1848, in-8) ; — *La Sicile et les Bourbons* (Paris, Franck, 1849, in-8), avec un *Post-Scriptum* paru la même année à la même librairie ; — *Solwan el Mota' ossiano conforti politici di Ibn Zafer, arabo siciliano del secolo* XII (Florence, Lemonnier, 1852, in-8) : — *Storia dei Musulmani di Sicilia* (Florence, Lemonnier, 1854-1872, 3 vol. in-8); — *Biblioteca arabo sicula ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, la biografia e la bibliografia della Sicilia* (Leipzig, 1857, in-8), avec des appendices (1875 et 1887); — le même ouvrage, traduit en italien (Turin, Loescher, 1880-1881, 2 vol. in-fol. ou in-8); — *Una memoria sulla cronologia del Corano,* premiata nel 1858 dall « Istituto di Francia »; — *Carte comparée de la Sicile du* XIIe *siècle* (Paris, 1858); — *Diplomi arabi del R. Archivio Florentino* (Florence, Lemonnier, 1863, in-8), avec appendice (1867) ; — *Abbozo di un catalogo di manoscritti arabi della Lucchesina di Girgenti* (1869, in-8); — *Epigrafi arabiche di Sicilia* (Palerme, Pedone-Lauriel, 1876, in-4); — *Nuovi ricordi arabici sulla storia di Genova* (Gênes, 1873); — *Altre narrazione del vespro siciliano, scritti nel buon secolo della lingua,* appendice alla 9e edizione del Vespro siciliano (Milan, Hœpli, 1886, in-16).

— On annonce encore la mort : de M. le capitaine de frégate Gaston BAUDENS, né en 1844, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, auteur d'ouvrages estimés dans le monde de la marine, mort à l'hôpital maritime de Cherbourg à l'âge de 45 ans ; — de M. Amédée BOITET, inspecteur général honoraire de l'enseignement agricole, auteur d'un ouvrage sur les *Herbages et Prairies naturelles ;* — de M. le docteur CABROL, ancien médecin principal des armées, qui a laissé de curieux mémoires militaires sur les campagnes auxquelles il a pris part, mort le 9 août à l'âge de 76 ans ; — de M. le docteur Paul CHAPUZOT, directeur de la clinique homéopathique de la rue Saint-Jacques, mort le 21 août ; — de M. Armand HAYEMS, conseiller général de Seine-et-Oise, auteur de nombreuses études sur des questions de philosophie politique et d'un mémoire sur *le Mariage,* d'une étude psychologique, *le Don juanisme,* et d'un drame *Don Juan de Maraña,* mort le 1er août, à l'âge de 43 ans ; — de M. Gabriel HUGELMANN, fils de l'ancien publiciste de ce nom, et rédacteur de journaux financiers, mort à l'âge de 33 ans ; — de M. Paul LAURENS, qui a, pendant de longues années, rédigé avec succès l'*Annuaire du Doubs,* membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, mort à Besançon le 30 mai, à l'âge de 73 ans ; — de M. Gaston DE LÉRIS, journaliste et secrétaire de la rédaction du *Moniteur Universel,* et auteur de nombreuses publications sur les beaux-arts, mort le 8 août ; — de M. Jean-Patrice-Auguste MADDEN, agrégé de l'Université, ex-vice-président de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise, né à Versailles en 1808, auteur des *Lettres d'un bibliographe,* suivies d'un *Essai sur l'origine de l'imprimerie à Paris* (1878, in-8 avec atlas in-4 de 6 pl. et 3 tableaux), mort le 2 juin à l'âge de 82 ans ; — de M. le comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, auteur de romans connus et collaborateur de plusieurs journaux, mort à Paris, le 20 août, à 56 ans.

— A l'étranger on signale la mort : de M. Spence BATE, auteur du *Catalogue of Amphipodous crustacea in the British Museum* (1868), mort à Plymouth, le 29 juillet ; — du Dr Michael BAUMGARTEN, professeur à l'Université de Rostock, mort dans cette ville, le 21 juillet, à l'âge de 77 ans ; — du Rever. M.-J. BERKELEY, botaniste distingué, mort à Sibbertoft, âgé de 87 ans, le 30 juillet ; — du Dr Horatius BONAR, écrivain populaire, mort à 81 ans, dans les premiers jours d'août ; — de M. Gaetano CACCIATORE, directeur de l'Observatoire de Palerme, mort dans cette ville, à 75 ans, le 16 juin ; — de Mme Fanny FORRESTER, connue en Angleterre pour ses poésies, morte au milieu d'août ; — de M. Isaïa GHIRON, préfet de la Bibliothèque Brera à Milan, qui, entre autres travaux historiques, avait préparé l'édition du second volume des *Annali d'Italia* faites en continuation de celles de Muratori, que la librairie Hœpli vient de mettre en vente, mort à Milan, à 52 ans, le 18 juillet ; — du Rever. Dr George Zabriskie GRAY, doyen du séminaire protestant de Cambridge (Massachusset), auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite *Recognition in the world to com* et *Children's crusade in the thirteenth century,* mort à 51 ans, le 4 août ; — du Dr R.-E. JOHN, professeur à la Faculté de droit de Gœttingue, où il est mort le 7 août à 62 ans ; — du Dr Franz KRÄMER, directeur de l'École professionnelle, à Heidelberg, mort le 22 juillet, à 64 ans ; — de M. Ivan KUKULJEVICS DE SACCI, écrivain, mort le 1er août à 73 ans ; — de Mgr Henri-Charles LAMBRECHT, évêque de Gand, dont on apprécie surtout la dissertation doctorale *De Sacrificio missae,* mort le 2 juillet à l'âge de 41 ans ; — du Dr Rudolf LEUCKART, privat docer des sciences chimiques à l'Université de Gœttingue, mort à 35 ans Leipzig, le 24 juillet ; — du grand chirurgien italien Pietro LORETA,

fesseur à la clinique de Bologne, mort le 20 juillet, à 58 ans; — du Dr E. LÜBBERT, professeur de philologie classique à l'Université de Bonn, et dont les travaux sur ces matières jouissaient d'une certaine réputation, mort le 31 juillet, à 59 ans; — du Dr F. MÄRCKER, mort à Berlin, le 26 juillet, à 84 ans; — du Dr Adalbert MAIER, professeur à la Faculté de théologie de Fribourg-en-Brisgau, mort à 79 ans, le 24 juillet; — du cardinal Guglielmo MASSAIA, qui, après ses missions en Afrique, en avait écrit le récit, mort le 6 août, à 80 ans; — de M. MATSEN, bibliothécaire de la bibliothèque commerciale de Hambourg, où il est mort à 76 ans, le 21 juillet; — du littérateur autrichien Eduard MAUTNER, mort à 64 ans, en juillet; — de miss Maria MITCHELL, professeur d'astronomie à Vassar College, dont l'observatoire lui resta également confié jusqu'en janvier 1888, morte à New York, à 71 ans; — du Dr Anton NUHN, professeur honoraire à la Faculté de médecine d'Heidelberg, mort à 75 ans, le 27 juillet; — de M. W.-R.-S. RALSTON, qui, de l'autre côté de la Manche, faisait autorité en matière de littérature russe, mort à 61 ans, le 9 août; — de M. VON RITGEN, professeur à l'Université de Giessen, mort le 31 juillet, à l'âge de 79 ans; — de M. Francis-S. SALTUS, bien connu en Amérique sous le pseudonyme de Cupid Jones, mort à 40 ans, le 25 juin; — de M. Walfod Dakin SELBY, du Record Office, archéologue de premier ordre, éditeur du *Genealogist*, mort le 3 août; — de M. SIEVERS, directeur du gymnase de Wolfenbüttel, où il est mort, à 41 ans, le 24 juillet; — de Mme A. STAHR, plus connue comme romancière sous son nom de demoiselle (Fanny Lewald), morte à 78 ans; — du Dr Wilhelm STUDEMUND, professeur de philologie classique à Breslau, mort le 9 août; — de M. WOOLSEY, président de Yale college, où il avait enseigné le grec, auteur d'ouvrages estimés, tels que *Introduction to the study of international law; Political science of the state; Manual of political ethics*, mort à 88 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 2 août, M. Ménant a lu une note sur un cylindre assyrien. M. l'abbé Raboisson a continué la lecture de son mémoire sur la géographie de l'Assyrie et de la Chaldée. — Dans celle du 9 août, M. Paul Viollet a communiqué un mémoire sur la formule : Roi par la grâce de Dieu. M. Bréal a ensuite donné lecture d'une étude sur l'origine du féminin dans les langues indo-européennes. — La lecture de M. l'abbé Raboisson a été continuée dans la séance du 16 août. M. Salomon Reinach a ensuite entretenu l'Académie d'une inscription grecque provenant de Paphos. — Le 23 août, M. Le Blant a donné lecture d'un travail sur les songes et les visions des martyrs. M. Clermont-Ganneau a fait ensuite une communication sur la géographie de la seigneurie chrétienne d'Arsour, en Palestine. — Dans la séance du 30 août, M. Favet de Courteille a lu une note de M. Kiraly sur l'écriture hunno-scythique. M. Émile Ruelle a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le philosophe Damascius.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 3 août, M. Arthur Desjardins a entretenu l'Académie du socialisme d'État; M. Block a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le progrès de l'économie politique depuis Adam Smith. — Dans celle du 10 août, M. Courcelle-Seneuil a lu une note sur la souveraineté du peuple, et M. Baudrillart a continué la communication de son rapport sur la condition des populations de la Provence. — Cette lecture de M. Baudrillart a été continuée dans les séances du 17 et du 24 août.

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie royale des sciences de Berlin décernera l'année prochaine un prix de 3,000 fr., fondé par M. le comte Joseph Sicilian

Loubet, au meilleur ouvrage publié entre le 1er juillet 1884 et le 1er juillet 1889, en allemand, anglais, français ou hollandais, sur *la Colonisation européenne dans l'Amérique du Nord*. Les ouvrages soumis au concours doivent être envoyés au secrétariat de l'Académie avant le 1er juillet 1890.

— L'année prochaine se tiendra à Saint-Pétersbourg, le quatrième congrès international pénitentiaire. A cette occasion, le gouvernement russe met au concours le sujet suivant : « Part prise par John Howard à la réforme pénitentiaire. » Les travaux devront être écrits en russe ou en français. Les travaux écrits dans une autre langue devront être accompagnés d'une traduction française. Les œuvres devront être transmises avant le 1/13 mai 1890 au président de la commission d'organisation du congrès à Saint-Pétersbourg. Il y aura pour récompenser les œuvres jugées dignes, deux médailles d'or et plusieurs d'argent. L'auteur qui obtiendra la grande médaille d'or recevra en outre 2,000 fr. en argent.

Statistique des journaux. — Nous empruntons au *Livre* du 10 août quelques renseignements sur la statistique des journaux du monde. Le pays d'Europe qui est au premier rang par le nombre des périodiques qu'il édite est l'Allemagne (5,500, dont 800 quotidiens) ; puis viennent l'Angleterre (3,000, dont 809 quotidiens) ; la France (2,819, dont 700 quotidiens) ; l'Italie (1,400, dont 170 quotidiens) ; l'Autriche-Hongrie (1,200, dont 150 quotidiens) ; l'Espagne (850, dont un tiers périodiques) ; la Russie (800) ; la Suisse (450), etc. Le total des journaux imprimés en Europe est de 20,000. L'Asie compte 3,000 publications périodiques, dont la plupart paraissent au Japon et dans les Indes anglaises. Il s'en publie 200 en Afrique. La presse européenne reste bien en arrière de celle d'Amérique. Les États-Unis donnent le jour à 12,500 journaux ; le Canada à 700. C'est aussi le nombre des périodiques australiens. Il paraît, d'après les calculs de la statistique, qu'il existerait un journal pour 82,600 individus.

Paris. — Deux nouvelles brochures de M. Delisle, relatives à la bibliothèque nationale, sont également dignes du savant administrateur général de cet établissement. On trouve mille précieux renseignements dans la *Notice d'un choix de manuscrits, d'imprimés et d'estampes acquis dans ces dernières années et exposés dans le vestibule. Mai 1889* (Paris, Chamerot, in-8 de 51 p.), et dans la *Note sur les catalogues de la bibliothèque nationale* (Lille, imp. L. Danel, in-8 de 15 p.). La *Notice* comprend deux cent trente-cinq articles, dix-huit pour les manuscrits en général, vingt pour les manuscrits à peintures, onze pour les manuscrits relatifs à l'histoire du moyen âge, sept pour les chartes et monuments diplomatiques du moyen âge, onze pour les manuscrits se rapportant à la littérature du moyen âge, six pour les manuscrits modernes (lettres originales de René Descartes, sermon autographe de Bossuet, registre des comptes de Pierre-Daniel Huet, de 1650 à 1691, de la main du célèbre évêque d'Avranches; lettres de Mme Roland, la *Marseillaise*, de la main de Rouget de Lisle; les *Paroles d'un croyant* (autographe), neuf pour les autographes de Victor Hugo légués par lui à la Bibliothèque nationale, onze pour les manuscrits grecs, dix-sept pour les manuscrits orientaux, vingt-quatre pour les estampes, tout le reste pour les imprimés. — La *Note* renferme les plus précises indications sur ce que sont actuellement et sur ce que seront dans quelques années les catalogues des diverses collections de la Bibliothèque nationale. Nous ne pouvons songer à analyser une brochure où sont groupés, dans un ordre lumineux, tant de renseignements. Qu'il nous suffise de dire que la *Note* de M. Delisle fait admirablement connaître tous les progrès déjà accomplis sous son habile et féconde

administration, et lui assure de nouveaux droits à la reconnaissance de tous les travailleurs.

— Il s'est établi à Paris une *Société des parlers de France,* dont l'objet est de faire une enquête générale sur les parlers de la France, et particulièrement sur les parlers romans. La première assemblée générale s'est tenue le 14 juin; et dix jours après le conseil constituait ainsi son bureau : M. Gaston Paris, président; MM. P. Meyer et Gilliéron, vice-présidents; M. l'abbé Rousselet, secrétaire général; MM. Péponey et Salmon, secrétaires-adjoints; M. Psichari, administrateur; M. Pierrot-Desseilligny, trésorier; MM. Dottin et Doutrepont, bibliothécaires-archivistes. La cotisation annuelle de 6 francs donne droit à la réception gratuite du bulletin, et à la réception, gratuite ou à prix très réduit, des publications de la Société.

— M. Joannis Guigard prépare une nouvelle édition de son précieux *Armorial du bibliophile.* Le nouvel armorial formera deux volumes in-8 de 1200 p. et sera mis en vente au prix de 50 francs pour les souscripteurs (Libr. A. Fontaine, E. Rondeau, successeur).

— M. Ernest Petit vient de faire paraître le 3e volume de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (Paris, Thorin, in-8).

— La *Revue des questions historiques* publiera dans sa livraison du 1er octobre un important travail de M. l'abbé Vigouroux intitulé : *De l'Authenticité des évangiles prouvée par l'étude critique du langage.*

— On trouvera dans le dernier numéro du *Moyen Age* (août 1889) une bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les revues et sociétés savantes en 1889 qui dénote, de la part de son auteur, une singulière inexpérience. M. A. Marignan n'en a pas fait un dépouillement complet, mais il s'est sans doute heurté à des difficultés que l'on s'explique fort bien. Ce que l'on s'expliquera moins, c'est la bizarre classification géographique qu'il a adoptée et qui lui fait placer la Haute-Vienne en Périgord et la Dordogne en Limousin : le cas n'est pas unique et l'on trouvera Montfort-l'Amaury dans le département de la Seine, entre autres. Mais ce qui ne s'expliquera plus du tout, c'est qu'un directeur de revue, voulant faire de la bibliographie et déclarant en même temps cette science la plus simple et la plus facile du monde, se permette d'imprimer l'erreur étrange que voici : Au mot *Rhône,* vous apprendrez que dans le dernier volume paru des Mémoires de l'Académie des sciences de Lyon (1888) il y a un très intéressant article historique de M. Arn. Locard à lire sur les pèlerinages dans l'ancienne France (*la Coquille des pèlerins*). Ouvrez le livre et qu'y trouverez-vous ? M. Locard, un naturaliste distingué et connu par divers ouvrages, y traite de conchyliologie et de *quibusdam aliis.* M. Marignan aurait dû s'apercevoir qu'il s'agissait d'huîtres et ne pas nous donner pour un travail historique ce qui ne peut avoir aucun rapport avec l'histoire.

— M. Ch. Dejob, professeur de rhétorique au collège Stanislas, vient de publier une intéressante brochure sur *l'Établissement connu sous le nom de lycée et d'athénée et sur quelques établissements analogues* (Paris, Armand Colin, gr. in-8 de 48 p.). Il nous entretient successivement de Pilâtre de Rozier qui fonda, sous le patronage du roi et du comte de Provence, le Musée de Monsieur (ouvert le 11 décembre 1781, rue Sainte-Avoye); de Court de Gébelin, créateur du Musée de Paris (rue Dauphine), lequel établissement mourut avec lui (mai 1789); de Garat et de Laharpe qui, le 8 janvier 1786, inaugurèrent au lycée, — nom que prit, après la tragique fin de Pilâtre de Rozier (4 juin 1785), le Musée de Monsieur, — le premier, l'en-

seignement de l'histoire proprement dite, le second celui de l'histoire littéraire; des autres professeurs du lycée devenu en 1803 l'athénée, le mathématicien Deparcieux, le chimiste Fourcroy, l'anatomiste Sue, le zoologue Brongniart, auxquels, plus tard, succédèrent Rœderer, de Gérando, Cuvier, Biot, Thénard, Richerand, Ginguené, Vigée, et plus tard encore, Legouvé, Jules Janin, Mignet, Benjamin Constant, Chevreul, Orfila, Blainville, Fresnel, Pouillet, Dumas, etc. De curieux appendices complètent l'excellente notice de M. Dejob : I. *Conversion de La Harpe. Sa conduite pendant la Terreur.* II. *Liste des professeurs du lycée.* III. *Professeurs du lycée des arts en l'an II, l'an III et l'an IV.* IV. *De quelques sociétés ou cours qui ont porté le nom de lycée ou d'athénée.*

— Dans un opuscule intitulé : *La Vérité sur le Masque de fer, ou Recherches sur l'identité du personnage désigné sous ce titre,* extrait de la *Revue de la Société des études historiques* (Amiens, gr. in-8 de 37 p.), M. Montaudon, membre de la Société des études historiques, a entrepris de résumer une question historique qui a fait l'objet de volumineux écrits et qui reste encore pendante. Il résulte de cet opuscule que, de tous les personnages dont le nom a été mis en avant, aucun ne peut être identifié d'une façon certaine avec le « masque de fer, » et que « le mystère ne s'appliquait pas à un homme d'une importance considérable. » Le problème n'a donc plus désormais « qu'un intérêt historique d'un ordre fort secondaire. »

— M. E.-G. Ledos a publié un document bien intéressant sous ce titre : *Fragment de l'inventaire des joyaux de Louis Ier, duc d'Anjou, 1364-1365.* Extrait du tome L de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (Paris, gr. in-8 de 14 p.). C'est dans le manuscrit français 20,686 que le jeune paléographe a retrouvé l' « inventoire de la tapisserie que nous avons baillée et lessiée en garde à Pierre de Chevreuse, trésorier de France, le Ve jour de novembre l'an de grâce mil ccc soixante et quatre. » Cette pièce comble une certaine portion de la regrettable lacune que présente l'*Inventaire des joyaux de Louis de France, duc d'Anjou,* publié en 1853 par M. de Laborde, à la suite de la *Notice des émaux du musée du Louvre.* Cet état des tapisseries de l'illustre amateur est le plus ancien inventaire connu de tapisseries françaises. M. Ledos, dans une riche annotation, a indiqué avec beaucoup de sagacité l'origine de la plupart des motifs représentés sur les diverses tapisseries, et son travail ne sera pas moins goûté des artistes que des érudits.

— La Société des amis des livres qui existe, comme on sait, depuis 1880, et qui se trouve actuellement sous la présidence d'honneur de Mgr le duc d'Aumale et sous la présidence effective de M. E. Paillet, vient de publier son *Annuaire* pour 1889 (Paris, in-8 de 127 p.). Nous y signalerons les deux articles publiés par M. Alfred Bégis sur Robespierre et Lebon et qui renferment de véritables *curiosités révolutionnaires.*

— Deux des plus savants confrères de feu Laboulaye à l'Institut et au Sénat ont réuni leurs efforts pour nous faire connaître le mieux possible sa vie et ses publications (*Notice sur la vie et les travaux de M. Édouard Laboulaye, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* lue dans la séance publique annuelle de cette Académie, le 18 novembre 1887, par M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, suivie de la *Bibliographie de ses œuvres,* par M. Eugène de Rozière, membre de la même Académie. Paris, Larose et Forcel, in-8 de 83 p.). Cette bibliographie, qui part de l'année 1883 et qui va jusqu'à l'année 1888, ne comprend pas moins de 418 numéros : elle est tellement complète que non seulement des articles de revues, mais même de simples articles de journaux y sont minutieusement indiqués. On aimera à

[illegible] des excellentes notices bibliographiques de M. de Rozière sur [illegible], sur Mignet, etc.

ANGOULÊME. — M. A.-F. Lièvre a fait tirer à part du *Bulletin de la Société archéologique de la Charente* le rapport qu'il a été chargé de rédiger sur le *Camp de Vœuil* près Angoulême [illegible] avec un plan par M. Cochot, architecte. Le camp gaulois de Vœuil est d'un grand intérêt, à cause de son rempart fait de pierres calcaires calcinées.

— Le *Bulletin de la Société archéologique de Charente*, récemment paru, est rempli presque totalement par la seconde partie de l'*Histoire de l'abbaye de la Couronne* de M. l'abbé Blanchet.

BOURGOGNE. — Le tome XVI de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne*, récemment paru, contient des travaux fort intéressants. M. [illegible] a dressé un important *Catalogue des monnaies mérovingiennes d'Autun*, auquel il a apporté lui-même, dans un supplément, quelques [illegible]. M. [illegible] de Fontenay a publié, avec de bonnes annotations, [illegible] *paroisse de Saint-Jean de la* [illegible] ses études sur l'*Épigraphie autunoise*, [illegible] — *Les Pèlerinages à Saint-Sébastien d'Uchon* ont [illegible] de M. [illegible], qui consacre également quelques pages [illegible] *d'horlogers à Autun et à Genève* [illegible] est celle des Cusin, dont une branche [illegible] et y introduisit la fabrication de la montre. [illegible] par leur titre les autres travaux que [illegible] *de saint Martin d'après les légendes* [illegible] par M. J.-G. Bulliot, qui a également [illegible] sur *les Carrières et les Carriers gal*[illegible] et sur les *Fouilles du Mont-Beuvray*, [illegible] — [illegible] de M. l'abbé Cucherat sur *Semur en Brion*[illegible] *et ecclésiastiques depuis l'an* [illegible] — [illegible] de M. le vicomte Charles de Fontenay, *sur* [illegible] *les Mines* Gaspar-Frédéric, Charles-[illegible] Le Sage de Fontenay, et celle de M. J. Roidot [illegible]

[illegible] est célèbre dans le monde entier, [illegible] aux localités classiques, bien connues, [illegible] Aussi, devons-nous féliciter M. Oc[illegible] *Herborisation dans les Alpes* [illegible] a explore des régions né[illegible] comme le massif du Goléon, où [illegible] de 3,400 mètres. Déjà, dans [illegible] trois plantes du fameux [illegible] est-ce bien la végé[illegible] d'intéressantes observations [illegible] font lire avec plaisir [illegible]

[illegible] de Grenoble viennent de [illegible] *de l'en*[illegible] le 1er juin [illegible] Besançon. [illegible] un discours fort

spirituel du président pour 1889, M. le docteur Chapoy. Puis constatons que M. Auguste Castan, à lui seul et au grand profit de la Société, a donné à peu près la moitié de la matière qui compose ce très intéressant volume. L'infatigable bibliothécaire de Besançon a donc publié ici : 1° *L'Ancienne École de peinture et de sculpture de Besançon (1759-1791), histoire, notices, annales.* Sérieuse étude de plus de deux cents pages, qui comprend deux tables, dont l'une des noms de personnes dressée avec le plus grand soin; — 2° *La Physionomie primitive du retable de fra Bartolommeo à la cathédrale de Besançon* (avec deux beaux dessins hors texte). Ce travail est dédié à Mgr le duc d'Aumale « en souvenir de son commandement du VIIe corps d'armée, et pour saluer son heureux retour au pays de France. » Hommage délicat, qui prouve que M. A. Castan, l'allié de M. Delacroix dans la fameuse question de l'emplacement d'Alésia, n'a point gardé rancune au prince qui comptait alors parmi les plus redoutables adversaires du système franc-comtois; — 3° *Le Peintre Claude Rately, en religion frère Prothade de Besançon, de l'ordre des Capucins, et sa « Vierge aux saints, » datée de 1636.* Signalons aussi une attrayante lecture de M. Édouard Grenier, le poète connu, intitulée : *Une Femme du monde poète, hommage à la mémoire de Mme Élisa de Villers*, et terminons en citant la curieuse étude de M. le docteur Ch. Perron sur *Broye-les-Pesmes (Haute-Saône).* L'histoire de cette localité nous a paru un peu trop brièvement esquissée; on voit que l'auteur s'est particulièrement attaché à faire une peinture vivante des mœurs, des coutumes et du caractère des habitants de ce coin de province. Un glossaire du patois parlé à Broye, auquel plus d'un aura recours désormais, termine ce travail. Nous n'aurions guère que des éloges à décerner à M. Perron s'il n'avait cherché à établir, avec une intention hostile peu déguisée, que « Monsieur le curé » était à Broye, avant la Révolution, une sorte de maître absolu, directeur aussi omnipotent du temporel que du spirituel.

— Dans le numéro de juin dernier de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, M. Henri Jacottet raconte, sous le titre de : *Notes de voyage en France. Le Jura français*, une excursion qu'il a faite en 1888, année de pluvieuse mémoire. Tout fils qu'il est des hauts monts et des grands lacs, il trouve encore, à côté de critiques un peu fortes à notre avis, des accents presque enthousiastes pour célébrer certaines régions de la Franche-Comté qu'il a parcourues en diligence ou à pied (de Lons-le-Saunier à Pontarlier). L'auteur se promet de retourner en Comté, « mais, affirme-t-il, je m'engage à n'en plus rien raconter. » Eh bien, tant pis; car il lui reste beaucoup à en dire, et il ne dit pas mal. M. Jacottet trouve le pays trop souvent triste : les temps gris et les averses ont dû largement contribuer à lui laisser cette impression. Est-ce que, demanderons nous à M. H. Jacottet, la Suisse a un aspect bien gai quand il pleut?

Gascogne et Guyenne. — On connaît le mérite du considérable ouvrage intitulé : *Statistique générale topographique, scientifique, administrative, industrielle, commerciale, agricole, historique, archéologique et biographique du département de la Gironde*, par M. Édouard Féret, membre de la Société d'agriculture de la Gironde, secrétaire de la Société archéologique de Bordeaux. La première partie du tome III est consacrée à la *Biographie* (Bordeaux, Féret et fils; Paris, G. Masson; E. Lechevalier, gr. in-8 de VIII-628 p. à deux colonnes). L'auteur nous présente ce recueil de *Notices biographiques sur les notabilités girondines*, comme « le fruit de longues années de recherches consciencieuses, » comme « le recueil de ce genre le plus complet qui ait été publié. » Le fascicule contient près de trois mille notices, presque toutes

excellentes et qui seront consultées avec autant de profit que d'intérêt. Espérons que M. Féret, refondant et perfectionnant plus tard, avec le fidèle concours de ses collaborateurs, son recueil d'aujourd'hui, pourra nous donner « le grand travail de biographie locale dont le regretté Jules de Gères avait commencé la publication sous le titre d'*Alphabets de Guyenne.* »

Ile-de-France. — Pour paraître très prochainement le premier volume d'un ouvrage considérable, qui viendra compléter fort utilement celui de M. Mignet : *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne,* par M. A. Legrelle. (Gand, imp. Dullé-Plus, in-8 de 532 p.).

Languedoc. — La Faculté des lettres de Toulouse fait preuve de la plus louable activité. Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs (tome LV, p. 189) le périodique fondé sous ses auspices sous le titre : *Annales du Midi.* Voici qu'elle commence la publication d'une *Bibliothèque méridionale,* qui doit comprendre des « travaux et des documents de tout genre, relatifs à l'histoire, à la langue et à la litttérature du Midi de la France et des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. » Nous ne comprenons pas bien l'utilité de distinguer par le format les travaux d'histoire littéraire (petit in-8) et ceux d'histoire proprement dite (gr. in-8). Le premier volume qui vient de paraître est consacré aux *Poésies complètes de Bertran de Born,* avec introduction, notes et glossaire, par M. Antoine Thomas.

Limousin. — MM. Bourdery et Lachenaud à Limoges s'occupent, sous les auspices de la Société archéologique du Limousin, de dresser un inventaire général de l'œuvre des anciens peintres émailleurs de cette province. Il doit comprendre toutes les pièces antérieures à la période de décadence de l'art, et permettre d'en suivre la trace. Diverses expositions ont récemment mis en lumière de remarquables objets dont on ignorait l'existence et qu'il ne faut pas laisser retomber dans l'oubli. Le travail d'inventaire est déjà fort avancé et ne comprend pas actuellement moins de 4,500 fiches; il ne s'agit plus que de contrôler et de compléter. Les auteurs s'adressent donc aux amateurs, les priant de les seconder et de les renseigner. Ils mettent à leur disposition un questionnaire méthodique qui témoigne du soin apporté à leur publication.

Lorraine. — La plus récente des *Excursions épigraphiques,* de M. Léon Germain, est consacrée à *Froville* (*canton de Bayon*) (Nancy, Sidot frères in-8 de 15 p.). C'est un extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine.* Cette petite brochure est particulièrement consacrée à l'étude d'une pierre tombale du XVIe siècle, dont elle offre une représentation lithographique ; M. Léon Germain n'a pu retrouver le nom de celui auquel il était destiné, non plus que celui de la dame de Bildstein, dont le corps repose sous une autre pierre également étudiée par lui.

Normandie. — La Société de l'histoire de Normandie vient de publier, édités par MM. Charles et Paul Bréard, des *Documents relatifs à la marine normande et à ses armements aux* XVIe et XVIIe *siècles pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes* (Rouen, Lestringant, in-8, XIII-291 p.).

— Viennent également de paraître : *Visite des monuments d'Évreux par l'Association normande, le 16 septembre 1888 ; Compte rendu,* par M. Louis Régnier. Caen, Delesques, in-8, 17 p. (Extrait de l'*Annuaire normand* pour 1889) ; et *Excursion archéologique de l'Association normande à Ferrières-Haut-Clocher, Claville, la Bonneville et Glisolles, le 17 septembre 1889;* compte rendu par le même (même rec.). (Caen, Delesques, in-8, 65 p.)

— Signalons également une étude insérée sans nom d'auteur, dans la *Semaine religieuse de Rouen,* sur *les Premières Assemblées départementales de la Seine-Inférieure* (p. 700-705, 726-731 et 749-753).

— M. l'abbé Deslandes, curé de Robehomme, a publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du chapitre de Bayeux.* (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 136 p.). Ce travail est d'autant plus précieux que l'intéressante bibliothèque du chapitre de Bayeux a été jusqu'ici fermée ou à peu près, et que l'on ne connaissait qu'approximativement les richesses qu'elle renferme.

— La notice sur *M. l'abbé Do,* chanoine de Bayeux et érudit distingué, connu surtout par son zèle à soutenir la tradition de l'établissement du christianisme en France au second siècle de notre ère, rédigée par M. l'abbé Martin, aumônier de la Visitation de Caen, vient d'être extraite de la *Semaine religieuse* de Bayeux, et tirée à part (Caen, Ve Domin, in-8, 16 p.); ce tirage à part n'est pas mis en vente.

ORLÉANAIS. — L'inventaire des très riches archives des hospices de Chartres est très avancé. Il promet d'être des plus intéressants non seulement pour l'histoire locale, mais aussi pour l'étude de la condition des particuliers au moyen âge. Les hospices de Chartres possèdent une collection unique, la série complète des comptes de 1349 à 1789, où l'on peut suivre année par année les changements qui se produisent dans la valeur des terres, le salaire des ouvriers, le prix des denrées. L'archiviste du département d'Eure-et-Loir ne doute pas que, lorsque ce travail sera terminé, « devant la richesse et l'importance du dépôt, » les administrateurs de ces hospices n'en décident l'impression.

POITOU. — L'éditeur Gouraud, de Fontenay-le-Comte, vient de faire paraître le tome VI de l'*Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou,* par M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers (un vol. in-8 de 518 p.). Ce volume se termine par une dissertation sur les statues équestres sculptées aux tympans de diverses églises romanes et leur signification dans l'esthétique chrétienne. Les archéologues pourront se dispenser de lire cette dernière dissertation, qui n'est au courant d'aucune des découvertes faites sur la question des cavaliers depuis quelques années, de même que les érudits pourront parfaitement s'abstenir de feuilleter la partie historique dont le moindre défaut est la prolixité interminable de l'exposition. Le tome VI de l'*Histoire du Poitou* est consacré aux événements du Xe siècle. On peut prévoir que, s'il se termine, l'ouvrage complet atteindra au moins trente volumes.

— Vient de paraître : la liste des *Anciens Fondeurs de cloches poitevins ou ayant travaillé en Poitou,* du XIVe au XVIIIe siècle, par M. Joseph Berthelé, correspondant du ministère à Niort (in-8 de 8 p., extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*).

— L'éditeur Grimaud, de Nantes, vient de faire paraître : *Armoiries vendéennes, répertoire héraldique des nobles et annoblis de Bas-Poitou,* par M. R. Albert (in-8 de 84 p.).

PROVENCE. — Après avoir passé un assez long temps dans la solitude de la Sainte-Baume pour achever de mettre en ordre les notes rapportées de son voyage et séjour en Orient, le R. P. Didon se trouve en mesure de livrer à l'impression la 1re partie de son grand ouvrage sur Jésus-Christ. Elle paraîtra au mois de janvier prochain, en deux beaux volumes in-8, sous le titre de : *Le Christ devant l'histoire.* Les deux autres parties, qui auront probablement la même dimension, seront intitulées, la deuxième, *le Christ devant la vérité religieuse,* et la troisième, *le Christ devant la conscience.* On dit grand bien de ce travail, que les amis et les admirateurs de l'éloquent dominicain attendent avec impatience.

— Nous ne voulons qu'annoncer le recueil de M. Jules Arnoux, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie du Var : *Les Troubadours et les Félibres du Midi* (Paris, Gedalge, in-4 de 200 p.), recueil qui est une parfaite réalisation du programme ainsi tracé (*Avant-propos*, p. 6) : « Pourquoi n'offririons-nous pas à nos élèves quelques-unes des plus belles inspirations des troubadours d'autrefois et des félibres contemporains, sous la forme d'un livre d'aspect agréable, facile à lire, dépouillé de toute prétention érudite, avec des extraits choisis et traduits à leur intention ? » Avant d'aborder l'étude de la poésie méridionale, le savant auteur a résumé en quelques traits l'histoire de la Provence et du comté de Toulouse (*Introduction*, p. 10-18). L'ouvrage même se divise en trois parties : 1° *Les Troubadours* (du XI° à la fin du XIII° siècle); 2° *Période de transition ;* 3° *Les Félibres.* Les poètes cités successivement dans chacune de ces trois parties sont : Bertrand de Born, Pierre Vidal, Rambaud de Vaqueiras, Gaucelm Faidit, Pierre Cardinal, Giraud de Borneil, l'auteur du poème de la croisade contre les Albigeois ; Goudelin, Louis Bellaud de la Bellaudière, Diouloufet, Pierre Bellot, Hyacinthe Morel, Victor Gélu, Jasmin ; Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, Félix Gras, Frédéric Mistral. M. Arnoux dit, en finissant, que la langue romane ne relève plus que des érudits et que le provençal s'en va, émietté par une fatalité inéluctable. Il ajoute que le deuil de la littérature provençale aura été mené par un poète de race, le noble Mistral, qui l'eût sauvée de la ruine, si elle avait pu l'être. A cette imitation du *Si Pergama dextra,* nous opposerons le discours prononcé par Mistral à Paris le 7 juillet dernier, où il s'est plaint avec une amère éloquence de ceux qui osaient considérer le provençal comme une langue morte, alors que cette langue est plus vivante que jamais.

— Sous ce titre : *Les Incunables de la Méjanes,* ont été publiés un rapport de M. Gustave Mouravit et un vœu de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, rapport lu et vœu exprimé dans la séance du 18 mars 1889 (Aix en Provence, imprimerie Illy-Brun, in-8 de 37 p. Tirage à 10 exemplaires sur papier de Hollande). M. F. Vidal a eu la pensée, dit le savant bibliophile chargé du rapport, de rechercher dans le riche dépôt dont il est un des conservateurs zélés, ces premiers produits de la typographie, que dans la technographie bibliographique on a désignés sous le nom d'incunables. M. Vidal en a trouvé à la Méjanes environ deux cents. M. Mouravit signale les plus rares et les plus précieux des incunables catalogués par M. Vidal, tels que les *Heures* de Pigouchet (1488), celles d'Ant. Vérard (1500), le *Bréviaire* d'Aix (Lyon, 1499), exemplaire unique sur vélin ; l'*Etymologicum magnum* de Calliergi, édition de Venise, 1499, en belle reliure du temps ; la *Somme rurale* de Jean le Boutillier (Lyon, Arnollet, 1500); le *Catholicon* de Jean Balbi, le premier livre avec date sorti des ateliers mayençais de Gutenberg ; le *Cicéron* de Fust et Schoiffher (Mayence, 1464), la première édition qui ait été donnée d'un classique ancien ; la *Rhétorique* de Guillaume Fichet (1471); la première édition d'*Aristophane* (1498, Alde Manuce) ; le *Lucrèce* (1500) du même admirable imprimeur, etc. Le rapport de M. Mouravit, enrichi de notes charmantes, contient sur les incunables en général et sur les incunables de la Méjanes en particulier, tout ce que l'on pouvait dire de plus instructif et de plus curieux. Le vœu adopté par l'Académie, sur la proposition du rapporteur, est que les joyaux typographiques de la Méjanes soient classés, réunis et exposés en des vitrines spéciales dans la grande salle de la Bibliothèque publique d'Aix, où ils formeront un vrai musée bibliographique. Puisse un pareil vœu être réalisé

dans toutes celles de nos collections publiques qui possèdent des incunables et autres trésors typographiques !

— M. Eugène Fouque publie sous ce titre : *Moustiers et ses Faïences* (Aix, Remondet-Aubin, gr. in-8 de 121 p.) une étude sur Moustiers Sainte-Marie (Basses-Alpes), son origine, sa situation, l'origine des faïences qui ont rendu cette petite ville célèbre, l'apogée et la décadence des fabriques; sur le potier de Moustiers, Pierre Clérissy, qui, dès 1686, trouva ou appliqua le procédé de recouvrir les poteries d'un émail opaque blanc, et de les décorer ensuite d'ornements en peinture bleue ; sur Joseph Fouque, qui, continuant les traditions de Clérissy, fit prospérer sa fabrique, laquelle occupa jusqu'à vingt-deux peintres ou décorateurs, la céda à l'aîné de ses fils, Gaspard Fouque, né en 1757, lequel la dirigea jusqu'en 1830, et la céda à son tour à ses fils et petits-fils qui l'exploitèrent jusqu'en 1852. Dans un chapitre spécial, l'auteur s'occupe d'Olerys, qui fut plutôt peintre que faïencier, et qui importa d'Espagne la peinture polychrome pour décorer les faïences de Moustiers. Deux autres chapitres contiennent, l'un, *les Actes et Documents authentiques servant à établir l'origine et la généalogie des maîtres faïenciers et des peintres de Moustiers qui eurent le plus de renom;* l'autre, *la Nomenclature et Description des œuvres les plus remarquables produites par les fabriques de Moustiers et l'indication des collections qui les possèdent.* A l'appendice, nous trouvons la recette de la composition de l'émail dont se servaient les faïenciers de Moustiers. La monographie composée avec tant de soin, et, pour ainsi dire, avec tant d'amour filial par M. Fouque, est ornée de six belles gravures qui représentent une *vue de Moustiers,* la *plaque aux singes* qui, comme les trois objets suivants, appartiennent à la collection Paul Arbaud ; une *assiette où est peint l'Olympe,* un *bénitier style Louis XV,* une *grande aiguière* et un tableau où est figuré le triomphe d'Amphitrite, de la collection Jouffret). La luxueuse publication est dédiée à M. Paul Arbaud, qui a donné à l'auteur son plus dévoué concours, et qui, fervent collectionneur comme Peiresc, sait se montrer bon et généreux comme lui.

QUERCY. — Signalons la seconde édition des *Assemblées des sénéchaussées de Quercy pour l'élection des députés aux États généraux de 1789. Procès-verbaux des séances. Liste des députés. Cahiers des doléances,* publiés par M. Louis Combarieu, officier de l'instruction publique, archiviste départemental (Cahors, Girma, in-8 de 142 p. tiré à 278 exemplaires, 250 sur papier vélin et 20 sur papier de Hollande). M. Combarieu, en publiant l'année dernière les documents ci-dessus énumérés, avait eu surtout pour but de conserver le texte d'un manuscrit de la ville de Cahors, très endommagé à la suite d'un commencement d'incendie survenu à l'hôtel de ville en 1859, et dont le mauvais état pouvait faire appréhender la complète disparition. Ce livre, tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, ne s'adressait qu'à quelques curieux. La nouvelle édition est destinée à un plus grand public. Grâce à un recueil manuscrit communiqué par le contre-amiral comte de Marquessac, l'archiviste du Lot a comblé les lacunes causées dans le manuscrit de l'hôtel de ville par les flammes de 1859. Il est inutile d'ajouter que la publication de M. Combarieu est plus complète et plus correcte, en ce qui regarde les doléances des trois ordres, que les *Cahiers des États généraux* de MM. J. Mavidal et F. Laurent, et, en ce qui regarde les listes des députés, que les *Catalogues* publiés par MM. L. de la Roque et Ed. de Barthélemy.

TOURAINE. — Les juifs au moyen âge ont eu presque partout leur cimetière spécial, comme ils ont eu leur quartier propre. L'existence du

cimetière des juifs à Tours était bien connue, mais l'emplacement jusqu'ici n'avait pu en être déterminé. M. Louis de Grandmaison est parvenu à le faire avec beaucoup de précision. Il a consigné les résultats de ses recherches dans une excellente *Note sur le cimetière des juifs à Tours* qui a été insérée dans la *Revue des études juives*. (Tirage à part, in-8 de 16 p. avec un plan.)

ALLEMAGNE. — Le Dr Pastor fera paraître en novembre le second volume de sa belle *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*. Il est consacré aux pontificats de Pie II, Paul II et Sixte IV, embrassant ainsi une période de vingt-six ans (1458-1484).

— A signaler, dans le numéro d'août de la grande revue allemande *Nord und Süd*, entre autres articles intéressants, une étude de M. Moriz Hoernes sur les *Celtes dans l'Autriche méridionale*, et une autre de M. Heinrich Zschalig sur le poète danois Holger Drachmann.

ANGLETERRE. — Sous ce titre *Outline of English Literature*, M. J.-C. Wright a publié (Manchester, John Heynard, in-12 de 138 p.) un manuel de littérature spécialement destiné aux candidats qui se préparent aux *Local examinations* d'Oxford ou de Cambridge. Nous pensons qu'il rendra aussi de réels services à tous ceux qui veulent embrasser, dans une étude d'ensemble toute l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. Il semble toutefois que l'auteur ait abusé des divisions et des sous-divisions. M. J.-C. Wright a classé en quatre groupes correspondant à quatre chapitres les écrivains antérieurs au règne d'Élisabeth, et ce règne lui-même comporte trois périodes littéraires. En voulant être trop complet, on risque de faire un dictionnaire au lieu d'un traité, et, en ce qui concerne l'époque contemporaine, il eût mieux valu consacrer une plus large place à Macaulay, à Lamb, à Thackeray et passer sous silence Thomas Arnold, l'archevêque Whately et Jane Austen.

— M. Archibald Grove vient de fonder une nouvelle revue politique et littéraire. *The New Review* contient dans son premier numéro des articles de MM. Naquet et Pelletan sur Boulanger et *Un Mois en Russie* de Lady Randolph Churchill.

AUTRICHE. — L'Autriche-Hongrie compte, paraît-il, 172 collèges et 85 écoles professionnelles, donnant l'instruction, les premiers à 55,404 élèves, les secondes à 18,545. 123 collèges sont officiels, 9 provinciaux, 21 municipaux, 14 épiscopaux, 2 sont dus à des sociétés, 3 à des particuliers ; de même il y a 54 écoles professionnelles de l'État ; 6 provinciales, 9 municipales, 1 fondée par une société, 5 par des particuliers. Ces établissements se répartissent ainsi suivant la langue dans laquelle l'enseignement est donné : pour les collèges, 96 allemands, 40 bohémiens, 23 polonais, 4 italiens, etc. ; pour les écoles professionnelles, 59 allemandes, 17 bohémiennes, 5 polonaises, 3 italiennes. Nous empruntons ces renseignements à la *Pädagogische Revue*, l'intéressant périodique dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs. (*Polybiblion*, t. LV, p. 382).

BELGIQUE. — Signalons un court, mais important mémoire, extrait des *Précis historiques*, intitulé : *Le Témoignage d'Adrien de But en faveur de Thomas à Kempis, comme auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, par F.-R. Cruise, docteur en médecine de l'Université de Dublin (Bruxelles, Alfred Vromant, in-8 de 8 p.). M. Cruise met en pleine lumière le témoignage « si formel, et jusqu'alors ignoré, d'un contemporain de Thomas à Kempis, où celui-ci est positivement reconnu comme l'auteur du traité *Qui sequitur me* ou *De Imitatione Christi*. » Il démontre que la date *hoc anno*, indiquée par la note

mise par Adrien de But sur une des pages de la *Chronique des Dunes* (ms. 7979 de la Bibliothèque royale de Bruxelles), se rapporte à l'année 1458, c'est-à-dire qu'elle est antérieure à la mort de Thomas. La brochure du savant auteur des *Notes of a Visit*, etc. (Londres, 1887), est accompagnée d'une photogravure de la page de la chronique où se trouve la précieuse note d'Adrien de But. Il reste à prouver comment le même religieux qui a écrit des traités aussi médiocres que ceux qui sont incontestablement de lui, aurait pu composer un livre aussi admirable que l'*Imitation de N.-S. J.-C.*

ESPAGNE. — Don Gregorio Vicent y Portillo vient de donner au public le premier volume d'un ouvrage qui ne peut manquer de jeter un jour inattendu sur bien des côtés de l'histoire de l'Espagne, s'il est continué sur le même plan. En voici le titre : *Biblioteca historica da Cartagena : coleccion de obras, extractos de codices manuscritos, bulas, fueros... desde sus tiempos primitivos hasta nuestros dies, con notas y grabados.*

— De son côté, un romaniste distingué, M. Mila y Fontanals, a donné récemment au public un nouveau fruit de ses veilles. C'est une étude d'ensemble tant sur les trouvères d'Espagne que sur le génie propre de la langue provençale : *De los trovadores en España, estudio de poesia y lengua provençal* (Madrid, Murillo, in-8 de XXXII-540 p.).

— Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs que l'étude si riche en aperçus nouveaux de Mgr Freppel sur la *Révolution française*, ses principes subversifs de toute société et ses déplorables conséquences, vient d'être traduite en espagnol, par M. François Pons y Boigues. La lecture d'un livre aussi substantiel, aussi logique, aussi judicieux, ne peut que faire beaucoup de bien dans un pays foncièrement catholique comme l'Espagne, mais où les doctrines décevantes et les promesses fallacieuses de notre Révolution n'en recrutent pas moins beaucoup d'adeptes plus ou moins conscients du mal dont ils se rendent coupables.

— M. Maurice Harbulot publie dans la *Revue internationale de l'enseignement* (15 juillet 1889) d'intéressantes données statistiques sur *l'Enseignement public en Espagne*, d'après la *Reseña geografica y estadistica de España*, de M. le général Ibanez. On regrette seulement que ces statistiques remontent à l'année 1880 et ne soient pas par conséquent absolument à jour.

ITALIE. — Depuis quatre mois, la librairie Malagoli de Turin publie un journal hebdomaire, *le Français en Italie*, qui est rédigé en langue française avec une traduction littérale juxtalinéaire. Il contient des exercices gradués de lecture, avec la prononciation indiquée (Prix : 5 fr. par an).

— Notre savant et zélé collaborateur M. P. de Nolhac vient de partir en Italie, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Il s'agit de recueillir des documents en vue d'une étude sur Pétrarque et les origines de la Renaissance. Il serait superflu d'insister sur l'importance d'un travail qui jettera un nouveau jour sur cette période si curieuse de l'histoire littéraire formée par la fin du XIVe siècle ; et le talent de celui à qui ces recherches sont confiées est une garantie qu'elles ne seront point infructueuses.

— Le 3e fascicule de l'*Archivio storico italiano* contient (p. 385-439) une importante bibliographie de l'érudit Cesare Guasti, dont nous avons annoncé la mort à nos lecteurs. Ce catalogue, dû à MM. Gherardi et Castellani, ne comprend pas moins de 489 numéros.

— M. Giuseppe Biadego, bibliothécaire de Vérone, se propose de publier un intéressant manuscrit de cette bibliothèque, resté inédit. Ce sont les *Vite dei pittori, scultori ed architetti veronese* de Diego Zannandreis. Zannan-

dreis (1768-1836) passa toute sa vie à recueillir partout dans les manuscrits comme dans les imprimés, les matériaux de ce vaste ouvrage, qui ne peut être accueilli qu'avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art. Plus de trois cents biographies artistiques y sont contenues. Il formera un volume in-8 de plus de 600 p., payable 10 fr. pour les souscripteurs et 12 fr., une fois que l'impression sera terminée. L'éditeur est M. G. Annichini.

ROUMANIE.— A côté des grands périodiques roumains, malheureusement trop peu connus en France, tels que les *Mémoires de l'Académie de Bucharest,* il y a dans ce pays un certain nombre de revues relatives aux sciences et aux lettres qui n'ont qu'une vitalité restreinte. Un nouveau périodique, qui nous arrive d'Yassi (Cuppermann, éditeur), sous le titre de *Arhiva Societatii stiintifice si literare,* nous permet de bien augurer des promesses contenues dans son premier numéro. Il paraîtra un fascicule tous les deux mois, contenant environ huit feuilles. Le premier (juillet-août 1889) renferme des articles de l'historien bien connu A.-D. Xenopol (entre autres à propos d'une étymologie proposée par M. Hasden); de M. Cobalcescu (sur la géologie de la vallée de la Dimbovitza); de M. Tanoviceanu et de M. Titkin (questions orthographiques). Ce recueil s'étant assuré la collaboration des principaux écrivains du pays dans les genres les plus divers pourra obtenir un accueil favorable et de nombreux lecteurs. La partie bibliographique paraît bien traitée, et une série de documents historiques clôt la livraison. On s'y occupera, dans les livraisons suivantes, d'archéologie, de folk-lore et de traditions populaires.

SUISSE. — Il vient de se fonder en Suisse une Société catholique d'histoire et d'art, dont le but est d'organiser les forces littéraires des catholiques allemands de Suisse et de les diriger dans un travail scientifique. Elle va publier des *Schweizer Blätter* qui lui serviront d'organe. Puis, dès qu'elle en aura les moyens et l'occasion, elle entreprendra d'autres publications.

ÉTATS-UNIS. — La librairie Lippincott, de Philadelphie, a en préparation un volume qui formera le tome quatrième du *Dictionary of English Literature* d'Allibone, et qui conduira les informations jusqu'à la dernière époque. Cet utile ouvrage paraîtra en 1890.

— L'importante publication de M. Caspar que nous avons annoncée déjà à nos lecteurs, et qui a pour titre *Directory of the American Book, News and Stationery Trade,* est enfin terminée (Milwaukee, Caspar, in-8 de 1,500 p.). Le prix du volume est de 8 dollars pour les souscripteurs et de 12 pour les autres personnes.

— La maison Longman entreprend une importante publication sur l'histoire d'Amérique. Les *Epochs of American History,* rédigées sous la direction du Dr A. Bushnel Hart, le savant professeur de Harvard College, comprennent les parties suivantes : *The Colonies 1492-1763,* travail de M. Reuben Gold Twaites, secrétaire de la State historical Society du Wisconsin; — *Formation of the Union (1763-1829),* dont le Dr Hart s'est réservé la rédaction; — *Division and reunion (1829-1889),* dont la préparation a été confiée au professeur Woodrow Witson.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Bossuet guidant l'âme chrétienne dans ses devoirs envers Dieu* (petit in-18, Desclée et Lefebvre, à Tournai). — *Les Trois Manières de prier,* par le P. Marin de Boylesve (petit in-12, Haton). — *La Piété chrétienne et l'Enfance, d'après saint François de Sales* (in-64, Delhomme et Briguet). — *Plans d'homélies, de prônes et d'instructions sur l'Évangile du*

[illegible] — Bibliothèque photographique [illegible] Gauthier-Villars. — [illegible] Gauthier-Villars. — [illegible] Gauthier-Villars. — [illegible] J.-B. Baillière. — [illegible] Gauthier-Villars. — [illegible] James (in-4, [illegible] à Montpellier; Masson, à Paris). — [illegible] Firmin-Didot). — [illegible] par A. [illegible] Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Histoire de la Renaissance artistique en Italie*, par C. [illegible] (2 vol. [illegible] Firmin-Didot). — *Les Feuilles d'automne*, par V. Hugo (in-18, Hetzel et Quantin). — *Les Chants du crépuscule*, par V. Hugo (in-18, Hetzel et Quantin). — *Rimes cléricales, histoires et légendes*, par l'abbé [illegible] Breault (in-18, [illegible]). — *Le Livre du jugement*, par Albert Jhouney (in-8, édition de l'Étoile, Sain-[illegible]). — *Beatrice, Geist und Kern der Dante'schen Dichtungen*, von G. Giet-mann (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Notes sur le théâtre contempo-rain*, par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Le Disciple*, par P. Bourget (in-18, Lemerre). — *Amour sans nom*, par G. Lomon (in-12, Plon et Nourrit). — *Présentée*, par Hamilton Aïdé (in-18, Hachette). — *Cet enfin, Petite Folle*, par J. Strange Winter (in-18, Hachette). — *Le Mystère d'un Hansom Cab*, par F.-W. Hume (in-18, Hachette). — *La Maison des hiboux*, par E. Marlitt (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *La Dot de Germaine*, par M. du Campfranc (in-18, Firmin-Didot). — *Mademoiselle d'Ypre*, par R. Dombre (in-18, Firmin-Didot). — *Roi et Paysan, aventures de Bertoldo de Bertagnana*, par E. Moreau (petit in-8, Firmin-Didot). — *Les Trois Sœurs, chronique du temps passé*, trad. par Daffry de la Monnoye (petit in-8, Firmin-Didot). — *Adoptée*, par Herbert (in-18, H. Gautier). — *L'Hôtel Saint-François*, par M. Maryan (in-18, H. Gautier). — *Pauvre Jean*, par P. du Château (in-18, H. Gautier). — *Un Vieux Page*,

croquis valaisans, par Mario (in-16, F. Payot, à Lausanne). — *Racontars de wagon*, par C. Lexpert (in-18, Ghio). — *Itinéraire général de la France, par P. Joanne. Bourgogne et Morvan* (in-18 cartonné, Hachette). — *Nordische Fahrten. Island und die Faröer*, von A. Baumgartner (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Voyages, études et travaux de A.-M. Grétry*, racontés par lui-même (in-12, Delagrave). — *Au pays d'Annam*, par P. Antonini (in-8, Bloud et Barral). — *Annamites et Chinois*, par D. Arnauld (petit in-8, Firmin-Didot). — *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur* (in-8, bureaux de « l'Année dominicaine, » à Paris). — *Notice sur Mgr François-Adrien Rougier, évêque titulaire de Cissame, vicaire apostolique du Kiang-Si méridional* (in-8, Retaux-Bray). — *Lionel Hart, engagé volontaire, glorieusement tombé au Tonkin à vingt ans*, par P. Pralon (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Astronomisches aus Babylon oder das Wissen der Chaldäer über den gestirnten Himmel*, von J. Epping (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Les Fastes de la Numidie sous la domination romaine*, par A.-C. Pallu de Lessert (in-8, A. Picard). — *La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments*, par É. Cartailhac (in-8, F. Alcan). — *François Ier, Marignan, l'Élection impériale (1515-1521)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *François Ier, Charles-Quint et le Connétable de Bourbon (1521-1524)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Tourville et la Marine de son temps*, par J. Delarbre (gr. in-8, Baudoin). — *L'Esprit public au XVIIIe siècle, étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains, 1715 à 1789*, par C. Aubertin (in-18, Perrin). — *Révolution française. Album du centenaire, 1889* (in-4, cartonné, Jouvet). — *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Révolution française (année 1789)*, par H. Monin (in-8, A. Colin). — *Études sociales sur la Révolution*, par A. Nicolas. 1re série (in-18, Retaux-Bray). — *La Question d'Alsace*, par J. Heimweh (in-16, Hachette). — *Un Collège de jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le Collège Henri IV de la Flèche*, par le P. C. de Rochemonteix (4 vol. in-8, Leguicheux, au Mans). — *Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou*, par le chanoine Auber (gr. in-8, Bonamy, à Poitiers). — *Dictionnaire des Dictionnaires*, par Mgr P. Guérin, t. IV (in-4, Lib. des Impr. réunies). — *Biographie de M. Lecointre-Dupont*, par J.-L. de la Marsonnière (in-18, Oudin). — *Quelques pages intimes sur M. Chevreul*, par A. Riche (in-8, Poussielgue). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Disciple*, par Paul Bourget. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 364 p., 3 fr. 50. — 2. *Jean Bise*, par Jean Honcey. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 282 p., 3 fr. — 3. *Fort comme la mort*, par Guy de Maupassant. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 4. *Henriette*, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 200 p., 3 fr. 50. — 5. *Jack*, par Alphonse Daudet (Nouvelle édition illustrée par Mirbach et Guillaume). Paris, Marpon et Flammarion, 1889, in-12 de 716 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Age de papier*, par Charles Legrand. Paris, Kolb, 1889, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 7. *Fou d'amour*, par Charles d'Héricault. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 8. *Amour sans nom*, par Charles Lomon. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 9. *Double-Blanc*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-18 de 274 et 280 p., 7 fr. — 10. *Grandterroir*, par Paul Dys. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 296 p., 3 fr. 50. — 11. *La Hanterie*, par Paul Harel. Paris, Lemerre, 1889, in-12 carré de 210 p., 3 fr. — 12. *Le Dernier Maître*, par Charles de Bordeu. Paris, Quantin, 1889, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 13. *Maman Capitaine*, par Victor Fournel. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 224 p., 3 fr. — 14. *Le Petit Gosse*, par William Busnach. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 274 p., 3 fr. — 15. *Une Faute*, par le commandant Stany. Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *Suzanne Duluc*, par Attale du Cournau. Paris, J. Ducher, 1889, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Agonie*, par Jean Lombard. Paris, Savine, 1889, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 18. *Présentée*, par Hamilton Aïdé, traduit de l'anglais par Robert Honloy. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 296 p., 1 fr. 25. — 19. *Fatalité*, par mistress Braddon, traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 304 p., 1 fr. 25. — 20. *Le Mystère d'un Hansom Cab*, par Fergus W. Hume, traduit de l'anglais par Léon Bochet. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 288 p., 1 fr. 25. — 21. *Aux trois Boules d'or*, par Baring Gould, traduit de l'anglais par Mme C. du Parquet. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Colonel Sabretasche*, par Ouida. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-12 de 330 et 316 p., 7 fr. — 23. *Adoptée*, par M. Herbert, traduit de l'allemand par J. de Rochay. Paris, H. Gautier, 1889, in-12 de 320 p., 3 fr. — 24. *Pour la gloire*, par Salvatore Farina, traduit de l'italien par Francisque Regnard. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 266 p., 1 fr. 25. — 25. *Demoiselle Micia*, (mœurs galiciennes), par Marie Paradowska. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 26. *Le Chant du cygne*, par Léon Tolstoï, traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 289 p., 3 fr. 50. — 27. *Louk-Loukitch*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 290 p., 3 fr. — 28. *Croquis valaisiens* (*Un Vieux Pays*), par Mario. Lausanne, F. Payot, 1889, in-12 de 290 p., illustrations de Ravel, 5 fr. — 29. *Péchés de vieillesse*, par Armand de Pontmartin. Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Père Anselme*, par le comte A. de Saint-Aulaire. Paris, Victor Havard, 1889, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 31. *Coquin d'amour*, par René Laffon. Paris, Westhausser, 1889, in-12 de 240 p., illustrations par Léandre et Lefebvre-Lourdot, 3 fr. 50. — 32. *Contes à mon singe*, par J. Ricard. Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 33. *Racontars de wagon*, par Charles Lexpert. Paris, Ghio, 1889, in-12 de 324 p., 3 fr. 50.

1. — Y a-t-il des doctrines philosophiques dangereuses et funestes? Le philosophe, l'écrivain, le savant, le maître enfin qui nie le bien et le mal, qui ne voit dans les actes vertueux ou vicieux que des phénomènes de physiologie animale, qui tient Dieu pour une chimère

volonté pour une illusion pure, est-il responsable des méfaits et des actes criminels de son disciple? Tout le roman, ainsi titré, de M. Paul Bourget, de la première à la dernière ligne, répond : oui! En vain, M. Anatole France, dans le *Temps*, et un anonyme de la *Revue scientifique*, se sont-ils insurgés contre l'absolu de cette conclusion. Elle est réelle, et, comme le dit M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes*, elle a été voulue. En écrivant *le Disciple*, M. Paul Bourget a eu l'intention formelle de poser devant ses lecteurs la responsabilité morale des savants et des écrivains. Une courte analyse de l'œuvre suffit à la démonstration.

Dans la rue Guy de Labrosse, près du Jardin des Plantes, vit un athée dont la conduite est d'un saint et dont les doctrines sont la négation de toute cause finale, de toute idée religieuse, de toute sanction divine. Adrien Sixte est son nom. Laissant à sa vieille gouvernante, une ancienne servante de curé, le soin de diriger son ménage, il est tout entier à sa pensée, sans se préoccuper du monde extérieur. Synthétisant Spinoza, Littré, Renan, Taine et Herbert Spencer, il a publié trois ouvrages : *La Psychologie de Dieu, la Théorie des passions* et l'*Anatomie de la volonté*, dans lesquels il ne recule devant aucune hardiesse de l'ordre spéculatif. On a même cru que M. Paul Bourget avait peint, dans la personne d'Adrien Sixte, soit M. Taine, soit M. Littré. Mais il n'en est rien. Le type décrit a existé. C'était un professeur de philosophie, nommé François Magy, à qui l'on doit un livre publié en 1864 chez l'éditeur Ladrange, et qui est intitulé : *De la Science et de la Nature*. Magy ou Adrien Sixte, peu importe!... Un fait est certain, c'est qu'il exerce une grande influence sur la jeunesse non chrétienne des écoles. L'un de ces étudiants, nommé Robert Greslou, a perdu la foi en lisant les ouvrages du philosophe. Fils d'un mathématicien qui, de bonne heure, lui apprit à raisonner méthodiquement toutes ses impressions et tous ses actes, ce Greslou plonge du premier coup jusqu'au plus profond des abîmes de la négation. Avec cela, sensuel, égoïste, sans cœur, envieux : toutes passions qui n'étant plus bridées par la religion, ne demandent que le moment et le terrain propices pour se développer en lui dans toute leur brutalité. Greslou perd son père, et sa mère est sans fortune. Ne pouvant plus continuer ses études, il accepte une place de précepteur dans une famille aristocratique d'Aydat (Auvergne), les Jussat-Randon. Ils sont six personnes : le marquis et la marquise; André, leur fils aîné, capitaine de dragons en congé; leur fille Charlotte et le petit Lucien, l'élève de Greslou. Charlotte a dix-huit ans ; elle est fort belle et fort distinguée. En la voyant, le disciple d'Adrien Sixte se jure à lui-même de la séduire et de s'en faire aimer. Ne croyez pas que ce soit de l'amour que ce vilain monstre éprouve pour cette jeune fille, si douce, si noble, si simple, bien

qu'un peu romanesque. Non! « C'est le désir mauvais de détruire un idéal entrevu, de souiller une splendeur. » Et il parvient à son but satanique. Charlotte de Jussat-Randon finit par se donner à Robert Greslou, à la condition qu'ils mourront tous les deux. Sur ce point, *le Disciple* rappelle l'affaire Chambige. Mais il paraît qu'il était écrit avant que n'éclatât le drame de Sidi-Mabrouck. Quoi qu'il en soit, sommé de remplir l'engagement suprême, le séducteur se dérobe et ne veut plus. Il préférerait vivre et garder sa maîtresse. Alors, la jeune fille comprend l'infâme calcul de ce misérable, et l'horreur de sa situation lui apparaît. Elle ne survivra pas au déshonneur. Charlotte de Jussat s'empoisonne en avalant une fiole de nux vomica. Cette séduction, ce suicide sont le comble même de l'invraisemblance. Étant donné l'éducation de Charlotte, il n'est pas vraisemblable qu'elle se livre ainsi à un Robert Greslou; étant donnés ses sentiments religieux, il n'est pas plus vraisemblable que, la faute commise, elle l'aggrave par un suicide que sa foi réprouve. Néanmoins, il serait ridicule de chicaner M. Paul Bourget sur ce point. La séduction et la mort de Mlle de Jussat sont précisément le nœud du roman. Il n'existerait pas sans cela, et la leçon philosophique et morale qu'il comporte n'aurait pas sa raison d'être. Il suffit d'indiquer ici qu'il ne faut pas faire passer sous tous les regards « cette planche d'anatomie. » Mais les jeunes gens que le pessimisme, le fatalisme et la négation auraient commencé de mordre trouveront à la lecture du *Disciple* un réel profit. Il leur est d'ailleurs dédié.

Donc, Charlotte de Jussat est étendue morte sur son lit. On reconnaît aisément des traces de poison; on ramasse à terre la fiole où la noix vomique a été enfermée. Tous les indices recueillis accusent le précepteur, qui, précisément, a fui le château la veille. On arrête ce nouveau Julien Sorel, — lequel, par plus d'un point d'ailleurs, ressemble beaucoup au triste héros de *Rouge et Noir,* de Stendhal. Il ne se défend point, et on l'incarcère dans les prisons de Riom. Là, pendant que s'instruit son procès, il rédige un Mémoire à l'adresse de son maître Adrien Sixte. Il raconte sa vie, ses hérédités, son milieu intellectuel, sa transplantation, ses tourments d'idées. Il ne cache aucun détail de sa vie au château d'Aydat. Oui, il a froidement, systématiquement, prémédité de séduire Charlotte de Jussat. Oui, il haïssait à mort le comte André, qui lui était si supérieur en force et en santé de cœur et d'esprit! Oui, il cherchait dans l'amour je ne sais quelles expériences physiologiques; il faisait de la « chimie d'âme! » mais il n'éprouve aucun repentir, aucun remords. Il explique tranquillement que chacun de ses actes et de ses crimes n'a été que l'application des doctrines du philosophe sur le jeu des passions et le mécanisme du moi. « Cette histoire, je l'avais machinée savamment, d'après deux

principes que vous posez, cher maître, dans votre chapitre sur l'amour. » Le « cher maître » commence à réfléchir. Lui, le négateur de toute liberté, le fataliste impassible qui décomposait le vice et la vertu avec la brutalité d'un opérateur étudiant un gaz, se prend à frissonner au fur et à mesure qu'il avance dans la lecture du Mémoire de Robert Greslou. Attendez! ce n'est pas fini. Aux assises, le philosophe intervient en faveur de son disciple, qui est acquitté. Mais au moment où celui-ci sort de prison, un coup de revolver part et il tombe mort. C'est le frère de Charlotte, André de Jussat, qui sait tout, dont la déposition a concouru à l'acquittement du misérable, et qui, se substituant à la loi défectueuse, venge sa sœur, son honneur et son nom. Durant la nuit qui suivit cette scène tragique, les admirateurs d'Adrien Sixte eussent été bien étonnés s'ils avaient pu voir ce qui se passait dans une des chambres de l'hôtel du Commerce à Riom. Au pied du lit où reposait Robert Greslou inanimé, se tenait agenouillée la mère du défunt. Assis sur une chaise, le philosophe regardait tour à tour cette femme qui priait et ce mort qui avait été son disciple. Alors, pour la première fois, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, le négateur, le fataliste, l'analyste, s'humilia, s'inclina, s'abîma devant le mystère de la destinée. Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux, » lui revenaient au cœur. Il ne les prononçait pas; mais n'est-ce pas la plus touchante des prières que ce besoin de prier? — « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » A cette minute, Adrien se rappelait cette phrase admirable de Pascal, et « quand la mère se releva elle put le voir qui pleurait. » C'est par ces mots que le roman se ferme. Ainsi se termine pareillement le *Sens de la Vie*, de M. Édouard Rod. Ainsi, dans *le Docteur Rameau*, M. Georges Ohnet fait se courber et s'humilier son athée devant Dieu. Il n'y a pas là pure coïncidence; il y a la preuve que, depuis *la Morte*, de M. Octave Feuillet, les préoccupations religieuses, naguère encore reléguées au second plan, tendent à reprendre dans le monde littéraire une place prépondérante. Le problème de la destinée humaine finira bientôt par ne laisser personne indifférent.

Soutienne maintenant qui voudra que M. Paul Bourget n'a fait dans *le Disciple* qu'œuvre de dilettante ! Le livre tout entier proteste contre cette interprétation. Au surplus, l'auteur lui-même a pris soin de préciser sa véritable intention dans une Préface qui, publiée par le *Figaro*, a eu le plus grand retentissement. Cette Préface a l'accent solennel d'un examen de conscience. Après avoir fait le portrait du positiviste brutal qui abuse du monde sensuel et du sophiste dédaigneux qui abuse du monde intellectuel, M. Bourget conseille au jeune homme à qui il s'adresse de n'être ni l'un ni l'autre de ces deux monstres. « L'âme n'est pas une machine à calcul au service d'une machine à plaisir. » Il

s'y élève contre les Narcisses philosophiques, les jongleurs d'idées, les sceptiques raffinés, au fond desquels on n'aperçoit qu'un égoïsme féroce et qu'une affreuse sécheresse. *Le Disciple* et la Préface qui lui sert d'introduction, ainsi compris, sont plus qu'un événement littéraire ; c'est presque un acte de foi, dans tous les cas, un *meâ culpâ*. Préoccupé des ravages que la malaria du pessimisme et du déterminisme cause dans l'esprit et le cœur de la jeunesse de notre temps, M. Paul Bourget a éprouvé certainement quelque remords de son passé de romancier. Il a été l'un des prôneurs de la psychologie morbide. Les pessimistes et les nihilistes ont trouvé des modèles dans la plupart de ses livres, surtout dans *Cruelle Énigme, Mensonges* et *Crime d'Amour*. Alors il a été peut-être effrayé de son œuvre, et il a voulu réagir en écrivant *le Disciple*. S'il en est ainsi, il a fait preuve d'un courage et d'une indépendance dont il convient de le louer. Va-t-il persévérer dans cette voie ? Son talent certes ne pourrait qu'y gagner ; car *le Disciple* est, à mon avis, le roman le plus remarquable que M. Paul Bourget ait écrit. Les mièvreries de pensée et de style qui rendaient insupportables certaines pages de ses précédents ouvrages ont ici disparu. Dans le récit de l'action, dans le caractère des personnages, dans le développement philosophique du sujet, dans la description des paysages d'Auvergne, on sent une largeur de touche, une sûreté de main auxquelles on ne s'attendait pas. Bref, il n'a, selon moi, rien produit encore de plus viril et de plus beau.

2. — Si M. Bourget se défend d'avoir, dans *le Disciple*, mis à contribution la *Gazette des Tribunaux*, et brodé des variations sur l'affaire qui s'est, il y a un an bientôt, dénouée devant la cour de Constantine, M. Honcey se vante, au contraire, d'avoir mis en scène « le triste héros de ce drame récent. » Remarquez d'abord le calembour phonétique formé par le titre même du roman : *Jean Bise*, Chambige. Il est impossible de s'y méprendre. C'est donc l'histoire de ce Werther décadent qui tue et ne se tue pas, que M. Honcey nous raconte, en un style très personnel. L'auteur, sous le rapport du drame, a copié en quelque sorte *le Disciple*. Seulement, il ne conclut pas de la même manière que M. Bourget ; ses déductions sont diamétralement opposées, et aucune leçon morale ne se dégage de l'œuvre. Fils d'un professeur de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier qui, on ne sait trop pourquoi, se brûle la cervelle, Jean Bise est avant tout un type complet de ces détraqués littéraires, si nombreux aujourd'hui, infatués d'eux-mêmes jusqu'à la démence et dont les théories philosophiques et les mœurs dépravées ne tendent, sous prétexte de raffinement, à rien moins qu'à ramener l'amour à la brutalité des temps préhistoriques. En regard de Jean Bise, M. Honcey a retracé l'exquise figure d'une honnête mère de famille, Mme Suzanne Demay, femme d'un capitaine du génie et qui

devient la victime de la passion qu'elle a inspirée, et inconsciemment encouragée par son imprudente bonté. Dès que Suzanne s'aperçoit que le mauvais garnement ne vise qu'à la détourner de ses devoirs, elle le repousse avec horreur et cherche à se dégager de cette dangereuse obsession. Alors, tout simplement, Jean Bise sort un revolver de sa poche et tue Suzanne sans le moindre scrupule, sans le moindre remords. Le drôle s'estime d'une nature supérieure aux gens qui l'entourent. Il méprise sa mère. Il conçoit un second Werther qui serait, non plus un panthéiste pleurard, mais un analyste écartelé entre deux éléments hostiles : la sensation et la réflexion, qu'il saurait concilier en faisant servir la science au plaisir. Il veut aussi refaire la *Confession d'un enfant du siècle,* d'Alfred de Musset, qu'il trouve démodée parce que l'homme qui ne croit plus n'a pas su s'y dégager de la souffrance morale du doute. Le vrai déterministe n'habite que des *templa serena,* où règne seule l'impassibilité ironique. Il est le « grand souffreur, » lui qui « pense. » Mais la douleur lui donne des droits : il lui faut une compensation, et il doit la prendre sur la terre, « puisqu'après il n'y a rien. » Plus de conscience, plus de grandeur d'âme, plus de remords. Telles sont les belles théories de Jean Bise. Rien d'étonnant à ce qu'il fasse comme Antony : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. »

3. — M. Guy de Maupassant est un très habile ouvrier. Il n'a pas écrit de roman plus chaste dans les mots que *Fort comme la mort,* et de plus immoral dans le fond. C'est la glorification naturelle, la consécration sociale de l'adultère de bonne compagnie. Il donne comme un fait tout simple, comme une chose parfaitement admise, le ménage à trois du peintre Olivier Bertin, de la comtesse et du comte de Guilleroy. Olivier est l'amant de la femme, le meilleur ami du mari. Il vit dans sa maison presque continuellement. Il fait sauter sur ses genoux sa fillette qui grandit. Rien qui détonne : c'est correct, c'est bourgeois. Pas une inconvenance apparente, et cela dure ainsi jusqu'à ce que cet Olivier s'apperçoit qu'il se détache de la mère pour aimer la fille. Alors la peur le prend et il se fait écraser par une voiture. Adultère réalisé, désir d'inceste, suicide, voilà l'œuvre qu'une certaine critique salue comme une conversion !... Merci ! M. de Maupassant accumule tout pour rendre ses héros sympathiques. Mais il n'y parvient pas. Il a beau les promener au Bois, au vernissage, dans les salons où les snobs de la noblesse et de la bourgeoisie contemporaines montrent à nu le dénument de leur cœur et l'inanité de leur esprit, on reste froid devant toutes ces conversations et descriptions. Qu'importe que cette comtesse se désole de vieillir ! Qu'importe qu'Olivier meure, désespéré ? Ce sont deux parfaits égoïstes qui, dans la quiétude la plus absolue, sans la moindre préoccupation morale, n'ont pas honte de trom-

per sous son propre toit un brave homme qui a pleine confiance en eux. Que dis-je ? N'est-elle pas méprisable, cette femme qui a le front de demander à Dieu de protéger son vice ? [illegible] je sais, en Italie, il y a des vierges folles qui ne s'empêchent pas d'invoquer pieusement la Madone. Mais là-bas, c'est de la naïveté, une sorte de corruption inconsciente. Ici, c'est de l'hypocrisie qui n'ose s'interroger et s'avouer. On a dit de M. de Maupassant qu'il était le romancier de ceux qui ne croient plus à rien, qui n'espèrent plus rien, qui, en dehors de la satisfaction des sens, n'aiment plus rien, et qui, selon lui, ont raison de ne plus croire, de ne plus espérer, de ne plus aimer. *Fort comme la mort* corrobore ce jugement. Aussi, tout en admirant son talent d'écrivain qui devient de plus en plus limpide, puissant et vigoureux, je déteste ce romancier presque autant — et ce n'est pas peu dire — que l'affreux Stendhal.

4. — Demeurée, jeune encore, veuve d'un mari peu regrettable, Mme Bernard des Vignes refuse la main d'un galant homme pour se consacrer exclusivement à l'éducation de son fils Armand. Elle ne voit que lui, et il est tout pour elle. Mme des Vignes a le bonheur de voir Armand correspondre à sa tendresse maternelle et, par sa conduite, par son goût du travail, par sa distinction suprême, lui donner toutes sortes de satisfactions. Mais cette vie heureuse et calme ne dure pas longtemps. Une petite couturière, Henriette Perrin, vient travailler chaque jour dans la maison de Mme des Vignes. Le jeune Armand, tout frais émoulu du collège, s'en éprend et entre elle et lui une liaison se forme que la mère tente vainement de faire cesser. Il faut appeler les choses par leur nom : Henriette est la maîtresse d'Armand, pour qui désormais les affections de famille ne comptent plus. On peut juger de la colère de Mme des Vignes. Ce n'est pas tout : son fils meurt de la fièvre typhoïde. Et chaque fois qu'elle va au cimetière pour visiter sa tombe, elle y trouve un bouquet tout frais déposé par Henriette. Cette fidélité ne l'exaspère que davantage. Un jour à la grande joie, Mme des Vignes ne voit plus de fleurs, plus de bouquets. La petite ouvrière est allée sans doute à d'autres amours. Aussi elle oublie, elle aussi, et elle se décide à épouser le vieil ami qui veut partager sa solitude. Mme des Vignes s'est trompée : la veille de son mariage elle reçoit une lettre d'Henriette Perrin, mourante à l'hôpital, et qui lui demande pardon. La mère d'Armand pardonne, en s'écriant : « Elle l'aimait mieux que moi ! » Cette historiette signée Françoise Coppée est d'un sentimentalisme dangereux et faux. On dirait que l'auteur l'a écrite pour rabaisser l'amour maternel. Dans une [illegible] la supériorité du cœur reste à la maîtresse. L'infériorité d'affection se trouve chez la mère. « Elle l'aimait mieux que moi. » Toutes les sympathies sont accumulées autour de cette petite voleuse de cœur qui meurt ensuite de

regret d'avoir perdu son amant, tandis que la mère oublie dans de secondes noces l'enfant qui n'est plus. Ce n'est ni moral, ni sain. Il aurait fallu que Mme Bernard des Vignes demeurât toute sa vie, comme Niobé ou Rachel, inconsolable. Il aurait fallu qu'elle ne pardonnât pas à celle qui, au hasard d'une rencontre de jeunesse, lui avait pris son fils. Il est vrai qu'ainsi présentée, l'histoire n'aurait pas fait pleurer les grisettes du Quartier latin. Je ne dis rien du style : il est correct et offre une certaine élégance facile, mais sans nerfs, sans relief, sans vigueur : du bon sous-Feuillet. On ne croirait pas que c'est la même plume qui a écrit *la Bénédiction, le Reliquaire, le Passant* et *Severo Torelli*. En serait-il de M. Coppée comme de M. Leconte de l'Isle ? Admirable artiste en vers, traducteur original même, l'auteur des *Érynnies* n'est pas de ceux, si l'on en juge par son discours de réception à l'Académie française, aux œuvres « pédestres » duquel (*Musa pedestris*) pourrait s'appliquer ce puissant vers de Louis Veuillot :

La prose, mâle outil et bon aux fortes mains.

5. — Il ne me paraît pas indiqué de revenir sur le *Jack* de M. Alphonse Daudet. Le *Polybiblion* a suffisamment parlé de la première édition. Celle-ci a des illustrations que ne possédait pas l'autre et qui en font un des joyaux de la collection Guillaume. En tant que rappel critique, on peut ajouter que *Jack* est le roman où M. Daudet a mis le plus de cœur, de sensibilité vraie, d'émotion attendrie. Il est intéressant et sympathique ce pauvre petit Jack, cet enfant sans père, à qui sa folle de mère fait donner d'abord une éducation distinguée, qu'elle abandonne ensuite pour aller vivre avec un raté de la littérature, qui se voit forcé d'endosser la blouse de l'ouvrier pour gagner son pain, que nous retrouvons successivement forgeron à l'usine d'Indret, serrurier en Touraine, chauffeur du *Cydnus*, et qui, épuisé par les privations, abattu par la souffrance morale, meurt sur un lit d'hôpital en confiant au docteur Rival cette délirante et navrante malédiction où se livre tout son cœur endolori : « Je vous dis qu'elle ne viendra pas. C'est une mauvaise mère, et tout ce qu'il y a eu de tristesse dans ma vie m'est venu d'elle. » Évaporée, en tempête, Ida finit par arriver, mais trop tard. Jack est mort. Le défaut de l'œuvre, c'est qu'elle manque d'unité et se noie dans les digressions. M. Daudet suit ici le procédé de Charles Dickens dans *David Copperfield* et de M. Pierre Loti dans *Pêcheurs d'Islande*. Il serait injuste néanmoins de s'en plaindre trop. Si quelques-unes de ces digressions sont ennuyeuses ou un peu risquées, d'autres sont touchantes ou ravissantes. Le gymnase Moronval, le monde des Ratés, l'apprentissage d'Indret, les longues traversées à travers des zones inconnues, la mort de Jack, voilà du bon Daudet, de celui de derrière les fagots.

6. — M. Charles Legrand a, comme M. Édouard Drumont, la juste haine

du banquier juif, avec cette différence qu'il est libre-penseur, tandis que l'auteur de la *Fin d'un Monde* est catholique. Tous les deux s'accordent aussi sur un autre point : c'est qu'ils attaquent ouvertement les chefs du parti conservateur qui peuvent se commettre dans les salons de la juiverie financière, avec cette différence que M. Drumont prononce ses anathèmes dans l'espoir d'une conversion désirée et possible, tandis que M. Legrand fulmine ses malédictions au nom de je ne sais quelles radicales transformations sociales. M. Legrand méconnaît aussi absolument le caractère du vaillant comte de Langres (lisez : de Mun), qu'il nous donne comme un ténor politique et religieux (ce qui, calomnie gratuite, suppose un comédien) et comme un orateur petit-maître cherchant à plaire aux dames (ce qui nous fait supposer que le romancier n'a jamais entendu le grand orateur catholique). Il est injuste pareillement pour la noblesse contemporaine, en généralisant certaines défaillances. Pour une vingtaine de gentilshommes qui, en s'accoquinant avec les juifs, ont galvaudé leur antique blason, combien de milliers d'autres, qui, sans bruit, sans éclat, restent fidèles aux traditions des aïeux ! Il est sans pitié enfin pour la Société universelle de Crédit (l'Union générale) et pour son directeur à qui Zacharie Möser (Rothschild) fait des avances royales, afin de mieux l'étouffer. Mais, à part ces tendances et ces exagérations, il y a du bon, dans *l'Age du papier*. Le clou du livre est certainement le portrait en pied du docteur Henri Favre, désigné sous le nom de Salest. Médecin, philosophe, chimiste, théologien, kabbaliste, épicurien, fouriériste, stoïcien, bouddhiste, le docteur Salest a sondé le néant de la pensée et de la science humaines. Il a passé par toutes les utopies de son siècle, et en a gardé tous les reflets. Il vit comme un ascète et se conduit comme un cynique. Plus malappris que la mère Angot, plus crû que Diogène, plus sale que Gustave Planche, il a une qualité dont il ne se départ jamais. Il refuse de soigner, si millionnaires soient-ils, tous les ennemis de sa chère Gaule celtique. » Il qualifie la Bourse un « faux temple grec élevé au seul dieu du jour, le Porc d'or. » Il est d'avis que l'empire économique actuel est sorti des convents maçonniques. Il estime que la Révolution partie en guerre pour régénérer le monde n'a abouti qu'à rétablir, à la place de la féodalité terrienne, une féodalité financière qui a fait déjà plus d'esclaves que le Christ n'en a libéré. Il démontre qu'à cette heure tout, depuis le travail du plus chétif ouvrier jusqu'à la vieille fortune aristocratique ou bourgeoise amassée par des générations d'honnêtes gens, est guetté, gratté, déchiré, happé, dévoré, bu par les fallaces de l'annonce et transmué en un vain papier qui, au champ du coq, pareil au trésor magique, n'est plus. Il prouve enfin que le vrai danger social, c'est une banqueroute universelle, au milieu de laquelle, immense araignée pompante, le juif restera seul debout.

Savez-vous que cet original de Salest, avec son parapluie énorme, rougeâtre et cabossé, avec ses longs bras qui ont toujours l'air de bénir ou d'envoûter quelqu'un, pourrait bien être de ces fous dont parle La Fontaine, qui vendent ou donnent la sagesse ? Il est facile aussi de reconnaître dans ce roman à clef, bien d'autres personnages : Reignier répond à M. Meyer (du *Gaulois*) ; Pol Aurelys, à M. Aurélien Scholl ; Rodéric Chavredon, à M. Bontoux... qui sais-je encore ? Les voiles sont d'ailleurs plus que transparents.

8. — *Fou d'amour* est une œuvre dont le titre est flamboyant, le style brûlant, le récit haletant, le drame poignant. Mais la lumière qui éclaire tout le roman est pure. Il ne pouvait pas en être autrement d'un livre d'imagination, signé : Charles d'Héricault. Cependant les jeunes filles chrétiennes auraient tort de prendre *Fou d'amour* pour livre de chevet. Le « fou » s'appelle Pierre de Lozembrune. Il aime éperdument la coquette, brillante et frivole Flora Wolseley, qui le rebute, le déconcerte, le dégrise et finit par l'exaspérer au point qu'il « la plante là » pour épouser une jeune fille pauvre, aux sentiments nobles, au cœur élevé, Berthe Loudéac, à qui il a sauvé la vie. Flora se marie avec M. de Léreintay, débauché, pervers, effronté, type de la basse gentilhommerie de ce temps, la gentilhommerie d'affaires. Qui se ressemble s'assemble. Il y a dans *Fou d'amour* des fils de 89 tout à fait réussis parmi lesquels le parvenu Barondin et le domestique enrichi Detonnau. Il y a aussi des épisodes humoristiques d'une gaieté communicative, entre autres, le récit du formidable coup de canif que Mme Barondin donne au contrat conjugal. D'autres pages sont dans la note attendrissante et mélancolique : tel le chapitre consacré à raconter la mort d'une pauvre petite poitrinaire. C'est ainsi qu'un maître écrivain, un homme d'esprit, sait tour à tour se montrer conteur passionné, philosophe aimable, et varier à l'infini les sensations des lecteurs délicats. On peut voir aussi dans *Fou d'amour* une sorte de protestation parlante contre le réalisme à la mode que M. J.-J. Weiss désigna un jour prophétiquement sous le nom de « littérature brutale. » C'était en 1858, après l'apparition de *Madame Bovary*.

9 et 10. — Dans *Amour sans nom*, l'auteur de *Jean Dacier*, M. Charles Lomon, aborde un sujet passablement risqué, mais il a soin de le traiter d'une façon aimable. Un certain M. Chalande était allé chercher fortune en Amérique. Il en revient sans le sou. Sur le vaisseau qui le transporte en France, il se lie avec un compatriote nommé Roger, lequel a eu plus de chance. Il avoue avoir gagné là-bas douze cent mille francs qu'il rapporte avec lui et qui lui serviront à bien faire élever et plus tard à bien marier sa fille. Roger meurt en route : on jette son cadavre dans la mer. M. Chalande s'empare de ses papiers et de sa fortune, s'installe à Paris sous le nom de Roger, va visiter la fille

du mort, Gabrielle, encore au couvent, et se donne pour son père. Celle-ci, orpheline de mère et qui n'avait jamais vu l'auteur de ses jours, croit M. Chalande sur parole. Quelques années passent. Le faux Roger est maintenant un richissime banquier. Les douze cent mille francs volés ont multiplié au centuple — et le voleur se dit : « Je vais constituer à Gabrielle une dot de trois millions, bien plus que son vrai père ne lui a laissé ; de cette façon mon vol n'aura fait du tort à personne. » Plusieurs partis se présentent pour Gabrielle : le baron Roger (car il est maintenant baron) les repousse tous. C'est qu'il aime Gabrielle et ne peut le lui avouer, puisqu'elle le croit son père. Celle-ci ne se doute de rien, et son cœur se porte vers Georges Fergueil, jeune capitaine d'artillerie revenu du Tonkin. Jaloux comme un tigre, le baron Roger parvient à écarter Fergueil et à intercepter toutes les lettres qu'il écrit à Gabrielle, puis il la marie au comte de Val-Saint-Pé, qu'il étrangle de sa propre main devant la porte de la chambre nuptiale. Georges est accusé du crime, et comme cette nuit-là, il rôdait autour de l'hôtel, les apparences sont telles qu'il n'échappe à une condamnation que grâce à l'éloquence de son avocat. Gabrielle elle-même le croit coupable. Alors commence pour Georges Fergueil une vie nouvelle. Découvrir le véritable assassin de M. de Val-Saint-Pé occupe sa pensée tout entière. Grâce à une ancienne servante du baron Roger, il y parvient, et quand M. Chalande se voit découvert il se fait justice lui-même. Il ne faut pas chercher la moindre leçon morale, la moindre psychologie, la moindre analyse, dans *Amour sans nom.* C'est un roman purement romanesque. Ainsi en est-il de *Double-Blanc,* de M. Fortuné du Boisgobey, qui roule sur le sujet que voici : la marquise de Metzatlan a juré de venger la mort d'une de ses amies, Héva Nesbit, et de son père, que des misérables ont fait disparaître pour s'emparer de leur fortune. A travers mille péripéties, aidé d'un galant homme qu'elle aime, Hervé de Scaër, la marquise atteint son but. Les assassins découverts se trouvent être un banquier véreux, un rastaquouère sans scrupule et une mégère hypocrite. Inutile d'ajouter qu'au dénouement, comme dans les pièces de M. Scribe, le crime reçoit son juste châtiment.

10, 11 et 12. — J'ai à signaler trois « paysanneries » qui ont chacune un réel mérite, bien qu'inégales littérairement. Ce sont : *Grandterroir,* par Paul Dys ; *la Hanterie,* par M. Paul Harel ; *le Dernier Maître,* par M. Charles de Bordeu.

Dans *Grandterroir,* M. Paul Dys met en présence un père et un fils qui ne se ressemblent pas plus que la nuit ne ressemble au jour. M. Fortier père est le type de ces riches paysans d'autrefois qui, possesseurs ou locataires du sol, le cultivaient eux-mêmes et ne rougissaient pas d'en porter le sceau. Enragé au travail, âpre au gain, des-

pote comme on en voit peu, dur aux autres, dur à lui-même, le vrai maître en un mot, il aime sa belle ferme Grandterroir ; il la met au-dessus de tout, et il voudrait voir son fils Adrien, brûlant de la même passion agricole, continuer les traditions ancestrales. Par malheur, Adrien, qui a fait ses études à Paris, regrette la ville, déteste la campagne et préfère au travail des champs le labeur intellectuel. Le père Fortier n'entend pas de cette oreille ; dans sa rudesse inflexible il a juré qu'Adrien lui succéderait comme chef du riche domaine, à la prospérité duquel tous les Fortier se sont employés de temps immémorial. Dès lors, une lutte sourde, constante, opiniâtre, se poursuit entre ces deux hommes. Le père aime pourtant son fils, mais son affection est si peu expansive, qu'Adrien se croit haï. Pour secouer le joug paternel, il se lie avec une fermière du voisinage, la belle Mme Resviat, veuve dissolue, qui use de tous les moyens pour l'attirer et le retenir chez elle. M. Fortier, exaspéré de voir une étrangère exercer sur son fils une aussi funeste influence, le met en demeure de choisir. Incapable d'une résolution virile, le faible Adrien se tue. M. Paul Dys s'est évidemment proposé de nous peindre dans *Grandterroir,* ces mêmes paysans que M. Émile Zola nous a montrés sous un jour si repoussant et si faux dans *la Terre*. Ici, certes, rien qui répugne. Les types décrits, depuis le rude père Fortier et le féminin Adrien, jusqu'au curé de Moronval, brave homme de prêtre herculéen et franc de collier, en passant par la sensuelle veuve Mme Resviat, qui finit par se convertir, sont naturels et vrais. Mais, malgré cette observation exacte, *Grandterroir* laisse le lecteur indifférent. Pourquoi ? Parce qu'il y manque la vie, le relief, la puissance de création et d'évocation. En dehors de quelques bonnes pages sur une moisson rondement menée et un repas de noces à la Pantagruel rustique, le style est terne, et rien, sauf les types dont j'ai parlé plus haut, n'y impressionne l'imagination. C'est dommage ; car, réserves faites sur le suicide d'Adrien et sur les débordements de Mme Resviat, *Grandterroir* respire l'amour de la vie rurale.

La Hanterie, de M. Paul Harel, est, au contraire et tout à la fois, une œuvre littéraire de premier ordre et une paysannerie fortifiante, reposante et saine. Avec M. Paul Dys, nous étions en Picardie ; avec M. Paul Harel, nous sommes en Normandie, du côté d'Échauffour, dans l'Orne, où notre poète-romancier exerce les fonctions d'aubergiste. Onésiphore Beauplan, dit la Hanterie, a un fils unique, Octave Beauplan. Celui-ci, nature droite et simple, pensant à sa petite cousine, élevée aux champs, veut rester laboureur comme son oncle. Mais ces goûts déplaisent à son riche papa. La Hanterie s'est mis dans la tête de faire de son fils un avocat. C'est l'antipode du père Fortier, de même qu'Octave est l'antipode d'Adrien. Le pauvre garçon se sacrifie à la sotte

vanité paternelle. Il va étudier le droit à Caen, y tombe malade et revient mourir dans sa famille désolée... Trop tard ! Puisse cette cruelle leçon guérir les riches ruraux qui partagent les fausses idées et les billevesées d'Onésiphore Beauplan ! A la suite de *la Hanterie,* M. Paul Harel a lié une petite gerbe de Nouvelles : *La Bouyade, Flambron, Jean Chassagne, Entre deux scrutins, le Charbonnier,* qui ont la même saveur rustique, la même fraîcheur de style et le même réconfort.

Les d'Arbonne du Béarn, dont M. Charles de Bordeu nous fait le curieux portrait dans *le Dernier Maître,* sont un peu comme les « Burgraves » de Victor Hugo. Le premier aïeul fut un homme extraordinaire, tout d'une pièce, un caractère qui jamais ne se démentit. Le second suivit les traces du premier, mais avec moins d'inflexibilité. Très attaché à son Dieu et à son roi, il vécut moins solitaire et moins fier. Le troisième dégénéra : il garda l'orgueil de la race, sans en avoir les mœurs ni surtout la foi. Médecin, il professa des idées peu canoniques, et prit en grippe cette vieille maison que ses ancêtres avait faite. Marié avec une digne et sainte femme, il cultiva le plus qu'il put la Vénus vagabonde. Puis, quand l'âge vint, la raison reparut aussi, mais trop tard. Le docteur André d'Arbonne s'était endetté, et ce fut son fils qui paya. Celui-ci, par une loi d'atavisme qui n'est pas rare, eut toutes les vertus du premier aïeul. Il aimait la maison, le foyer, le vieux domaine — et il se vit forcé de vendre tout ce qu'il chérissait, et d'aller, enfant raisonnable d'un père prodigue, créer ailleurs, avec sa femme et ses enfants, une autre maison, un autre foyer. Le dernier maître est donc parti; les appartements sont démeublés; la porte est close. Quelle tristesse poignante dans ce départ que l'honneur commande ! Dans ses pages colorées, M. Charles de Bordeu en donne la vivante et pénétrante sensation. Son livre est plein de traits de mœurs éminemment curieux, et qui nous initient à une foule de détails peu connus de la vie rurale béarnaise. Au cours de l'action, une action simple et pourtant fertile en intéressants épisodes, les principales étapes de la vie humaine sont retracées avec une éloquente émotion. A la calme beauté de ces peintures familiales et patriarcales, j'ai reconnu l'auteur de cette *Marie bleue,* que je signalai dans le *Polybiblion* comme un des romans les plus remarquables qu'aient inspirés les idées sociales de Frédéric Leplay.

13, 14, 15 et 16. — Il est moins facile qu'on ne pense d'écrire un roman honnête qui ne tombe pas dans la niaiserie, qui nous ramène au spectacle de la vie réelle, sans se noyer dans la boue du naturalisme, et qui contienne une leçon sans sermon ni homélie. M. Victor Fournel, qui aborde sur le tard ce genre difficile, y réussit merveilleusement. On l'a vu, il y a trois mois, par cette *Confession d'un père,* dont toute la critique a parlé comme il se doit. La critique accueillera aussi favo-

rablement *Maman Capitaine,* du même auteur, qui vient de paraître. C'est l'histoire d'un brave homme qui n'a pas de chance, qui ne s'insurge pas contre la destinée, qui ne s'écarte jamais de la ligne du devoir, et qui, dans sa misère, trouve encore le moyen de se dévouer et de se sacrifier pour une petite orpheline que lui a léguée un de ses amis au lit de mort. Cette histoire rappelle celle d'*Un Cœur simple,* avec la note religieuse en plus, qui manque au récit de Gustave Flaubert. Pour sécher les larmes que font couler les touchantes mésaventures du pauvre Hardy, M. Fournel termine son volume par les réjouissantes *Tribulations d'un critique herbivore,* qui font pleurer aussi, mais de rire.

A côté de *Maman Capitaine,* il faut mettre : *Le Petit Gosse,* de M. William Busnach ; *Une Faute,* du commandant Stany ; *Suzanne Duluc,* de M. Attale du Cournau.

Qui aurait dit que la même plume qui a mis la *Nana* et *l'Assommoir* de M. Zola au théâtre pourrait écrire ce chaste *Petit Gosse,* paru dans la *Revue de famille?* Nous sommes au siècle des surprises. Ce qui est non moins surprenant, c'est que l'auteur arrive à nous intéresser aux épreuves aussi banales qu'invraisemblables de cet écureuil de Gilbert, qui s'enfuit de l'hospice des Enfants-Trouvés, où la sœur Félicité le soignait si bien, vend des hannetons pour vivre, devient pître dans une troupe de saltimbanques, y trouve une petite fille volée à ses parents, la délivre, la rend à son père et plus tard l'épouse, après avoir lui-même retrouvé sa mère. Ce récit est de ceux qui font les délices des lecteurs de M. Émile Richebourg. Il dénote un cœur que les habitudes théâtrales n'ont pas racorni. Le style est tantôt d'une simplicité enfantine, tantôt d'un pathétique attendrissant, déparé par certaines distractions réjouissantes. Ainsi, à un certain endroit, M. William Busnach parle de « voiture roulante. » Que pourrait donc bien être une voiture qui ne roulerait pas ?

Une Faute, du commandant Stany, pèche également quelque peu par l'invraisemblance. Mais ce défaut est racheté par l'intérêt palpitant du drame. Louise Malgorn, fille d'un brave marin breton, vient cacher à Paris les suites d'une faiblesse. Devenue riche en travaillant beaucoup, elle parvient à faire de son fils un brillant officier de marine. Celui-ci, pour venger sa mère qu'on insulte, lève la main sur un de ses supérieurs. Or, dénouement imprévu et terrible, le président du conseil de guerre qui prononce sa condamnation à mort n'est autre que son propre père.

J'aime beaucoup moins *Suzanne Duluc,* malgré les intentions droites de l'auteur. Suzanne immole généreusement l'amour qu'elle porte à Philippe Maucomble, pour sauver l'honneur du banquier, son père, compromis dans une malheureuse affaire d'argent. Un homme

méprisable, vicieux et dégradé, a demandé sa main, le comte de Trémont. Duluc est son créancier : elle obéit. Mais son cœur reste à Philippe, qui tue Trémont en duel. *Suzanne Duluc* porte ce sous-titre : « Roman honnête. » Sans doute, il n'y a pas là-dedans la moindre expression risquée. Mais cependant l'œuvre laisse une impression qui n'est pas tout à fait bonne. Ainsi, M. du Cournau, qui a d'ailleurs du talent et de l'imagination, insiste à mon avis beaucoup trop sur le cynisme et les prouesses galantes de M. de Trémont. Le père Duluc a la conscience singulièrement élastique : il détourne une grosse somme de son actif dans le but de reconstituer sa fortune et de désintéresser plus tard tous ses créanciers : ce n'est certainement pas un modèle de probité. Philippe Maucomble tue en duel le mari de la femme qu'il aime et qu'il épouse ensuite. Ce qui est d'autant plus choquant qu'il bénéficie par ce mariage du capital laissé par le premier mari. En somme, on a fait observer que des quatre personnages de ce drame, Suzanne seule était irréprochable. C'est la vérité.

17. — *L'Agonie* est une évocation historique de la Rome d'Héliogabale. S'inspirant d'un ouvrage de Chaussard, paru en 1803, sous ce titre : *Esquisse de la dissolution romaine sous les Empereurs*, M. Lombard, auteur de *l'Agonie*, a, selon moi, dépensé un immense talent à décrire brutalement et sans réserve les orgies sans nom, les monstrueuses impudicités, les stupres effrénés, les vices immondes auxquels se livraient alors et le prêtre du Soleil qui gouvernait l'Empire, et sa mère Sœmias, et ses favoris et ses prétoriens. De plus, M. Lombard a ressassé dans son livre toutes les calomnies que les écrivains païens ont répandues contre les premiers chrétiens : débauches ténébreuses, promiscuité sexuelle, agapes nocturnes où ils buvaient réciproquement leur propre sang. Il peuple Rome de « sectes religieuses » se disputant l'antiquité croulante. Les chrétiens orientaux ont pour chef Zal, fils d'un roi perse, favorable à Héliogabale et moulant le christianisme sur le culte épuré de la Pierre-Noire, symbole de la génération. Les Occidentaux reconnaissent pour maître l'Helvète Maglo, un ascète ignorant, tonitruant et barbare. Il incarne les chrétiens de la ville dans Alta, un hypocrite masquant ses vices du voile de la religion, type de l'homme d'État qui veut le christianisme au pouvoir pour l'asservir à ses idées, et qui se ligue avec la princesse Mammée pour détrôner Héliogabale et proclamer Alexandre-Sévère. C'est la partie la plus sérieuse, la plus dramatique et la plus vivante de *l'Agonie*. Mais de l'évêque de Rome, du Pape, de la véritable Église chrétienne, déjà formée, il n'en est pas une seule fois question. Le style de M. Jean Lombard a cela de bon qu'il rend la lecture de son œuvre impossible à quiconque n'est pas absolument ferré sur le grec et le latin. De cette façon, *l'Agonie* reste accessible aux purs humanistes et aux lettrés seuls. Ainsi, il dira

des matelots d'un navire qui amène des Syriens en Italie : « Le *portator* accompagnait dans l'entrepont, d'une voix qui devenait allègre, le *celeusma* des rameurs ; sur le pont qui s'animait tout à fait, le *magister* commandait, et le *gubernator* répondait de sa poupe au *proreta* assis à la proue. » A chaque instant, il est question de *cataphractes* et d'*aphractes*, d'*actuariaires*, de *phasélus*, de *camères*, de *curbites*, d'*hippagoges*, de *liburnes*, de *basternes*, de *cisiums*, de *phedas*, de *carpentums*, de *transtas*, d'*essedas*, de *sarracums* : tous les manuels Roret de l'antiquité latine y passent. Et cela fatigue, et cela rebute, et cet écrivain qui est certainement artiste finit par nous étourdir, nous abasoudir et nous ennuyer. *L'Agonie*, comme drame historique et résurrection du passé, procède évidemment de *Salammbô*, mais c'est la seule ressemblance.

18, 19, 20, 21 et 22. — Qui nous délivrera des Anglais et des Russes ? Les traductions des romans parus en Angleterre et en Russie pullulent toujours. On vante beaucoup *Présentée*, de Hamilton Aïdé : histoire d'une jeune fille riche, sans famille, sans relations, qui offre le tiers de ses revenus à qui la présentera dans les salons du high-life londonien. Une famille noble, mais déchue, accepte cet office. La jeune fille, Catherine Johnstone s'éprend d'abord du fils aîné de ses hôtes qui n'est qu'un désœuvré et un intéressé. A la fin, lasse de luxe et de fêtes, frappée de l'inanité du monde, elle délaisse son premier caprice pour épouser un jeune et pauvre précepteur dont elle reconnaît les qualités solides et qui l'aime sérieusement. C'est le *Roman de la jeune fille riche*, comme le pendant du *Roman d'un jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet. On vante aussi beaucoup *Fatalité*, de miss Braddon, où est traitée la question du mariage entre beau-frère et belle-sœur, prohibé par le protestantisme anglais, et où sont décrits avec une certaine force les scrupules, les remords, les douleurs et l'héroïque sacrifice d'une jeune femme qui, sur de faux indices d'ailleurs, croit découvrir qu'une personne qu'elle soupçonne être sa sœur naturelle a été la première épouse de son mari. C'est assez compliqué. Un peu moins cependant que *le Mystère d'un Hansom Cab*, de Fergus W. Hume. Roman judiciaire, dans le genre de ceux de notre Gaboriau. Un assassinat a été commis à Melbourne dans des conditions mystérieuses qui rappellent celles du *Crime de l'Omnibus*, de M. Fortuné du Boisgobey. Un innocent, descendant des anciens rois d'Irlande, est poursuivi. Il pourrait se sauver en prononçant un seul mot, mais ce mot dévoilerait à Madge Frettby, sa fiancée, que l'assassin est son père. Il se tait. Le témoin désiré surgit et Brian Fitzgérald est sauvé. Tout ceci est pour l'auteur du *Mystère d'un Hansom Cab* l'occasion de détails fort curieux sur les bas-fonds de la société australienne et sur la police de Melbourne. On lit ce

drame judiciaire avec plaisir, bien qu'il soit saupoudré çà et là de quelques plaisanteries mécréantes, qui certes n'ont rien d'attrayant. On lit avec plus de plaisir encore, *Aux trois boules d'or,* de M. Baring Gould, où sont racontées avec une verve qui n'a rien d'anglican les aventures d'une fillette mise en gage par sa mère chez le juif Lazare, usurier et brocanteur dans le quartier du Barbican, à Plymouth. Cette fillette, Joanna, devient la propriété, l'esclave, la chose de l'israélite qui l'exploite indignement. Ce qui n'empêche pas que, par son esprit, son habileté, son activité, son charme merveilleux, la petite fée n'apprivoise le vieil hibou. Elle finit même, à force d'ingéniosité, par sortir de sa situation misérable et, après mille péripéties étranges, par devenir la femme d'un galant homme. Il y a dans ce récit des tableaux pittoresques qui font penser à certaines toiles de Rembrandt. On lirait de même *le Colonel Sabretasche*, d'Ouida, si cette infatigable, inépuisable et surabondante conteuse avait su concentrer son sujet en un volume. Il lui en a fallu deux, selon ses habitudes, pour démontrer au lecteur que lord Granville de Vigne et lord Chevasney ont eu le grand tort, étant jeunes cadets de l'armée anglaise, d'épouser par passion : celui-là une indigne et méprisable fille d'Albion ; celui-ci une Italienne qui ne vaut pas mieux. Lorsqu'ils ont compris leur erreur, la chaîne est nouée. Ils subissent un incroyable supplice moral, dont ils ne sont délivrés qu'après de longues années. Il leur est permis alors de goûter le bonheur dans une nouvelle union avec des créatures d'élite. Mais c'est un bonheur bien tardif. Toujours le proverbe : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. » La thèse, par là même qu'elle est éminemment humaine, serait donc intéressante, à la condition de n'être pas noyée, ce qui est le cas du *Colonel Sabretasche*, dans des détails inutiles, puérils et encombrants.

23 et 24. — Un éditeur de Cologne, M. P. Bachem, a entrepris d'éditer une série de romans catholiques. Il a fait appel dans ce but aux romanciers d'Outre-Rhin qui pouvaient lui répondre. Plusieurs d'entre eux ont répondu, notamment une femme distinguée qui signe ses ouvrages : *M. Herbert.* Elle a déjà publié dans la série : *Miss Ida Brown, la Chasse au bonheur* et *l'Enfant de son cœur.* C'est ce dernier roman que Mme J. de Rochay vient de traduire en français, sous ce titre : *Adoptée.* On y voit un grand seigneur célibataire, solitaire, sceptique et blasé, emmener dans son château et faire élever comme sienne, après adoption légale, la fille d'un musicien bohème et d'une cantatrice de famille noble qui l'a épousé par amour et qui meurt lui laissant sur les bras deux orphelines : Juliane et Alexa. C'est Alexa qui va vivre avec le comte de Hesslar. Ce misanthrope qui n'a d'autre parent qu'un frère et qui ne veut même pas le voir, donne à la fille du musicien Henri Grégor une éducation détestable. Elle grandit avec tous les

préjugés de la noblesse, sans en avoir la distinction, quitte ensuite son père adoptif pour monter sur les planches comme feu sa mère et finit par se marier avec le fils d'un général. Robert de Hesslar, major dans l'armée allemande, a un instant fait la cour à Alexa. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que c'est une poupée sans cœur, et il épouse Juliane, qui est tout l'opposé d'Alexa, qui a de la religion, et qui a souffert. *Adoptée* dénote une plume des mieux exercées. Le récit court sans encombre, amusant et dramatique tour à tour. Un bon livre à divers points de vue, et beaucoup plus catholique, malgré sa tournure allemande, que *Pour la gloire,* qui se passe dans la catholique Italie. Il ne faudrait cependant pas exagérer pour le plaisir de l'antithèse, comme la chose arriva si souvent à Victor Hugo. *Pour la gloire,* le dernier roman paru de Salvatore Farina, est une œuvre d'honnêteté relative. Il y est question d'un vieux peintre milanais atteint de cécité qui, après avoir obstinément poursuivi la « gloire, » reconnaît enfin que ce pourrait bien n'être qu'une chimère, et que le mieux est encore d'aimer l'art en soi, pour lui-même, sans se préoccuper des applaudissements souvent frelatés du public. Tout autour du vieil artiste s'ébauche un roman d'amour aux fines nuances, en harmonie avec le milieu artistique et sur les intermèdes duquel plane, comme un vague murmure, le chœur bourdonnant des critiques. Le trait et l'observation ne manquent pas ici. On y fait même en se jouant le procès du spiritisme. Le peintre aveugle a la toquade d'évoquer l'ombre de Néron dont ses deux filles, Judith et Sophia, se moquent avec une espièglerie charmante. L'ombre impériale en frémit d'horreur.

25. — *Demoiselle Micia,* de Mme Marie Paradowska, passe pour une belle étude galicienne. Tel n'est pas mon sentiment. En dehors des mystérieuses métamorphoses d'une âme d'enfant en une âme de jeune fille auxquelles l'auteur nous fait assister congruement ; en dehors du problème moral et industriel qu'elle soulève, à propos de la découverte d'une mine d'huile de pétrole, le livre (quoi qu'en dise le titre) ne fait guère qu'effleurer la peinture des mœurs de ce pays, et je ne crois pas que les observations à fleur de peau de Mme Paradowska fassent jamais oublier les récits galiciens, si vigoureux et saisissants du célèbre conteur viennois, Sacher-Masoch. A signaler pourtant dans *Demoiselle Micia,* un curieux type de sorcière, la Tarasia, qui connaît les secrets terribles de certaines plantes. La leçon de botanique qu'elle donne à Micia est tout à fait originale. Ainsi, la mandragore, qui ne croît que sur la tombe des suicidés, des parricides et des exécutés, jette quand on l'arrache un cri désespéré qui rend fou. La racine de la bryone a la forme d'un nouveau-né : pendant la nuit, les jeteuses de sorts vont la déterrer ; elles l'emmaillotent dans des langes et la cachent dans leur coffre ; avec ce talisman, elles peuvent, chaque premier jeudi du mois,

tarir le lait des femmes, des vaches, des juments et des brebis ; mais le talisman est impuissant contre le lait des truies et des chiennes, parce que le diable ne le veut pas. La fleur de la fougère a aussi des pouvoirs merveilleux : celui qui est assez habile pour la cueillir la veille de la Saint-Jean, a le privilège de découvrir tous les trésors cachés sous la terre. Chose curieuse ! J'ai noté cette superstition sur la fougère dans un petit canton du Bas-Vivarais, où étaient exploitées autrefois des mines d'argent appartenant aux évêques de Viviers.

26. — Il serait peut-être bon de s'arrêter enfin dans la traduction des raclures de tiroirs du comte Léon Tolstoï. De ce qu'on a produit un chef-d'œuvre : *La Guerre et la Paix ;* de ce qu'on a construit un roman de longue haleine où se trouvent, à côté de grandes faiblesses, des pages vraiment remarquables : *Anna Karrénine,* s'ensuit-il que tout ce qui est sorti de votre plume doive être considéré comme merveilleux, éblouissant, superbe et génial ? C'est l'avis de M. Halpérine-Kaminsky — un traducteur ne saurait, sans forfaiture, médire des ouvrages qu'il traduit. Mais ce n'est pas le nôtre. Aujourd'hui, voici *le Chant du Cygne.* De quoi s'agit-il ? D'un musicien qui, le violon à la main, surpasse Paganini. Quand il ne joue pas, il est bête, ivrogne, payant les bienfaits par des ingratitudes, bref le plus désagréable des particuliers. Vient ensuite l'*Histoire d'un cheval,* qui, au moment de mourir, raisonne comme un philosophe sur les rapports des hommes avec les animaux. Le volume se termine par les fragments d'un roman inachevé, dont le héros est un vieux seigneur, proscrit politique, qui, revenu à Moscou après trente ans de Sibérie, ne s'y reconnaît plus. C'est tout, et ce n'est pas suffisant pour nous faire pousser des points d'orgue d'admiration.

27. — Avec Mme Henry Gréville, nous sommes encore en Russie. *Louk-Loukitch* sert de titre à un recueil de scènes dramatisées qui ont une ville ou un village russes quelconques pour théâtre. La première a pour but de montrer que, si l'amour conjugal peut s'élever jusqu'à l'héroïsme, l'amour coupable d'un homme marié pour une autre femme que la sienne peut faire de celui-ci, honnête jusque-là, un assassin. Cette thèse est comme les maximes de Bilboquet : elle est loin d'être neuve. La seconde scène est renouvelée de l'histoire de Noë. Au lieu d'imiter Cham, des fils généreux jettent leur manteau sur la faute de leur mère. La troisième scène a trait à une jeune mariée qui meurt en apprenant que son André, qu'on avait promis d'exempter, a été pris par le recrutement. La quatrième.... ma foi ! je ne suis pas allé plus loin. En somme, ce n'est pas ce que Mme Henry Gréville a fait de plus mauvais.

28. — Un « vieux pays, » au temps où nous vivons, c'est assurément celui où l'on va toujours à la messe et où l'on n'a point la préten-

arles

de détrôner le bon Dieu. Vous trouverez ce pays-là, en Suisse, dans le Valais. Là, les mœurs sont restées inébranlablement chrétiennes, simples et naïves, s'il faut du moins en croire (et pourquoi ne le croirions-nous pas?) l'auteur des *Croquis valaisiens*. Ils sont charmants, ces croquis, et ils donnent la vision réelle de ce coin perdu dans les Alpes. Les descriptions y alternent avec les légendes, et certaines ont une saveur exquise. Telle celle de Zachéo, le nain missionnaire, qui pénètre miraculeusement chez les féroces Anniviers, les apaise, nouvel Orphée, aux sons de sa voix évangélique, et sur les bords de la Nevizance, les convertit l'un après l'autre au christianisme. On dirait un feuillet détaché de *la Légende dorée* de Jacques de Voragine. A mentionner aussi la vie de la grande chasseresse Barbe Joyeuse de Platea qui, son mari mort, s'enferme d'abord comme Artémise dans sa douleur solitaire, et puis, sous l'influence chrétienne, devient la Sœur de charité de tout son district.

29. — Les *Péchés de vieillesse* de M. Armand de Pontmartin sont des péchés que beaucoup de jeunes voudraient pouvoir commettre. En voici les titres : *Feux de paille, Un point d'orgue tragique, l'Impasse, English Spoken, la Veillée, la Véritable Auberge des Adrets, Rachel à trois époques*. Chacun de ces péchés, ou, si vous aimez mieux, de ces récits, est un petit tableau de genre écrit avec un art achevé et une exquise perfection de détail. Les *Feux de paille* et le *Point d'orgue tragique* nous reportent au Paris littéraire et artistique de 1830 et de 1832. C'était l'époque où Victor Hugo publiait les *Feuilles d'automne* et faisait jouer *Marion Delorme*. Lamartine partait pour l'Orient. La Porte Saint-Martin attirait chaque soir la foule avec la *Tour de Nesle*, d'Alexandre Dumas. Balzac, George Sand, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Berryer, Rossini, Châteaubriand, étaient dans tout l'éclat d'une gloire vaillamment conquise. Ces écrivains, ces orateurs, ces artistes, ces poètes, ces hommes politiques, M. de Pontmartin, alors à ses débuts dans les lettres, les connut, les fréquenta. Quelques-uns même furent ses amis. Aussi en parle-t-il avec fierté; aussi évoque-t-il avec plaisir, — mais non sans un mélancolique attendrissement,— leurs ombres radieuses. Dans les *Feux de paille*, un jeune Provençal est mis en scène, qui pourrait bien être M. de Pontmartin lui-même. Gaston d'Arthenay, carliste à trente-six carats, quitte le Midi et entre dans la cuve parisienne au moment même où y grouillent et bouillent le choléra, le romantisme et le saint-simonisme. Si, dans cet effervescent milieu, Gaston perd quelques-unes de ses illusions naïves, le fonds vrai de ses convictions reste inentamé. Il est vrai qu'il n'en est pas moins traité de renégat par une petite bécasse de cousine dévote qui lui préfère l'hypocrite, sceptique et mécréant Raoul de Neyrac. Confiez-vous une Nouvelle dans le genre d'Hoffmann? Passez à *la Véri-*

table Auberge des Adrets, où l'on saigne les voyageurs, la nuit, comme des poulets. Cette « auberge des Adrets » ressemble à la fameuse auberge de Peyrabeille dont les crimes, dans les premières années de ce siècle, épouvantaient les populations de l'Ardèche et de la Haute-Loire. Je saute *l'Impasse, English Spoken* et *la Veillée,* pour arriver à *Rachel à trois époques.* D'aucuns estiment que c'est la perle du volume : je n'y contredis pas. M. de Pontmartin nous montre la grande tragédienne à sa première victoire, à son apogée, à son déclin : Marengo, Iéna, Waterloo. Il y a dans ses triomphes une pointe d'amertume. Elle se plaint d'être éternellement vouée à la tragédie : elle aurait voulu jouer le drame. Y aurait-elle également réussi ? L'auteur des *Péchés de vieillesse* laisse la question pendante.

30, 31 et 32. — L'étudiant Georges de Sigoulès noue une liaison coupable avec une femme mariée. Celle-ci meurt au premier rendez-vous donné. Grâce à la complicité d'un commissaire de police, l'amant évite la colère du mari et la police correctionnelle. Mais il est tellement effrayé, si bien désabusé, qu'il quitte le monde et se fait chartreux. Tel est le sujet du *Père Anselme.* Cette nouvelle, leste de ton, est suivie de quatre autres : *Un Cicerone, l'Amour polyglotte, la Croix de corail* et *Mon Agilité,* qui sont à peu près dans la même note. Ajoutons que la gauloiserie rabelaisienne, intitulée : *Mon Agilité,* n'est pas de l'invention de M. le comte de Saint-Aulaire. Je l'ai lue, il y a cinq ou six ans, dans l'*Almanach provençal,* racontée, d'après un anecdotier du dix-huitième siècle, par le Cascarelet, autrement dit : Joseph Roumanille, félibre et libraire « en Avignon. » Si légères que soient les Nouvelles de M. de Saint-Aulaire, celles que M. René Lafon a réuni sous ce titre : *Coquin d'amour,* le sont bien davantage. Il en est pourtant dans le nombre qui pourraient être lues en famille, par exemple : *le Poète Huissier,* étude intéressante et vraie des manies versifiantes de certains jeunes incompris de province ; par exemple encore : *Déliquescence,* dédiée aux décadents, qui n'y sont pas plus épargnés que dans le spirituel pamphlet d'Adoré Floupette. Mais c'est le petit nombre. C'est le très petit nombre aussi qui ne soient pas pornographiques, des *Contes à mon singe,* de M. J. Ricard. On me dira qu'un singe ne rougit pas. Et cependant M. Ricard reste encore bien loin des priapées de M. Dubust de Laforêt. Ce qu'il y a d'irritant, c'est que ces nouveaux Arétins, qui n'écrivent ou du moins paraissent n'écrire que pour les collégiens pervers, les femmes détraquées et les vieillards pourris, ont la prétention, en s'acharnant à la description variée d'une seule situation, d'un acte unique, d'honorer les Lettres et de rester fidèles à l'Art. De l'Art, leurs tableaux lubriques!... oui, comme certaines peintures que les rapins ivres charbonnent sur les murs.

33. — A la première page de ses *Racontars de wagon,* M. Charles

Lexpert, qui a la meilleure opinion de lui-même, promet de nous faire rire. Cette promesse est lancée en vers de mirliton. Plus loin, en prose, parlant du livre d'un de ses amis, mais pensant au sien, l'auteur des *Racontars de wagon* écrit ceci : « Livre absurde, diront les moroses, livre bête, diront les imbéciles; livre frivole, diront les pédants; livre rudement amusant, diront les lecteurs sains de cervelle; livre utile pour chasser la bile, diront les esprits pratiques; livre pouvant, malgré ses allures folichonnes, être laissé à la portée des enfants. » Voyons! les *Racontars de wagon* sont-ils, en vérité, aussi amusants que cela? Oui, il y a là des traits de mœurs bêbêtes; de petits bouts de conversation, piqués au vol; des plaisanteries dans le goût du corniste Vivier, réjouissantes par leur banalité même. Le distrait qui prend la valise de son voisin, et qui, sa canne sous le bras, se plaint qu'on la lui ait volée ; le gendre, qui conte ses fredaines à son futur beau-père, qu'il ne connaît pas; l'horizontale qui, sous les tunnels, fait l'effrayée ... et les porte-monnaies; les sybarites, qui jouent à l'aliéné pour écarter les gêneurs de leur compartiment! Oui, tout cela fait rire d'abord; mais c'est toujours la même chose, trois cent vingt pages durant, et ça finit par devenir monotone et par fatiguer. M. Lexpert exagère aussi en insinuant que ses *Racontars* peuvent être laissés à la portée des enfants. Il faut à ceux-ci une autre littérature. Ce qui ne veut pas dire que son livre soit immoral. Il est gaulois, mais pas grivois; il est rabelaisien sans être obscène. M. Lexpert abuse néanmoins des histoires grasses.

FIRMIN BOISSIN.

JURISPRUDENCE

1. *La Legge del diritto in rispetto alle varie leggi di natura*, par G. ABATE LONGO. Catane, Martines, 1888, in-8 de IV-162 p. — 2. *Elementos de derecho natural* (*Éléments de droit naturel*), par don RAFAEL RODRIGUEZ DE CEPEDA. Valence, Domenech, 1887-1888, 2 vol. in-8 de 410-422 p. — 3. *Introduction au droit international privé*, par ARMAND LAINÉ. Paris, Pichon, 1888, in-8 de XXI-433 p., 10 fr. — 4. *Études sur l'histoire du droit*, par sir HENRY SUMNER-MAINE. Paris, Thorin, 1889, in-8 de LXXVIII-704 p., 12 fr. — 5. *Éléments de droit romain*, t. Ier, par GASTON MAY. Paris, Larose et Forcel, 1888, in-8 de VIII-574 p., 8 fr. — 6. *Histoire de la propriété prétorienne et de l'action publicienne*, par C. APPLETON. Paris, Thorin, 1889, in-8 de XXXIX-382 et 419 p., 18 fr. — 7. *Actio injuriarum. Des Lésions injurieuses en droit romain* (*et en droit français*), par RUD. VON JHERING, traduit et annoté par O. DE MEULENAERE. Paris, Chevalier-Marescq, 1888, in-8 de 186 p., 5 fr. — 8. *Des Hautes Cours politiques en France et à l'étranger*, par A.-E. LAIR. Paris, Thorin, 1889, in-8 de XXIV-436 p., 10 fr. — 9. *Le Droit et les Faits économiques*, par A. BÉCHAUX. Paris, Guillaumin, 1889, in-8 de 303 p., 6 fr. — 10. *De la Protection des œuvres de la pensée*, par VICTOR JANLET. Paris, Chevalier-Marescq, 1888, in-8 de 297 p., 10 fr. — 11. *Éléments de droit civil*, par MARCEL DE LA BIGNE DE VILLENEUVE et PAUL HENRY. T. I. Paris, Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de 1304 p., 12 fr. 50. — 12. *Apprentis et Jeunes Ouvriers. Essai sur la législation française du travail des enfants*, par LOUIS DUVAL-ARNOULD. Paris, Cotillon, 1888, in-8 de 168 p., 4 fr. — 13. *Loi sur la chasse du Grand Duché de Bade* (*29 avril 1886*) (Extrait de l'*Annuaire de législation comparée*), traduite et annotée par FERNAND DAGUIN. Paris, Cotillon, 1888, in-8

de 30 p., 2 fr. — 14. *Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants. Audiences civiles*, par Alphonse Michel. Paris, Chevalier-Marescq, 1888, in-12 de ix-450 p., 6 fr. — 15. *Du plus grand Crime au plus petit Délit*, par Georges Vibert. Paris, Jouvet, 1888, in-12 de vii-464 p., 3 fr. 50. — 16. *Causes célèbres de l'Angleterre*, par Léonce Grasilier. Paris, Savine, 1888, in-12 de 510 p., 3 fr. 50. — 17. *Causes célèbres de l'Allemagne*, par Jules Hoche. Paris, Savine, 1888, in-12 de xi-292 p., 3 fr. 50. — 18. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, t. Ier, 2e édit. Paris, Cotillon, 1889, in-8 de xi-644 p., 10 fr. — 19. *Manuel pratique des tribunaux de commerce*, par E. Camberlin et Paul Camberlin. Paris, Chevalier-Marescq, 1889, in-8 de 940 p., 12 fr. — 20. *Loi anglaise sur la faillite, du 25 août 1883 (46 et 47 Victoria*, chap. lii), par Ch. Lyon-Caen. Paris, Imp. nationale, 1888, in-8 de lxxxvii-212 p.

1. — M. Abate Longo continue ses études sur la philosophie du droit. Son nouveau travail sur la loi du droit dans ses rapports avec les autres lois de la nature, débute par une étude critique sur la théorie de l'évolution dans la nature inorganique et dans la nature organique, sur la sélection naturelle de la nature organique, les facteurs de l'évolution, et l'évolution supraorganique : on y trouvera une discussion approfondie de la théorie darwinienne. Puis il compare l'homme et les animaux au point de vue psychologique et éthique : là encore, notamment à l'égard de la formation de la conscience, il combat par les faits les idées de Darwin. Viennent ensuite sur l'unité et la multiplicité des lois de la nature, sur la loi du droit, sur le droit naturel et le droit positif, des pages non moins remarquables. Son but a été « de développer avec des vues nouvelles certains principes déjà professés, » de prendre « à l'école positive » certaines idées en évitant « les excès. » Qu'il nous suffise, quant à nous, une fois de plus, de constater la puissance d'esprit de l'auteur, sans nous prononcer sur la valeur de son système : le lecteur capable d'avoir une opinion à ce sujet fera mieux de se la former lui-même que de s'en tenir à nos impressions. Il nous saura gré de cette réserve qui aura pour résultat de le mettre en rappert direct avec un esprit qui est peut-être de la trempe de Vico.

2. — Les *Éléments de droit naturel*, de Don Rafael Rodriguez de Cepeda, qui nous arrivent d'Espagne, sont dignes de figurer, avec les écrits de Balmes et de Donoso Cortes, parmi les ouvrages qui continuent au xixe siècle la grande tradition théologique et philosophique des universités espagnoles. Sous une forme plus scolastique que les deux publicistes populaires en France, M. de Cepeda fait autre chose qu'un manuel élémentaire. C'est un livre de haute philosophie. Dans les notions préliminaires, il cherche dans la psychologie et la cosmologie la première base du droit naturel. Sous le nom d'éthique générale, il examine la fin de l'homme, le libre arbitre, la loi éternelle, la conscience morale. La partie générale du droit naturel proprement dit contient une excellente critique des systèmes qui se rattachent soit au matérialisme, soit à l'idéalisme, soit au positivisme. La partie spéciale se subdivise en deux traités : celui des droits individuels, droits innés

et droits acquis ; et celui des droits sociaux, société domestique, société politique, société religieuse. C'est là que l'auteur a placé la théorie de l'État, de l'autorité politique, de l'Église et de ses rapports avec l'État. On y trouve sur la question du prêt à intérêt les solutions les plus récentes, et, si je ne me trompe, les plus autorisées, celles qui, tout en sauvegardant les principes, s'inspirent des conditions du capital dans le monde moderne. L'auteur garde partout la modération qu'assure à l'esprit la possession de la vérité : exemple digne d'être signalé aux publicistes français.

3. — *L'Introduction au droit international privé,* par M. Lainé, professeur à la Faculté de droit de l'État à Paris, doit comprendre cinq parties : objet et caractère du droit international privé, théorie des statuts, rapports entre la théorie des statuts et le droit international privé dans la législation française, principes directeurs là où la théorie des statuts n'a pas été consacrée, règles générales de l'application des lois étrangères en France. Le premier volume ne contient que la première partie, et une partie de la seconde. Objet, caractère du droit international privé : tels sont les deux chapitres qui composent la première partie. Sur la théorie des statuts, nous ne trouvons, après les généralités, que la doctrine italienne et la doctrine française. La doctrine hollandaise est renvoyée au prochain volume. Nous ne pouvons que constater, dans la partie traitée, la vaste érudition de l'auteur et le développement donné aux détails historiques : on y trouve, sur les doctrines juridiques en Italie et en France, un tableau des plus instructifs et qu'il serait malaisé de reconstituer avec tous les documents dont l'auteur a dû se servir. Tel est, si je ne me trompe, le caractère et le mérite de son travail.

4. — Les dernières *Études sur l'histoire du droit,* de sir Henry Sumner-Maine, n'ont paru dans notre langue qu'après sa mort. Le volume comprend : les communautés de village en Orient et en Occident, avec des paragraphes sur les origines de la féodalisation et du prix de la vente; l'influence de l'Inde sur les idées de l'Europe moderne; la théorie de la preuve; le droit romain et l'éducation juridique; la famille patriarcale; l'Inde et l'Angleterre. Ces études sont précédées d'une notice bibliographique, et suivies de quatre appendices, parmi lesquels une note sur l'Inde et l'éducation européenne, curieuse à comparer avec les *Lettres sur l'Inde,* de James Darmesteter, et une autre de sir Alfred Lyall sur le Bérar, où, à propos des superstitions de ce pays, je relève cette phrase étrange, mais qui contient un aveu significatif (p. 653) : « Il n'est pas douteux qu'un pape ou un chef d'une orthodoxie irréprochable serait nécessaire à la tête de la religion hindoue, pour contrôler son étonnante élasticité et sa trop grande facilité d'accueil. »

5. — Quelle peut être, après tant d'autres ouvrages du même genre, l'utilité d'un livre élémentaire de droit romain? M. May, professeur à la faculté de droit de Nancy, a pensé qu'après Ortolan et Accarias, il y avait une place pour un ouvrage « renonçant au procédé exégétique qui rompt l'unité de l'exposé et lui enlève toute couleur et tout mouvement. » Son but a été de faciliter aux élèves une matière « du plus haut intérêt scientifique, qu'ils considèrent trop souvent comme rebutante et sans profit. » Le premier volume, contenant l'histoire du droit romain, les personnes, les choses, les successions testamentaires et *ab intestat,* permet d'apprécier la tentative et de décider que le but a été atteint.

6. — L'ouvrage de M. Appleton sur la propriété prétorienne et l'action publicienne touche à l'une des questions les plus délicates du droit romain : l'amalgame des législations successives qui constitue l'œuvre de Justinien contribue à la rendre obscure. Le sujet a tenté de nombreux romanistes : depuis le livre de Pellat, celui de M. Appleton est à coup sûr, en France, le plus complet. Identité de la propriété prétorienne et du droit garanti par la Publicienne; origine de ce droit et de cette action: la Publicienne garantit le possesseur de bonne foi, et sanctionne la vocation à l'usurpation; restitution de l'édit Publicien et du commentaire d'Ulpien; fiction contenue dans la formule; cas où l'action est inapplicable; choses dont la loi prohibe l'aliénation : telles sont les principales divisions de la première partie, où le chapitre consacré à la restitution de l'Édit est assurément le plus digne d'attention. La seconde partie traite de l'organisation de la publicienne au sein de l'ancien droit; la troisième, de ses destinées ultérieures à l'antique propriété civile, et jusque dans le droit français. — Il n'y a pas lieu de s'étendre ici davantage sur un livre rempli de discussions de textes, dont nous n'avons pas à critiquer les conclusions. Notons seulement que, pour répondre aux aspirations paléographiques de notre époque, M. Appleton donne le fac-similé du § 283 des *Fragments du Vatican.*

7. — M. de Meulenaere, qui a déjà traduit le grand ouvrage de Jhering, vient de donner la traduction d'une monographie consacrée par le maître à l'*Actio injuriarum* du droit romain : *Champ d'application de l'actio injuriarum dans le droit nouveau ; Etat de la doctrine ; Démarcation entre l'action d'injure concrète et l'action d'injure abstraite ainsi que les autres actions* ; *Conditions légales de la lésion injurieuse d'après les sources ; le Rapport possessoire comme objet de la lésion injurieuse ; la Lésion injurieuse en matière de détention ; Fonction de l'action d'injure d'après le droit romain, et applicabilité actuelle de cette action ; l'Usus publicus ; les Rapports de voisinage ; la Propriété ; Obligation :* tels sont les titres des chapitres. Des crochets indiquent les additions du traducteur. Elles portent spécialement sur le droit français.

8. — M. A.-E. Lair publie, sur les *Hautes Cours politiques en France et à l'étranger,* l'étude couronnée en 1885 par la Faculté de droit de Paris. C'est avant tout un problème de législation, et la solution proposée est la création d'une haute cour purement judiciaire, pourvue de tous les organes nécessaires au fonctionnement d'une juridiction indépendante ; instruisant elle-même avant de juger ; empruntant ses juges inamovibles aux degrés les plus élevés de la hiérarchie, ses jurés aux corps élus qui offrent le plus d'impartialité et de lumières ; ne pouvant juger que des crimes définis, appliquer que des peines édictées par la loi ; présentant au degré supérieur tous les caractères de la juridiction du droit commun. — Reste à savoir si cette juridiction serait compétente pour juger du crime nouvellement qualifié d'« acte de gouvernement » par les soutiens du régime opportuniste. A notre avis, une telle organisation manquerait d'une chose essentielle : le droit de mettre le coupable en état d'accusation. Faute d'avoir cette faculté, qu'il serait d'ailleurs difficile de lui attribuer, elle ne remplirait guère le but visé par l'auteur, dont l'étude, du reste, est pleine de renseignements précieux au point de vue de l'histoire et de la législation comparée.

9. — La savante étude de M. A. Béchaux, professeur à la Faculté catholique de Lille, sur *le Droit et les Faits économiques,* après avoir obtenu le prix Wolowsky, mérite bien de se présenter aux suffrages du public. Dans l'introduction, relevant la confusion commise par les socialistes de la chaire, il rétablit la vraie conception de la mission de l'État, il indique le vrai rôle du pouvoir dans l'ordre économique : rôle indirect manifesté par le droit privé, rôle actif et direct par le droit public national. De là, les deux grandes divisions de son ouvrage : les faits économiques et le droit privé, les faits économiques et le droit public. — Dans la première partie sont passés en revue la famille, la propriété, les contrats : c'est dans cette dernière section que sont examinées les questions du salaire et du prêt à intérêt. La seconde partie étudie le régime du travail, le régime commercial, le régime de l'assistance publique, et les finances publiques : l'auteur s'y déclare partisan de l'impôt sur le revenu. Sans discuter ici le fond de la question, nous devons reconnaître que la réforme, quoi qu'on puisse penser de son application en France, n'a rien en soi de révolutionnaire. — Ce rapide résumé ne donne qu'une idée imparfaite du livre de M. Béchaux, et surtout du charme qu'on éprouve à le lire.

10. — Quoiqu'on puisse trouver dans l'antiquité des traces de la propriété littéraire, c'est notre siècle, peut-on dire, qui en a fait une industrie. Appelé par des fonctions en Belgique, à voir de près les contrefaçons auxquelles se livrent nos voisins, M. Janlet était mieux placé qu'un autre pour écrire sur cette grave matière. Son ouvrage,

qui doit s'étendre à toutes les créations de l'intelligence et dont le premier volume s'occupe exclusivement des créations littéraires, est écrit à l'occasion de la loi belge du 22 mars 1886, qui a « établi désormais en Belgique le code de la pensée. » Il étudie successivement l'historique, puis la législation : caractères généraux de la propriété intellectuelle, œuvres protégées, journaux et recueils périodiques, anonymes et pseudonymes, œuvres posthumes, qualité d'auteur, preuve de cette qualité, diverses catégories d'auteurs (fonctionnaires, femmes, mineurs, interdits, prodigues, faillis, absents), collaboration, droit de citation, durée du droit d'auteur, propriété du nom, soit pour les auteurs eux-mêmes, soit à l'égard des tiers pour les noms fictifs de personnages. Spécial à la législation belge, ce livre ne manque pas d'intérêt pour les hommes de lettres français, trop souvent touchés par les exploits industriels de la librairie belge pour ne pas aimer à connaître l'étendue de leurs droits.

11. — Il est bon, à cette époque de l'année, de signaler la continuation des *Éléments de droit civil,* publiés par M. de la Bigne de Villeneuve, avec la collaboration de M. Henry. A l'occasion du premier volume, nous en avons fait connaître les mérites (t. XL, p. 198); le second volume embrasse les matières du second examen de droit. Le même soin a été apporté à sa rédaction et à tous les détails d'exécution qui en facilitent l'usage. C'est un manuel qu'il paraît utile de recommander aux étudiants de nos universités catholiques : ils y trouveront, avec la science, un esprit de critique sage et réservée digne d'un maître parmi les jurisconsultes.

12. — On n'en est plus à poser en principe absolu la formule de la liberté du travail, mais on discute, et la matière est délicate, sur la limite dans laquelle l'État doit intervenir pour protéger le faible contre l'exploiteur. L'*Essai* de M. Duval Arnould *sur la législation française du travail des Enfants* étudie la loi actuelle et le projet de MM. Lockroy et Demôle. « Autant que personne au monde, conclut l'auteur, nous désirons l'amélioration du sort matériel et moral des jeunes ouvriers. Mais nous l'attendons moins de l'État et de la loi que des mœurs, c'est-à-dire de la bonne volonté et de l'effort personnel de chacun. » Telle est aussi notre opinion : les partisans de l'intervention de l'État ne sont trop souvent que les pires ennemis de la grande influence morale qui, avant même que l'idée de l'État n'existât, a su tirer, des éléments que lui fournissaient le chaos de la barbarie ou la corruption romaine, les fruits indiscutables de la civilisation moderne.

13. — On trouvera dans la brochure de M. Daguin, avec de nombreuses notes formant un commentaire perpétuel et un aperçu historique de la législation précédente, le texte de la nouvelle loi sur la chasse, en vigueur dans le Grand Duché de Bade depuis le 29 avril 1886.

C'est en vingt-six articles une législation complète, dont le travail de M. Daguin vulgarisera utilement les dispositions dans notre pays. Elle pourra éclairer ceux qui réclament en cette matière une modification de nos lois ; elle serait un modèle pour nos législateurs, si ceux-ci n'étaient en majorité d'inutiles politiciens.

14. — Le *Vade mecum* de M. Michel, consacré aux audiences civiles, a pour objet de donner, par ordre alphabétique, aux juges de paix et à leurs suppléants, les renseignements nécessaires à leurs fonctions. Le présent volume aura un avantage particulier : il permettra au magistrat de s'éclairer immédiatement sur le point en litige, et lui évitera, ainsi qu'aux parties, l'ennui d'un renvoi, jusqu'ici nécessaire, paraît-il, dans bien des cas pour étudier, « dans le silence du cabinet, » la doctrine et la jurisprudence.

15. — Entre les manuels et les œuvres savantes sur notre droit pénal, M. Georges Vibert, conseiller à la cour de Douai, a voulu « composer un ouvrage qui ne fût ni trop volumineux ni trop technique et qui pût être compris des gens ne faisant pas du droit leur nourriture ordinaire. » De là son livre : *Du plus grand Crime au plus petit Délit,* dans lequel l'échelle, descendante du titre, devient ascendante : on monte de l'infraction au délit et du délit au crime. Ceux auxquels l'auteur l'adresse ne le liront pas sans profit.

16 et 17. — Les auteurs des *Causes célèbres de l'Angleterre et de l'Allemagne* commencent par un exposé de l'organisation judiciaire dans ces deux pays; puis, dans les deux volumes publiés et qui paraissent être les premiers d'une double collection, ils donnent, pour l'Angleterre, l'affaire Tichborne qui occupa huit ans, de 1866 à 1874, la justice anglaise, et qui, de l'aveu même du *Times,* « entre les mains de magistrats français, n'eût pas tenu quatre heures ; » pour l'Allemagne, la terreur d'Eldagsen, et, sous ce titre : le *Mystère de Nuremberg,* l'histoire lointaine déjà de Gaspar Hauser. En ce dernier, M. Jules Hoche ne voit qu'un monomane qui s'est suicidé dans un accès : soit, mais encore son origine reste-t-elle inexpliquée.

18. — On connaît la première pensée à laquelle le public doit le *Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault : ce ne devait être qu'un ouvrage élémentaire, principalement à l'usage des étudiants. Sous le titre de *Précis,* l'ouvrage formait déjà deux volumes de plus de deux mille pages, et obtint en 1888 le prix Wolowski. La seconde édition, sous le titre de *Traité,* qui correspond mieux à l'importance de l'œuvre, suivra la même méthode. Notamment les auteurs font toujours rentrer dans le droit commercial des matières étrangères à notre code de commerce : assurances non maritimes, propriété industrielle. Là-dessus les auteurs ont la bonne foi de signaler dans l'enseignement officiel une lacune regrettable. Le premier volume com-

prend deux parties : actes de commerce et commerçants ; tribunaux de commerce, conseils de prudhommes, chambres de commerce, chambres consultatives des arts et manufactures, consuls. Nous reviendrons sur l'ensemble de cet important monument de la science juridique quand il sera terminé.

19. — Le *Manuel* de MM. Camberlin peut servir de guide pour la procédure devant les tribunaux de commerce, mais les auteurs feront bien de préciser les notions historiques dont ils le font précéder, et notamment de corriger cette phrase : « On voit que vers 1190 existait à Paris le Parlouer aux bourgeois, situé près de l'ancienne place Saint-Michel, et que Grégoire de Tours appelle *Domus negociantium.* » Grégoire de Tours, qui vivait au VIIe siècle, n'a certainement pas parlé d'un édifice du XIIe : les juridictions commerciales remonteraient donc en France au delà du terme fixé par MM. Camberlin. Nous ne l'affirmons pas, nous ne faisons que relever une négligence dans un ouvrage qui atteint d'ailleurs le but que ses auteurs se sont proposé.

20. — La traduction de la loi anglaise sur la faillite, préparée par M. Ch. Lyon-Caen, fait partie de la collection des principaux codes étrangers, éditée par la société de législation comparée. Au moment où nos législateurs ont enfin touché à notre ancienne loi sur la faillite, il est intéressant de comparer l'œuvre anglaise à la leur. On trouve, outre la loi sur la faillite, en appendices : la loi de 1869 sur les débiteurs ; la loi de 1887 relative aux arrangements privés ; les dispositions des lois de 1862 et de 1867 relatives à la liquidation des sociétés ; enfin la loi de 1870 relative aux arrangements conclus par les sociétés. Dans l'introduction, M. Lyon-Caen passe en revue : la législation anglaise sur la faillite avant la loi de 1869 ; la loi de 1869 et ses résultats pratiques ; le système général et l'analyse de la loi de 1883 ; les résultats pratiques de la loi de 1883 jusqu'à la fin de 1887, avec les critiques et les réformes demandées. BERNON.

THÉOLOGIE

Dictionnaire apologétique de la foi catholique, *contenant les preuves principales de la vérité de la religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines,* par J.-B. JAUGEY, prêtre, docteur en théologie, avec la collaboration d'un grand nombre de savants catholiques. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1889, gr. in-8, XII p.-3406 col. — Prix : 25 fr.

Le *Dictionnaire apologétique* de M. l'abbé Jaugey est un de ces ouvrages dont on peut dire qu'ils arrivent à leur heure. En aucun temps peut-être la vérité religieuse n'a été attaquée sur un plus grand nombre de points, avec des armes que les immenses progrès des connaissances aient semblé rendre plus redoutables. En aucun temps non

plus les esprits hésitants, mais sincères, n'ont eu plus grand besoin de trouver, moyennant de faciles recherches, réponse aux objections que leur bonne foi se pose sans parti pris, tandis qu'il faut aux fermes croyants le secours de l'érudition des hommes spéciaux pour se mettre à même de répondre soit par la parole, soit même par la plume, aux attaques qu'ils entendent formuler sans cesse autour d'eux, puisées dans presque toutes les branches du savoir. C'est à ce besoin que répond désormais le *Dictionnaire apologétique*, dont nous avons la bonne fortune d'annoncer à nos lecteurs la récente publication. M. l'abbé Jaugey est loin, comme l'indique d'ailleurs le libellé du titre, d'être le seul auteur de cet ouvrage considérable : c'est une sorte d'encyclopédie universelle des questions intéressant ou pouvant intéresser la foi, dans la presque totalité des connaissances humaines ; il y faut donc le concours d'hommes compétents dans les principales spécialités. Il faut en même temps que, savants ou érudits dans telle ou telle branche, ces hommes spéciaux soient en même temps théologiens, ou tout au moins, suffisamment versés dans les sciences religieuses pour s'y mouvoir avec une sûreté et une clarté suffisantes.

On verra, par l'énoncé des noms des collaborateurs de l'auteur principal, combien heureusement ces conditions sont remplies. Les articles qui ont pour objet de développer les preuves de la vérité de la foi catholique puisées à la triple source des prophéties, des miracles et du caractère divin de l'Église, sont dus : *a*) en ce qui concerne les textes messianiques les plus certains et les plus fréquemment invoqués, à Mgr Lamy, professeur d'Écriture sainte à l'Université de Louvain, aux RR. PP. Corluy et Knabenbauer, jésuites belges, également professeurs d'Écriture sainte; et, particulièrement pour la prophétie du Ps. XXI, annonçant la Passion de Notre-Seigneur, à M. l'abbé Philippe, du séminaire de Langres ; — *b*) en ce qui concerne la question du miracle, à MM. les abbés Forget, professeur à l'Université de Louvain, et Vacant, du grand séminaire de Nancy, et au R. P. Corluy ; — *c*) en ce qui concerne enfin le caractère divin de l'Église, à M. le chanoine Didiot, professeur à l'Institut catholique de Lille. Le savant abbé Vacant, de concert avec le R. P. Coconnier, dominicain, de l'Institut catholique de Toulouse, et avec Mgr Bourquard, ancien professeur de philosophie dans l'Université de l'État, ont traité les questions fondamentales de l'existence et des attributs de Dieu, de la Création, de la Providence, de la Spiritualité et de l'Immortalité de l'âme humaine, de la Certitude, de la Liberté, de la Loi morale, etc., toutes questions de philosophie élémentaire et de religion naturelle qui forment la base essentielle sur laquelle s'appuient les démonstrations de la foi catholique. C'est encore M. le chanoine Didiot qui, de concert avec M. l'abbé Perriot, supérieur du séminaire de Langres, avec MM. Dupont, profes-

seur, et Cambier, docteur de l'Université de Louvain, et le R. P. Lahousse, S. J., s'est occupé des objections qui touchent à la théologie dogmatique et morale.

Tout ce qui précède se rapporte, comme on le voit, à des questions d'ordre métaphysique et philosophique, la théologie elle-même pouvant s'y rattacher. Dans chaque article, du reste, la démonstration directe et positive est toujours suivie de la preuve négative consistant dans la solution des difficultés soulevées à propos de ces démonstrations mêmes; tout ce qui n'est d'ailleurs que de pure érudition et de théorie sans application pratique au temps où nous vivons, a été soigneusement laissé de côté tant dans les articles dont nous venons de nous occuper que dans ceux dont il nous reste à parler. — Beaucoup plus vaste est le domaine des difficultés et objections tirées des diverses branches des sciences naturelles, archéologiques, historiques et ethnographiques, chronologiques, critiques, philologiques, etc. Plus grand aussi est le nombre des collaborateurs qui se sont partagés le travail. M. l'abbé Guilleux, prêtre de l'Oratoire de Rennes, M. Paul Allard, l'érudit historien des persécutions de la primitive Église, M. Robiou, de l'Institut, le savant égyptologue, le R. P. Brucker, S. J., et plusieurs docteurs et professeurs non moins distingués, ont traité les questions d'histoire, de chronologie, d'archéologie, d'hagiographie, et celles qui concernent la discipline ecclésiastique. — Tout ce qui se rattache à la philologie et notamment à l'histoire des religions, cette nouvelle machine de guerre inventée par la franc-maçonnerie contre la religion véritable, a été traité avec la haute compétence qu'il possède en ces matières, par Mgr de Harlez, le savant orientaliste de l'Université de Louvain. L'infatigable P. Corluy a attaqué les objections générales contre l'Écriture Sainte et plus particulièrement celles qui s'adressent au Nouveau Testament, tandis que, sous la haute direction du très docte abbé Vigouroux, M. l'abbé Duplessy, son élève, s'est chargé des objections de détail contre l'Ancien Testament. — Enfin, M. l'abbé Hamard, de l'Oratoire de Rennes, si connu pour ses travaux et ses écrits, tant en géologie, paléontologie, histoire naturelle, qu'en anthropologie et études préhistoriques, a traité toute cette partie plus proprement scientifique (au sens que donne à ce mot l'engouement contemporain) de l'apologétique. Aussi, sa part de collaboration est-elle considérable. Ses articles, sous la seule lettre A, ne comprennent pas moins de soixante-quinze colonnes sur deux cent soixante-quinze, plus du quart; et les colonnes du *Dictionnaire apologétique*, grâce à son format et malgré une impression point trop serrée et d'une lecture douce à l'œil, représentent environ un sixième en plus d'une page d'un in-octavo ordinaire.

Après avoir indiqué les sujets traités et la part de collaboration des

auteurs, il ne sera pas sans intérêt de rendre sensible par un exemple la manière dont les questions se suivent. Prenons la lettre I, l'une des moins chargées. Voici la suite des articles qu'elle contient, et qui remplissent ensemble cent cinquante-sept colonnes. — IDÉALISME : Exposé et réfutation du système, par M. l'abbé Vacant. IMMACULÉE CONCEPTION : ce que c'est; objections et réponses, par M. le chanoine Didiot. IMMORTALITÉ DE L'AME HUMAINE : article qui, rapproché de celui dont le titre est : SPIRITUALITÉ DE L'AME, à la lettre S, forme tout un cours abrégé de psychologie, ces deux articles signés par M. l'abbé Vacant. IMMUNITÉS ECCLÉSIASTIQUES : justification de l'enseignement pratique de l'Église, notamment en ce qui concerne l'exemption du service militaire, par M. l'abbé Jaugey. INDEX : définition et exposé de tout ce qui s'y rapporte, par M. l'abbé Forget. INDULGENCES : enseignement de l'Église et sa justification, par M. le chanoine Didiot. INDULGENCES (*Vente d'*), par M. l'abbé Guilleux. INFANTICIDE EN CHINE : preuve de la réalité du fait, l'œuvre de la Sainte-Enfance justifiée, par Mgr de Harlez. INQUISITION (*Principe de l'*) et justification de l'enseignement de l'Église, par M. l'abbé Didiot. INQUISITION (*Histoire*), par M. Jules Souben, professeur aux Facultés catholiques d'Angers. INSTRUCTION DE LA JEUNESSE : légitimité des droits réclamés par l'Église, par M. Jaugey. INVESTITURE (*Querelle des*), par M. l'abbé Guilleux. Enfin ISAIE : ses prophéties messianiques, par le R. P. Knabenbauer.

On ne se ferait, au surplus, qu'une idée incomplète des facilités que le *Dictionnaire apologétique* offre pour les recherches, si nous passions sous silence l'importante *Table analytique et alphabétique des matières* qui le termine, et qui emploie cent quatre-vingt-seize colonnes à mentionner tous les sujets traités dans le corps de l'ouvrage, non seulement sous l'entête des articles, mais encore accessoirement ou incidemment, dans le courant de ces mêmes articles, ainsi que les noms des auteurs cités, ceux de leurs ouvrages auxquels on renvoie, chacune de ces indications étant complétée par celle du numéro de la colonne où se trouve la donnée annoncée. Cette table inappréciable et qui a exigé un labeur des plus minutieux et des plus fatigants, a pour auteur M. l'abbé Terrasse. Elle est suivie d'une *Table alphabétique des articles* beaucoup plus sommaire puisqu'elle se borne à donner la liste des titres des articles composant le texte, avec les numéros de la première et de la dernière colonne de chacun et le nom de l'auteur.

Telle est, sommairement indiquée, la substance de ce volumineux grand in-octavo.

Si maintenant nous nous permettons de relever quelque détail échappé, dans un aussi immense travail, à la vigilance de l'auteur principal, nous remarquerons que parfois certaines questions intéres-

santes ont été omises. Par exemple, au mot NOMBRE, nous avons vainement cherché, soit à la table analytique, soit dans le corps du texte, quelque explication sur les *nombres mystiques* ou *sacrés* : il n'en est pas question. Ce sujet, pourtant, n'est pas sans importance. Dans son bel ouvrage sur *la Connaissance des temps évangéliques* (p. 186), M. l'abbé Mémain fait ressortir l'importance de ces nombres et leur harmonie avec les principales phases de la vie de Notre-Seigneur. Même en faisant certaines réserves sur quelques-unes de ces harmonies telles que l'auteur entend les établir, il n'en reste pas moins, sur les nombres un, trois, sept, douze et quarante, un sens mystérieux qu'on eût aimé à voir exposé et justifié par quelqu'un des savants exégètes du *Dictionnaire apologétique*. Après tout, peut-être l'auteur principal et ordonnateur de l'ouvrage aura-t-il jugé cette question d'un caractère trop théorique, trop peu impliquée dans la polémique du jour pour qu'elle dût trouver place dans le cadre qu'il s'était tracé.

Au demeurant, ce livre débordant de renseignements et de solutions sur toutes les questions agitées et difficultés soulevées de notre temps; bondé d'indications bibliographiques facilitant à qui le désire une étude plus approfondie de chaque question; d'une singulière facilité de recherches; d'une exécution typographique qui ne laisse rien à désirer aux vues les plus délicates; un tel livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques chrétiennes ou sérieuses. Nous n'avons d'autres reproches à lui adresser que celui de n'avoir pas réparti ses mille sept cent quinze pages en trois volumes de cinq à six cents pages qui eussent été chacun d'un maniement plus commode.

JEAN D'ESTIENNE.

Discours de Monseigneur Bougaud, évêque de Laval, publiés par son frère et précédés d'une notice historique par l'abbé LAGRANGE, chanoine de Notre-Dame, vicaire général d'Orléans. Paris, Poussielgue, 1889, in-8 de LXX-412 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mgr Bougaud, évêque de Laval, n'a pas eu le temps de donner sa mesure comme évêque ; mais auparavant, il s'était fait, par ses discours et par ses livres, une place honorable et distinguée parmi les écrivains et les orateurs religieux de notre temps. Il est même tel de ses livres qui a obtenu un très grand succès, aucun n'a passé inaperçu. Aussi j'estime qu'on a bien fait de publier les discours restés inédits de l'éloquent écrivain. Les beaux et touchants panégyriques de Jeanne d'Arc, de la bienheureuse Marguerite Marie, de sainte Chantal, les émouvants discours inspirés par les malheurs de la patrie, ou prononcés sur la tombe de nos soldats tombés au champ d'honneur, suffiraient à attirer et à retenir le lecteur, qui trouvera encore dans le même livre d'autres pages bien faites pour intéresser son patriotisme

et sa foi. Une notice historique, œuvre de M. l'abbé Lagrange, précède ce recueil : elle est intéressante, bien qu'écrite d'un style un peu essoufflé, où trop souvent les figures de rhétorique et notamment l'exclamation voilent et refroidissent l'émotion sincère qui a visiblement inspiré ces pages. Telle qu'elle est, elle fait suffisamment connaître Mgr Bougaud pour que le lecteur soit porté à regretter sa mort prématurée et soit préparé à goûter et à admirer ses discours.

P. TALON.

JURISPRUDENCE

Code des transports de marchandises et de voyageurs par chemins de fer, par L.-J.-D. FÉRAUD-GIRAUD, conseiller à la Cour de cassation ; 2e édition revue, augmentée et mise au courant de la législation et de la jurisprudence. Paris, Pedone-Lauriel, 1889, 3 vol. in-8 de 446, 392 et 430 p. — Prix : 15 fr.

Depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, la législation et la jurisprudence concernant les chemins de fer se sont enrichies d'une foule de documents aussi nouveaux qu'intéressants, dont il fallait tenir compte, et qui ont trouvé place dans cette refonte ; de plus, l'ancien texte a été remanié en maints endroits : l'auteur a éliminé bon nombre de renseignements d'un intérêt secondaire et leur a substitué des articles concernant des questions plus importantes ; enfin, la bibliographie a été soigneusement complétée. Telles sont, en quelques mots, les modifications apportées à l'ancienne édition du *Code des transports,* qui continue de rester un livre essentiellement et exclusivement juridique, dans lequel on chercherait en vain des renseignements de pure pratique commerciale ; mais, dans la limite de cette spécialité, encore assez large du reste, il constitue un guide toujours sûr et souvent précieux tant pour les voyageurs, expéditeurs ou destinataires — auxquels il pourra éviter bien des contestations et bien des procès en les fixant sur leurs droits et leurs devoirs — qu'aux différents magistrats de l'ordre judiciaire qui trouveront là, non pas compilées, mais judicieusement coordonnées, toutes les dispositions relatives à la législation et à la jurisprudence concernant les transports de voyageurs ou de marchandises par les voies ferrées. Ajoutons, en terminant, que deux tables très bien faites, l'une synthétique, l'autre analytique et alphabétique, facilitent singulièrement les recherches et permettent, même aux personnes les moins familiarisées avec les ouvrages de droit industriel, de trouver instantanément et sans hésitation les renseignements dont elles ont besoin. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à cette seconde édition un succès au moins égal à celui de la première.

D. MARTEL.

SCIENCES

Nos inconséquences. *Extraits du journal d'un philosophe franc-penseur,* par l'abbé H. Reboul. Paris, Téqui, 1889, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr.

Voici un livre écrit par un modeste curé de campagne qui prouve quelles ressources intellectuelles offre notre clergé français ; car, si plus confiant en lui-même M. Reboul a écrit et fait imprimer, beaucoup de ses confrères pensent aussi bien que lui et seraient très capables d'être auteurs si les circonstances les y encourageaient davantage. Si l'auteur de ces pages a eu plus de courage, c'est qu'il n'est pas seulement un esprit original mais qu'il paraît encore avoir légèrement le goût de la contradiction. En tout cas ce n'est que pour de bons motifs. Il trouve, et avec raison, que bien des personnes, même instruites, ne pensent pas par elles-mêmes et passent toute leur existence en vivant sur des idées communément reçues dans le milieu où les circonstances les ont engagées. En matière religieuse c'est parfait. La foi, qui est un don de Dieu, est encore essentiellement raisonnable. Mais il est bien d'autres matières où ce principe de conduite ne s'applique pas et où un peu plus de pensée personnelle serait à sa place.

Or, comme leur conduite pratique ne répond pas à ces idées, à tort ou à bon droit, selon les cas, on aboutit à ces « inconséquences » que notre censeur poursuit dès le titre de son livre chez ses voisins ; car au lieu de « nos » inconséquences, il eût été plus sincère en disant « vos » inconséquences. C'est uniquement la paille et la poutre qui sont dans l'œil d'autrui qu'il poursuit.

M. Reboul a exercé son originalité de pensée sur deux ordres d'idées, sur des sujets politiques ou économiques et sur des sujets moraux. En fait de politique, il estime qu'on l'a mal à propos liée à la religion. Il expose une théorie de la formation et de l'amissibilité du pouvoir d'après saint Thomas. Selon sa traduction, « les lois ne sont autre chose que les règlements consentis par les sociétaires. Les chefs sont ceux qui les font exécuter. Pour plus de tranquillité à cause des troubles des temps, les peuples désignent une famille à laquelle ils confient pour un temps la représentation du pouvoir. Mais ce n'est là qu'une exception à la règle. Cette exception, une nation peut la faire cesser *quand il lui plaît.* » (p. 203.) La traduction est-elle bien exacte ? Plus d'un lecteur aimera à vérifier le texte par lui-même. En tout cas pour étudier ces graves questions comme elles le méritent, il fera bien de recourir à l'excellent livre que vient de publier M. de Vareilles-Sommières, l'éminent professeur de l'Université catholique de Lille, *les Principes fondamentaux du droit.*

Ailleurs, M. Reboul estime que les démissions des magistrats, en 1880

et 1883, ont été un entraînement plus généreux que sage. Mais il ne fait pas la distinction entre les magistrats assis et les magistrats du parquet, et elle est essentielle dans la matière. A ce sujet, il émet une théorie au moins très neuve sur l'obéissance passive due au gouvernement par les fonctionnaires civils et partant sur leur irresponsabilité morale. Un peu plus loin, après quelques réflexions fort justes sur la situation respective des ouvriers et des patrons dans notre société démocratique, il exprime le vœu que le salariat soit remplacé d'une manière générale par la participation aux bénéfices. Le bon abbé croit donc que toutes les industries donnent des bénéfices. Qu'en sera-t-il de celles qui donnent des pertes?

Nous relevons ces quelques points au moins discutables de son volume, pour montrer que la condition première pour penser par soi-même, c'est d'avoir étudié par soi-même. Cela n'est permis à chaque homme que pour un petit nombre de sujets, et pour les autres, le plus sûr est encore de suivre les chemins battus et les grandes routes. Cette part faite à la critique, nous aimons à constater que sur le terrain psychologique, M. l'abbé Reboul est vraiment un maître. Les pages sur le cœur et l'esprit sont pleines d'observations très fines, exprimées d'une manière vive et piquante. La forme des pensées détachées lui convient mieux. Quand il emploie le dialogue, il perd une bonne partie de ses qualités. Cette forme-là comme celle des lettres est bien plus difficile à manier. Une longueur, une expression triviale suffisent à gâter les plus beaux effets. Les maîtres seuls peuvent se le permettre.

Quoi qu'il en soit, si, après ce premier essai, M. l'abbé Reboul trouve nettement sa voie, le Languedoc pourra nous donner en lui un émule de l'abbé Roux. X.X.

La Réforme sociale et économique en Europe et dans les États-Unis de l'Amérique du nord. *La Législation du travail en Belgique,* par M. DE RAMAIX. Bruxelles, Imprimerie des Travaux publics, 1889, in-8 de 380 p.

L'œuvre de M. de Ramaix est un rapport adressé au ministre des affaires étrangères de Belgique qui contient l'énumération et l'analyse de toutes les lois votées ou de tous les projets de loi proposés relativement à ce qu'on appelle la législation ouvrière en Allemagne, en Autriche-Hongrie, dans la Grande-Bretagne, en France, en Italie, en Suisse, dans les Pays-Bas, le Luxembourg, l'Espagne, le Portugal, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Russie, la Roumanie, les États-Unis, l'Australie du sud et la colonie de Victoria. L'auteur, on le voit, a passé en revue tous les États civilisés.

Ce qui a trait à la Belgique, forme un appendice rejeté à la fin du volume. M. de Ramaix y expose avec plus de détails l'état des discussions et des propositions de la commission royale du travail, dont nous avons rendu compte ici même.

Pour chaque pays, M. de Ramaix relève successivement tous les textes relatifs aux rapports légaux entre patrons et ouvriers, c'est-à-dire aux corporations, à la responsabilité des patrons en cas d'accidents, aux *Trades Unions*, sociétés de secours mutuels ou caisses de secours, aux assurances ouvrières et à la législation sur le salaire des ouvriers (insaisissabilité des salaires et mode de paiement), à la réglementation du travail des femmes et des enfants, au travail du dimanche. Une table détaillée permet, soit d'étudier l'ensemble de la législation ouvrière dans un pays, soit au contraire d'étudier la solution donnée à une question déterminée dans tous les pays.

Le travail de M. de Ramaix paraît très complet jusqu'à la fin de 1888. Il ne se livre à peu près à aucune appréciation sur les lois et les systèmes divers qu'il expose. Mais les analyses des textes sont exactes et judicieuses. C'est, en somme, un des livres les plus utiles à consulter pour les personnes qui s'occupent de ces études. C. J.

La Période glaciaire étudiée principalement en France et en Suisse, par A. Falsan, correspondant du ministère de l'instruction publique pour la conservation des blocs erratiques. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 364 p., 105 gravures dans le texte et 2 planches hors texte.— Prix : 6 fr.

La Grotte de Reilhac (Causses du Lot), *étude ethnographique* par Émile Cartailhac, directeur de la Revue des *Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme; étude géologique et paléontologique*, par Marcellin Boule, agrégé de l'Université. Lyon, Pitrat, 1889, in-4 de 70 p., avec 70 figures.

La France préhistorique, *d'après les sépultures et les monuments*, par le même Émile Cartailhac, avec 162 gravures dans le texte. Paris, Alcan, 1889, in-8, IV-336 p. (*Bibliothèque scientifique internationale*). — Prix : 6 fr.

L'Homme avant l'histoire, par Ch. Debierre, professeur agrégé à la Faculté de medecine de Lyon, membre de la Société d'anthropologie et de la Société zoologique de France, membre correspondant de la Société de biologie, etc.; avec 84 figures intercalées dans le texte. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888, in-16 de 304 p. (*Bibliothèque scientifique contemporaine.*) — Prix : 3 fr. 50.

M. Falsan a écrit, il y a quelques années, en collaboration avec M. Chantre, une magnifique monographie géologique des anciens glaciers et du terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône. Le livre que vient de publier la librairie Alcan est un résumé de ce bel ouvrage, destiné au public intelligent. On y trouve [illegible] complet et l'examen critique de [illegible] des glaciers, à leur extension [illegible] mouvements de progression, aux [illegible] aux traces qu'ils ont laissées, au [illegible] premiers habitants de l'Europe occidentale, que M. [illegible]

comme contemporains des glaciers. D'après le savant géologue, l'extension énorme des glaciers quaternaires serait due à trois causes : le refroidissement polaire, la formation des hautes chaînes de montagnes, enfin l'abondance des précipitations atmosphériques, conséquence de l'épuration de l'atmosphère. M. Falsan ne pense pas que la théorie de la périodicité des phénomènes glaciaires puisse trouver sa confirmation dans le bassin du Rhône. Il se prononce en faveur de l'unité de la période glaciaire. Le climat glaciaire devait être humide et tempéré. Si l'on trouve mêlés dans les alluvions des ossements appartenant à des animaux des pays froids et des pays chauds, ce n'est pas qu'ils aient vécu ensemble. Des migrations les ont amenés alternativement dans les mêmes régions suivant les saisons. Ils y ont laissé tour à tour leurs dépouilles. M. Falsan n'adopte pas sans réserves la théorie du creusement des lacs par les glaciers. Il admet bien que les petits lacs des Pyrénées ou ceux de la Bavière sont des lacs d'érosion. Mais il montre que les grands lacs de la Suisse existaient antérieurement à l'extension des anciens glaciers qui les ont conservés en les comblant temporairement d'un culot de glace.

Sur la plupart de ces points, je me rallierais volontiers aux conclusions de M. Falsan. Mais je ne puis admettre avec lui que la contemporanéité de l'homme et des anciens glaciers soit un fait « qui ne se discute plus » (p. 251). Je crois au contraire que cette opinion n'est qu'une simple hypothèse, dont la preuve définitive reste encore à faire. D'ailleurs, suivant la théorie de M. Falsan, l'époque glaciaire n'aurait pas été synchronique partout, en sorte que l'homme serait ici préglaciaire, ailleurs postglaciaire. L'homme chelléen serait arrivé dans l'Europe occidentale avant la grande extension des glaciers, mais à une époque où tous les grands massifs montagneux étaient déjà couverts de neiges éternelles et de glaces. Il aurait occupé d'abord les bassins de la Somme, de la Seine, de la Tamise, la Normandie, la Bretagne, les bassins inférieurs de la Loire et de la Garonne. Il aurait remonté la Loire jusqu'en Charollais et aurait passé du bassin de la Seine dans celui du Rhône, en occupant la Haute-Saône, la Côte-d'Or et Saône-et-Loire. Arrivé là, il aurait trouvé le chemin intercepté par le glacier du Rhône qui descendait déjà jusqu'à Lyon. Le Rhône l'aurait empêché de pénétrer en Provence. L'homme moustérien serait un peu plus récent. Il aurait vu la grande extension des glaciers et aurait habité les mêmes localités, c'est-à-dire les régions que les glaces avaient épargnées. Le recul des glaciers commence avec l'homme solutréen et ne finit qu'avec l'âge du renne. M. Falsan appuie surtout sa thèse sur la rareté ou l'absence des traces de l'homme dans les régions occupées jadis par les glaciers. Mais la distribution géographique des stations quaternaires n'est-elle pas susceptible d'une autre interprétation? Les

primitifs habitants de l'Europe occidentale n'étaient-ils pas attirés par la pêche et la chasse sur le bord des fleuves et dans les plaines plutôt que dans les massifs montagneux, et ne donnaient-ils pas leur préférence aux régions naturellement riches en silex pyromaque ? Sans insister sur ces points dont la discussion m'entraînerait trop loin, je signalerai les nombreuses illustrations dessinées avec beaucoup de talent et de précision par M. Falsan lui-même. La bibliographie des nombreuses questions passées en revue n'a pas été négligée. On y trouvera de précieuses indications.

— Je me plais à signaler comme un excellent modèle à suivre, la monographie de la grotte de Reilhac, due à l'association d'un archéologue, M. Cartailhac, et d'un géologue, M. Boule. Il s'agit d'une grotte dont les plus anciennes couches appartiennent, d'après les auteurs, à la fin du quaternaire. A part le renne, on n'y rencontre plus d'espèces septentrionales ni d'éléphants. Il est particulièrement intéressant d'y trouver réunis des types d'outils ou d'armes, considérés par quelques auteurs comme caractéristiques d'époques différentes. Ainsi la pointe du Moustier s'y rencontre avec celle de Solutré, avec la flèche à soie et les harpons barbelés. C'est la condamnation des classifications systématiques prématurées.

— On doit encore à M. Cartailhac un important ouvrage sur *la France préhistorique*, dont vient de s'enrichir la *Bibliothèque scientifique internationale*. C'est de la vulgarisation excellente faite par un spécialiste très compétent, avec un grand talent d'exposition. M. Cartailhac s'est appliqué à restreindre le rôle de l'imagination, dont on a tant abusé dans ce genre d'ouvrages et à serrer les faits de très près. « Préciser notre ignorance, écrit-il, me paraît être le meilleur moyen de provoquer les recherches. » Après un historique fort intéressant des progrès de la science touchant les civilisations primitives et l'ancienneté de l'homme, et quelques renseignements relatifs à l'homme tertiaire, dont l'existence ne lui paraît pas encore suffisamment établie, l'auteur entre en matière avec l'ère quaternaire et l'homme paléolithique. C'est l'époque de la pierre taillée. M. Cartailhac admet la périodicité des phénomènes glaciaires et l'existence de l'homme chelléen pendant la dernière phase interglaciaire. Il pense que cela doit correspondre à une époque extrêmement reculée, mais dont nous n'avons aucun moyen d'évaluer l'âge exact. Il critique la classification de M. de Mortillet et propose quelques modifications. Ainsi M. de Mortillet attribue une valeur à peu près égale aux caractères paléontologiques, géologiques et archéologiques. M. Cartailhac fait remarquer avec raison que les deux premiers l'emportent de beaucoup sur les caractères archéologiques, qui manquent de précision et sont très difficiles à interpréter. Un important chapitre est consacré aux productions artis-

tiques si curieuses de l'âge du renne ; puis l'auteur passe à l'examen critique des trouvailles d'ossements humains quaternaires. Énumérant rapidement les trouvailles des alluvions qui ne peuvent rien apprendre au point de vue des mœurs et dont l'âge est souvent douteux, il étudie en détail les stations des cavernes et les sépultures qu'elles renferment. L'homme quaternaire ne devait enterrer ses morts qu'exceptionnellement dans les grottes. Il observait certains rites funéraires. Ainsi les squelettes étaient parfois décharnés avant d'être déposés dans leur asile définitif. Abordant ensuite les temps néolithiques, M. Cartailhac décrit les sépultures des Kjoekkenmoeddings, des enceintes funéraires, des palafittes, des grottes naturelles et artificielles, et enfin les cryptes sépulcrales mégalithiques. Il passe en revue les différents rites, les mobiliers funéraires, les sculptures décoratives. A l'époque néolithique, on voit se produire les premières traces de crémation des corps. Le plus souvent les morts étaient enterrés, puis, après le décharnement des os, ils étaient transportés dans leur sépulture définitive, où l'on formait parfois de véritables ossuaires. Cette étude des coutumes funéraires anciennes éclairée par l'ethnographie comparée est remplie d'aperçus très nouveaux. Le dernier chapitre renferme une description sommaire des races humaines quaternaires et néolithiques. Les illustrations sont nombreuses, soignées et font connaître beaucoup de documents inédits. M. Cartailhac s'est abstenu non seulement d'hypothèses prématurées, mais de toutes conclusions touchant aux domaines de la philosophie et de la religion. C'était son droit. Je relèverai seulement une expression impropre et qui pourrait être mal interprétée. L'auteur qualifie de « superstitions chrétiennes » (p. 317) un mélange de superstitions païennes et d'idées chrétiennes dont les populations entourent certains monuments mégalithiques, consacrés par le moyen âge au culte chrétien. C'est tout au plus si l'on pourrait dire : superstitions christianisées. M. Cartailhac reconnaît qu'il y a un au-delà inaccessible à la science proprement dite. « Paléontologie, archéologie préhistorique, ethnographie comparée, toutes les sciences en vain laborieuses et obstinées, laissent intact le mystère de l'humanité, de son intelligence et de sa destinée. » (p. 27). On ne peut mieux dire. Il est regrettable que, pour alléger le volume, on ait cru devoir supprimer toutes les indications bibliographiques, sous prétexte que le livre s'adresse au public curieux et instruit (p. IV, en note). Il me semble précisément que le public instruit pourrait avoir la curiosité de remonter aux sources et qu'il aurait su gré à l'auteur et à l'éditeur de lui en donner les moyens.

— L'ouvrage de M. Debierre fait un contraste complet avec celui de M. Cartailhac. Sa méthode est toute différente. Il ne recule devant aucune hypothèse, aucune interprétation, si risquées fussent-elles. Après

avoir passé en revue la géologie tertiaire et quaternaire et rappelé les divers systèmes de classification archéologiques et paléontologiques, il résume ce que l'on a écrit sur l'homme quaternaire. D'après M. Debierre, l'homme quaternaire se trouvait dans un état social aussi voisin des anthropoïdes que de celui des races inférieures actuelles (p. 121). Il chassait nu (p. 125). Il était anthropophage (p. 127). L'usage de la poterie lui était inconnu (p. 129). Tout cela est très contestable. Je signalerai, en passant, quelques lapsus géographiques. Le grand Pressigny n'est pas dans Saône-et-Loire (p. 132), ni Charbonnières dans le Rhône (p. 133). C'est à tort que l'auteur parle des armes de pierre des Normands qui conquirent l'Angleterre (p. 184) et des *ceraunia* trouvées par l'empereur Auguste, dans les grottes ossifères de Capri (p. 198). Après avoir énuméré les divers chronomètres géologiques et constaté leur insuffisance, il se demande s'il est trop audacieux d'attribuer à l'humanité une durée de plus de deux cent mille ans! (p. 212). Il croit au progrès fatal et indéfini (p. 193), à l'invasion aryenne (p. 216), à l'infériorité manifeste des restes humains les plus anciens (p. 219), à l'évolution universelle, à celle de la morale en particulier ; à l'origine animale de l'homme, et se déclare polygéniste. Ce livre, qui peut être lu avec quelque intérêt par les hommes instruits, ne saurait être mis sans inconvénient entre les mains de la jeunesse, surtout de la jeunesse chrétienne. L'hypothèse hasardée et même erronée y tient une place trop considérable. L'illustration est banale et formée de vieux clichés.

ADRIEN ARCELIN.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour 1889. — *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. — Application à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1889, in-18 de 555 p. — Prix : 2 fr.

Nous nous plaignions l'an dernier (*Polybiblion,* LIII, p. 429) de l'époque tardive où avait paru l'Annuaire de 1888 ; c'était en juillet. Celui de 1889 a paru fin août. Il y a progrès... à rebours. A une époque aussi avancée de l'année, nous ne pouvons guère donner qu'une rapide énumération des sujets qui y sont traités.

A la suite des indications relatives au calendrier, M. Léon Descroix, chef du service physique et météorologique, a résumé très succinctement les instructions nécessaires aux agents des stations météoriques du Conseil municipal de Paris, instructions qui avaient été longuement développées dans l'Annuaire de 1888. On y a, par contre, fait une addition importante consistant en un tableau de la tension de la vapeur d'eau à toutes les températures depuis 30° au-dessous de zéro jusqu'à 60° au dessus.

Le surplus, c'est-à-dire la majeure partie du volume, est occupé par trois mémoires tracés sur des plans identiques à ceux de l'année précédente, savoir :

1° Les *Observations météorologiques faites à Paris,* les unes *anciennes* et s'étendant de 1689 à 1872, et les autres ordinaires, allant de 1873 à 1888, par M. Léon Descroix;

2° L'*Analyse chimique de l'air et des eaux,* par M. Albert Lévy, chef du service chimique. C'est la continuation, sous les mêmes rubriques et d'après la même marche, des mémoires publiés avec le même titre dans les Annuaires des années précédentes ;

3° *Onzième Mémoire* du Dr Miquel, chef du service micrographique, *sur les poussières organisées de l'air et des eaux.* C'est l'œuvre saillante du volume. Ce mémoire comprend d'abord deux parties distinctes : l'*Analyse microscopique de l'air,* au moyen des filtres solubles, et ses résultats statistiques ; — l'*Analyse micrographique des eaux,* avec indication du mode de prélèvement des échantillons d'eaux des diverses provenances et des résultats statistiques obtenus. Cette étude est suivie d'un travail important dans lequel sont exposées les recherches et expériences faites par l'auteur sur la *Fermentation de l'urée,* c'est-à-dire sur la transformation de cette substance organique, sous l'influence des microphytes, en carbonate d'ammoniaque. Un chapitre relatif à deux nouveaux appareils, — un thermo-régulateur et une étuve — pour les recherches bactériologiques, complète le mémoire du savant micrographe.

J. D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Histoire de la poésie lyrique grecque, par E. NAGEOTTE, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon. Tome deuxième. Paris, Garnier, 1889, in-12 de 452 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rendu compte ici même du premier tome de cet ouvrage (t. LV, p. 47). Le second n'offre pas moins d'intérêt, ne fût-ce qu'en raison de l'importance des sujets traités. Nous apprenons non seulement à connaître le véritable Anacréon, celui qui chanta l'amour et le plaisir dans des vers faciles, improvisés au jour le jour, mais à le distinguer des innombrables pastiches qui, depuis l'ère alexandrine, ont cours sous son nom. Hipponax est presque ignoré : c'est un poète morose, rivé à la misère, que son imagination « n'emporte jamais d'une aile libre et joyeuse dans les régions éthérées de l'idéal. » Voici le *dithyrambe,* où éclate la puissance transformatrice du génie grec. « Bacchus, écrit M. Nageotte, n'avait d'abord pour adorateurs que des paysans grossiers, des vignerons ivres de ses dons, qui le célébraient par des cris sauvages, des danses plus sauvages encore, une frénésie rebutante, populacière. Mais peu à peu l'art s'introduit dans cette matière informe et la pénètre de son rayon divin. » En revanche, est-il vrai, comme le veut notre auteur, que le dithyrambe ait abouti à une œuvre exclusivement musicale où la poésie ne joue plus d'autre rôle

que dans le libretto de nos opéras? Il y a de sérieuses raisons d'en douter. Avec Simonide, la lyrique grecque, mise par un labeur continu en possession de tous ses moyens, arrive à la beauté pleine, à l'éclat éblouissant de sa féconde maturité. Une gloire aussi durable qu'éclatante est échue en partage à ce poète, pour qui la mythologie a cessé d'être un objet de foi pour devenir une parure de rhétorique, un trésor de curieuses légendes. Pindare, son heureux rival, a moins de grâce, moins de souplesse, c'est un génie qui plane sur les hauteurs : quelles vues profondes sur la fragilité des triomphes et des vanités d'ici-bas! M. Nageotte s'étend longuement, et il serait difficile de lui en faire un reproche, sur le rôle des mythes dans la poésie de Pindare, sur la constitution de ses odes, sur l'erreur des critiques modernes qui tiennent à les disséquer, même de force, d'après un système préconçu. Au siècle suivant, la poésie lyrique ne rencontrant plus dans le sol épuisé les sucs nourriciers dont elle tirait sa vie, meurt, ou, pour parler plus exactement, abdique son indépendance pour entrer au service du drame. Pendant une longue suite de générations, elle avait été pour la Grèce « la voix rimée qui ne cessa de lui dicter ses devoirs, d'exprimer ses sympathies ou ses haines, de chanter ses plaisirs, d'adoucir ses douleurs, d'orner son culte, de célébrer ses gloires. »

On le voit par ce rapide résumé, c'est le panégyriste qui domine chez M. Nageotte, et à la dernière page de son livre perce le regret qu'il éprouve de se séparer de « ces êtres bénis, divins » dans la compagnie desquels il a passé de si bonnes heures. A titre de protestation contre une indifférence ou une moquerie injustifiable, de telles expressions peuvent trouver leur excuse : en elles-mêmes elles ont quelque chose de choquant. D'une manière générale, le critique est quelque peu embarrassé en face de la méthode suivie par l'auteur : un mot suffit à la définir ; c'est du moderne. La partie biographique, la plus intéressante à coup sûr pour le commun des lecteurs, est traitée avec beaucoup de détails, et pour le reste, M. Nageotte semble avoir mis tous ses soins à cacher la peine qu'il a prise de ne laisser sans réponse aucune des difficultés, aucune des questions que l'érudition contemporaine avait accumulées sur sa route.

Signalons, en terminant, comme dignes d'une attention spéciale, les pages où il est parlé du réalisme et du sentiment de la nature chez les poètes helléniques, des procédés qui président au choix et au développement de leurs brillantes métaphores : celles de ces remarques qui ont déjà été faites ailleurs, ont ici le mérite de sortir d'une plume ingénieuse, qui aime le piquant et au besoin ne recule pas devant le néologisme.

C. Huit.

Les Prologues de Térence, par Ph. Fabia, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée d'Avignon. Paris, Thorin, 1888, in-8 de IV-322 p. — Prix : 6 fr.

Térence n'a pas à se plaindre du goût moderne, et particulièrement du goût français. Depuis le temps de La Bruyère et de Fénelon, même de Montaigne, nous sommes sous le charme de son élégance, de son exquise sensibilité, de son gracieux enjouement. Plaider sa cause, c'est prêcher à des convertis : ce qui ne veut pas dire que M. Fabia ait fait œuvre inutile en consacrant sa thèse de doctorat à une étude spéciale des *Prologues* du comique latin. Le livre se partage en quatre chapitres. Dans le premier, l'authenticité des prologues est défendue contre certaines attaques absolument téméraires, et l'ordre chronologique des six pièces de Térence établi à l'aide de tout un ensemble de rapprochements et de conjectures. Le second, qui représente à lui seul plus d'un tiers du volume, traite du rôle du personnage, et de l'acteur du prologue. On y remonte jusqu'aux origines de l'art dramatique en Grèce : novateur hardi, Térence ne se borne pas à exposer dans ses prologues le sujet de la pièce, il les transforme en plaidoyers véritables, en *parabases* accommodées aux conditions nouvelles de la comédie. Critiques formulées par ses adversaires, intrigues de tout genre pour infliger à l'auteur un échec, incidents survenus aux répétitions, rien ne manque à cette chronique théâtrale dont la conclusion est un pressant appel au Jugement impartial du public. Les vieux poètes romains, remédiant à la stérilité de leur imagination par un expédient aussi naïf que commode, avaient créé un personnage qu'ils nommèrent *Prologus,* « individu indécis et mal défini. » Térence avait trop de talent pour se contenter d'une pareille fiction, et tout en conservant l'extérieur et le costume du rôle, il fit monter sur la scène le vieux comédien populaire Ambivius, le défenseur de son choix. Le troisième chapitre est intitulé : *La Polémique des prologues.* Le poète était accusé d'avoir obéi à une inspiration malheureuse en mêlant dans ses pièces des scènes empruntées à deux ou plusieurs modèles grecs : M. Fabia répond qu'il a usé d'un procédé légitime et qu'il en a fait un usage irréprochable, car loin d'y perdre, l'intrigue y gagne un surcroît d'animation et de gaieté. Il est plus difficile de l'absoudre entièrement du chef de plagiat : mais dans ces divers procès le plus souvent les documents précis nous manquent pour juger en connaissance de cause. Ses adversaires le représentent en outre comme « le geai paré des plumes du paon » : ce n'est pas Térence, c'est Scipion, c'est Lélius qu'il faut applaudir ; voilà les véritables auteurs, et ce reproche de collaboration clandestine qui piquait à la fois la curiosité et la malignité des contemporains, le poète n'a pas réussi à s'en disculper d'une façon complète au regard de la postérité. Enfin la malveillance rele-

vait « le ton fluet, le style léger et sans relief » de ses comédies : c'est le seul point sur lequel M. Fabia soit disposé à passer condamnation : mais les éloges presque unanimes décernés à l'élégance et à la délicatesse du poète peuvent consoler ce dernier de n'avoir pas su joindre à ces qualités plus d'élévation et de vigueur, et pour tout dire d'un mot, d'avoir manqué de verve comique. Térence ne s'est d'ailleurs pas borné à parer les coups qu'on lui portait : il a pris lui-même l'offensive, et, en parcourant la suite de ses prologues, nous assistons à une de ces querelles littéraires trop fréquentes où les adversaires se font une guerre déloyale, sans scrupules ni bonne foi.

Mais, toute question de caractère à part, on peut étudier et même dans une certaine mesure admirer l'art consommé avec lequel Térence plaide sa cause, le poète transformé en avocat s'effaçant ici derrière l'orateur, visiblement instruit à l'école des rhéteurs grecs. Tel est le sujet du quatrième et dernier chapitre.

La thèse de M. Fabia nous montre à l'œuvre l'érudition moderne abandonnant peu à peu les grandes questions pour creuser à fond et dans tous les sens des problèmes restreints et rigoureusement délimités. L'intention est louable : encore faut-il se demander si la matière choisie comporte d'être développée dans son livre, alors qu'une brochure ou même un article de quelque étendue pourrait y suffire. Cette tendance à une « virtuosité » d'un nouveau genre, outre qu'elle est assez stérile, ne laisse pas d'offrir maint inconvénient. C. Huit.

De orationibus quæ sunt in Commentariis Cæsaris de bello gallico. Thesim proponebat Parisiensi litterarum facultati Philippus Fabia. Parisiis, Thorin, 1889, in-8 de 96 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans sa thèse latine de doctorat dédiée à l'un de nos philologues les plus distingués, M. Max Bonnet, M. Fabia s'est proposé de traiter successivement : 1° du degré de véracité ; 2° du dessein, et 3° du mérite littéraire des discours insérés par César dans ses *Commentaires*. Ces mémoires, que Cicéron proclamait inimitables, n'ont pas été écrits au jour le jour par le grand capitaine : lorsqu'il les composa, après la soumission de la Gaule, il avait, outre ses propres souvenirs, la copie de ses lettres au Sénat, les rapports de ses préteurs et de ses lieutenants. Mais quelle trace ses propres discours avaient-ils laissée dans son esprit? Et des paroles prononcées par les chefs gaulois dans telle ou telle situation que savait-il autre chose, sinon ce que des déserteurs ou des prisonniers pouvaient bien avoir appris? Il est donc probable que dans la plupart tout au moins de ces harangues, il y a bien plus de choses habilement imaginées que fidèlement reproduites. M. Fabia l'accorde, mais nos doutes sur ce point vont plus loin que les siens. Quel était le but de César? Réfuter les accusations portées par ses ennemis contre

son administration et ses campagnes en Gaule. Ce n'est donc pas par amour de la rhétorique ou par désir d'ajouter à son œuvre un genre d'ornements particulièrement apprécié des anciens, que l'auteur des *Commentaires* a suivi l'exemple de Thucydide. Il s'agissait, avant tout, de mettre sa personne et sa conduite dans le jour le plus favorable, en exaltant sa sollicitude pour le soldat, la prudence consommée de toutes ses mesures et la puissance redoutable des ennemis par lui vaincus. Il y a beaucoup de force et de pénétration dans ces discours si simples en apparence, où l'art ne se révèle qu'au lecteur réfléchi. On y retrouve le politique avisé, qui envoyait au sénat, après un de ses triomphes, la dépêche fameuse : *Veni, vidi, vici.* Même lorsqu'il fait parler des barbares, il leur prête généreusement sa propre éloquence, et l'on sait que l'orateur chez César n'était pas moins à craindre à la tribune que le stratégiste sur le champ de bataille.

On a reproché à M. Fabia d'avoir imputé au futur dictateur des calculs trop profonds, des arrière-pensées trop subtiles. C'est possible. Nous ne quitterons pas cette thèse latine sans constater que le style en est bien supérieur à la moyenne des travaux de ce genre : il est vrai qu'en feuilletant assidument les *Commentaires* l'auteur, pour l'écrire, se trouvait avoir sous les yeux peut-être le plus parfait des modèles.

C. Huit.

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut. 2e série. *Mrs. Gaskell — Mrs. Browning — George Borrow — Alfred Tennyson.* Paris, Hachette, 1889, in-16 de 351 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Renaissance de la Poésie anglaise, 1798-1889 : *Shelley — Wordsworth — Coleridge — Tennyson — Robert Browning — Walt Whitman,* par Gabriel Sarrazin. Paris, Perrin, 1889, in-16 de xiv-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Montégut continue à recueillir les études sur la littérature anglaise, publiées autrefois par lui dans différentes revues. La plus récente de celles qui composent le présent volume date de 1866 ; les autres sont moins jeunes encore d'une dizaine d'années. Les romans de Mrs. Gaskell ne sont plus, à vrai dire, des nouveautés, et, s'il ne trouve tardivement un traducteur, George Borrow court grand risque de ne jamais jouir en France d'une réputation quelconque. Mais Mrs. Browning et Tennyson, poètes de premier ordre, seront longtemps encore d'actualité et sauveraient, au besoin, de l'oubli de moindres commentateurs. Le grand défaut, le seul défaut du livre de M. Montégut est un vice originel, dont tous les recueils du même genre ne peuvent éviter d'être entachés : ils conservent ce quelque chose de provisoire et de fragmentaire des comptes rendus nés jadis d'un caprice de l'écrivain ou des hasards du service de la presse. Si attachante que soit l'étude sur les trois premiers romans de Mrs. Gaskell, on ne peut s'em-

e
gne,
é na-
protes-

et charmant. Ses analyses de romans sont attachantes comme les romans eux-mêmes, et il sait à merveille ravir aux poètes l'essence de leur ambroisie.

— Le volume de M. Sarrazin complète un ouvrage consacré à la poésie anglaise contemporaine dont j'ai signalé ici la première partie (tome XLIV, p. 141). C'est une galerie où ont trouvé place les plus illustres et les plus « représentatifs » d'entre les poètes de notre siècle. Il n'y manque guère que Byron, Scott et Moore, considérés sans doute comme des prédécesseurs, — les deux derniers ne sont même pas nommés — et quelques-uns des plus récents : Longfellow, Bryant, Matthew Arnold, Alfred Austin. M. Montégut cause avec l'aimable laisser-aller du conférencier; M. Sarrazin écrit avec le lyrisme du poète, la subtilité du psychologue — la préface est dédiée à M. Paul Bourget — et la sage ordonnance du professeur. Il divise méthodiquement ses *Essays* et poursuit point par point sa démonstration. Mais cette trame s'enveloppe de poésie et de métaphysique, se brode de néologismes, de métaphores osées, d'inversions énigmatiques ; il est tour à tour fulgurant ou obscur, et mène grand fracas. Il dira, par exemple : « Vous montez dans la plus ardue des méditations, vers ces sommets au-dessus desquels vous voyez, qui regardent le soleil, les aigles ; » ou encore : « au contact d'un vocable étranger, on verra s'évaporer l'aile du papillon. » Ce n'est là que l'envers de la médaille : M. Sarrazin rencontre souvent l'expression typique, l'image frappante, le mot heureux. Il vous dédommage de la peine que vous avez eue à le suivre. Il excelle à saisir chacune des caractéristiques d'un poète et se fait le panégyriste des talents les plus divers : il ne prône pas moins la brutale incohérence de Walt Whitman que l'art consommé de Tennyson ; il se montre psychologue raffiné avec Browning ; il est panthéiste et révolutionnaire avec Shelley et devient presque croyant avec Wordsworth. Bien des lecteurs n'auront pas la même souplesse d'enthousiasme et ne se laisseront pas gagner à ces extases. La « suave beauté de la vie » de Shelley, de « l'Ange, » restera un mystère pour les non-initiés; c'est à des séraphins de ce genre que convient le mot de Tennyson : « Le cœur passionné du poète tournoie dans la folie et le vice. » Et quand M. Sarrazin dit de Walt Whitman que « le poète, continué par le héros, s'achève par le stoïque, et se couronne en lui, » les malins ne pourront s'empêcher de sourire en pensant que l'héroïsme du Yankee consiste à avoir été infirmier pendant la guerre, et son stoïcisme à soigner ses rhumatismes de vieillard. Mais ce ne sont là que de légères taches ; le livre de M. Sarrazin n'en est pas moins très intéressant, bien fait, et nous manquait absolument. EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

La Réforme et la Politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie, par le vicomte DE MEAUX. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-8 de VII-569 et 691 p. — Prix : 15 fr.

Le grand ouvrage que M. de Meaux vient de publier a une portée considérable et mériterait d'attirer l'attention plus longtemps que nous ne pouvons le faire ici. Il est la suite et la conclusion largement développée du livre qu'il avait publié, il y a dix ans, sur *les Luttes religieuses en France au* XVIe *siècle.* (Voir *Polybiblion*, t. XXVI, p. 308.) Mais tandis que la première étude ne contenait qu'un résumé d'événements, présentés avec une clarté et une impartialité remarquables, la seconde renferme, avec des faits multiples embrassant toute l'Europe, une théorie de politique générale, ce qu'on appelait autrefois l' « histoire philosophique : » un genre de travail auquel notre siècle érudit, chercheur, curieux du détail, amateur de l'inédit, semble peu préparé, même si on considère la classe des lecteurs éclairés qui s'intéressent aux choses sérieuses. Ce n'est pas seulement la connaissance de la géographie physique qui manque aux Français, c'est la science beaucoup plus utile de ce qu'on a fait et de ce qu'on a pensé dans les pays voisins, à toutes les époques. En se bornant presque à l'histoire de France, nos récents programmes d'enseignement public ont voué les générations futures à une ignorance dont ne sortiront que de rares exceptions, au prix d'efforts personnels difficiles à réaliser dans la vie que les circonstances vulgaires imposent.

Tout autre a été le point de vue de M. de Meaux : pour éclairer son sujet, il a commencé par refaire le tableau trop oublié de la situation intérieure et extérieure des divers états de l'Europe pendant le siècle qui a suivi la grande crise politique et sociale de la Réforme. L'Angleterre, les États Scandinaves, les Pays-Bas, l'Allemagne protestante, l'Allemagne catholique, la Pologne, l'Espagne, l'Italie sont tour à tour l'objet d'un examen approfondi. Avant de les mettre aux prises, l'auteur examine comment chaque peuple a effectué cette grande transformation moderne, caractérisée en matière religieuse par la substitution de l'autorité civile à l'autorité spirituelle : les uns arrivant du premier coup à un changement absolu, rapide, incontesté, comme l'Angleterre ou la Suède; les autres traversant des déchirements et de longues résistances, comme les Pays-Bas ou l'Allemagne. Et parmi les états catholiques, ceux du centre de l'Europe, en y comprenant la France, restent fidèles au culte de leurs pères, tout en modifiant de fond en comble leur constitution sociale; et ceux du midi, l'Espagne et l'Italie, ressentent seulement le contre-coup lointain d'événements et d'idées qui ne pénètrent pas chez eux par la voie aussi déplorable qu'irrés-

tible des guerres civiles. Comment comprendre les diverses phases et les résultats de la guerre de Trente ans, si on n'est pas familiarisé par avance avec les belligérants, leurs forces et leurs mobiles ? Comment se rendre compte du but poursuivi par la France, du succès final qu'elle a obtenu, si l'apparente contradiction qui obscurcit sa politique n'est pas dévoilée ?

Seule de tous ces peuples que l'intérêt plus que la conviction pousse à changer de religion, après de longs siècles de croyance immuable, la France a réussi à terminer des luttes fanatiques par une réconciliation, basée sur une transaction. C'est dans l'accomplissement de cette tâche qu'éclate surtout le génie pratique de Henri IV. Comment ces idées de tolérance, oubliées depuis l'Hospital, se sont-elles retrouvées dans un esprit léger et railleur, s'étant fort peu préoccupé de ces graves questions jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans ? Il y a là un problème psychologique, assez délicat à résoudre, et que personne, croyons-nous, n'a examiné jusqu'ici ; mais ce qui est plus extraordinaire peut-être, c'est que cette politique, brusquement interrompue par le crime de Ravaillac, à peu près abandonnée pendant quinze ans, sous la régence de Marie de Médicis, se soit imposée presque inconsciemment au connétable de Luynes, pour être reprise avec éclat par Richelieu dès son avènement aux affaires. Partisan déclaré de ce système, M. le vicomte de Meaux explique à merveille que, tout en combattant une puissance catholique comme l'Autriche, Henri IV, allié contre elle aux protestants, ne cessait de poursuivre, en Allemagne comme en Angleterre, l'établissement de garanties sérieuses pour l'exercice du culte catholique. Ayant établi chez lui la liberté de conscience pour les dissidents, il avait quelque raison de la réclamer chez les autres. Plus tard, le cardinal de Richelieu fit de même : en mariant à Charles Ier la dernière fille du Béarnais, il avait le dessein avoué de sauvegarder les droits du catholicisme en Angleterre ; et, s'il n'y réussit pas, l'échec fut imputable à des circonstances particulières et jusqu'à un certain point à l'attitude de l'infortunée Henriette-Marie elle-même. Lorsqu'on lui reprochait, à lui, prince de l'Église, de s'appuyer sur les protestants à l'extérieur, tandis qu'il les exterminait au dedans, — mais seulement en tant que puissance politique et en leur laissant tous leurs droits civils ou religieux, — il répondait : « Il faut avoir un dessein perpétuel d'arrêter le cours des progrès de l'Espagne et, au lieu que cette nation a pour but d'augmenter sa domination et d'étendre ses limites, la France ne doit penser qu'à se fortifier en elle-même et s'ouvrir des portes dans les états de ses voisins pour la garantir des oppressions. Ils ont pour loi fondamentale en Espagne de ne perdre aucune occasion de procurer leur avantage. Au reste, ils ont une théologie particulière qui, leur enseignant que rien n'est à Dieu que ce qui

est en leur possession, leur donne lieu de prendre [illegible] même sur l'Église, ce qu'ils estiment leur être utile. Avoir Dieu et la Vierge à la bouche, la religion en apparence, un chapelet à la main et les seuls intérêts temporels au cœur, telle est la première maxime d'Etat de cette nation superbe. »

Voilà qui éclaire bien des choses ; et M. de Meaux, qui a beaucoup étudié les mémoires de Richelieu, s'étonne à bon droit qu'on n'ait pas puisé plus de renseignements dans ces longues et lumineuses consultations, où les arguments sont discutés et pesés avec une hauteur de vue, comportant toutes les franchises que les correspondances diplomatiques ne peuvent avoir.

Du traité de Cateau-Cambrésis à la paix de Westphalie, un siècle s'écoule durant lequel les plus grands changements s'accomplissent en Europe ; et ils s'accomplissent au grand profit de la France, qui imposa à ses adversaires un équilibre politique assez solide pour avoir duré près de deux cents ans. Les résultats furent-ils heureux au point de vue religieux ? L'auteur reconnaît qu'une grande partie des conquêtes de la Réforme sur le patrimoine de l'Église furent acceptées et consolidées et qu'on admit pour la première fois dans la chrétienté plusieurs religions d'État. Mais était-il possible de revenir sur le passé, et n'était-ce pas quelque chose que de marquer un terme aux envahissements du protestantisme, de lui assigner des limites qui depuis ne furent pas franchies, d'empêcher pour l'avenir la force des armes ou la volonté des princes d'imposer un culte nouveau à leurs sujets ? Libre désormais à l'intérieur comme à l'extérieur, la France pouvait s'efforcer de réparer bien des désastres moraux autant que matériels. Elle le fit par ce magnifique mouvement de rénovation religieuse qui honore le règne de Louis XIII et nous valut tant de chefs-d'œuvre de notre grand siècle littéraire. Malheureusement, ces transformations nécessaires furent subies plutôt que secondées par la papauté. Innocent X et ses successeurs protestèrent contre le droit public nouveau, au lieu de profiter hardiment des avantages considérables qu'il assurait encore au catholicisme, puisque en Allemagne l'Église romaine gardait soixante-dix abbayes impériales sur soixante-seize et les deux tiers des anciens évêchés, sans compter l'influence politique que l'élection de l'Empereur conférait à chaque changement de règne. Cette sorte d'abdication momentanée de l'autorité du Saint-Siège permit le développement exagéré de la puissance séculière, qui s'est appelée en France le despotisme de Louis XIV et, en Autriche, le système funeste auquel on a donné le nom de *Joséphisme*. Il arriva qu'au lieu de se grouper autour d'un chef catholique, les petits États de l'Allemagne, jaloux de leur autonomie et poursuivis par des aspirations d'unité nationale, se rangèrent instinctivement autour d'une puissance protes-

tante qui, simple électorat du nord, ne tarda pas à faire face à l'héritier des Empereurs au nom de la liberté germanique. On sait les conséquences qui en ont résulté pour la France ; et, à la politique traditionnelle d'abaissement de la maison d'Autriche, il aurait peut-être fallu faire succéder, dès le milieu du XVIIIe siècle, une union de toutes les forces catholiques contre la prépondérance d'un gouvernement protestant. Les traités de 1815, faits contre la France, ne pouvaient qu'aggraver une situation qu'une grande politique nationale, poursuivie avec autorité et persévérance, aurait sans doute conjurée.

Mais nous sommes loin de l'équilibre européen de 1648 ; et c'est le seul point qu'ait entendu traiter M. le vicomte de Meaux. Il était assez vaste pour occuper deux gros volumes, dont l'intérêt ne languit pas un instant, tant l'auteur a su mettre de variété dans ses tableaux, d'éclat dans son exposition, de véritable éloquence dans l'ardent patriotisme avec lequel il rappelle les pages glorieuses de notre histoire diplomatique. Sans faire un inutile étalage d'érudition, toutes les sources récemment découvertes ont été mises à contribution, les principaux documents d'archives consultés ; et les assertions les plus délicates ne se présentent pas sans preuves. C'en est assez pour faire comprendre la valeur d'un ouvrage qui sera désormais indispensable à tous ceux qui voudront aborder l'étude de ces cinquante années de nos annales d'ordinaire si mal comprises.

G. Baguenault de Puchesse.

La Marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin, *sa vie et ses lettres, avec documents inédits,* par J. Henri Pignot. Paris, Joseph Ducher, 1889, 2 vol. in-18 de 315 et 358 p. — Prix : 1 fr. le vol.

Le baron Walckenaer, dans ses *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Mme de Sévigné,* a raconté une bonne partie de la vie de Bussy-Rabutin, lequel est, après Mme de Grignan, le plus spirituel et le plus intéressant des correspondants de sa cousine. Il restait au savant académicien, dit M. Pignot, à pousser cette étude jusqu'à la mort de Mme de Sévigné que précéda de trois ans celle de Bussy ; mais le temps lui a manqué pour achever son œuvre, et elle est demeurée également interrompue sous la plume de son continuateur, M. Aubenas. Walckenaer se proposait de retracer avec un soin particulier un des épisodes les plus importants de la vie de Bussy : le mariage de sa fille, la marquise de Coligny, avec Henri-François de la Rivière. M. Pignot a voulu nous donner ce que son devancier nous avait promis et il l'a fait en travailleur à la fois habile et consciencieux, s'attachant, comme il s'exprime, à étudier « attentivement les lettres écrites par Mme de Coligny à la Rivière, à y suivre le développement d'une passion qui fut réciproque, à retracer, à vue des pièces, les incidents d'un procès

qui aboutit à un arrêt défavorable pour Bussy et pour sa fille, puis à une rupture définitive. » M. Pignot s'est principalement servi des lettres adressées par Louise-Françoise de Rabutin à la Rivière, au temps de leur inclination, publiées en 1742 par un anonyme (l'académicien Levesque de Burigny, assure-t-on) dans un volume devenu rare, intitulé : *Recueil de pièces fugitives de différents auteurs sur des sujets intéressants* (Amsterdam, in-12), et précédés d'une réponse de la Rivière aux mémoires diffamatoires de son terrible beau-père. Mais combien d'autres lettres avaient été écrites, pendant trois années, à la Rivière, par la fille de Bussy — qui, selon le mot de Louis XIV — ce mot est-il bien authentique? — avait encore plus d'esprit que son père ! Au siècle dernier, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Troyes, provenant de la célèbre collection du président Bouhier (*Supplément des lettres et mémoires du comte de Bussy*), le conseiller au parlement de Dijon, Lantin, en possédait cent-cinq. On ne sait ce que ce recueil est devenu et M. Pignot l'a cherché un peu partout avec un zèle digne d'un meilleur succès. Ni ce recueil, ni le recueil publié par Burigny n'ont été connus de J.-B. Michault, de Dijon, secrétaire de l'académie de cette ville, éditeur des *Lettres choisies de M. de la Rivière,* écrites durant la dernière partie de sa vie, quand il était retiré à l'Oratoire (Paris, 2 vol. in-12). Plus diligent que Michault, M. Pignot a consulté, non seulement ces dernières lettres, mais encore d'autres lettres de la Rivière, conservées parmi les manuscrits de l'Arsenal (n° 5123) et de la bibliothèque de Dijon (fonds Baudot, n° 210). Tous ces documents et bien d'autres encore, imprimés ou inédits, ont permis à M. Pignot de faire connaître le mieux du monde, à la fois la vie de Mme de Coligny, celle de son père et celle de son mari. Ces trois études si fouillées complètent et souvent corrigent tout ce qui a été écrit — même par des auteurs comme Walckenaer, Fr. Ravaisson, Lud. Lalanne — sur la nièce de Mme de Sévigné et sur les deux personnages qui furent le plus mêlés à sa destinée. Certes, tout n'est pas nouveau dans le livre, mais M. Pignot a eu raison de penser que, même pour Bussy, le fameux Bussy, il restait bien des choses à dire au sujet de la dernière partie de sa vie, en ce qui concerne ses habitudes domestiques et ses relations de province. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir ajouté de nouveaux traits à des physionomies que l'on croyait si bien connaître. L'excellent biographe se montre moins sévère pour la Rivière, que la plupart des critiques qui ont eu à s'occuper des querelles des deux époux, et, tout bien examiné, il nous semble qu'il n'est que juste pour « ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal. »

L'Appendice (tome II, p. 275-356) contient force curiosités, par exemple : *Fragment d'une lettre de Mme de Coligny à M. de la Rivière,* donné par M. H. Beaune (sans indication de source) dans l'*Histoire généalo-*

gique de la maison de Rabutin (Dijon, 1866); *Lettres supposées de M. de la Rivière à Mme de Coligny, avec les observations de Bussy; Mémoire de l'affaire de la marquise de Coligny contre le nommé Rivier,* par Bussy; *Lettre de Bussy à l'archevêque de Paris,* du 3 juillet 1684, d'après les manuscrits d'Autun et de Troyes; *Lettre de Bussy à Gaignières au sujet du procès de sa fille et de sa lettre à l'archevêque de Paris* (ancienne collection Gaignières, à la Bibliothèque nationale); *Des causes de la disgrâce de Bussy; Rondeau de Mme de Coligny au comte de Bussy; Vies abrégées de Mme de Chantal et de saint François de Sales,* par Mme de Coligny, etc.

Résumons notre appréciation en déclarant que nous souhaitons à la nouvelle collection formée par l'éditeur J. Ducher, beaucoup de livres aussi bien faits et aussi intéressants que *la Marquise de Coligny.*

T. DE L.

Le Château de Versailles au temps de Marie-Antoinette, 1770-1789, par PIERRE DE NOLHAC, des Musées nationaux. Versailles, Aubert, 1889, in-8 de 108 p.

Les appartements du château de Versailles ont été bien souvent remaniés depuis la Révolution et même sous l'ancien régime; non seulement il y a eu des reconstructions, mais aussi des modifications d'aménagement intérieur, si bien qu'il y a peu de parties ayant conservé sous Louis XVI les dispositions qu'elles avaient sous Louis XIV. En outre, les appartements changeaient fréquemment d'habitants, et il est difficile, au milieu des souvenirs souvent confus des contemporains, de reconstituer l'état vrai des lieux. M. Pierre de Nolhac l'a essayé cependant au moyen de trois séries de documents : les états de logements, les plans correspondants et les registres des magasins. Il a pu ainsi établir la situation des divers appartements de Versailles pendant la période qui s'étend de l'arrivée de la dauphine Marie-Antoinette en France jusqu'aux douloureuses journées d'octobre. Il n'est point toujours d'accord avec les historiens les plus accrédités de Versailles ou de Marie-Antoinette, comme MM. Dussieux, Le Roy, de Goncourt, Desjardins; mais les raisons qu'il donne à l'appui de ses déductions nous semblent vraiment concluantes. Nous citerons en particulier les chapitres sur les petits appartements et les cabinets de la Reine, et surtout celui sur les appartements de Mme de Polignac. Il montre que la célèbre favorite a occupé trois appartements successifs, d'abord au temps de son plus grand crédit, un appartement dans la vieille aile; puis, au commencement de 1783, l'appartement de la gouvernante des Enfants de France; enfin, en 1789, pendant quelques jours seulement, après la mort du premier dauphin, l'appartement du duc d'Harcourt, au rez-de-chaussée du château.

Nous remercions M. de Nolhac de ses érudites et précises restitutions. Elles seront singulièrement utiles à tous les historiens de cette brillante et émouvante époque. Le savant auteur a reproduit à la fin de son volume l'état de 1787, encore exact pour la plus grande partie de 1789, et un plan inédit de l'appartement des Polignac en 1781. Nous exprimons ici un vœu, c'est que, dans une nouvelle édition de son précieux ouvrage, il nous donne un plan général des appartements du Château en 1789, pour pouvoir y suivre le développement des grands événements de cette fatidique année.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La France avant et pendant la Révolution. *Les Classes, les droits féodaux, les services publics,* par ÉDOUARD OLIVIER. Paris, Guillaumin, 1889, in-18 de VIII-632 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'exprimais dernièrement, et ici même, de nombreuses réserves à propos de l'ouvrage déjà ancien de M. Paul Boiteau sur l'état de la France en 1789. Le livre de M. Ed. Olivier est conçu dans un tout autre esprit. Il a bénéficié des nombreuses rectifications que les récents historiens ont apportées à des légendes menteuses, et, sur le clergé, la noblesse, les droits seigneuriaux, il offre des notions précises et qui ne sont pas entachées de ces erreurs dont les gens d'esprit eux-mêmes ne sont pas tous affranchis. M. Olivier ne s'est pas borné à l'ancien régime; il a passé en revue les actes de la Révolution, et, de même qu'il flétrit et la constitution civile du clergé et la confiscation des biens ecclésiastiques, de même il réduit à leur juste mesure les prétendus bienfaits de la Convention en matière d'instruction publique. Sur l'armée, les pensions militaires, les volontaires de 92, il montre comment la vénalité des grades était à peu près supprimée en 1789, les progrès qu'avait réalisés, sous Louis XVI, l'administration militaire, la sollicitude de l'ancien régime pour les militaires blessés ou infirmes; le peu de fond qu'on pouvait faire sur les volontaires, attesté non seulement par M. Camille Rousset, mais par Marceau, Billaud-Varennes, et bien d'autres. Enfin, il conclut que la plupart des institutions modernes sont, sous d'autres noms, des souvenirs et des legs de l'ancien régime.

M. Éd. Olivier dit modestement dans sa préface que son livre est « une compilation consciencieuse, un répertoire pratique. » Même en réduisant son œuvre à ces termes, elle n'en serait pas moins utile. Les exposés sont clairs, concluants, bien appuyés de leurs preuves lecture en est agréable et facile. Il cite souvent ses auteurs; il m mettra même, à propos d'une de ces citations (p. 608, lignes 6, 7, une réserve formelle sur l'exagération et sur l'inexactitude des

allégués. En résumé, c'est un livre bien fait, dont les tendances sont excellentes, et qu'il serait utile de répandre.

VICTOR PIERRE.

Centenaire de 1789. *Histoire de la Révolution française,* par PAUL JANET, membre de l'Institut. Paris, Delagrave, 1889, in-18 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comment M. Paul Janet, qui, toute sa vie, s'est occupé de philosophie, s'est-il un jour détourné de ses études pour aborder l'histoire de la Révolution française? C'est la faute du Centenaire : on n'y saurait voir d'autre raison. Il ne semble pas, en effet, quand on lit ce court et sommaire résumé, que M. Paul Janet ait jamais réfléchi avec sa rigueur de philosophe sur l'histoire qu'il esquisse, fait les lectures historiques nécessaires pour établir une opinion et un jugement, ou même qu'il se soit préoccupé d'exprimer ces jugements d'une façon un peu précise. Est-ce assez dire de Mirabeau que de le peindre comme « plein de vices et de génie, » et de dire que « la profondeur de ses vues et la sagacité de son esprit n'eurent d'égale que sa vénalité? » Même sans entrer dans le détail, un auteur qui se serait rendu compte par lui-même des actes de Mirabeau aurait dénoncé plus d'un discours où il n'y a qu'aveuglement et que haine. — L'auteur estime que la « dictature des Girondins eût été moins sanglante, qu'elle aurait respecté davantage le droit et la liberté. » Qu'en sait-il? Et la manière dont se sont conduits sous le Directoire les survivants de la Gironde, ne montre-t-elle pas autant de goût pour la terreur avec l'hypocrisie en sus? Mais partout, M. Paul Janet loue leur courage et leur générosité. »Il appelle Camille Desmoulins « un écrivain admirable; » comment M. Renan a-t-il pu, à l'Académie française, dénoncer ce même écrivain comme ennuyeux et pitoyable? — Ailleurs, il parle, à propos de Robespierre, de la dignité de ses mœurs, de son incorruptibilité, de son austérité : n'y a-t-il pas quelque témérité dans ces qualifications un peu usées? Enfin, pourquoi dire de ce même personnage qu'il eut « les vertus et les vices d'un moine fanatique du moyen âge, et qu'il était fait, dans un autre temps, pour être l'avocat de l'Inquisition! »

M. Janet attribue trop à la Convention, surtout en matière d'instruction publique; mais il juge sévèrement la Terreur. Il n'a que des paroles de respect pour le Roi et la Reine. C'est beaucoup pour un homme qui, à l'occasion des fusillades qui suivirent Quiberon, se borne à écrire : « Les émigrés pris les armes à la main furent fusillés conformément aux lois. » N'était-ce pas aussi « conformément aux a; » que les tribunaux révolutionnaires propagèrent la terreur par au le pays?

Le livre de M. Janet termine par ces lignes : « Regardons devant nous et non en arrière. Alors la Révolution française ne sera plus que dans l'histoire comme la Révolution d'Angleterre ou celle des États-Unis. (Pourquoi celle des États-Unis? On ne voit guère la ressemblance ni même l'analogie.) Elle cessera d'être le jour où elle sera définitivement victorieuse. La combattre, c'est la perpétuer. » Il faut s'arrêter quand on cesse de comprendre. Après cette « obole au Centenaire, » — et ce n'est guère plus, en effet, — M. Paul Janet va retourner à ses chères études, je veux dire à la philosophie. VICTOR PIERRE.

Recueil des actes du Comité de salut public *avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire,* publié par F.-A. AULARD. Tome Ier. *10 août 1792-21 janvier 1793.* Paris, Imprimerie nationale et Hachette, 1889, in-4, LXXVII-512 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume est le premier d'une publication qui en comptera bien d'autres. Le titre n'en donne pas une idée exacte; en effet, il n'y est pas et ne peut pas y être question des actes du Comité de salut public, puisque les pièces produites se renferment entre le 10 août 1792 et le 21 janvier 1793. L'ordre chronologique eût été : Registre du conseil exécutif provisoire et correspondance officielle des représentants en mission. Quant au Comité de salut public, c'est à peine s'il apparaîtra dans le prochain volume, puisqu'il n'a été établi que par un décret du 6 avril 1793. Il faut reconnaître pourtant que ces mots : *Recueil des actes du Comité de salut public,* font très bien comme titre et ont quelque chose d'alléchant; provisoirement, nous n'avons que l'étiquette, le reste viendra plus tard.

M. Aulard, qui dirige cette publication, y a joint une introduction et des notes.

Les notes sont surtout biographiques : elles sont empruntées aux biographies courantes, depuis le vieux recueil de Leipzig jusqu'à ceux de Michaud et de Didot, dont le présent éditeur « ne se dissimule pas, dit-il, les imperfections. » — « Peut-être arrivera-t-il, dit-il encore, qu'une partie de nos fautes proviendront de la défectuosité des instruments que nous ont fournis les historiens antérieurs et dont il fallait bien se servir, en plus d'un cas, sous peine de ne jamais aboutir. » Il est pourtant tel personnage sur lequel M. Aulard déclare « n'avoir aucun renseignement biographique » (p. 497) et qui est loin d'être un inconnu. MM. les étudiants de son cours qui, « sous sa direction, ont fait tant de recherches et transcrit tant de textes » (p. LXXVII), n'auraient-ils pu trouver soit dans les tables du *Moniteur*, soit même dans ces biographies un peu sévèrement critiquées, soit encore dans ces

« historiens antérieurs, » des renseignements précis sur cet Ysabeau (mais il fallait chercher à l'Y et non à l'I), qui fut oratorien ; qui, à Tours, joua dans les clubs un rôle si bruyant ; qui, tout prêtre qu'il fût, mérita de représenter le conseil exécutif à la mort du roi, et qui enfin, sans parler d'autre chose, joua pendant la Terreur, à Bordeaux, un rôle assez éclatant pour que l'éditeur de la correspondance des représentants en mission en gardât quelque souvenir. J'ajoute que si M. Aulard et les étudiants de son cours, au lieu de se cantonner dans la *Révolution française,* avaient jeté un regard soit dans la collection de la *Revue de la Révolution,* soit dans les ouvrages du R. P. Ingold, soit dans le dernier livre de M. H. Wallon, ou, s'il est trop récent, dans celui de Berriat Saint-Prix sur *la Justice révolutionnaire,* ils n'auraient pas risqué cet aveu d'ignorance sur un personnage trop connu. — S'agirait-il par hasard d'un autre Ysabeau, frère du représentant et qui, en 1793, fut secrétaire général du ministère des affaires étrangères ? Encore faudrait-il le dire et éclairer le lecteur.

Je signale au contraire avec reconnaissance la note des pages 463-464 sur l'abbé Grégoire. On connaît la triste lettre que ses collègues et lui écrivirent de Chambéry à la Convention, le 13 janvier 1793, et dans laquelle ils déclarent « que leur vœu est pour la condamnation de Louis Capet sans appel au peuple. » Il paraît, du moins Grégoire prétend, que, dans la première rédaction, on avait mis condamnation « à mort », ce que Grégoire aurait, dit-il, refusé de signer, que la preuve en est aux Archives, et que M. Camus lui en a donné certificat. Or, cet original, les Archives ne le possèdent pas et ne l'ont jamais possédé, par l'excellente raison qu'à l'original avec rature (si elle fut faite), les collègues de Grégoire substituèrent une autre lettre. Quant à cette opinion, que les *Annales de la Religion*, qui prétendaient justifier Grégoire, qualifiaient « digne d'un cannibale, » Grégoire est-il en droit de s'en défendre ? En 1793, il publiait son rapport à la Convention sur sa mission en Savoie (in-8, 49 p.) et il y écrivait ces lignes : « Législateurs, après avoir encore royalisé, en quelque manière, l'Europe par la longueur de ses discussions sur le compte d'un tyran qu'il fallait se hâter d'envoyer à l'échafaud. » N'y a-t-il pas lieu de se demander si, dans cette histoire de rature, Grégoire s'est inspiré de sa mémoire ou des circonstances ? Il a stigmatisé un jour la lâcheté des conventionnels ; mais n'a-t-il pas eu, lui aussi, ses heures de silence et de complicité ?

Dans l'introduction, M. Aulard donne la bibliographie des sources imprimées et inédites, le plan et le but de sa publication, les précédents du Comité de salut public dans la Constituante et dans la législative, de même que ceux des missions et du conseil exécutif. Parmi les sources imprimées, il cite le recueil de Legros, publié en 1837, et qui

renferme cent quatre-vingt-cinq pièces; ces pièces, on ne les rencontre ni aux Archives ni à la Bibliothèque nationale; elles n'en paraissent pas moins authentiques. Ce Legros est sans doute un pseudonyme. Pour les sources inédites, on a puisé soit aux Archives nationales, soit aux dépôts des ministères de la guerre, de la marine et des affaires étrangères. En ce qui touche les procès-verbaux du Conseil exécutif (c'est l'objet du présent volume), ils forment un registre en quatre volumes, qui va du 13 août 1792 au 19 avril 1794.

Quel en est l'intérêt? A cette question bien naturelle, M. Aulard fournit lui-même la réponse : c'est que « les ministres du 10 août répugnèrent autant que ceux de Louis XVI à fixer le souvenir de leurs discussions intimes, et il est quelques-uns de leurs actes qu'ils décidèrent de laisser secrets » (p. XXVII). Ainsi, pour les comptes de Danton et de Servan, on décida (6 octobre 1792) qu'ils ne pouvaient être que verbaux et ne devaient laisser aucune trace. Si l'on tient compte de la discrétion du secrétaire Gronvelle, ou de sa manie de se mêler aux débats, ce qui l'empêchait pendant ce temps de se livrer à sa besogne de secrétaire, on peut s'attendre à ne trouver dans ces procès-verbaux qu'une assez sèche nomenclature, et le principal intérêt qu'on espérait de leur sincérité s'en trouve volontairement banni.

Est-ce par discrétion, qu'en septembre 1792, il n'est question nulle part dans ces procès-verbaux des massacres commis à Paris et dans les départements? Pas un mot, pas une allusion. — « Tel qu'il est, » dit M. Aulard, en parlant de ce registre, « il offre un intérêt sérieux, une base solide à l'histoire, une authentique chronologie des actes du gouvernement » (p. XXVIII). Eh bien, si l'on s'en tenait à ces procès-verbaux, on ne se douterait pas que, dans l'espace de quelques jours, des bandes d'assassins soldés se jetèrent sur les prisons. Les ministres n'ont donc rien su, rien vu, rien fait? Ces procès-verbaux les accusent singulièrement, on l'avouera; mais il est permis de soupçonner que s'ils gardent le silence, c'est par ordre. Alors, pauvre document d'histoire.

Parallèlement aux procès-verbaux, on peut lire les lettres et rapports des représentants en mission. A partir du 4 janvier 1793, le comité de défense générale tient sa première séance : il y en a onze jusqu'au 21 janvier. C'est l'origine du Comité de salut public. On comprend que l'espace nous manque pour apprécier l'importance de ces divers procès-verbaux. Il nous appartient ici beaucoup moins de les juger à la hâte que de les signaler. Cette publication, qui sort des presses de l'Imprimerie nationale, a un bel aspect et l'éditeur a tenu sa promesse de se montrer « non seulement impartial, mais impassible » (p. XXXVIII). Grâce au grand nombre de volumes que promet d'avoir ce recueil, nous aurons plus d'une fois l'occasion d'y revenir; il suffit pour cette

fois de constater le soin qui y préside et les garanties que paraît devoir y trouver le lecteur. VICTOR PIERRE.

Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, publiée sous le patronage du Conseil municipal. — *L'État de Paris en 1789. Études et Documents sur l'ancien régime à Paris*, par H. MONIN. Paris, Jouaust, Noblet et Quantin, 1889, in-8 de IV-689 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelque sympathie qu'on doive éprouver pour l'exhumation de documents inédits, encore faut-il deux choses : d'abord que ces documents aient un autre intérêt que celui d'être inédits; puis, surtout lorsqu'il s'agit de six cent quatre-vingt-neuf pages en petit texte, que l'éditeur les ait choisis avec goût et qu'il mette entre les mains du lecteur un fil conducteur.

M. Monin a fait un gros livre et qui reste gros malgré les réductions qu'y a opérées la commission de contrôle ; mais, sur les diverses matières qu'il aborde, il donne des documents maigres, d'un intérêt trop mince, et qui effleurent à peine la matière ; de sorte que, même après son livre, on trouve mieux dans les ouvrages spéciaux et l'on sera forcé d'y recourir.

La variété des sujets est immense ; il n'en est pas un seul qui ne méritât ou qui n'ait été l'objet d'une monographie. Pourquoi embrasser tant à la fois ? On a voulu faire de ce volume comme une introduction à l'ensemble de documents dont le Conseil municipal patronne la publication. A vrai dire, il nous semble peu utile, et les grandes monographies commencées sous le second Empire et poursuivies depuis, paraissent mieux répondre aux désirs et aux besoins des hommes studieux.

C'est avec reconnaissance qu'en tête des grands inventaires publiés aux Archives nationales, nous lisons ces savantes introductions qui nous donnent la clef de ces immenses nomenclatures. Puisque le Conseil municipal de Paris veut nous faciliter l'accès des documents qui intéressent sa « commune, » il ne suffit pas qu'il les tire de leurs cartons ; il est indispensable qu'il nous en signale l'intérêt et qu'il nous en donne la clef. M. Monin le fera peut-être un jour. En attendant, sans s'arrêter à quelques citations ou à quelques phrases qui trahissent ou les sentiments de l'auteur ou ceux des magistrats municipaux qui l'ont inspiré, il faut louer l'étendue des recherches auxquelles il s'est livré, et lui tenir compte de ces quarante pages de table analytique qui, d'une certaine façon, aideront le lecteur et doivent servir à atténuer les réserves que nous avons cru devoir exprimer. VICTOR PIERRE.

Paris en 1789, par ALBERT BABEAU. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-18 de 532 p., illustré de 96 gravures sur bois et photogravures, d'après les estampes de l'époque. — Prix : 5 fr.

M. Albert Babeau est un grand liseur, mais un liseur qui prend des notes. Un jour, il les classe, les met en ordre, les partage en chapitres, et, tour à tour, cela s'appelle *la Ville sous l'ancien régime, le Village sous l'ancien régime, la Vie rurale* ou *la Vie militaire* dans l'ancienne France, etc. Ces condensations successives de ses lectures nous dispensent presque de les faire, et le public aime à trouver dans une dimension raisonnable et sous une forme plus accessible la matière de bien des livres, qu'il n'a ni le temps de lire ni souvent le moyen ou la facilité de se procurer.

Paris en 1789 est un ouvrage du genre des précédents. L'auteur n'y vise ni à l'érudition, ni à la nouveauté. Il a ouvert le Guide de Thiéry, l'Almanach de Paris, Germain Brice et Piganiol de la Force, Mercier, le Dictionnaire de la police ; il a puisé, suivant son usage, dans ces voyageurs qu'il connaît si bien, Anglais, Allemands, Italiens ; il a demandé d'utiles indications, soit à la Bibliographie parisienne de M. Paul Lacombe, soit au Musée Carnavalet ; puis, sans appareil scientifique, sans fatiguer son lecteur de notes continues, il donne, en les répartissant avec goût, les résultats de ses recherches.

Voici, car il serait difficile d'en donner l'analyse, les divisions de son livre : I. *La Vie extérieure.*— II. *La Vie intérieure.*— III. *La Vie intellectuelle.*— IV. *La Vie religieuse.*— V. *La Vie administrative.* — VI. *La Vie charitable.* — VII. *La Vie industrielle.* — VIII. *Statistiques et Comparaisons.* Une table alphabétique pour les gravures, très nombreuses ; une autre, des matières, terminent le volume. Ainsi, promenades, modes, boulevards, voitures, spectacles, hôtels, théâtres, passent d'abord sous nos yeux ; puis, les palais, les salons, les maisons particulières de princes, de nobles, de bourgeois, d'artisans ; nous entrons dans les académies et dans les cénacles ; nous admirons la richesse des églises ; nous parcourons les bibliothèques des couvents ; enfin, l'administration, la charité, l'industrie, nous ouvrent à leur tour leurs palais, leurs hospices, leurs ateliers. Lecture variée et qu'agrémentent encore des gravures sur bois ou des photogravures en grand nombre, telles que les riches portefeuilles de la maison Firmin-Didot en peuvent fournir, les unes que nous avons pu déjà voir dans les deux beaux volumes illustrés sur le XVIIIe siècle, les autres nouvelles et paraissant ici pour la première fois. En somme, très agréable volume et qui repose de compilations qui ont la prétention d'être savantes et qui ne sont qu'indigestes.

VICTOR PIERRE.

L'Année 1789 au Mans et dans le Haut-Maine, par ROBERT TRIGER. Mamers, Fleury et Dangin, 1889, gr. in-8 de VIII-310 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* (t. LIII, p. 358-360) a déjà rendu compte d'un ouvrage sur *les Premiers Troubles de la Révolution dans la Mayenne,* où M. Robert Triger avait édité et complété le travail préparé par le regretté M. Duchemin. Cette fois, il se présente seul, et c'est de la Sarthe ou du Haut-Maine qu'il est spécialement question dans son nouveau livre.

On n'a pas à craindre ici des banalités ou des répétitions de choses cent fois lues. M. Robert Triger travaille sur pièces et suivant une méthode strictement historique. C'est ainsi que sur le clergé et la noblesse du Maine, il donne des renseignements précis, bien plus intéressants que des éloges ou des critiques à outrance; qu'il nous montre la franc-maçonnerie ayant conquis dans cette région des nobles, des militaires, des prêtres même et y exerçant son influence dans tous les sens; que les élections nous apparaissent comme ayant été faites sous cette action et bien des cahiers s'en étant inspirés : on comprend mieux les dispositions révolutionnaires de l'Assemblée constituante lorsqu'on reconnaît, si j'ose dire, dans le menu de quels hommes trop compromis elle était composée et comment les procédés d'élection n'étaient pas moins révolutionnaires que les élus. Que de gens trompés alors par leurs illusions, et qui, comme ces prêtres du Haut-Maine, après s'être laissé entraîner, eurent du moins le mérite de s'arrêter à temps! Il y a, dans ces premiers chapitres, les éléments des réflexions que M. Robert Triger a résumées avec bonheur dans le dernier chapitre de son livre.

C'en est encore une des nouveautés que le récit détaillé des événements de Ballon, d'après les documents officiels et inédits récemment entrés aux Archives de la Sarthe. C'était le jeudi, 23 juillet 1789; pour la première fois, le sang coula dans le Maine. Il y eut comme une panique; elle se produisit à la suite de la prise de la Bastille et se répandit partout, encouragée et propagée par des bandes de meneurs. Elle dura du 23 au 28 juillet, marquée par des excès de tous genres. — « Ces meneurs ont existé, écrit M. Triger. Ce sont eux qui ont expédié sur tous les points de la province, la veille du *jeudi fou,* à la même heure et avec les mêmes instructions, les mystérieux courriers dont nous avons signalé la néfaste influence et dont plusieurs furent pendus après coup par les populations indignées. Ce sont eux qui ont formé par leurs criminelles doctrines les forcenés tels que les Francœur et les Barbier, rebuts de l'armée royale, déserteurs de leurs régiments, assassins de leurs officiers... Ce sont eux peut-être qui leur ont assuré l'impunité : comment expliquer que ce même Francœur, le chef incontesté des meurtriers de Ballon, le plus compromis et le plus connu

de tous, l'agent provocateur en un mot, n'ait pu être l'objet d'aucune poursuite sérieuse alors que plusieurs de ses complices seront roués ou pendus? » (P. 251.)

L'année 1789 ne gagnera pas en prestige à ces révélations. Je ne sais même si la division qu'établit l'auteur entre les premiers mois de cette année jusqu'au 5 mai et les suivants ne pourrait pas être contestée. Sans doute, les troubles, les émeutes, les excès, les massacres sont postérieurs au 5 mai ; mais le désordre des esprits, le laisser-aller de l'autorité, l'usurpation déjà réalisée ou tout près de l'être, les ambitions qui menacent d'éclater, tous ces symptômes n'annoncent-ils pas que la guerre est latente et n'attend qu'un signal pour se déchaîner? C'est à cette conclusion que nous a conduit la lecture attentive de l'ouvrage de M. Robert Triger : comme tous les ouvrages sincères, il provoque à la reflexion et permet soit de serrer de plus près la connaissance des faits, soit de pressentir et de poser des questions qu'au fur et à mesure des nouveaux témoignages, il sera bientôt permis d'élucider et de trancher.

VICTOR PIERRE.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par HENRI WALLON, membre de l'Institut. T. III. *Le Sud-Est, l'Est et la Région de Paris*. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 450 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Wallon poursuit rapidement l'œuvre considérable qu'il a entreprise. Nous avons rendu compte ici même (t. LV, p. 347-351) des deux premiers volumes, et voici le troisième qui complète et termine l'histoire de toutes les régions envahies et désolées par la justice révolutionnaire.

Tragédies sanglantes et multipliées ! C'est Marseille, c'est Lyon, c'est Toulon ; c'est l'affaire de Bedoin et la commission d'Orange ; Collot d'Herbois, Fouché, Fréron, Barras, Couthon et bien d'autres sont les ordonnateurs de ces massacres. Quand la guillotine de telle ou telle ville est moins fournie de victimes, c'est que celles-ci ont été envoyées au tribunal révolutionnaire de Paris, de sorte que pour se rendre exactement compte de la justice politique de ce temps-là, il faut mettre ensemble les listes de condamnés de Paris et celles de province. Pour plusieurs de ces régions, en outre de ses recherches personnelles, M. Wallon a pu s'aider d'études approfondies et vraiment scientifiques faites dans les localités. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de Paris, ces études étaient moins complètes et le travail devenait plus difficile. Arrêtons-nous un instant sur ce que l'auteur appelle la région voisine de Paris.

C'est d'abord Seine-et-Oise : à Versailles, on démolit les grilles du

palais, on abat les arbres de ses avenues. Ailleurs, on supprime les signes du culte, non sans provoquer des révoltes chez les populations. Crassous épure, démolit, rase les clochers et les tourelles. Pas de tribunaux révolutionnaires : « la proximité de Paris, écrivait Crassous, a dispensé le département de Seine-et-Oise de ces établissements. »

Seine-et-Marne : Meaux, Melun, le château de Fontainebleau, étaient remplis de suspects, ce qui « sans-culottisait le département. » Pas au point d'y déraciner tout sentiment religieux ; on arrêta, pour ce fait, aux environs de la Ferté-Gaucher, cinq cents personnes. Fouquier-Tinville préleva sur ce département un certain nombre de victimes, particulièrement à Coulommiers.

Dans l'Aisne, le représentant se plaignait des magisters de village qui « succèdent aux curés et braillent tous les dimanches et fêtes catholiques dans les églises où ils rassemblent les habitants. » Les condamnations à mort d'émigrés et de prêtres y furent assez nombreuses. M. Wallon ne dépasse-t-il pas un peu les limites chronologiques de son livre en citant Louis Dantheny, chanoine de Laon, mis à mort le 26 décembre 1795, c'est-à-dire sous le Directoire ?

L'Eure-et-Loir n'eut qu'une seule condamnation à mort ; l'Oise en eut douze. Mais, là encore, le tribunal de Paris s'était fait la plus forte part, et il est nécessaire de se reporter au grand ouvrage de M. Wallon, aux tables et aux listes qui le terminent, pour se rendre un compte précis des ravages que la justice d'alors fit dans les départements voisins de Paris.

En outre des régions que nous avons citées, M. Wallon, qui n'omet rien, nous fait connaître les excès et les persécutions qui en ont signalé d'autres et que l'histoire générale n'a pas relevés. Ainsi, dans la Drôme et l'Isère ; en Auvergne et dans la Bresse ; dans le Cher et l'Allier ; en Bourgogne, en Champagne. Partout, prêtres et émigrés ; partout, gens du peuple de l'extraction la plus modeste ; partout, femmes et filles dévouées qui n'hésitent pas, au péril de leur liberté et de leur vie, de recéler des prêtres réfractaires.

Avant d'exprimer un jugement définitif sur ce grand ouvrage et sur les services qu'avec les deux autres qui l'ont précédé il est appelé à rendre, nous attendrons le quatrième volume qui, sous le titre de *Châtiments,* exposera sans doute l'ensemble des représailles que provoquèrent contre quelques-uns du moins de leurs auteurs les crimes qu'ils avaient commis.

VICTOR PIERRE.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général comte DE ROCHECHOUART, aide-de-camp du duc de Richelieu, aide-de-camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. — *Mémoires inédits,* publiés par son fils ; ouvrage orné

de deux portraits. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XII-540 p. — Prix : 7 fr. 50.

« En livrant ce volume à la publicité, dit l'auteur dans sa préface, je désire avant tout faire apprécier les vertus du duc de Richelieu. » Le but a été atteint : la belle figure du duc de Richelieu ressort de ce volume avec un éclat de grandeur et de désintéressement incomparable. Mais quelle misérable conséquence des révolutions qui ont privé pendant vingt-cinq ans la France d'un tel serviteur, et quelle triste ingratitude des peuples qui n'ont pas même élevé une statue au libérateur du territoire, tandis qu'on en a dressé à tant de médiocrités brouillonnes et malfaisantes. Les mémoires du comte de Rochechouart mettent au grand jour les talents de l'administrateur habile qui a créé Odessa, civilisé la Crimée et qui, rendu à son pays par la chute de Napoléon, a usé de sa légitime influence sur l'empereur Alexandre pour sauver et délivrer sa patrie. Les témoignages formels cités par l'auteur réduisent à néant une fois de plus cette sotte calomnie des Bourbons ramenés dans les fourgons de l'étranger. Il est clairement démontré que les coalisés ne se souciaient nullement de la restauration des Bourbons ; ils sentaient parfaitement qu'en renouant l'alliance avec la vieille dynastie qui l'avait faite, la France retrouverait une force qu'ils ne lui souhaitaient pas. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche étaient nettement hostiles ; le prince royal de Suède, Bernadotte, voulait bien le relèvement du trône, mais à son profit. Seul, l'empereur de Russie, conseillé par Richelieu, était favorable à l'antique race royale et il profita du grand mouvement populaire qui, à la suite des revers de Napoléon, éclata en faveur des Bourbons, pour demander et imposer leur rétablissement. Les mémoires de M. de Rochechouart, très mêlé à toutes ces négociations par son intimité avec le duc et la faveur dont il jouissait près de l'Empereur, donnent sur ce point des détails irréfutables.

C'est d'ailleurs une figure attachante que celle du général de Rochechouart, et ses Mémoires, en faisant valoir Richelieu, le font bien valoir aussi lui-même. Jeté tout jeune dans le tourbillon de la Révolution — il était né en 1788 — abandonné par sa mère que sa participation au complot du baron de Batz, pour enlever la reine du Temple, avait forcée de se cacher, réduit à cinq ou six ans à être garçon de bains dans la maison à laquelle sa mère fugitive l'avait confié ; puis contraint de fuir à son tour, après avoir passé en Angleterre, en Portugal, en Allemagne, en Pologne, il avait trouvé un refuge en Crimée près du duc de Richelieu, dont il n'avait pas tardé à devenir le confident et l'aide-de-camp ; l'amitié de Richelieu avait fait sa fortune près du czar, et c'est comme aide-de-camp d'Alexandre qu'il fit la campagne de 1813 et 1814 et rentra en France avec les alliés. La Restauration les

Bourbons lui fit reprendre du service dans sa patrie et il occupa dès le début le poste important de commandant de place de Paris. Disgracié par le duc de Bellune, après la mort de son protecteur, il ne parut plus que dans la tentative de la duchesse de Berry et s'éteignit dans la retraite en 1858. Cédant à de vives instances, son fils vient aujourd'hui de publier ses Mémoires et nous l'en remercions. Les documents inédits qu'ils renferment, comme les lettres de Richelieu, leur ton de sincérité, de loyauté et de désintéressement, les rendra un des témoins les plus sûrs et les plus écoutés pour l'histoire de ces années troublées. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin, herausgegeben von J. JASTROW. VIII. Jahrgang 1885. Berlin, R. Gaertner, 1889, in-8 de XV-195-342-400 p.

Faire connaître année par année tous les ouvrages qui contribuent ou qui prétendent contribuer au progrès des études historiques, en faire un exposé tout ensemble bref et complet, tel est le but que se propose la Société historique de Berlin dans l'Annuaire dont nous présentons la huitième année à nos lecteurs. M. le Dr Jastrow a pour collaborateurs dans cette œuvre des hommes dont la compétence est indiscutable, et toutes les mesures sont prises pour rendre ce tableau aussi utile, c'est-à-dire aussi complet que possible.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien à reprendre dans cet ouvrage. Dans chaque volume, on peut signaler des lacunes. Nous nous garderons bien d'en faire un reproche aux auteurs. D'abord M. Jastrow a répondu assez vertement à quelques critiques qui lui étaient adressées, montrant que ces lacunes étaient comblées soit dans des volumes antérieurs, soit dans ceux qui suivaient. L'inconvénient est donc amoindri, sans être supprimé, et il faut espérer que les rédacteurs redoubleront chaque année de vigilance et qu'ils auront soin de ne rien laisser échapper quand les volumes paraîtront — ce qui devrait avoir lieu — aussitôt finie l'année dont ils présentent le tableau.

Tout en regrettant aussi l'absence dans chaque volume de ce qui concerne tel ou tel pays (dans celui de 1885, par exemple, de l'Histoire grecque après Alexandre le Grand, de l'Histoire au moyen âge du Brandebourg, de la Suisse, de la Bohême, de celle de France tant à l'époque moderne qu'au moyen âge), nous croyons que ces lacunes, destinées à être comblées dans les volumes postérieurs, n'ont qu'une médiocre importance, parce que jusqu'à présent les volumes paraissent trop en retard pour servir à quelqu'un qui voudrait se tenir au courant de ce qui se publie. Il est bien difficile, d'ailleurs, quand on a tant de collaborateurs, d'obtenir d'eux qu'ils soient tous prêts à jour

fixe ; et les services que rendent les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* sont, malgré tout, trop grands pour qu'on ne soit pas porté à leur accorder beaucoup d'indulgence.

Quant au plan adopté pour le classement des divers articles, nous avouons que certaines choses nous y choquent. Il nous semble étrange d'être forcés d'aller chercher dans la division *Antiquité* ce qui se rapporte à l'histoire moderne, contemporaine de tel ou tel peuple. Il est vrai que cette division *Antiquité* contient également l'histoire générale, et qu'à ce titre peut-être l'histoire moderne des Juifs peut y être comprise ; mais nous ne pouvons admettre cela pour l'Inde, et moins encore pour la Grèce. D'autre part, il peut être très patriotique, mais il n'est assurément pas historique, de commencer le classement des divisions du moyen âge par l'histoire d'Allemagne et de ne placer l'histoire de la papauté et celle de Byzance qu'après la dernière division de l'histoire d'Allemagne, après l'histoire de la Hanse.

Mais, après tout, ce ne sont là que des défauts de forme et d'harmonie ; une œuvre d'érudition n'étant pas une œuvre d'art, tout cela a peu d'importance et ne saurait empêcher ces volumes d'être consultés sinon avec plaisir, du moins avec fruit. E. L.

BULLETIN

La Souveraineté du peuple, par HENRY MEYNERS D'ESTREY. Paris, Pedone-Lauriel, 1889, in-12 de VIII-211 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Meyners d'Estrey s'est inspiré du travail de M. Loder, couronné à l'Université de Leyde. En faisant toutes les réserves nécessaires sur la partie doctrinale, plutôt historique d'ailleurs que dogmatique, signalons les remèdes proposés par l'auteur aux catastrophes qui peuvent résulter de l'application du principe : vote obligatoire, instruction obligatoire, restriction de la qualité d'électeur à ceux qui ont profité de l'enseignement primaire, lequel « devrait comprendre les éléments de la science civique. » On peut voir dans ce livre l'une des manifestations de l'esprit qui, sous une forme ou sous une autre, ne fait que répéter le cri maçonnique : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » BERNON.

Essai sur le régime parlementaire, par X.-S. COMBOTHECRA. Paris, Larose et Forcel, 1889, in-8 de 158 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'essai de M. Combothecra se distingue par une connaissance positive du parlementarisme anglais : c'est le travail consciencieux d'un licencié en droit, sans doute élève de l'école des sciences politiques. Un chapitre consacré aux inconvénients de ce régime révèle une grande sagacité ; peut-être cependant l'auteur a-t-il trop foi dans le principe quand il écrit, à l'occasion de certains vices (p. 131) : « Ce n'est pas la faute du principe, c'est la faute de mœurs politiques fort peu recommandables. » Le livre II (mécanisme et fonctionnement) et le livre III (critique), sont la par-

tie la plus solide du travail ; le livre I (historique), quoique remontant à l'antiquité où le parlementarisme n'existait pas, est fort écourté.

BERNON.

Nouvelles Études littéraires et artistiques, par AUGUSTE BARBIER, membre de l'Académie française. Paris, 1889, L. Sauvaître, in-18 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

MM. Lacaussade et Grenier, deux poètes très délicats et justement estimés, viennent de faire paraître le cinquième et dernier volume des œuvres posthumes d'Auguste Barbier. Là se trouvent réunis les *Essais de théâtre.* Ce sont des scènes et scénarios ou comiques ou tragiques, empruntés à l'histoire ancienne et aux temps modernes : compositions dialoguées, esquisses rapides d'un intérêt aussi vif que varié. L'écrivain a mis en petits drames et en idylles les souvenirs du lecteur érudit, ceux du poète voyageur et de l'observateur contemporain. Le même livre contient, en outre, un morceau critique sur le *Salon de 1837,* une *Étude sur le roman moderne,* à propos de l'*Angélica Kauffmann,* de Léon de Wailly, la *Ballade du vieux marin,* traduite de Coleridge, un *Éloge de Ronsard,* et le Discours de réception de Barbier à l'Académie française. Ce recueil, où MM. Lacaussade et Édouard Grenier ont fait entrer aussi des pensées, des fragments, des ébauches et débris sans guère de liaison entre eux, offrirait plus d'intérêt si la matière en paraissait moins confuse. Mais on n'a voulu rien perdre des moindres parcelles d'écriture du poète des *Iambes,* et, pour remplir le volume, on a renfermé sous la même couverture des recoupes insignifiantes à côté de pages ayant une grande, une incontestable valeur.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Choix de lectures littéraires, avec notes et notices, par EUGÈNE BAUER et E. DE SAINT-ÉTIENNE, professeur à l'école alsacienne, à l'usage des classes élémentaires des lycées, des cours supérieurs des écoles primaires et des institutions de jeunes filles. Paris, G. Masson, in-12 de 304 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre a été inspiré par la pensée que l'on apprend bien mieux une langue en lisant des morceaux bien écrits qu'en étudiant la grammaire. D'où une gradation dans la disposition des fragments choisis, et dont les premiers conviennent aux petits enfants, tandis que les derniers supposent une culture un peu plus avancée. *Contes et Légendes, Récits et Fables, Pages d'histoire, Portraits et Caractères,* enfin *Scènes et Tableaux de la nature,* voilà la division du livre qui indique bien la gradation des sujets choisis. Évidemment ce recueil, comme beaucoup d'autres, peut rendre service à l'enseignement : je note, à l'adresse des écoles chrétiennes, qu'il est entièrement neutre et ne porte nulle trace d'une préoccupation religieuse quelconque. Le livre est agréable, je doute qu'il puisse exercer une bonne influence sur l'âme et sur le cœur de l'enfant. C'est dommage.

P. TALON.

Conversazioni di Giovanni Rosini, par FELICE TRIBOLOTI. Pise, E. Spoczzi, 1889, in-16 de VIII-188 p. — Prix : 3 fr.

C'est une assez agréable lecture que nous offre ce petit volume. Il s'est formé des souvenirs que M. Felice Triboloti a recueillis dans ses conversa-

tions avec Giovanni Rosini. Celui-ci, né en 1776, professeur distingué, ayant eu, comme écrivain, son heure de célébrité, avait été en contact avec ses plus éminents compatriotes de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle. Sur eux les détails abondent; si quelquefois ils n'ont pas pour nous l'intérêt qu'ils peuvent avoir pour l'Italie, assez souvent ils mettent en scène des personnages dont le nom a passé les Alpes : l'irritable Alfieri, le joyeux abbé Casti, qui voulait un jour tuer Napoléon; Cesarotti, qui, après avoir souhaité tous les maux possibles à la France, se fit l'adulateur de son despote; Cagliostro, avec ses jongleries, et Manzoni, avec sa belle ode *Il cinque maggio* et bien d'autres encore... Une singulière anecdote nous montre la comtesse d'Albany recevant de l'Angleterre une forte pension, à la condition qu'elle ne donnerait point d'héritier au prétendant Charles-Édouard, dont elle était devenue la femme. Rosini se rappelait aussi bien des faits de la domination française, bien des particularités sur la princesse Elisa Bacciochi, sur son illustre frère, et certaines de ces réminiscences nous transportent dans l'Italie telle qu'elle était avant de recevoir le contre-coup de notre révolution. Quant à nos commotions politiques, quoique libéral, Rosini n'en était pas l'admirateur. Avec les images mythologiques à la mode de son temps, il déclarait que des ruines, d'où l'on pensait voir sortir Pallas tenant un pacifique rameau d'olivier, on ne verrait sortir que la tête de Méduse, remplissant le monde d'effroi.

POGGIARIDO.

L'Ile de France légendaire, par le comte HERVÉ DE RAUVILLE. Paris, Challamel, 1889, in-18 de XXI-288 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. le comte de Rauville comprend plusieurs parties bien différentes. D'abord, sous forme de préface, on trouve une savante dissertation sur la découverte de l'Ile de France ; puis ce sont trois curieuses légendes : les deux premières, analogues à l'histoire de Robinson Crusoé, sont relatives à des malheureux qui, par suite de naufrages, se trouvèrent abandonnés sur l'île ; la troisième, très émouvante, a pour héros le terrible Sacalavou, chef des nègres marrons réfugiés sur la montagne du Pouce, but favori d'excursions pour les colons mauriciens. Vient ensuite une critique sévère sur Bernardin de Saint-Pierre et son chef-d'œuvre *Paul et Virginie ;* l'auteur était peu digne de sympathie et son œuvre fourmille d'inexactitudes. Enfin les dernières pages sont consacrées aux récits de trois excursions aux sites les plus pittoresques de l'île. Ces divers morceaux détachés sont bien écrits, d'un excellent esprit religieux et, pour la plupart, amusants à lire. L'auteur n'y dissimule pas sa haine des Anglais, et son attachement pour la France, l'ancienne mère-patrie. C'est un excellent livre qu'on peut laisser entre toutes les mains. COMTE DE BIZEMONT.

Naples et la Sicile, par JULES GOURDAULT. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 304 p., orné de nombreuses grav. (*Bibliothèque des écoles et des familles*). — Prix : 2 fr. 60.

M. Gourdault a déjà fait paraître plusieurs beaux ouvrages sur l'Italie : *Rome et la Campagne romaine, Venise et la Vénétie.* Partout, il se montre conteur agréable et peintre habile; son style est correct et imagé; il excelle à mettre chaque chose à son plan exact; c'est un guide très sûr

pour le voyageur. Au point de vue des jeunes gens auxquels ses livres sont plus spécialement destinés comme étrennes ou comme prix, il y a lieu de reprocher à l'auteur une neutralité religieuse absolue et une tendance libérale et démocratique. Ces défauts sont d'autant plus regrettables que ces ouvrages ont une valeur réelle et sont édités avec un grand luxe de gravures. COMTE DE BIZEMONT.

L'Équivoque sur la Révolution française, *réponse à Mgr Freppel,* par ÉDOUARD TROGAN. Paris, Perrin, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

Il est douteux que Mgr Freppel ait songé à rivaliser avec l'*Histoire des variations,* de Bossuet, lorsqu'il publia, au début de cette année, sa célèbre brochure sur le Centenaire. M. Trogan semble le lui reprocher; à l'entendre, ce qui manque à la brochure de l'évêque d'Angers, c'est ce qui constituait le mérite et l'utilité des lettres de Mgr Dupanloup au Conseil municipal de Paris et qui firent échouer le centenaire de Voltaire : la précision, la clarté, et par suite l'autorité. — Ailleurs, l'auteur écrit : « L'école de M. de Falloux (est-il si vrai que M. de Falloux ait fait école?) dit : la Révolution a du bon et du mauvais ; mais c'est toujours la Révolution. Prenons le bien, laissons le mal. » Tous ces noms donnent à craindre que M. Ed. Trogan ne songe à réveiller de vieilles querelles. Sa brochure est élégamment écrite; mais elle manque de décision. Être dans l'entre-deux, ce n'est pas toujours être dans la vérité. Je n'en citerai qu'un exemple. L'auteur, à la fin comme au début de sa brochure, revient sur l'*Histoire des variations :* « Empêche-t-elle, dit-il, qu'aujourd'hui, près de quatre siècles après la Réforme, nous n'ayons à compter avec les protestants? Ils ont conquis leur place dans le monde et le catholicisme les admet à ses côtés. La Révolution est comme la Réforme, etc. » N'insistons pas : M. Trogan s'est attardé et ses amis mêmes ne le suivent pas. V. P.

La Jeunesse de Frédéric Ozanam, par LÉONCE CURNIER, membre de l'Académie de Nîmes, membre correspondant de l'Académie des sciences et des lettres de Montpellier et de l'Académie d'Arras. Troisième édition, avec un portrait d'Ozanam dessiné par P. Lix et gravé par L. Rousseau. Paris, Hennuyer, 1889, in-8 de XIX-229 p. — Prix : 5 fr.

On a plusieurs fois écrit la vie d'Ozanam : le livre de M. Léonce Curnier ne contient que l'histoire de sa jeunesse. Peut-être pour cette raison intéressera-t-il davantage les jeunes gens chrétiens et leur sera-t-il plus profitable. Ils y verront comment se forme le chrétien, l'écrivain, l'homme, par la piété, par le travail, par la lutte; comment s'est préparé l'un des plus charmants écrivains et à coup sûr l'un des hommes les plus charitables et les plus dévoués de notre temps. Le livre de M. Curnier, écrit avec amour et foi, va de la naissance d'Ozanam à son mariage. Il est d'une lecture fortifiante, et j'en sais peu d'aussi propres à faire germer au cœur des jeunes gens les grandes pensées et les grandes vertus. P. TALON.

A. Thiers, par PAUL DE RÉMUSAT, sénateur. Paris, Hachette, 1889, in-12 de 218 p. — Prix : 2 fr.

La vie d'A. Thiers, par M. Paul de Rémusat, sénateur, c'est tout simplement

l'apologie à outrance du centre gauche par un survivant impénitent de ce groupe politique depuis longtemps sans importance. C'est vous dire que, dans ce portrait, beaucoup plus flatté que celui de Bonnat, on ne découvre à M. Thiers que des qualités et pas un défaut, que des rayons et pas une ombre. C'en est aveuglant et je n'aurais jamais cru que M. Thiers pût à ce point ressembler au soleil, et encore à un soleil sans tache. Le livre où s'étale ce rayonnant portrait n'est d'ailleurs pas dénué d'intérêt : il y a de l'esprit, bien qu'un peu cherché, de l'humour, avec un accent assez marqué de Joseph Prudhomme, mais je ne sais pas du tout par quel point il se rattache à la collection dont il fait partie et qui s'intitule : *Les Grands Écrivains Français*. C'est un volume exclusivement politique. P. TALON.

Paris, *ses vues, places, monuments, théâtres*, publié sous la direction de F.-G. DUMAS, avec introduction, par L. DE FOURCAUD. Paris, Librairie des Imprimeries réunies, Motteroz, directeur, 1889, in-8 de 238 p., contenant environ 300 reproductions d'après des dessins originaux, photographies instantanées, eaux-fortes, etc. — Prix : 3 fr. 50.

De tous les livres récents sur Paris qui me sont passés sous les yeux, celui-ci est assurément l'un des plus gracieux et des plus complets, tout en restant l'un des plus concis. L'illustration est d'une richesse inaccoutumée, d'une grande fidélité et d'une perfection rare. C'est un volume à consulter souvent. En passant, M. Dumas nous permettra de lui faire remarquer — chose de bien peu d'importance — que le socle qui supporte le monument érigé à Charlemagne, place du Parvis Notre-Dame, n'est pas en granit : c'est un simple échafaudage recouvert d'une toile peinte. Trompe-l'œil, misère.

J'aime beaucoup cette réflexion très juste (p. 109), à propos de Béranger : « Béranger, qui eut de son vivant tant d'action sur la foule, laisse la génération actuelle profondément indifférente et n'a pu trouver pour sa statue qu'un nombre de souscripteurs insuffisant. » La justice, toute boiteuse qu'elle est de nos jours, vient cependant quelquefois. Par contre, je ne prise pas du tout cette affirmation légèrement donnée, que la Bastille, prison où l'on mettait les prisonniers d'État, renfermait « le plus souvent les victimes du despotisme ou des intrigues de la cour. » — Mais, ce qui m'a ravi, c'est l'introduction spirituellement frondeuse de M. L. de Fourcaud, consacrée à la complexe personnalité du « Parisien. » Entre autres jolies choses, j'y relève (p. 7) ce bijou d'appréciation : « Profondément conservateur par instinct et par besoin, il (le Parisien) barbote dans les révolutions avec la joie d'un marmot qui patauge dans une mare pour faire pièce à ses parents. » N'est-ce pas que c'est joli, et vrai, et cinglant ! De tous les Français, c'est le Parisien qui a le plus intérêt, sous tous les rapports, à avoir des rois, et c'est lui seul, ou à peu près, qui a perpétré toutes les lugubres folies qui les ont fait disparaître. Quelle contradiction ! Voyons, Parisiens, mes frères d'élection, un peu plus de logique, s. v. p. E.-C. LA GRETTE.

La Chasse à la bécasse, par TRISTAN AUDEBERT (Henry Béraud). Paris, bureaux de l'*Acclimatation*, s. d. (1889), gr. in-8 de VIII-155 p. — Prix : 4 fr.

Livre posthume : l'auteur a été emporté à trente-huit ans ; il est publié par M. Deyrolle, directeur de l'*Acclimatation*, avec une préface de M. P.

Caillard, qui donne sur Henry Béraud d'intéressants détails biographiques. Béraud est mort victime de sa passion pour la chasse. Fonctionnaire public, il consacrait ses rares moments de loisirs, et parfois ses nuits mêmes, à la poursuite du gibier; c'est en chassant la bécasse qu'il contracta la maladie qui devait l'emporter. Ce n'est donc pas un livre comme un autre que celui que nous annonçons ; c'est l'œuvre d'un amateur passionné qui nous donne le fruit de son expérience personnelle, dans un style plein d'animation. Ouvrage instructif et amusant, où l'on regrette seulement des plaisanteries déplacées (p. 120-121), qu'on aurait dû supprimer par respect pour la tombe de l'auteur. Ajoutons que le volume est orné d'une foule de dessins qui ajoutent à son attrait. L. C.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Numa-Denis FUSTEL DE COULANGES, membre de l'Institut, est mort à Massy (Seine-et-Oise) le 12 septembre. Né à Paris le 18 mars 1830, il fut reçu à l'École normale supérieure en 1850. Après avoir professé quelque temps la rhétorique au lycée d'Amiens, il se fit recevoir docteur en 1857 avec deux thèses remarquables dont l'une était consacrée à Polybe, et dont l'autre contenait quelques-unes des idées que l'auteur devait développer plus tard dans sa *Cité antique*. De 1859 à 1861, M. Fustel de Coulanges enseigna l'histoire au lycée Saint-Louis ; puis il fut appelé à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Strasbourg. Maître de conférences à l'École normale supérieure après mars 1870, il fut pendant quelque temps directeur de cette école ; puis il la quitta définitivement pour se consacrer exclusivement à l'enseignement de l'histoire à la Faculté des lettres de Paris. Il sut y conquérir l'admiration des nombreux auditeurs qui se pressaient à ses cours et l'estime et la sympathie de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher de plus près. M. Fustel de Coulanges a écrit quelques ouvrages et divers articles qui suffisent pour le placer au premier rang des historiens français contemporains : l'étendue des informations, la sûreté de la méthode, la pénétration du sens critique, la lucidité de l'exposition distinguent tous ses écrits. Au moment où la mort l'a frappé, l'éminent érudit corrigeait les épreuves du quatrième volume de ses *Institutions politiques*. Le travail qu'il n'avait pu achever l'a été par les soins d'un de ses meilleurs élèves, M. Henri Froidevaux, et le volume paraîtra au commencement d'octobre à la maison Hachette. Voici la liste incomplète des différents travaux publiés par M. Fustel de Coulanges dans le cours de sa carrière scientifique : *Mémoire sur l'île de Chio* (Paris, Joubert, 1857, in-8) ; — *Quid Vestæ cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit* (Amiens, imp. Jeunet, 1858, in-8) ; — *Polybe, ou la Grèce conquise par les Romains* (Ibidem, 1858, in-8); — *Titi Livii res memorabiles et narrationes selectæ* (Paris, Belin, 1860, in-12) ; — *La Cité antique* (Paris, Durand, 1864, in-8. Les éditions postérieures, au nombre de onze, ont été publiées chez Hachette); — *Les Institutions militaires de la République romaine et leurs rapports avec les institutions politiques* (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1870) ; — *La Guerre d'envahissement. Louvois et M. de Bismarck* (*Ibidem*, 1er janvier 1871); — *Étude historique sur l'organisation de la justice dans l'antiquité et les temps modernes* (Ibidem, 15 février, 15 mars, 1er août et 1er octobre 1871) ; — *Les Libertés*

communales en France et en Europe (Ibidem, 1er juillet 1871) ; — *L'Invasion germanique au* Ve *siècle; son caractère et ses effets* (Ibidem, 15 mai 1872) ; — *La Manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne* (Ibidem, 1er septembre 1872) ; — *Les Origines du régime féodal* (Ibidem, 15 mai 1873 et 1er août 1874); — *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France,* 1re partie (Paris, Hachette, 1875, in-8 ; 2e édition en 1878); 2e partie (Ibidem, 1888, in-8) ; 3e partie, sous presse ; — *Rapport sur le concours relatif à la noblesse en France et en Angleterre* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques,* 1875, tome II, p. 417) ; — *Le Gouvernement de Charlemagne ; le pouvoir royal ; l'Empire romain ; les assemblées nationales* (*Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1876) ; — *Les Institutions politiques au temps de Charlemagne* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1876, tome I, p. 460 et 612; tome II, p. 694) ; — *De l'Inégalité du wehrgeld dans les lois franques* (*Revue historique,* octobre 1876) ; — *De la Confection des lois au temps des Carolingiens* (Ibidem, janvier 1877) ; — *Rapport sur un ouvrage de M. Foncin intitulé : « Essai sur le ministère de Turgot »* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1877, tome I, p. 425) ; — *Les Impôts au Moyen âge* (*Revue des Deux Mondes,* 1er février 1878) ; — *Recherches sur le tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens* (Paris, Larose, 1879, in-8. Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*) ; — *La Question de droit entre César et le sénat* (*Journal des Savants,* juil. 1879) ; — *L'Enseignement supérieur en Allemagne* (*Revue des Deux Mondes,* 15 août 1879); — *Comment le druidisme a disparu* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1879, t. II, p. 413) ; — *Étude sur la propriété à Sparte* (Ibidem, 1880, tome I, p. 617 et 834 ; tome II, p. 181) ; — *Étude sur l'immunité mérovingienne* (*Revue historique,* juillet et septembre 1883) ; avec deux *Réponses à M. Prost* (Ibidem, mars et juillet 1884) ; — *L'École normale* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1884, tome I, p. 833) ; — *Recherches sur cette question : Les Germains connaissaient-ils la propriété des terres ?* (Ibidem, 1885, tome I, p. 705 et tome II, p. 5) ; — *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (Paris, Hachette, 1885, in-8) ; — *Étude sur le titre de Migrantibus de la Loi salique* (Paris, Thorin, 1886, in-8) ; — *Observations sur un ouvrage de M. Émile de Laveleye, intitulé : « La Propriété collective du sol en divers pays »* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1886, tome II, p. 262) ; — *Le Domaine rural chez les Romains* (*Revue des Deux Mondes,* 15 septembre et 15 octobre 1886) ; — *De la Loi dite des Francs Chamaves* (*Séances et travaux de l'Académie,* 1887, tome I, p. 100) ; — *De l'Analyse des textes historiques* (*Revue des questions historiques,* janvier 1887), suivie d'une réponse de M. Monod et d'une réplique de M. Fustel de Coulanges (1er avril 1887) ; — *Les Origines de la propriété foncière* (Ibidem, avril 1889). — On pourrait encore signaler de M. Fustel de Coulanges quelques articles parus dans divers recueils, notamment dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, et dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines,* de Daremberg et Saglio (article *Attica respublica*). Il est à souhaiter que le vœu déjà formé par quelques amis de l'éminent historien soit réalisé, et qu'on réunisse en un ou plusieurs volumes les divers articles publiés ainsi par lui et ceux qu'il peut avoir rédigés en portefeuille.

— Dom Louis PAQUELIN, né le 14 octobre 1820 à Montmirail (Marne), est mort le 8 septembre 1889. Il fut d'abord curé dans le diocèse de Châlons, puis professeur à Mesnières et enfin bénédictin en l'abbaye de Solesmes, le 8 septembre 1875. Il a publié : *Observationes Gertrudianæ ac Mechtildiana.* (Paris et Poitiers, Oudin, 1875, 2 vol. in-4) ; — *Le Hérault de l'amour divin, révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Benoît.* (Paris et Poitiers, Oudin, 1878, 2 vol. in-12) ; — *Le Livre de la grâce spéciale, révélations de sainte*

Mechtilde, vierge de l'ordre de Saint-Benoît. (Paris et Poitiers, Oudin, 1878, in-12); — *La Lumière de la Divinité, révélations de sainte Mechtilde (de Magdebourg).* (Ibidem, 1878, in-12); — *Vie et Souvenirs de Madame de Cossé-Brissac, en religion R. M. de Saint-Louis de Gonzague, prieure et fondatrice du monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement de Craon.* (Paris, Palmé, 1876, in-8); — *Vie de la sœur Marie de Saint-Pierre.* (Tours, Mame, 1879, in-12); — *Les Treize-Tilleuls (Dreizehnlinden)*, par F.-W. Weber, traduit de l'allemand. (Paris, Lecoffre, 1883, in-12.)

— On annonce encore la mort : de M. Bouscatel qui, sous le pseudonyme d'Édouard de Sutil, s'était fait une place distinguée de reporter dans la presse parisienne, mort au mois d'août à l'âge de 65 ans; — de M. le docteur Jules Carpentier-Méricourt, auteur de plusieurs ouvrages, — de M. Edmond Fuchs, ingénieur en chef des mines, professeur à l'École des mines, né à Strasbourg en 1837, auteur, entre autres ouvrages, d'un *Mémoire sur l'exploration des gîtes de combustibles et gîtes métallifères de l'Indo-Chine* (1882, in-8), mort à l'âge de 52 ans; — de M. Wladimir Gagneur, député du Jura, né à Poligny (Jura), le 9 août 1807, auteur de divers écrits, entre autres *le Crédit à bon marché, ou Guerre à l'usure* (1849), *le Socialisme pratique* (1850, in-8), mort à l'âge de 82 ans; — de M. le docteur Jean Martinelli, membre de la Société centrale des médecins de France; — de M. le contre-amiral Henri-Justinien-Léon Michaud, ancien major de la flotte à Cherbourg, né le 5 juillet 1828, mort à Toulon à l'âge de 65 ans; — de M. le docteur Cyprien Ore, professeur de physiologie à l'École de médecine de Bordeaux, né à Bordeaux en 1828, auteur de travaux sur la médecine, mort à l'âge de 61 ans; — de M. le docteur Maurice Perrin, président de l'Académie de médecine, médecin inspecteur d'armée, directeur et ancien professeur de médecine opératoire à l'École du Val-de-Grâce, né à Vézelise (Meurthe) en 1826, auteur de nombreux travaux, entre autres : *Atlas des maladies profondes de l'œil. L'Ophtalmoscopie*, 2e édition augmentée de 2 planches, et *l'Anatomie pathologique*, par F. Poncet (de Cluny) (1879, in-8 de 92 pl. en chromolithographie, avec explications en regard), mort à l'âge de 63 ans; — de M. Louis Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres de Paris, maître de conférences à l'École normale supérieure, né à Paris en 1841, auteur de nombreux ouvrages, entre autres : *Histoire littéraire; Leçons de littérature française; Enseignement secondaire des jeunes filles* (1884, 2 vol. in-12); *Histoire du théâtre en France; les Mystères* (1880, 2 vol. in-8), mort à l'âge de 48 ans; — de M. Peyrot, ancien recteur d'Académie, mort à l'âge de 76 ans; — de M. Jules Prével, littérateur et auteur dramatique, rédacteur du courrier des théâtres dans le *Figaro*, né à Saint-Hilaire-du-Harcouët (Manche) en 1835, mort à l'âge de 54 ans; — de M. Félix Pyat, auteur dramatique et homme politique, l'un des chefs de l'insurrection de Paris en mars 1871, né à Vierzon en 1810, mort en août à Saint-Gratien à l'âge de 79 ans; — de M. Ferdinand Rossignol, créateur de bibliothèques populaires, né à Paris le 7 mai 1829, mort à l'âge de 60 ans; — de M. Maurice Sand, homme de lettres et dessinateur, membre des Sociétés entomologique et géologique de France, né à Paris en 1823, auteur d'un *Catalogue raisonné des lépidoptères du Berry et de l'Auvergne, Cher, Indre, Creuse, Puy-de-Dôme, Cantal (France centrale)* (1880, in-8), mort à l'âge de 66 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Samuel Beal, orientaliste anglais de renom, professeur de chinois à l'University College de Londres; — du Dr Arthur Böttcher, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Dorpat, où il est mort à 58 ans, le 10 août; — de M. Latham C. N. Percy Brick-

WOOD, rédacteur de la *Pall Mall Gazette,* mort à 48 ans, le 13 septembre; — de M. Adley H. CUMMINS, orientaliste, mort à San Francisco, au commencement de septembre; — du Dr Victor EGGERTZ, mort le 16 août à Stockholm, où il professait à l'école des mines ;—du Dr Friedrich ENGELHARDT, professeur à l'Athénée d'Arlon, où il est mort à la fin d'août; — du Dr J.-G.-A. GEUTHER, professeur de chimie à l'Université d'Iéna, mort le 24 août à 57 ans; — de M. Ferdinand GRAVRAND, écrivain belge, collaborateur de la *Revue trimestrielle* et de la *Revue de Belgique,* auteur de pièces de théâtre, mort le 9 août; — de M. GRÜNERT, ex-directeur de l'Académie forestière d'Eberswald, mort le 30 août à Trèves; — de miss Amy LEVY, poète et nouvelliste, dont l'éditeur Fisher Unwin a sous presse un nouveau volume: *A London plane tree;* — de M. Elias LOOMIS, météorologue, professeur depuis 1860 à Yale College, mort à Newhaven le 16 août, âgé de 78 ans; — de M. le marquis DE MOLINS, poète populaire en Espagne et ancien ambassadeur de cette puissance à Londres et à Paris, mort à 77 ans; — de M. MURPHY, auteur d'ouvrages apologétiques, mort à Clifton le 11 septembre à 73 ans;—de M. le chanoine Karl-Alois OHLER, mort à Mayence le 24 août; — du R. P. Prosper VANDERSPEETEN, jésuite, collaborateur des *Précis historiques,* et auteur de travaux hagiologiques, mort le 5 août à Bruxelles, à 54 ans; — du Dr A. VOGEL, professeur de chimie agricole à l'Université de Munich, mort à 73 ans le 14 août, à Rosenheim; — du Dr Gustav WEIL, orientaliste, mort à Fribourg en Brisgau, à 82 ans, le 3 septembre; — du Dr Julius WEISZÄCKER, professeur d'histoire à l'Université de Berlin, mort à 62 ans à Kissingen.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 30 août, M. Pavet de Courteille a communiqué une note de M. Paul Kiraly sur l'écriture hunno-scythique. M. Émile Ruelle a ensuite terminé la lecture de son mémoire sur le *Traité des premiers principes,* de Damascius. — Le 6 septembre, M. Léopold Delisle a donné lecture d'une communication sur des fragments des registres des enquêteurs de saint Louis, découverts par M. Alfred Richard. — Le 13 septembre, M. Joachim Ménant a entretenu l'Académie de la situation de la ville antique de Karkemis, en Asie Mineure. M. Casati a ensuite communiqué divers objets provenant des fouilles d'Étrurie. — Dans la séance du 20 septembre, M. Ménant a lu une notice sur un cylindre en pierre gravée portant le nom d'un des plus anciens rois de la Chaldée. M. Terrien de la Couperie a communiqué un travail sur une monnaie du Ier siècle portant une légende bilingue bactro-chinoise.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 31 août, M. le docteur Lagneau a commencé la lecture d'un mémoire sur diverses causes de la dépopulation de la France. M. Ch. Lévêque a ensuite communiqué un travail de M. Ch. Huit sur les banquets en Grèce. — La lecture de M. Lagneau a été continuée dans la séance du 7 septembre. M. Dareste a lu ensuite un travail sur le droit de représailles. — Le 21 septembre, M. Lagneau a terminé sa communication, et M. Glasson a commencé la lecture d'un important travail sur les rapports de l'Église et de l'État au moyen âge.

CONCOURS ET PRIX. — Un nouveau prix a été fondé en Russie par Engelhardt pour les meilleurs ouvrages sur l'astronomie ou astrophysique. Il sera décerné par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg tous les trois ans, et s'élèvera à 1,500 roubles.

— Le prix Cyrille et Méthode, fondé en 1885 par le Comité slave de Péters-

bourg, n'ayant pas été attribué, le concours a été prorogé au 11 mai 1890. Le premier prix est de 1,500 roubles, le second, de 500. Il n'est pas inutile de rappeler ici que le sujet à traiter se réduit en définitive à la question suivante : « L'unité littéraire des peuples slaves est-elle possible, est-elle nécessaire? » Les analogies historiques qu'offrent les langues littéraires des autres peuples civilisés, anciens et modernes, et que les concurrents doivent exposer en détail, indiquent assez le sens de la réponse à faire.

— Le même comité de la Société slave de bienfaisance a mis au concours, pour le prix Hilferding de 1,000 roubles, le thème suivant : « Faire une esquisse géographique et ethnographique de la Macédoine actuelle, en ayant spécialement en vue les dialectes de la population slave; exposer, d'après les sources, les destinées de la Macédoine depuis les VI-VIIe siècles jusqu'au XVe; y joindre un index des localités et une courte description des monuments d'antiquité byzantine et slave datant de ladite époque. » Les ouvrages doivent être écrits en langue russe et présentés au Comité avant le 11 mai 1890. Le Comité se réserve le droit de la première édition de l'ouvrage couronné, en mettant à la disposition de l'auteur de 300 à 400 exemplaires. Le prix pourra être partagé en deux parties de 700 et 300 roubles à partager entre les auteurs qui n'auront pas entièrement rempli les conditions voulues.

— Le prix Pierre le Grand a été décerné : 1° à M. Polivanof, pour son édition des œuvres de Pouchkine, en 5 volumes, destinée aux familles et aux écoles, et accompagnée d'un triple commentaire historique, analytique et critique; — 2° aux éditeurs du *Cours d'histoire universelle de feu M. Petrof*, en 3 volumes, dont le premier (histoire ancienne), a été rédigée par Dérévitski, le second (moyen âge), par Nadler, et le troisième (temps modernes), par Bouzescoulu, professeurs à l'Université de Kharkof.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — Cette branche des études historiques est assez peu féconde depuis quelque temps. Malgré l'attention avec laquelle nous avons suivi les publications relatives à la question, depuis notre dernière chronique remontant à deux ans déjà (t. L, p. 179-181), notre récolte est assez maigre cette fois. Le sujet est pourtant intéressant et il est loin d'être épuisé. — En 1886, M. l'abbé Solassol a publié la monographie scolaire d'une paroisse du Gers (*L'Instruction primaire à la Sauvetat de Gaure au XVIe et au XVIIe siècle.* Auch, imprimerie Jules Philip, in-8 de 105 p.). La tentative du respectable ecclésiastique était d'autant plus digne d'intérêt que sa brochure se vendait au profit de l'école libre de la Sauvetat. Mais 105 pages, c'est beaucoup, pour donner, en dernière analyse, des extraits des ordonnances synodales d'Auch, et les preuves de l'existence d'écoles dans la paroisse, en 1585, 1589, 1701 et 1714. Il est vrai que le document de 1714 est vraiment important. C'est le testament par lequel un oratorien, Paul du Bouzet, dote l'école existante, intéressant en raison non seulement du chiffre de la dotation, mais aussi des recommandations pédagogiques qu'il renferme. Il est fâcheux que M. Solassol n'ait su se borner, et faire grâce à ses lecteurs des digressions et effusions oratoires qui déparent son travail. — Les numéros de janvier et avril 1887, (4e année, p. 7-24; 41-56) d'un petit recueil trimestriel qui se publie à Briquebec, la *Revue historique, biographique, littéraire et bibliographique de l'amateur manchois*, renferment deux articles anonymes fort curieux sur l'*Instruction dans la Manche avant 1789*. Ce travail fournit en abondance des renseignements précis et de première main, mais ce ne sont encore que des matériaux accumulés qu'il serait nécessaire de disposer méthodiquement et de

mettre en œuvre. Leur provenance n'est pas toujours exactement indiquée. Ces 33 pages donnent des notices sérieusement faites sur les écoles épiscopales et monastiques d'Avranches, de Coutances et du Mont Saint-Michel, sur les collèges de Mortain (fondé en 1082), d'Avranches, de Coutances, de Saint-Lô, de Barenton et de Valognes. Quant aux petites écoles, des mentions sont fournies pour cent quinze paroisses du diocèse d'Avranches, sur cent soixante-dix-sept qu'il comptait d'après la *France ecclésiastique*, de 1788; les noms de quatre-vingt-quatorze prêtres et six laïques instituteurs, de quatre-vingt-quinze institutrices sont relevés; de nombreuses fondations sont remises en lumière. Le travail de l'anonyme est beaucoup moins avancé pour l'ancien diocèse de Coutances, puisqu'il ne porte que sur quatre-vingt-une paroisses, toutes pourvues d'écoles. Nous ne savons s'il a tenu sa promesse de continuer la publication des notes précieuses qu'il a recueillies. Il a eu soin, pour les deux diocèses, de citer les passages les plus saillants des ordonnances synodales des XVIIe et XVIIIe siècles. — Notre collaborateur, M. Silvy, a rendu compte à nos lecteurs (t. LV, p. 527, 528), mais uniquement au point de vue de l'enseignement secondaire, de l'importante *Histoire de l'instruction publique avant 1789, dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève*, par M. l'abbé J.-F. Gonthier (Annecy, Niérat, 1887, in-8 de 104 p.). Cette monographie devra être dépouillée soigneusement par quiconque s'intéresse à l'histoire de l'enseignement populaire. On y trouvera beaucoup de faits, de chiffres, de documents précieux qui prouvent la sollicitude du clergé et des classes riches pour l'établissement et le bon fonctionnement des petites écoles dans l'ancien diocèse de Genève. — Le mémoire de M. l'abbé Borrel (*L'Instruction en Tarentaise avant la Révolution*, Moutiers, imp. Cane, 1888, in-8 de 16 p.) est très instructif dans sa brièveté ; il démontre que, dans « la seule province de Tarentaise, peuplée de quarante à quarante-cinq mille habitants seulement, il a été établi au XVIIIe siècle, dans l'espace de soixante-dix ans, trente-huit écoles diverses. » L'auteur donne d'intéressants extraits des contrats de fondation, et mentionne les stipulations des fondateurs en faveur des pauvres. Il rappelle aussi l'existence de dix-sept petits collèges, fondés dans ce coin de la Savoie de 1728 à 1756. Le travail court mais plein, de M. Borrel est vraiment digne d'être proposé en modèle. — M. l'abbé Gillant a retracé avec beaucoup d'érudition l'histoire de *l'Instruction publique à Clermont-en-Argonne avant la Révolution* (Verdun, imp. Laurent, 1888, in-8 de 57 p.). Cette commune, qui compte aujourd'hui 1303 habitants, avait avant 1789, « pour l'instruction des garçons une école que l'on pourrait appeler primaire et qui était dirigée par un régent et un sous-régent, plus un petit collège ecclésiastique; pour l'instruction des jeunes filles, une école ordinaire longtemps gratuite et un pensionnat chez les Annonciades. En outre, à Vraincourt, qui dépendait, comme aujoud'hui, de Clermont pour le temporel, il y avait une école mixte. » L'érudit curé d'Auzéville donne de chacun de ces établissements des monographies fort bien écrites dont tous les détails sont fournis par les documents originaux. — La brochure de M. l'abbé Rouquette, *les Écoles publiques de Millau sous l'ancien régime* (Millau, imp. Artières, 1888, in-12, 54 p.) est aussi une œuvre sérieuse, abondante en faits sérieusement contrôlés, et exposés avec intérêt. Les éléments en ont été surtout empruntés aux registres consulaires, que l'auteur a soigneusement dépouillés depuis le XIVe siècle jusqu'à la Révolution. En le suivant dans son récit, on arrive aisément à se convaincre de l'inexactitude ou plutôt de la fausseté des renseignements fournis par

Chabot à Grégoire, pour son enquête sur les patois de France. A toutes les époques, les consuls de Millau s'occupèrent avec zèle et dévouement de leurs grandes et de leurs petites écoles, pour les garçons, et ne négligèrent pas davantage l'instruction des filles. Au cours de son travail, M. l'abbé Rouquette a pu renseigner ses lecteurs sur l'organisation de l'enseignement primaire dans cinq autres communes de la région. — On savait déjà par un mémoire de feu l'abbé Portagnier, que le diocèse de Reims était abondamment pourvu d'écoles au XVIIIe siècle. M. Jadart a repris la question (*Les Écoles de Reims et de son arrondissement en 1774. Documents originaux des archives de Reims.* Reims, 1888, in-8 de 67 p.). Il lui a suffi de transcrire les réponses des curés au questionnaire qui leur fut adressé, en 1774, par l'autorité ecclésiastique, pour donner une preuve sans réplique de ce fait que les plus petites paroisses de cette partie de la Champagne étaient pourvues de maîtres et souvent de maîtresses. Pourquoi l'excellent érudit ne publierait-il pas les documents qui se rapportent aux autres parties du diocèse ? C'est le seul desideratum qu'on puisse formuler après avoir lu son travail. — *L'Historique de l'instruction publique dans les Vosges avant et après 1789,* par L. Maggiolo (Épinal, imp. Busy, 1889, in-8 de 48 p.) n'est pas autre chose qu'un résumé, bref et précis, des ouvrages antérieurs du vénérable auteur, qui ont jeté une si vive lumière sur l'état vrai de l'enseignement primaire en diverses provinces et surtout en Lorraine. — Nous avons mentionné avec éloges, ici même (t. L, p. 180), une intéressante brochure de M. l'abbé Métais, sur les petites écoles du Vendômois avant la Révolution. Le public sérieux accueillera avec la même sympathie son *Instruction publique à Vendôme pendant la Révolution* (Vendôme, impr. Lemercier, 1887). Ici encore, nous avons affaire à un auteur qui a su recourir directement aux sources, s'abstenir de toute déclamation et laisser parler les faits. La place nous manque pour analyser en détail cet instructif mémoire qui devra être consulté par tous les historiens de l'enseignement primaire et secondaire pendant la Révolution. — La brochure de M. Pingaud, *l'Instruction publique à Besançon avant 1789* (Besançon, impr. Dodivers, 1889, in-8 de 19 p.) ne consacre guère qu'une page aux petites écoles, mais cette page est pleine et fort précise. — L'édition monumentale du livre de M. Ravelet, *le Bienheureux Jean-Baptiste de La Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes* (Tours, Mame, 1888) fournira à l'histoire de l'enseignement populaire une très précieuse contribution. La première partie (*Avant le Bienheureux*) reprise et mise au courant par un érudit consommé qui s'est caché modestement sous le voile de l'anonyme, classe dans un ordre parfait et met à la portée du grand public les notions éparses dans plus de deux cents publications sur l'histoire de l'instruction primaire en France au moyen âge, à la Renaissance, et dans la première moitié du XVIIe siècle. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredit, que ces cent pages sont absolument remarquables, et que rien de plus complet, de plus accessible et de plus concluant n'a été jusqu'ici publié sur la question. — Nous indiquerons, à titre de renseignements bibliographiques, les travaux suivants : *Essai sur l'instruction primaire avant 1789 dans le doyenné de Grez-en-Bouère (diocèse de Laval),* par M. l'abbé A. Angot (Mamers, Fleury et Dangin, 1889, in-8 de 23 p.). — Veuclin, *Les Fondateurs d'écoles au XVIIe siècle. Les Châtelains de Courpébine et les Sœurs Jouen, de Saint-Martin le Vieil* (Bernay, impr. Veuclin, 1889, in-8 de 16 p.). — Le même, *Nouvelles Glanes historiques sur l'instruction publique avant et pendant la Révolution* (Bernay, impr. Veuclin, 1889, in-8 de 60 p.). — Parfouru, *L'Instruction publique à Fleurance avant 1789*

(Auch, Cocharaux, 1887, in-8 de 16 p.). — Beaurain, *Contribution à l'histoire de l'instruction publique dans les Landes* (*Revue de Gascogne*, janvier et février 1888). — A. Plieux, *Étude sur l'instruction publique à Lectoure* (Ibid., mars 1889 et numéros suivants). — Ch. Roy, *L'Obligation et la gratuité de l'instruction primaire en France et dans le pays de Montbéliard en particulier* (*Revue d'Alsace*, février 1887). — Tisserand, *Les Petites Écoles de Paris avant 1789. Études sur les origines de l'enseignement primaire en France* (*Revue des sciences et des lettres*, octobre 1888). — H. Daussy, *Les Écoles d'Albert au* XVIIe *siècle* (Amiens, impr. Jeunet, 1889, in-18 de 80 p.).

PARIS. — Sous ce titre : *Ministère du commerce, de l'industrie et des colonies. Exposition universelle internationale de 1889. Direction générale de l'exploitation. Congrès international de photographie. Rapports sommaires sur les questions proposées par le comité d'organisation* (Paris, Imprimerie nationale, in-8 de 4 et 23 p.), ont été publiés avec le Règlement du congrès, qui s'est tenu à Paris du 6 au 17 août, des rapports sur les questions suivantes : *Introduction dans la photographie d'une unité fixe de lumière; Uniformité dans le mode de mesure de la longueur focale des objectifs; Uniformité dans l'indication de l'effet photométrique des diaphragmes de l'objectif; Uniformité dans le mode de mesure du temps d'admission de la lumière réglé par les obturateurs; Uniformité dans les dimensions des plaques; Uniformité dans les dénominations des procédés photographiques; Formalités de douanes pour la circulation des préparations sensibles; Protection de la propriété artistique des œuvres photographiques.*

— En éditant avec le sous-titre de : *Souvenir de l'Exposition universelle de 1889* un numéro spécial de sa belle publication enfantine *Saint-Nicolas* (in-8 de 80 p. Prix : 1 fr.), la maison Delagrave a voulu attirer l'attention sur ce journal qui jouit déjà d'une grande vogue. Ce numéro est imprimé sur papier de luxe avec le plus grand soin, et les gravures sont remarquables. Ce serait parfait si l'idée religieuse s'affirmait plus nettement dans quelques-uns des petits sujets traités.

— M. Charles Monnoyer a publié récemment des *Recherches sur les origines de l'imprimerie avant Gutenberg* (Le Mans, Edmond Monnoyer, in-8 de 16 p.). A qui connaît les importants ouvrages des Werdet, des Paul Lacroix, des Egger et de quelques autres, l'opuscule de M. Ch. Monnoyer n'apprendra pas grand'chose ; mais ce court travail a le mérite de résumer en quelques pages l'histoire des essais divers d'impression ayant précédé, chez les peuples anciens et modernes, l'emploi, par Gutenberg, des caractères mobiles. Et ce mérite n'est pas le seul : simplement écrite, sans montre d'érudition rébarbative, la « conférence » de M. Ch. Monnoyer sera lue avec profit par ceux qui ignorent, et avec plaisir par ceux qui savent.

— La Société de Saint-Augustin vient d'enrichir sa jolie *Petite Bibliothèque des classiques* de la *Lettre de Fénelon à l'Académie*, avec préface et notes par le R. P. V. Delaporte, S. J. (Lille, Desclée et de Brouwer, in-16 de IV-107 p.). Le P. Delaporte rappelle d'abord le jugement porté sur la *Lettre* par Sainte-Beuve : « C'est une charmante suite de questions et de projets. Chacun, là-dessus, peut rêver et bâtir à son gré, sur la parole du moins dogmatique des maîtres. » Ce n'est pas que le P. Delaporte soit, en toutes circonstances, de l'avis de l'illustre auteur de *Télémaque :* sa préface et ses nombreuses notes le montrent assez, et fort judicieusement. Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître que « dans ces pages qu'il écrivait trois mois avant de mourir, Fénelon se montre tour à tour ce qu'il était tout à la fois : littérateur et critique, gentilhomme, prêtre, prosateur, et, pour parler de lui comme Louis XIV, mais dans un autre sens et avec tout le respect dû à

ce grand prélat, « bel esprit chimérique. » Un peu plus loin, le P. Delaporte ajoute : « La *Lettre,* qui n'était point destinée au public, est écrite au courant de la plume et des idées. Ce chef-d'œuvre de critique, qui est presque, par ordre de date, le premier modèle de la critique française, n'est qu'une causerie. » Ce que nous prisons particulièrement dans cette édition, ce sont les notes intéressantes dont elle est accompagnée.

— Vient de paraître chez Retaux-Bray : *Papes et Tsars, d'après des documents nouveaux,* par le P. Pierling, S. J. Ouvrage de première main, composé d'après les documents des Archives secrètes du Vatican et les sources slaves peu connues en Occident.

— Le R. P. Chauvin, de l'Oratoire, préfet des études au collège de Juilly, a été fort bien inspiré en faisant tirer à part un article qu'il a publié récemment dans un recueil spécial (*Les Oratoriens instituteurs, à propos de deux ouvrages récents.* Paris, aux bureaux de l'*Instruction publique*, in-8 de 38 p.). Les deux ouvrages dont il rend compte sont : l'*Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France,* du P. Lallemand, et *l'Enseignement secondaire à Troyes du moyen âge à la Révolution,* de M. Carré. Il ne s'agit pas ici d'une simple et sèche analyse, mais d'une discussion critique approfondie où les renseignements nouveaux et les rectifications ne manquent pas. Le P. Chauvin a très heureusement mis en lumière les caractéristiques du système pédagogique de l'ancien Oratoire de France, au double point de vue du programme d'enseignement et de l'éducation.

— Dans les *Quelques pages intimes sur M. Chevreul* qu'il vient de publier (Paris, Ch. Poussielgue, in-8 de 75 p.), M. l'abbé Riche nous a fait un récit touchant et intéressant de la conversion et des derniers moments de l'illustre savant. M. l'abbé Riche, qui avait déjà ramené à la religion plusieurs hommes de science, fut chargé en 1883 de faire une tentative analogue auprès du grand chimiste. C'est le récit de ces démarches couronnées de succès qu'il nous donne ici. Quelques lettres à lui adressées par la famille de M. Chevreul et quelques extraits des écrits ou discours du savant académicien, forment les pièces justificatives de ce petit opuscule.

— M. Julien Havet a fait imprimer pour le mariage de M. Henri-Auguste Omont et de Mlle Marie-Fernande de Fresquet (23 juillet 1889), une élégante plaquette (Paris, in-8 carré de 30 p.). tirée à cent exemplaires, qui contient les *Miracles de sainte Geneviève à Paris,* XIIe-XIVe *siècle. Rédaction française attribuée à Thomas Benoist.* Le texte est tiré du manuscrit latin 5667 de la Bibliothèque nationale, volume qui fut volé après 1845, découpé en huit morceaux, lesquels furent vendus à Joseph Barrois, revendus par lui, en 1849, au comte de Ashburnham, et recouvrés par M. Delisle en février 1888. M. Havet a choisi ceux des récits de Th. Benoist qui concernent les miracles accomplis à Paris du XIIe au XIVe siècle. La plaquette est dédiée en termes charmants à M. Omont, collègue, camarade et intime ami du savant éditeur.

— Un nouvel extrait des *Annales du Midi*, t. I, 1889, p. 397-405, nous apporte *Deux Lettres bénédictines inédites de Dom Germain et Dom Devic,* puisées par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, dans la collection de M. Henri Wilhelm. Dom Germain parle du fameux théologien Michel Molinos, et Dom Devic des nouvelles de Rome; l'une est de 1691, l'autre de 1705.

— M. André Joubert nous donne d'un seul coup trois nouvelles brochures : *Notes inédites sur Château-Gontier au* XVIIIe *siècle* (Château-Gontier, imp. Leclerc, gr. in-8 de 16 p.); — *Les Réparations faites à divers édifices du*

Mans. Les Recettes et les Gages des officiers de Louis II, duc d'Anjou et comte de du Maine de 1368 à 1379, d'après un document inédit du British Museum (Mamers, Fleury et Dangin, gr. in-8 de 13 p.); — *Documents inédits sur l'histoire de la Révolution en Bretagne et Vendée* (Vannes, E. Lafolye, gr. in-8 de 7 p.). Il y a des choses intéressantes dans chacune des trois brochures, mais celle qu'on lira avec le plus de plaisir est certainement la dernière, qui renferme une lettre du marquis de la Rouerie écrite de Bretagne le 12 juin 1792, à M. de Fontenay, rédacteur du *Journal général de France;* un ordre inédit de Hoche, du 21 vendémiaire, 4e année républicaine (quartier général de Machecoul); diverses pièces relatives à la prise de Charette (lettre du général Grigny au général Hoche, du 23 mars 1796; lettre de l'adjudant-général Valentin au général Grigny, du 3 germinal an IV, lettre qui débute ainsi : « Vive la République, mon cher général, le scélérat Charette est au pouvoir des républicains. Travot l'a arrêté à la Chabottrie sur l'heure de midi. »

— Le *Précis historique et chronologique de la littérature française,* de M. Bougeault, vient d'atteindre sa onzième édition (Paris, Delagrave, in-12).

Auvergne. — Le volume que MM. Tardieu et Boyer ont consacré aux petites villes d'Auzances et de Crocq (*Histoire illustrée des villes d'Auzances et de Crocq, dans le pays de Combraille;* chez les auteurs), n'est pas considérable, si on l'envisage au point de vue du format et du nombre de pages; mais il est plein des indications les plus utiles sur ces deux cantons du département de la Creuse. Nous n'avons pas là, à proprement parler, une histoire; mais plutôt une sorte de chronique. En tête de chaque paragraphe, en effet, dans la partie purement historique, est placée une date; vient ensuite le récit de l'événement. On a ainsi un exposé chronologique des faits les plus importants qui se sont passés, soit dans cette contrée en général, soit dans chacune de ces deux villes en particulier. Ce qui rendra ce petit ouvrage précieux, surtout pour les érudits de l'Auvergne et du Limousin, ce sont les renseignements généalogiques donnés sur les grandes familles des deux cantons d'Auzances et de Crocq. Quiconque voudra s'occuper de l'histoire de ces provinces, devra souvent le consulter. Un grand nombre de gravures, dont beaucoup malheureusement sont plus que médiocres, vient encore ajouter de l'intérêt à cet opuscule qui doit être le fruit de longues recherches et d'un travail considérable.

Dauphiné. — Il y a peu de temps, dans Grenoble même, des travaux de terrassement mirent à découvert une quantité considérable de squelettes humains. Cela fit du bruit. A quels temps préhistoriques ou plus récents faire remonter ce cimetière ignoré? Il ne fallait pas, en vérité, s'égarer bien loin dans la nuit des âges; car on se trouvait simplement en présence des restes de cinq cents Austro-Sardes qui succombèrent devant Grenoble en 1815 et furent ensevelis méthodiquement dans les glacis des remparts. Les habitants avaient déjà perdu le souvenir du fait, et le hasard seul mit M. le docteur Charvet sur la voie. Dans un *Mémoire sur le lieu de sépulture des Austro-Sardes tués devant Grenoble en juillet 1815* (Grenoble, Allier, in-8 de 12 p.), l'auteur expose les circonstances historiques, l'état actuel de l'ossuaire et enfin les recherches qui lui ont permis de faire la lumière complète. Un superbe plan de Grenoble est joint à l'intéressant travail de M. Charvet.

— M. Pierre Lory a été à bonne école : il est le fils de l'éminent géologue Charles Lory, mort il y a quelques mois, dont les travaux sur la géologie des Alpes font autorité. En publiant *les Grandes Alpes du Dauphiné* (Gre-

noble, Drevet, in-16 de 16 p.), M. Pierre Lory étudie à grands traits la structure si compliquée de la région et s'attache à rendre bien compréhensibles les dislocations, les failles qui ont autrefois tant préoccupé les savants.

— Deux aimables bluettes patoises, qui continuent une intéressante collection, viennent de paraître à Grenoble, chez l'éditeur Drevet, en une brochure in-16 de 32 pages. Voici leurs titres : *Dialogo de le quatro comare ; Bleze lou Savati, coumeidi.*

— A la conférence faite au théâtre de Crest, le 20 juillet 1889 par M. Brun-Durand, président du comité formé en vue d'élever un monument au poète Crestois (*Le Poète patois Roch Grivel et son œuvre.* Valence, imp. Jules Céas, gr. in-8 de 16 p.), nous empruntons la brève et spirituelle notice biographique que voici (p. 2) sur le héros de la fête : « Né à Crest, le 30 décembre 1816, Roch Grivel y vécut jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante-douze ans, tissant du drap, rimant des vers et se faisant aimer de tous. » M. Brun-Durand a loué sans exagération le talent poétique de son compatriote, justifiant ses éloges par des citations bien choisies. Espérons que l'appel de M. Brun-Durand sera entendu et que bientôt s'élèvera en l'honneur de l'auteur de *Flours d'hyver,* sur la parcelle de terrain concédée pour sa tombe par le conseil municipal de Crest, un modeste monument qu'a bien mérité celui qui ne fut pas seulement un aimable poète, mais aussi un parfait honnête homme.

— M. l'abbé Benoît va publier une *Vie de la Rév. Mère Marie-Augustin, première supérieure générale de la Congrégation des sœurs de Saint-Joseph d'Aubenas.*

— Lors des fêtes du centenaire de la révolution dauphinoise, les instituteurs de l'Isère reçurent l'étonnante mission d'écrire l'histoire de leurs communes respectives un peu avant et pendant la période révolutionnaire. A cette occasion, de singuliers manuscrits ont dû venir égayer les fonctionnaires de l'Académie : un historien ne s'improvise pas comme cela, par ordre, du jour au lendemain. Aussi, n'est-ce pas sans un sourire que nous avons ouvert l'*Étude historique sur le pays de Septème depuis ses origines jusqu'à nos jours, avec détails sur les événements de la Révolution,* par M. J.-B. Bardin (Vienne, Girard, in-16 de 298 p.). Or, M. Bardin nous a assez agréablement surpris : sa monographie, écrite tout simplement et consciencieusement, sera volontiers consultée. L'auteur, qui a fouillé des archives particulières, a eu le bon esprit de glisser discrètement sur les questions politiques et sociales, réserve qui, dans les conditions où il s'est trouvé placé, n'était point commode à observer. A la vérité, l'ouvrage manque bien un peu de proportions et d'harmonie ; la partie géographique et pittoresque est à peine ébauchée ; les renseignements bibliographiques font défaut : nous voyons, par exemple, MM. Mayoud et Charvet cités sans les indications d'usage ; enfin, une carte eût été utile. Malgré ces défauts que M. Bardin pourra corriger facilement, son modeste travail ne manque pas de valeur.

FRANCHE-COMTÉ. — Sous ce titre : *La Citadelle de Besançon, prison d'État au* XVII*e siècle, ou Épilogue de l'affaire des poisons* (Gray, Bouffaut frères, in-8 de 36 p.), M. G. Jourdy, conservateur de la bibliothèque de la ville de Gray, a publié, en une plaquette luxueuse, une série de lettres datées de 1679 à 1692, toutes adressées par Louvois (sauf une émanant de Barbesieux) au gouverneur de la citadelle de Besançon, M. de Montcault, au sujet de divers prisonniers confiés à sa garde. Parmi ceux-ci se trouvaient un certain M. de Bachimont et sa femme, arrêtés, ainsi que

leurs co-détenus, comme empoisonneurs et faux-monnayeurs. Les instructions minutieuses envoyées par Louvois établissent « que rien n'était laissé à l'arbitraire du gouverneur, et que le traitement variait selon le caractère, la condition, la conduite du prisonnier, aussi bien qu'en raison du danger social qu'il était supposé présenter. » M. G. Jourdy, qui a trouvé les intéressantes lettres en question aux archives de Gray, pense que la publication de la correspondance, déposée aux Archives nationales, de M. de Montcault avec les ministres Louvois et Barbesieux révélerait d'intéressants détails sur les prisonniers de la citadelle de Besançon, impliqués dans l'affaire des poisons. C'est aussi notre avis. A quel érudit franc-comtois devrons-nous ce travail qu'appelle forcément l'opuscule de M. G. Jourdy ?

— Dans un court récit historique intitulé : *Aux temps de Lacuzon* (XVIIe *siècle*). *La Fin de deux héros* (Besançon, imp. Cariage, in-8 de 57 p.), M. Célien Chevassus fait revivre un instant les deux figures, si connues en Franche-Comté, du curé Marquis et du capitaine Lacuzon. Il semble, à certaines inexpériences, que cet opuscule, qui tient à la fois de la biographie, du roman, et de l'esquisse de mœurs, soit l'œuvre d'un débutant. Mais M. Célien Chevassus promet, s'il sait éviter les hors-d'œuvre et les déclamations superflues, de devenir un écrivain dramatique et original. Cela dit, nous n'hésiterons pas à lui déclarer que les prolixes adieux adressés par Lacuzon à son pays conquis par la France nous paraissent mal placés dans la bouche d'un personnage qui, comme tous les hommes d'action, devait être médiocrement loquace. La poésie seule peut se permettre de ces invraisemblances.

GASCOGNE ET GUYENNE. — Signalons l'excellente publication sur l'*Instruction publique à Condom sous l'ancien régime*, de M. Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom, membre de la Société historique de Gascogne (Auch, gr. in-8 de 224 p.). Le consciencieux travailleur s'occupe successivement des *Écoles avant le collège*, du *Collège sous les principaux laïques et sous les oratoriens*, des *Régents abécédaires* et des *Maîtres écrivains*, du *Séminaire diocésain*. Tous les renseignements donnés sont puisés aux meilleures sources, et presque toujours aux sources originales. M. Gardère a surtout tiré un habile parti des documents conservés dans les archives communales de Condom. Dès la première page de son volume il cite un passage de l'ancien cartulaire de l'abbaye de Condom et les notes des pages suivantes sont presque toutes émaillées de citations tirées de manuscrits inédits. Judicieux critique autant que zélé chercheur, M. Gardère a écrit des anciens établissements d'instruction publique une histoire à laquelle il ne manque rien et qui mérite d'être placée en première ligne parmi les monographies de plus en plus nombreuses que l'on consacre aux écoles et collèges d'autrefois.

— M. le professeur Barckausen, auteur de travaux extrêmement remarquables sur l'histoire et les institutions de la ville de Bordeaux, prépare depuis longtemps la publication du *Livre de la coutume* qui, avec de nombreux documents annexes, formera le cinquième tome de la magnifique collection des *Archives municipales de Bordeaux*. Parmi les pièces qu'il doit mettre en lumière, s'en trouve une non datée, mais sûrement des premières années du XIIIe siècle, intitulée tantôt *los Establimens*, tantôt *lo Rolle de la Villa*. Dans une *Note sur le texte et l'origine des statuts primitifs de la commune de Bordeaux* (Bordeaux, impr. Cadoret, in-8 de 8 p.), l'érudit professeur, par la comparaison du manuscrit de Bordeaux avec un très important manuscrit de Libourne, le *Livre velu*, démontre que celui-ci

« nous a conservé la version la plus ancienne des plus anciens établissements de Bordeaux. » Dans la seconde partie de son travail, il prouve que la proposition de M. Giry, affirmant que « Bordeaux ne doit pas être classé parmi les cités qui reçurent la charte généralement désignée sous le nom d'*Établissement de Rouen* » est trop absolue. Il lui suffit pour cela de rapprocher les plus anciens statuts de Bordeaux, de ceux de Rouen, de Poitiers ou de Bayonne, des deux derniers surtout dont nous possédons une traduction romane. Les similitudes et les divergences des textes mis en présence, amènent M. Barckausen à cette conclusion : « Il est très probable que le roi d'Angleterre (Jean Sans Terre ou un autre) entreprit de soumettre notre cité au régime dont Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Poitiers, Niort, La Rochelle, Saintes, Angoulême, Bayonne et d'autres encore avaient dû ou durent se contenter. Mais les Bordelais, forts de l'importance de leur ville, surent obtenir des modifications favorables et même firent confirmer incidemment certains de leurs anciens usages. Ce dernier fait explique que dans certains manuscrits, le *Rolle de la Villa* est intitulé : *Las Costumas et los Establimens de la villa de Bordeu.* »

— M. A. Communay, ancien président de la Société des Archives historiques du département de la Gironde, vient de publier un *Essai généalogique sur les Montferrand de Guyenne, suivi de pièces justificatives* (Bordeaux, veuve Mocquet, in-4 de LXXVII-195 p. Tiré à cent exemplaires). L'ouvrage est dédié « à la mémoire d'un maître bon et dévoué, M. A. Gouget, mort archiviste du département de la Gironde. » Ce beau recueil se compose d'un *Avertissement,* de la *Généalogie des diverses branches de la maison de Montferrand* (I. Barons de Montferrand; II. Vicomtes d'Uza; III. Vicomtes de Foncaude; IV. Marquis de Montferrand), de *Pièces justificatives,* au nombre de cinquante-cinq, toutes inédites et la plupart très importantes, dont les dates extrêmes sont : 1160-1716, enfin d'une *Table alphabétique des noms de lieux et de personnes.* L'auteur fait remarquer avec raison que la généalogie des Montferrand de Guyenne n'avait jamais été publiée et que La Chesnaye-Desbois s'est seulement occupé des Montferrand en Bugey et en Franche-Comté, et Saint-Allais, des Faubournet, dits de Montferrand du Périgord. Le travail de M. Communay est solide autant que nouveau. L'auteur a puisé presque tous ses renseignements et documents à la Bibliothèque nationale et aux Archives départementales de la Gironde. L'ouvrage, indispensable à tous ceux qui voudront sérieusement étudier l'histoire de la Guyenne, province dont les Montferrand s'intitulaient « premiers barons, » est enrichi d'un excellent *Tableau généalogique des diverses branches de la maison de Montferrand* et du fac-similé des trois sceaux de Jehan (1368), de Bertrand (1457) et de Gaston (1491).

— L'*Étude sur l'Institution nationale des sourdes-muettes de Bordeaux, 1786-1889,* par M. Adrien Cornié (Bordeaux, imp. Cousseau et Coustalat, in-8 de 110 p., avec une planche) n'est pas seulement une monographie très bien faite d'un grand établissement d'instruction et de charité, c'est encore une contribution considérable à l'histoire de l'enseignement des sourds-muets en France. Fondée en 1786, grâce à l'initiative de l'archevêque Champion de Cicé, l'institution de Bordeaux eut pour premiers directeurs l'abbé Sicard et un modeste maître de pension, Saint-Sernin, qui dépensa en faveur des déshérités qui lui étaient confiés, et auxquels il avait sacrifié sa position, des trésors d'intelligence et de dévouement. Il réussit à la maintenir pendant la Révolution et la gouverna jusqu'en 1814. M. Cornié a su réunir de précieux renseignements sur la vie, les œuvres et la méthode

de cet instituteur vénérable. Il a su aussi exposer, en un style fort net et en termes accessibles à tout le monde, les divers systèmes d'enseignement usités dans l'école depuis les premiers essais de l'abbé de l'Épée et de Sicard jusqu'à nos jours. Tout ce qui concerne l'administration de l'établissement, où furent appelées dès l'an XIII les Dames de Nevers, est très clairement exposé dans un récit continu et intéressant, accompagné de tableaux statistiques. Cette notice est écrite dans un très bon esprit et l'auteur a su rendre également hommage aux administrateurs distingués, aux excellents maîtres laïques et aux religieuses dévouées autant qu'instruites qui ont conjointement présidé aux destinées du magnifique établissement auquel il est lui-même attaché.

— Un critique d'art distingué, M. Ch. Marionneau, correspondant de l'Institut, vient de publier à Bordeaux, chez Gounouilhou (7 p. in-8), le cordial et charmant *Discours* qu'il a *prononcé à l'inauguration du monument Paul Baudry, au musée de la Roche-sur-Yon, le 28 avril 1889*. Ces quelques paroles d' « un ancien camarade de l'atelier Drölling » sont uniquement consacrées aux premières années du grand artiste et à ses premiers succès. Elles font honneur à la fois au héros et au panégyriste.

— La *Revue catholique de Bordeaux* a publié en tête de son numéro du 20 septembre (p. 521-541) le magnifique *Discours prononcé, le 24 août 1889, aux obsèques du cardinal Guilbert, par S. G. Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches.*

— Le R. P. Libercier vient de réunir dans une plaquette les discours prononcés par lui à la distribution des prix de l'École Saint-Elme à Arcachon le 26 juillet 1888 et le 25 juillet 1889. Dans le premier discours, le P. Libercier s'étend sur la nécessité d'une éducation religieuse et nationale; d'une éducation qui enseigne tout ensemble aux jeunes élèves la foi et le patriotisme; dans le second, il démontre que s'il est nécessaire de développer le physique, il ne faut pas donner à ce développement une prépondérance exagérée sur le développement intellectuel (Bordeaux, imp. A. de Lanefranque, in-8 de 45 p.).

LANGUEDOC.— M. l'abbé Clerval nous donne sous ce titre : *Deux Manuscrits de Toulouse* un remarquable travail extrait du tome IX des *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (Chartres, imp. Garnier, in-8 de 23 p.). Les manuscrits décrits par le savant professeur au grand séminaire de Chartres sont conservés dans la bibliothèque municipale de Toulouse sous les nos 482 et 590 : le premier est un *Recueil de miracles de Notre-Dame*, contenant plusieurs faits merveilleux attribués au sanctuaire de Chartres; le second est intitulé : *Regestrum privilegiorum papalium ecclesiæ Carnotensi concessorum :* on y rencontre des pièces importantes dont plusieurs sont inédites, concernant la cathédrale et l'ancien chapitre. La description et l'analyse des deux manuscrits ont été faites par le docte critique d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Signalons une objection adressée à Du Cange au sujet du mot *Scrutarii* (p. 7), une objection adressée à M. A. Molinier, au sujet de l'attribution à Wirkerus Nigellus du *Recueil des miracles de Notre-Dame* (p. 10), plusieurs documents reproduits in extenso (p. 18-23), enfin la gravure, due à un excellent artiste, M. Paul Gillard, d'une miniature d'un manuscrit du XVe siècle, de Jean Miélot, conservé à la Bibliothèque nationale (F. F. 9199), laquelle représente le siège de Chartres en 911.

— M. Henri Omont, en tête de sa notice sur *les Manuscrits et les Livres annotés de Fabri de Peiresc* (Toulouse, Édouard Privat, gr. in-8 de 27 p.),

rappelle que la bibliothèque de l'illustre conseiller au parlement de Provence comptait plus de cinq mille volumes, parmi lesquels devaient se trouver environ deux cents manuscrits. Le plus grand nombre de ces manuscrits fut acheté par Gabriel Naudé pour Mazarin et entra, en 1668, dans la bibliothèque du roi avec les autres manuscrits du cardinal. Le savant paléographe nous donne, dans sa brochure : 1° la liste des manuscrits de Peiresc, au nombre de 152; la liste des livres imprimés annotés de la main de l'éminent bibliophile, au nombre de 44, et à l'appendice, deux notes de la main de ce dernier tirées, l'une, des papiers de Libri, « que M. Delisle vient de faire si heureusement rentrer en France, » l'autre, du registre II de la collection des papiers de Peiresc, conservés en la bibliothèque de Carpentras, notes qui ajoutent de remarquables témoignages « aux témoignages déjà connus » de sa libéralité. L'excellent travail de M. Omont sera utilement rapproché par les travailleurs, de la mémorable notice de M. Delisle sur *Un Grand Amateur français du* XVII*e siècle*.

LORRAINE. — L'origine de l'hôpital de Remiremont que nous retrace M. l'abbé E. Buisson dans son *Essai historique sur l'hôpital de Remiremont* (Remiremont, imp. de E. Guillemin, in-16, VIII-164 p.) est bien incertaine. Des documents du XVII*e* siècle font remonter cet établissement au VII*e* ou au VIII*e* siècle; mais on n'a rien de précis là-dessus. Quoique les ducs de Lorraine l'eussent pris sous leur protection et souvent comblé de privilèges, ce furent surtout les dames de l'abbaye de Remiremont qui assurèrent son existence. Cet hôpital avait des possessions assez considérables qui, pour la plupart, lui venaient des abbesses ou des chanoinesses. L'administration de tous ces biens appartenait au « maître de l'hôpital ; » il en prenait une partie pour sa subsistance, et disposait du reste dans l'intérêt des pauvres. Des infirmiers, sur lesquels l'auteur ne donne guère de détails, le secondaient dans sa tâche. Vers la fin du XVII*e* siècle, à côté de l'hôpital, s'établit une charité pour secourir les pauvres à domicile; cette institution ne subsista par elle-même que jusqu'à la construction du nouvel hôpital. Au commencement du XVIII*e* siècle, en effet, les anciens bâtiments tombaient en ruines et ne pouvaient plus suffire aux besoins qui augmentaient chaque jour. L'abbesse Béatrix de Lorraine-Lillebonne donna le terrain pour construire le nouvel édifice et passa un traité avec la congrégation de Saint-Charles de Nancy qui devait fournir quatre religieuses pour soigner les malades. Lorsque la Révolution éclata, elle commença par supprimer le chapitre, puis elle obligea le maître de l'hôpital et les religieuses à céder leur place à un personnel laïque. L'administration de ce nouveau personnel fut telle, que les revenus qui, en 1785, montaient à plus de 26,000 livres, tombèrent en 1799 à 6,000 francs, et il fallut aller jusqu'en 1835 pour réparer tout le gaspillage des révolutionnaires. Une école avait été établie dans l'hôpital par Béatrix de Lorraine; elle en subit toutes les vicissitudes pendant la Révolution et en fut séparée au XIX*e* siècle. Ce petit ouvrage, fait surtout d'après les archives de l'hôpital, est un bon chapitre ajouté à l'histoire de Remiremont. L'auteur, qui a bien su grouper les documents qu'il avait sous la main et en tirer bon parti, nous a donné ainsi un opuscule qui joint l'intérêt à une réelle valeur historique.

LYONNAIS. — Nous avons reçu le discours de réception prononcé dans la séance publique du 25 juin 1889, à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par M. le comte de Charpin Feugerolles, publié à Lyon, à l'Association typographique (in-8 de 48 p.) et intitulé : *Les Florentins à Lyon*. L'auteur a recherché l'organisation, décrit la « Loge, » retrouvé les

noms célèbres de ces exilés volontaires ou non, « qui ont exercé durant plus de deux siècles une influence considérable sur la prospérité et les destinées de la ville de Lyon » (p. 4). Citons en tête les Médicis, dès 1455, les Pazzi, les Ricci, les Gadagne, les Pitti, les d'Elbène, enfin et surtout les Gondi, les Strozzi et les Capponi, auxquels une notice importante est consacrée. La plupart des documents sur lesquels est basée cette notice sont renfermés dans les riches archives de Lyon.

MAINE. — La commission historique et archéologique de la Mayenne a fait paraître dernièrement le 3e fascicule du *Bulletin* pour 1889. Il contient, comme de coutume, plusieurs articles dignes de remarque : *Histoire de l'Église réformée de Laval* (fin), par M. André Joubert. — *Les Fausses Mailles brabançonnes dans le Bas-Maine*, par M. l'abbé Angot. — *Deux Monuments du faux-monnayage dans le Bas-Maine au* XVIe *siècle*, par M. A. d'Hauterive. — *Notes sur l'ancien Laval*, par M. J.-M. Richard. — *La Famille Fouveau et Jérome Gaulthier des Coyers*, par M. de la Bauluère. — *Note sur les inégalités de Brécé*, par M. A. Faucon. — *Le Château de Mayenne au* XVe *siècle*, par M. le comte A. de Beauchêne. — *Documents relatifs à l'histoire du comté de Laval*, par M. l'abbé A. Ledru (révélations importantes pour la Mayenne durant les années 1615-1619). — *L'Abbé Donjon; le P. Majeune, cordelier; Rufin*, par M. E. Quernau-Lamerie (addition à l'histoire littéraire du Maine). — *Notes sur une esquisse peinte de la bataille de Constantin, de Lebrun*, par M. T. Abraham (notice sur une œuvre inconnue d'une grande artiste, par un artiste). Ajoutons, en finissant, que ce fascicule est orné de onze gravures historiques.

NORMANDIE. — Parmi les nouvelles publications, nous signalerons : *Jugements de l'échiquier de Normandie au* XIIIe *siècle (1244-1248)*, titres d'un manuscrit du Vatican, par M. L. Auvray (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 10 p.) (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLIX); — *Notice biographique sur M. Denis-Dumont, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Caen*, par M. Eug. de Beaurepaire (Caen, Delesques, in-8 de 20 p.) (extrait de l'*Annuaire normand* pour 1888); — *Les Plages de la France; Villers, Houlgate, Beuzeval, Dives, Cabourg*, par M. Bertall (Paris, Marpon et Flammarion, in-8 de 16 p.); — *Note sur la Station paléographique Mont-Roty et sur un type nouveau d'instrument en silex « le disque-racloir, »* par M. l'abbé Blanquet (Paris, Hennuyer, in-8 de 3 p., fig.) (extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 15 novembre 1888); — *Essai sur la charité de Caumont (Eure)*, par M. le comte R. des Maisons (Évreux, imp. Odieuvre, in-8 de 162 p.); — *Appendice à la Notice de M. L. Carol, avocat, sur les médecins et chirurgiens de Caen avant la Révolution*, par le Dr Ch. Favel-Deslenchais (Caen, Delesques, in-8 de 31 p.); — *L'Amiral Malet de Graville et ses procès; additions à sa biographie*, par M. Hello (Paris, Dumont; Rouen, Lestringant (in-8 de 13 p.); — *Notice sur les reliques de saint François de Sales à la Visitation de Caen* (Caen, Ve Douin, in-8 de 8 p.); — *Les Compagnons du Vau-de-Vire*, par M. Gaston Lavalley (Paris, Dentu; Falaise, Régnault-Trolong, in-18 de 358 p.); — *Notice biographique sur Pierre-Gilles Morière, président honoraire de la Société d'agriculture et de commerce de Caen*, par M. de Saint-Quentin (Caen, Delesques, in-8 de 27 p.) (extrait du Bulletin de cette société); enfin, *A travers le pays d'Auge*, par M. Henri Magneux (Paris, Dentu, in-12 de 246 p.).

— La Société de l'histoire de Normandie va publier un *Bulletin*, qui contient des *Lettres inédites du cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen*, de 1780 à 1784.

PICARDIE. — Les *Proverbes et Dictons picards*, de M. A. Dubois (Amiens,

imp. Douillet, in-8 de 32 p., extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*) comprennent deux parties très distinctes. Dans la première, l'auteur mentionne sinon tous les proverbes usités dans le patois de Picardie, du moins un assez bon nombre. Nous pouvons donner à M. A. Dubois l'assurance que plusieurs de ces proverbes sont connus et cités en français et en patois dans diverses régions de la France, notamment en Bourgogne et en Franche-Comté. Mais ce qui appartient indiscutablement en propre à la Picardie, ce sont les *dictons* locaux rappelés pages 26-32, lesquels auraient gagné à être commentés et expliqués. Nous conseillons vivement aux chercheurs de toutes nos provinces d'imiter M. A. Dubois, surtout en la dernière partie de son opuscule. Si un grand travail d'ensemble et de comparaison pouvait être fait ensuite, avec notes historiques à l'appui, il en résulterait certainement, entre autres choses, que les proverbes et surtout les dictons ne sont pas seulement des preuves de la sagesse humaine, mais aussi de sa méchanceté et de sa sottise aiguisées souvent d'une pointe d'esprit. Il suffirait pour cela, à quelques érudits, dans chaque région, de faire causer nos La Bruyère et nos La Rochefoucauld en sabots.

POITOU. — *Les Cloches de Luçon*, par M. A. Ingold (Vannes, Eugène Lafolye, gr. in-8 de 10 p.). Courte, mais excellente notice. L'auteur donne sur l'histoire des anciennes cloches de Luçon des renseignements tirés pour la plupart de documents manuscrits, par exemple, en ce qui concerne l'époque des guerres de religion, d'un procès-verbal des dévastations commises par les Huguenots en 1622, lequel n'a été publié qu'en partie par La Fontenelle et se trouve aux Archives nationales (L. 735). M. Ingold a reproduit toutes les inscriptions qui ornent les cloches de la ville de Luçon. Il a été sur le point d'être victime de son zèle et c'est avec sympathie que tous liront ces lignes (p. 9) : « La lecture de cette inscription (chapelle de l'Hôpital) a failli me coûter cher. Pendant que j'étais occupé à examiner la cloche, elle fut accidentellement mise en branle et j'ai manqué recevoir en pleine poitrine le choc violent de cette énorme masse de 200 kilos. »

PROVENCE. — L'Académie des sciences morales et politiques a décerné une médaille d'or à M. Eugène Rostand, pour une étude sur les *Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire.*

— Les grandes sociétés de Marseille profitent des vacances pour publier le compte rendu de leurs travaux. C'est ainsi que vont paraître : une étude statistique sur *la Chambre de Commerce et le Port de Marseille,* par M. Guérard (Marseille, imp. Cayer, in-8 de 92 p.) ; — le compte rendu par le Dr Rampal des *travaux du Conseil d'hygiène en 1888* (Cayer, in-8 de 128 p.); — les délibérations du *Conseil Municipal en 1887* (Imp. méridionale, in-8, 602 p.), le *Bulletin annuel de la Commission météorologique du département des Bouches-du-Rhône* (imp. Barlatier, in-4, 107 p.).

— Une curieuse plaquette de 32 pages in-8 publiée à Aix chez Makaire est intitulée : *Affiches offrant un intérêt historique ou de curiosité de 1600 à 1789.*

— Un prêtre distingué, M. l'abbé Édouard Méchin, va publier chez un libraire d'Aix, M. Remondet Aubin, un manuscrit contenant les annales du collège royal Bourbon de cette ville depuis les premières démarches pour la fondation de l'établissement, en 1583, jusqu'à la suppression de la Compagnie de Jésus en France (1762). C'est le récit, écrit par chacun des Pères recteurs de ce collège, des faits qui se sont passés pendant son rectorat. Dans ces annales, tenues au jour le jour, abondent les plus in-

téressantes particularités. Tous les vieux noms de la Provence y sont mentionnés : noblesse, bourgeoisie, clergé (surtout les membres du chapitre de la cathédrale et les archevêques d'Aix) figurent à chaque page du précieux recueil. M. l'abbé Méchin ajoute au texte des Pères d'abondantes et savantes notes, des plans, des vues, des portraits, notamment ceux des prélats qui, pendant près de deux cents ans, de la fin du XVIe siècle à la fin du XVIIe, ont occupé le siège d'Aix. Mgr Gouthe-Soulard lui a gracieusement accordé l'autorisation de photographier les portraits de ses prédécesseurs conservés dans les salons de l'Archevêché. Il ne néglige rien, en un mot, pour faire de l'*Histoire du collège Bourbon* un bon et beau livre qui soit à la fois une joie pour les yeux et pour l'esprit non seulement en Provence, mais encore partout où l'on apprécie les travaux accomplis avec conscience et ornés avec goût. Un seul mot encore, mais qui dit tout : l'ouvrage est honoré de l'approbation et de la recommandation de Monseigneur l'archevêque d'Aix.

— On parle d'une révélation importante pour l'histoire diplomatico-religieuse pendant la Révolution et l'Empire, qui résulterait de la mise au jour prochaine des papiers du célèbre cardinal Maury. Nous croyons savoir qu'il s'agit des dépêches adressées à Pie VI pendant la diète de Francfort, de la correspondance du cardinal avec Louis XVIII pendant et après le conclave de 1800, relativement à l'élection de Pie VII, au concordat de 1801 et au sacre de l'Empereur.

— M. Félix Chavernac vient de commencer la publication, en fascicules, de l'*Histoire de l'Université d'Aix* (Aix, Makaire, in-8 de 140 p.).

— La *Gerbe-Revue*, qui inaugure sa 2e série, publie son 72e bulletin (Marseille, Doucet, in-8 de 36 p.).

— Le R. P. Dom Bérengier continue sa série de biographies sur *Nos Évêques*. La dernière raconte brièvement la vie de *Mgr Brancas, archevêque d'Aix, 1693*. Il y a là de curieux documents utiles à recueillir (Aix, Makaire, in-8 de 89 p.).

— On annonce comme très prochaine la publication du tome II de l'*Histoire de la ville d'Aubagne*, par le savant Dr Barthélemy.

SAINTONGE. — Le tome XVII de la précieuse collection des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, Picard ; Saintes, Mortreuil, gr. in-8 de XXIV-381 p.) renferme la suite et la fin de l'*Histoire de la Rochelle*, par M. Amos Barbot, dont la première partie avait paru en 1886. On sait que cette histoire s'étend depuis l'an 1199 jusqu'en 1575. La seconde partie, qui est la plus intéressante des deux, commence à l'année 1534 avec la *Réforme*. On a trouvé le style du chroniqueur quelque peu indigeste, mais avec une bonne petite dose de courage on s'en tire et l'on ne regrette pas trop la peine prise, car il y a pas mal de curieuses particularités cachées sous ces interminables périodes et il suffit de briser une rude écorce pour trouver une bonne amande. Du reste, les notes très bien faites du savant éditeur aident beaucoup à faire passer le texte, et M. Denys d'Aussy n'a pas seulement éclairé son auteur : on peut dire qu'il l'a sauvé. Il a été fort secondé, dans cette bonne œuvre, par l'habile typographe Noël Texier, qui semble avoir voulu donner à l'impression toute la netteté qui manque au langage du chroniqueur protestant.

ALLEMAGNE. — La prise et le sac de Worms par les Français, le 31 mai 1689, tel est le sujet d'un travail de M. O. Canstatt.

— La commission pour l'étude de l'histoire des juifs en Allemagne publie deux écrits à la fois : les *Regesten zur Geschichte der Juden im frän-*

kischen und im deutschen Reiche bis zum Jahr 1273 sont préparés par M. J. Aronius (Prix par feuille d'impression : 40 pfen.) ; — les *Quellen zur Geschichte der Juden in Deutschland* sont éditées par M. R. Höniger (Prix par feuille d'impression : 50 pfen.).

— La revue mensuelle des traditions populaires fondée en 1881 sous le titre de : *Am Urdsbrunnen* vient de changer cette dénomination contre celle de *Am Urquell.* Le prix d'abonnement a été porté à 4 marks. Les deux livraisons parues de la nouvelle série contiennent la traduction et l'annotation de chants bosniens et herzégoviens, une notice sur les *externsteine* de Westphalie, des renseignements sur les usages mortuaires chez les Dithmarses, sur les croyances et usages populaires dans la Prusse orientale, une notice sur le bourgoensch, ancien patois de Zele en Flandre.

— Le bibliothécaire de l'Université de Goettingen, le professeur Ch. Dziatzko, tâche d'éclaircir la question de l'invention de l'imprimerie. Après Hessels, van der Linde, Wyss, Faulmann, on admettait généralement que l'inventeur de cet art fut Gutenberg. Un document pourtant faisait défaut, que Dziatzko a découvert en original. L'ordre donné par Charles VII à Nic. Jenson à propos de cette invention s'y trouve discuté de même.

— On peut recommander le *Deutscher Litteratur-Kalender auf das Jahr 1889,* par le Dr Kürschner. Il donne les noms et les adresses de vingt mille écrivains allemands et leurs ouvrages principaux. La même recommandation se peut donner au *Staats-, Hof- und Kommunal-Handbuch des Reichs und der Einzelstaaten,* du même auteur, et enfin à son *Quart-Lexicon.* C'est une encyclopédie en un volume contenant soixante mille articles. Le petit *Taschen-Conversations-Lexicon* ne mérite pas les mêmes louanges : il est un peu trop court pour être assez intelligible.

— L'histoire de l'art s'est enrichie d'un ouvrage de valeur : *Der Bilderkreis der karolingischen Malerei. Seine Umgrenzung und seine Quellen,* par M. F.-F. Leitschuh (Bamberg, Büchner). Les *libri Carolini* s'y trouvent bien traités.

— L'année liturgique de dom Prosp. Guéranger est bien goûtée en Allemagne. A peine a-t-on commencé d'imprimer le dernier volume (treizième) de la traduction, que déjà une seconde édition des premiers est devenue nécessaire.

— *Der Einfluss Frankreichs auf die deutsche Politik und die Entwicklung des preussischen staates,* tel est le titre d'un « registre de péchés, » que Bruno Bauer vient de présenter à la Prusse. La vérité historique longtemps supprimée y a trouvé un bon défenseur, quoique peu flatteur pour la Prusse.

— Les mémoires du duc Antoine de Gramont sont l'objet d'une étude critique de M. C. Troeger. L'auteur divise son ouvrage (*Hallesche Abhandlungen zur neueren Geschichte,* Heft XXIV.) en deux parties : I. Partie militaire : jeunesse (1604-1631), service militaire sous Richelieu (1635-1643), fin de l'activité militaire (1644-1648), Gramont et la Fronde ; II. Partie diplomatique : ambassade de Francfort (1657-1658), ambassade de Madrid (1659), dernières années; suit enfin un supplément relatif à l'histoire des campagnes du duc d'Enghien en 1644 et 1645.

— Les inscriptions cunéiformes les plus importantes doivent être réunies en ordre chronologique dans un ouvrage que M. E. Schrader va éditer. Il aura comme collaborateurs, les docteurs Abel, Bezold, Jensen, Peiser, Winckler. Les dessins seront composés par Henri Kiepert. La *Keilinschriftliche Bibliothek* formera quatre volumes, dont le premier vient de paraître à Berlin. L'histoire babylonienne-assyrienne de Tiele (Gotha) et l'histoire de l'As-

syrie et de Babylone, par F. Hommel, peuvent être considérées comme en formant des compléments historiques.

— L'histoire des temps de Napoléon s'est enrichie par la publication de la *Politische und militärische Correspondenz König Friedrichs von Würtemberg mit Kaiser Napoleon I, 1805-1813.* L'auteur, le Dr de Schlossberger, a pu puiser dans les archives d'État, grâce à sa fonction de vice-directeur des archives de Stuttgart. On y trouve cent cinquante-neuf lettres de Frédéric à Napoléon, quatre-vingt-huit lettres de l'Empereur au Roi, et vingt-neuf autres lettres. L'introduction et les notes ont aussi leur valeur. Ce qui intéressera le plus, ce sont les cinquante-cinq lettres de l'année 1809.

— On ne lira pas sans un vif intérêt un livre d'une grande valeur historique : *Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter. Untersuchungen auf Grund der Quellen zunächst des Mosellandes,* par le Dr Charles Lamprecht (Stuttgart, Cotta). L'auteur a examiné plus de 30,000 documents pour nous fournir cette œuvre d'importance extraordinaire.

— La production littéraire de l'Allemagne qui, en 1887, était de 15,972 ouvrages, est montée en 1888 à 17,000 pièces, ainsi réparties : théologie, 1,623 (1887, 1,456); jurisprudence, 1,490 (1,369); médecine, 1,108 (1,082); sciences naturelles, 876 (867); histoire, 842 (722); langues anciennes, 588 (585); philosophie, 156 (126); belles-lettres, 1,423 (1,402).

— Quoique la *Bibliotheca biographica,* de Neubner (Cologne), compte 7,102 numéros et qu'elle ait une grande valeur, il y a pourtant des lacunes et l'ordre y fait un peu défaut.

— Le principe qui guide M. Mahrenholz dans sa *Geschichte der französischen Revolution* est assez étrange. « Tant que j'aurai, dit-il, à parler des conflits de la République française avec les puissances allemandes, je me placerai au point de vue national. » L'auteur veut dire au point de vue prussien. De plus, il ne cite point ses sources françaises.

Angleterre. — Nous apprenons la fondation de deux nouveaux périodiques; l'un, dévoué aux intérêts agricoles, sera intitulé : *The Farmer's Magazine ;* l'autre, dont le premier numéro a déjà paru, et qui se publie sous la direction de la romancière Mme Mary C. Rowoell, est intitulé : *St Paul's* (28-30 Paternoster Row, E. C.).

Autriche-Hongrie. — Le libraire-éditeur Ch.-D. Lippe, à Vienne, nous donne un *Bibliographisches Lexicon der gesammten Literatur der Gegenwart,* qui comprend les années 1880-1889. Le second volume, qui vient de paraître, renferme les années 1887-1889 en 19 p. La Bibliographie commence par Abarbanel et s'arrête à Mgale-Tmurin.

— Il n'y avait pas eu jusqu'à présent d'ouvrage en langue allemande traitant à fond la littérature hongroise. Nous devons au Dr Schwicker d'avoir comblé cette lacune.

Belgique. — La *Nécessité sociale,* c'est-à-dire la nécessité de résoudre la question sociale, tel est l'objet de la courte brochure que vient de publier M. J. Putsage (Bruxelles, imp. Ve Monnom, in-8 de 18 p.). Ignorance et paupérisme, voilà la double misère morale et matérielle de notre époque. Nécessité de « l'ordre, condition essentielle de la vie des sociétés » qui peut seule en assurer la permanence ; liaison indissoluble de la question sociale et de la question morale, nécessité de résoudre d'abord la question morale, tels sont les points que traite M. Putsage. Il croit qu'à la période actuelle, caractérisée par la souveraineté du peuple et dans laquelle « la force brutale se dissimule à peine sous le sophisme du droit des majorités, » succé-

dera une époque plus heureuse « caractérisée par la connaissance du droit réel, la souveraineté de la raison. » Il ne nous appartient pas de juger ici les hypothèses de M. Putsage.

Espagne. — Don Francisco de Cárdenas vient d'extraire du *Boletin de la Real Academia de la historia,* de Madrid, l'article qu'il y a publié sur une loi de Theudis (531-548), inconnue jusqu'ici, et qui ne se trouve que dans un palimpseste de la Bibliothèque cathédrale de Léon. Il a fallu employer les réactifs les plus énergiques pour lire la date de promulgation de cette loi que le manuscrit de Léon présente intercalée au milieu des lois romaines du *Breviarium Alarici : data sub die VIII Kal. decembrius anno XV regni domini nostri gloriosissimi Theudis regis.* Comme on n'est pas d'accord sur la chronologie de ce règne, il n'était pas facile de préciser cette date. M. Cardenas la fixe au 24 novembre 546. L'objet de la loi, dont le texte est ici publié, est de réprimer les abus commis par les fonctionnaires royaux dans la levée des frais de justice. Il ne nous reste plus qu'à transcrire le titre de cette intéressante brochure : *Una ley de Teudis desconocida recientemente descubierta en un palimpsesto de la catedral de Léon* (Madrid, imp. Fornatet, in-8 de 24 p.).

— Le *Resumen de las conferencias mensuales* (Séville, imp. de Dias y Carballo, in-8 de 8 p.) lu le 1er juin 1889 par don Jose Moreno Fernandez, à l'École de médecine de Séville, donne la liste des diverses conférences faites dans l'année 1888-1889, et dont quelques-unes ont été analysées ici-même (*Polyb.*, t. LVI, p. 212-213).

Italie. — La Députation royale pour l'histoire de la patrie, qui a déjà si bien mérité de l'érudition, ajoute à ses nombreux travaux trois importantes publications nouvelles : *Miscellanea di storia italiana edita per cura della regia Deputazione di storia patria,* tome XVII, le XIIe de la seconde série (Turin, chez les frères Bocca, gr. in-8 de XLVIII-578 p.). Les auteurs des mémoires réunis dans ce volume sont MM. Manuel di San Giovanni (mémoire posthume), Giovanni Vidari, Alessandro Vesme, Carlo Cipolla, Jules Vuy, Antonio Ceruti, Cornelio di Simoni, Pietro Vayra. Le mémoire de M. Vuy est rédigé en français (*Ademar Fabri, prince-évêque de Genève*). Un des plus intéressants morceaux du recueil est l'étude de M. Vesme sur Torquato Tasso et le Piémont. — *Biblioteca storica italiana publicata per cura della R. Deputazione di storia patria. V. Regesta comitum Sabaudiæ Marchionum in Italia ab ultima stirpis origine ad an. MCCLIII curante Dominico Carutti* (Turin, mêmes libraires, gr. in-8 de x-413 p.). Le volume, dédié à la princesse Marguerite, reine d'Italie, est terminé par un index très bien fait et très ample où l'on trouve l'énumération de tous les documents du recueil, le plus ancien étant daté du 21 avril 902. Le docte éditeur a fait suivre les innombrables pièces qu'il reproduit ou qu'il analyse, de diverses dissertations (*excursus*) parmi lesquelles on remarque l'étude sur la *Croix blanche de Savoie* (p. 346-358). — *Indices chronologici ad antiquit. ital. M. Æ. et ad opera minora Lud. Ant. Muratorii scripserunt Joannes Maria Battaglino et Joseph Calligaris operis moderamen sibi susceperunt Carolus Cepolla et Antonius Manno, curatores Taurinenses studiis historiæ patriæ promovendis. Fasciculus I.* (Turin, mêmes libraires, in-fol. de 60 p. à deux colonnes).

— M. Domenico Perrero, dans un volume publié à Turin, chez Casanova, sous ce titre : *Gli ultimi reali di Savoia del ramo primogenito ed il principe Carlo Alberto di Carignano,* s'efforce de corriger les inexactitudes du livre de M. le marquis Costa de Beauregard dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (*Polybiblion,* LV, p. 447).

— F. X. Haberl, rédacteur d'un journal de musique ecclésiastique, a profité de la permission du Souverain Pontife pour composer un catalogue bibliographique des pièces de musique contenues dans les archives de la chapelle pontificale. Le manuscrit le plus ancien date de 1460. L'éditeur donne la description de 269 manuscrits.

— Le *Bollettino di bibliografia veneta*, pour 1887-1888 (Extrait de l'*Archivio Veneto*, tomes XXXV-XXXVI. Venezia, tip. Fr. Visentini, in-8 de 91 p.), renferme 885 numéros. Nous ne pouvons que regretter que l'auteur, M. Antonio Bertoldi, n'ait pas donné à la table des matières de plus amples développements. Elle reste cette année comme l'année précédente extrêmement incomplète. En outre, les épreuves typographiques ont sans doute été revues avec peu de soin, car le nombre de fautes d'impression fatigue le lecteur. Un *errata* en relève dix seulement, alors qu'il y en a presque à chaque page. Enfin, un autre défaut de forme que nous devons relever est le manque d'uniformité dans la disposition typographique des notes que M. Bertoldi joint à quelques articles, soit pour en indiquer le contenu, soit pour faire connaître les périodiques d'où ils sont extraits.

— M. Adriano Capelli publie dans le fascicule 40-41 du *Giornale storico della letteratura italiana*, un très intéressant inventaire des livres possédés en 1436, par le marquis d'Este dans la grande tour de Castelvecchio à Ferrare. Cet inventaire ne comprend pas moins de 279 numéros. La notice dont M. A. Capelli a fait précéder cet inventaire contient, entre autres renseignements curieux, la liste des ouvrages, au nombre de vingt, confisqués en 1434 sur Giacomo Giglioli de Ferrare, premier secrétaire du marquis d'Este. Malgré le maigre développement consacré par l'auteur du catalogue à chacun des ouvrages, M. Capelli a pu en identifier quelques-uns.

POLOGNE. — La première histoire littéraire de la Ruthénie, tant par la valeur que par l'abondance des matières, est l'ouvrage de Omelan Ogonowski (*Istorija literaturi ruskoj Lwiw*). Il est vrai que Pypin a donné un abrégé de la littérature ruthène dans son *Histoire des littératures slaves*. Mais Pypin y a omis la première période commune aux Russes et aux Ruthéniens. L'auteur divise la littérature ruthène en cinq périodes : 1° du XIe siècle jusqu'à l'invasion des Tartares. Nous citons de cette période, surtout la *Prawda ruska*, la chronique de Nestor, le pèlerinage de Daniel en Terre Sainte (*Palomnik*), enfin *Slowo o pulku Igorowym;* 2° depuis l'invasion des Tartares jusqu'à l'union de la Ruthénie avec la Pologne (1386). C'est le temps de la décadence. Une chronique volhynienne-halicienne, voilà presque le seul monument littéraire de cette époque; 3° jusqu'à la fondation de l'Académie de Kiew en 1632; 4° jusqu'au temps de Kotlarewski; 5° jusqu'à nos jours. Il faut avouer que cette division a un fondement historique, mais non point dans des considérations littéraires. Peut-être l'avis d'un critique polonais est-il à préférer, d'après quoi il aurait mieux valu ne faire que trois divisions. Les notes bibliographiques de cette œuvre sont un véritable trésor.

— Il est bien à regretter que l'auteur de l'histoire de l'imprimerie de Czenstochow n'ait pas profité des avis donnés par le Dr Wisłocki lors de la première édition de cet ouvrage. Si on trouve, en effet, dans la seconde édition, revue avec soin par H. Siennicki, plusieurs livres dont on n'avait qu'une connaissance bien incomplète, l'œuvre ne satisfait pourtant point.

— Les archives des princes Sanguszko ont fourni un volume de documents qui sera suivi de toute une série d'autres. M. Z.-L. Radzieminski a le

mérite de les avoir mis au jour. Le *Trimestre historique* indique plusieurs défauts à corriger dans les volumes suivants.

— La bibliographie lithuanienne de 1547 jusqu'en 1701 est étudiée par M. Stankiewicz. La première livraison de son œuvre avait donné quelques renseignements sur une Écriture sainte lithuanienne, imprimée à Londres en 1663. La seconde livraison passe d'abord en revue les sources de l'histoire de la littérature lithuanienne, puis suit le catalogue de cinquante-neuf ouvrages, vingt-quatre protestants et édités en Prusse ; trente-cinq, dont vingt-sept catholiques, ont paru à Vilne, Kiejdane et Londres.

PORTUGAL. — Nous avons eu une revue consacrée à Molière. Le Portugal en a une consacrée à Camoës : *Circulo Camoniano* (Porto, rua Santa Catharina, 656). Le premier numéro en a paru récemment. Ce recueil mensuel a pour directeur un poète, M. Joaquim de Araujo, l'auteur des *Poetas mortos* et des *Occidentaes*. La première livraison, qui nous offre un portrait de Camoës, est composée d'une introduction par le directeur de la revue, du rôle poétique de Camoës en Allemagne, par M. de Reinharstoettner, de contributions à la biographie camoniane par Mme Michaelis de Vasconcellos, de notes biographiques sur les éditions allemandes, des œuvres de l'auteur des *Lusiades* par W. Wilhem Storck, de recherches sur des poésies attribuées à tort à Camoës et de quelques communications qui le concernent, par M. de Carvalho Monteiro. Nous souhaitons plein succès au *Circulo Camoniano* et nous espérons que le directeur de ce périodique se souviendra que la France n'est pas restée indifférente au grand poète portugais. Voltaire, à la suite de *la Henriade*, dans son *Essai sur la poésie épique*, n'a pas oublié les *Lusiades* (p. 275 de l'édition de Londres, 1733). Châteaubriand en a parlé, mais non comme il aurait dû le faire, dans le *Génie du christianisme* (seconde partie, livre I, ch. IV). Laharpe en a donné une traduction (Paris, Verdière, 1820). Elle a été précédée d'une autre de Duperron de Castera et suivie de celle de J.-B. Millié. Cette dernière, la meilleure, a été publiée de nouveau par M. Clovis Lamarre, qui l'a modifiée en quelques-unes de ses parties et y a joint d'amples notes et commentaires (Paris, Didier, 1878). Enfin en 1877, nous avons rendu compte ici même d'une paraphrase en vers, qui fut une malheureuse tentative. En fait de traduction en vers, n'oublions pas celle que Florian a donnée de l'épisode d'Inès de Castro. Elle est écrite dans le style poétique de l'époque, mais non indigne d'estime ; n'oublions pas de rappeler non plus la tragédie de La Motte. Nous n'avons pas la prétention d'indiquer à M. de Araujo tout ce qui chez nous a pu être dit de Camoës, nous nous bornons à lui citer quelques œuvres dont nous retrouvons les titres dans notre mémoire. Il en complètera la liste et se souviendra des travaux qu'un de nos collaborateurs, M. Maxime Formont, a fait paraître dans l'*Instruction publique* et la *Revue du Monde latin*.

RUSSIE. — Le journal du ministère de l'instruction, de Saint-Pétersbourg, publie un travail assez curieux : *Zapiski o postavlenii russkich episkopow v Vatikanskom greczeskom sbornikic*, par Wasilewski. M. Regel, fonctionnaire de l'Université de Saint-Pétersbourg, a trouvé dans les archives du Vatican un manuscrit grec (Cod. Vat. Graec. 840 fol.) qui, à son avis, est originaire du XVe siècle. On y lit la description de l'élection et du sacre de quelques évêques russes au temps du métropolite Théognoste (1328-1347, et non comme le veut Mgr Pelesz, 1328-1353). On trouve dans cette liste quelques évêques absolument inconnus.

— Les relations de la Pologne avec la Russie au temps du tsar Féodor II forment le sujet d'une étude de E. Łamysłowski : *Sznoszenija Rossii z Polszej*

w carstvovanije Feodora Aleksiejevicza. Ces articles ont paru dans le *Journal du ministère de l'instruction.* Les documents dont l'auteur s'est servi étaient tous inconnus jusqu'ici. Il éclaircit surtout la question d'un traité de la Pologne avec la Turquie.

PERSE. — L'histoire de la dynastie par Ibn Abd-al-Kerim Ali Rizâ, natif de Shirâz, vient de paraître dans une édition critique. M. E. Beer y a ajouté une introduction (Leide, Brill).

AFRIQUE. — L'un de nos collaborateurs assidus a publié dans la *Revue française* de M. Marbeau (Paris, Chaix), une notice historique sur la Côte des Esclaves et particulièrement sur le Dahomey. Il avait déjà inséré dans le même recueil un travail intitulé : *Le Sahara, Tombouctou,* les *Touareg* (15 mai). Nous savons que M. d'Avril continuera cette série de monographies particulièrement intéressantes dans les circonstances actuelles. Des croquis spéciaux permettent de suivre sur le terrain les descriptions et les dissertations de l'auteur.

ÉTATS-UNIS. — Le mois de septembre a vu naître à Boston une nouvelle revue : le *New England Magazine,* publié sous la direction de MM. Edward Everett Hale et Edwin D. Meal, est surtout, mais non exclusivement, consacré au passé de la Nouvelle Angleterre.

— Une autre revue, *No Name Magazine,* que la compagnie de la presse américaine de Baltimore publie à partir du mois d'octobre, ne recevra les articles qui lui seront envoyés que sur le mérite qu'ils présenteront et non sur le nom d'un auteur connu. Elle fait ainsi appel à tous les talents ignorés qu'elle se propose de produire au grand jour.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Bible maternelle, entretiens familiers d'une mère avec ses enfants sur la Genèse* (*1re époque*), par la tante Marguerite (in-32, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Meditationes de præcipuis fidei nostræ mysteriis,* auctore P. L. de Ponte (2 vol. petit in-18, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Politique et Vérité. Conférences sur les questions fondamentales de la religion,* par Un missionnaire (in-18, Delhomme et Briguet). — *Petit Dictionnaire de jurisprudence à l'usage des chasseurs,* par R. Lajoye (in-18, cart., Plon et Nourrit ; Chevalier-Marescq). — *Histoire du communisme et du socialisme,* par J.-G. Bouctot (in-18, Ghio). — *La Locomotive, le matériel roulant et l'exploitation,* par M. de Meulen (in-4, Firmin-Didot). — *Madère, station médicale fixe,* par le Dr A. Mourão Pitta (in-8, cart. anglais, F. Alcan). — *Les Catacombes de Rome. Guide du pèlerin au cimetière de Calliste,* par l'abbé A. Pillet (petit in-18, carton. anglais. Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Harmonies chrétiennes,* par J. Casier (petit in-8 carré, Siffer, à Gand; Société belge de librairie, à Bruxelles ; Baltenweck, à Paris). — *Causeries littéraires,* par E. Biré (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon ; Vic et Amat, à Paris). — *Les Contes d'animaux dans les Romans du Renard,* par H. Carnoy (petit in-18, Maisonneuve ; Lechevallier). — *Madame d'Épone,* par Brada (in-18, Plon et Nourrit). — *Mon oncle et mon curé,* par J. de la Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Mirages du bonheur,* par M. de Besneray (in-18, Plon et Nourrit). — *Dans les Pampas, les Émigrants,* par G. Henty (in-8, Firmin-Didot). — *Dans les Pampas, les Jeunes Colons,* par G. Henty (in-8, Firmin-Didot) — *La Fille du Notaire,* par lady G. Fullerton, trad. par W. Fitz-Gérald (in-8, Mame, à Tours). — *Les Derniers Peaux-Rouges,* par V. Tissot et C. Améro (in-8, Firmin-Didot). — *Un Français dans la Floride, notes de voyage,* par E. Johanet (in-8, Mame, à Tours). — *Précis d'histoire juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane,* par M. Vernes (in-16, Hachette). — *Ausfürliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie,* herausgegeben von W.-H. Roscher (fasc. I à XIV, gr. in-8, Druck,

à Leipzig). — *Histoire de saint François d'Assise,* par l'abbé L. Lemonnier (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Le Baptême de la France, tableau historique du mouvement social et religieux dans les Gaules au* V*e siècle,* par l'abbé Périgaud (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon ; Vic et Amat, à Paris). — *Les Apparitions et la Mission divine de Jeanne d'Arc devant la critique rationaliste,* par l'abbé Hatte in-8, Herluison, à Orléans). — *Louis XI et Charles le Téméraire,* par E. Asse (in-8, Firmin-Didot). — *François de Lorraine, duc de Guise,* par C. Buet (in-8, Société de Saint-Augustin, à Lille). — *La Réforme à Saint-Omer et en Artois jusqu'au traité d'Arras (1577-1579),* par l'abbé O. Bled (in-8, d'Homont, à Saint-Omer). — *Un Homme, cent ans de Révolution,* par J.-E. de Conny (H. Champion, à Paris ; Durand à Moulins). — *La Question conservatrice et la Question républicaine jusqu'aux conventions, 1872-1883,* par Amagat (in-8, Plon et Nourrit). — *Cahiers coloniaux de 1889,* réunis et présentés par H. Mager (in-18, A. Colin). — *Cours d'épigraphie latine,* par R. Cagnat (in-8, Thorin). — *Les Maisons de la Compagnie de Jésus à Tournai,* par E. Soil (in-8, Société de Saint-Augustin, à Bruges). — *L'Alsace, ses idées, ses hommes et ses œuvres,* par Mgr S. Herscher (in-18, Haton). — *Gui Patin, sa vie, son œuvre, sa thérapeutique (1601-1672),* par F. Larrieu (gr. in-8, Picard). — *Washington et son Œuvre,* par E. Masseras (in-18, Plon et Nourrit). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, t. VII, Grenoble* (gr. in-8, Plon et Nourrit).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de Philosophie. — 1. *Prælectiones logicæ et ontologiæ,* quas in collegio maximo lovaniensi S. J. habebat Gust. Lahousse, E. S. Lovanii, Ch. Peeters (Paris, Lecoffre), 1889, gr. in-8 de xix-604 p., 7 fr. 50. — 2. *Cours de philosophie à l'usage du baccalauréat,* complètement adapté au programme officiel de 1885, par l'abbé Bertheaud, directeur du collège de la Grand'Maison (Poitiers). Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de viii-649 p., 7 fr. 50.

Psychologie. — 3. *Psychologie de l'attention,* par Th. Ribot, professeur au collège de France. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 180 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit,* par Fr. Paulhan. Paris, F. Alcan, 1889, in-8 de 588 p., 10 fr. — 5. *L'Automatisme psychologique,* essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine, par Pierre Janet, professeur au lycée du Havre. Paris, F. Alcan, 1889, in-8 de 496 p., 7 fr. 50. — 6. *Essai sur la liberté morale,* par E. Joyau, chargé de cours à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, F. Alcan, 1888, in-12 de x-246 p., 3 fr. 50.

Métaphysique. — 7. *Principios de metafisica. Ontologia,* por el Dr Ant. Hernandez y Fajarnés, catedr. en la Univ. de Zaragoza. Zaragoza, C. Gasca, 1887, in-8 cartonné de xxxii-365 p. — 8. *Essai d'introduction à l'étude de la philosophie critique. Les Bases de l'objectivité de la connaissance dans le domaine de la spontanéité et de la réflexion,* par A. Van Weddingen, aumônier de la cour. Bruxelles, F. Hayez, 1889, in-8 de 879 p. — 9. *Essai sur la méthode en métaphysique,* par Paul Dubuc, doct. ès lettres. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de 311 p., 5 fr. — 10. *Études sur la raison,* par Félix Cellarier. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 279 p., 3 fr. — 11. *Le Phénomène, esquisse de philosophie générale,* par J.-J. Gourd, professeur à l'Université de Genève. Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de 447 p., 7 fr. 50. — 12. *La Philosophie de la mécanique,* par Edouard Pellis. Paris, F. Alcan, 1888, gr. in-8 de 187 p., 2 fr. 50. — 13. *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie,* par E. de Roberty. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 192 p., 2 fr. 50. — 14. *Dieu et l'Être universel, abrégé de Dieu dans la science et dans l'amour,* par Arthur d'Anglemont. Paris, Aug. Ghio, 1889, in-12 de viii-186 p., 3 fr. 50. — 15. *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion,* par J. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. Paris, F. Alcan, 1889, in-8 de 280 p., 5 fr.

Cosmologie. — 16. *Le Problème cosmologique,* dissertation par D. Nys, bach. en théol., licencié en phil. Louvain, Ch. Fonteyn, 1888, gr. in-8 de vi-201 p., 3 fr. 50. — 17. *Matière et Forme en présence des sciences modernes,* par Alb. Farges, prêtre de Saint-Sulpice. Gr. in-8 de 222 p., 4 fr. — 18. *L'Univers a-t-il été créé? ou Que sommes-nous? exposé populaire sur la matière et la force, la vie et la mort, les plantes, les animaux et l'homme,* par L. Guillaume. Paris, E. Dentu, 1888, in-12 de 209 p., 2 fr. 50.

Morale. — 19. *Elementos de derecho natural,* por D. Rafael Rodriguez de Cepeda, catedr. en la Univ. de Valencia. *Parte Segunda.* Valencia, Domenech, 1888, in-12 de 449 p., 4 fr. — 20. *Le Droit naturel, ou Philosophie du droit,* par Christodul I. Suliotis, docteur en droit et docteur ès lettres. Paris, Marescq aîné, 1888, gr. in-8 de 675 p., 10 fr. — 21. *Questions de morale pratique,* par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1889, in-16 de xv-368 p., 3 fr. 50.

Histoire de la philosophie et Traductions. — 22. *Le Procès de Socrate. Examen critique des thèses socratiques,* par G. Sorel. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 396 p., 3 fr. 50. — 23. *La Philosophie de Platon,* par Alfred Fouillée, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française. Tome III :

Histoire du platonisme et de ses rapports avec le christianisme. 2e édit. revue et augmentée. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 393 p., 3 fr. 50. — 24. *Etudes sur le Banquet de Platon,* par C. Huit. Paris, E. Thorin, 1889, in-8 de 139 p., 2 fr. 50. — 25. *Polémique d'Aristote contre la théorie platonicienne des idées,* essai philosophique suivi d'éclaircissements sur quelques points du peripatétisme, par H.-P. Cazac, professeur de philosophie au lycée de Tarbes. Tarbes, Croharé, 1889, gr. in-8 de 76 p. — 26. *La Philosophie de Gassendi,* par P. Félix Thomas, professeur au lycée de Brest. Paris, F. Alcan, 1889, in-8 de 320 p., 6 fr. — 27. *Critique de la philosophie kantienne,* par Arthur Schopenhauer, traduit en français par J.-A. Cantacuzène. Bucarest, Sotschek (Paris, Perrin), 1889, in-8 de 203 p., 4 fr. — 28. *Psychologie,* par Ant. Rosmini Serbati, traduit de l'italien sur la nouvelle édition, par E. Segond, professeur au collège Stanislas. Tome II. Paris, Perrin, 1888, in-8 de 586 p., 8 fr.

1. — Le grand travail du P. Lahousse, professeur au collège de la Compagnie de Jésus à Louvain, vient de se terminer par la publication du dernier volume, dernier dans l'ordre du temps, mais premier dans l'ordre méthodique des matières; ce volume renferme en effet la logique, qui doit précéder tout le reste, et l'ontologie générale, introduction naturelle aux traités de métaphysique spéciale qui ont déjà paru et auxquels le *Polybiblion* a fait l'accueil qu'ils méritaient (t. LIII, p. 522). Il faudrait répéter ici les mêmes éloges relatifs à la sûreté de la doctrine, à l'ordre de la composition, à la parfaite lucidité de la forme. Les questions à signaler dans le traité de logique me paraissent être celles des jugements synthétiques et analytiques et de l'induction, ainsi que la théorie entière de la certitude. Elles démontrent chez l'auteur, en même temps qu'une fidélité intelligente aux enseignements traditionnels de l'école, le souci louable de munir ses disciples d'arguments solides contre les erreurs de la pensée moderne. Tout au plus pourra-t-on, au point de vue de la méthode des sciences expérimentales, regretter l'absence des règles pratiques qui, depuis Stuart Mill surtout, ont complété cette partie de la logique générale, à peu près étrangère à la scolastique. Par exemple, on chercherait vainement dans la logique du P. Lahousse les règles de l'hypothèse qui, je crois, n'y est pas même nommée. — Son ontologie traite : 1° de l'être et de ses propriétés (et à ce sujet de l'essence et de l'existence, de la puissance et de l'acte, de l'unité y compris le principe d'individuation, du vrai et du faux, du bien et du mal); 2° des dix catégories, en cinq chapitres, dont le plus important est celui de la *Causalité;* 3° des perfections des êtres, en particulier de l'infini et du fini, du nécessaire et du contingent; le tout aboutit à deux articles sur l'ordre et sur le beau. Impossible de s'arrêter ici sur les détails remarquables de ce long traité. Je me contente de signaler aux théologiens encore plus qu'aux philosophes les deux discussions très étudiées de l'hypostase et des accidents absolus; sur cette dernière question, l'auteur, fidèle à l'enseignement traditionnel, s'attache à réfuter les difficultés qu'y a opposées son éminent confrère, le P. Palmieri. Ce volume et les trois qui lui font suite ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques

philosophiques. Les professeurs et les élèves des grands séminaires, en particulier, ne peuvent guère trouver de secours plus utile, soit pour l'étude, soit surtout pour l'argumentation. La forme constamment didactique et syllogistique de ce grand cours de philosophie a ses inconvénients comme ses avantages; mais elle devient, pour les exercices des cours ecclésiastiques de philosophie, une recommandation de premier ordre. A un point de vue plus général, elle se prête admirablement aux besoins des travailleurs, même profanes, qui veulent trouver sur-le-champ telle définition, telle théorie, telle démonstration consacrées dans l'École.

2. — Le *Cours de philosophie* de M. l'abbé Bertheaud s'adresse à un public étudiant tout autre que celui du P. Lahousse. A première vue, on serait tenté de croire que ces deux auteurs n'enseignent pas la même science. Ce sont pourtant deux philosophes chrétiens, mais qui suivent deux programmes fort divers. Il ne faut pas blâmer le professeur de Poitiers d'avoir adopté le langage et les procédés de l'Université de France, puisqu'il a travaillé pour des élèves qu'elle est chargée d'examiner. Mais il est permis de trouver bien strictement utilitaire cette raison donnée par M. Bertheaud de la publication de son livre : « Dans l'espace de huit années, les quatre-vingt-dix élèves qui ont suivi mon cours préparatoire à l'examen ont tous été reçus, à l'exception de trois ou quatre, à la fin de leur première année, ou au mois de novembre de leur seconde année. » Sans exiger une grande originalité personnelle dans un livre classique, on peut juger excessive la promesse de donner sur toute question « la doctrine la plus généralement admise dans l'enseignement. » On peut même se demander si les maîtres contemporains dont l'auteur s'est « aidé » agréeront sans quelque arrière-pensée de plainte « l'expression de sa profonde gratitude. » Une grande partie de sa *Psychologie,* par exemple, n'existerait plus, si on y reprenait ce qui appartient à M. Rabier.

Tout cela tend-il à diminuer l'utilité pratique de ce volume? Point du tout. L'auteur a mis partout des qualités précieuses: l'ordre, la clarté, même dans la concision. Ses résumés dispenseront les jeunes étudiants d'aborder de gros livres mal adaptés à leur intelligence ou aux limites imposées à leurs études. A mon humble avis, un maître intelligent aura plus d'une fois à modifier, à compléter surtout, telle ou telle théorie, et à citer plus d'autorités chrétiennes, sans oublier saint Thomas, sur certaines questions privilégiées. Mais les professeurs qui craignent sagement que leurs élèves ne se perdent dans le premier volume de M. Rabier seront heureux d'avoir ici une sorte d'extrait de ce précieux travail. Ils regretteront que M. Bertheaud n'ait pas utilisé les cahiers autographiés, mais non imprimés encore, du même auteur, qui auraient renforcé plusieurs pages de sa morale et de sa

métaphysique. Mais, en somme, tout ce volume, y compris l'*Histoire de la philosophie,* qui n'insiste avec raison que sur les grands systèmes, est bien approprié à son but spécial, et on peut lui prédire un véritable succès.

3. — Le petit volume de M. Th. Ribot sur la *Psychologie de l'attention* peut prendre place à côté de ses trois études déjà publiées sous ces titres : *Maladies de la mémoire, — de la volonté, — de la personnalité.* C'est toujours de la psychophysique, ou de la physiologie, beaucoup plus que de la psychologie *veri nominis*. C'est toujours même, quoique le titre ne le dise pas cette fois, de la physiologie morbide ou de la pathologie, plutôt que de la physiologie normale ; cette fois pourtant, les « maladies de l'attention » ne forment qu'un troisième et dernier chapitre, après deux autres consacrés à « l'attention spontanée » et « volontaire. » Toujours aussi on peut dire à M. Ribot : Ce que vous nommez attention, est tout autre chose que l'attention, — comme on lui avait dit précédemment que ses études, d'ailleurs très utiles, sur la mémoire, la volonté, la personnalité, n'atteignaient réellement ni la personnalité, ni la volonté, ni la mémoire.

Le présent opuscule de M. Ribot est notablement plus court que les précédents, mais il témoigne du même soin dans la préparation et dans l'exécution, comme aussi, hélas ! des mêmes préoccupations purement empiriques. Il aurait, de plus, s'il fallait en croire l'auteur lui-même, un mérite supérieur de nouveauté, parce qu'il tend à combler une lacune de la psychologie contemporaine. Il faut l'entendre sans doute de la « psychologie physiologique ; » car la vraie psychologie de l'attention existe, on peut la trouver dans plus d'un livre estimable et en tirer même des suppléments indispensables à qui n'aurait étudié que le petit livre de M. Ribot. « Il y a deux formes bien distinctes de l'attention, dit le savant professeur : l'une spontanée, naturelle ; l'autre volontaire, artificielle. — La première, négligée par la plupart des psychologues, est la forme véritable, primitive, fondamentale de l'attention. La seconde, seule étudiée par la plupart des psychologues, n'est qu'une imitation, un résultat de l'éducation, du dressage, de l'entraînement. » Sauf le positivisme trop flagrant de ces derniers mots, la doctrine est exacte, mais élémentaire. Quels psychologues a donc étudiés M. Ribot pour la croire neuve ? Je croyais admis de tout le monde que l'attention spontanée précède l'attention volontaire, en quoi l'attention suit la loi de toutes nos facultés actives. Il paraît que la psychologie physiologique n'était pas encore arrivée là. Qu'elle rende donc grâce à M. Ribot, tandis que nous resterons fidèles à nos vieux errements, de plus en plus justifiés par la marche même des novateurs.

Ce n'est pas à dire que, sur la psychologie de l'attention, le savant

professeur en revienne à notre point de vue ; j'ai affirmé déjà qu'il n'étudiait pas l'attention elle-même ; il ne s'occupe que des faits physiologiques qui l'occasionnent ou l'accompagnent. Voici sa formule finale : « L'attention dépend d'états affectifs, les états affectifs se réduisent à des tendances, les tendances sont au fond des mouvements (ou arrêts de mouvements) conscients ou inconscients. L'attention, spontanée ou volontaire, est donc liée à des conditions motrices dès son origine même. » Que manque-t-il à cette formule pour être pleinement acceptable ? La définition vraie de l'attention, que M. Ribot a jugé inutile de donner. Cette définition doit renfermer l'idée de volonté, d'activité personnelle ; dès lors, on a, d'une part, l'activité intellectuelle fatalement excitée par des états affectifs dans la spontanéité, et d'autre part, s'excitant elle-même, quoique en conformité à la loi des états affectifs, dans l'attention libre. Seulement, nous voilà dans la psychologie des facultés, de l'unité, de l'autonomie psychiques : toutes choses que la « psychologie physiologique » se croit obligée d'ignorer. — Cette grave réserve laisse leur valeur relative très réelle aux lois physiologiques établies plus ou moins clairement dans les trois chapitres de ce petit traité. Le chapitre le plus curieux, mais, ce me semble, le plus perfectible, est celui des maladies de l'attention, ingénieusement ramenées à trois types : hypertrophie, atrophie, idiotie. On n'y trouvera presque rien sur ce dernier état, peu de chose sur le second ; et sur le premier, qui renferme l'idée fixe et l'extase, des théories bien imparfaites et une étude de sainte Thérèse, qu'il est difficile de prendre au sérieux. M. Ribot a feuilleté l'autobiographie de la sainte ; il y a longtemps que M. J. Simon avait remarqué qu'on peut y étudier la psychologie, mais il ajoutait : « Il y en a pour la vie ; » évidemment M. Ribot n'y a pas encore mis le temps nécessaire. Peut-être même, de toutes les conditions qui lui ont manqué pour mener cette étude à bien, le temps n'est-il pas la plus importante.

4. — Le gros volume de M. Fr. Paulhan sur l'*Activité mentale et les Éléments de l'esprit* peut être considéré comme une exposition détaillée, approfondie, de la doctrine exposée en abrégé dans sa *Physiologie de l'esprit* (*Polybiblion*, t. LII, p. 103). Cette doctrine n'est pas la sienne seulement ; c'est, avec des nuances, celle de presque tous les psychophysiciens de ce temps ; mais aucun d'eux peut-être ne l'a présentée avec le même appareil d'analyse et d'observations scientifiques. On peut reprocher à M. Paulhan, il est vrai, de n'avoir ni la précision du langage, ni la rigueur du raisonnement qui conviennent à la science. Mais ce défaut, joint à l'abondance vraiment abusive de ses développements, est peut-être utile, en somme, à des théories toutes en surface et dépourvues de fond solide. Le détail est spécieux et même riche de remarques vraies et subtiles, de constructions qui pourront avoir

leur emploi dans la psychologie sérieuse; mais le point de départ étant défectueux, le point d'arrivée ne peut qu'être faux.

L'essentiel de la doctrine peut se résumer en ces termes : l'esprit n'est pas une unité, c'est une synthèse résultant de phénomènes élémentaires; de sorte qu'il n'y a plus ni facultés, ni substance spirituelle, il n'y a que des phénomènes, des faits psychiques, se groupant d'après des lois aussi rigoureuses que celles de la chimie, de façon à produire cette synthèse qu'on appelle l'esprit. Plaignez-vous, comme Michelet, que cette prétendue psychologie vous enlève votre moi; vous ne troublerez pas le moins du monde la quiétude de ces savants, qui ne sont pas loin de comparer l'unité de l'esprit à celle d'une société quelconque, d'une ruche d'abeilles ou de la confédération des cantons suisses.

Dans une première partie, M. Paulhan étudie les éléments psychiques qui doivent aboutir à constituer l'esprit, et constate qu'ils ont tous ces deux tendances : appeler à eux et absorber ceux de leurs pareils qui peuvent s'harmoniser avec eux, et, au contraire, empêcher de naître ou faire disparaître ceux qui leur sont antipathiques. Les deux parties suivantes sont consacrées naturellement à étudier : 1° les lois de l'association (et M. Paulhan fournit là, en trois cents pages, quelques bonnes contributions à cette importante étude) ; 2° l'esprit, qui en est le résultat, et qui est considéré successivement dans ses expressions partielles (l'amour, le langage), dans sa plus grande généralité (personnalité), dans ses rapports avec la société et le monde extérieur, etc. « Synthèse des phénomènes organiques et des phénomènes psychiques, qui sont de véritables produits sociaux, élément du système social, principe de finalité dans le monde ; » M. Paulhan et l'école positiviste actuelle ne vont pas plus loin dans la philosophie du moi.

5. — C'est malheureusement à la même école que semblent appartenir M. Pierre Janet et son livre justement remarqué sur ce qu'il nomme *l'Automatisme psychologique,* ou les formes inférieures de l'activité humaine, telles que catalepsie, somnambulisme, hypnotisme, anesthésie, etc. Ce livre, avant d'entrer dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » de l'éditeur F. Alcan, a subi, comme thèse pour le doctorat, l'examen de la Faculté des lettres de Paris, et, chose piquante, c'est l'oncle du récipiendaire, c'est M. Paul Janet qui, après quelques difficultés, a consenti à présider la soutenance. Il est vrai que la parenté de l'éminent professeur et du jeune candidat ne s'étend guère à leurs doctrines respectives. Mais la science et le talent du nouveau venu étaient trop incontestables pour ne pas enlever toute importance à quelques divergences doctrinales, eu égard surtout aux idées de conciliation et de fusion qui dominent à cette heure dans l'enseignement officiel.

Quelque réserve qu'il convienne d'opposer à certaines explications et à certaines tendances de M. Pierre Janet, il serait injuste de ne pas reconnaître l'apport considérable que lui doit la psychologie morbide. Non seulement il a étudié avec soin et présenté avec netteté un grand nombre de faits caractéristiques, mais il en a tracé une classification générale, dont la base et beaucoup de détails, ce me semble, peuvent dès à présent être acceptés sans préoccupation d'école. Sa méthode d'observation paraît d'ailleurs parfaitement appropriée à ces études délicates, et il faut recommander à tous ceux qui voudraient s'y appliquer les pages de son introduction (4-10) où il l'expose. — Le correctif de certaines exagérations physiologiques de M. Pierre Janet se trouve, du reste, dans cette vue très juste de son début, que l'activité psychique de l'homme peut être fatale ou automatique dans certaines de ses manifestations, sans qu'on ait le droit de contester le caractère libre de plusieurs autres, ni même la présence d'une certaine intelligence, d'une certaine conscience, dans toutes. Il y a donc un automatisme psychologique. Il peut être total (occupant l'esprit tout entier, ne laissant place qu'à une seule pensée ou une seule action), ou partiel (impulsions fatales, coexistant à une activité consciente qui s'y oppose).

Sous le titre d'*Automatisme total,* la première partie de l'ouvrage traite de la catalepsie et du somnambulisme, en insistant sur les phénomènes de conscience, d'oubli au réveil, de mémoire alternante et de suggestion, qui se produisent dans ces états morbides. Il y a là des analyses et des explications vraiment lumineuses ; mais un spiritualisme sérieux devra modifier certaines formules sur les « diverses existences psychologiques successives, » sur les « changements de personnalité, » formules fausses en elles-mêmes, et qui dépassent la portée des faits sur lesquels on les appuie ; que ne peut-on dire aussi qu'elles dépassent la vraie pensée de l'auteur ! — La seconde partie, *Automatisme partiel,* renferme de longues et attentives recherches sur les catalepsies partielles, les suggestions qui suivent l'état hypnotique, les anesthésies, et ce qu'on nomme d'une façon fort suspecte « désagrégation psychologique, » titre qui amène l'histoire et la discussion du spiritisme, de la folie impulsive et des idées fixes et hallucinations. Ce qu'il y a de plus frappant dans ces études très curieuses et d'une lecture fort attrayante, c'est l'existence bien constatée, dans certains états morbides, de deux manières d'être psychologiques, non pas successives, mais simultanées. C'est ce que M. Pierre Janet appelle « personnalités simultanées, » et qu'il rapproche, à juste titre, des « personnalités alternantes, » étudiées par M. Th. Ribot et d'autres psychophysiciens. Mais ces expressions qui, l'une et l'autre, contredisent l'unité personnelle, sont absolument inexactes, et la psychologie se

ritualiste n'aura certainement aucune peine à concilier les faits de simultanéité, comme ceux d'alternance, avec la vraie notion de l'unité personnelle de l'homme.

6. — La question psychologique de la liberté domine à la fois la morale et la métaphysique ; il ne faut donc pas s'étonner de la voir résolue dans le sens négatif par la fausse philosophie qui s'est faite l'esclave de la science matérialiste, ou systématiquement exclue du domaine de la vérité connaissable par les positivistes et empiristes de ce temps. M. Joyau est de ceux qui maintiennent contre ces négations et ces fins de non-recevoir « la liberté morale » de l'homme. Son *Essai* sur cette question a obtenu une mention honorable de l'Académie des sciences morales et politiques au concours de 1885. Sa doctrine, quoique hostile au déterminisme scientifique des docteurs du jour, est loin de s'identifier avec la thèse traditionnelle du libre arbitre, soutenue à ce même concours par deux de ses concurrents, dont le *Polybiblion* a fait connaître les mémoires, M. Fonsegrives et M. l'abbé E. Blanc. Je dois dire aussi, en toute sincérité, que si la partie de cette doctrine qui coïncide avec l'enseignement commun de la philosophie spiritualiste est vraiment solide, celle qui s'en écarte m'a paru « fourmiller de contradictions. » L'auteur me pardonnera la rude franchise de ces termes qu'il emploie lui-même à l'égard de la doctrine « soutenue en France par toute l'école spiritualiste. » J'espère justifier aisément ma sévérité ; mais je dois, avant tout, appeler l'attention bienveillante des lecteurs philosophes sur quelques-unes des pages tout à fait louables de cet *Essai*.

Telles sont à peu près toutes celles de la *Première Partie*, où se trouvent exposées : 1° les théories fatalistes et déterministes, entre lesquelles M. Joyau a bien raison de dire que la différence est « plus apparente que réelle, » et qui enlèvent également tout caractère moral à notre activité ; 2° la théorie de la volonté absolument indépendante, qui offre le même inconvénient ; mais notre auteur a tort de la confondre avec la doctrine du libre arbitre, que la philosophie traditionnelle appelle aussi bien « liberté d'indifférence, » sans admettre pour cela l'erreur singulière, qui a échappé au docteur Reid, d'un acte humain sans motif. — Dans la *Deuxième Partie*, les « preuves de la liberté, » réduites, il est vrai, au double argument tiré de la la loi morale et des sentiments moraux, sont exposées et défendues par M. Joyau avec une fermeté louable, même contre son maître, M. Fouillée ; on pourra pourtant regretter l'extrême brièveté de sa polémique contre les théories déjà si populaires de la morale évolutionniste. Le chapitre *Du Bien* aboutit à cette définition formelle très exacte du bien moral, « ce qui est conforme à la raison ; » mais s'ensuit-il qu'on ne puisse le définir aussi d'une façon objective, par l'idée générale d'ordre, reposant sur l'essence même des choses?

l'en

Quoi qu'il en soit, la théorie plus ou moins propre à notre auteur se trouve surtout dans les chapitres : *De la Spontanéité morale, De la Liberté et de la Responsabilité, De la Certitude et de la Liberté.* Appuyée ou plutôt mêlée à des observations psychologiques souvent exactes et même fines et profondes, elle n'en est pas moins inacceptable et contradictoire. M. Joyau nie absolument le libre arbitre, parce qu'il lui paraît absurde que la volonté repousse le bien et s'attache au mal connus ; il admet seulement la liberté morale, c'est-à-dire au fond l'affranchissement de la volonté, ou la volonté non dominée par une autre force que celle de la raison. Mais, si cet état ou son opposé n'est pas lui-même l'effet de la liberté, comment serons-nous responsables? Et pourtant M. Joyau maintient la responsabilité de nos actes mauvais ; il la justifie en nous montrant que, dans ces actes, « nous n'avons tenu aucun compte des avertissements et des ordres de la conscience morale, que nous n'avons fait aucun effort personnel, que nous n'avons pas pris la peine de réfléchir » (p. 183). En d'autres termes, nous avions à choisir entre écouter et ne pas écouter notre conscience ; et nous avons pris librement le parti de ne pas l'écouter : voilà donc le libre arbitre évidemment admis par M. Joyau, bien qu'il emploie une bonne partie de son livre à le combattre. Au fond, son erreur vient d'une vue trop exclusive de cette vérité : la volonté veut nécessairement et toujours le bien. Comment cette vérité s'accorde avec le libre arbitre étendu jusqu'au pouvoir de pécher, c'est ce qu'il peut voir chez les docteurs chrétiens qu'il connaît et qu'il estime, mais qu'il n'a pas assez étudiés.

7. — Un jeune et brillant professeur de l'Université de Saragosse, M. Hernandez y Fajarnés, en attendant l'occasion favorable de continuer sa réfutation du positivisme, si bien commencée par un *Examen de la psychologie cellulaire,* dont le *Polybiblion* a parlé dans le temps, inaugure par un traité général d'*Ontologie* des *Principes de métaphysique,* qui peuvent avoir une utilité plus générale en qualité d'enseignement positif et même officiel. On sait que les universités espagnoles n'ont aucunement renoncé à la philosophie traditionnelle, et que tel examen pour les grades littéraires y comporte des questions sur les universaux, sur l'intellect agent, sur les espèces expresses et impresses, comme on n'en pose de ce côté des Pyrénées que dans les écoles ecclésiastiques. Il est bien entendu que les novateurs, même là-bas, expliquent ce phénomène par la paresse scientifique, l'esprit de routine et la tyrannie de l'obscurantisme. On pourrait y voir plutôt le résultat à la fois de l'esprit traditionnel et du génie réfléchi de l'Espagne. Le fait est que nos étudiants universitaires ne liraient pas sans quelque surprise les beaux et puissants chapitres de l'*Ontologie* de M. Hernandez, intitulés : *Principes constitutifs de l'être, — Ses Propriétés transcendentales, — Caté-*

gories ontologiques, — Fini et Infini, — Substance et Accident, — Cause efficiente, — Causes finales. C'est de la scolastique, il est vrai, et on aurait bien pu s'en amuser chez nous, il y a quelques années. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, non seulement on ne se moque plus d'Aristote nulle part, mais encore un peu partout on commence à croire, ou plutôt à voir que la scolastique ne l'a pas trop mal compris et développé. Ajoutez à cela que le savant *catedratico* de Saragosse ne s'interdit pas les idées personnelles, témoin ce beau plan de cosmologie qu'il soumettait, l'an dernier, au Congrès scientifique international des catholiques; qu'il sait se servir, non seulement des œuvres des vieux maîtres de l'école, mais encore de celles de ses représentants actuels (exemple : le P. Th. de Regnon et sa belle *Métaphysique des causes*), sans négliger ce qu'il y a d'estimable dans celles des dissidents; enfin qu'il donne la vie et l'intérêt à toutes les discussions, par un constant souci du mouvement actuel des idées et par un style toujours clair, souvent vif et animé : et vous placerez ce manuel parmi les bons résumés de métaphysique traditionnelle publiés de nos jours.

8. — Avant de pouvoir compter sur le triomphe de la vraie métaphysique, enseignée par des maîtres chrétiens comme M. Hernandez, il faut débarrasser le terrain philosophique des théories kantistes, d'où sont issues les négations ou les fins de non-recevoir du positivisme, qui ont pénétré presque partout. Le problème de l'objectivité est donc celui qui doit préoccuper avant tout les philosophes; il a même été de tout temps, au moins implicitement, le problème philosophique par excellence, comme le démontre M. Van Weddingen, dans les premières pages de son livre récent sur les *Bases de l'objectivité de la connaissance.* C'était une tâche bien digne d'un des plus solides et des plus brillants écrivains de la Belgique, de porter la cognée à la racine de ce subjectivisme, de ce phénoménisme absolument vides, qu'on voudrait nous imposer au nom de la science, tandis qu'il n'y a évidemment plus de science sans le nécessaire postulat de la réalité objective. Le travail très étendu et très détaillé, trop détaillé peut-être, de l'éminent aumônier de la cour de Bruxelles, est divisé en trois parties.

1° Intuition du moi conscient, et par là même révélation, connaissance immédiate des lois fondamentales qui gouvernent à la fois la pensée et la réalité, savoir : lois de la détermination, de l'identité, de l'ordre immanent des êtres, de la cause substantielle, des tendances infaillibles, dans l'ordre ontologique; de contradiction et de raison suffisante dans l'ordre dialectique. Il y a là des trésors de saine doctrine, et le point de départ de tout dogmatisme sérieux est parfaitement établi dans la conscience; peut-être les lois objectives de l'être sont-elles moins puissamment saisies, malgré la profondeur de l'analyse; en tout cas l'exposition semble laborieuse, parfois même un

peu confuse. — 2° Étude des trois degrés de la connaissance humaine : expérience sensible et psychique, perception suprasensible. La pénétration et la finesse de l'auteur éclatent surtout dans cette attentive et minutieuse distinction des facteurs objectifs et des éléments subjectifs de nos sensations, ainsi que dans l'étude de nos concepts généraux et des principes de la raison pure. Est-il nécessaire d'ajouter que tout n'est pas définitif dans cette revision délicate des plus hautes questions de métaphysique? Pour mon humble part, j'avoue que sur la question de la perception extérieure et sur celles de l'espace et du temps, pour ne toucher que celles-là, tout en m'apportant des matériaux précieux, des discussions utiles, des éléments de solution, le savant auteur ne m'a pas laissé pleinement satisfait. — 3° Constitution de la triple connaissance du monde, de l'esprit, de Dieu, et aperçu historique et théorique de la science universelle, au moyen des facteurs objectifs dégagés dans la seconde partie. Ici les difficultés, après tout secondaires, que pouvaient suggérer les pages précédentes, disparaissent, et l'auteur s'établit en maître sur le terrain solide de l'éternelle philosophie. Il réhabilite pleinement les doctrines de l'École, avec une nuance personnelle très marquée, mais qui ne saurait être suspecte aux juges attentifs. En se préoccupant de creuser et de déblayer, plus que ne l'ont fait les docteurs du moyen âge, les fondements de leur très légitime dogmatisme, il répondait à un besoin absolu de la pensée moderne. Mais par là même il était amené à poser, sur la genèse de nos concepts nécessaires, certaines précisions qui paraissent des nouveautés suspectes à quelques néoscolastiques trop serviles et trop formalistes. En le lisant avec l'attention impartiale que méritent son talent et ses efforts, on se convaincra qu'il a pour lui d'excellentes raisons et d'irrécusables autorités. Je parle d'autorités prises au sein de l'École et au meilleur moment de la scolastique. Au reste, les maîtres de toutes les époques lui sont également familiers, et il use avec la même aisance des philosophes et des savants de notre temps, même les plus éloignés de nos croyances. On pourra même trouver excessives son indulgence pour des philosophes rationalistes et pis encore, et sa facilité à louer; mais l'essentiel est que la vérité n'y perde rien; or, ces procédés peuvent aider à son succès; en tout cas elle gagne à des emprunts qui nous la font voir favorisée par le travail même de ses ennemis. L'appareil énorme d'érudition qui s'étale dans le texte et dans les notes de tout ce grand travail pourra donner lieu à quelque reproche : ne rompt-il pas çà et là, ne dissimule-t-il pas au moins, le fil dialectique de la discussion? Ne rend-il pas plus difficile la lecture d'un mémoire qu'il allonge et complique à l'excès? En matière si délicate par elle-même, n'aurait-il pas mieux valu nous donner un livre doctrinal dégagé de tout accessoire, rigoureusement méthodique et

même scolastique, aux divisions bien marquées, facile à lire et à reviser d'un coup d'œil? Peut-être. Mais il est injuste de demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire, surtout quand son œuvre s'impose par une valeur exceptionnelle. Les citations prodiguées ici sont, d'ailleurs, un des mérites du livre; elles contribueront puissamment à recommander une doctrine appuyée sur des autorités si diverses; sans compter qu'elles peuvent servir à diminuer les malentendus qui divisent mal à propos, non seulement les écoles, mais encore quelquefois les tenants de la même doctrine. Ce beau livre est donc un service de premier ordre rendu à la vraie philosophie. Il me semble que depuis l'ouvrage de M. l'abbé de Broglie sur *le Positivisme et la Science,* il n'a rien paru de si considérable en ce genre.

9. — La constitution de la philosophie première, si bien préparée par le grand travail de M. A. Van Weddingen, est encore l'objet de la thèse de M. Paul Dubuc, intitulée : *Essai sur la méthode en métaphysique.* Ici les conclusions sont loin d'être aussi fermes, la doctrine a des lacunes essentielles; mais le but est bien marqué, une partie de la discussion excellente, et l'exposition, en son entier, claire et facile. — Voici un court aperçu de ce travail. La métaphysique, quoique rejetée à la fois par l'empirisme, le kantisme et l'éclectisme, s'impose même aux tenants de ces doctrines; elle est nécessaire, et elle constitue une vraie science, que l'on peut définir avec Aristote « la science de l'être en tant qu'être. » Pour la réaliser, l'essentiel est de déterminer, en vertu de son objet, la méthode qui lui convient. Il faut rejeter d'abord les deux méthodes purement objectives, la méthode expérimentale et la méthode mathématique (ch. II et III); l'une n'atteignant que les manifestations de l'être, et l'autre, l'être idéal et possible, non l'être réel. La méthode subjective (ch. IV) est insuffisante à construire l'édifice métaphysique, et c'est en vain que Fichte et, dans un autre sens, M. Ravaisson, ont cru trouver toute réalité dans le moi ou dans la conscience; mais cette méthode n'est pas absolument impuissante : elle donne une réalité proprement dite, en révélant le moi à lui-même. — Jusqu'ici la critique de M. Paul Dubuc est, en somme, excellente et, du reste, conforme aux données de la philosophie traditionnelle bien entendue. Dans ce qui suit, le jeune philosophe fait des efforts louables pour passer du sujet à l'objet; mais, assurément, il laisse beaucoup à faire pour la solution de ce problème si obscurci par le kantisme. Il n'a pas tort de rejeter la méthode qu'il appelle « dogmatique, » en l'interprétant dans le sens de l'intuition pure et simple de l'absolu; mais il a pleinement raison de déclarer que l'autre méthode spéculative, la méthode « critique, » celle de Kant, n'a donné qu'une philosophie purement formelle sans valeur objective. Ainsi, M. Dubuc a parcouru toutes les méthodes, il le croit du moins, sans avoir atteint

une autre réalité que celle du sujet pensant. Et pourtant, il n'est pas de ceux qui désespèrent de la métaphysique. Quelle ressource lui reste-t-il? Une modification du criticisme, qui aboutit à une synthèse finale des deux idées d'absolu et de perfection, moyennant laquelle nous atteindrions un Dieu actuel et un monde extérieur aussi réels que le moi. Efforts perdus pour corriger une méthode absolument incorrigible, parce que le formalisme subjectif ne peut jamais donner la réalité objective! ou peut-être illusion du philosophe qui se croit encore dans la voie du criticisme, tandis qu'il est revenu au dogmatisme. Seulement il méconnaît lui-même et ne peut faire connaître à autrui ce dogmatisme raisonnable, qui n'est pas à découvrir, étant plus ancien que les rêveries intuitives avec lesquelles on le confond à tort. Cette méthode, à laquelle il faut revenir sous peine de ne jamais retrouver la vraie métaphysique, voilée à beaucoup de regards depuis l'assembleur de nuages de Kœnigsberg, c'est, comme l'a dit à M. P. Dubuc un excellent juge, M. G. Fonsegrive, « celle dont ont fait usage les vrais métaphysiciens, de Platon et Aristote à Leibniz, en passant par saint Thomas. »

10. — Les *Études sur la raison,* de M. Félix Cellarier, auraient été bien accueillies, ce me semble, il y a une trentaine d'années. Obtiendront-elles aujourd'hui quelque attention du public sérieux? C'est à souhaiter plus qu'à espérer. Elles appartiennent par leurs traits principaux au spiritualisme sérieux, à cette philosophie éternelle contre laquelle rien ne prescrit; mais elles ne vont pas plus loin que le kantisme et le vieux positivisme dans la critique de l'erreur, et ne paraissent pas se préoccuper le moins du monde des analyses évolutionnistes et psychophysiques dont nous avons tous les oreilles rebattues et le cerveau malade. Je ne prétends pas d'ailleurs que cela diminue au fond la valeur et l'utilité de ce volume; je lui en ferais même un mérite positif, si une étude par trop personnelle et pour ainsi dire solitaire n'avait amené çà et là, on le verra tout à l'heure, quelque défaut d'exactitude et de précision.

M. Cellarier a réuni dans ce petit livre — en attendant un ouvrage plus étendu — deux morceaux déjà imprimés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier* (1885 et 1887), sous ces titres : *Essai de classification des idées rationnelles; — Esquisse d'une théorie des principes rationnels.* Les idées de la raison, les principes de la raison! on sait que la philosophie courante n'est pas loin de les jeter par-dessus bord comme des *idola theatri.* C'est plus commode que de reprendre le travail de la vieille sagesse qui essayait, d'une part, de les énumérer et de les classer; d'autre part, d'en bien fixer la genèse, le sens et la portée. Comme classification, l'étude de M. Cellarier n'obtiendra guère que des éloges des philosophes qui croient encore à la

raison et à ses lois. Il divise les « idées » en trois catégories : celles qui représentent des réalités (être, substance, cause) ; celles qui représentent des attributs (infini, unité, identité, immutabilité) ; celles qui représentent des rapports (temps, espace) ; plus les idées de bien, de vrai et de beau, qui tiennent le milieu entre la seconde et la troisième classe. — Quant aux « principes, » il distingue : 1° ceux qui sont absolument nécessaires ou applicables à l'absolu (principes d'identité, de raison d'être, d'essence, de finalité) ; 2° ceux qui s'appliquent aux êtres contingents (principes de contradiction, de causalité, de substance, des causes finales) ; 3° les principes nécessaires hypothétiques (constance des lois naturelles).

L'essentiel, c'est la doctrine métaphysique sur laquelle repose toute cette analyse, parfois trop subtile peut-être, mais généralement ferme et lucide. Ce qui domine et vivifie cette doctrine tout entière, c'est l'affirmation absolue de l'être, donnée comme fait premier et point de départ dans l'ordre rationnel aussi bien que dans l'expérience ; dès lors toutes les difficultés de l'empirisme, de l'idéalisme, du criticisme n'ont plus de base. Il faut avouer seulement que la perception primitive de l'absolu donne lieu à des questions délicates, que M. Cellarier ne paraît pas même soupçonner. Sa formule, évidemment perfectible, n'écarte pas assez l'ontologisme, dont on sait la parenté avec le panthéisme, qui n'est assurément pas le système de l'auteur. Il faudrait faire une réserve analogue pour une théorie de l'essence et de l'existence, que la philosophie scolastique n'aurait pas de peine à rectifier. Je soumets ces brèves indications à M. Cellarier, qui est évidemment un ami de la vérité, consciencieux et modeste autant que pénétrant.

11. — Si M. Cellarier peut paraître trop étranger au mouvement contemporain de la métaphysique, M. J.-J. Gourd mérite plutôt l'éloge ou le reproche le plus opposé, témoin son livre très original intitulé : *Le Phénomène,* et accessoirement : *Esquisse de philosophie générale.* Le premier titre nous fait soupçonner, tout d'abord, que l'auteur tient pour le phénoménisme, et le second, qu'il prétend philosopher en dehors de la métaphysique. En effet, M. Gourd semble bien professer ces grosses hérésies scientifiques de notre temps : la science n'atteint et n'étudie que le phénomène ; la métaphysique, étudiant l'être en soi, est en dehors de la science. Ajoutons seulement qu'il ne méprise pas pour cela la métaphysique, et qu'il a même tout l'air de vouloir aider à la constituer en arrêtant les données de ce qu'il nomme « philosophie générale. » Peut-être son travail sera-t-il mieux accueilli par les philosophes conservateurs que par la plupart des phénoménistes ; car les premiers y trouveront, ou peu s'en faut, un vrai chapitre de métaphysique spiritualiste.

Expliquons cette anomalie. Le phénomène étudié par M. Gourd,

c'est le fait de conscience. Il se flatte donc de rester dans la science puisqu'il se tient au phénomène sans prétendre atteindre l'être en soi. Il s'attache seulement à dégager et à fixer avec précision les plus hautes généralités de la pensée. C'est une sorte d'idéologie, qui, bien conduite, doit évidemment éclairer toutes les questions métaphysiques. L'auteur se livre à cette enquête avec le secours d'une méthode générale « par réduction et définition, » qui révèle un logicien d'un ordre très élevé. Son analyse du fait de conscience se réduit ensuite à trois études : 1° les *Faces du phénomène*, ou le différent et le ressemblant, qui sont vraiment irréductibles et simultanés, sans emporter la dualité du sujet ; d'où coexistence de l'inactif et de l'actif, du libre et du déterminé, etc. ; 2° les *Moments du phénomène :* le psychique et le physique, dont M. Gourd a le tort grave de ne pas faire deux espèces, mais deux états successifs ; 3° les *Faits du phénomène*, c'est-à-dire, d'une part, « l'être, auquel se ramènent le continu, le simple, la qualité, » et, d'autre part, « le non-être, auquel correspondent le discontinu, le composé, la quantité. » C'est ici que se montrent et s'imposent, dans le fond même de la pensée, des éléments irréductibles, qui dépassent le devenir et le paraître ; de sorte que l'auteur, tout phénoméniste qu'il se croit, en vient à comprendre dans le champ de l'expérience « l'être en lui-même, dans sa continuité et sa simplicité rigoureuses. » On n'est pas obligé, Dieu merci, pour arriver là, de suivre une route si laborieuse. Le livre de M. Gourd est d'une lecture très difficile ; il n'est donné que comme une esquisse, où l'auteur reconnaît lui-même « de nombreuses imperfections de fond et de forme » (p. 430), mais il dénote une vraie vocation de métaphysicien. Il est donc permis d'espérer que des travaux ultérieurs achèveront de dégager à la fois le talent et la pensée de l'auteur des obscurités et des incohérences phénoménistes.

12. — Tandis que M. Gourd a tiré toute une ontologie abstraite de l'analyse du phénomène de conscience, un autre penseur a voulu faire jaillir une ontologie réelle d'une discussion serrée des principes mécaniques. La *Philosophie de la mécanique*, de M. Ed. Pellis, aborde, en effet, les grands problèmes de la métaphysique : le changement des choses, la masse et la force, la liberté, le devoir, etc. C'est pourtant l'œuvre d'un savant et non d'un métaphysicien, et il faut la recommander comme un document utile, non comme une construction solide. Peut-être même les conclusions positives de l'auteur ont-elles toutes quelque lacune essentielle ; mais sa discussion pénétrante aura déblayé le terrain commun de la science et de la métaphysique sur quelques points importants. Par exemple, dès son début, M. Pellis démontre que le problème du « changement, » ce problème éternel, qui fut le premier objectif de la vieille philosophie grecque, est abso-

lument hors de la portée de la science physique. Il s'attache surtout à montrer que le principe, trop aveuglément invoqué aujourd'hui, de la conservation de l'énergie, ne suffit pas du tout à justifier la conservation, soit des accélérations, soit des différences de vitesse, soit des incandescences. Il s'applique, d'autre part — et ici son œuvre relève de la science pure, non de la métaphysique — à démontrer l'existence d'une quantité autre que l'accélération ; d'une quantité qui se mesure dans l'espace, comme l'accélération se mesure dans le temps, et qui « reste constante sur un parcours d'une longueur donnée, malgré la présence de vitesses additionnelles et étrangères. » C'est ce qu'il nomme l' « influence métrique. »

Aux savants d'apprécier ce système, qui aboutit à donner un sens assez nouveau même au principe de la « conservation de l'énergie. » La métaphysique est plus directement intéressée aux applications que l'auteur a prétendu faire de sa philosophie mécanique à l'homme et aux idées morales et religieuses. Les résultats positifs en sont nuls ou erronés. Tout ce qu'il nous dit des trois certitudes « métaphysique, scientifique, éclectique (ou libre), » conduit logiquement au scepticisme, et dès lors rien n'est solidement acquis dans les vues, d'ailleurs très vagues, de l'auteur sur l'essence et la destinée de l'homme et du monde. Mais sa discussion a parfois une valeur négative sérieuse. Ainsi : 1° dans l'explication mécanique de l'univers, il met en relief (p. 161) l'existence d'un fait primitif nécessairement hors de la science, dépourvu de cause scientifique, d' « un effet sans cause, au point de vue des forces [physiques] ; » ce qui prouve qu'il y a certainement, en dehors des forces et des masses, quelque chose qu'il appelle « l'indéfini » et que nous appelons Dieu ; 2° en essayant d'expliquer les faits psychiques eux-mêmes par la mécanique, il n'arrive pas à nier toute liberté ; et lui qui déclare la liberté « le problème insoluble, » il montre pourtant que l'existence de notre libre arbitre se concilie fort bien avec l'intégrité de la quantité des forces dans l'univers. On peut remarquer qu'il se rencontre sur ce point, comme sur la question de la conservation de l'énergie, avec un métaphysicien contemporain qu'il ne paraît pas connaître, M. Delbœuf.

13. — Ainsi dans presque toutes les œuvres philosophiques de quelque valeur, on peut signaler aujourd'hui, sinon l'affirmation précise, au moins le retour forcé et comme inconscient, de la vieille vérité métaphysique. Au point de départ, on l'a rejetée, comme inconnaissable ; au point d'arrivée cet inconnaissable s'impose comme la source et la raison de tout. Ne voyons-nous pas H. Spencer, par exemple, l'affirmer et le qualifier, tout en lui laissant ce nom trompeur ? Un positiviste indépendant et original, M. de Roberty, a voulu par son petit livre intitulé *l'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie,* conjurer

le danger qui menace le système et chasser définitivement le fantôme métaphysique. « Ce travail n'a rien de dogmatique, dit l'avant-propos. Il s'adresse à tout le monde, il prétend franchir le cercle étroit des penseurs de profession. » Il est en effet d'une lecture plus aisée que *l'Ancienne et la Nouvelle Philosophie* du même auteur. Mais il est tout aussi dogmatique et systématique, à moins qu'on n'attache à ces mots l'idée de démonstration rigoureuse, qui vraiment ne convient jusqu'à ce jour à rien de ce qu'a publié M. de Roberty. — Évidemment il a raison de trouver contradictoire, dans tout positiviste, même dans Littré et dans M. Taine, l'affirmation de l'absolu, de l'infini, de l'espace sans limites, etc. Mais il a tort, non moins évidemment, de croire expliquer ces fausses intuitions par les limites actuelles du savoir humain et par un appel au « savoir futur, » ce qui est le résumé de son premier chapitre (*l'Inconnaissable, ses origines et sa valeur*). Dans le second chapitre, sur *les Conditions actuelles du problème de l'inconnaissable*, il creuse un peu plus la question en tâchant de réduire l'inconnaissable à l'état de pure hypothèse pour l'éliminer de la philosophie comme de la science; mais la discussion n'est jamais complète et le plus fort argument de l'auteur, c'est toujours sa confiance dans un état scientifique qui n'est pas encore, mais qui ne manquera pas d'arriver, l'évolution mentale étant soumise comme l'évolution cosmique à des lois nécessaires et inviolables. Il faut bien accorder à M. de Roberty que si le positivisme est vrai, ce qu'on a nommé l'inconnaissable n'a aucune place à revendiquer dans le savoir humain; mais comme nous ne sommes pas libres de l'en exclure, c'est le positivisme qui a perdu sa raison d'être. La *Notion de Dieu* (objet du troisième et dernier chapitre) échappe dès lors à la fin de non-recevoir d'un empirisme exclusif. Si elle n'a pas péri dans les antinomies de Kant, elle se tirera plus aisément encore de l'analyse du relatif et de l'absolu, subtilement déduite par M. de Roberty. Laissons donc annoncer son petit livre comme l'avant-coureur d' « une refonte totale des théories générales les plus acclamées à notre époque. » Il est tout simplement un des nombreux indices du naufrage définitif des théories positivistes, dont il vaut mieux faire son deuil que de s'épuiser à les « refondre. »

14. — Tandis que des esprits égarés se débarrassent de Dieu en lui fermant l'accès de la connaissance, d'autres se fourvoient dans une sorte de mysticisme qui rêve un au-delà sans ombre et sans mystère, mais non sans complication. Tel M. Arthur d'Anglemont, qui nous promet six volumes sur « Dieu dans la science et dans l'amour » et qui, pour nous aider à attendre cette encyclopédie spirite, nous en offre un abrégé très touffu, sous ce titre : *Dieu et l'Être universel*. Ce volume, « admis à l'Exposition universelle, palais des Beaux-Arts, classe VIII, » étonne d'abord par une quantité de tableaux schéma-

tiques fort laborieux, et par une très singulière figure initiale, sorte de tête détachée, chevelue et rayonnante, mais vaporeuse et presque effacée, qui a la prétention de représenter l'âme humaine. Ce symbolisme manque de clarté, mais, par là même, il répond assez au contenu du livre, dont les têtes de chapitre suffiraient à repousser un lecteur de sens rassis avec leurs néologismes hardis et vraiment hétéroclites : *Dieu omniversel, Dieu infiniversel, la Divité universelle...* Et la *Corporéité animique humaine,* tant *interne* qu'*externe !* Et les *Astralités animiques humaines !* Et la *Corporéité corporelle du corps humain-angélique !* Dieu me garde d'analyser cette exposition métaphysique, disons mieux, cette sorte de somme à la fois religieuse et scientifique, imposée à notre foi plutôt que soumise à notre raison ! Peut-être l'auteur a-t-il obtenu de quelque esprit frappeur ou parleur, de quelque « être déitaire » angélique ou archangélique, ces étranges révélations, qu'un profane comme moi doit se contenter de signaler avec un humble aveu d'impuissance.

15. — Ne quittons pas la métaphysique sans nous arrêter au volume de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur *la Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion,* qui fait un peu l'effet du testament de ce métaphysicien. C'est bien le résumé des idées philosophiques sur lesquelles a vécu pendant plus d'un demi-siècle l'école de Cousin, depuis beau temps défunte, mais à laquelle le traducteur d'Aristote garde une inébranlable fidélité. Il semble que le vétéran de l'éclectisme a voulu servir à la génération nouvelle les reliefs de la table de Cousin. De la première partie de son livre, *la Philosophie au* XIXe *siècle,* une seule figure se détache en vigueur, celle de l'homme auquel il attribue l'honneur d'avoir accompli parmi nous cette triple tâche : « régénérer le spiritualisme, organiser l'histoire de la philosophie, introduire l'enseignement des vérités philosophiques dans les écoles. » *Sic !* La philosophie classique enseignée avant Cousin n'était-elle donc qu'un amas d'erreurs ? M. Barthélemy Saint-Hilaire reconnaît pourtant, ou à peu près, que l'éclectisme ne peut être un système. Mais il faudrait d'autres ombres au tableau qu'il retrace de la doctrine du maître pour en faire un portrait fidèle.

A vrai dire, les pages intitulées *Première Partie* (p. 1-30) ne sont guère qu'une introduction aux deux parties qui constituent l'objet de ce travail, et qui mettent la philosophie en face, d'abord de la science, et puis de la religion. Sur le premier chef, on pourra regretter que l'auteur n'ait pas serré de plus près les sophismes aujourd'hui si rebattus qui excluent la philosophie du terrain de la science, et surtout qu'il n'ait pas mis plus nettement à leur place les diverses théories scientifiques contemporaines qui usurpent çà et là le terrain de la métaphysique. Mais ses conclusions sont justes et, en somme, justifiées : c'est

qu'il n'y a pas plus aujourd'hui qu'autrefois le moindre motif de dissentiment entre la philosophie et les sciences, et que celles-ci comme celle-là doivent concourir à l'interprétation de plus en plus exacte des œuvres de Dieu. — Quant à la religion, où le vénérable écrivain l'a-t-il vue en hostilité avec la philosophie? C'est un vieux lieu commun éclectique, qui s'expliquait peut-être par le traditionalisme trop longtemps favorisé dans certains milieux catholiques fort respectables; mais aujourd'hui que le traditionalisme est rejeté partout, où prendre cette hostilité? Il est vrai qu'en imposant à la religion et à la philosophie, ces « deux sœurs immortelles, » comme les appelait M. Thiers, un respect mutuel, M. B. Saint-Hilaire paraît croire que le philosophe n'a pas à se soumettre au joug de la foi. Or cette idée suffit à ramener et à perpétuer le conflit; car la religion qui n'a pas droit à la soumission de tous les esprits est fausse, et dès lors n'est pas plus faite pour le profane vulgaire que pour l'aristocratie des penseurs. Il serait trop pénible de citer ici les reproches et les conseils prudhommesques que l'auteur se permet d'adresser à l'Église, et les pauvres jugements qu'il exprime sur le concile du Vatican et sur d'autres faits religieux de notre époque. J'aime mieux finir en recommandant des pages mieux inspirées sur la nécessité sociale de la religion, la « supériorité incomparable du christianisme, » les excès du radicalisme contemporain, etc. M. B. Saint-Hilaire aime à chercher la cause de la réaction irréligieuse dans les fautes vraies ou prétendues des catholiques. Il n'a pas vu le lien, pourtant bien plus sensible, qui rattache l'athéisme d'aujourd'hui au rationalisme de son école.

16. — M. l'abbé D. Nys déclare avoir emprunté à l'enseignement d'un éminent professeur à l'Université de Louvain, M. Mercier, le fond de sa dissertation sur *le Problème cosmologique*. Ce travail qui, par la sûreté de l'information scientifique, par la profondeur de la discussion et par la netteté de la forme, fait également honneur au maître et au disciple, se recommande de lui-même aux esprits que préoccupe la conciliation de la philosophie traditionnelle avec les théories de la science moderne. La constitution des corps est généralement expliquée aujourd'hui par la théorie atomique ou le mécanisme, hypothèse que le progrès des études chimiques, en particulier, a paru élever à la hauteur d'une certitude. Or, cette explication mécanique de tous les phénomènes naturels par les seules lois du mouvement local, est en contradiction absolue avec la doctrine scolastique des changements substantiels. M. Nys, qui tient pour cette dernière, commence par exposer fidèlement l'autre; il la suit sur le triple terrain de la chimie, de la physique et de la philosophie, et la trouve partout en défaut. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici cette discussion, où certains détails peuvent prêter à contradiction. Il paraît évident que

l'hypothèse atomique et mécanique, fût-elle vraie, n'est pas suffisamment explicative; elle saisit les lois, mais n'atteint pas les causes. Il est moins sûr que le mouvement local ne suffise pas à justifier telles et telles propriétés des corps, que la scolastique croyait irréductibles.

Quoi qu'il en soit, on lira certainement avec une vive curiosité et non sans fruit, dans l'ouvrage du docteur de Louvain, l'exposition qu'il trace de l'hypothèse scolastique sur la composition des corps, et la longue et laborieuse adaptation qu'il en fait aux données principales de la chimie et de la physique modernes. Tout ce qui s'expliquait tout à l'heure superficiellement par l'atôme et par les lois mathématiques du mouvement trouve maintenant une raison plus profonde et plus largement explicative dans la doctrine des formes substantielles. Les difficultés opposées à cette doctrine, même par des savants spiritualistes et chrétiens, sont à leur tour pesées et repoussées. Et l'auteur conclut, avec une confiance que la fermeté de sa discussion explique, si elle ne la justifie pas de tout point : « L'impuissance du mécanisme à justifier les faits qu'il se donne pour mission d'expliquer, la constante harmonie que nous avons constatée entre la théorie scolastique et l'ensemble des phénomènes qu'elle interprète, enfin l'insuffisance des objections et des difficultés que l'on invoque pour en ébranler les fondements, tout ne semble-t-il pas concourir à montrer que nous avons atteint notre but et que la théorie de l'École mérite à juste titre d'être appelée une théorie vraiment scientifique? » En tout cas, elle a une portée philosophique qui manque à ses rivales, et, si elle n'est pas encore achevée au point de vue scientifique, si elle a des parties vagues ou arbitraires, — ce que quelques-uns croiront peut-être, même en lisant M. Nys, — c'est par des discussions attentives et serrées, comme la sienne, qu'elle pourra recevoir peu à peu les compléments et modifications désirables.

17.— C'est aussi la conciliation de la scolastique avec la science moderne qui préoccupe avant tout M. A. Farges, prêtre de Saint-Sulpice et directeur à l'École des Carmes. C'est l'objet de ses brochures philosophiques très remarquées, mais surtout de son mémoire intitulé *Matière et Forme,* qui fut communiqué partiellement, l'année dernière, au Congrès scientifique international des catholiques. L'objet en est presque le même, avec la même doctrine, que celui du travail de M. Nys que je viens d'analyser, et cependant les deux ouvrages se ressemblent peu. M. Farges est plus préoccupé de faire comprendre et accepter la théorie des formes substantielles que d'en poursuivre minutieusement l'application à des questions de physique et de chimie; il s'adresse, par là même, à beaucoup plus de lecteurs. Il est de ceux qui trouvent des surcharges maladroites dans certains néoscolastiques, et ces derniers ont pu l'accuser, en revanche, de s'écarter en quelque chose de

la rigide orthodoxie thomiste. Mais ce sont là des querelles très secondaires. Soit en démontrant, à l'encontre de l'atomisme, qui nie la forme, et du dynamisme, qui nie la matière, l'existence de ce double élément des corps (première partie), soit en développant sous toutes ses faces, dans le monde de la vie comme dans le monde inorganique, la théorie de la matière et de la forme (seconde partie), M. Farges défend les intérêts de la philosophie traditionnelle sur le terrain le plus contesté et qui peut paraître aujourd'hui le plus important. Ce mémoire, d'une remarquable lucidité d'exposition, forme le tome III d'une série à laquelle l'auteur a donné ce titre commun : *Études philosophiques pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences*. Il répond fort bien à ce titre et paraît propre à servir puissamment la cause embrassée par le savant sulpicien.

18. — Ces études laborieuses n'attireront jamais les esprits inattentifs et frivoles, et il y aura toujours même des savants pour dire que ces problèmes n'en sont pas, et que tel ou tel fait pur et simple explique l'univers et l'homme. Pour M. L. Guillaume, par exemple, l'explication universelle, c'est l'attraction. Il pose sur la couverture de son livre ces deux questions : « L'univers a-t-il été créé? Que sommes-nous? » Et, dans le livre même, il répond à la première : Non, parce que matière et force (choses inséparables) sont indestructibles, et par conséquent n'auront pas de fin. « Or, ce qui n'a pas de fin ne saurait avoir eu un commencement. » Il répond à la seconde par la parenté originelle de l'homme avec l'animal ; toutes les facultés de l'un et de l'autre s'expliquent par le développement de la loi primitive de la force. M. L. Guillaume ne démontre pas une seule de ces assertions — car se moquer du premier chapitre de la Genèse, et développer ensuite complaisamment quelques données de physique et de biologie, ce n'est pas même effleurer la solution des problèmes posés. — S'il s'abstient de toute preuve, c'est sans doute parce que la vérité de sa doctrine « aveugle, » comme il le dit lui-même (p. 60) ; et on peut bien accorder, en effet, qu'il est aveuglé, mais par toute autre chose que la vérité. Car, en dehors de tout dogmatisme religieux ou philosophique, faut-il une grande acuité de vue pour s'apercevoir que la variété et le changement des êtres ne sauraient trouver leur explication dans la loi unique de l'attraction universelle, qui n'aurait produit que l'uniformité absolue et l'éternelle immobilité?

19. — Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent déjà l'esprit et la valeur des *Éléments de droit naturel*, publiés en espagnol par M. de Cepeda, professeur à l'Université de Valence (voyez t. LV, p. 130). Il suffit d'indiquer ici le contenu du second volume, qui vient de compléter cet excellent ouvrage et qui est consacré tout entier au droit social. Après avoir donné les notions préliminaires du sujet et démontré l'origine

divine de la société, l'auteur traite : 1° de la société domestique : nature du mariage, divorce, droit paternel, types divers de la famille, héritage, fils naturels, domesticité ; 2° de l'État : sa nature, son origine et sa fin ; ses rapports avec les diverses classes, avec l'ordre économique, avec l'instruction publique ; les formes de gouvernement (je signalerai en particulier toute la leçon 64e sur la démocratie et le suffrage universel) ; les principes naturels du droit international ; enfin, les relations de l'Église et de l'État. Toutes ces matières sont traitées avec une compétence, une rigueur de méthode, une lucidité d'exposition, qui ne se démentent jamais. Quant au fond doctrinal, on sait que M. de Cepeda est un Espagnol de la vieille roche, nullement ami du despotisme, mais aussi franchement opposé au libéralisme moderne ; de plus, un scolastique et un ultramontain prononcé. Tout cela recommande ce cours de droit naturel à beaucoup de lecteurs, je ne veux pas dire seulement à ceux qui pensent comme le savant professeur, mais à ceux mêmes qui, engagés dans une autre voie, ont tout intérêt à voir clair dans un enseignement très combattu, mais en somme très mal connu. J'en avais conseillé déjà la lecture aux personnes qui savent l'espagnol ; mais il sera bientôt accessible à tous les lecteurs français ; un ecclésiastique, déjà connu par des travaux du même genre fort bien exécutés, en prépare une traduction dans notre langue.

20. — Le *Droit naturel,* de M. Suliotis, qui traite à peu près les mêmes questions que les *Éléments,* de M. de Cepeda, est plus considérable par la masse ; il est vrai qu'il s'étend beaucoup plus sur la métaphysique et la morale générales, et aussi sur l'histoire de la philosophie du droit. Comme introduction aux études juridiques, cet exposé, conforme en général aux données essentielles de la philosophie spiritualiste et même très hostile aux principales erreurs modernes, pourrait être recommandé, si l'auteur avait su rester fidèle à sa promesse de ne s'occuper « ni de théologie, ni de questions religieuses. » Mais cette abstention était-elle possible ? En fait, M. Suliotis s'occupe plus d'une fois de questions de ce genre, et il commet bien des hérésies. Il nie la divinité de Jésus-Christ, il déclare la confession immorale, il affirme la nécessité du divorce, que sais-je encore ? Même sur le terrain purement philosophique et politique, sa doctrine, ordinairement sage et fermement honnête, n'est pas sans quelques défaillances. Il ne craint pas de préférer le suffrage restreint au suffrage universel, qu'il déclare impossible en pratique, en quoi il serait difficile de le contredire en ce moment surtout ; il trouvera peut-être aussi plus d'un partisan éclairé de sa thèse hardie, que « le jury ne vaut rien. » Mais, tout en rendant justice à l'inspiration humaine de ses dernières pages, il faut bien reconnaître qu'il y pousse à l'excès la condamnation de toute guerre. — Encore une fois, cet énorme résumé pourrait être

utile, sans les erreurs religieuses qui le déparent ; mais, d'ailleurs, sa valeur scientifique, qui ne s'élève pas au-dessus du médiocre, permet de le négliger sans regret sérieux.

21.— Les *Questions de morale pratique,* de M. Francisque Bouillier, iront rejoindre dans les bonnes bibliothèques philosophiques et littéraires ses *Études familières de psychologie et de morale,* dont elles semblent former la troisième série. C'est toujours le même bon sens spirituel, la même finesse d'analyse et d'observation, la même franchise dans l'examen de problèmes qui, tout en relevant de la philosophie la plus haute, réclament à chaque instant une solution dans la conduite de la vie la plus humble. Par exemple, quoi de plus délicat à débrouiller et, en même temps, quoi de plus strictement pratique que cette question de la « fausse conscience, » traitée en tête du volume? Par quelles causes le sens moral peut-il s'altérer en nous plus ou moins profondément? par quels remèdes pouvons-nous guérir ce mal redoutable? Voilà ce que l'on peut demander en toute sûreté à l'habile moraliste, qui l'a demandé lui-même aux meilleurs maîtres, mais surtout à Bourdaloue, non sans profiter d'abord des vues ingénieuses d'un sermonnaire bien différent, l'auteur de *Tristam Shandy.* Des pages sévères sur l'immoralité de l'hypnotisme terminent cette première étude, qui trouve, ce me semble, son complément naturel dans les deux dernières du volume, sur le *Mensonge* et l'*Hypocrisie.* Celles-ci seraient sujettes à quelques difficultés; en se montrant indulgent pour certaines catégories de mensonge, en particulier, M. Bouillier n'a certainement pas pris toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder l'intérêt de la loi; ce n'est pas qu'il ne soit permis d'admettre beaucoup de ses solutions, mais il reste à les raccorder à une théorie plus précise des lois morales du langage.

Des trois études qui restent, il en est une : *Petits Plaisirs et Petits Déplaisirs,* qui n'a guère qu'un intérêt psychologique, d'ailleurs très appréciable, parce que l'auteur excelle à ordonner et à vivifier ces menues recherches dans le fond presque indiscernable de la vie intérieure; ici, de plus, ses conclusions ne sont pas sans valeur à l'encontre des excès du pessimisme à la mode. Mais on ne saurait contester la portée morale et sociale des deux belles études intitulées, l'une : *De la Civilisation sans la morale et de la Morale sans la religion,* l'autre : *De l'Encouragement au bien et des Prix de vertu.* Dans celle-ci, M. Bouillier réduit à sa juste valeur la difficulté que les esprits chagrins opposent à ce genre de récompenses en exagérant l'opposition entre les actes vertueux et les encouragements publics, surtout pécuniaires; il montre spécialement l'influence édifiante de pareilles institutions, pour lesquelles il fournit de plus des vues d'amélioration pratique. Mais c'est en parlant de civilisation et de morale religieuse que l'auteur

révèle tout son talent et toute son âme. L'irréligion systématique, dans l'éducation surtout, lui paraît à bon droit la négation même de tout progrès, la ruine infaillible de la civilisation. Il conclut en termes éloquents, que mes lecteurs seront heureux de retrouver ici : « Pour avoir montré notre grande plaie et pour avoir jeté un cri d'alarme, j'ai été accusé, il y a déjà longtemps, d'être un ennemi du progrès et de la civilisation. Qui les aime le mieux, de ceux qui ont les yeux ouverts et qui signalent le péril, ou de ces sots et dangereux amis qui, par esprit de parti ou par un naïf optimisme, s'obstinent à ne pas le voir, et encouragent les chefs de la République à continuer de marcher dans la voie qui conduit à l'abîme? — ... Nous pouvons sans doute ne pas succomber dans les luttes qui se préparent; cette espérance nous reste, en dépit de tout, au fond du cœur, mais à la condition d'un relèvement moral, hors duquel, encore une fois, il n'y a pas de salut. »

22. — Il n'y a pas dans l'histoire de la philosophie ancienne de fait plus frappant et à bien des égards plus mystérieux que le *Procès de Socrate.* Sans doute, Athènes elle-même et, peut-on dire, le suffrage universel de la postérité, ont cassé l'arrêt des premiers juges; mais on disputera toujours sur les motifs qui l'ont inspiré et sur l'appui qu'il pouvait trouver dans la vie, l'esprit et la doctrine du philosophe. M. Sorel a cru qu'il y avait lieu, même après les savants travaux de ces derniers temps, spécialement après les deux gros volumes de M. Fouillée, dont il fait le plus grand cas tout en y contredisant souvent, de refaire encore cette enquête à la fois historique et morale. La procédure contre Socrate est surtout étudiée et appréciée dans le chapitre cinquième et dernier : *La Mort de Socrate.* Les doctrines et la conduite du philosophe sur les trois chefs d'accusation intentés contre lui défraient les trois chapitres du milieu : *Les Mœurs de Socrate, sa religion, sa politique.* Le premier chapitre, sorte d'entrée en matière, traite d'Aristophane, et on ne peut en faire un reproche à l'auteur : ainsi qu'il le dit lui-même, « c'est comme le premier acte du procès, puisque le grand poète semble avoir été l'un des premiers à oser attaquer les Socratiques. »

Son jugement sur diverses comédies d'Aristophane dénote un esprit attentif, pénétrant, et qui sait penser par lui-même. Malheureusement dès ces premières pages, qui d'ailleurs se font lire avec un vif intérêt de curiosité, on peut reconnaître le défaut qui diminuera de beaucoup la portée et le prix de l'ouvrage tout entier : l'auteur, très prompt à juger, n'est pas assez soigneux d'appuyer ses jugements. Il est vrai qu'il ne manque ni d'érudition, ni de sagacité. Mais la première est par trop discrète en fait de textes probants et discutés, et la seconde est sujette à de graves défaillances, témoin le jugement porté (p. 47)

sur les tragédies de Racine : « œuvres bâtardes, sans vitalité. » — Les mœurs de Socrate ont eu besoin d'apologie, de son temps et de nos jours encore. M. Sorel admet en somme les conclusions des apologistes sur la personne du maître ; mais il attribue une influence funeste à certains de ses enseignements et surtout à sa théorie de l'amour. — Sa religion, sans être en hostilité systématique avec le culte reçu, avait un caractère mystique très prononcé ; le démon de Socrate représente, en particulier, plus que ne le pense M. Fouillée, une aveugle confiance à une inspiration divine personnelle. — La politique socratique, tendant à l'oligarchie des sages, réagissait non moins vivement contre les vieilles mœurs, qu'il s'agissait, d'après les conservateurs, comme Aristophane et Anytus, de restaurer sous peine de mort pour la cité. Ainsi la condamnation de Socrate s'explique et, à quelque égard, se justifie. Les novateurs, par leur système général d'éducation morale et de politique, avaient ruiné Athènes, et Socrate résumait aux yeux du peuple la nouvelle éducation. Il paya de sa vie la rançon de sa gloire philosophique. Mais sa fin, que M. Sorel s'attache à séparer de tout charlatanisme oratoire (il n'admet pas l'étrange demande d'une place au Prytanée) et même de toute préoccupation de la vie future, sa fin fut héroïque et le repentir des Athéniens, dans une société renouvelée et qui n'avait plus rien du vieil idéal politique, fut le premier garant de la gloire posthume de Socrate. — On trouvera jusque dans les appendices, relatifs à certaines doctrines socratiques, de curieux suppléments à l'ouvrage de M. Fouillée. Malheureusement M. Sorel continue d'y prodiguer les assertions trop peu démontrées. Partout intéressant, parce qu'il fait penser même quand il ne persuade pas, d'ailleurs impartial de vues et sévère en morale, il a le tort de se montrer, en plus d'un lieu, fervent disciple de Proudhon.

23. — La nouvelle édition de *la Philosophie de Platon*, par M. A. Fouillée, vient de s'augmenter d'un troisième volume, qui a pour titre spécial : *Histoire du platonisme et de ses rapports avec le christianisme*. En fait, on y trouve, ou peu s'en faut, malgré le constant souci de poursuivre avant tout la théorie des idées, une esquisse de l'histoire complète de la métaphysique depuis Aristote jusqu'à Schopenhauer. Le mérite de cette vaste exposition est indiscutable ; il n'en est pas de même de l'analyse de telle ou telle doctrine. M. Fouillée a le talent de saisir et d'exprimer avec une rare aisance les idées et les systèmes les plus abstraits ; il a beaucoup moins le scrupule de l'exactitude littérale, qui est pourtant aussi nécessaire dans l'histoire des doctrines que dans toute autre histoire. De plus, ses habitudes de « maïeutique rétrospective » et de perpétuelle conciliation, font de lui un rapporteur aussi suspect que séduisant. Cependant, on peut le suivre avec grand profit, sauf à le contrôler par des textes et des travaux assez faciles à

aborder, dans les trois premiers livres de ce volume : *Aristote et sa Polémique contre Platon ; — l'Épicurisme et le Stoïcisme ; — le Néoplatonisme.* Mais il faut presque absolument l'abandonner dans le quatrième livre, *le Platonisme dans le christianisme,* et dans la partie du cinquième qui regarde le moyen âge. Il manque à M. Fouillée, pour traiter avec compétence des rapports du platonisme avec le christianisme, non seulement la vraie intelligence de la dogmatique et de la morale chrétiennes, mais encore l'étude sérieuse des auteurs. Il est facile, par exemple, de s'assurer, même avec l'érudition scolastique la plus élémentaire, que sa comparaison de saint Thomas et de Duns Scot est presque uniquement de fantaisie. Quant aux pages qui concernent la philosophie moderne, elles sont à la fois bien courtes et bien systématiques, mais il y a, certes, lieu d'en tenir compte. Les changements apportés dans tout ce volume au texte de la première édition ne paraissent pas très importants. Le plus frappant, celui qui a consisté à recommencer le compte des livres à partir d'Aristote, comme si l'histoire du platonisme n'avait pas déjà été entamée dans le volume précédent, est vraiment fâcheux, quoique d'ordre purement matériel. Attendons maintenant M. Fouillée à la partie la plus personnelle de son œuvre, à celle qui terminait le second volume de sa première édition. Elle sera maintenant à demi détachée de l'ouvrage, qui a tout l'air de finir avec ce tome troisième ; cependant elle doit reparaître en un volume chiffré tome IV, avec ce titre particulier : *Essais de philosophie platonicienne.*

24. — Les *Études sur le Banquet de Platon,* de M. C. Huit, quoique inspirées, comme l'ouvrage de M. Fouillée, par un grand amour et une vive admiration pour Platon, décèlent une méthode et un esprit tout différent. Ici, c'est toujours l'étude attentive et précise du texte qui préoccupe avant tout le commentateur ; les interprétations divergentes sont discutées à cette lumière ; enfin le jugement doctrinal est d'un philosophe chrétien. Il suffit de recommander ce nouveau mémoire, comme un guide excellent, à qui voudra lire avec intelligence et avec fruit l'un des dialogues les plus célèbres, mais aussi les plus discutés, du « divin » philosophe. Il y a, d'ailleurs, une raison particulière de se réserver au sujet des dissertations platoniciennes de M. Huit. Elles vont être bientôt réunies et refondues dans un grand ouvrage, qui sera reçu avec reconnaissance par tous les amis de la philosophie et de la religion.

25. — M. Henri Cazac est hardiment péripatéticien et ne craint pas de défendre ouvertement la *Polémique d'Aristote contre la théorie platonicienne des idées.* Ce n'est pas à lui qu'il faut dire avec Cousin que le Stagirite « s'est mépris sur le véritable sens des idées de Platon. » Mais, d'autre part, ne le prenez pas pour un vrai adversaire de Platon ; il

vous prouverait qu'Aristote lui-même est platonicien au fond et qu'il a maintenu, dans ses théories de la connaissance et de l'être, ce qu'il y a de vrai dans l'idéalisme platonicien en le corrigeant par un sage attachement à l'expérience.

M. Ch. Waddington, en présentant le 15 juin dernier cette « savante dissertation » à l'Académie des sciences morales et politiques, y a relevé « quelques exagérations » sur la parenté foncière du platonisme et du péripatétisme, et il les a expliquées par un commerce trop intime avec la scolastique, et par un trop grand souci d'identifier « la philosophie d'Aristote avec celle de saint Thomas. » Si j'ai bien su lire M. Cazac, sa pensée n'est pas précisément celle que lui prête le docte académicien. Il tient la théorie platonicienne des idées pour réfutée et bien réfutée par Aristote ; mais il montre ensuite qu'Aristote lui-même ne se sauve pas de ce dualisme que Platon avait essayé vainement de ramener à l'unité ; il s'attache enfin à montrer que, grâce au dogme de la création et à la théorie de l'exemplarisme divin, la scolastique a réalisé cette synthèse. Par là, le péripatétisme de saint Thomas lui paraît, non pas assurément identique à celui d'Aristote, mais bien supérieur, puisqu'il le corrige et l'achève.

M. Waddington reproche avec plus de raison au jeune et brillant professeur du lycée de Tarbes le « luxe de ses notes. » Sans doute des nécessités de circonstance ont obligé M. Cazac à condenser presque à l'excès sa dissertation, et à renvoyer en appendice des questions accessoires, mais encore de première importance, et qui tiennent, de fait, plus de place que le morceau principal. Il faut ajouter que plusieurs de ces dissertations secondaires, par exemple celles qui ont pour titres : *Théorie péripatéticienne de la connaissance intellectuelle* et *Du Dieu d'Aristote,* sont des morceaux excellents, et qui intéressent les amis de la scolastique aussi bien que les curieux d'aristotélisme. Je crois devoir recommander surtout, aux uns et aux autres, une note des pages 43-47, sur la triple interprétation, alexandriste, averroïste et thomiste, de l'intellect agent.

26. — *La Philosophie de Gassendi* a été exposée par M. Félix Thomas, professeur au lycée de Brest, dans un volume qui lui a valu le titre de docteur ès lettres et qui a été admis dans la « Collection historique des grands philosophes. » L'ouvrage est vraiment remarquable ; et, comme on ne lit plus guère les gros in-folio de celui qui a été nommé « le plus savant des philosophes et le plus philosophe des savants, » comme, d'autre part, l'abrégé de Gassendi par Bernier, malgré ses mérites réels, ne peut passer pour un modèle d'exactitude, il faut reconnaître que cet ouvrage nous manquait et qu'il vient remplir un vide notable. Il faut ajouter qu'il laisse encore quelque chose et même beaucoup à désirer. Premièrement, la vie du philosophe est à peine es-

quissée dans l'introduction de M. Thomas; et pourtant une étude biographique attentive éclairerait, ce semble, les origines, le développement successif, les variations, l'influence de cette philosophie plus célèbre que connue; il est vrai que la vie de Gassendi, traitée avec largeur, demanderait peut-être un volume égal à celui que M. Thomas nous a donné; mais cette excuse ne détruit pas les inconvénients réels de cette lacune. En second lieu, le savant professeur de Brest présente son travail, ou peu s'en faut, comme une réhabilitation; en fait il expose beaucoup et critique peu. Il semble, après qu'on l'a lu, qu'il y a toute une série de questions essentielles à vider sur Gassendi, avant d'accepter les conclusions de son analyste : je veux parler surtout de la façon dont le « plus savant des philosophes » a compris les textes et les doctrines des auteurs qu'il suit ou qu'il réfute, à commencer par Aristote et Épicure.

Mais prenons le livre de M. Thomas pour ce qu'il est, une exposition de la philosophie de Gassendi, un résumé lumineux de sa doctrine un peu perdue dans les longues colonnes de ses volumes bourrés de citations, en particulier un *rifacimento* sous forme très moderne et très française du *Syntagma philosophicum*. Lisons-le sans lui demander autre chose que la pensée du maître, sans lui reprocher la complaisance évidente qu'il met à la développer sous le jour le plus favorable, et nous lui serons reconnaissants de ce qu'il nous apporte d'informations utiles et relativement neuves.

Ainsi, on verra dans ce livre que la *Logique* de Gassendi, adversaire prononcé du péripatétisme, n'en était pas moins aristotélique dans toute sa partie formelle; que sa théorie de l'espace et du temps est loin d'avoir été avantageusement remplacée jusqu'ici; que sa doctrine de l'entendement et de la connaissance intellectuelle n'est pas bien exactement qualifiée de sensualiste, etc. Les courtes réflexions du critique, à la fin des chapitres surtout, consistent moins dans une justification ou une condamnation raisonnée des idées de Gassendi que dans un simple certificat d'insuffisance ou de bien-fondé. Mais pourquoi cette note critique manque-t-elle à la fin des deux chapitres sur les principes de la morale et sur la vertu? N'est-ce pas là précisément qu'on attend Gassendi, défenseur chrétien d'Épicure, et aussi M. Thomas, défenseur de Gassendi? — Dans la conclusion générale, l'auteur fait valoir plusieurs mérites insignes de la philosophie qu'il vient d'exposer; il vante surtout les pressentiments et les suggestions de Gassendi par rapport à la science moderne; il signale, à ce point de vue, « sa critique des facultés occultes; ses hypothèses sur l'animation universelle, sur la génération et sur la vie, si voisines de celles de l'animisme polyzoïte; ses études sur les données des sens, sur leurs erreurs et sur la localisation des sensations; ses explications physiologiques de la mémoire

et de l'imagination; ses recherches sur la nature de la force motrice, l'origine de l'instinct et de l'habitude, l'influence de l'hérédité; sa théorie de la raison et de la liberté, enfin ses analyses si fines et si pénétrantes de nos sentiments et de nos passions (p. 314). » Une critique comparative poussée un peu loin montrerait peut-être que ces parties mêmes de la doctrine de Gassendi ne sont pas toutes aussi originales qu'elles ont paru à un trop complaisant interprète. Mais si son travail n'est pas acceptable comme réhabilitation d'une philosophie qui n'a pas le droit d'être réhabilitée, si elle laisse Gassendi hors de la vraie métaphysique où ce digne prêtre n'atteignit jamais, il n'en est pas moins un document très estimable et très utile pour l'histoire de la philosophie au XVIIe siècle.

27 et 28. — Il n'y a guère qu'à signaler le second volume de la *Psychologie* de Rosmini, traduite en français par M. E. Segond, professeur au collège Stanislas, et la *Critique de la philosophie kantienne* de Schopenhauer, traduite par M. I.-A. Cantacuzène. Ce dernier ouvrage, en effet, n'est qu'un supplément de la première traduction française du *Monde comme volonté et comme représentation,* déjà présentée aux lecteurs du *Polybiblion* (t. XLIX, p. 495). Ce supplément a d'ailleurs une importance et un intérêt exceptionnels : la critique pénétrante et originale de Schopenhauer scrute jusqu'aux moindres détails de la philosophie de son maître, et il n'y aurait qu'à gagner à le suivre dans ce minutieux examen, s'il ne laissait subsister le vice radical du kantisme et n'y ajoutait comme couronnement sa propre conception du monde. Quant au second volume de Rosmini-Segond, il ne termine pas l'ouvrage, et il sera temps d'en parler quand nous aurons le tome troisième et dernier. Mais qu'il me soit permis de rappeler ici la prière que j'ai adressée déjà à l'excellent traducteur (t. LV, p. 494), au sujet de deux appendices à placer tout à la fin de la traduction d'une œuvre qui doit être comptée parmi les plus remarquables de la philosophie du dix-neuvième siècle. LÉONCE COUTURE.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *L'Armée royale en 1789,* par ALBERT DURUY, avec introduction biographique par GEORGES DURUY. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de LXXX-286 p., 3 fr. 50. — 2. *Études d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire,* par ALBERT DURUY. Paris, Calmann Lévy, 1889, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 3. *Mes Campagnes (1792-1825). Notes et Correspondance* du colonel d'artillerie PION DES LOCHES, mises en ordre et publiées par MAURICE CHIPON et LÉONCE PINGAUD. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-12 de XXVIII-520 p. 5 fr. — 4. *La Défense de Dantzig en 1813. Journal du siège, journal personnel et notes* du général de division DE CAMPREDON, commandant le génie du 10e corps, lettres diverses annotées et publiées par CHARLES AURIOL. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-16 de 312 p., 3 fr. 50. — 5. *Un Régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815,* par le lieutenant AUBIER, du 20e chasseurs. Paris, Berger-Levrault, 1889, in-18 de 400 p., 3 fr. 50. —6. *La Conquête de l'Algérie, 1841-1857,* par CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1889, 2 vol. in-8 de

382-406 p., avec atlas, 15 fr. — 7. *Récits de Crimée,* par le capitaine Perrèt. Paris, Bloud et Barral, 1889, in-8 de 440 p., 5 fr. — 8. *L'Empereur Guillaume, souvenirs intimes,* revus et annotés par l'Empereur sur le manuscrit original, par Louis Schneider, traduit de l'allemand par Charles Rabany. Paris, Berger-Levrault, 1888, 3 vol. in-8 de xxviii-363, 340, 348 p., 24 fr. — 9. *Récit d'un évadé d'Allemagne*, par Philibert, de Tournus. Paris, Chapelliez, 1888, in-18 de 224 p., 3 fr. — 10. *A Paris, pendant le siège,* par Un Anglais, membre de l'Université d'Oxford ; traduction, notes et documents divers, par Félix Sangnier. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 480 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Approvisionnement de Paris en temps de guerre, souvenirs et prévisions*, par A. Morillon, ancien chef de bureau de l'approvisionnement à la préfecture de la Seine. Paris, Perrin, 1889, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 12. *Sanglants Combats (armée de Chalons)*, par Georges Bastard. Paris, Ollendorff, 1887, gr. in-18 de 352 p., avec grav. inédites et d'après nature, de Detaille, de Paul de Katow, 2e édit., 3 fr. 50. — 13. *Un Jour de bataille (armée de Chalons)*, par Georges Bastard. Paris, Ollendorff, 1888, 3e édit., gr. in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Armée russe et ses chefs au printemps de 1888*, par l'auteur du *Maréchal de Moltke*. Paris, Quantin, 1889, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 15. *Précis des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1630-32)*, précédés d'une bibliographie générale des temps modernes. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1888, in-12 cartonné à l'anglaise de x-216 p., 4 fr. — 16. *Précis des campagnes de Turenne (1644-1675)*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1888, in-12 de x-375 p. avec 7 croquis dans le texte, 4 fr. — 17. *Précis des campagnes de 1796 et 1797, en Italie et en Allemagne*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1889, in-12 de xvi-448 p., 4 fr. — 18. *Précis de la campagne de 1805 en Allemagne et en Italie*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1886, in-12 de x-268 p., avec 10 croquis dans le texte, 4 fr. — 19. *Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1887, in-12 de x-304 p., avec 6 croquis dans le texte, 4 fr. — 20. *Précis de la campagne de 1859 en Italie*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1887, in-12 de x-298 p., avec 8 croquis dans le texte, 4 fr. — 21. *Précis de la campagne de 1866 en Allemagne et en Italie*. Bruxelles, Merzbach et Falk, 1886, in-12 de xiv-390 p., avec 12 croquis dans le texte, 5 fr. — 22. *Règlement sur le tir pour l'infanterie dans l'armée allemande, approuvé le 22 février 1887*, traduit de l'allemand par le capitaine Vonderscherr. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-12 de 160 p., 2 fr. 50. — 23. *Guide des sociétés de tir. Organisation, fonctionnement et administration des sociétés de tir territoriales et mixtes*, par E. Haeffelé, capitaine au 41e territorial d'infanterie, directeur de la Société de tir du régiment de Nancy. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 160 p., avec modèles, 2 fr. 50. — 24. *Manuel d'équitation de la cavalerie allemande,* traduit de l'allemand par le commandant Chabert, major du 4e chasseurs ; 2e partie. Paris, Berger-Levrault, 1888, in-12 de xx-392 p., 5 fr. — 25. *Guide de l'officier monté,* par M.-A. Laferrière, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, ex-capitaine instructeur à l'école de cavalerie de Saumur et à l'école d'État-Major. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1886, in-12 de 204 p., 2 fr. 50. — 26. *Manuel de guerre ; le Combat,* par Un lieutenant-colonel de l'armée active. Paris, Baudoin, 1889, in-32 carré de 1,176 p., 7 fr. 50. — 27. *Aide-Mémoire de l'officier de marine,* par E. Durassier. Paris, Baudoin, 1888, in-12, cart. à l'angl., de 580 p., 3 fr. — 28. *Nociones de literatura militar,* par D. Domingo Arraiz de Conderena, teniente de infanteria y doctor en filosofia y letras. Tolède, Peláez, 1889, in-8 de 376 p. — 29. *Apuntes sobre defensas de las costas. Estudio de las baterias al descubierto,* par D. Francisco Roldán y Vizcaino y D. Joaquin de La Llave, oficiales de Ingenieros. Madrid, imp. du « Memorial de Ingenieros, » 1889, in-8 de 144 p. — 30. *La Vida militar en España.* Texte de Barado, illustrations de Cusachs. Barcelone, successeurs de N. Ramirez, 1889, 20 livr. gr. in-4, avec pl.

Il était naturel que l'année du centenaire de la Révolution française vît éclore, à propos de l'armée, d'intéressantes publications. Seulement, alors que les partisans du régime actuel s'efforcent de démontrer que, depuis un siècle, tout n'a fait que progresser, dans notre belle France, au point de vue des hommes, des institutions et des mœurs, ils sont bien obligés, quand ils parlent de l'armée, de devenir, malgré eux,

des *laudatores temporis acti.* — En ce qui concerne spécialement les hommes de bonne foi qui, sans parti pris, étudient ce qu'était la France il y a cent ans et qui voient ce qu'elle est aujourd'hui, leur opinion est bientôt faite. Ceux qui ont eu à parler de la vieille armée royale, de celle qui avait fait la grandeur de la France et qui permit à la nouvelle de n'être point écrasée par l'Europe sur les champs de bataille de Fleurus, de Jemmapes ou de Wattignies, ceux-là sont bien d'accord pour reconnaître combien le travail, la discipline, les vertus militaires étaient en honneur dans les régiments français de cette époque. Et les hommes qui jugent ainsi l'armée de Louis XVI ne sont point, comme on pourrait se l'imaginer, le Père Loriquet ou d'affreux réactionnaires du même genre. Pour n'en citer qu'un, M. Albert Duruy, l'éminent historien trop tôt ravi aux lettres, personne ne voudra prétendre que cet esprit fin, cet homme de bon sens et de bien, eût été un partisan de la dîme, du droit de jambage et autres prérogatives tout aussi véridiques. Or, les deux livres très remarquables que M. Albert Duruy a consacrés à notre vieille armée française, ne sont pas assurément faits pour nous rendre aimable le régime actuel. A vrai dire, la critique n'est point émise d'une façon formelle, mais combien elle ressort des comparaisons et des remarques. Voyons plutôt.

1. — Quand M. Albert Duruy voulut savoir ce qu'étaient au vrai les armées de la République et de l'Empire, il songea avec raison que la connaissance des institutions de l'ancien régime était la condition nécessaire de tout travail honnête sur la Révolution. Il estima donc utile d'étudier l'ancienne armée royale, de rechercher quelle était sa valeur, quels étaient ses défauts. Tombait-elle en dissolution, comme certains historiens l'ont prétendu? Avait-elle seulement besoin de quelques réformes pour redevenir aussi belle qu'elle avait jamais été? Est-ce à elle, à sa seule constitution, à la supériorité de ses cadres et de ses vieilles troupes, que revient l'honneur d'avoir fait reculer la première coalition? De ces études préliminaires est né ce beau travail de *l'Armée royale en 1789,* où le consciencieux écrivain nous montre, après une courte période de faiblesse sous Louis XV, l'armée française reprenant toute sa splendeur sous Louis XVI, retrouvant à nouveau toutes les vertus qui l'avaient faite, aux meilleurs temps de la monarchie, la première armée du monde.

Dans la guerre de Flandres, la valeur française s'était illustrée par une foule de succès éclatants. La guerre de Sept ans elle-même n'avait pas été sans gloire. Cependant, après deux siècles de luttes presque ininterrompues, pendant lesquelles le sang avait coulé à flots, la France était loin d'être épuisée, et, au moment de la guerre d'Amérique, Louis XVI n'eut qu'un embarras, celui de choisir entre tant de braves gens le chef de l'expédition. Pour un qui obtint le commandement,

vingt le méritaient et s'y fussent distingués à l'égal de Rochambeau.

Mais dans un État fortement constitué, les cadres moyens importent au moins autant que le commandement ; ils avaient toujours été bons dans l'armée royale, et si haut qu'on remonte dans son histoire, on est frappé de la supériorité qu'elle offre dans cette partie. Ce n'est plus ici l'élite de la noblesse française, c'est la pauvre petite noblesse de province qui fournit modestement à l'armée son contingent héréditaire ; qui donne au roi, sans compter, le meilleur de soi-même : sa mâle et forte progéniture, ses gars les plus solides et les mieux trempés ; de vrais lurons, destinés au service dès le ventre de leur mère, élevés dans cette idée, n'en concevant ni n'en pouvant imaginer d'autres, préludant à leur futur métier par la rude existence du gentilhomme campagnard. Ainsi faisait déjà l'aïeul, ainsi fera le petit-fils et ainsi de suite : « Vive le Roi ! »

Après avoir examiné ce qu'étaient les généraux, ce qu'étaient les officiers, M. Duruy passe au soldat. Dans les troupes réglées, l'espèce en était généralement bonne. Dans le tas, sans doute, il se trouvait bien quelques drôles, mais le plus grand nombre, en somme, une fois dans le rang, s'amendaient et devenaient, avec le temps, d'excellents troupiers : adroits, entreprenants, industrieux, sachant « se débrouiller, » comme on dit, durs à la fatigue, solides au feu, calmes, endurants, ayant de la bonne humeur et la répandant autour d'eux. Tout cela est dit avec une vérité, une vie, une couleur, qui font du dernier livre de M. Albert Duruy une publication très remarquable.

2. — Les *Études d'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire* du même écrivain ont également un très sérieux mérite. Ce n'est plus là un livre d'ensemble, mais une série de monographies détachées qui ont pour titre : « *Une Page de la vie de Hoche; — Dubois-Crancé; — Le Brigadier Muscar; — La Conspiration du général Malet; — M. Taine; — Six Semaines aux tirailleurs algériens.* Hoche et Dubois-Crancé apparaissent dans le livre de M. Albert Duruy sous des couleurs vraiment nouvelles, où l'on sent, comme dans le premier volume, la bonne foi de l'écrivain. A propos du conventionnel, voici le jugement de l'historien : « J'accorderai, dit-il, à Dubois-Crancé, comme le fit la Convention dans sa séance du 2 brumaire an III, que dans sa mission près l'armée des Alpes, et notamment à Lyon, il fit son devoir. Mais je ne lui accorderai que cela : je n'irai pas au-delà de ce certificat banal, et je lui refuserai, comme elle, la déclaration d'avoir « bien mérité de la patrie. »

L'histoire du brigadier Muscar, ce soldat de l'école des Coignet et des Fricasse, est un épisode des guerres du premier Empire, rempli de détails saisis sur le vif ; quant à la réfutation du livre de M. Taine, sur Napoléon, nous croyons que M. Duruy a dépassé la mesure en

niant à l'illustre auteur de *l'Histoire de la Révolution,* la compétence et l'impartialité.

3. — Ils sont intitulés *Mes Campagnes,* ces mémoires du colonel Pion des Loches, que viennent de publier MM. Maurice Chipon et Léonce Pingaud, et ils appartiennent au genre du capitaine Coignet et du sergent Fricasse dont nous parlions tout à l'heure. Ils ont cependant une tout autre portée, et possèdent, en particulier, le mérite d'une absolue authenticité que l'on pourrait peut-être refuser, en partie tout au moins, aux précédents. Né le 20 février 1770, Pion se destinait à l'état ecclésiastique et avait déjà reçu à Besançon les ordres mineurs, quand la Révolution le tira brusquement du séminaire pour l'emmener à la caserne, et de là sur un champ de bataille. La nouvelle recrue garda cependant toute sa vie les principes religieux et politiques qui avaient été ceux de sa famille. Après vingt ans de service, arrivé à un grade supérieur dans la garde impériale, il avait fini par aimer son métier, mais à aucun moment la guerre ne lui plut par elle-même. Pion est un militaire et à la fois un philosophe comme le sera plus tard Alfred de Vigny; jamais il ne se laissa prendre aux rêves de conquêtes sans bornes, de gloire sans mesure qui de l'âme de Napoléon sont passés dans l'âme du dernier soldat. Il est également étranger au caractère concentré des uns, à l'ivresse héroïque des autres, et de bonne heure il se lasse de suivre la chevauchée impériale à travers l'Europe. Bien plus, au milieu d'une armée victorieuse, il sait plaindre les vaincus et se met parfois de leur côté sous l'influence d'un sentiment de justice supérieur aux rancunes nationales. Il reste aussi un homme d'ancien régime par son dédain du parvenu, par sa haine pour la faiblesse et le vice qu'il voit s'étaler autour de lui. En somme, le colonel Pion des Loches apparaît dans ses très curieux Mémoires, comme « un caractère, » et son œuvre emprunte à cette qualité de l'auteur un intérêt et une valeur considérables. Ainsi se fait peu à peu la lumière sur une époque encore bien mal connue de notre histoire, malgré que moins d'un siècle nous sépare d'elle. Les Mémoires du colonel Pion des Loches, fort importants pour l'histoire du premier Empire, ont leur place indiquée dans nos bibliothèques militaires et dans toutes celles où l'on a souci de posséder des ouvrages historiques de valeur. Ils sont l'œuvre d'un soldat, d'un écrivain, d'un penseur, et par-dessus tout, d'un honnête homme.

4. — Encore que ce ne soit qu'un épisode de ces guerres du premier Empire, dont le colonel Pion des Loches nous donne un aperçu général, *la Défense de Dantzig en 1813,* du général baron de Campredon, n'en a pas moins tout l'intérêt qui s'attache au récit d'un témoin oculaire. On trouvera effectivement dans ce journal de siège, dans ces notes prises au jour le jour, sous les balles, à bâtons rompus, plus d'un juge-

ment intéressant sur les hommes et les choses. Sous une forme vive, un peu abrupte, c'est certainement un document de valeur. La longue défense de Dantzig, qui suivit la retraite du 10e corps de la Grande Armée de la Dwina sur Dantzig est un épisode marquant de nos annales militaires, et nous présente un exemple typique de ce que doit être, en pareilles circonstances, la conduite d'un gouverneur de place forte. A tous ces titres, ce livre est digne d'attirer l'attention, non seulement des militaires, mais de tous ceux qui aiment les récits vivement enlevés, remplis de couleur, d'enseignements et de vérité.

5. — Au contraire de l'œuvre que nous venons d'examiner, le travail que M. le lieutenant Aubier, du 20e chasseurs, a consacré à l'histoire de son régiment sous le premier Empire, est un travail d'ensemble embrassant la période qui va du commencement de la Révolution à la chute de Napoléon Ier. Son livre est intitulé : *Un Régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815*. Nous avons un plaisir marqué à constater qu'il s'est enfin trouvé un officier pour comprendre qu'un historique de régiment doit être autre chose qu'un recueil de faits militaires chronologiquement enregistrés suivant un ordre irréprochable de dates, pour sentir qu'une œuvre de ce genre doit être un tableau fidèle de la vie militaire aux diverses périodes de notre histoire, pour écrire un livre à la fois instructif et intéressant, qualités que ne possède malheureusement aucun des nombreux historiques régimentaires qu'il nous a été donné de voir. A la vérité, pour faire un bon livre, il faut un bon écrivain, et la plupart des officiers auxquels on confie la tâche difficile de retracer les hauts faits du corps auquel ils appartiennent, s'ils sont pleins de bonne volonté et de qualités militaires, demeurent, la plupart du temps, comme historiens, de timides débutants. Comme le général de Gondrecourt, ils sont à peine « caporaux » dans les lettres. Comment, dans une telle situation, arriver à écrire une œuvre de quelque mérite? Sous ce rapport, le lieutenant Aubier, écrivain militaire connu et apprécié sous divers pseudonymes, était à même de faire mieux que nombre de ses camarades, et son œuvre est réellement digne de prendre place au premier rang de nos productions militaires. Et puis il avait la bonne fortune d'avoir à parler d'hommes dont le moins connu pourrait être le héros d'un roman, d'un roman plus mouvementé que tous ceux d'Alexandre Dumas ou de Ponson du Terrail : les Murat, les Curély, les Lasalle, les Colbert, les Montbrun, etc., etc. Il avait l'heur, en outre, d'avoir entre les mains pour soutenir et émailler son récit, les souvenirs écrits au jour le jour par d'anciens officiers du 20e, comme le capitaine Parquin ou Soufflot, comme le général Curély, souvenirs qui lui ont permis de donner à son œuvre cette couleur inappréciable, cette allure, ce ton cavalier grâce auquel ses héros parlent, sont vivants. Excellent livre,

d'un talent soutenu, d'une valeur littéraire et historique très remarquable.

6. — Avec l'ouvrage du lieutenant Aubier, nous abandonnons la période, fertile en événements militaires, du premier Empire, mais nous n'avons point terminé pour cela avec le sabre ou le canon. Dans les deux volumes que M. Camille Rousset a consacrés à l'histoire de *la Conquête de l'Algérie, 1841-1857,* nous trouvons au contraire bien des faits d'armes héroïques, nous sentons la poudre à chaque page. Elle fut effectivement glorieuse cette période de seize années où, après bien des fautes commises, l'impulsion et l'énergie du maréchal vinrent couronner d'un plein succès la grande œuvre inspirée par Charles X. C'est le temps des grands combats, des coups de main hardis, des combinaisons savantes : c'est l'époque d'Isly, de Tanger et de Mogador. M. Rousset excelle dans la peinture de ces scènes militaires, dans lesquelles, à vrai dire, l'héroïsme sert si merveilleusement la main qui les met en action. Comment n'être point intéressant quand l'on a à raconter des événements où montrèrent toutes leurs qualités les Bugeaud, les La Moricière, les Changarnier, le duc d'Orléans ou le prince de Joinville? Mais il y a plus que la mise en scène dans l'œuvre de M. Rousset, il y a le fond, la valeur intrinsèque. Nous ferons cependant une critique au savant académicien. Nous regrettons que, dans les deux nouveaux volumes consacrés à l'Algérie, il n'ait cru devoir, pas plus que dans *les Origines d'une Conquête*, citer les nombreuses sources auxquelles il a puisé. Sans compter les manuscrits consultés au dépôt de la guerre, qui sont bien connus des officiers et auxquels il a notoirement emprunté des descriptions considérables, M. Rousset s'est servi de documents publiés, du *Moniteur officiel,* etc., etc., auxquels nous eussions aimé être renvoyés d'une façon positive. L'histoire, de nos jours, pour avoir une valeur réelle, doit être documentaire, et la rigoureuse constatation des sources doit être rendue facile au lecteur si l'auteur tient à ce que l'on ait confiance en lui. On pourra dire qu'il y a là une sorte d'inquisition de nature à blesser parfois la susceptibilité d'un écrivain; mais cette façon de procéder est entrée aujourd'hui si profondément dans nos mœurs qu'il sera difficile de l'en déraciner.

7. — Les *Récits de Crimée* du capitaine Perret ne contiennent guère plus de notes et de renvois que l'ouvrage de M. Rousset; mais notre ancien camarade n'a point de prétentions à l'Académie. Il se contente d'être un chroniqueur intéressant, butinant là où il trouve des renseignements, à condition qu'ils aient de la valeur et de la vie ; il compile, mais il le dit, et ainsi avertis, nous devenons moins exigeants non point sur la véracité des origines, mais sur la valeur scientifique de l'œuvre. Et comme elle est bien présentée cette

que le gouvernement et que le ministre de la guerre en particulier, en feront leur profit. Il ne faut pas que de telles leçons soient perdues.

12 et 13. — Avec *Sanglants Combats* et *Un Jour de bataille,* M. Georges Bastard nous rappelle un autre épisode de la guerre de 1870 : la néfaste journée de Sedan. Ces récits un peu coupés, sans unité ni liaison bien marquées, présentent cependant un très réel intérêt. L'auteur, qui a vu sans doute les faits qu'il raconte, a eu le tort à notre avis, de vouloir greffer les combats particuliers auxquels il a assisté, ceux au moins qu'il raconte avec une abondance de détails dont nous sommes loin de nous plaindre, de vouloir greffer, disons-nous, ces épisodes partiels sur un canevas général de la campagne de Sedan, nécessairement trop restreint. Ces deux volumes manquent par cela même de proportion. *Sanglants Combats*, c'est le récit de la marche de l'armée de Châlons sur Sedan, mais le premier chapitre nous raconte le beau combat du général Margueritte à Pont-à-Mousson, le 12 août 1870, qui n'a avec l'armée de Châlons qu'un rapport des plus éloignés. Sans doute, M. Bastard a bien fait de nous donner un épisode des plus brillants de cette campagne de 1870, où les preuves de bravoure et d'initiative individuelles furent plus fréquentes qu'on ne le croit généralement ; nous trouvons seulement que ce chapitre, très intéressant en lui-même, tout à fait digne d'être raconté, est mal rattaché à l'œuvre générale. Cependant, disons que le reste de ce livre se tient mieux et que les lois de la composition y sont mieux observées. — *Un Jour de bataille* est le récit de la journée de Sedan en ce qui concerne le 2e et le 7e corps : il y a dans cette seconde partie les qualités et les défauts que nous avons signalés dans la première. Beaucoup de détails intéressants, mal liés entre eux, et qui, mieux présentés, eussent donné à l'ouvrage une portée qu'il n'a pas ainsi. Nous ne croyons pas, d'ailleurs, que l'auteur ait voulu faire un ouvrage classique : ces notes ont bien l'air d'être celles d'un soldat, et par cela même, elles ont l'intérêt qui s'attachent au récit de l'homme qui peut dire : « J'étais là, j'ai vu. » Tels sont ces deux volumes, dont le principal mérite sera, à notre avis, de constituer une gerbe de renseignements pour l'histoire future de la guerre de 1870-71.

14. — *L'Armée russe et ses chefs au printemps de 1888,* écrit par un officier que tout le monde connaît et apprécie, est une étude très sérieuse, nécessairement sommaire et incomplète, du système militaire moscovite, et une monographie des principaux chefs qui conduiraient au feu l'armée russe si éclatait la guerre que certaines gens prétendent imminente. Nous avons eu l'occasion de dire, à propos du livre sur *le Maréchal de Moltke*, du même écrivain, que nous ne partagions pas toujours les idées de l'auteur; mais ici nous n'avons que des éloges à donner au nouveau livre du colonel de V., qui, malgré sa date aujourd'hui

rétrospective, est encore une œuvre toute d'actualité. La Russie a toujours été une nation sympathique à la France, et la politique erronée suivie à diverses reprises par notre pays, ou plutôt par nos gouvernants, à l'égard de l'empire des tsars, n'a point détruit, heureusement, les bons sentiments qui lient les deux nations. Mais, ce qu'il est important que nous sachions en France, c'est qu'au point de vue de l'instruction militaire, de l'éducation morale du soldat, la Russie est aujourd'hui une des premières nations de l'Europe, peut-être la première, et que son armée se présentera désormais sur le champ de bataille, non seulement avec la prépondérance du nombre, mais avec la supériorité morale que donnent la science et l'éducation. Tout cela ressort nettement des pages écrites à la fois avec vigueur, concision et souvent avec sentiment, par le colonel de V. Signalons en particulier la monographie consacrée au général Dragomiroff, où l'écrivain français a su bien mettre en lumière la belle figure de l'élève et du continuateur de Souvaroff, du glorieux vainqueur de Sistova.

15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21. — Avec le livre que nous venons d'analyser, nous avons terminé la liste des ouvrages historiques militaires dont nous avions à rendre compte à nos lecteurs, et nous allons passer maintenant à des travaux plus techniques, à ceux dans lesquels la science militaire proprement dite fait le fond même de l'œuvre. Dans ce nouvel ordre d'idées, le premier travail sur lequel nous ayons à appeler l'attention du lecteur est la nouvelle collection, dont viennent d'entreprendre la publication, à Bruxelles, MM. Merzbach et Falk, éditeurs du comte de Flandres, sous le titre général de *Collection internationale d'histoire militaire*. Les sept premiers volumes déjà parus sont consacrés aux *Campagnes de Gustave-Adolphe;* aux *Campagnes de Turenne;* aux *Campagnes de 1796 et 1797,* en Allemagne et en Italie; à la *Campagne de 1805* en Allemagne et en Italie également; à la *Campagne de 1815* dans les Pays-Bas; à la *Campagne de 1859* en Italie, enfin à la *Campagne de 1866,* en Italie et en Allemagne. L'art de la guerre, pour être entendu, doit être appris dans les campagnes des grands capitaines; c'est de l'étude sérieuse et approfondie de l'histoire qu'il ressort lumineusement; c'est là qu'il faut aller le chercher, si l'on veut qu'il apparaisse autrement que comme un corps aride de sèches doctrines. Sans doute, rien ne vaut pour un officier, ou pour quiconque veut s'initier aux grands problèmes de la stratégie et de la tactique supérieure, comme la lecture des sources mêmes de l'histoire militaire, celle des mémoires originaux des grands capitaines, de la *Stratégie* de l'archiduc Charles, des traités de Lloyd et de Frédéric, des mémoires de Napoléon, des ouvrages de Jomini, enfin de cette précieuse collection écrite par les généraux français du premier Empire, les Gouvion Saint-Cyr, les Mathieu-Dumas, les Soult, les Morand, les Colbert, etc., etc.;

cependant, on ne peut nier que de tels ouvrages ne renferment bien des longueurs, et que la partie réellement didactique puisse être condensée en un petit nombre de pages. D'un autre côté, en extrayant des ouvrages que nous venons de citer uniquement les maximes qui s'y trouvent, pour en former un corps de doctrine, on tombe dans une synthèse exagérée et souvent obscure, en admettant qu'elle ne soit pas sèche et rebutante. L'étude de l'art militaire veut, pour être profitable, que la pratique marche sans cesse à côté de la théorie, le précepte à côté de l'exemple, l'énoncé du théorème vis-à-vis de la solution. C'est donc une excellente pensée que celle qu'ont eue MM. Merzbach et Falk d'entreprendre une publication dans laquelle nous trouverons le résumé des faits historiques à côté des maximes qui s'en détachent, cette pratique dont nous parlions tout à l'heure, à côté de la théorie. La bibliothèque internationale d'art militaire comprendra vingt-trois volumes : elle embrassera l'histoire militaire depuis Gustave-Adolphe jusqu'à nos jours, et cet ensemble de deux siècles de guerre, résumé d'après les grands écrivains, exposé d'après eux, écrit d'après leurs dires, leurs données, leurs remarques, ne peut manquer de devenir le meilleur cours de tactique et de stratégie qui ait jamais été publié. Il aura l'ampleur qui manque aux ouvrages ordinaires, dans lesquels un auteur, comme Vial ou Renard, par exemple, condensent en deux volumes de trois cents pages quinze ou vingt campagnes. Il aura également la concision puisqu'il nous apprendra en vingt-cinq volumes la matière résumée, la « quinte essence, » comme eût écrit Montaigne, des quatre ou cinq cents ouvrages qui composent la série des principaux mémoires militaires. L'avantage de la nouvelle publication de la librairie Muquardt est qu'elle permettra à nombre d'officiers de se défaire d'un fatras de livres qui, s'il est utile, n'en est pas moins très embarrassant. Nos camarades auront en vingt-cinq volumes une petite encyclopédie historique-militaire très complète qui suffira, s'ils en possèdent bien le fonds, à former non point des Turenne ou des Napoléon, cela va de soi, mais des chefs d'armée très suffisamment instruits. C'est la première fois, croyons-nous, qu'une tentative de ce genre est effectuée dans la librairie militaire. Il y a longtemps que des essais similaires ont été mis à exécution, mais généralement c'était les originaux mêmes que donnaient les collections. Telles furent, par exemple, la *Bibliothèque militaire* de Liskenne et Sauvan, la *Bibliothèque portative de l'officier*, éditée par Anselin et Pochard en petits volumes in-32 que les officiers avaient la faculté de « payer par portion de 10 fr. par mois. » Mais par cela même que les éditeurs s'astreignaient à publier des originaux *in extenso*, la collection était nécessairement bornée, et dès lors le but n'était pas atteint.

Tout autre, on vient de le voir, est le plan de MM. Merzbach et

Falk; aussi avons-nous lieu de croire que leur publication sera accueillie avec faveur. On n'attendra pas de nous que nous analysions les sept volumes de la collection parus jusqu'ici et dont nous avons le titre dans le Sommaire de cet article. Il nous faudrait une livraison du *Polybiblion*. Disons que nous les avons tous lus avec attention et que nous avons reconnu dans la main qui a condensé ces *Précis* un talent très appréciable. Il ne s'agit point dans un travail de ce genre d'imagination ou de brillant : les qualités nécessaires au compilateur sont le bon sens, la mesure, l'impartialité; on les rencontre toutes dans les volumes de la collection Muquardt. Nous signalons avec plaisir une publication utile qui a sa place dans toutes les bibliothèques de régiment, dans celles de la plupart des officiers et chez tous les gens qu'intéressent les questions militaires. La collection est bien imprimée, reliée élégamment en toile, ornée de nombreux croquis : ouvrage digne d'être répandu.

22 et 23. — Nous avons eu l'occasion de remarquer à diverses reprises combien la littérature militaire allemande aimait à nous emprunter ce que nous avons ou ce que nous avons eu de bon dans notre armée, démasquant plus ou moins audacieusement ces plagiats et les recouvrant de l'estampille teutonne. Il faut reconnaître cependant que nos voisins savent imprimer à ces emprunts un cachet bien particulier, celui d'une pratique généralement judicieuse et rationnelle. Le nouveau *Règlement sur le tir* dont M. le capitaine Vonderscherr, l'éminent balisticien que l'on connaît, vient de nous donner la traduction, est une preuve de ce que nous avançons sous ce rapport. Que ne reprenons-nous — nous disons « reprenons » à dessein — notre bien là où nous le trouvons, là où nous savons le retrouver? L'enseignement du tir a aujourd'hui une importance telle qu'on doit sans cesse perfectionner les méthodes si l'on veut, au jour du combat, jouir d'une supériorité certaine. Il est certain que le goût du tir se développe en France : c'est un sentiment à encourager, à développer. Dans cet ordre d'idées, nous recommandons le *Guide des Sociétés de tir* de M. M.-E. Haeffelé, un capitaine de territoriale qui a réuni en un volume tous les renseignements concernant les créations, l'organisation, le fonctionnement des sociétés ayant pour but l'enseignement du tir. L'œuvre est réellement patriotique, le livre aussi dans le meilleur sens du mot.

24 et 25. — Nous avons rendu compte l'année dernière de la première partie du *Manuel de la cavalerie allemande,* traduit par le commandant Chabert. L'ouvrage est aujourd'hui complet avec l'apparition du deuxième volume. On pourra, désormais, comparer en connaissance de cause les procédés employés dans les deux nations et choisir, après étude, la voie qui paraîtra la meilleure. Les deux vo-

lumes qui forment le manuel allemand, mais en particulier le second, sont assez curieux à ce point de vue qu'ils constituent un traité d'équitation officielle, sanctionné par le chef de l'État, chose qui, croyons-nous, n'existe dans aucune autre armée. En Autriche, en Russie, en France, on insère bien, dans l' « école du cavalier » des principes d'équitation, mais ce sont des lois très synthétisées qui ne descendent à aucun détail. L'enseignement, tout pratique, en ce qui concerne le dressage du cavalier, est donné de vive voix par les officiers suivant les principes de l'École de Saumur, principes qui changent suivant les instructeurs. En Allemagne, on ne procède point ainsi et le ministre de la guerre a cru devoir publier un manuel officiel, à principes obligatoires. La première partie, exclusivement consacrée aux principes généraux, comprend, comme on l'a vu précédemment, quatre chapitres correspondant aux quatre périodes d'instruction; la seconde partie, celle que nous analysons aujourd'hui, écrite pour des hommes sachant monter à cheval, comprend à proprement parler le « dressage. » Celle-là est à lire, à titre de curiosité au moins, par quiconque s'occupe de cheval.

Dans le même ordre d'idées que le *Manuel* du commandant Chabert, mais beaucoup moins important, est le *Guide de l'officier monté* publié par le colonel Laferrière. Bien que cet ouvrage ait été écrit spécialement pour des officiers, il s'adresse également à tous ceux qui montent à cheval. Si de consommés sportsmen ne doivent point y rencontrer grand'chose à apprendre, il n'en sera pas de même de l'immense majorité de nos cavaliers civils. Après quelques notions d'hippologie, M. Laferrière arrive au dressage et à l'équitation proprement dite, mais au lieu d'adopter pour son enseignement la division en leçons, l'auteur a choisi la forme dictionnaire, dans laquelle on trouve autant de mots que de petits chapitres. C'est une idée comme une autre, et pas plus mauvaise qu'une autre : en tout cas c'est original.

26. — Le *Manuel de guerre,* publié chez Baudoin, par un lieutenant-colonel de l'armée active, est une compilation de règlements que l'auteur s'est complu à grossir outre mesure. Il est certain, comme le dit très bien la préface du livre que nous analysons, il est incontestable que dans l'étude des règlements il faut avant tout chercher l' « esprit » et ne prendre à la lettre que ce qui est indispensable. Il n'est pas moins certain que la connaissance des règles n'est pas suffisante : il faut savoir les appliquer d'une façon opportune. Les règles dans le combat ne sont pas des axiomes, des équations : elles sont toujours subordonnées aux circonstances, etc. Tout cela, l'auteur du *Manuel de guerre* l'écrit dans sa préface, mais il oublie lui-même de se conformer aux préceptes qu'il a posés, et entre, à propos du combat, dans des

digressions qui n'ont rien à voir avec lui. Ce livre, réduit des deux tiers, gagnerait beaucoup. Sans compter qu'il serait plus portatif et moins cher, il serait véritablement digne de son titre.

27. — *L'Aide-mémoire de l'officier de marine,* publié à la librairie Baudoin, par M. Ed. Durassier, bibliothécaire du ministère de la marine, est un mémento précieux où l'on rencontre non seulement des notions de droit maritime très utiles à connaître, mais des renseignements fort précieux sur la situation et l'armement des flottes de toutes les nations. L'ouvrage est terminé par une revue succincte de la défense des côtes des divers États; quelques erreurs s'y sont glissées, mais il n'en présente pas moins un tableau d'ensemble utile à consulter.

28, 29 et 30. — Nous en avons fini avec les ouvrages français, et nous terminerons ce résumé bibliographique en disant quelques mots de trois ouvrages espagnols qu'ont bien voulu nous envoyer autant d'éditeurs de Tolède, de Madrid et de Barcelone. Le premier, *Notions de littérature militaire,* est dû à la plume d'un écrivain apprécié, D. Domingo Arraiz de Conderena, lieutenant d'infanterie, professeur de tactique à l'école militaire de Tolède, docteur en philosophie et belles-lettres. Bien que l'auteur fût enserré dans les prescriptions d'un programme universitaire, et qu'il fût tenu de demeurer dans les limites d'un livre classique, il a su écrire une œuvre intéressante et d'une valeur réelle. Il est regrettable seulement qu'au lieu de nous donner des extraits d'écrivains militaires comme Arteche, San Roman, Cordova, il se soit borné à citer les noms de ces officiers généraux qui sont les maîtres de la littérature militaire contemporaine.

Beaucoup plus technique est le livre consacré par le colonel honoraire capitaine du génie D. Joaquin de la Llave et son collaborateur le lieutenant-colonel Roldan à la *Défense des côtes* et aux batteries à ciel ouvert. Ce n'est point là, à vrai dire, une étude nouvelle de ce sujet, mais une compilation raisonnée et rationnelle de tout ce qui a paru sur la matière. Écrit avec grande compétence, rempli d'intéressants détails et d'aperçus nouveaux, le travail de MM. de La Llave et Roldan sera consulté avec fruit par tous les officiers des armes spéciales et par les officiers de marine, à quelque nation qu'ils appartiennent.

Disons enfin quelques mots de *la Vida militar en España* (*la Vie militaire en Espagne*), cette splendide publication commencée l'année dernière par la maison qui a succédé à N. Ramirez et Cie, à Barcelone, et continuée avec une exactitude malheureusement trop rare dans des œuvres de ce genre. Les vingt fascicules de ce magnifique album ont aujourd'hui paru et nous nous plaisons à dire que M. Barado, qui a rédigé le texte, a su trouver, pour cette œuvre à la fois humoristique et militaire, le ton enjoué qui convenait. Parfois la note de-

vient grave, émouvante même, mais ce sont de ces émotions qui remuent doucement l'âme et l'étreignent en la faisant vibrer sans secousse. Que dire de Cusachs, le peintre éminent auquel était confiée la partie artistique de l'œuvre ? Nous avons déjà écrit, ici même, que cet artiste remarquable s'était vaillamment conquis en Espagne la place gardée chez nous par Detaille : *la Vie militaire* demeurera certainement un de ses titres les plus précieux à la gloire. Un souhait et un regret pour finir. Comment les successeurs de Ramirez n'ont-ils point compris qu'une œuvre de cette importance ne devait pas demeurer confinée au-delà des Pyrénées ? Comment n'ont-ils point songé à publier une traduction française de *la Vida militar*? Évidemment leur œuvre doit avoir eu un grand succès en Espagne ; mais traduite en français, elle fût devenue une publication universelle. C'eût été, à la fois, un grand triomphe artistique et une affaire d'argent exceptionnelle. Une édition française de *la Vida militar* dans les vitrines de l'Exposition de *Blanc et Noir*, par exemple, n'eût pas manqué d'être remarquée, et colportée de là en Allemagne, en Russie, en Italie.

ARTHUR DE GANNIERS.

JURISPRUDENCE

Guide pratique de droit usuel *en matière civile, commerciale, maritime, judiciaire, administrative, rurale,* etc., par ABEL BAUDOIN, notaire, licencié en droit, diplômé du certificat de législation algérienne; avec le concours de CHARLES DE LAJONIE, avocat, docteur en droit. Paris, Chevalier-Marescq, 1889, in-4 de 924 p. — Prix : 10 fr.

Ce dictionnaire (car c'en est un) répond assez bien au but poursuivi par ses auteurs et aux promesses de son introduction; nous ne pouvons mieux faire que d'en citer le passage suivant : « Il est difficile, pour ne pas dire impossible, à celui qui n'a pas fait de nos codes une étude spéciale, d'en lire les textes avec fruit, d'en comprendre les termes abstraits, en un mot d'en tirer profit. Frappé de cette idée, l'auteur a essayé de faire un livre élémentaire à la portée de tous, comprenant, sous une forme aussi dégagée que possible des termes techniques, l'ensemble des connaissances juridiques pouvant offrir au public un intérêt pratique... Pas un mot technique n'a été employé sans être parfaitement défini... Chacun des articles comprend dans la mesure où le besoin s'en fait sentir : 1° une définition; 2° une analyse des textes de loi faisant l'objet du sujet traité; 3° autant que possible l'enseignement pratique à tirer de ce sujet; 4° enfin les questions d'enregistrement qui peuvent s'y rattacher, avec le tarif des droits à percevoir par le fisc. »

Comme on le voit, il ne s'agit que d'un ouvrage de vulgarisation, mais en matière de jurisprudence, un ouvrage de ce genre n'est pas chose commune, et celui-ci fait honneur à M. Baudoin et à son collaborateur. C'est un travail aussi difficile que fastidieux que de dépouiller le droit de ses termes techniques, de ses divisions accoutumées, de la méthode d'enseignement traditionnelle, en un mot de tout cet appareil qui le voile aux regards du public dans nos bibliothèques. Ce travail a été fait, et le *Guide pratique* expose dans un français clair et correct des idées familières aux praticiens; il enseigne ce qui est, non ce qui doit être; on y trouve le droit dégagé de la procédure et de toute controverse. Forcément très incomplet, ce livre n'en est pas moins utile. Nous le recommandons aux personnes qui consultent leur notaire ou leur avocat et qui veulent se faciliter l'intelligence des conseils reçus, et particulièrement à celles qui, vivant à la campagne, loin de tout conseil, ont des intérêts à surveiller et par suite des droits à sauvegarder. Un étudiant qui prendrait la peine de le lire en entier ou qui l'aurait habituellement sous la main acquerrait rapidement des vues d'ensemble sur la législation avant de s'engager dans le labyrinthe des textes et des commentaires, tandis que le plus grand nombre, après trois années de licence passées à épiloguer sur des mots, ne se rendent pas compte encore que le droit peut présenter un intérêt véritable, qu'il est une science dont les éléments sont accessibles à tous, que cette science est avant tout d'observation, et qu'elle consiste principalement dans la connaissance des rapports qui unissent les hommes vivant en société. PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES

John Hopkins University Studies in Historical and Political Science, editor Herbert B. ADAMS, seventh Series. Baltimore. Publication agency of the John's Hopkins University, 1889, 5 fascicules in-8. — Prix du fascicule : 1 dollar.

1. — Le *Polybiblion* s'est déjà, à plusieurs reprises, occupé des publications que la *John Hopkins University* fait sous la forme de fascicules et qui témoignent du progrès des études spéculatives et désintéressées chez les Américains. Comme toujours, les monographies historiques tiennent la plus grande place dans la septième série. Au premier rang se trouve celle intitulée : *The river towns of Connecticut. A Study of Wethersfield, Hartford and Windsor,* dû à un fellow de l'Hopkins University, M. Charles M. Andrews. C'est une étude, faite d'après les *records* de ces towns, sur leur fondation et leur vie intérieure dans les deux premiers siècles de leur existence. Elle complète d'autant plus utilement les monographies que nous possédions déjà sur les towns du Massa-

chussetts et du Rhode-Island, que le Connecticut a eu pendant la période coloniale une existence moins agitée et un développement plus régulier que les deux colonies voisines.

L'auteur examine successivement la colonisation primitive, le système de répartition et de culture des terres, le gouvernement intérieur du groupe par le *town meeting* et les fonctionnaires qu'il nomme, les rapports du town avec la colonie. Là, comme dans toute la Nouvelle-Angleterre, en même temps qu'on constituait la propriété privée, on laissait en commun une certaine quantité de pâtures, sauf à les partager plus tard; en attendant, ces communaux tenaient une grande place dans la vie agricole et municipale. Des croquis fort bien faits permettent de suivre aux différentes époques cette constitution rurale, pour chacun des towns qui font l'objet de cette étude.

M. Charles M. Andrews relève discrètement ce qu'il y a d'exagéré dans quelques études publiées précédemment dans le même recueil, et d'après lesquelles les towns de la Nouvelle-Angleterre seraient la réapparition de la communauté villageoise germanique primitive, indiquée par Tacite et reconstituée par les travaux de von Maurer et de Sir Henry Sumner-Maine, communauté qui se serait maintenue pendant tout le moyen âge sous la structure féodale dans les villages anglais. M. Charles M. Andrews dit fort judicieusement que l'identité des besoins économiques et politiques a pu parfaitement amener la reproduction de certaines institutions comme, par exemple, la défense d'aliéner ou de louer à un étranger la maison ou la terre qu'on a dans le village. Mais les traits par lesquels le town du Connecticut ou du Massachussetts diffère du *tun* germanique primitif sont plus nombreux que ceux par lesquels il lui ressemble. Du reste, l'auteur admet parfaitement que certains usages de la vie rurale anglaise ont été transportés par les premiers colons en Amérique, et il en donne un curieux exemple à propos des processions faites pour reconnaître chaque année les limites du town et des towns voisins.

Cet opuscule témoigne de l'excellente méthode historique qui guide l'enseignement de l'Hopkins University.

2. — M. Trent, professeur d'histoire à l'*University of the South,* dans le fascicule intitulé : *English Culture in Virginia*, nous donne une bonne contribution à l'histoire littéraire des États-Unis. Quand Jefferson, en 1817, fonda l'Université de Virginie, il voulut faire occuper les principales chaires par des Anglais et envoya dans ce but en Angleterre un de ses amis, M. Gilmer. Cette mission réussit, et M. Gilmer ramena cinq professeurs, ce qui excita une colère comique chez les gens de la Nouvelle-Angleterre et de la Pensylvanie, qui se plaignaient qu'on ne se fût pas adressé à eux. Les lettres de Gilmer, conservées dans sa famille, ont permis à M. Trent de tracer un tableau piquant de l'état intellectuel de la société virginienne à cette époque.

Les pages les plus intéressantes sont peut-être celles où il décrit la culture intellectuelle et les procédés d'instruction des *gentlemen* virginiens avant la fondation de Jefferson. Elle était très développée par les voyages et les relations; mais l'instruction populaire était outrageusement négligée. Une figure intéressante est celle d'un ancien abbé Correa, qui, après avoir joué un certain rôle dans les mouvements révolutionnaires au Portugal, à la fin du XVIIIe siècle, était alors ambassadeur de ce pays en Amérique, et qui, en 1823, devint dans son pays ministre des finances sous le gouvernement libéral. C'était vraisemblablement un franc-maçon important.

3. — La *Municipal History of New-Orleans,* par M. William Howe, de l'Université de Californie, donne quelques détails intéressants sur la vie municipale aux États-Unis. On y voit notamment les tristes résultats de l'administration de certaines fondations charitables par la municipalité. Là comme ailleurs l'autonomie des administrations charitables est la première condition d'un bon emploi du patrimoine des pauvres. Il faut aussi noter l'utile action de deux associations volontaires des citoyens en 1885 et en 1887 pour faire justice des abus énormes commis par les politiciens qui détiennent le pouvoir municipal. L'une d'elles, en 1885, a fait disparaître des listes électorales douze mille inscriptions fausses!

4. — *The establishment of Municipal government in San Francisco,* par M. Bernard Moses, professeur d'histoire et de politique à l'Université de Californie, offre un grand intérêt pour l'étude de la législation comparée. On y peut voir en effet rapproché le système municipal américain et le système municipal espagnol qui a régi San Francisco depuis la fondation du *pueblo* en 1766 jusqu'en 1850, époque où la législature de Californie, devenue un État de l'Union américaine, donna à la cité une charte sur le modèle des institutions américaines. Cette charte fut d'ailleurs, dès 1851, remplacée par une nouvelle.

5. — En dehors de la série ordinaire de ses *Historical and political science studies,* l'Université Hopkins nous envoie diverses autres brochures. Nous noterons ici un discours sur *the Encouragement of higher education* prononcé le 22 février 1889 par M. Herbert B. Adams pour le 13e anniversaire de la fondation de l'Université. Outre des considérations intéressantes sur l'influence des Universités sur la civilisation et la vie nationale, M. H. Adams met en évidence le caractère national et même international que prend l'Hopkins University. Elle marque un pas nouveau dans la vie scientifique aux États-Unis. Sa fondation est due à la libéralité d'un riche citoyen et son administration est complètement autonome; mais M. Adams montre par des arguments économiques tirés du profit que l'état de Maryland et la cité de Baltimore retirent de l'Université la convenance qu'il y aurait pour l'État

et la cité à exempter de l'impôt toutes les propriétés de l'Université.

Les propriétés « improductives » des Universités, des églises, des fondations charitables sont partout aux États-Unis exemptes d'impôts. C'est un principe de sens commun, dit M. H. Adams. En outre, beaucoup d'États, notamment le Maine, le Vermont, le Rhode Island, la Virginie, le Kentucky, le Kansas, la Louisiane, le Nebraska exemptent de l'impôt même les propriétés productives de manière à accroître ainsi indirectement les ressources de ces fondations auxquelles tout intérêt personnel est étranger.

Voilà de beaux modèles à proposer aux législations européennes toutes imprégnées d'une fiscalité antiéconomique et défiantes surtout des fondations et des associations.

Parmi les fascicules divers de l'*Hopkins University* nous noterons encore une série de *Sociological notes.* Nous y avons lu avec intérêt une note sur l'histoire des bibliothèques publiques à Baltimore, une note sur les *excelsior classes* de Melbourne en Australie. On appelle ainsi des cercles de jeunes gens qui ont été formés par le zèle d'un ouvrier, M. Groom, et qui ont pour objet d'arracher au vagabondage et à l'ivrognerie les jeunes gens des classes populaires de cette ville. Le développement des malfaiteurs précoces est une des plaies particulières aux grandes cités australiennes au moins avec cette extension : voilà pourquoi un grand intérêt doit s'attacher à cette œuvre de bien. Détail caractéristique : les jeunes membres du cercle élisent tous leurs officiers, ainsi le veut l'esprit démocratique du pays; mais en réalité tout repose sur le dévouement de quelques hommes plus âgés et particulièrement du fondateur. Il y a là des points de comparaison fort intéressants pour les personnes qui s'occupent d'œuvres ouvrières.

On voit par ces indications quelle variété d'informations et de documents la John Hopkins University apporte aux études sociales.

CLAUDIO JANNET.

Les Corporations de métiers. *Leur histoire, leur esprit, leur avenir,* par HIPPOLYTE BLANC, chef de division honoraire au ministère de l'intérieur et des cultes. Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-12 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

La compétence de M. H. Blanc est incontestable ; il connaît parfaitement l'ensemble et les détails de son sujet, et sait mieux que personne à quelles sources il faut recourir pour élucider toutes les questions qui s'y rattachent. La preuve de ce que j'avance est faite pour quiconque a eu en main sa précieuse *Bibliographie des corporations ouvrières avant 1789,* publiée il y a quelques années, sous les auspices de la Société bibliographique. D'ailleurs, les références très nombreuses et toujours correctement établies qu'on trouvera au bas de chaque page, sont bien faites pour inspirer confiance au lecteur.

M. Blanc est donc parfaitement maître de la question qu'il traite. La quantité de faits énoncés et prouvés dans ce petit volume est extrêmement considérable. C'est dire qu'il est singulièrement instructif et fait pour dissiper bien des préjugés. Ajoutons que l'auteur n'est pas de ceux qui cachent leur drapeau ; il prend résolument position du côté de l'ancienne France et de l'Église catholique, et les défend, toujours avec énergie, souvent avec éloquence, contre d'injustes accusations. Cette défense était nécessaire, puisque, les questions économiques et sociales étant actuellement et plus que jamais à l'ordre du jour, les erreurs et les calomnies ne manquent pas plus dans les harangues parlementaires et les rapports officiels, que dans les déclamations des clubs et dans les articles des périodiques les plus répandus.

Notre auteur a sagement pensé qu'il fallait, pour atteindre son but, des faits et des textes bien plus que des phrases éloquentes. Il a donc recueilli, sans épargner sa peine, ces textes et ces faits et s'est efforcé de les disposer dans un ordre lumineux. Il y a réussi ordinairement, et je n'ai vraiment pas le courage de lui reprocher quelques redites difficiles à éviter.

Voici le plan qu'il a suivi. Dans une première partie, il retrace l'*Histoire des corporations,* au point de vue de la vie civile et politique, et consacre un chapitre spécial à leurs rapports avec la Royauté ; la seconde partie a pour objet *le Régime intérieur* et *l'Organisation des métiers,* c'est-à-dire la confrérie ; la corporation et les diverses classes de travailleurs dont elle était composée (l'apprenti, le compagnon, le maître et les jurés) ; puis l'atelier considéré dans ses rapports avec la vie de famille, et l'instruction primaire donnée à l'apprenti. Il eût été utile, ce me semble, et facile aussi, de développer davantage ce dernier article ; la troisième partie, relative à *la Vie professionnelle,* traite de l'enseignement technique, du régime du travail, de la propriété du métier avant 1789. L'auteur célèbre ensuite, en quelques pages, les *Vertus sociales observées dans les corporations* et les justifie des « reproches » nombreux qui leur sont faits par les historiens et les économistes. Il établit enfin très fermement ses *Conclusions* qui tendent au rétablissement du régime corporatif chrétien, avec quelques modifications exigées par notre situation actuelle. Une bibliographie sommaire et une très bonne table achèvent ce volume d'apparence modeste, mais fort considérable en réalité, si l'on considère la quantité et la qualité des renseignements qu'il fournit.

Peut-être y aurait-il lieu de reprocher à M. Blanc une certaine dose d'optimisme dans ses appréciations et dans ses vœux. Mais quel est l'historien épris d'un grand sujet, qui puisse complètement et constamment éviter cet écueil ? Pour remettre les choses exactement au point, on pourrait conseiller aux lecteurs de M. Blanc d'étudier avec

attention, après son travail, le mémoire extrêmement remarquable qu'un écrivain très compétent aussi, M. Hubert-Valleroux, a lu l'année dernière au congrès scientifique international des catholiques. On le trouvera au tome II (p. 200-216) du précieux recueil des travaux de cette assemblée. Il a pour titre : *Des Institutions qui pourraient procurer aux patrons et aux ouvriers des avantages analogues à ceux des anciennes corporations.* ERNEST ALLAIN.

De l'Éducation. Précis de morale pratique, par LUDOVIC CARRAU. Paris, Picard et Kaan, 1889, in-12 de 408 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si je ne me trompe, ce livre est le dernier qui soit sorti de la plume féconde du regretté directeur des conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Ludovic Carrau était, parmi les philosophes officiels, un des rares défenseurs des idées spiritualistes ; dans tous ses ouvrages, il les a exposées avec talent et les a énergiquement défendues. Il ne s'est pas démenti dans ce *Précis de morale pratique,* destiné, ce me semble, aux établissements d'enseignement primaire supérieur. Il comprend trente-six leçons réparties en six séries. Après avoir déterminé les conditions de la moralité et défendu la thèse de la liberté humaine, l'auteur traite successivement de la famille et de ses devoirs, des devoirs sociaux, des devoirs civiques, des devoirs personnels ; enfin, mais beaucoup trop brièvement à mon gré et avec une insuffisante précision, des devoirs religieux et des droits correspondants. Assurément, parmi les manuels dus aux pédagogues de l'Université, celui-ci mérite une place à part, en raison de la fermeté de l'auteur relativement aux principes de la vraie morale humaine, en raison aussi du soin qu'il a pris constamment d'éviter toute affirmation capable de blesser les consciences religieuses et les convictions historiques de ceux pour qui le régime actuel n'est pas l'idéal. Mais nous nous permettons de penser que la tâche des éducateurs de la jeunesse serait singulièrement difficile, s'ils étaient réduits à ne compter, pour former les jeunes gens à la vertu durable, que sur des considérations philosophiques, parfaitement honnêtes, je le veux bien, mais dont la force serait centuplée si elles étaient plus fréquemment appuyées sur les prescriptions positives du christianisme. Pour nos écoles catholiques, il faut plus et mieux que le *Précis* de Carrau. Enfin, ce n'est pas sans une pénible surprise que j'ai vu indiqué, parmi les ouvrages à consulter, le livre de M. Havet : *Les Origines du christianisme.* E. A.

BELLES-LETTRES

Tito Livio nel rinascimento, par ALBERT BARONI. Pavie, Fusi, 1889, in-12 de VII-77 p.

L'auteur a très bien résumé lui-même les trois pensées dominantes

de son travail : Tite-Live, historien de la Rome républicaine, a été peu en faveur au moyen âge : l'humanisme du xve siècle a cherché à imiter sa diction oratoire : les écrivains du xvie siècle furent les premiers à étudier en lui l'historien.

Après avoir rappelé tout ce que fit l'Église, du vi^e au xiie siècle, pour la conservation de ce qui restait de l'antiquité, M. Baroni nous montre le moyen âge épris de la conception grandiose du Saint-Empire romain, et par conséquent, dans l'histoire de la Rome antique, dédaigneux de toute la période comprise entre les Tarquins et les Césars. D'ailleurs, moins heureux que Virgile son contemporain, Tite-Live n'a pas de légende : son nom est à peu près oublié. Au xive siècle, il sort tout d'un coup de l'obscurité : Pétrarque s'inspire des *Décades* dans son poème latin *De Africa*, et, sous le règne d'un admirateur passionné de l'historien, Alphonse le Magnanime, la découverte supposée de sa tombe excite un élan prolongé d'enthousiasme. Nous assistons ensuite à l'évolution graduelle qui tendit à substituer dans les divers genres littéraires une forme savante renouvelée de l'antiquité à la forme populaire jusque-là seule en honneur. De tous les historiens romains, c'est évidemment Tite-Live qui devait offrir le plus d'attrait à une génération sensible avant tout au charme et à la noblesse harmonieuse de l'expression. L'auteur se trouve ainsi amené à esquisser un tableau des rivalités littéraires très curieuses, parfois très violentes, qui éclatèrent alors en Italie entre latinistes; d'un côté les cicéroniens, lesquels ne juraient que par leur modèle, de l'autre les éclectiques, qui avaient garde d'enfermer leurs procédés d'imitation dans des limites aussi étroites. En ces matières, la délicatesse italienne saisit des nuances qu'en France nous aurions beaucoup de peine à distinguer. Enfin, lorsque l'histoire moderne apparaît à Florence avec Guichardin et Machiavel, ce que l'on va chercher surtout dans Tite-Live, c'est la peinture de la grandeur romaine, c'est l'éloge éloquent des grands génies, hommes d'État ou capitaines, qui élevèrent si haut la fortune de leur patrie. En un mot, on oublie l'habile écrivain pour s'attacher au politique.

Écrite par un Italien et pour des Italiens, cette brochure peut être néanmoins lue avec intérêt dans un pays comme le nôtre, où la Renaissance provoquée par des circonstances presque identiques a traversé des phases parallèles, en retard, il est vrai, de cent ou cent cinquante ans sur le mouvement qui se produisait au-delà des Alpes.

C. Huit.

HISTOIRE

L'Éducation athénienne au Ve et au IVe siècle avant Jésus-Christ, par PAUL GIRARD, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de IV-340 p. avec 30 figures dans le texte. — Prix : 10 fr.

Ouvrage remarquable à plus d'un titre, et dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en disant qu'il est à la fois très ancien et très moderne, très attique et très français. Pour nous donner un tableau aussi vivant que possible de l'éducation athénienne, l'auteur ne s'est pas borné aux textes classiques : il a mis en œuvre les documents épigraphiques, il s'est inspiré des nombreux monuments figurés qui se rapportent à son sujet. Son étude comprend deux parties fort inégales, l'une où l'éducation est examinée dans ses rapports avec les pouvoirs publics; l'autre où elle est analysée en elle-même et reconstituée dans tous ses éléments, tant accessoires qu'essentiels. Ce plan n'est-il pas un peu arbitraire? Il a, en outre, l'inconvénient d'entraîner quelques redites.

Si certains philosophes anciens proclament bien haut les droits de l'État sur l'enseignement, leurs théories sont en complet désaccord avec la réalité. A Athènes pas d'établissements officiels d'instruction, pas de plans d'études ni d'examens imposés aux écoliers : tout Athénien est libre d'élever ses enfants comme il lui plaît, tout maître d'adopter les méthodes et le programme qui lui conviennent. A dix-huit ans seulement, l'adolescent, devenu éphèbe, entre dans un corps plus ou moins rigoureusement discipliné et sur lequel l'État a constamment les yeux : il fait son apprentissage militaire.

M. P. Girard prend le jeune Athénien au berceau, nous décrit ses jeux, ses divertissements préférés, ses premières études chez le grammatiste sous la conduite de son pédagogue, sans oublier l'éducation musicale et le rôle tout à fait inattendu qui lui est alors assigné : puis nous suivons l'enfant à la palestre où, sous les yeux du pédotribe, il se livre à la lutte, au saut, à la course, au maniement du disque et du javelot. Au IVe siècle l'enseignement se complique : le dessin, la rhétorique, la philosophie et les sciences l'envahissent, aux applaudissements des novateurs, mais en même temps au grand désespoir des admirateurs du passé. J'aurais aimé que M. Girard, poussant plus loin ses recherches, nous eût appris par quels procédés se sont formés les grands personnages de la plus belle époque d'Athènes, hommes d'État, historiens, dialecticiens et orateurs; cette partie de son sujet, intéressante entre toutes, est à peine abordée. Quant aux maîtres, leur condition était généralement assez peu considérée : je ne parle pas des sophistes les plus fameux auprès desquels les jeunes gens riches accouraient même de l'étranger. Les méthodes en honneur se recommandaient par une extrême simplicité ; comme il paraissait prématuré de faire appel

à la réflexion de l'enfant, c'est avant tout à sa mémoire que l'on s'adressait.

Un chapitre très intéressant est intitulé : *l'Éducation en dehors de l'école*, question trop négligée, à ce qu'il nous semble, dans la pédagogie contemporaine. A Athènes, par exemple, la religion, sans dogmes définis, n'était pas et ne pouvait pas être l'objet d'un enseignement à part; mais, à la différence de ce qui se pratique chez mainte nation contemporaine, elle intervenait partout et se mêlait intimement à toutes les affaires de la vie; on l'apprenait dans la littérature, dans les rites du culte domestique, dans le spectacle des temples et des fêtes solennelles de la cité. Puis la vie en commun, la fréquentation des théâtres et des tribunaux formait de bonne heure le jeune homme aux habitudes sociales, aux préoccupations de la vie publique; en revanche, sous le ciel de l'Orient, les rendez-vous dans les gymnases et les palestres avaient le redoutable inconvénient de provoquer entre des âges différents des relations équivoques, et dans certains cas absolument contre nature. L'auteur n'a touché à ce sujet scabreux qu'avec une réserve qu'on n'a pas le courage de blâmer, bien qu'elle ait pour conséquence de nous faire envisager les mœurs païennes sous un jour décidément trop flatteur. En ce qui touche l'éphébie, M. Girard soutient une théorie qui lui est personnelle et qui soulèvera plus d'une objection. Pour lui l'éphébie, primitivement obligatoire et d'un caractère essentiellement militaire, devint, avec le temps, « une institution toute aristocratique, un complément d'éducation à l'usage d'une élite, et que seuls recherchent les jeunes gens assez riches et d'assez de loisir pour pouvoir se donner une culture de luxe. » Et comme type de cet enseignement nouveau, il nous conduit à l'école d'Isocrate, où l'on se forme moins à un genre particulier d'éloquence qu'à la théorie même d'un art dont l'idéal est « le perfectionnement de l'âme par la connaissance du mécanisme de la pensée. »

En somme, livre instructif, d'une lecture agréable malgré l'érudition étonnante qu'il renferme ou qu'il suppose, et auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a justement décerné une de ses couronnes.

C. Huit.

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. *La Monarchie franque*, par Fustel de Coulanges. Paris, Hachette, 1888, in-8 de 655 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'Empire des Francs depuis sa fondation jusqu'à son démembrement, par le général Favé. Paris, Ernest Thorin, 1889, gr. in-8 de 720 p. — Prix : 15 fr.

De tous les ouvrages, et ils sont nombreux, qui ont été publiés depuis quelque temps sur les anciennes institutions de la France, celui de M. Fustel de Coulanges est, sans contredit, l'un de ceux qui tien-

nent la première place par la forme académique du style, par la clarté de l'exposition, par le choix des textes cités à l'appui de la thèse soutenue par l'auteur. M. Fustel de Coulanges, dont la science déplore la mort récente et si prématurée, avait le talent de se faire lire avec plaisir par les personnes qui sont les moins portées à feuilleter les documents qu'il a eu la patience de compulser. Mon savant confrère avait entrepris de prouver que chez les Francs établis en Gaule, le gouvernement n'a été autre chose que la royauté absolue, libre de tout contrôle d'une classe privilégiée ou d'une intervention populaire; rien, suivant lui, ne laisse soupçonner une apparence de régime féodal, ni de ce que nous appelons aujourd'hui régime représentatif. Les rois francs avaient pris le pouvoir tel que les empereurs romains l'exerçaient au IVe siècle, et cet état de choses aurait persisté jusqu'à la chute de la dynastie mérovingienne dont, plus tard, M. Fustel de Coulanges devait nous faire connaître la cause et les conséquences.

A l'époque dont il s'agit, l'auteur nous montre le royaume franc comme un patrimoine que les fils se partageaient à la mort du titulaire, sans intervention du suffrage populaire; les fils héritaient par le fait même de la mort de leur père; ils étaient installés solennellement dans la part d'héritage qui devenait leur royaume, et recevaient le serment de fidélité de leurs nouveaux sujets ; ce serment et cette intronisation n'étaient pas, comme sous les Capétiens, un acte d'acquiescement des sujets, mais en quelque sorte une notification qu'il n'y avait pas lieu de discuter. Il en était ainsi dans tous les états d'origine germanique.—Les assemblées du peuple franc n'étaient ni délibératives ni même consultatives; c'étaient plutôt des « monstres, » dans lesquelles le roi passait la revue de son armée et faisait connaître ses volontés.— Il n'y avait pas de noblesse : les *optimates,* les *proceres* n'avaient une position supérieure à celle de leurs concitoyens qu'en vertu de la faveur du roi et aussi longtemps qu'il plaisait à celui-ci; cette position, toute personnelle et amovible, ne se transmettait pas par l'hérédité. Établies en Gaule et en Italie, les tribus germaniques avaient oublié les castes aristocratiques qui existaient de l'autre côté du Rhin. Ces *optimates* et ces *proceres*, réunis par le roi, formaient un conseil qui, chargé de libeller les décisions du prince et les lois, donnaient une forme aux volontés royales sans intervenir autrement qu'à titre officieux et sans discussion sérieuse. — L'entourage du roi, ce que l'on appela plus tard la « cour » était le « palais. » Ce terme ne désigne pas simplement un lieu où le souverain résidait ordinairement; partout où se trouvait le roi, entouré des officiers attachés à sa personne, échansons, chambellans, sénéchaux, chapelains, maréchaux, que ce fût dans une ville, une « villa » ou un camp, c'était le Palais. Je ferai remarquer que plusieurs monnaies mérovingiennes portent la mention IN PALATIO,

sans autre désignation ; elles ont été certainement frappées dans des résidences où le roi était momentanément; leur style même permet de reconnaître qu'elles ne proviennent pas d'une seule localité. Les *palatini*, déjà connus sous l'empire romain, persistent pendant le moyen âge, au moins à titre honorifique. Le Palais était le centre de l'administration, il comprenait un très nombreux personnel, à la tête duquel était un maire, *major,* nommé par le roi ; ce haut fonctionnaire chargé d'abord de commander les *palatini* au nom du prince arriva, chez les Francs exclusivement, à conquérir peu à peu une telle prépondérance, qu'il finit par annihiler et supprimer le roi. Dans l'administration provinciale, en ce qui concerne les impôts, M. Fustel de Coulanges trouve encore la continuation de l'administration romaine; mais, dans le service militaire, il constate que les Francs ont détruit la discipline de ceux qu'ils remplaçaient, en apportant leurs habitudes et le système déplorable des levées en masse. — La justice émanait directement du roi, soit qu'il la rendît lui-même, soit qu'elle fût rendue en son nom par ses délégués, sans que le peuple fût appelé à désigner ceux-ci; l'auteur étudie avec soin les règles de la procédure. — Nous signalerons aussi les pages qu'il consacre aux rapports de la royauté avec l'Église et l'influence considérable exercée par celle-ci, qui arriva bientôt à partager l'autorité avec les fonctionnaires du roi.

Le dernier chapitre du livre est consacré au *conventus generalis populi* qui, suivant l'auteur, n'était ni une assemblée nationale et souveraine, ni un corps légiférant ou dirigeant la politique du roi. Les assemblées qui paraissent au VIIe siècle sont composées des grands du royaume, des évêques et de leur suite; le *conventus* peut donner au roi des avis si on lui en demande, mais il n'est en principe que témoin des décisions qu'il prend; M. Fustel de Coulanges ne peut admettre que dans ces assemblées on trouve des traces d'une lutte de l'aristocratie contre la royauté, lutte qui, parfois, aurait imposé la volonté du *conventus* au prince. N'oublions pas que l'auteur ne traite de cette institution que pour ce qui concerne le VIIe siècle. Nous verrons sans doute plus tard, avec lui, ce qui se produisit par suite de l'absence d'énergie des rois, de l'affaiblissement de leur autorité et de cette tendance naturelle et perpétuelle des associations humaines à sortir du cercle de leurs attributions et augmenter sans cesse leurs prérogatives. Dans des temps bien voisins de nous, nous avons vu les parlements se qualifier de cours souveraines, tenir tête à la royauté : dans l'origine, ils n'étaient que des corps consultatifs, délégués du roi et soumis à ses volontés.

Comme je le disais au commencement, on lira et on relira avec profit et plaisir le livre de M. Fustel de Coulanges ; on pourra discuter certaines de ses affirmations, sa manière d'interpréter quelques

textes : en pareille matière il ne peut manquer d'avoir des divergences d'opinions; mais il n'en est pas moins acquis que des ouvrages de cette nature permettent de faire faire des progrès notables à la connaissance de l'histoire, jettent la lumière sur des points jusqu'ici obscurs, et donnent souvent ou font entrevoir la solution de problèmes étudiés depuis longtemps.

— Quant au volume que M. le général Favé vient de consacrer à l'histoire de la monarchie franque du VIe siècle au Xe, il y a deux parts à y faire : l'une qui est le récit des événements qui se sont produits pendant cette période ; l'autre est l'étude des institutions et du droit à la même époque. En racontant, après beaucoup d'autres auteurs, les principaux faits de l'histoire des Francs depuis Clovis jusqu'à Louis V, M. le général Favé a accompli une œuvre qui n'est pas sans intérêt. En effet, quoique vulgarisant des événements déjà connus, il les présente sous un jour parfois nouveau; profitant des travaux de l'érudition moderne, il nous donne sur certains points des connaissances plus complètes que celles du passé. Les faits, pour les époques mérovingienne et carolingienne, sont présentés par M. le général Favé dans leur ordre chronologique. Des épisodes habilement semés captivent l'attention et donnent de l'animation au récit. Toutefois l'auteur paraît avoir trop volontiers laissé au second plan certains actes qui tiennent une place capitale dans l'histoire de la monarchie franque. Pourquoi, par exemple, ne pas mieux mettre en relief le traité d'Andelot (587), l'édit de Pitres (863), si importants tous deux au point de vue du droit public de l'époque? Pourquoi ne même pas prononcer le nom de la bataille de Testry (p. 307) ? Ces indications n'auraient pourtant pas été inutiles.

La partie la plus considérable du livre est celle qui traite du droit et des institutions de la monarchie franque. On peut se demander si tous ces développements sur ce sujet épineux étaient bien nécessaires après les travaux de premier ordre qu'ont publiés des savants comme MM. Waitz, Fustel de Coulanges, Glasson, etc., à la suite d'une préparation historique et juridique de beaucoup d'années. Du reste, M. Favé ne coordonne pas assez ses matières. Il interrompt généralement l'exposé des faits historiques proprement dits pour présenter la traduction et le commentaire plus ou moins sûrs de textes tirés des lois barbares ou des capitulaires. Les noms géographiques qu'il cite (p. 593) ne sont pas toujours ceux qu'adopte la science contemporaine. Je trouve un chapitre sur l'organisation militaire au temps des Carolingiens, sujet que devait affectionner l'auteur à cause de sa grande connaissance des choses de l'armée. Mais les autres branches de l'administration publique ne me semblent pas assez nettement circonscrites : pas de divisions méthodiques, par exemple, sur la justice, sur

le système financier, sur les rapports de l'Église et de l'État. A ce dernier point de vue on trouve notamment un chapitre (p. 643) intitulé : *Attributions des évêques,* où l'auteur se contente de paraphraser, d'après Flodoard, l'histoire des prélats qui ont occupé le siège métropolitain de Reims. Ensuite viennent des chapitres contenant des renseignements sommaires sur la féodalité en Angleterre, en Terre-Sainte et en France. Si maintenant on veut se rendre compte de l'esprit général de l'œuvre, on voit que M. Favé a surtout cherché dans son volume à mettre en lumière les deux idées suivantes : 1° Les Francs ne sont pas les descendants des Germains que Tacite a connus (p. 2 et 80) ; 2° Les guerres civiles amenèrent les Francs à imposer l'obligation du service militaire aux Gallo-Romains, et cette mesure contribua à hâter la formation du régime féodal (p. 3). — Sans discuter ici le mérite de ces thèses contestables, je dirai, pour terminer, que le livre de M. le général Favé a des qualités de style et de clarté qui en rendent la lecture instructive, parfois même attrayante, en ce qui touche l'exposé matériel des faits. Toutefois, au point de vue de l'histoire des institutions et de la législation franques, ce livre me paraît manquer des vues originales que lui aurait données un contrôle meilleur des sources ou documents et une critique plus sérieuse.

A. DE BARTHÉLEMY.

Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, *dressé en l'an III par* CAMBRY, président du district de Quimperlé, publié par ordre de l'administration du département. Nouvelle édition avec une introduction et des notes, par J. TRÉVÉDY. Rennes, Hyacinthe Caillière, 1889, gr. in-8 de XXII-278 p.

C'est un document officiel que cette publication. L'auteur, Cambry, était président du district de Quimperlé, et c'est pour remplir une mission que lui avait donnée le Directoire du département que, en 1794 et 1795, il parcourut les différents districts du Finistère et signala les ravages qu'y avait faits le vandalisme. A Quimper, la cathédrale et l'église des Cordeliers mises à sac; les sépultures des évêques violées; les statues de saints brisées comme les tableaux; les bibliothèques des couvents et des émigrés pillées; les livres, les manuscrits les plus précieux livrés aux épiciers ou entassés dans des lieux humides; nombre de mémoires sur la marine employés à faire des gargousses : tel est le tableau que nous retrace Cambry dans ses rapports. — « Depuis trois mois, écrit-il (p. 134), j'erre sur des décombres, tout est brûlé, détruit, tout disparaît; des districts entiers n'ont aucun des moyens nécessaires pour s'instruire, les écoles sont désertes, des ivrognes sont chargés de l'instruction publique : les communes n'ont plus un livre, pas un tableau, pas une statue qui puisse leur indiquer la marche du goût et du génie. » Quel voyageur, en tournée dans le

Finistère, n'a visité l'église du Folgoët ? — « La cour du Folgoët, écrit encore Cambry, paraît être un champ de bataille ; des milliers de statues de Kersanton brisées remplissent les chapelles, les portiques, tous les environs de l'église. Que de costumes singuliers vont disparaître ! Que de morceaux curieux vont s'anéantir !... J'ai compté douze têtes dans une fontaine ; un autel très singulier portait tous les emblèmes de la maçonnerie, on les a fait disparaître, les roses les plus délicates sont détruites..... que n'avais-je un peintre, un dessinateur avec moi ! »

Veut-on savoir ce que deviennent les livres les plus précieux ? — « C'est avec le plus vif sentiment de regret que j'ai vu de rares éditions, un Ducange, pendues sur des ficelles, destinées à servir d'enveloppes aux denrées qu'on débite en détail » (p. 142). Voilà pour Lesneven. A Morlaix : « Il serait nécessaire de faire ôter des onze barriques qui les contiennent les livres de Pol-Léon (Saint-Pol de Léon)... Ils y contractent une odeur de lie de vin ; ils y prennent une courbure défavorable, ils se déchirent contre les clous. » (p. 173).

M. Trévédy, en rééditant ces précieux rapports, a mis en tête une *Introduction* qui en détermine et en fait ressortir la valeur. Il montre d'abord que ces destructions ne remontent pas aux guerres de religion, comme l'a osé dire M. Antonin Proust à la Chambre des députés : assertion qui serait risible partout ailleurs que devant cet auditoire. Mais M. Trévédy insiste, et avec grande raison, sur ce que ces destructions n'étaient pas, comme on le répète, l'œuvre de la multitude : elles étaient l'exécution, non d'un décret isolé, mais d'une série de décrets qui ordonnaient de brûler et de brûler sans délai. Ces brûlements ont eu lieu administrativement, en présence des municipalités et par leurs ordres, sous la surveillance de leurs préposés. J'ai eu, moi aussi, l'occasion d'étudier ce sujet, et, comme M. Trévédy, j'ai été surtout frappé du caractère officiel de ces destructions. Aussi, ai-je été heureux de trouver dans ce livre et des preuves nouvelles à l'appui d'une thèse que je crois vraie et une opinion que je partage chez un éditeur aussi sagace que consciencieux.

M. Trévédy rappelle en commençant que, le 1er mai 1886, à la Sorbonne, M. Goblet, alors ministre de l'instruction publique, exprimait le souhait qu'on fît sortir des cartons d'archives les matériaux qui permettront d'écrire l'histoire de la Révolution. — « Nous sommes bien résolus, disait-il, à favoriser les efforts qui seront faits dans ce but. » Les documents que vient de rééditer M. Trévédy ont précisément l'avantage de dissiper une légende et de rétablir l'histoire dans ses droits.

VICTOR PIERRE.

Un Collège de jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le Collège Henri IV de La Flèche, par le P. Camille de Rochemonteix, de la Compagnie de Jésus. Le Mans, Leguicheux, 1889, 4 vol. in-8 de iv-309, 332, 353 et 444 p.

En 1883, le P. de Rochemonteix a publié les *Souvenirs de Notre-Dame de Sainte-Croix au Mans,* où l'on trouve, à bien peu de chose près, toute l'histoire des collèges des jésuites en France au xixe siècle ; il nous donne aujourd'hui un pendant à ce tableau, pour les collèges des jésuites aux xviie et xviiie siècles, dans cette belle *Histoire,* en quatre volumes, *du collège de La Flèche.* C'est, je crois, la première fois qu'un membre de la Compagnie de Jésus écrit la monographie d'un ancien collège de son ordre ; il ne faut pas s'étonner que ce travail ait été fait avec amour, que toutes les sources d'informations aient été épuisées, et qu'après un récit bien ordonné, on trouve comme annexes, tous les documents qui peuvent éclairer le sujet.

Les divers historiens qui avaient jusqu'ici écrit sur le collège de La Flèche ne s'étaient guère occupés que de sa vie administrative, extérieure ; ils n'étaient pas entrés dans la maison ; ils n'avaient parlé ni des études, ni de l'éducation, ni de l'apostolat des maîtres et des élèves, ni des usages, de rien, en un mot, de ce qui constitue la vie propre d'un établissement scolaire. Même chez les mieux intentionnés de ces écrivains, on trouvait, en outre, bon nombre d'erreurs. Le P. de Rochemonteix a dû rectifier d'abord et compléter ensuite. Dans toutes ses appréciations, dans la partie critique du récit, il se montre d'une extrême réserve ; il est si désireux de ne pas paraître plaider *pro domo suâ,* qu'il ne va jamais au-delà de ce que démontrent les pièces qu'il analyse fidèlement et qu'il reproduit souvent en entier ; quant à ces documents, qui remplissent le tiers au moins de chacun des quatre volumes, ils permettent toujours de juger toutes choses par soi-même. Ce qui est ici en cause, c'est tout le système d'étude de la Compagnie de Jésus, principes et applications, pendant deux siècles. Ces quatre volumes en offrent l'exposé le plus étendu, le plus complet qui ait été publié jusqu'ici.

Le premier volume traite de l'histoire proprement dite, de la fondation du collège, des divers incidents de sa vie publique ; le second est consacré à la direction morale, au pensionnat, à l'externat, à tout ce qui touche à l'éducation. Avec les deux derniers volumes nous pénétrons dans les classes ; le troisième traite de l'enseignement littéraire ; le quatrième, de l'enseignement des sciences. Désormais, c'est à ce grand ouvrage qu'il faudra puiser l'histoire pédagogique des jésuites en France ; on pourra, d'ailleurs, s'adresser en toute assurance au P. de Rochemonteix ; chez lui, il n'y a pas à proprement parler de discussion, les faits seuls ont la parole.

Dans le premier volume, on trouvera relevées quelques erreurs de

faits sur des accidents locaux. Quand on connaît l'acharnement qui a été souvent mis à dénigrer les jésuites, un pareil soin peut paraître superflu, mais, s'il retarde un peu le récit, ce scrupule nous vaut quelques bons documents. Tout est donc pour le mieux, et nous serons peut-être débarrassés de ces vieilles querelles de préséances, que ravivent volontiers les adversaires des jésuites et qui sont fort peu compréhensibles en un temps comme le nôtre où il n'y a plus guère de hiérarchie, où l'on ne voit plus que des foules. Ce qui serait le plus intéressant pour les lecteurs de ce premier volume, ce serait de suivre parallèlement le récit de la fondation de La Flèche dans le P. de Rochemonteix et dans les adversaires des jésuites, chez M. Douarche, par exemple, dans son livre *De l'Université et des Jésuites*. L'historien jésuite ne dit pas un mot qui ne soit prouvé ; l'historien antijésuite dit à peu près les mêmes faits, mais, citant par-ci par-là quelques paroles d'avocat, il a des conclusions absolument contraires.

Le P. de Rochemonteix avait, il faut le reconnaître, un grand avantage sur son contradicteur, il tenait en mains les pièces qui font défaut à celui-ci ; il a dû, certes, dépenser beaucoup de temps et de peine à chercher tous ces documents, mais enfin il les a trouvés et c'est là qu'est le mérite essentiel de l'ouvrage. Tandis que les revues spéciales donnent, par an, quatre ou cinq documents sur les anciens collèges, et que les monographies vont, au plus, à sept ou huit, le P. de Rochemonteix en publie jusqu'à cinquante, quelques-uns de plus de cinquante pages, comme le *Livre des dépenses d'un pensionnaire en 1755*. Tous les fonds des grandes bibliothèques ont été mis à contribution ; la Bibliothèque nationale en a fourni plusieurs fort importants, notamment les formules données par le Supérieur général Aquaviva pour l'acceptation des collèges, et les états des maisons des jésuites des provinces d'Aquitaine et de Lyon, adressés au P. Cotton ; les Archives nationales ont procuré à l'auteur les procès-verbaux de 1762 ; la Bibliothèque de l'Arsenal a donné aussi son contingent et aussi les bibliothèques de Tours et de beaucoup d'autres villes ; car cette histoire de La Flèche est, je le répète, une véritable histoire générale de l'éducation et de l'enseignement des jésuites.

Les archives générales de la Compagnie, qui paraissaient fermées depuis les beaux travaux du P. Prat, ont été visitées avec grand soin par l'auteur, et elles lui ont donné grand nombre d'indications. Les diverses archives domestiques des résidences ont aussi ouvert leurs trésors ; celles de la rue des Postes notamment, ont fourni de bien bons extraits des mémoires manuscrits du P. Rybeyrete. Les pédagogues étudieront avec fruit de curieux *Ordres du jour pour le collège des pensionnaires*, communiqués par le savant archiviste de la Seine-Inférieure, M. de Beaurepaire.

Le volume consacré à la partie littéraire donne *in extenso* un grand nombre de ces programmes d'exercices, tragédies, comédies, discussions qui sont aujourd'hui si recherchés. C'est là que commence l'histoire des études proprement dites et toute une série de renseignements qui dérangeront bon nombre de sièges faits depuis longtemps, notamment l'idée souvent répétée de la répulsion des jésuites pour l'enseignement du français. Le quatrième volume, qui est consacré à l'enseignement scientifique, sera pourtant encore celui qui offrira le plus d'intérêt et causera le plus de surprises. On y trouvera d'abord de complets détails sur les relations de Descartes avec ses anciens maîtres et sur les jésuites cartésiens. Ceux qui connaissaient la très curieuse *Correspondance du P. André,* publiée par MM. Mancel et Charma, il y a quelque vingt-cinq ans, savaient qu'il y eut parmi les jésuites un groupe d'enthousiastes de Descartes et de Malebranche. C'est la première fois que l'histoire de ce groupe est présentée dans son ensemble. Mais ce qui étonnera plus encore, ce sont les détails précis que le P. de Rochemonteix donne sur les diverses branches de l'enseignement scientifique distribué par les jésuites ; chacune de ces branches est examinée à son tour, et je ne crains pas de prédire au lecteur qu'il sera étonné de l'étendue du programme scientifique de ces anciens collèges.

Par la nouveauté et l'abondance des documents, *l'Histoire du collège Henri IV* a sa place marquée, au meilleur rang, parmi les livres d'érudition, et elle joint à ce premier mérite celui d'une exposition claire et méthodique. D'excellentes planches reproduisent les anciens monuments du collège et divers plans de la ville au XVIIe siècle. Pour ne pas laisser périmer les droits de la critique, je signalerai une erreur de statistique : c'est la seule erreur que j'ai constatée. Le P. de Rochemonteix, en présentant le tableau général des collèges de jésuites au XVIIe siècle, porte ces établissements au chiffre total de quatre-vingt-treize. C'est un progrès sur Crétineau Joly et les divers apologistes de la Compagnie de Jésus, qui réduisent ordinairement ce chiffre à quatre-vingt-quatre. Mais ce n'est point encore la vérité. J'ai déjà fait remarquer que, si l'on joint aux collèges proprement dits les trois ou quatre écoles secondaires que les jésuites tenaient dans de simples résidences, comme à Fréjus et à Paray-le-Monial, on obtient le chiffre de cent treize. Le P. de Rochemonteix n'arrive qu'à quatre-vingt-treize, parce que sa nomenclature ne s'étend qu'aux cinq grandes provinces françaises de Paris, Lyon, Aquitaine, Toulouse et Champagne, et qu'il néglige les fractions de provinces Gallo-Belge, Flandro-Belge et Rhin supérieur, qui comptaient encore bon nombre d'établissements. Cette énumération incomplète n'est pas pour nuire aux conclusions de l'auteur ; la grande importance des établissements des jésuites n'a, d'ailleurs, jamais été contestée par personne ; il est même à remarquer que

l'erreur de statistique que les amis des jésuites font en moins, leurs adversaires la font en plus; M. Villemain porte le nombre des anciens collèges des jésuites à cent vingt-quatre. Le livre du P. de Rochemonteix est définitif; on le lira avec autant de profit que d'agrément.

A. SILVY.

La Cour de Charles-Quint. par ALFRED DE RIDDER. Bruges, Desclée. 1889, in-8 de II-173 p. — Prix : 2 fr.

C'est un petit travail très nouveau et très ingénieux que celui qu'a entrepris M. de Ridder. Le titre seul ne rend pas bien compte de l'œuvre ; car c'est moins la « cour » que la vie privée du grand empereur dont il est question dans cette suite de tableaux des mœurs princières du temps.

L'auteur suit le roi non seulement depuis son lever jusqu'à son coucher, mais de sa jeunesse à sa vieillesse, à travers les pays si divers qu'il habita successivement, ayant été le plus grand voyageur de son siècle. Maître d'un si grand empire, Charles-Quint resta toujours un simple Flamand, de même que son fils, Philippe II, ne sera qu'un Espagnol, en Angleterre comme aux Pays-Bas. Se réveillant à cinq heures du matin, l'empereur prenait un premier déjeuner dans son lit, puis se rendormait et ne se levait que très tard. Il entendait la messe, après avoir fait avec son aumônier beaucoup de prières, et se rendait à table, *della messa alla mensa,* comme on disait alors. Après avoir employé l'après-midi aux affaires de l'État ou aux exercices du corps, et fait un goûter à trois heures, il soupait à sept heures, prenait à onze heures ou minuit une dernière collation, et se couchait. Il était très gros mangeur et grand buveur de bière de son pays. Ses menus étaient effrayants, et il y faisait honneur trop largement même pour sa santé. Mais ni médecin, ni confesseur ne purent jamais réprimer ce défaut : il ne se croyait pas l'estomac fait comme celui des autres hommes. « Sire, lui écrivait une sainte religieuse, Votre Majesté a parfois désiré faire quelque pénitence pour ses anciens péchés; qu'aujourd'hui elle combatte la gourmandise : ce sera aussi méritoire que porter un cilice ou se donner la discipline. » Charles dînait toujours seul, — sauf quand il recevait des princesses, — et la plupart du temps en public, entouré de tout un cérémonial et d'un nombre considérable d'officiers chargés de ce service spécial. Mais quand, d'assez bonne heure, il eut perdu ses dents, il préféra prendre ses repas loin des regards gênants, d'autant qu'il était très longtemps à table. Goutteux depuis l'âge de vingt-huit ans, il était torturé par la maladie jusqu'au cou et aux mains ; il se joignait à cela des attaques continuelles d'asthme et des hémorroïdes ; mais, au milieu de ses souffrances les plus pénibles, il ne voulut jamais se priver d'aucun mets, ni d'aucune boisson nuisible. Les médecins y

pourvoyaient par du vin de séné, de la salsepareille et de fréquentes purgations ; et, quand cela ne réussissait pas, l'empereur traitait le chirurgien de service de *O magnum onagrum !* C'était peut-être vrai ; mais tout ignorants qu'ils fussent, il faut convenir qu'ils avaient affaire à un sujet bien rebelle. Charles buvait à jeun de la bière exposée pendant plusieurs heures au froid de la nuit, et jamais moins d'un setier à la fois ; à cela succédait une écuelle de jus de chapon, avec du lait, du sucre et des épices, puis du vin du Rhin, de Beaulne, de Malvoisie. Mais Charles-Quint n'a jamais bu de façon à altérer en rien sa raison.

Profondément convaincu, sans formalisme, il était d'une piété ou plutôt d'une religion, dont les pratiques passaient pour lui avant toutes choses. Il priait pendant trois heures à genoux chaque jour, assistant avec dévotion à tous les offices, tenait à la musique et aux cérémonies de sa chapelle, ne délaissa jamais le culte des morts et fit dire chaque année des messes d'anniversaire pour son père, Philippe le Beau, pour sa mère, Jeanne la Folle, pour l'impératrice, sa femme ; et plus tard, au monastère de Juste, il assistait quotidiennement à quatre messes successives, dont la dernière était à l'intention du repos de son âme. Il se confessait et communiait quatre fois par an, et suivait tête nue la procession du Saint-Sacrement et celle du Jeudi Saint ; et comme quelque courtisan lui observait que c'était peut-être dangereux pour sa santé, il répondait « que jamais le soleil de la Fête-Dieu, ny le serein du Jeudy saint n'avoient blessé le catholicque. »

Avec cela, il prenait grand plaisir aux représentations théâtrales, aux fêtes, aux « joyeuses entrées, » aux joutes et aux tournois. M. de Ridder décrit en grand détail les règles compliquées de ces divertissements, et il rappelle ceux qui furent les plus célèbres. Il ne donne pas moins de curieux renseignements sur la manière dont l'empereur voyageait, à une époque où tout déplacement princier exigeait des préparatifs considérables : « J'ai, dit Charles-Quint, dans son discours d'abdication, passé neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, autant en Afrique, et traversé onze fois la mer. » Et malgré toute son activité, il ne pouvait guère faire plus de cinq lieues par jour, couchant souvent dans des villages où il ne se trouvait pas une maison présentable, surtout en Espagne, « tous les logis étant puants et infects pour la fiente du bestial qui sont acostumez de coucher dedans. »

Mais nous devons arrêter une énumération facile à poursuivre et suffisante pour indiquer le but que s'est proposé l'historien belge et qu'il a su fort heureusement atteindre.

G. Baguenault de Puchesse.

Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle. *Charles-Quint. Commencements de Philippe II. Marguerite de Parme et Granvelle*, par LOUIS WIESENER. Paris, Hachette, 1889, in-8 de IX-220 p. — Prix : 5 fr.

Le remarquable livre de M. Louis Wiesener débute par un aperçu de l'état politique des Pays-Bas sous Charles-Quint et se continue par un exposé sommaire des commencements du règne de Philippe II, ce souverain mystérieux et temporisateur à l'excès, qui, dans les Pays-Bas, se montra « vivant, même joyeux, ami de la paix. » Mais l'homme qui domine la période envisagée, c'est le cardinal de Granvelle. Celui-ci, — fils du chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, un Franc-Comtois au sujet duquel, au lendemain de sa mort, l'Empereur mandait à son fils qu'ils avaient « perdu un bon lit de repos, » — avait été nommé ministre des Pays-Bas, sous la régence de Marguerite de Parme, sœur naturelle de Philippe II. Dans ce poste difficile, Granvelle, malgré et peut-être à cause de ses éminentes qualités d'homme d'État, s'aliéna tout de suite les grands seigneurs de Flandre « lésés dans leur orgueil et leur omnipotence » et qui « affectaient de qualifier d'étranger » l'évêque d'Arras. Le fils du chancelier n'était, en effet, ni Flamand, ni Espagnol : c'était un Franc-Comtois. Du reste, la superbe du ministre, devenu bientôt archevêque de Malines, et aussi son attachement un peu fort à ses intérêts personnels et à ceux de sa famille et de ses amis, devaient lui aliéner à tout jamais des esprits révoltés d'avance. Ce n'en n'était pas moins, malgré ces ombres fâcheuses, un caractère exceptionnellement trempé, opposé aux moyens de répression sanglante que lui prêtaient à tort ses adversaires et que le terrible duc d'Albe n'hésita point, depuis, à mettre en pratique. Il ne paraît pas que la modération de l'un ait beaucoup plus servi la monarchie espagnole que les fureurs de l'autre : les Pays-Bas, excités par les grands, tendaient insensiblement à devenir les propres arbitres de leurs destinées. C'est à cela surtout, me semble-t-il, qu'il convient d'attribuer l'opposition au gouvernement central manifesté par les Provinces.

Marguerite de Parme, d'abord toute au cardinal, qui lui devait la pourpre romaine, finit, circonvenue sans relâche par le prince d'Orange et les comtes d'Egmont et de Hornes, par le prendre en haine, et cela pour des motifs divers. Dès lors, le ministre dut céder. Retiré à Besançon, sa ville natale, en butte, dans sa disgrâce momentanée, aux colères et aux insultes de ses ennemis, il écrivait alors philosophiquement : « Je veux me faire sourd et aveugle, être tout à mes livres et à mes affaires particulières, laisser la chose publique à ceux qui ont tant de savoir et de capacité » (Ornans, 30 juin 1564). Disait-il bien le fond de sa pensée définitive, l'illustre Franc-Comtois ? J'en doute ; car toute sa vie est là pour démentir ce besoin subit d'obscurité. Pour l'instant, dégoûté, fatigué, il pouvait être sincère ; mais l'am-

bition, chez lui, n'était pas si assouvie qu'il n'acceptât plus tard la vice-royauté de Naples et finalement l'éminente situation de premier ministre à Madrid.

Peu d'hommes politiques ont dédaigné autant que Granvelle les âpres satisfactions de la vengeance; aucun n'a poussé aussi loin que lui l'oubli des injures : chez une nature moins énergique, son penchant à la clémence eût pu être qualifié de faiblesse. Cependant, vers la fin de sa vie, aigri sans doute, il n'hésita pas à conseiller à son maître, après bien d'autres il est vrai, de mettre à prix la tête du prince d'Orange. A ce propos, je remarquerai qu'on a d'autant plus volontiers mêlé le nom du cardinal à cet attentat que celui qui assassina Guillaume de Nassau (10 juillet 1584) fut un des compatriotes du cardinal, Balthazar Gérard, né à Vuillafans, près d'Ornans. (Voir sur Balthazar Gérard l'intéressante étude que M. l'abbé Suchet a publiée dans les *Annales franc-comtoises,* t. X, p. 241-258 et 334-346.)

L'ouvrage de M. Wiesener me fait tout à coup ressouvenir d'un travail inséré, sous la signature de M. Th. Belamy, dans la revue *les Deux Bourgognes* (t. IV, p. 134-144) et intitulé : *Notice sur les Mémoires du cardinal de Granvelle.* Après le bref éloge du prélat, M. Belamy dit qu'il « réunissait en lui, par un heureux mélange, les deux traits divers par lesquels l'auteur de *la Henriade* caractérise deux grands ministres que vit fleurir le siècle suivant lorsqu'il nous peint :

> L'un (Mazarin), fuyant avec art et cédant à l'orage,
> L'autre (Richelieu), aux flots irrités opposant son courage. »

Cette citation de M. Th. Belamy m'a toujours paru donner le portrait fidèle de Granvelle, et l'ouvrage très documenté de M. Louis Wiesener ne fait que me confirmer dans cette opinion.

Pour l'édition future que je souhaite à ces excellentes études, je signalerai à M. L. Wiesener une erreur typographique qui, sans avoir grande importance, n'en doit pas moins être soigneusement corrigée : P. 157, n. 2, il est question des *Gaulois* révoltés en 1379 : c'est *Gantois* qu'il eût fallu imprimer. SEQUANIO.

The Hansa Towns, by HELEN ZIMMERN. London, T. Fisher Unwin, gr. in-12 de XVI-390 p. — Prix : 6 fr. 25.

L'éditeur Fisher Unwin a entrepris la publication d'une série d'études historiques sous le titre général : *The Story of the Nations.* L'ouvrage d'Helen Zimmern forme le vingtième volume de cette collection et c'est, croyons-nous, le premier livre écrit en Angleterre sur l'histoire de la Ligue hanséatique. La « hanse » fut formée en 1241 par les villes de Hambourg et de Lubeck, auxquelles s'adjoignirent successivement Brême, Bruges, Bergen, Londres, Anvers, Ostende, etc., en tout quatre-

vingts villes commerçantes centralisant le trafic marchand de l'Europe. La hanse teutonique avait Lubeck pour capitale et se divisait en quatre cercles : Lubeck, Cologne, Dantzig, Brunswick. Toutes les *Hansa Towns* payaient une contribution et fournissaient des forces militaires pour entretenir à frais communs un certain nombre de navires et assurer la sécurité des comptoirs.

Miss Helen Zimmern a mis à contribution les archives de la cité d'Hambourg et de nombreux documents inédits : aussi a-t-elle pu éclairer beaucoup de coins obscurs de l'histoire des villes hanséatiques. Depuis le traité de Stralsund (1369) qui atteste la puissance de l'association jusqu'à la guerre de Trente ans qui entraîne sa ruine, l'auteur a étudié consciencieusement toutes les phases de son existence commerciale et politique, si intimement liée à l'histoire de l'Allemagne. L'agonie de la ligue est particulièrement intéressante. En 1606, l'empereur Rodolphe II demanda aux municipalités des villes hanséatiques communication de leurs chartes et justification de leurs privilèges, ce qui ne laissa pas de les inquiéter sérieusement. Puis la guerre survint, et comme les villes étaient encore riches et puissantes, les belligérants recherchèrent leur alliance. Gustave-Adolphe fit les premières avances. La ligue répondit que malgré sa sympathie pour la Suède, elle désirait garder la neutralité et continuer ses transactions internationales. Le roi de Danemark ne fut pas plus heureux. La France envoya des délégués en 1625 à la diète hanséatique pour proposer une alliance offensive et défensive ; l'Espagne fit de même à la diète tenue à Lubeck en 1627. La ligue voulut affirmer son indépendance pour la faire respecter. Mais ses espérances furent déçues, et comme elle était sans alliés, toutes les puissances belligérantes la traitèrent en ennemie. Rostock dut payer en deux fois 250,000 dollars, Weimar fut taxée à 200,000 dollars; Hambourg paya plus encore et Magdebourg, assiégée par l'armée impériale, fut pillée et incendiée. Wallenstein et le comte Schwarzenberg mirent l'embargo sur les navires de l'association et les Impériaux assiégèrent Stralsund. L'histoire du siège et l'héroïsme des habitants de la cité constitue un des épisodes les plus intéressants de la guerre de Trente ans. L'importance stratégique de Stralsund était capitale, et c'est pourquoi Wallenstein avait juré de s'en emparer :

> « Rühmt sich mit seinem gottlosen Mund
> Er müsse haben die Stadt Stralsund
> Und wär' sie mit Ketten an den Himmel geschlossen. »

La ligue était déjà si misérable qu'elle ne put envoyer à la place assiégée que 1,500 dollars, et encore demandait-elle le paiement de cinq pour cent d'intérêts. La paix de Westphalie fut impuissante à ressusciter la Hanse; un organisme politique nouveau était créé dans l'Europe centrale et dans cet organisme il n'y avait plus place pour la Ligue des villes hanséatiques.

ROGER LAMBELIN.

Catalogo da exposição permanente dos cimelios da Bibliotheca nacional, publicado soba direcção do bibliothecario João de Saldanha da Gama. Rio de Janeiro, tip. de G. Leuzinger e filhos, 1885, in-8 de 1,070 p. et 4 pl.

Guia da exposição permanente da Bibliotheca nacional. Rio de Janeiro, tip. de G. Leuzinger e Filhos, 1885, in-16 de VI-45 p.

Bibliothèque Cardinal... *Catalogue méthodique et raisonné contenant un grand nombre de notes bibliographiques, historiques et littéraires à l'usage des travailleurs et l'analyse de toutes les collections.* Paris, 51, rue de Rennes, 1889, in-8 de XXIV p. et 1,248 col. — Prix : 8 fr.

Quand le grand tremblement de terre de 1755 eut détruit la Bibliothèque royale de Lisbonne, Joseph Ier essaya de réparer ce malheur en réunissant une nouvelle bibliothèque dans son palais royal d'Ajuda. La générosité de l'illustre bibliophile portugais Diogo Barbosa Machado, curé de Saint-Adrien de Sever qui légua en 1772 au roi sa riche collection, permit de refaire assez rapidement une belle bibliothèque. Ce furent ces livres, emportés au Brésil par Jean VI fuyant devant l'invasion française, qui constituèrent le premier fonds de la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro. Le retour en Portugal (1822) du bibliothécaire le P. Joaquim Damaso, de l'Oratoire, n'eut de fâcheuses conséquences que pour la section des manuscrits du dépôt brésilien : presque tous les manuscrits en effet le suivirent en Europe. Mais il dut laisser derrière lui les livres imprimés ; et ce fonds qui dépassait soixante mille volumes en 1814, ne cessa de s'accroître par les donations et acquisitions jusqu'à atteindre le chiffre actuel de cent quarante mille et quelques volumes. En 1858, ou dut chercher à la Bibliothèque un nouveau local. Le 4 mars 1876, un décret modifia le règlement et facilita l'accès de la Bibliothèque au public. C'est alors aussi que l'on rédigea de nouveaux catalogues, sous la direction habile de M. Ramiz Galvão, qui entreprit en outre en 1876 la publication d'*Annales* de la Bibliothèque. C'est enfin de cette époque que date l'existence régulière de la section des estampes.

Nous n'avons point à parler ici du catalogue même de la bibliothèque, mais seulement du catalogue de l'exposition permanente. Ce catalogue rédigé sous la direction du nouveau bibliothécaire en chef, M. João de Saldanha da Gama, se divise en quatre parties répondant aux sections de la Bibliothèque : 1° section des imprimés et des cartes géographiques ; 2° section des manuscrits ; 3° section des estampes ; 4° section de la numismatique. C'est la section des imprimés qui a fourni à l'exposition le plus de choses intéressantes. On s'est efforcé d'y représenter l'histoire de la typographie dans les villes de l'ancien et du nouveau monde. Le rédacteur du catalogue, M. le bibliothécaire José-Alexandre Teixeira de Mello, a eu soin de suppléer par un résumé historique aux lacunes que présente l'exposition. On ne peut que louer le soin apporté à la rédaction de ces notices et de celles qui sont

consacrées à chaque volume. Parmi les ouvrages exposés les plus intéressants, nous signalerons : la Bible de Mayence de 1462, celle de Ferrare, le *Speculum vitæ humanæ* qui passe pour l'un des trois premiers livres imprimés à Rome, le *De Hispaniae laudibus,* de Lucius Marineus, dont on ne connaît qu'un exemplaire indépendamment de celui de Rio de Janeiro. Les cartes ne sont représentées à l'exposition que par un spécimen, mais il mérite l'attention : c'est la fameuse carte de l'Amérique dressée en 1500 par Juan de la Cosa, compagnon de Christophe Colomb, la première carte où se trouve représenté le Brésil.

— Nous ne dirons rien du *Guide de l'exposition permanente,* si ce n'est que les renseignements qu'il donne sont si maigres et souvent si incomplets que nous n'en voyons pas bien l'utilité, même pour des visiteurs qui ont les objets sous les yeux.

— Les cabinets de lecture sont certainement une institution utile avec leur double système de prêt sur place et au dehors. Le malheur c'est que les établissements de ce genre s'adressant presque toujours à une clientèle qui ne lit que pour s'amuser, les ouvrages sérieux s'en trouvent généralement exclus. Tel n'est pas le cas de la Bibliothèque Cardinal. Fondée en 1817 dans une modeste maison de la rue des Canettes, elle fut dès l'abord, sous l'intelligente direction de Mme Cardinal, le cabinet de lecture des personnes sérieuses. On ne recula pas devant l'achat d'ouvrages de théologie, de sciences et d'histoire qui semblaient ne pouvoir convenir qu'à un public restreint. Ce fut d'ailleurs tout profit pour la bibliothèque. Au milieu des nombreux cabinets de lecture qui vont se multipliant, offrant à leurs clients les volumes à des conditions étonnantes de bon marché, cherchant à frapper les yeux par des titres pompeux — comme Panbiblion — qui cachent la misère de leur fonds, elle a su conserver avec sa modeste dénomination et sans presque baisser ses prix, le public d'élite qu'elle s'était formé. Le nouveau directeur, relevant la maison qui commençait à décliner un peu, a fait les plus louables efforts non seulement pour doubler et au delà le nombre des volumes, mais encore pour mettre à la dispósition de sa clientèle laborieuse les instruments de travail dont elle peut avoir besoin ; et l'on est étonné de rencontrer dans un cabinet de lecture les œuvres de dom Martène, de dom Mabillon, la *Gallia christiana,* le *Corpus juris* de Hænel, la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, les collections de dom Bouquet et de Pertz, et même les recueils analogues pour la Russie, la Pologne, le Danemark, etc., les grandes histoires provinciales du XVIIIe siècle, etc. En un mot, la bibliothèque Cardinal avec plus de soixante-dix mille volumes est presque passée à l'état de bibliothèque publique. La différence est que dans les bibliothèques publiques le prêt est difficilement autorisé, au lieu que là il est la règle générale. Le directeur a pensé être utile non seulement à ses abonnés, mais au

public en général, en publiant l'inventaire de ses richesses ; et de fait ce catalogue, sans être parfait, peut rendre de réels services. Il comprend six grandes divisions : Théologie ; — Philosophie et Sciences ; — Politique et Législation ; — Histoire et Annexes ; — Littérature et Beaux-arts ; — Polygraphie, Bibliographie. Nous donnerons une idée des services que peut rendre ce catalogue en disant qu'on y trouve des tables des matières contenues dans le *Tour du Monde* (col. 169-176), dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France* (col. 301-304), dans les collections de Guizot, Buchon, Petitot, Michaud (col. 304-317), de Leber et Cimber (col. 336-342), dans la *Revue rétrospective,* (col. 342-348), dans les collections de Muratori (col. 386-389), dans la *Gallia christiana* (col. 961-962), dans les *Lundis* de Sainte-Beuve (col. 514-522), dans les causeries de M. de Pontmartin (col. 522-531), etc., etc. On y trouve en un mot la table des matières de toute œuvre un peu développée, comme celles de Taine, de Thiers, de Michelet, de Guizot, etc. Nous croyons en avoir dit assez pour montrer que, quels que soient ses défauts, un tel volume se passe de recommandation. Ajoutons qu'un bulletin mensuel tiendra le catalogue au courant, en même temps qu'il rendra compte des publications qui lui paraîtront le mériter.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Mgr Dupanloup et la Liberté. *Sa vraie doctrine,* par l'abbé Chapon, chanoine honoraire d'Orléans. Paris, Chapelliez, 1889, in-12 de xxi-vii-380 p. — Prix : 4 fr.

On a souvent discuté sur les doctrines libérales de Mgr Dupanloup. Sont-elles strictement orthodoxes et ne coudoient-elles pas de très près ce libéralisme que l'Église a condamné? D'aucuns l'ont soutenu, d'autres l'ont contesté. Je n'ai pas besoin de dire que M. l'abbé Lagrange est de ces derniers, sa Vie de Mgr Dupanloup n'étant à proprement parler qu'un panégyrique. M. l'abbé Chapon vient soutenir la même thèse dans un livre plus spécial, consacré tout entier à la discussion de la doctrine d'abord, puis des actes et de la conduite de l'évêque d'Orléans. Exposer la doctrine ou les actes, et répondre ensuite aux accusations, telle est dans ses deux parties la marche du livre de M. l'abbé Chapon. A-t-il toujours raison? Je n'ai pas à le dire. Il me suffit de signaler son livre à nos lecteurs. C'est un nouveau chapitre de l'histoire des questions controversées entre les différentes écoles catholiques. A ce titre, ils trouveront quelque intérêt à le lire, si toutefois ils n'estiment qu'il vient un peu tard, que ces discussions sont un peu passées de mode aujourd'hui et que d'autres questions, hélas! nous préoccupent davantage et présentent une plus grande actualité.

P. Talon.

Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants, par Alphonse Michel, juge de paix du 7e arrondissement de Marseille. Paris, Chevalier-Marescq, 1889, in-12 de ix-450 p. — Prix : 6 fr.

M. Alphonse Michel a déjà fait paraître précédemment le *Vade-mecum*

des magistrats de simple police et celui des officiers de police judiciaire. — Le dernier paru n'est pas inférieur aux précédents. C'est un petit livre utile mais nullement agréable. Il a la forme d'un dictionnaire. Les très nombreuses indications qu'il contient sur les législations étrangères et sur les traités internationaux seront considérées par beaucoup de juges de paix comme des hors-d'œuvres ou en tous cas comme peu à leur place dans un manuel ; pourtant ces indications sont précieuses et ce sont elles qui feront consulter l'ouvrage par d'autres lecteurs que ceux auxquels il est spécialement destiné. PIERRE DE L'ÉPINE.

Manuel juridique de l'acheteur et du marchand d'engrais et d'amendements, par GEORGES GAIN, juge au tribunal civil de Draguignan. 2e édition. Paris, Chevalier-Marescq, 1889, in-18 de 372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous nous félicitons que l'apparition d'une nouvelle édition nous ait donné l'occasion de connaître cet excellent petit livre auquel le monde agricole et le monde judiciaire feront un accueil empressé. M. Gain a traité magistralement un sujet modeste. Son commentaire ne ressemble en rien à ces œuvres si nombreuses que chaque loi nouvelle fait éclore, écrites à la hâte pour exploiter un sujet nouveau et nécessairement éphémère ; c'est un ouvrage longuement médité, d'un ensemble méthodique satisfaisant pour l'esprit. Le sujet a été élargi et les multiples questions de droit civil, de droit pénal et de droit commercial qui s'y rattachent sont traitées avec clarté et bon sens. La loi du 4 février 1888 sur la répression de la fraude dans les ventes d'engrais et le règlement d'administration publique du 10 mai 1889 qui a complété un peu tardivement cette loi sont d'une extrême importance pour le public agricole, car l'emploi des engrais est subordonné à la suppression des falsifications pratiquées avec autant d'audace que d'habileté. Il ne suffit pas d'avoir la loi de répression, il faut encore pouvoir l'appliquer, ce qui est vraiment impossible aux marchands honnêtes et à leurs avocats en l'absence d'un guide compétent dans cette matière nouvelle, c'est-à-dire d'un bon commentaire. Ce bon commentaire, nous l'avons aujourd'hui : la loi du 4 février 1888 y est étudiée dans ses origines et dans son texte avec tous les développements historiques, juridiques et économiques nécessaires ; la jurisprudence y est résumée et discutée savamment ; deux appendices ont été consacrés à l'examen et à la critique impartiale du projet de règlement d'administration préparé par le ministre de l'agriculture et du règlement adopté et publié après discussion au conseil d'État. PIERRE DE L'ÉPINE.

Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite. *Commentaire de l'ensemble de la loi du 4 mars 1889 et des lois antérieures avec un formulaire des actes usuels*, par LOUIS ANDRÉ, ancien avocat à la cour d'appel de Paris, substitut du procureur de la République à Chartres. — Paris, Chevalier-Marescq et Quantin, 1889, in-12 de VIII-297 p. — Prix : 4 fr.

Nous ne dirons ni bien ni mal de ce petit livre. La lecture en est trop fastidieuse pour en dire du bien ; il nous a été trop utile dans la pratique pour que nous puissions en dire du mal. Ce qui nous a été utile, c'est la partie neuve, celle où il est question de la liquidation judiciaire et de la loi du 4 mars 1889 ; nous avons trouvé là, réunis en petit format et classés avec une division méthodique, tous les textes, tous les travaux préparatoires dont la recherche dans les collections de l'*Officiel* aurait, en son absence, demandé

beaucoup de temps et de travail. Mais là doit se borner l'éloge ; l'ouvrage paraît trop tôt pour contenir les décisions d'une jurisprudence qui n'est pas faite encore, d'où on peut inférer qu'il aura vite vieilli. — La partie la plus considérable a trait à la faillite. En cette matière rien de nouveau, et nous pourrions reprocher à l'auteur de n'avoir pas cité au moins ses principales sources. PIERRE DE L'ÉPINE.

Supplément aux Merveilles de la science, *ou Description des inventions scientifiques depuis 1870*, par LOUIS FIGUIER. T. Ier. Paris, Furne et Jouvet, s. d. (1889), in-4° de 740 p., avec 536 gravures. — Prix : 10 fr.

A notre époque, la science marche vite et ses mille applications se succèdent, de plus en plus étonnantes ; aussi, depuis un certain temps déjà, le grand ouvrage de vulgarisation ayant pour titre *les Merveilles de la science* avait-il cessé d'être à jour. M. Louis Figuier n'a pas voulu que ses lecteurs restassent plus longtemps en retard ; à cet effet, il a écrit un *Supplément* qui doit comprendre deux volumes dont le premier, qui fait l'objet du présent article, conçu sur le même plan que l'ouvrage primitif, est consacré aux machines à vapeur, bateaux, locomotives, machines électriques et paratonnerres, à l'électro-magnétisme et aux aérostats. Toutes les qualités de clarté, de précision et de simplicité, qui caractérisent le style de l'auteur, se retrouvent dans cet intéressant volume qui met le lecteur au courant des questions scientifiques à l'ordre du jour et des belles découvertes qui transforment si rapidement les conditions du monde industriel. Nous signalerons particulièrement l'important chapitre consacré à la navigation aérienne : il est véritablement impossible de ne pas se sentir enthousiasmé en suivant pas à pas ces vaillants chercheurs qui s'acharnent — souvent au péril de leur vie — à la solution du passionnant problème de l'aérostation. A signaler aussi une illustration très soignée qui reproduit exactement tous les objets décrits. D. MARTEL.

La Vinification, ou l'Art de faire le vin, de l'améliorer et de le conserver, par JOSSERAND. Lyon, Vitte et Perrussel, 1889, in-12 de 36 p. — Prix : 0 fr. 50.

Petit fascicule simple et pratique, donnant en quelques lignes les meilleurs conseils sur la préparation des celliers et des caves, la manière de vendanger, de faire le vin, de le décuver. Il contient en un mot ce qu'il importe que le vigneron connaisse pour tirer un fructueux parti de sa récolte. Le chapitre sur les maladies des vins, leurs causes et leurs remèdes est particulièrement utile. S.

Os Salões — *As Expiações*, pelo visconde DE OUGUELLA, sexta serie. Lisboa, Augusto Ferin, 1888, in-18 de 275 p. — Prix : 500 reis.

L'auteur de ce livre essaie d'appliquer à l'étude de l'histoire les théories de Spencer et d'Auguste Comte, en montrant à quelles « expiations » les peuples sont exposés quand, par malheur, il leur arrive de perdre de vue le rôle social qui leur est imposé par les lois de l'évolution. Il est fort difficile d'analyser un ouvrage où la méthode fait absolument défaut, où il n'y a ni table des matières, ni index, ni chapitres distincts, où les digressions sont d'une fréquence abusive, où l'éloge d'Albuquerque, par exemple, est brusquement interrompu par celui de M. Thiers. Mais on croit démêler que M. de Ouguella, après avoir exposé les théories de ces philosophes, sans

y ajouter quoi que ce soit d'original, en cherche la confirmation dans l'histoire en général, et dans l'histoire du Portugal en particulier. Naturellement, il connaît moins la première que la seconde. Toutefois, il aurait dû éviter certaines méprises intolérables. Il aurait dû, puisqu'il voulait parler de Giordano Bruno, se tenir au courant des derniers travaux historiques, qui font mieux juger l'immonde auteur du *Candelajo;* il se serait abstenu alors de dépeindre graphiquement le supplice de cet homme, puisqu'on ne sait pas même s'il y eut supplice. Il ne faudrait pas non plus placer au XVIIIe siècle la révocation de l'édit de Nantes, ni au XVIe l'expulsion des juifs de Castille, qui a eu lieu en 1492, etc. Je reprocherai à M. de Ouguella d'avoir écrit son livre « à côté » du sujet, de se perdre dans des considérations étrangères à sa thèse, et de ne jamais ou presque jamais citer ses autorités par leurs noms. Un « éminent écrivain, » un « historien non suspect, » un « philosophe moderne, » ces façons de parler ne signifient rien, puisqu'il est impossible de contrôler la valeur des témoignages allégués. Tenons compte cependant à M. de Ouguella de sa sympathie envers la France, de l'hommage impartial qu'il rend à saint François-Xavier et au P. Vieira, le Cicéron portugais.

La partie dogmatique paraît plus faible encore. M. de Ouguella veut détruire la vieille morale du spiritualisme, mais il n'était pas tout à fait préparé pour une semblable tâche. On pourra le voir par ce seul exemple. Pour prouver qu'il est nécessaire de s'instruire dans la connaissance des lois physiques, notre auteur prétend qu'un homme qui ignore la loi de l'attraction peut fort bien se casser la tête en sautant imprudemment du haut d'un rocher. Ce n'est pas une argumentation de cette force qui servira beaucoup au triomphe de l'école déterministe et positiviste.

MAXIME FORMONT.

Itinéraire général de la France, Bourgogne et Morvan, par PAUL JOANNE. Paris, Hachette, 1889, in-18 cartonné en percaline bleue de XXXIII-375 p., avec 4 cartes et 5 plans. (*Collection des Guides-Joanne*). — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume sur la Bourgogne et le Morvan est remarquable. Dernièrement je parlais ici même (t. LVI, p. 249-250) du guide en Franche-Comté et dans le Jura français et suisse, au sujet duquel j'ai cru devoir présenter quelques critiques de détail assez secondaires. La plus grave de mes observations visait le manque de netteté en ce qui concerne l'emplacement figuré des localités : cela tenait, il me semble aujourd'hui, aux régions comtoises et helvétiques qui sont particulièrement montagneuses. La Bourgogne et le Morvan, moins fortement accidentées, ont échappé à l'inconvénient, car les diverses cartes sont très lisibles et les plus modestes communes, en conséquence, sont clairement indiquées. On trouvera dans ce livre de beaux plans en couleur de Dijon, Auxerre, Nevers, Autun et Mâcon. — N'aurait-on pas pu donner aussi un plan des villes de Sens et de Chalon-sur-Saône dont l'importance est réelle ?

Le texte historique et descriptif est très complet. Avec un tel compagnon de route, vous pouvez être sûr d'être bien renseigné sous tous les rapports.

Les Guides-Joanne, qu'il s'agisse de la France ou de l'étranger, méritent d'être recherchés, spécialement par les officiers de notre armée : l'étude sérieuse de ces publications contribuera, le cas échéant, à les mettre à même de faire mentir cette espèce de dicton, qui a cours encore peut-être

en Europe, comme avant 1870 : « Les Français, gens aimables, mais qui ignorent la géographie. »

SEQUANIO.

Geografia militar de la peninsula iberica, por D. MANUEL Mª CASTAÑOS Y MONTIJANO, commandante capitan de infanteria, profesor de la Academia general militar. Toledo, imprenta y libreria de J. Pelaez, 1889, in-8 de 268 p. — Prix : 6 pesetas.

La géographie militaire de don Manuel Castaños est le résumé du cours fait par cet officier distingué à l'Académie générale militaire d'Espagne. Le plan en est excellent dans sa simplicité : il comprend deux parties bien distinctes. La première est descriptive; elle expose le système orographique et fluvial, les principales voies de communication, le périmètre et la division territoriale. La seconde est stratégique; on y trouve discutées toutes les hypothèses possibles qui peuvent résulter d'une guerre, soit avec le Portugal, soit avec la France; la défensive et l'offensive sont également examinées. Naturellement, nous avons surtout intérêt à connaître ce qui est relatif à l'hypothèse d'une invasion espagnole en France; D. Manuel Castaños suppose successivement que l'objectif des opérations serait Toulouse ou Bayonne. Dans l'appendice, on trouve quelques renseignements très succincts sur les possessions espagnoles : îles Baléares, colonies d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie. Cette œuvre consciencieuse est dédiée par l'auteur à ses fils en termes élevés où sont exprimés les plus nobles sentiments.

COMTE DE BIZEMONT.

Au pays des castes. Voyage à la côte de la pêcherie, par le R. P. STEPHEN COUBÉ, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-18 de 284 p. avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. Stephen Coubé, missionnaire jésuite, vient de condenser en un volume très bien édité le résultat de ses observations pendant son séjour dans l'Indoustan, et spécialement au cours d'un voyage dans le Maduré, diocèse de Coïmbatour, entre Karikal et le cap Comorin. Ce sera une révélation pour la plupart des lecteurs que la prospérité de cette mission, fondée par saint François-Xavier et comblée des grâces de la Providence: favorisée par la bienveillante neutralité des Anglais, elle obtient de nombreuses conversions dans toutes les castes; les pêcheurs de la côte sont tous d'ardents chrétiens, et un collège établi à Trichinapoly, l'une des citadelles du brahmanisme, reçoit de nombreux élèves; parmi ceux-ci sont plusieurs jeunes brahmes qui ne restent pas insensibles aux beautés de la religion catholique. Le livre du R. P. Coubé n'est pas seulement édifiant : on y trouve une exposition très complète et très instructive de la grave question des castes, dont les origines remontent à l'invasion aryenne; ces explications font très clairement comprendre le singulier état social de l'Inde contemporaine. Il en résulte, d'après le savant missionnaire, que la conversion totale des Indiens au catholicisme est prochaine, si l'on suit avec prudence et persistance le plan du célèbre Père de Nobili, qui consiste à viser tout d'abord la caste privilégiée des brahmes; elle est déjà, paraît-il, singulièrement ébranlée, et les jeunes gens qui fréquentent les collèges dirigés par les Pères jésuites seraient disposés à l'abjuration de leurs erreurs, s'ils ne redoutaient des persécutions dans leurs familles. Le dernier obstacle surmonté, nul doute que les castes des Soudras et des Parias ne se laissent entraîner dans le mouvement. La lecture de cet ouvrage, parfaitement écrit et conçu, est singulièrement attachante; mais il est bon de prévenir que quelques allusions discrètes aux obscènes pratiques des

sectateurs de Vischnou et de Siva ne permettent pas de le mettre entre les mains des jeunes filles. Une bonne carte avec tracé d'itinéraire permet de suivre le missionnaire dans ses pérégrinations et de se représenter la configuration du pays de Maduré. COMTE DE BIZEMONT.

A propos d'un projet d'union douanière entre les États du centre de l'Europe, par HENRI CHARDON, auditeur au conseil d'État. Paris, Guillaumin, 1889, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Des projets d'une union douanière à établir entre la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, ont été mis récemment en avant, non plus seulement par des économistes théoriciens comme M. de Molinari, mais par des publicistes qui se qualifient d'hommes pratiques. Les lignes de douane seraient reportées à la frontière extérieure de ce groupe d'États, qui pourraient établir plus facilement des prohibitions douanières vis-à-vis de l'Angleterre et de ses colonies, des États-Unis et de la Russie. La Société des agriculteurs de France dans sa deuxième session, a mis ce projet à l'étude, à la suite d'un rapport très remarquable de l'honorable M. Welche.

Ce mouvement d'idées est très curieux comme une indication de l'insuffisance du système protectionniste, auquel tous ces États sont revenus plus ou moins depuis quinze ans. Mais pour qu'il fût réalisable, il faudrait deux conditions : 1° un retour de l'opinion dans le sens du libre-échange; 2° des assurances de paix permanente entre ce groupe d'États. C'est ce que montre fort bien M. Chardon. S'inspirant du point de vue protectionniste, il soutient que l'agriculture française et la plupart de nos grandes industries seraient supplantées par l'Allemagne et l'Autriche qui jouissent d'une main-d'œuvre à meilleur marché. Nous n'y gagnerions que vis-à-vis de l'Italie. Il faudrait qu'elle renonçât à développer ses industries d'une manière factice, en échange du débouché que ses vins trouveraient chez nous. Ces objections sont très sérieuses et elles indiquent bien comment l'état de l'opinion européenne rend impossible actuellement la réalisation de ces projets. Toutefois de ce qu'ils sont impossibles aujourd'hui, ce n'est pas une raison pour qu'ils ne s'imposent pas « après » la prochaine guerre. C'est évidemment une idée d'avenir. Mais, pour le moment, il ne peut être question que de traités de commerce avec des clauses de réciprocité sagement pondérées. C'est la conclusion judicieuse de M. H. Chardon.

C. J.

Pensées sur l'histoire, par CHARLES CHARAUX, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, Pedone-Lauriel, 1889, in-12 de 220 p. — Prix : 2 fr. 50.

La philosophie, à vrai dire, tient plus de place que l'histoire, qui a servi plutôt d'occasion que de sujet, dans ce petit volume dû au talent si distingué de M. Charles Charaux. Les historiens pourtant y trouveront des pensées et des remarques excellentes à recueillir, même à leur point de vue spécial. Il se compose de deux discours, l'un sur *le Beau et la Pensée dans l'histoire,* l'autre sur *l'Idéal dans la vie des nations,* prononcés par l'éminent professeur pour les leçons d'ouverture de son cours à la Faculté des lettres de Grenoble (années scolaires 1886-1887 et 1888-1889) ; d'une série de *pensées* ou réflexions détachées, à la façon de La Rochefoucauld et de La Bruyère ; d'un *Coup d'œil sur l'état moral et religieux des juifs en Europe,* étude publiée d'abord dans le *Journal de Rome,* et dont l'inspiration, peut-

être un peu indulgente, est sage autant qu'élevée; enfin, de trois discours ou fragments de discours prononcés à l'Académie delphinale en diverses circonstances sur les sujets suivants : *Les Juifs en Dauphiné, le Cardinal Le Camus, l'Étude de l'histoire en province.* — L'ensemble forme un recueil qui ne convient pas seulement aux philosophes et aux historiens, mais aussi aux personnes du monde et à la jeunesse. Le style en est toujours ferme et pur, et il est empreint partout d'un « idéalisme » un peu excessif peut-être, mais profondément chrétien. M. S.

Les Conseillers du grand roi : Colbert, Louvois, Vauban, par A. MERCHIER, ancien élève de la Faculté des lettres de Paris, professeur agrégé d'histoire au lycée de Lille. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-4 de 317 p. — Prix : 2 fr. 50.

Résumer la vie et les œuvres de trois des plus illustres et des plus utiles parmi les conseillers du grand roi, et marquer la part de chacun dans cette féconde et glorieuse période de notre histoire qu'on appelle le « grand siècle, » tel est le but de M. A. Merchier, dans le livre dont nous venons de transcrire le titre. Livre clair, bien composé, élégamment écrit, et qui a su mettre à contribution les belles et savantes études dont, à notre époque, le siècle de Louis XIV a été l'objet. Rien de plus instructif et de plus attachant à coup sûr que le spectacle de ces trois vies tout entières consacrées à assurer la fortune matérielle de la France, à lui procurer une armée et à lui donner une frontière. Colbert, Louvois, Vauban, sont des personnages avec qui l'on a toujours profit à faire connaissance ; on apprend à leur école ce que peut le travail persévérant mis au service de la patrie.

P. TALON.

Les Cyniques, *le Dessus du panier, Sous le Pressoir,* par L. NEMOURS-GODRÉ. 2e édition. Paris, Savine, 1889, in-18 de v-284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre *les Cyniques,* M. Nemours-Godré, l'écrivain bien connu et apprécié des lecteurs de l'*Univers,* a dessiné d'une plume fine et précise un certain nombre de personnages que les orages politiques ont fait sortir de dessous terre et que l'histoire, dédaigneuse des médiocres, y fera bientôt rentrer. Inutile de dire qui se cache sous les noms d'*Aristide, Hominet, Pommade, Torvard* et autres, les portraits sont ressemblants et nul n'aura de peine à les reconnaître; c'est vraiment *le Dessus du panier* républicain, et cela ne donne pas une haute idée de ce qui se cache dessous.

La partie du livre intitulée : *Sous le Pressoir* résume d'une manière éloquente et émue les souffrances de la France chrétienne, ruinée, persécutée, calomniée, mais toujours vivante et confiante en l'avenir. Quatre charmants récits la terminent, où l'auteur a mis toute sa foi et toute son âme, et qui rappellent certaines œuvres de Louis Veuillot. Il en est une surtout, *Un Breton,* qui est, non seulement d'un grand intérêt, mais d'un grand exemple, et qui sera bonne à méditer dans nos temps de lutte. Je recommande cet excellent livre à tous nos lecteurs. P. TALON.

Les Français illustres, par Mme GUSTAVE DEMOULIN. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 240 p., illustré de 71 grav. sur bois et de 24 grav. tirées en couleur. — Prix : 4 fr. 50.

Les Françaises illustres, par Mme GUSTAVE DEMOULIN. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 244 p., illustré de 75 grav. sur bois et de 24 grav. tirées en couleur. — Prix : 4 fr. 50.

La France à travers les siècles, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 240 p., illustré de 56 grav. sur bois et 24 pl. tirées en couleur. — Prix : 4 fr. 50.

Ces trois volumes font partie de la *Bibliothèque des écoles et des familles*, et l'illustration en est vraiment fort remarquable, tant par le choix des gravures que par leur bonne exécution. Dans le premier, Mme Demoulin a réuni une série de notices brèves et intéressantes résumant la vie et les œuvres des principaux Français qui se sont illustrés dans l'administration et dans la guerre; administrateurs et soldats, c'est bien à cette double catégorie que Mme Demoulin emprunte exclusivement les héros de ses instructifs récits. Suger ouvre la série, qui se ferme avec Dumont d'Urville. J'aimerais autant n'y rencontrer ni Coligny, ni Carnot, qui ne me semblent pas être à mon gré des illustrations assez pures. Le livre est d'ailleurs, dans son ensemble, intéressant et bien fait.

— Dans *les Françaises illustres*, il y a plus de variété : saintes, écrivains, reines, héroïnes de diverses catégories s'y rencontrent pour nous faire admirer leurs vertus, leurs talents, ou même leur génie, leur habileté et leur courage ; pour quelques-unes, l'horreur surpasse l'admiration, comme, par exemple, quand il s'agit de Frédégonde et d'Isabeau de Bavière. Quant à Mme Roland, à Charlotte Corday, à Mme de Staël, sont-ce bien là des modèles qu'il faille proposer à l'imitation de la jeunesse? Bien entendu, je ne puis qu'approuver le choix de sainte Geneviève, de sainte Radegonde, de sainte Clotilde, de Jeanne d'Arc, de Marie-Antoinette, qui figurent dans cette galerie ; mais il me semble que l'auteur ne comprend pas assez le caractère chrétien des premières, et faute d'un peu plus de foi, dénature un peu leur véritable physionomie. Pour Marie-Antoinette, quelque chose de plus sympathique et de plus ému eût été nécessaire pour raconter son histoire. Certes, le livre est fait avec soin, dénote de l'étude et du talent ; mais je le voudrais plus chrétien pour qu'il fût vraiment le livre des écoles et des familles.

— Le troisième volume de la série, celui qui est signé de Mme de Witt, est à mon avis le meilleur. Ici ce ne sont plus des portraits, mais des scènes de l'histoire de France, qui, depuis les victoires de Charles Martel jusqu'à la défense héroïque de Tuyen-Quan par le sergent Bobillot, nous permettent d'admirer la gloire et les vertus militaires de notre pays. Pourquoi l'ordre chronologique n'est-il pas observé dans la succession de ces scènes? Je l'ignore. C'est l'effet d'une négligence inexplicable et qu'on devra réparer. Mais le choix des scènes est bien fait, et le récit est vraiment entraînant et plein de vie. C'est un bon livre, bien intéressant et bien français.

P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le général FAIDHERBE, grand chancelier de la Légion d'honneur, est mort à Paris le 28 septembre dernier. Né à Lille, le 3 juin 1818, il entra à 20 ans à l'École polytechnique. Lieutenant en 1842, c'est en Algérie qu'il fit ses premières armes. En 1852, envoyé au Sénégal, il s'y signala de la manière la plus brillante. Pendant la guerre de 1870, il joua encore un rôle considérable. Il a écrit quelques ouvrages, notamment sur les pays et les langues de l'Afrique qu'il avait appris à bien connaître. Voici la liste de ces publications : *Notice sur la colonie du Sénégal et sur les pays qui sont en relation avec elle* (1859, in-8) ; — *L'Avenir du Sahara et du Soudan*

(1863, in-8, avec carte); — *Chapitres de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique,* avec une carte de ses contrées, à l'usage des écoles de la Sénégambie (1865, in-8, avec carte coloriée); — *Collection complète des inscriptions numidiques (libyques), avec des aperçus ethnographiques* (1870, in-8, avec pl.); — *Bases d'un projet de réorganisation d'une armée nationale* (1871, in-8); — *Campagne de l'armée du Nord en 1870-1871.* Avec une carte, des notes et des pièces justificatives (1872, in-8); — *Nouvelles Inscriptions numidiques de Sidi-Arrath* (1872, in-8, avec 1 pl.); — *Les Dolmens d'Afrique* (1873, in-8, avec 6 pl.); — *Épigraphie phénicienne* (1873, in-8, avec 1 pl.); — *Essai sur la langue poul, grammaire et vocabulaire* (1875, in-8); — *Le Zénaga des tribus sénégalaises. Contribution à l'étude de la langue berbère* (1877, in-8); — *Grammaire et Vocabulaire de la langue poul, à l'usage des voyageurs dans le Soudan.* Avec une carte indiquant les contrées où se parle cette langue (2e édit. 1882, in-18); — *Langues sénégalaises : Wolof, Arabe-Hassania, Soninké, Sérère. Notions grammaticales, vocabulaire et phrases* (1887, in-16); — *Le Sénégal, la France à la côte occidentale d'Afrique* (1889, in-8, avec 21 grav. et 5 cartes).

— Un fécond écrivain, M. Léouzon Le Duc, est mort le 24 octobre, à l'âge de 74 ans. De longs voyages en Russie et dans les pays du nord de l'Europe lui donnèrent une connaissance approfondie de ces contrées. Et c'est surtout par les travaux qu'il leur consacra qu'il a bien mérité du monde littéraire et érudit. Histoire et littérature appelèrent tour à tour son attention. Il a d'ailleurs consacré des études à d'autres questions, comme on en pourra juger par la liste de ses publications que nous donnons ci-dessous : *La Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, avec la traduction complète de sa grande épopée : « le Kalewala, » son génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe* (1845, 2 vol. in-8); — *Histoire littéraire du Nord. 1re partie. Poésie. I. Tegner* (1850, in-8 avec portrait); — *Études sur la Russie et le nord de l'Europe. Récits et Souvenirs* (1853, in-12); — *La Question russe. I. Le Prince Menschikoff. II. L'Église gréco-russe. III. La Russie devant l'Europe* (1853, in-12), 2e éd. augmentée de deux appendices sur les Lieux-Saints et le Protocole de Vienne (1853, in-16); — *L'Écho de la guerre. Baltique. Danube. Mer Noire* (1854, in-4); — *Les Iles d'Aland* (1854, in-12 avec 1 carte et 2 grav.); — *La Russie et la Civilisation européenne* (1854, in-12); — *La Russie contemporaine* (2e éd. 1854, in-12); — *La Baltique* (1855, in-16); — *L'Empereur Alexandre II. Souvenirs personnels* (1855, in-12 avec portrait); — *La Croatie et la Confédération italienne, avec une introduction* (1859, in-8); — *L'Empereur Napoléon Ier et l'Italie* (1859, in-8); — *Ivan* (1859, in-12); — *Les Financiers contemporains. I. Mirès* (1860, in-8); — *Gustave III, roi de Suède, 1746-1792* (1861, in-12); — *Le Kalewala, épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois. Traduit de l'idiome original, annoté et accompagné d'études historiques, mythologiques, philologiques et littéraires. T. I* (1867, in-8); — *Les Poèmes nationaux de la Suède moderne, traduits, annotés et précédés d'une introduction et d'une étude biographique et critique. La Saga de Fritiof. La Saga d'Axel. La Première Communion* (1867, in-12); — *Voltaire et la Police, dossier recueilli à Saint-Pétersbourg parmi les manuscrits français originaux enlevés à la Bastille en 1789. Avec une Introduction sur le nombre et l'importance des dits manuscrits, et un Essai sur la bibliothèque de Voltaire* (1867, in-12); — *M. Thiers et les Partis monarchiques* (1873, in-8); — *La Fille du sorcier, ou le Roi Louis-Philippe en Laponie, 1795. Légende finlandaise* (1874, in-12); — *Les Odeurs de Berlin. Pétition sur la démoralisation de l'Allemagne, adressée par le comité central de l'Église évangélique allemande au Parlement allemand, et renvoyée, par ordre du même Parlement, à M. de Bismarck*

(1874, in-12) ; — *Le Sarcophage de Napoléon en son tombeau des Invalides* (1874, in-8) ; — *Les Cours et les Chancelleries. Impressions et Souvenirs* (1876, in-12) ; — *Esquisses orientales. I. La Turquie est-elle incapable de réformes?* (1876, in-8) ; — *Midhat Pacha* (1877, in-8) ; — *Nouvelles du Nord* (1879, in-12) ; — *L'Odyssée galante d'une princesse russe* (1879, in-12) ; — *La Princesse Gourkoff, suite et fin de l'Odyssée galante d'une princesse russe* (1879, in-12) ; — *Vingt-neuf Ans sous l'étoile polaire. Souvenirs de voyages. Première série. L'Ours du Nord, Russie, Esthonie, Hogland* (1879, in-2) ; *Deuxième série. Le Renne ; Finlande ; Laponie ; Iles d'Aland* (1880, in-12) ; — *Le Serment du docteur, histoire suédoise.* Avec un avant-propos sur *le Cas du docteur Watelet* (1885, in-12) ; — *Souvenirs et Impressions de voyage dans les pays du Nord de l'Europe. Suède, Finlande, Danemark, Russie* (1886, petit in-4 illustré).

— M. Samuel-Austin ALLIBONE, un des bibliographes les plus connus des États-Unis, est mort à Lucerne, le 2 septembre, à l'âge de 72 ans. Né à Philadelphie le 17 avril 1817, M. S.-A. Allibone s'est beaucoup occupé de la propagande religieuse. Il a écrit dans ce dessein beaucoup de petites brochures. Il a donné aussi des choix des grands écrivains anglais, et a collaboré à de nombreuses revues. Mais le véritable travail de sa vie, celui auquel son nom restera attaché et qui lui vaudra la reconnaissance des travailleurs, c'est son *Critical Dictionary of english litterature and British and American authors,* qui a coûté dix-sept années de travail assidu à l'auteur et dont la première édition, publiée de 1858 à 1871, a été bientôt suivie d'une seconde (Philadelphie, Lippincott, 1880, 3 vol. in-4). Enfin nous avons annoncé recemment que l'on préparait une continuation, un supplément de ce précieux ouvrage.

— M. William-Wilkie COLLINS, l'un des premiers romanciers contemporains de l'Angleterre, est mort le 23 septembre à 65 ans. Né à Londres, en janvier 1824, W.-W. Collins, au retour d'un voyage qu'il fit en Italie avec son père, le célèbre paysagiste anglais, entra dans une maison de commerce. Le succès qu'obtinrent, en 1848, la biographie de son père qu'il publia, puis, en 1850, son premier roman, *Antonina on the fall of Rom,* le décidèrent à entrer dans la carrière des lettres. Il ne tarda pas à abandonner le roman historique pour l'étude de mœurs contemporaines, et il y réussit également bien. *Basil* (1852, 3 vol. in-8) fut sa première tentative sérieuse en ce genre. Presque tous ses romans, qui ont obtenu dans les pays de langue anglaise un grand succès, ont été traduits en français et en allemand, et n'y ont pas moins bien réussi. La liste en est trop longue et la plupart sont trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler ici. W.-W. Collins a aussi abordé le drame, et là encore il a obtenu les applaudissements de ses compatriotes; *Black and White* est un de ses meilleurs essais en ce genre.

— Nous avons annoncé dans notre dernier fascicule la mort de M. Petit de Julleville. Nous sommes heureux de constater que nous nous étions trompé et que le sympathique et savant professeur est fort bien portant et continuera (longtemps nous l'espérons) ses cours à la Faculté des lettres.

— On annonce encore la mort de : M. Louis-Justin-Joseph ALARY, homme de lettres, mort à Moulins, le 22 septembre, à l'âge de 85 ans; — de M. Allain-Marie-Ange D'AMOREUX, savant distingué, mort à l'âge de 85 ans, à Uzès; — de M. Amédée DE CESENA, journaliste, ancien collaborateur du *Soleil,* né à Sestride-Levante (Sardaigne), en 1810, auteur de nombreux ouvrages, entre autres *la Maison de France,* avec un portrait photographique de M. le comte de Paris, d'après nature (1884, in-12); — de M. Marius CHAUMELIN, hommes de lettres, journaliste, sous-chef au ministère des finances

et directeur de la douane de Paris, né à Paray-le-Monial en 1833, auteur de nombreux ouvrages, mort à l'âge de 56 ans; — de M. le docteur COTTARD, auteur de plusieurs ouvrages de médecine mentale estimés, mort en août à l'âge de 50 ans; — de M. le général de division LEBRUN, né à Landrecies (Nord), le 22 octobre 1809, auteur d'un ouvrage remarquable sur la guerre de 1870, *Bazeilles-Sedan* (1884, in-8, avec 2 cartes), mort à l'âge de 70 ans; — de M. Olivier MÉTRA, auteur d'un très grand nombre d'œuvres musicales, mort à Paris, le 23 octobre, à l'âge de 58 ans; — de M. Ath. MOURIER, chef de division au ministère de l'instruction publique, auteur de *Contes et Récits de la vallée d'Eure* (1883, in-12 avec grav.); — de Mme Loïsa PUGET, auteur de romans et de pièces de théâtre, morte à Paris, à l'âge de 77 ans; — de M. le docteur Philippe RICORD, ex-chirurgien de l'hôpital du Midi, né à Baltimore (États-Unis), en 1800, auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, mort le 22 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Johan ARRHENIUS, membre du *Svenska Bokförläggareföreningen,* mort à Stockholm, le 5 septembre, à près de 78 ans; — de M. Alexander BOSS, archiviste impérial d'Allemagne, mort en septembre; — du géologue américain, le Dr George H. COOK, vice-président du *Rutgers College,* né à Hanover (New Jersey), en 1817, auquel l'on doit une bonne carte topographique du New Jersey, mort à New Brunswick, le 22 septembre; — de Ms. Eliza COOK, collaboratrice du *New Monthly Magazine,* qui depuis 1840, où elle donna *Melaia and other poems,* publia plusieurs volumes dont le plus récent est intitulé : *Diamond Dust,* morte le 24 septembre, à 71 ans; — de M. John EDWARDS, secrétaire du *Public Record Office;* — de M. Severiano GALINDA, auteur d'ouvrages pédagogiques estimés, mort à Lima, en septembre; — du Dr Heinrich GELZER-SARASIN, historien et critique suisse, mort le 15 août, à Eptinger (canton de Bâle), à 76 ans; — de M. Samuel-Osborne HABERSTON, président de la Société médicale de Londres, auteur d'ouvrages de pathologie, mort en octobre, à 74 ans; — du Dr Theodosius HARNACK, professeur de théologie à l'Université de Dorpat, où il est mort le 23 septembre à 73 ans; — du P. Vincenz HASAK, historien ecclésiastique et auteur de nombreux ouvrages de religion, mort à 77 ans, le 1er septembre, à Weisskirchlitz; — du Dr John.-B. HÖGEL, professeur d'anglais à l'Université de Vienne, mort à Vöklabruck, le 11 septembre, à 69 ans; — du Dr Chr. HOSTMANN, archéologue, mort le 28 août, à Waldbrunn; — du Dr J. JACOBSON, professeur d'oculistique à Königsberg, mort à Cranz sur la Baltique, le 15 septembre, âgé de 61 ans; — de M. James Prescott JOULE, physicien distingué, mort à Sale, près de Manchester, le 11 octobre, à 71 ans; — du Dr Heinrich-Hermann LANGER, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 8 septembre, à Dresde; — du Dr REUTER, de Göttingen, fondateur de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte,* auteur d'un volume estimé : *Alexander III und die Kirche seiner Zeit,* mort en septembre; — de sir G.-K. RICKARD, professeur d'économie politique à l'Université d'Oxford, de 1851 à 1856, auteur d'un important traité, intitulé : *Population and Capital,* mort à la fin de septembre; — du poète italien Giovanni RIZZI, professeur au collège militaire de Milan, mort dans cette ville, le 10 septembre, à 61 ans; — du P. Miguel SANCHEZ, auteur d'un traité de théologie, rédacteur de plusieurs journaux, mort à la fin de septembre; — de S. E. le cardinal Placido-Maria SCHIAFFINO, bénédictin du Mont-Olivet, qui fut appelé à réorganiser les Archives vaticanes, mort le 23 septembre, à 60 ans; — de M. Zacharias STOJANOW, écrivain fort populaire en Bulgarie, où il mit en vogue les idées radicales, mort à Paris,

le 15 septembre ; — de M. J.-J. THOMAS, auteur d'une *Theory and pratice of creole grammar,* qui, dans un ouvrage tout récent, *Froudacity,* vengea ses compatriotes noirs des attaques portées contre eux par M. Froude ; — du Dr Max VOGLER, nouvelliste de quelque réputation en Allemagne, mort en septembre ; — de M. R. VOLTOLINI, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, où il est mort, le 10 septembre, à 71 ans ; — du Rev. J.-E. Tenison WOODS, qui a consacré à l'Australie plusieurs travaux estimés, mort en octobre.

INSTITUT. — Les cinq classes de l'Institut ont tenu le 25 octobre leur séance publique annuelle sous la présidence de M. Descloiseaux, de l'Académie des sciences. M. Jules Claretie a lu une étude sur la situation de l'Académie française en 1789; puis M. Croizet, au nom de M. l'abbé Duchesne, a donné lecture d'un mémoire sur Pandolfe, biographe pontifical; M. Guillaume a ensuite consacré une intéressante notice à Dante considéré comme artiste; M. de Franqueville a terminé la séance en lisant un travail sur les droits politiques des femmes en Angleterre. Les prix communs aux cinq académies ont été décernés ainsi qu'il suit : le prix biennal à l'œuvre de M. Caro; le prix de linguistique à M. Jean Psichari.

Académie des Beaux-Arts. — L'Académie des Beaux-Arts a tenu le 19 octobre sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Chapu. M. le vicomte Dalaborde a lu une notice sur la vie et l'œuvre de Cabanel. Voici la liste des prix décernés :

Peinture. — Grand prix : M. Thys et M. Laurent; premier second grand prix : M. Danguy; deuxième second grand prix : M. Lenoir.

Sculpture. — Grand prix : M. Desvergnes; premier second grand prix : M. Récipon; deuxième second grand prix : M. Baralis.

Architecture. — Le grand prix n'a pas été décerné. Premier second grand prix : M. Despradelle; deuxième second grand prix : M. Morice; mention honorable : M. Demerlé.

Composition musicale. — Ni le grand prix, ni le premier second grand prix n'ont été décernés. Deuxième second grand prix : M. Fournier.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 11 octobre, M. A. de Barthélemy a communiqué un mémoire sur les cités libres et alliées de la Gaule d'après les monnaies. M. Théodore Reinach a entretenu l'Académie des inscriptions trouvées sur trois balles de fronde grecques. — Le 18 octobre, M. Bénédite a rendu compte de son exploration dans la presqu'île du Sinaï à la recherche d'inscriptions araméennes. M. J. Halévy a ensuite donné lecture d'un mémoire sur l'époque à laquelle a vécu Abraham. — Cette dernière lecture a été terminée le 23 octobre. Dans la même séance, M. Hauréau a entretenu ses collègues d'un traité de morale du moyen âge, qu'il attribue à Guillaume de Conches, précepteur de Henri Plantagenet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 5 octobre, M. Aucoc a communiqué un travail sur la dérivation des sources pour l'alimentation des villes, au point de vue juridique et administratif. M. Glasson a ensuite achevé la lecture de son étude sur les rapports de l'Église et de l'État au moyen âge. — Le 12 octobre, M. de Franqueville a entretenu l'Académie de la profession d'avoué en Angleterre. M. Perrens a communiqué une notice sur le Florentin Capponi.

AUX ARCHIVES MUNICIPALES DE TROYES. — Le *Polybiblion* a eu souvent, dans ces derniers temps, l'occasion de signaler à ses lecteurs de curieuses publications de M. H. Stein, et cependant il n'a pas encore parlé des *Lettres*

missives des XVe *et* XVIe *siècles conservées aux Archives municipales de la ville de Troyes* (Paris, in-8 de 50 p.; extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, de 1888). Notre collaborateur a réuni dans cette brochure cinquante lettres missives inédites, qui toutes sont intéressantes soit au point de vue de l'administration intérieure, et en particulier du logement et de l'approvisionnement des gens de guerre, soit au point de vue des affaires extérieures. La première, qui émane du comte de Saint-Pol, connétable de France, est datée du 15 mai 1470; la plus récente a été écrite le 17 mai 1542 par François Ier, alors à Montiéramey (Aube). De ces cinquante lettres missives, seize (n°s XIV-XXV, XXX, XXXIII-XXXV) sont de Charles VIII; quatorze (n°s XXXVII-L), de François Ier; sept (n°s II-VIII), de Louis de Laval; une (n° XI), de Charles d'Amboise; deux (n°s XXVI, XXVII), de Jean d'Albret, trois gouverneurs de Champagne; les autres émanent de divers officiers royaux, notamment d'Olivier le Daim (n^o X), de Florimond Robertet (n° XXXVI), du sire de Baudricourt, gouverneur de Bourgogne (n°s XIII et XXVIII), etc. Les deux séries les plus importantes sont donc les lettres de Charles VIII et de François Ier; six des lettres de Charles VIII sont de l'année 1494 et nous signalent les grandes étapes du voyage d'Italie, d'Amboise à Asti, en même temps qu'elles nous renseignent sur les dispositions prises par le Roi avant de passer les Alpes et sur ses premiers succès. Les lettres de François Ier relatives aux impôts, aux monnaies, à la guerre contre l'Empire, ne sont pas moins intéressantes. On sait que les originaux de ces documents ne sont datés que du mois et du jour de leur expédition; mais il arrive souvent que les destinataires inscrivent au dos la date, plus complète, à laquelle ils les ont reçus; c'est ce qui a eu lieu pour les lettres éditées avec beaucoup de soin par M. Stein; il a ainsi mis à la disposition des travailleurs des textes sûrs, bien datés et suffisamment annotés.

PARIS. — M. Paul Lacombe, qui a précédemment publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* et donné en tirage à part : *L'Éloge de Paris composé au seizième siècle par Guillaume Gueroult*, avec une introduction et une notice sur le plan d'Arnoullet (in-8 de 8 p.) et un curieux travail intitulé : *Antoine de Rombise, voyage à Paris, 1634-1635* (in-8 de 15 p.), où l'on trouve, en vers latins, avec une traduction, la description sommaire des principales parties de la capitale, — M. Paul Lacombe, disons-nous, a fait, en ces derniers temps, extraire du même Bulletin, les quelques pages qu'il a consacrées à *M. l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Ile, et sa bibliothèque* (in-8 de 7 p.). On sait que la bibliothèque du dernier représentant — ou du moins réputé tel — de la famille de l'Aigle de Meaux était des plus remarquables. L'histoire de Paris et de ses environs, notamment, y était représentée de si brillante façon, que l'annonce de la vente de cette collection a été comme un événement dans le monde des bibliophiles. Précieuse contribution à l'histoire de la vente des livres à l'époque actuelle.

— M. Uzanne annonce aux lecteurs du *Livre*, dans la livraison d'octobre, que cette revue aura cessé de vivre à la fin de l'année; il se prépare une table des matières contenues dans les volumes qui ont été publiés pendant les dix années qu'a vécu ce périodique. D'ailleurs, M. Uzanne essaie de consoler ceux que cette disparition pourrait chagriner, en annonçant qu'un autre *Livre*, du format de la *Revue des Deux Mondes*, est sur le point de naître et de prendre la place de celui qui disparaît. Le directeur de la revue en préparation promet de « ne négliger rien de ce qui tenait une place si importante dans la publication actuelle; mais tout sera condensé, élagué, mis au point voulu. »

— M. André Gairal, professeur de droit international aux Facultés catholiques de Lyon, publie en tirage à part un article sur *la Révolution et le Calendrier* (in-8 de 53 p., Vitte et Perrussel) qui avait paru dans l'*Université catholique*. Détails intéressants sur l'élaboration de ce calendrier, les changements de prénoms, le décadi, etc.

— Marie-Antoinette n'avait pas encore obtenu en librairie le monument artistique auquel a droit sa noble mémoire. Nous apprenons qu'à la fin de décembre ou au commencement de janvier prochain, doit paraître un grand ouvrage dont le texte, sur un plan entièrement nouveau, a été confié à notre collaborateur M. P. de Nolhac. L'illustration, empruntée aux tableaux et dessins originaux du règne de Louis XVI, sera exécutée dans les ateliers de photogravure de MM. Boussod et Valadon. Le titre adopté est : *La Reine Marie-Antoinette.* — En outre, notre collaborateur M. Maxime de la Rocheterie qui, depuis longues années, travaillait à une histoire de Marie-Antoinette, est à la veille de faire paraître un livre attendu avec impatience par tous les amis de l'histoire puisée aux sources les plus sûres.

— M. G. Lafenestre, conservateur au musée du Louvre, suppléera cette année M. Guillaume, professeur d'esthétique au Collège de France.

— A côté des nombreuses grammaires anglaises qui existent déjà, M. l'abbé R. Pontvianne a cru qu'il y avait place pour un livre nouveau. Il a voulu faire une grammaire anglaise très complète, sans dépasser toutefois les justes limites où doit se renfermer un livre classique. C'est surtout pour les candidats au baccalauréat et pour les aspirants aux divers brevets qu'a été composé ce « résumé complet, clair, méthodique des lois qui régissent la langue anglaise. » Tel est, en effet, le but que s'est fixé l'auteur de la *Grammaire anglaise complète* (Tours, A. Cattier; Paris, A. Larcher, in-16 de III-270 p.). Il a réussi, et son livre, parvenu en quinze mois à la seconde édition, fait honneur à l'École des Carmes, dont M. R. Pontvianne est un des élèves.

— La première édition de *Lionel Hart,* par le P. P. Pralon, S. J. (Lille, Desclée, de Brouwer, in-8 de 216 p.), fut publiée l'an dernier à la librairie Retaux-Bray, et nous en avons rendu compte au moment de sa publication (*Polybiblion,* t. LIII, p. 369). On ne saurait que féliciter la Société de Saint-Augustin d'avoir édité dans ses collections l'histoire touchante de ce jeune sous-officier de la Légion étrangère mort chrétiennement au Tonkin.

— La brochure de M. Édouard Clunet, avocat à la cour de Paris, rentre dans la catégorie des productions d'humble aspect, mais de vrai mérite. Voici son titre : *Cas de poursuites judiciaires pour outrages aux bonnes mœurs par la voie de la presse dans les relations internationales* (Paris, Marchal et Billard, in-8 de 24 p.). En l'espèce, de quoi s'agit-il surtout? De M. Émile Zola, d'une part, et de M. Camille Lemonnier, d'autre part. Deux écrivains, l'un Français, l'autre Belge et qui font la paire : photographes littéraires d'un talent indiscutable, puissant, mais déplorablement employé. Brutaux dans leur immoralité, visant peut-être, par antithèse, à la moralité. Quoi qu'il en soit, Albion s'est émue des traductions anglaises des œuvres de M. Zola, et notre magistrature, si tolérante pour l'auteur de *Nana* et de *la Terre,* s'est cabrée à la lecture de l'article de M. C. Lemonnier : *L'Enfant du Crapaud,* inséré dans le *Gil-Blas.* Les éditeurs de M. Zola à Londres et à Liverpool, le journal français et l'auteur belge, accouru en France pour se défendre, ont donc été cités devant les tribunaux anglais et parisiens et ont tous été condamnés diversement. Seul, le châtelain de Médan qui, au surplus, n'a pas été personnellement incriminé de l'autre côté du détroit, reste indemne. Très curieuse et fort intéressante étude.

— *L'Art de noter alphabétiquement tout ce qu'on lit d'intéressant*, que vient de publier M. P. Labbé (Paris, rue de Belzunce, 5, gr. in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr. 50) pourra certainement rendre d'utiles services. Bien plus complet que le répertoire analogue publié jadis dans la collection Migne par M. l'abbé Heu, qui ne comprenait que 285 articles relatifs surtout à la prédication, le répertoire de M. Labbé se compose de quelque dix-sept cents rubriques, sur les sujets les plus divers, auxquelles chacun peut, selon ses besoins, en ajouter d'autres. Cette méthode offrira donc quelque utilité aux personnes désireuses de conserver le souvenir de leurs lectures.

ARTOIS. — M. Henry Loriquet, archiviste du Pas-de-Calais, vient de publier deux intéressantes brochures archéologiques : *Journal des travaux d'art exécutés dans l'abbaye de Saint-Vaast par l'abbé Jean du Clercq (1429-1461)* (Arras, impr. Répessé-Crépel, in-8 de 38 p.) et *Émaillerie limousine, la Pyxide d'Annezin et la Boucle d'Avesnes-le-Comte* (Arras, typ. Sède, gr. in-8 de 10 p. avec une planche en chromolithographie).

BERRY. — L'imprimerie de Destenay, à Saint-Amand (Cher), vient de terminer l'impression du tome Ier du *Traité d'iconographie* de Mgr X. Barbier de Montault. Ce traité, qui formera deux volumes, est divisé en dix-neuf livres ainsi intitulés : 1. Notions générales ; 2. le Temps ; 3. la Nature ; 4. l'Homme ; 5. les Vertus et les Vices ; 6. les Triomphes ; 7. les Sacrements ; 8. la Science, l'Art et le Métier ; 9. la Société ; 10. les Anges et les Démons ; 11. Dieu ; 12. l'Ancien Testament ; 13. le Monde païen ; 14. le Christ ; 15. la Sainte Vierge ; 16. les Apôtres ; 17. les Évangélistes et les Docteurs ; 18. les Saints ; 19. les Erreurs contre la foi catholique.

BRESSE ET BUGEY. — C'est assurément une étude intéressante que celle de M. Alexandre Bérard : *L'Invasion arabe dans la Bresse, la Dombes et le Bugey* (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de l'Ain*, n° 2, 1889. Lyon, H. Georg, in-8 de 35 p.). Appuyant ses dires de l'autorité de certains érudits connus, tels que MM. Vingtrinier, le docteur Bertholon, D. Monnier et quelques autres, l'auteur s'efforce de démontrer que nombre de méfaits et de crimes imputés aux Sarrasins, ont été, en réalité, commis par les Hongres et même par les Francs de Charles Martel, après Poitiers, dans les régions dont il s'occupe et incidemment ailleurs. On trouve là de curieuses indications philologiques et anthropologiques qui, si elles ne sont point indiscutables, nous paraissent du moins avoir le mérite de la vraisemblance. Pages souvent imagées et brillantes, déparées malheureusement par des sentiments hostiles au clergé.

CHAMPAGNE. — M. Jadart, continuant ses très utiles publications, vient de donner le *Cahier des doléances de la Faculté de droit de Reims en 1789* (Reims, Matot-Brame, in-8 de 18 p.). Ce cahier est une œuvre de bon sens et fait honneur à la vieille Faculté dont on s'est tant moqué autrefois. M. Jadart l'a fait suivre d'une *Notice sur René Viellart, professeur en cette Faculté, député de Reims, en 1789, président à la cour de cassation*. On voit que la Faculté de Reims, si bafouée par les philosophes, leur fournit encore, quand ils furent arrivés au pouvoir, des hommes dignes des plus hautes fonctions. Delincourt, qui fut doyen de la Faculté de droit de Paris sous la Restauration, avait été, à Reims, le collègue de Viellart.

DAUPHINÉ. — L'*Université de Grenoble*, par M. Michel Revon, avocat, (Grenoble, Drevet, petit in-16 de 32 p.), est un aperçu historique remarquablement improvisé à la veille d'une conférence, en vue de laquelle l'auteur a dû se livrer à des recherches spéciales, les documents imprimés faisant presque défaut. Créée au milieu du XIVe siècle, reconstituée au XVIe, l'Uni-

versité de Grenoble est en pleine prospérité sous Henri II. M. Drevon a parfois des haltes heureuses dans sa revue rapide : c'est ainsi qu'il esquisse la physionomie du docteur Govéa, et raconte le fait curieux de la représentation d'un de ces mystères dont raffolaient les anciens Dauphinois, représentation qui durait quatre jours entiers, sauf deux heures d'interruption pour les repas : quarante mille vers répartis en quatre vingt-six actes ! L'histoire moderne est volontairement écourtée; toutefois, puisque la revue des illustrations touche aux vivants, pourquoi avoir omis Ch. Lory, l'une des gloires les plus discrètement brillantes de l'Université de Grenoble?

— Grenoble est une des villes dans lesquelles l'enseignement professionnel a été le plus anciennement et le mieux organisé. Dès 1836, la ville a essayé de réaliser l'idée d'un enseignement intermédiaire entre celui du lycée et celui de l'école primaire. Dans ce but, elle créa l'École supérieure, appelée aujourd'hui École Vaucanson. La réussite fut complète, et cette institution qui a fourni un grand nombre d'hommes utiles et distingués, n'a jamais connu les jours de décadence. Les causes de ce succès sont exposées dans la brochure que viennent de publier les directeurs, MM. G. Perrin et L.-J. Veyron, sous ce titre : *Notice historique sur l'École professionnelle Vaucanson, son organisation, ses règlements, ses programmes, divers documents statistiques, avec une Monographie de l'association des anciens élèves de l'École professionnelle et de l'ancienne École supérieure* (Grenoble, typ. Breynat, in-8 de 147 p.). Ce travail paraît avoir été composé en vue de l'Exposition universelle et du « glorieux Centenaire de notre immortelle Révolution, » comme disent les auteurs d'un air convaincu.

— Le *Guide du Haut-Dauphiné,* par MM. Coolidge, Duhamel et Perrin (Grenoble, Gratier, in-32 de 442 p.) a été publié en 1887, mais les cartes viennent seulement de paraître. Le plan de l'ouvrage ne nous semble point heureux. Pas un seul itinéraire ne part de la Vallouise ni de la Grave vers le centre du massif qui est devenu le point de départ; le système change ailleurs dès qu'il s'agit d'aller du Briançonnais vers la Savoie. La liste à peine ébauchée et remplie d'erreurs des ouvrages et des cartes concernant la région ouvre le volume; puis viennent un extrait du savant *Dictionnaire topographique* de M. Roman, une description magistrale de la structure géologique du Dauphiné, enfin un tableau général assez confus des itinéraires. Par contre, les directions à suivre pour chaque course sont exposées avec soin. Les noms de lieux sont fréquemment altérés; ainsi pourquoi avoir débaptisé une grande vallée, le Valgodemar, pour l'appeler Valgaudemar? A cause de l'étymologie *Vallis Gaude Maria;* mais M. Roman en a fait justice dès 1887. Les cartes dues à M. Duhamel appellent des réserves; dressées à l'échelle du 100,000e, elles sont presque illisibles et ne font pas honneur à leur éditeur étranger. La topographie est en progrès, mais les noms de lieux ont été trop souvent inventés à plaisir ou tronqués : nous lisons, par exemple, Col de la Vaure au lieu de Col des Vaurzes (nom patois de l'Aulne), le Pic Gaspard pour le Grand Pavé, les Pics du Lautaret pour les Pichettes, etc. Le volume est magnifiquement imprimé; peut-on cependant ne pas ouvrir sans méfiance un ouvrage qui, malgré son peu d'étendue, porte un erratum de sept pages?

— Le congrès tenu par le Club alpin, à Briançon, en 1886, est déjà un peu loin de nous; mais la publication récente du compte rendu officiel, dû à M. l'abbé Faure, nous ramène à une fête locale typique qui rassembla jusqu'à trois cents étrangers dans la « petite ville au grand renom. » La brochure a pour titre : *Club alpin français, section de Briançon. Compte rendu*

du congrès de Briançon, août 1886 (Gap, Fillon, in-8 de 40 p.). Les alpinistes auront plaisir à retrouver ici le très heureux sermon prononcé par M. l'abbé Faure dans la chapelle de Notre-Dame des Neiges, à une altitude de 2,297 mètres, le jour de la fête d'ouverture, ainsi que les remarquables discours du maire de Briançon et de M. A. Chancel, le président du Congrès, qui a dit juste et vrai dans sa comparaison de la mer et de la montagne.

— La septième livraison des *Documents historiques inédits sur le Dauphiné* contient le : *Cartulaire de l'abbaye N.-D. de Bonnevaux au diocèse de Vienne ordre de Citeaux,* publié d'après le manuscrit des Archives nationales par M. le chanoine Ulysse Chevalier (Grenoble, Allier, in-8 de 198 p.). Ce cartulaire était demeuré jusqu'ici inconnu aux historiens du Dauphiné. Ce n'est ni un original ni une copie intégrale : on a supprimé toutes les formules et les détails jugés sans intérêt pour l'histoire et la biographie. Mais l'exactitude de la transcription est assurée par le nom de l'érudit qui l'a fait exécuter, et l'a même collationnée en partie de sa main : le généalogiste d'Hozier de Sérigny, lequel avait sans doute sollicité la communication des originaux en vue de l'*Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné* (Paris, 1779, 2 vol. in-f°). Le service rendu par cette publication à l'histoire du Dauphiné sera d'autant plus apprécié que les archives du monastère de Bonnevaux ont été brûlées le 29 juillet 1789. Les chartes, au nombre de 432, sont accompagnées de savantes notes dans une desquelles (p. 14) l'éditeur relève l'erreur de Jaffé qui a confondu (*Regesta pontificum Romanorum*) l'abbaye de Bonnevaux avec celle de Bonneval en Rouergue, erreur maintenue dans la seconde édition de ce grand recueil soignée par le Dr S. Loewenfeld. Dans une autre note (p. 29) est signalé un Giroud, abbé de Valcroissant en 1191, alors que le *Gallia christiana* (t. XVI, col. 538) ne connaît pas d'abbé de ce monastère avant 1625. Le volume est enrichi d'un *Index alphabeticus personarum, locorum, rerum.* M. l'abbé Chevalier, que son beau *Répertoire des Sources historiques du moyen âge* a placé parmi les premiers de nos bibliographes, mérite par ses publications si importantes de textes de la même époque un rang non moins élevé parmi les premiers de nos paléographes.

FOREZ. — *La Diana,* la Société historique et archéologique du Forez, vient de publier le catalogue de sa bibliothèque (Montbrison, imp. de A. Huguet, in-8 de v-369 p.). Déjà en 1865, M. Louis-Pierre Gras en avait donné un (Montbrison, imp. de A. Huguet, 1865, in-8 de 118 p.). Mais cet ancien catalogue était devenu insuffisant. Le nouveau bibliothécaire, M. Thomas Rochigneux, n'a pas cru devoir adopter pour la confection de son inventaire l'ordre de matières suivi jadis par M. Gras. Il se borne à donner la liste des ouvrages par noms d'auteurs, classant les anonymes à la fois au nom de l'auteur connu et au premier mot du titre. Les manuscrits ne sont pas séparés des ouvrages. On peut regretter que l'on n'ait point mis à la suite du volume une table des matières qui y eût rendu les recherches plus aisées.

FRANCHE-COMTÉ. — L'*Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Pontarlier antérieures à 1790* (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-4 de x-145 p.), rédigé sous la direction de l'archiviste départemental, par M. Jules Mathez, vient de paraître. Depuis le XIIIe siècle jusque vers le XVIIIe, la ville de Pontarlier, soit par faits de guerre, soit en suite d'incendies accidentels, « a perdu dans ces désastres toutes ses archives anciennes, en même temps que ses principaux monuments que la Révolution a achevé d'anéantir. » Cependant, ce qui a été analysé ici est encore bien considérable et fort intéressant non seulement pour l'histoire de la ville elle-

même, mais aussi pour la province entière. C'est avec des documents semblables que se renouvelle et se complète l'histoire d'un pays. L'ensemble a trait aux deux derniers siècles et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on retrouve quelques pièces du XVIe. « Conçu, dit M. Jules Gauthier, archiviste départemental, dans sa remarquable introduction, sur le plan règlementaire des inventaires communaux, l'Inventaire du dépôt de Pontarlier devient, grâce à ses tables alphabétiques et méthodiques, un instrument de recherches des plus commodes, et grâce au soin apporté à dater les moindres détails de l'analyse, il peut même fournir *à priori* des renseignements suffisants. » Nous nous associons pleinement au désir de M. Jules Gauthier lorsque, un peu plus loin, il dit qu' « en se montrant soucieuse d'assurer la conservation de ses archives, la municipalité pontissalienne a donné aux autres villes du département un exemple qui sera bientôt suivi et continuera, au grand profit de l'histoire locale et provinciale, la série qu'inaugure l'Inventaire sommaire des Archives de Pontarlier. » Ce travail fait grand honneur à M. Jules Mathez et au savant archiviste du Doubs.

— Un anonyme dolois, qui signe des initiales E. J., a répondu, comme l'on va voir, au vœu d'une circulaire du ministre de l'intérieur en date du 20 avril dernier qui invite les maires, à l'occasion du Centenaire de 1789, « à réunir leurs concitoyens dans une pensée commune de commémoration et de concorde. » A cet effet, il a publié diverses pièces historiques importantes sous ce simple titre : *Recueil de documents relatifs, notamment en ce qui concerne le baillage de Dole, à la convocation et à l'ouverture des États généraux en 1789* (Dole, typ. Ch. Blind, in-8 de 24 p.). Notre anonyme, après avoir rappelé, dans une conclusion serrée, les articles 3, 4, 5, 6 et 7 de la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, » dont on fait si peu de cas à l'égard de certains Français, termine en citant l'article 35 de la même déclaration ainsi conçue : « Quand un gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré et le plus indispensable des devoirs. » Voilà qui est répondre d'une façon originale à la circulaire précitée. Cette brochure n'a qu'un tort, c'est d'avoir été tirée à 120 exemplaires seulement, ce qui en fera, à bref délai, une rareté bibliographique. Page 6 (note) une date est à rectifier : la capitulation de Dole n'est pas de 1764, mais bien de 1674. Simple transposition de chiffres, cela est visible.

— Il faut louer M. Norbert Delacroix pour la pensée qu'il a eue d'essayer de faire œuvre bibliographique utile en donnant ses *Notes, notices et notules sur divers ouvrages concernant la Franche-Comté et particulièrement le Jura* (Lons-le-Saunier, L. Déclume, in-8 de 61 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Mais il nous a paru éloigné d'atteindre le but; il s'en est, du reste, rendu compte lui-même dans sa préface. Et d'abord, nous croyons l'auteur, qui habite Varsovie, désavantageusement placé pour mener à bien un travail qui nécessiterait une résidence et des relations à Besançon, Lons-le-Saunier, Vesoul ou Paris, ou, à défaut, une bibliothèque franc-comtoise personnelle d'une richesse sans égale. Dans sa brochure, M. N. Delacroix cite 242 volumes ou opuscules. C'est peu, mais ce n'est qu'un commencement, paraît-il. Dans tous les cas, vu l'idée, il eût été nécessaire de donner une analyse sommaire de tous les ouvrages cités, ce qui n'a été fait que pour un certain nombre. L'auteur ne rapporte pas toujours exactement les intitulés (Voir, par exemple, le n° 73, dont le titre réel est : DANTÈS (ALFRED). *La Franche-Comté littéraire, scientifique, artistique, re-*

cueil de notices sur les hommes les plus remarquables du Jura, du Doubs et de la Haute-Saône. De même, c'est par erreur que le n° 154 (*Voyage pittoresque dans l'ancienne France. Franche-Comté*) ne mentionne que 48 planches; on en compte 148. Après tout, il n'y a là peut-être qu'une erreur typographique. Nous avons sous les yeux les *Recherches historiques sur la ville de Dole, département du Jura,* de M. de Persan (Dole, imp. J.-F.-X. Joly, 1812, 1 vol. in-8), et M. Delacroix le signale comme comprenant 3 volumes in-4 et portant la date de 1786 (n° 174) : nous doutons cependant qu'il y ait eu deux éditions de cet ouvrage, à vingt-six ans d'intervalle. Fréquemment, nous ne voyons d'autre indication que le nom d'auteur et le titre, relevés sans doute sur des catalogues de bouquinistes. Sous ce rapport, il eût fallu, au moins, ne négliger jamais, pour être complet, ni le lieu de la publication, ni le nom de l'éditeur ou de l'imprimeur, ni le millésime, ni le nombre de pages, ni la mention des gravures, cartes, plans, etc., ni enfin le prix, quand c'est possible. Enfin, notre bibliographe ne fait nulle mention de quantité d'ouvrages importants et très connus sur la Franche-Comté et le Jura en particulier, que le défaut de place ne nous permet pas de lui signaler, mais que les bibliothécaires et les bibliophiles comtois lui désigneront facilement. Dans la série de suites que M. Norbert Delacroix se propose de donner au présent travail, il fera bien de dépouiller non seulement les travaux de toutes les sociétés savantes des trois départements, comme il l'annonce, mais aussi les revues anciennes ou encore existantes relatives à la Franche-Comté. Il devra aussi consulter les *Notes pour servir à la Bibliographie franc-comtoise* que, depuis plusieurs années, M. Émile Longin publie dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône,* et qui sont, à peu de chose près, très complètes et rédigées d'une façon modèle. Également, la partie technique du *Polybiblion,* pour les ouvrages nouveaux, pourra lui rendre de réels services.

— M. l'abbé Guichard, curé de Pupillin, a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* une étude écrite de façon à honorer la meilleure revue d'archéologie et intitulée : *Une Tour du guet gallo-romaine* (Lons-le-Saunier, L. Déclume, in-8 de 37 p., avec 2 planches). L'auteur a trouvé dans une chambre de cette tour littéralement exhumée par lui, « un vrai Pactole de têtes couronnées : » une collection de trente-cinq empereurs romains (300 médailles) et cela sans compter divers autres objets intéressants. Un catalogue descriptif, par ordre chronologique, des médailles récoltées dans les ruines de la tour en question termine la brochure de M. l'abbé Guichard. Tous nos compliments à cet ecclésiastique pour sa découverte et aussi pour la manière particulièrement agréable dont il a su en faire part aux érudits.

— Un sous-intendant militaire, M. C. Boissonnet, a réuni en une brochure (Lons-le-Saunier, L. Déclume, in-8 de 12 p.), deux notes insérées d'abord dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura,* intitulées, la première : *La Porte-Noire à Besançon,* qui contient une proposition de restitution d'inscription pour ce monument, et la deuxième : *Siège de Chaussin en 1336. Service des Vivres-Viandes aux armées.* Ici, l'auteur, évidemment compétent, fait un curieux rapprochement entre le système de réquisitions militaires appliqué par Eudes IV, duc de Bourgogne, en guerre contre les barons comtois, et le régime mis en vigueur, en France, par la loi spéciale du 3 juillet 1877.

Guyenne et Gascogne. — Nous trouvons dans un *Rapport présenté à Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque d'Auch, primat de Novempopulanie et des*

Deux-Navarres, et à Nos Seigneurs les évêques de la province ecclésiastique d'Auch, par M. l'abbé Louis Guérard (Tarbes, imp. Larrieu, in-8 de 19 p.), de très intéressants détails sur le *Bullaire de Gascogne.* L'auteur du *Rapport* (daté de Rome, Saint-Louis des Français, 1er juin 1889) est celui-là même que Mgr Gouzot a chargé de préparer le recueil des bulles relatives aux diocèses d'Auch, Lectoure, Bazas, Dax, Aire, Bayonne, Oloron, Lescar, Tarbes, Comminges et Couserans (nom que nous aimons mieux écrire Conserans, à cause de l'étymologie, *Conserani*). Pour l'espace de quatre siècles qui s'étend entre l'avènement d'Innocent Ier et l'avènement de Sixte-Quint, les archives du Vatican possèdent une série ininterrompue de registres in-folio, dont le nombre dépasse deux mille; M. l'abbé Guérard a commencé le dépouillement des cent un registres encore inédits de Jean XXII (1316-1334). Il y a relevé neuf cents pièces environ intéressant la province d'Auch, et qui renferment à peu près tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui sur les relations de cette province avec la chancellerie romaine, pendant les dix-huit années du pontificat de Jean XXII. Parmi ces documents, plusieurs fournissent de nouveaux détails sur les cardinaux et évêques gascons. M. l'abbé Guérard, dans l'énumération des cardinaux qui furent les compatriotes du pape Clément V, n'a pas traduit ces deux noms latins : *Pelagrua* et *Montefaventia.* Il s'agit là d'Arnaud de Pellegrue (chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Réole, Gironde) et de Bertrand de Montfavet (aujourd'hui simple paroisse du département de Vaucluse, laquelle fait partie de la commune d'Avignon, et possède une remarquable église élevée en 1338 par le neveu de Jean XXII).

— Un des meilleurs travailleurs du Béarn, M. l'abbé V. Dubarat, aumônier du lycée de Pau, nous donne en même temps trois études dignes de l'attention des érudits : 1° *Charte d'Arsius, évêque de Bayonne vers 980. Étude historique et critique* (Pau, imp. Garet, in-8 de 32 p.). Cette charte est le plus ancien document que possèdent les archives départementales des Basses-Pyrénées. Jadis conservée dans le trésor du chapitre de la cathédrale de Bayonne, elle comprend le dénombrement des terres soumises alors à ce diocèse. On l'appelle charte d'Arsius, parce qu'elle fut rédigée par cet évêque, au xe siècle. On a beaucoup écrit pour et contre l'authenticité du document. M. l'abbé Dubarat croit à l'authenticité et en donne de fort bonnes preuves. A la suite de la dissertation, on trouve le texte de la charte, entouré de notes explicatives très nombreuses (nous n'en avons pas compté moins de 59) dont une, très étendue, est consacrée à la discussion d'une question de géographie historique : Quel fut le premier nom de la ville de Bayonne? — 2° *L'auteur anonyme de l'histoire du Béarn. Manuscrit de la bibliothèque de Pau. Le P. Isidore Mirasson barnabite au* XVIIIe *siècle* (Pau, imp. Aréas, in-8 de 15 p.). M. l'abbé Dubarat montre fort bien que l'*Histoire du Béarn*, donnée par M. Poyusan à la bibliothèque de la ville de Pau, est l'œuvre du P. Mirasson, et il analyse non moins bien ce manuscrit, auquel il voudrait donner pour titre: Histoire des troubles suscités par le protestantisme en France et surtout en Béarn, depuis les commencements jusqu'en 1668. — 3° *Études d'histoire locale et religieuse* (Pau, gr. in-8 de 232 p.). C'est la première partie d'un recueil auquel nous souhaiterions une longue suite d'autres parties de même valeur. Ce tome I contient quatre morceaux : *Un écrivain ecclésiastique en Béarn au* XVIIe *siècle; Jean de Bordenave, chanoine et official de Lescar; les Sources de l'histoire religieuse de Bayonne aux archives des Basses-Pyrénées,* très utile complément du 6e vol. in-4 de l'*Inventaire sommaire* dressé par Paul Raymond); *Vieux Mandements des évêques de Bayonne sur le jubilé*

(de Messeigneurs J. d'Olce, en 1667 et 1672; Priellé, en 1681; Beauveau, en 1702; de MM. les vicaires généraux en 1701); *l'Ancienne Académie royale en Béarn. 1718-1789.* Dans la troisième et dans la dernière des études ainsi réunies on trouve divers documents inédits, les uns en extraits, les autres *in extenso*, relatifs aux évêques de Bayonne et aux chanoines de la cathédrale de cette ville, d'une part, et d'autre part, aux académiciens de Pau.

Ile de France. — On doit à M. le chanoine L. Pihan, secrétaire général de l'évêché de Beauvais, un court mais intéressant opuscule sur *Gilles Mallet, bibliothécaire de Charles V, châtelain de Pont-Sainte-Maxence* (Beauvais, imp. D. Père, in-8 de 15 p.). L'auteur, après avoir rappelé ce que fut Gilles Mallet, « le plus ancien prédécesseur de l'habile et savant administrateur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, » rapporte in-extenso un acte de donation pieuse signé par Gilles Mallet, le 31 août 1407, au profit du prieuré et de l'église paroissiale de Pont-Sainte-Maxence.

— Dans son étude intitulée : *Les Curés d'Arpajon* (Arpajon, P. Lamouche, in-18 de 132 p.) M. l'abbé J.-M. Alliot a voulu surtout nous retracer la situation du clergé dans cette paroisse à partir du commencement du XVIIe siècle. Il nous fait d'abord connaître ce qu'était la ville d'Arpajon, autrefois appelée Châtres, et nous donne quelques détails sur ses édifices religieux. Après cette sorte d'introduction, il prend les prêtres à tour de rôle et nous indique sommairement ce qu'ils firent pendant leur séjour dans cette paroisse. Cet ouvrage, fait entièrement d'après les registres paroissiaux conservés à la mairie de cette ville, est une bonne contribution à l'étude sur l'état du clergé en France avant 1789.

Languedoc. — Un bibliophile justement renommé, M. Charles Liotard, publie un très curieux document sous ce titre : *Lettre inédite de Sorbière à son oncle Samuel Petit. Texte, avec traduction et commentaire* (Nîmes, imp. Chastanier, gr. in-8 de 20 p.). La lettre latine de Samuel Sorbière, écrite de Paris le 25 novembre 1639, est précédée d'un portrait de cet érudit. Le texte du filleul et neveu de l'orientaliste S. Petit a été fort bien reproduit par l'ancien bibliothécaire de la ville de Nîmes. Dans une *Note préliminaire* il reproche à un biographe local, feu Michel Nicolas, d'avoir traité trop sévèrement « le lettré de Saint-Ambroise, » d'avoir trop vu en lui un renégat, d'avoir laissé le pasteur protestant trop influer sur le critique. Sans grandir Sorbière plus qu'il ne faut, M. Liotard rend justice à l'homme et à l'érudit. A la suite de la lettre qui roule sur un singulier sujet : la dispute de l'archange Michel avec Satan, au sujet du corps de Moïse, et qui contient, de plus, diverses indications bibliographiques, M. Liotard a réuni d'excellentes notes, parmi lesquelles on en remarque (p. 19) une assez étendue sur le chanoine bibliophile Jean de Cordes.

Limousin. — Feu Auguste Du Boys, étant secrétaire-archiviste de la Société archéologique et historique du Limousin, inséra dans la *Biographie des hommes illustres* de l'ancienne province du Limousin, publiée par cet érudit en collaboration avec M. l'abbé Arbellot (1854, t. I, p. 205-210), une excellente notice sur son savant aïeul, Siméon Du Boys, lieutenant général au présidial de Limoges, sa ville natale, éditeur en cette ville chez Hugues Barbou (1550), des lettres de Cicéron à Atticus (*Marci Tullii Ciceronis epistolæ ad Pomponium Atticum*). Le volume de 1854 étant devenu rarissime, M. Émile Du Boys a considéré comme un devoir filial de reproduire une notice si bien faite (*Un Magistrat érudit du XVIe siècle. Siméon Du Boys (1536-1581). Lettres inédites publiées et annotées.* Chartres, imp. Durand, in-8 de

40 p.). Mais, complétant l'œuvre paternelle, il a enrichi de nombreuses et savantes notes la nouvelle édition de la notice consacrée à Bosius, et il a fait suivre ce savoureux morceau de trois lettres inédites de l'érudit magistrat, une en langue française, deux en langue latine. Deux de ces lettres proviennent de la Bibliothèque nationale, l'autre du *British Museum* ; elles seront lues avec intérêt par tous les amis du XVIe siècle. On trouve encore dans la brochure si bien remplie de M. E. Du Boys, un extrait fait par Baluze d'un récit de l'installation de Bosius comme avocat du roi au présidial de Limoges (fonds latin, n° 4605). Dans le commentaire de la notice, comme dans le commentaire des lettres, M. E. Du Boys a réuni tous les renseignements désirables, rapprochant de tout ce qu'il a trouvé lui-même les citations et indications consignées dans des écrits imprimés ou dans des notes inédites par MM. Léonce Couture, Léopold Delisle, R. Dezeimeris, P. de Nolhac, Émile Picot, feu Charles Thurot, etc.

MAINE. — Dans le nouveau travail qu'il nous donne et qu'il a tiré seulement à 50 exemplaires, c'est l'*Histoire de l'Église réformée de Laval au XVIIe siècle (1600-1686)* que M. André Joubert cherche à nous faire connaître. De nombreux et importants documents, — parmi lesquels la correspondance entre Thomas Duchemin, ancien de l'Eglise réformée et hommes d'affaires des seigneurs de Laval, et Charlotte-Brabantine de Nassau, comtesse de Laval et duchesse de Thouars, et les registres des mariages, baptêmes et décès des protestants de Laval, — appuient ce travail et ont permis à l'auteur de retracer avec détail l'histoire très complète des protestants fort peu nombreux dans le pays, qui se réunirent d'abord au château de Poligny puis à celui de Terchans. Il y aurait d'ailleurs quelques reproches à adresser à M. André Joubert au sujet de la publication des pièces qu'il donne, soit au cours de son étude, soit comme pièces justificatives annexes. P. 25, l. 16, pourquoi met-il un point avant « il serait à désirer? » ce qui rend la phrase qui précède incompréhensible. P. 58, l. 4, il ne fallait pas écrire « sur le subject de quelques vues de ses actions, » mais très évidemment « sur le subject de quelques-unes de ses actions; » et plus bas, l. 18, je doute fort que « détourner Levy esquels ilz voyent tant soit peu de fragilité » offre un sens admissible, et je suppose que le manuscrit doit porter « ceux esquels, etc. » P. 116, l. 10, pourquoi écrire « en la maison où demeure du s^r Demay » avec un accent sur l'u de ou. P. 118, l. 25-26, au lieu de « prohibitifs contre la religion catholique, » n'est-ce pas « contre la religion prétendue réformée, » qu'il faut écrire? L'espace nous fait défaut pour grossir cet *errata*.

PICARDIE. — M. Alcius Ledieu, conservateur de la bibliothèque d'Abbeville, vient de publier le *Livre de raison d'un magistrat picard, 1601-1602* (Abbeville, imp. Paillart, in-8 de 51 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville*). Ce magistrat, Philippe de Lavernot-Paschal, président de la sénéchaussée de Ponthieu, appartenait à une excellente famille bourgeoise d'Abbeville dont on peut suivre la filiation régulière à partir de la fin du XIVe siècle : presque tous ses ancêtres occupèrent les charges d'échevins et de maiours de leur ville natale ; son père, Claude de Lavernot, seigneur de Feuquières, fut receveur général du domaine du comté de Ponthieu. M. Ledieu donne beaucoup de détails sur la vie de Philippe qui, non content d'occuper la plus haute charge de la magistrature dans le Ponthieu, fut encore intendant général de Mme Diane, légitimée de France, duchesse d'Angoulême et comtesse de Ponthieu. Il nous présente tour à tour sa femme (Claude Diavojo), ses six enfants, son

oncle (le troisième mari de sa mère), le président Charles Paschal, gentilhomme piémontais, qui fut ambassadeur en Suisse, etc. L'excellente notice de M. Ledieu est sans contredit la plus intéressante partie de la brochure. On ne trouve dans le livre de raison, comme il le remarque (p. 29), « que des incidents domestiques. Malgré sa haute position, l'auteur ne traite jamais de sujets d'un ordre élevé. C'est simplement l'œuvre d'un bourgeois vivant terre à terre. » Le journal, très bien annoté, s'étend seulement d'octobre 1601 à janvier 1602 (avec deux fragments pour 1603 et pour 1604. Ph. de Lavernot, dont le portrait est reproduit en tête de la plaquette, mourut en 1649.

PROVENCE. — M. l'abbé Maurel, curé de Château-Arnoux, un des villages les plus importants du canton de Volonne (Basses-Alpes), a publié une monographie de *Château-Arnoux* (Forcalquier, imp. E. Martin, in-8 de 170 p.). L'ouvrage est divisé en cinq chapitres bien remplis : *Topographie de Château-Arnoux ; Origines de Château-Arnoux ; Histoire féodale ; Histoire municipale* (avec la liste des consuls, maires et adjoints de Château-Arnoux depuis 1575 jusqu'en 1888); *Histoire religieuse* (avec liste des prieurs, vicaires secondaires, assesseurs et curés, qui ont desservi la paroisse de Château-Arnoux depuis 1594 jusqu'en 1889). Le volume est complété par douze pièces justificatives, les unes tirées des archives des Bouches-du-Rhône, les autres extraites des archives municipales de Château-Arnoux, et par un index alphabétique. On regrette qu'un auteur aussi judicieux que M. l'abbé Maurel invoque (il est vrai que ce n'est qu'une fois) le témoignage d'un livre sans valeur tel que l'*Histoire du midi* de Mary Lafon.

SAINTONGE. — Vient de paraître à Niort, chez L. Clouzot : *De Rouen à La Rochelle sur le steam-launch Ruy-Blas, ou Triomphe d'un infiniment petit,* par le Dr E.-B. de Kaznoj (lisez le docteur Brard, de La Rochelle, originaire de Jonzac), (in-8 de XII-250 p. avec illustrations de l'auteur).

— M. le marquis de Dampierre a ajouté une table des matières à son livre intitulé : *Le Duc d'Épernon :* il sera ainsi plus facile de se rendre compte de l'importance de l'ouvrage.

TOURAINE. — M. G. de Cougny, ancien directeur de la Société française d'archéologie, vient de faire paraître une troisième édition de son excellente notice historique et archéologique sur *Chinon et ses Monuments* (Chinon, imp. Neveu et Dehaies, in-8 de 128 p. avec planches hors texte).

VENDÉE. — Les *Archives du diocèse de Luçon* publiées sous la direction de M. l'abbé Pontdevie, aumônier du lycée de la Roche-sur-Yon, et le P. Ingold, contiennent, dans leur premier fascicule, le commencement des *Chroniques paroissiales,* de feu M. l'abbé Aillery, lequel a légué au grand séminaire de Luçon un volumineux manuscrit contenant des notices historiques sur toutes les paroisses du diocèse. Dans les fascicules suivants paraîtront, avec les monographies de l'abbé Aillery, diverses études intitulées : *Les Abbés du monastère de la Blanche en Noirmoutier,* par le Dr Viaud-Grand-Marais ; *Notice historique sur la paroisse de N.-D. des Sables,* par l'archiprêtre Imbert ; *Notice sur Saint-Nicolas de la Chaume,* par l'abbé Fazilleau, etc. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette publication et de signaler successivement les documents des autres séries. Aujourd'hui nous nous contenterons de saluer sympathiquement une entreprise que nous voudrions voir prospérer dans tous les diocèses de France : la reconstitution des archives ecclésiastiques.

ANGLETERRE. — On annonce la publication prochaine, chez les éditeurs Sampson Low, Marston et Cie, du livre de bord de l'*Entreprise,* à la re-

cherche de sir John Franklin. Ce volume comprendra la relation complète du voyage, rédigée par l'amiral sir Richard Collinson, et une substantielle introduction, due à la plume de son frère le major-général Collinson.

— M. Fisher Unwin publiera également dans le courant du mois deux ouvrages qui feront sensation dans le monde de la politique : les *Lettres d'Horace Walpole,* classées et accompagnées de notes par le professeur C. D. Yonge ; et les *Lettres du duc de Wellington à Miss J. (1834-51),* publiées avec un extrait du *Journal* de miss J. par les soins de M. C. T. Herrick. Cette dernière correspondance est particulièrement curieuse et elle dévoile de fort intéressants détails sur la vie privée du duc.

— Tous les recueils périodiques ont consacré des articles biographiques à Wilkie Collins. On annonce que M. A.-P. Watt, de Paternoster Square, a été institué l'exécuteur testamentaire du célèbre romancier, pour ses œuvres littéraires.

— La *Clarendon Press* va éditer très prochainement *The Constitutional Documents of the Puritan Revolution,* où M. S. R. Gardiner publie en même temps que de nombreux papiers d'État, quatre documents inédits du plus haut intérêt : 1° *Le Bill de la Chambre des lords sur la réforme de l'Église en 1641 ;* 2° *Une Proposition d'accord entre Charles Ier et les presbytériens d'Angleterre et d'Écosse en 1647 ;* 3° *Le Traité conclu entre Charles Ier et les commissaires écossais en 1647 ;* 4° *La Loi constitutionnelle du premier Protectorat.* Le dernier de ces documents provient du manuscrit de John Brown, *Clerk* du Parlement, et appartient à lord Braye, de Stanford Hall, qui a gracieusement autorisé sa publication. L'importance historique de ce manuscrit n'a pas besoin d'être démontrée.

— M. le professeur Skeat va publier le 2e volume de ses *Principles of english etymology.* Ce volume est consacré aux mots d'origine française.

AUTRICHE-HONGRIE. — Le 1er novembre paraît le premier numéro d'une revue d'enseignement autrichienne. La *Zeitschrift für das österreichische Volksschulwesen,* dirigée par M. le Dr Karl Rieger, inspecteur de district des écoles, paraîtra par fascicules mensuels de 32 pages. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 3 francs.

— Il a été fondé à Vienne un nouveau périodique militaire. La *Militärische politische Revue Bellona,* dirigée par M. Wilhelm du Nord, paraît le 1er et le 15 de chaque mois, depuis le mois d'octobre dernier. Bien qu'elle prétende être rédigée avec le concours de spécialistes, elle s'adresse plutôt à des hommes du monde qui désirent prendre une connaissance superficielle de l'objet qu'elle traite, qu'à des personnes désireuses d'approfondir ces matières (Gumpendorferstrasse, 4, à Vienne, 20 fr. par an).

BELGIQUE. — Nous avons sous les yeux la première feuille de l'édition fort augmentée, fort améliorée, que va donner le R. P. Carlos Sommervogel de *la Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, à la précédente édition duquel il avait déjà tant travaillé. Rien qu'en parcourant cette première feuille (in-4° à deux colonnes), on voit combien le R. P. Sommervogel a heureusement complété l'œuvre de ses devanciers (cf., par exemple, l'article *Abad*, où a été rectifiée une notice complètement inexacte des *Supercheries littéraires dévoilées* de Quérard). La *Bibliothèque* est imprimée sur bon papier en excellents caractères et la netteté de l'impression rendra toutes les recherches faciles dans l'immense répertoire.

ESPAGNE. — *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos,* tel est le titre fort alléchant d'une publication en quatre volumes, qui vient de voir le jour. Elle a été rédigée sur les notes d'un bibliophile des plus

distingués, Barthélemy Gallardo, et coordonnée par les soins réunis de deux érudits, qui ont aussi fait leurs preuves, MM. Zario del Valle et Sancho Rayon (Madrid, Murillo).

— M. Antonio Chabret met au jour un ouvrage qui ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité, en raison des problèmes historiques, qui se rattachent à l'ancienne Sagonte. Il a pour titre : *Sagunto. Su historia y monumentos* (Madrid, Murillo, 2 vol. in-8 avec 55 grav. et 2 photographies).

— Le premier Congrès catholique espagnol tenu dans les derniers jours d'avril dernier vient de trouver son historien : M. Léon Carbonero y Sol, a publié *Chronica del primero Congreso catolico español* (in-8 de 630 p. 6 fr.). Le nom de l'auteur, la pureté de sa doctrine, son exactitude scrupuleuse dans l'exposé des faits, suffisent à recommander l'ouvrage.

— La livraison de septembre du *Polybiblion* annonce dans sa chronique, p. 285, que M. Milà y Fontanals vient de publier un nouvel ouvrage : *De los trobadores en España.* Il y a là une erreur à rectifier. Le livre en question a paru en 1861, et il ne s'agit que d'une nouvelle édition à laquelle l'éminent critique espagnol n'a pu donner ses soins : Milà y Fontanals est mort le 7 juillet 1884, et le *Polybiblion* a inséré sur lui une notice détaillée (t. XLI, p. 271).

Pays-Bas. — L'histoire des Vaudois tient dans la littérature moderne une place parfois encombrante ; mais les auteurs qui s'en occupent spécialement ne se plaindront pas en lisant l'*Essai bibliographique concernant tout ce qui a paru dans les Pays-Bas au sujet et en faveur des Vaudois,* par M. le Dr W.-N. du Rieu (La Haye, Martinus Nijhoff, in-8 de 38 p.). M. du Rieu ne cite pas moins de 123 ouvrages. Toutefois, nous devons faire remarquer que l'ensemble paraît appeler une petite revision. Nous n'avons vérifié que deux articles, et voici les fautes relevées : N° 35, le titre du livre de Jean Léger porte : « Histoire » et non « L'Histoire, » « valées » et non « vallées, » « Gilles » et non « Gillis. » — N° 111, ne faut-il pas lire : « Paris et Toulouse » au lieu de « Genève et Paris ? » Notons que la planche annoncée à la page 29 ne figure pas dans l'exemplaire qui nous a été adressé. Ce très utile travail, tiré à petit nombre, n'est pas dans le commerce.

Suisse. — La collection *l'Europe illustrée,* publiée par la maison Orell et Füssli, de Zurich, que nous avons eu déjà l'occasion de signaler, s'est enrichie, en ces derniers temps, de quatre nouveaux fascicules, savoir : *Chamonix et le Mont Blanc,* par M. Alfred Ceresole, pasteur à Vevey (in-16 de 73 p., avec 10 illustr. de Weber et une carte) ; — *le Chemin de fer du Pilate,* par M. J. Hardmeyer (in-16 de 50 p., avec 32 illustr. de Weber et une carte) ; — *De Saint-Maurice au lac Léman,* d'après F.-O. Wolf (in-16 de 65 p., avec 16 illustr. de Weber et une carte) ; — *Territet,* par deux alpinistes suisses (in-16 de 32 p., avec 12 illustr. de L. Dünki et une carte). Ces brochures, qui sont publiées à la fois en français, en anglais et en allemand, ne coûtent que 0 fr. 50 l'une. Les gravures sont très belles ; mais les cartes laissent à désirer. Ces opuscules n'ont pas la prétention de faire concurrence aux Guides-Joanne ; mais on peut s'en servir comme d'introduction à ces guides de mérite exceptionnel. A propos de la carte se trouvant au verso de la deuxième couverture du *Chemin du Pilate,* nous nous demandons pourquoi le nom de Genève est écrit « Genf, » et Nice « Nizza. » Quand sur une carte on mentionne les localités dans la langue du pays, méthode que nous approuvons, il faut être logique : Nice, ville française, ne s'appelle point « Nizza. » MM. Orell et Füssli l'ont du reste si bien compris, que la carte jointe à la brochure intitulée *Territet,* porte bien « Nice » et

non plus « Nizza. » Une correction dans le sens que nous indiquons s'impose sur la carte du *Chemin de fer du Pilate.*

ÉTATS-UNIS. — Aujourd'hui que le grand ouvrage, dont plusieurs fois déjà nous avons annoncé la publication à nos lecteurs (*Polybiblion,* tomes LV, p. 92, et LVI, p. 286), le *Caspar's Directory of the American books, news and stationery trade* (Milwaukee, Wis., C. N. Caspar, in-8 de 1434 p.) est enfin mis en vente, et que l'on peut par suite le juger, nous devons dire qu'il nous paraît l'emporter de beaucoup sur les travaux similaires, soit pour l'abondance et la sûreté des renseignements, soit pour la disposition des matières, soit pour l'exécution matérielle du volume, où la netteté des caractères d'impression permet de retrouver facilement les renseignements que l'on cherche. Le volume s'ouvre par une préface où M. C. N. Caspar indique les motifs qui l'ont déterminé à entreprendre ce travail, fait ressortir l'utilité qu'on peut en retirer, rend compte des peines qu'il s'est imposées et des démarches qu'il a faites pour donner à chacune de ses affirmations une base sûre et solide. La préface est suivie d'une notice sur le bibliographe américain Frédéric Leypoldt (1835-1884) connu par son *American Catalogue* et par sa collaboration au *Publisher's Weekly.* Quant au *Directory,* il est divisé en six parties : la première donne la liste alphabétique des différentes maisons avec l'indication de leur commerce et de leur spécialité ; avec les renseignements sur la date à laquelle elles se sont établies, sur leur situation commerciale; avec leur adresse, etc. Cette partie, avec la liste de quarante mille commerçants environ, renferme celle de deux mille cinq cents périodiques. La deuxième partie contient une liste des libraires rangés selon la nature et l'objet des ouvrages qu'ils publient, en sorte que l'on peut aisément y apprendre à quel éditeur il faut s'adresser pour les ouvrages de mathématiques, de philosophie, d'histoire, etc. La troisième partie renferme une liste analogue pour le commerce de la papeterie, de la reliure, etc. La quatrième partie est consacrée à la répartition de toutes ces adresses dans l'ordre géographique. La cinquième partie renferme la liste de ces divers commerçants, suivant les spécialités qui font l'objet de leur commerce. La sixième partie est consacrée à la théorie et à la pratique du commerce des livres. On y trouve entre autres choses une liste des termes anglais, allemands, français, etc., usités en librairie, et un catalogue, incomplet d'ailleurs, des ouvrages et revues bibliographiques d'Amérique et d'Europe.

— Les *American Notes and Queries* contiennent, dans le numéro du 5 octobre, une note sur l'époque où l'on vit pour la première fois des femmes jouer au théâtre. Après avoir rappelé un passage de Cicéron montrant que cet usage n'était point inconnu aux Romains, l'auteur de l'article nous apprend que ce n'est pas en France, au commencement du XVIIe siècle, qu'elles parurent d'abord sur les planches, mais en Portugal dès le XVIe siècle ; qu'elles jouaient sur les théâtres de Venise en 1611, et que ce n'est qu'entre 1655 et 1663 qu'elles furent définitivement acceptées en Angleterre.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Notions élémentaires d'apologétique chrétienne,* par l'abbé A. Gouraud (in-18, veuve E. Belin et fils). — *Le Monde sans Dieu et le dernier mot de tout,* par H. Barnout (in-18, Marpon et Flammarion). — *Nouvelle Défense de l'Église, ou Réflexions sur quelques faits du jour,* par l'abbé C. Rossignol. 2e série (in-18, Bloud et Barral). — *Les Temps primitifs et les Origines religieuses d'après la Bible et la science,* par l'abbé Thomas (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *L'École neutre en face de la théologie, cas de conscience,* par Deux prêtres, docteurs en théologie (in-8, Retaux-Bray). —

Fleurs des Petits Bollandistes. Vie des saints pour tous les jours de l'année, par l'abbé Provost (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *L'Apocalypse, ou l'Évangile de Jésus-Christ glorifié et l'Histoire de son Église jusqu'à la fin des temps* (3 vol. in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *L'Excellence de la très sainte Eucharistie*, par L. de Grenade (in-32, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus*, par le P. J. Vaudon (in-12, Retaux-Bray). — *Le Diurnal de Marie*, par le P. P. de Langogne (2 vol. petit in-16, Desclée et Lefebvre, à Tournai). — *L'Ame et la Physiologie*, par le P. J. de Bonniot (in-8, Retaux-Bray). — *La Tête et le Cœur*, étude physiologique, psychologique et morale, par P. Vallet (in-18, Roger et Chernoviz). — *A travers la vie, esquisse morale et sociale*, par G. Coste (in-8, Bloud et Barral). — *Éducation et Hérédité*, étude sociologique, par M. Guyau (in-8, F. Alcan). — *La Psychologie de l'effort et les Doctrines contemporaines*, par A. Bertrand (in-18, F. Alcan). — *Principes de philosophie morale*, par J. Thomas (in-8, F. Alcan). — *Études sociales*, par C. Secrétan (in-18, F. Alcan). — *La Bête comparée à l'homme*, par le R. P. de Bonniot (in-8, Retaux-Bray). — *Histoire de la Philosophie pendant la Révolution (1789-1804)*, par M. Ferraz (in-18, Perrin). — *August Comte, der Begründer des Positivismus. Sein Leben und seine Lehre*, von H. Gruber, S. J. (in-8, Herder, Freiburg im Breisgau). — *De l'Assistance dans les campagnes. Indigence, prévoyance, assistance*, par É. Chevallier (in-8, A. Rousseau). — *Le Droit des gens ou des nations considérées comme communautés politiques indépendantes*, par Travers Twiss (2 vol. in-8, Pedone-Lauriel). — *Nouvel Exposé d'économie politique et de physiologie sociale*, par A. Coste (in-12, Guillaumin et Alcan). — *L'Économie politique patronale, Traicté de l'œconomie politique dédié au Roy et à la Reyne mère du Roy, par A. de Montchrétien*, avec introduction et notes de Th. Funck-Brentano (in-8, Plon et Nourrit). — *Étude historique et juridique sur le consentement des parents au mariage de leurs enfants*, par l'abbé A. Vantroys (in-8, Rousseau). — *L'Instruction publique des femmes en France*, par le Dr J. Vychgram (in-8, Delagrave). — *L'École libre des sciences politiques* (gr. in-8, typ. Chamerot). — *La Lumière électrique, générateurs, foyers, distribution, applications*, par L. Montillot (in-12, J.-B. Baillière). — *Harmonies chrétiennes*, poésies, par J. Casier (petit in-8 carré, Siffer, à Gand ; Société belge de librairie à Bruxelles; Baltenweck, à Paris). — *Joseph retrouvé par ses frères*, drame biblique, par le P. F. Chauffour (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *La Poésie castillane contemporaine (Espagne et Amérique)*, par Boris de Tannenberg (in-12, Perrin). — *Lettres sur le beau en littérature, suivies d'une Étude sur le grand Corneille*, par l'abbé Mérit (in-18, Belin). — *Nouvelle Histoire de la littérature française sous le second Empire et la troisième République (1852-1889)*, par V. Jeanroy-Félix (in-8, Bloud et Barral). — *Le Dernier Jour d'un condamné, Claude Gueux*, par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *Mariage riche*, par H. Malot (in-12, Marpon et Flammarion). — *Chochotte*, par A. Bouvier (2 vol. in-18, Marpon et Flammarion). — *Les Ruines de Paris*, par Ch. Monselet (in-18, Marpon et Flammarion). — *La Vénus cuivrée*, par Le Noir (in-16, Marpon et Flammarion). — *L'Avenir d'Aline*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Marie Bas-de-laine*, par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Scènes de la vie cosmopolite*, par É. Rod (in-12, Perrin).— *Le Feu à Formose*, roman chinois (in-18, Lib. de la *Nouvelle Revue*). — *Géographie économique de l'Afrique, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique*, par M. Dubois (in-18, cart. toile, G. Masson). — *Les Splendeurs de la Terre-Sainte, ses sanctuaires et leurs gardiens*, par Sodar de Vaux (in-8, Bloud et Barral). — *Campagne du « Cassini » dans les mers de Chine (1851-1854), d'après les rapports*,

lettres et notes du commandant de Pras, par le R. P. Mercier (in-8, Retaux-Bray). — *Vie de saint Vincent de Paul,* par J.-B. Jeannin (in-8, Bloud et Barral). — *Vie de la Révérende Mère Marie-Augustin, première supérieure générale de la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph d'Aubenas,* par l'abbé L.-A. Benoît (in-8, Baltenweck). — *Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, ancien directeur du grand séminaire, missionnaire au Kouy-Tchéou (Chine),* par A. Aubry (in-8, chez l'auteur, à Dreslincourt (Oise) et Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Histoire universelle. Athènes, de 480 à 336 avant J.-C.,* par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Early Britain,* by Alfred-J. Church (in-8, cartonné, Fisher Unwin, London). — *Louis VI le Gros, annales de sa vie et de son règne (1081-1137),* avec une Introduction historique, par A. Luchaire (in-8). — *Le Moyen âge fut-il une époque de ténèbres et de servitude?* par G. Romain (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire anecdotique de la France. L'Ancien Régime,* par C. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Mémoires de Louvet de Couvrai sur la Révolution française,* avec préface, notes et tables, par F.-A. Aulard (2 vol. in-16, Libr. des bibliophiles). — *Journal de Fidus. La Révolution de septembre. II. La Capitulation. La Commune* (in-12, Savine). — *Les Mystères de la franc-maçonnerie,* par Léo Taxil (in-4, Letouzey et Ané). — *La Population française, Histoire de la population avant 1789 et Démographie de la France comparée à celle des autres nations au* XIX*e siècle,* par E. Levasseur, t. Ier (in-8, A. Rousseau). — *Histoire des institutions politiques et administratives de la France,* par P. Viollet, t. Ier (in-8, Larose et Forcel). — *La Réorganisation cadastrale et la Conservation du cadastre en France,* par J. Breton (in-8, Guillaumin). — *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne, Dimitrios Lotos, sur les événements de la Révolution française (1782-1793),* trad. du grec par le marquis de Queux de Saint-Hilaire (in-8, Firmin-Didot). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse 1792-1797,* publiés par J. Kaulek. *IV. Avril 1794-février 1795* (gr. in-8, F. Alcan). — *Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville (1441-1888),* par le Dr G. Pery (gr. in-8, Doin). — *Histoire de l'Église réformée de Laval au* XVII*e siècle, d'après des documents inédits (1600-1686),* par A. Joubert (in-8, Moreau, à Laval; Lechevalier, à Paris). — *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Chelles,* par l'abbé C. Torchet (in-8, Retaux-Bray). — *Le Livre des syndics des États du Béarn,* texte béarnais publié par L. Cadier. 1re partie (in-8, Champion, à Paris; Cocharaux, à Auch). — *Johann Baptista von Taxis ein Staatsmann und Militär unter Philipp II und Philipp III (1550-1610),* von Dr J. Rübsam (in-8, Herder, Freiburg im Breisgau). — *Madame de Sainte-Beuve et les Ursulines de Paris, 1562-1630, étude sur l'éducation des femmes en France au* XVII*e siècle,* par H. de Legmont (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Histoire du général Chanzy,* par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Biographies du* XIX*e siècle, Georges Cadoudal, Schiller, Th. Aubanel, etc.* (in-8, Bloud et Barral). — *La Phalange chrétienne des hommes célèbres,* par Un ancien magistrat (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Caspar's Directory of the American book, news and stationery trade* (in-8, Caspar, à Milwaukee, Wisconsin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Polyeucte martyr*, tragédie chrétienne en cinq actes, par Pierre Corneille. Tours, Mame, 1889, gr. in-4 de xxviii-279 p., orné d'un portrait de Corneille gravé par Burnay, et de 5 eaux-fortes d'après les compositions d'Albert Maignan, gravées par Boilvin, Bracquemard, etc.; frises, lettres ornées et culs-de-lampe, nombr. grav. sur bois dans le texte des Éclaircissements par Léon Rousseau, d'après les dessins d'Ed. Grenier. Broché, 100 fr., rel. d'amateur, 120 fr. — 2. *Paris*, par Auguste Vitu, 450 dessins inédits, d'après nature. Paris, Maison Quantin (s. d.), in-4 de 314 p. Cartonné, 25 fr. — 3. *Les Types de Paris*. Illustr. Dessins de J.-F. Raffaelli. Paris, Plon et Nourrit (s. d.), in-4 de 162 p. Broché, 25 fr.; rel. tr. dorée, 30 fr.— 4. *Paris au Bois*. Texte et croquis, par Crafty. Paris, Plon et Nourrit, 1889, gr. in-8 de 325 p. Broché, 20 fr., cart., 24 fr. — 5. *Tunis et ses Environs*. Texte et dessins d'après nature, par Charles Lallemand. 150 aquarelles tirées en couleurs. Paris, Maison Quantin, 1890, in-4 de 245 p. Broché, 35 fr.; cart. tr. dorées, 42 fr. — 6. *La Sainte Russie*, par le comte Vasili, 1890. Paris, Firmin-Didot, in-4 de 550 p. avec 238 grav., 2 plans et 1 carte. Broché, 30 fr.; rel., 40 fr. — 7. *Histoire de l'Art dans l'antiquité*. T. V. *Phrygie, Lydie et Carie, Lycie, Perse*, par Georges Perrot et Charles Chipiez. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8, orné de 500 grav. Broché, 30 fr.; relié tr. dorées, 37 fr. — 8. *Missel romain, contenant les offices du dimanche et des principales fêtes et la traduction des textes liturgiques relatifs à l'administration des sept sacrements, d'après le rituel et le pontifical romain*. Tours, A. Mame et fils, 1889, petit in-18 de 315 p., avec de splendides encadrements en plusieurs couleurs sur fond or, d'après Habert Dys, 7 grandes compos. et 64 sujets gravés par Méaulle, d'après les dessins de Mouchot. En feuilles, plié et renfermé dans un portefeuille, 23 fr.; rel. maroquin du Levant, gardes en soie, 40 fr. — 9. *Album de Mgr de Ségur*. Paris, Gaume, 1889, in-4 oblong, dans un portefeuille, 20 fr.; édition petit in-4, en demi-rel., 12 fr. — 10. *Voyage aux châteaux historiques des Vosges septentrionales*, par Henry Ganier et Jules Froelich. Paris, Berger-Levrault, 1889, gr. in-8 de viii-510 p., orné de 207 dessins originaux. Broché, 16 fr.; relié, 20 fr. — 11. *Les Lacs de l'Afrique équatoriale, voyage d'exploration exécuté de 1883 à 1885*, par Victor Giraud, lieutenant de vaisseau. Paris, Hachettte, 1890, gr. in-8 de 604 p., orné de 161 grav. et 2 cartes. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 12. *Les Femmes de Brantôme*, par Henri Bouchot. Paris, Quantin, 1890, in-4 de 287 p., orné de 30 pl. hors texte. Couvert. imitation maroquin, 20 fr. — 13. *La France et ses Colonies*, par Onésime Reclus. T. II, *Nos Colonies*. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 592 p., orné de 250 grav. et 18 cartes, 13 fr. — 14. *Le Pays des Pharaons*, par Mme J.-T. de Belloc. Paris, Bourloton, 1890, in-8 de iv-416 p., orné de 110 grav. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 15. *Les Grands Peintres des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France*, par T. de Wyzewa et X. Perreau. Ouvrage illustré de 386 grav. Paris, Firmin-Didot, 1890, gr. in-8 de 188 p. Broché, 12 fr.; relié, 18 fr. — 16. *La Marine. Croquis humoristiques. Marins et Navires anciens et modernes*. Ouvrage illustré de 200 dessins dans le texte, par Sahib. Paris, Jouvet, 1890, gr. in-4 de 148 p. Broché, 10 fr.; cart. tr. dorées, 14 fr. — 17. *Les Fleuves de France. La Seine*, par Louis Barron. Paris, H. Laurens, s. d., in-8 carré de 461 p., orné de 175 dessins par A. Chapon. Broché, couverture semi-aquarelle, 10 fr.; relié toile, 13 fr. —18. *Les Étapes d'un Touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements*, par Alexis Martin. Paris, A. Hennuyer, 1890, petit in-8 de xvi-198 p., illustré de 44 grav. hors texte et de 21 plans coloriés, cartonnage toile, fers spéciaux, 10 fr. — 19. *La France moderne. Journal d'un lycéen de 14 ans pendant le siège de Paris (1870-1871)*, par Edmond Deschaumes. Ouvrage illustré de 20 grav. hors texte inédites, par Eug. Courboin, et d'une carte du siège de Paris. Paris, Firmin-

Didot, 1890, in-4 de IV-397 p. Broché, 8 fr.; relié 12 fr. — 20. *Le Drame de Metz*, par GUSTAVE MARCHAL. Paris, Firmin-Didot, 1890, gr. in-8 de 384 p., illustré de 20 grav. inédites, par M. Dunki, et de 4 cartes. Broché, 8 fr.; relié, 13 fr.— 21. *La Farce du pâté et de la tarte*, comédie du XVe siècle, arrangée en vers modernes par GASSIES DES BRULIES, avec 9 compos. en taille-douce hors texte par J. Geoffroy. Paris, Charles Delagrave, in-8 de 51 p. Broché, 8 fr. — 22. *Manuel de vénerie française*, par le comte LE COUTEULX DE CANTELEU, lieutenant de louveterie, ouvrage contenant 32 types d'animaux d'après K. Bodmer et O. de Penne, et 54 vignettes d'après R. Bodmer et Crafty. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 415 p. Broché, 7 fr. 50; cart., 9 fr. — 23. *Famille-Sans-Nom*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 422 p., avec 82 dessins de G. Tiret-Bognet et une carte en couleurs. Broché, 9 fr.; riche cart., fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 24. *Sans dessus dessous*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 204 p., avec 36 dessins de George Roux. Broché, 4 fr. 50; riche cart., fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 25. *De New-York à Brest en sept heures*, par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 249 p., illustré par Riou. Broché, 7 fr.; riche reliure or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 26. *Mémoires d'un collégien russe*, par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 316 p., illustr. par George Roux. Broché, 7 fr.; riche cart., fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 27. *Les Aventuriers de l'Amazone*, par ARMAND DUBARRY. Paris, Jouvet, 1890, gr. in-8 de 283 p., illustré de 77 grav. de A. de Bar et Sahib. Broché, 7 fr.; cart. toile rouge avec plaque en plusieurs couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 28. *L'Hetman Maxime, scènes de la vie en Ukraine*, par ÉTIENNE MARCEL. Nouvelle édition, avec illustrations de Paul Merwart. Paris, Hennuyer, 1890, in-8 de 356 p. Broché, 7 fr.; demi-rel.,, tête dorée, 10 fr. — 29. *Contes du pays d'Armor*, par MARIE DELORME. Paris, Armand Colin, 1890, gr. in-8 de VIII-342 p., illustré par Bouisset, Bourgain, Lanos, Robida, etc. Broché, 7 fr.; relié, tr. dorées, 10 fr. — 30. *Voyage en zigzags de deux jeunes Français en France*, par GASTON BONNEFONT. Paris, Maurice Dreyfous, s. d., gr. in-8 de 501 p., illustré de 125 compos. inédites de V.-A. Poirson et d'E. Gremeaux. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 31. *Mémoires d'un Romain, vie privée de l'ancienne Rome*, par PAUL BORY. Tours, Mame, 1890, in-4 de 395 p., orné de 96 grav. Br. 5 fr. 50; demi-rel., tr. dorées, 8 fr. 50 et 10 fr. — 32. *Les Mémoires de Léda, histoire d'un cheval*, par le baron DE DOUMY. Paris, Quantin, s. d., in-8 de 260 p., illustré par Job, Chovin, Godefroy et Dunki. Broché, 5 fr.; rel. tr. dorées, 6 fr. — 33. *Belle et Bonne, histoire d'une grande fillette*, par MARIE-ALIX DE VALTINE. Paris, Dreyfous (s. d.), gr. in-8 de 296 p. illustré de nombr. compos. inédites par Janel. Broché, 6 fr.; rel. tr. dorées, 9 fr. — 34. *Le Guignol des Champs-Elysées*, par ADOLPHE TAVERNIER et ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Ch. Delagrave (s. d.), petit in-4 de VIII-138 p., illustr. de J. Geoffroy. Broché, 5 fr.; rel. tr. dorées, 7 fr. 50. — 35. *Le Tueur de daims*, d'après FENIMORE COOPER, par MERYEM CÉCYL. Paris, Delagrave (s. d.), petit in-4 de 219 p., illustr. de Zier. Broché, 2 fr. 90; relié, tr. dorées, 4 fr. 75. — 36. *Bouton de rose et Souci*, par Mlle MARIE O' KENNEDY. Paris, Bricon, 1889, gr. in-8 de 212 p., orné de 30 grav. par Pichot. Broché, 3 fr.; rel. percaline rouge, tr. dorées, 4 fr. — 37. *Les Proverbes de Pierrot*, par tante NICOLE. Paris, Delagrave (s. d.), in-4 de 48 p., cart. illustré, dos toile, compos. de Jean Geoffroy, 3 fr. — 38. *La Fille à Jacques*, suivie de *les Dix-sept ans de Marthe*, par CHARLES DESLYS. Tours, Mame, 1890, in-12 de 373 p. 15 grav. Broché, couv. jaune impr. en couleurs, 2 fr.; perc. ornements, 3 fr.— 39. *La Chatte de Mlle Ilda*, par Mme DE PALOFF. Paris, Quantin (s. d.), in-16 de 142 p., avec 38 grav. Broché, 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde*. Nouveau journal des voyages publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1889. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Br., 25 fr.— 2. *Journal de la jeunesse*. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1889. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Br., 20 fr.; rel. tr. dor., 26 fr. — 3. *Musée des familles*. Tomes LXII et LXIII. Paris, Delagrave, 1889, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nomb. illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint-Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome X. Paris, Delagrave, 1889, gr. in-8 de 848 p., avec de nomb. illustrations, 18 fr. — 5. *Le Musée des enfants* (3e année). Paris, Lille et Bruges (Belgique), Société de Saint-Augustin, Desclée et de

Brouwer, 1889, in-4 de 384 p., nomb. illustr. en noir et en couleur. Br., 6 fr. — 6. *Mon Journal,* recueil mensuel pour les enfants de 5 à 10 ans. 8e année. Paris, Hachette, gr. in-8 de 192 p., illustré de nomb. grav. sur bois. Br., 1 fr. 80; cart., 2 fr. 50. — 7. *Jeux et Passe-temps,* avec 24 planches en couleurs d'après Kate Greenaway. Paris, Hachette, 1890, petit in-4 de 64 p., avec un élégant cartonnage, 4 fr. — 8. *Album* Caran d'Ache, recueil de 31 histoires humoristiques. Paris, Plon et Nourrit, gr. in-4 raisin, 3 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse. 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. br.; cart. percal. à biseaux, tr. dor., 10 fr. — 1. *Cœur muet,* par Mlle Zénaïde Fleuriot, illustré de 60 grav. d'après Adrien Marie, 374 p. — 2. *Les Fiancés,* par Manzoni, édition abrégée, illustré de 40 grav., 342 p.

IV. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse. 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. br.; cart. en percal. à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *L'Épave mystérieuse,* par Mme P. de Nanteuil, illustré de 80 grav. d'après Myrbach, 298 p. — 2. *Tout droit,* par l'auteur de « la Neuvaine de Collette, » illustré de 112 grav. d'après Zier, 288 p. — 3. *Le Commis de M. Bouvat,* par J. Girardin, illustré de 119 grav. d'après Tofani, 308 p. — 4. *Mon Oncle d'Amérique,* par Mme J. Colomb, illustré de 115 grav. d'après Tofani, 306 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours. 4 fr. le vol. broché; rel. percal. gaufrée, tr. dor., 7 fr. — 1. *Fauvette,* suivie de l'*Héritage de Rosélian,* par Marguerite Levray, orné de 33 grav., 286 p. — 2. *La Guyane française, souvenirs et impressions de voyage,* par le R. P. Jules Brunetti, orné de 41 grav., 296 p.

VI. — Bibliothèque d'histoire et d'art, publiée par la maison H. Laurens, de Paris. Vol. petit in-8, br., 3 fr. 50; relié toile, 4 fr. 50; relié toile, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Les Palais nationaux,* par L. Tarsot et M. Charlot, orné de 55 grav. par Libonis, VII-316 p. — 2. *Histoire de la peinture militaire,* par Arsène Alexandre, orné de 71 grav., 332 p.

VII. — Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-8 à 2 fr. 40 broché et 4 fr. rel. percal. ornements dorés, plaques riches, tr. dorées. — 1. *Histoire de Jésus-Christ d'après les Évangiles et la Tradition,* par l'abbé J.-J. Bourassé, orné de 39 grav., 367 p. — 2. *France et Syrie, souvenirs de Ghazir et de Beyrouth,* par le R. P. Chopin, orné de 43 grav., 368 p. — 3. *La Roche-Yvoire, suivie de : Sans Bercail,* par Marguerite Levray, orné de 21 grav., 368 p.

VIII. — Nouvelle Collection in-8, publiée par la maison Dreyfous, reliure à biseaux, fers spéciaux. Tirage en 9 coul. tr. dorées, 4 fr. — 1. *Autour de La Fontaine,* par Lucien Biart, illustré de nomb. grav. inédites, dessins de Janel, 142 p. — 2. *Nos bonnes petites bêtes,* par Élodie Lamarque, illustré de 32 grav. inédites, 142 p.

IX. — Collection petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 1 fr. 90 broché et rel. tr. dor., 4 fr. — 1. *Histoire de Praline,* par H. Pravaz, illust. de Geoffroy, 126 p. — *Mam'zelle Frisette,* par Adrienne Piazzi, illustr. de H. van Muyden, 116 p. — 3. *Maltaverne,* par Marthe Bertin, illust. de Geoffroy, 227 p.

X. — Bibliothèque des Merveilles, publiée sous la direction d'Édouard Charton, par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 broché et à 3 fr. 50 percal. bleue, tr. rouges. — 1. *Le Toit du monde (Pamir),* par Guillaume Capus, orné de 31 vign. et une carte, 289 p. — 2. *Le Désert,* par Adrien Mellion, orné de 23 vign., 283 p. — 3. *Les Couleurs,* par Ch.-Er. Guignet, orné de 36 vign. et 18 pl. en couleurs, 273 p. — 4. *Le Bronze,* par Maxime Hélène, illust. de 80 vign., 286 p.

XI. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et les adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-18 à 2 fr. 25 broché et 3 fr. 50 cart. en percal. rouge, tr. dor. — 1. *L'Oncle Philibert,* par Mme Jeanne Marcel, illustré de 56 grav. d'après Fr. Régamey, 304 p. — 2. *Les Protégés d'Isabelle,* par Mme Fresneau, née de Ségur, illustré de 42 grav. d'après Tofani, 276 p. — 3. *La Dame bleue,* par

Mlle Émilie Carpentier, illust. de 49 grav. d'après E. Zier, 277 p. — 4. *Souffre-Douleur,* par Mme J. Colomb, illust. de 49 grav. d'après Marcelle Lancelot, 246 p.

XII. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré à 2 fr. 50 broché et rel. percal. bleue, tr. dorées, 3 fr. 50. — 1. *La Famille Le Jarriel,* par Guillemette Desgranges, illustré de 36 grav. d'après Geoffroy, 262 p. — 2. *Pipo,* par Mme Ferdinand Le Roy, illustré 36 grav. d'après Mencina Kresz, 204 p. — 3. *Le Château du Roc-Salé,* par Mme Chéron de La Bruyère, illustré de 30 grav. d'après Tofani, 297 p. — 4. *Les Enfants de la Tour du Roc,* par Mme de Witt, née Guizot, illustré de 56 grav. d'après E. Zier, 334 p.

XIII. — Bibliothèque de l'École maternelle, publiée par la maison Quantin, in-16 br. avec couverture en couleurs, 2 fr. 25; rel. bleue et or, tr. dorées. 3 fr. 50. — 1. *Le Fils de l'Amiral,* par Mme Ferdinand Le Roy, illustrations de Lacker, 229 p. — 2. *Histoire d'un garçon,* par Mme de Bovet, illustrations de Chovin, 240 p.

I. — 1. — M. Alfred Mame nous donne une magistrale édition du *Polyeucte* de Pierre Corneille. Aucun sujet n'était plus digne de l'attention du célèbre éditeur tourangeau. Avec son tact habituel, il a demandé à un maître, M. Léon Gautier, d'écrire l'introduction, et de diriger l'exécution de l'œuvre. Cette introduction est aussi chrétienne que littéraire et artistique. Le premier « éclaircissement » est consacré à Polyeucte dans la poésie et dans l'histoire. Il est dû à un savant, M. Paul Allard, dont l'*Histoire des persécutions* est bien connue de nos lecteurs. Le second, sur les procès des Martyrs, est un travail inédit du même auteur : c'est un chef-d'œuvre de dissertation. Polyeucte devant la critique a été soigneusement étudié par M. L. Le Grand, et Polyeucte au théâtre par M. Edmond Garnier. Comme dernier trait, ajoutons qu'une excellente bibliographie termine le volume; nous en sommes redevables aussi à M. Léon Le Grand. Il est difficile d'être plus complet, au point de vue de la substance même du livre. Si nous passons à l'exécution, il faut avouer qu'elle est une merveille. C'est une copie, mais une copie intelligente des éditions in-folio du XVIIe siècle. Le caractère a l'ampleur de celui de Didot à la fin du siècle dernier. Le papier, admirable, sort des papeteries du Marais. Les illustrations sont des culs-de-lampe reproduisant l'ancien ou introduisant le moderne, et surtout cinq grandes compositions dues à M. Albert Maignan. La première représente le songe de Pauline. A moitié dressée sur son lit, se cachant la tête dans ses bras avec épouvante, elle entrevoit, à la lueur d'une lampe, le supplice de Polyeucte, que commande Félix. Ce personnage est superbe. L'entrevue de Sévère et de Pauline fait le sujet de la seconde composition. L'attitude de Pauline, drapée avec fierté dans ses voiles blancs, produit une grande impression. Dans le renversement des faux dieux par Polyeucte (troisième gravure) il y a beaucoup de mouvement; le geste du chrétien est noble, la pose majestueuse. J'aime moins la quatrième gravure, la prière de Polyeucte. Il n'y a que des éloges à adresser à la cinquième, l'entrevue de Félix

et de sa fille : « Père barbare, achève, achève... » Il faut le dire, ce qui rend difficile, c'est l'admirable portrait de Corneille dessiné par le si regretté et si illustre Léopold Gaillard et gravé par un de ses bons élèves, F.-E. Burney. On trouvera plus loin les portraits de ses interprètes, les maquettes, des décors de Polyeucte, les anciennes illustrations de Polyeucte. En vérité, c'est un volume complet de tous points.

2. — Le *Paris*, de M. Auguste Vitu, ne se distingue pas seulement par les qualités littéraires et artistiques de l'auteur; il nous offre un spécimen de ce que notre art typographique a de plus achevé. Il y a longtemps que, sous ce rapport, la maison Quantin a fait ses preuves, et c'est merveille de nous donner ce beau volume, enfermé dans un cartonnage pittoresque qui est une véritable reliure, pour le prix modique de 25 fr. Nous avons tout d'abord une vue générale de Paris à vol d'oiseau, avec des renseignements statistiques et un historique des origines de la vieille Lutèce; puis, au milieu d'une profusion de gravures, exécutées avec talent et d'après nature, voici la Seine; voici la cité, avec une description ample et très soignée de Notre-Dame et des autres richesses monumentales de la ville primitive; voici la rive gauche de la Seine, avec ses monuments religieux et universitaires, le vieux palais des Thermes et l'hôtel de Cluny, le Luxembourg et le Jardin des Plantes, les Gobelins et l'Observatoire, avec ses quais, bordés de monuments d'un côté, de vieux bouquins de l'autre : c'est à elle que l'auteur fait la plus large part; voici la rive droite, avec une étude sur les anciennes enceintes et une description des principaux monuments. Les théâtres, pour lesquels l'auteur des *Mille et Une Nuits* a une compétence spéciale, l'arrêtent assez longuement. Tout se lit couramment : c'est un charmant caléidoscope, qui tourne sans cesse et nous offre ses aspects variés; on ne saurait imaginer plus joli album à feuilleter, et livre plus instructif dans son cadre restreint.

3. — C'est aux lecteurs habituels du *Figaro* (genre *Gil Blas*) que conviennent *les Types de Paris,* publiés par la maison Plon. Aussi bien nous lisons à l'angle gauche du titre ces mots : « édition du *Figaro*, » et c'est cette feuille qui paraît avoir eu la primeur de plusieurs de ces *types,* esquissés par des auteurs qui s'appellent Albert Wolf, A. Daudet, H. Gréville, E. Zola, Guy de Maupassant, Édouard de Goncourt, Jean Richepin, Octave Mirbeau, Paul Bourget, Robert de Bonnières, L. de Fourcaud, etc. Quant aux sujets, traités à la brosse avec l'habileté, mais aussi avec la désinvolture (pour ne pas dire plus) habituelle de certains de ces écrivains, en voici quelques-uns : *les Petites Marchandes des rues, Bohêmes en villégiature, la Rue qui chante, Servantes : Rubans et tabliers, Paris et les Étrangers, Une Promenade au boulevard*

Beaumarchais, Types des fêtes foraines, les Comédiens, Types de la rue, Vieux Cocher, Belles filles, les Habitués de café. Il y a là du talent; mais le talent ne suffit pas. On voudrait autre chose. Le *Castigat ridendo* est absent de ces pages, si finement illustrées d'ailleurs par Raffaelli, et c'est regrettable.

4. — Après *Paris à cheval,* Crafty nous donne *Paris au bois.* L'écrivain, on le sait, est doublé d'un artiste, et son crayon n'est pas moins finement taillé que sa plume. De charmants croquis égayent toutes les pages de ce joli volume qui fera le bonheur des habitués du Bois. Plusieurs s'y reconnaîtront peut-être et ceux-là seront moins satisfaits que le commun des lecteurs. Après un aperçu des divers itinéraires suivis pour gagner le Bois, nous entrons dans l'allée des Accacias où nous assistons au défilé des équipages ; nous passons en revue les promeneurs de l'après-midi et ceux du matin, les piétons, les attelages féminins, dont le nombre va croissant, les cavaliers et les écuyères; nous entrons au manège de la porte Maillot, au tir aux pigeons; nous nous arrêtons à la Potinière; nous voyons passer les *coachs* (pourquoi ne pas écrire *coaches*?); enfin les deux derniers chapitres sont consacrés au retour du Bois et au Bois le soir. Outre les innombrables dessins semés dans le texte, il y a hors texte des vignettes coloriées.

5. — M. Charles Lallemand, dans son magnifique volume sur *Tunis et ses Environs,* débute ainsi : « Voici un livre dont l'objectif est de faire aimer la France par la Tunisie et la Tunisie par la France. » Après un bref aperçu historique, l'auteur entre dans son sujet : c'est en artiste, non en historien ou en archéologue, qu'il a étudié Tunis ; c'est en dessinateur habile qu'il a esquissé ces nombreuses vues dont il nous offre de charmantes aquarelles. Son livre est purement descriptif : tableau pris sur le vif de cette ville si pittoresque, de ses habitants, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leur industrie, de leur commerce. Nous signalerons une curieuse étude sur les professions organisées en corporations comme au moyen âge. Notons aussi que, bien que toute pensée de civilisation chrétienne soit étrangère à l'auteur, il rend un sincère hommage au cardinal Lavigerie, cet « homme éminent qui, de son vivant, a cette fortune extraordinaire que Louis IX n'a eue qu'après sa mort, d'être vénéré à la fois par les musulmans et par les chrétiens (p. 222). » Ce bel ouvrage, dont la valeur artistique est incomparable, se termine par une brève description des environs de Tunis.

6. — Parmi tous les ouvrages consacrés à la Russie, celui que vient de publier la maison Firmin-Didot semble devoir attirer spécialement l'attention. Le mystérieux auteur, soi-disant Russe, connu déjà par ses livres précédents sur les cours de Vienne, de Berlin, de Londres et de Saint-Pétersbourg, est le comte Vasili. Sans renoncer entièrement

aux agréments de l'anecdote, l'auteur de *la sainte Russie* s'attache principalement aux faits positifs, à ce que l'histoire, tant ancienne que contemporaine, aussi bien que la société russe d'aujourd'hui, offrent de plus saillant, de plus original. L'ensemble de tous ces renseignements sur un pays encore trop peu connu donne une idée très suffisante, et laisse même une impression de sympathie mêlée d'admiration. Ce double sentiment, l'auteur, qui en est pénétré, le fait ressortir à toutes les pages de son livre, mais surtout dans l'aperçu historique à vol d'oiseau qui sert d'introduction aux chapitres suivants ainsi que dans les pages consacrées à la Cour impériale. On lira avec un très vif intérêt le chapitre sur la noblesse russe, fait par un de ses membres fort compétent dans la matière héraldique. Outre des détails sur les armées de terre et de mer, sur le clergé, la bourgeoisie, le peuple et les grandes institutions d'État, nous y trouvons la description des deux capitales de l'Empire, celle des monuments les plus remarquables, un tableau du Caucase et une étude aussi pratique qu'instructive sur les voies de communication. Mais ce qui fait le plus grand attrait du livre et en rend la lecture doublement agréable, c'est la riche illustration qui accompagne le texte, en lui servant d'ornement et d'utile complément. Les meilleurs artistes y ont mis la main. On admirera les portraits des principaux membres de la famille impériale, reproduits d'après des photographies, comme le sont aussi la plupart des gravures représentant soit les figures, soit les monuments et les vues. Il faut y joindre deux plans de Saint-Pétersbourg et de Moscou et une carte de la Russie européenne. Le succès de ce magnifique ouvrage ne saurait être mis en doute; et nous ne serions point étonné qu'il fût grand; malgré quelques appréciations sujettes à caution, ce succès sera mérité.

7. — L'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. G. Perrot et Ch. Chipiez, est arrivée à son tome V. Ce volume termine l'histoire de l'art asiatique. Les précédents nous faisaient connaître le génie et la civilisation de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. Ici, nous parcourons la Phrygie, la Lydie et la Carie, la Lycie, et surtout la Perse. Cette dernière partie, la plus importante, sera aussi la plus intéressante pour le grand public, que des travaux retentissants viennent d'initier à ces études. L'art perse, il est vrai, ne produit ses chefs-d'œuvre qu'à la fin du VIe siècle et dans le commencement du Ve. Il ne se développe donc qu'après l'art de la Grèce ionienne. Mais les auteurs ont bien fait de ne pas s'astreindre rigoureusement à l'ordre chronologique et de se débarrasser de ce gros chapitre de la Perse avant d'aborder l'histoire de l'art en Grèce, en Étrurie et à Rome. On admirera, comme toujours, les restitutions d'architecture de M. Chipiez, particulièrement celles du palais de Persépolis. Ce sont de belles étrennes, mais austères.

8. — La maison Mame a eu une idée nouvelle, une idée vraiment chrétienne. Elle nous donne son missel dit des Sept Sacrements. Toute l'illustration est destinée à nous faire connaître l'histoire de ces sources de vie que nous offre l'Église. Outre les sept grandes compositions qui représentent le baptême de Clovis, la confirmation de Charlemagne, l'ordination de saint Bernard, le mariage de saint Louis, une communion de Jeanne d'Arc, l'Extrême-Onction de Louis XIV, enfin la France pénitente au seuil de l'église du Sacré-Cœur, une série de vignettes, insérées dans les bordures des marges, rappellent tout l'historique des sacrements depuis leur origine jusqu'à nos jours. On y voit même la communion du général de Sonis, au matin de Loigny. Une très curieuse et très attachante notice explicative rappelle la vie des sacrements. Pour qui connaît la science et la foi d'un de nos plus éminents érudits, il ne sera pas difficile de trouver qui a su diriger et faire aboutir l'heureuse idée de MM. Mame. Nous souhaitons à toutes les jeunes femmes chrétiennes de trouver désormais dans leurs corbeilles ce livre si utile, qui leur donne les prières ordinaires, les offices des grandes fêtes et surtout les prières des sacrements, qu'on connaît si peu, parce qu'on ne les trouve jamais dans les livres d'heures des fidèles, et que nos femmes ne pouvaient comprendre, parce que, jusqu'alors, elles n'avaient pas été traduites en langue vulgaire.

9. — Le marquis de Ségur a demandé à sa sœur, la vicomtesse de Pitray, de faire reproduire les tableaux et dessins de Mgr de Ségur qui étaient en sa possession, pour en former un album. Nous possédons ce bel album et nous sommes heureux de constater qu'il est digne de figurer sur toutes les tables des maisons chrétiennes. Le peintre Munkacsy, dans une lettre à Mme de Pitray, déclare avoir été, à la vue de ces dessins, « surpris par la sublime élévation du sentiment et de la pensée. » C'est, dit-il, l'œuvre d'« un convaincu, pénétré du mystère religieux auquel son âme d'artiste a su donner la plus haute expression. » Dix-neuf compositions sont reproduites dans cet album : *La Vierge immaculée, l'Enfant Jésus, saint Longin, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Fuite en Égypte, Jésus dans le Temple, Jésus repoussant la tentation au désert, Jésus au milieu des Pharisiens, Jésus chez Marthe et Marie, la Pêche miraculeuse, la Sainte Face, Un jeune trappiste en méditation,* enfin cinq sujets tirés de la vie de saint Bernard. Chacune de ces gravures, d'un sentiment admirable et d'une exécution fort remarquable, est accompagnée d'un texte emprunté aux œuvres du saint évêque. Le tout est enfermé dans un portefeuille. Une autre édition, d'un format plus petit et d'un prix moins élevé, a paru en même temps.

10. — Les savants auteurs des *Récits et Légendes d'Alsace* publient chez Berger-Levrault une série de monographies très curieuses

des châteaux des Vosges, traitées au point de vue pittoresque, historique et légendaire, avec de très jolis dessins dus à la plume si fine de M. Ganier. On sait que la chaîne des Vosges est littéralement hérissée de ruines farouches, dont l'histoire n'est pas toujours édifiante. L'Alsace et la Lorraine allemande ont longtemps supporté le choc des armées qui se disputaient les rives du Rhin, et les gardiens des défilés des Vosges étaient de rudes soudards peu scrupuleux dans leurs mœurs. MM. Frœlich et Ganier se font un plaisir de mettre en relief les méfaits de la féodalité vosgienne et d'en tirer des conclusions franchement démocratiques. Les évêques, grands seigneurs de Strasbourg, ne sont pas beaucoup mieux traités; cependant on ne peut les accuser de parti pris irréligieux, et il faut reconnaître qu'ils se montrent respectueux pour les personnages canonisés, tels que saint Florent et le pape saint Léon. En somme, bel ouvrage, très intéressant à lire, mais nullement fait pour la jeunesse.

11. — On se rappelle le voyage de M. V. Giraud, l'un des plus accidentés qui ait eu lieu dans l'Afrique équatoriale. Le but que se proposait l'explorateur n'a pu se réaliser pleinement : il projetait de traverser l'Afrique de part en part, renouvelant ainsi les exploits des Cameron et des Stanley ; la trahison de son escorte, effrayée par des bruits inquiétants qui couraient sur l'expédition Stanley, l'arrêta forcément en route. Mais son expédition fut cependant des plus fécondes en résultats scientifiques : par des itinéraires en grande partie vierges, il visita le Nyassa, les lacs Bangoucolo, Monero, Tanganika. Le récit des péripéties variées, des privations qu'il supporta, des dangers auxquels l'exposèrent successivement le climat, les bêtes féroces, la perfidie des indigènes, est des plus émouvants. Il écrit avec une grande correction et d'un style alerte et suffisamment coloré ; c'est une lecture des plus intéressantes. L'esprit qui anime l'auteur est bon ; il s'efforce d'être impartial, mais il ne peut cependant dissimuler sa rancune contre Saïd-Bargash, l'ancien sultan de Zanzibar qui, selon lui, fut l'instigateur de la révolte de son escorte ; les noirs indigènes du centre africain lui inspirent peu de sympathies ; par contre, il se montre plein de reconnaissance pour les rares Européens qui l'accueillirent avec sympathie dans ses jours de détresse ; un seul se montra indigne, et ce fut un Anglais. Le sentiment religieux n'est pas absent de ce livre sincère qui se termine par l'exclamation : *Laus Deo !* Une notice sur la géologie des contrées parcourues termine le volume. Les gravures sont de M. Riou, et plusieurs sont des reproductions des photographies du voyageur ; toutes sont très belles.

12. — *Les Femmes de Brantôme:* voilà un titre qui effraiera plus d'un lecteur. Ce serait à tort. A peine y a-t-il quelques gravures qui, pour être historiques, n'en sont pas moins légères. Presque toutes sont des

reproductions très convenables de personnes qui le furent peu. Cette illustration est réussie de tout point. Voici le premier entête : le Brantôme de la collection Clairambault à la Bibliothèque nationale. Après se succèdent tour à tour celles que Brantôme a connues par ouï dire ou de vue, Renée de Rieux, Diane de Vivonne, une tête des plus fines; Anne de Bretagne; Louise de Savoie; Agnès Sorel, le type popularisé du XVIe siècle; Françoise de Foix, dame de Chateaubriant; Mme de Canaples; la lumineuse figure de Marguerite de Valois, reine de Navarre; la duchesse de Montpensier; Catherine de Médicis; la reine Marie Stuart, un lis à peine éclos; la Normande Marie Touchet, la perle; Mme de Montrevel, une des veuves de l'entourage de Catherine de Médicis; la duchesse de Retz; Françoise d'Orléans Rothelin, princesse de Condé; la marquise de Noirmoutier; l'admirable tête d'enfant de Marguerite de Valois, fille de Henri II, et cette figure inexprimablement osée de la même dans son costume d'apparat à la réception des ambassadeurs de Pologne; enfin, encadré entre Catherine de Médicis et Françoise de Longwy, le visage de Gabrielle d'Estrées, à l'époque de la mort de Henri III. Deux hommes seulement dans la galerie, le comte de Jarnac et Henri III. Des allégories, des caricatures; et pour expliquer le tout, un texte approprié, séduisant. Ne laissez pas ce livre sur la table de votre salon, bibliophiles et artistes; mais renfermez-le soigneusement dans votre bibliothèque, et souhaitez que, pour analyser plus tard les Brantômes de notre époque, il se trouve un penseur à la fois aussi mesuré et aussi hardi que M. Henri Bouchot.

13. — L'année dernière nous citions avec éloges le premier volume du bel ouvrage de M. Onésime Reclus, consacré à la description de la France; le second, qui traite de *Nos colonies,* présente aussi de grandes qualités, mais avec quelques défauts. L'auteur a trop forcé la richesse de son style toujours nerveux et imagé; il abuse des néologismes et forge des mots vraiment extraordinaires; sa phrase en est parfois obscurcie. Par exemple, le surnom d'autruche à quatre pattes, donné au chameau, nous semble une métaphore bien hardie. La moitié du volume est consacrée à l'Algérie-Tunisie, qu'il appelle l'Atlantide, parce qu'on y trouve l'Atlas; la prédilection qu'il montre pour les colonies africaines est excessive, mais il y a lieu de croire qu'elle tient à ce qu'il les connaît mieux que les autres. Ses appréciations, généralement sévères pour l'administration coloniale française, sont malheureusement justes. C'est aussi avec raison qu'il attaque vivement les missions protestantes et surtout anglicanes, en raison de leur caractère mercantile et politique; en revanche, il témoigne de l'estime pour les missions catholiques et déplore qu'elles ne soient pas plus soutenues par le gouvernement; il fait observer que le Sénégal serait francisé aujourd'hui, si l'on avait laissé faire les missionnaires et que la

Guyane ne serait pas la plus pauvre de nos colonies, si l'on n'y avait stupidement détruit les réductions fondées par les jésuites ; mais il convient de relever quelques mots malheureux : en parlant des guerres de la Réforme en France, il dit qu'à part « quelques vétilles, » le Dieu des protestants est le même que celui des catholiques ; et ailleurs il critique l'abus des noms de saints donnés à des villes en Algérie et dans l'île Bourbon. Ce n'en est pas moins un très beau livre d'étrennes pour des jeunes gens sérieux et aussi un bon volume de bibliothèque.

14. — Pourquoi Mme J.-T. de Belloc a-t-elle intitulé son nouvel ouvrage : *le Pays des Pharaons?* Les Pharaons et leur époque y tiennent peu de place ; et c'est à peine si l'on rencontre, au milieu de la description des lieux qu'a visités l'auteur, cousues aux renseignements sur les mœurs actuelles de l'Égypte, quelques notions historiques plus ou moins exactes, cueillies de ci de là dans divers ouvrages ; encore ces souvenirs historiques se rapportent-ils moins à l'Égypte des Pharaons qu'à celle de leurs successeurs. L'ouvrage ne renferme guère d'intéressant que le morceau sur la guerre du Mahdi, emprunté à une conversation avec la supérieure du Bon-Pasteur. Alors même que ce volume, animé d'ailleurs des meilleurs sentiments chrétiens, serait destiné à la jeunesse, nous ne pourrions en recommander sans réserve la lecture : les fautes de goût et de grammaire y sont trop nombreuses. Constatons du moins que l'illustration en est satisfaisante.

15. — Voici un nouveau manuel d'histoire de la peinture, très abrégé et ayant un caractère populaire qui vaut d'être loué. Il a le grand mérite, plus rare qu'on ne croit dans les travaux de ce genre, d'être au courant des dernières recherches de la science, et d'en présenter, d'une façon concise, les résultats. La peinture des Flandres et celle de Hollande ont été confiées, ainsi que la peinture italienne, à M. de Wizewa, qui a passé de la rédaction de la *Revue indépendante* à celle de la *Gazette des Beaux-Arts*, sans que son talent ait perdu au change. Le résumé sur la peinture française, qui s'arrête à Horace Vernet, est dû à M. X. Perreau. On y noterait aisément des lacunes : par exemple, la peinture mythologique du XVIIIe siècle est à peine indiquée par une allusion, et les noms de Lépicié et de Natoire ne sont même pas prononcés. En revanche, l'histoire du vitrail, de la miniature et des origines de l'art français occupent la place à laquelle elle a droit. Le volume contient trois cent quatre vingt-six gravures, ce qui réduit le texte à bien peu de chose. C'est regrettable, car beaucoup sont médiocres et trahissent le style des maîtres qu'elles interprètent. L'ensemble, d'ailleurs, je le répète, est à recommander.

16. — L'officier de marine, fort distingué, qui se dissimule sous le pseudonyme de Sahib, vient de publier, à la librairie Jouvet, avec ce

titre : *Marins et Navires anciens et modernes,* un livre des plus piquants. L'ouvrage est dédié « à saint Mathurin, patron des marins, monté au ~~Ciel sur une~~ Ancre de vielle ; » et le saint est représenté en tête de ces « croquis humoristiques, » où la plume et le crayon de l'auteur rivalisent de finesse et de mordant. Les « loups de mer » parcourront ces pages le sourire aux lèvres et sans ressentir la moindre rancune à l'égard de leur satirique camarade ; les gens du monde admireront le double talent de l'auteur et de l'artiste, et s'amuseront fort de ses tableaux pris sur le vif, tracés avec un tour original et une verve étincelante. Quant à l'éditeur, il mérite toutes les félicitations pour l'exécution typographique, de tout point irréprochable, et pour le luxe des gravures, dont huit charmantes aquarelles hors texte.

17. — *La Seine* arrose quatre de nos plus riches et de nos plus importantes provinces : la Bourgogne, la Champagne, l'Ile de France et la Normandie. C'est donc à travers les grandes cités et les petites villes de cette immense région, sans négliger les plus modestes bourgades pour peu qu'elles soient remarquables par quelque monument ancien ou moderne ou par des souvenirs historiques, que M. Louis Barron nous promène. Le style, un peu voulu, semble-t-il, se singularise parfois au point de manquer de la clarté qui caractérise notre langue. L'esprit qui dirige les pensées et inspire les réflexions de l'auteur n'est pas non plus très net. Deux exemples, entre autres, à ce sujet. Parlant de la cathédrale de Reims, M. Barron dit (p. 163) : « Jamais, si dédaigneux de l'inaccessible *infini,* de l'indémontrable *au-delà* que la science puisse nous rendre, nous ne verrons, sans être ému, ce muet témoin si éloquent des « vaines aspirations » de la jeune humanité vers la vie immortelle, la justice éternelle, l'absolu idéal. » Un chrétien n'eût jamais écrit une telle phrase. Par contre (p. 307), à propos de « l'antique collégiale de Saint-Denis, » il s'écrie : « Est-ce que tout cela ne représente pas des siècles d'humanité? N'est-ce pas l'ouvrage de nos pères, le témoignage de leur foi dans une religion consolante et de leur attachement à des institutions protectrices ? » Ceci est, on le voit, dans un tout autre ton, et qu'il eût été désirable que M. L. Barron le gardât invariablement. Ce volume auquel, entre parenthèses, une carte du cours de la Seine fait défaut, est édité avec un soin particulier et l'illustration est d'un goût parfait.

18. — Assurément le livre de M. Alexis Martin : *Paris, promenades dans les vingt arrondissements,* sera très utile pour parcourir la grande ville ; mais il conviendra de se le procurer six mois ou un an avant de commencer ses courses à travers Paris : alors on le possédera bien et l'on pourra plus facilement comprendre le plan de l'auteur, qui nous paraît judicieusement tracé. L'arrondissement a servi d'unité divisionnaire; chaque « promenade » est précédée d'un plan en couleur et

d'un itinéraire résumant sommairement les voies à suivre et les monuments ou curiosités à visiter. De jolies gravures se rencontrent çà et là et éclairent le texte : que peut-on exiger de plus? Disons enfin que quatorze pages sont consacrées à un coup d'œil rétrospectif sur cette merveille évanouie qui s'est appelée l'Exposition universelle. On pourra faire plus complet, plus grand ; on fera difficilement mieux que M. Alexis Martin. Le plan de Paris divisé en vingt arrondissements et quatre-vingts quartiers, se lit avec une facilité que nous avons rarement constatée à un degré égal dans les volumes sur la capitale dont le *Polybiblion* a parlé en ces derniers temps.

19. — Élève du lycée Napoléon à l'époque de la guerre de 1870 et du siège de Paris par les Allemands, M. Edmond Deschaumes (c'est du moins ce qu'il nous raconte) avait l'habitude, entre deux classes, ou, le soir, à la veillée de famille, de consigner sur le papier les sensations éprouvées par lui et ses camarades pendant cette douloureuse période, et de retracer quelques-uns des faits dont il avait été le témoin dans ses promenades ou qu'il avait ouï rapporter autour de lui. Ce serait ces notes journalières d'écolier, revues et complétées à l'aide de quelques-uns des nombreux ouvrages publiés sur les événements de 1870-1871, que l'auteur offrirait aujourd'hui à la jeunesse française, comme livre d'étrennes, sous le titre de *Journal d'un lycéen de 14 ans pendant le siège de Paris.* En réalité le livre de M. Deschaumes nous semble une compilation d'extraits faits à droite et à gauche et rassemblés un peu pêle-mêle, sous forme de *journal,* dans le cadre d'un petit récit demi-romanesque. Sans refuser à l'auteur le bénéfice de ses bonnes intentions, nous ne croyons pas que l'impression qui résulte de son ouvrage soit celle que l'on doit souhaiter de voir recueillir par les générations nouvelles des cruels revers éprouvés, il y a vingt ans, par la patrie. L'idée religieuse nous en a paru complètement absente, et le livre se termine par le suicide d'un vieux soldat du premier Empire, qui ne veut pas survivre à la capitulation de Paris, fait rapporté par l'auteur comme un acte d'héroïsme. Nous ne prendrons pas sur nous de recommander cet ouvrage à la jeunesse.

20. — M. Gustave Marchal, qui nous a donné l'année dernière une bonne histoire de la guerre de Crimée, publie cette année un chapitre de la guerre de 1870 : *le Drame de Metz,* dans lequel nous retrouvons les mêmes qualités que dans le travail précédent. L'auteur ne songe point à faire œuvre de tacticien ; il évite les longs commentaires, il nous présente les faits avec simplicité, clarté et vérité, laissant le lecteur extraire lui-même les enseignements qui s'en dégagent. Cette méthode est excellente, surtout quand il s'agit d'histoire contemporaine, c'est-à-dire quand l'histoire a à mettre en œuvre une série de

scènes dont les acteurs sont vivants, demeurent connus de nous, sont peut-être nos amis ou nos ennemis. Il se trouve pourtant des circonstances dans lesquelles M. Marchal est obligé d'émettre un jugement précis, mais il le fait généralement avec impartialité, tact et modération. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on ne saurait lire sans émotion la plupart des pages de ce livre, bien que les douloureux événements qu'il raconte soient déjà séparés de nous par près de vingt années. La fin surtout du *Drame de Metz*, les chapitres concernant la capitulation et l'incinération des drapeaux, sont présentés d'une façon qui justifie pleinement le titre donné par l'écrivain à son ouvrage. L'illustration du livre de M. Marchal a été confiée à M. Dunki, qui s'est généralement tiré avec honneur de sa tâche; nous nous permettrons cependant d'affirmer à l'artiste que lorsque l'empereur Guillaume et le général de Moltke arrivèrent sur le champ de bataille de Saint-Privat le 18 août, vers cinq heures du soir, ils avaient l'air beaucoup moins satisfait que celui qu'il leur attribue.

21. — *La Farce du pâté et de la tarte*, que nous donne cette année M. Gassies des Brulies, est une comédie du xve siècle, dit-il. Elle est arrangée en vers français, et destinée probablement, comme *la Farce du Cuvier*, au théâtre d'application, puis aux acteurs de salon. Elle est franche, bien tournée, et je ne doute pas qu'elle ne réussisse dans le milieu où on la lance. Le sujet est aussi plus intelligible : deux « coquins » crevant de faim entendent un pâtissier recommander à sa femme de lui envoyer un pâté chez des amis où il va dîner. Sitôt parti, nos hommes se présentent; ils montrent patte blanche; la pauvre Marion, la pâtissière, y est prise, et leur livre la précieuse croûte. Ils ne l'ont pas plutôt ingurgitée dans le gouffre de leur estomac que le mari revient. Pour retrouver le pâté, il joue du bâton sur les épaules de sa moitié d'abord, puis sur celles des deux gredins qui, naïvement, sottement, reviennent se faire prendre. Neuf compositions en taille douce de M. Jean Geoffroy enrichissent ce petit volume qui, je n'en doute pas, fera fortune dans les salons : c'est un très agréable cadeau à offrir aux amateurs de saynètes.

22. — Combien de jeunes chasseurs de notre génération attendaient avec impatience le livre de M. Le Couteulx de Canteleu! Sans doute aucun manuel sur une matière aussi changeante que la chasse à courre ne peut être parfait. Mais les conseils d'un « vieux chasseur usé dans le métier » sont toujours bons à recevoir. Il parle des chiens, des animaux et des chasseurs. Les chiens sont divisés en deux catégories : les français et les anglais. Les français sont les chiens de Gascogne, de Saintonge, à poil dur de Vendée, du Haut-Poitou, d'Artois, fauves de Bretagne, Normands, de Saint-Hubert, gris de Saint-Louis, de Bresse, de porcelaine ou de Franche-Comté, de l'Ariège,

d'Auvergne, Merlants, de la Loire, bleus de Foudras et Cérès. Les anglais comprennent le Blood Hound, le Fox Hound, les Harriers, le Beagle, le chien du sud, le chien de loutre, le Kerry Beagle et le Talbot. Cinq bâtards : ceux de Saintonge, de Haut-Poitou, de Vendée, de Gascogne et les normands. Comme animaux, M. Le Couteulx étudie le cerf, le chevreuil, le sanglier, le loup, le lièvre et le renard. Il n'oublie ni les devoirs du valet de chiens, ni ceux du veneur, ni ceux du piqueur, ni même ceux du limier. Pour les profanes, il a joint un dictionnaire des termes de vènerie; pour les habitués, des notions juridiques; pour les sonneurs, les airs de chasse; et pour les fanatiques, un bien curieux chapitre, peut-être le plus précieux de tout le livre : la liste des meutes et équipages de France en mai 1889. Tous les veneurs, vieux ou jeunes, accueilleront ce livre avec empressement, car tous, surtout les vieux, comme le dit si bien le comte Le Conteulx, savent qu'ils ont toujours quelque chose à apprendre. Excellent cadeau à faire à un jeune *sportman*.

23. — Notre collaborateur M. Firmin Boissin a eu l'occasion (t. LVI, p. 18-19) de présenter à nos lecteurs la première partie de l'ouvrage de M. Jules Verne intitulé : *Famille-Sans-Nom*. Prochainement, il les entretiendra de la fin de ce roman, duquel il résulte que le Canada, déjà à peu près indépendant de l'Angleterre, n'attend plus que le « moment psychologique » plus ou moins prochain pour se séparer de la métropole en marchant sur les traces des États-Unis. *Famille-Sans-Nom* est une sorte d'épopée qui fera frémir plus d'une âme généreuse tant en France que de l'autre côté de l'Atlantique. La présente édition, illustrée et reliée avec un goût exquis, fera un très beau cadeau d'étrennes.

24. — *De la terre à la lune*, étonnante fantaisie que tout le monde connaît, ne paraissait pas pouvoir être égalée jamais comme hardiesse par l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Cependant *Sans dessus dessous* nous semble un pendant très réussi de l'ouvrage précité. Il ne s'agit rien moins, veuillez le remarquer, que de déplacer le pôle nord, qu'une richissime et stupéfiante société américaine, la *North Polar Practical Association*, s'est fait adjuger aux enchères publiques, afin d'y exploiter tout d'abord des mines de charbon! Pour arriver à ses fins, une fois bien et légitimement propriétaire de cette partie de notre planète, l'honorable J.-T. Maston et ses acolytes de la *North Polar, etc.*, construisent un canon que le mot fantastique est loin de qualifier suffisamment. L'expérience est tentée au jour, à l'heure fixée... et rien n'est changé sur la terre. C'est alors que J.-T. Maston se console de son échec en épousant Mrs Évangélina Scorbitt, veuve un peu mûre qui l'aime et qui, sans doute, ne le trahira pas aussi misérablement que les mathématiques. Nous prisons beaucoup ces deux lignes par lesquelles M. Jules Verne

termine son ouvrage : « Il n'appartient pas aux hommes de changer l'ordre établi par le Créateur dans le système de l'univers. »

25. — A énormes enjambées, M. André Laurie coure, vole sur les traces de M. Jules Verne. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que *De New-York à Brest*. Si nous vous priions de deviner de quoi il s'agit en l'occurrence, fussiez-vous un émule d'Œdipe, vous ne trouveriez pas. Nous allons donc venir à votre secours. Un tout jeune Français, Raymond Frézols, imagine et exécute pour le compte du Yankee Ebenezer Curtiss, surnommé le roi du pétrole, la construction d'un tube sous-marin qui conduit le pétrole de Pensylvanie jusqu'à Brest. Transport économique et commode. Mais des circonstances dramatiques amènent Frézols à franchir lui-même, en utilisant ce fameux tube et un wagon spécial, la distance qui sépare les États-Unis de la France. Le voyage s'accomplit en sept heures. Et pourquoi? Pour empêcher un mariage épouvantable qui va livrer la destinée de Magde, la fille du roi du pétrole, que Frezols aime secrètement, avec celle d'un criminel. Nous ne nous souvenons pas vraiment que M. Jules Verne ait donné de récit plus étonnant et plus émouvant que celui de M. Laurie. La reliure de ce livre, qui aura le plus grand succès, est superbe.

26. — La vie de l'écolier moscovite n'est pas toujours gaie, surtout pour ceux qui ont plutôt le diable que des roubles dans leur bourse, ce qui est le cas de Dimitri Térentieff. Au cours de ses études, le brave garçon a la mauvaise chance d'être accusé d'un crime. M. Laurie décrit avec talent et le caractère et les angoisses de l'infortuné; il nous montre aussi de quelle affection, de quel dévouement il est entouré tant de la part de ses amis que de celle de sa charmante sœur adoptive, Sacha, laquelle, quelques années après que l'innocence de Térentieff a été solennellement reconnue et proclamée, devient sa femme, héritant à la fois, le jour même de leur mariage, d'un nom respecté et d'une fortune considérable. Ils sont bien intéressants, ces *Mémoires d'un collégien russe,* et certaines scènes comiques et originales, particulièrement celle rapportée aux pages 307-308, ne sont pas pour en diminuer l'attrait.

27. — Vouloir par philanthropie soustraire à la misère noire des grandes villes des inconnus ramassés sur le pavé n'est pas toujours sans péril pour ceux qui se dévouent à une idée. C'est ce qu'a pu vérifier par lui-même l'ingénieur Bernard Sylvain qui tente de coloniser un coin des régions tropicales sur le grand fleuve de l'Amazone. Les gens qu'il s'associe dans ce but le trahissent et le jettent à l'eau, à moitié assommé. Il échappe à la mort, et alors commence pour lui, à travers des forêts vierges infestées d'animaux féroces et de sauvages, une odysée quasi invraisemblable. Secondé par une jeune Indienne qu'il a sauvée, il échappe non sans peine à des dangers sans

cesse renaissants et finalement son rêve de colonisation se réalise. Tout ce que nous avons à objecter contre *les Aventuriers de l'Amazone,* c'est la gravure qui se trouve entre les pages 64 et 67. Avant d'offrir le livre, il conviendra de la supprimer, chose facile, cette gravure étant tirée hors texte.

28. — Voici un livre qui n'est pas nouveau, mais qui nous apparaît rajeuni par une illustration très bien faite. Il y a longtemps que Mme Étienne Marcel s'est faite le chantre de l'Ukraine et la narratrice des scènes dramatiques dont cette contrée a été le théâtre. Sans doute *l'Hetman Maxime* n'est pas à proprement parler une histoire, mais il contient au moins autant d'observation consciencieuse et fidèle que de capricieuses fantaisies, et le talent très dramatique de l'auteur a su lui communiquer beaucoup d'émotion et beaucoup d'intérêt. Inutile de dire que ce beau roman vécu est écrit dans un excellent esprit : il y a déjà pas mal d'années que Mme Étienne Marcel a sa réputation bien établie auprès des lecteurs chrétiens, et ceux qui aiment les émotions ont aussi, et à juste titre, très bonne opinion de l'écrivain.

29. — Mettant à contribution un récent travail de M. Luzel sur la littérature populaire de la Basse-Bretagne, Mme Marie Delorme a donné les *Contes du pays d'Armor*. Entièrement dépouillés de l'appareil scientifique du *folk-lore*, ces contes bretons, choisis avec soin pour n'effaroucher personne, sont ravissants et comportent le plus souvent une moralité qui se dégage elle-même des circonstances. Ce joli livre, assez curieusement illustré, ne peut manquer de recevoir bon accueil.

30. — L'éditeur, M. Dreyfous, n'a rien négligé pour faire du *Voyage en zigzags de deux jeunes Français en France* un livre de bon goût. Mais le normalien et le polytechnicien qui sont censés avoir livré leurs impressions à M. G. Bonnefont nous paraissent avoir fait un travail bien rapide. Le temps nous manque pour examiner ce livre en détail, mais nous relèverons tout de suite une assez grosse erreur en partie double. Page 53, l'auteur assure que le palais Granvelle, à Besançon, est affecté à la bibliothèque et au musée : le musée est installé au-dessus du bâtiment des halles, à un demi-kilomètre environ du palais en question, et la bibliothèque se trouve dans une rue qui porte son nom. L'ancien palais du grand ministre de Charles-Quint est affecté aujourd'hui à l'administration des télégraphes, à des sociétés savantes, à des écoles, etc., et depuis quelques années il renferme une collection artistique spéciale appelée « musée Gigoux » du nom de son fondateur. — Page 146, nous relevons l'aventure d'une jeune dame qui, pour avoir, avec son mari et d'autres touristes, accès libre à la Grande-Chartreuse, troque ses jupes contre un « inexpressible » comme disent les Anglais. Nous conseillons à M. G. Bonnefont de supprimer cette anecdote, au moins bien inutile, et de reviser son texte de très près afin d'éviter

des erreurs du genre de celle commise à propos du palais Granvelle de Besançon.

31. — Une excursion rétrospective à travers la société romaine, de l'an 47 à l'an 70 de notre ère : voilà ce que vous ferez, par la pensée, en lisant les *Mémoires d'un Romain,* de M. Paul Bory. C'est l'époque qui va de Claude à Vespasien. L'auteur, avec un sérieux superbe, annonce dans sa préface qu'il a mis à profit le manuscrit d'un certain Lentulus retrouvé dans les ruines d'Herculanum. Ce Lentulus laisse deviner qu'il a rempli de hautes fonctions dont il a été privé par disgrâce. C'est pourquoi dans son récit « on remarque que les événements publics y sont rares et que les faits personnels y occupent la place principale. » M. Bory a fait là œuvre d'érudit et de vulgarisateur tout à la fois ; l'intérêt de son livre est doublé par le mérite des belles gravures dont il est rempli.

32. — Dans le passé de nombreux animaux, chiens, chats, singes, perroquets, etc., se sont, comme vous savez, hasardés à nous faire part de leurs mémoires presque toujours présentés d'une façon intéressante. Voici à présent une jument dont M. le baron de Doumy n'a point dédaigné d'éditer les impressions. Les *Mémoires de Léda* constituent, beaucoup plus qu'il ne semble dès l'abord, un petit cours d'hippologie. Et, même pour les enfants des hommes, les avis et les opinions de la vieille jument ont leur mérite pratique. Ajoutons que Léda qui a eu, comme nombre de gens de notre connaissance, des jours heureux ou néfastes, a fait la campagne de 1870-71, et, qu'en bon cheval français, elle ne manque pas de dire combien est grand son attachement pour le pays dont elle a toujours brouté l'herbe ou mangé l'avoine.

33. — *Belle et bonne* c'est Giselle Desroches, aussi bonne que belle, aussi dévouée que charmante. Aussi que de bien elle fait, que d'affection elle gagne : tout le monde l'appelle la « petite fée. » Elle est d'ailleurs, et sans l'avoir cherché, l'excellente enfant, récompensée de ses vertus ; car madame Jousselin lui laisse une large part de sa fortune, et elle épouse le beau sous-lieutenant Philippe de Varanville, qui, par son énergie, son travail, son héroïsme, est parvenu à faire tomber les préventions que sa mère avait trop longtemps nourries contre lui. Inutile de dire que cela fit un ménage heureux. L'illustration de ce livre est soignée et charmante.

34. — *Le Guignol des Champs Élysées :* combien de petits enfants sauteront de joie en entendant ce titre ! Pères de famille qui nous lisez, ne donnez pas ce livre à vos enfants : ils ne le comprendraient pas. M. Jules Claretie a bien écrit une préface spirituelle ; les auteurs ont bien trouvé un dialogue badin et moqueur ; mais tout cela est trop sceptique : c'est une dérision perpétuelle de tout. Dieu et le diable sont sur le même rang. Et il y a telle plaisanterie (p. 133 et 136) qu'on ne

peut tolérer. C'est dommage. L'aspect, le titre, les gravures (il y en a de ravissantes), l'impression, la forme séduisent. Mais le fond! Espérons que l'année prochaine, on nous en donnera un autre, que nous pourrons louer sans restriction.

35. — D'après Fenimore Cooper, Mme Meryem Cécyl a composé un récit qui porte le même intitulé que l'œuvre connue du grand romancier américain : *Le Tueur de daims*. Nos enfants, bien certainement, seront heureux de posséder ce joli volume, qui retrace la vie aventureuse et les luttes des Blancs et des Peaux-Rouges, au siècle dernier, dans les régions de l'est des États-Unis de l'Amérique du Nord. L'illustration est assez bonne et la reliure soignée.

36. — Pour donner une idée exacte de *Bouton de rose et Souci*, nous ne trouvons rien de mieux que de rappeler ce que, récemment, Mgr l'évêque de Quimper écrivait à l'auteur, Mlle Marie O'Kennedy : « Ce rapprochement de deux jeunes personnes, toutes deux fort instruites, mais non également bien élevées, est tracé avec une extrême distinction. Mais hélas! comme cela arrive trop souvent, l'amie étourdie et légère triomphe de la fermeté et des résolutions les mieux prises ; Jeanne entraîne Gabrielle ; où donc? A l'Opéra-Comique, le soir même de l'incendie!... Sauvées providentiellement, toutes deux reviennent à Dieu, à la vie sérieuse et chrétienne, et trouvent dans la pratique de la charité la plus sûre garantie de leur persévérance dans le bien. Un pareil livre est une bonne œuvre, il fera du bien et sera lu avec intérêt et profit. »

37. — Ils courent les livres et même les rues, *les Proverbes de Pierrot*. Exemples : Quand les chats n'y sont pas, les rats dansent ; — Un peu d'aide fait grand bien ; — Les bons comptes font les bons amis ; — L'occasion fait le larron, etc. Il y en a douze comme cela. Une composition de M. Jean Geoffroy pour chaque proverbe et un texte amusant dû à la « tante Nicole » forment ensemble de jolies leçons de morale élémentaire à l'usage de nos bébés.

38. — Charles Deslys est mort, mais ses œuvres seront lues pendant longtemps par tous ceux qui aiment les émotions saines et les romans bien faits. *La Fille à Jacques* est de ce nombre, et comme ce touchant récit est suivi de trois autres : *les Dix-sept ans de Marthe, la Cinquantaine* et *Armandine*, il a trois fois plus de chance d'être bien accueilli de nos lecteurs. De jolies gravures agrémentent ce petit volume, qui constitue un joli livre du Jour de l'an ou même de Noël : combien, en effet, seraient heureux de le trouver dans le sabot de l'Enfant Jésus!

39. — Chacun son goût : Mlle Ilda, au lieu de caresser, d'habiller et de déshabiller des poupées inertes, aime à s'entourer de bêtes vivantes. Son oncle, depuis la Perse où il voyage, lui a envoyé une chatte ma-

gnifique, dont vous verrez le portrait « trait pour trait » dans l'amusant et gracieux volume de Mme de Paloff. Les tout petits se délecteront au récit des joies et des peines de *la Chatte de Mademoiselle Ilda* et de cette dernière aussi.

II. — 1. — *Le Tour du monde* en est à son cinquante-huitième volume. C'est une incomparable collection, dont la valeur augmente tous les jours. Nous avons sous les yeux les tomes LVII et LVIII, composant l'année 1889. Tous les articles sont accompagnés de dessins inédits, d'après nature. Le Dr Hecquard, médecin-major de première classe, raconte son séjour de *Trente Mois au Tonkin* de la façon la plus pittoresque ; le marquis degli Abbizzi, dans *Six Mois à Madère,* nous transporte au milieu d'un climat enchanteur et de sites délicieux. Nous passons dans *la Sénégambie et la Guinée portugaise* avec le capitaine Brosselard, qui faisait partie de la commission de délimitation franco-portugaise envoyée sur la côte d'Afrique. M. A. Thouar raconte son *Voyage dans le Delta du Pilcomago et de Buenos-Ayres à Sucre.* M. E. del Monte décrit *une Ville du temps jadis,* Hildesheim, qui a conservé son cachet original et ses vieux monuments. Nous voici chez les cannibales avec le *Voyage dans le nord-est de l'Australie,* de M. Carl Lumboltz, et nous sommes initiés aux moindres détails de la vie des nègres en même temps qu'aux aventures du hardi explorateur. M. Janssen, le savant académicien, raconte son *Ascension scientifique au refuge des Grands-Mulets* dans le Mont-Blanc, et M. Edmond Cotteau son *Ascension au pic de Ténériffe;* M. Ch. de Mauprix a passé six mois chez les Traras, tribus berbères de la province d'Oran, et mêle agréablement les incidents de son séjour à la description de cette partie de l'Algérie. Mme Lydie Paschkoff a séjourné à *Sinope* (Asie Mineure), et donne un aperçu de l'antique capitale de Mithridate. M. Gustave Vuillier nous conduit aux *Iles Baléares* et en fait une description fort attachante ; M. H. Audon, au *Choa,* dans l'Abyssinie méridionale, où à peine arrivé il fut attaqué par les Issahs ; M. Ern. Chantre, de Beyrouth à Tiflis, à travers la Syrie, la Haute Mésopotamie et le Kurdistan. Signalons aussi *Deux Campagnes au Soudan français,* par le colonel Gallieni. Il est impossible de mettre plus d'intérêt, de variété et de richesse d'illustration dans un recueil de ce genre : tout y est raconté avec une compétence hors ligne, tout y est reproduit avec une scrupuleuse fidélité. Inutile d'insister sur l'excellente exécution des gravures.

2. — Voici les tomes XXXIII et XXXIV du *Journal de la jeunesse,* offrant la réunion des numéros parus en 1889. Qui ne voudrait placer ces deux volumes sur la table de famille à côté de leurs devanciers ? On y trouve le même luxe de gravures, le même choix heureux des matériaux, la même variété d'articles, enfin les mêmes

noms, aimés du public, qui ont assuré le succès du recueil. Le regretté J. Girardin, auquel un touchant hommage est rendu par M. Th. de Caer (1er semestre, p. 122) y figure pour une charmante nouvelle : *le Commis de M. Bouvat,* où l'on retrouve ses qualités exquises et son excellent esprit ; Mme de Nanteuil a donné *l'Épave mystérieuse;* Mme J. Colomb, *Mon oncle d'Amérique;* M. Henri Meyer, *le Mousse de Portjiou;* M. Christophe, *Une partie de campagne;* un anonyme, un récit intitulé *Tout droit;* nous retrouverons plus loin ces nouvelles dans la collection de la *Bibliothèque illustrée.* La géographie et les voyages sont représentés par des articles de M. Louis Sevin, sur *la Mission Binder, la Pêche en Chine, les Toubouaï et l'archipel de Cook;* de M. X. Rousselet, sur *la Côte Bretonne;* de M. Jacottet, sur *les Iles Samoa, l'Oklahoma;* et par un journal de voyage en France, publié par M. L. Rousselet, sous ce titre : *Secondes vacances de la Pentecôte;* les sciences par des articles sur *l'Institut Pasteur, les Oiseaux de volière, les Applications du palmier, le Phonographe* et *le Graphophone, les Applications de la gutta-percha et du caoutchouc,* et sur *une Ascension scientifique au Mont-Blanc;* l'histoire, toujours trop négligée, par un article de Mme Jeanne Dumoulin sur *Jeanne Hachette;* deux articles de M. L. Sevin sur *la Bataille de Lignano,* et un article de M. Ch. Gréard sur *la Bataille de Wœrth;* les arts, par un article de Mme Barbé sur *les Tapisseries de haute lisse vers 1500;* la biographie, par une notice sur Chevreul, due au Dr Fr. David. Signalons encore une intéressante étude de M. Ch. Diguet sur la *Répartition du gibier en France.* Il va sans dire qu'une très large part est faite à l'Exposition universelle : M. Maurice Daubin en donne une vue d'ensemble, et nous parle de la Tour Eiffel ; M. Louis Rousselet passe en revue l'Algérie, l'Amérique du Sud, l'Annam et le Tonkin ; M. Louis Sevin, l'Amérique du Nord, la Cochinchine, le palais des colonies, le Sénégal ; M. H. Jacottet, le Congo, le Tonkin, la Nouvelle-Calédonie et la Tunisie ; M. N. Roussanot, la Russie ; M. E. Duhousset étudie les annexes de l'exposition militaire et le palais de la guerre; M. L. Rousselet, le globe terrestre, l'Inde, le Kampong javanais; M. Noirval, la géographie; M. Olivier Basselle, la céramique ; M. Maurice Dauban, le diamant, l'électricité, l'horticulture, le palais des machines, le pétrole; M. F. David, le chemin de fer Decauville et les fontaines lumineuses; M. Fr. Dillaye, les panoramas; M. L. Rousselet, la rue du Caire; M. Louis Sevin, les pavillons des forêts ; M. Latour, la gastronomie et le théâtre annamite; le même et M. Ét. Leroux, l'histoire de l'habitation ; M. le Dr F. David, l'histoire du travail ; M. Robert Cazin, la philanthropie; enfin Mme Jeanne Cazin a donné deux articles sous ce titre : *Promenade pour les enfants à l'Exposition universelle.*

3. — Comme d'habitude, le *Musée des familles* a publié, au cours de

l'année qui prend fin, de bien jolies choses, que relève encore une illustration des plus soignées. Mais ce qui nous a le plus convenu dans ce recueil, c'est peut-être *la Prophétie de Catherine,* qui va de la page 1 à la page 5 du premier semestre. Cette nouvelle, qui rappelle les plus mauvais jours de la Révolution, est signée Sixte Delorme : nous donnerions quantité de gros et prétentieux volumes pour ces quelques pages ravissantes, illustrées d'une composition superbe, qui parle éloquemment au cœur en même temps qu'aux yeux. Ce n'est pas que le *Musée des familles* échappe à toute critique : nous avons relevé dans *Correspondances et Concours* pas mal de choses qu'on aurait mieux fait de négliger.

4. — Le *Musée des familles* a un frère cadet très gracieux, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, et qui s'appelle *Saint-Nicolas.* Ce qu'il y a de charmantes nouvelles, de contes amusants, de récits instructifs, etc., est presque incroyable, et la religion et la morale trouvent ici leur compte suffisamment pour que le volume de 1889 mérite nos suffrages.

5. — Le *Musée des enfants* va commencer sa quatrième année. Les éditeurs ont si bien soigné cette publication que nous lui avons vu forcer — forcer est le mot — l'entrée de plusieurs foyers bien peu chrétiens. Les douze numéros de 1889 sont largement à la hauteur de leurs devanciers, tant par le texte que par les gravures en couleur et en noir, qui y sont répandues à profusion. Les leçons religieuses et morales y abondent, ce qui n'empêche pas, au contraire, que la note gaie y soit fortement accentuée. Ce beau périodique mérite le plus chaleureux accueil des familles catholiques.

6. — Il s'est trouvé, cette année, dans *Mon Journal,* quantité de récits qui ont dû amuser et distraire. Mais nous sommes bien persuadés que c'est le numéro de juillet qui a été le mieux accueilli des petits abonnés. Pensez donc : ce numéro tout entier est consacré au récit d'une *Excursion de deux enfants, Yvonne et Louis, à l'Exposition universelle.* On se demande vraiment, en regardant et en lisant, quel a été le plus spirituel de l'écrivain ou du dessinateur.

7. — Les Greenaway sont toujours à la mode : c'est une importation anglaise dont on finira par se fatiguer. Ces petites figures roses, toujours les mêmes, avec des costumes surannés — au moins pour nous autres Français — ne valent pas, quelque gracieuses et bien disposées qu'elles soient, nos propres illustrations enfantines, bien plus vivantes et bien plus *nature.* Quoi qu'il en soit, on peut prédire le meilleur accueil à l'album publié par la maison Hachette sous ce titre : *Jeux et Passe-temps,* avec 24 planches en couleurs d'après Kate Greenaway. Ces petites scènes sont fort agréablement rendues, et tous les jeux habituels à l'enfance sont décrits et enseignés.

8. — Il y a dans le nouvel Album de Caran d'Ache des scènes d'un comique achevé, qui le feront rechercher par tous les gens d'humeur peu morose; toutefois, plusieurs de ces plaisanteries sont trop libres pour qu'il soit permis de laisser impunément ledit Album entre toutes les mains.

III. — 1. — C'est là-bas, en Bretagne, dans le bourg de Crechguédoc, que se passent presque toutes les scènes douces, comiques ou palpitantes de *Cœur muet*. Un déclassé par sa faute, M. de Bonigan, devenu photographe ambulant et de plus ivrogne, perd en route, près de Crechguédoc, Raymonde, sa plus jeune fillette, laquelle est recueillie au bord d'un fossé par un vieux brave homme de célibataire répondant au nom de Benêt (Benoît), qui, avec les conseils et l'aide de la charitable Mlle Geneviève Duvallier, élève de son mieux la chère abandonnée. Benêt, « le Cœur muet, » n'est pas riche, il s'en faut, et son acte de générosité dûment continué pendant de longues années lui eût assurément gagné plusieurs fois le prix Montyon, s'il se fût mis sur les rangs. Le jeune frère de Mlle Duvallier, Augustin, se prend, avec le temps, d'une vive affection pour Raymonde, ce qui désole les parents de celui-ci qui, tout en estimant particulièrement l'enfant, tiennent à ce qu'Augustin, par un riche mariage, relève leur fortune sur le point de sombrer. On sépare les jeunes gens, qui s'en aiment davantage. Mais voilà que, à travers cent péripéties, Raymonde se trouve tout à coup l'unique héritière d'une grande fortune. Il faut voir alors comme la fille adoptive de Benêt sait en faire noblement usage! Et les choses marchent si bien, si naturellement, qu'Augustin Duvallier et Raymonde de Bonigan ne tardent pas à devenir mari et femme. Il est dans les habitudes de Mlle Zénaïde Fleuriot de n'écrire que des livres aussi intéressants que foncièrement chrétiens; mais cette fois l'auteur nous paraît s'être surpassée. Son *Cœur muet* est un conte bleu, soit; mais quel délicieux conte! En vérité, nous voudrions que les quarante têtes des Immortels fussent sous notre chapeau, afin de pouvoir couronner sans discussion cette œuvre excellente.

2. — Nous n'allons pas nous moquer de nos lecteurs en analysant ce chef-d'œuvre de Manzoni qui s'appelle *les Fiancés* et qui a fait depuis longtemps son tour de France, d'Europe, et même du monde. Bornons-nous à dire que l'édition abrégée que vient d'en publier la maison Hachette est très belle : l'impression est soignée, les coupures habilement faites dans le texte de l'illustre écrivain milanais et les trente-sept compositions hors texte dont le volume est illustré en font un livre d'étrennes fort désirable.

IV. — 1. — Il y a deux ans paraissait, dans la même collection, le premier ouvrage, croyons-nous, de Mme de Nanteuil : *Capitaine*. Ce fut

un succès de premier ordre, complété plus tard par une récompense académique. *L'Épave mystérieuse* aura fort probablement la même double bonne fortune. Impossible de ne pas s'intéresser passionnément à la pauvre petite fille, épave humaine rejetée par la tempête et recueillie et adoptée par Mme de Résort, femme d'un officier de la flotte. Lors du naufrage où la chère épave, baptisée sous condition du nom de Marine, a failli succomber, on a sauvé également un jeune garçon assez singulier dont le langage, pas plus que celui de Marine, du reste, n'a pu être compris de personne. Mme de Résort a un fils, Ferdinand, qui, à notre avis, tient dans le récit la première place. On l'aime, ce Ferdinand. Par contre, Thomy, le compagnon d'infortune de Marine, est bien l'être le plus antipathique qu'on puisse imaginer. Abrégeons en disant que ce roman, très vivant, très mouvementé, plein de bons sentiments et de patriotisme, nous fait voir aux dernières pages Ferdinand devenu un brillant et brave officier, l'orgueil et la joie de tous les siens. De son côté, Marine, dont on a pu découvrir la noble origine, épouse un lord anglais, ami intime de son frère d'adoption. Quant à Thomy, ce Français d'occasion qui a trahi la patrie devant Sébastopol, il meurt misérablement, dévoré par les loups. A chacun selon ses œuvres.

2. — Avant d'expirer, le capitaine Bailleul, s'adressant à son fils, lui fait cette suprême recommandation : Philippe, *Tout droit!* Vraisemblablement écrit par un professeur, cet ouvrage nous fait revivre, d'une façon un peu âpre, notre jeune vie de collège. Philippe Bailleul, un petit Franc-Comtois transplanté loin de ses chères montagnes en plein milieu écolier turbulent et hostile, possède au suprême degré les qualités qui distinguent ses compatriotes : la patience, la fermeté et la bravoure. Il en voit de toutes les couleurs, au collège : on va même jusqu'à le croire coupable d'un vol. Et pour justifier le fils du capitaine et faire éclater au grand soleil sa jeune vertu, il ne faut pas moins qu'une catastrophe qui a failli mettre en deuil toute une ville et dont les conséquences lui sont particulièrement favorables. Quand on écrit des livres de cette valeur, on devrait bien les signer.

3. — Le *Commis de M. Bouvat,* c'est Philippe Cambrequesne, qui a de bonne heure manifesté des dispositions surprenantes pour la photographie et que M. Bouvat, photographe ambulant, mais d'ailleurs le meilleur homme du monde, a été très heureux de s'attacher. En même temps qu'une bonne action, il a fait du reste une bonne affaire : car avec Philippe, la petite industrie prospère, et le père Bouvat, nullement égoïste d'ailleurs, marche à grands pas vers la fortune. Mais Philippe n'est pas un photographe ordinaire, c'est un artiste : on le voit bien, quand quelques leçons de grands maîtres, amis d'école de Bouvat, ont développé ses dispositions naissantes et fait surgir le

peintre de génie qui se cachait sous l'humble apprenti. Aussi le livre ne se ferme-t-il pas avant de nous faire voir Philippe arrivant à la gloire, à la fortune et au bonheur. Ce dernier résultat, le meilleur de tous, est l'œuvre de Sabine Dian, qui récompense le bon Philippe d'avoir sauvé jadis et recueilli sa sœur Némène. Ce récit est malheureusement le dernier de J. Girardin, mort subitement au mois d'octobre 1888. Comme les précédents, il est fin, spirituel, ému, et même l'on y entend quelque part la note chrétienne. Il contribuera à faire regretter davantage encore la mort de ce conteur aimé des enfants et qui vraiment méritait de l'être.

4. — *Mon oncle d'Amérique,* sur lequel comptaient tant Mlle Morineau et quelques autres neveux et nièces, a été ruiné quelques mois avant sa mort, ne laissant d'autre héritage que sa petite-fille, Lucette Mauversé, qui arrive à Saint-Claire une belle nuit de Noël, comme les étrennes de l'Enfant Jésus. Lucette est d'ailleurs un véritable trésor : mais sa cousine Morineau met quelque temps à s'en rendre compte, et il faut qu'elle s'en sépare de longs jours pour s'apercevoir de la place que cette chère petite occupé déjà dans sa vie ; il faut surtout qu'elle ait été malade et ruinée, soignée par le dévouement et nourrie par le travail de la vaillante Lucette pour apprécier l'inestimable valeur de l'héritage de l'oncle d'Amérique. Lucette est d'ailleurs récompensée de tant d'amabilité et de tant de vertus, d'abord par l'affection de ses parents de la Fontenelle, les premiers qui l'aient bien connue et comprise, puis par l'héritage du père Garenfoin, enfin par l'amour du docteur Gervalle, à qui elle donne sans peine son cœur et sa main. Charmant livre, spirituel, émouvant et très moral.

V. — 1. — *Fauvette* et *l'Héritage de Rosélian* ont un point de ressemblance : il s'agit, dans l'un et l'autre récit, d'un enfant qui a, par un crime, perdu son nom, sa famille, sa fortune : là, c'est Fauvette volée par vengeance et vendue à des saltimbanques ; ici c'est Henriet, employé à des ouvrages vulgaires par un misérable colporteur qui a laissé se noyer le père et a volé la fortune de l'enfant. Le dévouement de bonnes âmes répare les deux crimes : et à la fin de l'un et l'autre récit, nous voyons les victimes, Fauvette dans le premier, Henriet dans le second, remis en possession de leur nom, de leur fortune, et trouvant dans le bonheur d'un amour pur et couronné par le ciel, la compensation de leurs longues souffrances. Ces deux récits sont très émouvants, très dramatiques et la plume qui les a écrits est une plume chrétienne.

2. — Encore un témoignage de la science, du dévouement et du patriotisme des missionnaires français ! C'est le P. Brunetti qui nous le donne, dans un beau volume illustré intitulé : *la Guyane française.* Ce livre, composé en grande partie d'articles parus dans les *Missions ca-*

tholiques, revue aussi instructive qu'édifiante, contient le récit d'un voyage effectué par l'auteur à la Guyane française dans le fleuve du Maroui. Il nous fait connaître les peuplades fixées sur le bord ou dans les îles de ce grand fleuve ; les aperçus nombreux y abondent sur la contrée et les indigènes encore peu connus de la partie occidentale de notre grande colonie américaine, et l'on y fait connaissance avec les pénitenciers qui ont rendu cette contrée tristement célèbre. De curieuses anecdotes, des dessins nombreux d'après nature rendent ce livre piquant et lui donnent une particulière valeur. Voilà un très savant et très bon livre, bien chrétien et bien français.

VI. — 1. — Moins riche qu'il y a deux ans, la *Bibliothèque d'histoire et d'art* nous apporte cependant deux volumes intéressants. Le premier, *les Palais nationaux,* dû à deux jeunes rédacteurs au Ministère de l'Instruction publique, comble une lacune. On y trouvera, sous un format commode, illustrée élégamment, une notice sur chacun de nos grands châteaux historiques, Versailles excepté. Les auteurs ont ajouté à la description l'histoire de ces résidences, et groupé les anecdotes qui y font revivre le passé. Le livre, sans couleur politique, peut aller dans toutes les mains, sauf des tout jeunes gens. Il contient plusieurs paginations, ce qui semble indiquer que l'éditeur en fera des tirages à part. Les châteaux étudiés sont : Fontainebleau, qui occupe la moitié du volume, Chantilly et Écouen, Compiègne, Pierrefonds, Coucy, Saint-Germain, Marly, Saint-Cloud, Meudon, Vincennes, Rambouillet et Pau.

2. — L'*Histoire de la peinture militaire en France,* par M. Alexandre, nous raconte les diverses transformations subies par cette branche de l'art depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur marque bien nettement comment de pompeuse et officielle avec Lebrun et Van der Meulen, elle devient romanesque avec le XVIIIe siècle, classique avec David, héroïque avec Gros « à la façon d'un bulletin de la grande armée, » puis familière, vantarde et parfois triviale avec Horace Vernet et son école, puis soudain pleine de sanglots et de colères avec les peintres de la guerre de 1870. Il y a un bon chapitre sur Alphonse de Neuville (pourquoi M. Alexandre l'appelle-t-il *de* Neuville sans le prénom ?), et un autre sur M. Detaille. On y trouve même des noms plus récents, puisque l'auteur va jusqu'à M. Caran d'Ache, dont les fantaisies de troupiers ont, selon lui, une valeur de « documents. » Ce livre, écrit à la diable, n'en sera pas moins parcouru avec plaisir par tous les lecteurs qu'intéresse cette veine bien française de la peinture.

VII. — 1. — L'*Histoire de Jésus-Christ,* par M. l'abbé Bourassé, raconte avec un intérêt saisissant, selon l'ordre chronologique, la vie du divin Sauveur. Pas de discussions scientifiques, pour ne pas rompre le fil de l'histoire ; mais l'érudition de l'auteur a su mettre à la base du récit

comme un fond solide, qui le porte sans se laisser voir et le maintient inébranlable et sûr contre les attaques de la critique la plus difficile. C'est donc un livre bien moderne dans sa simplicité, donnant pleine satisfaction aux exigences, quelquefois contradictoires en apparence, mais au fond toujours conciliables, de la science et de la foi. Le style, grave et facile, convient merveilleusement à ce grand sujet : c'est le cardinal Guibert qui l'a dit, et tout le monde sait que c'était en ces matières un excellent juge. De fort jolies gravures, empruntées aux plus grands artistes chrétiens, font au livre un ornement digne de lui. C'est par excellence le livre d'étrennes des familles chrétiennes, dont il fortifiera la foi et accroîtra l'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. — *France et Syrie* nous donne une idée du bien que les jésuites français ont su faire en Syrie, payant par des bienfaits, qui profitent grandement à la cause de la France, les persécutions dont ils ont été l'objet de la part de nos gouvernants. Dans une série de notices aussi intéressantes et instructives qu'édifiantes et consolantes, le P. Chopin, un proscrit, nous fait connaître quelques-uns de ces jeunes gens, formés par les collèges de Ghazir et de Beyrouth, grâce aux subventions généreuses des collèges de jésuites de la France. Quels merveilleux effets a su produire là-bas l'enseignement de ces maîtres savants et vénérés, qu'une partie de la France s'obstine malgré tout à méconnaître : un clergé savant et pieux, une jeunesse instruite et vertueuse, des générations amies de la France, et qui par leur valeur personnelle contribuent encore à faire aimer notre pays en Orient, voilà l'œuvre des jésuites de Beyrouth et de Ghazir. Quand on pense qu'en 1889, les jésuites ont près de cent cinquante écoles et plus de sept mille élèves là-bas, on se dit que la persécution produit de bons fruits et qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir. Que de bien peut faire ce livre d'étrennes! Nous souhaitons qu'il soit beaucoup lu.

3. — *La Roche-Yvoire* est un vieux château habité par la famille Laroche qui, depuis nombre d'années, a perdu l'immense fortune et cessé de porter les titres de ses aïeux. M. Laroche s'est fait verrier, mais le succès n'a pas récompensé son travail, et, ruiné, il est obligé un jour de partir pour aller réparer le désastre où le bonheur des siens s'est englouti. Mais il a laissé derrière lui un petit ange, une « fée, » sa fille Christine, qui a su, par sa douceur, sa bonté, gagner la confiance du vieux et farouche Méliez, et grâce au repentir qu'elle a éveillé dans son cœur, l'amener à restituer aux Laroche un trésor volé jadis par lui, intendant infidèle, et dont il lui livre le secret. Le bonheur revient dans la famille des Laroche, redevenus les *La Roche-Yvoire*, et l'histoire finit sans que Christine obtienne de récompense, car elle s'est contentée de faire le bien.—Ce roman émouvant est suivi de *Sans ber-*

cail, histoire d'une charmante orpheline, Agnelle Josserand, qui, devenue riche à la fin du récit, en profite pour répandre autour d'elle le bonheur. Quand nous la quittons elle est devenue Mme de Réville, et la vie s'ouvre belle et radieuse devant elle : elle l'a bien mérité.

VIII. — 1. — *Autour de La Fontaine* nous semble un titre un peu cherché : quelques citations du fabuliste et des scènes se passant aux environs de Château-Thierry, voilà ce qui l'a motivé. Là s'arrête notre critique. Les cinq nouvelles rassemblées sous une mirifique reliure or et couleurs sont ou simplement agréables, ou émouvantes, ou touchantes. La deuxième de ces nouvelles a surtout attiré notre attention. Intitulée *le Colonel Von Bluts*, elle devrait faire l'objet d'un petit livre à bas prix et répandue à profusion de Lille à Perpignan, de Nantes à Besançon, aux quatre coins de la France, quoi! Pour peu qu'il vous coule dans les veines une goutte de vieux sang gaulois, vos nerfs se tendront et vos poings se fermeront ; vous comprendrez là ce que signifient ces mots prononcés par des bouches allemandes : C'est la guerre! Le quatrième récit est une vraie perle de sentiment. En le lisant, on se sent de douces larmes dans les yeux. M. Lucien Biart peut se vanter d'avoir écrit pour nos fils un livre à succès.

2. — Nous trouvons presque aussi méritoires, quoique dans un genre tout autre, les bonnes pages que Mme Élodie Lamarque a jetées au vent de la publicité sous le titre de : *Nos bonnes petites bêtes*. Cela débute par une séance tant soit peu comique de la Société protectrice des animaux de Corpintras (Hautes-Écluses). L'un des membres de l'honorable Société reçoit de ses collègues la mission de s'informer du sort fait aux animaux grands et petits de la région. Il part, et son voyage, qui manque de mal finir pour lui, est tissu d'aventures intéressantes, dont gens et bêtes font les frais. La reliure est la même que celle du précédent volume : à tous les points de vue, on peut dire que les deux font la paire.

IX. — 1. — A la condition expresse que vos garçonnets et surtout vos fillettes nourrissent de tendres sentiments à l'endroit des représentants de la race féline, nous vous engageons à offrir cette année, comme étant peut-être le plus agréable livre d'étrennes modestes, l'innocente, l'étonnante, la ravissante *Histoire de Praline*, narrée par Mme Henriette Pravaz. Pradine est une chatte qui, arrachée à une mort certaine par sa petite maîtresse, est l'héroïne d'aventures peu communes chez les descendants de l'illustrissime Rominagrobis. Nous n'en dirons pas davantage. Quand vous aurez acheté cet ouvrage, vos enfants et vous-mêmes, — car vous le lirez, vous aussi, — reconnaîtrez bien haut que nous vous avons donné un conseil qui, pour ne point valoir son pesant d'or, vaut assurément beaucoup mieux que les quatre francs que coûte ce volume très gentiment relié.

2. — Voici une paysannerie qui a nom : *Mam'zelle Frisette.* Mme Adrienne Piazzi raconte avec une émotion communicative la vie toute unie, toute honnête, d'une brave fille, trouvée à l'âge de quelques mois, dans la neige, une nuit d'hiver, par un facteur de village déjà père de quatre enfants. Sa digne femme et lui ne reculent point devant cette charge nouvelle et ils font bien; car vingt ans plus tard Frisette, intelligente et laborieuse, devient la Providence et la joie de la famille. Ce joli récit se termine par l'heureux mariage de Frisette avec l'aîné des fils de ses parents adoptifs.

3. — Abandonné dans une cabane en pleine forêt, le petit André a été découvert par un valet de chasse du riche M. Dellerin, qui a voulu être son parrain et le traite à peu près comme son fils. L'enfant croît en liberté et ses qualités et ses défauts se développent concurremment jusqu'au moment où, d'une façon providentielle, il retrouve sa mère et son grand-père qui, cloîtrés en quelque sorte dans leur propriété de *Maltaverne,* pleurent depuis des années la mort de leur unique enfant. Mais M. Dellerin est très attaché au « gamin » qu'il a recueilli et sa mère veut naturellement le garder. De son côté, André, s'il adore sa mère, chérit son bienfaiteur ; il ne peut cependant se dédoubler. Alors on trouve une solution : la mère d'André étant veuve et M. Dellerin célibataire, ils se marient. Très joli roman, bien illustré, et qui se présente en outre sous une élégante reliure.

X. — 1. — On sait que par cette pompeuse dénomination : *le Toit du monde,* les indigènes du Turkestan désignent le plateau de Pamir, compris entre l'Alaï, l'Hindou-Koush et les monts Thien-Chan. Cette région de difficile accès présente à l'ethnographe un intérêt aussi vif qu'au géographe, car c'est de là que sont parties, selon toutes probabilités, les migrations qui ont peuplé l'Asie occidentale et l'Europe aux temps préhistoriques. Depuis le commencement du siècle, les Anglais par le sud, les Russes par le nord, montent à l'assaut de cette gigantesque citadelle défendue par la nature, autant que par ses farouches habitants. Cette région inhospitalière a été franchie en mars 1888, c'est-à-dire en plein hiver, par trois intrépides Français, MM. Bonvalot, Capus et Pepin. L'année dernière, M. Bonvalot racontait dans un très beau volume les péripéties de cet étonnant voyage ; cette année, à son tour, M. Capus nous donne, sous un format plus modeste, un récit non moins intéressant, qu'il fait précéder d'un exposé rapide des tentatives antérieures de pénétration faites par les Anglais et les Russes. Ouvrage savant, bien écrit, qui demande une certaine instruction et des goûts sérieux pour être bien apprécié. Au point de vue moral et religieux, il ne laisse rien à désirer.

2. — M. A. Mellion entreprend de décrire les divers déserts en Asie, en Afrique et en Amérique, en s'appuyant sur les récits des princi-

paux voyageurs. *Le Désert* est un livre bien fait, sérieux et instructif, où l'auteur a évité de son mieux la monotonie. La partie relative au Sahara est particulièrement intéressante, et naturellement plus développée que le reste. Nous n'aurions aucun reproche à formuler, si M. Adrien Mellion ne s'était cru obligé d'affecter une désinvolture de mauvais goût à propos du désert de Syrie et des grands événements bibliques et évangéliques dont il a été le théâtre : il a trouvé notamment ingénieux d'appeler Notre-Seigneur Jésus-Christ le « rabbi nazaréen. »

3. — La vulgarisation des savants travaux de M. Chevreul n'avait pas encore été tentée; M. Guignet vient de combler cette lacune par une étude remarquable qui n'est rien moins qu'un précis complet de l'histoire, de la théorie et de la pratique des couleurs envisagées au triple point de vue de l'art pur, de l'art décoratif et de l'art industriel. Nous ne pouvons donner ici les titres des trente chapitres dont se compose ce petit ouvrage, mais nous devons dire que toutes les belles recherches de l'illustre centenaire sur les contrastes successif, simultané, mixte et rotatif, y sont analysées avec autant de compétence que de précision. La partie pratique n'est pas traitée avec moins de soin ; l'auteur y étudie pour chacune des trois grandes catégories de peintures (teintures, peintures à l'huile ou à l'eau, peintures vitrifiables), toutes les couleurs susceptibles d'être employées, leur nature, leur provenance, leur degré de solidité, leur mode de fabrication et d'emploi dans les différents arts. Les amateurs et les artistes trouveront là maints renseignements aussi intéressants qu'utiles.

3. — En consacrant son nouveau volume au *Bronze*, M. Maxime Hélène a écrit un chapitre très curieux et très bien fait de l'histoire de l'art et de la civilisation depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'heure actuelle. Il étudie les nombreux usages auxquels ce métal a servi chez les Orientaux, chez les Grecs, les Étrusques, les Romains et les Byzantins. Enfin, après avoir parlé de la Renaissance en Italie et en France, il passe à l'époque contemporaine sur laquelle il s'appesantit davantage, comme il convient. Nous regrettons de trouver dans la préface la phrase que voici : « Agrippa fait orner de bronze le Panthéon de Rome et sa charpente d'airain, respectée par les barbares, n'est arrachée que par le pape Urbain VII Barberini. *Quod non fecerunt barbari, facere Barberini.* De même, page 262, à propos du rôle historique d'Étienne Marcel, une citation de Guizot, rappelée ici d'une façon bien inopportune, nous paraît être comme l'affirmation du droit du peuple à la révolution permanente.

XI. — 1. — Sans doute, *l'Oncle Philibert* est assez sympathique, quoique un peu original : il est vrai que c'est un vieux garçon. Il aime beaucoup et aide, autant que ses moyens limités le lui per-

mettent, ses dignes parents de province qui, à la suite de malheurs immérités, sont venus se fixer auprès de lui à Paris. Sa petite nièce Annette est un modèle à donner aux fillettes de toutes les conditions; mais nous devons faire remarquer à Mme Jeanne Marcel que les quatre derniers mots de la page 60 sont des plus déplacés dans un livre destiné à l'enfance. Ils devront être absolument supprimés dans la seconde édition.

2. — Quant au livre nouveau de Mme A. Fresneau née de Ségur, *les Protégés d'Isabelle,* nous sommes heureux de le déclarer excellent à tous égards. C'est la vieille histoire, délicatement rajeunie, de deux pauvres orphelins secourus par de charitables dames qui, les mauvais jours venus, trouveront dans leurs protégés d'autrefois reconnaissance et bons offices. L'intérêt qui s'attache à ce roman est d'autant plus grand que les scènes les plus émouvantes se passent sous la Terreur.

4. — Mme du Boëdic, *la Dame bleue,* a perdu son mari, emporté par un paquet de mer, et on lui a volé l'une de ses filles et toute sa fortune : depuis elle est folle et pauvre, habitant une ruine avec la fille qui lui reste et une vieille bonne fidèle ; on la voit de temps en temps errer à travers la campagne, en robe bleue, et les paysans s'enfuient en l'apercevant, la prenant pour une fée. Comment elle retrouve enfin sa fille, sa fortune et sa raison, grâce à l'intelligence de Juhel de Ker'hor, au courage d'Hervé de Kervallan, au dévouement de l'abbé Trévoux, et à la vigueur de Jeannik, l'ancien braconnier, voilà ce que l'émouvant récit de Mlle Carpentier nous fait connaître. Il y a, du reste, beaucoup d'autres acteurs intéressants dans ce drame, et l'amiral de Kervallan, et sa petite-fille Anne, et le général Cladel, et le brave Aubin, et l'insouciante Mme Delport, et l'affreux Cado : nous laissons aux jeunes lecteurs le plaisir de faire leur connaissance. Ce que nous pouvons leur dire, c'est que *la Dame bleue* est un récit très dramatique et d'une inspiration vraiment chrétienne. En faut-il davantage pour les décider à le lire ?

4. — *Souffre-douleur,* c'est Blanche Demagné, la petite Française de l'Inde, qui, seule, ignorante et trop faible pour se défendre au milieu des enfants étourdies de la pension où elle est comme en exil, devient promptement leur « souffre-douleur » : cet âge est sans pitié! Heureusement elle est consolée et soutenue par Mlle Juliette, une des maîtresses de la pension Lorois, et la cuisinière, la bonne Françoise. Elle finit, avec leur aide, par conquérir l'amitié de celles qui l'ont fait tant souffrir. Aussi, quand elle part quatre ans après, tout le monde la regrette : mais elle emmène Mlle Juliette et Françoise, qui, désormais, feront partie de la famille. L'histoire de *Souffre-douleur* est douce, émue, charmante.

XII. — 1. — Quand on a du cœur comme Alain Le Jarriel, on a

beau être affligé d'un caractère difficile, on arrive toujours à se corriger de ses gros défauts en germe, surtout quand on a le bonheur d'être élevé par des parents sévères mais justes, comme la tante Marthe qui remplace la mère toujours malade. Les leçons qui découlent des scènes de ce petit livre, suffisamment empreint de sentiments religieux, sont excellentes et peuvent être placées non sans utilité sous les yeux de la prime jeunesse.

2. — Une désobéissance d'enfant peut avoir parfois des conséquences d'une extrême gravité : c'est ce qui ressort de l'histoire de *Pipo*. Georges Dubourg, enfreignant les ordres de son père, quitte une nuit le château paternel et s'aventure avec un camarade, dans la forêt voisine où nos deux rôdeurs sont enlevés par des bohémiens. Leur sort eût pu devenir fort misérable, leur vie même courir des dangers sans le dévouement d'un petit nègre de la tribu nommé Pipo, qui fuit les nomades en compagnie de Georges qui est enfin rendu à son père après des aventures qui ne prêtent pas à rire. Historiette à méditer par les petits curieux indociles.

3. — Il y a pas mal d'enfants au *Château du Roc-Salé :* d'abord les enfants des maîtres de céans, Robert, Bertrand, Yves et Armelle de Kerdol ; puis Carl Meister, le petit naufragé, que Maloëf le pilote a recueilli une nuit, transi et glacé, dans les débris d'un naufrage; enfin, les petits cousins de Paris, Gaston et Marguerite de Livet, venus pour passer leurs vacances au bord de la mer. Aussi l'on s'amuse : promenades en barques, pêche à la sardine, histoires de la bonne Perrine ou de la tante Jancel, rien ne manque, et les exigences et les petites farces de Robert, dont les méchancetés d'ailleurs ne durent guère, ne sont pas suffisantes pour gâter tout ce bonheur. Il y a cependant un point noir : depuis qu'il est là, le petit naufragé n'a plus entendu parler de sa mère ; mais il la retrouve enfin, et avec elle il se fixe désormais auprès de ceux qui pendant quelque temps lui ont servi de famille. Ce livre d'enfants est gentil et charmant, et pourra faire passer à ses jeunes lecteurs quelques bonnes heures, qui ne seront pas sans profit.

4. — *Les Enfants de la Tour du Roc* sont au nombre de cinq : Andrée de Gigone, Cécile, Denise, Lucile et Pierre de Ferry, tous petits-enfants du baron de Gigone, et les uns et les autres restés orphelins. Andrée est la plus sérieuse, un peu la maman de la petite bande, qui a ses défauts, qui est étourdie, tapageuse, gourmande un peu, mais qui n'est pas méchante. Il arrive bien de ci de là quelques accidents, une chute, une égratignure, une brûlure, mais cela ne fait qu'éprouver l'affection qui unit les cinq orphelins : on s'amuse, on se promène dans la voiture aux chèvres, on fait des confitures, on organise de petites fêtes, et enfin l'on va à Clermont, d'où l'on rapporte de bonnes pâtes confites et des souvenirs de la fontaine Saint-Allyre.

C'est sur ce voyage que se termine ce récit, bien fait pour amuser, intéresser et même instruire les enfants, qui y trouveront de bonnes leçons agréablement données. Bonne chance à ce petit livre !

XIII. — 1. — Robert de Nigel, *le Fils de l'amiral,* est un petit vaniteux que sa mère, trop faible, gâte d'une façon malheureuse, ce qui développe en lui de vilains instincts d'orgueil et de violence. Son père, l'amiral de Nigel, de retour d'un voyage au long cours, constate au passif de son unique héritier toute sorte de petits méfaits qui lui font prendre la résolution énergique d'extirper le mal jusque dans ses racines. Et c'est pourquoi l'élégant, le beau, mais incorrigible Robert, se voit tout à coup abandonné par son père à bord d'un navire de guerre où il doit rester comme mousse pendant des mois, soumis à l'inflexible discipline. L'épreuve réussit non sans peine ; aussi quand Robert revient au château ne se ressemble-t-il plus, — à son avantage. Gracieux volume, recommandable à tous égards.

2. — L'*Histoire d'un garçon,* c'est l'histoire de Gustave Carbonnel, qui, désiré par son père et accueilli avec bonheur à son entrée dans le monde (c'était le premier enfant, les filles ne comptant pas), trompa joliment ses espérances. Enfant et jeune homme, écolier et collégien, il se montra constamment mauvais sujet, et le dénuement de sa mère et de sa sœur réduites à travailler pour vivre après la mort de M. Carbonnel, ne suffit pas à lui ouvrir les yeux, et il continua à dépenser joyeusement l'argent qu'elles gagnaient avec tant de peine. La guerre fut son chemin de Damas, et le patriotisme réveilla chez lui l'honneur. Il s'engagea, se battit vaillamment, fut blessé, et quand enfin sa sœur fut récompensée de son dévouement par un mariage selon son cœur, c'est avec des épaulettes d'or toutes neuves qu'il vint assister à la noce. Cette histoire est, on le voit, très morale ; ajoutons qu'elle est intéressante, très touchante, et qu'on y découvre en mainte page la trace d'une inspiration chrétienne. VISENOT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Les Victimes du brevet,* par le Dr LOUIS DE POITIERS. Paris, H. Gautier, s. d. (1889), in-12 de 320 p., 3 fr. — 2. *Sans brevet,* par MARIE-THÉRÈSE JOSÉPHA. Paris, H. Gautier, s. d. (1889), in-12 de 230 p., 2 fr. — 3. *Le Prieuré,* par M. MARYAN. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1889), in-18 de 319 p., 3 fr. — 4. *Les Grands Soucis du docteur Sidoine,* par ALEX. DE LAMOTHE. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 de 340 p., 3 fr. — 5. *La Montre de tante Marie,* par Mme DE STOLZ. Paris, Haton, 1889, in-18 de 281 p., 3 fr. — 6. *Les Idées de tante Vieillote, journal d'une vieille femme,* par E. MEUNIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 273 p., 3 fr. — 7. *Maximilien Heller,* par HENRI CAUVAIN. Paris, Lecoffre, 1889, in-12 de 284 p., 2 fr. — 8. *Lady Hester,* par Mme HENRI LANGLOIS. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 153 p., 2 fr. — 9. *Sacrifice,* par Mme A. DE MORBOIS. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 306 p., 2 fr. 50. — 10. *Pierre de touche,* par S. BLANDY. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 437 p., 2 fr. 50. — 11. *Pauvre Léna,*

par Marcelle Lythe. Paris, Bourguet-Calas, 1888, in-18 de 319 p., 2 fr. 50. — 12. *Le Château de fer,* par Marcelle Lythe. Paris, Bourguet-Calas, s. d., in-18 de 318 p., 2 fr. 50. — 13. *A travers pays, esquisses de province,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 255 p., 2 fr. — 14. *La Roche Maudite,* par Mme Jeanne Cazin. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de 226 p., orné de 26 grav., 2 fr. — 15. *Un Hiver dans les Alpes,* par S. de Paroy. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 79 p., illustré de 15 grav., 0 fr. 40. — 16. *Les Certificats de François,* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de 255 p., illustré de 14 grav., 2 fr. — 17. *Souvenirs d'un vieux chasseur,* par Paul Dhormois. Paris, Hachette, 1889, gr. in-8 de 211 p., illustré de 12 grav., 2 fr. — 18. *Le Cadeau de deux pauvres Alsaciennes,* par l'abbé Art. Bonnot. Paris, Propagande catholique, 77, rue Violet, s. d. (1889), petit in-18 de 150 p., avec 10 grav., 0 fr. 50. — 19. *La Jeune Sibérienne, histoire russe,* par Xavier de Maistre. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 141 p., illustré de 12 grav., 0 fr. 75. — 20. *Faits et Gestes d'enfants,* nouvelles, par l'abbé Ludovic Briault. Paris, Tolra, 1890, in-8 de viii-272 p., avec 16 compos. en couleurs et hors texte, 5 fr. — 21. *Le Rêve de Noël,* par J. Masson. Paris, Hachette, 1889, in-16 cart. de 40 p., orné de dessins en couleur et en noir, 0 fr. 35. — 22. *Le Grillon du foyer, conte de Noël,* par Charles Dickens. Paris, Hachette, 1889, in-16 cart. de 72 p., orné de dessins en couleur et en noir, 0 fr. 40. — 23. *Le Brin de fil,* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1889, in-16 cart. de 70 p., avec dessins en couleur et en noir, 0 fr. 40. — 24. *Une Brouille de peu de durée,* par Pauline Kergomard. Paris, Hachette, 1889, in-16 cart. de 39 p., orné de dessins en couleur et en noir, 0 fr. 35. — 25. *Mon oncle et Moi,* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 39 p., 0 fr. 35. — 26. *Un drôle d'oiseau,* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 40 p., 0 fr. 35. — 27. *Paulus, ou les Premiers Temps du christianisme dans les Gaules,* par le chanoine Raymond. Paris, Haton, 1889, 2 vol. in-12 de 294 et 300 p., 5 fr. — 28. *Le Roi de Gand,* par Henri Cauvain. Paris, Lecoffre, 1889, in-12 de 364 p., 2 fr. — 29. *Le Bachelier de Séville,* par André Laurie. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 336 p., orné de quelques grav., 3 fr. — 30. *Les Drames de l'Inde. De Delhi à Cawnpore,* par le Dr Félix Maynard. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 cartonnage, illustré en couleur, orné de quelques grav., 2 fr. — 31. *Les Coureurs de frontières,* par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin, 1889, gr. in-4 de 318 p., orné de nombr. grav. sur bois, de Vintraut et Petit, 5 fr. — 32. *Dans les Pampas, les Émigrants,* par G. Henty. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 222 p., orné de 27 grav., 1 fr. 50. — 33. *Dans les Pampas, les Jeunes Colons,* par G. Henty. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 223 p., orné de 34 grav., 1 fr. 50.

1. — P.-J. Proudhon, quelque part (dans ses *Contradictions économiques*, je crois), n'a-t-il pas osé dire qu'en ce qui le concernait « Dieu n'était pour lui qu'un instrument dialectique nécessaire. » Depuis que cet orgueilleux révolté a cessé d'écrire, on a, en France, pas mal progressé dans le sens indiqué par lui. Officiellement, Dieu est devenu « quantité négligeable. » Que dis-je ? Dieu, aujourd'hui, « voilà l'ennemi. » Tout ce qui rappelle de près ou de loin la divinité a donc été supprimé de l'école dite neutre, de l'école athée, et l'enseignement d'État suit cette pente, vertigineusement. Quelles belles générations on nous prépare ! Quand l'heure des suprêmes sacrifices aura sonné, que signifieront les mots d'abnégation et de dévouement ? Ils seront pour les malins, les chefs, des « instruments dialectiques, » et pour les subordonnés logiques de la doctrine, qualités « négligeables. » Puissent les choses changer bientôt dans notre infortunée patrie au point que tout rentre dans l'ordre ! Ceci m'est venu à l'esprit en lisant *les Victimes du brevet.* M. le docteur Louis de Poitiers met en scène une jeune fille,

Thérèse d'Avril, qui, orpheline, a le malheur d'avoir pour tuteur un joueur passionné, sans conscience, doublé d'une femme joueuse aussi et sans la moindre délicatesse. Ceci résulte de cela. La pauvre Thérèse, chrétiennement élevée par sa défunte mère, est aussitôt placée dans un pensionnat laïque qui a la spécialité de fabriquer des brevetées selon le goût du jour, malgré et quand même. Le milieu délétère où elle doit vivre quatre ans durant est vigoureusement décrit par l'auteur, trop même peut-être; car, en toute sincérité, il me répugne de croire que la perversion humaine, laïque et obligatoire, atteigne cette perfection machiavélique. Thérèse d'Avril, heureusement, est aussi ferme que douce: elle résiste victorieusement aux exemples exécrables qu'elle a sous les yeux. A certaines heures même, elle saura être héroïque, et, sans s'inquiéter de ce qui pourra en résulter pour elle, elle n'hésitera pas ou à se soustraire aux influences mauvaises, ou à défendre une vieille mère maltraitée par une directrice d'école, fille dénaturée, ou enfin à apporter le secours bienfaisant de ses principes religieux à une compagne un instant égarée et que guette la mort. Et Dieu, en punissant d'une façon manifeste celles qui l'ont trop longtemps bravé, ménagera à son enfant fidèle le bonheur qu'elle mérite en l'arrachant à une tutelle infâme que remplacera, à quelques années de là, un mari digne d'elle. Je désire voir ce livre, parfois un peu vif, pénétrer partout, principalement au foyer des gens appartenant aux classes dirigeantes qui, de bonne foi, peuvent encore s'imaginer que l'enseignement laïque est avantageux pour leurs enfants. L'école sans Dieu, c'est la peste, surtout pour les futures mères de famille qui, dans l'accomplissement de leurs pénibles devoirs à travers la vie, ne trouveront nul point d'appui. Alors les parents recueilleront ce qu'ils auront semé : les reproches, le mépris, les injures. A bons entendeurs, salut !

2. — Thérèse d'Avril, dans *les Victimes du brevet,* se soucie du brevet comme un poisson d'une pomme et, à tous égards, elle a cent fois raison. Adrienne Daubenton, l'héroïne de *Sans brevet,* cherche à conquérir, elle, ce maudit brevet, mais sans enthousiasme, par simple obéissance envers ses parents. Quand elle se présente aux examens, elle ne croit pas avoir jamais besoin de diplôme pour vivre ; car, si elle n'est point riche, elle doit, du moins, se trouver un jour dans une situation aisée. Elle échoue à l'oral par défaut d'aplomb laïque (elle a fait ses études chez les religieuses). Ce qui, soit dit en passant, ne l'a point empêchée de faire des compositions remarquables. Adrienne n'est donc pas une ignorante, il s'en faut. Elle se console facilement de son échec; mais bientôt un malheur imprévu fond sur elle : son père meurt, laissant, contrairement à ce qu'elle pensait, une succession des plus embarrassées. A peu de chose près, c'est la ruine. Comme la jeune

fille est mineure, il faut la pourvoir d'une tutelle, et, parmi les siens, c'est à qui déclinera la charge. Cependant, grâce à l'intervention du notaire de la famille, certain vieil oncle égoïste, bourru, qui déteste les femmes en général et n'aime pas sa jeune parente en particulier, est sur le point d'accepter les fonctions effectives de tuteur, lorsqu'une cousine madrée, Mme d'Oliver, qui spécule d'avance sur la solide fortune de l'oncle en question et qui redoute les influences qu'elle soupçonne opposées à ses intérêts, se déclare prête à donner asile à l'orpheline. Ce qui n'empêche pas le vieux major (l'oncle a été militaire) d'être investi nominalement de la tutelle. Voilà Adrienne Daubenton installée chez Mme d'Oliver dont les aimables enfants lui font facilement supporter les manières irritantes de leur mère. Mme d'Oliver a un fils qui, un beau jour, quitte brusquement Paris, où il est avantageusement casé, et vient s'installer à la campagne près de sa famille : il veut être indépendant en faisant valoir lui-même ses terres. Peu à peu, il apprécie Adrienne et la demande en mariage à son tuteur qui en parle à Mme d'Oliver. — « Jamais, réplique sèchement celle-ci, Adrienne n'a pas le sou. » Et Mme d'Oliver va jusqu'à reprocher à la chère enfant de n'avoir pu même conquérir son brevet. — « Adrienne est ma nièce, mon unique nièce, Madame, » réplique le vieux major, simplement. Claire réponse pour l'ambitieuse. Et le mariage a lieu, et Adrienne est heureuse, quoique « sans brevet », ce brevet que le major, esprit pratique, repousse, par principe, pour la femme. Roman bien écrit, que tout le monde peut lire : il est intéressant, spirituel, moral et chrétien, tout à la fois.

3. — Je retrouve toutes ces qualités, plus accentuées encore, dans *le Prieuré,* de Mme M. Maryan ; d'un tel auteur, cela ne surprend pas. On voit là un M. Gerfaux, gros industriel, qui, veuf sans enfant, a fait élever avec soin sa nièce, Simone Ayral, avec l'intention de l'instituer son héritière. Les années de pensionnat écoulées, M. Gerfaux amène dans sa maison la chère enfant qu'il gâte de son mieux. Les principes de l'oncle et ceux de la nièce sont tout différents ; mais le libre-penseur laisse à la chrétienne toute sa liberté... jusqu'au moment où, à propos d'un prieuré qu'il a acheté pour en déposséder les sœurs qui y élèvent les enfants pauvres du pays, il a quelques assauts à soutenir de la part de Simone. Il juge alors qu'il y a lieu de restreindre cette liberté intempestive. Puis vient le moment de songer à un établissement pour Simone. M. Gerfaux veut lui faire épouser un ingénieur distingué, qu'elle accepte d'abord, mais qu'elle finit par repousser, parce qu'elle s'aperçoit à temps qu'entre elle et lui il n'y a pas communion d'idées ni de convictions religieuses. Furieux, M. Gerfaux se brouille avec sa nièce et se marie avec une intrigante, dont il est la dupe. Que fera la pauvre Simone ? Comme elle n'est pas « sans bre-

vet, » elle s'improvise institutrice. Condition bien rude pour une jeune fille qui devait être riche et honorée, mais qui ne dure que jusqu'au moment assez rapproché et providentiel où le jeune officier de marine Xavier de Kerfenteun, qui l'aime depuis longtemps et l'admire à cause de sa vaillance de chrétienne, la rend à elle-même en en faisant sa femme. A la nouvelle de cette union, l'oncle qui, au fond, chérit toujours sa nièce, lui fait, de loin, son cadeau de noces : il lui donne *le Prieuré* — qui redeviendra cette fois aux sœurs en toute propriété. On ne saurait trop féliciter Mme Maryan d'utiliser ainsi son beau talent.

4. — Je viens de parler de trois ouvrages où se meuvent invariablement et assez péniblement des oncles et leurs nièces. En voici encore un, mais celui-ci est dans la note gaie. Il repose l'esprit. Pour savourer en connaisseur les délectables choses dont M. Alex. de Lamothe nous parle accessoirement — ou mieux principalement ; c'est au lecteur à se faire sur ces deux adverbes une opinion — il faut être bibliophile, collectionneur ou au moins bibliomane, comme le savantissime docteur Sidoine, un vieux veuf, qui est à la fois tout cela. *Les Soucis du docteur Sidoine* sont graves ; car il s'agit pour lui d'éloigner de sa nièce Suzanne, qu'à la mort de ses parents il a adoptée, non sans regimber, tout ce qui peut la rendre mauvaise, — comme le défunt tyran enjuponné du docteur. Or, celui-ci songe tout bonnement à la séquestrer dans sa maison, et, ma foi, il y serait parvenu, le vieux fol ! sans l'intervention de son frère André, un Parisien de derrière les fagots, qui joue au naïf père d'adoption des tours de sa façon, dont le dernier, le plus pendable de tous, est de faire épouser à l'aimable jeune fille un non moins aimable garçon, très savant par-dessus le marché. Ce volume m'a tellement amusé et intéressé que je me promets de le relire plusieurs fois. D'une simple fantaisie d'écrivain, je n'en ai jamais dit autant. Cela s'explique : je suis infiniment moins savant que le docteur Sidoine, mais je confesse avoir pour les livres une passion égale à la sienne. Plaignez-moi ou enviez-moi, selon votre tempérament.

5 et 6. L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Pour mon compte, j'ai fait mien, depuis beaux lustres, ce précepte versifié. Aussi, faussant compagnie à Messieurs les oncles, je me retourne... du côté de Mesdames les tantes. Je vous présenterai d'abord celle qui fait l'un des charmes du volume intitulé : *la Montre de tante Marie.* Marie Villeneuve, ménagère modèle, grâce à son exactitude dans l'accomplissement des actes journaliers de l'intérieur, grâce aussi à l'ordre et à l'économie qui, chez elle, président à tout, sait élever admirablement une nombreuse famille, alors que sa sœur, Mme Delbos, qui n'a qu'une fillette, est cause de l'appauvrissement progressif et de la ruine totale de son mari, en raison de son insouciance, de sa coquetterie et de son désordre. Ces tableautins où, tout naturellement,

sans fatiguer jamais, l'ombre noire succède aux plus vives lumières, sont brossés de main de maître. Par son style, l'esprit chrétien qui s'y affirme sobrement et énergiquement, par sa douce morale et ses conseils pratiques, ce nouvel ouvrage de Mme de Stolz se place, à mon humble avis, au premier rang des publications à recommander aux jeunes gens des deux sexes et de toutes les conditions. Il jouit en outre du privilège rare de pouvoir être conseillé charitablement à nombre de gens dûment majeurs et de haut mérite qui, de leur vie, n'ont pu se plier à cette politesse des rois : l'exactitude. — Quant aux *Idées de tante Vieillotte* — autre bonne tante — elles m'ont paru presque toujours judicieuses ; car, à peu de chose près, ces idées sont mises au service de la religion, de la morale et du bon sens. Mme E. Meunier a beaucoup d'esprit, et, dans les quarante-quatre fragments dont se compose son travail, elle le prodigue. Elle pince, elle cingle, elle égratigne même : chacun d'entre nous reconnaîtra les quelques-uns de ses défauts ou de ses travers ; mais, voyez-vous, faites comme moi : riez de bon cœur et efforcez-vous d'éviter les torts et les ridicules. Ce n'est pas un livre pour les tout jeunes gens ; mais les jeunes femmes, nouvellement entrées en ménage, gagneront peut-être quelque chose à le méditer.

7. — Diogène se souciait peu, paraît-il, des aises de la vie civilisée de son temps. L'avocat contemporain *Maximilien Heller* va presque aussi loin. Comme le Cynique, il se moque des commodités de l'existence et de l'existence elle-même, puisque, malade, il néglige, de propos délibéré, de se faire soigner. Il trouve les hommes inutiles sur notre planète, et la pensée, la terrible et infatigable pensée qui, sans relâche, lui martèle le cerveau, comme le vautour mythologique dévorait les entrailles de Prométhée, l'achemine insensiblement, mais sûrement, vers la tombe. Donc, la pensée, c'est son bourreau. Et pas de remède à ce mal psychologique; la science, du moins, n'en a pas trouvé. Or, un jour, cet étrange philosophe, ce misanthrope, cet indifférent à toute créature et à toute chose, se met en tête d'empêcher une justice qui se fourvoie de frapper un innocent, qu'il ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. Et, séance tenante, il se transforme en un policier auprès duquel Vidocq, Canler et leurs émules actuels de la Préfecture ne sont que de petits garçons. Hasardant sa vie, il réussit à découvrir le coupable, et, par la plume de M. Henry Cauvain, il raconte sa chasse au criminel avec des détails à vous donner des rêves macabres. A quelque temps de là, Maximilien Heller, le sceptique, est guéri de corps et d'âme : il a fait le bien pour le bien. Composition originale et pleine d'intérêt.

8. — Dans un autre genre, l'histoire que Mme Henri Langlois a écrite sous le titre de : *Lady Hester* est également captivante. Lord Trevors-

ham, qui va mourir, a commis, ne l'apprenant qu'à l'heure suprême, le crime de bigamie, on pourrait dire, si le mot se trouvait dans les Dictionnaires officiels de la langue, de trigamie. On lui avait prouvé autrefois, à ce lord, que sa première femme et sa fille avaient été massacrées par les Indiens, au Canada, et il s'était remarié deux fois. De sa seconde union, lord Trevorsham avait eu plusieurs enfants qui, — la preuve étant fournie de l'existence concurrente de la première femme, — se trouvaient n'avoir plus, de par la loi britannique, et malgré la bonne foi de leurs auteurs, ni nom, ni famille. Mais, en face de l'héritière, fille issue du premier mariage, se trouve, au même titre qu'elle, un enfant né, après la mort de la Canadienne, de la troisième union du lord, ce qui exaspère la susdite héritière lady Hester, une gaillarde sans cœur. Cette situation compliquée crée des incidents et des accidents nombreux, qui prennent fin à l'avantage des pauvres enfants du second lit, victimes innocentes de circonstances exceptionnelles et qui, faisant preuve de courage toujours et partout, montrent, en outre, qu'ils n'ont pas moins de confiance en Dieu que de véritable honneur.

9. — Je prends la liberté de recommander aux jeunes femmes et même à celles qui ne le sont plus, jeunes, le délicieux roman de Mme A. de Morbois : *Sacrifice*. Rien de plus simple comme sujet. Madeleine des Eyssarts aime un jeune officier, Aymard de Coursay, et en est aimé. Leur mariage est décidé, lorsque la mère de Madeleine, souffrante depuis longtemps, voit son état s'aggraver, au point que la cécité devient inévitable. Aussitôt, de par la volonté de Mlle des Eyssarts, l'union projetée est rompue : son cœur se brise, mais elle tient ferme contre toutes les sollicitations. Ce martyre d'une âme est poignant, mais quelle leçon pour notre jeunesse! Madeleine va jusqu'aux limites de l'abnégation : non seulement elle renonce au bonheur pour elle-même, non seulement elle se résigne à consacrer ses plus belles années à sa mère devenue aveugle, mais encore, à force de diplomatie, elle arrive à faire agréer à son ci-devant fiancé une union qui comble les vœux d'une amie qui lui est particulièrement chère. Que d'héroïsme! Sans faire injure au beau sexe, je ne pense pas que les femmes comme Madeleine des Eyssarts soient nombreuses sous le soleil; on en trouve cependant, j'en suis convaincu.

10. — La *Pierre de touche*, de Mme S. Blandy, est longue un tantinet, mais on aurait mauvaise grâce à le lui reprocher trop vivement. Histoire de deux familles, l'une du Canada, l'autre de Lyon, qui, à travers mille péripéties, se fondent, par des alliances, en une seule. Psychologie légèrement subtile parfois, mais, en somme, sentiments excellents à tous égards.

11 et 12. — Si Mme Marcelle Lythe n'est pas une observatrice aussi

sagace que Mme S. Blandy au point de vue du jeu compliqué des passions, en revanche, elle me semble avoir, à un degré plus élevé, le don de présenter ses récits d'une façon poétique. *Pauvre Léna* est un de ces contes bleus ravissants comme on n'en écrit plus guère, peut-être parce qu'il est moins facile de les réussir. Je crois sentir ici l'influence combinée de Musset et de Gœthe. Jean est un artiste qui s'ignore et que Léna, sa petite amie et sa compagne de misère, et aussi le bon curé de la paroisse, persuadent de sa vocation. Il se rend à Paris, et devient célèbre. Mais quand il accourt au pays pour épouser Léna qu'il n'a pas oubliée, Léna a disparu. On lui dit qu'ayant quitté le village, elle est depuis un temps la femme d'un autre dont le nom et la demeure sont inconnus. Le pauvre artiste perd la raison et ne la recouvre que quand, plus tard, sa bien-aimée, enfant perdue et retrouvée par son père, riche et noble, lui est rendue. *Un Mariage de raison* et *la Fleur séchée,* deux nouvelles qui viennent ensuite, ont autant d'attrait que *Pauvre Léna* : ce n'est pas dire peu. — *Le Château de fer,* du même auteur, nous montre un jeune homme aimant une jeune fille qu'il croit sans fortune et qu'il désire épouser de préférence à une créature inconnue, mais riche, qu'un testament absurde lui impose comme compagne de sa vie. Or, entre l'aimée pauvre et la fiancée riche, il y a identité de personne. Et nul ne le sait, pas même les intéressés directs. A la fin, tout s'explique et s'arrange. Cela paraît bien embouillé, n'est-ce pas? Eh bien! pas tant que cela : la lecture de ce très intéressant roman vous le prouvera.

13. — *A travers pays*, de Mme de Witt, est une série de nouvelles toutes plus gracieuses ou plus émouvantes les unes que les autres. Je crois devoir cependant mentionner spécialement : *Une Madone de village, les Lutteurs d'Uzès* et *Fil à fil.* L'ensemble m'a laissé l'impression d'un écrin garni de jolis diamants; à l'un de ces bijoux, toutefois, je trouve un défaut. Dans *Fil à fil* (p. 77), on lit : « Le roi ne permettait pas d'être protestant ni d'adorer Dieu dans les coins des rochers en chantant des psaumes en français. » Et plus loin (même page) : « Le roi ne permettait que de chanter en latin, comme à la messe. » Voilà qui était, pour le moins, bien inutile.

14 et 15. — Un garde forestier a été assassiné dans les Alpes, et le jeune Max, sur qui pèsent d'accablants soupçons, est conduit en prison. Le meurtrier n'est autre qu'un pauvre diable de bûcheron qui, lorsqu'il apprend que Max, qu'il chérit, a été arrêté, n'hésite pas à se dénoncer comme étant le véritable coupable. C'est alors qu'on revient sur ce qu'avait assuré Max, à savoir que, à l'heure du crime, il était en train d'exécuter seul l'ascension, sur un point réputé inaccessible, de *la Roche Maudite.* Exploit qui frappe d'étonnement toute la population du pays. Ce volume est surtout intéressant par les détails qu'il donne sur

les mœurs des habitants des régions alpines. — Le court récit de M. du Paroy : *Un Hiver dans les Alpes,* donne, de même, un aperçu de ce qu'est la vie dans ces altitudes où, la saison rigoureuse étant venue, la neige couvre tout, monts, plaines et vallées. A la suite d'*Un Hiver dans les Alpes,* l'auteur a placé *Une Horrible Nuit,* conte semi-fantastique, traduit de l'allemand. L'un et l'autre de ces ouvrages, bien illustrés, pourront convenir comme livre de prix.

16 et 17. — Nous touchons, hélas! aux dernières productions de feu M. J. Girardin. Voici *les Certificats de François :* séries de nouvelles écrites avec le brio que chacun reconnaissait au sympathique écrivain. Je n'y vois rien à critiquer et tout à louer : morale aimable, gaîté de bon aloi, épisodes touchants ou navrants jusqu'aux larmes, voilà ce qu'on trouve dans ce volume. — J'aime beaucoup aussi *les Souvenirs d'un vieux chasseur.* M. Paul Dhormois raconte, avec énormément d'entrain, de fort intéressantes aventures ou mésaventures de chasse, sous les cieux les plus divers. Il y en a pour tous les goûts, car le comique et le terrible alternent. Je ne serais pas le moins du monde étonné que cet auteur, dans un autre genre, prît bientôt la place de M. J. Girardin, je le lui souhaite pour lui-même et pour ses lecteurs. Nous verrons.

18, 19 et 20. — M. l'abbé Bonnot, qui, pour la première fois, est mon justiciable, débute bien. *Le Cadeau de deux pauvres Alsaciennes* est l'histoire de jeunes filles des pays annexés qui, par le moyen d'un brave toutou qu'elles aiment de tout leur cœur et que, cependant, elles offrent généreusement à une petite bienfaitrice, s'acquièrent les bonnes grâces d'abord et, par suite des événements, la reconnaissance d'une noble famille. Ce qui ressort principalement de ce petit volume, c'est une éloquente leçon de charité chrétienne qui me porte à déclarer que ce « cadeau »-là pourra être fait non seulement aux bibliothèques populaires, mais aussi aux élèves des écoles catholiques, comme récompense. — Que dirai-je de *la Jeune Sibérienne,* de Xavier de Maistre? Rien que tout le monde ne connaisse; je me bornerai, en conséquence, à signaler la jolie et peu coûteuse édition de la maison Firmin-Didot comme méritant de servir aux mêmes fins que le livre de M. l'abbé Bonnot. — J'en dirai autant et plus encore des *Faits et Gestes d'enfants,* rapportés par M. l'abbé Ludovic Briault ; car je les trouve absolument ravissants. De l'âme, du souffle, de l'énergie et quelquefois de l'esprit, telles sont les qualités par lesquelles se recommande l'auteur. Ajoutez à cela un sentiment religieux très vif. La plupart de ces scènes ne sont pas très neuves, mais elles sont présentées avec un talent qui ferait goûter les choses les plus rebattues. M. l'abbé L. Briault a trouvé en M. Tolra un éditeur qui n'a rien négligé pour donner à son volume une valeur particulière : l'impression est soignée et l'illustration en couleur est faite pour le charme des yeux. Heureux seront les enfants à qui sera donné un tel livre !

21 à 26. — J'apprécie grandement pour les distributions de prix ou pour cadeaux aux jeunes enfants, la ravissante collection in-12 cartonnée et illustrée en couleurs et en noir de la maison Hachette. Tout est bon et parfois même excellent dans ces petits volumes, du moins dans ceux que j'ai sous les yeux. Ce que je voudrais voir toutefois s'accentuer davantage, c'est l'idée religieuse, qui n'apparaît pas toujours d'une façon suffisante; mais, sachez-le bien, vous ne trouverez là rien, absolument rien, de blâmable ni même d'équivoque : ce n'est pas peu de chose en l'an de disgrâce présent.

27. — Voulez-vous que je vous dise nettement ma pensée? Il vous est permis, cela va de soi, de ne la point faire vôtre. Si je reproche parfois à un livre bien composé et d'ailleurs irréprochable sous le rapport de la morale, de négliger la note chrétienne, d'un autre côté, je suis presque tenté de prendre à partie un ouvrage excellent d'intentions, profondément religieux, mais mal digéré et qui n'a pas su éviter le dangereux écueil qui s'appelle l'ennui. De plus, quand je dois examiner un roman aux allures historiques, je me crois permis, surtout à l'égard de nos amis, de me montrer exigeant. Or, me voici en face des deux volumes de *Paulus, ou les Premiers Temps du christianisme dans les Gaules.* Je ne vais pas vous fatiguer par l'analyse de cet ouvrage qui, du reste, se prête assez mal à un exposé succinct et logique. Je me contenterai de dire que le récit de M. le chanoine Raymond est, au double point de vue de la science de l'antiquité et du charme littéraire, aux antipodes du volume de Mme de Nocé : *Cécilia, ou les Premiers Temps du christianisme en Grèce et en Italie,* dont le *Polybiblion* a parlé avec éloge (t. L. p. 507). Je me hâte, cette critique faite, de reconnaître que *Paulus,* en raison des vifs sentiments de foi qui l'animent, conviendra très bien aux bibliothèques paroissiales; mais, pour notre jeunesse instruite, dont le goût est développé, c'est un livre à refaire. Avis à Mme de Nocé.

28. — M. Henri Cauvain, lui aussi, a donné un roman historique : à coup sûr, *le Roi de Gand* n'édifiera pas autant que *Paulus,* mais il va, il marche, il court, alors que le livre de M. le chanoine Raymond se traîne lourdement. Esprit excellent, d'ailleurs. Un Français, le comte Hector de Presle, dernier rejeton d'une noble famille appauvrie, est venu chercher fortune aux Pays-Bas, où règne un tout jeune homme, déjà souverain habile, et qui, plus tard, s'appellera Charles-Quint. Hector de Presle fait connaissance du « Roi de Gand » dans des conditions passablement dramatiques, et n'est pas éloigné de devenir l'un des favoris du prince, quand des malentendus jettent, par colère et dépit, notre héros dans un parti de révoltés. Ce parti ayant été vaincu, Hector blessé et prisonnier par sa faute, va être condamné, lorsque, par la toute-puissante intervention d'une jeune fille qu'il a sauvée au-

trefois d'un sanglier furieux, il obtient sa liberté et, de plus, sa nomination au poste de gouverneur d'une île des Antilles. L'épilogue se pressent. A quelques années de là, le comte de Presle revient au manoir paternel, qui a été restauré et embelli; mais il n'est pas seul : sa femme, qu'il a jadis, sur ses terres, arrachée à la mort et qui, à Gand, lui a rendu, à lui, pareil service, l'accompagne et se fait acclamer par les vassaux du comte. Récit charmant ; tout le monde est content : les héros du livre, le lecteur et moi aussi. Parfait.

29. — Également, en ouvrant *le Bachelier de Séville,* vous ne manquerez pas de vous distraire. C'est un épisode des guerres civiles contemporaines dont nos voisins les Espagnols ont tant souffert. Il y a là d'assez beaux caractères et fort peu de vilains messieurs : les Espagnols sont gens d'honneur. M. André Laurie oppose carlistes et libéraux. Les sympathies sont partagées entre les uns et les autres, mais, visiblement, l'auteur penche vers les libéraux : il est vrai de dire que ceux-ci n'ont pas grand'chose de commun avec nos démagogues. Ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les scènes finales, où il s'en faut de peu que Gibraltar ne tombe, par une ruse hardie, entre les mains de jeunes Espagnols qui n'ont pas froid aux yeux. Savez-vous ce qui sauve la garnison britannique? Tout simplement la reconnaissance et surtout l'amour que nourrit le chef de l'entreprise à l'égard de la charmante fille du gouverneur anglais, laquelle, bientôt après, devient sa femme. Émouvante aventure : *Se non è vero, è bene trovato,* diraient les Italiens.

30 et 31. — *De Delhi* à *Cawnpore,* réédition d'un ouvrage ancien du Dr Félix Maynard, vous racontera les malheurs d'une famille anglaise, dont l'unique survivante, épouse et mère, a, paraît-il, chargé le docteur de vous faire part des catastrophes qui ont causé la mort de tous les siens pendant la révolte des cipayes. Ces terribles pages peuvent être lues par tout le monde. — De même chacun pourra faire ses délices du roman de M. Fernand Hue : *Les Coureurs de frontières.* Récits de chasses et de combats dans le Far-West, qui rappellent la manière de Cooper et de Gustave Aymard. L'intrigue qui relie toutes ces scènes est très honnête. Livre plein de vie, mais d'une complète neutralité religieuse.

32 et 33. — La pensée de Dieu est, au contraire, suffisamment apparente dans les deux volumes de M. G. Henty, sur les Pampas, sous-intitulés : *les Émigrants* et *les Jeunes Colons.* Celui-ci est la suite de celui-là. L'un et l'autre retracent les épreuves et les succès d'une famille londonienne qui, après s'être admirablement préparée, abandonne les rives de la Tamise pour aller s'établir dans l'Amérique du Sud, non loin de Buenos-Ayres, et se livrer à la culture et à l'élevage du bétail. Excellents ouvrages de vulgarisation, que je préfère à tous les Robinsons plus ou moins fantaisistes dont notre enfance s'est enthousiasmée.

Ces Anglais qui s'expatrient en Amérique sont très intéressants; mais combien le seraient davantage des Français courageux et pratiques qu'on nous montrerait allant concourir à la colonisation de notre France d'Outre-Méditerranée, l'Algérie! Idée que je crois très patriotique et que je soumets à MM. G. Henty et Firmin-Didot. L'auteur et les éditeurs possèdent tout ce qu'il faut pour réussir et je serais heureux personnellement d'applaudir à leurs efforts en ce sens.

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Dieu dans l'école. Le Collège chrétien. *Instructions dominicales,* par Mgr Baunard, ancien Supérieur du collège Saint-Joseph, recteur des Facultés catholiques de Lille. Paris, Poussielgue, 1889, petit in-8 de IX-540 p. — Prix : 5 fr.

Mgr Baunard continue la publication des allocutions si remarquables qu'il a adressées aux élèves du collège Saint-Joseph de Lille, auxquels il s'est dévoué pendant huit ans à la suite de la dispersion, par les décrets, des Pères de la Compagnie de Jésus. J'ai apprécié ici même (t. LV, p. 243-244) la première série de ce précieux recueil. Les *Instructions dominicales* de l'éloquent et pieux prélat méritent les mêmes éloges et auront assurément un succès plus grand encore, en raison de leur portée plus générale.

Les livres sur l'éducation, les cours de pédagogie publiés depuis vingt ans sont innombrables. Beaucoup sont détestables, beaucoup sont médiocres; on compterait facilement les bons, plus aisément encore ceux qui sont excellents. Les *Instructions* de Mgr Baunard doivent être rangées parmi ces derniers. Quand un troisième volume sera venu se joindre aux précédents, leur ensemble constituera un véritable *corpus* d'éducation chrétienne, complet, méthodiquement conçu, rigoureusement enchaîné, écrit avec charme et souvent avec éloquence. Les maîtres de nos écoles catholiques y recourront souvent et nous pourrons le montrer fièrement à nos ennemis. Ceux-ci pourront y voir comment l'Église entend la formation de la jeunesse, à quelle hauteur morale elle sait s'élever, quelle est sa science profonde des âmes, avec quelle maternelle tendresse elle s'acquitte de sa mission. « Mettre Dieu, principe souverain, dans les intelligences, c'est toute l'instruction; mettre Dieu, amour suprême, dans les cœurs et les consciences, c'est toute l'éducation. Dans ce dessein, dit Mgr Baunard, rassemblant les divers éléments dont se compose la vie religieuse de l'école, j'ai tâché d'en reconstituer un édifice complet que j'intitule *le Collège chrétien.* Ainsi *Dieu dans l'école,* tel est l'esprit de ce livre; *le Collège chrétien,* tel est son objet. »

Dans ce volume, Mgr Baunard traite en trente-cinq discours, d'abord

des *Autorités de l'école* (Dieu, Marie, les Anges, les Saints, le Maître), et des devoirs de l'enfant vis-à-vis chacune de ces autorités ; ensuite de la *Journée de l'école* (réveil, lever, messe, étude, classe, lectures, silence, récréations, conversations, etc.) ; enfin de *la Famille,* dans ses rapports avec l'école (père, mère, frères et sœurs, domestiques, amis, pauvres). Cette simple énumération suffit à montrer l'intérêt immédiat, pratique et universel de ces *Instructions dominicales;* mais il faut les avoir lues pour se rendre compte de leur valeur exceptionnelle à tous égards. Il y a là un ensemble unique de hautes pensées, exposées avec un charme extrême, une émotion communicative, une autorité toute paternelle. Il était vraiment désirable que ces discours pussent franchir les murs du collège Saint-Joseph. Les maîtres de nos écoles catholiques en feront constamment usage, et le bien qu'ont fait à leurs heureux auditeurs ces éloquentes paroles sera largement multiplié et perpétué.

ERNEST ALLAIN.

SCIENCES

Origine des idées politiques de Rousseau, par JULES VUY, vice-président de l'Institut genevois, ancien membre des Chambres fédérales suisses. 2e édition. Genève, H. Trembley; Paris, Palmé, 1889, gr. in-18 de XVII-260 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans trois mémoires publiés d'abord dans les recueils de sociétés savantes suisses et réunis dans ce volume avec plusieurs appendices, M. Jules Vuy soutient que Rousseau a puisé l'idée mère du *Contrat social,* à savoir la souveraineté primordiale du peuple, indivisible, inaliénable et imprescriptible, dans la constitution de Genève au moyen âge, notamment dans l'article 78 de la charte donnée en 1387 à cette ville par son premier évêque, Adémar Fabri, l'ami et le conseiller du pape d'Avignon Clément VII.

Aux termes de cet article, les libertés reconnues à Genève, — et qui étaient d'ailleurs antérieures à cette charte, car il est question de coutumes de 1282, — sont déclarées perpétuelles, et le prince-évêque déclare que quand même les habitants et leurs procureurs n'en useraient pas, même pendant trente et quarante ans, elles ne seraient pas prescrites par ce non-usage. Rousseau a connu cette charte et en a apprécié toute l'importance. Dans ses *Lettres de la montagne,* écrites en réponse aux *Lettres de la campagne* du procureur général Tronchin après la condamnation de *l'Émile,* il la cite et la commente avec beaucoup de verve, opposant la constitution aristocratique étroite de Genève depuis le calvinisme à la démocratie ouverte dont elle avait joui sous ses princes-évêques. Dans une *Histoire de Genève* qu'il avait ébauchée, mais ne publia pas de son vivant, il revient sur cette pensée. Il s'élève dans cette histoire beaucoup au-dessus des préjugés voltairiens et écrit

entre autres choses : « Les évêques, seuls protecteurs du peuple, le tirèrent de la soumission, et les droits municipaux de la ville de Genève ne s'établirent que sur ceux du clergé. Le prince, qui devait au peuple sa puissance, paya sa dette avec usure. Il fonda la liberté. Elle vint du côté dont on l'aurait le moins attendue..... Au dehors, protégé par son souverain, au dedans par ses franchises, le Genevois ne craignait ni son maître ni ses voisins; il était beaucoup plus libre que s'il eût été tout à fait républicain. »

M. Jules Vuy a rendu un vrai service à la cause de la vérité historique en exhumant ce passage, et d'autres semblables, des écrits de Rousseau perdus dans la *Revue Suisse* de Neufchâtel, 1861, et en mettant en lumière la filiation de ses idées. Ses mémoires présentent un côté très intéressant du mouvement d'idées et des querelles intestines qui agitaient le corps des citoyens de Genève dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Surtout il met bien en lumière la liberté si étendue dont les villes jouissaient au temps du catholicisme et sa restriction continue à partir du protestantisme. Il établit que le calvinisme a hypocritement détruit cette admirable constitution, notamment en établissant en 1539 la censure de l'imprimerie et en livrant la presse à un arbitraire absolu. L'éminent érudit genevois a sous ce rapport — et toutes proportions gardées — mérité d'être comparé au grand historien allemand Johannes Janssen. Mais, quant au fond de sa thèse, il ne nous semble pas l'avoir prouvé. M. Nourrisson, qui a présenté ses mémoires à l'Académie des sciences morales et politiques, dit fort justement : « Si la théorie de la souveraineté chez Rousseau convient avec certaines dispositions des franchises de Genève, l'origine de cette théorie n'est-elle pas fort complexe et ne faut-il pas la rapporter aussi à d'autres influences que subit Rousseau, ou même aux spéculations solitaires de son génie à la fois romanesque et géomètre? » Il y a plus : nous n'admettons pas du tout l'identité du principe de la *Souveraineté essentielle de l'homme,* qui est la vraie base de la théorie de Rousseau, avec la clause de la charte de 1387 qui, consacrant les droits antérieurs des citoyens de Genève, écarte en matière de droit public toute application des prescriptions ordinaires. M. Rivier, dans la *Revue de Belgique,* fait remarquer que cette clause se trouve aussi dans les Franchises de Cruseilles en 1371, de Flumet en 1307, de Gex en 1292. « Je pense, dit-il, qu'à une certaine époque et peut-être dans une certaine zone, la disposition dont il s'agit a dû être fréquente, et même de style plus ou moins constant. Elle a pour source première le droit romain transmis par le droit canon. On peut voir dans son introduction un exemple de l'influence favorable au progrès social qu'ont exercée les légistes, tant canonistes que civilistes. »

La véritable idée de la souveraineté du peuple a été posée par cer-

taines sectes protestantes avancées, par les sociniens, par les puritains, et surtout par les anabaptistes. Qu'on nous permette de renvoyer pour ce point à notre *Étude sur les précurseurs de la Franc-Maçonnerie* (Palmé, 1885, in-8). Jurieu se les est appropriées et leur a donné un grand retentissement. Il est certain que Rousseau les a connues et a été influencé par elles non moins que par l'étude des « privilèges » de sa patrie, car il ne faut pas perdre de vue ce caractère propre à toutes les institutions du moyen âge. Il suffit pour les séparer profondément des théories de Rousseau et de ses précurseurs du XVIe siècle dont les caractères sont au contraire d'être absolues, générales et de prétendre s'appliquer à l'humanité entière. CLAUDIO JANNET.

Instruction publique, Éducation, par FRANÇOIS GUIZOT. Extraits précédés d'une introduction par FÉLIX CADET. Paris, Belin, 1889, in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage posthume de M. F. Cadet, inspecteur général de l'enseignement primaire, se compose de deux parties distinctes : une longue étude sur Guizot ; de nombreux extraits de ses actes officiels et de ses écrits sur l'éducation.

La notice sur le grand homme d'État ne remplit pas moins de quatre vingt-treize pages, et son auteur a fait les plus louables efforts pour l'écrire avec une pleine impartialité. Assurément il est loin de partager les opinions politiques de Guizot, et il les discute en se plaçant au point de vue qu'on devine, mais il met en pleine lumière le noble caractère du ministre de Louis-Philippe et la haute dignité de sa vie ; il le venge d'injustes attaques ; il caractérise en fort bons termes les éminents services rendus à la cause de l'enseignement populaire par le ministre auquel la France a dû la loi de 1833. Bien plus, et ceci est méritoire pour un fonctionnaire de ce temps-ci, il insinue en plus d'un endroit qu'on eût bien fait de s'en tenir, sur certains points, aux idées et aux pratiques de Guizot, si différentes de celles de ses successeurs. Après avoir cité (p. 36) le programme tracé en 1832 pour les écoles normales, il ajoute : « C'était simple, pratique, sans ambition. Nos programmes actuels gagneront à s'en rapprocher. L'opinion générale semble se prononcer très nettement en ce sens. M. Jules Simon réclame contre l'extension donnée à l'analyse psychologique et à la discussion des doctrines morales, en même temps que M. Berthelot se déclare prêt à restreindre l'étude de la chimie. « Nous avons voulu faire trop grand. » L'enseignement primaire « visiblement sorti de son lit » sous le souffle de la faveur publique, justement préoccupée des besoins de notre société et des droits des individus, mais cédant aussi à « un engouement tout français, » tend à y rentrer (?), sans rien perdre toutefois

du terrain qu'il a sérieusement et utilement conquis ; « ce sera le fortifier que de le ramener dans ses justes limites » p. 51. — « Les arguments en faveur de la gratuité absolue, je l'avoue, ne me paraissent pas le moins du monde décisifs, surtout quand on dépasse le degré élémentaire de l'instruction ; il y entre plus de sentiment que de raison, et les charges énormes qu'on a ainsi imposées au budget de l'État, pourraient bien finir par ébranler l'opinion publique. Mais on aura autant de peine que de mauvaise grâce à retirer les largesses qu'on a imprudemment prodiguées. » Il est un peu tard pour s'en apercevoir. — « M. Guizot p. 65 recommandait d' « éviter l'hypocrisie à l'égal de l'impiété. » Ce n'est plus l'hypocrisie qui est un danger aujourd'hui. Retournons la phrase et elle conviendra bien à notre situation : « Évitez l'impiété à l'égal de l'hypocrisie » et (ibid. en note). « Nos modernes jacobins ont cru remporter une victoire signalée en fermant absolument l'école au prêtre, même en dehors des heures de classe. Ils ont fait le jeu des écoles congréganistes, ils ont mécontenté bien gratuitement les populations. Dans certaines localités, les enfants ont plusieurs kilomètres à parcourir pour se rendre à l'église. N'y avait-il pas moyen de délivrer l'instituteur de l'autorité religieuse qui avait si longtemps pesé [?] sur lui, sans faire du fanatisme à rebours ? »

Je regrette de ne pouvoir multiplier ces citations instructives. Mais j'en ai dit assez pour attirer l'attention de nos lecteurs sur un état d'esprit digne d'être signalé chez un des artisans les plus en vue de l'œuvre scolaire de la troisième République, et sur le livre, où avec bien d'autres, on trouvera ces aveux remarquables.

Les pages 95-333 sont remplies d'extraits bien choisis et bien disposés de l'œuvre pédagogique de Guizot : dans une première partie, des exposés de motifs, des rapports et des circulaires où l'on pourra voir comment un homme d'État digne de ce nom sait faire aboutir une grande réforme en utilisant des matériaux préexistants, sait réparer un édifice et le dilater dans d'immenses proportions, sans rien détruire. On y pourra apprendre aussi quel noble et sérieux langage sait tenir à ses fonctionnaires un gouvernement qui se respecte, surtout quand il s'adresse aux hommes appelés à la haute mission de l'enseignement [illegible] Dans une seconde partie, M. Cadet a classé en fort bon [illegible] des extraits bien choisis des œuvres morales et pédagogiques de [illegible] qui fut vraiment digne d'inspirer les éducateurs de la jeunesse, [illegible] qu'il eut toujours pour idéal la pensée du devoir et celle de [illegible] Enfin, la troisième partie est consacrée à des *Fragments* [illegible] *de la pédagogie* : ce sont des études très judicieuses et très [illegible] sur les idées de Rabelais, de Montaigne, de Rousseau, de [illegible] en fait d'éducation. Elles seront lues avec beaucoup de pro- [illegible] qu'elles sont écrites avec beaucoup de sagesse et qu'on n'y

trouve pas trace de l'engouement d'un grand nombre de nos contemporains pour tout ce qui n'est ni chrétien ni français. Il y a là encore une note de M. Cadet qui mérite d'être citée. Guizot écrivait dès 1810 : « Les travaux des Allemands sur la partie morale de l'éducation sont rarement d'une utilité immédiate. Les Allemands méditent beaucoup et observent peu... etc. » Sur quoi l'éditeur fait cette remarque : « L'opinion de M. Guizot, si versé dans la connaissance de la langue et de la littérature allemande, a une grande autorité. La conclusion naturelle de cette appréciation générale si nette et si précise, c'est que nos maîtres auront tout profit à méditer les œuvres de nos éducateurs nationaux, sans se perdre dans les innombrables élucubrations pédagogiques de l'Allemagne. » C'est fort bien dit, mais il serait nécessaire que les personnages chargés d'imprimer le mouvement à l'innombrable armée des instituteurs et institutrices entretenus par le budget, tinssent compte de cette vérité. Il n'y a pas beaucoup paru jusqu'ici. Une publication quasi officielle, le *Dictionnaire de pédagogie*, de Buisson, consacre huit colonnes à Fénelon, dix-neuf au Bienheureux de la Salle et cent quarante-huit à Pestalozzi! Le volume est terminé par une notice naturellement fort élogieuse de la vie et des œuvres de M. Cadet ; cette notice est, du reste très brève et l'intérêt du livre est ailleurs.

ERNEST ALLAIN.

BELLES-LETTRES

Causeries littéraires, par EDMOND BIRÉ. Lyon, Vitte et Perrussel, 1890, in-8 de 412 p. — Prix : 4 fr.

M. Edmond Biré est de ceux qui n'ont pas dans l'opinion de nos contemporains la place qu'ils méritent par leur science et par leur talent. Peut-être est-ce la faute des conservateurs, des catholiques, peu experts dans l'art de la réclame, et qui ne savent pas se parer de ceux qui ont tant de titres pour leur faire honneur. Certes, je ne nie pas le talent de M. X..., de M. Y..., de M. Z..., et de tel autre critique très en honneur ; mais enfin, n'est-il pas vrai que ce sont de purs amuseurs, dont la gymnastique ressemble parfois à de la « clownerie, » et mérite la curiosité plutôt qu'elle n'est véritablement digne d'admiration ? N'est-il pas vrai que M. Biré sait faire des articles aussi intéressants que les leurs, généralement mieux remplis, et toujours d'une science plus exacte et d'une érudition plus sûre. Pour le prouver, il me suffit de rappeler *Victor Hugo et la Restauration, la Légende des Girondins, Victor Hugo avant 1830, les Portraits littéraires,* que j'ai eu l'honneur de présenter aux lecteurs du *Polybiblion,* d'autres encore, où se trouvent redressées tant d'erreurs, échappées même à des critiques dont l'exactitude et la science avaient toujours passé pour impeccables, Sainte-Beuve par exemple. Les mêmes qualités se retrouvent dans les *Cause-*

ries littéraires, qui ne me paraissent pas avoir d'autre défaut que leur titre, un peu modeste et surtout incomplet. Car il n'est pas seulement question de littérature dans ce livre, mais encore d'histoire, et la première partie, par l'intérêt qu'elle présente et par sa haute valeur, méritait d'être annoncée sur la couverture. *Le Pacte de famine, le Duc de Broglie, historien ; l'Abbé Maury et Mirabeau, la Vendée et M. Michelet,* et autres, ne sont pas de simples comptes rendus, mais des études neuves et personnelles, très au courant et même quelquefois un peu en avant des recherches de l'érudition contemporaine, redressant des mensonges historiques, complétant des historiens pourtant bien complets, dénonçant les mensonges et les omissions coupables, en tout fidèles au culte de la justice et de la vérité. C'est un soulagement pour la conscience de voir ainsi remis en leur vraie place Mirabeau et Michelet, plat flagorneur de Frédéric de Prusse, les héros de la première République et les gredins pervers du Directoire, d'autant que l'œuvre de justice est faite, non par un ennemi passionné et aveuglé, mais par un juge impartial et éclairé.

La deuxième partie du livre est tout entière consacrée à la littérature : Chateaubriand, Berryer, Nisard, Pontmartin, Camille Doucet, Alfred de Courcy et Edmond de Goncourt en font les frais ; aucun, si ce n'est peut-être Goncourt, qui pourtant ne méritait pas un meilleur sort, n'aura le droit de s'en plaindre. Toutes ces causeries sont spirituelles, piquantes, ingénieuses, neuves, plus d'une fois émues et charmantes. Je citerai notamment l'article sur Alfred de Courcy, qui est vraiment un chef-d'œuvre du genre, et celui sur Armand de Pontmartin, auquel je serais bien tenté de faire le même compliment. Mais j'en ai assez dit pour inspirer le désir de lire le nouveau livre de M. Biré. La cause était trop bonne pour que je ne sois pas assuré de l'avoir gagnée auprès de nos lecteurs. P. TALON.

HISTOIRE

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Révolution française (année 1789), par H. MONIN, docteur ès lettres, professeur au collège Rollin. Paris, Armand Colin, 1889, gr. in-18 de VIII-435 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Monin est un homme studieux. A-t-il choisi la meilleure forme pour faire connaître l'année 1789? Ce système d'éphémérides ne disperse-t-il pas l'esprit, l'attention, les faits eux-mêmes? Ceux-ci apparaissent dans leur imbroglio naturel, tandis qu'on aurait besoin de les dégager de ce fond confus et nuageux dans lequel ils perdent leurs véritables proportions. Ce n'est plus de l'histoire; c'est de l' « impressionisme. »

L'auteur déclare dans sa préface que « c'est à de jeunes lecteurs que s'adresse ce petit livre. » A ce point de vue, nous aurions bien des réserves à faire. D'abord, il est douteux que de « jeunes lecteurs » trouvent ce livre à leur portée : M. Monin, en effet, n'a pas dédaigné l'érudition, et une érudition assez minutieuse pour que n'y puissent prendre goût que ceux qui en ont déjà essayé. En outre, les jugements et les opinions de ce « journaliste » ne laissent pas que de prêter à caution. — « Il voudrait, dit l'auteur lui-même, une Église vraiment nationale, évangélique, qui restât néanmoins en communion avec Rome. » Ne serait-ce pas une Église voisine de celle de M. Gazier ou de l'abbé Grégoire? — « Il place, dit-il encore, l'Église dans l'État, elle et ses biens. » A la manière, en effet, dont il raconte et apprécie (octobre et novembre) les discussions et la loi sur les biens du clergé, il n'est pas douteux qu'il n'en approuve la confiscation. Pour peu que M. Monin continue son journal en 1790, nous pourrions presque prédire que la constitution civile rencontrera son approbation. Il nous serait d'ailleurs facile de relever au cours de l'ouvrage bien des phrases qui dénotent chez l'auteur une liberté d'opinions sur les choses religieuses, ecclésiastiques, qui peut convenir aux hommes « frivoles » dont il déclare ne pas dédaigner le suffrage, mais qui ne convient guère à des jeunes gens dont il faut former sérieusement l'esprit. J'imagine enfin, M. Monin me pardonnera cette vétille, qu'il éprouverait quelque embarras si l'un de ses élèves, s'autorisant de son livre (p. 374), l'invitait à retrouver dans le « grand » Corneille le vers qu'il lui attribue à tort :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Le genre admis, le lecteur trouvera bien des renseignements curieux, bien des indications précieuses, nombre de détails quotidiens, et, pour ceux qu'elle charme, une succession chronologique de faits qu'on appellera peut-être de la variété. VICTOR PIERRE.

Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices, par LÉONCE PINGAUD; ouvrage accompagné de 4 portraits en héliogravure. Paris, Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-8 de XLVIII-415 et 384 p. — Prix : 15 fr.

Le comte de Vaudreuil avait été l'un des membres les plus importants de la société de Trianon ; familier de Mme de Polignac et par là même de la Reine, il avait, à plusieurs reprises, et notamment lors de la représentation du *Mariage de Figaro,* exercé une influence fâcheuse dont Marie-Antoinette n'avait pas tardé à se lasser. Mais, malgré ce refroidissement de la faveur royale, ami en titre de la favorite, il était désigné aux haines populaires, et quand le comte d'Artois émigra,

Vaudreuil partit avec lui et l'accompagna jusqu'en Suisse, où le prince rejoignait les Polignac. Il ne crut pas cependant devoir aller à sa suite jusqu'à Turin, et dès lors il s'attacha à la fortune de son amie qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, et qu'il suivit à Rome, à Venise, à Vienne. Ce fut l'origine, entre lui et le comte d'Artois, d'une correspondance aujourd'hui publiée et qui jette un jour sinon nouveau, du moins plus complet, sur les vues et les plans de l'émigration. A Rome, Vaudreuil avait beaucoup fréquenté le cardinal de Bernis, et, sous son influence, il donnait au jeune prince les conseils les plus sages : « C'est l'opinion qui a commencé la révolution, c'est l'opinion qui doit opérer la contre-révolution. » Et tandis que le comte d'Artois, impétueux et irréfléchi, voulait se lancer dans les aventures, faisait appel aux puissances étrangères, Vaudreuil le suppliait d'avoir recours uniquement à la persuasion pour « ouvrir les yeux à ce peuple égaré ; » car « c'est de l'indignation des provinces que peuvent et doivent dériver les remèdes aux maux de la France. » Surtout pas d'intervention des puissances. « Toute influence étrangère ne ferait que réunir la nation entière et augmenter encore cette opinion de liberté, ce goût d'indépendance qui ne sont que trop généralement établis d'un bout à l'autre du royaume... D'ailleurs, je suis épouvanté des dangers que courraient le Roi et la famille royale, prisonniers dans la capitale, si les puissances étrangères, à votre instigation, se mêlaient de nos affaires intérieures. » Tout au plus Vaudreuil admettait-il une action de l'Espagne que légitimaient les intérêts communs de la Maison de Bourbon, et c'était de ce côté et non du côté de l'Autriche et de l'Angleterre qu'il fallait jeter les yeux. Il fallait surtout ne marcher que d'accord avec le Roi et la Reine, et, pour ce motif, éloigner Calonne, mal vu des souverains. Malheureusement le comte d'Artois n'écouta pas ces sages conseils et Vaudreuil lui-même n'y persévéra pas, lorsque, retiré à Venise, puis à Vienne, il fut loin de l'influence du « bonhomme » : c'est ainsi que dans sa correspondance, il désignait le cardinal de Bernis. Le dissentiment entre le Roi et la Reine et les émigrés s'accentuait ; Vaudreuil prit carrément parti pour le comte d'Artois contre la Cour, et pour Calonne contre Breteuil. Il n'avait pas assez de récriminations contre ce dernier et déclarait qu'à la rentrée en France, si on ne le perdait pas haut et court, il faudrait le faire mourir sous le bâton. Hâtons-nous de dire toutefois que dans ce conflit, il respecta toujours Marie-Antoinette et plus d'une fois la défendit contre les meneurs de Coblentz et contre le comte d'Artois lui-même.

Les lettres de M. de Vaudreuil appartiennent aujourd'hui au prince de Labanow, celles du comte d'Artois sont conservées dans les archives du Roi des Pays-Bas. En les publiant avec une excellente introduction, M. Pingaud, qui a exploré avec tant de soin les archives de la

Révolution et de l'émigration, a acquis un nouveau titre, après tant d'autres, à la reconnaissance des amis de l'impartiale histoire.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Correspondance diplomatique de Talleyrand. — *La Mission de Talleyrand à Londres en 1792; Correspondance inédite de Talleyrand avec le département des Affaires étrangères; le général Biron, etc.; ses lettres d'Amérique avec lord Lansdown,* avec introduction et notes, par G. PALLAIN; portrait de Talleyrand, d'après une miniature d'Isabey. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XXXII-479 p. — Prix : 8 fr.

M. G. Pallain est un esprit distingué et chercheur, grand admirateur du génie de Talleyrand; il a entrepris de publier sa correspondance diplomatique; après celle du congrès de Vienne, voici maintenant les lettres écrites pendant sa mission à Londres en 1792. On sait que, menacés par la coalition des puissances, les constitutionnels avaient, à cette époque, tenté de diviser les alliés, d'opposer la Prusse à l'Autriche, et par un coup hardi, de rechercher les sympathies de notre ennemie héréditaire, l'Angleterre; le comte de Ségur fut chargé d'une mission à Berlin; l'évêque d'Autun, à Londres; mais comme ce dernier, en sa qualité d'ancien constituant, ne pouvait pas être officiellement investi d'un poste diplomatique, ce fut le marquis de Chauvelin qui eut le titre, tandis que Talleyrand avait la véritable direction. Ségur échoua misérablement à Berlin; mal reçu par le Roi et la Reine, mis en quarantaine par la Cour, il dut revenir sans avoir rien obtenu. Talleyrand fut plus heureux; il est vrai qu'il avait les mains plus pleines; il offrait à l'Angleterre, avec de sérieux avantages commerciaux, la restitution de l'île de Tabago, dont la conquête par la France pendant la guerre d'Amérique était une plaie toujours béante au cœur du peuple anglais. Aussi, quand il quitta Londres en juillet 1792, avait-il obtenu la reconnaissance du gouvernement constitutionnel et une promesse de neutralité en cas de guerre européenne, même si les armées françaises envahissaient la Belgique. Les excès des jacobins, la révolution du 10 août et surtout l'exécution du Roi détruisirent tous ces effets de la mission de Talleyrand et rejetèrent l'Angleterre en pleine coalition.

A la correspondance de l'évêque d'Autun est annexée celle du général Biron, soit avec Talleyrand, soit avec le ministère de la guerre et celui des affaires étrangères. Biron ne s'occupe pas seulement d'affaires militaires, mais aussi d'affaires politiques; il est grand partisan du plan d'alliance avec la Prusse et l'Angleterre, et mêle le développement de ce plan à ses projets de campagne et de réorganisation de l'armée. Mais d'un côté comme de l'autre, il n'éprouva que des déboires : malgré son désir, malgré les démarches de Talleyrand et les

promesses de Narbonne, il n'eut pas le commandement de l'armée du Midi, qu'il souhaitait. Envoyé à Londres avec son ami, sous prétexte d'achat de chevaux, mais en réalité pour prendre part à la négociation, il retrouva d'anciens créanciers qui le firent incarcérer pour dettes et il eut grand'peine à s'échapper de leurs mains. Puis la Terreur vint, et tandis que Talleyrand trouvait moyen de se réfugier en Amérique, Biron, resté en France à la tête des armées révolutionnaires, était dénoncé, arrêté et guillotiné, expiant par une mort courageuse bien des erreurs et bien des fautes. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

L'Empereur Guillaume II et la Première Année de son règne, par ÉDOUARD SIMON. Paris, Hinrichsen, 1889, in-12 de VIII-307 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Simon connaît bien les affaires contemporaines de l'Allemagne : il a déjà exposé avec beaucoup de clarté la vie des deux premiers empereurs allemands et celle du prince de Bismarck. (Voir le *Polybiblion,* t. LII, p. 254 ; t. LIII, p. 60.) Il accomplit aujourd'hui la tâche ingrate de consacrer tout un volume à des événements qui seront un jour burinés en quelques pages sur les tablettes de Clio.

La première partie du *Guillaume II* se réfère aux années qui ont précédé l'avènement de l'empereur : elle contient un journal de cour et le récit d'une éducation. Dois-je consigner ici que la venue au monde de l'enfant a été laborieuse ; que sa mère allait toujours visiter le berceau avant de se coucher ; que le jeune Guillaume, au moment de sa communion protestante, jura d'aimer ses parents, ses grands-parents, ses frères, ses sœurs et ses oncles ? Suis-je tenu de raconter les toasts de Kiel, les toilettes exhibées au jour des fiançailles, les uniformes des invités, la place de chacun au banquet, l'ordre et la marche du cortège pour l'entrée des époux à Berlin ? On n'analyse pas un défilé.

Pour ce qui concerne l'éducation, je pourrais faire remarquer que le programme de M. Falk (p. 36) est sérieusement entaché de surmenage ; qu'il nous paraît difficile, même pour un prince, d'apprendre à fond les choses de la marine, rien qu'en causant avec son frère cadet (p. 55). Mon impression générale est celle-ci : Tout a été si profondément, si ingénieusement, si soigneusement combiné ; tout a été exécuté si ponctuellement ; tout a si complètement réussi qu'il me semblait lire, non une page d'histoire, mais un nouveau *Télémaque* pour l'éducation des petits princes au XIXe siècle.

J'ai hâté d'arriver à la seconde partie, où nous retrouverons le Simon sérieux et instruit, l'auteur des histoires que nous avons eu occasion d'annoncer et de recommander dans ce recueil. Voici qui intéressera tout le monde, même les non-Allemands. Sans entrer dans

autant de détails que pour la première partie, l'habile directeur du *Mémorial diplomatique* sait rendre intéressants les voyages du jeune empereur, d'abord dans les cours du Nord, puis auprès de ses confédérés, y compris le vainqueur de Varus. Bientôt c'est le tour des alliés. A Rome, en dépit des billets rouges qui voltigent à l'entour, le successeur des Hohenstauffen octroie gracieusement à son allié du second plan l'investiture de Rome capitale. M. Simon, qui entre quelquefois dans des spécifications minutieuses, garde le silence sur l'incident du comte Herbert. — A propos de la politique intérieure, je me permettrai de faire remarquer à l'auteur que les écrivains de bon ton, comme il est habituellement à un degré remarquable, s'abstiennent de désigner par un sobriquet un parti aussi hautement respectable que le centre allemand : c'est de mauvais genre et propre aux folliculaires de cinquième ordre. — Sur la question sociale, mes informations ne confirment pas que l'intervention impériale ait été complètement bienfaisante et surtout décisive. — Je signale une omission : Guillaume II n'aime pas la franc-maçonnerie.

Le volume aboutit à un copieux appendice, dont le dernier document est le traité d'alliance austro-allemande : « Leurs Majestés, se promettant solennellement de ne jamais donner une tendance agressive quelconque à leur accord purement défensif, ont résolu de conclure une alliance de paix. » M. Simon démontre que Guillaume II est resté, jusqu'à présent, fidèle à l'engagement de son grand-père. En cela comme pour le reste, il marche d'accord avec l'homme qu'il a appelé « le porte-drapeau de l'empire. » Il y a bien un point noir, ou du moins très gris : l'intimité en Italie avec un agitateur incontestablement hargneux. On dit que « le porte-drapeau de l'empire » lui passe de temps en temps la muselière. Un bâillon ne serait pas inutile.

A. D'AVRIL.

BULLETIN

Le Parfum de Lourdes. — Récits et Souvenirs, par LOUIS COLIN. 2e édition. Paris, Bloud et Barral (s. d.), in-8 de VIII-444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas seulement par le titre que *le Parfum de Lourdes* rappelle *le Parfum de Rome* de Louis Veuillot, dont il est visiblement inspiré : c'est encore par la division et la marche du livre, par la disposition des titres, par l'emploi du style à strophes, dont Lamennais s'était jadis si bien servi; enfin, par la poésie et le charme qui s'en exhalent. Évidemment M. Louis Colin ne me croirait pas si je lui disais qu'il écrit comme Louis Veuillot, et il aurait bien raison; et pourtant, en l'imitant, sans d'ailleurs le plagier, il a su faire un *Parfum de Lourdes* qui, tout en évoquant le souvenir du *Parfum de Rome,* n'est cependant pas trop écrasé par son redoutable et magnifique modèle. M. Louis Colin a tenté une entreprise difficile, et il a réussi, parce qu'il l'a faite avec amour, foi et enthousiasme. Sa langue

n'est pas toujours pure ni correcte, et le style aurait bien besoin çà et là d'être revu ; malgré tout, le charme opère, et l'on se sent entraîné à la suite de l'auteur sur *le Chemin de Lourdes, A travers Lourdes*, chez *les Témoins de Lourdes*, et quand on est arrivé au terme du voyage, on trouve encore qu'il a été trop court. Depuis les livres célèbres de Henri Lasserre, j'estime que Lourdes n'a pas inspiré de meilleur livre que celui de M. Louis Colin, ni qui nous fasse mieux entendre la voix du miracle qui là-bas ne se tait jamais. A ce titre, ce n'est pas seulement un charmant livre, mais un livre vraiment bon et qui peut faire du bien aux âmes. Je souhaite qu'il soit beaucoup lu.

P. TALON.

L'Ordre du monde physique et sa cause première d'après la science moderne, par D.-L. DE SAINT-ELLIER. Paris, 8, rue François Ier, 1889, in-16 de IX-277 p. — Prix : 0 fr. 40.

A l'indication du prix, on peut croire d'abord qu'il ne s'agit que d'une brochurette de quelques pages, imprimée sur papier à chandelles, d'un écrit insignifiant. Or nous avons là un véritable livre, au sens matériel comme au sens littéraire, lequel renferme la plus belle démonstration de l'existence de Dieu et de la Providence, fondée sur la considération des phénomènes physiques, qui ait peut-être été réalisée de nos jours. Avec une science ou tout au moins une érudition scientifique approfondie, l'auteur passe d'abord en revue tous les faits révélés de nos jours grâce aux immenses progrès des sciences physiques et naturelles tant dans l'ordre du monde sidéral que dans le règne minéral, dans le règne végétal, et parmi les êtres supérieurs et inférieurs du règne animal. Il en montre par le détail l'ordre et l'harmonie ; puis en un coup d'œil d'ensemble, il en déduit, par les rapports des espèces entre elles et ensuite des trois règnes entre eux, le tableau de l'ordre universel. Telle est la première et principale partie. — La seconde a pour objet de réveiller dans les esprits la notion élémentaire, et pourtant bien endormie dans certains esprits, du principe de causalité, et de combattre les objections des écoles positiviste et matérialiste contre cette notion de sens commun. — Enfin, la troisième et dernière partie évoque le témoignage de toutes les grandes intelligences qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont honoré l'esprit humain tant dans la philosophie que dans les sciences. Édité par l'administration du *Cosmos*, ce petit livre a été écrit et publié dans un but exclusif de bonne propagande, ce qui explique une modicité de prix hors de toute proportion avec l'importance matérielle et morale de l'ouvrage. C'est un livre à répandre et qui, par une large diffusion, est appelé à faire un bien considérable en apportant la paix et la sérénité dans les esprits sincères mais troublés par les décevantes affirmations de la science irréligieuse et de l'impiété.

J. D'É.

L'Année financière (septième année). *Histoire des événements financiers de 1888*, par LOUIS REYNAUD. Paris, Chevalier-Marescq, in-12 de 441 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une revue des événements qui ont impressionné le marché financier. Le premier chapitre s'occupe des finances de l'État et sur bien des points fait nécessairement une excursion sur le terrain politique. L'auteur repose plutôt qu'il ne professe. Les questions de conversions, d'emprunts, y prennent place naturellement. Le second chapitre est consacré aux chemins de fer français, et le troisième à la marche des sociétés finan-

cières pendant 1888. Ici, il a fallu empiéter sur les faits de 1889 en ce qui concerne le Panama, cette grosse affaire qui s'est terminée au début de cette année par l'effondrement que l'on sait : l'histoire de cette entreprise est au complet. Après avoir parlé des canaux de Suez et de Corinthe dans le chapitre quatrième et des assurances dans le cinquième, l'auteur termine le volume par quelques documents et entre autres par le projet de loi relatif à l'impôt sur le revenu. Toutefois, cette publication ne saurait se confondre avec l'*Annuaire de l'économie politique*. Celui-ci est une collection de documents officiels, de rapports et de statistiques, l'*Année financière* est un résumé et un ensemble raisonné. G. S.

La Locomotive, le Matériel roulant et l'Exploitation des voies ferrées, par MARC DE MEULEN, ingénieur. Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-8 de IX-359 p., avec 53 grav. — Prix : 4 fr.

Depuis quelques années, les ouvrages sur les chemins de fer se multiplient ; mais, il faut bien l'avouer, bon nombre sont fort médiocres, d'aucuns même ne sont que des redites. Hâtons-nous de dire que le livre de M. Marc de Meulen échappe à ce double reproche : s'il renferme des choses connues, il en contient aussi de nouvelles. Après quelques considérations préliminaires, l'auteur traite tour à tour de la locomotive, du matériel roulant, des freins continus, de l'exploitation des chemins de fer spéciaux et des tramways à traction mécanique. Il insiste particulièrement sur la locomotive, à laquelle il accorde six chapitres sur onze ; ce long développement s'explique par la prépondérance de cette machine considérée comme organe essentiel et primordial des voies ferrées. Grâce à la simplicité et à la précision du style, la lecture de cet ouvrage reste intéressante d'un bout à l'autre ; c'est beaucoup dire. Cependant, il y a quelques critiques à formuler : la classification des locomotives d'après la disposition des cylindres — ou des châssis — ou du nombre des roues couplées, paraît bien savante pour un ouvrage de vulgarisation ; il existe quelques lacunes dans les chapitres concernant l'exploitation : M. de Meulen, pour être complet, aurait dû dire quelques mots des cloches électriques en usage sur les lignes à voie unique ; il aurait dû parler aussi des différentes catégories de trains et convois, et donner une idée sommaire des graphiques de marche. Ces quelques observations n'enlèvent rien, du reste, à la valeur de ce livre qui sera lu avec profit. D. MARTEL.

Autour de Molière, par A. BALUFFE. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-12 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un livre sur Molière, et un livre qui ne nous apprend pas grand'chose de nouveau ; d'abord parce qu'il est fait de vieux articles parus à droite et à gauche dans le *Moliériste*, la *Revue d'art dramatique*, ou dans des journaux de province; et aussi parce que l'auteur, grand chercheur, mais méridional fougueux, annonce ses découvertes avant de les avoir faites. Par exemple l'article *Molière dans l'Ouest*, à propos des travaux qui ont signalé l'*Illustre théâtre* à Nantes et à Poitiers, peut se résumer ainsi : « Je l'avais bien dit que Molière avait couru la province ! Qu'on cherche encore et on trouvera davantage. » Était-ce la peine ? M. Baluffe a été quelquefois assez heureux : sur le séjour de Molière à Toulouse, à Avignon, à Pézenas, sur les rapports entre Molière et Balzac, sur les emprunts faits par Molière à la langue et à la littérature provençales, il y a

quelques remarques assez intéressantes. Donnent-elles le droit à M. Baluffe de se poser en inventeur d'une méthode nouvelle de recherches d'érudition, la méthode « trigonométrique, » méthode suivant laquelle il faut tout refaire ? Lui donnent-elles le droit de répéter toutes les deux pages qu'il a le premier indiqué ceci ou cela ? Lui donnent-elles le droit d'affirmer sans preuve ? L'inventaire de la maison de Jean Poquelin signale un *Plutarque :* donc le père de Molière faisait lire Plutarque à son fils ; donc Molière a reçu une excellente éducation, etc., etc...

Le chapitre *Affaire du sieur Poquelin* soulève une question curieuse : mais de ce que les sieurs Jean-Baptiste, Robert et Pierre Poquelin prêtent cent mille livres à Conti, il n'est pas prouvé que Molière, peut-être simple intermédiaire entre ses riches parents et le prince, eût à ce moment-là cent mille livres à donner. Décidément il n'y a pas lieu de tirer vanité de la méthode « trigonométrique. » Des discussions sérieuses, sans injures, un style moins diffus, plus clair et plus simple, moins de phrases et plus de choses, voilà ce qui vaudrait mieux pour désarmer les Parisiens, injustement dédaigneux, je le reconnais, à l'égard des provinciaux, et pour faire lire un livre où il y a quelques bonnes indications à prendre.

GABRIEL AUDIAT.

Études de littérature et d'histoire, par JOSEPH REINACH. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 408 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est un recueil de divers essais publiés antérieurement dans des recueils ou journaux périodiques, notamment dans la *République française*. Trois de ces morceaux, réunis sous le titre général : *France et Allemagne*, ont chacun pour sujet particulier : *De l'Influence historique de la France sur l'Allemagne. — De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France. — Une Cour allemande avant la Révolution* (il s'agit de la cour de Bavière du XVIe au XVIIIe siècle). — Vient ensuite un essai développé sur *Marivaux*, puis une série d'études consacrées à quelques *Historiens français contemporains :* MM. Sayous, Lanfrey, Fustel de Coulanges, le duc de Broglie, Henri Martin, Thureau-Dangin. — Une étude sur *William Hamilton et la Logique parlementaire*, et une autre sur *Gambetta orateur*, continuent le volume, qui se termine par des *Notes et Souvenirs* se rapportant soit au célèbre voyageur et général anglais Gordon, soit à *la Maladie et la Mort de Gambetta*, dont M. Reinach fut, comme on le sait, le secrétaire et l'ami, et est demeuré le fervent disciple.

Dans l'appréciation de ce recueil, il faut distinguer ce qui vient de l'homme de goût et du lettré, qui montre non seulement un réel talent, mais un esprit équitable et large, par exemple dans l'examen des livres de M. le duc de Broglie et de M. Thureau-Dangin, et ce qui appartient à l'homme politique et au sectaire antireligieux, chez lequel la passion et un caractère fâcheux de colère et d'étroitesse et la haine descend volontiers jusqu'aux basses injures. La fange que M. Reinach a été ramasser contre les jésuites dans les compilations prétendues historiques du protestantisme et de l'hégélianisme allemand l'éclabousse plus qu'eux, et c'est un spectacle pénible de voir un esprit distingué s'abandonner ainsi aux détestables inspirations de l'*odium judaïcum*. Il nous semble qu'un israélite un peu cultivé, un peu bien élevé, devrait y regarder à deux fois avant d'insulter ainsi ce que sûrement il ignore. Mais, du moins, son ignorance même lui sert-elle un peu d'excuse.

M. S.

Œuvres complètes d'AUGUSTE NICOLAS. Sixième partie. *Études sociales sur la Révolution.* Première série. *L'État sans Dieu.— La Révolution et l'Ordre chrétien.* Paris, Retaux-Bray, 1889, gr. in-18 de XIV-551 p. — Prix : 4 fr.

Nous n'avons à signaler ici qu'une édition nouvelle de deux ouvrages bien connus de M. Auguste Nicolas. Le nom du célèbre apologiste suffit à les recommander. *L'État sans Dieu* est précédé de deux lettres, l'une de M. le comte de Chambord, l'autre du cardinal Donnet. *La Révolution et l'Ordre chrétien* date de juin 1873 : M. Thiers tombait du pouvoir ; le maréchal de Mac-Mahon y montait. L'auteur, sans lien avec les partis, n'examinant que les principes, ne se guidant qu'à leur lumière, indiquait les raisons de craindre, les raisons d'espérer, les moyens de salut, enfin la meilleure forme gouvernementale de l'ordre chrétien. Le sourire vient aux lèvres en lisant ces têtes de chapitre : *Monarchie: quelle monarchie? La Royauté nouvelle. Dernier conseil :* « Si la France doit être sauvée, elle ne le sera que par la monarchie; par l'ordre chrétien sous le roi chrétien. » Ainsi parlait M. Nicolas en 1873. On ne suppose pas qu'il parlerait autrement aujourd'hui, en dépit de toutes les contradictions que la politique aurait semées sur sa route. V. P.

Centenaire de 1789. *Assemblée provinciale de l'Orléanais tenue à Orléans les 2, 3 et 4 mai 1889.* Orléans, Herluison, 1889, in-8 de 129 p.

C'est avec raison que les organisateurs de l'assemblée provinciale de l'Orléanais ont voulu qu'il restât trace de leurs travaux. M. l'abbé de la Taille a donné ses conclusions sur la religion ; M. Dumuys sur les mœurs ; M. Pelletier sur la justice ; un anonyme sur le gouvernement ; M. le comte de Brosses sur les services publics ; M. le comte de Roscoät sur l'agriculture ; M. Daudier sur l'industrie. M. Couret, ancien magistrat, a prononcé le discours de clôture. Le souvenir d'anciennes études sur l'instruction publique m'autorise à signaler avec plus de compétence l'étude que M. Baguenault de Puchesse père avait préparée et que la mort l'a empêché de présenter lui-même : c'est son fils, l'un de nos plus distingués confrères, qui en a donné lecture. Il s'étend d'abord sur l'état général de l'instruction sous l'ancien régime et plus spécialement dans l'Orléanais, puis sur les vœux des cahiers et surtout de ceux du clergé ; enfin sur les ruines qu'ont faites les lois Ferry et sur la résistance que les catholiques doivent organiser. Ce travail, court en apparence, n'en est pas moins très nourri et fournit des renseignements précis sur tous les points qu'il a touchés. V. P.

Album du Centenaire. 1789. Paris, Jouvet, 1889, in-4 de 6-VIII-288 p., illustré de 436 grav. — Prix : 5 fr.

Bien que le texte de cet ouvrage ait été confié à M. Augustin Challame et à M. Desiré Lacroix, nous n'offenserons pas les auteurs en disant que l'intérêt principal de cette publication réside dans le très grand nombre de gravures dont elle se compose et surtout dans les portraits qu'elle nous offre. C'est comme un dictionnaire biographique des hommes de la Révolution, mais un dictionnaire accompagné de portraits. Une table alphabétique aide les recherches. En outre, une foule de scènes de la Révolution passent sous les yeux du lecteur. Des notices ordinairement exactes expliquent les gravures. Je dis ordinairement : les auteurs ont en effet laissé passer quelques erreurs qu'il ne faut plus commettre, telles que Maillard qualifié d'ancien huissier au Châtelet ; les huissiers se défendent avec raison de

l'avoir eu pour confrère; dans cette notice même, les auteurs ont représenté ce triste personnage sous des traits plus honorables qu'il ne le mérite. Il y aurait çà et là à noter quelques lapsus; mais, en somme, il faut regarder surtout à l'agrément général de cette publication, sans s'arrêter à des détails que le lecteur redressera de lui-même. V. P.

L'Archiduc Rodolphe. *Le Kron-Prinz. L'Écrivain,* par A. DE BERTHA, Paris, Westhausser, 1889, in-8 de IV-163 p., avec gravures, dont une eau-forte de Manesse. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Bertha entreprend de démontrer que la mort tragique de l'héritier des Habsbourg a été causée par son incontestable supériorité dans tous les genres : l'archiduc aurait été victime du surmenage intellectuel et physique, appliqué à une organisation d'élite. Avec un enthousiasme lyrique, l'auteur rapporte les moindres faits, les propos les plus insignifiants. Il nous a été impossible de découvrir les moindres traces d'une organisation supérieure et exceptionnelle dans une existence fort ordinaire, vide de tout incident remarquable et semblable à celle de tous les princes de cet âge. Ce qui paraît malheureusement bien plus vraisemblable comme cause déterminante de la catastrophe, ce sont les aveux effrayants qui qui échappent à l'auteur : « Son âme ? y croyait-il suffisamment? » (p. 58). — « Les joies de la famille, auxquelles il a eu le tort de ne plus croire » (p. 60). Rapprochez ce désordre moral des perturbations cérébrales occasionnées par une chute de cheval : vous comprendrez que M. de Bertha aurait pu se dispenser de racoler des explications incompréhensibles dans le domaine de la fantaisie. Il n'était pas davantage à propos d'écrire une apologie dithyrambique là où les convenances imposent un silence respectueux ou des recherches sérieuses. D'inopportunes hyperboles obligent à rappeler que bien des Autrichiens, parmi les plus loyalistes, n'étaient pas sans inquiétude sur le sort que l'avènement de l'archiduc Rodolphe eût réservé à la monarchie. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La cause du bien a fait une grande perte en la personne de M. Albert DU BOYS, mort au château de la Combe le 26 septembre. Né à Metz le 12 avril 1804, Albert-Marie Du Boys était fils d'un ancien conseiller au parlement de Grenoble, qui devint conseiller à la cour impériale de cette ville, puis député de l'Isère en 1815. A peine ses études terminées, il devient conseiller-auditeur à la cour royale de Grenoble (1825). La révolution de 1830 le força de résigner ces fonctions. MM. de Cazalès, de Champagny et de Carné l'admirent à la rédaction du *Correspondant* qu'ils venaient de fonder. L'*Université catholique,* l'*Ami de la Religion,* la *Gazette de France,* reçurent aussi de lui de nombreux articles. A côté des travaux historiques dont il s'occupa toute sa vie, il s'intéressa surtout aux questions sociales et politiques. Jusque dans sa verte vieillesse, il demeura le champion infatigable de la religion et du droit. Voici la liste de ses principales publications : *Fuite et Arrestation du conspirateur Didier* (Lyon, imp. Perrin, in-8 de 16 p.) ; — *Rodolphe de Francon, ou Une excursion au* XVI*e siècle* (Paris, Eug. Renduel, 1835, in-8; 2e édit. Paris, Debucourt, 1837, in-8); — *Vie de saint Hugues, évêque de Grenoble, suivie de la vie d'Hugues II, son successeur, d'un extrait d'une biographie de la vie de saint Hugues, abbé de Léonal,*

et d'une notice chronologique sur les évêques de Grenoble (Grenoble, Prudhomme, 1837, in-8); — *Album du Vivarais, ou Itinéraire historique et descriptif de cette ancienne province* (avec des lithogr.) (Grenoble, Prud'homme, 1842, in-4); — *La Grande Chartreuse, ou Tableau historique et descriptif de ce monastère, précédé d'une vie abrégée de saint Bruno* (Grenoble, Baratier, 1845, in-8 de 223 p.): — *Histoire du droit criminel des peuples anciens depuis la formation des sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme* (Paris, Joubert, 1845, in-8); — *Des principes de la Révolution française considérés comme principes générateurs du socialisme et du communisme* (Lyon et Paris, 1850, in-8, 3e édit. en 1854); — *Histoire du droit criminel des peuples modernes, considéré dans ses rapports avec les progrès de la civilisation* (Paris, Durand, 1854, 2 vol. in-8); — *Dom Bosco et la société salésienne* (Paris, Douniol, 1884, in-8 et in-12); — *L'Église et l'État en Angleterre* (Paris, Briquet, 1886, in-12); — M. Du Boys a fourni des articles à l'*Album du Dauphiné*, à la *Revue du Dauphiné*, à la *Gazette du Dauphiné*, au *Bulletin de l'Académie Delphinale*, au *Correspondant*, à la *Revue Européenne*, à l'*Écho français*, à l'*Université catholique*, à la revue *France et Europe*, aux journaux *l'Ami de la Religion*, *l'Assemblée nationale*, etc. Deux de ses articles fournis à l'*Université catholique*, *Études sur l'Église de Viviers* (1839) et *le Monastère de la Chaise Dieu* (1845) ont été tirés à part.

— M. Camille Rivain, archiviste aux Archives nationales, trésorier de la Société de l'histoire de France, est mort à Sceaux le 3 octobre 1889, à l'âge de trente-neuf ans. Il a publié : une *Notice sur le consulat et l'administration consulaire d'Aurillac* (Aurillac, 1874, in-8); — la *Table alphabétique* des quinze premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins (Paris, in-4, 1875); — l'*Inventaire sommaire des archives départementales de la Haute-Vienne, série C* (Limoges, 1877); — *Rouleau des morts de l'abbaye de Solignac*, texte et commentaire (Limoges, 1879); divers articles de revue, notamment une notice sur le *Château de Beaufort-en-Vallée* dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (1886).

— On annonce encore la mort : de M. Victor de Cruzy, ancien représentant de M. le comte de Chambord dans le département de Tarn-et-Garonne, qui au moment de la discussion de la nouvelle loi militaire, avait, dans une brochure substantielle, combattu les mesures iniques que contenait le projet de loi depuis lors adopté; mort dans sa propriété des Auriols, près Villemur (Haute-Garonne), à l'âge de 54 ans; — de M. Achille Denis, qui fut rédacteur en chef du journal l'*Entr'acte*, depuis 1835, mort le 29 octobre, à l'âge de 73 ans; — de M. Douhaire, rédacteur de la *Bibliographie*, revue critique, du *Correspondant*, traducteur de plusieurs ouvrages russes, mort à l'âge de 82 ans; — de M. Félix Dunal, vice-président général des comités impérialistes de la Seine, ancien collaborateur à l'*Autorité* et au *Petit Caporal*, mort le 14 novembre; — de M. Henry Hamet, professeur d'apiculture au jardin du Luxembourg, né à Fay (Somme), en 1815, directeur du journal l'*Apiculture*, mort en octobre à l'âge de 74 ans; — de M. Auguste Havas, fils du fondateur de l'agence connue, qui comme son père, se consacra aux questions de télégraphie et de publicité, mort le 18 novembre, à l'âge de 75 ans; — de M. Lambert de Sainte-Croix, l'un des plus fervents défenseurs du parti orléaniste; journaliste, il avait collaboré, sous l'Empire, au *Courrier du dimanche* et au *Journal de Paris*, etc., mort le 28 octobre; — de M. Ernest Lefèvre, ancien député de la Seine, né au Havre, en 1833, administrateur du journal le *Rappel*, mort à Paris, le 10 novembre, à l'âge de 56 ans; — de Mgr Leroy, prélat romain, curé de Houlle, au diocèse d'Arras, auteur d'importants ouvrages; — de M. Émile Muller, ingénieur civil, professeur à

l'École centrale des Arts et manufactures et à l'École spéciale d'architecture, architecte fondateur des cités ouvrières de Mulhouse, né à Altkirch (Alsace), en 1823, auteur d'ouvrages importants et très remarquables, entre autres : *Les Habitations ouvrières en tous pays; situation en 1878; avenir* (1879, in-8 avec un atlas in-fol. de 35 pl.), mort à Nice le 11 novembre, à l'âge de 69 ans ; — de M. le docteur Augustin QUESNEVILLE, doyen des journalistes scientifiques, rédacteur du *Moniteur scientifique*, mort le 14 novembre, à l'âge de 80 ans ; — de M. Abel QUINTON, ancien avocat du barreau d'Orléans, né dans cette ville en 1813, auteur d'excellents ouvrages, mort à Paris, le 31 octobre ; — de M. Maxime RIBAUD, rédacteur en chef du *Publicateur de la Vendée*, mort le 26 septembre dans sa 52e année.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. William ALLINGHAM, poète fort estimé en Angleterre, et dont on a justement sous presse un volume, mort le 18 novembre ; — de M. R. Whelan BOYLE, journaliste anglais, qui collabora au *Daily Telegraph*, puis au *Daily Chronicle* ; — de l'illustre érudit hollandais, Carolus-Gabriel COBET, membre associé étranger de l'Académie des inscriptions, professeur de philologie classique à l'Université de Leyde, à qui ses éditions de Lysias, de Xénophon, de Diogène Laërte avaient acquis une réputation méritée d'helléniste, mort le 26 octobre, à 76 ans ; — du Dr W. Gray ELMSLIE, dont les études sur l'Ancien Testament étaient en considération, mort à l'âge de 41 ans ; — du Dr Richard GOSCHE, professeur à la Faculté des lettres de Halle, directeur de l'*Archiv für Literaturgeschichte*, mort à Halle, le 29 octobre, dans sa 66e année : — du Dr Rud. HAHN, poète dramatique, mort à Schöneberg, à 74 ans ; — de M. Edwin HATCH, qui, après avoir passé sept ans au Canada comme professeur et directeur de collèges, puis comme fellow de la Mac Gill University de Montréal (1859-1866), revint en Angleterre et fut nommé enfin professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Oxford, collaborateur du *Dictionary of christian antiquities* de Smith, directeur pendant quelques années de l'*University Gazette*, auteur d'un travail estimé sur l'organisation des églises chrétiennes primitives, et d'études sur le grec de la Bible, mort le 10 novembre à Canterbury Road, à l'âge de 54 ans ; — de l'anatomiste et ichthyologue anglais M. Thomas HAWKINS, mort à Ventnov au commencement de novembre ; — de M. A.-W. POTT, principal du Jettes-College, auteur de quelques manuels classiques, mort vers le 15 novembre ; — de M. R. REVANS, fondateur de la *New Zealand Gazette*, mort à Greytown, près de Wellington (Nouvelle Zélande) ; — du Dr Gustav ROSKOFF, professeur à la faculté de théologie protestante de Vienne, mort le 20 octobre, à Obertressen, âgé de 75 ans ; — de la romancière Marie ROSKOWSKA, morte le 12 octobre, à Hambourg, à l'âge de 81 ans ; — du Dr Gustav RÜMLING, chancelier de l'Université de Tubingue, un des shakespeariens allemands les plus connus ; — de M. William-Lucas SARGANT, auteur de plusieurs ouvrages d'économie sociale (*Economy of the labouring classes, social Innovators and their schemes*, etc.), et d'un essai sur la vie et la philosophie de Robert Owen, mort dans les premiers jours de novembre ; — du philologue allemand le Dr August SCHUBERT, mort à Weimar, le 13 octobre ; — de M. le chanoine SIGNORIELLO, savant de mérite, philosophe, l'un des directeurs de *la Scienza e la Fede*, mort à Naples en octobre ; — du Dr G.-L. STUDER, professeur de théologie à l'Université de Berne, mort à 88 ans, le 12 octobre ; — de l'écrivain slave TCHERNITCKEVSKY, mort au commencement de novembre ; — de M. TORRES CAICEDO, le meilleur bibliographe de la Colombie (Amérique méridionale), poète et prosateur également estimé, mort dans les derniers jours d'octobre ; — du Dr

C.-L. von Urlichs, professeur de philologie classique à Würtzbourg, où il est mort le 3 novembre, à l'âge de 75 ans ; — de M. William Westgarth, à qui un long séjour en Australie avait donné une compétence spéciale sur ce pays, sur lequel il a écrit plusieurs ouvrages estimés, tels que *Victoria and the australian Goldmine* (1857) ; *Half a century of australian progress*, mort à Édinbourg au commencement de novembre ; — du romancier allemand A. von Winterfeld, mort à l'âge de 61 ans.

Institut. — *Académie française*. — Le 15 novembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de Mgr Perraud, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a donné lecture du rapport sur les concours de 1888. Voici la liste des prix décernés :

Prix de poésie. — Le prix n'a pas été décerné ; un accessit de 2,000 francs a été attribué à M. Clovis Hugues.

Prix Gobert. — Grand prix : M. le vicomte d'Avenel, *Richelieu et la Monarchie absolue ;* second prix : M. Edmond Biré, *Paris en 1793*.

Prix Thérouanne. — M. Germain Bapst, *les Joyaux de la couronne*.

Prix Thiers. — M. Abel Lefranc, *la Jeunesse de Calvin*.

Prix Bordin. — M. Ch. Ravaisson-Mollien, *les Manuscrits de Léonard de Vinci*.

Prix Marcelin Guérin. — Deux prix de 2,000 francs à M. Léon Palustre, *la Renaissance en France*, et à M. G. Bonvalet, *Du Caucase aux Indes ;* deux prix de 1,000 francs à M. Paul Deschanel, *Orateurs et Hommes d'État*, et à M. Eugène Lintilhac, *Beaumarchais et ses œuvres*.

Prix Langlois. — Le prix est partagé entre les quatre traductions suivantes : Mme E. Paris, *l'Allemagne et la Réforme*, de Janssen ; M. A. Monod, *Histoire du peuple anglais*, par Richard Green ; MM. Rabot et Lallemand, *Voyage de la Véga*, par Nordenskiöld ; M. H. de Varigny, *Vie et Correspondance de Darwin*.

Prix de Jouy. — M. E. Rod, *le Sens de la vie*.

Prix Archon-Despérousses. — Deux prix de 1,500 francs à M. Léon Dierx, *Poésies complètes*, et à M. Jean Lahor, *l'Illusion ;* un prix de 1,000 francs à Mlle Vacaresco, *Chants d'Aurore*.

Prix Jean Reynaud. — M. Victor Duruy, *Histoire des Grecs*.

Prix Vitet. — Le prix est partagé entre MM. Anatole France et Ch. Yriarte.

Prix Monbinne. — Partage entre MM. Marion Crawford, Aug. Blondel et Philibert Audebrand.

Prix Jules Favre. — Mme Marie Dronsart, *Portraits d'Outre-Manche*.

Prix Lambert. — 1,000 francs à M. A. Soubies, 600 francs à Mme Marie Lionnet.

Concours Montyon. — Deux prix de 2,000 francs à M. Ch. Grad, *l'Alsace et ses habitants*, et à M. G. Lyon, *l'Idéalisme en Angleterre au* XVIIIe *siècle*. — Quatre prix de 1,500 francs à M. l'abbé Lallemand, *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire ;* M. René Bazin, *Une Tache d'encre ;* M. René Vallery-Radot, *Madame de Sévigné* ; et M. Eug. Muller, *Nizelle*. — Neuf prix de 1,000 francs à Mme de Witt, *les Femmes dans l'histoire ;* M. C. de Varigny, *l'Océan pacifique ;* Mme Vattier d'Ambroyse, *le Littoral de la France ;* M. Paul Perret, *Après le crime ;* M. V. du Bled, *les Causeurs de la Révolution* ; M. Calmettes, *Brave fille ;* M. Richebourg, *le Million du père Raclot ;* Jean de Nivelle, *Contes de la mer et des grèves ;* M. de la Sizeranne, *les Aveugles par Un aveugle*. — Quatre prix de 1,000 francs, donnés par un anonyme pour augmenter cette année le montant des prix Monthyon, ont été accordés à M. Ernest

Bertin, *Études sur la société française;* à M. Gaulot, *Un Complot sous la Terreur;* à M. F. Bouquet, *Points obscurs de la vie privée de Corneille;* à M. le baron Ét. Hulot, *De l'Atlantique au Pacifique.* — Quatre prix de 500 francs provenant de la même source ont été attribués à M. Léonce Curnier, *la Jeunesse d'Ozanam;* à M. Bouchot, *Contes francs-comtois;* à M. Ch. Rozan. *Petites Ignorances historiques et littéraires;* et à M. N. Quellien, *Chansons et Danses des Bretons.*

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a tenu, le 22 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Barbier de Meynard, qui a prononcé le discours d'usage. M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Egger. La séance a été terminée par la lecture d'un intéressant Mémoire de M. Siméon Luce, sur quelques jeux populaires dans l'ancienne France.

Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire de l'Académie. — M. Sylvain Lévy, *Étude critique sur le théâtre hindou.*

Antiquités de la France. — Quatre médailles : MM. Jarry, *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans* (de 1372 à 1407); Paul Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la Chancellerie de France;* Clément Pallu de Lessert, *Fastes de la Numidie sous la domination romaine;* Camille Favre et Léon Lecestre, *le Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant.* — Six mentions : MM. le duc de la Trémoille, *Archives d'un serviteur de Louis XI. Documents et Lettres* (1451-1481); Ch. Morel, *Genève et la Colonie de Vienne, étude sur une organisation municipale à l'époque romaine;* les docteurs Bleicher et Faudel, *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace;* Prudhomme, *Histoire de Grenoble;* Henri Stein, *Olivier de la Marche, historien, poète et diplomate bourguignon;* G. d'Espinay, *la Coutume de Touraine au* XV*e siècle.*

Prix de numismatique. — M. Théodore Reinach, *Trois Royaumes de l'Asie Mineure : Cappadoce, Bithynie, Pont.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. Noël Valois, *Inventaire des arrêts du Conseil d'État (règne de Henri IV),* et *le Conseil du Roi aux* XIV*e* XV*e et* XVI*e siècles.* — Second prix : M. Auguste Molinier, *Géographie historique de la province de Languedoc au moyen âge.*

Prix Stanislas Julien. — Non décerné; mille francs attribués au P. Boucher, *la Boussole du langage mandarin,* et cinq cents francs à M. Terrien de La Couperie, *Mémoires et Notices sur l'ethnographie des populations méridionales de l'empire chinois.*

Prix de la Grange. — M. Émile Picot, *le Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français* et *les Moralités politiques dans l'ancien théâtre français.*

Fondation Garnier. — L'Académie attribue cette année au R. P. Augouard, provicaire apostolique du Congo français, une somme de six mille cinq cents francs à prélever sur les arrérages de la fondation. Le R. P. Augouard devra examiner les diverses questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangui et du Haut-Ogowé.

Prix Loubat. — M. Léon de Rosny, *Codex Peresianus.* — Une somme de mille francs est attribuée à M. Remi Siméon, à titre de second prix, pour ses *Annales de Chimalpahin.*

Académie des sciences. — L'Académie a procédé le 11 novembre à l'élection d'un membre dans la section de géométrie, en remplacement de M. Halphen, décédé. M. Picard a été élu au premier tour de scrutin par 45 voix contre 3 données à M. Appel et 1 à M. Humbert.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 8 novembre, M. Clermont-Ganneau a présenté quelques observations sur un fleuve de Palestine auquel les croisés ont donné un nom qui ne lui appartenait pas. M. G. Marmier a ensuite lu un mémoire sur la situation du pays appelé dans la Bible Aram-Naharaïm.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 2 novembre, M. G. Picot a présenté quelques observations pour demander le prêt des livres à l'extérieur dans les bibliothèques publiques. — Dans celle du 9 novembre, M. J. Simon a communiqué un mémoire de M. Naville sur la personnalité. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 16 novembre. — Le 23 novembre, M. Levasseur a communiqué une notice de M. Nachtel sur les ambulances urbaines. M. René Lavollée a lu ensuite un travail sur le développement de la population ouvrière en Angleterre.

ALMANACHS. — Nous avons à présenter à nos lecteurs un nouveau-né : *l'Almanach du bon français*, que patronne la Société bibliographique. Jeanne d'Arc avec un étendard fleurdelisé, un zouave avec le drapeau de Lamoricière, et au fond une ruche en champ de blé devant laquelle passe une charrue. Voilà son frontispice. En ce qui concerne le texte, les lecteurs de *l'Almanach historique et patriotique* retrouveront leurs vieilles habitudes : il suffit de leur dire que le même rédacteur a veillé avec le même soin à leur si cher almanach. Avez-vous des enfants, donnez-leur l'*Almanach des écoles*, il coûte un sou, il a de l'esprit comme quatre, et il est catholique. Aux plus âgés, qui vont faire ou viennent de faire leur première communion, *l'Almanach illustré de la première communion*, édité par M. l'abbé Roussel, est tout indiqué. Un ravissant souvenir pour votre fille, *l'Almanach pour la jeune fille chrétienne*, de la Société de Saint-Augustin. Aux prêtres, offrez les *Nouveaux souhaits de bonne et sainte année de saint François de Sales aux âmes pieuses* (Tournai, H. et L. Casterman), ou mieux, le si pratique et si utile *Agenda manuel du clergé catholique* (Paris, Lethielleux). Cette publication sort du genre convenu. Non seulement on y trouve un calendrier ordo, de nombreuses listes de l'épiscopat, etc., etc., mais des monita liturgica, des questions de fabrique, la jurisprudence civile ecclésiastique, la direction des cultes, le budget des cultes, la médecine et la pharmacie usuelle, et les renseignements postaux. Les Canadiens trouveront de précieux renseignements dans *l'Almanach canadien, religieux, historique, agricole, commercial et statistique de J. A. Langlois, à Québec*. Aux voyageurs, en chambre, ou en réalité, sont destinés *l'Almanach des Missions* (Lyon, Delhomme et Briguet), rempli de gravures et de récits charmants, et le petit *Almanach de l'œuvre de la propagation de la foi* (mêmes éditeurs). Le *Grand Almanach français* (Paris, Delagrave), si précieux en renseignements et en amusements pour les familles, a, cette année, quelques histoires qui ne sont pas d'un goût irréprochable pour les jeunes filles : témoin l'*Histoire immorale*, de M. de Bornier. En toute sûreté, vous pouvez donner *l'Almanach de la France illustrée*, un vieil ami ; et *l'Almanach illustré des familles*, riche d'histoires et de gravures, édité par la Société de Saint-Augustin.

PARIS. — Tous ceux qui s'occupent des études grecques ont de grandes obligations à M. Henri Omont pour le zèle et l'érudition qu'il met à publier des catalogues de manuscrits grecs. Le savant sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale vient de se faire de nouveaux titres à leur reconnaissance, en éditant les *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II* (Paris, Picard,

in-4 de 467 p. — Prix : 30 fr.). Ces catalogues sont l'œuvre d'Ange Vergèce et de Constantin Palæocappa, deux Grecs attachés comme *scriptores* à la *librairie royale* de Fontainebleau. Il est inutile d'insister sur le soin avec lequel M. Omont a rédigé les notices qui accompagnent la description des manuscrits. L'Imprimerie nationale s'est servie pour imprimer ce beau volume des *grecs du roi*, c'est-à-dire des caractères gravés au XVIe siècle sur les ordres de François Ier, en sorte que l'exécution typographique répond au mérite scientifique de l'ouvrage. Deux héliogravures donnent des spécimens des reliures employées sous François Ier et Henri II.

— M. Veckenstedt, directeur de la *Zeitschrift für Volkskunde*, dont nous avons annoncé à nos lecteurs l'heureuse fondation, va publier un volume écrit en français sur *la Chanson, la Musique et la Danse dans les traditions des Zamaïtes, des Lithuaniens, des Allemands et des Grecs*. Ce volume formera le tome III de la *Collection internationale de la Tradition* (33, rue Vavin). On sait que cette collection comprend déjà un volume sur *les Contes d'animaux dans les romans du Renard*, par M. Henry Carnoy, et une traduction par M. Jean Nicolaïdes de *Livres de divination* turcs.

— Mgr l'évêque d'Annecy, par lettre du 6 novembre, a condamné comme « entièrement opposé dans toutes ses parties aux enseignements de la foi et aux principes de la morale évangélique, » le volume des *Principes de philosophie morale*, que vient d'éditer M. Jules Thomas, professeur au lycée d'Annecy (Paris, Alcan).

— Les quatre derniers numéros de la *Revue de famille* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre) renferment une série d'articles remarquables sur le mariage dus à la plume du directeur de la revue, M. Jules Simon. On voit avec plaisir l'éminent écrivain protester en termes élevés et contre le divorce, et contre le mariage civil, et contre la « petite guerre, » la guerre étroite et mesquine faite à la religion en France.

— M. V. Vattier prépare et va publier au commencement de l'année 1890 une étude sur la *Réforme anglaise en Allemagne, Wyclyf, Jean Huss, Luther*. Dans cet ouvrage, M. Vattier soutiendra l'opinion que la Réforme n'est pas allemande mais anglaise, qu'elle ne date pas de Luther, mais de Wiclef ; qu'elle a été non ébauchée, mais entièrement accomplie par lui.

— Le *Magasin pittoresque* vient de réunir en un volume tous ses numéros de l'année. Comme il est l'une de nos plus anciennes publications, le *Magasin pittoresque* en est aussi l'une des meilleures. Toutes les matières sur lesquelles s'exerce l'activité humaine, y sont traitées avec un égal succès. Le choix et la variété des gravures et des articles, la moralité à laquelle il s'est toujours rigoureusement astreint suffisent à le recommander et à en faire une des meilleures revues de famille que nous possédions.

— Le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'École des chartes* comprend un excellent travail de M. Castan, sur la *Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Claude du Jura*, qui dès le XIe siècle se montait à cent quinze volumes; cet article renferme le catalogue des manuscrits, rédigé en 1492, suivi de l'indication prise dans d'autres documents de volumes ayant fait partie de la bibliothèque de Saint-Claude, et qui se trouvent joints dans l'inventaire. Dans le même fascicule, M. H. Moranvillé, poursuivant ses études sur le règne de Charles VI, retrace l'histoire des négociations entre la France et l'Angleterre, de 1388 à 1393 ; il en résulte bien, comme le pense l'auteur de l'article, que « le gouvernement de Charles VI a tenté tout ce qui était possible pour conclure une paix durable, » et que c'est sur l'Angleterre que doit tomber « la responsabilité de cet état incertain qu'on appelle une trêve. »

Enfin, nous signalerons encore un important travail de M. P. Durrieu, sur *les manuscrits-peintres de la Bibliothèque de sir Thomas Philipps à Cheltenham,* et la reproduction de la communication faite à l'Académie des inscriptions par M. Léopold Delisle, sur la prétendue *chronique des Tards Venus.*

— Le 14e fascicule du *Dictionnaire français illustré des mots et des choses*, dont nous avons déjà longuement parlé à nos lecteurs (t. LIII, p. 430) vient de paraître. Il s'étend du mot *Polype* au mot *Rhodyménie.* Il n'y a point lieu de revenir pour le moment sur cet ouvrage, dont nous avons indiqué les défauts et les qualités.

— *Samedi-Revue* continue la publication des études de M. Edmond Biré sur le Centenaire de 89. Depuis les dernières que nous avons signalées à nos lecteurs (t. LVI, p. 181), M. Ed. Biré a traité les sujets suivants : La Fête du 10 août 1793; — Le Salon de 1793; — Bilan de quinzaine (du 3 au 17 septembre 1793).

— Notre collaborateur M. E.-C. La Grette a donné récemment dans le même *Samedi-Revue* un travail sur *la Chanson populaire en France,* où il constate, à propos de la *Marseillaise,* que M. Tiersot, — l'écrivain dont il examine l'œuvre portant le titre de : *Histoire de la Chanson populaire en France,* — ne semble pas avoir eu connaissance du livre de M. A. Loth sur le chant révolutionnaire de Rouget de Lisle, lequel livre a établi incontestablement que la musique de l' « hymne national » a été copiée à peu près littéralement sur un oratorio antérieur de plusieurs années, intitulé : *Esther,* dont l'auteur est un certain Grisons, maître de chapelle à Saint-Omer.

— Nous annonçons avec plaisir la nouvelle « Revue morale, littéraire, scientifique, historique, récréative » que M. Édouard Guillemin vient de fonder (12, boulevard Arago, 12 fr. par an). — *Les Échos du bien,* tel est le titre de la revue dont le directeur résume ainsi le programme : « Signaler le bien à tous, partout où le bien se produit. » Les ecclésiastiques, les cercles catholiques, les communautés religieuses sont admis à prendre des abonnements de faveur au prix de 10 francs.

— On ne saurait nier l'importance de la publication dont les Bollandistes viennent de donner le premier volume : *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum sæculo* XVI *qui asservantur in Bibliotheca nationali parisiensi* (Paris, A. Picard, in-8). Cet important ouvrage comprendra deux autres volumes.

— Nous signalerons également un ouvrage sur lequel nous aurons peut-être occasion de revenir : le *Manuel de paléographie latine et française du* VIe *au* XVIIe *siècle,* que M. Maurice Prou vient de publier à la librairie anonyme Picard (in-8).

— La *Revue des questions historiques* du 1er janvier 1890 contiendra un travail de notre collaborateur M. Godefroid Kurth sur l'histoire de Clovis d'après Frédégaire et une importante étude de notre collaborateur M. Victor Pierre sur la dernière communion de Marie-Antoinette.

— Le savant fort célèbre sous le pseudonyme de Philomneste Junior donne une suite — impatiemment attendue — à ses petits volumes si goûtés publiés en 1879 et années suivantes (*La Bibliomanie en 1886-87-88-89. Bibliographie rétrospective des adjudications remarquables faites ces années et de la valeur primitive de ces ouvrages.* Bordeaux, veuve Moquet, in-12 de 153 p. imprimé à 350 exemplaires. Prix : 5 fr.). Ph. Junior nous entretient successivement de la vente Techener (p. 2-44 et 129-143), de la vente La Roche Lacarelle (p. 44-102), de la vente Seillière (p. 103-127), de la

vente Noilly (p. 127-129); il termine par un *Coup d'œil sur les vicissitudes de la bibliomanie* (p. 144-153). Le volume est, comme les précédents rempli de particularités curieuses. L'auteur qui, dans sa longue carrière, a manié plus de livres que personne et qui les connaît comme on connaît de vieux amis, en parle avec autant d'agrément que d'autorité, relevant çà et là plusieurs péchés d'omission de l'auteur du *Manuel du libraire* et faisant, en un mot, de son recueil un très utile et très piquant complément de tous nos meilleurs ouvrages de bibliographie.

ANJOU. — L'infatigable érudit angevin M. André Joubert nous donne deux nouvelles plaquettes, toutes deux tirées à 35 exemplaires seulement, intitulées : la première, *les Seigneurs de Mollière et de la Brossinière* (XIe-XVIIIe *siècles*); la deuxième, *les Troubles de Craon du 12 juillet au 10 septembre 1789* (Laval, imp. de L. Moreau, in-8 de 12 et de 10 p.). Dans la première, il a réuni sur les divers seigneurs qui ont possédé les deux fiefs de la Mollière et de la Brossinière (Mayenne, arrondissement et canton de Château-Gontier, commune de Chemazé) les renseignements fournis par quelques pièces dont il doit la communication à M. Célestin Port. La deuxième est la simple reproduction d'un *Journal de ce qui s'est passé à Craon depuis le 12 juillet 1789* [jusqu'au 10 novembre — et non pas jusqu'au 10 septembre — de la même année]. Les notes de M. Joubert éclaircissent tous les points qui en ont besoin. Ce document complète et permet de contrôler les *Chroniques craonnaises.*

— M. Joseph Denais a publié : *Un Musicien du* XVIe *siècle. Jean Chardavoine de Beaufort, en Anjou, et le Premier Recueil imprimé de chants populaires en 1575-1576* (Paris, Ve Téchener, in-8 de 30 p.). Fruit de longues et intelligentes recherches, cette brochure est riche de données nouvelles sur un sujet qui paraissait épuisé.

— Dans le numéro de la *Revue de l'Anjou*, qui vient de paraître, signalons : D. Piolin, *Voyage de saint Hugues, évêque de Lincoln, à travers l'Anjou et le Maine, en l'année 1199* (renseignements nouveaux sur l'état de ces provinces et sur plusieurs personnages historiques). — Joseph Denais : *Notes et Documents sur l'histoire, la littérature et l'archéologie angevines.*

CHAMPAGNE. — Une plaquette intitulée : *Note biographique et bibliographique sur Gabriel Peignot* (Chaumont, imp. Cavaniol, in-8 de 8 p.), publiée par le Dr A. Poullain, donne quelques détails particuliers sur le célèbre bibliographe. Après avoir reproduit l'acte de baptême de Gabriel Peignot, qui fixe la date de sa naissance au 15 mai 1767, M. Poullain rappelle, en quelques mots, la vie passablement accidentée du personnage, et, à propos d'un procès soutenu par la commune d'Arc, dont Peignot était originaire, il parle de deux mémoires rédigés par celui-ci en faveur de sa ville natale. Cette plaquette semble avoir été écrite surtout pour déterminer la ville d'Arc à donner le nom de Gabriel Peignot à l'une de ses rues ou de ses places publiques.

DAUPHINÉ. — Le tome II de la 4e série du *Bulletin de l'Académie delphinale* (Grenoble, Allier, in-8 de 496 p.) renferme divers travaux d'un intérêt varié. Nous avons déjà parlé avec quelques détails (t. LVI, p. 469) du *Cartulaire de l'abbaye de N.-D. de Bonnevaux au diocèse de Vienne,* publication due à notre collaborateur M. l'abbé Ulysse Chevalier, et du *Mémoire sur le lieu de sépulture des Austro-Sardes tués devant Grenoble en juillet 1815,* du docteur Charvet (t. LVI, p. 369). — *La Chartreuse de la Sylve-Bénite* n'a pas la célébrité de celle des environs de Grenoble : de la belle chartreuse de Virieu, il ne reste, en effet, que de pauvres ruines, et ses archives ont sombré dans la tourmente

révolutionnaire. En entreprenant de reconstituer le passé de cette chartreuse, M. Lagier a fait une œuvre historique d'un véritable intérêt. — Nous devons signaler aussi la curieuse étude de M. Marcel Reymond sur les portraits gravés de la Bibliothèque de Grenoble, les articles d'une haute élévation de style et de sentiment de M. Charaux, président de l'Académie, et celui de M. Gabriel Monavon, un poète distingué.

— Au retour d'une excursion, les spécialistes alpins sont tout naturellement portés à rechercher ce qui a déjà été dit sur le sujet. A propos d'un voyage ancien dans l'Oisans, M. Guillemin a découvert une plaisante particularité bibliographique et il l'expose dans une élégante plaquette intitulée : *Le Voyage de Villars en Oisans* (in-8 de 15 p.). La relation du célèbre botaniste dauphinois signalée en 1881 comme inédite et qu'on ne savait plus exactement à qui attribuer, avait déjà été imprimée avec le nom de l'auteur, en 1787. De nombreuses notes ajoutent à l'intérêt de l'opuscule, auquel il eût été bon de joindre un croquis.

— Ce n'est certes pas avec le souvenir de rapides visions que M. Brunet a écrit son *Voyage circulaire de Grenoble à Briançon par chemin de fer, et de Briançon à Grenoble par route nationale* (Grenoble, Gratier, petit in-8 de 100 p. Prix : 1 fr.). L'auteur, qui a la bonhomie légèrement railleuse, ne sait pas « brûler » les stations : il a cheminé à petits pas, en touriste de réserve, vérifiant tout, causant et faisant causer. Son opuscule, rempli d'observations bien personnelles, souvent justes, toujours fines, rend bien le pays; il donne la note vraie. La description de Briançon est une trouvaille. Deux observations : 1° le lac du Monde n'existe plus depuis trois ans : ce n'est même pas une cuvette; 2° l'absence de carte se fait sentir.

Franche-Comté. — Depuis 1886, M. Richenet, bibliothécaire adjoint de la ville de Dole, publie, après les avoir lues au banquet annuel des anciens élèves du collège de l'Arc à Dole, de fort jolies pièces de vers qu'il fera bien, plus tard, de réunir en volume. Les vrais poètes sont rares et M. Richenet est un vrai poète : de l'humour, de l'énergie, du brillant, voilà ce qui caractérise sa manière. *Ridendo dicere verum* (Blind, Dole, in-8 de 5 p.) est une excellente charge contre le volapük; — *Le Collégien et la Mort de Fougères* (in-8 de 4 p.) rappelle la fin héroïque, au Tonkin, d'un ancien camarade de collège; — une brochure sans autre titre que : *Pièce de vers lue au banquet de l'Association des anciens élèves du collège de l'Arc, à Dole* (in-8 de 8 p.) est une amusante fantaisie, où l'on voit le « Bachot, » l'infâme Bachot condamné à mort par un clan grotesque composé de

Recalés, retapés, disloqués, détraqués.

Enfin, *le Collège de l'Arc* (in-8 de 7 p.) a été inspiré visiblement par l'amour ardent que l'auteur nourrit à l'égard de son vieux collège, de sa ville et de la patrie.

— En ces derniers temps, divers ouvrages ont été publiés sur sainte Colette, parmi lesquels ceux de MM. les abbés Chamouton et Th. Bizouard ont été signalés ici récemment (*Polybiblion*, t. XLIX, p. 373 et t. LV, p. 219). Entre ces deux volumes, il faut placer, par la date, l'original petit livre de M. le comte de Chamberet : *La Parfaitte Vie de sainte Colette, la petite ancelle de N. S., d'après le manuscrit de Pierre de Vaux* (Paris, lib. des bibliophiles, in-16 de 84 p. Prix : 3 fr. 50). L'histoire de la sainte, née à Corbie, en Picardie, et dont les précieuses reliques reposent à présent à Poligny, est racontée par M. le comte de Chamberet en vieux français versifié. Nous avons particulièrement apprécié la *Conclusion*, un vrai bijou archaïque. Un glossaire et de très intéressantes notes historiques accompagnent ce travail.

— La modeste brochure que M. l'abbé Mabille, curé de Roulans, a fait imprimer chez Paul Jacquin, à Besançon, sans nom d'auteur, sous le titre de : *Notice sur le pèlerinage de Notre-Dame d'Aigremont (paroisse de Roulans)* (in-32 de 62 p., en vente au presbytère de Roulans et chez Lanquetin, libraire à Besançon) n'est pas qu'édifiante; elle est aussi pleine d'intérêt pour l'histoire religieuse de la province. M. l'abbé Mabile nous paraît avoir les qualités de concision et de précision qui font le bon historien : nous serons heureux d'avoir à signaler, le cas échéant, des œuvres plus importantes que nous souhaitons qu'il écrive bientôt; par exemple : une monographie de sa paroisse.

— Pourquoi les nombreuses sociétés de tir qui existent en France n'imiteraient-elles pas la société du Jura? Son directeur, M. Gustave Colombet, a eu la bonne idée de publier un *Historique de la société de tir du Jura, ancienne société des chevaliers de l'arquebuse fondée en 1518* (Lons-le-Saunier, imp. Mayet, petit in-8 de 134 p., orné de gravures et d'un plan). A proprement parler, la primitive « Société de l'Arquebuze, » dont il est ici question, ne date régulièrement que de deux années (1672) avant la réunion effective de la Franche-Comté à la France. L'auteur rappelle brièvement les actes de la société jusqu'à la Révolution, puis il donne, à partir de l'année 1867, le résumé des séances de la Commission d'administration jusques et y compris celle du 28 janvier 1889.

Guyenne et Gascogne. — Vient de paraître : *Un Hypocauste gallo-romain au château Pommerol, appartenant à M. F. Prom, commune de Bassens (Gironde)*, par M. le comte Alexis de Chasteigner, membre de l'Académie et de la Société archéologique de Bordeaux, et Paul Cabanne, aide-naturaliste au muséum d'histoire naturelle de Bordeaux. (Bordeaux, imp. veuve Cadoret, in-8 de 14 p. et 2 pl. hors texte.)

Limousin. — M. Émile Du Boys, membre de la Société archéologique et historique du Limousin, intitule sa nouvelle plaquette : *les Poètes limousins jugés par Baluze. Lettre inédite à François d'Aguesseau, âgé de quatorze ans (1682)* (Limoges, veuve Ducourtieux, gr. in-8 de 8 p.). M. Du Boys a trouvé dans un des volumes des collections Libri et Barrois si heureusement rachetées par M. L. Delisle la minute d'une très intéressante lettre adressée au grand d'Aguesseau, encore presque enfant (*pene puero*) par son compatriote Baluze, lettre où d'excellents conseils au futur chancelier sont mêlés à divers renseignements sur les poètes Roland Bétolaud et Martial Mosnier. L'éditeur a entouré le texte de notes excellentes qui feront attendre avec d'impatients désirs la publication du recueil de lettres inédites de Baluze qu'il prépare avec tant de soin et qui seront un des plus précieux recueils épistolaires offerts de notre temps à la curiosité des érudits.

Maine. — Voici quelques articles publiés par la Commission historique et archéologique de la Mayenne. E. Queruau-Lamerie, *l'Instruction publique à Laval avant le* XIXe *siècle*. — Couanier de Launay, *Un aveu de la seigneurie de Laval en 1444*. — J. Raulin, *Étude sur la ville de Mayenne au* XVIIe *siècle*. — J.-M. Richard, *Notes sur l'ancien Laval* (article rempli de renseignements précis et enrichi de curieuses planches).

Marche. — Nous avons sous les yeux les deux premières livraisons d'un travail intitulé : *Les Gens de qualité en Basse-Marche*, par M. le Dr de la Porte. La première est consacrée à la description géographique de la province et à l'étude de la noblesse depuis le XVIe siècle : l'auteur y donne le rôle de convocation de la noblesse de la Basse-Marche en 1577, un rôle de répartition d'un impôt levé sur les nobles en 1620, l'état des gentilshommes

d'après les maintenues de 1665 et 1667 et la liste des gentilshommes qui prirent part à l'élection des députés de la noblesse en 1789. La seconde livraison est consacrée à la généalogie de la maison de Lusignan. L'auteur annonce une série de fascicules contenant les généalogies des principales maisons de la Basse-Marche.

NORMANDIE. — Vient de paraître : l'*Annuaire des cinq départements de la Normandie*, publié par l'Association normande, ou *Annuaire normand pour 1889* (Caen, Delesques ; Rouen, Lestringant, in-8, CVI-546 p.) ; il contient notamment : *Visite des monuments d'Évreux*, par M. Louis Régnier ; — *Excursion archéologique à Ferrières, Claville, la Bonneville et Giisolle*, par le même.

— La Société libre de l'Eure a entendu, le 24 mars 1889, la lecture d'une étude de M. Boivin-Champaux, ancien premier président de la Cour de Bourges sur *Bernay et la Ligue ;* cette étude vient de paraître en une brochure in-16 (Bernay, imp. Lefèvre, 84 p.).

— M. d'Estaintot a réuni en une brochure (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 65 p.) les parties d'un travail lu par lui à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen en 1888 ; il les a intitulées : *Notes manuscrites d'un conseiller de parlement en Normandie, 1769-1789*. Les éléments de ce travail lui ont été fournis par des annotations inscrites par M. de Gressent, conseiller au Parlement de Rouen, sur les livres de sa bibliothèque : elles lui sont inspirées par les événements contemporains des dernières luttes de la monarchie contre les ambitions parlementaires.

— Signalons en même temps de nouvelles publications : *Notice sur Saint-Martin du Tremblay (Eure)*, par M. l'abbé Guéry (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 39 p.) ; — *Un Rouennais oublié, Jacques Mesnard, chirurgien et accoucheur (1685-1746), et ses œuvres*, par M. le Dr Panel (Rouen, Lestringant, in-8 de 58 p.) ; — *Le Château de Canteleu, près Rouen, et ses propriétaires depuis le* XVIIIe *siècle*, par M. Gustave-A. Prévost (Caen, Delesques, in-8 de 35 p.) ; — *Raoul-le-Front, poète normand du temps de François Ier*, par le vicomte Louis Rioult de Neuville (Caen, Delesques, in-8 de 25 p.) ; — *Le Clocher du Mont aux Malades et la Cérémonie de la bénédiction des cloches*, par M. l'abbé Tougard (Rouen, imp. Leprêtre, in-8 de 40 p.).

— Dans un dernier Bulletin, la Société de l'histoire de Normandie a publié quelques lettres inédites de Mgr le cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen, lors de la Révolution de 1789.

— Vient de paraître : *Jacques-Guillaume Thouret, député de la ville de Rouen aux États généraux de 1789, sa vie, ses œuvres*, par MM. Ernest Carette et Armand Samson.

POITOU. — La Société française d'archéologie, dans le Congrès tenu récemment par elle à Évreux, a décerné une des grandes médailles par lesquelles elle récompense les meilleurs travaux de ce genre, au bel ouvrage de notre collaborateur M. Joseph Berthelé, intitulé : *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou* (Melle, Ed. Lacuve, in-8). La première moitié du livre est consacrée à l'architecture et l'on y remarque en particulier une étude de très grande valeur, chronologique et généalogique, sur le développement de l'architecture dite Plantagenet en Poitou du XIIe au XVIIe siècle. La seconde se rapporte au mobilier (reliquaires, vases sacrés, orfèvrerie, etc.) et se termine par une série d'études détaillées sur les cloches et fondeurs de cloches du Poitou depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. — On souscrit chez l'éditeur, M. Lacuve, à Melle ; chez l'auteur, à Niort, 57, rue Gambetta, et chez tous les libraires de la région. L'ouvrage se trouve à Paris, à la librairie Alphonse Picard.

— La Société de statistique des Deux-Sèvres vient de publier son 46e volume de *Mémoires*. Ce volume contient un inventaire des archives de Sainte-Croix de Parthenay, dressé au XVIIIe siècle, publié par M. B. Ledain; — l'histoire et la bibliographie de l'ancien Athénée de Niort, suivie d'une bibliographie des journaux et périodiques des Deux-Sèvres, par MM. Léo Desaivre et Paul Frappier; — des documents pour servir à l'histoire du musée révolutionnaire de Niort (inventaire de Bernard d'Agescy, etc.), publiés par M. Th. Léaud; — une notice sur la famille Maboul et le château de Fors, par M. Desaivre: — le dénombrement de la seigneurie de Mons-en-Prahecq (1620), publié par M. Saint-Marc; — et finalement une notice sur les lanternes des morts, croix de cimetière et croix de carrefours des Deux-Sèvres, par M. Jos. Berthelé, accompagnée de 14 planches par M. Arthur Bonneault.

— Vient de paraître à Poitiers, chez Paul Oudin, le premier fascicule du tome Ier de la nouvelle édition du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, de MM. H. Beauchet-Filleau et feu Ch. de Chergé. Cette nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, est publiée par M. H. Beauchet-Filleau et son fils Paul Beauchet-Filleau, avec le concours de M. l'abbé de Clisson, M. le comte L. de la Rochebrochard, M. Maurice de Gouttepagnon, les RR. PP. H. et G. Beauchet-Filleau et plusieurs autres membres des sociétés savantes de la région.

— La *Revue poitevine et saintongeaise* a terminé dans son numéro d'octobre le compte rendu des fouilles faites à l'ancienne abbaye des Châtelliers (Deux-Sèvres), par MM. Alph. Garran de Balzan et X. Barbier de Montault. Ce dernier article, accompagné d'une grande planche en couleurs, est spécialement consacré à l'étude du magnifique carrelage émaillé du XIIIe siècle, qui a été mis au jour par les deux explorateurs.

— Viennent de paraître : à Niort, chez Gravat, *Niort-Artiste*, journal littéraire et artistique illustré, — et à Melle, chez Junin, *Nos Tablettes*, « revue bi-mensuelle, bibliographique, littéraire et d'annonces, organe de la Société des bouquineurs de l'Ouest et de tous les chercheurs, collectionneurs, curieux ou amateurs qui y sont abonnés. »

PROVENCE. — Dans *la Vie de village en Provence au temps du roi René, d'après des documents inédits*. (Extrait de la *Réforme sociale*, Paris, gr. in-8 de 40 p.), M. Charles de Ribbe reconstitue en partie, le monde rural du XVe siècle, complétant ainsi les travaux de M. Albert Babeau sur *le Village et la Vie rurale dans l'ancienne France*, lesquels ne vont pas au-delà du XVIe siècle. A des détails charmants sur le roi René « réchauffant sa vieillesse au gai soleil des bords de la Méditerranée, » et se consolant de ses déboires dans la vie des champs, succèdent, sous l'habile plume de M. de Ribbe, divers détails sur les villages que créa, comme par enchantement, le comte de Provence, sur le renouveau que lui dut toute la région provençale, sur le prix de la journée d'un travailleur, sur le prix de la viande, du blé, sur divers patriarches du notariat campagnard, sur les mœurs des bons paysans d'alors, sur les baptêmes et les fiançailles, sur les fêtes du beau mois de mai, sur l'instruction primaire florissante en Provence au XVe siècle, sur le morcellement de la propriété à cette époque, sur les prud'hommes villageois, régulateurs et organisateurs du régime communal des campagnes, etc. Tout le monde lira avec autant d'intérêt que de profit ces pages où l'écrivain, le penseur, l'historien se montrent également remarquables.

QUERCY. — M. Louis Greil, membre de la Société des études du Lot,

publie un recueil contenant un *Inventaire des archives de Gourdon en 1651*; une *Liste des adjudicataires de l'impôt du cinquantième dans l'élection de Cahors en 1726*; un *Compte d'apothicaire en 1773* (Cahors, gr. in-8 de 38 p.). L'inventaire des « titres et actes justifiant les droits, libertés et privilèges de la ville de Gourdon, en Quercy, diocèse de Cahors, avec l'explication et intelligence de l'antiquité desdits titres et actes, » fait partie de la riche collection quercynoise de M. Greil. On y trouve force indications curieuses relatives à l'église paroissiale Saint-Pierre de Gourdon, dont la construction fut commencée en 1303 et achevée en 1509, au pillage des titres, ornements et reliques de cette église par les huguenots. Le second document, qui a été imprimé en 1726, mais dont les exemplaires sont infiniment rares, indiquent l'*État des communautez de Cahors, ensemble les noms des adjudicataires pour chacune desdites communautez*, c'est-à-dire le nom d'un des principaux habitants de ces communautés. La dernière pièce du recueil est un mémoire des médicaments fournis, du 28 avril 1772 au 26 février 1773, par la veuve Cantarel et Albrespie, apothicaires de Cahors, à Messieurs du chapitre de cette ville, pour le sous-maître, les enfants de chœur et les servants de la maîtrise. Il y a là des renseignements curieux et qui prouvent combien nos bons aïeux abusaient des médecines et des amandés.

— *La Maison d'Hébrard issue des comtes Hébrard, ducs de Frioul, marquis de Trévise*, par Jules de Bourrousse de Laffore, l'un des présidents d'honneur du Conseil héraldique de France (Agen, imp. Quillot, in-fol. de 199 et 165 p.) est divisée en trois parties : *Origine de la maison d'Hébrard d'après la tradition; histoire de la maison d'Hébrard, prouvée par titres; pièces justificatives.* M. de Laffore a très bien retracé l'histoire des six branches de la maison d'Hébrard : Languedoc, Quercy, Agenais, Rouergue, Limousin et Auvergne. Dans la branche de Quercy, dite des seigneurs barons de Saint-Sulpice, on remarque les pages consacrées au prélat qui fut la grande illustration de la maison, Antoine d'Hébrard, évêque et comte de Cahors. C'est à ce prélat que furent dédiés, en 1592, les mémoires généalogiques extraits des archives du château de Saint-Sulpice en Quercy, par M. Maleville, notaire de la ville de Cajarc, mémoires auxquels M. de Laffore a emprunté de précieux renseignements et de curieuses citations.

Saintonge. — La commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure vient de choisir pour son président un archéologue de haute valeur, M. Georges Musset, archiviste-paléographe, bibliothécaire de la ville de La Rochelle. Cette élection ramènera certainement la commission des arts aux bonnes méthodes historiques et archéologiques et lui rendra le prestige qu'elle avait un peu perdu depuis quelques années.

Allemagne. — La maison Speyer et Peters, de Berlin, entreprend la publication des lettres de Frédéric Schlegel à son frère, Auguste-Guillaume, le traducteur allemand de Shakespeare. Ces lettres offrent de l'intérêt par les appréciations qu'elles contiennent sur des individualités remarquables dans les lettres ou dans la politique, sur les Grimm, sur Niebuhr, sur Metternich, Hardenberg, etc.

— La librairie philologique de B. G. Teubner, à Leipzig, va mettre en vente deux importants glossaires : celui de l'ancien celtique, rédigé par M. Holder, et celui de Tite-Live, dû aux soins de MM. Hildebrand Schedis et F. Fuegner. — Le développement chaque jour plus considérable que prennent les études celtiques donne une opportunité incontestable à la publication de M. Holder intitulée : *Un Trésor de l'ancienne langue celtique*

(*Altceltischer Sprachschatz*). L'auteur a passé seize années de patientes recherches pour recueillir tous les mots de la langue celtique et des langues qui lui sont assurément apparentées.

— M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix et correspondant de l'Institut, vient de publier un très important *Rapport sur une mission en Allemagne* (Paris, Ernest Leroux, gr. in-8 de 15 p.). L'auteur nous introduit dans les Bibliothèques publiques et dans les Archives de Berlin, Hanovre, Wolfenbüttel, Cassel et Marburg. Ce sont ces dernières archives qui renferment le plus grand nombre de documents pour l'histoire des rapports politiques de la France et de l'Allemagne au XVIe siècle. M. Joret y a trouvé deux liasses volumineuses relatives aux négociations qui furent poursuivies entre François Ier et le landgrave de Hesse de 1527 à 1535 et de 1536 à 1542. Les archives de Marbourg offrent aussi les plus précieux renseignements sur les affaires de la France pendant les années 1561 et 1562. M. Joret signale particulièrement la correspondance du célèbre Hotman avec Philippe de Hesse, celle de Jacques de Ségur-Pardaillan, envoyé du futur Henri IV en Allemagne, enfin celle du roi de Navarre lui-même avec le duc Guillaume de Lunebourg, avec le duc Jules de Brunswick. Parmi les autres pièces énumérées par l'habile chercheur, nous nous contenterons de citer une lettre d'Hubert Languet à Peucer, le journal du voyage fait en France par le landgrave Guillaume IV de Hesse (1646-1648), des lettres à Conring d'Ézéchiel Spanheim, de Saumaise, de Meibomius, de Guy et de Charles Patin, deux autres lettres de ce dernier, grand numismate, comme on sait, adressées au duc Auguste de Brunswick, divers documents relatifs à Samuel Chappuzeau, à J.-B. Tavernier, le journal du voyage fait en Italie et en France par les ducs Henri-Ferdinand et Ernest de Brunswick-Lunebourg (1701-1702), etc.

— Presque tous les articles contenus dans le dernier fascicule du *Staatslexicon* sont importants : nous y trouvons des études sur le célibat, par M. Laurin ; sur les conciles, par M. Scheeben ; sur les concordats, par M. Kreutzwald ; sur la faillite, par M. Fösser ; sur Benjamin Constant, par M. Bruder ; sur le constitutionalisme, par M. Kämpfe ; sur le contrôle, par M. von Huene ; sur les corporations et associations, par M. Rintelen.

ANGLETERRE. — M. T. Fisher Unwin va publier une biographie de sir John Hawkwood, l'aventurier anglais, désigné sous le nom de « L'Acuto » par les historiens d'Italie. L'ouvrage, écrit en italien, par Mr. John Temple Leader et signor Giuseppe Marcotti, a été traduit par Leader Scott, le bibliographe de William Barnes. Il contient de nombreux documents inédits tirés des archives italiennes. On y trouve les descriptions de plusieurs villes auxquelles est associé le nom de Hawkwood. Le livre sera publié en grand in-8 avec illustrations et une reproduction en photogravure du fameux portrait équestre de Paolo Ucello, à Florence.

— MM. Richard Bentley and son éditent actuellement la *Correspondance de la princesse Lieven et du comte Grey*, traduite par Guy Le Strange. L'ouvrage formera deux volumes.

— Les éditeurs Methuen and Co publieront prochainement un ouvrage de M. Baring Gould, intitulé : *Old country life*, relatif aux coutumes provinciales du dernier siècle. Depuis de longues années, M. Gould s'occupe également de recueillir les poésies populaires, les vieilles ballades du pays de Galles, et de rétablir leur notation musicale. VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Publications sur l'Écriture sainte et l'Orient. L'Architecture du Temple de Salomon et le Cantique des cantiques, réfutation de M. Renan (*le vicomte François de Salignac Fénelon*). 260
Histoire de Jésus-Christ, d'après les Évangiles et la tradition (*abbé J.-J. Bourassé*) 506

Liturgie. Missel romain 488

Théologie dogmatique et morale. Apologie des Christenthums auf dem Boden der empirischen Forschung (Apologie du christianisme fondee sur la recherche empirique), trad. par *Carl Braig* (*F. Duilhé de Saint-Projet*) 244
Dictionnaire apologétique de la foi catholique, contenant les preuves principales de la vérité de la religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines, avec la collaboration d'un grand nombre de savants catholiques (*J.-B. Jaugey*) . 317
Harmonias cristianas (*Valentin Gomez*) 170
Les Critères théologiques, trad. de l'italien par un prêtre de l'Oratoire de Rennes (*le chanoine Salvatore di Bartolo*) 135
Theologia moralis (*Augustin Lehmkuhl*) 25
De Scientia regiminis animarum supernaturalis (*L. Chevalier*) . . 27

Théologie ascétique. La Vie et les Divins Enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, offerts à la jeunesse chrétienne, par l'auteur de la Méthode pour former l'enfance à la piété. . . 98
Quelques Scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*l'abbé Burguière*) 99
Cultus S. S. Cordis Jesu, sacerdotibus præcipue et theologiæ studiosis propositus cum additamento de Cultu purissimi Cordis B. V. Mariæ (*Hermann Jos. Nix*) 100
Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus. Nouvelles Méditations, lectures et histoires pour le mois du Sacré-Cœur (*l'abbé E.-A. Giely*) 100
Somme de la prédication eucharistique. 1re partie. Conférences sur les noms, les figures et les prophéties de l'Eucharistie (*le R. P. Albert Tesnière*). 101
Premières Communions (*Mme la princesse Olga Cantacuzène Altieri*). 102
La Vierge Marie, d'après *le cardinal Pie*. Nouvelle édition augmentée et suivie d'un plan détaillé de méditations ou de lectures pour le mois de Marie (*le R. P. Mercier*) 103
La Sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses vertus, ses bienfaits. Lectures, méditations et histoires pour tous les jours du mois de Marie (*l'abbé E.-A. Giely*). 103
Mater Dolorosa. Les Douleurs de la sainte Vierge. Méditations, réflexions, prières (*saint Alphonse de Liguori*) 104
La Salette (*J. Bertrand*) 104
Un Pèlerinage en Espagne pour le troisième centenaire de sainte Thérèse. Études et Récits (*le P. Blot*). T. Ier. Le Voyage au tombeau de sainte Thérèse 105
La Religion devant la raison, ou Conversations religieuses d'un curé avec ses paroissiens (*l'abbé Guillamin*) 106
Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne avec un grand nombre de traits et d'exemples choisis à l'appui de chaque vérité (*l'abbé Jouve*) 106

Cours d'instructions pastorales (*l'abbé Dhavernas*). Quatrième commandement de Dieu 107
La Conscience (*le R. P. Jouan*) 108
Thomæ a Kempis libri quatuor. Textum edidit, Considerationes ad cujusque libri singula capita ex ceteris ejusdem Thomæ a Kempis opusculis collegit et adjecit (*Hermannus Gerlach*). 108
Méditations sur tous les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques (*le R. P. Pététot*) précédées d'une notice biographique de l'auteur, par *le P. Lescœur* 108
Recueil de méditations tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenés au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace (*le P. Remy*). Troisième semaine. T. II. La Passion 109
Retraite spirituelle à l'usage de toutes les âmes qui aspirent à la perfection, traduite de l'italien du *P. Gaetan-Marie de Bergame* (*le P. Apollinaire de Valence*) 110
Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par *Mgr Perraud* 111
La Bonté et les Affections naturelles chez les saints (*le marquis de Ségur*) 111
Fioretti de la Vie des Saints (*J.-M. A.*) 112
Causeries sur les vertus et les devoirs de la femme vivant en famille (*le R. P. Henri Saintrain*) 112
La Mère et le Premier Age, d'après les grands maîtres (*l'abbé E. Palfray*) 113
Que faisons-nous de l'Évangile? ou Devoir pour tout chrétien d'exercer sur la société une influence chrétienne (*l'abbé E. Franqueville*) 113
L'Évangélisation des hommes à Paris (*le R. P. J. Lemoigne*) . . . 114
Sursum Corda, ou le Salut de la France par la prière (*le R. P. Joseph Petit*) 114
Quelques Grains de bon sens à propos du dimanche 114
Nouveau Mois du Sacré-Cœur de Jésus tiré des écrits du *P. Croiset*. 115
Mois de Saint-Joseph, à l'usage des paroisses, des maisons d'éducation et des familles chrétiennes (*F.-E.*, auteur du Nouveau Mois de Marie, à l'usage des écoles) 115
Mois des âmes du Purgatoire (*l'abbé Provost*) 115
Les Plus belles Prières qui se chantent à la messe, expliquées (*l'abbé A. Richard*) 115
Le Parfum de Lourdes. — Récits et Souvenirs (*Louis Colin*) . . . 535

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. Les Principes fondamentaux du droit (*le comte de Vareilles-Sommières*) 137

Droit naturel. La Legge del diritto in rispetto alle varie leggi di natura (*G. Abate Longo*) 311
Elementos de derecho natural (Eléments de droit naturel) (*Rafael Rodriguez de Cepeda*) 311

Droit international. Introduction du droit international privé (*Armand Lainé*). 312

Histoire du droit. Études sur l'histoire du droit (*Henry Sumner-Maine*). 312
Eléments de droit romain, t. Ier (*Gaston May*) 313
Histoire de la propriété prétorienne et de l'action publicienne (*C. Appleton*). 313
Actio injuriarum. Des Lésions injurieuses en droit romain (et en droit français) (*Rud. von Jhering*), trad. et annoté par *O. de Meulenaere* 313

Droit public. Des Hauts Cours politiques en France et à l'étranger (*A.-E. Lair*). 314
Le Droit et les Faits économiques (*A. Béchaux*) 314
De la protection des œuvres de la pensée (*Victor Janlet*) 314

Droit civil. Eléments de droit civil. T. I (*Marcel de la Bigne de Villeneuve* et *Paul Henry*) 315
Apprentis et Jeunes Ouvriers. Essai sur la législation française du travail des enfants (*Louis Duval-Arnould*) 315
Loi sur la chasse du Grand-Duché de Bade (29 avril 1886), trad. et annotée par *Fernand Daguin* 315
Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants. Audiences civiles (*Alphonse Michel*) 316
Du plus grand Crime au plus petit Délit (*Georges Vibert*) 316
Causes célèbres de l'Angleterre (*Léonce Grasilier*) 316
Causes célèbres de l'Allemagne (*Jules Hoche*) 316
Traité de droit commercial. T. Ier (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*) . . 316
Manuel pratique des tribunaux de commerce (*E. Camberlin* et *Paul Camberlin*. 317
Loi anglaise sur la faillite, du 25 août 1883 (46 et 47 Victoria, chap. LII) (*Ch. Lyon-Caen*) 317
Guide pratique du droit usuel en matière civile, commerciale, maritime, judiciaire, administrative, rurale, etc. (*Abel Baudoin* et *Charles de Lajonie*). 428
Code des transports de marchandises et de voyageurs par chemins de fer (*L.-J.-D. Féraud-Giraud*) 322
Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants (*Alphonse Michel*). 453
Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite. Commentaire de l'ensemble de la loi du 4 mars 1889 et des lois antérieures avec un formulaire des actes usuels (*Louis André*) . . . 454
Manuel juridique de l'acheteur et du marchand d'engrais et d'amendements (*Georges Gain*) 454
La Constitution américaine et ses Amendements (*Louis Vossion*) . 245

Droit canonique. Introductio in Corpus Juris Canonici cum appendice brevem introductionem in Corpus Juris Civilis continente (*Dr Fr. Laurin*) 29

SCIENCES ET ARTS

Cours de philosophie. Prælectiones logicæ et ontologiæ (*Gust. Lahousse*). 386
Cours de philosophie à l'usage du baccalauréat, complètement adapté au programme officiel de 1885 (*l'abbé Bertheaud*) 387

Psychologie. Psychologie de l'attention (*Th. Ribot*) 388
L'Activite mentale et les Eléments de l'esprit (*Fr. Paulhan*) . . . 389
L'Automatisme psychologique, essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine (*Pierre Janet*) . 390
Essai sur la liberté morale (*E. Joyau*). 392

Métaphysique. Principios de metafisica. Ontologia (*Ant. Hernandez y Fajarnés*). 393
Essai d'introduction à l'étude de la philosophie critique. Les Bases de l'objectivité de la connaissance dans le domaine de la spontanéité et de la réflexion (*A. Van Weddingen*) 394
Essai sur la méthode en métaphysique (*Paul Dubuc*). 396
Etudes sur la raison (*Félix Cellarier*) 397
Le Phénomène, esquisse de philosophie générale (*J.-J. Gourd*) . . 398
La Philosophie de la mécanique (*Edouard Pellis*) 399
L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie (*E. de Roberty*). 400
Dieu et l'Être universel, abrégé de Dieu dans la science et dans l'amour (*Arthur d'Anglemont*) 401
La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion (*J. Barthélemy Saint-Hilaire*) 402

Cosmologie. Le Problème cosmologique (*D. Nys*) 403
Matière et Forme en présence des sciences modernes (*Alb. Farges*). 404
L'Univers a-t-il été créé ? ou Que sommes-nous? exposé populaire sur la matière et la force, la vie et la mort, les plantes, les animaux et l'homme (*L. Guillaume*) 405

Morale. Elementos de derecho natural. (*Rafael Rodriguez de Cepeda*). 405
Le Droit naturel, ou Philosophie du droit (*Christodul y Suliotis*). . 406
Questions de morale pratique (*Francisque Bouillier*) 407

Histoire de la philosophie et Traductions. Le Procès de Socrate. Examen critique des thèses socratiques (*G. Sorel*). . . 408
La Philosophie de Platon. T. III. Histoire du platonisme et de ses rapports avec le christianisme (*Alfred Fouillée*) 409
Etudes sur le Banquet de Platon (*C. Huit*) 410
Polémique d'Aristote contre la théorie platonicienne des idées, essai philosophique suivi d'éclaircissements sur quelques points du péripatétisme (*H.-P. Cazac*) 410
La Philosophie de Gassendi (*P. Félix Thomas*). 411
Critique de la philosophie kantienne (*Arthur Schopenhauer*), trad. en français par *J.-A. Cantacuzène*. 413
Psychologie (*Ant. Rosmini Serbati*), trad. de l'italien par *E. Segond* . 413
L'Ordre du monde physique et sa cause première d'après la science moderne (*D.-L. de Saint-Ellier*) 536
Nos inconséquences. Extraits du journal d'un philosophe franc-penseur (*l'abbé H. Reboul*) 323

Enseignement. Instruction publique, Éducation (*François Guizot*). Extraits précédés d'une introduction par *Félix Cadet*. 527
De l'Éducation. Précis de morale pratique (*Ludovic Carrau*) . . . 434
Dieu dans l'école. Le Collège chrétien. Instructions dominicales (*Mgr Baunard*) 524

Économie sociale et politique. Rentes, salaires et profits (*Ricardo*), trad. revue par *Formentin*. 116
Principes d'économie politique (*John Stuart Mill*), trad. par *Léon Roquet*). 117
Réflexions sur la formation et la distribution des richesses (*Turgot*), éditées par *Robineau*. 116
La Misère en France à la fin du XIXe siècle (*Étienne Mansuy*). . . 117
Le Péril social (*le comte de la Barre de Nanteuil*) 118
Le Péril social et le Devoir actuel (*Th. de la Rive*) 119
Catéchisme du patron, édité avec le concours d'un grand nombre de théologiens (*Léon Harmel*) 119
Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel et du capital (*J.-J.-A. Clouzard*) 121
L'Ouvrier. La Vie de famille ; l'Ouvrier logé chez lui ; Accession à la propriété (*Charles Bertheau*). 122
Arnold Toynbee (*F.-C. Montague*) 123
Éléments de sociologie (*Combes de Lestrade*). 33
Les Principes de 1789 et la Science sociale (*Th. Ferneuil*) . . . 31
Œuvres complètes d'*Auguste Nicolas*. Sixième partie. Études sociales sur la Révolution. Première série. L'État sans Dieu. — La Révolution et l'Ordre chretien. 539
La Réforme sociale et économique en Europe et dans les États-Unis de l'Amérique du nord. La Législation du travail en Belgique (*M. de Ramaix*). 324
The Government Yearbook, a record of the Forms and methods of government in Great Britain, her colonies and Foreign countries. 1889 (*Lewis Sergeant*) 33
Les Corporations de métiers. Leur histoire, leur esprit, leur avenir (*Hippolyte Blanc*) 432
Sully. Économies royales (*Joseph Chailley*) 68
Origine des idées politiques de Rousseau (*Jules Vuy*) 525
La Souveraineté du peuple (*Henry Meyners d'Estrey*). 353
Le Suffrage universel et le Régime parlementaire (*Paul Laffitte*) . . 260
Essai sur le régime parlementaire (*X.-S. Combothecra*) 355
Mgr Dupanloup et la Liberté. Sa vraie doctrine (*l'abbé Chapon*). . 453
Liberté et Libéralisme, ou l'État chrétien (*l'abbé Berseaux*) . . . 30
John Hopkins University Studies in Historical and Political Science 429
El Problema de la emigracion (*Cristobal Botella*) 34
Histoire des banques de France (*Alph. Courtois fils*) 246
A propos d'un projet d'union douanière entre les États du centre de l'Europe (*Henri Chardon*) 458

L'Année financière (septième année). Histoire des événements financiers de 1888 (*Louis Reynaud*) 536
Recueil. — Politique, religion, duel (*le prince Georges Bibesco*) . . 31

Anthropologie, Biologie et Médecine. La Période glaciaire étudiée principalement en France et en Suisse (*A. Falsan*). . . . 325
La Grotte de Reilhac (Causses du Lot), étude ethnographique (*Emile Cartailhac*). Etude géologique et paléontologique (*Marcellin Boule*). 327
La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments (*Emile Cartailhac*) 327
L'Homme avant l'histoire (*Ch. Debierre*) 328
Histoire générale des races humaines, introduction à l'étude des races humaines. T. II. Classification des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines (*A. de Quatrefages*) . . . 194
Le Transformisme et la Discussion libre, suivi d'une notice sur « l'Origine du monde d'après la tradition » de feu l'abbé Mottais (*J. d'Estienne* [*C. de Kirwan*]) 195
Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale (*Abel Hovelacque*). . . . 196
Traité d'ostéologie comparée (*Pouchet* et *Beauregard*) 197
Anatomie et Physiologie animales (*Ernest Belzung*] 198
Atlas schématique du système nerveux (*Flower*), trad. par *A. Duprat*. 199
Comment on fait parler les sourds-muets (*L. Goguillot*) 200
La Chaleur animale (*Ch. Richet*). 201
Du traitement des aliénés dans les familles (*Ch. Féré*) 202
L'Inconscient, étude sur l'hypnotisme (*le Dr Coste*) 203
L'Ivrognerie (alcoolisme), ses causes et son traitement (*Kovalewski*), trad. par *Woldmar de Holstein*. 203
Manuel d'hydrothérapie, leçons professées à l'Ecole pratique de médecine de Paris, suivies d'une Instruction sur les bains de mer (*Macario*) 204
Phtisie laryngée (*Gougenheim et P. Tissier*) 205
Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique, publiée sous la direction de *J. Rochart*, 1re et 2e livraisons 205
Précis de microbie médicale et vétérinaire (*Thoinot* et *Masselin*). . 207
Les Parasites de l'homme, animaux et végétaux (*le Dr Moniez*). . 207
Les Anomalies de la vision (*le Dr Imbert*). 208
Traité élémentaire d'hygiène et de thérapeutique de l'hystérie (*le Dr Thermes*) 209
Les Difformes et les Malades dans l'art (*Charcot* et *Paul Richer*) . 210
Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale (*Bouchut* et *Desprès*) 211
Traité d'homœopathie, ou les Médicaments réunis par séries et par groupes physiologiques (*le Dr Conan Mériadec*). 212
Ecole de médecine de Séville. Travaux pratiques effectués dans l'amphithéâtre d'anatomie, dans les laboratoires, dans les cliniques, etc. 213
La Tisis Tuberculosa bajo el concepto social (*Jose Moreno Fernandez*). 213
Ecole de médecine de Séville. Conférences scientifiques faites par les professeurs de l'École 213

Botanique et Zoologie. Botanique - Anatomie et Physiologie végétales (*Paul Maisonneuve*). 262
Traité élémentaire de zoologie à l'usage des élèves de la classe de sixième, etc., (*le même*). 262

Agriculture. Les Insectes nuisibles au blé (*Maurice Malé*). . . 263
Les Insectes nuisibles aux plantes de grande culture (*Albert Larbalétrier*) 263
Les Insectes nuisibles aux plantes potagères (*Maurice Malé*). . . 263
Les Insectes nuisibles aux arbres fruitiers (*G.-Ad. Bellair*). . . . 263
Les Insectes nuisibles aux forêts et aux arbres d'alignement (*Maurice Malé*). 263
La Vinification, ou l'Art de faire le vin, de l'améliorer et de le conserver (*Josserand*). 456

Physique et Chimie. Conférences sur quelques-uns des progrès récents de la physique (*P.-G. Tait*), trad. par *M. Krouchkoll* . . 139
Thermodynamique (*J. Bertrand*). 35

Astronomie. Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour 1889. Météorologie. Chimie. Micrographie. Application à l'hygiène 329

Chasse. Manuel de vénerie française (*comte Le Couteulx de Canteleu*). 494
La Chasse à la bécasse (*Tristan Audebert* [*Henry Béraud*].). . . . 359

Art et Histoire militaires. L'Armée royale en 1789 (*Albert Duruy*), avec introduction biographique par *Georges Duruy*. . . 415
Études d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire (*Albert Duruy*). 416
Mes Campagnes (1792-1825). Notes et Correspondance du colonel d'artillerie *Pion des Loches*, mises en ordre et publiées par *Maurice Chipon* et *Léonce Pingaud*. 417
La Défense de Dantzig en 1813. Journal du siège, journal personnel et notes du général de division *de Campredon*, commandant le génie du 10e corps, lettres diverses annotées et publiées par *Charles Auriol*. 417
Un Régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815 (*le lieutenant Aubier*). 418
La Conquête de l'Algérie, 1841-1857 (*Camille Rousset*). 419
Récits de Crimée (*le capitaine Perret*). 419
L'Empereur Guillaume, souvenirs intimes, revus et annotés par l'Empereur sur le manuscrit original (*Louis Schneider*), trad. de l'allemand par *Charles Rabany*. 420
Récit d'un évadé d'Allemagne (*Philibert*, de Tournus). 420
La Marine, croquis humoristiques, marins et navires anciens et modernes (*Sahib*) 491
A Paris, pendant le siège (*Un Anglais*, membre de l'Université d'Oxford), trad., notes et documents divers, par *Félix Sangnier*. . . 421
L'Approvisionnement de Paris en temps de guerre, souvenirs et prévisions (*A. Morillon*). 421
Sanglants Combats (armée de Châlons) (*Georges Bastard*). . . . 422
Un Jour de bataille (armée de Châlons) (*Georges Bastard*) 422
L'Armée russe et ses chefs au printemps de 1888 (*l'auteur du Maréchal de Moltke*). 422
Précis des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1630-32). 423
Précis des campagnes de Turenne (1644-1675). 423
Précis des campagnes de 1796 et 1797, en Italie et en Allemagne. 423
Précis de la campagne de 1805 en Allemagne et en Italie. . . . 423
Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas. 423
Précis de la campagne de 1859 en Italie. 423
Précis de la campagne de 1866 en Allemagne et en Italie. . . . 423
Règlement sur le tir pour l'infanterie dans l'armée allemande, approuvé le 22 février 1887, trad. de l'allemand par le *capitaine Vondersher* 425
Guide des sociétés de tir. Organisation, fonctionnement et administration des sociétés de tir territoriales et mixtes (*E. Haeffelé*). . 425
Manuel d'équitation de la cavalerie allemande, trad. de l'allemand par le commandant *Chubert*; 2e partie. 425
Guide de l'officier monté (*M.-A. Laferrière*). 426
Manuel de guerre ; le Combat (*Un lieutenant-colonel de l'armée active*). 426
Aide-Mémoire de l'officier de marine (*E. Durassier*). 427
Nociones de literatura militar (*D. Domingo Arraiz de Conderena*). . 427
Apuntes sobre defensas de las costas. Estudio de las baterias al descubierto (*Francisco Roldán y Vizcaino y Joaquin de La Llave*). 427
La Vida militar en España (*Barado*). 427

Industrie. La Locomotive, le Matériel roulant et l'Exploitation des voies ferrées (*Marc de Meulen*) 537

Beaux-Arts. Histoire de l'Art dans l'antiquité (*Georges Perrot* et *Ch. Chipiez*), tome V 487
Les Grands Peintres de la Flandre, de la Hollande, de l'Italie et de la France (*T. de Wyzeva et X. Perreau*). 491
Album de Monseigneur de Ségur 488
Les Palais nationaux (*L. Tarsot et M. Charlot*) 506
Histoire de la Peinture militaire (*Arsène Alexandre*). 507
Le Bronze (*Maxime Hélène*) 510

Mélanges. Supplément aux Merveilles de la science, ou Description des inventions scientifiques depuis 1870 (*Louis Figuier*) 455
La Guida del Galantuomo (*Fr. Rapisardi*) 68
Ungedruckte wissenschaftliche Correspondenz zwischen Johann Kepler und Herwart von Hohenburg (1599) 35
Les Couleurs (*Ch.-Er. Guignet*) 510

BELLES-LETTRES

Linguistique. Dictionnaire classique universel, français, historique, biographique, mythologique, géographique et étymologique (*Th. Bénard*) 37
Handbuch der altbulgarischen (alt-kirchenslavischen) sprache (*A. Leskien*) 140

Rhétorique. De orationibus quæ sunt in Commentariis Cæsaris de bello gallico (*Ph. Fabia*). 333
Bourdaloue. Sa Prédication et son Temps (*Anatole Feugère*), précédée d'une notice sur Anatole Feugère, par *M. Gaston Feugère* . . . 246
Discours de Monseigneur Bougaud, évêque de Laval, publiés par son frère et précédés d'une notice historique par *l'abbé Lagrange*. 321

Poésie. Cromwell (*Victor Hugo*) 214
Hernani (*Victor Hugo*) 215
En famille (*Achille Paysant*) 215
Les Pipeaux (*Rosemonde Gérard*). 217
De l'atome au firmament (*A. Laurent du Faget*). 217
Toute la comédie (*Robert de la Villehervé*) 218
Fleurs et Chardons (*Jules de Vorys*). 220
Premières Fables (*Clovis Lamarre*) 220
Nouveaux Accès (*Jean Rousseau*) 221
Baisers et Morsures (*Pierre Berrisset*) 221
Rimes d'amour et d'épée (*Lucien Hubert*). 221
Sans alliage (*L. de Rouvroy*) 222
Poèmes bibliques et évangéliques (*J.-E. de Beauverie*) 222
Poésies (*Emile Guiard*) 223
Le Parnasse breton comtemporain, publié par *Louis Tiercelin* et *J.-Guy Roparts* 225
Garcia Moreno, drame en cinq actes et en vers (*Henri Tricard*) . . 227
Vercingétorix, drame historique en quatre actes, en prose (*Geo Truchon*) 227
Saint-Raphaël. 227
Bazaine (*Alexandre Huré*) 227
L'Archiduc Rodolphe (*le même*) 227
Pierre et Madeleine, idylle (*Paule-Marie*). 227
Ode pour le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France. 227
Sagesse (*Paul Verlaine*). 227
Parallèlement (*le même*) 227
Poésies complètes de Bertran de Born, publiées dans le texte original avec une introduction, des notes, un glossaire et des extraits inédits du cartulaire de Dalon (*Antoine Thomas*). 142
Dèr Bestiaire divin des Guillaume le Clerc (*Max Friedrich Mann*) . 143
La Représentation d'un Mystère de Saint-Martin à Seurre, en 1496 (*Ernest Serrigny*) 143
La Chansou Lemouzina (L'Épopée limousine((*Joseph Roux*) . . . 38
Curiosita Foscoliane, in gran parte inedite (*Camillo Antona-Traversi*) 145

Théâtre. La Farce du pâté et de la tarte, comédie du xve siècle, arrangée en vers modernes (*Gassies des Brulies*). 494
Chefs-d'œuvre dramatiques (*A. N. Ostrovski*). Trad. du russe par *L. Durand-Gréville*). 266
Polyeucte martyr, tragédie chrétienne en cinq actes (*Pierre Corneille*) 484
Comédies de Molière, arrangées pour être jouées par des jeunes gens 263

Les Crampons de sauvetage, comédie en quatre actes [l'auteur du *Voyage à Boulogne-sur-Mer*]. 263
Un Oncle au Volapük, comédie en un acte (*H. Denizot*). 263
Une Ruse de guerre, pièce en deux actes (*le même*) 263
Les Cent mille francs de Corniquet, comédie en deux actes avec musique et accompagnement (*le même*). 263
Le Trésor d'Ursus, drame en un acte (*le même*). 263
Au Nil ! ou Moïse et Thermis, pièce en trois actes pour jeunes filles avec chants et musique (*l'abbé Beaugé*). 264

Romans, Contes et Nouvelles. Un Homme libre (*Maurice Barrès*). 6
La Chèvre d'or (*Paul Arène*) 7
La Comédie mondaine (Pur-Sang) (*le comte Léonce de Larmandie*) . 8
Mes Yeux d'enfant (*le même*). 9
Un Caractère (*Léon Hennique*). 10
La Folie amoureuse contemporaine (*André Poey*) 11
Le Mahatma (*Gaston Bussy* et *Gaston Lèbre*) 12
La Pécheuse d'âmes (*Sacher Masoch*), trad. de l'allemand par *L.-C. Colomb*). 12
La Duchesse d'Alvarez (*Pierre Zaccone*) 13
Décapitée (*Fortuné du Boisgobey*). 13
Le Plongeur (scènes de la vie sportive) (*le même*) 14
L'Épousée (*Henry Rabusson*) 14
Compromise (*Brada*). 14
Le Château des Anges (*Louis Énault*) 15
Le Sauvetage du Grand-Duc (*François de Curel*) 15
Le Soldat Chapuzot (scènes de la vie de caserne (*Jean Drault*) . . 15
La Confession d'un père (*Victor Fournel*). 16
Aveu suprême (*Maxime Guillet*) 17
A l'ombre de Lourdes (*Mlle Marie Montal*) 17
Quatre-vingt-treize (*Victor Hugo*) 17
Famille Sans-Nom (1re partie) (*Jules Verne*) 18, 495
Antonia Bezarez (*Lucien Biart*) 19
Suzanne Rameau (*Maurice de Fos*) 19
L'Enfant à la boule (*Pedro de Alarcon*), trad. de l'espagnol par *Max Deleyne*) 20
Helen Clifford (épisode de la vie moderne), adapté de l'anglais par *Mme Marie Dronsart*) 20
Le Mystère de Porter-Square (*B.-L. Fargeon*), trad. de l'anglais par *Marie Gyr* 20
Silas Marner (Le Tisserand de Raveloë) (*George Eliot*). trad. de l'anglais par *Auguste Malfroy* 20
Les Messieurs Golovleff (*T. Chtchédrine*), trad. du russe par *Marina Polowsky* et *G. Debesse* 21
La Vie (*le vicomte Nicolas Tolstoï*), trad. du russe par *Élisabeth Pardetzky* 21
Ceux de la glèbe (*Camille Lemonnier*) 22
Un Coin de la vie de province (*Albert Cim*) 22
L'Oiseau bleu (*Guy Valvor*). 22
Salazie, ou le Piton d'Anchaine (*le docteur Auguste Vinson*) . . . 23
Bouquet de nouvelles (*Martial Moulin*) 23
Blanc et Noir (contes courts) (*Léon de la Brière*) 24
Contes et Legendes (*Charles Codorniu*). 24
Une Veillée à bord 24
Un Divorce. Une Belle-Mère. Misère dorée (*Eugène Guyon*). . . . 24
Un Voyage de noces (*Gustave Toudouze*) 24
En Kabylie (*A. de l'Estoile*) 24
Une Haine de famille (*A. Lepage*) 24
Les Reflets (*Jules Legoux*) 25
Le Disciple (*Paul Bourget*). 289
Jean Bise (*Jean Honcey*) 293
Fort comme la mort (*Guy de Maupassant*). 294
Henriette (*François Coppée*) 295
Jack (*Alphonse Daudet*) 296
L'Age de papier (*Charles Legrand*) 296
Fou d'amour (*Charles d'Héricault*) 298
Amour sans nom (*Charles Lomon*) 298

Double-Blanc (*Fortuné du Boisgobey*) 299
Grandterroir (*Paul Dys*) 299
La Hanterie (*Paul Harel*) 300
Le Dernier Maître (*Charles de Bordeu*) 301
Mama Capitaine (*Victor Fournel*) 301
Le Petit Gosse (*William Busnach*) 302
Une Faute (*le commandant Stany*) 302
Suzanne Duluc (*Attale du Cournau*) 302
L'Agonie (*Jean Lombard*) 303
Présentée (*Hamilton Aïde*), trad. de l'anglais par *Robert Honloy* . . 304
Fatalité (*mistress Braddon*), trad. de l'anglais par *Frédéric Bernard* . 304
Le Mystère d'un Hansom Cab (*Fergus W. Hume*), trad. de l'anglais par *Léon Bochet* 304
Aux trois Boules d'or (*Baring Gould*), trad. de l'anglais par *Mme C. du Parquet* 305
Le Colonel Sabretasche (*Ouida*) 305
Adoptée (*M. Herbert*), trad. de l'allemand par *J. de Rochay* 305
Pour la gloire (*Salvatore Farina*), trad. de l'italien par *Francisque Regnard* 306
Demoiselle Micia (mœurs galiciennes) (*Marie Paradowska*) . . . 306
Le Chant du cygne (*Léon Tolstoï*), trad. du russe par *Halpérine-Kaminsky* 307
Louk-Loukitch (*Henry Gréville*) 307
Croquis valaisiens (Un Vieux Pays) (*Mario*) 307
Péchés de vieillesse (*Armand de Pontmartin*) 308
Le Père Anselme (*le comte A. de Saint-Aulaire*) 309
Coquin d'amour (*René Lafon*) 309
Contes à mon singe (*J. Ricard*) 309
Racontars de wagon (*Charles Lexpert*) 310
Sans dessus dessous (*Jules Verne*) 495
De New-York à Brest, en sept heures (*André Laurie*) 496
Mémoires d'un collégien russe (*André Laurie*) 496
Les Aventuriers de l'Amazone (*Armand Dubarry*) 496
L'Hetman Maxime (*Etienne Marcel*) 497
Contes du pays d'Armor (*Marie Delorme*) 497
Voyage en zigzags de deux jeunes Français en France (*Gaston Bonnefont*) 497
Les Mémoires de Léda, histoire d'un cheval (*baron de Doumy*) . . 498
Album *Caran d'Ache* 502

Ouvrages pour la jeunesse. Journal de la jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire illustré 500
Musée des familles 501
Saint Nicolas 502
Musée des enfants 502
Mon Journal 502
Jeux et Passe-temps 502
Les Victimes du brevet (*le Dr Louis de Poitiers*) 514
Sans brevet (*Marie-Thérèse Joséphe*) 515
Le Prieuré (*M. Maryan*) 516
Les Grands Soucis du docteur Sidoine (*Alex. de Lamothe*) 517
La Montre de tante Marie (*Mme de Stolz*) 517
Les Idées de tante Vieillote, journal d'une vieille femme (*E. Meunier*) 518
Maximilien Heller (*Henri Cauvain*) 518
Lady Hester (*Mme Henri Longlois*) 518
Sacrifice (*Mme A. de Morbois*) 519
Pierre de touche (*S. Blandy*) 519
Pauvre Léna (*Marcelle Lythe*) 519
Le Château de fer (*Marcelle Lythe*) 520
A travers pays, esquisses de province (*Mme de Witt*, née *Guizot*) . . 520
La Roche maudite (*Mme Jeanne Cazin*) 520
Un Hiver dans les Alpes (*S. de Paroy*) 521
Les Certificats de François (*J. Girardin*) 521
Souvenirs d'un vieux chasseur (*Paul Dhormois*) 521
Le Cadeau de deux pauvres Alsaciennes (*l'abbé Art. Bonnot*) . . . 521
La Jeune Sibérienne, histoire russe (*Xavier de Maistre*) 521
Faits et Gestes d'enfants, nouvelles (*l'abbé Ludovic Briault*) . . . 521

Le Rêve de Noël (*J. Masson*) 522
Le Grillon du foyer, conte de Noël (*Charles Dickens*) 522
Le Brin de fil (*J. Girardin*) 522
Une Brouille de peu de durée (*Pauline Kergomard*) 522
Mon oncle et Moi (*J. Girardin*) 522
Un drôle d'oiseau (*J. Girardin*) 522
Paulus, ou les Premiers Temps du christianisme dans les Gaules (*le chanoine Raymond*). 522
Le Roi de Gand (*Henry Cauvain*) 522
Le Bachelier de Séville (*André Laurie*). 523
Les Drames de l'Inde. De Delhi à Cawnpore (*le Dr Félix Maynard*) . 523
Les Coureurs de frontières (*Fernand Hue*) 523
Dans les Pampas, les émigrants (*G. Henty*) 523
Dans les Pampas, les jeunes colons (*G. Henty*) 523
Belle et Bonne, histoire d'une grande fillette (*Marie-Alix de Valtine*) 498
Le Guignol des Champs-Élysées (*Adolphe Tavernier* et *Arsène Alexandre*) 498
Le Tueur de Daims, d'après F. Cooper (*Meryem Cécyl*) 499
Bouton de rose et Souci (*Mlle Marie O'Kennedy*) 499
Les Proverbes de Pierrot (*tante Nicole*) 499
La Fille à Jacques, suivie de : Les Dix-sept ans de Marthe (*Charles Deslys*). 499
La Chatte de Mlle Ilda (*Mme de Paloff*). 499
Cœur muet (*Zénaïde Fleuriot*). 503
Les Fiancés (*Manzoni*) 503
L'Épave mystérieuse (*P. de Nanteuil*) 503
Tout droit (*l'Auteur de la Neuvaine de Colette*) 504
Le Commis de M. Bouvat (*J. Girardin*) 504
Un Oncle d'Amérique (*Mme J. Colomb*). 505
Fauvette suivie de l'Héritage de Rosélian (*Marguerite Levray*) . . 505
La Roche Yvoire, suivie de Sans Bercail (*Marguerite Levray*). . . 507
Autour de La Fontaine (*Lucien Biart*). 508
Nos bonnes petites bêtes (*Élodie Lamarque*). 508
Histoire de Praline (*H. Pravaz*) 508
Mam'zelle Frisette (*Adrienne Piazzi*) 509
Maltaverne (*Marthe Bertin*) 509
L'Oncle Philibert (*Mme Jeanne Marcel*). 510
Les Protégés d'Isabelle (*Mme Fresneau, née de Ségur*). 511
La Dame Bleue (*Mlle Émilie Carpentier*) 511
Souffre-Douleur (*Mme J. Colomb*). 511
La Famille Le Jarriel (*Guillemette Desgranges*) 511
Pipo (*Mme Ferdinand Le Roy*) 512
Le château du Roc Salé (*Mme Chéron de la Bruyère*) 512
Les Enfants de la Tour du Roc (*Mme de Wit, née Guizot*). 512
Le Fils de l'Amiral (*Mme Ferdinand Le Roy*). 513
Histoire d'un garçon (*Mme de Bovet*) 513

Critique et Histoire littéraire. Nouvelles Études littéraires et artistiques (*Auguste Barbier*) 356
Causeries littéraires (*Edmond Biré*). 529
Esquisses et Impressions (*Paul Desjardins*) 265
La Morale dans le drame, l'épopée et le roman (*Lucien Arréat*) . . 264
Histoire de la poésie lyrique grecque, t. II (*E. Nageotte*) 330
Aristophane et l'Ancienne Comédie attique (*A. Couat*) 42
Les Prologues de Térence (*Ph. Fabia*). 332
Apulée, roman et magie (*Paul Monceaux*) 144
Tito Livio nel rinascimento (*Albert Baroni*). 434
Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre (*Paul Stapfer*) . . . 39
Autour de Molière (*A. Baluffe*) 537
Écrivains modernes de l'Angleterre (*Émile Montégut*). 2e série. Mrs. Gaskell — Mrs. Browning — George Borrow — Alfred Tennyson 334
La Renaissance de la Poésie anglaise, 1798-1889 : Shelley — Wordsworth — Coleridge — Tennyson — Robert Browning — Walt Whitman (*Gabriel Sarrazin*) 336
Le Mouvement littéraire au XIXe siècle (*Georges Pellissier*). . . . 265
Les Contemporains, études et portraits littéraires (*Jules Lemaître*). 41
Études sur la littérature contemporaine. IX (*Edmond Schérer*) . . 42

La Littérature de tout à l'heure (*Charles Morice*) 171

Folk-Lore. La Nature des dieux. Études de mythologie gréco-latine (*Charles Ploix*) 124
Mœurs populaires de la Flandre française (*Desrousseaux*). 126
Le Folk-lore brésilien (*F.-J. de Santa Anna Néry*). 127
Le Folk-lore de l'île Maurice (*C. Baissac*). 128
Traditions populaires de l'Asie-Mineure (*H. Carnoy et Jean Nicolaides*) 128
Recueil de chansons populaires (*E. Rolland*). 129
Rondallistica estudi de literatura popular ab mostras catalanes inedites (*Bertrand y Bros*). 129
Saint Éloi et le Pèlerinage des chevaux de Flastroff en Lorraine (*E. Auricoste de Lazarque*). 130
Fiabe e Leggende popolari siciliane (*G. Pitrè*). 131
Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane. Usi e costumi, credenze e pregiudizi (*Giuseppe Pitrè*) 132
Curiosita popolari tradizionali (*G. Pitrè*). 134
Meteorologia y agricultura populars ob gran nombre de confrontacions (*D. Cels Gomis*). 134
Istoria di Patrocolo e d'Insidoria, poemetto popolare 135

Polygraphes. Les Essais de Montaigne, publiés par *H. Motheau* et *D. Jouaust* 67
Œuvres choisies de Voltaire. 264
Œuvres de V. Hugo. Notre-Dame de Paris ; — La Légende des siècles 170
Anthologie des œuvres de J. Michelet, extraits littéraires choisis et annotés (*Seignobos*) 171

Mélanges. Pensées-Maximes. L'Esprit des autres. 67
Études de littérature et d'histoire (*Joseph Reinach*) 538
Choix de lectures littéraires, avec notes et notices (*Eugène Bauer* et *E. de Saint-Étienne*), à l'usage des classes élémentaires des lycées, des cours supérieurs des écoles primaires et des institutions de jeunes filles. 356
Conversazioni di Giovanni Rosini (*Felice Triboloti*) 356
Os Salões — As Expiações (*visconde de Ouguella*), sexta serie . . . 457

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas de géographie générale, avec notes statistiques, historiques et géographiques (*le colonel Niox*). 228
Atlas de géographie moderne (*F. Schrader, F. Prudent* et *E. Anthoine*). 228
Le Tour du Monde, nouveau journal de voyages, publié sous la direction d'*Édouard Charton* 500
Les Missions catholiques dans l'Indo-Chine française, carte dressée par *Adrien Launay*. 229
Colonisation à travers les principaux peuples anciens et modernes (*le docteur Jules Rouquette*). 229
Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de l'Europe (*l'abbé Dupont*). Cours supérieur, classe de troisième. 230
Géographie économique de l'Europe (*Marcel Dubois*). 231
États et Nations de l'Europe. Autour de la France (*P. Vidal-Lablache* 232
Mélanges (*le comte Pyrent de la Prade*). VIII, Espagne, Maroc; IX, Portugal, Espagne. 232
Chez les Bulgares (*Léon Hugonnet*) 233
Relation d'un voyage en Terre-Sainte (*l'abbé C****) 234
En Palestine (*le baron Jehan de Witte*) 234
Le Pays des Pharaons (*Mme T. de Belloc*) 491
L'Asie. 1re partie : Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran. Choix de lectures de géographie, accompagné de résumés, d'analyses, de notices historiques, de notes explicatives et bibliographiques (*L. Lanier*) 234

Excursion au Turkestan et sur la frontière russo-afghane (*le comte de Cholet*) 235
France et Syrie, souvenirs de Ghazir et de Beyrouth (*le R. P. Chopin*). 507
Siam et les Siamois (*l'abbé Similien Chevillard*). 236
L'Empire d'Annam et le Peuple annamite. Aperçu sur la géographie, les productions, l'industrie, les mœurs et les coutumes de l'Annam, publié sous les auspices de l'Administration des colonies, annoté et mis à jour par *J. Silvestre*. 236
En Algérie. Une Excursion dans le département d'Alger (*Camille Viré*) 237
En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888 (*Jean Servonnet* et *le docteur Fernand Laffite*). 237
Tunis et ses Environs (*Ch. Lallemand*) 486
Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale (*le général Faidherbe*). 238
Cinq Ans de séjour au Soudan français (*Eugène Béchet*) 239
Les Pionniers de la France dans l'Afrique occidentale (*Ch. Haurigot*) 239
Les Lacs de l'Afrique équatoriale (*Victor Giraud*). 489
Le Tour du Monde (Pamir) (*Guillaume Capus*) 509
La Guinée supérieure et ses Missions. Étude géographique, sociale et religieuse des contrées evangélisées par les missionnaires de la Société des missions africaines de Lyon (*J. Teilhard de Chardin*). 240
Le Congo français du Gabon à Brazzaville (*Léon Guiral*) 240
Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages (*Adolphe Burdo*) . . 241
Acadie. Nouvelle-Écosse. Un Pèlerinage au pays d'Évangéline (*l'abbé H.-R. Casgrain*). 242
La Guyanne française, souvenirs et impressions de voyage (*le R. P. Jules Brunetti*) 505
La Vie et les Mœurs à la Plata (*Émile Daireaux*) 242
Les Peuples étranges de l'Amérique du sud (*V. Tissot* et *C. Améro*) 242
En Océanie (*Aylic Marin*) 243
Iles Samoa. Notes pour servir à une monographie de cet archipel (*A. Marques*). 243
Autour du monde, Voyage d'un petit Algérien (*E. Dupuis*) . . . 244
La France et ses colonies. Nos Colonies (*Onésime Reclus*) 490
Les Fleuves de France. La Seine (*Louis Barron*) 492
Itinéraire général de la France, Bourgogne et Morvan (*Paul Joanne*) 456
Itinéraire général de la France. Franche-Comté et Jura (*Paul Joanne*) 249
Voyage aux châteaux historiques des Vosges septentrionales (*Henri Ganier et Jules Frœlich*). 488
L'Ile de France légendaire (*le comte Hervé de Rauville*) 357
Geografia militar de la peninsula iberica (*Manuel Mª Castaños y Montijano*) 457
Naples et la Sicile (*Jules Gourdault*) 357
Les Deux Missions Flatters au pays des Touareg Azdjer et Hoggar (*H. Brosselard*) 266
Le Désert (*Adrien Mellion*). 509
Au pays des Castes. Voyage à la côte de la pêcherie (*le R. P. Stephen Coubé*) 457
Reise in den Anden von Chile und Argentinien (*Paul Güssfeldt*). . 44
Histoire de Pierre Berthelot, pilote et cosmographe du Roi de Portugal aux Indes orientales, carme déchaussé, publiée d'après l'Itinerarium orientale, avec une préface et des notes par *Charles Bréard*. 61

Ouvrages sur Paris et l'Exposition. Paris (*Auguste Vitu*). 485
Paris (*Paul Joanne*), avec 34 plans, la liste des rues de Paris et un Appendice sur l'Exposition universelle de 1889. 74
Vingt Jours à Paris pendant l'Exposition universelle (*Constant de Tours*). 74
Les Coulisses de l'Exposition (*Camille Debans*) 74
Les Curiosités de l'Exposition de 1889 (*Hippolyte Gautier*) 75
Paris, sa vie et ses plaisirs (*Un Parisien du Pré aux Clercs*) . . . 75
Les Merveilles de Paris en 1889 (*Emile Lequien*) 75
Guide historique à travers l'exposition des habitations humaines reconstituées par Charles Garnier (*A. Ammann*) 75

Le Nouveau Paris. Guide de l'étranger (*Lehaguez*). 76
Les Vingt Arrondissements de Paris, plans, renseignements pratiques, nomenclature des boulevards, rues, etc. (*L. Thuillier*) . . 76
Les Étapes d'un touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements (*Alexis Martin*) 492
Paris-Diamant (*P. Joanne*), avec un Appendice sur l'Exposition universelle de 1889. 172
Paris-Exposition, guide des étrangers dans Paris (*Stéphane Juge*) . 172
Petit Paris-Guide illustré. Exposition de 1889, suivi d'une table alphabétique des rues de Paris 172
Guide dans Paris et l'Exposition (*Alberty*) 172
Guide complet de l'étranger dans Paris (*A. Bedel*) 173
Les Plaisirs et les Curiosités de Paris, guide humoristique et pratique (*Camille Debans*) 173
Environs de Paris (*Paul Joanne*). 173
Plan-Guide illustré de l'Exposition universelle de 1889 (*Edmond Baume*) 269
Exposition universelle internationale de 1889. Guide définitif, technique et pittoresque 269
Guide illustré. L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel, d'après des documents officiels (*Un ingénieur*) 269
Paris-Exposition. 269
Indicateur général de l'Exposition, guide pratique et historique . 270
Pour bien voir Paris, guide parisien, pittoresque et pratique (*Edmond Deschaumes*) 270
Paris, ses rues, places, monuments, théâtres, publié sous la direction de *F.-G. Dumas* 359
Paris, voici Paris (*Maurice Du Seigneur*) 267
La Bohême du travail (*J. Barberet*). 267
Paris qui roule (*Georges Bastard*) 268

Histoire de l'Église. Les Origines de l'Église d'Édesse et la Légende d'Abgar. Étude critique suivie de deux textes orientaux inédits (*l'abbé L.-J. Tixeront*) 47
Rome et Léon XIII (*l'abbé James Condamin*). 51
Les Relations entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie. Mémoire (*Mis de la Vega de Armijo*), suivi de la Question romaine internationale et anglaise (*Mgr H. Vaughan*), trad. par *l'abbé J. Moreau* . . 72

Histoire ancienne. L'Antiquité grecque, mœurs et coutumes, organisation de la société (*J.-P. Mahaffy*), trad. de l'anglais . . 69
L'Éducation athenienne au Ve et au IVe siècle avant Jésus-Christ (*Paul Girard*. 436
Alexandre le Grand, roi de Macédoine (*Léo Joubert*) 146
De P. Claudio Pulchro tribuno plebis (*G. Lacour-Gayet*). 151
Les Campagnes de Vercingétorix, avec une carte (*Georges Scheffer*). 70
Antonin le Pieux et son temps. Essai sur l'histoire de l'Empire romain au milieu du deuxième siècle, 138-161. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris (*G. Lacour-Gayet*). 147

Histoire ecclésiastique. De Romano sancti Petri episcopatu, dissertatio historica (*Mathias Lecler*). 48
Le Liber censuum de l'Église romaine, publié avec une préface et un commentaire par *Paul Fabre* 49

Questions du jour et Centenaire de 1789. La France en 1889 (*le comte de Chaudory*) 261
Élections de 1889. — Des Chiffres (*Edmond Béraud*) 174
Les Cyniques, le Dessus du panier, Sous le Pressoir (*L. Nemours-Godré*) 459
Le Veau d'or (*Pierre Harispe*). 261
La Vraie Question. Réflexions sur le centenaire de 1789 (*Jude de Kernaëret*). 72
Album du Centenaire. 1789 539
Centenaire de 1789. Histoire de la Révolution française (*Paul Janet*). 344
L'Équivoque sur la Révolution française, réponse à Mgr Freppel (*Édouard Trogan*) 358
Centenaire de 1789. Assemblée provinciale de l'Orléanais tenue à Orléans les 2, 3 et 4 mai 1889 539

Le Centenaire de 1789. Évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans (*Constant Guéroult*) 261

Histoire de France. Histoire de France, depuis ses origines jusqu'au XVIIe siècle (*V. Canet*) 152
Les Français illustres (*Mme Gustave Demoulin*) 460
Les Françaises illustres (*Mme Gustave Demoulin*) 460
La France à travers les siècles (*Mme de Witt, née Guizot*) 460
Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. La Monarchie franque (*Fustel de Coulanges*) 437
L'Empire des Francs depuis sa fondation jusqu'à son démembrement (*le général Favé*). 440
Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. De la conquête de Constantinople. Texte rapproché du français moderne (*Milhard de la Couture*) 153
La Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407) (*E. Jarry*) 51
Le Traité de Cateau-Cambrésis (*le baron Alphonse de Ruble*) . . . 54
La Réforme et la Politique française en Europe jusqu'à la paix de Westphalie (*le vicomte de Meaux*). 337
Mémoires d'Agrippa d'Aubigné, publiés avec préface, notes et tables (*Ludovic Lalanne*). 251
Henry de Rohan. Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1579-1638) (*Auguste Laugel*). 252
Les Conseillers du grand roi : Colbert, Louvois, Vauban (*A. Merchier*) 459
Les Guerres sous Louis XV (*le comte Pajol*) 57
La France avant et pendant la Révolution. Les Classes, les droits féodaux, les services publics (*Edouard Olivier*) 343
Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, publiée sous le patronage du Conseil municipal. — L'Etat de Paris en 1789. Etudes et Documents sur l'ancien régime à Paris (*H. Monin*) 348
Paris en 1789 (*Albert Babeau*) 349
Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Révolution française (année 1789) (*H. Monin*) 530
Le Mouvement de 1789 dans le département du Tarn (*Jules Rolland*) 71
Les Vœux et Doléances du Languedoc en 1789, et la Banqueroute de la Révolution (*J. Sautriot*) 71
L'Année 1789 au Mans et dans le Haut-Maine (*Robert Triger*). . . 350
Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par *F.-A. Aulard*. Tome Ier. 10 août 1792-21 janvier 1793 345
Correspondance diplomatique de Talleyrand. La Mission de Talleyrand à Londres en 1792: Correspondance inédite de Talleyrand avec le département des Affaires étrangères; le général Biron, etc.; ses lettres d'Amérique avec lord Lansdown, avec introduction et notes, par *G. Pallain*. 533
Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794). T. III. Le Sud-Est, l'Est et la Région de Paris (*Henri Wallon*). 351
Les Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution (1790-1795) (*Jules Masse*) 156
Lyon sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. Notes et Documents (*Albert Metzger et Joseph Vaesen*) 157
Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général *comte de Rochechouart*, aide-de-camp du duc de Richelieu, aide-de-camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. — Mémoires inédits, publiés par son fils 352
Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices, par *Léonce Pingaud* 531
Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon, 1800-1809. (*Pierre Bertrand*) 58
Le Divorce de Napoléon (*Henri Welschinger*) 59
La Congrégation (1801-1820) (*Geoffroy de Grandmaison*) 158

Charles X et Louis XIX en exil, Mémoires inédits du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils. 60
Histoire de la Monarchie de Juillet (*Paul Thureau-Dangin*). 60
Rêve d'Empire. La Vérité sur l'Expédition du Mexique, d'après les documents inédits d'Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire (*Paul Gaulot*) 162
Les Origines de la troisième République, études et documents historiques (*Auguste Callet*) 160
Souvenirs d'un octogénaire parisien, tour à tour citoyen de Lyon et de Lille (*A. de Berne*). 159
Le Drame de Metz (*Gustave Marchal*) 493

Histoire civile et politique. Vie domestique d'un seigneur châtelain du moyen âge, d'après des documents originaux inédits (*G. Hagemans*). 71
Inventaire et Vente des biens meubles de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, nonce du pape Grégoire XI et ambassadeur de Charles V, mort en 1389. 167
Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689) (*Charles de Ribbe*) 255
Un Collège de Jésuites aux XVIIe et XVIII siècles. Le Collège Henri IV de la Flèche (*le P. Camille de Rochemonteix*) 443
L'Institut de France et les Anciennes Académies (*Léon Aucoc*) . . 68

Histoire militaire. Les Grandes Batailles : France (1066-1745), d'après les chroniqueurs et les contemporains (*P. Louisy*) . . . 70
Histoire des flottes militaires (*C. Chabaud-Arnault*) 62
La Marine militaire (1888-1889) (*Emile Weyl*). 76

Histoire provinciale. Le Protestantisme dans le pays de Montbéliard (*l'abbé C. Tournier*). 54
Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, dressé en l'an III par *Cambry*, président du district de Quimperlé, publié par ordre de l'administration du département. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par *J. Trévedy* 441
François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier. Etude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle (*l'abbé Henry*). 163
La Saintonge et les Seigneurs de Plassac. Le Duc d'Épernon (1554-1642) (*le marquis de Dampierre*). 56
Le Château de Versailles au temps de Marie-Antoinette, 1770-1789 (*Pierre de Nolhac*). 342

Histoire étrangère. L'Allemagne et la Réforme. II. L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale (1525) (*Jean Janssen*). Trad. de l'allemand par *E. Paris*. 254
La Cour de Charles-Quint (*Alfred de Ridder*). 446
The Hansa Towns (*Helen Zimmern*). 449
L'Empereur Guillaume II et la Première Année de son règne (*Edouard Simon*). 534
Études archéologiques. Époque des invasions barbares : Industrie anglo-saxonne (*le baron J. de Baye*). 166
L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1880-1888) (*Francis de Pressensé*) 164
Two Chapters of irish History : 1° The irish parliament of James II ; 2° The alleged violation of the treaty of Limerick (*T. Dunbar Ingram*). 63
Lettres d'Irlande (*Mlle Marie-Anne de Bovet*). 69
L'Égypte et l'Occupation anglaise (*Edmond Plauchut*). 165
Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle. Charles-Quint. Commencements de Philippe II. Marguerite de Parme et Granvelle (*Louis Wiesener*) 448
La Sainte Russie (*comte Vasili*) 486

Mélanges historiques. Pensées sur l'histoire (*Charles Charaux*) 458

Histoire de l'ancien temps (*Mme de Witt*, née *Guizot*). 70
La France moderne. Journal d'un lycéen de 14 ans pendant le siège de Paris (1870-71) (*Edm. Deschaumes*) 493
Mémoires d'un Romain, vie privée de l'ancienne Rome (*Paul Bory*) 498

Biographie. Notices biographiques (*Mgr Besson*), précédées d'une Notice sur sa vie et ses œuvres, par le chanoine *Suchet*. . . . 65
Biographies du XIXe siècle 66
Les femmes de Brantôme (*Henri Bouchot*) 489
Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581 (*Alexandre d'Ancona*) 45
La Marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin, sa vie et ses lettres, avec documents inédits (*J.-Henri Pignot*) 340
Peiresc, abbé de Guitres (*Ant. de Lantenay*) 169
Le Duc de Penthièvre. Mémoires de dom Courdemanche. Documents inédits sur la fin du XVIIIe siècle (*Étienne Allaire*) . . . 253
Guillaume du Tillot. Un Valet ministre et secrétaire d'État; épisode de l'histoire de France et d'Italie de 1749 à 1771 (*Charles Nisard*) 155
A. Thiers (*Paul de Rémusat*) 358
La Jeunesse de Frédéric Ozanam (*Léonce Curnier*). 358
François Mignet (*Édouard Petit*). 77
L'Archiduc Rodolphe. Le Kron-Prinz. L'Écrivain (*A. de Bertha*) . . 540

Bibliographie et Histoire de l'imprimerie. Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin, herausgegeben von *J. Jastrow*. VIII. Jahrgang 1885. 354
Bibliotheca bibliographica italica. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia pubblicati in Italia e di quelli risguardanti l'Italia pubblicati all' estero (*G. Ottino e G. Fumagalli*) 258
Catologo da exposição permanente dos cimelios da Bibliotheca nacional (*João de Saldanha da Gama*) 451
Guia da esposição permanente da Bibliotheca nacional. 452
Bibliothèque Cardinal... Catalogue méthodique et raisonné contenant un grand nombre de notes bibliographiques, historiques et littéraires à l'usage des travailleurs et l'analyse de toutes les collections 452
Notes sur des imprimeurs du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange, et Catalogue des livres imprimés par eux, qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras (*M. Pellechet*) 257

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABATE LONGO (G.) 311
ALARCON (Pedro DE) 20
ALBERTY 172
ALEXANDRE (Arsène) . . 498, 507
ALLAIRE (Étienne) 253
AMÉRO (C.) 242
AMMANN (A.) 75
ANCONA (Alexandre D') 45
ANDRÉ (Louis) 454
ANGLEMONT (Arthur D') 701
ANTHOINE (E.) 228
ANTONA-TRAVERSI (Camillo) . . 145
APPLETON (C.) 313
ARÈNE (Paul) 7
ARRAIZ DE CONDERENA (D. Domingo) 427
ARRÉAT (Lucien) 264
ARTOIS (Cte D') 531
AUBIER (le lieutenant) 418
AUBIGNÉ (Agrippa D') 251
AUCOC (Léon) 68
AUDEBERT (Tristan) (Henry Béraud) 359
AULARD (F.-A.) 345
AURICOSTE DE LAZARQUE (E.) . 130
AURIOL (Charles) 417
BABEAU (Albert) 349
BAISSAC (C.) 128
BALUFFE (A.) 537
BARADO 427
BARBERET (J.) 267
BARBIER (Auguste) 356
BARING GOULD 305
BARONI (Albert) 434
BARRÈS (Maurice) 6
BARRON (Louis) 492
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE . . 402
BARTOLO (le chanoine Salvatore DI) 135
BASTARD (Georges) . . . 268, 422
BAUDOIN (Abel) 428
BAUER (Eugène) 356
BAUME (Edmond) 269
BAUNARD (Mgr) 524
BAYE (le baron J. DE) 166
BEAUGÉ (l'abbé) 264
BEAUREGARD 197
BEAUVERIE (J.-E. DE) 222
BÉCHAUX (A.) 314
BÉCHET (Eugène) 239
BEDEL (A.) 173
BELLAIR (G.-Ad.) 263
BELLOC (Mme T. DE) 491
BELZUNG (Ernest) 198
BÉNARD (Th.) 37
BÉRAUD (Edmond) 174
BERNARD (Frédéric) 304
BERNE (A. DE) 159
BERRISSET (Pierre) 221
BERTHA (A. DE) 540
BERTHEAU (Charles) 122
BERTHEAUD (l'abbé) 387
BERTIN (Marthe) 509
BERTRAN DE BORN 142
BERSEAUX (l'abbé) 30
BERTRAND (J.) 35
BERTRAND (abbé J.) 104
BERTRAND (Pierre) 58
BESSON (Mgr) 65
BIART (Lucien) 19, 508
BIBESCO (prince Georges) . . . 31
BIRÉ (Edmond) 529
BLANC (Hippolyte) 432
BLANDY (S.) 519
BLOT (le P.) 105
BOCHET (Léon) 304
BOISGOBEY (Fortuné DU) 13, 14, 299
BONNEFONT (Gaston) 497
BONNOT (abbé Art.) 521
BORDEU (Charles DE) 300
BORY (Paul) 498
BOTELLA (Cristóbal) 34
BOUCHOT (Henri) 489
BOUCHUT 211
BOUILLIER (Francisque) 407
BOULE (Marcellin) 327
BOURASSÉ (l'abbé J.-J.) 506
BOURGET (Paul) 289
BOVET (Mme DE) 513
BOVET (Mlle Marie-Anne DE) . . 69
BRADA 14
BRADDON (mistress) 304
BRAIG (Carl) 244
BRÉARD (Charles) 61
BRIAULT (abbé Ludovic) . . . 521
BROS (Bertrand Y) 129
BROSSELARD (H.) 266
BRUNETTI (le P. Jules) 505
BURDO (Adolphe) 241
BURGUIÈRE (l'abbé) 99
BUSNACH (William) 302
BUSSY (Gaston) 12
CALLET (Auguste) 160
CAMBERLIN (E.) 317
CAMBERLIN (Paul) 317
CAMBRY 441
CAMPREDON (DE) 417
CANET (V.) 152

CANTACUZÈNE ALTIERI (Olga). . 102
CAPUS (Guillaume) 509
CARAN D'ACHE 502
CARNOY (H.) 129
CARPENTIER (Emilie). 511
CARRAU (Ludovic). 434
CARTAILHAC (Émile). 327
CASGRAIN (l'abbé H.-R.) . . . 242
CASTAÑOS Y MONTIJANO (Manuel-Mª). 457
CAUVAIN (Henri) 518, 522
CAZAC (H.-P.). 410
CAZIN (Jeanne) 520
CÉCYL (Meryem) 499
CELLARIER (Félix). 397
CHABERT (le commandant) . . 425
CHABAUD-ARNAULT (C.). . . . 62
CHAILLEY (Joseph). 68
CHAPON (l'abbé). 433
CHARAUX (Charles) 458
CHARCOT 210
CHARDON (Henri) 458
CHARLOT (M.) 506
CHAUDORDY (le comte DE). . . 261
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 512
CHEVALIER (L.) 27
CHEVILLARD (l'abbé Similien) . 236
CHIPIEZ (Charles) 487
CHIPON (Maurice) 417
CHOLET (le comte DE) 235
CHOPIN (le R. P.) 507
CHTCHÉDRINE (T.). 21
CIM (Albert) 22
CLOUZARD (J.-J.-A.) 121
CODORNIU (Charles) 24
COLIN (Louis) 535
COLOMB (L.-C.) 12
COLOMB (Mme J.). 505, 511
COMBES DE LESTRADE 33
COMBOTHECRA (X.-S.) 355
CONAN MERIADEC (Dr) 212
CONDAMIN (l'abbé James) . . . 51
COPPÉE (François). 295
CORNEILLE (Pierre) 484
COSTE (Dr). 203
COUAT (A.). 42
COUBÉ (le R. P. Stéphen) . . . 457
COURDEMANCHE (dom) 253
COURNAU (Attale DU) 302
COURTOIS fils (Alph.). 246
CROISET (le P.) 115
CUREL (François DE). 15
CURNIER (Léonce) 358
DAGUIN (Fernand). 315
DAIRBAUX (Émile). 242
DAMPIERRE (marquis DE) . . . 56
DAUDET (Alphonse) 296
DEBANS (Camille). 74, 173
DEBESSE (G.). 21
DEBIERRE (Ch.). 328
DELBYNE (Max). 20
DELORME (Marie) 497
DEMOULIN (Gustave). 460
DENIZOT (H.) 263
DESCHAUMES (Edmond).. . 270, 493
DESGRANGES (Guillemette) . . 511
DESJARDINS (Paul) 265
DESLYS (Charles) 499
DESPRÈS 211
DESROUSSEAUX. 126
DHAVERNAS (l'abbé) 107
DHORMOIS (Paul) 521
DICKENS (Charles). 522
DOUMY (baron DE) 498
DRAULT (Jean) 15
DRONSART (Mme Marie) 20
DUBARRY (Armand) 496
DUBOIS (Marcel). 231
DUBUC (Paul). 396
DHUILÉ DE SAINT-PROJET (F.) . 244
DUMAS (F.-G.) 359
DUNBAR INGRAM (T.). 63
DUPONT (l'abbé). 230
DUPRAT (A.) 199
DUPUIS (E.) 244
DURAND-GRÉVILLE (L.) 266
DURASSIER (E.) 427
DURUY (Albert) 415, 416
DURUY (Georges) 415
DU SEIGNEUR (Maurice) . . . 267
DUVAL-ARNOULD (Louis) . . . 315
DYS (Paul). 299
ELIOT (George). 20
ÉNAULT (Louis). 15
ESTIENNE (J. D') (C. DE KIRWAN). 195
FABIA (Philippus). 332, 333
FABRE (Paul). 49
FAIDHERBE (le général). . . . 238
FALSAN (A.). 325
FARGRON (B.-L.). 20
FARGES (Alb.) 404
FARINA (Salvatore). 306
FAVÉ (le général). 440
FÉRAUD-GIRAUD (L.-J.-D.). . . 322
FÉRÉ (Ch.). 202
FERNEUIL (Th.). 31
FEUGÈRE (Anatole) 246
FIGUIER (Louis). 455
FLEURIOT (Mlle Zénaïde) . . . 503
FLOWER. 199
FOS (Maurice DE). 19
FOUILLÉE (Alfred). 409
FOURNEL (Victor). 16, 301
FRANQUEVILLE (l'abbé E.). . . 113
FRESNEAU née DE SÉGUR (Mme). 511
FRŒLICH (Jules) 488
FUMAGALLI (G.). 258
FUSTEL DE COULANGES. . . . 437
GAIN (Georges). 454
GANIER (Henri) 488
GASSIES DES BRULIES 494
GAULOT (Paul). 162
GAUTHIER (Hippolyte) 75
GEOFFROY DE GRANDMAISON. . 158
GÉRARD (Rosemonde). 217
GERLACH (H.). 108
GIELY (l'abbé E.-A.). . . . 100, 103
GIRARD (Paul) 436
GIRARDIN (J.). 504, 521, 522
GIRAUD (Victor) 439
GOMEZ (Valentin). 170
GOUGENHEIM. 205
GOGUILLOT (L.). 200
GOMIS (D. Cels.). 134
GOURD (J.-J.). 398
GOURDAULT (Jules). 357

GRASILIER (Léonce). 316
GRÉVILLE (Henry). 307
GUÉROULT (Constant). 261
GUIARD (Émile). 223
GUIGNET (Ch.-Er.). 510
GUILLAMIN (l'abbé). 106
GUILLAUME (L.). 405
GUILLET (Maxime). 17
GUIRAL (Léon). 240
GUIZOT (François). 527
GÜSSFELDT (Paul). 44
GUYON (Eugène). 24
HAEFFELÉ (E.). 425
HAGEMANS (G.). 71
HALPÉRINE-KAMINSKY 307
HAMILTON AÏDÉ. 304
HAREL (Paul). 300
HARISPE (Pierre). 261
HARMEL (Léon). 119
HAURIGOT (Ch.). 239
HÉLÈNE (Maxime). 510
HENNIQUE (Léon). 11
HENRY (l'abbé). 163
HENRY (Paul). 315
HENTY (G.) 523
HERBERT (M.). 305
HÉRICAULT (Charles D'). . . . 248
HERNANDEZ Y FAJARNÉS (Ant.). 393
HOCHE (Jules) 316
HOLSTEIN (Woldmar DE). . . . 203
HONCEY (Jean). 293
HONLOY (Robert) 304
HOVELACQUE (Abel) 196
HUBERT (Lucien) 221
HUE (Fernand) 523
HUGO (Victor) . . 17, 170, 214, 215
HUIT (C.) 410
HUME (Fergus-W.) 304
HURÉ (Alexandre). 227
HUGONNET (Léon). 233
IMBERT (Dr) 208
JANET (Paul). 344
JANET (Pierre) 390
JANLET (Victor). 314
JANSSEN (Jean) 254
JARRY (E.). 51
JASTROW (J.). 354
JAUGEY (J.-B.) 317
JHERING (Rud. VON) 313
JOANNE (Paul). 74, 172, 173, 249, 436
JOSEPHA (Marie-Thérèse) . . . 515
JOSSERAND 456
JOUAN (le R. P.) 108
JOUAUST (D.). 67
JOUBERT (Léo) 146
JOUVE (l'abbé) 106
JOYAU (E.). 392
JUGE (Stéphane) 172
KEPLER (J.) 35
KERGOMARD (Pauline) 522
KERNAËRET (Jude DE) 72
KOVALEVSKY. 203
KROUCHKOLL (M.) 139
LA BARRE DE NANTEUIL (le comte DE) 118
LA BIGNE DE VILLENEUVE (Marcel DE) 315
LA BRIÈRE (Léon DE). 24
LACOUR-GAYET (G.) . . . 147, 151
LAFERRIÈRE (M.-A.) 426
LAFFITTE (Dr Fernand). . . . 237
LAFITTE (Paul) 260
LAFFON (René) 309
LAGRANGE (l'abbé) 321
LAHOUSSE (Gust.) 336
LAINÉ (Armand) 312
LAIR (A.-E.) 314
LALANNE (Ludovic) 231
LA LLAVE (Joaquin DE). . . . 427
LALLEMAND (Charles) 486
LAMARQUE (Elodie) 508
LAMARRE (Clovis) 220
LAMOTHE (Alex. DE) 517
LANGLOIS (Mme Henri) 518
LANIER (L.) 234
LANTENAY (Ant. DE). 169
LARBALÉTRIER (Albert). . . . 263
LA RIVE (Th. DE) 119
LARMANDIE (le Cte Léonce DE) . 8, 9
LAUGEL (Auguste). 252
LAUNAY (Adrien) 229
LAURENT DU FAGET (A.) . . . 217
LAURIE (André). 496, 523
LAURIN (Dr Fr.). 29
LA VEGA DE ARMIJO (Mis DE) . 72
LA VILLEHERVÉ (Robert (DE) . 218
LÈBRE (Gaston) 12
LECLER (Mathias) 48
LE COUTEULX DE CANTELEU . . 494
LEGOUX (Jules). 25
LEGRAND (Charles) 296
LEHAGUEZ. 76
LEHMKUHL (Augustin) 25
LEMAITRE (Jules) 41
LEMOIGNE (le R. P. J.) 114
LEMONNIER (Camille) 22
LEPAGE (A.) 24
LEQUIEN (Émile) 75
LE ROY (Mme Ferdinand) . 512, 513
LESCŒUR (le P.) 108
LESKIEN (A.). 140
L'ESTOILE (A. DE) 24
LESTRANGE (DE) 167
LEVRAY (Marguerite) . . . 505, 507
LEWIS SERGRANT 33
LEXPERT (Charles) 310
LIGUORI (Saint Alphonse DE) . 104
LOMBARD (Jean) 303
LOMON (Charles) 298
LOUISY (P.) 70
LYON-CAEN (Ch.) 316, 317
LYTHE (Marcelle) 519, 520
MACARIO. 204
MAHAFFY (J.-P.) 69
MAILHARD DE LA COUTURE . . 153
MAISONNEUVE (Paul). 262
MAISTRE (X. DE) 521
MALÈ (Maurice). 263
MALFROY (Auguste) 20
MANN (Max-Friedrich) 143
MANSUY (Étienne). 117
MANZONI 503
MARCEL (Etienne) 497
MARCEL (Jeanne) 510
MARCHAL (Gustave) 493
MARIN (Aylic) 243

MARIO 307
MARQUES (A.) 243
MARTIN (Alexis) 492
MARYAN (M.). 516
MASSE (Jules) 156
MASSELIN 207
MASSON (J.) 522
MAUPASSANT (Guy DE) 294
MAY (Gaston) 313
MAYNARD (Félix) 523
MEAUX (le Vte DE). 337
MELLION (Adrien). 509
MERCHIER (A.) 459
MERCIER (le R. P.). 103
METZGER (Albert). 157
MEULEN (Marc DE). 537
MEULENAERE (O. DE). 313
MEUNIER (E.) 518
MEYNERS D'ESTREY (Henry). . 355
MICHEL (Alphonse). . . . 316, 453
MICHELET (J.) 171
MOLIÈRE 263
MONCEAUX (Paul) 144
MONIEZ (Dr) 207
MONIN (H.). 348, 530
MONTAGUE (F.-C.). 123
MONTAIGNE 67
MONTAL (Mlle Marie). 17
MONTÉGUT (Emile) 334
MORBOIS (Mme A. DE). 519
MOREAU (l'abbé J.) 72
MORENO FERNANDEZ (José) . . 213
MORICE (Charles) 171
MORILLON (A.) 421
MOTHEAU (H.) 67
MOULIN (Martial) 23
NAGEOTTE (E.) 330
NANTEUIL (P. DE) 503
NEMOURS-GODRÉ (L.) 459
NICOLAIDES (Jean). 129
NICOLAS (Auguste) 539
NICOLE (Tante) 499
NIOX (le colonel) 228
NISARD (Charles) 155
NIX (Hermann-Jos.) 100
NOLHAC (Pierre DE) 342
NYS (D.) 403
O'KENNEDY (Marie) 499
OLIVIER (Edouard). 343
OSTROVSKI (A.-N.) 266
OTTINO (G.) 258
OUGUELLA (visconde DE) . . . 457
OUIDA 305
PAJOL (le Cte). 57
PALFRAY (l'abbé E.) 113
PALLAIN (G.) 533
PALOFF (Mme DE) 499
PARADOWSKA (Marie). 306
PARDETZKY (Elisabeth). . . . 21
PARIS (E.) 254
PAROY (S. DE). 521
PARQUET (Mme C. DU) 305
PAULE-MARIE 227
PAULHAN (Fr.) 389
PAYSANT (Achille). 215
PELLECHET (M.). 257
PELLIS (Edouard) 399
PELLISSIER (Georges). 265
PERREAU (X.) 491
PERRET (le capitaine) 419
PERREYVE (l'abbé Henri).. . . 111
PERROT (Georges). 487
PÉTÉTOT (le R. P.) 108
PETIT (Edouard) 77
PETIT (le R. P. Joseph). . . . 114
PHILIBERT, de Tournus. . . . 420
PIAZZI (Adrienne) 509
PIGNOT (J.-Henri) 340
PINGAUD (Léonce) 417, 531
PION DES LOCHES 417
PITRÈ (Giuseppe). . . 131, 132, 134
PLAUCHUT (Edmond). 165
PLOIX (Charles). 124
POEY (André). 11
POITIERS (le Dr Louis DE). . . 514
POLOWSKY (Marina) 21
PONTMARTIN (Armand DE) . . 308
POUCHET 197
PRAVAZ (H.) 508
PRESSENSÉ (Francis DE) . . . 164
PROVOST (l'abbé) 115
PRUDENT (F.) 228
PYRENT DE LA PRADE (le Cte) . 232
QUATREFAGES (A. DE) 194
RABANY (Charles) 420
RABUSSON (Henry). 14
RAMAIS (M. DE) 324
RAPISARDI (Fr.). 68
RAUVILLE (le comte Hervé DE) . 357
RAYMOND (le chanoine). . . . 522
REBOUL (l'abbé H.) 323
RECLUS (Onésime). 490
REGNARD (Francisque) 306
REINACH (Joseph) 538
RÉMUSAT (Paul DE) 358
REMY (le P.) 109
RENAULT (L.) 316
REYNAUD (Louis) 536
RIBBE (Charles DE). 255
RIBOT (Th.) 388
RICARD (J.) 309
RICHARD (l'abbé A.) 115
RICHER (Paul) 210
RICHET (Ch.). 201
RIDDER (Alfred DE) 446
ROBINEAU 116
ROCHARD (J.). 205
ROCHAY (J. DE). 305
ROCHECHOUART (le général comte DE) 352
ROCHEMONTEIX (le P. Camille DE). 443
RODRIGUEZ DE CEPEDA (Rafaël). 405
ROLDAN Y VIZCAINO (Francisco). 427
ROLLAND (E.) 129
ROLLAND (Jules) 71
ROPARTZ (J.-Guy) 225
ROQUET (Léon) 117
ROSMINI SERBATI (Ant.). . . . 413
ROUQUETTE (Dr Jules) 229
ROUSSEAU (Jean) 221
ROUSSET (Camille) 419
ROUVROY (L. DE) 222
ROUX (Joseph) 38
RUBLE (le baron Alphonse DE). 54
SACHER MASOCH 12
SAHIB 491

Saint-Aulaire (le comte A. de). 309
Saint-Ellier (L. de). 536
Saint-Étienne (E. de) 356
Saintrain (le R. P. Henri) . . 112
Saldanha da Gama (João de). 457
Salignac Fénelon (le Vte François de) 260
Sangnier (Félix) 421
Santa Anna Néry (F.-J. de). . 127
Sarrazin (Gabriel) 336
Sautriot (J.) 71
Scheffer (Georges) 70
Schérer (Edmond) 42
Schneider (Louis) 420
Schopenhauer (Arthur) . . . 413
Schrader (F.) 228
Segond (E.) 413
Ségur (le marquis de) 111
Ségur (Mgr de). 488
Seignobos. 171
Serrigny (Ernest). 143
Servonnet (Jean). 237
Silvestre (J.) 236
Simon (Édouard) 534
Sorel (G.). 408
Stany (le commandant) . . . 302
Stapfer (Paul). 39
Stolz (Mme de) 517
Stuart Mill (John) 116
Suchet (le chanoine) 65
Suliotis (Christodul-y.) . . . 406
Sully 68
Sumner-Maine (Henry). . . . 312
Tait (P.-G.) 139
Tallreyrand. 533
Tarsot (L.) 506
Tavernier (Adolphe) 498
Teilhard de Chardin (J.) . . 240
Tesnière (le R. P. Albert) . . 101
Thermes (Dr) 209
Thoinot 207
Thomas (Antoine). 142
Thomas (P. Félix). 411
Thuillier (L.) 76
Thureau-Dangin (Paul) . . . 60
Tiercelin (Louis). 225
Tissier (P.) 205
Tissot (V.) 242
Tixeront (l'abbé L.-J.). . . . 47
Tolstoï (Léon). 307
Tolstoï (le Vte Nicolas). . . . 21
Toudouze (Gustave). 25
Tournier (abbé C.) 54
Tours (Constant de) 74
Trévédy 441
Triboloti (Félice). 356
Tricard (Henri) 227
Triger (Robert) 350
Trogan (Édouard). 358
Truchon (Geo.) 227
Turgot 116
Vaesen (Joseph) 157
Valence (le P. Apollinaire de). 110
Valenciennes (Henri de). . . 153
Vallon (Henri). 351
Valtine (Marie-Alix de) . . . 523
Valvor (Guy) 22
Van Weddingen (A.) 394
Vareilles-Sommieres (le Cte de). 137
Vasili (le Cte) 486
Vaudreuil (Cte de) 531
Vaughan (Mgr H.) 72
Verlaine (Paul) 227
Verne (Jules) 18, 495
Vibert (Georges) 316
Vidal-Lablache (P.) 232
Villehardoin 153
Villeneuve (Mis de). 60
Vinson (le Dr Auguste). . . . 23
Viré (Camille) 237
Vitu (Auguste). 485
Voltaire 264
Vonderscherr (le capitaine) . 425
Vorys (Jules de) 220
Vossion (Louis) 245
Vuy (Jules) 525
Welschinger (Henri) 59
Weyl (Émile). 76
Wiesener (Louis) 448
Witt née Guizot (Mme de) 70, 460, 512, 520
Witte (Jehan de) 234
Wyzeva (T. de) 491
Zaccone (Pierre) 13
Zimmern (Helen) 449

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Allibone (Samuel-Austin), 462. — Amari (Michele), 272. — Bristow Henry-William), 77. — Collins (William-Wilkie), 462. — Cougny (Edme), 175. — Du Boys (Albert), 540. — Faidherbe (le général), 460. — Fustel de Coulanges (Numa-Denis), 360. — Guilbert (le cardinal), 271. — Léouzon Le Duc, 461. — Leplay (Hippolyte), 175. — Nisard (Charles), 174. — Paquelin (Dom Louis), 361. — Percy (John), 77. — Rivain (Camille), 541. — Witte (Jean-Joseph-Antoine-Marie baron de), 270.
Institut, 464, 543.
Concours et Prix, 177, 274, 363, 609.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 79, 178, 274, 363, 464, 545.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 178, 274, 464, 545.
Mélanges bibliographiques : La Bibliothèque du Comité de législation étrangère, 80. — Statistique des journaux, 274. — Almanachs, 545.
Mélanges historiques : Aux Archives municipales de Troyes, 464. — Les Minutes des notaires, 81. — Publi-

cations relatives à l'enseignement primaire, 364.
Mélanges littéraires : Les Correspondants de Peiresc, 178. — Per Nozze, 79.
Nouvelles. — *France :* Paris, 81, 179, 275, 367, 465, 545. — Alsace française, 182. — Angoumois, 182, 278. — Anjou, 548. — Artois, 467. — Auvergne, 369. — Berry, 467. — Bresse et Bugey, 467. — Bourgogne, 84, 278. — Bretagne, 84. — Champagne, 84, 467, 548. — Dauphiné, 182, 278, 369, 467, 548. — Forez, 469. — Franche-Comté, 85, 183, 278, 370, 469, 549. — Guyenne et Gascogne, 183, 279, 371, 471, 550. — Ile de France, 280, 473, 550. — Languedoc, 184, 280, 373, 473. — Limousin, 85, 184, 230, 473, 550. — Lorraine, 86, 280, 374. — Lyonnais, 185, 374. — Maine, 87, 374, 474, 550. — Marche, 550. — Normandie, 87, 185, 280, 375, 551. — Orléanais, 281. — Picardie, 185, 375, 474. — Poitou, 88, 186, 281, 376, 551. — Provence, 89, 187, 281, 376, 475, 552. — Quercy, 188, 283, 552. — Saintonge, 188, 377, 475, 553. — Touraine, 283, 475. — Vendée, 475. — *Etranger :* Allemagne, 90, 188, 284, 377, 553. — Angleterre, 189, 284, 379, 475, 554. — Autriche-Hongrie, 284, 379, 476. — Belgique, 90, 189, 284, 379, 476. — Espagne, 91, 189, 285, 380, 476. — Grèce, 94. — Italie, 92, 190, 285, 380. — Pays-Bas, 477. — Pologne, 94, 381. — Portugal, 382. — Roumanie, 286. — Russie, 95, 382. — Suisse, 286, 477. — Perse, 383. — Afrique, 383. — Etats-Unis, 286, 383, 478.
Publications nouvelles, 95, 190, 286, 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Barbe de Clovis (la), 96.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.